
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00582253 1

(93)

I

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

SHAKSPEARE.



SHAKSPEARE.

Paris, publié par Marchant

OEUVRES DRAMATIQUES

DE

SHAKSPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE,

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION SUR LE GÉNIE DE SHAKSPEARE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

TOME PREMIER.

PARIS.

MARCHANT, ÉDITEUR DU MAGASIN THÉATRAL,

BOULEVART SAINT-MARTIN, 12.

1839


LIBRARY

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Vers la fin de l'année 1586, il y avait grande fête dans la cour de l'auberge du Taureau-Rouge, à Londres ; on y représentait le *Faust* de Marlowe l'une des pièces les plus justement estimées de l'époque.

Nos lecteurs nous permettront de les introduire dans la salle de spectacle; ce sera un moyen facile et tout trouvé pour nous de leur indiquer d'une manière plus exacte et plus pittoresque le point précis où en était arrivé l'art théâtral à cette époque.

C'était une grande cour d'hôtellerie, comme on peut en voir encore dans le vieux Rouen. Elle était, selon la coutume, de forme carrée, avec des escaliers en dehors des bâtimens : ces escaliers conduisaient à des galeries de bois, ornées de parapets sculptés, qui faisaient le tour intérieur de la cour ; d'espace en espace, et comme dans les corridors d'un couvent, des chambres numérotées s'ouvraient sur ces galeries, afin que les voyageurs n'eussent qu'à ouvrir leurs portes et appeler pour être promptement servis. Au fond de la cour, et en face de la grande entrée, on avait élevé un théâtre qui communiquait par derrière avec les appartemens du rez-de-chaussée, où s'habillaient les acteurs. Quant au public, divisé comme il l'est dans nos théâtres modernes, auxquels ces cours ont servi de point de départ, il encombrait les espaces à lui réservés, c'est-à-dire le parterre, qui n'était rien autre que le pavé, et le premier et le second corridor correspondant à nos premières et à nos secondes galeries ; les plus riches avaient loué des chambres en même temps, et dans les entr'actes, ils rentraient chez eux, comme font les Italiens dans leurs loges, pour causer de la pièce ou prendre des rafraîchissemens.

La représentation se passa à la plus grande gloire de l'auteur et à la plus grande satisfaction des assistans, quoique l'on ignore aujourd'hui jusqu'au nom de l'un des acteurs qui jouaient dans l'ouvrage, quoique les rôles de femmes fussent remplis par de jeunes adolescens, usage qui ne fut aboli que soixante ans après l'époque que nous essayons de peindre, et quoique pour toute décoration on changeât l'écriteau sur lequel étaient tracés en grosses lettres, ces mots : Ceci est une forêt, ou ceci est un château ; ce qui devait aider merveilleusement aux changemens à vue, mais servir assez médiocrement l'illusion.

Heureusement pour l'auteur de *Faust*, les spectateurs de cette époque, hommes primitifs, et dont la civilisation datait d'Élisabeth, n'étaient point exigeans sur cette partie de leurs plaisirs, qu'on a érigée depuis en art, et décorée du nom pompeux de mise en scène. Aussi, la toile baissée sur le dernier acte, se retirèrent-ils fort réjouis du mystère qu'ils venaient de voir représenter, et se promettant bien de ne point manquer aux prochaines représentations qu'annonçaient, pour les semaines suivantes, les troupes rivales installées dans les auberges du Globe et de la Fortune.

Cependant tous les spectateurs étaient sortis, à l'exception d'un jeune homme, qui avait semblé, plus que personne, apprécier ce spectacle, probablement nouveau, et par conséquent merveilleux pour lui : l'illusion qui s'était emparée de son esprit paraissait même survivre à la représentation ; car il était resté à la même place, debout et appuyé contre un des poteaux qui soutenaient la galerie, plongé dans des réflexions que le poète eût prises sans doute pour le résultat d'une admiration profonde, mais que l'aubergiste parut, après quelques instans d'examen, réduire à une plus juste valeur : car, s'approchant de lui d'un air de défiance, il lui frappa sur l'épaule en homme qui sait que toute place que l'on occupe chez lui se paie au pied carré. Le jeune homme tressaillit et se retourna avec un léger sentiment de crainte ; mais ayant jeté un coup d'œil rapide sur celui qui le tirait de ses réflexions, sa belle et spirituelle figure reprit à l'instant même l'expression de gaîté juvénile qui en formait à cette époque le principal caractère.

— Sur mon ame, mon jeune maître, dit l'aubergiste en rompant le premier le silence, vous paraissez singulièrement vous plaire à cette place ; êtes-vous dans l'intention de la louer?

— Non, répondit le jeune homme, car je n'aurais pas de quoi la payer.

— Hum ! fit l'aubergiste, que désirez-vous donc en restant ici?

— Parler au directeur de la troupe qui vient de représenter ce beau mystère.

— Auriez-vous l'intention de vous engager parmi ses acteurs?

— Peut-être, dit le jeune homme.

— Eh bien, suivez-moi, je vais vous conduire chez lui.

A ces mots, l'aubergiste gagna le fond de la cour, suivi de l'étranger, monta quatre escaliers qui conduisaient sur le théâtre, traversa la scène, passa derrière la toile, sur laquelle était attaché le dernier écriteau représentant l'enfer, et introduisit le néophyte dans le sanctuaire : c'était un intérieur de comédiens ; qu'on nous en épargne la description : Scarron a tout dit.

L'aubergiste présenta son protégé au directeur : celui-ci le regarda de la tête aux pieds, comme eût fait un recruteur ; puis, satisfait de l'examen : — Eh bien ! jeune homme, lui dit-il, que me voulez-vous?

— Entrer dans votre troupe, répondit l'étranger.

— Que savez-vous?

— Rien. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai assisté à une représentation dramatique.

— Et qui êtes-vous? reprit le directeur, étonné d'une pareille franchise.

— Faites sortir toutes les oreilles inutiles qui nous écoutent, et vous le saurez.

Le directeur fit un signe, et fut obéi comme un monarque. L'hôtelier fit quelques difficultés ; mais la représentation avait été bonne ; le directeur payait bien ; le maître de l'hôtellerie du *Rideau*, qui ambitionnait l'honneur de transformer la cour de son auberge en salle de spectacle, avait été vu la veille en conférence avec quelques acteurs. L'hôtelier pensa qu'il ne fallait pas mécontenter une si bonne pratique, et se retira en grommelant.

— Maintenant, nous sommes seuls, dit le directeur, je vous écoute.

— Permettez, répondit le jeune homme en prenant une chaise et en s'asseyant de l'autre côté de la table ; c'est que le récit est un peu long.

— Faites, répondit le directeur en inclinant la tête en signe d'assentiment.

— Maintenant, c'est une confession que je vais vous faire : vous sentez-vous l'indulgence et la discrétion d'un confesseur?

— Parlez.

Le jeune homme jeta un coup d'œil rapide sur son interlocuteur, et voyant dans sa physionomie franche et ouverte tous les caractères de la sincérité, il chassa toute hésitation, et commença son récit.

— Je suis né, dit-il, à Strafford-sur-l'Avon, dans le Warwickshire, le 23 avril 1564, la sixième année du règne de sa glorieuse majesté notre reine Élisabeth, ce qui me constitue aujourd'hui mes vingt-deux ans passés.

— Continuez, dit le directeur.

— Mon père était gantier; il vint s'établir à Strafford en 1550; en 1568 il fut nommé maire, et en 1571 premier alderman du conseil municipal; vous voyez que si je ne suis pas noble, je suis au moins de bonne famille.

Le directeur fit un geste de tête en signe d'assentiment.

— Cependant comme il n'était pas riche, et que j'étais l'aîné de quatre garçons et d'une fille, on me mit à l'école gratuite, où je reçus une bonne éducation, puis chez un attorney *. Avez-vous des procès ?

— Non.

— Tant mieux ! car, à l'exception de quelques termes barbares que j'ai retenus, je ne pourrais pas vous servir à grand'chose. Le contentieux n'étant pas ma vocation, il en résulta qu'au lieu d'aller à l'étude, je m'occupais à dresser des faucons; art auquel, en échange, je m'entendais merveilleusement bien. Sur ces entrefaites, il convint à mon père de me marier : il avait fait choix de la fille d'un cultivateur de ses amis; je ne voulus pas le contrarier sur ce point, attendu que je le rendais déjà assez malheureux à l'égard de mon dégoût pour le barreau et de mon amour pour la chasse : j'épousai donc à dix-sept ans une femme qui avait sept ans et demi de plus que moi. De qui vint la faute, je n'en sais rien; mais le fait est que nous ne fûmes pas heureux : j'en négligeai davantage mon avoué, et j'en cultivai la chasse avec une nouvelle ardeur; il en résulta qu'au lieu de me lier, comme je l'aurais dû, avec d'honnêtes et savans praticiens, je fis connaissance avec une douzaine de mauvais sujets de mon espèce, braconniers par vocation, qui passaient leurs journées à inventer des piéges et à fondre des balles, et leurs nuits à faire la guerre aux sangliers et aux daims.

— Diable ! diable ! fit le directeur.

— Oui, fit le jeune homme, voilà justement où la chose se gâte. Une nuit que nous faisions, dans le parc de sir Thomas Lucy, propriétaire des environs de Strafford, une de nos excursions aventureuses, nous fûmes surpris par les gardes : une rixe s'ensuivit, les gardes furent les moins forts; mais comme ils étaient dans leur bon droit, une méchante affaire s'ensuivit pour nous : sir Thomas Lucy poursuivit avec tant d'acharnement, que mon attorney, qui au fond était un brave homme, vint me prévenir que je ne ferais pas mal de quitter Strafford. Comme je lui faisais quelques objections sur un parti aussi désespéré, quelques gardes parurent au bout de la rue qui conduisait à la maison de mon père : l'avoué avait raison, il n'y avait pas de temps à perdre. Je pris un bâton de voyage, le peu d'argent qu'il y avait dans l'armoire, et tandis que ceux qui venaient pour m'arrêter frappaient à la porte de la rue, je sautai par-dessus les murs du jardin, et me trouvai en pleine campagne. Depuis long-temps j'étais habitué à regarder le monde comme ma propriété, je marchai donc au hasard devant moi : au bout d'une heure, je me trouvai sur la route de Londres; je la suivis d'inspiration. Je suis arrivé dans la capitale ce matin; après avoir erré deux heures au hasard dans ses rues, je me suis trouvé à la porte de l'hôtel du *Taureau-Rouge*. Je suis entré; j'ai donné, tou-

* Avoué.

jours confiant dans la puissance de Dieu, mon dernier penny pour voir le spectacle. Tant qu'il a duré, je n'ai pas eu faim; mais voilà qu'il est fini, et que j'ai la bourse et l'estomac vides; or, je veux gagner honorablement ma vie, voilà pourquoi je suis venu vous demander un engagement dans votre troupe.

— Mais, mon cher enfant, dit le directeur, touché de cette confiance et de cette franchise, pour jouer la comédie, il faut étudier.

— Eh bien! j'étudierai.

— Mais en attendant que vous soyez en état de jouer...

— Je vous rendrai tous les services qui seront en mon pouvoir. Voyez à quoi je puis vous être bon.

— Il nous manque un second souffleur.

— Très-bien.

— Vous serez en même temps chargé d'avertir les acteurs que leur tour est arrivé d'entrer en scène.

— A merveille!

— Puis, lorsque vous aurez fait les études nécessaires, et cela vous sera facile, ayant sans cesse des modèles sous les yeux, vous débuterez à votre tour.

— C'est dit.

— Quant aux appointemens...

— Vous me nourrirez, vous m'habillerez, et de temps en temps, vous me donnerez quelque penny pour jouer aux dés avec mes camarades et boire un verre de bière.

— Soit! A propos, votre nom?

— William Shakspeare.

Les conventions faites furent loyalement remplies de part et d'autre; mais ici nous manquons de documens précis pour suivre notre poète dans le cours de sa merveilleuse carrière. Nul ne nous a transmis la date de ses pièces, ni l'ordre dans lequel elles furent jouées; et le trésor nous a été légué en masse et en bloc, mais sans étiquettes.

On comprend, doué de cette organisation vigoureuse et en même temps fine et spirituelle, que n'était point venue rabattre de son classique et fatal niveau l'éducation universitaire, combien le jeune William fut apte à tout saisir, depuis les inspirations qui se perçoivent par l'instinct, jusqu'à la science qui s'acquiert par le travail. Employé du théâtre, il en apprit le métier, et ce fut à cet apprentissage qu'il dut l'habileté mécanique qui soutient l'échafaudage de ses pièces. Né parmi le peuple, et élevé jusqu'à la cour, toutes les classes échelonnées sur les différens degrés de l'échelle sociale, depuis les braconniers, ses anciens amis, jusqu'à Élisabeth, sa nouvelle protectrice, passèrent successivement devant ses yeux, et aucune ne lui échappa. Enfin, maître à son tour d'une troupe, disposant de tous les moyens d'exécution qui étaient connus à cette époque, n'ayant à subir ni les caprices d'un directeur, ni les scrupules d'une censure, ni les retards d'une réception ou d'une mise en scène, ses œuvres se reproduisirent vives, complètes, indépendantes, et ainsi que, rêvées par son imagination, elles avaient jailli de son cerveau.

Shakspeare était arrivé dans une de ces époques heureuses, et avait pris racine dans une de ces terres chaudes et primitives, où grandissent facilement au-delà de la taille ordinaire les hommes de génie: il trouva la langue à peine formée, l'art à peine sorti de l'enfance; il les prit, l'une balbutiant à peine, l'autre marchant aux lisières, et fit pour la Bretagne ce que Dante avait fait pour l'Italie. La vieille Angleterre, secouée comme par un volcan par les guerres de la Rose-Blanche et de la Rose-Rouge, toute sanglante

encore des exécutions de la catholique Marie, se reposait enfin sous le règne long et calme d'Élisabeth la protestante : de temps en temps quelques secousses souterraines, quelques commotions intérieures se faisaient ressentir ; mais, parties du palais, elles s'étendaient rarement jusqu'au peuple. Une tête de favori parjure ou de reine rebelle tombait comme pour ne pas laisser rouiller le sabre du bourreau, et tout était dit ; l'exécution faite, l'intérêt mourait avec le patient, tout redevenait tranquille, et chacun demandait à oublier par des fêtes ou des spectacles ces émotions momentanées qui rappelaient les vieux désastres et les vieilles guerres.

Aussi trouve-t-on dans les drames de Shakspeare les impressions extrêmes qui agitaient alors la société : folles joies et larmes amères, Falstaff le bouffon et Hamlet le penseur ; et ce qu'il y a de remarquable encore et vient à l'appui de notre opinion, c'est que ces deux types existaient déjà, populaires et informes ; de sorte que Shakspeare n'eut qu'à les perfectionner pour les rendre poétiques et complets, tels enfin qu'il nous les a légués et que nous les admirons aujourd'hui.

Un des bonheurs de notre poète fut encore l'ignorance où l'on était alors du théâtre grec. Le beau selon les anciens n'était pas réputé, par quelques critiques impuissans et quelques rhéteurs jaloux, le beau selon les modernes : Eschyle, Euripide et Sophocle, étaient entièrement étrangers à Shakspeare, qui étudia toute son histoire romaine dans Plutarque, le plus coloré et le plus pittoresque des biographes antiques ; il résulta de cette ignorance des uns et de l'étude approfondie de l'autre trois chefs-d'œuvre : Jules César, Coriolan et Cléopâtre.

Mais où Shakspeare est vraiment merveilleux, quoique l'esprit de parti lui fasse donner parfois une teinte plus sombre à certains caractères, c'est dans ses drames historiques : là sont tellement rivées l'une à l'autre et fondues l'une dans l'autre la réalité et l'imagination, qu'il est impossible de les séparer, et que certaines figures, aux yeux mêmes des annalistes les plus sévères, se présentent avec la forme et l'expression que leur a données le poète : ainsi Macbeth, ainsi le roi Jean, ainsi Richard, Richard surtout, qu'Horace Walpole et Louis XVI, c'est-à-dire un ministre et un roi, n'ont pu laver dans l'avenir de l'arrêt trop partial du poète.

Maintenant, où la lutte du génie contre les moyens matériels est le plus remarquable, c'est dans la création de ses personnages de femme ; les types de Shakspeare, Jessica, Juliette, Desdémona, Ophélie, Miranda, sont restées les types de tout amour, de tout charme et de toute pureté. Notre théâtre à nous, depuis Corneille jusqu'à Beaumarchais, ignorait ces types suaves et poétiques, rêvés par le poète qui a dit de sa patrie, que l'Angleterre était un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang ; les créations de nos grands maîtres à nous sont toutes viriles : les femmes sont, sinon oubliées, du moins sacrifiées dans leurs œuvres, et celles qui rarement y lèvent leur tête échevelée, se rapprochent presque toujours de l'homme par leur langage et par leurs passions : c'est Camille, c'est Émilie, c'est Phèdre, c'est Hermione, c'est Sémiramis. Or que l'on veuille bien se rappeler un instant que du temps de Shakspeare les rôles de femme, comme nous l'avons dit, étaient remplis par des hommes, et l'on comprendra quel plus puissant trésor d'amour et de poésie il fallait que le poète anglais eût amassé dans l'ame, lui qui n'avait pour miroir que sa pensée, et non pas, comme Corneille, Molière, Racine ou Voltaire, les yeux de la Desauillet, de la Béjart, de la Champmeslé et de la Clairon.

Pendant les vingt ans que dura sa carrière dramatique, Shakspeare produisit trente-cinq pièces, car, selon toutes les probabilités, Périclès et Titus, quoique se trouvant dans les éditions de Letourneur et de Guizot, ne sont pas de lui ; pendant cet espace

de vingt ans, à l'exception de Marlowe, son prédécesseur, et de Ben Johnson, son émule, et de sir William Davenant, son successeur, il absorba en lui toute la littérature de son époque. Qui connaît aujourd'hui Chapmann, Marston, Rowley, Middleton, Webster, Heyvood, Forde, Decker, Shirley, Drayton Phineas, Fletcher, Daniel Chettle, Browne, Davenport, Field, Peeles, Quarles, Nash, Lodge Sackville, Green, Gascoigne, Gager, Preston, Warner, Taylor? — et qui ne connaît pas Shakspeare?

Shakspeare se retira du théâtre vers l'an 1610, c'est-à-dire à l'époque où Corneille avait quatre ans: il avait connu tout ce que le siècle avait produit de grands hommes, depuis le comte d'Essex jusqu'au comte de Southampton, à qui il dédia son poème de Vénus et Adonis; il avait été le poète favori d'Élisabeth, qui lui avait commandé la tragédie de Henri VIII et la comédie des Joyeuses Commères de Windsor. Il avait obtenu de Jacques Ier, à son avénement au trône, le privilége du théâtre le Globe; il avait la réputation du premier poète de son époque; il jouissait d'une fortune de sept à huit mille livres de rente, équivalant à un revenu de trente mille francs de nos jours; il voulut revoir en triomphateur le pays qu'il avait quitté en fugitif: il retourna donc à Strafford-sur-l'Avon, auquel il n'avait fait, pendant cet intervalle de vingt-quatre ans, que de courtes et rares visites. Une fois établi dans son pays natal, la fin de sa vie retombe dans l'obscurité de sa naissance, et pareil à un arc-en-ciel magnifique, il brille au plus haut de l'empyrée; mais à ses deux horizons, il se perd dans les nuages.

Tout ce qu'on sait dès lors de Shakspeare, c'est qu'il mourut le 23 avril 1616, le jour anniversaire de sa naissance, âgé de cinquante-deux ans: c'était l'âge auquel devait, cinquante-sept ans plus tard, mourir Molière, le seul homme que nous puissions lui comparer.

Shakspeare laissa deux filles légitimes, Suzanne et Judith, et un fils naturel, sir William Davenant.

Suzanne épousa, en 1607, le docteur John Hall, et mourut en 1649, âgée de soixante-six ans, laissant une fille qui n'eut point de postérité.

Judith épousa, en 1616, M. Thomas Quincy, et mourut en 1662, laissant trois fils qui n'eurent point d'enfans.

Ainsi s'éteignit la postérité légitime du grand poète.

Quant à sir William Davenant, qui se vantait lui-même d'être le fils de Shakspeare, convaincu que l'honneur d'avoir un tel père devait effacer la tache de sa naissance, après avoir suivi la carrière tracée par le grand maître qui la laissait libre et déserte, il obtint la direction d'un grand théâtre, et fut créé baronnet en 1643, par Charles Ier. Sous le protectorat, Milton lui sauva la vie, service qu'il lui rendit à son tour lors de la restauation. Ce fut lui qui introduisit le premier au théâtre l'art des décorations et le prestige des changemens à vue, ce fut sous sa direction, en 1660, que mistress Sauderson joua le premier rôle de femme dans Desdémona.

Sir William Davenant mourut le 17 avril 1668, et avec lui s'éteignit le dernier rejeton du poète qui a le plus créé après Dieu.

Alexandre DUMAS.

LA

TEMPÊTE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ALONZO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, son frère.
PROSPÉRO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, duc usurpateur de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALVE, vieux et honnête conseiller du roi de Naples.
ADRIEN, FRANCISCO, } seigneurs de la cour de Naples.
CALIBAN, esclave sauvage et difforme.
TRINCULO, bouffon.
STÉPHANO, sommelier ivrogne.

PERSONNAGES

UN PATRON DE NAVIRE.
UN CONTRE-MAITRE.
MIRANDA, fille de Prospéro
ARIEL, genie aérien.
IRIS, CÉRÈS, JUNON, NYMPHES, MOISSONNEURS, } génies
AUTRES GÉNIES AU SERVICE DE PROSPÉRO.
PLUSIEURS MATELOTS

Dans la première scène, l'action se passe sur un vaisseau en pleine mer, pendant le reste de la pièce, dans une île inhabitée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un vaisseau en pleine mer ; une tempête ; le tonnerre gronde, l'éclair luit.

LE PATRON DU NAVIRE, LE CONTRE-MAITRE.

LE PATRON.

Holà ! contre-maître !

LE CONTRE-MAITRE.

Qu'y a-t-il, capitaine ?

LE PATRON.

Tout va bien; parlez aux matelots. . chassez adroitement, ou nous allons toucher... Alerte ! alerte !

Il sort.

Entrent PLUSIEURS MATELOTS.

LE CONTRE-MAITRE.

Courage, enfans! courage! de l'adresse! de l'adresse! enlevez les huniers! attention au sifflet du capitaine! Maintenant, que la tempête souffle tant qu'elle voudra!

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, FERDINAND, GONZALVE *et* AUTRES.

ALONZO.

Contre-maître, de l'attention! où est le capitaine? faites manœuvrer vos gens.

LE CONTRE-MAITRE.

Vous feriez bien de rester en bas.

ANTONIO.

Contre-maître, où est le capitaine?

LE CONTRE-MAITRE.

Ne l'entendez-vous pas? vous gênez la manœuvre; restez dans vos cabines, vous ne faites qu'aider la tempête.

GONZALVE.

Ne te fâche pas, mon brave!

LE CONTRE-MAITRE.

C'est à la mer qu'il faut dire cela. Allez-vous-en! qu'importe aux vagues le nom du roi? A vos cabines! silence! ne nous dérangez pas!

GONZALVE.

C'est bien! mais rappelle-toi qui tu as à ton bord.

LE CONTRE-MAITRE.

Il n'y a personne à bord dont je me soucie plus que de moi-même. Vous êtes conseiller du roi, n'est-ce pas? si vous pouvez imposer silence aux vents et conseiller à la mer de s'apaiser, nous n'aurons plus à manier un câble; voyons, employez ici votre autorité. Si, au contraire, vous n'y pouvez rien, remerciez Dieu d'être encore vivant, et allez dans votre cabine vous tenir prêt à tout événement. Courage, mes enfans! hors d'ici, vous dis-je.

Il sort.

GONZALVE.

J'ai dans ce garçon-là la plus grande confiance; il ne me paraît pas homme à se noyer; il sent trop la potence pour cela! Tiens-lui parole, ô destinée! tu lui as promis la corde, qu'elle nous soit un câble de salut! Si cet homme n'est pas né pour être pendu, c'en est fait de nous.

Tous sortent à l'exception des matelots.

LE CONTRE-MAITRE *revient.*

LE CONTRE-MAITRE.

Abattez le mât de hune! Doucement! plus bas! plus bas! maintenant, laissez le navire filer. (*On entend des cris dans l'intérieur du navire.*) Peste soit des criards! leur voix domine la tempête et la manœuvre.

Reviennent SÉBASTIEN, ANTONIO *et* GONZALVE.

LE CONTRE-MAITRE.

Encore! que venez-vous faire ici? voulez-vous que nous quittions la manœuvre et que nous nous noyions tous? seriez-vous par hasard charmés de couler à fond?

SÉBASTIEN.

Tais-toi, drôle: cesse tes aboiemens et tes blasphèmes!

LE CONTRE-MAITRE.

Eh bien! manœuvrez vous-même.

ANTONIO.

Tais-toi, bavard insolent; nous avons moins peur de nous noyer que toi.

GONZALVE.

Je garantis que celui-là ne mourra pas naufragé, dût le vaisseau n'être pas plus fort qu'une coquille de noix.

LE CONTRE-MAITRE.

Laissez filer une bordée, déployez les deux voiles... Au large, maintenant, au large!

Entrent PLUSIEURS MATELOTS *mouillés.*

LES MATELOTS.

Tout est perdu! en prière! en prière! tout est perdu!

Ils sortent.

LE CONTRE-MAITRE.

En serions-nous à cette extrémité?

GONZALVE.

Le roi et le prince sont en prières, allons nous joindre à eux; notre destinée est commune.

SÉBASTIEN

Je perds patience.

ANTONIO.

Nous périssons par la faute de ces ivrognes! maudit bavard! que n'est-il depuis long-temps noyé! pourquoi dix marées ne lui ont-elles pas déjà passé sur le corps?

GONZALVE.

Il n'en sera pas moins pendu, quand la mer devrait soulever contre lui jusqu'à sa dernière vague et entr'ouvrir ses plus profonds abîmes.

On entend un long cri s'élever de l'intérieur du navire.

PLUSIEURS VOIX *confusément.*

Miséricorde! nous sombrons, nous sombrons! Adieu, ma femme! Adieu, mes enfans! Adieu, mon frère! nous sombrons! nous sombrons!

ANTONIO.

Mourons tous avec le roi.

Il sort.

SÉBASTIEN.

Prenons congé de lui.

Il sort.

GONZALVE.

Je donnerais maintenant dix lieues de mer pour une perche de terrain stérile, genêt ou bruyère, n'importe! la volonté de Dieu soit faite! Mieux vaudrait pourtant mourir en terre ferme.

Il sort.

SCÈNE II

PROSPERO, MIRANDA.

Une île. La scène est devant la grotte de Prospéro.

MIRANDA.

Mon père bien-aimé, vous avez par la puissance de votre art soulevé ces vagues mugissantes ; apaisez maintenant leur furie. On dirait que la mer va se heurter contre le ciel et qu'elle en fait jaillir des feux étincelans. Oh! combien j'ai souffert pour ceux que j'ai vus souffrir! voir briser en morceaux ce courageux navire qui contenait sans doute de nobles créatures! Oh! leurs cris déchirans m'ont percé l'ame! pauvres gens! tous ont péri. Que ne suis-je une divinité puissante! j'aurais fait rentrer l'océan dans les entrailles de la terre, plutôt que de lui permettre d'engloutir ce beau vaisseau avec les infortunés qu'il renfermait.

PROSPÉRO.

Calme-toi, mets un terme à ton étonnement; cesse de t'apitoyer : il n'est point arrivé de mal.

MIRANDA.

O jour malheureux!

PROSPÉRO.

Il n'y a point de mal, te dis-je. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, pour toi, ma fille bien aimée, qui t'ignores toi-même, qui ne sais pas ce que fut ton père, qui ne vois en lui que Prospéro, le maître de cette humble grotte.

MIRANDA.

Jamais je n'ai songé à en savoir davantage.

PROSPERO.

Il est temps que je t'instruise de ce que tu dois savoir. Aide-moi à me dépouiller de mon vêtement magique. Bien; comme cela. (*Il pose à terre son manteau.*) Mets là le dépositaire de toute ma science. Essuie tes larmes, console-toi : ce naufrage dont le spectacle douloureux t'a émue d'une compassion si vive, je l'ai ordonné et dirigé avec tant d'art, que dans ce vaisseau dont tu as entendu les cris de détresse et que tu as vu disparaitre sous les vagues, pas une ame n'a péri, nul n'a perdu un cheveu de sa tête. Assieds-toi, écoute ce que j'ai à t'apprendre.

MIRANDA.

Vous avez souvent voulu me raconter ce que je suis; mais, interrompant ce récit, vous m'avez laissée à mes incertitudes en me disant qu'il n'était point temps encore.

PROSPERO.

Maintenant ce moment est venu; cette révélation ne peut plus être différée. Écoute-moi donc avec attention. Recueille tes souvenirs : te rappelles-tu une époque antérieure à celle où nous sommes venus dans cette grotte? Je ne le pense pas, car tu n'avais pas plus de trois ans.

MIRANDA.

Certainement, mon père, ce temps, je me le rappelle.

PROSPERO.

Comment cela? te rappelles-tu une autre demeure que celle-ci, d'autres personnes que moi? dis-moi ce qui a pu laisser quelque impression dans tes souvenirs.

MIRANDA.

Il y a de cela bien long-temps... ces choses s'offrent à ma mémoire plutôt comme un rêve que comme une réalité. N'y avait-il pas autrefois quatre ou cinq femmes qui me servaient?

PROSPERO.

Oui, Miranda, et un plus grand nombre encore; mais comment se fait-il que tu te rappelles ces choses? que vois-tu encore dans les ténèbres du passé et dans les abimes du temps? Si tu te souviens de ce qui a précédé ton arrivée en ce lieu, tu dois te rappeler comment tu y es venue.

MIRANDA.

C'est ce que je ne me rappelle pas.

PROSPERO.

Il y a douze ans, Miranda; il y a douze ans, ton père était un prince puissant; il était duc de Milan.

MIRANDA.

N'êtes-vous donc pas mon père?

PROSPÉRO.

Ta mère était un modèle de vertu; elle m'a dit que tu étais ma fille; et ton père était duc de Milan, et son unique enfant était une princesse; pas moins que cela.

MIRANDA.

O ciel! quel malheur nous a amenés ici; ou peut-être fut-ce un bonheur pour nous.

PROSPÉRO.

L'un et l'autre, ma fille. Comme tu dis, ce fut un malheur qui nous fit partir, mais ce fut un bonheur qui nous amena ici.

MIRANDA.

Oh! mon cœur saigne en pensant aux douleurs que je vous rappelle, et dont je n'ai point conservé le souvenir. Continuez, je vous prie.

PROSPÉRO.

Antonio, mon frère et ton oncle... Écoute-moi bien, je te prie. Se peut-il qu'on trouve dans un frère tant de perfidie! lui qu'après toi j'affectionnais le plus, lui à qui je confiais le gouvernement de mes états. A cette époque, de toutes les principautés, la mienne était la première, et Prospéro en était le chef; honoré pour ma haute dignité, je n'avais pas d'égal dans les arts libéraux; m'y dévouant tout entier, j'abandonnai à mon frère les soins du gouvernement, et absorbé par mes études secrètes, je devins étranger à mon peuple. Ton oncle déloyal... Tu m'écoutes?

MIRANDA.

De toutes les forces de mon attention, mon père.

PROSPÉRO

Une fois qu'il fut au fait, qu'il [illegible] commen

accorder des grâces, comment les refuser, avancer celui-ci, réprimer l'ambition de celui-là, il recréa les créatures qui m'étaient dévouées; il se les attacha ou les remplaça par d'autres; disposant des emplois et des employés, il donna à tous les cœurs le ton qui convint à son oreille; il fut comme le lierre qui cachait mon tronc majestueux et absorbait ma verdure. Tu n'écoutes pas; fais attention, je te prie.

MIRANDA

Je vous écoute, mon père.

PROSPÉRO.

Ainsi, étranger aux choses de ce monde, tout entier à la solitude, occupé d'enrichir mon esprit de ce qui à mes yeux était bien supérieur à la faveur populaire, cet état de choses éveilla dans mon frère déloyal une pensée mauvaise. Ma confiance absolue, sans limite, fit naître en lui une déloyauté non moins grande. Ainsi investi de la souveraineté, ayant à sa disposition non seulement les trésors que produisait mon revenu, mais encore tout ce que mon pouvoir pouvait lui faire obtenir; semblable à un homme qui, après avoir long-temps répété un mensonge, finit lui-même par y croire, il se crut effectivement le duc, subrogé à tous mes droits, et exerçant les fonctions patentes de la souveraineté avec toutes ses prérogatives: son ambition croissant toujours... Tu écoutes?

MIRANDA.

Votre récit, mon père, guérirait de la surdité.

PROSPÉRO.

Pour n'avoir plus besoin d'interposer un voile entre le rôle qu'il jouait et celui dont il occupait la place, il voulut être tout-à-fait duc de Milan; quant à moi, pauvre sire, ma bibliothèque était un duché assez vaste; il me juge incapable d'exercer la souveraineté temporelle; sa soif de pouvoir est si grande qu'il se ligue avec le roi de Naples, s'engage à lui payer un tribut annuel et à lui rendre foi et hommage, soumet sa couronne de duc à la couronne royale, et ravale au plus ignoble abaissement le duché de Milan, qui jusqu'alors n'avait courbé la tête sous aucun joug.

MIRANDA.

O ciel!

PROSPÉRO.

Remarque bien les conditions de cette ligue, ainsi que l'événement; et dis-moi s'il est possible que ce soit là un frère.

MIRANDA.

Je pécherais si je n'avais une opinion honorable de mon aïeule: des entrailles vertueuses ont donné le jour à de coupables fils.

PROSPÉRO.

Venons maintenant aux conditions de leur pacte. Le roi de Naples, mon ennemi invétéré, accédait à la demande de mon frère; en retour de l'acte de foi et hommage et de je ne sais quel tribut, il était convenu que le roi me chasserait moi et les miens du duché, et conférerait à mon frère la souveraineté de Milan avec tous les honneurs qui y étaient attachés; une armée déloyale fut donc levée; et une nuit fixée pour l'exécution, Antonio ouvrit les portes de Milan, pendant qu'au milieu des ténèbres, des hommes, commis à cet effet, me faisaient partir à la hâte avec ma fille toute en pleurs.

MIRANDA.

O pitié! puisque j'ai oublié comment j'ai pleuré ce malheur, je vais le pleurer de nouveau maintenant. Votre récit m'arrache des larmes.

PROSPÉRO.

Écoute-moi encore un moment, et je vais en venir à ce qui nous occupe en cet instant, sans quoi le récit que je viens de te faire serait sans objet.

MIRANDA.

Pourquoi ne vous ont-ils pas fait mourir alors?

PROSPÉRO.

Bien demandé, ma fille; mon récit provoque cette question. Ma chère enfant, ils n'ont point osé (tant mon peuple me portait d'affection); ils n'ont pas voulu imprimer à cet événement un cachet de sang; mais ils ont revêtu leurs coupables fins de couleurs plus plausibles. En somme, ils nous firent entrer à la hâte dans une barque qui nous transporta à quelques lieues en mer; là ils avaient préparé un bateau délabré, une carcasse pourrie, dépourvue d'agrès, de voiles et de mât; les rats eux-mêmes l'avaient instinctivement quittée: c'est là qu'ils nous placèrent, nous laissant mêler nos cris aux mugissemens de la mer, et nos soupirs au souffle des vents, dont la voix plaintive semblait s'attendrir sur nous.

MIRANDA.

Hélas! quelle cause de douleurs je fus alors pour vous!

PROSPÉRO.

Oh! tu fus, au contraire, l'ange qui me sauva! animée d'une céleste fortitude, tu souriais, toi, tandis que moi, succombant au poids de mes maux, je mêlais à la mer l'amertume de mes pleurs: ce fut ton aspect qui me rendit le courage et me donna la force de faire face à tout ce qui pourrait advenir.

MIRANDA

Comment atteignîmes-nous le rivage?

PROSPÉRO.

Par la permission de la divine Providence. Nous avions quelques vivres et un peu d'eau douce, grâce à l'humanité d'un noble Napolitain, nommé Gonzalve, chargé de présider à l'exécution de cette mesure; il nous avait aussi laissé de riches vêtemens, du linge, des étoffes et d'autres objets nécessaires, qui depuis nous ont été d'un grand secours; sachant combien j'étais attaché à mes livres, il eut la bonté de me fournir des volumes tirés de ma bibliothèque, et que je prisais plus que mon duché.

MIRANDA.

Puissé-je voir un jour cet homme!

PROSPÉRO

Maintenant je me lève : toi, reste assise et écoute la fin de nos malheurs sur mer. Nous arrivâmes dans cette île ; ici j'ai fait moi-même ton éducation, et tu as plus profité de mes leçons que d'autres princesses qui ont plus de temps à employer à des objets frivoles, et qui n'ont pas des maîtres aussi attentifs.

MIRANDA.

Que le ciel vous en récompense! Maintenant, dites-moi, je vous prie, car c'est là ce qui me préoccupe encore, dites-moi par quel motif vous avez soulevé cette tempête.

PROSPÉRO.

Apprends donc que par un hasard étrange, la fortune, redevenue bienveillante pour moi, a conduit mes ennemis sur ce rivage : ma prescience me fait connaître que sur mon zénith plane une étoile des plus propices, dont je dois avec soin cultiver l'influence, sous peine de voir pour jamais déchoir ma fortune. Maintenant, tes questions ont cessé; le sommeil te gagne; il est salutaire, tu peux t'y livrer ; je sais que tu ne peux faire autrement. (*Miranda s'endort.*) Arrive, mon serviteur, arrive! je suis prêt maintenant; approche, mon Ariel, viens !

Entre ARIEL.

Salut, maître puissant ! grave seigneur, salut ! Je viens exécuter tes volontés. Faut-il pour toi fendre les airs, nager, plonger dans le feu, voyager sur les flocons des nuages? Ordonne ; Ariel, et tout ce dont il est capable, sont à ton service.

PROSPÉRO.

Génie, as-tu exécuté ponctuellement la tempête que je t'avais commandée?

ARIEL.

De point en point. J'ai abordé le vaisseau du roi. A la proue, au milieu, sur le tillac, dans chaque cabine, mes flammes ont fait merveilles ; parfois je me divisais et brûlais en plusieurs endroits en même temps; sur le mât de hune, sur les vergues, sur le beau pré, je flamboyais à tous les yeux, puis toutes ces flammes se réunissaient: les éclairs de Jupiter, ces précurseurs de la foudre, n'ont rien de plus redoutable et de plus effrayant; les feux et les éclats des détonations sulfureuses semblaient assiéger le puissant Neptune et frapper d'effroi ses vagues audacieuses. Son trident même en a tremblé.

PROSPÉRO.

Mon digne génie! qui a montré assez de fermeté et de constance pour que ce péril n'altérât pas sa raison.

ARIEL.

Pas une ame qui ne ressentît la fièvre de la folie et qui ne donnât quelques signes de désespoir ; tous, à l'exception des marins, se précipitèrent dans l'abîme écumant et quittèrent le vaisseau que j'avais mis tout en flammes : le fils du roi, Ferdinand, les cheveux hérissés (plus semblables à des roseaux qu'à des cheveux), fut le premier qui s'élança, en s'écriant : « L'enfer est déserté, et tous les diables sont ici. »

PROSPÉRO.

Mon génie, voilà qui va bien. Mais cela ne s'est-il point passé près du rivage ?

ARIEL.

Tout près, mon maître.

PROSPÉRO.

Mais, dis-moi, Ariel, sont-ils sains et saufs ?

ARIEL.

Pas un cheveu n'a péri; pas une tache sur leurs vêtemens, qui les soutenaient au-dessus de l'eau, et qui ont conservé toute leur fraîcheur : suivant l'ordre que tu m'en avais donné, je les ai dispersés par groupes dans l'île. Quant au fils du roi, je l'ai débarqué seul ; je l'ai laissé dans une anse écartée de l'île, assis, triste, les bras croisés et rafraîchissant l'air de ses soupirs.

PROSPÉRO.

Qu'as-tu fait, dis-moi, de l'équipage du vaisseau du roi, et comment as-tu disposé du reste de la flotte ?

ARIEL.

Le vaisseau du roi est abrité et tranquille, dans la crique profonde où tu m'évoquas à minuit, pour t'aller chercher de la rosée dans l'orageuse Bermudes. Tous les marins sont couchés sous les écoutilles où je les ai laissés endormis sous l'influence d'un charme aidé de la fatigue ; quant au reste de la flotte que j'ai dispersée, tous les vaisseaux se sont ralliés; ils voguent maintenant sur la Méditerranée, et retournent tristement à Naples, dans la pensée qu'ils ont vu sombrer le vaisseau du roi et périr sa personne sacrée.

PROSPÉRO.

Ariel, tu as exactement accompli ta tâche ; mais j'ai encore de l'ouvrage à te donner. A quel moment de la journée sommes-nous?

ARIEL.

Le milieu du jour est passé.

PROSPÉRO.

De deux sabliers, au moins : le temps qui nous reste jusqu'au sixième doit être par nous mis à profit.

ARIEL.

Me faut-il exécuter encore quelque tâche nouvelle?... Puisque tu me donnes de l'occupation, permets-moi de te rappeler la promesse que tu m'as faite et que tu n'as pas encore accomplie.

PROSPÉRO.

Quelle promesse? que peux-tu me demander ?

ARIEL.

Ma liberté.

PROSPÉRO.

Avant le terme fixé? qu'il n'en soit plus question.

ARIEL.

N'oublie pas, je te prie, que je t'ai dignement servi; que je ne t'ai point fait de mensonges, n'ai commis aucune méprise, que je t'ai servi sans

plainte ni murmure. Tu m'as promis de me rabattre une année entière.

PROSPÉRO.

As-tu oublié de quelle torture je t'ai délivré ?

ARIEL.

Non.

PROSPÉRO.

Tu l'as oublié. C'est donc pour toi une bien rude corvée que de marcher sur les flots de l'abîme salé, de voler sur les ailes du vent piquant du nord, de pénétrer pour moi dans les entrailles de la terre durcie par la gelée ?

ARIEL.

Je ne m'en plains pas.

PROSPÉRO.

Tu mens, méchante créature ! As-tu oublié la hideuse sorcière Sycorax, courbée par la vieillesse et l'envie ? l'as-tu oubliée ?

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPÉRO.

Tu l'as oubliée : où était-elle née ? Parle, réponds-moi ?

ARIEL.

A Alger, seigneur.

PROSPÉRO.

En vérité ? je suis obligé, chaque mois, de te remettre en mémoire ce que tu as été ; car tu es sujet à en perdre le souvenir. Tu sais que cette damnée sorcière Sycorax fut bannie d'Alger pour de nombreux méfaits et des sorcelleries terribles, dont des oreilles humaines ne pourraient supporter le récit ; en considération d'un seul de ses actes on épargna sa vie, n'est-il pas vrai ?

ARIEL.

Oui, seigneur.

PROSPERO

Cette sorcière aux yeux bleus fut amenée enceinte dans cette île, où les matelots la laissèrent. Toi, qui te dis mon esclave, tu étais alors son serviteur. Esprit trop délicat pour te soumettre à ses terrestres et abominables commandemens, tu refusas de lui obéir. Alors, avec l'aide d'agens plus puissans qu'elle, sa rage implacable t'emprisonna dans un pin entr'ouvert, où tu passas douze années de douleurs. Dans cet intervalle elle mourut, te laissant en proie à ton supplice ; tes gémissemens s'exhalaient aussi rapides que le mouvement des roues d'un moulin. Nul être à face d'homme n'honorait alors cette île de sa présence, à l'exception du fils qu'elle avait mis bas, d'un petit monstre hideux.

ARIEL.

Oui, Caliban, son fils.

PROSPÉRO.

Oublieuse créature, c'est ce que je dis ; ce même Caliban qui est maintenant à mon service. Tu sais mieux que personne au milieu de quelles tortures je t'ai trouvé ; tes gémissemens faisaient hurler les loups, et les ours furieux eux-mêmes en étaient émus de pitié ; c'était un vrai supplice de damnés. Sycorax ne pouvait le révoquer ; quand j'arrivai et que je t'entendis, ce fut par le pouvoir de ma science que l'arbre s'entr'ouvrit et te laissa libre.

ARIEL.

Maître, je te remercie.

PROSPÉRO.

Si tu renouvelles tes murmures, j'entr'ouvrirai un chêne, et t'enfoncerai dans ses noueuses entrailles, où je te laisserai hurler pendant douze hivers.

ARIEL.

Pardon, maître : j'exécuterai tes commandemens et remplirai avec zèle mes fonctions de génie.

PROSPÉRO.

Fais-le, et dans deux jours je te donnerai ta liberté.

ARIEL.

O mon noble maître ! que faut-il que je fasse ? dis ! que faut-il que je fasse ?

PROSPÉRO.

Va, transforme-toi en nymphe de la mer ; visible à mes yeux seuls, sois invisible pour tout autre. Va te revêtir de cette forme, puis reviens ici ; dépêche-toi.

ARIEL *sort.*

PROSPÉRO, *continuant.*

Éveille-toi, chère enfant, éveille-toi ! tu as bien dormi, éveille-toi !

MIRANDA.

L'étrangeté de votre récit a jeté sur moi je ne sais quelle pesanteur.

PROSPÉRO.

Il faut la dissiper, ma fille ; viens, allons voir Caliban, mon esclave, qui jamais ne nous donne une réponse bienveillante.

MIRANDA.

C'est un méchant ; je n'aime pas à le voir.

PROSPÉRO.

Tel qu'il est, nous ne pouvons nous passer de lui ; il allume notre feu, va nous chercher du bois, et nous rend d'utiles services. Holà ! esclave ! Caliban ! motte de terre, parle !

CALIBAN, *de l'intérieur.*

Il y a encore assez de bois céans.

PROSPÉRO.

Viens, te dis-je, j'ai d'autres occupations à te donner. Allons, tortue, veux-tu venir ?

Rentre ARIEL, *en nymphe des eaux.*

PROSPÉRO.

Superbe apparition ! Mon charmant Ariel, viens, que je te parle à l'oreille.

ARIEL.

Seigneur, cela sera fait.

Il sort.

PROSPÉRO.

Esclave infect, fait par le diable lui-même à ta scélérate de mère, viendras-tu ?

Entre CALIBAN.

CALIBAN.

Puissiez-vous être aspergés tous deux d'une rosée malfaisante, comme celle que ma mère abattait avec une plume de corbeau, dans un marécage morbifère! Puisse un vent du sud-est souffler sur vous, et vous couvrir la peau de tumeurs!

PROSPÉRO.

Tu me paieras cela cette nuit par des crampes et des points de côté qui t'ôteront la respiration. Pendant tout l'espace de la nuit où il leur est permis d'agir, des diablotins s'acharneront sur toi: tu seras tourmenté de pinçures plus nombreuses que les cellules de cire dans une ruche, et plus cuisantes que des piqûres d'abeilles.

CALIBAN.

Il faut que je mange mon dîner. Cette île m'appartient du chef de Sycorax, ma mère, et tu l'as usurpée sur moi. Quand tu vins ici pour la première fois, tu fis impression sur moi, et j'eus beaucoup de prix à tes yeux. Tu me donnas à boire une eau exprimée d'un petit fruit noir; tu m'enseignas le nom de ces deux flambeaux d'inégale clarté dont l'un éclaire le jour, et l'autre la nuit; et alors je t'aimai et te fis connaître les propriétés de l'île, les sources d'eau douce, les puits salins, les lieux stériles, les terrains fertiles. Malédiction sur moi pour en avoir agi ainsi! que tous les charmes de Sycorax, ses crapauds, ses scorpions, ses chauves-souris, retombent sur toi! car je suis ton unique sujet, moi qui autrefois n'avais de maître que moi-même. Tu me retiens dans ce dur rocher et m'interdis le reste de l'île.

PROSPERO.

Esclave imposteur, sur qui la bonté est impuissante et que les coups peuvent seuls émouvoir, tout dégoûtant que tu es, je t'ai traité avec une humaine sollicitude; je t'ai abrité dans ma propre cabane, jusqu'au jour où tu cherchas à déshonorer mon enfant.

CALIBAN.

O ho! ô ho! que n'ai-je réussi! Tu m'en as empêché, sans quoi j'aurais peuplé cette île de Calibans.

PROSPÉRO.

Esclave abhorré, sur qui la bonté ne saurait laisser d'empreinte, être capable de tout mal! j'eus pitié de toi; je pris la peine de te faire parler, je t'enseignai tantôt une chose, tantôt une autre: orsque tu n'articulais, sauvage, que des sons confus et vides de sens, comme aurait pu faire une brute, je revêtis tes pensées de mots qui les firent connaître. Mais, en dépit de ce que je pus t'apprendre, rien de bon ne pouvait s'allier à ton ignoble nature. Ce fut donc justement que je t'emprisonnai dans ce roc, toi qui avais mérité plus que la prison.

CALIBAN.

Tu m'as appris l'usage de la parole; le seul profit que j'en ai retiré, c'est que je puis te maudire: que la peste rouge te saisisse pou· m'avoir enseigné ta langue!

PROSPÉRO.

Graine de sorcière, hors d'ici! va nous chercher du bois; et dépêche-toi, je te le conseille, pour que je te fasse faire autre chose. Tu hausses les épaules, perverse créature! si tu fais avec négligence ou de mauvaise grâce ce que je te commande, je te torturerai de crampes, je mettrai des douleurs dans tous tes os, je te ferai rugir de manière à faire trembler les bêtes sauvages.

CALIBAN.

Non, non, je t'en conjure. (*A part.*) Il faut bien que j'obéisse: sa science a une telle puissance qu'elle commanderait à Sétébos, le dieu de ma mère, et ferait de lui un vassal.

PROSPERO.

Ainsi, esclave! va-t'en!

CALIBAN *sort.*

ARIEL *revient, invisible, jouant du luth et chantant.* FERDINAND *le suit.*

ARIEL *chante:*

Le ciel est pur, le sable est doux;
Venez fouler ce beau rivage!
Venez en rond vous joindre à nous;
Les vents se taisent sur la plage.
Dansez, dansez, embrassez-vous!
Le ciel est pur, le sable est doux.

Entendez-vous ce bruit lointain?
C'est du chien l'aboiment sonore.
Le coq a chanté ce matin;
Sa voix a salué l'aurore.
Dansez, dansez, embrassez-vous!
Le ciel est pur, le sable est doux.

FERDINAND.

D'où viennent ces chants? sont-ils dans l'air ou sortent-ils de la terre? ils ont cessé de se faire entendre; ils sont sans doute exécutés pour quelque dieu de cette île. J'étais assis sur le rivage, pleurant le naufrage du roi mon père, quand tout-à-coup cette musique a résonné auprès de moi sur les eaux, calmant tout à la fois et leur furie et ma douleur par son harmonie enchanteresse. Je l'ai suivie jusqu'ici, ou plutôt elle m'a attiré après elle; mais elle a cessé. Non, la voilà qui recommence.

ARIEL *chante:*

Ton père a le sort le plus beau;
La vaste mer est son tombeau;
Ses yeux, ce sont des perles fines;
Ses os sont changés en corail.
Tout son corps, merveilleux travail,
A pris mille formes marines.
Écoute les chants des ondines!
Entends leur cloche de cristal,
Mêlée à leurs voix argentines,
Sonner pour lui le glas fatal!

On entend les sons lointains d'une cl

FERDINAND.

Ces chants me rappellent mon père subm

Il n'y a dans tout ceci rien de mortel, et ce ne sont pas là de terrestres accens : je les entends maintenant résonner au-dessus de ma tête.

PROSPÉRO.

Relève le voile de tes paupières orné de sa noire frange, et dis-moi ce que tu aperçois làbas

MIRANDA.

Que vois-je? est-ce un esprit? Bon Dieu! comme il regarde autour de lui! Croyez-moi, mon père, son aspect est beau, mais c'est un esprit.

PROSPÉRO.

Non, ma fille; il mange et dort, et il a des sens comme les nôtres. Ce galant que tu vois est du nombre des naufragés, et s'il n'était un peu altéré par la douleur, ce cancer de la beauté, on pourrait le trouver fort bien; il a perdu ses compagnons, et il est à leur recherche

MIRANDA.

Je serais tentée de le prendre pour un être divin; car je n'ai rien vu d'aussi noble dans la nature.

PROSPERO, *à part.*

Les choses marchent comme je le désire : mon génie, mon aimable génie, pour ce service-là je t'affranchirai dans deux jours.

FERDINAND.

Assurément, ce doit être la déesse pour laquelle cette harmonie se fait entendre. Daignez m'apprendre si vous résidez dans cette île. Puisje espérer que vous voudrez bien me donner quelque instruction utile sur la manière dont je dois ici me conduire? Ce que je désirerais savoir avant tout, bien que je n'exprime ce vœu que le dernier, c'est, ô jeune merveille, si vous êtes ou non une mortelle.

MIRANDA.

Je ne suis point une merveille, monsieur; je suis tout simplement une jeune fille.

FERDINAND.

La langue de mon pays! Ciel! je serais le premier entre ceux qui parlent cette langue, si j'étais aux lieux où on la parle.

PROSPÉRO.

Le premier, dis-tu? que serais-tu si le roi de Naples t'entendait?

FERDINAND.

Ce que je suis maintenant : un simple mortel qui s'étonne de t'entendre parler de Naples. Le roi de Naples m'entend, pour mon malheur, et c'est là ce qui fait couler mes larmes : c'est moi qui suis le roi de Naples, moi, dont les yeux, depuis ce temps chargés de pleurs, ont vu périr mon père au milieu des vagues.

MIRANDA.

Hélas! quel malheur!

FERDINAND.

Oui, je vous l'assure, et tous les seigneurs de sa cour ont péri avec lui, ainsi que le duc de Milan et son noble fils.

PROSPÉRO.

Le duc de Milan et sa fille mille fois plus noble encore pourraient te démentir s'ils jugeaient convenable de le faire. (*A part.*) A la première vue, ils ont échangé des coups d'œil. Délicat Ariel, je t'affranchirai pour cela. (***A Ferdinand.***) Un mot, l'ami; je crains que tu ne te sois fait tort à toimême : un mot.

MIRANDA.

Pourquoi mon père parle-t-il avec tant de dureté? voilà le troisième homme que j'aie jamais vu, le premier pour qui j'aie soupiré. Que la pitié fasse pencher mon père du côté où mon cœur incline!

FERDINAND.

Oh! si vous êtes vierge, et que vous n'ayez point encore donné votre affection, je vous ferai reine de Naples.

PROSPERO

Doucement, jeune homme; encore un mot. (*A part.*) Ils sont au pouvoir l'un de l'autre; mais les choses marchent trop vite; il faut que je suscite des obstacles, de peur que la facilité de la conquête n'en diminue le prix. (***A Ferdinand.***) Encore un mot; je te somme de m'entendre : tu usurpes ici un nom qui ne t'appartient pas; tu t'es introduit dans cette île en espion, pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

FERDINAND.

Non, comme il est vrai que je suis un homme.

MIRANDA.

Rien de mauvais ne saurait séjourner dans un tel temple... si l'esprit pervers a une si belle demeure, les bons ambitionneront d'y faire leur résidence.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.*

Suis-moi. (***A Miranda.***) Ne me parle pas en sa faveur; c'est un traître. (***A Ferdinand.***) Viens, je vais te mettre une chaîne au cou et aux pieds; ta boisson sera l'eau de mer, ta nourriture les moules des ruisseaux, des racines flétries et la cosse qui servit au gland de berceau. Suis-moi.

FERDINAND.

Non; je résisterai à un pareil traitement, jusqu'à ce que j'aie affaire à un ennemi plus puissant.

Il met l'épée à la main.

MIRANDA.

O mon père, ne le mettez pas à une trop rude épreuve; car il est doux et ne saurait inspirer d'ombrage.

PROSPÉRO.

Quoi donc! mon pied prétendrait me gouverner! remets dans le fourreau ton épée, traître qui fais le brave et n'oses frapper, placé que tu es sous le poids d'une conscience coupable. Quitte cette attitude menaçante, car je puis te désarmer avec cette baguette et faire tomber ton glaive de tes mains.

MIRANDA.

Mon père! je vous en conjure!

PROSPÉRO.

Laisse-moi, ne t'accroche pas à mes vêtemens.

MIRANDA.

Mon père, ayez pitié! je serai sa caution.

PROSPÉRO.

Silence ! un mot de plus m'obligerait à te réprimander, peut-être même à te haïr. Eh quoi ! tu prendrais la défense d'un imposteur ! tais-toi. Tu t'imagines qu'il n'y a personne d'aussi beau que lui parce que tu n'as vu que lui et Caliban. Sotte que tu es, comparé à la plupart des hommes, celui-ci est un Caliban, et eux ils sont des anges auprès de lui.

MIRANDA.

En ce cas, mes affections sont des plus humbles; je ne désire point voir un homme plus beau.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.*

Suis-moi, obéis. Tes nerfs sont retombés dans l'enfance et n'ont plus aucune vigueur.

FERDINAND.

Il est vrai ; mes sens sont enchaînés comme dans un rêve. La perte de mon père, la faiblesse que j'éprouve, le naufrage de tous mes amis, les menaces même de cet homme auquel je suis asservi, je supporterais facilement tout cela, si je pouvais seulement une fois par jour contempler cette jeune fille à travers ma prison. J'abandonne aux autres le reste du monde; dans une telle prison j'ai assez d'espace.

PROSPÉRO, *à part.*

L'influence opère. (*A Ferdinand.*) Viens .. (*A part.*) Tu t'es bien acquitté de ta tâche, mon bel Ariel. (*A Ferdinand et à Miranda.*) Suivez-moi ! (*A Ariel.*) Écoute ce que j'ai à t'ordonner encore.

MIRANDA, *à Ferdinand.*

Rassurez-vous : mon père est meilleur au fond que son langage ne le fait paraître; l'humeur qu'il vient de montrer ne lui est pas ordinaire.

PROSPÉRO, *à Ariel.*

Tu seras libre comme le vent des montagnes ; mais exécute mes ordres de point en point.

ARIEL.

A la lettre.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.*

Viens, suis-moi. (*A Miranda.*) Ne me parle plus en sa faveur.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie de l'île.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO *et autres.*

GONZALVE.

Je vous en conjure, seigneur, bannissez la tristesse ; vous avez, ainsi que nous tous, des sujets de joie ; car notre délivrance surpasse de beaucoup notre désastre. C'est un malheur ordinaire que le nôtre; il n'est pas de jour où la femme de quelque marin, les propriétaires de quelque navire, ou le marchand qui l'a frété, n'aient à déplorer un revers de la même nature; mais quant au miracle qui nous a sauvés, il en est à peine un seul sur mille qui puisse en parler comme nous ; mettez donc sagement en balance, seigneur, notre douleur et nos motifs de consolation.

ALONZO.

Laissez-moi en paix, je vous prie.

SÉBASTIEN.

Il accueille les consolations comme de la bouillie froide.

ANTONIO.

Le consolateur ne lâchera pas de sitôt son homme.

SÉBASTIEN.

Voyez, le voilà qui monte la montre de son esprit; elle ne tardera pas à sonner.

GONZALVE.

Seigneur...

SÉBASTIEN.

Une.. comptez.

GONZALVE.

Quand on nourrit tous les chagrins qui surviennent, celui qui les nourrit recueille...

SÉBASTIEN.

Un dollar.

GONZALVE.

Ce sont des douleurs qu'il recueille ; vous avez été plus près du mot propre que vous ne le pensiez.

SÉBASTIEN.

Vous avez pris la chose plus habilement que je ne le voulais.

GONZALVE.

Ainsi donc, seigneur...

ANTONIO.

Il est diantrement prodigue de sa langue.

ALONZO.

De grâce, épargnez-moi.

GOZZALVE.

Eh bien, j'ai fini; cependant...

SÉBASTIEN.

Cependant il faut qu'il bavarde.

ANTONIO.

Lequel, d'Adrien ou de lui, chantera le premier?

SÉBASTIEN.

Le vieux Coq.

ANTONIO.

Le jeune Coq.

SÉBASTIEN.

Que pariez-vous?

ANTONIO.

Un éclat de rire.

SÉBASTIEN.

Ça va.

ADRIEN.

Quoique cette île semble déserte...

SÉBASTIEN, *riant.*

Ha! ha! ha!

ANTONIO.

C'est bien, vous m'avez payé.

ADRIEN.

Inhabitable, et presque inaccessible.

SÉBASTIEN.

Cependant...

ADRIEN.

Cependant...

ANTONIO.

Il ne pouvait l'éviter.

ADRIEN.

Elle doit être d'une température subtile, douce et délicate.

ANTONIO.

Il fait de la température une demoiselle délicate.

SÉBASTIEN.

Et subtile, comme il nous l'a doctement dit.

ADRIEN.

Ici le souffle de l'air est merveilleusement doux.

SÉBASTIEN.

Comme s'il s'exhalait de poumons morbides.

ANTONIO.

Ou comme s'il était embaumé des parfums d'un marécage.

GONZALVE.

On trouve ici tout ce qui est utile à la vie.

ANTONIO.

Oui, certes, excepté les moyens de vivre.

SÉBASTIEN.

Il est vrai qu'il n'y en a que peu ou point.

GONZALVE.

Comme l'herbe est luxuriante et grasse! comme elle est verte!

ANTONIO.

Sur ma foi, le sol est jaunâtre.

SÉBASTIEN.

Avec une teinte de vert.

ANTONIO.

Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN.

Non seulement du tout au tout.

GONZALVE.

Mais ce qu'il y a de merveilleux, ce qui passe presque toute croyance...

SÉBASTIEN.

Comme toutes les choses merveilleuses.

GONZALVE.

C'est que bien que nos vêtemens aient été trempés dans la mer, ils ont néanmoins conservé leur fraîcheur et leur éclat; en sorte qu'au lieu d'être imprégnés d'eau salée, ils ont l'air d'être reteints à neuf.

ANTONIO.

Si l'une de ses poches seulement pouvait parler, ne dirait-elle pas: Il ment?

SÉBASTIEN.

Oui, certes, à moins d'empocher son mensonge.

GONZALVE.

Il me semble que nos vêtemens sont maintenant tout aussi frais que le jour où nous les mîmes pour la première fois en Afrique, au mariage de Claribel, la charmante fille du roi, avec le roi de Tunis.

SÉBASTIEN.

Ce fut là un heureux mariage, ma foi, et la fortune nous est on ne peut plus favorable à notre retour.

ADRIEN.

Tunis n'eut jamais pour reine une telle merveille.

GONZALVE.

Depuis la veuve Didon...

ANTONIO.

Veuve, dites-vous? Où avez-vous pêché cela? Didon, veuve?

SÉBASTIEN.

Pourquoi ne donnerait-il pas aussi à Énée le titre de veuf? Comment l'entendez-vous, seigneur?

ADRIEN.

La veuve Didon, dites-vous? Vous m'en faites souvenir; elle était de Carthage, non de Tunis.

GONZALVE.

Cette Tunis, seigneur, était autrefois Carthage.

ADRIEN.

Carthage?

GONZALVE.

Oui, Carthage, je vous l'assure.

ANTONIO.

Sa parole surpasse les prodiges de la lyre fabuleuse.

SÉBASTIEN.

Elle élève des remparts et des maisons aussi.

ANTONIO.

Quelle impossibilité nouvelle va-t-il maintenant rendre facile?

SÉBASTIEN.

Il est homme à emporter cette île dans sa poche, et à la donner à son fils en guise de pomme.

ANTONIO.

Puis à en semer les pépins dans la mer, pour en faire pousser d'autres.

GONZALVE.

Comment?

ANTONIO.

Mais avec le temps.

GONZALVE.

Je vous disais donc, seigneur, que nos vêtemens sont maintenant aussi frais que lorsque

nous étions à Tunis, au mariage de votre fille, qui est aujourd'hui reine.

ANTONIO.

Et la plus merveilleuse qui ait jamais régné dans ce pays.

SÉBASTIEN.

A l'exception, je vous prie, de la veuve Didon

ANTONIO.

Oh! la veuve Didon! la veuve Didon!

GONZALVE.

Mon juste-au-corps, seigneur, n'est-il pas aussi frais que le jour où je l'ai porté pour la première fois, je veux dire jusqu'à un certain point?

ANTONIO.

Ce jusqu'à un certain point vient là fort à propos.

GONZALVE.

N'est-il pas aussi frais que le jour du mariage de votre fille?

ALONZO.

Les paroles que vous forcez mon oreille à entendre, mon cœur les repousse. Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille à Tunis! Car à mon retour d'Afrique j'ai perdu mon fils; et, dans ma pensée, ma fille aussi est perdue pour moi; elle est si loin de l'Italie!... je ne la reverrai jamais. O mon fils, toi, l'héritier de Naples et de Milan, à quel monstre des mers as-tu servi de pâture?

FRANCISCO.

Seigneur, il se peut qu'il vive encore; je l'ai vu refouler les vagues sous lui, et se tenir à cheval sur leur croupe; écartant à droite et à gauche les flots ennemis, il présentait sa poitrine à la lame menaçante; sa tête hardie s'élevait au-dessus des vagues orageuses, et ses bras vigoureux, pareils à deux rames, lui frayaient un passage jusqu'au rivage, qui semblait s'incliner sur sa base battue des flots et se baisser pour lui venir en aide; je ne doute pas qu'il ne soit arrivé vivant sur la plage.

ALONZO.

Non, non, il n'est plus.

SÉBASTIEN

Seigneur, n'accusez que vous-même de cette grande perte, vous qui n'avez pas voulu honorer l'Europe du don de votre fille, et qui avez préféré la perdre en la livrant à un Africain: maintenant, la voilà bannie de vos regards et vous n'avez que trop de sujets de larmes.

ALONZO.

Taisez-vous, de grâce.

SÉBASTIEN.

Nous nous sommes agenouillés devant vous; nous vous avons tous importuné de nos prières; cette beauté charmante elle-même hésita quelque temps entre son aversion et l'obéissance, incertaine du parti qu'elle prendrait. Je crains que nous n'ayons pour jamais perdu votre fils; cette expédition a fait à Naples et à Milan plus de veuves que nous ne ramenons d'hommes pour les consoler; la faute est à vous seul.

ALONZO.

C'est moi aussi qui ai le plus perdu.

GONZALVE.

Seigneur Sébastien, les vérités que vous dites manquent de bienveillance et d'opportunité. Vous irritez la blessure lorsqu'il faudrait y verser du baume.

SÉBASTIEN

Bien dit.

ANTONIO.

Et on ne peut plus chirurgicalement.

GONZALVE, *au roi.*

Seigneur, le temps est sombre pour nous quand votre front se couvre de nuages.

SÉBASTIEN.

Le temps est sombre?

ANTONIO.

Très-sombre.

GONZALVE.

Si j'étais chargé de coloniser cette île, seigneur...

ANTONIO.

Il y sèmerait des orties.

SÉBASTIEN.

Ou des ronces, ou de l'ivraie.

GONZALVE.

Et si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais?

SÉBASTIEN.

Il éviterait de s'enivrer, faute de vin.

GONZALVE.

Dans ma république, tout serait l'opposé de qui existe; je n'y admettrais aucun commerce aucune dignité ni magistrature; les lettres y seraient ignorées; point de serviteurs; ni pauvreté, ni richesse; point de contrats, point de successions; point de limites entre les cultures; ni argent, ni blé, ni vin, ni huile; plus de travail; tous les hommes resteraient à rien faire, et les femmes aussi; mais elles seraient chastes et pures; point de souveraineté...

SÉBASTIEN.

Et cependant il en serait le roi.

ANTONIO.

La fin de sa république en oublie le commencement.

GONZALVE.

La nature produirait tout en commun, sans travail ni sueur; point de trahison, de félonie, d'épée, de lance, de poignard, de mousquet, ni d'armes d'aucune sorte; mais la nature fournirait spontanément et en abondance de quoi nourrir mon peuple innocent.

SÉBASTIEN.

Point de mariages parmi ses sujets?

ANTONIO.

Non, certes; ce serait une république de fainéans, un peuple de courtisanes et de vauriens.

GONZALVE.

Je gouvernerais mon état, seigneur, dans une perfection qui éclipserait l'âge d'or.

SÉBASTIEN.

Dieu conserve sa majesté!

ANTONIO.

Vive Gonzalve!

GONZALVE, *au roi.*

M'écoutez-vous, seigneur?

ALONZO.

Assez, je vous prie; c'est comme si vous ne me disiez rien.

GONZALVE.

J'en crois sans peine votre majesté; ce que j'en ai fait était en vue de ces messieurs, qui ont la rate si sensible et si chatouilleuse qu'ils sont toujours prêts à rire pour rien.

ANTONIO.

C'est de vous que nous avons ri.

GONZALVE.

De moi, qui, dans cet assaut de folles plaisanteries, ne suis rien comparé à vous : vous pouvez continuer à rire à propos de rien.

ANTONIO.

Il nous a asséné là un fameux coup!

SÉBASTIEN.

Heureusement que le coup a porté à faux.

GONZALVE.

Vous êtes des hommes d'une bonne trempe; vous dérangeriez la lune de sa sphère si elle y restait cinq semaines sans changer.

Entre ARIEL *invisible, pendant qu'une musique grave se fait entendre.*

SÉBASTIEN.

Il est vrai, et puis nous irions la nuit à la chasse aux oiseaux.

ANTONIO.

Allons, mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

GONZALVE.

Non, certes, je vous en donne ma parole; je ne ferai pas sottise pareille. Vous plaît-il de me bercer de vos plaisanteries? car je me sens très-disposé à dormir.

ANTONIO

Dormez tout en nous écoutant.

Tous s'endorment, à l'exception d'Alonzo, de Sébastien et d'Antonio.

ALONZO.

Eh quoi! tous dorment déjà! que ne peuvent mes yeux en se fermant clore aussi mes pensées! il me semble qu'ils y sont disposés.

SÉBASTIEN.

Seigneur, mettez à profit le sommeil qui s'offre à vous : il est rare qu'il visite la douleur; quand il le fait, c'est un consolateur.

ANTONIO.

Pendant que vous reposerez, seigneur, nous deux, nous garderons votre personne et veillerons à votre sûreté.

ALONZO.

Je vous remercie : je me sens étrangement assoupi.

Ariel sort.

SÉBASTIEN.

Quelle singulière léthargie s'est emparée d'eux!

ANTONIO.

C'est l'effet du climat!

SÉBASTIEN.

Pourquoi la même cause ne ferme-t-elle pas aussi nos paupières? je n'éprouve pas le besoin de dormir.

ANTONIO.

Ni moi non plus; je me sens léger et dispos. Ils se sont assoupis tous ensemble et comme d'un commun accord; ils se sont laissé choir comme frappés de la foudre. Quelle occasion, noble Sébastien! ô quelle occasion! Je m'arrête : et pourtant il me semble lire sur ton visage ce que tu devrais être : l'occasion te parle, et je vois une couronne descendre sur ta tête.

SÉBASTIEN.

Eh quoi! es-tu éveillé?

ANTONIO.

Ne m'entends-tu pas parler?

SÉBASTIEN.

Oui, certes; et c'est le langage d'un homme endormi; tu parles dans ton sommeil : qu'est-ce que tu disais donc? C'est une étrange manière de reposer que de dormir les yeux ouverts; que d'être debout, de parler, de se mouvoir, et tout cela dans un sommeil profond.

ANTONIO.

Noble Sébastien, tu laisses dormir, ou plutôt mourir ta fortune; quoique éveillé, tu fermes les yeux.

SÉBASTIEN.

Tu parles clairement dans ton rêve; il y a du sens dans ton langage.

ANTONIO.

Je suis plus sérieux que je n'en ai l'habitude : sois-le pareillement, et prête-moi toute ton attention; ce faisant, ta fortune va tripler.

SÉBASTIEN.

Soit; je suis une eau stagnante.

ANTONIO.

Je t'enseignerai à couler.

SÉBASTIEN.

J'y consens, car une paresse héréditaire me porterait plutôt à refluer vers ma source.

ANTONIO.

Oh! si tu savais combien tu affectionnes la pensée dont tu te railles! combien tout en l'écartant tu t'y attaches davantage! Entraînés par le poids de leurs craintes et de leur inertie, il arrive souvent aux hommes irrésolus de toucher le fond des choses.

SÉBASTIEN.

Continue, je t'en prie; la préoccupation empreinte dans tes yeux et sur ton visage annonce quelque matière importante dont ta pensée est en travail.

ANTONIO.

Il est vrai, seigneur. Quoique ce vieillard radoteur, à la mémoire aussi courte que celle qu'il laissera après lui, ait presque réussi à persuader

au roi, car l'esprit de persuasion est tout ce qui lui reste, à lui persuader, dis-je, que son fils est vivant, néanmoins il est aussi impossible qu'il ne soit pas noyé qu'il l'est que ceux qui dorment ici nagent.

SÉBASTIEN.

Je n'ai pas le moindre espoir qu'il ne soit point noyé.

ANTONIO.

Oh! sur ce manque d'espoir, quel immense espoir vous fondez! N'avoir point d'espérances de ce côté, c'est en avoir d'un autre, de si vastes, que le regard de l'ambition elle-même ne saurait aller plus loin, et désespère de rien découvrir au-delà. M'accordez-vous que Ferdinand est noyé ?

SÉBASTIEN

Il n'est plus!

ANTONIO

Alors dites-moi quel est l'héritier présomptif de la couronne de Naples?

SÉBASTIEN.

Claribel.

ANTONIO

Elle, la reine de Tunis; elle qui habite dix lieues par-delà les limites de la vie; elle, à qui, pour recevoir des nouvelles de Naples, il faut un temps si long, que dans l'intervalle les mentons des nouveau-nés ont le temps d'avoir de la barbe, à moins que le soleil ne fasse l'office de la poste (l'homme dans la lune serait trop lent encore); elle pour laquelle nous avons tous été engloutis dans la mer, bien que quelques-uns de nous aient été sauvés, destinés que nous sommes à accomplir un acte dont le passé est le prologue; ce qui doit suivre, c'est à vous et à moi à l'exécuter.

SÉBASTIEN.

Quels étranges discours me tenez-vous là? que me dites-vous? Il est bien vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis; il est vrai aussi qu'elle est héritière de la couronne de Naples, et qu'entre ces régions il y a un certain espace.

ANTONIO.

Un espace dont chaque coudée semble crier: *Comment fera cette Claribel pour nous franchir jusqu'à Naples?* Qu'elle reste à Tunis, et que Sébastien s'éveille! Supposez que ce soit la mort qui maintenant s'est emparée d'eux! eh bien! ils ne seraient pas plus mal qu'ils ne sont: il s'en trouverait qui gouverneraient Naples aussi bien que celui qui dort; des seigneurs qui parleraient aussi abondamment et aussi inutilement que ce Gonzalve; moi-même je serais homme à jouer de la langue tout aussi bien que lui. Oh! si vous pensiez comme moi! comme ce sommeil servirait à votre élévation! Me comprenez-vous?

SÉBASTIEN.

Il me semble que oui.

ANTONIO.

Et comment accueillez-vous votre bonne fortune?

SÉBASTIEN.

Je me souviens que vous avez supplanté votre frère Prospéro.

ANTONIO.

C'est vrai: aussi voyez comme mes vêtemens me vont bien; cent fois mieux qu'auparavant; les serviteurs de mon frère étaient alors mes égaux, ils sont maintenant à mon service.

SÉBASTIEN.

Mais votre conscience!

ANTONIO.

Eh! seigneur, où git-elle? Si c'était une engelure, elle m'obligerait à mettre des pantoufles; mais je ne sens pas dans mon sein la présence de cette divinité; vingt consciences, interposées entre Milan et moi, auront le temps de se calciner ou de se fondre avant de me troubler! Ici est étendu votre frère, qui ne vaudrait pas mieux que la terre sur laquelle il est couché s'il était ce à quoi il ressemble; je puis avec trois pouces de cet obéissant acier l'envoyer dormir pour toujours; pendant que vous, imitant mon exemple, vous pouvez plonger dans l'éternel silence cet antique personnage, ce sir Prudence, afin qu'il ne puisse trouver à redire à nos actes. Quant aux autres, ils adopteront nos idées comme un chat lappe le lait qu'on lui présente; ils se tiendront prêts à exécuter toutes les entreprises que nous jugerons opportunes.

SÉBASTIEN.

Cher ami, ton exemple me servira de précédent; je gagnerai Naples comme tu as obtenu Milan; tire ton épée; un coup t'affranchira du tribut que tu payes, et moi, le roi, je t'aimerai.

ANTONIO.

Tirons simultanément nos épées: quand je lèverai le bras, imitez-moi, et frappez Gonzalve.

SÉBASTIEN.

Un mot encore.

Ils s'entretiennent à voix basse: on entend les sons de la musique.

ARIEL *rentre invisible.*

ARIEL.

La science de mon maître lui a fait connaître le danger que couraient ici ses amis; et il m'envoie pour sauver leurs jours; autrement, son projet échoue.

Il chante à l'oreille de Gonzalve.

Quand la vertu sommeille
Ici le crime veille,
Et des sujets sans foi
Vont immoler leur roi.
A ma voix qui t'éveille
Lève-toi!
Lève-toi!

Ils s'éveillent

ANTONIO.

Ainsi, soyons prompts tous les deux

GONZALVE.

Anges du ciel, sauvez le roi!

ALONZO.

Qu'y a-t-il donc? Holà! éveillez-vous! Pourquo ces épées nues? pourquoi ces sinistres regards?

GONZALVE.

Qu'avez-vous?

SÉBASTIEN.

Pendant que nous étions ici à veiller sur votre repos, nous avons entendu de sourds rugissemens comme de taureaux, ou plutôt de lions. Ce bruit ne vous a-t-il pas éveillés? Il a frappé mon oreille d'une manière terrible.

ALONZO.

Je n'ai rien entendu.

ANTONIO.

Oh! c'était un vacarme à épouvanter l'oreille d'un monstre, à faire trembler la terre! Ce ne pouvaient être que les rugissemens de toute une troupe de lions.

ALONZO.

Les avez-vous entendus, Gonzalve?

GONZALVE.

Sur mon honneur, seigneur, j'ai entendu je ne sais quel étrange murmure qui m'a éveillé : je vous ai secoué et j'ai crié ; en ouvrant les yeux j'ai vu des glaives tirés. Un bruit s'est fait entendre; c'est la vérité. Nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes et de quitter ce lieu. Mettons l'épée à la main.

ALONZO.

Éloignons-nous d'ici, et continuons nos recherches pour découvrir mon malheureux fils.

GONZALVE.

Le ciel le garde de ces bêtes sauvages! car, sans nul doute, il est dans cette île.

ALONZO.

Marchez, je vous suis.

ARIEL, *à part.*

Prospéro, mon maître, saura ce que j'ai fait. Va, prince, va sans crainte à la recherche de ton fils.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre partie de l'île.

Entre CALIBAN, *portant une charge de bois.*

Le bruit du tonnerre se fait entendre dans le lointain.

CALIBAN.

Que toutes les infections que le soleil pompe dans les eaux croupies, les marécages et les fondrières, se répandent sur Prospéro, et ne fassent de lui qu'une plaie! Ses génies m'entendent, et pourtant je ne puis m'empêcher de le maudire. Mais, sans son ordre, je ne crains pas qu'ils me pincent, qu'ils m'effraient par des apparitions diaboliques, me plongent dans la fange, ou, brillant devant moi comme une torche enflammée, m'égarent dans les ténèbres; cependant pour la moindre bagatelle ils se mettent à mes trousses. Quelquefois ce sont des singes qui me font la grimace, glapissent après moi, et puis me mordent; d'autres fois ce sont des porcs-épics qui se rencontrent sous mes pieds nus, en hérissant leurs pointes; parfois je suis tout couvert de couleuvres qui m'enlacent, me dardent leurs langues fourchues et me sifflent aux oreilles jusqu'à me rendre fou. Oh! oh!

Entre TRINCULO.

CALIBAN, *continuant.*

Voici un de ses esprits; il vient sans doute me tourmenter, parce que je tarde trop à apporter mon bois. Je vais me mettre à plat ventre; peut-être qu'il ne me verra pas.

TRINCULO.

Il n'y a ici ni arbuste ni buisson pour se mettre à l'abri du mauvais temps; et pourtant voilà encore un orage qui se prépare ; je l'entends siffler dans le vent. Ce gros nuage noir, que j'aperçois là-bas, ressemble à une mauvaise barrique, prête à laisser échapper son liquide. S'il vient à tonner comme il a fait tantôt, je ne sais où cacher ma tête. L'eau de ce nuage ne peut manquer de tomber à pleins seaux. Qu'est-ce que je vois là? un homme ou un poisson? vivant ou mort? Ce doit être un poisson, si j'en juge par l'odeur, et il ne doit pas être des plus frais, car il sent déjà le rance. Un étrange poisson! Si j'étais en Angleterre maintenant, comme j'y ai été autrefois, et que j'eusse seulement ce poisson en peinture, il n'y a pas de badaud dans ce pays-là qui, un jour de foire, ne donnât pour le voir sa pièce d'argent. Là, ce monstre enrichirait son homme; il n'y a pas d'animal étrange qui n'enrichisse son homme : ils ne donneront pas une obole pour soulager un mendiant estropié ; ils en dépenseront dix pour voir un Indien mort. Il a, ma foi, des jambes d'homme, et ses nageoires ressemblent à des bras! Il est encore chaud, sur ma parole! Je lâche maintenant la bride à mon opinion, je ne la retiens plus: ce n'est pas là un poisson, mais un insulaire que le tonnerre a frappé. (*On entend gronder le tonnerre.*) Hélas! voilà l'orage qui recommence. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me fourrer sous sa capote; je ne vois nulle part d'autre abri : le malheur nous donne d'étranges camarades de lit. Je vais m'abriter ici jusqu'à ce que l'orage soit passé.

Il se couche sous la capote de Caliban.

Entre STÉPHANO *en chantant.*

Il tient une gourde à la main.

STÉPHANO.

Voyage, voyage,
Voyage qui voudra ;
Moi je reste au rivage,
Et je veux mourir là.

C'est un drôle d'air pour un enterrement; voilà qui me réconfortera.

Il boit.

Le canonnier, le mousse et moi,
Et le capitaine, ma foi,
Nous avons chacun sa chacune,
Jolie ou laide, blonde ou brune;
Mais avec Kate à l'œil mutin
L'abordage n'est pas certain :
Si vous voulez lui parler d'un air tendre,
Elle répond : Allez vous faire pendre,
Allez, allez vous faire pendre.

C'est encore là un air assez triste; mais voici mon reconfort.

Il boit.

CALIBAN.

Ne me tourmente pas. Oh!

STÉPHANO.

Qu'y a-t-il? avons-nous des diables dans cette île? veut-on nous donner des mascarades de sauvages et d'hommes de l'Inde? Ah! je n'ai pas échappé à la noyade pour que maintenant vos quatre jambes me fassent peur; car il a été dit de moi : L'homme le plus solide qui marcha jamais à quatre pattes ne lui fera pas perdre terre. Et on continuera de le dire tant que Stéphano respirera par les narines.

CALIBAN.

L'esprit me tourmente. Oh!

STÉPHANO.

Ce doit être quelque monstre de cette île; un monstre à quatre jambes, que la fièvre tourmente, j'imagine. Où diable aurait-il appris notre langue? Quand ce ne serait que pour cela, je vais lui donner quelque soulagement. Si je réussis à le guérir, à l'apprivoiser et à l'emmener à Naples, ce sera un présent digne d'être offert au plus grand empereur qui ait jamais marché sur du cuir de vache.

CALIBAN.

Je t'en prie, ne me tourmente pas; j'apporterai mon bois plus vite.

STÉPHANO.

Il est dans une de ses attaques maintenant, et ne parle pas le plus sensément du monde. Il faut que je lui fasse goûter de ma bouteille : s'il n'a jamais bu de vin auparavant, cela pourra lui faire passer sa crise. Si je le guéris et l'apprivoise, je ne le vendrai pas pour peu de chose : il indemnisera son propriétaire, et amplement encore.

CALIBAN.

Tu ne me fais pas encore grand mal; mais tu m'en feras tout-à-l'heure; je le devine à ton tremblement. Maintenant Prospéro agit sur toi.

STÉPHANO.

Allons, viens; ouvre la bouche : voilà qui va te délier la langue, mon chaton; ouvre la bouche : voilà qui va guérir ton frisson, et radicalement encore, je t'en donne ma parole : tu ne connais pas l'ami qui te soulage; ouvre encore les mâchoires.

TRINCULO.

Je crois reconnaître cette voix : ce doit être... mais il est noyé; et ce sont des diables que je vois. O ciel! venez-moi en aide!

STÉPHANO.

Quatre jambes et deux voix; voilà, ma foi, un monstre des plus mignons! Sa voix de devant lui sert à dire du bien de ses amis; sa voix de derrière à articuler de vilaines paroles et à dire du mal. Quand tout le vin de ma gourde devrait y passer, je le guérirai et lui ferai passer sa fièvre : assez de ce côté-ci! je vais donner à boire à ton autre bouche.

TRINCULO.

Stéphano!

STÉPHANO.

Ton autre bouche m'appelle? Merci de ma vie! C'est un diable et non un monstre : je n'ai pas une longue cuillère, moi*.

TRINCULO.

Stéphano! Si tu es Stéphano, touche-moi et parle-moi; n'aie pas peur : je suis Trinculo, ton bon ami Trinculo.

STÉPHANO.

Si tu es Trinculo, sors de là-dessous; je vais te tirer par tes jambes les moins grosses; si parmi ces jambes il en est qui appartiennent à Trinculo, ce doivent être celles-ci. En effet, tu es Trinculo en personne. Comment t'est-il arrivé de servir de siége à ce veau marin? Mettrait-il par hasard au monde des Trinculos?

TRINCULO.

Je l'avais cru tué d'un coup de tonnerre. Mais tu n'es donc pas noyé, Stéphano? J'espère bien maintenant que tu n'es pas noyé. L'orage est-il passé? Dans ma peur, je me suis abrité sous la capote de ce monstre, que je croyais mort. Est-il bien vrai que tu sois vivant, Stéphano? ô Stéphano, deux Napolitains de réchappés!

STÉPHANO.

Je t'en prie, ne tourne pas comme cela autour de moi; mon estomac n'est pas très-affermi.

CALIBAN.

Voilà de belles créatures, si ce ne sont pas des esprits. Voilà un excellent dieu, porteur d'une liqueur céleste; je vais m'agenouiller devant lui.

STÉPHANO.

Comment t'es-tu sauvé? comment es-tu venu ici? Jure par ma gourde de me dire comment tu es venu ici. Pour moi, je me suis sauvé sur une futaille de vin que les matelots avaient jetée à la mer; j'en jure par cette gourde, que j'ai fabriquée moi-même de l'écorce d'un arbre, depuis que je suis à terre.

CALIBAN.

Je jure sur cette gourde d'être ton fidèle sujet; car cette liqueur n'est pas terrestre.

STÉPHANO, *à Caliban.*

La voilà, jure. (*A Trinculo.*) Voyons, comment t'es-tu sauvé?

TRINCULO.

J'ai nagé comme un canard jusqu'au rivage; je sais nager comme un canard, je t'en donne ma parole.

* Allusion au proverbe : « Il faut une longue cuillère pour manger avec le diable. » (*Note du Traducteur*).

STÉPHANO, *lui présentant la gourde.*

Tiens, baise la bible ; quoique tu nages comme un canard, tu es fait comme une oie.

TRINCULO.

O Stéphano, as-tu encore de ce vin?

STÉPHANO.

Tout le tonneau, mon cher ; ma cave est dans l'enfoncement d'un roc, au bord de la mer ; c'est là qu'est caché mon vin. Eh bien! veau marin, comment va ta fièvre?

CALIBAN.

N'es-tu pas descendu du ciel?

STÉPHANO.

De la lune, sur ma parole ! Je suis l'homme dans la lune, dont il était question au temps jadis.

CALIBAN.

Je t'ai vu dans cet astre, et je t'adore. Ma maîtresse t'a montré à moi, toi, ton chien et ton buisson.

STÉPHANO.

Allons, jure-le ; baise la bible ; je la remplirai de nouveau tout-à-l'heure : jure.

TRINCULO.

Par la lumière du jour, voilà un monstre bien borné ! Moi avoir peur de lui! c'est un monstre peu redoutable. L'homme dans la lune! O quel monstre crédule ! voilà qui s'appelle boire en maître, monstre, sur ma parole.

CALIBAN.

Je te montrerai tous les terrains fertiles de l'île ; je baiserai tes pieds ; je t'en prie, sois mon dieu.

TRINCULO.

Par le ciel, voilà un monstre bien perfide et bien ivrogne ! quand son dieu sera endormi, il lui dérobera sa bouteille.

CALIBAN.

Je veux baiser tes pieds ; je te jure l'obéissance d'un sujet.

STÉPHANO.

A genoux donc et jure.

TRINCULO.

Ce monstre à face de chien me fait vraiment mourir de rire ; le détestable monstre ! je me sentirais presque le courage de le battre.

STÉPHANO, *à Caliban, en lui présentant son pied.*

Allons, baise.

TRINCULO.

Si le pauvre monstre n'était ivre... L'abominable monstre !

CALIBAN.

Je te montrerai les meilleures sources ; je te cueillerai des fruits sauvages ; je pêcherai pour toi, je te procurerai le bois dont tu auras besoin. La peste étouffe le tyran que je sers ! je ne porterai plus de bois pour lui, mais c'est toi que je suivrai, homme merveilleux.

TRINCULO.

O le ridicule monstre ! ériger en merveille un pauvre ivrogne !

CALIBAN.

Je t'en prie, laisse-moi te conduire à l'endroit où croissent les pommes sauvages ; je veux avec mes ongles allongés te déterrer des truffes ; je te montrerai un nid de geais, et t'enseignerai à prendre au piége l'agile marmouset ; je t'indiquerai où se trouvent des bouquets de noisettes, et quelquefois j'irai te ramasser des coquillages sur les rochers du rivage. Veux-tu venir avec moi?

STÉPHANO.

Eh bien! sans plus de paroles, montre-moi le chemin. Trinculo, le roi et tout notre monde étant noyés, c'est nous qui héritons ici. Tiens, porte ma gourde, ami Trinculo ; bientôt nous la remplirons de plus belle.

CALIBAN, *ivre, se met à chanter.*

Adieu, mon maître, adieu pour tout de bon ;
D'un nouveau maître on m'a fait don.

TRINCULO.

Quel hurleur, quel ivrogne que ce monstre !

CALIBAN.

Plus de bois à porter, plus de bûches à fendre ;
Plus de plats à laver, plus de filets à tendre.
Ban, ban, ban, Caliban
Aujourd'hui rompra son ban.

Liberté ! liberté ! eh ! eh ! liberté !

STÉPHANO.

O brave monstre ! marche devant nous.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est devant la cabane de Prospéro.

Entre FERDINAND, *portant une grosse bûche.*

FERDINAND.

Il est des plaisirs qui sont pénibles; mais cette peine leur donne un nouveau charme; il est des abaissemens qu'on peut noblement subir, et l'on part souvent de peu de chose pour arriver à un but magnifique. Cette tâche avilissante que je remplis me serait aussi insupportable qu'elle est odieuse; mais la maîtresse que je sers ravive ce qui est mort et change mes fatigues en plaisirs; oh! elle est dix fois plus douce que son père n'est dur, et c'est la rudesse même que cet homme. Un ordre sévère m'enjoint de transporter des milliers de ces bûches, et de les mettre en tas; ma charmante maîtresse pleure quand elle me voit travailler, et dit que jamais ces viles fonctions n'ont eu un pareil exécuteur. Je m'oublie, mais ces douces pensées rafraîchissent mon travail et me le rendent léger.

Entre MIRANDA; *on aperçoit* PROSPÉRO *dans le fond de la scène.*

MIRANDA.

Je vous en prie, ne travaillez pas si fort; je voudrais que la foudre eût consumé ces bûches que vous avez l'ordre de mettre en pile. Je vous en prie, déposez celle-ci, et asseyez-vous; quand elle brûlera, elle pleurera de vous avoir fatigué. Mon père est maintenant absorbé dans ses études; reposez-vous, je vous en conjure; il en a encore pour trois heures.

FERDINAND.

O maîtresse bien chère, le soleil se couchera avant que j'aie accompli ma tâche.

MIRANDA.

Si vous voulez vous asseoir, pendant ce temps-là je porterai vos bûches. Je vous en prie, donnez-moi celle-ci; je la porterai sur la pile.

FERDINAND.

Non, adorable créature; j'aimerais mieux briser mes muscles, rompre mes reins, que de vous voir vous abaisser à une occupation aussi vile, tandis que je serais là à rien faire.

MIRANDA.

Cette occupation ne serait pas plus messéante pour moi qu'elle ne l'est pour vous, et je la remplirai beaucoup plus facilement, car ma volonté y sera, et la vôtre y répugne.

PROSPÉRO, *à part.*

Pauvre enfant! le poison t'a gagnée; cette visite en est la preuve.

MIRANDA.

Vou semblez fatigué?

FERDINAND.

Non, ma noble maîtresse; quand vous êtes près de moi, le soir, je sens la fraîcheur de l'aurore; oserais-je vous demander (afin surtout de le faire entrer dans mes prières) quel est votre nom?

MIRANDA.

Miranda. (*A part.*) O mon père, je viens de te désobéir.

FERDINAND.

Admirable Miranda! digne en effet de ce que l'admiration a de plus élevé, digne de ce que le monde a de plus précieux! Bien des femmes ont obtenu l'hommage de mes regards; l'harmonie de leur voix a captivé mon oreille avide; j'ai aimé dans diverses femmes des qualités diverses, mais jamais complètement; toujours quelque défaut faisait ombre à la grâce la plus noble, et en détruisait l'effet; mais vous, parfaite et sans égale, vous fûtes créée avec ce que chaque créature avait de meilleur.

MIRANDA.

Je n'ai jamais vu personne de mon sexe; je ne me rappelle les traits d'aucune femme, si ce n'est les miens, que mon miroir m'a reproduits; de même, je n'ai vu d'hommes véritables que vous, ami, et mon père bien aimé. Comment sont faits les autres, je l'ignore; mais, j'en jure par ma modestie (ce joyau de mon douaire), je ne désire pas dans la vie d'autre compagnon que vous, et mon imagination ne me représente que vous au monde que je puisse aimer. Mais je parle inconsidérément, et j'oublie les préceptes de mon père.

FERDINAND.

Par ma naissance, je suis prince, Miranda; je pense même que je suis roi; plût au ciel qu'il n'en fût rien! et je souffrirais mille tourmens plutôt que de me soumettre à ces fonctions serviles. Écoutez parler mon ame : Dès l'instant où je vous ai vue, mon cœur a volé vers vous; il s'est mis à votre service, il a fait de moi votre esclave, et c'est pour l'amour de vous que je suis devenu un bûcheron docile.

MIRANDA.

M'aimez-vous?

FERDINAND.

O ciel! ô terre! soyez témoins de mes paroles;

si je dis vrai, couronnez mes vœux d'un heureux succès ; si je mens, tournez en mal le bien qui m'est destiné ! Plus que tout au monde, je vous aime, je vous estime, je vous honore.

MIRANDA.

Que je suis folle de pleurer de ce qui me fait plaisir !

PROSPÉRO, *à part.*

Rencontre charmante des deux affections les plus rares ! Que le ciel répande la rosée de ses grâces sur le sentiment qui germe entre eux !

FERDINAND.

Pourquoi pleurez-vous ?

MIRANDA.

Je pleure de mon indigne faiblesse, qui n'ose offrir ce que je désire donner, et moins encore accepter ce dont la privation me ferait mourir ; mais c'est un enfantillage. Plus mes sentimens cherchent à se cacher, plus ils se montrent à découvert. Loin de moi donc, dissimulation timide ; dicte mon langage, naïve et sainte innocence ! Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser ; sinon je mourrai fille pour l'amour de vous. Vous pouvez me refuser pour compagne ; mais, que vous le vouliez ou non, je serai votre servante.

FERDINAND.

Ma souveraine adorée, et moi pour toujours votre humble esclave comme à présent.

MIRANDA.

Vous serez donc mon époux ?

FERDINAND.

Oui, et d'un cœur aussi consentant que l'esclave pour la liberté. Voilà ma main.

MIRANDA.

Et voici la mienne, et mon cœur avec elle : maintenant adieu pour une demi-heure.

FERDINAND.

Mille adieux ! mille !

FERDINAND *et* MIRANDA *sortent.*

PROSPÉRO.

Je ne puis être aussi ravi qu'ils le sont, eux pour qui tout est nouveau encore ; mais ma satisfaction ne saurait être plus grande. Je vais retourner à mon livre ; car, avant l'heure du souper, il me reste beaucoup de besogne importante.

Il sort.

SCENE II.

Entrent STÉPHANO *et* TRINCULO, *suivis de* CALIBAN, *qui tient à la main une bouteille.*

STEPHANO.

Ne m'en parle plus ; quand la futaille sera vide, nous boirons de l'eau ; jusque là pas une goutte : ainsi porte le cap sur l'ennemi et aborde. Serviteur monstre, bois à ma santé.

TRINCULO.

Serviteur monstre ? la folie de cette île ! on dit que nous ne sommes que cinq dans cette île : en voilà trois ; si les deux autres n'ont pas le cerveau en meilleur état que nous, l'état chancelle sur sa base.

STEPHANO.

Bois, serviteur monstre, quand je te l'ordonne ; tu as les yeux, pour ainsi dire, incrustés dans la tête.

TRINCULO.

Où voudrais-tu qu'il les eût ? dans le dos ? c'est pour le coup que ce serait un joli monstre.

STÉPHANO.

Mon valet monstre a noyé sa langue dans le vin : pour moi, la mer n'est pas capable de me noyer : j'ai fait trente-cinq lieues à la nage, tant bord à terre que bord au large, avant de pouvoir gagner le rivage, aussi vrai qu'il fait jour maintenant. Monstre, tu seras mon lieutenant ou mon porte-étendard.

TRINCULO.

Ton lieutenant, tant qu'il te plaira ; mais ton porte-étendard, non : il ne peut pas se porter lui-même.

STÉPHANO.

Nous ne fuirons pas, seigneur monstre.

TRINCULO.

Pas plus que vous n'avancerez ; vous vous coucherez comme des chiens, sans rien dire.

STEPHANO.

Veau marin, parle une fois en ta vie, si tu es un loyal veau marin.

CALIBAN.

Comment se porte ton altesse ? Permets que je lèche tes souliers. Je ne veux pas le servir, lui ; il n'est pas vaillant.

TRINCULO.

Tu mens, monstre ignorant ; en ce moment je suis homme à colleter un constable. Dis-moi, monstre de dépravation, un homme qui a bu autant de vin que moi aujourd'hui, peut-il être un lâche ? Peux-tu soutenir un pareil mensonge, créature moitié poisson, moitié monstre ?

CALIBAN.

Oh ! comme il se moque de moi ! Le souffriras-tu, mon seigneur ?

TRINCULO.

Mon seigneur, dit-il ! Faut-il qu'il soit niais, ce monstre !

CALIBAN.

Oh ! oh ! encore ! Mords-le jusqu'à ce qu'il en meure, je t'en prie.

STÉPHANO.

Trinculo, retiens ta langue ; si tu fais le mutin, le premier arbre... Ce pauvre monstre est mon sujet, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

CALIBAN.

Je remercie mon noble seigneur. Te plairait-il d'écouter de nouveau la demande que je t'ai déjà faite ?

STEPHANO.

Très-volontiers. Mets-toi à genoux et répète-la ; je me tiendrai debout ainsi que Trinculo.

Entre ARIEL, *invisible*.

CALIBAN.

Comme je te l'ai déjà dit, je suis soumis à un tyran, à un ensorceleur qui, par ses artifices, m'a extorqué cette île

ARIEL.

Tu mens.

CALIBAN

Tu mens toi-même, singe railleur! Je voudrais qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Je ne mens pas.

STEPHANO.

Trinculo, si tu l'interromps encore dans son histoire, j'en jure par cette main, je te ferai sauter quelques-unes de tes dents.

TRINCULO.

Mais je ne dis rien.

STÉPHANO.

Motus donc, et qu'il n'en soit plus question. (*A Caliban.*) Toi, poursuis.

CALIBAN.

Je disais que par ses sorcelleries il s'est emparé de cette île et m'en a dépouillé. Si ta grandeur voulait en tirer vengeance, je sais que tu en aurais le courage; mais celui-ci ne l'aurait pas.

STHEPANO.

C'est très-certain.

CALIBAN.

Tu serais le seigneur de cette île, et moi je te servirais.

STÉPHANO.

Comment la chose peut-elle s'effectuer? Peux-tu me conduire jusqu'à l'individu en question?

CALIBAN.

Oui, oui, mon seigneur; je te le livrerai endormi, et alors tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL.

Tu mens: tu ne le peux pas.

CALIBAN.

La peste soit du niais bigarré, du malôtru arlequiné! J'en conjure ta grandeur, donne-lui des coups et ôte-lui sa bouteille; quand il ne l'aura plus, il ne boira que de l'eau salée; car je ne lui montrerai pas où sont les sources d'eau douce.

STEPHANO.

Trinculo, prends garde à toi; encore une interruption de ta part, et, j'en jure par cette main, je mettrai à la porte ma clémence, et ferai de toi un stockfiche.

TRINCULO.

Mais qu'est-ce que j'ai donc fait? Je n'ai rien fait. Je vais m'écarter un peu.

STEPHANO.

N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL

Tu mens.

STÉPHANO.

Je mens! Eh bien! toi, attrape cela. (*Il le frappe.*) Si tu y prends goût, tu n'as qu'à me donner un second démenti.

TRINCULO.

Je n'ai point donné de démenti. Tu as donc perdu l'esprit et l'ouïe tout ensemble? Maudite bouteille! voilà ce que c'est que de boire. Que la peste étouffe ce monstre, et que le diable emporte tes doigts!

CALIBAN, *riant*.

Ah! ah! ah!

STÉPHANO, *à Caliban*.

Maintenant, continue ton histoire. (*A Trinculo.* Toi, tiens-toi à distance.

CALIBAN.

Bats-le encore; bientôt je le battrai moi-même.

STEPHANO, *a Trinculo*.

Écarte-toi. (*A Caliban.*) Allons, poursuis.

CALIBAN.

Comme je te l'ai dit, il a coutume de faire un somme dans l'après-midi : c'est alors qu'après t'être emparé de ses livres, tu pourras lui faire sauter la cervelle, lui briser le crâne avec une bûche, ou l'éventrer avec un pieu, ou lui couper la trachée-artère avec ton couteau : surtout n'oublie pas de commencer par t'emparer de ses livres; car, sans eux, il n'est qu'un sot tout comme moi, et pas un génie ne lui obéirait; ils le détestent tous aussi cordialement que moi. Brûle seulement ses livres; il a aussi d'excellens ustensiles (c'est ainsi qu'il les nomme) propres à orner sa maison quand il en aura une; mais le point le plus important, c'est la beauté de sa fille; lui-même il l'appelle incomparable : je n'ai jamais vu d'autres femmes que ma mère Sycorax et elle; mais elle l'emporte autant sur Sycorax que ce qu'il y a de plus grand surpasse ce qu'il y a de plus petit.

STÉPHANO.

C'est donc une bien belle fille?

CALIBAN.

Oui, mon seigneur; je t'assure qu'elle est digne de ta couche, et te donnera une superbe lignée.

STEPHANO.

Monstre, je tuerai cet homme; je serai roi et sa fille reine. Dieu protége nos majestés! Trinculo et toi vous serez mes vice-rois; qu'en dis-tu, Trinculo?

TRINCULO.

Excellent!

STÉPHANO.

Donne-moi la main; je suis fâché de t'avoir battu : mais, à l'avenir, sache retenir ta langue.

CALIBAN.

Dans une demi-heure il sera endormi; veux-tu alors l'exterminer?

STEPHANO

Oui, sur mon honneur.

ARIEL, *à part*.

Je vais rapporter cela à mon maître.

CALIBAN.

Tu me rends tout joyeux; je ne me sens pas d'aise! soyons gais : voudrais-tu bien me répéter l'air que tu m'enseignais il n'y a qu'un moment?

STÉPHANO.

Monstre, je ferai tant bien que mal raison à ta demande. Allons, Trinculo, chantons.

Il chante :

Envoyons-les à tous les diables!
La pensée est libre, morbleu.

CALIBAN.

Ce n'est pas l'air.

Ariel joue l'air sur un flageolet, en s'accompagnant d'un tambourin.

STÉPHANO.

Qu'est-ce que j'entends ?

TRINCULO

C'est l'air de notre chanson joué par le ministère de personne.

STÉPHANO.

Si tu es un homme, montre-toi sous la forme humaine ; si tu es un diable, prends-le comme il te plaira.

TRINCULO.

Oh ! pardonnez-moi mes péchés !

STEPHANO.

Qui meurt paie ses dettes : je te défie. Merci de nous !

CALIBAN.

As-tu peur ?

STÉPHANO.

Moi, monstre ? oh ! non !

CALIBAN.

N'aie pas peur. L'île est pleine de bruits, de sons et d'airs harmonieux qui charment l'oreille et ne font point de mal. Par fois des milliers d'instrumens sonores vibrent à mon oreille ; ou bien ce sont des voix qui, si je m'éveille après un long somme, me font dormir encore ; puis, dans mes rêves, il me semble voir les nuages s'entr'ouvrir, déployer à ma vue des magnificences prêtes à pleuvoir sur moi, en sorte que lorsque je me réveille, je souhaiterais rêver encore.

STÉPHANO.

Ce sera pour moi un royaume charmant ; j'y aurai de la musique pour rien.

CALIBAN.

Quand Prospéro sera tué.

STEPHANO.

Cela ne tardera pas : je n'ai pas oublié ton histoire.

TRINCULO.

Les sons s'éloignent ; suivons-les.

STÉPHANO.

Monstre, marche devant ; nous te suivrons. Je voudrais bien voir ce tambourineur ; il s'en acquitte à merveille. (*A Trinculo.*) Viens-tu ?

TRINCULO.

Je te suis, Stéphano.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Entrent ALONZO, SEBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO *et autres.*

GONZALVE.

Par Notre-Dame, seigneur, je ne puis aller plus loin ; mes vieux os sont brisés ; nous avons fait immensément de chemin dans notre marche tantôt directe, tantôt sinueuse ; avec votre permission, je vais me reposer.

ALONZO.

Mon vieil ami, je ne puis vous blâmer ; je suis fatigué moi-même au point que mes esprits en sont engourdis ; asseyez-vous, et vous reposez. Ici je vais déposer mes espérances et leurs décevantes illusions ; il est noyé celui que nous cherchons ainsi, et la mer se rit de nos inutiles investigations sur terre. Eh bien ! j'y renonce.

ANTONIO, *à part.*

Je suis charmé de lui voir abjurer tout espoir. (*Bas à Sébastien.*) Je pense qu'un premier échec ne vous a pas fait abandonner votre projet.

SÉBASTIEN.

Nous mettrons comme il faut à profit la première occasion favorable.

ANTONIO.

Que ce soit cette nuit ; car, fatigués de la marche, ils ne voudront pas et ne pourront pas user d'autant de vigilance que lorsqu'ils sont dispos.

SÉBASTIEN.

Cette nuit, soit : n'en parlons plus.

On entend les sons d'une musique majestueuse et surnaturelle. Prospero domine invisible toute la scène. Entrent plusieurs figures bizarres qui apportent un banquet ; elles forment autour de la table une danse, entremêlée de saluts bienveillans, invitent le roi et ceux de sa suite à manger, puis disparaissent.

ALONZO.

Quelle est cette harmonie, mes bons amis ? écoutez !

GONZALVE.

C'est une musique merveilleusement douce.

ALONZO.

Anges du ciel, protégez-nous ! Quelles étaient ces créatures-là ?

SÉBASTIEN.

Des marionnettes vivantes ; je croirai maintenant qu'il y a des unicornes ; qu'en Arabie il est un arbre unique qui sert de trône au phénix, et qu'aujourd'hui encore un phénix y règne.

ANTONIO.

Je crois l'un et l'autre ; s'il est quelque chose qui passe toute créance, venez à moi, et je jurerai qu'elle est vraie : quoi qu'en puissent dire au coin de leur feu des imbéciles, jamais les voyageurs n'ont menti.

GONZALVE.

Me croirait-on, si je racontais à Naples ce que nous venons de voir, si je disais que j'ai vu des insulaires (car ce ne peuvent être que des habitans de cette île) qui, sous des formes monstrueuses, avaient des manières plus aimables qu'aucun des membres de la famille humaine ?

PROSPERO, *à part.*

Honnête vieillard, tu dis vrai ; car, parmi ceux qui sont ici présens, il en est de plus pervers que les démons.

ALONZO

Je ne puis revenir de ma surprise en songeant à ces êtres étranges, à leurs gestes, et à ces sons

qui, sans le secours de la parole, formaient une sorte de langage muet.

PROSPÉRO, *à part*.

Pour louer attends la fin.

FRANCISCO.

Ils ont disparu d'une manièr étrange.

SÉBASTIEN.

Peu importe; ils nous ont laissé leurs mets, nos estomacs ont faim! vous plaît-il, seigneur, goûter de ce qui est là?

ALONZO.

Non certes.

GONZALVE.

Je crois, seigneur, que vous n'avez rien à craindre. Quand nous étions enfans, aurions-nous cru qu'il y a des montagnards portant des fanons comme nos taureaux, ou ayant la tête placée sur la poitrine? et cependant, vous le voyez, nous pourrions parier cinq contre un que la chose est vraie.

ALONZO.

Je vais me mettre à table et manger, quand ce devrait être mon dernier repas... D'ailleurs, peu m'importe, puisqu'il ne doit plus y avoir de bonheur pour moi. Mon frère, seigneur duc, approchez, et faites comme nous.

L'éclair brille, le tonnerre gronde; Ariel paraît sous la figure d'une harpie; il bat des ailes sur la table, et tout-à-coup le banquet s'évanouit.

ARIEL.

Vous êtes trois hommes de crime. La destinée qui régit ce bas-monde et tout ce qu'il enserre, a voulu que la mer insatiable vous rejetât de son sein dans cette île inhabitée; car vous êtes indignes de vivre au milieu des hommes. (*Alonzo, Sébastien et tous les autres tirent leurs épées.*) Vous voilà maintenant en fureur; mais que me fait toute cette vaillance? c'est le courage des gens qui se pendent ou se noient. Insensés! mes compagnons et moi nous sommes les ministres du Destin; l'acier dont vos glaives sont forgés ne saurait entamer une seule de mes plumes; c'est comme s'ils frappaient les vents qui mugissent, ou l'onde qui se referme sous leurs coups; mes compagnons sont pareillement invulnérables: lors même qu'ils pourraient nous blesser, vos glaives sont maintenant trop pesans pour votre faiblesse, et vous n'avez pas la force de les soulever. Mais rappelez-vous, car c'est le motif qui m'amène, que vous trois, vous avez dépouillé le vertueux Prospéro de son duché de Milan; que vous l'avez exposé, lui et sa fille innocente, à la merci de l'Océan, qui vous l'a bien rendu. Pour punir ce forfait, l'éternelle puissance, ajournant sa vengeance, mais ne l'oubliant pas, a soulevé contre vous et la mer et la terre et toutes les créatures. Toi, Alonzo, elle t'a privé de ton fils; elle t'annonce par ma voix que des malheurs persévérans, plus terribles qu'une mort immédiate, s'attacheront à toi et à tes actes; sa fureur, dans cette île désolée, ne saurait manquer de t'atteindre, et tu ne peux la conjurer que par un cœur contrit et une vie irréprochable.

Il disparaît au bruit du tonnerre; puis, aux sons d'une musique harmonieuse, les apparitions précédentes reviennent sur la scène, exécutent des danses accompagnées de contorsions et de grimaces, et enlèvent la table du banquet.

PROSPÉRO, *à part*.

Mon Ariel, tu as parfaitement rempli ton rôle de harpie; il y avait de la grâce jusque dans ta voracité; dans ce que tu avais à dire, tu n'as oublié aucune de mes instructions: il en est de même de mes agens subalternes; ils ont mis dans leurs rôles beaucoup de vivacité et d'intelligence. Mes grands charmes opèrent. Mes ennemis sont enchaînés dans leur délire; maintenant ils sont en mon pouvoir; je les laisse à leur frénésie, pendant que je vais revoir le jeune Ferdinand qu'ils croient noyé, et celle qui nous est si chère à tous deux.

PROSPÉRO *sort*.

GONZALVE.

Au nom de ce qu'il y a au monde de plus saint, seigneur, pourquoi êtes-vous plongé dans cette stupéfaction étrange?

ALONZO.

O effrayant prodige! il m'a semblé que ces vagues parlaient et me reprochaient mon crime; les vents sifflaient à mes oreilles; le tonnerre, par la voix de son orgue immense et sonore, prononçait le nom de Prospéro et semblait former la basse de ce concert de malédictions. Maintenant, je n'en puis plus douter, mon fils est couché dans le limon des mers; j'irai le chercher plus avant que n'a jamais pénétré la sonde, et m'ensevelir avec lui.

Il sort.

SÉBASTIEN.

Un démon seul à la fois, et je défie au combat leurs légions!

ANTONIO.

Je serai ton second.

SÉBASTIEN *et* ANTONIO *sortent*.

GONZALVE.

Un même égarement s'est emparé de tous trois; leur forfait, comme ces poisons qui n'opèrent que long-temps après, commence à attaquer les parties vitales: je vous en supplie, vous qui avez les membres plus agiles que moi, courez sur leurs pas, et sauvez-les des excès où peut les entraîner leur frénésie.

ADRIEN, *aux autres*.

Suivez-moi, je vous prie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est devant la cabane de Prospéro.

Entrent PROSPÉRO, FERDINAND *et* MIRANDA.

PROSPÉRO.

Si je t'ai puni trop sévèrement, tu en es bien dédommagé; car je te donne un fil de ma propre vie: je te donne celle pour laquelle je vis; je la remets de nouveau dans tes mains! Les contrariétés que je t'ai imposées avaient pour but d'éprouver ton amour, et tu es sorti victorieux de l'épreuve; ici, à la face du ciel, je ratifie ce don précieux. O Ferdinand, ne souris pas de mes paroles; ne crois pas que j'exagère; tu verras qu'elle dépasse tous les éloges, et les laisse bien loin derrière elle.

FERDINAND.

Je le crois comme je croirais un oracle.

PROSPÉRO.

Reçois donc ma fille comme un don que je te fais et comme une acquisition que tu as dignement achetée; mais si tu dénoues sa ceinture virginale avant l'entier accomplissement de toutes les cérémonies saintes, le ciel ne bénira pas cette union; mais la discorde, la haine desséchante, le dédain au regard plein d'aigreur, sèmeront votre couche nuptiale d'herbes si infectes que tous deux vous la détesterez. Attendez donc que le flambeau de l'hymen s'allume pour vous.

FERDINAND.

Aussi vrai que j'espère de cet amour des jours tranquilles, de beaux enfans et une longue vie, la plus sombre caverne, le lieu le plus propice, les plus fortes suggestions de mon mauvais génie, ne feront jamais prévaloir en moi la passion sur l'honneur, ne m'entraîneront jamais à déflorer la joie de ce jour nuptial où je croirai que les coursiers de Phœbus sont abattus, ou que la nuit est retenue enchaînée sous l'horizon.

PROSPÉRO.

Bien parlé. Assieds-toi donc et cause avec elle; elle est à toi. Ariel, mon intelligent serviteur! Ariel!

Entre ARIEL.

ARIEL.

Que veut mon puissant maître? me voici!

PROSPÉRO.

Toi et tes compagnons subalternes, vous avez dignement accompli votre dernière tâche. Je vais vous employer à un autre exploit de la même nature. Va, amène ici le peuple des esprits sur lesquels je t'ai donné pouvoir; recommande-leur d'être alertes; car je désire offrir aux regards de ce jeune couple un échantillon de mon art; je le leur ai promis et ils l'attendent.

ARIEL.

Sur-le-champ?

PROSPÉRO.

Oui, dans un clin d'œil.

ARIEL.

Tu n'auras pas dit : *Viens* et *va*,
Tu n'auras pas deux fois aspiré ton haleine,
Que chacun d'eux, bondissant dans la plaine,
Viendra te dire : Me voilà !

M'aimes-tu, maître? non.

PROSPÉRO.

Tendrement, mon charmant Ariel; ne reviens que lorsque je t'appellerai.

ARIEL.

Bien, je comprends.

Il sort.

PROSPÉRO, *à Ferdinand.*

Songe à tenir ta parole; ne lâche pas trop les rênes au désir: les sermens les plus forts ne sont que de la paille dans le brasier des sens. Sois plus sobre, sinon adieu ta promesse.

FERDINAND.

Je la tiendrai, seigneur. La neige virginale qui étend sur mon cœur sa nappe froide et blanche, tempère l'ardeur de mon sang.

PROSPÉRO.

Bien. Maintenant, viens, mon Ariel; amène-nous un renfort d'esprits; que leur troupe soit au grand complet. Parais, et vivement. (*A Ferdinand et à Miranda.*) Point de langue, soyez tout yeux. Chut!

Une douce symphonie se fait entendre.

DRAME ALLÉGORIQUE.

IRIS.

Bienfaisante Cérès, quitte un moment tes gerbes,
Et tes riches guerets et leurs moissons superbes,
Et la verte colline et ses troupeaux errans,
Et la grasse prairie et ses foins odorans;
Quitte les bords fleuris où le bluet foisonne,
Où la nymphe des champs compose sa couronne;
Et ces bosquets où vont les amans éconduits
Pleurer leur flamme et leurs ennuis;
Et la plage rocheuse où la vague se brise,
Où tu vas respirer le souffle de la brise.
La puissante reine des cieux,
Dont je suis l'humble messagère,
T'invite à venir en ces lieux
Partager ses ébats sur la verte fougère.
Hâte-toi, car déjà, dans les airs ébranlés,
J'entends le vol des paons à son char attelés.

Entre CÉRÈS.

CÉRÈS.

De la reine des dieux messagère brillante,
Toi dont les ailes d'or distillent sur mes fleurs
Une rosée utile et bienfaisante,
Toi qui fais de ton arc aux changeantes couleurs
A la terre charmée une écharpe éclatante,
Salut! que veut de moi la puissante Junon?
Et pourquoi m'appeler sur ce riant gazon?

IRIS.

Pour célébrer, dans ce lieu délectable,
Un contrat d'amour véritable,
Et faire à ces amans heureux
Des présens dignes d'eux.

CÉRÈS.

Dis-moi, messagère céleste,
Si Vénus et son fils, en ce riant séjour,
Apporteront leur présence funeste.
J'ai juré de ne voir ni Vénus, ni l'Amour,
Depuis la fatale journée
Où, grâce à leurs complots pervers,
Le noir monarque des enfers
Est venu me ravir ma fille infortunée

IRIS.

Tu peux te rassurer. Dans les plaines des cieux
J'ai rencontré son char qui cinglait vers Cythère;
Le fils était avec la mère.
Ils avaient fait un projet odieux;
Ils voulaient déployer leur puissance fatale
Sur ces deux cœurs naïfs et vertueux,
Résolus de garder leur candeur virginale
Jusqu'au jour qui verra la flamme nuptiale
Sur l'autel s'allumer pour eux.
Vains efforts! sur ces cœurs leurs traits n'ont pas fait [brèches,
Cythérée a quitté ces lieux;
Son fils a, de dépit, brisé toutes ses flèches;
Avec les passereaux il joûra désormais,
Et veut n'être qu'enfant, dit-il, à tout jamais

CÉRÈS.

Voici venir Junon, que son port nous révèle.

JUNON.

Comment va ma sœur immortelle?
Allons de ces amans bénir le chaste amour;
Allons à ce couple fidèle
Promettre un avenir prospère, afin qu'un jour
Ils soient dans leurs enfans honorés à leur tour.

CHANT.

JUNON.

Soyez heureux, époux charmans;
Ayez bonneur, richesse et joie;
Qu'en de divins ravissemens
Chaque jour votre ame se noie:
Soyez heureux, époux charmans;
Junon a béni vos sermens.

CÉRÈS.

Vous aurez récolte abondante;
Vos greniers seront toujours pleins;
Pour vous la vigne bienfaisante
Ploîra sous le poids des raisins.
Sitôt la moisson terminée,
Le printemps brillera pour vous.
Soyez heureux, jeunes époux;
Cérès bénit votre hyménée.

FERDINAND.

Quelle vision majestueuse! quels chants harmonieux! ce sont des esprits sans doute.

PROSPÉRO.

Oui, des esprits que ma science a évoqués de leurs retraites pour servir mes projets actuels.

FERDINAND.

Puissé-je vivre ici pour toujours! un tel père et une telle épouse font pour moi de ce lieu un paradis.

Junon et Cérès se parlent à l'oreille, puis donnent un ordre à Iris, qui part pour l'exécuter.

PROSPÉRO.

Ma fille, fais maintenant silence; Junon et Cérès se parlent d'un air sérieux; quelque chose de nouveau va paraître; restez tous deux muets, sans quoi notre charme sera rompu.

IRIS.

Venez, venez, nymphes des eaux;
Naïades, accourez, le front ceint de roseaux;
Quittez vos sources murmurantes;
A la voix de Junon, venez, nymphes charmantes,
Sur ces gazons fleuris célébrer avec nous
D'un amour chaste et pur le triomphe si doux.

Entrent plusieurs Nymphes.

IRIS, *continuant.*

Accourez, moissonneurs, et quittez la faucille;
Sur vos fronts basanés que l'allégresse brille.
Sortez de vos sillons un instant délaissés;
Couverts de vos chapeaux que la paille a tressés,
Venez, au doux signal d'une champêtre danse,
A ces jeunes beautés vous unir en cadence.

On voit paraître des moissonneurs dans le costume de leur état; ils forment avec les nymphes une danse gracieuse; tout-à-coup Prospero fait un mouvement brusque et se lève

PROSPÉRO, *à part.*

J'avais oublié l'abominable conspiration du monstre Caliban et de ses complices; le moment fixé pour l'exécution de leur complot est presque arrivé. (*Aux esprits.*) C'est bien, en voilà assez, disparaissez.

On entend de sourds murmures, des bruits étranges, et les esprits disparaissent successivement.

FERDINAND.

Voilà qui est étrange; votre père paraît en proie à quelque violente émotion.

MIRANDA.

Je ne l'avais encore jamais vu dans une irritation pareille.

PROSPÉRO

Tu parais ému, mon fils; on dirait que quelque chose t'effraie; rassure-toi, nos divertissemens sont maintenant terminés. Comme je te l'ai dit, les acteurs que tu as vus étaient tous des esprits qui se sont évaporés en air, en air subtil. Un jour viendra que, de même que l'édifice sans base de cette vision, les orgueilleuses tours, les somptueux palais, les temples solennels, le globe immense lui-même, avec tout ce qu'il contient, se dissoudront, et, comme le spectacle insubstantiel qui vient de s'évanouir, il n'en restera pas la trace la plus légère; nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre courte existence se termine par un sommeil. Je suis contrarié; c'est une faiblesse qu'il faut me pardonner; mon vieux cerveau est troublé. Ne vous affectez point de mon infirmité; veuillez rentrer dans ma grotte et vous y reposer; je vais me promener un instant pour calmer l'agitation de mon esprit.

FERDINAND *et* MIRANDA.

Puissiez-vous retrouver le calme!

Ils sortent.

PROSPÉRO.

Accours, prompt comme la pensée. (*A Ferdinand et Miranda qui s'éloignent.*) Je vous remercie. Ariel, viens.

Entre ARIEL.

ARIEL.

Je m'unis à ta pensée; quels sont tes ordres?

PROSPÉRO.

Esprit, il faut nous préparer à faire face à Caliban.

ARIEL.

Oui, mon maître; pendant que je représentais Cérès, l'idée m'est venue de t'en parler; mais j'ai craint de te mettre en colère.

PROSPÉRO.

Redis-moi où tu as laissé ces misérables.

ARIEL.

Comme je te l'ai dit, ils étaient échauffés par l'ivresse, et si pleins de vaillance, qu'ils battaient l'air pour avoir eu l'audace de leur souffler dans la figure, et frappaient la terre, assez hardie pour toucher la plante de leurs pieds; cependant ils continuaient à persister dans leur projet. J'ai fait résonner mon tambourin: à ce bruit, tu les aurais vus, semblables à des poulains indomptés, relever l'oreille, avancer leurs paupières et flairer l'air, comme pour aspirer l'harmonie; j'ai tellement charmé leur oreille, qu'ils m'ont suivi comme le veau suit sa mère, à travers les buissons, les orties et les épines, qui leur déchiraient la peau. Enfin, je les ai laissés enfoncés jusqu'au menton dans la mare bourbeuse qui avoisine ta grotte, et se débattant dans la fange fétide où leurs pieds sont engagés.

PROSPÉRO.

A merveille, mon oiseau chéri; continue à rester invisible; va chercher la défroque qui est dans ma grotte, elle me servira d'appât pour prendre ces voleurs.

ARIEL.

J'y vais, j'y vais.

Il sort.

PROSPÉRO.

Caliban, un véritable démon, un démon de naissance, sur qui l'éducation ne peut rien; tous les soins que mon humanité lui a donnés l'ont été en pure perte; son esprit comme son corps enlaidit avec l'âge. Je vais les tourmenter tous d'importance, de manière à les faire rugir de douleur... (*Ariel rentre chargé de vêtemens brillans.*) Va, range-les sur cette corde.

Entrent CALIBAN, STÉPHANO *et* TRINCULO, *tout trempés*

CALIBAN.

Marchez doucement, je vous prie; faites en sorte que la taupe aveugle n'entende point le bruit de vos pas; nous voilà près de sa grotte.

STÉPHANO.

Monstre, ta féerie, qui, à t'en croire, est inoffensive, a fait de nous ses dupes.

TRINCULO.

Monstre, je ne sens pas très-bon, et mon nez s'en indigne.

STÉPHANO.

Le mien également, entends-tu, monstre? Si jamais il t'arrivait d'éveiller mon déplaisir, c'est que, vois-tu...

TRINCULO.

Tu serais un monstre perdu.

CALIBAN.

Mon bon seigneur, continue-moi tes bonnes grâces; prends patience, car le trésor vers lequel je te conduis t'indemnisera pleinement de cette mésaventure. Parle donc bas; tout est encore aussi tranquille qu'à minuit.

TRINCULO.

C'est fort bien, mais perdre nos bouteilles dans la mare...

STÉPHANO.

Ce n'est pas seulement une honte et un déshonneur, c'est encore une perte infinie.

TRINCULO.

J'en suis plus contrarié que du bain que j'ai pris ; et voilà pourtant, monstre, ta féerie inoffensive.

STÉPHANO.

Je veux retourner chercher ma bouteille, dussé-je, pour ma peine, en avoir par-dessus les oreilles.

CALIBAN.

Je t'en prie, mon roi, ne bouge pas : tu vois ici l'entrée de la grotte ; pénètres-y sans bruit ; accomplis le crime heureux qui te rendra à jamais possesseur de cette île, et après lequel moi, ton Caliban, je lécherai à jamais tes pieds.

STÉPHANO.

Donne-moi ta main ; je commence à avoir des pensées sanguinaires.

TRINCULO.

O roi Stéphano ! ô noble, ô digne Stéphano ! regarde, quelle magnifique garde-robe pour toi !

CALIBAN.

Laisse tout cela, imbécile ; ce ne sont que des guenilles.

TRINCULO.

Oh ! oh ! monstre ! nous nous connaissons en friperie.

STÉPHANO.

Laisse cette robe de chambre, Trinculo ; par ce bras ! c'est moi qui l'aurai.

TRINCULO.

Ton altesse l'aura.

CALIBAN.

Le triple sot ! que l'hydropisie l'étouffe ! Qu'allez-vous faire de vous arrêter à de pareils chiffons ? Laissez-les là, et commencez par exécuter le meurtre : s'il se réveille, il tenaillera notre peau de la tête aux pieds, et nous mettra dans un étrange état.

STÉPHANO, *mettant la main sur la corde.*

Tais-toi, monstre ! Maîtresse ligne, voilà une jaquette qui est pour moi. Elle est sous la ligne et en grand danger de perdre son poil.

TRINCULO.

Prends-la ; n'en déplaise à ta grandeur, nous pêchons à la ligne et au cordeau.

STÉPHANO.

Je te remercie de ce bon mot ; voilà une pièce d'habillement pour la peine ! l'esprit sera récompensé tant que je serai roi de ce pays : *voler à la ligne et au cordeau* ! Voila qui est excellent ! Prends encore ceci pour ce mot-la.

TRINCULO.

Arrive, monstre ! mets de la glu à tes doigts, et sauve-toi avec le reste.

CALIBAN.

Je n'en veux point : nous perdons un temps précieux, et tout-à-l'heure nous allons tous nous voir transformés en huitres ou en singes au front déprimé.

STÉPHANO.

Monstre ! allonge les mains ; aide-nous à transporter ceci à l'endroit où j'ai mis mon quartaut de vin, sans quoi je te chasse de mon royaume : allons, porte cela.

TRINCULO

Et cela.

STÉPHANO.

Et cela encore.

Un bruit de CHASSEURS *se fait entendre ; plusieurs* ESPRITS, *sous la forme de limiers, entrent tout-à-coup, et excités par* PROSPÉRO *et* ARIEL, *donnent vivement la chasse aux trois maraudeurs.*

PROSPÉRO.

A moi, ***Montagne*** ! à moi !

ARIEL.

Argent ! par ici, ***Argent*** !

PROSPÉRO.

Furie, Furie, ici ! ***Tyran***, ici. (***A Ariel.***) Écoute ! écoute ! (***Caliban, Stéphano et Trinculo fuient à toutes jambes ayant les chiens à leurs trousses.***) Va, ordonne à mes lutins de torturer leurs jointures d'intolérables convulsions ; de racornir leurs muscles à force de crampes, et de couvrir leurs corps de plus de morsures que n'ont de taches sur leur peau le léopard et la panthère.

ARIEL.

Écoute-les rugir.

PROSPÉRO.

Qu'on leur donne une rude chasse. Tous mes ennemis sont maintenant à ma merci : dans peu, tous mes travaux vont finir, et tu seras libre comme l'air : suis-moi, et continue-moi tes services quelques momens encore.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est devant la grotte de Prospéro.

Entrent PROSPÉRO, *revêtu de sa robe magique*, *et* ARIEL

PROSPÉRO.

Maintenant le dénouement approche ; mes charmes réussissent ; mes esprits obéissent, et le temps marche sous le fardeau sans trébucher. A quelle heure sommes-nous ?

ARIEL.

A la sixième heure ; époque à laquelle tu as dit, mon seigneur, que nos travaux cesseraient.

PROSPÉRO.

Je l'ai dit au moment où j'ai commencé à soulever la tempête. Dis-moi, mon génie, comment vont le roi et sa suite ?

ARIEL.

Ils sont tous prisonniers en l'état où tu me les as remis, et tels que tu les as laissés ; ils sont tous renfermés dans le petit bois de tilleuls qui abrite ta grotte ; ils ne peuvent bouger de là, jusqu'à ce que tu les délivres. Le roi, son frère, ainsi que le tien, sont livrés au plus violent désespoir ; les autres, pleins de douleur et d'effroi, gémissent sur eux ; principalement ce vertueux vieillard que tu nommes Gonzalve ; ses larmes coulent le long de sa barbe, comme les pluies de l'hiver sur les tiges des roseaux ; tes charmes ont si énergiquement opéré sur eux, que si tu les voyais maintenant, tu en aurais pitié.

PROSPÉRO.

Tu crois, Ariel ?

ARIEL.

Mon cœur en serait ému si j'étais homme.

PROSPÉRO.

Et le mien ne restera pas insensible. Toi qui n'es qu'un air impalpable, tu t'émeus du spectacle de leur affliction ; et moi qui appartiens à leur espèce, moi qui m'affecte et me passionne aussi vivement qu'eux, je ne serais pas pénétré d'une pitié plus vive encore ? Bien que blessé au vif par les cruelles injures que j'en ai reçues, néanmoins je me range du parti de ma raison contre ma colère : il y a plus de mérite dans la vertu que dans la vengeance ; puisqu'ils se repentent, mon but est atteint. Va, mets-les en liberté, Ariel ; je vais briser mes charmes, leur restituer la raison et les rendre à eux-mêmes.

ARIEL.

Seigneur, je vais les chercher.

Il sort.

PROSPÉRO.

Vous, sylphes des collines, des ruisseaux, des lacs et des bois ; et vous qui, sans laisser sur le sable l'empreinte de vos pieds, poursuivez le flot qui se retire, et fuyez devant lui quand il revient sur la plage ; vous, farfadets qui, aux rayons de la lune, composez ces herbes amères que la brebis refuse de brouter ; et vous dont l'occupation consiste à faire éclore à minuit des champignons, et qui prêtez le soir une oreille charmée au son solennel du couvre-feu ; tout impuissans que vous êtes, avec votre aide j'ai obscurci le soleil de midi, évoqué de leurs antres les vents turbulens, et soulevé une guerre bruyante entre la mer verdâtre et la voûte azurée ; j'ai allumé les redoutables foudres et brisé le robuste chêne de Jupiter avec ses propres carreaux ; j'ai fait trembler sur sa base le solide promontoire, et déraciné le pin et le cèdre : à ma voix les tombeaux se sont ouverts, et, grâce à la puissance de mon art, les morts ont quitté leurs sépultures. Mais j'abjure maintenant cette magie violente : il ne me reste plus qu'à demander quelques accords d'une musique céleste pour agir selon mes vues sur les sens de ces hommes ; après quoi je briserai ma baguette magique, je l'ensevelirai à plusieurs pieds sous terre, et noierai mon livre sous les eaux à une profondeur que n'atteignit jamais la sonde.

On entend les sons d'une musique grave.

On voit entrer ARIEL ; *après lui vient* ALONZO, *faisant des gestes frénétiques ;* GONZALVE *l'accompagne ;* SÉBASTIEN *et* ANTONIO, *dans le même état de démence, sont accompagnés* d'ADRIEN *et de* FRANCISCO : *tous entrent dans le cercle qu'a tracé Prospéro, et y demeurent sous le charme.*

PROSPÉRO *les observe, et dit en regardant Alonzo.*

Que de solennels accords, le meilleur soulagement pour une imagination malade, guérissent ton cerveau, qui, maintenant inutile, bouillonne dans ton crâne ! Reste là, car tu es placé sous le charme. (*S'adressant à Gonzalve.*) Vertueux Gonzalve, homme honorable, mes yeux, sympathisant avec les tiens, versent des larmes fraternelles... Peu à peu le charme se dissipe ; comme on voit l'aube poindre au sein de la nuit, et dissiper les té-

nèbres, leurs sens qui se réveillent commencent à chasser les fumées de l'ignorance qui obscurcit leur raison... O excellent Gonzalve! mon véritable sauveur, sujet loyal de ton roi, de retour dans mes états, je reconnaîtrai tes services par des paroles et des actes. (*A Alonzo.*) Tu as traité bien cruellement ma fille et moi, Alonzo; ton frère fut complice de cet acte. (*A Sébastien.*) Tu es maintenant puni, Sébastien. (*Se tournant vers Antonio.*) Toi, ma chair et mon sang, mon frère! chez qui l'ambition étouffa le remords et la nature; toi qui, avec Sébastien, dont l'ame est maintenant en proie à de cruelles tortures, as voulu ici immoler ton roi, tout dénaturé que tu sois, je te pardonne!... Le flot de leur intelligence commence à se gonfler, et la marée qui approche couvrira bientôt les rivages de la raison, maintenant infects et fangeux. Aucun d'eux ne me regarde encore et ne me reconnaît: Ariel, va chercher dans ma grotte mon chapeau et mon épée. (*Ariel sort.*) Je vais changer de costume et me présenter à leurs regards en duc de Milan, tel que j'étais autrefois: Ariel, dépêche-toi; avant peu tu seras libre.

ARIEL *rentre et chante en aidant Prospéro à s'habiller.*

Je bois, sur la rose vermeille,
Les sucs dont se nourrit l'abeille;
Quand le hibou jette ses cris
Je dors dans une primevère.
A l'heure où le soleil retire sa lumière,
Je vole sur le dos d'une chauve-souris;
Que je vais être heureux maintenant sur la terre,
Bercé dans les rameaux fleuris!

PROSPÉRO.

Merci, mon charmant Ariel; je te regretterai; cependant tu auras ta liberté: allons, voilà qui est bien. Invisible comme tu es, va au vaisseau du roi; tu y trouveras les matelots endormis sous les écoutilles. Le patron et le contre-maître seuls sont éveillés; amène-les ici, et promptement, je te prie.

ARIEL.

Je bois l'air devant moi et reviens sans tarder.

Il sort.

ALONZO.

Nous ne rencontrons ici que tortures, douleurs et sujets d'étonnement. Puisse quelque puissance céleste nous aider à sortir de cette île redoutable!

PROSPÉRO.

Roi de Naples, tu vois devant toi Prospéro, duc de Milan, cette victime de l'iniquité. Pour que tu ne doutes pas que le prince qui te parle est vivant, je te presse dans mes bras, et te présente, ainsi qu'à tous ceux qui t'accompagnent, un salut cordial.

ALONZO.

J'ignore si tu es Prospéro ou bien une de ces illusions qui m'abusent depuis quelque temps! cependant je sens battre ton pouls comme celui d'un homme fait de chair et de sang; depuis que je te vois, mes douleurs intellectuelles se calment, et je respire de la démence qui, je le crains, m'avait saisi: tout cela, si ce n'est point un songe, suppose d'étranges événemens. Je résigne mes droits sur ton duché, et te supplie de me pardonner mes torts. Mais comment se fait-il que Prospéro vive, et soit ici?

PROSPÉRO, *à Gonzalve.*

Permets-moi d'embrasser ta vieillesse, noble ami, dont je ne saurais assez honorer la vertu.

GONZALVE.

Si tout cela est ou n'est pas réel, c'est ce que je ne voudrais pas jurer.

PROSPÉRO.

Tu es encore sous l'influence des enchantemens de cette île, qui t'empêchent de croire à la réalité des objets. (*Aux seigneurs napolitains.*) Soyez tous les bienvenus, mes amis. (*Bas à Sébastien et à Antonio.*) Quant à vous deux, messeigneurs, si je voulais, je rabattrais bientôt cette hautaine insolence peinte sur vos fronts, et démasquerais en vous des traîtres; pour le moment, je ne dirai rien.

SÉBASTIEN, *à part.*

C'est le diable qui parle en lui.

PROSPÉRO, *à Sébastien.*

Non. (*A Antonio.*) Pour toi, mortel pervers, que je n'appellerai pas mon frère, car ma bouche en serait infectée, je te pardonne ton crime le plus noir; je te les pardonne tous, et réclame de toi mon duché, que tu seras, je le sais, forcé de me restituer.

ALONZO.

Si tu es Prospéro, raconte-nous les détails de ta délivrance; dis-nous comment il se fait que tu nous aies rencontrés dans cette île où, il y a trois heures, nous avons été jetés par un naufrage dans lequel (déchirant souvenir!) j'ai perdu mon fils Ferdinand.

PROSPÉRO.

J'en suis affligé, seigneur.

ALONZO.

C'est une perte irréparable, et la patience me dit que ses remèdes n'y peuvent rien.

PROSPÉRO.

Je pense, au contraire, que vous n'avez point cherché son aide souverain; je l'ai imploré pour une perte semblable, et elle m'a consolé.

ALONZO.

Vous, une perte semblable?

PROSPÉRO.

Aussi grande pour moi, aussi récente que la vôtre; et pour m'aider à supporter un aussi douloureux coup, je n'ai que des moyens bien plus faibles que ceux que vous pouvez appeler à votre aide J'ai perdu ma fille!

ALONZO

Votre fille! ô ciel! Que ne sont-ils tous deux

vivans à Naples, roi et reine de mes états! Et moi, que ne suis-je enseveli dans l'humide limon où mon fils est gisant! Quand avez-vous perdu votre fille?

PROSPÉRO.

Dans la dernière tempête. Je vois tous ces seigneurs émerveillés; ils dévorent leur raison, n'osent en croire le témoignage de leurs yeux, et doutent que ce soient les paroles d'un homme qu'ils entendent. Mais, quelle que soit l'illusion qui a fasciné vos sens, ayez pour certain que je suis Prospéro, ce même duc que vous avez expulsé de Milan, qu'un hasard étrange a conduit ici pour être le souverain de cette île où vous a jeté le naufrage. Nous reparlerons de cela plus tard; c'est une histoire à raconter jour par jour, non un récit à faire à table, ou qui convienne à cette première entrevue. Prince, soyez le bienvenu; j'ai ici un petit nombre de serviteurs; pour des sujets, je n'en ai point: regardez, je vous prie, dans ma grotte. Puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux vous faire en retour un don tout aussi précieux; dans tous les cas, je vais offrir à vos regards une merveille qui vous causera tout autant de joie que m'en donne la restitution de mon duché.

L'intérieur de la grotte se découvre; on aperçoit FERDINAND *et* MIRANDA *jouant aux échecs.*

MIRANDA.

Mon doux seigneur, vous me trichez.

FERDINAND.

Non, mon cher amour. Je ne le ferais pas pour le monde entier.

MIRANDA.

Je vous le permets pour une douzaine de royaumes, et je vous accorderai encore que vous jouez de franc jeu.

ALONZO.

Si c'est encore là une illusion de cette île, j'aurai perdu deux fois mon fils bien aimé!

SÉBASTIEN.

Voilà bien le plus étonnant miracle!

FERDINAND, *se précipitant aux genoux d'Alonzo.*

Si l'Océan menace, il est miséricordieux: je l'ai maudit sans cause.

ALONZO.

Maintenant, que toutes les bénédictions d'un père charmé se répandent sur toi! Lève-toi, et dis comment il se fait que tu sois ici.

MIRANDA.

O prodige! quel nombreux assemblage de charmantes créatures! que le genre humain est beau! qu'il doit être admirable le monde qui possède de pareils habitans!

PROSPÉRO.

Ils sont nouveaux pour toi.

ALONZO.

Quelle est cette jeune fille avec laquelle tu jouais? Vous ne devez pas vous connaître depuis plus de trois heures. Est-ce la divinité qui nous a séparés et maintenant nous réunit?

FERDINAND.

Mon père, c'est une mortelle; mais, grâce aux décrets d'une immortelle providence, elle est à moi; je l'ai choisie quand je ne pouvais demander l'aveu de mon père, quand je croyais même n'en plus avoir: c'est la fille de ce fameux duc de Milan, dont j'ai si souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais vu; je lui dois une seconde vie, et cette jeune beauté fait de lui pour moi un second père.

ALONZO.

Je suis le sien; mais combien il est étrange que je sois obligé de demander pardon à mon enfant!

PROSPÉRO.

Arrêtez, seigneur: ne chargeons pas nos souvenirs d'un poids qui est passé.

GONZALVE.

Je pleurais intérieurement; sans quoi j'aurais déjà parlé. O Dieu! abaissez vos regards et faites descendre sur ce couple une couronne de bénédictions; car c'est vous qui avez tracé la voie qui nous a conduits ici!

ALONZO.

Je dis amen, Gonzalve.

GONZALVE

Le duc de Milan n'a donc été expulsé de Milan qu'afin que sa postérité régnât à Naples? Oh! réjouissez-vous d'une joie sans égale; inscrivez cet événement en lettres d'or sur des colonnes d'éternelle durée. Dans le même voyage Claribel a trouvé un époux à Tunis; Ferdinand, son frère, une épouse là où il devait rencontrer la mort; Prospéro son duché dans une île chétive; et nous tous, nous nous sommes retrouvés nous-mêmes, alors que nul d'entre nous ne s'appartenait véritablement.

ALONZO, *à Ferdinand et à Miranda.*

Donnez-moi vos mains: que le chagrin et la douleur soient le partage de quiconque ne fait pas des vœux pour votre bonheur!

GONZALVE.

Qu'il en soit ainsi, amen!

Rentre ARIEL, *suivi du* PATRON DU NAVIRE *et du* CONTRE-MAITRE *tout émerveillés.*

GONZALVE, *continuant.*

Voyez, seigneur, voyez, voilà encore des nôtres! J'ai prédit que pourvu qu'il y eût une potence à terre, ce gaillard-là ne se noierait pas. Eh bien! blasphémateur, qui faisais à bord de si belles imprécations, pas un juron sur le rivage? N'as-tu plus de langue à terre? qu'y a-t-il de nouveau?

LE CONTRE-MAITRE.

La première et la meilleure nouvelle, c'est que nous avons retrouvé sains et saufs le roi et son monde; la seconde, c'est que notre navire, que nous croyions, il y a trois heures, en mille morceaux, est en bon état et pourvu de tous ses agrès comme au moment où nous avons mis à la voile

ARIEL, *bas à Prospéro.*

Seigneur, j'ai accompli tout cela depuis que je t'ai quitté.

PROSPÉRO.

Mon habile génie!

ALONZO.

Ce ne sont pas là des événemens naturels; ils se succèdent de plus en plus étranges. Dites, comment êtes-vous venus ici?

LE CONTRE-MAITRE.

Si j'avais, seigneur, la certitude d'être bien éveillé, j'essaierais de vous le dire. Nous étions tous profondément endormis et (nous ne savons trop comment) tous nichés sous les écoutilles, lorsque tout-à-l'heure un étrange tintamarre de voix qui rugissaient, criaient, hurlaient, de chaînes qui s'entrechoquaient, enfin je ne sais combien de bruits horribles nous ont éveillés; nous nous sommes trouvés debout et libres, ayant sous les yeux notre royal, excellent et joli navire, tout appareillé; notre patron en a bondi de joie : en un clin d'œil, n'en déplaise à votre majesté, nous nous sommes vus, comme dans un rêve, séparés de nos compagnons et amenés ici.

ARIEL, *bas à Prospéro*

N'ai-je pas bien fait les choses?

PROSPERO, *bas à Ariel.*

Parfaitement, mon diligent Ariel. Tu seras libre!

ALONZO.

Voilà le plus merveilleux dédale où les pas de l'homme se soient jamais égarés! il y a dans tout ceci quelque chose qui s'écarte des voies de la nature; il faut que quelque oracle nous l'explique.

PROSPÉRO.

Mon seigneur suzerain, ne tourmentez pas votre esprit à chercher l'explication de ce que tout ceci a d'étrange : bientôt je vous conterai à loisir tous ces événemens et vous donnerai le nœud de cette énigme. Jusque là, soyez joyeux, et croyez que tout est bien. (*A Ariel.*) Viens ici, Ariel! mets en liberté Caliban et ses compagnons : dénoue le charme.

ARIEL *sort.*

PROSPÉRO, *à Alonzo.*

Comment se trouve mon gracieux seigneur? Il vous manque encore quelques-uns de vos gens que vous avez oubliés.

Rentre ARIEL, *chassant devant lui* CALIBAN, STÉPHANO *et* TRINCULO *dans le costume qu'ils ont dérobé.*

STÉPHANO.

Que chacun s'évertue pour les autres, et que nul ne songe à lui-même; car tout n'est qu'heur et malheur ici-bas. Coragio, monstre, coragio!

TRINCULO.

Si les observateurs que porte ma tête ne me trompent pas, voilà un agréable spectacle.

CALIBAN.

O Setebos, ce sont là, par ma foi, des esprits avenans. Comme mon maître est beau! j'ai bien peur qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN.

Ha! ha! quels sont ces objets, seigneur Antonio? Sont-ils à vendre?

ANTONIO.

Très-probablement; l'un d'eux est un poisson qu'on peut sans doute acheter.

PROSPÉRO.

Seigneurs, voyez-moi la mine qu'ont ces hommes, et dites-moi si ce sont d'honnêtes gens.... Ce coquin mal bâti est fils d'une sorcière si puissante en son temps qu'elle commandait à la lune, faisait, comme elle, monter ou baisser les marées, et exerçait ses fonctions, sans être revêtue de son pouvoir; tous trois m'ont volé, et ce demi-diable (car c'est un démon bâtard) avait comploté avec les deux autres de m'arracher la vie; vous devez reconnaître deux de ces gaillards pour être de vos gens; je reconnais cet objet de ténèbres comme m'appartenant.

CALIBAN.

Je serai tenaillé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

ALONZO.

N'est-ce pas là Stéphano, mon ivrogne de sommelier?

SÉBASTIEN.

Il est ivre en ce moment même... Où diantre s'est-il procuré du vin?

ALONZO.

Trinculo est aussi dans les vignes du Seigneur. Où ont-ils trouvé la liqueur merveilleuse qui les a ainsi colorés? (*A Trinculo.*) Qui t'a mis dans ce bel état?

TRINCULO.

Depuis que je ne vous ai vu, j'ai été mariné de la belle façon; mes os s'en ressentiront longtemps; ma chair ne craint plus les mouches à viande.

SÉBASTIEN.

Et toi, Stéphano, qu'as-tu donc?

STÉPHANO.

Oh! ne me touchez pas; je ne suis pas Stéphano, mais une crampe.

PROSPÉRO.

Tu voulais être roi de cette île, drôle?

STÉPHANO.

Couvert de plaies comme je le suis, j'aurais été un roi bien ulcéré.

ALONZO, *montrant Caliban.*

Voilà bien l'être le plus étrange que j'aie vu de ma vie.

PROSPÉRO.

Il est aussi hideux au moral qu'au physique... (*A Caliban.*) Drôle, va dans ma grotte avec tes compagnons; si tu veux obtenir ton pardon, tâche de la décorer avec soin.

CALIBAN.

Je vais le faire; désormais je serai plus sage et tâcherai de plaire. Quel triple nigaud j'étais (*montrant Stéphano*) de prendre cet ivrogne pour

un dieu, et (*montrant Trinculo*) d'adorer cet imbécile.

PROSPÉRO.

Va et dépêche-toi.

ALONZO, *à Stéphano et à Trinculo.*

Allez, et remettez ces vêtemens où vous les avez pris.

SÉBASTIEN.

Ou plutôt volés.

CALIBAN, STÉPHANO *et* TRINCULO *sortent.*

PROSPÉRO, *à Alonzo.*

Seigneur, j'invite votre altesse et sa suite à entrer dans mon humble grotte; vous y reposerez cette nuit, dont vous emploierez une partie à écouter des récits qui en abrégeront la durée; je vous raconterai l'histoire de ma vie, et tout ce qui m'est advenu depuis que je suis dans cette île. Demain matin je vous conduirai à vos vaisseaux, puis à Naples, où j'espère voir célébrer les noces de nos enfans bien aimés; après quoi je me retirerai à Milan, où une de mes pensées sur trois sera consacrée à ma tombe.

ALONZO.

Il me tarde d'entendre l'histoire de vos aventures; je ne doute pas qu'elles ne m'intéressent vivement.

PROSPÉRO.

Je vous raconterai tout; en outre, je vous promets une mer calme, des vents propices, et une traversée si rapide, que vous aurez bientôt atteint votre royale flotte... (*A Ariel.*) Ariel, mon mignon, charge-toi de cela. Puis va te réunir aux élémens, sois libre et heureux. (*Au roi et à sa suite.*) Veuillez entrer, je vous prie.

Ils sortent.

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR PROSPÉRO.

Mes charmes sont détruits ; il n'en reste plus l'ombre ;
C'est donc à vous que j'ai recours.
A Naples vous pouvez m'envoyer sans encombre,
Ou sur ces bords m'enchaîner pour toujours.
Puisque j'ai recouvré mon titre héréditaire,
Puisque j'ai pardonné la trahison d'un frère,
Ne m'abandonnez pas sur ces rochers-déserts;
Mais que plutôt vos mains viennent briser mes fers.
Que de votre faveur le souffle enfle ma voile
Et vienne en aide à mon étoile ;
Autrement, durant le trajet,
Je crains fort d'échouer dans le noble projet
Que j'avais formé de vous plaire.
Privé de tous mes talismans,
De magie et d'enchantemens,
Hélas! maintenant je n'espère
Que dans l'aide de la prière.
La prière du ciel désarme le courroux ;
Elle efface les torts que le pardon va suivre ;
Qu'au nom de ce pardon que vous espérez tous,
Votre indulgence me délivre.

FIN DE LA TEMPÊTE.

Imprimerie de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

DEUX GENTILSHOMMES

DE VÉRONE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE DUC DE MILAN, père de Silvie.
VALENTIN, } deux gentilshommes de Vérone.
PROTÉE, }
ANTONIO, père de Protée.
THURIO, ridicule rival de Valentin.
EGLAMOUR, complice de Silvie dans son évasion.
L'ÉCLAIR, domestique de Valentin.
LANCE, domestique de Protée.

PERSONNAGES.

PANTHINO, domestique d'Antonio.
L'HOTE chez lequel Julie est logée à Milan.
JULIE, dame de Vérone, aimée de Protée.
SILVIE, fille du duc de Milan.
LUCETTE, suivante de Julie.
BRIGANDS.
DOMESTIQUES MUSICIENS.

La scène est tantôt à Vérone, tantôt à Milan, et sur les frontières de Mantoue.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique de Vérone.

Entrent VALENTIN *et* PROTÉE.

VALENTIN.

Cesse de vouloir me persuader, mon cher Protée; la jeunesse casanière a des goûts casaniers; si je ne savais qu'une honorable affection enchaîne tes jeunes années aux doux regards de ta bien-aimée, je te prierais de m'accompagner pour voir, hors de ta patrie, les merveilles du monde, plutôt que de mener ici une vie ennuyeuse

et monotone, et de consumer sans fruit ton oisive jeunesse. Mais puisque tu aimes, continue d'aimer, et sois heureux dans tes amours, comme je voudrais l'être quand viendra mon tour d'aimer.

PROTÉE.

Tu veux donc partir? cher Valentin, adieu!... pense à ton Protée, quand tu rencontreras dans tes voyages quelque objet remarquable; souhaite-moi pour partager ton bonheur, quand il t'adviendra quelque chose d'heureux; et dans tes dangers, si jamais le danger t'environne, recommande ton infortune à mes saintes prières; car je prierai pour toi, Valentin.

VALENTIN.

Tu prieras pour mon succès dans certain livre d'amour.

PROTÉE.

Je prierai pour toi dans un livre que j'aime.

VALENTIN.

Sans doute dans quelque frivole histoire d'un profond amour, où l'on voit, par exemple, comment le jeune Léandre traversa l'Hellespont.

PROTÉE.

C'est l'histoire fort grave d'un sentiment des plus profonds; car Léandre était enfoncé dans l'amour jusqu'à la cheville.

VALENTIN.

Il est vrai, car toi, tu en as jusque par-dessus les bottes; et pourtant tu n'as jamais passé l'Hellespont à la nage.

PROTÉE.

Jusque par-dessus les bottes? Allons, ne me porte pas de bottes.

VALENTIN.

Ce n'est pas mon intention; loin de là, je te plains.

PROTÉE.

De quoi?

VALENTIN.

D'être amoureux : aimer, c'est acheter des mépris par des gémissemens, de dédaigneux regards par des soupirs douloureux; c'est échanger contre un rapide moment de joie vingt nuits d'anxiétés et de veilles; vous triomphez, votre victoire est funeste; vous échouez, des peines cruelles sont votre partage. Que reste-t-il en dernière analyse? une folie achetée à force d'esprit, ou un esprit vaincu par la folie

PROTÉE.

Ainsi, tout considéré, tu me crois fou?

VALENTIN.

Tout considéré, je crains que tu ne le deviennes.

PROTÉE.

C'est de l'amour que tu te railles; je ne suis pas l'amour.

VALENTIN.

L'amour est ton maître; car il te maîtrise, et celui qui est sous le joug d'un fou ne doit pas, à mon sens, être réputé sage.

PROTÉE.

Cependant les auteurs disent que l'amour dévorant habite dans les plus belles intelligences, comme le ver rongeur dans les boutons les plus beaux.

VALENTIN.

Ils disent aussi : De même que le bouton le plus précoce est rongé par le ver avant de s'épanouir, de même l'amour tourne en folie l'intelligence jeune et tendre. Flétrie dans sa fleur, elle voit se faner sa verdure printanière et toutes les espérances d'un heureux avenir. Mais pourquoi perdre mon temps à te conseiller, toi l'esclave des amoureux désirs? Encore une fois, adieu; mon père m'attend au port pour assister à mon embarquement.

PROTÉE.

Je vais t'y accompagner, Valentin.

VALENTIN.

Non, mon cher Protée; prenons congé maintenant. Écris-moi à Milan, mande-moi tes succès en amour et tout ce qu'il arrivera ici d'intéressant pendant l'absence de ton ami; je t'écrirai également de mon côté.

PROTÉE.

Puisses-tu être heureux à Milan!

VALENTIN.

Je t'en souhaite autant à Vérone! Sur ce, adieu!

VALENTIN *sort.*

PROTÉE.

Il poursuit l'honneur, moi l'amour... il quitte ses amis pour se rendre plus digne d'eux; moi j'abandonne pour l'amour mes amis, moi-même et tout. Julie, tu m'as métamorphosé : pour toi j'ai négligé mes études, perdu mon temps, résisté aux bons conseils, mis le monde à néant, énervé mon intelligence dans la rêverie et rendu mon cœur malade d'inquiétudes.

Entre L'ÉCLAIR

L'ÉCLAIR.

Sir Protée, Dieu vous garde... Avez-vous vu mon maître?

PROTÉE.

Il me quitte à l'instant, et va s'embarquer pour Milan.

L'ÉCLAIR.

Alors, il y a vingt à parier contre un qu'il est déjà embarqué, et en le perdant j'ai agi en vrai mouton.

PROTÉE.

En effet, il arrive souvent que le mouton s'égare pour peu que son maître le quitte.

L'ÉCLAIR.

Vous en concluez donc que mon maître est un berger, et moi un mouton?

PROTÉE.

Certainement.

L'ÉCLAIR.

En ce cas, que je veille ou que je dorme, mes cornes sont ses cornes.

PROTÉE.

Sotte réponse, et bien digne d'un mouton.

L'ÉCLAIR.

C'est ce qui prouve que je suis un mouton.

PROTÉE.

C'est vrai; et ton maître est le berger.

L'ÉCLAIR.

Je le nie par une raison.

PROTÉE.

Je me fais fort de le prouver par une autre.

L'ÉCLAIR.

Le berger cherche le mouton, le mouton ne cherche pas le berger; moi, je cherche mon maître, et mon maître ne me cherche pas; donc, je ne suis pas un mouton.

PROTÉE.

Le mouton pour un peu d'herbe suit le berger, le berger pour des alimens ne suit pas le mouton; tu suis ton maître pour des gages, ton maître ne te suit pas: donc tu es un mouton.

L'ÉCLAIR.

Encore une preuve comme celle-là, et vous allez me faire bêler.

PROTÉE.

Mais laissons cela. As-tu remis ma lettre à Julie?

L'ÉCLAIR.

Oui, monsieur; moi, mouton égaré, j'ai remis votre lettre à cette douce brebis; et elle, douce brebis, ne m'a rien donné pour ma peine, à moi mouton égaré.

PROTÉE.

Je vois que tu as l'esprit vif.

L'ÉCLAIR.

Et cependant il ne peut atteindre votre bourse, toute lente qu'elle est.

PROTÉE.

Voyons, en résumé, qu'a-t-elle dit?

L'ÉCLAIR.

Ouvrez votre bourse, afin que votre argent et mon message soient exhibés en même temps.

PROTÉE.

Tiens, voilà pour ta peine. Qu'a-t-elle dit?

L'ÉCLAIR.

En vérité, monsieur, je ne crois pas que vous fassiez sa conquête.

PROTÉE.

Pourquoi? te l'aurait-elle laissé entrevoir?

L'ÉCLAIR.

Elle ne m'a rien laissé entrevoir, pas même un ducat pour lui avoir remis votre lettre : d'après la dureté qu'elle m'a témoignée à moi porteur de votre pensée, je juge de celle qu'elle mettra à vous faire connaître la sienne. Ne lui donnez d'autre gage que des pierres, car elle est aussi dure que de l'acier.

PROTÉE.

Quoi donc? n'a-t-elle rien dit?

L'ÉCLAIR.

Pas même un : « Prends cela pour ta peine. » Pour me prouver votre générosité, vous m'avez donné six pences; je vous en remercie; mais veuillez à l'avenir porter vos lettres vous-même. Sur ce, seigneur, je ne manquerai pas de vous recommander au souvenir de mon maître.

PROTÉE.

Va-t'en, et hâte-toi, afin d'assurer contre le naufrage le vaisseau qui te portera; tant que tu seras à bord, il ne saurait périr, destiné que tu es à subir en terre ferme un trépas plus sec. Il faut que j'envoie un messager plus capable; je crains que ma Julie ne dédaigne mes lettres, si elles lui sont remises par un facteur aussi indigne.

Ils sortent.

SCÈNE II.

La scène est à Vérone, dans le jardin de Julie.

Entrent JULIE *et* LUCETTE.

JULIE.

Dis-moi, Lucette, maintenant que nous sommes seules, tu me conseillerais donc de tomber amoureuse?

LUCETTE.

Oui, madame, pourvu que vous ne tombiez pas par mégarde.

JULIE.

De tous les cavaliers qui me présentent chaque jour leurs hommages, quel est, à ton avis, le plus digne d'être aimé?

LUCETTE.

Nommez-les-moi de nouveau, et je vous dirai mon avis suivant mes faibles lumières.

JULIE.

Que penses-tu du beau chevalier Églamour?

LUCETTE.

Je pense que c'est un homme bien fait, bien mis, et s'exprimant on ne peut mieux; mais, si j'étais à votre place, ce ne serait pas lui que je choisirais.

JULIE.

Que penses-tu du riche Mercutio?

LUCETTE.

Je fais grand cas de ses richesses, et très-peu de sa personne.

JULIE.

Que penses-tu de Protée?

LUCETTE.

O mon Dieu! que la folie humaine est grande!

JULIE.

Qu'as-tu donc? pourquoi l'émotion qui t'a saisie en entendant prononcer son nom?

LUCETTE.

Pardonnez-moi, madame. Il est véritablement honteux que j'ose, moi indigne, juger ainsi d'aimables cavaliers.

JULIE.

Pourquoi pas Protée tout aussi bien que les autres?

LUCETTE.

Eh bien, je vous dirai qu'entre les bons je le considère comme le meilleur.

JULIE.

Tes raisons?

LUCETTE.

Je n'en ai pas d'autre que la raison d'une femme: je le crois tel, parce que je le crois tel.

JULIE.

Et c'est lui que tu me conseillerais d'aimer?

LUCETTE.

Oui, si vous croyez qu'avec lui votre amour sera bien placé.

JULIE.

Mais c'est de tous celui qui m'est le plus indifférent.

LUCETTE.

Et cependant, de tous, c'est celui qui vous aime le plus sincèrement.

JULIE.

Un homme qui parle si peu ne saurait beaucoup aimer.

LUCETTE.

Les feux concentrés sont ceux qui brûlent le plus.

JULIE.

Ils n'aiment pas ceux qui ne laissent point apercevoir leur tendresse.

LUCETTE.

Ceux-là aiment le moins qui mettent le monde dans la confidence de leur amour.

JULIE.

Je voudrais savoir ce qu'il pense.

LUCETTE, *lui présentant une lettre.*

Lisez ce papier, madame.

JULIE.

« A Julie. » De qui est cette lettre?

LUCETTE.

Le contenu vous le dira.

JULIE.

Voyons, réponds-moi, de qui la tiens-tu?

LUCETTE.

Du page du chevalier Valentin, à qui Protée l'avait remise pour vous. Le page vous l'eût remise à vous-même; mais m'étant trouvée là, j'ai reçu ce billet en votre nom; je vous prie de me le pardonner.

JULIE.

Par ma modestie, tu fais là un beau métier! Oses-tu bien te charger de lettres galantes, et conspirer sourdement contre ma jeunesse? Crois-moi, c'est un digne emploi que celui-là, et tu es on ne peut mieux faite pour le remplir. Tiens, prends ce papier, et hâte-toi de le rendre, ou ne reparais jamais en ma présence.

LUCETTE.

Plaider la cause de l'amour mérite une autre récompense que la haine.

JULIE.

Veux-tu bien partir?

LUCETTE.

Oui, pour vous laisser le temps de réfléchir.

Elle sort.

JULIE, *continuant.*

Et cependant j'aurais peut-être bien fait de lire la lettre. Mais j'aurais honte de rappeler Lucette, et de tomber moi-même dans la faute pour laquelle je viens de la gronder. Sotte qu'elle est, sachant que je suis fille, de ne m'avoir point fait violence pour lire ce billet! Ne sait-elle pas que la pudeur nous fait dire non, lors même que nous désirons que ce non soit interprété par un oui. Hélas! que l'amour est insensé et capricieux! semblable à l'enfant à la mamelle, qui égratigne sa nourrice, et l'instant d'après baise humblement la verge! Avec quelle humeur j'ai renvoyé Lucette, quand je désirais si vivement qu'elle restât! Comme j'ai pris un front irrité, quand une joie intérieure forçait mon cœur de sourire! Je suis maintenant condamnée à rappeler Lucette et à demander pardon de ma sottise. Holà! Lucette!

LUCETTE *revient.*

LUCETTE.

Que veut madame?

JULIE.

Est-ce bientôt l'heure du dîner?

LUCETTE.

Je voudrais qu'elle fût venue, afin de vous voir décharger votre colère sur votre repas, et non sur votre femme de chambre.

JULIE.

Que viens-tu de ramasser là si vivement?

LUCETTE.

Rien.

JULIE.

Pourquoi donc t'es-tu baissée?

LUCETTE.

Pour reprendre un papier que j'avais laissé tomber.

JULIE.

Et ce papier, n'est-ce donc rien?

LUCETTE.

Rien qui me concerne.

JULIE.

Laisse-le donc ramasser à ceux qu'il intéresse, ce papier menteur.

LUCETTE.

Il ne contient rien que de sincère, à moins qu'on n'interprète faussement son contenu.

JULIE.

Ce sont sans doute des vers que t'écrit un amant.

LUCETTE.

Pour que je puisse les chanter, indiquez-moi un air, madame, et donnez-moi le ton.

JULIE.

Je n'entends rien à ces choses-là. Tu peux les chanter sur l'air: *Lumière de l'Amour.*

LUCETTE.

Les paroles sont trop graves pour un air aussi léger.

JULIE.

Trop graves, dis-tu? elles ont sans doute un refrain?

LUCETTE.

Oui, madame, et des plus mélodieux; si vous vouliez le chanter...

JULIE.

Et pourquoi pas toi?

LUCETTE.

Je ne puis m'élever à ce diapason.

JULIE.

Laisse-moi voir ta chanson. Eh bien! mignonne!

LUCETTE.

Prenez-le sur ce ton-là ; et cependant c'est un ton que je n'aime pas.

JULIE.

Tu ne l'aimes pas?

LUCETTE.

Non, madame, il est trop dur.

JULIE.

Et toi, mignonne, tu es trop effrontée.

LUCETTE.

Oh! maintenant votre ton est trop plat, et vous détonnez horriblement: il manque un ténor à votre chant.

JULIE

Le ténor est étouffé par ta basse ingouvernable.

LUCETTE.

Je faisais la partie de Protée.

JULIE.

Je ne veux plus à l'avenir être importunée de ce bavardage: tiens, voilà le cas que j'en fais. (*Elle déchire la lettre.*) Va-t'en, et laisse les morceaux par terre; si tu y touches, je me fâcherai.

LUCETTE, *à part.*

Elle fait beaucoup de bruit; mais elle serait charmée qu'une seconde lettre vînt encore lui causer le même déplaisir.

Elle sort.

JULIE.

Oh! que n'ai-je encore à me fâcher contre la première! oh! que j'en veux à mes mains d'avoir déchiré des mots aussi pleins d'amour! Injurieux frelons, d'oser s'abreuver d'un si doux miel, et tuer avec leurs dards les abeilles qui l'ont produit! En réparation de cette offense, je veux baiser l'un après l'autre tous ces fragmens de papier. Que vois-je écrit sur celui-ci? *Douce Julie!* Ah! plutôt cruelle Julie! Pour me venger de ton ingratitude, je jette ton nom sur la pierre âpre et rude, et, pleine de mépris, je foule aux pieds tes dédains. Sur cet autre je lis : *Protée blessé par l'amour.* Pauvre nom blessé! repose sur mon sein comme dans un lit, jusqu'à ce que ta blessure soit complètement guérie : en attendant laisse-moi imprimer sur elle un baiser salutaire. Mais le nom de Protée n'est-il pas reproduit deux ou trois fois? Aimable vent, ne souffle pas, n'emporte pas un seul mot jusqu'à ce que j'aie retrouvé chacune des lettres de ce billet, à l'exception de mon nom; pour celui-là, qu'un tourbillon l'emporte sur un roc aride, affreux et menaçant, et que de là il le jette à la mer irritée! Oh! voilà une ligne où son nom est tracé deux fois. *L'infortuné Protée, l'amoureux Protée à la douce Julie.* Pour ce dernier nom, je vais le déchirer; mais je n'en ferai rien, puisqu'il s'associe d'une manière si charmante à son nom affligé; je vais les plier ensemble; maintenant embrassez-vous, querellez-vous, comme il vous plaira.

LUCETTE *revient*

LUCETTE.

Madame, le dîner est prêt, et votre père vous attend.

JULIE

Eh bien! allons.

LUCETTE.

Laisserons-nous par terre ces papiers indiscrets?

JULIE.

S'ils ont pour toi quelque valeur, tu feras mieux de les ramasser.

LUCETTE.

Je me suis déjà compromise en les laissant tomber; néanmoins je ne les laisserai pas à terre, de peur qu'ils ne s'enrhument.

JULIE.

Je crois qu'ils te tiennent singulièrement à cœur.

LUCETTE.

Oui, madame; libre à vous de dire ce que vous voyez; je vois aussi bien des choses, quoique vous vous imaginiez que je ferme les yeux.

JULIE.

Allons, te plaît-il que nous partions

Elles sortent.

SCÈNE III.

Même ville. Une chambre dans la maison d'Antonio.

Entrent ANTONIO *et* PANTHINO.

ANTONIO.

Dis-moi, Panthino, que te disait donc mon frère de si sérieux, lorsqu'il causait avec toi sous le vestibule?

PANTHINO.

Il me parlait de son neveu Protée, votre fils.

ANTONIO.

Et que te disait-il de lui?

PANTHINO.

Il s'étonnait que votre seigneurie lui laissât passer sa jeunesse dans sa ville natale, tandis que d'autres hommes, d'une réputation moins grande que la vôtre, envoient leurs fils chercher au loin de l'avancement, les uns à la guerre, pour y tenter fortune, d'autres à la découverte d'îles lointaines, d'autres aux universités pour s'y livrer à l'étude. Il prétend qu'il n'est pas une de ces carrières à laquelle votre fils ne soit apte; il m'a donc prié de vous importuner pour que vous ne laissiez plus votre fils passer ici son temps; car ce serait pour lui un grand désavantage dans son âge mûr, que de n'avoir point voyagé dans sa jeunesse

ANTONIO.

Tu n'auras pas besoin de m'importuner beaucoup sur une matière à laquelle je pense moi-même depuis un mois : j'ai mûrement réfléchi au temps qu'il perd. Je sais qu'il ne saurait devenir un homme parfait sans avoir été éprouvé et instruit dans le monde; l'expérience s'acquiert par le travail et se perfectionne par le temps. Dis-moi donc où tu crois qu'il conviendrait de l'envoyer de préférence.

PANTHINO.

Votre seigneurie n'ignore pas, sans doute, que

le jeune Valentin, son ami, est auprès de l'empereur, dans sa royale cour?

ANTONIO.

Je le sais.

PANTHINO.

C'est là, je pense, qu'il conviendrait de l'envoyer; là il s'exercera aux joutes et aux tournois, entendra le beau langage, conversera avec la noblesse, et sera à la portée de tous les exercices dignes de sa jeunesse et de sa haute naissance.

ANTONIO.

Ton conseil me plait; je le trouve excellent, et pour te montrer le cas que j'en fais, je vais le mettre à exécution; je vais sans retard envoyer mon fils à la cour de l'empereur.

PANTHINO.

Permettez-moi de vous dire que demain don Alphonso, ainsi que plusieurs autres cavaliers de renom, partent pour aller saluer l'empereur et lui offrir leurs services.

ANTONIO.

Excellente compagnie; Protée partira avec eux; mais justement le voici, je vais lui en parler.

Entre PROTÉE.

PROTÉE, *une lettre à la main.*

Charmante amie! lignes charmantes! vie enchanteresse! voilà son écriture, instrument de son cœur; ici elle me jure un éternel amour; elle m'engage sa foi. Oh! puissent nos pères approuver notre tendresse, et sceller notre bonheur de leur consentement! O céleste Julie!

ANTONIO.

Qu'y a-t-il? quelle lettre lis-tu là?

PROTÉE.

Avec la permission de votre seigneurie, c'est une lettre de Valentin, contenant un mot ou deux de recommandation pour un ami qui est venu me voir de sa part.

ANTONIO.

Prête-moi cette lettre, que je voie les nouvelles qu'elle contient.

PROTÉE.

Elle ne renferme aucune nouvelle, mon père: Valentin m'écrit seulement qu'il est heureux, comblé de témoignages d'affection et honoré chaque jour des bonnes grâces de l'empereur; il fait des vœux pour que je vienne me réunir à lui et partager sa fortune.

ANTONIO.

Et comment ce vœu est-il accueilli par toi?

PROTÉE.

Comme un souhait dont la réalisation dépend de la volonté de votre seigneurie, et non des désirs d'un ami.

ANTONIO.

Ma volonté est assez d'accord avec son désir. Ne te demande pas pourquoi je procède d'une manière aussi subite; car ce que je veux, je le veux, et tout est dit. J'ai décidé que tu passerais quelque temps avec Valentin à la cour de l'empereur; tu recevras de moi l'allocation que lui fait sa famille. Sois prêt à partir dès demain: point de représentations; mon ordre est formel.

PROTÉE.

Mon père, je ne puis être prêt dans un intervalle aussi court; veuillez m'accorder un ou deux jours de délai.

ANTONIO.

Écoute, les objets dont tu as besoin partiront après toi; point de délai; tu partiras demain. Viens, Panthino, tu t'occuperas de tout préparer pour son départ.

ANTONIO *et* PANTHINO *sortent.*

PROTÉE.

Ainsi je fuyais le feu dans la crainte de me brûler, et je suis tombé dans la mer où je me noie. Je ne voulais pas montrer à mon père la lettre de Julie, craignant qu'il ne désapprouvât ma flamme; et c'est dans les motifs mêmes par lesquels je m'excusais qu'il a puisé les moyens les plus contraires à mon amour. O comme cet amour naissant ressemble à la beauté incertaine d'une journée d'avril! un moment laisse voir le soleil dans toute sa splendeur, et l'instant d'après un nuage couvre tout.

PANTHINO *rentre.*

PANTHINO.

Seigneur Protée, votre père vous demande; il est pressé; veuillez donc venir, je vous prie.

PROTÉE

C'est cela; mon cœur y consent, et pourtant mille fois je l'entends qui me dit: Non.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. Un appartement du palais ducal.

Entrent VALENTIN *et* L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR.

Seigneur, votre gant.

VALENTIN.

Celui-ci n'est pas à moi, j'ai mis les miens; laisse-moi le voir pourtant; ah! donne-le-moi, c'est le mien. Doux ornement qui pares une main divine! ah! Silvie! Silvie!

L'ÉCLAIR, *se mettant à crier.*

Dona Silvie! dona Silvie!

VALENTIN.

Qu'as-tu donc, drôle?

L'ÉCLAIR.

Elle ne peut nous entendre, seigneur

VALENTIN.

Qui t'a dit de l'appeler?

L'ÉCLAIR.

Vous-même, seigneur, ou je me trompe fort.

VALENTIN.

Tu es un peu trop prompt.

L'ÉCLAIR.

Et pourtant il n'y a pas long-temps que vous me reprochiez d'être trop lent.

VALENTIN.

Dis-moi, connais-tu dona Silvie?

L'ÉCLAIR.

Celle que vous aimez?

VALENTIN.

Comment sais-tu que j'aime?

L'ÉCLAIR.

Voici à quels signes je l'ai reconnu : d'abord, vous avez appris, à l'instar du chevalier Protée, à croiser les bras d'un air sombre, à moduler un chant d'amour, comme un rouge-gorge ; à vous promener seul comme un pestiféré ; à gémir comme un écolier qui a perdu son A B C ; à pleurer comme une jeune fille qui vient d'enterrer sa grand'mère ; à jeûner comme un homme mis à la diète ; à veiller comme quelqu'un qui craint d'être volé; à parler d'une voix piteuse, comme un pauvre à la Toussaint Autrefois votre rire était bruyant comme le chant du coq ; quand vous marchiez, c'était d'un pas de lion ; vous ne jeûniez qu'après dîner ; vous n'étiez triste que lorsque vous étiez sans argent; maintenant une maîtresse vous a métamorphosé de telle sorte, que, lorsque je vous regarde, c'est à peine si je reconnais en vous mon maître.

VALENTIN.

Est-ce que toutes ces choses s'aperçoivent dans moi?

L'ÉCLAIR.

Elles s'aperçoivent toutes en dehors de vous.

VALENTIN.

Comment cela?

L'ÉCLAIR.

Ces folies sont dans vous; vous leur servez, pour ainsi dire, de vase, à travers lequel on les voit briller comme l'eau dans un urinaire; si bien qu'il n'est pas un de ceux qui vous voient qui ne puisse, aussi bien qu'un médecin, juger de votre maladie

VALENTIN.

Mais dis-moi, connais-tu dona Silvie?

L'ÉCLAIR.

Celle que vous regardez tant lorsqu'elle est à table?

VALENTIN.

As-tu remarqué cela? C'est elle dont je veux parler.

L'ÉCLAIR.

Ma foi, seigneur, je ne la connais pas.

VALENTIN.

Tu as remarqué que je la regardais; et cependant tu ne la connais pas?

L'ÉCLAIR.

N'est-elle pas disgracieuse, seigneur

VALENTIN.

Elle est moins pleine de beauté encore que de grâce.

L'ÉCLAIR.

Je le sais.

VALENTIN.

Que sais-tu?

L'ÉCLAIR.

Qu'elle est moins belle encore qu'elle n'est dans vos bonnes grâces.

VALENTIN.

Je veux dire que sa beauté est exquise, mais sa grâce infinie.

L'ÉCLAIR.

C'est parce que l'une est une beauté peinte, et l'autre une grâce qui ne compte plus.

VALENTIN.

Comment, peinte? comment, qui ne compte plus?

L'ÉCLAIR.

Ma foi, seigneur, elle est tellement peinte pour paraître belle, que personne ne fait cas de sa beauté.

VALENTIN.

Pour qui me prends-tu donc, moi qui en fais grand cas?

L'ÉCLAIR.

Vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle est enlaidie.

VALENTIN.

Depuis quand est-elle enlaidie?

L'ÉCLAIR.

Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN.

Je l'ai aimée du moment où je l'ai vue; et cependant je la trouve toujours belle.

L'ÉCLAIR.

Si vous l'aimez, vous ne pouvez la voir.

VALENTIN.

Pourquoi?

L'ÉCLAIR.

Parce que l'amour est aveugle. Oh! que n'avez-vous mes yeux, ou que les vôtres ne voient-ils aussi clair que lorsque vous reprochiez au seigneur Protée d'aller sans jarretières!

VALENTIN

Que verrais-je alors?

L'ÉCLAIR.

Votre folie actuelle, et l'extrême laideur de votre maîtresse; car le seigneur Protée, étant amoureux, n'y voyait pas pour attacher ses chausses; et vous, depuis que vous l'êtes, vous n'y voyez pas pour mettre les vôtres.

VALENTIN.

A ce compte, drôle, tu dois être amoureux, car ce matin tu n'y voyais pas pour brosser mes souliers.

L'ÉCLAIR.

C'est que, voyez-vous, j'étais amoureux de mon lit; je vous remercie de m'avoir puni de mon amour par les étrivières; cela me donne plus de hardiesse pour vous tancer sur le vôtre.

VALENTIN.

En résumé, je lui suis attaché

L'ÉCLAIR.

Que n'êtes-vous appareillés ! votre affection cesserait bientôt.

VALENTIN.

Hier soir elle m'a ordonné d'écrire des vers adressés à une personne qu'elle aime.

L'ÉCLAIR.

Et les avez-vous écrits?

VALENTIN.

Certainement

L'ÉCLAIR.

Sont-ils passables?

VALENTIN.

J'ai fait de mon mieux; chut! la voici.

Entre SILVIE.

L'ÉCLAIR, *à part.*

O demande excellente! ô marionnette fieffée! ne va-t-il pas maintenant lui servir d'interprète!

VALENTIN.

Ma dame et souveraine maîtresse, mille bonjours.

L'ÉCLAIR, *à part.*

Elle va lui offrir en retour un million de minauderies.

SILVIE.

Seigneur Valentin, mon serviteur, je vous en donne deux mille.

L'ÉCLAIR, *à part.*

Ce serait à lui à lui payer l'intérêt; et c'est elle qui le lui paie.

VALENTIN, *présentant un papier à Silvie.*

Conformément à vos ordres, j'ai écrit la lettre adressée au mystérieux ami que vous ne nommez pas. C'est une tâche qui me répugnait, et je ne l'ai accomplie que pour vous obéir.

SILVIE, *prenant le papier.*

Je vous remercie, aimable serviteur; cette lettre est fort bien tournée.

VALENTIN.

Croyez-moi, madame, elle m'a coûté beaucoup; car, ne sachant à qui elle s'adressait, j'ai écrit au hasard, et sans trop savoir ce que je faisais.

SILVIE.

Peut-être trouvez-vous trop grande la peine que vous vous êtes donnée.

VALENTIN.

Non, madame; si cela peut vous obliger, commandez-moi, j'en écrirai mille fois autant; et cependant...

SILVIE.

Jolie période! je devine ce qui va suivre, et cependant je ne le dirai pas; et cependant cela m'est fort indifférent; (*lui présentant le papier*) et cependant reprenez ceci; et cependant je vous remercie, mon intention étant de ne plus vous importuner à l'avenir.

L'ÉCLAIR, *à part.*

Et cependant je vous importunerai encore, sans compter bien d'autres cependant.

VALENTIN.

Que voulez-vous dire, madame? Le style vous en déplairait-il?

SILVIE.

Non; je trouve vos vers fort spirituels; mais puisque vous les avez écrits à contre-cœur, reprenez-les, tenez.

VALENTIN.

Madame, ils sont pour vous.

SILVIE.

Oui, je sais, seigneur, que vous les avez écrits à ma demande; mais je n'en veux point, ils sont pour vous. Je les aurais voulu plus passionnés.

VALENTIN.

Si vous le permettez, madame, j'en écrirai d'autres.

SILVIE.

Quand vous les aurez écrits, lisez-les pour l'amour de moi; s'ils vous plaisent, c'est bien; s'ils ne vous plaisent pas, c'est encore bien.

VALENTIN.

S'ils me plaisent, madame, quoi alors?

SILVIE.

Eh bien! s'ils vous plaisent, gardez-les pour votre peine. Sur ce, bonsoir, mon serviteur.

SILIE *sort.*

L'ÉCLAIR.

O jeu de mots caché, inscrutable, invisible, comme le nez au milieu du visage, ou la girouette sur un clocher: mon maître lui fait la cour, et elle apprend à son adorateur, de son élève qu'il était, à devenir son maître. O l'excellente idée! en fut-il jamais une meilleure?

Elle fait de mon maître un scribe, ô le bon tour!
Pour s'écrire à lui-même une lettre d'amour.

VALENTIN.

Eh bien! sur quoi raisonnes-tu donc à part toi?

L'ÉCLAIR.

A moi la rime seulement, à vous la raison.

VALENTIN.

Quelle raison?

L'ÉCLAIR.

Celle qu'il vous faut avoir pour ervir d'interprète à madame Silvie.

VALENTIN.

Envers qui?

L'ÉCLAIR.

Envers vous-même. Elle vous fait l'amour par chiffres.

VALENTIN.

Par quels chiffres?

L'ÉCLAIR.

Par lettres, aurais-je dû dire.

VALENTIN.

Mais elle ne m'a point écrit

L'ÉCLAIR.

A quoi bon, puisqu'elle vous a fait vous écrire

à vous-même ! Ne comprenez-vous pas la plaisanterie ?

VALENTIN.

Non, vraiment.

L'ÉCLAIR.

Ce n'est guère croyable. Avez-vous remarqué l'intérêt qu'elle mettait en vous parlant ?

VALENTIN.

Elle ne m'a dit que des paroles de colère.

L'ÉCLAIR.

Mais elle vous a donné une lettre.

VALENTIN.

C'est la lettre que j'ai écrite pour son ami.

L'ÉCLAIR.

Cette lettre, elle vous l'a remise ; et les choses en sont restées là

VALENTIN.

Dieu veuille qu'il n'y ait rien de pis là-dessous !

L'ÉCLAIR.

C'est comme je vous le dis, je vous en donne ma parole.

Vous écririez souvent ; mais elle, soit pudeur,
Soit pour mieux conserver le secret de son cœur,
Elle a, par un doux stratagème,
Voulu que son amant s'écrivît à lui-même.

Je vous répète cela tel que je l'ai lu, car je l'ai vu dans un livre. A quoi rêvez-vous là, seigneur? voici l'heure du dîner.

VALENTIN.

J'ai dîné.

L'ÉCLAIR.

C'est possible ; mais, voyez-vous, l'amour est un caméléon qui peut vivre d'air ; moi j'ai besoin de ma ration, et il me faut une nourriture solide ; oh ! ne soyez pas comme votre maîtresse : laissez-vous émouvoir.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Vérone. Un appartement dans la maison de Julie

Entrent PROTÉE *et* JULIE.

PROTÉE.

Calmez-vous, douce Julie.

JULIE.

Il le faut bien, puisque la chose est sans remède.

PROTÉE.

Aussitôt qu'il me sera possible, je reviendrai.

JULIE.

Si vous ne changez pas, vous reviendrez plus tôt : prenez ce gage et gardez-le en souvenir de votre Julie.

Elle lui donne une bague

PROTÉE.

Nous ferons donc un échange : prenez cet anneau.

Il lui donne un anneau.

JULIE.

Et scellons ce traité par un saint baiser

Ils s'embrassent.

PROTÉE.

Voici ma main en témoignage de mon inaltérable constance ; et si jamais il m'arrive de laisser passer un seul instant du jour sans soupirer pour vous, ô Julie ! puisse, l'instant d'après, quelque malheur funeste me punir de cet oubli de mon amour ! Mon père m'attend ; ne me répondez pas ; voici l'heure de la marée, non la marée de mes larmes ; celle-là me retiendrait plus long-temps que je ne dois : adieu, Julie.

JULIE *sort*

PROTÉE, *continuant.*

Quoi ! partir sans m'adresser une parole ? Oui, ainsi doit agir l'amour véritable ! il ne peut parler ; car la sincérité se manifeste par des actes plus que par des paroles.

Entre PANTHINO.

PANTHINO.

Seigneur Protée, on vous attend.

PROTÉE.

Va, je te suis, je te suis. Cruelle séparation, qui rend muets de malheureux amans !

Ils sortent

SCÈNE III.

Même ville. Une rue.

LANCE.

Entre LANCE *avec un chien qu'il tient en laisse.*

Ma foi, il s'écoulera une heure avant que j'aie fini de pleurer ; toute la race des Lance a ce défaut-là ; j'ai reçu ma part d'héritage comme l'enfant prodigue, et voilà que je vais accompagner le seigneur Protée à la cour de l'empereur. Je crois que mon chien Crab est bien le naturel de chien le plus dur qu'il soit au monde. Ma mère pleurait, mon père gémissait, ma sœur sanglotait, notre servante hurlait, notre chatte se tordait les mains, enfin toute notre maison était dans la perplexité la plus grande ; eh bien ! le croiriez-vous, ce chien au cœur de rocher n'a pas versé une larme ; c'est un marbre, vous dis-je, un vrai caillou, et il n'y a pas plus de pitié en lui que dans un chien. Un juif aurait pleuré en voyant notre séparation. Ma grand'mère, qui n'a point d'yeux, a pleuré au point que les larmes l'empêchaient de voir. Tenez, je vais vous montrer comment la chose s'est passée : supposons que ce soulier soit mon père ; non, c'est le soulier gauche qui est mon père... non, non, le soulier gauche est ma mère ; mais non, cela ne se peut pas... mais si, c'est bien cela, c'est bien cela ; c'est celui qui a la plus mauvaise semelle ; ce soulier troué est donc ma mère, et celui-ci est mon père ; parbleu, m'y voilà ; maintenant, monsieur, ce bâton est ma sœur, car, voyez-vous, elle est blanche comme un lis et mince comme une baguette ; ce chapeau est Annette notre servante ; je suis le chien ; non, le chien est lui-même, et je suis le chien ; oh ! le chien

est moi, et je suis moi-même; oui, c'est cela, c'est cela. Pour lors, je m'approche de mon père: *Père, votre bénédiction!* Alors le soulier pleure tellement que les larmes lui coupent la voix; alors, j'embrasse mon père, et le voilà qui fond en larmes; puis je vais à ma mère (la bonne femme, si elle pouvait parler à présent!); fort bien, je l'embrasse; parbleu, c'est cela, voilà bien sa respiration qui va et vient avec effort. Maintenant, je vais trouver ma sœur, l'entendez-vous gémir? eh bien! le chien, pendant tout ce temps-là, ne verse pas une larme, n'articule pas une parole, tandis que moi, vous voyez comme j'arrose la poussière de mes pleurs.

Entre PANTHINO.

PANTHINO.

Lance, détale, détale; à bord! ton maître est embarqué; il faut te hâter de le rejoindre à force de rames. Qu'as-tu donc? Pourquoi pleures-tu, l'ami? Détale, grosse bête; tu perdras la marée pour peu que tu tardes encore.

LANCE.

Que m'importe de perdre la marée? Il n'en est point de plus impitoyable.

PANTHINO.

Que veux-tu dire?

LANCE.

Je parle de l'*amarré* que voici, de Crab, mon chien, que je tiens en laisse.

PANTHINO.

Imbécile, je veux dire que tu perdras le flux; en perdant le flux tu perds ton voyage; en perdant ton voyage tu perds ton maître; en perdant ton maître, tu perds ta place: pourquoi me fermes-tu la bouche?

LANCE.

De peur que tu ne perdes ta langue dans ce flux de paroles: perdre le flux, mon voyage, mon maître et ma condition? Le flux! eh! mon cher, quand la rivière serait à sec, je puis la remplir avec mes larmes; quand le vent serait complètement abattu, mes soupirs suffiraient pour enfler les voiles.

PANTHINO.

Allons, décampe; on m'a envoyé t'appeler.

LANCE.

Appelle-moi comme il te plaira.

PANTHINO.

Veux-tu me suivre?

LANCE.

Eh bien, je te suis.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Milan. Un appartement du palais ducal.

Entrent VALENTIN, SILVIE, THURIO *et* L'ÉCLAIR.

SILVIE *à Valentin.*

Cavalier servant...

VALENTIN.

Maîtresse?

L'ÉCLAIR, *bas à Valentin.*

Maître, seigneur Thurio vous fait mauvaise mine

VALENTIN.

Je le sais; c'est par amour.

L'ÉCLAIR.

Ce n'est pas par amour pour vous.

VALENTIN.

Pour ma maîtresse sans doute.

L'ÉCLAIR.

A votre place, je l'assommerais.

SILVIE, *à Valentin.*

Cavalier servant, vous êtes triste!

VALENTIN.

En effet, madame, je le parais.

THURIO.

Vous paraissez donc ce que vous n'êtes pas?

VALENTIN.

C'est possible.

THURIO.

Ainsi vous dissimulez?

VALENTIN.

Vous de même.

THURIO.

Que semblé-je donc que je ne sois pas?

VALENTIN.

Sage.

THURIO.

Et que suis-je donc sans le paraître?

VALENTIN.

Fou.

THURIO.

Et sur quoi jugez-vous de ma folie?

VALENTIN.

Sur votre mise.

THURIO.

Je suis vêtu d'un manteau doublé.

VALENTIN.

En ce cas, il y a en vous double folie.

THURIO.

Que voulez-vous dire?

SILVIE.

Eh quoi! vous vous fâchez, seigneur Thurio! vous changez de couleur.

VALENTIN.

Cela doit lui être permis, madame; c'est une espèce de caméléon.

THURIO.

Plus disposé à boire votre sang qu'à vivre dans votre atmosphère.

VALENTIN.

Vous avez dit, seigneur?

THURIO.

Et terminé, pour le moment.

VALENTIN.

Je le savais, seigneur; vous finissez toujours avant d'avoir commencé.

SILVIE.

Voilà, messieurs, une brillante salve de paroles et un feu bien nourri.

VALENTIN.

C'est vrai, madame; grâces vous en soient rendues.

SILVIE.

A moi, cavalier servant?

VALENTIN.

A vous, belle dame; c'est vous qui avez commandé le feu. Sir Thurio emprunte son esprit aux regards de votre seigneurie, et dépense généreusement en votre compagnie ce qu'il vous a emprunté.

THURIO.

Seigneur, si dans votre dépense de paroles vous prétendez me tenir tête, j'aurai bientôt mis votre esprit en faillite.

VALENTIN.

Je le sais, seigneur; vous tenez banque de paroles, et c'est tout ce que vous avez à donner à vos gens; car on voit au triste état de leur livrée que vous ne les payez que de mots.

SILVIE.

Assez, messieurs, assez; voici mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC.

Ma fille, je vois qu'on vous assiége de près. Seigneur Valentin, votre père est en bonne santé. Que direz-vous si je vous annonce une lettre de vos amis, pleine de nouvelles excellentes?

VALENTIN.

Seigneur, j'accueillerai avec reconnaissance toute nouvelle heureuse venue de leur part.

LE DUC.

Connaissez-vous don Antonio, votre compatriote?

VALENTIN.

Oui, monseigneur; je le connais pour un homme de mérite, jouissant d'une haute réputation, et qui la justifie.

LE DUC.

N'a-t-il pas un fils?

VALENTIN.

Oui, monseigneur, un fils qui mérite de tout point l'honneur d'avoir un tel père.

LE DUC.

Vous le connaissez?

VALENTIN.

Je le connais comme moi-même; car depuis notre enfance nous avons conversé et vécu ensemble: quoique moi-même je n'aie été qu'un paresseux, et que j'aie négligé de mettre le temps à profit pour revêtir mon âge mûr d'une angélique perfection, il n'en a pas été de même de Protée, car c'est ainsi qu'il se nomme. Il a utilement employé ses journées; il est jeune par l'âge, mais vieux par l'expérience; sa tête est verte encore, mais son jugement est mûr; en un mot (car son mérite est bien au-dessus de tous les éloges que je pourrais lui donner), il ne lui manque rien pour la figure et l'esprit, et il a toutes les grâces d'un cavalier parfait.

LE DUC.

Diantre! s'il ne dément pas cet éloge, il est aussi digne de l'amour d'une impératrice qu'il est apte à devenir le conseiller d'un empereur. Eh bien! seigneur, ce gentilhomme est arrivé à ma cour, recommandé par de grands potentats, et il se propose d'y passer quelque temps. Je pense que cette nouvelle ne vous sera pas désagréable.

VALENTIN.

Si j'avais eu une chose à désirer, c'eût été sa présence.

LE DUC.

Faites-lui donc un accueil conforme à son mérite, Silvie, car c'est à vous que je parle, et vous aussi, seigneur Thurio. Quant à Valentin, il n'a pas besoin de mes exhortations. Je vais vous l'envoyer sur-le-champ.

LE DUC *sort*.

VALENTIN, *à Silvie*.

C'est l'homme qui, ainsi que je l'ai dit à votre seigneurie, serait venu ici avec moi, si sa maîtresse n'avait retenu ses yeux prisonniers dans ses regards de cristal.

SILVIE.

Il est probable que si maintenant elle leur a donné la liberté, c'est qu'elle a engagé ailleurs sa foi.

VALENTIN.

Non, madame; j'ai la certitude qu'elle les retient captifs.

SILVIE.

Alors il est aveugle, et, dans ce cas, comment a-t-il pu trouver son chemin jusqu'à vous?

VALENTIN.

Vous savez, madame, que l'amour a vingt paires d'yeux.

THURIO.

On prétend qu'il n'en a pas du tout.

VALENTIN.

Pour voir des amans comme vous, Thurio. Sur un objet déplaisant l'amour ferme les yeux.

Entre PROTÉE.

SILVIE.

Assez, assez; voici venir notre gentilhomme.

VALENTIN.

Sois le bien venu, mon cher Protée! Madame, je vous supplie de confirmer mon accueil par quelque faveur spéciale.

SILVIE.

Son mérite lui est garant du plaisir que fait ici sa présence, si c'est l'homme dont vous avez souvent désiré apprendre des nouvelles.

VALENTIN.

Madame, c'est lui. Belle dame, daignez permettre qu'il partage avec moi l'honneur de servir votre seigneurie

SILVIE.

Ce serait une maîtresse trop humble pour un serviteur si haut placé.

PROTÉE.

Loin de là, belle dame, le serviteur est trop chétif pour espérer un regard d'une maîtresse si digne.

VALENTIN, *à Protée*.

Laisse là toutes ces protestations d'humilité. (*A Silvie.*) Belle dame, acceptez-le pour votre serviteur.

PROTÉE.

Je mettrai tout mon orgueil à remplir les devoirs que ce titre m'impose.

SILVIE.

L'accomplissement du devoir trouve toujours sa récompense ; serviteur, soyez le bien venu au service d'une maîtresse indigne.

PROTÉE.

Il aurait ma vie ou moi la sienne, tout autre que vous qui en dirait autant.

SILVIE.

Que vous êtes le bien venu?

PROTÉE.

Que vous êtes indigne.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur votre père, madame, désire vous parler.

SILVIE.

Je vais le rejoindre.

LE DOMESTIQUE *sort*.

SILVIE, *continuant*.

Accompagnez-moi, seigneur Thurio. Mon nouveau serviteur, recevez derechef mon sincère accueil ; je vous laisse causer de vos affaires ; quand vous aurez fini, j'espère vous revoir.

PROTÉE.

Nous irons tous deux présenter nos devoirs à votre seigneurie.

SILVIE, THURIO *et* L'ÉCLAIR *sortent*.

VALENTIN.

Maintenant, dis-moi comment se portent tous ceux que tu viens de quitter.

PROTÉE.

Tes amis se portent bien et te présentent leurs complimens.

VALENTIN.

Et les tiens?

PROTÉE.

Je les ai laissés tous en bonne santé.

VALENTIN.

Comment se porte la dame de tes pensées, et comment va ton amour?

PROTÉE.

Mes confidences d'amour t'ennuyaient autrefois. Je sais que tu n'aimes pas ces conversations-là.

VALENTIN.

Tu dis vrai, Protée; mais je suis bien changé. L'amour m'a cruellement fait expier mes dédains. Régnant sur toutes mes pensées en maître absolu, il m'a infligé des jeûnes amers, les gémissemens de la pénitence; j'ai la nuit versé des larmes, et le jour exhalé des soupirs douloureux. Pour punir mon mépris de l'amour, l'amour a de mes yeux captifs exilé le sommeil et les a fait veiller sur les afflictions de mon cœur. O mon cher Protée, c'est un maître puissant que l'amour; il m'a humilié au [illegible], je l'avoue, je ne trouve pas de souffrance qui égale ses châtimens, point de joies sur la terre comparables au bonheur de le servir! Maintenant je veux que l'amour soit mon unique entretien; je puis déjeuner, dîner, souper et dormir sur le seul nom de l'amour.

PROTÉE.

En voilà assez, je lis dans tes yeux ta bonne fortune; la personne que je viens de voir est-elle l'idole que tu adores ainsi?

VALENTIN.

C'est elle-même; n'est-elle pas un ange du ciel?

PROTÉE.

Non; mais elle est une merveille terrestre.

VALENTIN.

Dis donc divine.

PROTÉE.

Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN.

Oh! flatte-moi! l'amour se complaît à exalter l'objet aimé.

PROTÉE.

Quand j'étais malade, tu m'administrais de déplaisantes pilules; je dois en faire autant pour toi.

VALENTIN.

Eh bien! dis sur elle la vérité : si elle n'est pas divine, avoue du moins qu'elle est la première entre toutes les femmes, la souveraine de toutes les créatures de la terre.

PROTÉE.

A l'exception de ma maîtresse.

VALENTIN.

Cher ami, n'en excepte personne, à moins que tu ne trouves à redire à mon amour.

PROTÉE.

N'ai-je pas raison de préférer celle que j'aime?

VALENTIN.

Je vais la relever encore à tes propres yeux. Elle aura l'insigne honneur de porter la queue de la robe de ma souveraine, dans la crainte que la terre indigne ne vienne à baiser son vêtement, et qu'enorgueillie d'une telle faveur, elle ne dédaigne de fournir ses sucs nourriciers aux fleurs de l'été, et ne rende ainsi l'hiver éternel.

PROTÉE.

Mon cher Valentin, quelles gasconnades tu nous fais là!

VALENTIN.

Pardonne-moi, Protée; tout ce que je pourrais dire n'est rien, comparé à celle dont le mérite efface tous les autres mérites; elle est unique.

PROTÉE.

Alors laisse-la pour ce qu'elle est.

VALENTIN.

Non pas, pour le monde entier : Protée, elle est à moi; et moi, je m'estime aussi riche par la possession d'un tel joyau que si je possédais vingt océans, dont tous les grains de sable seraient des perles, l'eau du nectar, et les rochers de l'or pur. Pardonne-moi de ne pas m'occuper de toi, absorbé que je suis par mon amour. Elle est sortie accompagnée de mon sot rival, dont son père fait cas uniquement à cause de ses grandes richesses;

il faut que j'aille les rejoindre : car tu sais que l'amour est jaloux.

PROTÉE.

Mais elle t'aime?

VALENTIN.

Oui, j'ai sa foi, elle a la mienne. Nous avons déjà arrêté ensemble l'instant de notre mariage, ainsi que le mode adroit de notre fuite : je dois escalader sa fenêtre à l'aide d'une échelle de corde ; enfin tous les moyens sont préparés, tout est prêt pour notre bonheur. Cher Protée, accompagne-moi dans ma chambre, afin de m'aider de tes conseils dans cette affaire.

PROTÉE.

Précède-moi, j'irai te rejoindre ; je vais me rendre au port, où j'ai quelques effets à débarquer ; puis je serai à toi.

VALENTIN.

Tu te dépêcheras.

PROTÉE.

Oui

VALENTIN *sort.*

PROTÉE, *continuant*

Comme une chaleur en fait cesser une autre, comme un clou chasse un autre clou ; c'est ainsi qu'un nouvel objet m'a fait perdre le souvenir de mon premier amour. Dois-je accuser mes yeux, ou les éloges de Valentin, ou les perfections de cette beauté nouvelle, ou mon inconstance, de ce trouble de ma raison? Elle est belle; ne l'est-elle pas aussi Julie que j'aime? ou plutôt que j'aimais; car maintenant mon amour est fondu comme par un dégel, et semblable à une figure de cire présentée au feu, il n'a plus conservé aucune empreinte de ce qu'il était. Il me semble que mon amitié pour Valentin s'est refroidie, et que je ne l'aime plus comme autrefois. Ah ! j'aime trop, beaucoup trop sa maîtresse, et voilà pourquoi, lui, je l aime si peu. Si j'adore ainsi cette femme à la première vue, que sera-ce donc quand j'aurai pu l'apprécier davantage? Je n'ai encore vu, pour ainsi dire, que son portrait, et cette vue a suffi pour éblouir les yeux de ma raison ; mais quand je contemplerai ses perfections, j'en deviendrai nécessairement aveugle. Si je le puis, je réprimerai mon coupable amour, sinon je mettrai tout en usage pour la posséder.

Il sort.

SCÈNE V.

Même ville. Une rue.

Entrent L'ÉCLAIR *et* LANCE.

L'ÉCLAIR.

Lance ! par ma probité, tu es le bien venu à Milan !

LANCE.

Ne te parjure pas, aimable jeune homme, car je ne suis pas le bien venu ; j'ai toujours pensé qu'un homme n'est jamais totalement ruiné que lorsqu'il est pendu, et qu'il n'est le bien venu quelque part que lorsque son écot est payé, et que l'hôtesse lui fait bon accueil.

L'ÉCLAIR.

Allons, maître fou, tu vas venir avec moi au cabaret, où, pour un écot de cinq pences, tu recevras cinq mille bons accueils. Mais dis-moi, comment ton maître et madame Julie se sont-ils quittés ?

LANCE.

Ma foi, après s'être abordés tout de flamme, ils se sont quittés en riant.

L'ÉCLAIR.

Mais l'épousera-t-elle?

LANCE

Non.

L'ÉCLAIR.

Quoi donc? L'épousera-t-il?

LANCE.

Pas davantage.

L'ÉCLAIR.

Ils ont donc rompu?

LANCE.

Il n'y a rien de rompu en eux ; ils sont aussi entiers qu'auparavant.

L'ÉCLAIR.

Mais où en sont les choses?

LANCE.

Je vais te le dire. Quand tout va bien pour lui, tout va bien pour elle.

L'ÉCLAIR.

Je ne te comprends pas. Quel âne insupportable tu es!

LANCE.

Insupportable ! Tu es plus difficile que ma canne.

L'ÉCLAIR.

Comment cela?

LANCE.

Tiens, regarde, je m'appuie sur elle, et elle me soutient.

L'ÉCLAIR.

Elle te soutient effectivement.

LANCE.

Eh bien! soutenir et supporter, c'est tout un.

L'ÉCLAIR.

Mais, dis-moi la vérité : ce mariage se fera-t-il ?

LANCE.

Demande à mon chien : s'il dit oui, le mariage se fera ; s'il dit non, il se fera également ; s'il remue la queue et ne dit rien, il se fera encore.

L'ÉCLAIR.

La conclusion de tout cela, c'est que le mariage aura lieu.

LANCE.

Tu n'obtiendras ce secret de moi qu'en paraboles.

L'ÉCLAIR.

C'est encore fort heureux que je l'obtienne ainsi. Mais, Lance, que dis-tu de voir mon maître devenu amoureux fou ?

LANCE.

Je ne l'ai jamais connu autrement.

L'ÉCLAIR.

Autrement qu'quoi?

LANCE.

Que fou, comme tu le représentes.

L'ÉCLAIR.

Nigaud! tu m'interprètes mal.

LANCE.

Imbécile, ce n'est pas de toi, mais de ton maître que je parle

L'ÉCLAIR.

Je te dis que mon maître est un amoureux des plus chauds.

LANCE.

Quand il en devrait brûler, peu m'importe. Si tu veux venir avec moi au cabaret, fort bien; sinon, tu es un Hébreu, un Juif, et tu ne mérites pas le nom de chrétien.

L'ÉCLAIR.

Pourquoi?

LANCE.

Parce que tu n'as pas assez de charité pour accompagner un chrétien au cabaret. Veux-tu venir?

L'ÉCLAIR.

A ton service.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Même ville. Un appartement du palais.

Entre PROTÉE.

PROTÉE.

En quittant ma Julie, je me parjure; en aimant la belle Silvie, je me parjure; en trahissant mon ami, je me parjure, et le dieu qui m'imposa mon premier serment est celui-là même qui me pousse à cette triple déloyauté. L'amour me fit jurer, l'amour me fait rétracter mon serment. O amour! doux conseilleur! si tu as péché, moi, ton sujet, séduit par toi, apprends-moi à excuser ma faute. J'adorais d'abord une étoile scintillante; mais maintenant j'adore un céleste soleil. Des vœux imprudens peuvent être prudemment rétractés; et il manque d'intelligence celui qui n'a pas le courage d'apprendre à son intelligence à échanger le mauvais contre le mieux.— Qu'oses-tu dire, langue irrespectueuse? Qualifier de mauvaise celle dont tu proclamas si souvent la souveraineté avec des milliers de protestations chaleureuses! Je ne puis cesser d'aimer; et cependant je le fais; mais je cesse d'aimer là où je devrais aimer. Je perds tout à la fois et Julie et Valentin je ne puis les conserver qu'en renonçant à moi-même; si je les perds, pour compenser leur perte, je trouve à la place de Valentin, moi-même, et au lieu de Julie, Silvie. Je me suis plus cher à moi-même que ne peut me l'être un ami; l'amour est le plus précieux de tous les biens; et comparée à Silvie, je vous en prends à témoins, ô cieux qui la fîtes si belle! Julie n'est qu'une noire Éthiopienne. Je veux oublier que Julie est vivante, et me rappeler seulement que mon amour pour elle est mort. Je ne veux plus voir dans Valentin qu'un ennemi, et j'aurai dans Silvie une amie bien plus chère. Je ne puis maintenant me montrer constant à moi-même qu'en usant de quelque perfidie à l'égard de Valentin.— Cette nuit il se propose d'escalader, à l'aide d'une échelle de corde, la fenêtre de la chambre de la céleste Silvie; il m'a pris pour son confident, moi son rival. Je vais donner avis au père de Silvie de leur projet de fuite mystérieuse; furieux, il bannira Valentin, car il prétend donner Thurio pour époux à sa fille; mais Valentin une fois parti, je trouverai bien le moyen de traverser adroitement les stupides desseins de Thurio. Amour, prête-moi des ailes pour mettre promptement à exécution mon projet, comme tu m'as prêté de l'intelligence pour le concevoir.

Il sort.

SCÈNE VII

Vérone. Une chambre dans la maison de Julie.

Entrent JULIE *et* LUCETTE.

JULIE.

Conseille-moi, Lucette; viens à mon aide, ma bonne Lucette. Toi qui es la tablette sur laquelle toutes mes pensées sont visiblement empreintes et gravées, je t'en conjure par l'amitié que tu me portes, conseille-moi; dis-moi par quel moyen compatible avec mon honneur je puis entreprendre un voyage pour aller rejoindre mon fidèle Protée.

LUCETTE.

Hélas! la route est ennuyeuse et longue.

JULIE.

Un pèlerin qu'anime un vrai dévouement peut, sans fatigue, parcourir de ses pas débiles des royaumes entiers; à plus forte raison moi qui ai pour voler les ailes de l'amour, et alors qu'il s'agit de me réunir à un être aussi cher, d'une perfection aussi divine que Protée.

LUCETTE.

Attendez plutôt que Protée soit de retour.

JULIE.

Oh! ne sais-tu pas que ses regards sont l'aliment de mon ame? Aie pitié de la disette que j'ai endurée depuis si long-temps; si tu connaissais le sentiment intime de l'amour, tu songerais autant à allumer du feu avec de la neige, qu'à éteindre le feu de l'amour avec des paroles.

LUCETTE.

Je ne cherche point à éteindre le feu ardent de votre amour, mais à en modérer la chaleur, afin qu'il ne brûle pas au-delà des limites de la raison.

JULIE.

Plus tu lui susciteras d'obstacles, plus il brûlera; le ruisseau qui coule avec un doux murmure, si l'on veut arrêter son onde, mugit avec impatience; mais si on le laisse suivre librement son cours, il caresse d'un bruit harmonieux l'émail de ses cailloux, baise avec amour tous les arbustes qu'il rencontre dans son pèlerinage, et après

s'être joué dans mille détours, il va se jeter dans la mer mugissante. Laisse-moi donc partir, et ne tente point d'arrêter mon cours ; je serai aussi patiente que le doux ruisseau ; la marche la plus pénible ne me sera qu'un jeu, jusqu'à ce que les derniers pas m'amènent auprès de mon bien-aimé ; là, oubliant toutes mes fatigues, je me reposerai comme une ame bienheureuse dans les Champs-Élysées.

LUCETTE.

Mais sous quel costume voyagerez-vous ?

JULIE.

Je ne veux point prendre des vêtemens de femme, afin de ne me point exposer aux importunités des hommes libertins. Ma bonne Lucette, prépare-moi des vêtemens qui siéraient à un page de bonne maison.

LUCETTE.

En ce cas, madame, il vous faut couper vos cheveux.

JULIE.

Non, Lucette, je les attacherai avec des cordons de soie, fantastiquement entremêlés de nœuds d'amour sincère. La bizarrerie ne messied pas dans un jeune homme plus âgé que je ne le paraîtrai

LUCETTE.

A quelle mode madame veut-elle que je lui fasse son haut de chausse ?

JULIE

C'est comme si tu disais : Quelle ampleur monsieur veut-il donner à son vertugadin ?

LUCETTE.

Il faudra le porter avec braguettes, madame?

JULIE.

Fi donc, Lucette ; cela aura bien mauvaise grâce.

LUCETTE.

Aujourd'hui, madame, on ne donnerait pas une épingle d'un haut de chausse s'il n'a pas une braguette assez solidement bourrée pour servir de pelote.

JULIE.

Lucette, si tu m'aimes, procure-moi ce que tu jugeras le plus convenable, et du meilleur ton. Mais, dis-moi, ma fille ; que pensera de moi le monde en me voyant entreprendre ce singulier voyage ? je crains que cela ne fasse du scandale.

LUCETTE.

Si vous le pensez, restez chez vous et ne partez pas.

JULIE.

Impossible !

LUCETTE.

Alors partez, et que toute idée de honte s'efface de votre pensée ; si, lorsque vous arriverez, votre voyage fait plaisir à Protée, peu importe à qui en partant vous aurez pu déplaire. J'ai bien peur qu'il ne se montre pas très-satisfait.

JULIE.

C'est là, Lucette, la moindre de mes craintes ; des milliers de sermens, un océan de larmes, et des preuves infinies d'amour, me garantissent un bon accueil de la part de mon Protée.

LUCETTE.

Toutes ces choses sont au service des hommes trompeurs.

JULIE.

Ce sont des hommes vils, ceux qui s'en servent pour un si vil usage ; mais des astres plus vrais ont présidé à la naissance de Protée ; ses paroles sont des contrats, ses sermens des oracles ; son amour est sincère, ses pensées sont pures, ses larmes sont les sincères interprètes de son ame ; et il y a aussi loin de son cœur à l'imposture que du ciel à la terre.

LUCETTE.

Fasse le ciel que vous le trouviez tel en arrivant auprès de lui !

JULIE.

Lucette, si je te suis chère, ne lui fais pas l'injure d'avoir mauvaise opinion de sa loyauté ; aime-le, si tu tiens à mon amitié, et accompagne-moi dans ma chambre, afin de prendre note de tout ce qui me sera nécessaire pour ce voyage tant souhaité. Je laisse à ta disposition tout ce que je possède, ma fortune, mes terres, ma réputation ; je ne te demande en retour que de m'expédier promptement ; viens, point de réponse, et mets-toi sur-le-champ à la besogne ; tout délai m'impatiente !

Elles sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. Une antichambre dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, THURIO *et* PROTÉE.

LE DUC.

Seigneur Thurio, laissez-nous un instant, je vous prie ; nous avons à conférer ensemble sur des objets particuliers

THURIO *sort.*

LE DUC, *continuant.*

Maintenant Protée, que vouliez-vous me dire ?

PROTÉE.

Mon gracieux seigneur, ce que j'ai à vous révéler, les lois de l'amitié me font un devoir de le taire ; mais quand je songe à la bienveillante faveur dont vous avez daigné m'honorer, tout indigne que j'en suis, ma conscience m'oblige à dévoiler un secret que tous les biens de ce monde ne pourraient m'arracher. Sachez donc, digne prince

que Valentin, mon ami, se propose, cette nuit, de vous enlever votre fille ; il m'a mis dans la confidence du complot. Je sais que vous avez résolu de donner votre fille charmante à Thurio, qu'elle déteste ; et je ne doute pas que si elle vous était enlevée de cette manière, ce ne fût un coup bien cruel infligé à votre vieillesse. J'ai donc mieux aimé contrarier les projets de mon ami, que de vous en faire mystère, et d'amasser par là sur votre tête une somme de douleurs dont la violence, devenue sans remède, vous causerait un trépas prématuré.

LE DUC.

Protée, je vous remercie de votre loyale sollicitude ; je saurai la reconnaître ; disposez de moi tant que je vivrai. J'ai souvent soupçonné entre eux cet amour, alors qu'ils croyaient avoir endormi ma prudence ; souvent j'ai songé à bannir Valentin de la société de Silvie ainsi que de ma cour ; mais craignant de me tromper dans mes soupçons jaloux, et de déshonorer injustement un homme, malheur que jusqu'à ce jour j'ai su éviter, j'ai continué à lui faire bonne mine, afin d'arriver à découvrir ce qu'aujourd'hui vous venez de me révéler. Ce qui vous prouve mes craintes à cet égard, c'est que, sachant combien il est facile d'égarer la jeunesse, j'ai voulu que ma fille habitât une tour élevée dont j'ai toujours la clef sur moi : par là, je suis assuré contre tout danger d'évasion.

PROTÉE.

Apprenez, noble seigneur, que tout est préparé pour qu'il puisse escalader la fenêtre de sa chambre, et la faire descendre à l'aide d'une échelle de cordes ; le jeune amant est allé se procurer cette échelle, dont il est maintenant muni ; et dans un moment vous allez le voir passer ici ; vous pouvez lui intercepter le passage ; mais, monseigneur, faites-le si adroitement qu'il ne puisse soupçonner la révélation que je vous ai faite ; car c'est par affection pour vous, et non par haine contre mon ami, que je me suis décidé à vous tout découvrir.

LE DUC.

Sur mon honneur, il ne se doutera jamais que j'aie reçu de vous la moindre lumière sur ce sujet.

PROTÉE.

Adieu, seigneur. Voilà Valentin.

Il sort.

Entre VALENTIN.

LE DUC.

Seigneur Valentin, où allez-vous donc si vite ?

VALENTIN.

Avec la permission de votre altesse, un messager m'attend pour porter mes lettres à mes amis, et j'allais les lui remettre.

LE DUC.

Sont-elles de beaucoup d'importance ?

VALENTIN.

Je me borne à y mentionner l'état de ma santé, et le bonheur dont je jouis à votre cour.

LE DUC.

En ce cas, rien n'empêche que vous restiez un moment avec moi ; j'ai à vous parler de certaines affaires qui me touchent de près, et que je dois vous confier. Vous n'ignorez pas, sans doute, que je me proposais de donner la main de ma fille à mon ami Thurio.

VALENTIN.

Je le sais, seigneur ; c'est un parti tout à la fois riche et honorable ; Thurio est un gentilhomme plein de vertus, de générosité, de mérite, et possède toutes les qualités que doit réunir l'époux de votre charmante fille : votre altesse ne saurait-elle faire en sorte qu'elle prenne du goût pour lui ?

LE DUC.

Non, croyez-moi ; elle est capricieuse, morose, revêche, fière, désobéissante, opiniâtre, rebelle à son devoir, oubliant qu'elle est mon enfant, et n'ayant pas pour moi le respect qu'on doit à un père. Je vous avouerai donc qu'après de mûres réflexions, cet orgueil de ma fille lui a enfin aliéné mon affection ; moi qui espérais trouver dans les soins de sa filiale sollicitude la consolation de ma vieillesse, j'ai pris la résolution de me marier, de la bannir de ma présence et de l'abandonner à qui voudra la prendre. Dès lors que sa beauté soit sa dot ; elle n'a rien à attendre de moi ni de ma fortune.

VALENTIN.

De quelle utilité puis-je être à votre altesse en cette affaire ?

LE DUC.

Seigneur, il y a ici à Milan une dame que j'affectionne ; mais elle est réservée, difficile, et ne fait pas grand cas de ma vieille éloquence : je désirerais obtenir de vous quelques instructions sur cette matière ; car j'ai depuis long-temps perdu l'habitude de faire ma cour, et d'ailleurs les manières du jour ne sont plus celles d'autrefois ; apprenez-moi donc comment et par quels moyens je puis parvenir à trouver grâce devant le brillant soleil de ses yeux.

VALENTIN.

Gagnez-la par des cadeaux, si les paroles ne peuvent rien sur elle : de muets bijoux, dans leur silence éloquent, font plus d'impression sur l'esprit d'une femme que toutes les paroles du monde.

LE DUC.

Mais elle a refusé avec mépris un cadeau que je lui avais envoyé.

VALENTIN.

Une femme refuse souvent ce dont elle a le plus envie ; envoyez-lui-en un autre ; ne désespérez jamais de réussir ; car de premiers dédains ne rendent que plus vif l'amour qui leur succède. Si elle vous montre un front sévère, ce n'est pas qu'elle vous déteste, c'est uniquement pour augmenter votre amour : si elle vous parle avec aigreur, ce n'est pas pour se délivrer de votre présence, car rien ne dépite les femmes comme la solitude ; c'est à les rendre folles. Quoi qu'elle puisse vous dire,

ne la prenez pas au mot. *Sortez*, dans sa bouche, ne veut pas dire ***Allez-vous-en***. Flattez, louez, vantez, exaltez ses attraits ; fût-elle noire, dites qu'elle a une figure d'ange. Je le maintiens, l'homme qui a une langue n'est pas homme, s'il ne peut avec cela conquérir une femme.

LE DUC.

Mais elle est promise par sa famille à un jeune cavalier de mérite; la société des hommes lui est sévèrement interdite, et pendant le jour nul ne peut avoir accès auprès d'elle.

VALENTIN.

Eh bien, à votre place je la verrais la nuit.

LE DUC.

C'est fort bien ; mais les portes sont fermées, et on la garde soigneusement, afin que nul homme ne puisse, la nuit, pénétrer jusqu'à elle.

VALENTIN.

Que n'entrez-vous alors chez elle par la fenêtre ?

LE DUC.

Sa chambre est placée à une grande hauteur, et tellement située, qu'on ne peut en tenter l'escalade sans courir risque de la vie.

VALENTIN.

Eh bien ! dans ce cas, il vous faut une échelle de corde artistement faite, que vous lui jeterez, et qu'on soutiendra à l'aide d'une paire de harpons. Avec cela on escaladerait la tour d'une nouvelle Héro, pourvu qu'il se trouvât un Léandre assez hardi pour tenter l'aventure.

LE DUC.

Eh bien ! vous qui êtes un homme de résolution, dites-moi où je puis me procurer une échelle de ce genre.

VALENTIN.

Quand voulez-vous en faire usage ? je vous en prie, seigneur, dites-le-moi.

LE DUC.

Cette nuit même ; car l'amour est comme les enfans, il est impatient d'obtenir tout ce qui lui fait envie.

VALENTIN.

A sept heures je vous procurerai votre échelle.

LE DUC.

Mais notez bien que je veux seul aller la trouver ; comment ferai-je pour transporter jusque là l'échelle en question ?

VALENTIN.

Elle sera assez légère pour que vous puissiez la porter sous un manteau d'ordinaire grandeur.

LE DUC.

Un manteau comme le vôtre ferait-il mon affaire ?

VALENTIN.

Certainement, seigneur.

LE DUC.

Laissez-moi voir votre manteau ; il faut que je m'en procure un de la même taille.

VALENTIN.

Le premier manteau venu fera l'affaire, seigneur.

LE DUC, *mettant la main sur le manteau de Valentin*

Voyons comment un manteau me siérait. Permettez, je vous prie, que j'essaie votre manteau. (***Il soulève le manteau et aperçoit l'échelle de corde; en même temps une lettre tombe.***) Quelle est cette lettre ? voyons l'adresse : « A Silvie ! » et puis voilà un instrument tout-à-fait convenable à mon projet ! Je prendrai la liberté de rompre le cachet.

Il lit.

« La nuit, quand ta paupière est close,
Ma pensée, ô Sylvie, auprès de toi repose.
Oh ! du même bonheur si je pouvais jouir !
Ma pensée est esclave, et ne fait qu'obéir!
A son esclave, hélas ! le maître porte envie;
Combien je suis jaloux de sa félicité !
Oh ! que ne puis-je, ma Silvie,
Comme elle dans ton cœur doucement abrité,
Auprès de toi passer ma vie ! »

Qu'y a-t-il là encore ? « *Silvie, cette nuit vous serez libre.* » Tout est en règle, et voilà l'échelle qui doit servir à l'évasion. Ah ! ah ! Phaéton, humble fils de Mérops, tu aspires à guider le céleste char, et ta folle audace veut embraser le monde ! Tu veux t'élever jusqu'aux astres, parce qu'ils luisent sur toi ! Va-t'en, vil intrus, présomptueux esclave ! distribue à tes égales tes sourires cajoleurs; si je te permets de partir, tu le dois à ma patience plutôt qu'à ton mérite; remercie-moi plus pour cette faveur que pour toutes celles que je t'ai accordées. Mais si tu restes dans mes états plus de temps qu'il ne t'en faut pour quitter sans délai notre royale cour, j'en jure par le ciel, ma colère excédera de beaucoup l'affection que je portais à ma fille ou à toi. Va-t'en, je ne veux point entendre tes inutiles excuses ; si tu fais cas de ta vie, sors d'ici sans tarder.

LE DUC *sort.*

VALENTIN.

Pourquoi pas la mort plutôt que de vivantes tortures ? Me faire mourir, c'est me séparer de moi-même; et Silvie, c'est moi ; me bannir d'auprès d'elle, c'est m'arracher à moi-même, c'est un bannissement mortel ! Quelle lumière est lumière, si je ne vois pas Silvie ? quelle joie sera de la joie, si Silvie n'est pas près de moi, à moins que je ne rêve qu'elle est là, et que le fantôme de la perfection ne devienne l'aliment de ma vie ? La nuit, si je ne suis pas auprès de Silvie, il n'y a point d'harmonie dans le rossignol; le jour, si je ne contemple pas Silvie, il n'y a pas de jour pour moi : elle est mon essence, et je ne saurais vivre si je ne suis nourri, illuminé, protégé, maintenu vivant par sa bienfaisante influence. Me soustraire à son arrêt de mort à lui, ce n'est pas fuir la mort; si je reste ici, je meurs; mais si je m'éloigne, je me sépare de ma propre vie.

Entrent PROTÉE *et* LANCE.

PROTÉE.

Lance, cours vite; tâche de le trouver.

LANCE.

Holà! ho!

PROTÉE.

Que vois-tu?

LANCE.

Celui que nous cherchons. Il n'y a pas un cheveu sur sa tête qui ne soit de Valentin.

PROTÉE.

Es-tu Valentin?

VALENTIN.

Non.

PROTÉE.

Es-tu son ombre?

VALENTIN.

Pas davantage.

PROTÉE.

Qu'es-tu donc?

VALENTIN.

Rien.

LANCE.

Ce qui n'est rien peut-il parler? Maître, frapperai-je?

PROTÉE.

Garde-t'en bien, malheureux!

LANCE.

Ce que je frapperai n'est rien. Laissez-moi faire.

PROTÉE.

Je te le défends, drôle. Ami Valentin, un mot.

VALENTIN.

Mes oreilles sont bouchées; elles ont entendu tant de mauvaises nouvelles qu'elles ne peuvent en entendre de bonnes.

PROTÉE.

Alors je renfermerai les miennes dans un muet silence. Car elles sont dures, fâcheuses et désagréables à entendre.

VALENTIN.

Silvie est-elle morte?

PROTÉE.

Non, Valentin.

VALENTIN

Ah! il n'est plus de Valentin pour l'adorable Silvie! A-t-elle cessé de m'aimer?

PROTÉE.

Non, Valentin.

VALENTIN.

Ah! il n'est plus de Valentin sans l'amour de Silvie! Quelles nouvelles as-tu à m'apprendre?

LANCE.

Seigneur, une proclamation annonce que vous êtes banni.

PROTÉE.

Oui, c'est la nouvelle que je venais t'apprendre. Tu es banni; il te faut quitter Milan, Silvie et moi, ton ami.

VALENTIN.

Oh! je me suis déjà abreuvé de ce malheur, et je ne saurais en supporter davantage. Silvie sait-elle mon bannissement?

PROTÉE.

Oui, oui; et pour faire révoquer cet arrêt irrévocable, elle a offert un océan de ces perles liquides qu'on appelle des larmes. Elles les a mises aux pieds de son père inflexible, et elle s'y est agenouillée elle-même, humble et tremblante, tordant ses mains, dont la blancheur leur allait si bien; car on eût dit que la douleur les avait pâlies : mais ni ses genoux ployés, ni ses blanches mains étendues, ni ses douloureux soupirs, ni ses profonds gémissemens, ni ses larmes tombant en gouttes d'argent, n'ont pu attendrir son père impitoyable. Si Valentin est pris, il faudra qu'il meure. En outre, ses intercessions l'ont tellement irrité, alors qu'en suppliant elle demandait ton rappel, qu'il lui a prescrit une réclusion complète, en la menaçant de son courroux si elle enfreignait ses ordres.

VALENTIN.

Ne m'en dis pas davantage, à moins que le premier mot que tu vas prononcer n'ait sur ma vie un fatal pouvoir. Alors, je t'en supplie, fais-le-moi entendre comme le chant final de ma douleur sans fin.

PROTÉE.

Cesse de déplorer ce qui est irréparable, et cherche des remèdes à ce que tu déplores. Le temps est le père et le créateur de tout bien. En restant ici tu ne pourras voir celle que tu aimes; en outre, cette imprudence te coûtera la vie. L'espérance est le bâton de voyage d'un amant; emporte avec toi cet appui et oppose-le aux pensées de désespoir. Bien qu'absent de ces lieux, tes lettres pourront y parvenir; tu me les adresseras, et je les déposerai moi-même dans le sein de neige de ta bien-aimée. Maintenant toutes les supplications du monde seraient inutiles : viens, je vais t'accompagner et te faire franchir la porte de la ville; avant de nous séparer, nous causerons ensemble de tout ce qui intéresse tes affaires d'amour. Par ton attachement pour Silvie, sinon pour toi-même, ne t'expose pas au péril, et viens avec moi.

VALENTIN.

Lance, si tu vois mon domestique, dis-lui, je te prie, de se hâter de me rejoindre à la porte du nord.

PROTÉE.

Va, Lance, va le chercher. Viens, Valentin.

VALENTIN.

O ma chère Silvie! Malheureux Valentin!

VALENTIN *et* PROTÉE *sortent.*

LANCE.

Je ne suis qu'un imbécile, voyez-vous; et pourtant j'ai assez d'esprit pour soupçonner mon maître de n'être qu'un scélérat; heureux encore s'il n'est qu'un scélérat ordinaire. Nul ne sait que je suis amoureux, et pourtant je le suis; mais quatre chevaux attelés ne me tireraient pas ce secret; nul ne sait non plus de qui je suis amou-

reux, et pourtant c'est d'une femme : mais quelle est cette femme? je ne le revelerai pas à moi-même : c'est une fille de basse-cour, et pourtant elle n'est pas fille, car on a glosé sur son compte; et pourtant c'est une fille, car elle est la fille de basse-cour de son maître; elle est domestique à gages. Elle a plus de qualites qu'un chien de Terre-Neuve, ce qui est beaucoup pour un chrétien. (*Tirant un papier.*) Voici l'inventaire de ses qualités. « Premièrement : Elle sait aller chercher » et rapporter. » Parbleu, un cheval n'en pourrait faire davantage; que dis-je? un cheval porte, mais ne va pas chercher; donc elle vaut mieux qu'une rosse. « *Item.* Elle sait traire. » Diable, c'est un joli talent dans une fille qui a les mains propres.

Entre L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR.

Bonjour, seigneur Lance. Comment va ta grandeur?

LANCE.

Comme ta petitesse.

L'ÉCLAIR.

Te voilà retombé dans ton vieux péché; toujours des jeux de mots! Quelles nouvelles dans ce papier?

LANCE.

Les plus noires que tu aies jamais entendues.

L'ÉCLAIR.

Comment noires?

LANCE.

Comme de l'encre.

L'ÉCLAIR.

Laisse-moi les lire?

LANCE.

Fi donc, butor; tu ne sais pas lire.

L'ÉCLAIR.

Tu mens, je sais lire.

LANCE.

Je vais te mettre à l'épreuve; réponds-moi à cette question : Qui t'a engendré?

L'ÉCLAIR.

Parbleu, le fils de mon grand-père.

LANCE.

O l'illettré lourdaud! C'est le fils de ta grand'-mère; cela prouve que tu ne sais pas lire.

L'ÉCLAIR.

Allons, imbécile, essayons si je lirai ce papier.

LANCE.

Prends, et saint Nicolas, patron des écoliers, te soit en aide.

L'ÉCLAIR, *lisant.*

« Premièrement, elle sait traire. »

LANCE.

Certainement qu'elle sait cela!

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle sait brasser de bonne bière. »

LANCE.

De là le proverbe : Soyez bénie, chère ame, vous avez brassé de bonne bière.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle sait coudre. »

LANCE.

Elle saura bien aussi en découdre

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle sait tricoter. »

LANCE.

Qu'a-t-elle besoin de dot, la femme qui sait tricoter des bas à son mari?

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle sait laver et rincer. »

LANCE.

Qualité toute spéciale; car alors elle n'aura pas besoin d'être elle-même lavée et rincée.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle sait filer. »

LANCE.

Du moment où elle est en état de gagner sa vie avec son rouet, nos jours seront filés d'or et de soie.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle a mille vertus qui n'ont point de » nom. »

LANCE.

C'est comme si l'on disait, Vertus bâtardes, qui ne connaissent pas leur père, et, par conséquent, n'ont pas de nom.

L'ÉCLAIR.

« Voici maintenant la liste de ses défauts. »

LANCE.

Immédiatement à la suite de ses qualités.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Il ne faut pas l'embrasser à jeun, à » cause de son haleine. »

LANCE.

N'importe, c'est un défaut qu'un déjeuner peut corriger; continue.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle a une bouche charmante. »

LANCE.

Voilà qui fait compensation à son haleine forte.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle parle en dormant. »

LANCE.

Cela m'est égal, pourvu qu'elle ne dorme pas en parlant.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle parle lentement. »

LANCE.

Quelle horreur de mettre cela au nombre des ses défauts! la lenteur dans les paroles, eh! mais c'est la seule vertu d'une femme; retranche-moi ce défaut-là, et compte-le pour la première do ses qualités.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle est fière. »

LANCE.

Qu'on m'efface encore cela; c'est l'héritage d'Ève, et on ne peut le lui ôter.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle n'a pas de dents. »

LANCE.

Cela m'est encore égal, car j'aime la croûte.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle est méchante. »

LANCE.

Fort bien ; ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle n'a pas de dents pour mordre.

L'ÉCLAIR.

« Elle fait souvent grand cas de sa boisson. »

LANCE.

Si sa boisson est bonne, elle a raison ; dans le cas où elle ne le ferait pas, je le ferais pour elle. Car il faut estimer les bonnes choses.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle est trop prodigue. »

LANCE

De sa langue, c'est impossible ; car il est dit qu'elle est lente en paroles ; de sa bourse, il n'en sera rien, car je la tiendrai fermée ; d'une autre chose, permis à elle, je ne saurais l'empêcher. Bien, poursuis.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle a plus de cheveux que d'esprit, « plus de défauts que de cheveux, et plus de ri- « chesse que de défauts. »

LANCE.

Arrête un peu ; il faut qu'elle soit ma femme ; elle l'a été et ne l'a pas été deux ou trois fois dans le dernier article : relis-le-moi.

L'ÉCLAIR.

« *Item.* Elle a plus de cheveux que d'esprit. »

LANCE.

Plus de cheveux que d'esprit, c'est possible, j'en ferai l'épreuve ; le couvercle de la boite à sel cache le sel, et par conséquent est plus que le sel ; les cheveux qui couvrent le cerveau et par conséquent l'esprit sont plus que l'esprit, car le plus cache le moins. Qu'y a-t-il ensuite ?

L'ÉCLAIR.

« Plus de defauts que de cheveux. »

LANCE.

Voilà qui est monstrueux ; oh! plût au ciel que cela ne s'y trouvât pas !

L'ÉCLAIR.

« Et plus de richesse que de défauts. »

LANCE.

Comment donc ! Mais voilà un article qui rend les défauts charmans. Bien, elle sera ma femme ; et si je lui conviens, comme il n'y a rien là d'impossible...

L'ÉCLAIR.

Eh bien ! alors ?

LANCE.

Alors, je te dirai que ton maître t'attend à la porte du nord.

L'ÉCLAIR.

Moi ?

LANCE.

Oui, toi ! qu'es-tu donc ? Il en a attendu de plus huppés que toi.

L'ÉCLAIR.

Et il faut que j'aille le rejoindre ?

LANCE.

Il faut que tu coures le rejoindre, car tu t'es arrêté si long-temps ici qu'à moins de courir tu arriveras trop tard.

L'ÉCLAIR.

Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? La peste de tes lettres d'amour !

Il sort.

LANCE.

Il va être étrillé pour avoir lu ma lettre ; esclave mal appris, qui vient mettre le nez dans les secrets des autres ! Je vais le suivre pour jouir du spectacle de sa correction.

Il sort.

SCÈNE II

Même ville. Une chambre du palais ducal.

Entrent LE DUC *et* THURIO, *bientôt suivis de* PROTÉE.

LE DUC.

Seigneur Thurio, soyez tranquille ; elle vous aimera maintenant que Valentin est banni de sa vue.

THURIO.

Depuis son exil elle a redoublé pour moi de mépris ; elle fuit ma société, se moque de moi, en sorte que je désespère de jamais l'obtenir.

LE DUC.

Cette faible empreinte de l'amour est comme une figure taillée dans la glace ; au bout d'une heure de chaleur la glace se dissout et la figure perd sa forme. Il en sera de même de Silvie : peu de temps suffira pour fondre la glace de ses pensées et lui faire oublier l'indigne Valentin... (*Apercevant Protée.*) Eh bien ! seigneur Protée ? votre compatriote est-il parti, conformément à notre proclamation ?

PROTÉE.

Il est parti, seigneur.

LE DUC.

Ma fille est douloureusement affectée de son départ.

PROTÉE.

Le temps aura bientôt tué cette douleur.

LE DUC.

Je le crois ; mais Thurio n'est pas de cet avis. Protée, la bonne opinion que j'ai de vous (car vous m'avez donné des preuves de ce que vous valez) m'engage à vous consulter encore.

PROTÉE.

Puissé-je ne vivre et ne contempler votre altesse qu'aussi long-temps que je lui prouverai ma loyauté.

LE DUC.

Vous savez combien j'ai à cœur le mariage du chevalier Thurio avec ma fille ?

PROTÉE.

Seigneur, je le sais.

LE DUC.

Et vous n'ignorez pas non plus, sans doute, la résistance qu'elle oppose à ma volonté?

PROTÉE.

Elle vous opposait cette résistance quand Valentin était ici.

LE DUC.

Elle y persiste obstinément encore. Quels moyens employer pour lui faire oublier l'amour de Valentin, et lui faire aimer le seigneur Thurio?

PROTÉE.

Le meilleur moyen est d'accuser Valentin d'imposture, de lâcheté et de basse naissance; trois choses que les femmes détestent cordialement.

LE DUC.

Oui, mais elle pensera que c'est la haine qui nous fait parler.

PROTÉE.

Sans doute, si c'est un ennemi de Valentin qui lui tient ce langage; c'est pourquoi il faut le lui faire tenir par un homme qu'elle considère comme l'ami de Valentin.

LE DUC.

Eh bien! chargez-vous du soin de le calomnier.

PROTÉE.

C'est à quoi je répugne, seigneur. Ce rôle ne convient guère à un galant homme, surtout quand il est dirigé contre son ami.

LE DUC.

Dans une circonstance où vos bons offices ne sauraient le servir, vos calomnies ne peuvent lui nuire; vous pouvez donc sans blâme entreprendre cette tâche, surtout quand c'est un ami qui vous en conjure.

PROTÉE.

Je me rends, seigneur. Je ferai tout pour rabaisser Valentin dans l'estime de votre fille, et si j'y puis réussir, elle ne continuera pas long-temps à l'aimer. Mais son amour pour Valentin une fois déraciné, ce ne sera pas une raison pour qu'elle aime le seigneur Thurio.

THURIO.

A mesure que vous dévidérez d'autour de Valentin le fil de son amour, de peur qu'il ne s'embrouille, faites en sorte de le redévider autour de moi. Pour cela il faudra dire de moi autant de bien que vous direz de mal de Valentin.

LE DUC.

Protée, nous nous confions à vous dans cette affaire, parce que, sur le rapport de Valentin, nous savons que vous êtes déjà le fidèle adorateur de l'amour, et que vous n'êtes pas homme à briser votre chaîne et à changer d'affection. Sur cette assurance, je vous donnerai accès auprès de Silvie; là, vous pourrez l'entretenir à loisir, car elle est sombre, triste, ennuyée, et en considération de votre ami, elle sera charmée de vous voir : vous pourrez alors la disposer par la persuasion à haïr le jeune Valentin et à aimer mon ami.

PROTÉE.

Je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire: mais vous, seigneur Thurio, vous ne mettez pas assez de vigueur dans vos attaques; il vous faut tendre de la glu où ses désirs puissent se prendre : adressez-lui des sonnets plaintifs dont les ver. soient amplement chargés des protestations de votre dévouement.

LE DUC.

C'est vrai; la céleste poésie peut beaucoup dans ces sortes d'affaires.

PROTÉE

Dites que sur l'autel de sa beauté vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur; écrivez jusqu'à ce que l'encre sèche dans votre encrier, et humectez-la de vos pleurs, puis dites-le-lui dans quelques vers touchans; car c'étaient des fibres de poètes qui composaient les cordes de la lyre d'Orphée, alors qu'à ses puissans accords l'acier et la pierre étaient émus, les tigres dépouillaient leur férocité, et les monstres de la mer, quittant leurs abîmes profonds, venaient se jouer sur la plage. Après l'envoi de vos plaintives élégies, faites entendre sous les fenêtres de votre belle quelque doux concert; joignez aux sons des instrumens les paroles d'un chant mélancolique. Le silence de la nuit servira merveilleusement l'expression de vos amoureuses douleurs. Il n'est que ce moyen pour vous concilier sa tendresse.

LE DUC.

Voilà des leçons qui montrent que vous avez été amoureux.

THURIO.

Je veux cette nuit même mettre votre conseil en pratique : veuillez donc, mon cher Protée, car je m'abandonne à votre direction, veuillez m'accompagner en ville, afin d y faire choix de quelques musiciens habiles : pour mettre sur-le-champ à exécution vos excellens avis, j'ai justement un sonnet qui fera l'affaire.

LE DUC.

A l'œuvre donc, messieurs.

PROTÉE.

Nous resterons avec votre altesse jusqu'après souper; puis nous conviendrons de nos faits.

LE DUC.

Mettez-vous-y sur-le-champ; j'excuserai votre absence.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

Une forêt près de Mantoue.

Entrent PLUSIEURS BRIGANDS.

PREMIER BRIGAND.

Camarades, préparez-vous: je vois un voyageur.

DEUXIEME BRIGAND.

Quand il y en aurait dix, tenons ferme et dépêchons-les.

Entrent VALENTIN *et* L'ÉCLAIR.

TROISIÈME BRIGAND.

Arrêtez, seigneur; et jetez-nous ce que vous avez sur vous; sinon nous allons vous faire asseoir et vous dévaliser.

L'ÉCLAIR.

Seigneur, nous sommes perdus! ce sont les scélérats que redoutent tant les voyageurs.

VALENTIN.

Mes amis ..

PREMIER BRIGAND.

Vous n'avez pas d'amis ici; nous sommes vos ennemis.

DEUXIÈME BRIGAND.

Tais-toi; écoutons ce qu'il a à nous dire.

TROISIÈME BRIGAND.

Oui, par ma barbe, nous l'écouterons; il a un air qui me convient.

VALENTIN.

Sachez donc que je n'ai pas grand'chose à perdre; vous voyez en moi un homme que l'adversité a frappé: mes richesses consistent dans ces chétifs vêtemens; si vous m'en dépouillez, vous m'enlèverez la totalité de ce que je possède

DEUXIÈME BRIGAND.

Où allez-vous?

VALENTIN.

A Vérone.

PREMIER BRIGAND.

D'où venez-vous?

VALENTIN.

De Milan.

TROISIÈME BRIGAND.

Y êtes-vous resté long-temps?

VALENTIN.

Environ seize mois; j'y aurais fait un plus long séjour, si la fortune ennemie ne m'en avait empêché.

PREMIER BRIGAND.

Avez-vous donc été banni de Milan?

VALENTIN.

Je l'ai été.

TROISIÈME BRIGAND.

Pour quel délit?

VALENTIN.

Pour une faute qu'il m'est pénible de rappeler. J'ai tué un homme dont la mort m'a laissé un vif repentir; toutefois je l'ai tué dans un combat loyal, sans perfide avantage ni basse trahison.

PREMIER BRIGAND.

S'il en est ainsi, n'en ayez aucun repentir. Quoi! l'on vous a banni pour une semblable peccadille?

VALENTIN.

Je me suis estimé heureux d'en être quitte à si bon marché.

PREMIER BRIGAND.

Savez-vous plusieurs langues?

VALENTIN.

Oui, c'est un avantage que ma jeunesse doit à ses voyages, et sans lequel j'aurais souvent été bien malheureux.

TROISIÈME BRIGAND.

Par le crâne desséché du moine gras de Robin des bois, voilà un gaillard qui serait un véritable roi pour notre sauvage bande!

PREMIER BRIGAND.

Il faut que nous l'ayons. Seigneurs, un mot.

L'ÉCLAIR, *à Valentin.*

Maître, mettez-vous avec eux; c'est une compagnie de voleurs fort honorables.

VALENTIN, *à l'Éclair.*

Tais-toi, drôle!

DEUXIÈME BRIGAND.

Répondez-nous; vous reste-t-il quelque ressource?

VALENTIN.

Aucune autre que ma bonne étoile.

TROISIÈME BRIGAND.

Sachez donc que quelques-uns d'entre nous sont des hommes bien nés, que l'emportement d'une jeunesse sans frein a éloignés de la société légale; moi-même, j'ai été banni de Vérone pour avoir voulu enlever une dame, une riche héritière, proche parente du duc.

DEUXIÈME BRIGAND.

Et moi, j'ai été banni de Mantoue à cause d'un gentilhomme que, dans ma colère, mon poignard avait frappé au cœur.

PREMIER BRIGAND.

Et moi, j'ai aussi été banni pour des peccadilles du même genre; mais venons au fait. Nous vous avons fait connaître nos transgressions afin de vous expliquer notre existence extra-légale; voyant donc en vous un cavalier bien fait, un linguiste, de votre propre aveu, et un homme pourvu

d'importantes qualités, tel qu'il nous en faut un dans notre profession...

DEUXIÈME BRIGAND.

Considérant d'ailleurs que vous êtes un banni, nous avons résolu de vous faire des propositions : voulez-vous être notre général, vous faire une vertu de la nécessité, et vivre comme nous dans ce désert?

TROISIEME BRIGAND.

Qu'en dites-vous ? voulez-vous être de notre compagnie ? Dites oui, et soyez notre général ; nous vous rendrons foi et hommage, nous vous obéirons et vous aimerons comme notre commandant et notre roi.

PREMIER BRIGAND.

Mais si vous refusez nos offres, vous êtes mort.

DEUXIÈME BRIGAND.

Nous ne voulons pas que vous alliez divulguer nos propositions.

VALENTIN.

Je les accepte, et veux vivre avec vous, sous la condition que vous respecterez la faiblesse des femmes et les voyageurs pauvres

TROISIÈME BRIGAND

Ce sont des lâchetés que nous détestons. Venez avec nous ; nous allons vous présenter à nos camarades et vous montrer tous les trésors que nous possédons et que nous mettons, ainsi que nous, à votre disposition.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Milan. Une cour du palais.

Entre PROTÉE.

PROTÉE.

J'ai déjà été perfide envers Valentin ; il faut maintenant que je sois déloyal à l'égard de Thurio. Sous prétexte d'appuyer ses prétentions, j'ai les moyens de faire l'offre de mon propre amour ; mais Silvie est trop sincère, trop vraie, trop pure, pour que mes indignes présens aient le pouvoir de la séduire. Quand je proteste de mon dévouement pour elle, elle me rappelle ma trahison envers mon ami ; quand je jure à sa beauté un éternel amour, elle me reproche de m'être parjuré en manquant de foi à Julie que j'aimais ; en dépit de tous ses sarcasmes, dont le moindre suffirait pour étouffer tout espoir au cœur d'un amant, pareil à un épagneul, plus elle repousse mon amour, plus il grandit et rampe à ses pieds. Mais voici Thurio ; il faut maintenant nous rendre sous la fenêtre de Silvie, et lui faire entendre ce soir d'harmonieux accords.

Entrent THURIO *et des* MUSICIENS.

THURIO

Eh bien ! seigneur Protée, vous vous êtes donc faufilé ici avant nous ?

PROTÉE.

Oui, sans doute, mon cher Thurio. Vous savez que l'amour se faufile là où on ne veut pas l'admettre.

THURIO.

Fort bien ; mais j'espère que vous ne faites ici la cour à personne.

PROTÉE.

Si fait ; sans quoi je ne serais pas ici.

THURIO.

A qui donc ? à Silvie ?

PROTÉE.

A Silvie, pour l'amour de vous.

THURIO.

Je vous en remercie personnellement. Maintenant, messieurs, accordez vos instrumens et mettons-nous franchement à l'œuvre.

L'HOTE *et* JULIE, *vêtue en page, arrivent et se tiennent à quelque distance.*

L'HÔTE.

Eh bien ! mon jeune ami, il me semble que vous êtes bien triste ; dites-moi pourquoi, je vous prie ?

JULIE.

Mais c'est que je ne puis pas être gai.

L'HÔTE.

Venez, je vais vous égayer ; je vais vous conduire dans un endroit où vous entendrez de la musique et où vous verrez celui que vous cherchez.

JULIE.

L'entendrai-je parler?

L'HÔTE.

Oui, certes.

JULIE.

Ce sera de la musique pour moi.

La musique joue

L'HÔTE

Écoutez ! écoutez !

JULIE.

Est-il parmi ces gens-là ?

L'HÔTE.

Oui, mais chut ! écoutons !

CHANT.

Quelle est-elle cette Silvie,
Dont chacun a l'ame ravie,
Dont tous les bergers d'alentour
Ne nous parlent qu'avec amour ?
Silvie est pure, belle et sage,
Et la grâce est son doux partage.

Est-elle tendre autant que belle ?
La beauté seule, à quoi sert-elle ?
La tendresse est son aliment.
Pour guérir son aveuglement,
Dans ses yeux l'amour a pris gite,
C'est là désormais qu'il habite.

Chantons donc tous, chantons Silvie !
A la beauté jeune, accomplie,
Offrons le tribut de nos fleurs !
Elle règne sur tous les cœurs.
Il n'est rien qu'elle ne surpasse
Et devant elle tout s'efface !

L'HÔTE.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Vous voilà encore plus triste qu'avant. Qu'y a-t-il? la musique vous fait mal?

JULIE

Vous vous trompez : c'est le musicien qui me fait mal.

L'HÔTE.

Pourquoi, jeune homme?

JULIE

C'est qu'il joue faux, mon père.

L'HÔTE.

Comment, est-ce que son instrument détonne?

JULIE.

Non, et cependant il joue tellement faux, qu'il fait tressaillir douloureusement jusqu'aux fibres de mon cœur.

L'HÔTE.

Vous avez l'oreille délicate.

JULIE.

Oui, je voudrais être sourd! j'ai le cœur tout contristé.

L'HÔTE.

Je vois que vous n'aimez pas la musique.

JULIE.

Pas le moins du monde, quand il y a pareille dissonance

L'HÔTE.

Écoutez, quel changement délicieux vient de se faire dans la musique!

JULIE.

Oui, c'est ce changement que j'abhorre.

L'HÔTE.

Vous voudriez donc leur voir jouer toujours la même chose?

JULIE.

Je voudrais qu'on jouât toujours le même jeu. Mais, mon père, ce Protée, dont nous parlions, vient-il voir souvent cette noble dame?

L'HÔTE.

Lance, son domestique, m'a dit qu'il l'aimait outre mesure.

JULIE.

Où est Lance?

L'HÔTE.

Il est allé chercher un chien que, par ordre de son maitre, il doit demain offrir en présent à la dame de ses pensées.

JULIE

Chut! écartons-nous! la compagnie se sépare.

PROTÉE.

Seigneur Thurio, soyez tranquille! je plaiderai si bien votre cause, que vous rendrez hommage à mon savoir-faire.

THURIO.

Où nous reverrons-nous?

PROTÉE

Au puits de Saint-Grégoire.

THURIO.

Adieu.

THURIO *et les Musiciens sortent*

SILVIE *se montre à sa fenêtre.*

PROTÉE

Madame, bonsoir à votre seigneurie.

SILVIE.

Je vous remercie de votre musique, messieurs: quel est celui qui a parlé?

PROTÉE.

Un homme, madame, dont vous apprendriez bientôt à reconnaître la voix, si vous saviez tout ce qu'il y a de sincérité dans son cœur loyal.

SILVIE.

Le chevalier Protée, si je ne me trompe.

PROTÉE.

Le chevalier Protée, votre serviteur, noble dame.

SILVIE.

Quelle est votre volonté?

PROTÉE.

D'exécuter la vôtre.

SILVIE.

Vous aurez ce que vous souhaitez; ma volonté est que vous retourniez sur-le-champ chez vous. Homme astucieux, parjure, fourbe et déloyal! as-tu pu supposer que je serais assez faible, assez insensée, pour me laisser séduire par un homme dont les sermens trompeurs ont abusé tant de femmes? Va-t'en, va-t'en, et demande pardon à ta fiancée. Pour moi, j'en prends à témoin la pâle reine des nuits, je suis si éloignée d'accueillir tes vœux, que ta recherche criminelle n'excite que mon mépris, et que je me reprocherai tout-à-l'heure le temps que j'emploie maintenant à te parler.

PROTÉE.

Femme charmante, je conviens que j'ai aimé une dame; mais elle est morte.

JULIE, *à part.*

Si je disais cela, je dirais un mensonge; car assurément elle n'est pas encore en terre.

SILVIE.

Elle est morte, dis-tu? mais Valentin, ton ami, est vivant; tu sais que je suis sa fiancée, et tu ne rougis pas de l'offenser par ta recherche importune!

PROTÉE.

J'apprends aussi que Valentin est mort.

SILVIE.

Eh bien! suppose également que je le suis; car, sois-en sûr, mon amour est enseveli dans sa tombe.

PROTÉE.

Femme adorée, permettez que je l'exhume.

SILVIE.

Va sur la tombe de ta dame et exhume sa tendresse, ou du moins ensevelis la tienne dans son sépulcre.

JULIE, *à part.*

Il n'a point entendu cela.

PROTÉE.

Madame, si telle est la dureté de votre cœur, accordez du moins votre portrait à mon amour, ce

portrait qui est suspendu au mur de votre chambre : je lui parlerai, je lui offrirai mes soupirs et mes pleurs ; car, du moment où la substance de votre personne adorable est consacrée à d'autres, je ne suis plus qu'une ombre de moi-même, et c'est à votre ombre que j'offrirai ma sincère tendresse.

JULIE, *à part.*

Si c'était une substance, tu la tromperais sans nul doute ; tu la réduirais à n'être plus qu'une ombre comme moi.

SILVIE.

Je ne me soucie pas du tout, seigneur, d'être votre idole ; mais, faux comme vous l'êtes, il vous convient mieux qu'à personne d'adorer des ombres et d'encenser de fausses images ; envoyez donc chez moi, et je vous ferai remettre mon portrait ; sur ce, bonne nuit.

PROTÉE.

Comme en ont les malheureux qui doivent être exécutés le lendemain.

PROTÉE *sort;* SILVIE *se retire de sa croisée.*

JULIE.

Mon père, voulez-vous que nous partions ?

L'HÔTE.

Sur ma vie, je dormais profondément.

JULIE.

Dites-moi, je vous prie, où demeure ce Protée ?

L'HÔTE.

Parbleu ! chez moi. Il me semble qu'il est bientôt jour.

JULIE.

Pas encore ; mais cette nuit est la plus longue et la plus pénible que j'aie jamais passée.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Même lieu.

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR.

Voici l'heure où dona Silvie m'a prié de passer pour connaître ses intentions ; elle a besoin de moi pour quelque chose d'important. Madame, madame !

SILVIE *paraît à sa croisée.*

SILVIE.

Qui m'appelle ?

ÉGLAMOUR.

Votre serviteur et votre ami, qui vient prendre les ordres de votre seigneurie.

SILVIE.

Sir Eglamour, soyez mille fois le bien venu.

ÉGLAMOUR.

Je vous en dirai autant, madame. Conformément aux ordres de votre seigneurie, je suis venu de bonne heure, pour savoir ce qu'il vous plaît de me commander.

SILVIE.

O Églamour, vous êtes un gentilhomme (et ne croyez pas que je vous flatte, je vous jure qu'il n'en est rien), vous êtes, dis-je, un gentilhomme brave, sage, humain, accompli. Vous n'ignorez pas combien m'est cher Valentin, qu'on vient de bannir ; et vous savez que mon père voudrait m'obliger à épouser le vaniteux Thurio, que j'abhorre de toute mon ame. Vous-même vous avez aimé ; et, je vous l'ai entendu dire, le jour qui vit mourir votre fiancée et votre amour, pénétra votre cœur d'une douleur si vive, que vous fîtes vœu de célibat sur sa tombe. Seigneur Églamour, je veux aller rejoindre Valentin à Mantoue, où l'on m'assure qu'il réside : mais comme la route offre des dangers, pleine de confiance dans votre honneur et votre loyauté, je désire être accompagnée par vous. Ne m'objectez pas la colère de mon père, Églamour, mais songez à ma douleur, la douleur d'une femme ; songez que je suis justifiée à fuir de ces lieux, pour me soustraire à une union coupable, digne des malédictions du ciel et de la fortune. Je vous en supplie avec toute l'ardeur d'une ame aussi pleine de douleurs que l'Océan de sables, tenez-moi compagnie, et venez avec moi ; sinon, gardez-moi le secret, et je me hasarderai à partir ?

ÉGLAMOUR.

Madame, je plains sincèrement vos sujets d'affliction ; je sais que la vertu les approuve, et consens à vous accompagner ; insouciant de ce qui peut m'advenir, tous mes vœux sont pour la réussite de votre projet. Quand voulez-vous partir ?

SILVIE.

Ce soir.

ÉGLAMOUR.

Où irai-je vous prendre ?

SILVIE.

A la cellule du frère Patrice, à qui je désire me confesser.

ÉGLAMOUR.

J'y rejoindrai sans faute votre seigneurie. Adieu, noble dame.

SILVIE.

Adieu, obligeant Églamour.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Même lieu.

Entre LANCE, *conduisant son chien en laisse.*

LANCE.

Quand un domestique se conduit comme un chien avec son maitre, voyez-vous, tout va mal. Un animal que j'ai élevé dès l'âge le plus tendre, que j'ai sauvé de la noyade subie par trois ou quatre de ses frères et sœurs aveugles ! J'ai pris la peine de l'instruire ; j'ai donné à son éducation

des soins tout particuliers. Mon maître m'avait ordonné d'aller l'offrir en présent à dona Silvie; j'étais à peine entré dans la salle à manger que mon gaillard va droit à l'office, et s'empare d'une cuisse de chapon. Oh! c'est abominable qu'un chien ne sache pas se bien conduire dans toute espèce de compagnie. Je voudrais qu'un chien prît sur lui d'être véritablement un chien, un chien en tout et pour tout. Si je n'avais pas eu l'esprit de prendre sur moi la faute qu'il avait commise, je crois, Dieu me pardonne, qu'on la lui eût fait expier par la potence; il est certain qu'il eût été puni. Vous allez en juger. Le voilà qui, sous la table du duc, s'ingère dans la compagnie de trois ou quatre chiens bien nés; il n'y était pas resté deux minutes, que l'odorat de toute la société remarqua sa présence. « A la porte le chien! » dit l'un. « Quel est ce » chien-là? » dit un autre. « Chassez-le! » dit un troisième. « Qu'on le pende! » dit le duc. Moi, dont le nez est depuis long-temps au fait, je reconnus mon Crab; en conséquence j'allai trouver le fouailleur, « Ami, » lui dis-je, « vous allez » fouailler ce chien, n'est-ce pas? — Certaine- » ment, » me dit-il. — « Ce sera une injustice, » lui dis-je; « c'est moi qui ai commis la faute. » Sur ce, sans plus de cérémonie, il me mit à la porte à coups de fouet. Y a-t-il beaucoup de maîtres qui en feraient autant pour leur domestique? Sur ma parole, il m'est arrivé d'être mis dans les ceps pour des puddings qu'il avait volés; sans quoi, on l'aurait exécuté. J'ai subi le pilori pour des oies qu'il avait tuées, sans quoi, il en eût porté la peine. Coquin, tu as maintenant oublié tout cela! Drôle, je me rappelle le tour que tu m'as joué quand j'ai pris congé de dona Silvie; ne t'avais-je pas recommandé d'avoir les yeux sur moi et de faire comme je ferais? Quand m'as-tu vu lever la jambe et salir le vertugadin d'une dame? M'as-tu jamais vu commettre pareille incongruité?

Entrent PROTÉE *et* JULIE *habillée en page.*

PROTÉE.

Tu te nommes Sébastien? tu me plais, et j'ai tout-à-l'heure une commission à te donner.

JULIE.

Comme il vous plaira; je ferai ce que je pourrai.

PROTÉE.

Je l'espère. (*A Lance.*) Te voilà donc, vaurien? Qu'es-tu devenu depuis deux jours?

LANCE.

Seigneur, comme vous me l'aviez ordonné, j'ai été présenter le chien à dona Silvie.

PROTÉE.

Et qu'a-t-elle dit de mon petit bijou?

LANCE.

Parbleu, elle a dit que votre chien n'était qu'un vilain dogue, et qu'un présent pareil ne méritait pas de remercîmens.

PROTÉE.

Mais elle a accepté mon chien?

LANCE.

Non, certes; et je vous le ramène.

PROTÉE.

Eh quoi! c'est là le chien que tu lui as offert de ma part?

LANCE.

Oui, seigneur, l'autre roquet m'a été volé sur la place du marché par les aides du bourreau; je l'ai remplacé par le mien; j'ai pensé qu'étant dix fois plus gros que le vôtre, l'importance du cadeau en serait augmentée d'autant.

PROTÉE.

Va-t'en et retrouve mon chien à tout prix, ou ne reparais jamais en ma présence. Va-t'en, te dis-je; restes-tu ici pour me narguer, drôle, qui chaque jour me fais rougir?

LANCE *sort.*

PROTÉE, *continuant.*

Sébastien, je t'ai pris à mon service, en partie parce que j'ai besoin d'un jeune homme tel que toi qui puisse exécuter mes commissions avec intelligence, car il n'y a aucun fonds à faire sur un lourdaud de son espèce, mais surtout parce que ta figure et tes manières me plaisent; je ne sais si mes pressentimens me trompent, mais elles donnent une idée favorable de ton éducation, de ta famille et de ta probité. Sache donc que c'est pour cela que je t'ai engagé à mon service. Prends cette bague et remets-la de ma part à dona Silvie; celle de qui je la tiens m'aimait beaucoup.

JULIE.

Il paraît que vous ne l'aimez plus, puisque vous vous séparez de ce gage de sa tendresse. Elle est morte, sans doute?

PROTÉE.

Non, je pense qu'elle vit encore.

JULIE.

Hélas!

PROTÉE.

Pourquoi cet hélas?

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de la plaindre.

PROTÉE.

Pourquoi la plains-tu?

JULIE.

Parce que je crois qu'elle vous aimait autant que vous aimez votre Silvie; elle pense sans cesse à celui qui a oublié son amour; vous adorez celle qui est indifférente au vôtre. C'est pitié qu'un amour si peu partagé, et quand j'y pense, je ne puis m'empêcher de pleurer.

PROTÉE.

N'importe, donne-lui cette bague et cette lettre. Tu vois d'ici sa chambre. Dis à la dame de mes pensées que je réclame son céleste portrait qu'elle m'a promis. Ton message accompli, viens me rejoindre chez moi, où tu me trouveras triste et solitaire.

PROTÉE *sort.*

JULIE.

Est-il beaucoup de femmes qui se chargeraient d'un semblable message? Hélas! pauvre Protée! tu as choisi un renard pour garder tes agneaux.

insensée que je suis! pourquoi le plaindrais-je, lui qui me méprise du plus profond de son cœur. Mais non, puisque je l'aime, je dois le plaindre. Je lui donnai cette bague lorsqu'il me quitta, afin qu'elle lui rappelât ma tendresse; et maintenant, je vais demander ce que je voudrais ne pas obtenir; je vais offrir ce que je voudrais qu'on refusât. J'aime mon maître d'un amour sincère et vrai; mais je ne puis le servir loyalement qu'en me trahissant moi-même. N'importe, je vais parler pour lui, mais avec froideur, car le ciel m'est témoin combien je désire le voir échouer.

Entre SILVIE, *accompagnée.*

JULIE.

Noble dame, salut! Veuillez, je vous prie, avoir la bonté de me faire parler à dona Silvie.

SILVIE.

Si c'était moi, qu'auriez-vous à lui dire?

JULIE.

Si c'est vous, je vous supplie d'entendre le message dont on m'a chargé pour vous.

SILVIE.

De la part de qui?

JULIE.

De mon maître, le chevalier Protée, madame.

SILVIE.

Ah! il vous envoie chercher un portrait?

JULIE.

Oui, madame.

SILVIE.

Ursule, va chercher mon portrait. (*On apporte le portrait.*) Allez, donnez ceci à votre maître; dites-lui de ma part qu'une certaine Julie, que sa volage pensée oublie, conviendrait à sa chambre beaucoup mieux que cette image vaine.

JULIE, *lui remettant un papier.*

Madame, veuillez prendre lecture de cette lettre. Pardonnez, madame, je vous ai, par inadvertance, remis un papier pour un autre. Voici le billet destiné à votre seigneurie.

Elle lui présente un second papier.

SILVIE.

Permettez, je vous prie, que je jette encore un coup d'œil là-dessus.

JULIE.

Je ne le puis pas, pardonnez-moi, madame.

SILVIE, *lui remettant le premier papier.*

Prenez, je ne veux pas même jeter les yeux sur ce que m'écrit votre maître. Je sais d'avance que sa lettre est farcie de protestations et pleine de nouveaux serments qu'il enfreindra aussi facilement que je déchire ce papier.

Elle déchire la lettre.

JULIE.

Madame, il envoie cette bague à votre seigneurie.

SILVIE.

N'a-t-il pas de honte de me l'envoyer? Je lui ai entendu dire mille fois que sa Julie la lui a donnée à son départ; quoique son doigt imposteur ait profané cette bague, le mien ne fera pas à sa Julie cette injure.

JULIE.

Elle vous en remercie.

SILVIE.

Que dites-vous?

JULIE.

Je vous remercie, madame, des égards que vous avez pour elle : pauvre dame! mon maître l'a traitée bien injustement!

SILVIE.

La connaissez-vous?

JULIE.

Presque autant que moi-même. Combien de fois j'ai pleuré en songeant à ses chagrins!

SILVIE.

Elle pense, sans doute, que Protée l'a délaissée.

JULIE.

Je le crois, et c'est là la cause de son affliction.

SILVIE.

N'est-elle pas bien belle?

JULIE.

Elle a été plus belle, madame, qu'elle n'est maintenant : quand elle se croyait aimée de mon maître, elle était, à mon avis, aussi belle que vous; mais depuis qu'elle a négligé son miroir, qu'elle a rejeté le masque qui mettait son visage à l'abri du soleil, l'air a fané les roses sur ses joues et bruni les lis de son teint, en sorte qu'elle est aujourd'hui presque aussi basanée que moi.

SILVIE.

Quelle est sa taille?

JULIE.

A peu près la mienne; car à la Pentecôte dernière, au milieu des jeux auxquels nous nous livrions, nos jeunes gens m'habillèrent en femme, et me firent mettre une robe de dona Julie; au jugement de tous, cette robe m'allait comme si elle eût été faite pour moi; je sais donc par là qu'elle est à peu près de ma taille. Ce jour-là je la fis beaucoup pleurer; car je jouais, madame, un rôle attendrissant, celui d'Ariane pleurant le parjure de Thésée et sa fuite déloyale. Je jouai ce rôle avec tant de vérité, qu'émue en voyant mes pleurs, ma pauvre maîtresse fondit en larmes; et que je meure, si par la pensée je ne ressentis pas sa douleur comme elle-même.

SILVIE.

Elle t'en est reconnaissante, bon jeune homme! Hélas! pauvre femme! solitaire et délaissée! Je pleure moi-même en pensant à ce que tu viens de dire. Tiens, jeune homme, voici ma bourse; je te donne ceci pour l'amour de ta charmante maîtresse, parce que tu l'aimes bien. Adieu

SILVIE *sort.*

JULIE

Et elle t'en remerciera, si jamais tu viens à la connaître. Dame vertueuse, douce et belle! j'espère qu'elle accueillera froidement les vœux de

mon maître, puisqu'elle a tant d'égards pour l'amour de ma maîtresse. Hélas! comment est-il possible que l'amour se joue ainsi de lui-même! voici son portrait : regardons-le ; il me semble qu'avec cette parure, mon visage serait aussi charmant que le sien; et pourtant, si je ne m'abuse, le peintre l'a un peu flattée. Ses cheveux sont bruns; les miens sont d'un blond parfait : si c'est uniquement à cette différence que tient l'amour de Protée, je me procurerai de faux cheveux de la même couleur. Ses yeux sont gris comme le verre, les miens également ! oui, mais son front est bas, et le mien est élevé. Qu'aime-t-il donc en elle que je ne puisse lui faire aimer en moi, si l'amour n'était un dieu aveugle? Allons, Julie, ombre de toi-même, emporte cette ombre, car c'est ta rivale. O portrait insensible, tu seras divinisé, baisé, aimé, adoré ; et pourtant s'il y avait quelque raison dans cette idolâtrie, c'est à ma personne que s'adresseraient ces hommages. Mais je te traiterai avec égards en considération de ta maîtresse qui m'a traitée de même; n'était cela, par Jupiter, mes ongles arracheraient tes yeux inanimés, afin que mon maître cessât d'être amoureux de toi.

Elle sort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même ville. Une abbaye.

Entre EGLAMOUR.

ÉGLAMOUR.

Le soleil commence à dorer l'occident; voici l'heure où Silvie doit me rejoindre à la cellule du frère Patrice. Elle viendra sans nul doute, car les amans sont exacts, et viennent plutôt avant qu'après l'heure convenue, tant leur impatience est grande.

Entre SILVIE.

ÉGLAMOUR, *continuant.*

La voici. Madame, soyez la bien venue.

SILVIE.

Vous également. Dépêchons-nous, mon bon Églamour! sortons par la poterne du mur de l'abbaye; je crains d'être suivie.

ÉGLAMOUR.

Ne craignez rien; la forêt est à trois lieues d'ici tout au plus ; quand nous l'aurons atteinte, nous serons en sûreté.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. Un appartement dans le palais ducal.

Entrent THURIO, PROTÉE *et* JULIE *habillée en page.*

THURIO.

Seigneur Protée, comment Silvie accueille-t-elle mes propositions?

PROTÉE.

Seigneur, elle me semble un peu radoucie; néanmoins elle trouve à redire à votre personne.

THURIO.

Est-ce qu'elle trouve que j'ai la jambe trop longue?

PROTÉE.

Non, mais trop mince.

THURIO.

Je porterai des bottes pour lui donner plus de rotondité.

PROTÉE.

Il n'y a pas d'éperon qui puisse aiguillonner l'amour de manière à lui faire aimer ce qu'il déteste.

THURIO.

Que dit-elle de ma figure?

PROTÉE.

Elle dit que vous avez le teint blanc.

THURIO.

Elle ment, la friponne, j'ai le teint brun.

PROTÉE.

Mais les perles sont blanches; et vous connaissez le vieux proverbe : les bruns sont des perles aux yeux des jolies femmes.

JULIE, *à part.*

Des perles comme toi n'attireront jamais les regards des femmes ; pour moi, je fermerais les yeux pour ne pas les voir.

THURIO.

Comment trouve-t-elle ma conversation ?

PROTÉE.

Fort insipide quand vous parlez de guerre.

THURIO.

Mais charmante quand je parle de paix et d'amour.

JULIE, *à part.*

Jamais plus attrayante que quand tu ne dis mot.

THURIO.

Que dit-elle de ma vaillance?

PROTÉE.

O seigneur, elle n'a pas, à cet égard, le moindre doute.

JULIE, *à part.*

Elle n'en saurait avoir avec la connaissance qu'elle a de ta poltronerie.

THURIO.

Que dit-elle de ma naissance

PROTÉE.

Que vous avez une bonne généalogie.

JULIE, *à part.*

Elle commence par un galant homme et se termine par un sot.

THURIO.

Fait-elle cas de mes propriétés?

PROTÉE.

Oui, mais elle regrette...

THURIO.

Quoi?

JULIE, *à part.*

Qu'elles soient dans la possession d'un pareil âne.

PROTÉE.

Qu'elles soient aliénées, (*à part*) ainsi que le propriétaire.

JULIE.

Voici le duc.

Entre LE DUC.

LE DUC.

Bonjour, seigneur Protée! bonjour, Thurio! qui de vous a vu aujourd'hui Églamour?

THURIO.

Ce n'est pas moi.

PROTÉE.

Ni moi.

LE DUC.

Avez-vous vu ma fille?

PROTÉE.

Pas davantage.

LE DUC.

Alors, nul doute qu'elle n'ait pris la fuite pour aller rejoindre ce misérable Valentin. Cela est certain, car le frère Laurent les a rencontrés tous deux dans la forêt, où il se promenait pour faire pénitence: quant à lui, il l'a parfaitement reconnu; pour Sylvie, il conjecture que c'était elle; mais comme elle était masquée, il n'en est pas sûr: d'ailleurs elle se proposait d'aller se confesser ce soir à la cellule du frère Patrice, et on ne l'y a point trouvée. Ces présomptions me confirment dans l'idée qu'elle s'est enfuie. Veuillez donc ne point perdre le temps en paroles; mais montez sur-le-champ à cheval, et venez me rejoindre sur le versant de la montagne dans la direction de Mantoue; car c'est là qu'ils se sont enfuis. Hâtez-vous, messieurs, et suivez-moi.

Il sort.

THURIO.

Parbleu, voilà qui est bien sot à elle, de fuir le bonheur qui la suit; je vais aller à sa recherche, plutôt pour me venger d'Églamour que par amour pour Silvie, cette tête légère.

Il sort.

PROTÉE.

Et moi, j'irai plutôt par amour pour Silvie que par haine pour Églamour, le compagnon de sa fuite.

Il sort.

JULIE.

Et moi, j'irai aussi, plutôt pour traverser cet amour que par haine pour Silvie, à qui l'amour a fait prendre la fuite.

Elle sort.

SCÈNE III.

Une forêt sur les frontières de Mantoue.

Entrent SILVIE *et des* BRIGANDS.

PREMIER BRIGAND.

Venez, venez; soyez tranquille; nous allons vous conduire à notre capitaine.

SILVIE.

Bien d'autres malheurs m'ont appris à supporter celui-ci avec patience.

DEUXIÈME BRIGAND.

Allons, emmène-la.

PREMIER BRIGAND.

Où est le cavalier qui était avec elle?

TROISIÈME BRIGAND.

Ayant le pied leste, il nous a échappé; mais Moïse et Valère sont à sa poursuite. Va conduire cette femme à l'extrémité occidentale du bois; c'est là qu'est notre capitaine: nous allons traquer celui qui s'est enfui; nos gens sont échelonnés sur toute la lisière du bois; il est impossible qu'il nous échappe.

PREMIER BRIGAND

Venez, je vais vous conduire à la caverne de notre capitaine. Ne craignez rien; il a un caractère honorable; il n'est pas homme à manquer de respect à une femme.

SILVIE.

O Valentin, c'est pour toi que j'endure ceci!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Arrive VALENTIN.

VALENTIN.

Combien l'habitude est puissante sur l'homme! Cette solitude ombreuse, ces bois infréquentés, je m'en accommode mieux que des villes populeuses et florissantes: ici, je puis m'asseoir seul et loin de tous les regards; je puis aux chants plaintifs du rossignol unir ma voix gémissante et les accens de ma douleur. O toi qui habites dans mon cœur, ne quitte pas ta demeure si long-temps solitaire, si tu ne veux que, tombant en ruines, l'édifice ne s'écroule et ne laisse plus aucun souvenir de ce qu'il était. Ranime-moi par ta présence, ô Silvie! viens, nymphe charmante, et console ton berger désolé! — Quels cris et quel vacarme aujourd'hui dans cette forêt? voilà mes compagnons qui n'ont de loi que leur volonté; ils sont sans doute à la poursuite de quelque infortuné voyageur; malgré l'affection qu'ils me portent, j'ai beaucoup de peine à les empêcher de commettre des actes de brutalité. Qui vient de ce côté? tenons-nous à l'écart.

Il se retire à l'écart.

Arrivent PROTÉE, SILVIE *et* JULIE, *vêtue en page*

PROTÉE.

Madame, quelle que soit votre indifférence pour

tout ce que fait votre serviteur, je vous ai rendu ce service au péril de ma vie; je vous ai délivrée des mains de celui qui voulait faire violence à votre honneur et à votre amour. Je ne demande pour toute récompense qu'un bienveillant regard; je n'en puis demander, et certes vous ne pouvez m'en accorder moins.

VALENTIN, *à part.*

Comme tout ce que je vois, tout ce que j'entends ressemble à un rêve! Amour! donne-moi la patience de me contenir quelques instans.

SILVIE.

O misérable! malheureuse que je suis!

PROTÉE.

Vous étiez malheureuse, madame, avant que je vinsse; mais par mon arrivée je vous ai rendue heureuse.

SILVIE.

Ta présence me rend la plus malheureuse des femmes.

JULIE, *à part.*

Et moi aussi, quand il est près de toi.

SILVIE.

Si j'avais été saisie par un lion affamé, j'eusse mieux aimé lui servir de proie que de devoir ma délivrance au fourbe Protée. Cieux! je vous en prends à témoin, autant j'aime Valentin, dont la vie m'est aussi chère que mon ame, autant, car au-delà est impossible, je déteste le traître, le parjure Protée: va-t'en donc et cesse tes sollicitations.

PROTÉE.

Quelle action périlleuse, dût-il y aller de ma vie, n'accomplirais-je pas pour obtenir de vous un seul regard affectueux? Ah! c'est une malédiction en amour, et maintenant je l'éprouve, lorsque aimant une femme on n'en peut être aimé.

SILVIE.

Lorsque aimé d'une femme, Protée ne peut l'aimer. Rappelle-toi le cœur de Julie! Julie, ton premier amour passionné; Julie, pour laquelle naguère tu déchiras ta foi en mille sermens; et voilà que pour m'aimer tous ces sermens ont abouti à un parjure. Tu n'as plus ta foi maintenant, à moins que tu n'en eusses deux, ce qui est pire mille fois que de n'en point avoir; mieux vaut n'en avoir point que de l'avoir double, ce qui est une de trop, traître à ton ami!

PROTÉE.

En amour, qui respecte l'amitié?

SILVIE.

Tous les hommes, hormis Protée.

PROTÉE.

Eh bien! puisque des paroles de douceur ne peuvent t'amener à concevoir pour moi des sentimens plus doux, je triompherai de toi en soldat, à la pointe de l'épée, et contrairement à la nature de l'amour: pour me faire aimer j'aurai recours à la force.

SILVIE.

O ciel!

PROTÉE.

De gré ou de force tu céderas à mes désirs.

VALENTIN.

Scélérat! écarte ta main brutale, lâche et perfide ami!

PROTÉE.

Valentin!

VALENTIN.

Ami vulgaire, sans affection et sans foi, comme ils le sont tous, traître! tu as trompé mes espérances; il fallait que je le visse de mes propres yeux pour le croire: je n'ose pas dire maintenant que j'aie un seul ami au monde; tu me dirais que cela n'est pas. A qui se fier maintenant, lorsque le cœur est trahi par la main droite? Protée, il m'est pénible de ne pouvoir plus me fier à toi et d'être obligé, à cause de toi, de mettre une barrière entre le monde et moi. Les blessures intimes sont les plus profondes. Malédiction! faut-il que de tous les ennemis un ami soit le pire!

PROTÉE.

Ma honte et mon crime m'accablent. Pardonne-moi, Valentin; si une douleur sincère est une expiation suffisante de ma faute, je te l'offre ici; l'amertume de mes remords est égale à mon crime.

VALENTIN.

Eh bien! tout est réparé, et je te rends ma confiance: quiconque n'est point désarmé par le repentir, n'appartient ni au ciel ni à la terre; car la terre et le ciel pardonnent; la pénitence apaise la colère de l'Éternel.

JULIE.

Malheureuse que je suis!

Elle s'évanouit.

PROTÉE, *la recevant dans ses bras.*

Qu'a donc ce jeune homme?

VALENTIN, *s'approchant.*

Eh bien! jeune homme, eh bien! qu'y a-t-il? ouvrez les yeux! Parlez!

JULIE.

Mon bon seigneur, mon maître m'avait chargé de remettre une bague à dona Silvie, et j'ai oublié de le faire.

PROTÉE.

Jeune homme! où est cette bague?

JULIE, *lui remettant une bague.*

Tenez, la voici.

PROTÉE.

Voyons! Mais c'est la bague que j'ai donnée à Julie.

JULIE.

Oh! je vous demande pardon, seigneur; je me suis trompé; voici l'anneau que vous avez envoyé à Silvie.

Elle lui présente une autre bague.

PROTÉE.

D'où te vient cet anneau? c'est celui qu'en partant j'ai donné à Julie.

JULIE.

Et Julie me l'a donné, et c'est Julie elle-même qui l'a apporté ici.

PROTÉE.

Comment, Julie!

JULIE.

Reconnais celle qui a reçu tous tes sermens, et qui les a religieusement conservés dans son cœur ! Combien les as-tu déracinés par le parjure? O Protée! que ce vêtement te fasse rougir; rougis de m'avoir forcée à revêtir un costume immodeste, si toutefois il y a quelque chose de honteux dans un déguisement inspiré par l'amour. Aux yeux de la pudeur, il y a moins de honte dans la femme à changer de costume qu'il n'y en a dans l'homme à changer de sentimens.

PROTÉE.

Qu'il n'y en a dans l'homme à changer de sentimens! Tu dis vrai. O ciel! l'homme serait parfait s'il était constant. Cette unique erreur est la source de toutes ses fautes et l'entraîne à toutes les transgressions; l'inconstance renonce avant d'avoir commencé. Qu'y a-t-il dans les traits de Silvie que mes yeux constans ne puissent voir avec plus de fraîcheur encore dans Julie ?

VALENTIN.

Allons, allons, donnez-moi tous deux la main; que j'aie le bonheur d'effectuer cette heureuse conclusion ; ce serait dommage que deux amis comme vous restassent long-temps ennemis.

PROTÉE, *pressant Julie sur son cœur.*

Le ciel m'est témoin que tous mes vœux sont comblés !

JULIE.

Et les miens aussi.

Arrivent LE DUC *et* THURIO, *accompagnés de plusieurs* BRIGANDS.

LES BRIGANDS.

Une prise! une prise! une prise!

VALENTIN.

Arrêtez! c'est mon seigneur le duc. Votre altesse est la bien venue auprès d'un homme disgracié, Valentin le banni.

LE DUC.

Le chevalier Valentin !

THURIO.

Voilà Silvie, et Silvie m'appartient.

VALENTIN.

Arrière, Thurio, ou tu es mort! tiens-toi à distance de ma colère; ne dis pas que Silvie t'appartient; si tu le répètes, Milan ne te reverra pas. La voici devant toi ; ose seulement la toucher ou l'effleurer de ton souffle.

THURIO.

Sire Valentin, je ne me soucie point d'elle, moi; bien fou est, à mes yeux, qui mettrait sa vie en péril pour une femme qui ne l'aime pas. Je ne la revendique pas le moins du monde; vous pouvez la prendre, et pour vous donner une preuve de ma sincérité, je vous résigne tous mes droits sur elle.

LE DUC.

Et tu n'en es que plus lâche et plus vil de renoncer à elle aussi facilement, après tout ce que tu as fait pour l'obtenir... Par l'honneur de mes aïeux, j'applaudis, Valentin, à ta conduite pleine de cœur, et te crois digne de l'amour d'une reine. Je te le déclare donc, j'abjure ici tous les griefs du passé, j'oublie toute inimitié antérieure, et je te rappelle à ma cour. Une satisfaction est due à ton mérite sans rival; j'y souscris moi-même, et je te dis : Seigneur Valentin, je te tiens pour gentilhomme et de bonne maison; prends ta Silvie, car tu l'as méritée.

VALENTIN.

Je remercie votre altesse; ce don fait mon bonheur. Permettez maintenant qu'au nom de votre fille, je vous demande une grâce.

LE DUC.

Quelle qu'elle soit, à ta considération, je l'accorde.

VALENTIN, *montrant ses compagnons.*

Ces proscrits parmi lesquels j'ai vécu sont des hommes doués d'estimables qualités ; pardonnez-leur ce qu'ils ont fait ici, et qu'ils soient rappelés de leur exil; mon digne seigneur, ils sont maintenant corrigés, civils, pleins de bons sentimens, et l'état pourra les employer utilement.

LE DUC.

J'y consens, je leur pardonne ainsi qu'à toi, dispose d'eux, selon la connaissance que tu as de leur mérite respectif. Maintenant, partons; allons terminer tous nos différends par des fêtes, des réjouissances et de splendides solennités.

VALENTIN.

Tout en marchant, je prendrai la liberté d'entretenir votre altesse et je la ferai sourire. (*Montrant Julie.*) Que dites-vous de ce jeune page, monseigneur ?

LE DUC.

C'est un jeune homme qui ne manque pas de grâce; il rougit.

VALENTIN.

Je vous réponds, monseigneur, qu'il a plus de grâce qu'il n'est donné à un jeune homme d'en avoir.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas.

VALENTIN.

Si vous le permettez, je vous conterai tout cela chemin faisant, et vous serez émerveillé de ce qui est arrivé. Viens, Protée, ta seule punition sera de m'entendre raconter la découverte de tes amours : cela fait, un même jour verra mon hyménée et le tien ; nous n'aurons qu'une fête, qu'une maison, et nos deux bonheurs n'en feront qu'un.

Ils s'éloignent.

FIN DES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

JOYEUSES COMMÈRES

DE WINDSOR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

SIR JOHN FALSTAFF.
FENTON, amant d'Anna Page.
CERVEAUVIDE, juge de paix.
NIGAUDIN, cousin de Cerveauvide.
M. FORD, } habitans de Windsor.
M. PAGE, } habitans de Windsor.
WILLIAM PAGE, jeune fils de M. Page.
SIR HUGUES EVANS, ministre gallois.
LE DOCTEUR CAIUS, médecin français.
L'HOTE de l'auberge de la Jarretière.

PERSONNAGES.

BARDOLPHE, } escrocs à la suite de Falstaff.
PISTOLET, } escrocs à la suite de Falstaff.
NYM, } escrocs à la suite de Falstaff.
ROBIN, page de Falstaff.
SIMPLE, laquais de Nigaudin.
BARBET, laquais du docteur Caius.
Mme FORD.
Mme PAGE.
MISS ANNA PAGE, sa fille.
Mme VABONTRAIN, gouvernante du docteur Caius.
DOMESTIQUES DE M. PAGE, DE M. FORD, etc

La scène est à Windsor et dans les environs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Windsor, devant la maison de M. Page.

Entrent CERVEAUVIDE, NIGAUDIN *et* SIR HUGUES EVANS.

CERVEAUVIDE.

Vous avez beau dire, sir Hugues, je porterai l'affaire devant la chambre étoilée. Vingt sir John Falstaff ne me feront pas peur, et on ne se jouera pas impunément de Robert Cerveauvide, écuyer.

NIGAUDIN.

Juge de paix dans le comté de Glocester, et *coram*.

CERVEAUVIDE.

Oui, cousin Nigaudin; et *cus talorum.*

NIGAUDIN.

Et *ratolorum* encore; gentilhomme né, monsieur le ministre, qui signe *armigero*, dans tous actes, billets, mandats, quittances ou obligations quelconques.

CERVEAUVIDE.

Oui dà, nous le faisons; et depuis trois cents ans nous n'avons pas cessé de le faire.

NIGAUDIN.

Tous ses successeurs décédés avant lui l'ont fait, et tous ses ancêtres qui viendront après lui pourront en faire autant. Ils pourront mettre douze brochets dans leurs armes.

CERVEAUVIDE.

C'est un vieux blason.

EVANS.

Douze brochets vont bien dans un vieux blason.

CERVEAUVIDE.

Le brochet est du poisson frais; c'est du poisson salé qu'un vieux blason.

NIGAUDIN.

Puis-je prendre quartiers, cousin?

CERVEAUVIDE.

Vous le pouvez, en vous mariant.

EVANS.

Tant pis s'il prend quartier.

CERVEAUVIDE.

Pas du tout.

EVANS.

Si fait, par Notre-Dame! s'il prend un quartier de votre blason, il ne vous en restera plus que trois, dans mon humble opinion: mais laissons cela. S'il est vrai que sir John Falstaff vous ait fait une insulte, je suis homme d'église, et je m'estimerai heureux d'amener entre vous un compromis, et d'obtenir pour vous des réparations convenables.

CERVEAUVIDE.

Le conseil en sera juge. Il y a eu actes de violence.

EVANS.

Il ne convient pas que le conseil juge des actes de violence; de pareils actes n'attestent pas l'oubli de la crainte de Dieu; le conseil, voyez-vous, est juge des délits qui montrent l'oubli de la crainte de Dieu, et non des actes de violence; tenez-vous-le pour dit.

CERVEAUVIDE.

Ah! sur ma vie, si je redevenais jeune, l'affaire se terminerait à la pointe de l'épée.

EVANS.

Au lieu de l'épée, il vaut mieux que ce soient des amis qui terminent la querelle. D'ailleurs j'ai encore en tête un autre projet, qui peut-être ne laisse pas que d'être raisonnable: vous connaissez miss Anna Page, fille de monsieur George Page, une jolie fleur de virginité, par ma foi!

NIGAUDIN.

Miss Anna Page? qui a des cheveux bruns et une petite voix, comme toutes les femmes?

EVANS.

Elle-même. Son grand-père en mourant (Dieu veuille lui accorder une heureuse résurrection!) lui a légué sept cents livres sterling, en or et en argent, pour l'époque où elle aura atteint sa dix-septième année; or, nous ne ferions pas mal de laisser là nos altercations et nos querelles, et d'amener un mariage entre monsieur Abraham Nigaudin et miss Anna.

CERVEAUVIDE.

Son grand-père, dites-vous, lui a laissé sept cents livres sterling?

EVANS.

Oui, et son père lui en laissera davantage encore.

CERVEAUVIDE.

Je connais la jeune personne; elle a de bonnes qualités.

EVANS.

Ce sont de bonnes qualités que sept cents livres sterling et des espérances.

CERVEAUVIDE.

Eh bien! voyons l'honnête monsieur Page. Falstaff est-il chez lui?

EVANS.

Vous dirai-je un mensonge? Je méprise le mensonge, comme je méprise un homme faux, ou comme je méprise celui qui n'est pas sincère. Le chevalier sir John est ici; laissez-vous donc guider, je vous prie, par qui vous veut du bien. Je vais frapper à la porte et demander monsieur Page. (*Il frappe.*) Holà! Dieu bénisse ce logis!

Arrive M. PAGE.

PAGE.

Qui est là?

EVANS.

C'est, avec la bénédiction de Dieu, votre ami Evans, le juge de paix Cerveauvide et monsieur Nigaudin, qui peut-être vous contera une autre histoire, si les choses vont à votre goût.

PAGE.

Messieurs, je suis bien aise de vous voir en bonne santé. Je vous remercie du gibier que vous m'avez envoyé, monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

Je suis charmé de vous voir, monsieur Page; mille bénédictions pour votre bon cœur! J'aurais souhaité que le gibier fût meilleur: il a été mal tué. Comment se porte l'excellente madame Page? Croyez que je vous aime toujours de tout mon cœur, là, de tout mon cœur.

PAGE.

Monsieur, je vous ai bien de l'obligation.

CERVEAUVIDE.

C'est moi qui suis votre obligé, monsieur, en vérité, je vous l'assure.

PAGE.

Je suis charmé de vous voir, mon cher monsieur Nigaudin.

NIGAUDIN.

Comment se porte votre levrier fauve, mon-

sieur? J'ai entendu dire qu'il a été dépassé aux courses de Cotsale.

PAGE.

La question est restée indécise, monsieur.

NIGAUDIN.

Vous ne voulez pas en convenir, vous ne voulez pas en convenir.

CERVEAUVIDE.

Il n'en conviendra pas; c'est votre faute; c'est votre faute. C'est un chien excellent.

PAGE.

Un chien détestable.

CERVEAUVIDE.

Non, monsieur, c'est un bon et beau chien; puis-je dire davantage? Je vous répète qu'il est aussi bon que beau. Sir John Falstaff est-il ici?

PAGE.

Monsieur, il est chez moi; et je serais charmé de vous servir de médiateur.

EVANS.

C'est parler comme doit parler un chrétien.

CERVEAUVIDE.

J'ai à me plaindre de lui.

PAGE.

Il l'avoue en quelque sorte.

CERVEAUVIDE.

Si l'offense est avouée, elle n'est pas réparée; n'est-il pas vrai, monsieur Page? Il m'a offensé, cela est certain, c'est positif. Croyez-moi, Robert Cerveauvide se dit offensé.

PAGE.

Voici venir sir John.

Arrivent SIR JOHN FALSTAFF, BARDOLPHE, NYM *et* PISTOLET.

FALSTAFF.

Eh bien, monsieur Cerveauvide, vous voulez donc porter plainte au roi contre moi?

CERVEAUVIDE.

Chevalier, vous avez battu mes gens, tué mes cerfs, et pénétré de force dans la loge de mon garde.

FALSTAFF.

Mais non caressé sa fille.

CERVEAUVIDE.

C'est bien, c'est bien; vous répondrez de tout cela.

FALSTAFF.

Je vais répondre sur-le-champ; j'ai fait tout cela: voilà ma réponse.

CERVEAUVIDE.

Le conseil en connaîtra.

FALSTAFF.

Tant mieux, le conseil se moquera de vous.

EVANS.

Pauca verba, sir John; donnez-nous de bonnes paroles.

FALSTAFF.

De bonnes paroles? A bon chat bon rat. Nigaudin, je vous ai bosselé la tête, qu'avez-vous à dire contre moi?

NIGAUDIN.

Ma foi, monsieur, j'ai dans ma tête des motifs de plainte contre vous et contre vos escrocs Bardolphe, Nym et Pistolet; ils m'ont entraîné à la taverne; là, ils m'ont grisé, puis ont vidé mes poches.

BARDOLPHE.

Fromage de Banbury!

NIGAUDIN.

Cela ne me fait rien.

PISTOLET.

Méphistophélès!

NIGAUDIN.

Cela m'est égal.

NYM.

Rognure, te dis-je, *pauca, pauca!* rognure! et voilà.

NIGAUDIN.

Où est Simple, mon laquais? pouvez-vous me le dire, mon cousin?

EVANS.

Silence, je vous prie! entendons-nous. Si je ne me trompe, il y a trois arbitres dans cette affaire: à savoir, monsieur Page, c'est-à-dire monsieur Page; et puis il y a moi, c'est-à-dire moi; le troisième et dernier arbitre est mon hôte de la Jarretière.

PAGE.

Nous pouvons, nous trois, entendre l'affaire, et tout terminer entre eux.

EVANS.

Fort bien; j'écrirai sur mon calepin un exposé de l'affaire; ensuite nous travaillerons la cause avec toute la discrétion dont nous sommes capables.

FALSTAFF.

Pistolet!

PISTOLET.

Il vous écoute de toutes ses oreilles.

EVANS.

Par le diable et ses cornes, quelle phrase est celle-là: *écouter de toutes ses oreilles?* Sur ma parole, c'est de l'affectation.

FALSTAFF.

Pistolet, as-tu volé la bourse de monsieur Nigaudin?

NIGAUDIN.

Oui, j'en jure par ces gants, et si je mens, puissé-je ne jamais remettre les pieds dans ma grande chambre! Il m'a volé vingt-huit pences en pièces de six pences toutes neuves, et deux shellings d'Édouard, que j'avais achetés d'Yead Miller à raison de deux shellings deux pences pièce; j'en jure par ces gants.

FALSTAFF.

Pistolet, ces faits sont-ils fondés en vérité?

EVANS.

Ils sont fondés en fourberie, puisqu'il s'agit de bourse volée.

PISTOLET.

Tais-toi, étranger des montagnes. Sir John, mon maître, je demande le combat contre cette latte d'arlequin (*montrant Nigaudin*); je veux une rétractation de sa bouche, une rétractation immédiate: écume et fange, tu en as menti!

NIGAUDIN.

En ce cas, j'en jure par ces gants, (*montrant Nym*) c'était donc lui?

NYM.

Prenez garde à vous, monsieur Nigaudin ; ne m'échauffez pas la bile; si vous vous frottez à moi, je vous dirai : *Qui touche mouille*, et voilà.

NIGAUDIN, *montrant Bardolphe.*

Par ce chapeau, il faut que ce soit ce visage rouge qui ait fait le coup ; car, bien que je ne me rappelle pas ce que j'ai fait quand vous m'avez eu grisé, cependant je ne suis pas complètement un âne.

FALSTAFF, *à Bardolphe.*

Que dis-tu à cela, visage écarlate?

BARDOLPHE.

Pour ce qui est de moi, je dis que monsieur était tellement gris, qu'il en avait perdu les cinq essences.

EVANS.

L'ignorant! il veut dire les cinq sens

BARDOLPHE.

Et ayant le cerveau pris, voyez-vous, il était, comme on dit, dans les vignes du Seigneur, et avait dépassé toutes les limites raisonnables.

NIGAUDIN.

Il me semble aussi me rappeler que vous parliez latin; mais n'importe; à l'avenir, si jamais je me grise, ce sera en compagnie honnête, civile et probe, avec des gens qui ont la crainte du Seigneur, et non avec des filous ivrognes.

EVANS.

Dieu me juge, voilà un sentiment vertueux!

FALSTAFF.

Vous voyez, messieurs, que tous les faits sont niés; vous l'entendez?

Arrive MISS ANNA PAGE, *apportant du vin*; Mme FORD *et* Mme PAGE *la suivent.*

PAGE.

Ma fille, remportez ce vin; nous boirons à la maison.

ANNA PAGE *rentre à la maison.*

NIGAUDIN.

O ciel! miss Anna Page!

PAGE.

Comment vous portez-vous, madame Ford?

FALSTAFF.

Sur ma parole, madame Ford, vous êtes la bien venue. Avec votre permission, madame Ford...

Il l'embrasse.

PAGE.

Ma femme, dites bonjour à ces messieurs. Venez, messieurs, nous avons à dîner un pâté au gibier, tout chaud; venez, j'espère que nous noyerons sous nos rasades toute hostilité.

Tous entrent chez monsieur Page, à l'exception de CERVEAUVIDE, NIGAUDIN *et* EVANS.

NIGAUDIN.

Je donnerais quarante shellings pour avoir maintenant mon livre de chansons et sonnets.

Arrive SIMPLE.

NIGAUDIN, *continuant.*

Eh bien, Simple, où étais-tu donc? il faut que je me serve moi-même, n'est-ce pas? As-tu sur toi le *livre des énigmes?*

SIMPLE.

Le *livre des énigmes!* Ne l'avez-vous pas prêté à Alice Gateaucourt, à la Toussaint dernière, quinze jours avant la Saint-Michel?

CERVEAUVIDE.

Allons, cousin, allons, nous vous attendons. Un mot, cousin ; une proposition est faite, une sorte de proposition, tirée de loin, par sir Hugues que voici; me comprenez-vous?

NIGAUDIN.

Oui, certes, mon cousin, vous me trouverez raisonnable; s'il en est ainsi, je ferai ce que demande la raison.

CERVEAUVIDE.

Mais veuillez me comprendre.

NIGAUDIN.

Je vous comprends, mon cousin.

EVANS.

Écoutez-le, monsieur Nigaudin ; je vous expliquerai la chose, si vous vous en jugez capable.

NIGAUDIN.

Je ferai ce que mon cousin Cerveauvide me dira de faire; excusez-moi, s'il vous plaît ; il est juge de paix dans son comté, tout borné que je suis.

EVANS.

Mais ce n'est pas là la question : il s'agit de votre mariage.

CERVEAUVIDE.

Oui, c'est là la question : il s'agit de vous marier avec miss Anna Page.

NIGAUDIN.

Mais, cela étant, je suis prêt à l'épouser, à des conditions raisonnables.

EVANS.

Mais vous sentez-vous de l'affection pour elle? sachons cela de votre bouche ou de vos lèvres — car divers philosophes estiment que les lèvres font partie de la bouche — en un mot, vous sentez-vous disposé favorablement pour cette jeune fille?

CERVEAUVIDE.

Cousin Abraham Nigaudin, pourrez-vous l'aimer?

NIGAUDIN.

Je l'espère, mon cousin; je ferai ce qu'il convient à un homme raisonnable de faire

EVANS.

Mais, par les bienheureux du paradis, dites-nous d'une manière positive si vous croyez pouvoir fixer sur elle vos affections.

CERVEAUVIDE.

Répondez. L'épouseriez-vous avec une bonne dot?

NIGAUDIN.

Je ferais pour vous complaire, mon cousin, des choses plus difficiles que celle-là sous tous les rapports.

CERVEAUVIDE.

Comprenez-moi donc, comprenez-moi, mon cher cousin; ce que j'en fais n'est que pour vous agréer. Croyez-vous pouvoir aimer cette jeune personne?

NIGAUDIN.

Sur votre demande, mon cousin, je suis prêt à l'épouser; si dans les commencemens l'amour n'est pas grand, le ciel et une plus ample connaissance pourront le faire décroître quand nous serons mariés et que nous nous connaîtrons mieux l'un l'autre. J'espère que l'intimité produira entre nous une désaffection plus vive. Quoi qu'il en soit, si vous me dites : *Épousez-la*, je l'épouserai; c'est à quoi je suis très-dissolu et très-dissolument.

EVANS.

Voilà une réponse fort sage, sauf le mot dissolument au lieu de résolument; mais son intention est bonne.

CERVEAUVIDE.

Je le crois.

NIGAUDIN.

S'il en est autrement, puissé-je être pendu, là!

Revient MISS ANNA PAGE

CERVEAUVIDE.

Voici venir la belle miss Anna! Que ne puis-je rajeunir pour l'amour de vous, miss Anna!

ANNA.

Le dîner est servi. Messieurs, mon père désire l'honneur de votre compagnie.

CERVEAUVIDE.

Je me rends à ses ordres, miss Anna.

EVANS.

Dieu soit béni! je ne veux pas être absent au bénédicité.

CERVEAUVIDE *et* SIR HUGUES EVANS *entrent chez* *M. Page.*

ANNA.

Vous plaît-il, monsieur, de venir?

NIGAUDIN.

Non vraiment, je vous remercie; je suis fort bien.

ANNA.

Le dîner vous attend, monsieur.

NIGAUDIN.

Merci, je n'ai pas faim. (*A Simple.*) Va, drôle, quoique tu sois mon laquais, va servir mon cousin Cerveauvide.

SIMPLE *sort.*

NIGAUDIN, *continuant.*

Tout juge de paix qu'on est, on peut accepter les services du laquais de son ami; je n'ai encore à mon service que trois hommes et un petit garçon, jusqu'à ce que ma mère soit morte. Mais qu'importe? en attendant, je vis comme un pauvre gentilhomme.

ANNA.

Je ne rentrerai point sans vous, monsieur: personne ne s'asseoira que vous ne soyez venu.

NIGAUDIN.

Je ne mangerai rien, sur ma parole · je ne vous en remercie pas moins.

ANNA.

Je vous en prie, monsieur, veuillez entrer.

NIGAUDIN.

Merci, je préfère me promener ici. Je me suis meurtri le menton l'autre jour en faisant des armes avec un maître d'escrime; trois bottes pour un plat de pruneaux cuits; depuis ce temps, je ne puis supporter l'odeur d'un mets chaud. Pourquoi vos chiens aboyent-ils comme cela? Y a-t-il des ours dans la ville?

ANNA, *le regardant de la tête aux pieds.*

Je pense qu'il y en a, monsieur; j'en ai entendu parler.

NIGAUDIN.

J'aime beaucoup ce divertissement; ce n'est pas que je n'y trouve à redire autant qu'homme d'Angleterre. Vous avez peur, n'est-ce pas, quand vous voyez l'ours déchaîné?

ANNA.

Certainement, monsieur.

NIGAUDIN.

Moi, maintenant, j'y suis fait : vingt fois j'ai vu Sackerson lâché; je l'ai même pris par le bout de sa chaîne: mais je vous assure que sur son passage les femmes jetaient des cris, mais des cris! Il est vrai que les femmes ne les peuvent souffrir; ce sont de hideuses créatures.

Revient PAGE.

PAGE.

Venez donc, mon cher monsieur Nigaudin; nous vous attendons.

NIGAUDIN.

Je n'ai besoin de rien prendre, monsieur; je vous remercie.

PAGE.

Parbleu! vos excuses sont inutiles, monsieur; venez, venez.

NIGAUDIN.

Passez le premier, je vous prie.

PAGE.

Voyons, monsieur, avancez.

NIGAUDIN.

Miss Anna, veuillez passer la première.

ANNA.

Non, monsieur, après vous.

NIGAUDIN.

Je ne passerai certainement pas le premier, là; je ne vous ferai pas cette impolitesse.

ANNA.

Je vous en prie, monsieur

NIGAUDIN.

Eh bien! j'aime mieux être incivil qu'importun; mais c'est manquer à ce qui vous est dû, là.

Ils entrent chez M. Page.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent SIR HUGUES EVANS *et* SIMPLE.

EVANS.

Allez ; demandez qu'on vous indique la maison du docteur Caïus ; là demeure une certaine Vabontrain qui est sa bonne, ou sa gouvernante, ou sa cuisinière, ou sa lingère, sa blanchisseuse et sa repasseuse.

SIMPLE.

Bon, monsieur.

EVANS.

Voilà qui est meilleur encore ; donnez-lui cette lettre : car cette femme est très-liée avec miss Anna Page, et cette lettre a pour objet de l'engager à appuyer les prétentions de votre maître auprès de miss Anna. Partez, je vous prie ; je vais finir mon dîner ; on attend encore la poire et le fromage.

SIMPLE *s'éloigne ;* EVANS *rentre chez M. Page.*

SCÈNE III.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF, L'HOTE, BARDOLPHE, NYM, PISTOLET *et* ROBIN.

FALSTAFF.

Mon hôte de la Jarretière !

L'HÔTE.

Que dit ma grosse tour ? parlez savamment et sagement.

FALSTAFF.

Franchement, mon hôte, il faut que je réforme quelques-uns de mes gens.

L'HÔTE.

Congédiez, mon gros Hercule ! cassez-les, morbleu ! qu'ils partent, qu'ils détalent !

FALSTAFF.

Savez-vous que je dépense dix livres sterling par semaine?

L'HÔTE.

Vous êtes un empereur, un César. Je prends Bardolphe à mon service ; il tirera mon vin, il mettra mes tonneaux en perce. Est-ce entendu, mon gros Hector?

FALSTAFF.

Faites, mon cher hôte.

L'HÔTE.

J'ai dit. (*A Bardolphe.*) Suis-moi. Viens que je t'apprenne à faire mousser la bière et pétiller le vin. Je n'ai qu'une parole, suis-moi.

L'HÔTE *sort.*

FALSTAFF.

Suis-le, Bardolphe : c'est un bon état que celui de sommelier. D'un vieux manteau on fait une jaquette neuve, d'un laquais usé un sommelier tout frais. Pars, adieu.

BARDOLPHE.

C'est un état que j'ai souvent souhaité ; je réussirai.

BARDOLPHE *sort.*

PISTOLET.

Lâche coquin ! consentir à manier le fausset !

NYM.

Son père était ivre quand il l'a fait : voilà qui est finement dit, j'espère. Il n'a pas l'ame héroïque, et voilà.

FALSTAFF.

Je suis enchanté de m'être défait de cette boite à l'amadou ; il volait trop ouvertement. Dans ses filouteries il ressemblait à un chanteur inhabile : il n'observait pas la mesure.

NYM.

Le talent consiste à voler à la minute.

PISTOLET.

Voler, fi donc ! les gens sages appellent un vol un transfert.

FALSTAFF.

Je vous avouerai, mes enfans, que je suis au bout de mon rouleau.

PISTOLET.

Au bout du fossé la culbute.

FALSTAFF.

Il n'y a pas de remède ; il faut que je grapille, que j'aie recours aux expédiens.

PISTOLET.

Il faut que les petits des corbeaux aient leur pâtée.

FALSTAFF.

Qui de vous connait dans cette ville un nommé Ford ?

PISTOLET.

Je connais le pèlerin ! c'est un homme riche.

FALSTAFF.

Mes enfans, je vais vous confier mes projets. J'ai en ce moment...

PISTOLET.

Plus de deux aunes de circonférence.

FALSTAFF.

Trève de plaisanteries, Pistolet. Il est vrai que j'ai à peu près deux aunes en rotondité ; mais il ne s'agit pas de cela maintenant Je voulais vous dire que j'ai le projet de faire ma cour à madame Ford ; je la crois bien disposée en ma faveur : tout en découpant une volaille, elle discourt, elle lance des œillades agaçantes. Je comprends où elle veut en venir ; l'expression la moins flatteuse de toute sa conduite, traduite en bon anglais, signifie : *Je suis toute à vous, sir John Falstaff.*

PISTOLET.

Il l'a soigneusement étudiée, et nous en donne en anglais une traduction libre.

NYM.

Il a jeté l'ancre à une fière profondeur : ce mot-là est-il passable?

FALSTAFF.

Or, le bruit court qu'elle a la disposition complète de la bourse de son mari. Elle a des légions d'anges* à ses ordres.

PISTOLET.

Ayez aux vôtres un nombre égal de démons, et donnez-lui la chasse.

NYM.

Voilà qui va bien ; c'est bon : menez-moi les anges bon train.

FALSTAFF.

Je lui ai écrit une lettre que voici ; et en voilà une autre pour madame Page, qui me fait pareillement les yeux doux, et que j'ai surprise promenant sur mes dehors un judicieux regard. Les rayons de ses yeux ont doré par fois mon pied, par fois mon ventre majestueux.

PISTOLET.

Alors c'est le soleil brillant sur du fumier.

NYM.

Je te remercie de ce mot-là.

FALSTAFF.

Elle parcourt toute ma personne avec des regards si pleins de convoitise, que l'appétit de ses yeux me brûle comme un verre ardent! Cette lettre-ci lui est destinée : c'est elle aussi qui tient les cordons de la bourse : elle sera pour moi une Guinée véritable, une Côte d'Or et d'Abondance. Je tirerai à vue sur l'une et sur l'autre : elles seront mes banquiers, mes Indes orientales et occidentales, et je commercerai avec toutes deux. (*A Pistolet.*) Toi, porte cette lettre à madame Page. (*A Nym.*) Et toi, porte celle-ci à madame Ford. Nous prospérerons, mes enfans, nous prospérerons.

PISTOLET.

Moi, avec une épée au côté, je jouerais le rôle de Pandarus le Troyen! Non, certes ; que Lucifer emporte le tout!

NYM.

Je ne ferai point de bassesse : voilà votre lettre ; je veux garder ma réputation.

FALSTAFF, *reprenant les lettres.*

Donnez, drôles! (*A Robin.*) Toi, va porter ces lettres adroitement. Sers-moi de chaloupe, et cingle vers ces rivages d'or. (*A Pistolet et à Nym.*) Hors d'ici, vauriens! dissolvez-vous comme de la grêle ; filez, détalez, haut le pied ; allez dans votre chenil, canaille. Falstaff apprendra à imiter son siècle, à vivre d'expédiens. Coquins, laissez-moi seul avec mon page galonné.

FALSTAFF *et* ROBIN *sortent.*

PISTOLET.

Que les vautours te déchirent les boyaux! Il y a encore des dés pipés au monde pour duper riches et pauvres. J'aurai encore six pences en poche, que toi tu n'auras pas un denier, vil Turc de Phrygie!

NYM.

J'ai en tête des projets de vengeance.

PISTOLET.

Tu veux te venger?

NYM.

Oui, par le firmament et ses étoiles!

PISTOLET.

Avec le fer ou la ruse?

NYM.

Avec l'un et l'autre. Je vais révéler à Page le secret de cet amour.

PISTOLET.

Et moi, je m'en vais à l'instant
Conter à Ford le piége qu'on lui tend ;
Lui dire que Falstaff, dans son impure flamme,
Veut lui prendre son or et séduire sa femme.

NYM.

Je ne laisserai point refroidir ma colère : j'exciterai Page à recourir au poison ; je le rendrai jaune de jalousie : car ces changemens de physionomie sont un augure redoutable ; et voilà.

PISTOLET.

Tu es le Mars des mécontens : je te seconderai ; allons, marche.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une chambre chez le docteur Caïus.

Entrent Mme VABONTRAIN, SIMPLE *et* BARBET.

Mme VABONTRAIN.

Jean Barbet, va, je te prie, à la fenêtre, et regarde si tu vois venir mon maître, le docteur Caïus : s'il venait maintenant et trouvait quelqu'un à la maison, il ferait un train à faire perdre patience au bon Dieu et aux sujets du roi.

BARBET.

Je vais guetter.

Mme VABONTRAIN.

Va, et je te promets que nous aurons un posset* ce soir, à la dernière lueur d'un feu de houille. Un honnête garçon, plein de bonne volonté, la meilleure pâte de domestique qui se puisse voir ; point rapporteur, pas le moindre fiel ; son plus grand défaut est d'être trop adonné à la prière ; sous ce rapport il est quelquefois répréhensible : mais chacun à son défaut ; laissons cela. (*A Simple.*) Votre nom, dites-vous, est Pierre Simple?

SIMPLE.

Oui, faute d'un meilleur.

Mme VABONTRAIN.

Et M. Nigaudin est votre maître?

* Angelus, ancienne monnaie d'or, valant dix shellings ou douze francs cinquante centimes. (*Note du traducteur.*)

* Breuvage à l'anglaise, composé de vin, de muscade, de crème, d'œufs bien battus et de sucre ; on peut remplacer le vin par de la bière. *Note du traducteur.*

SIMPLE.

Comme vous dites.

Mme VABONTRAIN.

Ne porte-t-il pas une grande barbe ronde comme le tranchet d'un gantier?

SIMPLE.

Non, madame. Il a une petite figure de rien du tout, avec une barbe rare, de couleur jaune, comme la barbe de Caïn.

Mme VABONTRAIN.

Un homme d'un caractère doux, n'est-ce pas?

SIMPLE.

Oui sans doute : mais il est homme à jouer des mains autant que le plus fier; il s'est battu contre un garde-chasse.

Mme VABONTRAIN.

Comment dites-vous? Oh ! je dois me le rappeler! Ne porte-t-il pas comme qui dirait la tête haute? Et ne piaffe-t-il pas en marchant?

SIMPLE.

En effet.

Mme VABONTRAIN.

Fort bien; que Dieu n'envoie pas de plus mauvais parti à miss Anna Page! Dites à monsieur le ministre Evans que je ferai ce que je pourrai pour votre maître : Anna est une bonne fille, et je souhaite...

Rentre BARBET.

BARBET.

Sauvez-vous! voilà mon maître qui vient.

Mme VABONTRAIN.

Nous allons tous être dans de beaux draps! Venez vite ici, jeune homme; cachez-vous dans ce cabinet. (*Elle fait entrer Simple dans un cabinet.*) Il ne restera pas long-temps. Hé! Jean, ici, Jean! va t'informer de notre maître; il ne rentre pas, et je crains qu'il ne soit malade. (*Elle fredonne.*) Tra, la, la, la.

Entre LE DOCTEUR CAIUS.

CAIUS.

Qu'est-ce que vous chantez là? Je n'aime pas ces enfantillages. Allez, je vous prie, me chercher dans le cabinet une boîte verte; entendez-vous ce que je vous dis? une boîte verte.

Mme VABONTRAIN.

Je vais vous la chercher. (*A part.*) Je suis bien aise qu'il n'y ait pas été lui-même : s'il avait trouvé ce jeune homme, il serait devenu furieux.

CAIUS.

Ouf! ouf! ouf! ma foi, il fait chaud. Je m'en vais à la cour pour la grande affaire!

Mme VABONTRAIN.

Est-ce cela, monsieur?

CAIUS.

Oui; mettez-la dans ma poche, dépêchez-vous! Où est ce drôle de Barbet?

Mme VABONTRAIN, *appelant.*

Jean Barbet! Jean!

BARBET.

Me voilà, monsieur.

CAIUS.

Jean Barbet, ou Gilles Barbet, prends ta rapière, et suis-moi à la cour.

BARBET.

Elle est là sous le vestibule.

CAIUS.

Sur ma foi, je tarde trop. Que diantre allais-je oublier? Il y a dans mon cabinet des simples qu'il faut absolument que j'emporte.

Mme VABONTRAIN.

Mon Dieu! il va trouver ce jeune homme! Dans quelle fureur il va se mettre!

CAIUS, *dans le cabinet.*

O diable! diable! qu'est-ce qu'il y a dans mon cabinet? Un voleur, un larron! (*Faisant sortir Simple, qu'il tient par le collet.*) Barbet, ma rapière!

Mme VABONTRAIN.

Mon cher maître, contenez-vous.

CAIUS.

Et pourquoi me contiendrais-je

Mme VABONTRAIN.

Ce garçon est un honnête homme.

CAIUS.

Que peut faire un honnête homme dans mon cabinet? Je ne comprends pas qu'un honnête homme vienne dans mon cabinet.

Mme VABONTRAIN.

Je vous en conjure, ne soyez pas si flegmatique; je vais vous dire ce qu'il en est. Ce jeune homme venait me voir de la part du ministre Hugues.

SIMPLE.

C'est vrai, monsieur; j'étais chargé de...

Mme VABONTRAIN, *à Simple.*

De grâce! taisez-vous.

CAIUS, *à Mme Vabontrain.*

Retenez votre langue. (*A Simple.*) Toi, continue

SIMPLE.

Je venais prier cette honnête dame, votre gouvernante, de vouloir bien parler à miss Anna en faveur de mon maître, qui la demande en mariage.

Mme VABONTRAIN.

Voilà tout, monsieur; mais à l'avenir je ne mettrai plus ma main au feu sans nécessité.

CAIUS.

Sir Hugues t'envoie, dis-tu? (*A Barbet.*) Barbet, baille-moi du papier. (*A Simple.*) Attends un instant.

Il écrit.

Mme VABONTRAIN, *bas à Simple.*

Je suis charmée de lui voir prendre la chose si tranquillement; s'il avait été en colère tout de bon, il aurait fait un tapage! Quoi qu'il en soit, jeune homme, je ferai pour votre maître ce que je pourrai : la vérité est que le médecin fran-

çais, mon maître, je puis l'appeler mon maître, voyez-vous, car je tiens sa maison; je lave, je repasse, je brosse, je cuis, je nettoye, j'apprête le boire et le manger, je fais les lits, et tout cela moi-même... —

SIMPLE

C'est bien de l'ouvrage pour une personne.

Mme VABONTRAIN.

Vous croyez? Oui, certes, c'est bien de l'ouvrage; aussi je me couche tard et me lève matin. Je vous dirai donc entre nous (n'en parlez à personne), que mon maître est lui-même amoureux de miss Anna; mais, malgré cela, je connais les sentimens d'Anna : ils ne sont ni de ce côté ni de celui-là.

CAIUS.

Magot de la Chine, remets cette lettre à sir Hugues; c'est un cartel, morbleu! je veux lui couper la gorge dans le parc; je veux apprendre à vivre à ce Chinois de prêtre. Tu peux partir, il ne fait pas bon ici pour toi; morbleu! je démantibulerai sa carcasse; je ne lui laisserai pas un os à jeter à son chien.

SIMPLE *sort.*

Mme VABONTRAIN.

Hélas! le ministre ne parle que pour un de ses amis.

CAIUS.

Cela ne me fait rien; ne m'avez-vous pas dit que miss Anna serait ma femme? Morbleu! je tuerai ce prêtre imbécile; et j'ai pris pour mesurer nos épées mon hôte de la Jarretière; morbleu! je veux avoir miss Anna pour femme.

Mme VABONTRAIN.

Monsieur, cette fille vous aime, et tout ira bien; il faut laisser bavarder les gens, que diantre!

CAIUS.

Barbet, viens avec moi à la cour. (*A Mme Vabontrain.*) Rappelez-vous que si je n'ai pas miss Anna je vous mettrai à la porte. Marche derrière mes talons, Barbet.

CAIUS *et* BARBET *sortent.*

Mme VABONTRAIN.

L'imbécile! Oh! je connais les sentimens de miss Anna; nul ne les connaît mieux que moi et n'a plus d'empire sur elle, grâce à Dieu!

FENTON, *du dehors.*

Holà! y a-t-il quelqu'un?

Mme VABONTRAIN, *se mettant à la fenêtre.*

Qui est là? approchez-vous de la maison, je vous prie.

Entre FENTON.

FENTON.

Eh bien! ma bonne madame Vabontrain, comment va?

Mme VABONTRAIN.

D'autant mieux que vous avez la bonté de me le demander.

FENTON.

Quelles nouvelles? Comment se porte la charmante miss Anna?

Mme VABONTRAIN.

Ma foi, monsieur, elle est toujours jolie, honnête et douce; et c'est une fille qui a de l'amitié pour vous, je puis vous le dire en passant, et j'en bénis le ciel.

FENTON.

Pensez-vous que je réussisse? Ne perdrai-je pas mes peines?

Mme VABONTRAIN.

Ma foi! monsieur, tout dépend de celui qui est là-haut; toutefois, monsieur Fenton, je jurerais sur la Bible qu'elle vous aime. N'avez-vous pas un signe au-dessus de l'œil?

FENTON.

Oui, sans doute; eh bien! après?

Mme VABONTRAIN.

Oh! c'est qu'il y a toute une histoire sur ce signe-là! Allez, elle est bien enfant, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus honnête fille qui ait jamais rompu le pain: nous en avons eu pour une heure à parler de ce signe. Je ne ris jamais d'aussi bon cœur que dans la compagnie de cette enfant-là! c'est dommage qu'elle soit trop adonnée à la mélancolie et à la rêverie; pour ce qui est de vous, allez, il suffit.

FENTON.

Fort bien! je la verrai aujourd'hui. Tenez! (*lui donnant de l'argent*) voilà pour vous; que j'aie votre voix en ma faveur. Si vous la voyez avant moi, recommandez-moi à son souvenir.

Mme VABONTRAIN.

Oui, certes, je n'y manquerai pas; quand nous nous reverrons, je vous reparlerai de ce signe et des autres galans.

FENTON.

C'est bien. Adieu! je suis pressé.

Il sort.

Mme VABONTRAIN.

Adieu! monsieur... C'est véritablement un honnête homme; mais Anna ne l'aime pas, car je connais ses sentimens mieux que personne Sotte que je suis, qu'ai-je oublié?

Elle sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

Devant la maison de M. Page.

Arrive Mme PAGE, *tenant une lettre.*

Mme PAGE.

Quoi! j'aurai échappé aux billets doux au printemps de ma beauté, et j'y serai en butte maintenant! Voyons!

Elle lit

« Ne me demandez pas pourquoi je vous aime; » car, bien que l'amour prenne quelquefois la raison pour médecin, il ne l'admet pas pour conseiller. Vous n'êtes plus jeune, moi non plus; » motif de plus pour qu'il y ait sympathie entre » nous; vous aimez le bon vin, moi de même; » quelle meilleure preuve de sympathie que celle-là? Qu'il vous suffise, si toutefois l'amour d'un » soldat peut vous suffire, de savoir, madame Page, » que je vous aime. Je ne vous dirai pas d'avoir pitié de moi, l'expression ne serait pas militaire; » mais je vous dirai: Aimez-moi.

Signé,

» Moi, votre chevalier fidèle,
» Prêt à vous prouver son amour
» A la clarté des nuits comme à celle du jour,
» Et, s'il le faut, à la chandelle;
» Et qui plus est, envers et contre tous,
» Tout prêt à dégainer pour vous.

Quel abominable Hérode que cet homme! O que le monde est pervers! Un homme miné par l'âge, prêt à tomber en dissolution, s'aviser de faire le jeune galant! Qu'a-t-il donc découvert dans ma conversation, cet ivrogne flamand, qui ait pu lui donner l'audace de s'attaquer ainsi à moi? C'est à peine s'il s'est trouvé trois fois en ma compagnie! qu'aurai-je donc pu lui dire? Il me semble avoir été avec lui fort sobre de gaîté. Le ciel me pardonne! En vérité, je veux présenter un bill au parlement pour l'abolition des hommes. De quelle manière me vengerai-je de lui? car je me vengerai, aussi vrai que j'existe.

Entre Mme FORD.

Mme FORD.

C'est vous madame Page! J'allais chez vous.

Mme PAGE.

Et moi chez vous. Vous avez mauvaise mine.

Mme FORD

Je ne saurais le croire. Je puis administrer la preuve du contraire.

Mme PAGE

Je vous assure que vous avez mauvaise mine, à mon avis du moins.

Mme FORD.

Soit. Néanmoins je vous répète que je puis exhiber la preuve du contraire. O madame Page! j'ai un conseil à vous demander.

Mme PAGE.

De quoi s'agit-il?

Mme FORD

Si je n'étais arrêtée par une bagatelle, quel honneur je pourrais obtenir!

Mme PAGE.

Laissez de côté la bagatelle, ma chère, et prenez l'honneur. De quoi s'agit-il? Moquez-vous des bagatelles. De quoi est-il question?

Mme FORD.

Si je voulais seulement consentir à passer en enfer une petite éternité, je pourrais acquérir l'honneur de la chevalerie.

Mme PAGE.

Que dites-vous là? pas possible, sir Alice Ford! Croyez-moi, les chevaliers seront bientôt au rabais. Je vous conseille de ne faire subir aucune altération à votre qualité.

Mme FORD.

Nous perdons le temps en paroles inutiles. (*Elle lui présente une lettre ouverte.*) Lisez ceci, lisez; vous verrez sur quoi se fondent mes prétentions à la chevalerie. Tant que je saurai distinguer un homme d'un autre, ceci me fera détester les hommes corpulens; et cependant celui-ci ne jurait pas; il louait la modestie des femmes; l'inconduite trouvait en lui un censeur si rigide et si fidèle aux bienséances, que j'aurais juré que ses sentimens étaient conformes, à son langage; mais ils ne s'accordent pas plus entre eux que le centième psaume avec l'air des *Manches vertes*. Quelle tempête a fait échouer aux rives de Windsor cette baleine dont le ventre contient tant de barils d'huile? Comment me venger de lui? Le meilleur moyen serait, ce me semble, de le leurrer d'espérances jusqu'à ce que les coupables ardeurs de la concupiscence se soient fondues dans sa graisse. Vit-on jamais rien de pareil?

Mme PAGE.

Les deux lettres sont identiques; il n'y a que les noms de Page et de Ford qui diffèrent! Pour votre consolation, dans cet étrange complot contre notre honneur, voici la sœur jumelle de votre lettre: que la vôtre hérite la première; car, je le proteste, la mienne n'héritera pas. Je suis persuadée qu'il a un millier de lettres semblables, et peut-être plus encore, avec les noms propres en blanc, et celles-ci sont de la seconde édition. Il les imprimera sans doute; car peu lui importe ce qu'il met sous presse, du moment où il nous y met toutes les deux. J'aimerais mieux être une

géante couchée sous le Pélion. Par ma foi, je vous trouverai vingt tourterelles libertines contre un homme chaste.

Mme FORD.

Les deux lettres sont tout-à-fait semblables ; ce sont les mêmes mots, la même écriture Pour qui nous prend-il ?

Mme PAGE.

Je n'en sais vraiment rien ; je serais presque tentée de suspecter ma propre vertu et de me traiter moi-même comme quelqu'un que je ne connais pas ; il faut assurément qu'il ait trouvé en moi quelque chose à reprendre, que j'ignore moi-même, sans quoi il ne m'aurait pas livré un si rude abordage.

Mme FORD.

Abordage, dites-vous? Je vous réponds que je le tiendrai à distance de mes amures.

Mme PAGE.

Et moi aussi ; si jamais il vient à mon bord, je veux de ma vie ne remettre à la voile. Vengeons-nous de lui ; donnons-lui un rendez-vous ; faisons semblant d'accueillir ses propositions, et amorçons habilement son amour, en prolongeant l'épreuve jusqu'à ce qu'il ait mis ses chevaux en gage chez l'aubergiste de la Jarretière.

Mme FORD.

Je consens à employer contre lui tous les moyens, même les moins justifiables, pourvu qu'ils ne compromettent pas notre honneur. Oh ! si mon mari voyait cette lettre! ce serait pour sa jalousie un éternel aliment.

Mme PAGE.

Le voilà justement qui vient, ainsi que mon mari; celui-ci est aussi éloigné d'être jaloux que je le suis de lui en donner sujet, et, je l'espère, la distance est incommensurable.

Mme FORD.

Sous ce rapport, vous êtes la plus heureuse de nous deux.

Mme PAGE.

Allons nous concerter ensemble contre ce gros chevalier : venez par ici.

Elles se mettent à l'écart.

Arrivent FORD, PISTOLET, PAGE *et* NYM.

FORD.

J'espère qu'il n'en est point ainsi.

PISTOLET.

Dans certaines affaires l'espérance est un limier en défaut. Je vous répète que sir John en veut à votre femme.

FORD.

Mais ma femme n'est plus jeune.

PISTOLET.

Il courtise femmes de tous étages, riches et pauvres, jeunes et vieilles; tout lui est bon. Il aime votre Galimafrée. Réfléchissez-y.

FORD.

Il aime ma femme !

PISTOLET.

D'une ardeur démesurée, vous dis-je : prenez vos mesures, ou résignez-vous au rôle d'Actéon, avec la meute du chasseur sur vos talons. Ne vous laissez pas flétrir d'un nom odieux.

FORD.

Quel nom ?

PISTOLET.

Des cornes, monsieur, des cornes ! Adieu, prenez garde, ayez l'œil au guet, car les voleurs cheminent de nuit : prenez garde, avant que l'été vienne et que le coucou chante. Caporal Nym, partons. Monsieur Page, croyez-le ; ce qu'il vous dit est la vérité.

PISTOLET *s'éloigne.*

FORD.

Je saurai me contenir. Je veux approfondir ceci.

NYM.

C'est vrai. (*A Page.*) Je n'aime pas le mensonge. Sir John m'a blessé dans mes sentimens; il voulait me charger de porter à votre femme sa lettre galante : mais j'ai une épée, et je préfère en appeler à elle dans mes besoins. Il aime votre femme, c'est tout ce que j'ai à vous dire. Je me nomme le caporal Nym ; ce que je dis, je le soutiens; c'est vrai, je m'appelle Nym, et Falstaff aime votre femme. Adieu ! je suis tout d'une pièce, moi ; et voilà ! adieu.

NYM *s'éloigne.*

PAGE, *à part.*

Et voilà, dit-il ! le singulier personnage !

FORD, *à part.*

Il faut que je trouve ce Falstaff.

PAGE, *à part.*

Je n'ai vu de ma vie un drôle plus insipide et plus affecté.

FORD, *à part.*

Si je trouve qu'on m'a dit vrai, nous verrons.

PAGE, *à part.*

Je ne croirai jamais un pareil Chinois, dût le prêtre de la paroisse lui donner un certificat de véracité.

FORD, *à part*

C'est un garçon sensé : nous verrons.

Mme Page et Mme Ford se rapprochent.

PAGE, *à sa femme.*

C'est vous, ma femme?

Mme PAGE.

Où allez-vous, Georges? Ecoutez.

Mme FORD, *à son mari.*

Eh bien, mon ami ! pourquoi êtes-vous triste

FORD.

Moi, triste ! je ne suis pas triste. Allez, retournez à la maison.

Mme FORD.

Allons, je vois que vous avez encore quelque lubie en tête. Venez-vous, madame Page?

Mme PAGE.

Je suis à vous Georges, vous viendrez dîner,

n'est-ce pas? (*A Mme Ford.*) Voici une personne qui nous servira de messagère auprès de notre impudent chevalier.

Arrive Mme VABONTRAIN.

Mme FORD.

Ma foi, je pensais à elle : c'est justement ce qu'il nous faut.

Mme PAGE, *à Mme Vabontrain.*

Vous venez voir sans doute ma fille Anna?

Mme VABONTRAIN.

Oui, madame; veuillez me dire, je vous prie, comment se porte miss Anna.

Mme PAGE.

Venez la voir avec nous; nous avons quelque chose à vous dire.

Mme PAGE, Mme FORD *et* Mme VABONTRAIN *s'éloignent.*

PAGE.

Eh bien, monsieur Ford?

FORD.

Vous avez entendu ce que m'a dit ce drôle, n'est-ce pas?

PAGE.

Oui; et vous avez entendu ce que m'a dit l'autre?

FORD.

Croyez-vous qu'ils aient dit vrai?

PAGE.

Non, certes : je ne crois pas le chevalier capable d'une telle audace; mais ceux qui l'accusent d'en vouloir à nos femmes ont été tous les deux renvoyés de son service, vrais vauriens, maintenant qu'ils sont sans place.

FORD.

Ils étaient à son service?

PAGE.

Certainement.

FORD.

Je n'en suis pas plus tranquille pour cela. Sir John loge-t-il à l'auberge de la Jarretière?

PAGE.

Oui. S'il avait des intentions sur ma femme, je la lâcherais volontiers contre lui, et s'il en obtenait autre chose que des rebuffades, je prendrais volontiers le tout sous ma responsabilité.

FORD.

Je ne mets pas en doute la vertu de ma femme, mais je ne voudrais pas les laisser ensemble : trop de confiance peut nuire. Je ne voudrais rien prendre sous ma responsabilité; cela ne m'irait pas.

PAGE.

Tenez, voilà notre hâbleur, l'hôte de la Jarretière, qui vient de ce côté : pour avoir cet air jovial, il faut qu'il ait ou du vin dans sa caboche ou de l'argent dans sa bourse. Bonjour, notre hôte.

Arrivent l'HOTE DE LA JARRETIÈRE *et* CERVEAUVIDE.

L'HÔTE, *à Cerveauvide.*

Cavalier juge, mon brave, je vous tiens pour un vrai gentilhomme.

CERVEAUVIDE.

Je vous suis, mon hôte, je vous suis. Mille bonjours, monsieur Page! voulez-vous venir avec nous, monsieur Page? Nous avons un divertissement qui nous attend.

L'HÔTE, *à Cerveauvide.*

Dites-lui ce que c'est, mon juge, dites-lui ce que c'est.

CERVEAUVIDE, *à Page.*

Figurez-vous qu'il doit y avoir un duel entre sir Hugues, le ministre gallois, et Caïus, le médecin français.

FORD, *à l'hôte.*

Mon hôte de la Jarretière, j'aurais un mot à vous dire.

L'HÔTE.

Que me voulez-vous, mon brave?

Ford l'emmène à quelque distance.

CERVEAUVIDE, *à Page.*

Voûlez-vous venir voir cela avec nous? Ils ont choisi pour témoin mon hôte de la Jarretière; et il paraît qu'il leur a donné à chacun un rendez-vous différent; car, à ce qu'on m'assure, le ministre ne plaisante pas, et il y va de franc jeu. Venez, je vous conterai tout cela.

L'HÔTE, *à Ford.*

Vous n'avez point de démêlé judiciaire avec mon hôte le chevalier?

FORD.

D'aucune sorte, je vous proteste; mais je vous donnerai un flacon d'excellent vin, si vous voulez me présenter à lui, et lui dire que je m'appelle Brook*. Il s'agit d'une plaisanterie.

L'HÔTE.

Votre main, mon brave; vous aurez vos entrées et vos sorties; êtes-vous content? et votre nom sera Brook. Partons-nous, camarades?

CERVEAUVIDE.

Je suis à vous, mon hôte.

PAGE.

J'ai entendu dire que ce Français manie habilement sa rapière.

CERVEAUVIDE.

Bah! de mon temps, j'aurais pu vous en dire davantage; aujourd'hui vous vous prévalez de vos distances, vos passes, vos estocades, et je ne sais quoi encore. C'est au cœur, monsieur Page, c'est là, c'est là qu'il faut atteindre. J'ai vu le temps où, avec ma longue épée, je vous aurais fait fuir quatre grands gaillards comme des lapins.

L'HÔTE.

Eh bien! mes enfans, partons-nous?

* Prononcez *Brouk.* *Note du traducteur.*

PAGE.

Je vous suis : j'aime mieux les voir tempêter que se battre.

L'HÔTE, CERVEAUVIDE *et* PAGE *s'éloignent.*

FORD.

Page est un sot qui se repose avec trop de confiance sur la fragilité de sa femme; pour moi, je ne suis pas aussi facile à rassurer. Hier ma femme se trouvait en compagnie de Falstaff chez madame Page, et j'ignore ce qui s'y est passé. Allons, il faut que je voie au fond de tout ceci : sous mon nom emprunté je sonderai Falstaff. Si je trouve ma femme fidèle, mes peines n'auront pas été perdues; dans le cas contraire, ce sont des peines bien employées.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF *et* PISTOLET.

FALSTAFF.

Je ne te prêterai pas un penny.

PISTOLET.

Eh bien ! le monde sera pour moi une huître, que j'ouvrirai avec la pointe de mon épée. — Je vous rembourserai sur la prochaine maraude.

FALSTAFF.

Pas un penny. Je t'ai laissé jusqu'à ce jour user de la protection de mon crédit. J'ai trois fois obtenu de mes amis ta grâce et celle de Nym, ton digne acolyte; sans moi, on vous verrait aujourd'hui, comme deux babouins, faire la moue à travers la grille d'un cachot. Je suis damné en enfer pour avoir maintes fois juré aux gentilshommes mes amis que vous étiez de bons soldats et des gens de cœur; et le jour où mistriss Bridget perdit le manche de son éventail, j'attestai sur mon honneur que vous ne l'aviez pas.

PISTOLET.

N'avez-vous pas partagé ? N'avez-vous pas reçu quinze pences ?

FALSTAFF.

Raisonne donc, drôle, raisonne. Me crois-tu homme à hasarder gratis le salut de mon ame ? En un mot, ne te pends plus après moi : je ne veux pas te servir de gibet. Va-t'en arrêter sur les grands chemins, ou couper des bourses; va dans ton manoir de ***Pickt-Hatch****. Ah ! drôle, tu refuses de porter une lettre pour moi ! tu es à cheval sur ton honneur ! Eh ! monstre de bassesse, c'est à peine si moi, qui te parle, je puis rester dans les limites rigoureuses de mon honneur. Oui, moi-même, quelquefois, laissant de côté la crainte de Dieu, et, cachant ma vertu sous mes nécessités, je suis forcé de ruser et de recourir aux expédiens; et toi, coquin, tu t'avises d'abriter sous le manteau de ton honneur, tes guenilles, tes regards de panthère, tes phrases de cabaret et tes blasphèmes effrontés ! Tu refuses de porter mes lettres, toi !

PISTOLET.

Je me repens ! Qu'exigez-vous de plus d'un homme ?

Entre ROBIN.

ROBIN.

Monsieur, voici une femme qui demande à vous parler.

FALSTAFF.

Qu'elle approche.

Entre Mme VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN.

Bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF.

Bonjour, bonne femme.

Mme VABONTRAIN.

J'en demande pardon à votre seigneurie, mais ce nom ne m'est point dû.

FALSTAFF.

Bonne fille, donc.

Mme VABONTRAIN.

Je le suis, je vous jure, comme ma mère une heure après ma naissance.

FALSTAFF.

Je vous crois; que me voulez-vous ?

Mme VABONTRAIN.

Votre seigneurie me permettra-t-elle de lui dire deux mots ?

FALSTAFF.

Deux mille, bonne femme; je suis prêt à vous entendre.

Mme VABONTRAIN.

Monsieur, il y a par le monde une certaine madame Ford... — si vous vouliez vous rapprocher un peu plus de ce côté — moi, je demeure avec le docteur Caïus.

FALSTAFF.

Continuez : madame Ford, dites-vous...

Mme VABONTRAIN.

Votre seigneurie dit vrai. — Veuillez, je vous prie, vous rapprocher un peu plus de ce côté.

FALSTAFF.

Personne ne vous entend, je vous assure; il n'y a ici que mes gens.

Mme VABONTRAIN.

En vérité ? Dieu les bénisse et en fasse ses serviteurs !

FALSTAFF.

Vous me parliez de madame Ford; qu'aviez-vous à me dire d'elle ?

Mme VABONTRAIN.

Ah ! monsieur, c'est une bonne créature ! O

* Littéralement, *couvée de filous*, terme d'argot qui désigne sans doute quelque rue mal famée de Londres. (*Note du traducteur.*)

mon Dieu! mon Dieu! quand je pense à votre friponne de seigneurie! Le ciel lui pardonne et à vous aussi.

FALSTAFF.

Vous disiez donc que madame Ford...

Mme VABONTRAIN.

Au total, voici de quoi il s'agit : Vous avez fait sur elle une impression véritablement surprenante. Le plus habile courtisan, quand la cour était à Windsor, n'eût pu la mettre dans un état aussi critique. Et pourtant il y avait des chevaliers et des lords, et des gentilshommes ayant équipage; c'était, je vous assure, une succession de carrosses, de lettres, de cadeaux, que ça n'en finissait pas: c'était plaisir que de sentir le musc qui s'exhalait de leur personne, que d'entendre le *frou frou* de leurs vêtemens d'or et de soie; et puis comme leur langage était élégant! Leur conversation, tout sucre et tout miel, était ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur, et il n'y a pas de femme dont le cœur ne se fût rendu; eh bien! je vous proteste qu'ils n'ont pas obtenu d'elle un seul coup d'œil. Moi-même, on m'a encore donné ce matin vingt angélus; mais je défie tous les angélus du monde, sauf ceux qui me sont donnés en toute honnêteté; vous pouvez m'en croire, on n'a jamais pu obtenir d'elle de boire dans la coupe même des plus huppés; et pourtant il y avait parmi eux des comtes, voire même des pensionnaires du roi; mais tout cela, je vous le certifie, lui est indifférent.

FALSTAFF.

Mais que me fait-elle dire à moi? Abrégez, je vous prie, mon Mercure femelle.

Mme VABONTRAIN.

Eh bien! elle a reçu votre lettre, pour laquelle elle vous envoie mille remercimens, et elle vous fait savoir que son mari sera absent du logis de dix à onze heures.

FALSTAFF.

De dix à onze?

Mme VABONTRAIN.

Oui, monsieur; vous pourrez alors venir voir le portrait que vous savez, dit-elle : monsieur Ford, son mari, n'y sera pas. Hélas! la chère femme mène avec lui une vie bien malheureuse; il est extrêmement jaloux; elle mène avec lui une triste vie, la chère ame!

FALSTAFF.

De dix à onze heures : bonne femme, recommandez-moi à son souvenir; je serai ponctuel.

Mme VABONTRAIN.

Voilà qui est bien, monsieur : mais je suis encore chargée d'une autre commission pour votre seigneurie : madame Page vous envoie ses complimens sincères; et, permettez-moi de vous le dire, c'est une femme aussi vertueuse que civile et modeste, et qui, je vous en donne ma parole d'honneur, ne manquerait pas, pour tout au monde, à sa prière du matin et du soir; et il n'y a pas à Windsor deux femmes qu'on puisse lui comparer. Elle m'a commandé de dire à votre seigneurie qu'il est rare que son mari s'absente; mais elle espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Je n'ai jamais vu une femme aussi amourachée d'un homme : il faut que vous ayez sur vous un charme, là, je vous le certifie.

FALSTAFF.

Sauf l'attraction de mes avantages personnels, je vous assure que je n'ai pas d'autres charmes.

Mme VABONTRAIN.

Votre seigneurie en soit bénie!

FALSTAFF.

Mais dites-moi, je vous prie, madame Ford et madame Page se sont-elles fait part de l'amour qu'elles ont pour moi?

Mme VABONTRAIN.

Ce serait du beau, par exemple! Elles ne sont pas aussi mal apprises que cela, je l'espère bien! Ce serait là un joli tour, par ma foi! Madame Page vous prie de ne pas manquer de lui envoyer votre petit page; son mari en est singulièrement entiché : et, à dire vrai, c'est un honnête homme que monsieur Page. Il n'est pas une femme de Windsor qui soit plus heureuse qu'elle. Elle fait et dit ce qu'il lui plaît, reçoit tout, paie tout, se couche et se lève quand elle veut, son mari ne trouve à redire à rien; et vraiment elle le mérite : car s'il est à Windsor une excellente femme, c'est elle. Il faut lui envoyer votre page; il n'y a pas de remède.

FALSTAFF.

Je le lui enverrai.

Mme VABONTRAIN.

Faites, et arrangez-vous de manière qu'il vous serve d'intermédiaire. Dans tous les cas, convenez d'un mot d'ordre, afin de vous faire connaître mutuellement vos intentions sans que le jeune homme y comprenne rien : car il n'est pas bon d'initier les enfans à ce qui est mal; quant aux personnes d'un âge mur, c'est différent : elles ont de la prudence, comme on dit, et connaissent le monde.

FALSTAFF.

Adieu. Recommandez-moi au souvenir de toutes deux : voilà ma bourse; je suis votre débiteur. (*A part.*) Cette nouvelle me transporte de joie.

Mme VABONTRAIN *et* ROBIN *sortent.*

PISTOLET.

Cette drôlesse est une des messagères de Cupidon. Forcez de voiles, sir John, poursuivez l'ennemi, démasquez vos batteries, lâchez-moi une bordée; et si elle n'est à vous, que l'Océan engloutisse le tout!

PISTOLET *sort.*

FALSTAFF.

Est-il bien vrai, mon vieux Falstaff? Va ton chemin; je vais tirer de ta vieille personne plus de parti que jamais. Ainsi tu attires encore les regards des femmes? Ainsi, après tant d'argent dépensé, tu auras gagné en définitif? Je te remercie, mon vieil individu : qu'on dise tant qu'on voudra que tu es grossièrement façonné; pourvu que tu plaises, c'est là l'important.

Entre BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

Sir John, il y a en bas un certain Brook qui désirerait vous parler et faire votre connaissance; il envoie à votre seigneurie un flacon de vin vieux.

FALSTAFF.

Brook est son nom?

BARDOLPHE.

Oui, monsieur.

FALSTAFF.

Fais-le monter.

BARDOLPHE *sort*.

FALSTAFF, *continuant*.

Ces ruisseaux-là * sont les bien venus chez moi quand ils y font refluer une pareille liqueur. Ah! ah! madame Ford et madame Page, j'ai donc fait votre conquête! allons, voilà qui va bien!

Rentre BARDOLPHE, *suivi de* FORD, *déguisé*.

FORD.

Que Dieu vous garde, monsieur!

FALSTAFF.

Et vous pareillement, monsieur; avez-vous quelque chose à me dire?

FORD.

Je vous demande pardon de me présenter à vous avec si peu de cérémonie.

FALSTAFF.

Vous êtes le bien venu; que souhaitez-vous de moi? (*A Bardolphe*.) Bardolphe, laisse-nous.

BARDOLPHE *sort*.

FORD.

Monsieur, vous voyez en moi un homme qui a dépensé beaucoup d'argent; mon nom est Brook.

FALSTAFF.

Mon cher monsieur Brook, je désire faire plus amplement votre connaissance.

FORD.

Je désire pareillement faire la vôtre, sir John, non pour vous être à charge, car je dois vous dire que je me crois plus en mesure que vous de jouer le rôle de prêteur; c'est ce qui m'a enhardi à me présenter à vous sans façon; car, comme l'on dit, quand l'argent précède, toutes les portes s'ouvrent.

FALSTAFF.

Monsieur, l'argent est un bon soldat qui va toujours en avant.

FORD.

Il est vrai: j'ai ici un sac d'argent qui m'embarrasse; si vous voulez m'aider à le porter, sir John, prenez le tout ou la moitié, vous m'aurez soulagé d'autant.

* Falstaff joue ici sur le mot *brook*, qui en anglais signifie ruisseau. (*Note du traducteur*.)

FALSTAFF.

Monsieur, j'ignore en quoi je puis avoir mérité d'être votre porteur.

FORD.

Si vous voulez bien m'entendre, monsieur, je vous le dirai.

FALSTAFF.

Parlez, mon cher monsieur Brook; je serai enchanté de vous servir.

FORD.

Monsieur, je serai bref. On m'a dit que vous étiez un homme éclairé, et il y a long-temps que j'entends parler de vous, quoique, malgré mon désir, je n'aie jamais trouvé l'occasion de faire votre connaissance. Dans ce que j'ai à vous révéler, je suis obligé d'exposer à vos regards mes imperfections; mais, sir John, si, tout en m'écoutant, vous avez un œil fixé sur mes faiblesses, j'espère que l'autre se reportera sur le registre des vôtres. Peut-être alors aurez-vous pour moi quelque indulgence, sachant par votre propre expérience, combien on est sujet à faillir dans ces matières.

FALSTAFF.

Fort bien, monsieur; continuez.

FORD.

Il y a dans cette ville une dame dont le mari a nom Ford.

FALSTAFF.

Fort bien.

FORD.

Il y a long-temps que je l'aime, et elle m'a déjà coûté bien des soins; je me suis attaché à tous ses pas; j'ai saisi toutes les occasions de la rencontrer, ou même de la voir à la dérobée; non seulement j'ai dépensé beaucoup en cadeaux pour elle, mais encore j'ai largement rétribué divers individus pour savoir, par leur entremise, quels présens lui agréeraient le plus. Bref, je me suis attaché à sa poursuite comme l'amour s'était attaché à la mienne, c'est-à-dire en toute occasion; mais quoi que j'aie pu mériter, soit par mes sentimens, soit par les moyens dont j'ai fait usage, ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai recueilli aucun fruit, à moins que l'expérience ne soit un trésor; pour celui-là, je l'ai acheté fort cher, et il m'a valu la connaissance de cette maxime :

Devant Richesse Amour s'enfuit ;
Poursuivant qui le fuit, fuyant qui le poursuit

FALSTAFF.

Ne vous a-t-elle donné aucune espérance?

FORD.

Aucune.

FALSTAFF.

L'avez-vous sollicitée à cet effet?

FORD.

Jamais.

FALSTAFF.

De quelle nature était donc votre amour?

FORD.

Pareil à une belle maison bâtie sur le terrain d'autrui; en sorte que j'ai perdu mon édifice pour m'être trompé sur l'emplacement de sa construction

FALSTAFF.

Dans quel but m'avez-vous fait cette confidence?

FORD.

Quand je vous l'aurai dit, je vous aurai tout dit. Il est des gens qui prétendent que toute sévère qu'elle se montre pour moi, elle s'émancipe avec d'autres, de manière à faire suspecter sa conduite. Maintenant, sir John, voici dans quel but je viens vous voir : vous êtes un homme d'une éducation accomplie, d'une conversation admirable, très-répandu dans le monde ; votre rang est élevé, votre personne imposante ; on vous reconnaît unanimement les qualités de l'homme de guerre, de l'homme de cour, de l'homme instruit.

FALSTAFF.

Monsieur...

FORD.

Cela est vrai, et vous le savez vous-même... voilà de l'argent, dépensez-le, dépensez-le, dépensez davantage encore, dépensez tout ce que j'ai ; je ne vous demande en retour que la portion de votre temps qui vous sera nécessaire pour mettre galamment le siége devant la fidélité de madame Ford : mettez en usage tous vos moyens de galanterie, et amenez-la à se rendre à vous; vous êtes l'homme du monde qui peut le mieux y réussir.

FALSTAFF.

Conviendrait-il à la véhémence de votre affection que je subjuguasse la beauté dont vous désirez la possession? Votre expédient me parait tout au moins fort singulier.

FORD.

Veuillez, je vous prie, me comprendre. Elle s'appuie avec tant de confiance sur l'infaillibilité de son honneur, que la folie de mon ame n'ose se présenter à elle elle est trop éblouissante pour qu'on puisse la regarder en face. Mais si je pouvais m'offrir à elle, ayant en main des preuves de sa fragilité, alors j'aurais des précédens et des argumens à faire valoir en faveur de mes désirs. Je la délogerais de la forteresse de sa pureté, de sa réputation, de sa fidélité conjugale, et de mille autres abris derrière lesquels elle se retranche avec trop de succès. Qu'en dites-vous, sir John?

FALSTAFF.

Monsieur Brook, je prends d'abord la liberté d'accepter votre argent ; ensuite donnez-moi votre main ; enfin, si madame Ford vous convient, je vous promets, foi de gentilhomme, que vous la posséderez.

FORD.

Ah! monsieur...

FALSTAFF.

Monsieur Brook, vous la posséderez.

FORD.

N'épargnez pas l'argent, sir John ; il ne vous fera pas faute.

FALSTAFF.

Madame Ford non plus ne vous fera pas faute. Je vous dirai en confidence que j'ai un rendez-vous avec elle. Au moment où vous êtes arrivé, son assistante ou son entremetteuse venait de me quitter; je dois me trouver chez elle entre dix et onze heures; car, à cette heure, son jaloux, son belître de mari sera absent. Venez me trouver ce soir; je vous dirai comment les choses se seront passées.

FORD.

Que je suis heureux de vous avoir rencontré! connaissez-vous Ford, monsieur?

FALSTAFF.

Lui! ce pauvre diable de cocu! je ne le connais pas. Néanmoins, c'est à tort que je l'appelle pauvre : on dit que ce jaloux Cassandre a des monceaux d'or, ce qui, à mes yeux, relève singulièrement les attraits de sa femme. Elle sera pour moi la clef du coffre-fort de ce vieux fou, et c'est tout ce que j'ambitionne.

FORD.

J'aurais souhaité que son mari vous fût connu; car alors vous pourriez éviter sa rencontre.

FALSTAFF.

Lui! cet automate, ce marchand de beurre salé! allons donc! il n'oserait soutenir mon regard : la vue de ma canne le ferait trembler; elle planera comme un météore sur les cornes de ce cocu. Monsieur Brook, vous me verrez écraser ce pékin de ma supériorité, et vous aurez sa femme, croyez-moi Venez me voir de bonne heure ce soir; Ford est un sot, et j'ajouterai un nom de plus à ses titres; je veux qu'avant peu, monsieur Brook, vous le teniez pour un belître et un cocu. Venez me trouver ce soir.

Il sort.

FORD.

Quel damné scélérat! quel monstre de libertinage! Je sens mon cœur prêt à se briser d'impatience. Qu'on me dise après cela que j'ai tort d'être jaloux! Ma femme s'est entendue avec lui, l'heure est fixée, le traité est conclu. Qui l'aurait pu penser? quel enfer que d'avoir une femme infidèle! Ainsi je verrai ma couche souillée, mon coffre-fort au pillage, ma réputation attaquée ; et, pour comble d'injure, je m'entendrai donner les noms les plus abominables de la bouche même de celui qui m'outrage! et quels noms, bon Dieu! Celui d'*Amaimon* n'a rien qui répugne ; *Lucifer* sonne bien, *Barbason* aussi; pourtant ce sont des dénominations de démons, des noms de réprouvés; mais cocu, cocu volontaire! le diable lui-même n'a pas de nom comparable à celui-là. Page est un âne, un âne sans défiance; il a foi dans sa femme, il n'est point jaloux J'aimerais mieux confier mon beurre à un Flamand, mon fromage au ministre welche sir Hugues, ma bouteille d'eau-de-vie à un Irlandais, ma haquenée à un filou, que de laisser ma femme à sa propre garde. Une femme complotte, rumine, projette : ce qu'au fond du cœur elle croit pouvoir faire, elle n'aura pas de repos qu'elle ne l'ait fait. Je bénis le ciel de m'avoir fait jaloux. Le rendez-vous est à onze heures; je vais mettre ordre à cela, surprendre ma femme, me venger de Falstaff, et rire aux dépens de Page. Allons-y de ce

pas; mieux vaut trois heures trop tôt qu'une minute trop tard. Fi! fi! fi! cocu! cocu! cocu!

SCÈNE III.

Le parc de Windsor.

Arrivent CAIUS *et* BARBET.

CAIUS.

Jean Barbet!

BARBET.

Monsieur?

CAIUS.

Jean, quelle heure est-il?

BARBET.

Il est passé l'heure à laquelle sir Hugues avait promis de se trouver ici.

CAIUS.

Morbleu! il a sauvé son ame en ne venant pas; il est sans doute occupé à prier dans sa Bible. Morbleu! Jean Barbet, s'il vient, c'est un homme mort!

BARBET.

Il est prudent, monsieur; il savait fort bien que s'il venait, vous le tueriez.

CAIUS.

Morbleu! je le tuerais de la bonne manière. Jean, prends ta rapière; je vais te montrer comment je me propose de le tuer.

BARBET.

Hélas! monsieur, je ne sais pas faire des armes.

CAIUS.

Drôle! prends ta rapière.

BARBET.

Arrêtez: voici du monde.

Arrivent L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, CERVEAUVIDE, NIGAUDIN *et* PAGE.

L'HÔTE.

Dieu vous garde! mon brave docteur.

CERVEAUVIDE.

Dieu vous conserve! monsieur le docteur Caïus.

PAGE.

Bonjour, docteur.

NIGAUDIN.

Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

CAIUS.

Un, deux, trois, quatre: quel motif vous amène tous ici?

L'HÔTE.

Nous venons vous voir combattre, vous voir vous fendre, allonger des bottes; vous voir ici, vous voir là; vous voir frapper d'estoc, de taille, traverser, prendre à revers. Est-il mort, mon Éthiopien? Est-il mort, mon Gaulois? Ah! mon brave! que dit mon Esculape, mon Galien, mon Cœur-de-Sureau? Ah! est-il mort, Pain-Rassis, est il mort?

CAIUS.

Morbleu! c'est un Chinois de prêtre, le plus lâche qu'il y ait au monde; il n'a pas encore montré sa face.

L'HÔTE.

Tu es un roi de Castille, mon brave, un Hector de Grèce, camarade.

CAIUS.

Soyez témoins, je vous prie, que je l'ai attendu deux ou trois heures, et qu'il n'est pas encore venu.

CERVEAUVIDE.

Il a fait sagement, docteur: il est le médecin des ames et vous des corps. En combattant l'un contre l'autre, vous agissiez contre les intérêts de votre profession: n'est-il pas vrai, monsieur Page?

PAGE.

Monsieur Cerveauvide, tout homme de paix que vous êtes maintenant, vous étiez, dans votre temps, un fameux bretteur.

CERVEAUVIDE.

Vive Dieu! monsieur Page, quoique vieux et juge de paix, je ne puis voir une épée sans que la main me démange. Tout magistrats, docteurs et gens d'église que nous sommes, monsieur Page, il nous reste encore du levain de notre jeunesse: nos mères étaient des femmes, monsieur Page.

PAGE.

C'est vrai! monsieur Cerveauvide.

CERVEAUVIDE.

L'expérience en fait foi, monsieur Page. Monsieur le docteur Caïus, je viens pour vous ramener chez vous. Je suis préposé au maintien de l'ordre public; vous vous êtes montré médecin prudent, et sir Hugues s'est montré homme d'église sage et patient: veuillez me suivre, monsieur le docteur.

L'HÔTE, *à Cerveauvide.*

Pardon! mon juge. (*A Caïus.*) Un mot, l'avaleur de gens.

CAIUS.

Que dites-vous? l'avaleur?

L'HÔTE.

Je dis que vous êtes la valeur en personne.

CAIUS.

Je prétends bien montrer à ce belître de prêtre que j'ai de la valeur. Morbleu! je lui couperai les oreilles.

L'HÔTE.

Prends garde qu'il ne te mette à la raison.

CAIUS.

Vous dites...

L'HÔTE.

Je dis qu'il faudra bien qu'il vous rende raison.

CAIUS.

C'est bien comme cela que je l'entends.

L'HÔTE.

Je ferai tout mon possible pour cela; s'il refuse, qu'il aille au diable!

CAIUS.

Je vous suis obligé.

L'HÔTE.

Je dois vous dire encore... (*Bas aux trois autres.*) Mais d'abord, vous, mon convive, vous, monsieur Page, ainsi que vous, cavaliero Nigaudin, traversez la ville et rendez-vous à Frogmore.

PAGE.

N'est-ce pas là qu'est sir Hugues?

L'HÔTE.

C'est là qu'il se trouve: voyez dans quelle humeur il est; moi, je vous amènerai le docteur par un chemin de traverse: le voulez-vous ainsi?

CERVEAUVIDE.

Nous y allons.

PAGE, CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN, *à Caius.*

Adieu! docteur.

Tous les trois s'éloignent.

CAIUS.

Morbleu! il faut que je tue ce prêtre; car il parle à miss Anna Page en faveur de je ne sais quel imbécile

L'HÔTE.

Qu'il meure! mais d'abord que votre impatience rentre dans le fourreau; jetez de l'eau froide sur votre colère, et suivez-moi à travers champs jusqu'à Frogmore; je vous conduirai dans une ferme où miss Anna est venue assister à une fête; là vous lui ferez votre cour. Cela vous convient-il, mon brave?

CAIUS.

Parbleu! je vous en remercie, et je vous aime pour cela. Je vous adresserai mes malades, les comtes, les chevaliers, les lords, les gentilshommes.

L'HÔTE.

En reconnaissance de quoi je vous promets de vous appuyer auprès de miss Anna. Cela vous va-t-il?

CAIUS.

Parfaitement! c'est bien dit.

L'HÔTE.

Partons donc.

CAIUS.

Marche derrière mes talons, Jean Barbet.

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

La campagne de Frogmore, aux environs de Windsor.

Arrivent SIR HUGUES EVANS *et* SIMPLE.

EVANS.

Dites-moi, je vous prie, serviteur du bon monsieur Nigaudin, qui avez nom Simple, dans quelle direction avez-vous cherché le sieur Caïus, s'intitulant docteur en médecine?

SIMPLE.

Sur la route de Londres, la route du parc, la route du vieux Windsor, partout enfin, excepté sur la route qui conduit à la ville.

EVANS.

Je désire véhémentement que vous le cherchiez aussi dans cette direction-là.

SIMPLE.

Je vais le faire, monsieur.

EVANS.

Dieu me bénisse! dans quelle colère je suis! dans quelle agitation d'esprit je me trouve! S'il s'est joué de moi, j'en serai charmé! Quelle tristesse j'éprouve! Je lui briserai ses fioles sur sa tête de cuistre, si jamais j'en trouve l'occasion. Dieu me soit en aide!

Il chante.

Aux bords des murmurantes eaux,
Où mille oiseaux divers chantent leurs madrigaux,
Au milieu du parfum des fleurs fraîches écloses,
Nous viendrons nous asseoir dans la saison des roses.
Aux bords *. . . . .

Merci de mon ame! je me sens une grande propension à pleurer.

Il fredonne.

Où mille oiseaux divers chantent leurs madrigaux...
Sur les fleuves de Babylone. . . . .
Au milieu du parfum des fleurs fraîches écloses...
Aux bords. . . . .

SIMPLE.

Je l'aperçois qui vient de ce côté, sir Hugues.

EVANS.

Il est le bien venu.

Au bord des murmurantes eaux......

Le ciel soit en aide au bon droit! Quelles armes porte-t-il?

SIMPLE.

Il n'a point d'armes, monsieur; je vois aussi mon maître, M. Cerveauvide, et un autre monsieur, qui viennent de Frogmore; les voilà qui franchissent la haie, et se dirigent vers vous.

EVANS.

Donnez-moi ma soutane, je vous prie; ou plutôt non, gardez-la.

* Ces vers font partie d'un charmant petit poème que les uns attribuent à Marlowe, d'autres à Shakspeare. (*Note du traducteur.*)

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN.

CERVEAUVIDE.

Vous voilà donc, monsieur le ministre? Bonjour, mon cher sir Hugues; rien de plus surprenant que de voir un joueur éloigné de ses dés, et un savant de ses livres.

NIGAUDIN.

Ah! charmante Anna Page!

PAGE.

Dieu vous garde! mon bon sir Hugues.

EVANS.

Que la bonté de Dieu vous bénisse tous tant que vous êtes!

CERVEAUVIDE.

Eh quoi! l'épée et la parole divine! Réunissez-vous ces deux vocations, mon cher ministre?

PAGE.

Et vêtu comme un jeune homme encore, avec un pourpoint seulement et un haut de chausses, par cette journée brumeuse et rhumatismale.

EVANS.

J'ai pour cela mes raisons et mes motifs.

PAGE.

Nous sommes venus ici pour accomplir une bonne œuvre, monsieur le ministre.

EVANS.

Fort bien; quelle est-elle?

PAGE.

Il y a à deux pas d'ici un homme des plus respectables, qui, croyant avoir à se plaindre de quelqu'un, a dépouillé toute gravité et toute patienc à un point inoui.

CERVEAUVIDE.

Moi qui ai vécu quatre-vingts ans et plus, je n'ai jamais vu un homme de son rang, de sa gravité et de son instruction, se conduire d'une manière aussi extravagante.

EVANS.

Quel est-il?

PAGE.

Je pense que vous le connaissez: c'est le docteur Caïus, le célèbre médecin français.

EVANS.

Colère de Dieu! j'aurais autant aimé que vous me parlassiez d'une assiettée de bouillie.

PAGE.

Pourquoi cela?

EVANS.

C'est un drôle qui n'a jamais lu Hippocrate ni Galien; en outre, c'est un cuistre, le plus lâche qui se puisse voir.

PAGE, *bas a Cerveauvide.*

Voilà, sans nul doute, l'homme qui devait se battre avec le docteur.

NIGAUDIN.

O charmante Anna Page!

CERVEAUVIDE.

En effet, ses armes l'indiquent; ne les laissez pas s'approcher: voici le docteur Caïus.

Arrivent L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, CAÏUS *et* BARBET.

PAGE.

Mon cher pasteur, remettez votre arme dans le fourreau.

CERVEAUVIDE.

Faites-en autant, mon cher docteur

L'HÔTE.

Désarmez-les; puis laissons-les se disputer tant qu'ils voudront; qu'ils conservent leurs membres dans leur intégrité et n'estropient que la langue anglaise.

CAIUS.

Permettez-moi, je vous prie, de vous dire un mot: pourquoi refusez-vous de vous mesurer avec moi?

EVANS.

Veuillez avoir un peu de patience, je vous rendrai raison en temps et lieu.

CAIUS.

Morbleu! vous êtes un lâche, un sot, un magot de la Chine.

EVANS.

Je vous en prie, ne prêtons pas à rire aux gens; je désire obtenir votre amitié, et je vous ferai réparation de manière ou d'autre; je vous briserai vos fioles sur votre tête de cuistre, pour avoir manqué à votre rendez-vous.

CAIUS.

Diable! Jean Barbet, et vous, mon hôte de la Jarretière, ne l'ai-je pas attendu pour le tuer? ne me suis-je pas trouvé au rendez-vous fixé?

EVANS.

Comme il est vrai que j'ai l'ame d'un chrétien, c'est ici le lieu qui avait été désigné; je m'en rapporte au jugement de mon hôte de la Jarretière?

L'HÔTE.

Paix, Gallois et Gaulois, Français et Welche, guérisseur des corps et guérisseur des ames.

CAIUS.

Parbleu! voilà qui est excellent.

L'HÔTE.

Paix, vous dis-je; écoutez votre hôte de la Jarretière. Suis-je un politique? suis je un homme subtil? suis-je un Machiavel? consentirai-je à perdre mon docteur? non; il me donne des potions et des émotions. Me résoudrai-je à perdre mon pasteur, mon prêtre, mon sir Hugues? non; il me donne les proverbes et les non-verbes. Donnez-moi votre main, enfant de la terre; bien! Donnez-moi la vôtre, enfant du ciel; c'est cela! Disciples de la science, je vous ai trompés tous deux; je vous ai assigné des rendez-vous differens: vos cœurs sont intrépides, vos peaux sont intactes... que du vin chaud termine la partie; allons mettre leurs épées en gage. Suis-moi, homme de paix; suivez-moi, suivez-moi tous.

CERVEAUVIDE.

Il est original, notre hôte. Venez, messieurs, venez.

NIGAUDIN.

O charmante Anna Page!

CERVEAUVIDE, NIGAUDIN, PAGE *et* L'HÔTE *s'éloignent.*

CAIUS.

Ah! vraiment, vous vous êtes moqué de nous. Ah! ah!

EVANS.

Voilà qui est bien; il nous a pris tous deux pour objets de risée; soyons amis, si vous m'en croyez, et réunissons nos deux cervelles pour nous venger de ce coquin, de ce misérable, l'hôte de la Jarretière.

CAIUS.

Parbleu, de tout mon cœur; il m'avait promis, en me conduisant ici, de m'y faire voir Anna Page: morbleu! il m'a trompé aussi, moi.

EVANS.

Eh bien, je veux lui briser la caboche. Suivez-moi, je vous prie.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

La grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE *et* ROBIN.

Mme PAGE.

Allons, tenez-vous à distance, petit galant, votre devoir est de suivre; mais maintenant vous prenez les devans. Qu'aimeriez-vous mieux, employer vos yeux à me servir de guides, ou les tenir fixés sur les talons de votre maître?

ROBIN.

J'aimerais mieux, par ma foi, marcher devant vous en homme, que de le suivre en nain.

Mme PAGE.

Oh! vous êtes un petit flatteur; je le vois, vous ferez un courtisan.

Arrive FORD.

FORD.

Bonjour, madame Page; où allez-vous comme cela?

Mme PAGE.

J'allais voir votre femme, monsieur; est-elle au logis?

FORD.

Oui, madame, et aussi désœuvrée que possible, faute de compagnie; je pense que si vos maris venaient à mourir, vous vous marieriez l'une à l'autre.

Mme PAGE.

Soyez-en sûr, nous nous marierions l'une et l'autre.

FORD, *se tournant vers Robin.*

Où avez-vous fait l'emplette de ce coq de clocher?

Mme PAGE.

Je ne saurais vous dire comment se nomme celui qui en a fait cadeau à mon mari. L'ami, comment s'appelle votre chevalier?

ROBIN.

Sir John Falstaff.

FORD.

Sir John Falstaff!

Mme PAGE

Lui-même: je ne puis jamais retenir son nom. il y a une si grande distance entre mon mari et lui! Ainsi vous dites que votre femme est à la maison?

FORD.

Elle y est effectivement.

Mme PAGE.

Avec votre permission, monsieur; je suis impatiente de la voir.

Mme PAGE *et* ROBIN *s'éloignent.*

FORD.

Page a-t-il encore sa cervelle? a-t-il des yeux? a-t-il l'usage de la pensée? Sans doute, tout cela dort chez lui, il n'en fait aucun usage. Parbleu, ce petit muguet vous portera une lettre à vingt milles de distance aussi aisément qu'un canon lancera un boulet à deux cents pas. Page sert lui-même les inclinations de sa femme; il lui donne libre carrière, et lui fournit les moyens; et la voilà maintenant qui se rend chez ma femme, et le page de Falstaff est avec elle; il ne faut pas être sorcier pour deviner ce que cela veut dire: le page de Falstaff est avec elle! Admirables complots! les batteries sont dressées, et nos femmes révoltées se damnent de compagnie. C'est bien, je les prendrai en flagrant délit; je torturerai ma femme, j'arracherai à l'hypocrite madame Page son voile de modestie empruntée, je signalerai Page pour un Actéon confiant et volontaire, et à ces mesures violentes tous mes voisins applaudiront. (*On entend sonner dix heures.* L'horloge m'avertit qu'il est temps de commencer mes recherches; elles ne seront pas infructueuses, et j'ai la certitude de trouver Falstaff; au lieu de me railler, on m'approuvera: car, aussi vrai que la terre est solide, Falstaff est maintenant chez moi: j'y vais.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE, NIGAUDIN, L'HOTE DE LA JARRETIÈRE, SIR HUGUES EVANS, CAIUS *et* BARBET.

TOUS.

Bonjour, monsieur Ford.

FORD.

Bonne compagnie, sur ma foi. J'ai bonne chère au logis, je vous invite à venir dîner avec moi.

CERVEAUVIDE.

Vous m'excuserez, monsieur Ford.

NIGAUDIN.

Moi pareillement, monsieur. Nous avons promis de dîner avec miss Anna Page, et je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, lui manquer de parole.

CERVEAUVIDE

Nous sommes en pourparlers au sujet d'un mariage entre miss Anna et mon cousin Nigaudin, et nous devons obtenir aujourd'hui une réponse définitive.

NIGAUDIN.

J'espère que j'ai votre consentement, beau père Page ?

PAGE.

Vous l'avez, monsieur Nigaudin ; je vous suis complètement favorable ; mais (*se retournant vers Caïus*) ma femme, monsieur le docteur, est entièrement dans vos intérêts.

CAIUS.

Oui, certes ; et la demoiselle m'aime : ma gouvernante Vabontrain me l'assure.

L'HÔTE.

Que dites-vous du jeune Fenton ? Il danse, il pirouette, il a les yeux de la jeunesse, il fait des vers, a la parole fleurie, est parfumé comme les mois d'avril et de mai. Il l'emportera, il l'emportera ; c'est décidé, il l'emportera.

PAGE.

Ce ne sera pas avec mon consentement, je vous le promets. C'est un jeune homme qui n'a rien : il a fait partie de la société du prince extravagant* et de Poins. Il est trop haut placé ; il en sait trop. Non, il ne nouera pas un nœud dans sa destinée avec les doigts de ma fortune : s'il prend ma fille, qu'il la prenne sans un penny ; mon bien ne va qu'avec mon consentement, et mon consentement ne va pas dans cette direction-là.

FORD.

Je demande instamment que quelques-uns d'entre vous viennent dîner chez moi : outre la bonne chère, je vous promets du divertissement : je vous ferai voir un monstre. Venez, docteur ; vous aussi, monsieur Page ; et vous, sir Hugues.

CERVEAUVIDE.

Eh bien ! adieu ! — Nous n'en serons que plus libres pour faire notre cour chez monsieur Page.

CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN *s'éloignent.*

CAIUS.

Jean Barbet, retourne au logis ; je vais bientôt te rejoindre.

BARBET *sort.*

L'HÔTE.

Adieu, mes enfans ; je vais trouver mon honnête chevalier Falstaff, et boire avec lui une bouteille de Canarie.

FORD, *à part.*

Je pense que je lui ferai auparavant boire un autre bouillon. Venez-vous, messieurs ?

TOUS.

Allons voir le monstre !

Ils s'éloignent.

* Le prince de Galles, depuis Henri V. (*Note du traducteur.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent Mme FORD *et* Mme PAGE.

Mme FORD.

Holà ! Jean ! holà ! Robert !

Mme PAGE.

Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! Où est le grand panier au linge ?

Mme FORD.

Il est prêt. (*Elle appelle.*) Holà ! Robin !

Entrent des DOMESTIQUES *portant un grand panier.*

Mme PAGE.

Venez par ici, venez.

Mme FORD.

Posez-le là.

Mme PAGE.

Donnez vos ordres à vos gens : nous n'avons pas de temps à perdre.

Mme FORD.

Comme je vous l'ai dit, vous, Jean, et vous, Robert, tenez-vous ici tout prêts dans la brasserie ; quand je vous appellerai, vous viendrez, et sans délai, sans hésiter, vous chargerez ce panier sur vos épaules : vous l'emporterez en toute hâte dans la prairie de Datchet, où l'on blanchit le linge ; et vous le viderez dans le fossé bourbeux, près du bord de la Tamise.

Mme PAGE.

Vous entendez ?

Mme FORD.

Je leur ai déjà fait leur leçon ; je n'ai pas besoin de leur en dire davantage. (*Aux domestiques.*) Allez, et revenez quand je vous appellerai.

LES DOMESTIQUES *sortent.*

Mme PAGE.

Voici le petit Robin.

Entre ROBIN.

Mme FORD.

Eh bien ! mon petit nabot, quelles nouvelles ?

ROBIN.

Madame Ford, sir John, mon maître, est à la porte de derrière, et désire votre compagnie.

Mme PAGE.

Mon petit polichinelle, nous avez-vous gardé le secret ?

ROBIN, *à Mme Page.*

Je vous en donne ma parole : mon maître ignore que vous êtes ici ; il m'a menacé d'une éternelle liberté si je vous parle de cette affaire : il a juré qu'il me mettrait à la porte.

Mme PAGE.

Tu es un bon enfant ; ta discrétion sera pour

toi un tailleur, et te vaudra un haut-de-chausses et un pourpoint neufs. Je vais me cacher.

Mme FORD.

Faites. (*A Robin.*) Allez dire à votre maître que je suis seule. Madame Page, rappelez-vous votre rôle.

ROBIN *sort.*

Mme PAGE.

Je vous en réponds ; si je ne le joue pas bien, sifflez-moi.

Mme PAGE *sort.*

Mme FORD.

Vogue la galère! Nous allons traiter comme il faut cette masse de chair putride, cette grossière éponge humectée ; nous lui apprendrons à distinguer les geais des tourterelles.

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

A la fin je vous tiens, mon céleste bijou*.

Maintenant je puis mourir, car j'ai assez vécu : j'ai atteint le terme de mon ambition. O fortuné moment!

Mme FORD.

O aimable sir John Falstaff!

FALSTAFF.

Madame Ford, je ne sais pas flatter, je ne sais pas babiller, madame Ford. Je vais exprimer un vœu coupable : Plût à Dieu que votre mari fût mort! je vous prendrais pour ma mylady ; je suis prêt à le déclarer devant le lord le plus huppé du royaume.

Mme FORD.

Moi, votre mylady, sir John! je ferais une triste mylady.

FALSTAFF.

Que la cour de France m'en montre une pareille! Voilà des yeux qui rivaliseraient avec le diamant; la courbe élégante de ce front semble faite exprès pour recevoir la plus belle coiffure de Venise.

Mme FORD.

Un simple mouchoir, sir John ; c'est tout ce qui sied à mon front, et encore c'est tout au plus.

FALSTAFF.

C'est une trahison que de parler ainsi de vous-même : vous figureriez à la cour dans la perfection ; et sous un vertugadin semi-circulaire ce pied ferme et bien posé donnerait à votre démarche un relief excellent. Je vois ce que vous seriez sans la fortune ennemie; la nature est votre amie, vous ne sauriez le cacher.

Mme FORD.

Croyez-moi, je n'ai rien de tout cela.

FALSTAFF.

Qu'est-ce qui m'a fait vous aimer? Cela seul doit vous convaincre qu'il y a en vous quelque chose d'extraordinaire. Tenez, voyez-vous, je n'entends rien à l'art de flatter ; je ne puis vous dire: Vous êtes ceci, vous êtes cela, comme font ces jeunes muguets qu'on prendrait pour des femmes en costume d'hommes, et qui exhalent plus de parfums que le marché aux herbes dans la saison des simples : je ne le puis; mais je vous aime, je n'aime que vous, et vous le méritez.

Mme FORD.

Je crains que vous ne me trompiez, sir John ; vous aimez madame Page.

FALSTAFF.

C'est comme si vous disiez que j'aime à me promener devant la porte de la prison pour dettes, que je déteste comme la gueule d'un four à chaux.

Mme FORD.

Dieu sait combien je vous aime; vous le saurez un jour.

FALSTAFF

Conservez-moi ces sentimens : je les mérite

Mme FORD.

C'est vrai, je dois vous le dire; sans quoi je ne vous aimerais pas.

ROBIN, *appelant du dehors.*

Madame Ford! madame Ford! madame Page est à la porte, agitée, toute essoufflée, les yeux hagards; elle demande à vous parler sur-le-champ.

FALSTAFF.

Elle ne me verra pas; je vais me cacher derrière la tapisserie.

Mme FORD.

Oui, de grâce : c'est une femme dont la langue est à craindre.

Falstaff se cache.

Entrent Mme PAGE *et* ROBIN.

Mme FORD, *poursuivant.*

Eh bien! qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

Mme PAGE.

O madame Ford! qu'avez-vous fait? vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, perdue à jamais.

Mme FORD.

Qu'y a-t-il donc, ma bonne madame Page?

Mme PAGE.

O quel malheur, madame Ford, qu'ayant un honnête homme pour mari, vous lui donniez un pareil motif de vous soupçonner!

Mme FORD.

Quel motif de me soupçonner?

Mme PAGE.

Quel motif! Honte à vous! Combien je m'étais méprise sur votre compte!

Mme FORD.

Mais encore, de quoi s'agit-il?

Mme PAGE.

Malheureuse, votre mari va venir, accompagné de tous les exempts de Windsor, afin de découvrir un galant qui, dit-il, est maintenant ici, de votre consentement, dans le coupable dessein de mettre à profit son absence. Vous êtes perdue!

* Ce vers est extrait du poème d'*Astrophel et Stella*, par SIDNEY. *Note du traducteur.*

Mme FORD, *bas à Mme Page.*

Parlez plus haut. (*Élevant la voix.*) J'espère que cela n'est pas.

Mme PAGE.

Priez Dieu que cela ne soit pas, et que vous n'ayez pas un homme ici caché; mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre mari, avec tout Windsor à sa suite, vient chercher ici le galant. Je suis accourue vous le dire; si vous vous sentez irréprochable, j'en suis charmée; mais si vous avez ici un ami, pour Dieu, faites-le partir. Ne demeurez pas interdite; appelez à votre aide toutes vos facultés, défendez votre réputation, ou dites adieu pour jamais à votre bonne renommée.

Mme FORD.

Que faire? J'ai ici un homme, un ami bien cher. Je redoute moins ma propre honte que le danger qu'il peut courir : je voudrais, dût-il m'en coûter mille livres sterling, qu'il fût hors du logis.

Mme PAGE.

Quelle honte! Il ne sert de rien de dire : *je voudrais, je ne voudrais pas;* votre mari sera ici dans un instant; il vous faut trouver un moyen de faire évader votre amant : car il est impossible que vous le cachiez dans la maison. Oh! combien vous avez trompé mon attente! Justement, voici un panier! si le galant est de taille raisonnable, il pourra s'y fourrer; vous le recouvrirez de linge sale, que vous aurez l'air d'envoyer à la lessive; et comme c'est la saison du blanchissage, vos deux domestiques pourront le porter à la prairie de Datchet.

Mme FORD.

Il est trop gros; il n'entrera jamais là. Mon Dieu! quel parti prendre?

Falstaff sort de derrière la tapisserie.

FALSTAFF.

Voyons cela, voyons cela! Oh! j'y entrerai, j'y entrerai; suivez le conseil de votre amie; j'y entrerai.

Mme PAGE.

Eh quoi! vous ici, sir John Falstaff? Est-ce là, chevalier, ce que disaient vos lettres?

FALSTAFF, *bas à Mme Page.*

Je vous aime et n'aime que vous au monde; aidez à mon évasion; je vais me fourrer là dedans... jamais je ne pourrai...

Il entre péniblement dans le panier, que les deux femmes recouvrent de linge sale.

Mme PAGE, *à Robin.*

Jeune homme, aidez à couvrir votre maître; madame Ford, appelez vos gens.—Chevalier trompeur!

Mme FORD.

Holà! Jean! Robert! venez. (*Robin sort, des domestiques entrent.*) Dépêchez-vous d'emporter ce panier de linge; où est le bâton à passer dans l'anse? ne perdez pas de temps : portez cela à la blanchisseuse dans la prairie de Datchet; dépêchez-vous.

Entrent FORD, PAGE, CAIUS *et* SIR HUGUES EVANS.

FORD.

Avancez, je vous prie; si je soupçonne sans motif, moquez-vous de moi, et que je sois pour vous un objet de risée; je l'aurai mérité. Arrêtez : où portez-vous cela?

LES DOMESTIQUES.

A la blanchisseuse, monsieur.

Mme FORD.

Que vous importe? de quoi vous mêlez-vous? Il ne vous manquerait plus que de vous occuper du blanchissage.

FORD.

Du blanchissage? Plaise à Dieu que vous puissiez vous blanchir à mes yeux! Blanchissage! allez, si mes soupçons se confirment, vous ne serez pas blanche! (*Les domestiques emportent le panier.*) Messieurs, j'ai rêvé cette nuit; je vous conterai mon rêve. Tenez, voici mes clefs : montez dans mes appartemens; cherchez, fouillez partout; je vous réponds que le renard sera délogé. Commençons par fermer cette issue. (*Il ferme la porte à clef.*) C'est bien; maintenant, fouillons le terrier.

PAGE.

Mon cher monsieur Ford, écoutez la raison; c'est trop vous faire injure à vous-même.

FORD.

Il est vrai, monsieur Page; messieurs, vous allez bientôt vous divertir : suivez-moi, messieurs.

Il sort.

EVANS.

Voilà une jalousie bien bizarre.

CAIUS.

Morbleu! ce n'est pas la mode en France; nous autres Français, nous ne sommes pas jaloux.

PAGE.

Suivons-le, messieurs; voyons le résultat de ses recherches.

EVANS, PAGE *et* CAIUS *sortent.*

Mme PAGE.

J'espère que voilà un excellent tour.

Mme FORD.

Je ne sais ce qui me plaît le plus, de la supercherie dont mon mari a été dupe, ou du tour joué à sir John.

Mme PAGE.

Dans quelles transes il devait être quand votre mari a demandé ce qu'il y avait dans le panier!

Mme FORD.

J'ai peur qu'il n'ait grand besoin d'une lessive; il ne pourra donc que gagner à ce qu'on le jette dans l'eau.

Mme PAGE.

Tant pis pour lui, le misérable! je voudrais voir traiter de même tous les scélérats de sa sorte.

Mme FORD.

Il faut que mon mari se soit fortement douté que Falstaff était ici; car je n'avais jamais vu sa jalousie éclater d'une manière aussi violente.

Mme PAGE.

J'imaginerai un moyen pour en faire l'épreuve, et nous jouerons de nouveaux tours à Falstaff : il n'est pas probable que sa fièvre de concupiscence cède à ce premier remède.

Mme FORD.

Si nous lui députions de nouveau cette coquine de Vabontrain pour lui faire nos excuses du bain qu'il a pris, et lui donner de nouvelles espérances qui nous permettront de lui infliger un nouveau châtiment?

Mme PAGE.

Bien pensé; faisons-le venir demain à huit heures pour le dédommager.

Rentrent FORD, PAGE, CAIUS *et* SIR HUGUES EVANS.

FORD.

Je ne puis pas le trouver; il est possible que ce coquin se soit vanté de choses qui passaient son pouvoir.

Mme PAGE, *bas à Mme Ford.*

Entendez-vous ce qu'il dit?

Mme FORD.

Oui, oui; chut! (*Haut à M. Ford.*) Vous avez avec moi de jolis procédés, monsieur Ford.

FORD.

Je n'en disconviens pas.

Mme FORD.

Puissent vos actions valoir mieux que vos pensées!

FORD.

Ainsi soit-il!

Mme PAGE.

Vous vous faites beaucoup de tort, monsieur Ford.

FORD.

Bien, bien! j'en porte la peine.

EVANS.

Je n'ai trouvé personne dans la maison, ni dans les chambres, ni dans les coffres, ni dans les armoires, aussi vrai que j'espère le pardon au jour du jugement.

CAIUS.

Morbleu! je n'ai rien trouvé non plus, pas une ame.

PAGE.

Fi donc! monsieur Ford, n'avez-vous pas de honte? Quel mauvais génie, quel démon vous met en tête ces chimères? Je ne voudrais pas pour les richesses du château de Windsor avoir un pareil travers

FORD.

C'est ma faute, monsieur Page, et c'est moi qui en souffre.

EVANS

Vous souffrez les tortures d'une mauvaise conscience; vous avez une femme aussi honnête que je souhaiterais d'en trouver une sur cinq cents et sur mille.

CAIUS.

Je vois, morbleu! que c'est une honnête femme.

FORD.

Fort bien; je vous ai promis à dîner; venez, venez faire un tour dans le parc. Excusez-moi, je vous prie; je vous ferai connaître plus tard pourquoi j'en ai agi ainsi. Venez, ma femme; venez, madame Page; je vous en prie, pardonnez-moi; pardonnez-moi, je vous le demande en grâce.

PAGE.

Allons, messieurs; mais, croyez-moi, nous le dauberons d'importance. Je vous invite à déjeuner chez moi demain matin; après déjeuner, nous irons à la chasse à l'oiseau : j'ai un faucon admirable pour le taillis. Est-ce convenu?

FORD.

Tout ce qu'il vous plaira.

EVANS.

S'il y en a un, je ferai le second

CAIUS.

S'il y en a un ou deux, je ferai le troisième.

EVANS, *à Ford.*

A votre place que je serais honteux!

FORD.

Monsieur Page, venez-vous?

EVANS, *à Caïus.*

Veuillez demain ne pas oublier ce misérable, l'hôte de la Jarretière.

CAIUS.

C'est juste. De tout mon cœur, morbleu!

EVANS.

Un coquin qui a osé nous prendre pour but de ses plaisanteries!

Ils sortent.

SCENE IV.

Une chambre dans la maison de M. Page.

Entrent FENTON *et* MISS ANNA PAGE.

FENTON.

Je vois bien que je ne puis obtenir l'affection de votre père; cessez donc, chère Anna, de me renvoyer à lui.

ANNA.

Hélas! que faire?

FENTON.

Osez être vous-même. Il m'objecte ma naissance trop haute; il prétend que mes dépenses ont compromis ma fortune, et que je veux avec la sienne en réparer les brèches. Il élève encore d'autres obstacles, mes égaremens passés, mes liaisons folles, et soutient que je n'aime en vous que vos richesses.

ANNA.

Peut-être dit-il vrai!

FENTON.

Non, certes, et si je mens, puisse le ciel ne point m'accorder un avenir prospère! Il est vrai, je l'avoue, que la fortune de votre père fut le premier motif qui m'engagea à vous offrir mes hommages; mais quand je vous ai connue, je vous ai trouvée d'un prix bien au-dessus des pièces d'or et des sacs d'argent; et l'unique trésor auquel maintenant j'aspire, c'est vous-même.

ANNA.

Mon cher monsieur Fenton, n'en recherchez pas moins l'amitié de mon père; recherchez-la toujours; si, par les démarches les plus humbles, et en mettant à profit les moindres occasions, vous ne pouvez néanmoins réussir à l'obtenir, eh bien! alors... Écoutez-moi.

Ils se retirent à quelque distance et continuent à s'entretenir à voix basse.

Entrent CERVEAUVIDE, NIGAUDIN *et* Mme VABONTRAIN.

CERVEAUVIDE.

Interrompez leur entretien, madame Vabontrain; mon parent parlera pour son propre compte.

NIGAUDIN.

Je vais décocher un ou deux traits; ce n'est qu'un essai.

CERVEAUVIDE.

Ne vous intimidez pas.

NIGAUDIN.

Non, elle ne m'intimidera pas; je ne crains pas cela, et néanmoins j'ai peur.

Mme VABONTRAIN, *s'approchant d'Anna.*

Écoutez, miss Anna: monsieur Nigaudin voudrait vous dire deux mots.

ANNA.

J'y vais. (*A part.*) C'est le choix de mon père. Oh! quels défauts nombreux ne seraient effacés par un revenu de trois cents livres sterling!

Mme VABONTRAIN.

Et comment se porte monsieur Fenton? J'aurais un mot à vous dire.

Elle le prend à part et s'entretient tout bas avec lui.

CERVEAUVIDE.

Elle vient; allez au-devant d'elle, cousin. Jeune homme, vous aviez un père!

NIGAUDIN.

J'avais un père, miss Anna!... mon oncle peut vous raconter de lui d'excellens tours. Mon oncle, racontez un peu, je vous prie, à miss Anna, l'histoire des deux oies que mon père vola un jour dans un poulailler.

CERVEAUVIDE.

Miss Anna, mon cousin vous aime.

NIGAUDIN.

C'est vrai que je vous aime autant qu'aucune femme du comté de Glocester.

CERVEAUVIDE.

Il vous fera tenir le rang d'une femme de qualité.

NIGAUDIN.

Certainement, je le ferai; et je ne crains à cet égard aucun rival riche ou pauvre, au-dessous du rang d'écuyer*.

CERVEAUVIDE.

Il apportera dans la communauté cent cinquante livres sterling.

ANNA.

Mon cher monsieur Cerveauvide, laissez-le faire lui-même sa cour.

CERVEAUVIDE.

Je vous en remercie pour lui; c'est un encouragement dont je vous suis obligé. Cousin, elle vous appelle: je vous laisse ensemble.

ANNA.

Eh bien! monsieur Nigaudin?

NIGAUDIN.

Eh bien! miss Anna?

ANNA.

Quelle est votre volonté en dernière analyse?

NIGAUDIN.

Ma volonté dernière? Par exemple, la plaisanterie est bonne! grâce à Dieu, je n'ai pas encore fait mon testament; je me porte encore trop bien pour cela.

ANNA.

Je vous demande ce que vous me voulez.

NIGAUDIN.

Pour ce qui est de moi personnellement, je ne vous veux rien ou peu de chose; votre père et mon oncle ont fait des propositions; si je réussis, c'est bien; sinon, c'est bien encore! Ils peuvent mieux que moi vous dire où en sont les choses: vous pouvez le demander à votre père; le voici qui vient.

Entrent M. *et* Mme PAGE.

PAGE.

Eh bien! monsieur Nigaudin? Aimez-le, ma fille. Que vois-je? que fait ici monsieur Fenton? Je trouve fort mauvais, monsieur, que vous hantiez ainsi ma maison; je vous ai dit, monsieur, que j'ai disposé de la main de ma fille.

FENTON.

Monsieur, veuillez vous calmer, je vous prie.

Mme PAGE.

Veuillez, monsieur Fenton, cesser de voir ma fille.

PAGE.

Elle n'est pas pour vous.

FENTON.

Veuillez m'écouter.

PAGE.

Non, monsieur Fenton. Venez, monsieur Cerveauvide; venez, mon gendre Nigaudin, suivez-moi. Instruit, comme vous l'êtes, de mes intentions, vous avez tort, monsieur Fenton.

PAGE, CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN, *sortent.*

* Le titre d'écuyer, *squire*, [illegible] en Angleterre quiconque vit de son revenu [illegible] à une profession libérale. (*Note du traducteur.*)

Mme VABONTRAIN, *bas à Fenton.*

Parlez à madame Page.

FENTON.

Ma bonne madame Page, la vertueuse affection que j'ai pour votre fille me donne la force de résister aux refus et aux dédains dont je suis l'objet. Je continuerai à arborer le pavillon de mon amour, et ne battrai point en retraite : que votre sympathie soit pour moi!

ANNA.

Ma bonne mère, ne me mariez pas à l'imbécile qui vient de sortir.

Mme PAGE.

Ce n'est pas mon intention; je vous destine un meilleur époux.

Mme VABONTRAIN.

C'est mon maître, le docteur français.

ANNA.

Hélas! j'aimerais mieux être lapidée ou enterrée vive.

Mme PAGE.

Allons, ne vous affligez pas. Mon bon monsieur Fenton, je ne veux être votre amie ni votre ennemie : je questionnerai ma fille sur les sentinens qu'elle vous porte; telle je la trouverai, telle je serai affectée moi-même; jusque là, monsieur, adieu. Il faut qu'elle rentre, sans quoi son père se fâcherait.

Mme PAGE *et* ANNA *sortent.*

FENTON.

Adieu, ma bonne madame Page; adieu, Anna.

Mme VABONTRAIN.

Voilà pourtant mon ouvrage. Madame, lui dis-je, voulez-vous sacrifier votre fille, en la donnant à un imbécile ou à un médecin? C'est à M. Fenton qu'il faut penser. C'est moi qui ai fait cela.

FENTON.

Je vous remercie; je vous prie de remettre ce soir cette bague à Anna : voilà pour votre peine.

Il sort.

Mme VABONTRAIN.

Que le ciel le fasse prospérer! il a un bon cœur: une femme passerait à travers l'eau et le feu pour un cœur comme le sien. Cependant je ne serais pas fâchée de voir miss Anna échoir en partage à mon maître ou à M. Nigaudin, ou même à M. Fenton. Je ferai ce que je pourrai pour tous les trois, car je l'ai promis et tiendrai ma parole; mais surtout pour M. Fenton. A propos, j'ai encore à m'acquitter d'une commission, de la part de mes deux maîtresses, pour sir John Falstaff; quelle dinde je suis de la négliger!

Elle sort.

SCÈNE V.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF *et* BARDOLPHE.

FALSTAFF.

Bardolphe!

BARDOLPHE.

Me voilà, monsieur.

FALSTAFF.

Va me chercher une pinte de Madère; mets-y une rôtie. (*Bardolphe sort.*) Suis-je venu à mon âge pour qu'on me porte dans un panier comme de la viande de rebut et qu'on me jette dans la Tamise? Si jamais je me laisse encore jouer pareil tour, je veux que ma cervelle me soit enlevée, assaisonnée au beurre et donnée à un chien pour cadeau de nouvel an. Les drôles m'ont jeté à la rivière avec aussi peu de remords qu'ils auraient noyé les petits d'une chienne qui en aurait mis bas une quinzaine. On doit juger par ma taille que j'ai une grande propension à enfoncer : quand l'eau eût été profonde comme l'enfer, j'aurais été au fond; je me serais noyé si la rivière n'avait été basse en cet endroit : c'est un genre de trépas que j'abhorre; car l'eau vous gonfle un homme; jugez de ce que j'aurais été en cet état, une vraie montagne-cadavre.

Rentre BARDOLPHE, *apportant le vin.*

BARDOLPHE.

Monsieur, madame Vabontrain demande à vous parler.

FALSTAFF.

Donne, que j'envoie du Madère à l'eau de la Tamise; car j'ai de la glace dans le ventre comme si j'avais avalé des boules de neige en guise de pilules pour me rafraîchir les reins. Fais-la entrer.

BARDOLPHE.

Entrez, bonne dame.

Entre Mme VABONTRAIN.

Mme VABONTRAIN.

Avec votre permission, vous voudrez bien m'excuser : je souhaite le bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF, *à Bardolphe.*

Emporte-moi ces verres; prépare-moi une bouteille de vin chaud.

BARDOLPHE.

Avec des œufs, monsieur?

FALSTAFF.

Sans mélange; je ne veux point de germe de poulet dans mon breuvage. (*Bardolphe sort.*) Eh bien!

Mme VABONTRAIN.

Je viens voir votre seigneurie de la part de madame Ford.

FALSTAFF.

Madame Ford! j'en ai assez de votre madame Ford! elle m'a mis, ma foi, dans un joli état!

Mme VABONTRAIN.

Hélas! la pauvre femme, ce n'est point sa faute; elle en a bien fait des reproches à ses gens. Ils se sont trompés de direction.

FALSTAFF.

Et moi aussi, quand j'ai eu foi en la parole d'une femme imbécile.

Mme VABONTRAIN.

Votre cœur saignerait de voir combien elle en est désolée. Son mari va ce matin chasser à l'oiseau; elle vous prie de revenir la voir entre huit et neuf heures : je dois sur-le-champ lui porter votre réponse : elle vous dédommagera bien, je vous le garantis.

FALSTAFF.

Eh bien! j'irai la voir, dites-le-lui; dites-lui aussi qu'elle songe à ce qu'est un homme, qu'elle considère que notre nature est fragile, et qu'alors elle juge de mon mérite.

Mme VABONTRAIN.

Je le lui dirai.

FALSTAFF.

Ne l'oubliez pas. Entre huit et neuf, n'est-ce pas?

Mme VABONTRAIN.

Huit et neuf, monsieur.

FALSTAFF.

C'est bien, allez; je n'y manquerai pas.

Mme VABONTRAIN.

Que la paix soit avec vous, monsieur!

Elle sort.

FALSTAFF.

Je m'étonne de ne pas voir monsieur Brook; il m'a fait dire de l'attendre ici : j'aime fort son argent. Ah! le voici.

Entre FORD.

FORD.

Dieu vous garde, monsieur!

FSLSTAFF.

Eh bien! monsieur Brook, vous venez pour savoir ce qui s'est passé entre madame Ford et moi?

FORD.

Effectivement, sir John, c'est pour cela que je viens.

FALSTAFF.

Monsieur Brook, je ne veux pas vous en imposer; je me suis rendu chez elle à l'heure qu'elle avait fixée.

FORD.

Et comment les choses se sont-elles passées?

FALSTAFF.

Assez mal, monsieur Brook.

FORD.

Comment cela? Aurait-elle changé d'idées?

FALSTAFF.

Non, monsieur Brook : mais le maudit cornard, son mari, monsieur Brook, dans la fièvre permanente de jalousie qui le travaille, est survenu au beau milieu de notre entrevue, après le premier échange de baisers et de protestations, et lorsque nous terminions pour ainsi dire le prologue de notre comédie; il est venu, suivi d'une cohue de satellites qu'avait ameutés sa sotte frénésie, faire chez lui une perquisition pour découvrir l'amant de sa femme.

FORD

Comment, pendant que vous étiez là?

FALSTAFF

Pendant que j'y étais.

FORD.

Il vous a cherché et n'a pu vous trouver?

FALSTAFF.

Vous allez voir. Le bonheur a voulu que madame Page vînt nous prévenir de l'approche du jaloux. Grâce à un stratagème de son invention, au milieu du trouble où tout cela avait jeté madame Ford, on m'a fait évader dans le panier au linge.

FORD

Le panier au linge?

FALSTAFF.

Le panier au linge, parbleu; c'est là qu'on m'a entassé avec force linge sale, chemises, robes, chaussettes, bas, serviettes graisseuses; le tout, monsieur Brook, exhalant l'odeur la plus exécrable qui ait jamais offensé l'odorat.

FORD.

Et combien de temps êtes-vous resté là?

FALSTAFF.

Vous allez voir, monsieur Brook, ce que j'ai enduré pour mener cette femme à mal dans votre intérêt. A peine m'a-t-on empilé dans le panier, deux coquins de valets entrent à la voix de leur maîtresse, et reçoivent ordre de me porter, sous le nom de linge sale, à la prairie de Datchet : ils me chargent sur leurs épaules et partent; mais ne voilà-t-il pas que sur le seuil de la porte ils rencontrent leur maître, qui leur demande par deux fois ce qu'ils portent ainsi : je tremblais dans ma peau que le jaloux cornard ne se mît à fouiller le panier; mais le destin, ayant décrété qu'il serait cocu, ne le permit pas. Fort bien; le voilà donc qui entre pour faire ses perquisitions, pendant que je sors en ma qualité de linge sale. Mais remarquez bien la suite, monsieur Brook; je souffris les tourmens de trois morts différentes : premièrement, une intolérable frayeur d'être découvert par ce jaloux bélier; secondement, l'inconvénient de me voir ployé comme une lame de Bilbao, la poignée allant joindre la pointe, la tête les talons; troisièmement, le supplice de la suffocation, renfermé que j'étais, pour ainsi dire, dans un appareil de distillation, avec de sales guenilles qui fermentaient dans leur graisse. Vous figurez-vous la position d'un homme de mon acabit, moi qui fonds à la chaleur comme une motte de beurre; moi dont le corps est en dissolution continue, en dégel permanent; c'est miracle que je n'aie pas étouffé. Et au beau milieu de ce bain chaud, lorsque j'étais plus d'à moitié cuit dans ma graisse, comme un mets hollandais, me voir jeté dans la Tamise, et, tout fumant encore, refroidi tout-à-coup dans l'eau glaciale, comme un fer à cheval sortant de la forge; figurez-vous cela, monsieur Brook.

FORD

Je suis véritablement peiné, monsieur, que vous ayez souffert tout cela pour moi. Ainsi je n'ai plus

rien à espérer, et vous ne ferez plus de tentative auprès d'elle?

FALSTAFF.

Monsieur Brook, je m'exposerai à être jeté dans le cratère de l'Etna, comme je l'ai été dans la Tamise, plutôt que d'abandonner la partie. Son mari est allé ce matin chasser à l'oiseau; j'ai reçu d'elle une autre proposition de rendez-vous; je suis attendu de huit à neuf heures.

FORD.

Huit heures sont déjà sonnées, monsieur.

FALSTAFF.

Vraiment? il faut alors que je me prépare pour mon rendez-vous. Venez me voir à l'heure qu'il vous plaira, et je vous ferai savoir où j'en suis. Je veux, pour conclusion, que vous la possédiez : adieu. Vous la posséderez, monsieur Brook; Ford portera des cornes de votre façon.

Il sort.

FORD.

Oh! oh! est-ce une vision? est-ce un rêve? est-ce que je dors? Éveille-toi, Ford, éveille-toi. Ford, il y a un trou dans ton meilleur pourpoint; voilà ce que c'est que d'être marié! voilà ce que c'est que d'avoir du linge et des paniers à lessive! Fort bien, je ferai connaître à tout le monde ce que je suis. Je vais maintenant surprendre le scélérat; il est chez moi; il ne saurait échapper; il ne peut se cacher dans une bourse de deux liards ni dans une poivrière; mais, de peur que le diable qui le guide ne lui vienne en aide, je fouillerai jusqu'aux recoins les plus inabordables. Bien que je ne puisse éviter d'être ce que je suis, néanmoins cette certitude ne refroidira pas mon zèle; si j'ai des cornes à rendre un homme furieux, je justifierai le proverbe; je serai furieux comme une bête à cornes.

Il sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le devant de la maison de M. Page, dans la grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE, Mme VABONTRAIN *et le petit* WILLIAM PAGE.

Mme PAGE.

Pensez-vous qu'il soit déjà chez monsieur Ford?

Mme VABONTRAIN.

Il y est sans doute maintenant, ou ne tardera pas à y être; mais vous ne sauriez vous figurer dans quelle colère l'a mis son bain dans la Tamise. Madame Ford vous prie de vous rendre immédiatement chez elle.

Mme PAGE.

Je vais y aller tout-à-l'heure; mais il faut d'abord que je conduise mon enfant à l'école. Voilà justement son maître qui vient. Il paraît que c'est aujourd'hui congé.

Arrive SIR HUGUES EVANS.

Mme PAGE, *continuant.*

Eh bien! sir Hugues, est-ce qu'il n'y a pas de classe aujourd'hui?

EVANS.

Non, madame; monsieur Nigaudin a donné aux enfans la permission de jouer.

Mme VABONTRAIN.

Dieu le bénisse de son bon cœur!

Mme PAGE.

Sir Hugues, mon mari prétend que mon fils ne fait aucun progrès dans ses études; adressez-lui, je vous prie, quelques questions sur son rudiment latin.

EVANS.

Approchez, William: levez la tête, venez.

Mme PAGE.

Allons, mon garçon, lève la tête; réponds à ton maître: n'aie pas peur.

EVANS.

William, combien y a-t-il de nombres dans les noms?

WILLIAM.

Il y en a deux.

Mme VABONTRAIN.

Je croyais qu'il y en avait un troisième, le non pair.

EVANS, *à Mme Vabontrain.*

Cessez votre babil. (*A William.*) Que veut dire *beau* au féminin pluriel accusatif?

WILLIAM.

Pulchras *.

Mme VABONTRAIN.

Poule grasse! Il y a de plus belles choses dans le monde que des poules grasses.

EVANS, *à Mme Vabontrain.*

Vous êtes une femme bien simple! Taisez-vous, je vous prie. (*A William.*) Qu'est-ce que *lapis*, William?

WILLIAM.

Une pierre.

EVANS.

Et qu'est-ce qu'*une pierre*, William?

WILLIAM.

C'est un caillou.

EVANS.

Non, c'est *lapis*. Rappelez-vous cela, je vous prie.

* Dans la prononciation anglaise du latin, l'*u* a le son *eu*. *Note du traducteur.*

WILLIAM.

Lapis.

EVANS.

C'est bien, William. D'où proviennent les articles, William ?

WILLIAM.

Ils sont empruntés au pronom, et se déclinent ainsi : singulier, nominatif, *hic*, *hæc*, *hoc*.

EVANS.

Nominatif, *hic*, *hæc*, *hoc*. Remarquez bien cela ; genitif *hujus*. Dites-moi l'accusatif.

WILLIAM.

Accusatif *hinc* *.

EVANS.

Rappelez-vous bien, mon enfant : *hinc*, *hanc*, *hoc*.

Mme VABONTRAIN.

Hi ! han ! C'est donc la langue des ânes, que votre latin ?

EVANS, *à Mme Vabontrain.*

Femme ! laissez là vos bavardages. (*A William.*) William, quel est le vocatif?

WILLIAM.

O! vocatif, *o!*

EVANS.

Vous oubliez, William. Vocatif *caret*.

Mme VABONTRAIN.

Carotte ! C'est un fort bon légume.

EVANS.

Femme, silence !

Mme PAGE, *à Mme Vabontrain.*

Taisez-vous !

EVANS.

Quel est le cas du génitif pluriel, William ?

WILLIAM.

Le cas du génitif pluriel?

EVANS.

Oui.

WILLIAM.

Le genitif se decline : *horum*, *harum*, *horum*.

Mme VABONTRAIN.

Quoi ! voila le cas de Jenny? Jenny est encline au rhum? Je ne savais pas cela. C'est bien vilain de sa part ; mais il ne faudrait pas le dire. Fi donc !

EVANS.

Femme, n'avez-vous pas de honte ?

Mme VABONTRAIN.

Vous lui apprenez là de belles choses, par ma foi ! *Poules grasses ! hi ! han ! Jenny est encline au rhum.* Fi ! c'est honteux !

EVANS.

Êtes-vous lunatique? n'avez-vous aucune intelligence des cas, des nombres et des genres? Vous êtes la chrétienne la plus sotte que j'aie vue de ma vie.

Mme VABONTRAIN.

Je vous en prie, retenez votre langue.

* [illegible]

EVANS.

Maintenant, William, récitez-moi quelques déclinaisons de vos pronoms.

WILLIAM.

Qui, quæ, quid.

EVANS.

C'est *ki*, *kœ*, *kod;* si vous oubliez votre *kod* (code), vous méritez le fouet. Maintenant, mon garçon, vous pouvez aller jouer.

Mme PAGE.

Il est plus savant que je ne croyais.

EVANS.

Il a une excellente mémoire. Adieu ! madame Page.

Mme PAGE.

Adieu ! mon bon sir Hugues. (*Sir Hugues s'éloigne.*) William, rentrez à la maison. (*William rentre. A Mme Vabontrain.*) Venez, nous sommes en retard.

[illegible]

SCENE II.

Une chambre dans la maison de M. Ford.

Entrent FALSTAFF *et* Mme FORD.

FALSTAFF.

Madame Ford, votre douleur m'a fait oublier mes souffrances. Je vois que vous êtes sincère dans votre affection, et vous serez complètement payée de retour ; je ne veux pas me borner au simple office de l'amour ; je vous le promets avec tous ses accompagnemens, toutes ses dépendances, et toutes ses cérémonies. Mais êtes-vous bien sûre que votre mari ne viendra pas nous troubler ?

Mme FORD.

Il est à la chasse, aimable sir John.

Mme PAGE, *d'une pièce voisine.*

Holà ! voisine Ford, holà !

Mme FORD.

Passez dans la pièce à côté, sir John.

FALSTAFF *sort.*

Entre Mme PAGE.

Mme PAGE.

[illegible]

Mme FORD.

[illegible]

Mme PAGE.

Vous en êtes bien sûre?

Mme FORD.

Oui, certes.

Mme PAGE.

[illegible] n'ayez personne ici.

Mme FORD.

Pourquoi ?

Mme PAGE.

Parce que monsieur Ford est retombé dans ses vieilles lunes. Il est là-bas avec mon mari à tempêter, à se déchaîner contre toute la race des gens mariés ; à maudire toutes les filles d'Ève, de quelque complexion qu'elles soient ; il se frappe du poing le front en s'écriant : *Percez, cornes! percez!* Je n'ai jamais vu de démence qui ne fût un prodige de douceur, de civilité et de patience, en comparaison de celle dont il est maintenant possédé. Je suis bien aise que le chevalier ne soit pas ici.

Mme FORD.

Est-ce qu'il parle de lui?

Mme PAGE.

Uniquement de lui. Il jure que lors de sa dernière perquisition sir John s'est évadé dans un panier ; il affirme à mon mari qu'il est ici en ce moment même. Il lui a fait quitter la chasse, ainsi qu'au reste de la société, et il les amène tous avec lui pour faire une nouvelle expérience qui confirme ses soupçons ; mais heureusement le chevalier n'est pas ici, et il reconnaîtra lui-même sa folie.

Mme FORD.

Madame Page, à quelle distance est-il de la maison?

Mme PAGE.

Tout près, au bout de la rue ; il va arriver dans l'instant.

Mme FORD.

Je suis perdue! le chevalier est ici

Mme PAGE.

En ce cas, vous êtes déshonorée, et il est un homme mort. En vérité, je ne vous conçois pas. Faites-le partir, faites-le partir : mieux vaut du scandale qu'un meurtre.

Mme FORD.

Par où sortira-t-il? Comment le faire évader? Le mettrons-nous de nouveau dans le panier?

Rentre FALSTAFF.

FALSTAFF.

Je ne veux plus du panier. Ne puis-je sortir avant qu'il arrive?

Mme PAGE.

Hélas ! trois de ses frères gardent la porte, le pistolet au poing, et empêchent que personne ne sorte ; sans cela, vous pourriez vous enfuir avant son arrivée.

FALSTAFF.

Que faire? Je vais grimper dans la cheminée.

Mme PAGE.

C'est toujours là qu'ils ont coutume de décharger leurs fusils de chasse. Cachez-vous dans la gueule du four.

FALSTAFF

Où est-il?

Mme FORD.

Il vous y découvrirait, sur ma vie La maison n'a pas d'armoires, de coffres, de boîtes, de malles, de puits, de caveaux, dont il n'ait la note par écrit, pour en faire la revue dans l'occasion ; il n'y a pas moyen de vous cacher ici.

FALSTAFF.

Eh bien ! je vais sortir.

Mme PAGE.

Si vous sortez tel que vous êtes, c'est fait de vous, à moins que vous ne preniez un déguisement.

Mme FORD.

Comment le déguiserons-nous?

Mme PAGE.

Hélas ! je n'en sais rien. Il n'y a pas de robe assez ample pour lui ; sans quoi nous lui mettrions un chapeau, un voile, un fichu, et il pourrait s'échapper sous ce costume.

FALSTAFF.

Mes bonnes amies, trouvez quelque moyen : tout, tout, plutôt que de permettre qu'il arrive un malheur.

Mme FORD.

Attendez. La tante de ma chambrière, la grosse femme de Brentford, a laissé une robe dans la chambre en haut.

Mme PAGE.

Cela fera justement l'affaire ; elle est de sa taille ; nous y joindrons le voile et le chapeau de feutre de la vieille. Montez là-haut, sir John.

Mme FORD.

Allez, mon cher sir John ; madame Page et moi, nous vous chercherons quelque coiffure.

Mme PAGE.

Dépêchez-vous ; nous allons monter vous habiller. En attendant, mettez toujours la robe.

FALSTAFF *sort.*

Mme FORD.

Je souhaite que mon mari le rencontre dans ce costume : il ne peut souffrir la vieille de Brentford ; il jure qu'elle est sorcière, lui a interdit la maison, et l'a menacée de la battre si elle y mettait les pieds.

Mme PAGE.

Que le ciel le conduise sous le bâton de votre mari ; et qu'ensuite le diable conduise le bâton !

Mme FORD.

Mais est-il vrai que mon mari vienne?

Mme PAGE.

Oui, sérieusement. Il parle même de l'aventure du panier. J'ignore comment il l'a sue.

Mme FORD.

Nous en ferons l'épreuve : je ferai de nouveau emporter le panier par mes gens, de manière à ce qu'il le rencontre sur le seuil de la porte, comme la dernière fois.

Mme PAGE.

Mais songez qu'il va être ici dans un instant : allons revêtir Falstaff du costume de la sorcière de Brentford.

Mme FORD.

Je vais donner à mes gens mes instructions au

sujet du panier. Montez, je vous apporterai du linge à l'instant.

Elle sort.

Mme PAGE.

Point de quartier à cet infâme drôle! nous ne saurions lui infliger un châtiment trop rude.

Nous prouverons, dans cette affaire,
Qu'on peut être, au même moment,
Et vertueuse épouse et joyeuse commère;
Que l'on peut rire innocemment,
Et se divertir sans mal faire.
Le vieux proverbe n'a pas tort :
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Elle sort.

Rentre Mme FORD *avec* DEUX DOMESTIQUES.

Mme FORD.

Chargez ce panier sur vos épaules; votre maître va revenir; s'il vous ordonne de le déposer à terre, vous obéirez. Vite, dépêchez-vous.

PREMIER DOMESTIQUE.

Viens, aide-moi à le soulever.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Pourvu que le chevalier ne soit plus dedans.

PREMIER DOMESTIQUE.

J'espère que non; j'aimerais autant porter une masse de plomb de sa grosseur.

Entrent FORD, PAGE, CERVEAUVIDE, CAIUS *et* SIR HUGUES EVANS.

FORD.

Oui, mais si la chose se trouve vraie, monsieur Page, aurez-vous le moyen de m'ôter le ridicule que vous m'aurez donné? Coquin, mets ce panier à terre. Qu'on appelle ma femme. Jeune galant, sortez de votre panier! O couple scélérat! voilà, j'espère, un complot, une ligue, une cabale, une conspiration dirigée contre moi : maintenant le diable va être démasqué. Eh bien! ma femme, viendrez-vous? Venez voir l'honnête linge que vous envoyez au blanchissage.

PAGE.

Voilà qui passe toutes les bornes; monsieur Ford, il faudra vous placer en chartre privée; il faudra vous mettre la camisolle de force.

EVANS.

C'est de la démence! c'est une véritable hydrophobie!

CERVEAUVIDE.

Véritablement, monsieur Ford, cela n'est pas bien.

Entre Mme FORD.

FORD, *à Cerveauvide.*

C'est aussi ce que je dis, monsieur. (*A Mme Ford.*) Approchez, madame Ford; madame Ford, l'honnête femme, l'épouse modeste, la créature vertueuse qui a pour mari un jaloux imbécile! Je soupçonne sans motif, madame Ford, n'est-ce pas?

Mme FORD.

Le ciel m'est témoin que vous êtes injuste, si vous m'accusez de manquer à mes devoirs.

FORD.

Bien répondu, front d'airain; nous verrons si vous soutiendrez ce ton-là. (*Regardant le panier.*) Sortez, drôle!

Il enlève l'une après l'autre les hardes qui remplissent panier.

PAGE.

C'est véritablement trop fort.

Mme FORD.

N'avez-vous pas de honte? Laissez là ce linge.

FORD.

Je vais bientôt vous confondre.

EVANS.

Cela n'est pas raisonnable de fouiller ainsi le linge de votre femme. Allons, laissez cela.

FORD.

Qu'on vide le panier, vous dis-je.

Mme FORD.

Mais, mon ami, en vérité...

FORD.

Monsieur Page, comme il est vrai que je suis un homme, hier, il s'en est évadé un de ma maison dans ce panier : pourquoi n'y serait-il pas encore? J'ai la certitude qu'il est chez moi : je suis bien renseigné; ma jalousie est raisonnable : qu'on m'enlève tout ce linge.

Mme FORD.

Si vous trouvez là un homme, tuez-le comme une puce, j'y consens.

PAGE, *quand le panier est vide.*

Pas plus d'homme que sur la main.

CERVEAUVIDE.

Par ma fidélité! cela n'est pas bien, monsieur Ford; vous vous faites tort.

EVANS.

Monsieur Ford, il vous faut recourir à la prière, et ne pas vous abandonner aux chimères de votre cœur : c'est de la jalousie.

FORD.

Allons, celui que je cherche n'est pas là!

PAGE.

Ni là, ni ailleurs, si ce n'est dans votre imagination.

FORD.

Aidez-moi, pour cette fois encore, à fouiller partout dans la maison : si je ne trouve pas ce que je cherche, ne me faites point de grâce; que je sois à jamais pour vous un objet de risée; qu'on dise à l'avenir : « Jaloux comme Ford, qui cherchait l'amant de sa femme dans une coquille de noix. » Veuillez, une dernière fois, me contenter; une dernière fois, venez chercher avec moi.

Mme FORD, *appelant.*

Holà! madame Page! descendez avec la vieille; mon mari va monter dans la chambre.

FORD.

La vieille! quelle vieille?

Mme FORD.

Mais la vieille de Brentford, la tante de ma chambrière.

FORD.

Une sorcière! une coquine! une vieille et perverse coquine! Elle vous apporte un message, n'est-ce pas? Imbéciles maris que nous sommes, nous ignorons ce que couvre le prétexte de dire la bonne aventure. Elle fait usage de charmes, de sorcelleries, de chiffres et d'autres impostures du même calibre, qui passent notre portée, et auxquelles nous ne connaissons rien. Descends, sorcière; descends, vieille mégère; descends, te dis-je!

Mme FORD.

Mon bon ami, de grâce, arrêtez! Messieurs, empêchez qu'il maltraite cette pauvre vieille!

Entre FALSTAFF, *habillé en femme, conduit par* Mme PAGE.

Mme PAGE.

Venez, mère Prat, venez; donnez-moi la main

FORD, *frappant Falstaff.*

Viens que je te caresse. Hors de chez moi, sorcière, vieille guenille, vieux bagage, serpent, carogne! qu'on détale! Va faire ailleurs tes conjurations! va dire la bonne aventure!

FALSTAFF *se sauve.*

Mme PAGE.

N'êtes-vous pas honteux! Vous avez tué, je pense, la pauvre femme.

Mme FORD.

Cela finira par là. Voilà vraiment qui vous fait honneur.

FORD.

Qu'on la pende, cette sorcière!

EVANS.

Je ne suis pas éloigné de la croire sorcière : je n'aime pas qu'une femme ait une longue barbe; or, j'ai aperçu une longue barbe sous le voile de cette vieille.

FORD.

Voulez-vous me suivre, messieurs? Suivez-moi, je vous prie; voyons quel sera le résultat de ma jalousie. Si je vous ai mis sur une fausse piste, ne m'en croyez jamais à l'avenir.

PAGE.

Cédons quelques momens encore à son caprice: venez, messieurs.

PAGE, FORD, CAR-PAUVIDE *et* EVANS *sortent.*

Mme PAGE.

Il l'a, ma foi, battu d'une manière pitoyable.

Mme FORD.

Non, par la sainte messe! il l'a, au contraire, impitoyablement battu.

Mme PAGE.

Je ferai bénir le bâton, et le suspendrai au-dessus de l'autel; il a rempli un office méritoire.

Mme FORD.

Qu'en pensez-vous? les bienséances du sexe nous permettent-elles, en conscience, de pousser plus loin contre lui notre vengeance?

Mme PAGE.

L'esprit de concupiscence doit être maintenant éteint en lui; à moins qu'il ne soit dévolu au diable en toute propriété, je le crois pour jamais guéri de l'envie de tenter notre vertu

Mme FORD.

Dirons-nous à nos maris les tours que nous lui avons joués?

Mme PAGE.

Sans nul doute, quand ce ne serait que pour délivrer le vôtre des lubies qui assiégent son cerveau. S'ils décident dans leur sagesse que le fragile et gras chevalier mérite encore une leçon, nous nous chargerons de la lui infliger.

Mme FORD.

Je suis sûre qu'ils voudront rendre sa honte publique, et je crois effectivement que si on n'en venait là, il n'y aurait pas de raison pour que la plaisanterie eût un terme.

Mme PAGE.

Venez, mettons-nous à l'œuvre; frappons le fer pendant qu'il est chaud.

Elles sortent.

SCÈNE III.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent L'HOTE *et* BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

Monsieur, les Allemands vous demandent trois chevaux de selle; le duc en personne doit arriver demain à la cour, et ils veulent aller à sa rencontre.

L'HÔTE.

Qu'est-ce qu'un duc qui voyage dans un pareil incognito? Je n'en entends point parler à la cour. Faites-moi voir ces messieurs; ils parlent anglais?

BARDOLPHE.

Oui, monsieur, je vais vous les envoyer.

L'HÔTE.

Ils auront mes chevaux, mais je les leur ferai payer, je les salerai d'importance; ma maison a été à leur disposition pendant toute une semaine; j'ai pour eux renvoyé mes autres chalands; ils paieront, je les salerai. Venez.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Entrent PAGE, FORD, Mme PAGE, Mme FORD *et* SIR HUGUES EVANS.

EVANS.

C'est une des meilleures inventions de femme que j'aie jamais vues.

PAGE.

Et il vous a envoyé ces deux lettres en même temps?

Mme PAGE.

A un quart d'heure de distance.

FORD, *à sa femme.*

Pardonnez-moi, ma chère; faites désormais ce qu'il vous plaira; je suspecterai plutôt le soleil de froideur, que vous d'infidélité; j'étais un hérétique; mais maintenant j'ai en votre vertu une foi inébranlable.

PAGE.

C'est bien, c'est bien, en voilà assez; ne soyez pas extrême dans votre soumission comme vous l'avez été dans l'offense. Mais poursuivons notre complot : que, pour nous amuser aux dépens de ce vieux drôle, nos femmes lui assignent un nouveau rendez-vous, afin que nous puissions le prendre sur le fait, et rendre sa honte publique.

FORD.

Il n'y a pas de meilleur moyen que celui qu'elles ont proposé.

PAGE.

Quoi! de lui faire dire de venir les trouver dans le parc à minuit!... Allons donc, il ne viendra jamais.

EVANS.

Vous dites qu'on lui a déjà fait prendre un bain dans la rivière, qu'on l'a vigoureusement étrillé sous un costume de vieille femme; ses terreurs, je pense, l'empêcheront de venir, et sa chair a été assez punie pour qu'il n'ait plus de désirs.

PAGE.

Je le pense aussi.

Mme FORD.

Avisez à la manière dont vous le traiterez quand il sera venu; nous deux, nous aviserons au moyen de le faire venir.

Mme PAGE.

Une vieille tradition raconte que Herne le chasseur, autrefois l'un des gardes de la forêt de Windsor, revient pendant l'hiver, à l'heure de minuit; le front surmonté de grandes cornes de cerf, il se promène autour d'un chêne; sa présence, dit-on, flétrit les arbres, jette un charme sur les troupeaux, transforme en sang le lait des vaches; il secoue une chaîne avec un bruit terrible. Vous devez avoir entendu parler de ce fantôme, et vous savez que les vieillards superstitieux ont recueilli et nous ont transmis comme vraie cette histoire de Herne le chasseur.

PAGE.

A telles enseignes qu'il y a encore beaucoup de gens qui ne s'aventureraient point la nuit à passer dans le voisinage de ce chêne de Herne. Mais où voulez-vous en venir?

Mme FORD.

Le voici : nous donnerons rendez-vous auprès de ce chêne à Falstaff, qui viendra nous y joindre sous le déguisement de Herne le chasseur, la tête surmontée de grandes cornes.

PAGE.

Soit; admettons qu'il y vienne en ce singulier équipage : quand vous l'aurez amené là, qu'en ferez-vous? quel est votre plan?

Mme PAGE.

Nous y avons songé, et voici ce que nous ferons : nous habillerons en lutins et en fées ma fille Anna, mon fils William, et trois ou quatre autres enfans de leur âge; nous leur donnerons un costume vert et blanc; ils auront sur la tête des bougies allumées, et des crecelles à la main; ils se tiendront cachés dans quelque fossé. Lorsque Falstaff, Mme Page et moi nous serons réunis, il s'élanceront tout-à-coup de leur retraite, en entonnant des chants discordans; à leur vue, nous feindrons l'étonnement et prendrons la fuite. Tous les lutins alors formeront un cercle autour de l'impur chevalier, et lui feront subir mille tortures diverses, lui demandant pourquoi, à cette heure consacrée à leurs magiques ébats, il ose troubler leurs mystères de sa profane présence.

Mme FORD.

Jusqu'à ce qu'il avoue la vérité, il faudra que nos prétendus génies le pincent à la ronde, et approchent de sa peau la flamme de leurs bougies

Mme PAGE.

La vérité une fois confessée, nous nous présenterons tous, dépouillerons le fantôme de sa coiffure cornue, et le ramènerons à Windsor en le bernant d'importance.

FORD.

Si l'on veut que les enfans remplissent convenablement leurs rôles, il faudra les y exercer avec soin.

EVANS.

C'est moi qui m'en charge; je remplirai aussi un rôle dans la pièce, afin d'avoir le plaisir de roussir avec ma bougie la peau du chevalier.

FORD.

Voilà qui sera excellent. Je cours acheter des masques.

Mme PAGE.

Ma fille Anna, magnifiquement vêtue de blanc, sera la reine des génies.

PAGE.

Je vais acheter la soie nécessaire. (*A part.*) Ce sera dans ce moment même que Nigaudin enlèvera ma fille, pour aller l'épouser à Eton. (*Haut à Mme Page.*) Envoyez sur-le-champ avertir Falstaff.

FORD.

Moi, j'irai de nouveau le trouver sous le nom de Brook, il me confiera son dessein; j'ai la certitude qu'il ira au rendez-vous.

Mme PAGE.

Soyez tranquille à cet égard; allez nous chercher de quoi procéder à la toilette de nos génies.

EVANS.

Mettons-nous sur-le-champ à l'œuvre. Voilà une partie charmante, et une ruse bien innocente.

PAGE, FORD *et* EVANS *sortent.*

Mme PAGE.

Madame Ford, envoyez sur-le-champ un mes-

sager à sir John, et sachez dans quelle disposition d'esprit il se trouve.

Mme Ford *sort.*

Mme PAGE, *continuant.*

Moi, je vais voir le docteur; c'est le mari que j'ai choisi pour Anna, et nul autre que lui n'aura sa main. Ce Nigaudin, quoiqu'il soit riche en terres, est un idiot, et c'est lui que mon mari préfère. Le docteur a de la fortune, et des amis puissans en cour; lui seul aura ma fille, quand vingt mille autres partis meilleurs se présenteraient.

Elle sort.

SCÈNE V.

Une cour dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent L'HOTE *et* SIMPLE.

L'HÔTE.

Que me veux-tu, lourdaud? que me demandes-tu, cuir épais? Parle, articule, explique-toi vite; alerte, promptement, dépêche!

SIMPLE.

Monsieur, je viens pour parler à sir John Falstaff de la part de mon maître.

L'HÔTE, *montrant une fenêtre.*

Voilà sa chambre, sa maison, son château, son lit à demeure et son lit à roulettes; on voit sur le mur l'histoire de l'Enfant prodigue, fraîchement peinte. Frappe et appelle, il te répondra comme un anthropophage; frappe donc.

SIMPLE.

Une vieille femme, une grosse femme est entrée dans sa chambre; je prendrai la liberté d'attendre qu'elle soit descendue, c'est à elle que j'ai à parler.

L'HÔTE.

Une grosse femme, dis-tu? Le chevalier pourrait être volé, je vais l'avertir. Holà! mon gros chevalier, mon gros sir John! répondez-moi de toute la force de vos poumons militaires: êtes-vous-là? c'est votre hôte, le bon vivant, qui vous appelle.

FALSTAFF, *mettant la tête à la fenêtre.*

Est-ce vous, mon hôte?

L'HÔTE.

Il y a ici un Tartare de Bohême, qui attend que votre grosse femme descende: qu'elle descende, mon gros, qu'elle descende; mes chambres sont honnêtes! fi donc, des privautés! fi donc!

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

Mon hôte, il y avait effectivement avec moi tout-à-l'heure une vieille et grosse femme, mais elle est partie.

SIMPLE.

Monsieur, n'était-ce pas la devineresse de Brentford?

FALSTAFF.

C'était elle, coquille de moule; que lui veux-tu?

SIMPLE.

Mon maître, monsieur, mon maître Nigaudin, l'ayant vue passer dans la rue, m'a envoyé afin de savoir d'elle si un certain Nym, qui lui a volé une chaîne, a ou non cette chaîne en sa possession.

FALSTAFF.

J'en ai parlé à la vieille.

SIMPLE.

Et que dit-elle, monsieur?

FALSTAFF.

Elle dit que l'homme qui a privé monsieur Nigaudin de sa chaîne, est celui-là même qui la lui a volée.

SIMPLE.

Je suis fâché de n'avoir pu parler à la vieille elle-même; j'aurais d'autres choses encore à lui dire de la part de mon maître.

FALSTAFF.

Quelles sont-elles, voyons?

L'HÔTE.

Allons, dépêche!

SIMPLE.

Je ne puis pas vous les dire, monsieur.

FALSTAFF

Dis-les, ou tu meurs.

SIMPLE.

Monsieur, il ne s'agissait que de miss Anna Page; mon maître voulait savoir s'il aurait le bonheur de l'épouser ou non.

FALSTAFF.

Oui, il aura ce bonheur.

SIMPLE.

Lequel?

FALSTAFF.

De l'épouser ou non; va, c'est la vieille qui me l'a dit.

SIMPLE.

Puis-je prendre la liberté de rapporter votre réponse à mon maître?

FALSTAFF.

Oui, gribouille, tu peux la prendre, cette liberté-là.

SIMPLE.

Je remercie votre seigneurie; je vais réjouir mon maître en lui portant ces bonnes nouvelles.

Simple *sort.*

L'HÔTE.

Vous êtes expert, vous êtes expert, sir John. Est-il effectivement venu chez vous une devineresse?

FALSTAFF.

Il est très-vrai, mon hôte; la personne que j'ai vue m'en a plus montré que je n'en avais appris dans tout le cours de ma vie. Il y a même plus, je n'ai rien payé pour mon instruction; c'est moi qui ai été payé.

Entre BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

Escroquerie, mon hôte! pure escroquerie!

L'HÔTE.

Où sont mes chevaux? tu m'en rendras bon compte, valet.

BARDOLPHE.

Ils se sont sauvés avec les escrocs; j'étais en croupe derrière l'un d'eux; à peine étions-nous

sortis d'Éton qu'on me fait tomber de cheval dans un bourbier, et aussitôt les voilà qui piquent des deux et qui fuient à toute bride comme trois démons d'Allemagne, trois docteurs Faustus.

L'HÔTE.

Ils sont allés au-devant du duc, maraud ; ne dis pas qu'ils se sont enfuis ; les Allemands sont d'honnêtes gens.

Entre SIR HUGUES EVANS.

EVANS.

Où est notre hôte?

L'HÔTE.

Qu'y a-t-il, monsieur?

EVANS.

Prenez garde aux gens que vous hébergez : un de mes amis, qui arrive de la ville, me dit qu'il y a trois escrocs allemands qui ont fait main basse sur les chevaux et l'argent de tous les aubergistes de Reading, de Maidenhead et de Colebrook. Je vous avertis, dans votre intérêt, de prendre vos précautions : vous êtes un homme avisé, riche de saillies et de plaisanteries ; il ne convient pas que vous soyez volé. Adieu !

Il sort.

Entre CAIUS.

CAIUS.

Où est mon hôte de la Jarretière?

L'HÔTE.

Il est ici, mon cher docteur, dans la perplexité et dans un dilemme embarrassant.

CAIUS.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire : mais on m'assure que vous faites de grands préparatifs pour recevoir un duc d'Allemagne ; à la cour on n'attend l'arrivée d'aucun duc ; je vous le dis dans votre intérêt. Adieu.

Il sort.

L'HÔTE.

Malheur! perdition! va-t'en, maraud. Chevalier, à mon aide, je suis ruiné! Scélérat! malheur ! perdition! je suis ruiné!

L'HOTE *et* BARDOLPHE *sortent.*

FALSTAFF.

Je voudrais que tout le monde fût dupé, car moi j'ai été dupé et battu par-dessus le marché. Si jamais la cour apprenait comment j'ai été transformé et comment ma transformation a été saucée et étrillée, on me ferait suer jusqu'à la dernière goutte de ma graisse pour en huiler les bottes des pêcheurs; les courtisans me sangleraient de leurs sarcasmes jusqu'à ce que je fusse mortifié comme une poire tapée. Je n'ai jamais prospéré depuis le jour où j'ai, pour la première fois, triché aux cartes. Ma foi, si j'avais l'haleine assez longue pour dire mes prières, je me repentirais.

Entre Mme VABONTRAIN.

FALSTAFF, *continuant.*

Eh bien ! de quelle part venez-vous?

Mme VABONTRAIN

De la part des deux dames.

FALSTAFF.

Que le diable emporte l'une et sa femme l'autre ; de cette manière toutes deux seront pourvues. J'ai plus souffert à cause d'elles, plus souffert que ne saurait en supporter la misérable et fragile organisation de l'homme.

Mme VABONTRAIN.

Et croyez-vous qu'elles n'ont rien souffert? elles ont pâti, je vous assure, surtout madame Ford ; la chère ame a été battue au point qu'elle est toute couverte de marques bleues et noires, si bien que sur tout son corps vous ne trouveriez pas une place blanche.

FALSTAFF

Que me parlez-vous de bleu et de noir? j'ai été bâtonné de telle sorte que ma peau offre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; bien plus, j'ai failli être appréhendé au corps pour la sorcière de Brentfort; si, grâce à mon admirable dextérité d'esprit, je n'avais parfaitement contrefait l'action d'une vieille femme, le coquin de constable m'aurait mis aux ceps comme sorcière.

Mme VABONTRAIN.

Monsieur, permettez-moi de vous parler dans votre chambre, je vous apprendrai ce qui se mitonne, et, sur ma parole, vous en serez content. Voici une lettre qui vous dira quelque chose. Ces chers enfans, que de peines pour les mettre en présence! il faut assurément que l'un de vous ne serve pas bien le ciel, puisque vous éprouvez tant de traverses.

FALSTAFF.

Venez dans ma chambre.

Ils sortent.

SCENE VI.

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FENTON *et* L'HOTE.

L'HÔTE.

Ne me parlez point, monsieur Fenton ; j'ai du chagrin, je ne tiens plus à rien

FENTON.

Écoutez-moi cependant, aidez-moi dans mon projet ; je vous promets, foi de gentilhomme, de vous donner cent livres sterling en or, en sus de ce que vous avez perdu.

L'HÔTE.

Je vous écoute, monsieur Fenton ; à tout événement je vous garderai le secret.

FENTON.

J'ai eu plusieurs fois occasion de vous parler de mon amour pour la belle miss Anna Page ; son affection répond à la mienne, autant du moins que le lui permet sa soumission filiale. Je viens de recevoir d'elle une lettre dont le contenu vous émerveillerait; l'esprit y est tellement entremêlé à ce qui me concerne, que je ne puis montrer l'un sans l'autre. Il y est question d'une grande scène où Falstaff doit jouer un rôle important : la chose est décrite ici tout au long. (*Montrant la lettre.*)

Écoutez-moi donc. Cette nuit, entre minuit et une heure, au pied du chêne de Herne, ma charmante Anna doit représenter la reine des génies. Voici dans quel but : sous ce déguisement, pendant que les autres acteurs de cette comédie seront occupés à jouer leur rôle, son père lui a commandé de s'esquiver avec Nigaudin et de se rendre avec lui à Eton, où on doit les marier : elle y a consenti. De son côté sa mère, fortement opposée à cette union, et voulant absolument pour gendre le docteur Caïus, est convenue avec lui qu'au beau milieu de la pièce il enlèvera sa fille et la conduira au presbytère, où un prêtre les attend pour les unir ; Anna, feignant d'entrer dans ce complot de sa mère, a pareillement donné sa promesse au docteur. Maintenant voilà la position des choses : son père a décidé qu'elle serait vêtue de blanc ; c'est sous ce costume que Nigaudin devra la reconnaître, la prendre par la main et l'emmener ; d'autre part, pour mieux la désigner au docteur, car tout le monde sera masqué, sa mère veut qu'elle soit habillée de vert, vêtue d'une robe flottante et les cheveux entremêlés de rubans voltigeant çà et là ; quand le docteur croira le moment favorable, il est convenu qu'il lui pincera la main ; à ce signal, la jeune fille a consenti à partir avec lui.

L'HÔTE.

Qui se propose-t-elle de tromper ? son père ou sa mère ?

FENTON.

L'un et l'autre, mon cher, pour partir avec moi. Il ne reste maintenant qu'une chose à faire, c'est que vous alliez engager le vicaire à m'attendre à l'église entre minuit et une heure, afin de nous unir en légitime mariage.

L'HÔTE.

Allez, suivez votre projet ; je vais trouver le vicaire ; amenez la jeune fille, le prêtre ne vous manquera pas.

FENTON.

Je vous en serai à jamais reconnaissant : en outre, je vais, dès à présent, vous donner un à-compte.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

Une chambre dans l'auberge de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF *et* Mme VABONTRAIN.

FALSTAFF.

C'est assez bavarder ; allez, je m'y rendrai ; c'est la troisième fois : j'ai confiance aux nombres impairs. Allez, vous dis-je ; on dit qu'il y a une puissance magique dans les nombres impairs, soit pour la naissance, soit pour la fortune ou pour la mort. Adieu.

Mme VABONTRAIN.

Je vous procurerai une chaîne, et je ferai mon possible pour vous avoir une paire de cornes.

FALSTAFF.

Partez, vous dis-je, le temps s'écoule ; allez, relevez la tête et marchez à petits pas.

Mme VABONTRAIN *sort.*

Entre FORD.

FALSTAFF, *continuant.*

Comment vous portez-vous, monsieur Brook ? Monsieur Brook, l'affaire se terminera cette nuit ou jamais. Trouvez-vous à minuit dans le parc, auprès du chêne de Herne, et vous verrez des merveilles.

FORD.

N'avez-vous pas été la voir hier, monsieur, comme vous en étiez convenu ?

FALSTAFF.

Monsieur Brook, je suis allé chez elle en pauvre vieillard et tel que vous me voyez ; mais j'en suis sorti en vieille femme. Son coquin de mari a bien la jalousie la plus enragée, monsieur Brook, qui ait jamais possédé un homme. Je vous dirai tout : il m'a battu comme plâtre sous ma forme de femme ; car sous ma forme d'homme, monsieur Brook, je ne craindrais pas un Goliath, quand je n'aurais pour arme que la navette d'un tisserand ; je sais trop que la vie n'est qu'une navette. Je suis pressé, venez avec moi, monsieur Brook ; je vous conterai tout chemin faisant. Depuis l'époque où je plumais des oies vivantes, faisais l'école buissonnière et jouais à la toupie, je n'avais pas connu jusqu'aujourd'hui ce que c'est que d'être battu. Suivez-moi ; je vous apprendrai d'étranges choses de ce coquin de Ford : cette nuit me vengera de lui, et je vous livrerai sa femme. Suivez-moi ; de singulières choses se préparent, monsieur Brook ; suivez-moi.

Ils sortent.

SCENE II.

Le parc de Windsor.

Arrivent PAGE, CERVEAUVIDE *et* NIGAUDIN.

PAGE.

Venez, venez ; nous nous tiendrons cachés dans les fossés du château jusqu'à ce que nous apercevions les flambeaux de nos lutins. Mon gendre Nigaudin, n'oubliez pas ma fille.

NIGAUDIN.

Non, certes ; je lui ai parlé, et nous sommes convenus d'un mot d'ordre pour nous reconnaître mutuellement. Je devrai m'approcher de la per-

sonne vêtue de blanc, je lui crierai *Mum*, elle répondra *Budjet*. C'est par ce moyen que nous nous reconnaîtrons.

CERVEAUVIDE.

C'est fort bien; mais qu'avez-vous besoin de votre *Mum* et de votre *Budjet*? la robe blanche vous la fera suffisamment reconnaître. Dix heures sont sonnées.

PAGE.

La nuit est sombre, elle fera ressortir admirablement l'illumination et la féerie. Que le ciel protége notre divertissement! Personne ici ne songe à mal, si ce n'est le diable, et nous le reconnaîtrons à ses cornes. Suivez-moi.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

La grande rue de Windsor.

Arrivent Mme PAGE, Mme FORD *et le docteur* CAIUS.

Mme PAGE.

Docteur, ma fille est en vert; quand il en sera temps, prenez-la par la main, emmenez-la au presbytère, et finissez-en promptement. Allez dans le parc avant nous; il faut que, nous deux, nous restions ensemble.

CAIUS.

Je sais ce que j'ai à faire; adieu!

Mme PAGE.

Adieu, docteur.

CAIUS *s'éloigne.*

Mme PAGE, *continuant.*

Le tour joué à Falstaff ne causera pas plus de joie à mon mari, qu'il n'éprouvera de colère en apprenant le mariage du docteur et de ma fille; mais n'importe; mieux vaut essuyer un peu de mauvaise humeur que de se préparer de longues peines.

Mme FORD.

Où est donc Anna avec sa troupe de génies? où est le diable welche sir Hugues?

Mme PAGE.

Ils sont cachés dans un fossé à deux pas du chêne de Herne, avec des lanternes sourdes; au moment où Falstaff nous aura rejointes, ils se lèveront tout-à-coup, et la nuit s'éclairera de l'éclat de leurs flambeaux.

Mme FORD.

Ils ne pourront manquer de lui causer une grande surprise.

Mme PAGE.

S'il n'est pas surpris, du moins il sera berné; s'il est surpris, il sera berné davantage encore.

Mme FORD.

Nous allons le trahir de la belle manière.

Mme PAGE.

Il n'y a pas trahison à faire justice de ces impudiques et de leur luxure.

Mme FORD.

L'heure approche: au chêne! au chêne!

Elles s'éloignent.

SCENE IV.

Le parc de Windsor.

Arrive SIR HUGUES EVANS, *accompagné d'une troupe de lutins et de fées.*

EVANS.

Trottez, trottez, lutins et fées; venez, et rappelez-vous votre rôle. De la hardiesse, je vous prie; suivez-moi dans le fossé: quand je vous donnerai le signal, faites comme je vous l'ai prescrit. Venez! venez! trottez! trottez!

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une autre partie du parc.

Arrive FALSTAFF, *déguisé, portant sur la tête des cornes de daim.*

FALSTAFF.

La cloche de Windsor a sonné minuit; le moment approche; que maintenant les dieux des chauds désirs me soient en aide. Souviens-toi, Jupiter, que pour ton Europe tu devins taureau; l'Amour te donna des cornes! le puissant Amour, qui parfois fait d'une bête un homme, et parfois aussi d'un homme fait une bête. Jupiter, tu te transformas également en cygne pour l'amour de Léda. O Amour tout-puissant! combien il s'en est peu fallu que le dieu ne devînt oison! O Jupiter! après avoir, métamorphosé en bête, commis un premier péché, un péché bestial, tu en commis un second sous la forme d'une volaille! Songes-y, Jupiter, ce fut là un péché énorme. Quand les dieux ont les reins chauds, que sera-ce donc de nous, pauvres humains? Pour moi, je suis un cerf de Windsor, et le plus gras, je pense, de la forêt. Accorde-moi un temps frais pour la saison du rut, ô Jupiter! sinon, qui pourrait me blâmer si je dépense en amour l'excès de mon embonpoint?

Arrivent Mme FORD *et* Mme PAGE.

Mme FORD.

Sir John? Êtes-vous là, mon chéri, mon cerf?

FALSTAFF.

Est-ce vous, ma biche, ma mignonne? Maintenant qu'il pleuve des patates; qu'il tonne sur l'air des *Manches vertes*; qu'il grêle des prunes confites et des meringues; vienne une tempête de tentation, voilà où je m'abrite.

Il l'embrasse.

Mme FORD.

Mme Page est venue avec moi, mon doux ami.

FALSTAFF.

Partagez-moi comme un daim envoyé en cadeau à un juge. Que chacune de vous prenne une hanche; je garde mes flancs pour moi, mes épaules pour le garde de ce bois, et je lègue mes cornes à vos maris. N'ai-je pas l'air d'un enfant de la forêt? Est-ce que je ne parle pas comme Herne le chasseur? Maintenant, par exemple, Cupidon est un enfant qui a de la conscience; il fait restitution. Foi de loyal fantôme, vous êtes les bien venus!

On entend du bruit.

Mme PAGE.

Hélas! quel est ce bruit?

Mme FORD.

Le ciel nous pardonne nos péchés!

FALSTAFF.

Qu'est-ce que cela peut être?

Mme FORD.

Fuyons!

Mme PAGE.

Fuyons!

Elles s'enfuient.

FALSTAFF.

Il faut que le diable ne veuille pas que je sois damné, de peur que l'huile qui est en moi ne mette le feu à l'enfer, sans quoi il ne me susciterait pas tant d'obstacles.

Arrivent SIR HUGUES EVANS, *déguisé en satyre;* Mme VABONTRAIN *et* PISTOLET, *également déguisés; puis* ANNA PAGE, *en costume de reine des fées, suivie de son frère et d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus en génies et en fées, et portant sur la tête des bougies allumées.*

Mme VABONTRAIN.

Farfadets blancs ou noirs, gris ou verts; vous, lutins,
Qui, sitôt que la nuit commence,
A vos joyeux ébats vous livrez en silence,
Du destin immuable héritiers orphelins,
Paraissez! Que chacun à son poste s'élance,
Hogoblin, parlez-leur.

PISTOLET.

Silence, esprits de l'air.
Partez, Grillon; et prompt comme l'éclair,
Allez gravir les cheminées.
S'il en est de mal ramonées,
Ou si vous trouvez dans Windsor
Quelque foyer qui fume encor,
Pincez-moi dans son lit la fille negligente;
Punissez-moi cette indigne servante;
Car notre reine a toujours détesté
Les oisifs et l'oisiveté.

FALSTAFF.

Ce sont des lutins et des fées. Quiconque leur parle meurt à l'instant! Fermons les yeux et couchons-nous; nul homme ne doit voir leurs œuvres.

Il se couche la face contre terre.

ÉVANS.

Pède, où donc êtes-vous? Commencez votre ronde.
Si vous trouvez de par le monde
Fille au cœur chaste, au front vermeil,
Ayant dit trois fois sa prière,
Avant de clore sa paupière,
Donnez-lui jusqu'à son reveil
De l'enfant non sevré le paisible sommeil.
Par des tableaux riants caressez sa pensée,
Et qu'en des rêves doux son âme soit bercée.
Mais, pour celle qui dort de tout son appétit,
Sans avoir prié Dieu d'un cœur humble et contrit,
Qu'on lui pince les bras, les jambes, les épaules.

Mme VABONTRAIN.

Allons, dépêchez-vous; farfadets, à vos rôles,
Fouillez le château de Windsor;
Lutins, jetez un heureux sort
Sur chaque chambre consacrée,
Afin d'en assurer l'éternelle durée.
Frottez de doux parfums les meubles précieux;
Saluez de nos rois le blason glorieux,
Et faites resplendir les nobles armoiries.
Accourez, sylphes des prairies,
Et de la Jarretière imitez en dansant
Le cercle magique et puissant.
Que cette mystique ceinture
Rivalise des champs l'éclatante verdure.
N'oubliez pas d'écrire en signes radieux,
Le *Honni soit qui mal y pense*
Cette devise de vaillance
Et de nos rois et de nos preux.
Que, pour la composer, la feuille verdoyante
S'unisse à la fleur éclatante.
Notre idiome à nous s'écrit avec des fleurs;
Appelez le secours de leurs vives couleurs,
Et de Flore avec art effeuillant la couronne,
Dans votre œuvre imitez ce cercle éblouissant
Où scintille la perle, où le saphir rayonne,
Qui ceint du chevalier le genou fléchissant.
Allez, et cependant, avant qu'une heure sonne,
Rappelez-vous qu'il faut danser en chœur
Autour du chêne du chasseur.

EVANS.

Donnez-vous tous la main, rangez-vous en silence,
Et venez bondir en cadence.
Portez des vers luisans en guise de flambeau,
Mais arrêtez! je vois un enfant de la terre.

FALSTAFF.

Que le ciel me protège contre ce démon gallois; il serait homme à me prendre pour un morceau de fromage!

PISTOLET, *à Falstaff.*

Tu fus maudit, vil vermisseau
Dans les entrailles de ta mère!

Mme VABONTRAIN.

A l'épreuve du feu vite mettons sa peau.
S'il est chaste de corps et d'ame,
De lui s'écartera la flamme.
Sain et sauf il échappera,
Et nullement ne souffrira;
Mais si de la douleur il éprouve l'atteinte,
S'il exhale une seule plainte,
C'est un cœur gangrené que rien ne guérira.

PISTOLET.

Essayons.

EVANS.

Essayons si ce bois brûlera.

Ils approchent de lui leurs flambeaux.

FALSTAFF.

Oh! oh! oh!

Mme VABONTRAIN.

Corrompu, corrompu, gangréné de luxure!
A l'œuvre, lutins, commençons;
Que ce pécheur soit mis à la torture:
Autour de lui dansons, dansons,
Et pinçons-le tous en mesure.

EVANS.

C'est juste; il est en effet plein de vices et d'iniquités.

Il chante.

Honte aux coupables plaisirs!
Honte à la luxure infâme!
La luxure est une flamme
Qu'allument d'impurs désirs;
Flamme fatale et sanglante,
Que la pensée alimente.
Pincez, brûlez le mécréant;
Retournez-le sur son séant,
Farfadets, sylphes et génies:
Tourmentez-le jusqu'au moment
Où lune, étoiles et bougies
S'eteindront sous le firmament.

Pendant qu'il chante, les lutins et les fées pincent Falstaff en cadence; le docteur CAIUS *vient d'un côté, et enlève une fée habillée de vert;* MIGAUDIN *arrive du côté opposé, et emmène une fée vêtue de blanc; puis arrive* FENTON, *qui enlève Anna Page. On entend dans le lointain un bruit de chasse; les génies et les fées se sauvent; Falstaff arrache ses cornes et se lève.*

Arrivent PAGE, FORD, Mme PAGE *et* Mme FORD.

PAGE.

Non, non, ne fuyez pas; cette fois-ci, nous vous y prenons. Vous fallait-il donc absolument le rôle d'Herne le chasseur?

Mme PAGE.

Laissez-le, je vous prie, ne poussons pas la co-

médie plus loin. Eh bien! sir John, comment trouvez-vous les commères de Windsor? (*Montrant à son mari les cornes de Falstaff.*) Voyez-vous cet objet, mon mari? Ne trouvez-vous pas que cet ornement sied mieux dans la forêt qu'à la ville?

FORD.

Eh bien! sir John, qui est cocu, maintenant? Monsieur Brook, Falstaff est un sot et un cocu; voilà ses cornes, monsieur Brook; de ce qui appartenait à Ford, il n'a eu que son panier à lessive, son bâton, et vingt livres sterling qu'il faudra rembourser à monsieur Brook; ses chevaux sont saisis pour nantissement, monsieur Brook.

Mme FORD.

Sir John, nous n'avons pas eu du bonheur: nous n'avons jamais pu obtenir un rendez-vous paisible. Je ne veux pas de vous pour mon amoureux; mais je vous considérerai toujours comme mon cerf.

FALSTAFF.

Je commence à m'apercevoir qu'on m'a traité comme un véritable âne.

FORD.

Et comme un bœuf aussi. (*Montrant les cornes.*) En voici la preuve.

FALSTAFF.

Et ce ne sont pas des lutins et des fées que je vois? J'ai eu deux ou trois fois un soupçon que ce n'en était pas; mais ma conscience coupable, le saisissement de toutes mes facultés, m'avaient fait une illusion grossière, de manière à me faire croire, sans rime ni raison, que c'étaient là des êtres surnaturels. Voyez comme l'intelligence peut être dupe quand elle s'occupe à mal faire!

EVANS.

Sir John Falstaff, servez Dieu, renoncez à vos désirs charnels, et les lutins cesseront de vous tourmenter.

FORD.

Bien dit, lutin Hugues.

EVANS, *à Ford.*

Et vous, renoncez de votre côté à votre jalousie, je vous en conjure.

FORD.

Je ne me défierai désormais de ma femme que lorsque vous serez à même de lui faire votre cour en anglais de bon aloi.

FALSTAFF.

Ai-je donc laissé ma cervelle se dessécher au soleil, qu'il ne m'en reste plus assez pour me garantir d'un piége aussi grossier? Quoi! un bouquin gallois m'a pris pour dupe! je me suis laissé coiffer d'un bonnet de fou de drap welche! Il ne me reste plus qu'à m'étrangler avec un morceau de fromage mou.

EVANS.

On ne doit pas donner du fromage au beurre: et votre ventre est de beurre.

FALSTAFF.

Fromage et beurre! Ai-je donc vécu jusqu'à ce jour pour me voir le jouet d'un cuistre qui met la langue anglaise en friture? C'en est assez pour dégoûter à tout jamais, en Angleterre, de la paillardise et de l'inconduite.

Mme PAGE.

Lors même que nous aurions mis la vertu à la porte de nos cœurs par les deux épaules, et nous serions damnées sans scrupule, croyez-vous donc, sir John, que le diable lui-même aurait pu nous amouracher de vous?

FORD.

Le beau ragoût, vraiment! une balle de laine.

Mme PAGE.

Un homme poussif.

PAGE.

Vieux, glacé, flétri, et d'un ventre intolérable.

FORD.

Et qui a une langue de Satan.

PAGE.

Pauvre comme Job.

FORD.

Et aussi méchant que sa femme.

EVANS.

Et adonné aux fornications, aux tavernes, au vice, aux liqueurs fortes, à l'hydromel; toujours buvant, jurant, insolent et tapageur

FALSTAFF.

Fort bien, je suis livré à vos sarcasmes; vous avez barres sur moi; je suis démoralisé; je ne suis pas même en état de répondre à ce Welche imbécile: l'ignorance elle-même a beau jeu contre moi; faites de moi ce qu'il vous plaira.

FORD.

Mon bel ami, nous allons vous conduire à Windsor, à un certain monsieur Brook à qui vous avez escroqué de l'argent, et dont vous deviez être l'entremetteur: parmi toutes vos tribulations, la plus cruelle sera d'avoir à rembourser cette somme.

Mme FORD.

Non, mon ami; que cela serve à le dédommager un peu de ce qu'il a souffert: laissez-lui cet argent, et nous serons tous amis.

FORD.

Soit; voilà ma main: tout est pardonné.

PAGE.

Rappelez votre gaîté, chevelier. Je vous régalerai ce soir d'un posset; je vous engagerai alors à rire de ma femme, qui rit de vous: vous lui direz que M. Nigaudin a épousé ma fille.

Mme PAGE, *à part.*

Il est des gens qui en doutent. S'il est vrai qu'Anna Page soit ma fille, il l'est aussi qu'elle est maintenant la femme du docteur Caïus.

Arrive NIGAUDIN.

NIGAUDIN.

Oh! oh! oh! beau-père Page!

PAGE.

Eh bien! mon gendre? qu'y a-t-il? avez-vous terminé?

NIGAUDIN.

Terminé? Je veux être pendu, là, si le plus habile du comté de Gloccster y reconnaîtrait rien.

PAGE.

Expliquez-vous, mon gendre.

NIGAUDIN.

Quand je suis arrivé à Eton pour épouser miss Anna, je n'ai plus trouvé, au lieu d'elle, qu'un grand lourdaud de garçon : si nous n'avions pas été dans l'église, je l'aurais battu ou il m'aurait battu. Je veux ne plus jamais bouger de la place, si je ne croyais pas que c'était miss Anna : et pas du tout, c'est tout bonnement un postillon.

PAGE.

Il faut alors que vous ayez pris l'un pour l'autre.

NIGAUDIN.

Vous n'avez pas besoin de me le dire. Il le faut bien, puisque j'ai pris un garçon pour une fille : si on m'avait marié avec lui, quoiqu'il fût habillé en femme, je n'en aurais pas voulu.

PAGE.

Tout cela est le fait de votre sottise. Ne vous avais-je pas dit que vous reconnaîtriez ma fille à son vêtement?

NIGAUDIN.

Je me suis adressé à celle qui était en blanc; je lui ai crié *mum*, elle m'a répondu *budjet*, comme Anna et moi nous en étions convenus; et pourtant ce n'était pas Anna, mais un postillon.

EVANS.

Jésus! monsieur Nigaudin, êtes-vous aveugle, que vous épousez un garçon?

PAGE.

Oh! je suis cruellement contrarié : que faire?

Mme PAGE.

Mon bon George, ne vous fâchez pas : je connaissais votre projet; j'ai fait habiller ma fille en vert; elle est maintenant avec le docteur au presbytère, où on les marie.

Arrive CAIUS

CAIUS.

Où est madame Page? Morbleu, je suis dupe : j'ai épousé un garçon, un paysan; ce n'est pas Anna, morbleu; on m'a trompé.

Mme PAGE.

Quoi! n'avez-vous pas emmené la personne qui était vêtue de vert?

CAIUS.

Oui, morbleu, et c'est un garçon : par la sangbleu, je vais soulever tout Windsor.

Caius sort.

FORD.

Voilà qui est étrange : quel est donc celui qui a pris la vraie Anna?

PAGE.

J'ai un certain pressentiment : voici monsieur Fenton.

Arrivent FENTON *et* ANNA PAGE.

PAGE, *continuant.*

Eh bien! monsieur Fenton?

FENTON.

Pardon, mon père! ma mère, pardon!

PAGE.

Eh bien! mademoiselle, pourquoi n'êtes-vous pas partie avec monsieur Nigaudin?

Mme PAGE.

Pourquoi n'avez-vous pas suivi le docteur Caïus, mademoiselle?

FENTON.

Vous la rendez toute interdite. Apprenez ce qui s'est passé. Vous vouliez tous deux la marier d'une manière déplorable, sans consulter ses affections. La vérité est qu'elle et moi, engagés depuis longtemps l'un à l'autre, nous sommes maintenant unis par un lien indissoluble. C'est une sainte faute qu'elle a commise; son innocent stratagème ne saurait être traité de fraude, de désobéissance ou de manque de respect, puisque par là elle évite de longs jours de malédiction coupable, résultat d'un mariage forcé.

FORD.

Pourquoi rester ainsi stupéfaite? Il n'y a pas de remède : en amour, c'est le ciel qui règle la destinée; l'argent achète les terres; c'est le sort qui dispose des femmes.

FALSTAFF.

Je suis charmé de voir que, bien que tous vos coups fussent dirigés contre moi, quelques-uns de vos traits ont porté à faux.

PAGE

Eh bien! quel remède? Fenton, que le ciel vous donne bonheur et joie! Il faut se résigner à ce qu'on ne peut éviter.

FALSTAFF.

Quand les chiens sont lâchés la nuit, la chasse est donnée à toutes les espèces de gibier.

EVANS.

Je danserai et mangerai du plum-pouding à vos noces.

Mme PAGE.

Allons, il est inutile de réfléchir davantage. Monsieur Fenton, le ciel vous accorde de longs jours de bonheur! (*A son mari.*) Mon ami, retournons tous au logis, et allons autour d'un bon feu terminer ce divertissement; sir John sera des nôtres.

FORD.

Soit. Sir John, vous aurez tenu parole à monsieur Brook : car il passera cette nuit avec madame Ford.

Ils sortent.

FIN DES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR.

PARIS — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, nº 46, au Marais



ACTE III, SCÈNE IV.

LA

DOUZIÈME NUIT

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

ORSINO, duc d'Illyrie.
SÉBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de Viola.
ANTONIO, capitaine de navire, ami de Sébastien
UN CAPITAINE DE NAVIRE, ami de Viola.
VALENTIN, } gentilshommes de la suite du duc.
CURIO, }
SIR TOBIE BELCH, oncle d'Olivia.
SIR ANDRÉ ROUGEFACE.
MALVOLIO, intendant d'Olivia.
FABIEN, domestique d'Olivia.
UN BOUFFON, au service d'Olivia.
OLIVIA, riche comtesse aimée du duc.
VIOLA, sœur de Sébastien, amoureuse du duc.
MARIE, suivante d'Olivia.
UN PRÊTRE.
SEIGNEURS, MATELOTS, EXEMPTS, MUSICIENS, TIQUES.

La scène est dans une ville d'Illyrie et sur la côte voisine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, CURIO, PLUSIEURS SEIGNEURS.

Des musiciens exécutent un morceau d'harmonie.

LE DUC.

Si la musique est l'aliment de l'amour, poursuivez, donnez-m'en jusqu'à l'excès, afin que le désir rassasié s'affaiblisse et meure. Répétez-moi ce passage, j'en aime la mourante harmonie : elle a résonné à mon oreille comme la tiède haleine du zéphyr, qui passant sur un parterre de violettes, leur apporte autant de parfums qu'elle leur en dérobe. En voilà assez : pas davantage. Ces

sons ne sont plus aussi doux que tout-à-l'heure. O génie de l'amour! que tu es impressionnable et mobile! Bien qu'immense comme la mer, ta capacité absorbe tout; rien n'y entre, quelle que soit sa valeur, qui ne perde à l'instant tout son prix, tant la fantaisie est fertile en créations, tant est grande sa mobilité!

CURIO.

Vous plairait-il, seigneur, de venir chasser?

LE DUC.

A quoi, Curio?

CURIO.

Au cerf.

LE DUC.

Oh! c'est une noble chasse que celle où maintenant je figure. La première fois que mes yeux virent Olivia, il me sembla que l'air était épuré par sa présence; à l'instant je fus transformé en cerf altéré, et depuis lors mes désirs, limiers funestes et cruels, ne cessent de me poursuivre. Eh bien! quelles nouvelles m'apportez-vous?

Entre VALENTIN.

VALENTIN.

Excusez-moi, seigneur, je n'ai pu être admis en sa présence; mais voici la réponse que sa suivante m'a transmise : Sept années s'écouleront avant qu'elle ne laisse voir son visage à découvert; pareille à une religieuse cloîtrée, elle ne sortira que voilée, et chaque jour elle veut arroser sa chambre de larmes amères; le tout par affection pour un frère qu'elle a perdu, affection qu'elle veut conserver vivante et durable dans sa mémoire désolée.

LE DUC.

Oh! celle qui a un cœur d'une si délicate nature, celle qui paie à un frère un tel tribut de tendresse, combien elle aimera quand le trait doré de l'amour aura immolé toutes les autres affections qui vivent en elle! quand ses adorables perfections, ses sens, sa tête, son cœur, ces trônes souverains, seront occupés par un roi unique! Allons respirer les doux parfums des fleurs; c'est sous les berceaux de feuillage que l'amour se plaît à rêver.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Le rivage de la mer.

Arrivent VIOLA, UN CAPITAINE DE NAVIRE *et* PLUSIEURS MATELOTS

VIOLA.

Amis, quel est ce pays?

LE CAPITAINE

C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA.

Et qu'ai-je à faire en Illyrie? Mon frère est dans l'Élysée. Qui sait pourtant? peut-être n'est-pas mort! matelots, qu'en pensez-vous?

LE CAPITAINE.

C'est par hasard que vous avez été sauvée vous même.

VIOLA.

O mon pauvre frère! qui sait s'il n'en a pas été de même de lui?

LE CAPITAINE.

Vous avez raison, madame; et si l'espoir dans la fortune peut vous consoler, je puis vous assurer qu'après que notre vaisseau se fut entr'ouvert, au moment où nous vous avons recueillie dans notre chaloupe avec le petit nombre de ceux qui ont été sauvés avec vous, j'ai vu votre frère, plein de prévoyance dans le péril, puisant des ressources dans son courage et dans l'espérance, s'attacher à un grand mât qui surnageait sur les ondes; là, aussi long-temps que mes yeux ont pu l'apercevoir, je l'ai vu, comme Arion sur le dos d'un dauphin, flotter au gré des vagues.

VIOLA.

Pour m'avoir dit cela, prenez cet or : ma propre délivrance me fait espérer, et vos paroles m'y autorisent, qu'il a eu le même bonheur que moi. Connaissez-vous ce pays?

LE CAPITAINE.

Beaucoup, madame, car le lieu où je suis né et où j'ai été élevé n'est pas à trois heures de marche de l'endroit où nous sommes.

VIOLA.

Qui gouverne ici?

LE CAPITAINE.

Un noble duc, aussi noble de cœur que de nom.

VIOLA.

Quel est son nom?

LE CAPITAINE.

Orsino.

VIOLA.

Orsino! Je l'ai entendu nommer par mon frère : il était alors garçon.

LE CAPITAINE.

Il l'est encore, ou du moins il n'y a pas longtemps qu'il l'était : car il y a un mois à peine que j'ai fait voile de ce pays-ci; et le bruit courait alors (vous savez que les actions des grands sont le sujet de la conversation des petits), le bruit courait qu'il recherchait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA.

Qui est-elle?

LE CAPITAINE.

Une demoiselle vertueuse, fille d'un comte mort il y a à peu près un an, en la laissant sous la protection de son frère, qui bientôt après mourut également : occupée à pleurer ce frère chéri, elle a, dit-on, abjuré la société et la vue des hommes.

VIOLA.

Oh! si je pouvais entrer au service de cette dame avec la certitude de rester inconnue jusqu'au moment où j'aurais eu le temps de mûrir mes desseins!

LE CAPITAINE.

Cela serait difficile à obtenir : car elle ne veut écouter aucune proposition, pas même celles du duc.

VIOLA.

Capitaine, il y a en vous un cachet d'honnêteté; et bien qu'il arrive quelquefois que les plus beaux dehors recouvrent un cœur corrompu, je crois néanmoins que votre ame répond à votre extérieur. Veuillez, et je vous récompenserai généreusement, veuillez cacher qui je suis, et m'aider à prendre le déguisement qui pourra le mieux servir mes projets. Je veux entrer au service de ce duc. Vous me présenterez à lui en qualité d'eunuque; votre démarche ne sera pas faite en pure perte, car je sais chanter, et j'ai en musique des talens qui lui rendront mon service agréable. Pour ce qui doit suivre, je m'en rapporte au temps; tout ce que je vous demande, c'est de seconder mon projet par votre silence.

LE CAPITAINE.

Soyez son eunuque, et je serai votre muet; le jour où ma langue babillera, que mes yeux cessent de voir!

VIOLA.

Je vous remercie; conduisez-moi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH *et* MARIE.

SIR TOBIE.

Que diable a donc ma nièce de s'affecter ainsi de la mort de son frère? Indubitablement le chagrin est l'ennemi de la vie.

MARIE

En vérité, sir Tobie, il faut que vous veniez le soir de meilleure heure; votre cousine, ma maîtresse, éprouve pour vos heures indues une grande répugnance.

SIR TOBIE.

Il vaut mieux qu'elle en éprouve que d'en inspirer.

MARIE.

Fort bien; mais il faut vous tenir dans les modestes limites du décorum.

SIR TOBIE.

Me tenir! ma tenue est fort bonne. Ces habits sont assez bons pour boire, et ces bottes aussi, sinon qu'elles se pendent, morbleu, à leurs propres attaches.

MARIE.

Ces excès de boisson vous perdront! Hier encore j'entendais madame en parler, ainsi que de l'imbécile chevalier que vous avez amené ici un soir pour lui faire la cour.

SIR TOBIE

Qui? sir André Rougeface?

MARIE.

Lui-même.

SIR TOBIE.

C'est un des hommes les plus importans qu'il y ait en Illyrie.

MARIE.

Qu'est-ce que cela fait?

SIR TOBIE.

Mais il a trois mille ducats de revenu.

MARIE.

Oui, mais il n'en a que pour une année avec tous ses ducats : c'est un vrai fou, un prodigue.

SIR TOBIE.

Fi donc! comment pouvez-vous dire cela? Il joue de la viole de Gambo, il parle trois ou quatre langues, mot pour mot, sans livres, et possède tous les dons de la nature.

MARIE.

C'est vrai, au naturel : outre qu'il est un sot, il est grand tapageur; et si sa qualité de lâche ne calmait sa fougue de querelleur, les gens sensés sont d'avis qu'il ne tarderait pas à joindre à tous ces dons celui d'un cercueil.

SIR TOBIE.

Par cette main, ce sont des canailles et des détracteurs ceux qui parlent ainsi de lui! Qui sont-ils?

MARIE.

Ce sont ceux qui ajoutent qu'il s'enivre tous les soirs dans votre compagnie.

SIR TOBIE.

En buvant à la santé de ma nièce; je veux boire à sa santé tant qu'il y aura un passage dans mon gosier et du vin en Illyrie : il est un lâche et un chapon celui qui ne veut pas boire à la santé de ma nièce jusqu'à ce que la cervelle lui tourne comme un sabot de paroisse *. Allons, fille, *castillano vulgo;* car voici venir sir André Rougeface.

Entre SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR ANDRÉ

Sir Tobie Belch! Comment va, sir Tobie Belch?

SIR TOBIE.

Mon cher sir André!

SIR ANDRÉ.

Dieu vous garde, la belle enfant!

MARIE.

Je vous salue, monsieur.

SIR TOBIE.

Accoste, sir André, accoste.

SIR ANDRÉ.

Qu'est-ce?

SIR TOBIE.

La femme de chambre de ma nièce.

* Il y avait dans chaque village un sabot colossal qui servait de récréation et d'exercice aux paysans pendant les gelées, alors que les travaux étaient forcement interrompus. *(Note du traducteur.)*

SIR ANDRÉ.

Mademoiselle Accoste, je désire faire avec vous plus ample connaissance.

MARIE.

Mon nom est Marie, monsieur.

SIR ANDRÉ.

Aimable Marie Accoste!

SIR TOBIE.

Vous vous méprenez, chevalier; je vous dis de l'accoster, c'est-à-dire de lui faire face, de l'aborder, de lui faire la cour, de l'attaquer.

SIR ANDRÉ.

En vérité, je ne voudrais pas l'entreprendre ainsi en compagnie. Est-ce là le sens du mot accoste?

MARIE.

Adieu, messieurs.

SIR TOBIE.

Si vous la laissez ainsi partir, sir André, puissiez-vous ne plus tirer l'épée de votre vie!

SIR ANDRÉ.

Si vous nous quittez ainsi, mademoiselle, je veux ne plus tirer l'épée de ma vie. Ma belle demoiselle, croyez-vous donc avoir des sots sous la main ?

MARIE.

Je ne vous tiens pas par la main, monsieur.

SIR ANDRÉ.

Parbleu, vous allez me tenir par la main : voila ma main.

MARIE.

Monsieur, la pensée est libre; veuillez, je vous prie, mettre votre main dans la barrette au beurre, et humectez-la.

SIR ANDRÉ.

Pourquoi, mon cher cœur? quelle est votre metaphore ?

MARIE.

C'est qu'elle est sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ.

Parbleu, je le crois bien ; je ne suis pas assez âne pour ne pas savoir tenir mes mains sèches. Mais quelle est votre plaisanterie?

MARIE.

Une plaisanterie sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ.

En avez-vous beaucoup comme cela?

MARIE.

Oui, monsieur, j'en tiens au bout de mes doigts; maintenant que j'ai lâché votre main, je n'en ai plus.

MARIE *sort.*

SIR TOBIE.

Mon cher chevalier, vous avez besoin d'une coupe de canarie; je ne vous ai jamais vu mettre aussi bas.

SIR ANDRÉ.

Jamais de ma vie, je crois; à moins que vous ne m'ayez vu mis bas par le canarie : il me semble qu'il y a des momens où je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien, ou qu'un homme ordinaire; mais je suis grand mangeur de bœuf, et je crois que cela nuit à mon esprit.

SIR TOBIE.

Indubitablement.

SIR ANDRÉ

Si je le croyais, je renoncerais au bœuf. Demain je monte à cheval et je retourne chez moi, sir Tobie.

SIR TOBIE.

For what, mon cher chevalier?

SIR ANDRÉ.

Que signifie *for what?* Cela veut-il dire, partez ou restez? Je regrette de ne pas avoir consacré à l'étude des langues le temps que j'ai donné à l'escrime, à la danse et aux combats d'ours : oh! que n'ai-je suivi la carrière des arts!

SIR TOBIE.

Vous auriez maintenant une magnifique chevelure.

SIR ANDRÉ.

Comment donc? Est-ce que cela aurait amélioré mes cheveux?

SIR TOBIE.

Sans nul doute ; car vous voyez qu'ils ne frisent pas naturellement.

SIR ANDRÉ

Mais ils me vont bien, n'est-ce pas?

SIR TOBIE.

Supérieurement; ils pendent comme du chanvre à une quenouille : un beau jour une ménagère vous prendra entre ses jambes pour filer votre chevelure.

SIR ANDRÉ.

Sérieusement je retourne chez moi demain, sir Tobie : votre nièce ne veut voir personne, ou si elle consent à voir quelqu'un, il y a quatre à parier contre un que ce ne sera pas moi. Le comte lui-même, qui habite près d'ici, lui fait sa cour.

SIR TOBIE.

Elle ne veut pas du comte; elle ne prendra jamais un époux qui soit au-dessus d'elle par la fortune, l'âge ou l'esprit: je lui en ai entendu faire le serment, et vous pouvez m'en croire.

SIR ANDRÉ.

Je resterai encore un mois. Je suis un singulier personnage: il m'arrive quelquefois d'aimer à la fureur les mascarades et les bals.

SIR TOBIE.

Excellez-vous dans ces bagatelles, chevalier?

SIR ANDRÉ.

Sous ce rapport, je ne crains en Illyrie aucun de mes égaux; et pourtant je ne veux pas me comparer à un vieillard.

SIR TOBIE.

Que savez-vous faire, en fait de danse, chevalier?

SIR ANDRÉ.

Je découpe à merveille un entrechat.

SIR TOBIE.

Moi, je découpe fort bien une entre-côte.

SIR ANDRÉ.

Pour faire le saut en arrière, je ne crains personne en Illyrie.

SIR TOBIE.

Pourquoi ces perfections restent-elles cachées? pourquoi étendez-vous un rideau devant elles?

Craignez-vous pour elles la poussière qui recouvre le portrait de *Marie coupe-bourse* * ? Vous devriez aller à l'église dans une contredanse, et revenir dans un rigodon ! A votre place, ma marche habituelle serait un chassez-croisez, et je n'éternuerais que dans un pas de cinq. Qu'est-ce à dire? Vivons-nous dans un monde où il faille mettre les talens sous le boisseau? A voir l'excellente constitution de votre jambe, je parierais qu'elle a été formée sous le signe d'un menuet.

SIR ANDRÉ.

Elle est vigoureuse et a fort bon air sous un bas couleur flamme. Nous occuperons-nous de bals?

SIR TOBIE.

De quel autre objet nous occuperions-nous? Ne sommes-nous pas nés sous le signe du Taureau?

SIR ANDRÉ.

Le Taureau? c'est la constellation qui influe sur les flancs et le cœur?

SIR TOBIE.

Non; mais sur les jambes et les cuisses; que je vous voie faire une entrechat : ah ! ah ! plus haut ! ah ! ah ! à merveille !

Ils sortent.

SCENE IV.

[illegible]

Entrent VALENTIN *et* VIOLA [illegible]

VALENTIN.

Si le duc vous continue la même bienveillance, Césario, votre avancement est certain : il ne vous connait que depuis trois jours, et déjà vous n'êtes plus un étranger pour lui.

VIOLA.

Vous craignez l'inconstance de son humeur, ou ma négligence, puisque vous mettez en question la continuation de ses bontés : est-il variable dans ses affections?

VALENTIN.

Non! croyez-moi.

Entrent LE DUC, CURIO, *et diverses personnes de la suite du duc.*

VIOLA, *à Valentin.*

Je vous remercie. Voici le comte.

LE DUC.

Qui de vous a vu Césario?

VIOLA.

Le voici, seigneur; il est à vos ordres.

LE DUC, *aux personnes de sa suite.*

Écartez-vous un moment. (*A Viola.*) Césario, je t'ai tout confié; j'ai ouvert à tes yeux le livre de mes pensées les plus secrètes : bon jeune homme, va la trouver; ne te rebute pas de ses refus; reste à sa porte, et dis à ses gens que tes jambes y [illegible] jusqu'à ce que tu aies obtenu audience.

VIOLA.

Mais, mon noble seigneur, s'il est vrai, comme on le dit, qu'elle soit plongée dans une si profonde douleur, elle ne voudra jamais me recevoir.

LE DUC.

Lève la voix, et franchis toutes les limites de la civilité plutôt que de revenir éconduit.

VIOLA.

En supposant, seigneur, que je sois admis à lui parler, que lui dirai-je?

LE DUC.

Oh! alors, déroule à ses regards toute l'ardeur de mon amour; excite sa surprise en lui parlant de ma tendresse : la peinture de mes tourmens siéera bien dans ta bouche; elle prêtera une oreille plus bienveillante à ta jeunesse qu'à un messager d'un aspect plus grave.

VIOLA.

Je n'en crois rien, monseigneur.

LE DUC.

Crois-le, cher enfant. Car ceux-là calomnieraient ton âge fortuné qui diraient que tu es homme : les lèvres de Diane ne sont pas plus fraîches et plus vermeilles que les tiennes; tu as la voix argentine et vibrante de la jeune vierge, et je ne sais quoi de féminin est répandu sur toute ta personne. Je sais que ton étoile te prédestine à cette affaire. (*Aux personnes de sa suite.*) Que quatre ou cinq d'entre vous l'accompagnent, tous si vous voulez; car je ne suis jamais mieux que quand je suis seul. (*A Viola.*) Réussis dans ce message, et tu vivras aussi indépendant que ton maître; tu partageras sa fortune.

VIOLA.

Je ferai de mon mieux pour vous concilier la dame de vos pensées. (*A part.*) Entreprise hérissée d'obstacles! malgré le rôle que je joue, je voudrais être sa femme à lui.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[illegible]

Entrent MARIE *et* LE BOUFFON.

MARIE.

Allons, çà! dis-moi où tu [illegible] vrirai pas les lèvres de la largeur d'un crin pour t'excuser auprès de ma maitresse; tu seras pendu pour ton absence.

LE BOUFFON.

Eh bien! qu'on me pende. Quand on est bien pendu dans ce monde on ne craint aucune cocarde.

MARIE.

Prouve cela.

LE BOUFFON.

On n'a plus personne à redouter.

* Célèbre courtisane du bas étage. (Note du traducteur.)

MARIE.

Voilà une réponse laconique. Je puis te dire d'où vient cette expression : *ne craindre aucune cocarde*.

LE BOUFFON.

D'où vient-elle, ma bonne Marie ?

MARIE.

C'est une expression de guerre : tu peux hardiment le dire dans tes folies.

LE BOUFFON.

Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et que ceux qui sont fous usent de leurs talens !

MARIE.

Tu n'en seras pas moins pendu pour ton absence prolongée ; ou tu seras mis à la porte ; et pour toi cela n'équivaut-il pas à être pendu ?

LE BOUFFON.

Une bonne pendaison empêche un mauvais mariage ; et quant à être mis à la porte, l'été y pourvoira.

MARIE.

Tu es donc bien résolu ?

LE BOUFFON

En aucune manière ; seulement, je suis décidé sur deux points.

MARIE

En sorte que si l'un manque, l'autre tiendra ; ou si tous deux manquent à la fois, tes chausses tomberont sur tes talons.

LE BOUFFON

Pas mal, sur ma foi, pas mal ; allez votre chemin : quand sir Tobie cessera de boire, vous serez la plus spirituelle fille d'Ève qu'il y ait en Illyrie.

MARIE

Chut, faquin ; en voilà assez sur ce chapitre ; ma maîtresse vient, je te conseille de faire prudemment tes excuses.

Elle sort.

Entrent OLIVIA *et* MALVOLIO.

LE BOUFFON.

Esprit, si c'est ton bon plaisir, mets-moi en veine de bouffonnerie : les gens d'esprit qui croient te posséder ne sont souvent que des imbéciles ; moi qui sais fort bien que tu me manques, il est possible que je passe pour un homme sensé : car que dit Quinapalus ? mieux vaut un fou spirituel qu'un sot homme d'esprit... Dieu vous garde, madame !

OLIVIA.

Emmenez-moi cette folle créature.

LE BOUFFON.

N'entendez-vous pas, drôles ? emmenez madame.

OLIVIA.

Va-t'en, tu es un maigre bouffon ; je ne veux plus de toi ; en outre, tu deviens malhonnête.

LE BOUFFON.

Ce sont deux défauts, madame, qu'une bonne nourriture et de bons conseils corrigeront ; car nourrissez bien le bouffon, et il ne sera plus maigre ; dites à l'homme malhonnête de se corriger ; s'il se corrige il n'est plus malhonnête ; s'il ne se corrige pas, que le ravaudeur le raccommode : ce qui t corrigé n'est, par le fait, que rapiécé ; la vertu qui transgresse est rapiécée de vice ; le vice qui se réforme est rapiécé de vertu ; si ce syllogisme bien simple peut me servir, tant mieux ; dans le cas contraire, quel remède ? Comme il n'y a de véritable cocuage que le malheur, de même la beauté n'est qu'une fleur... Madame vous a commandé d'emmener cette folle créature ; je vous le répète donc, emmenez madame.

OLIVIA.

C'est toi que je leur ai ordonné de faire sortir.

LE BOUFFON.

Erreur au suprême degré !... Madame, *cucullus non facit monachum*, ce qui revient à dire que je n'ai pas le cerveau fêlé. Madame, permettez-moi de vous prouver que vous êtes folle.

OLIVIA.

Pourrais-tu le prouver ?

LE BOUFFON.

Fort habilement, aimable madame.

OLIVIA.

Voyons tes preuves...

LE BOUFFON.

Madame, il faut que je vous catéchise ; ma bonne petite souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA

Eh bien ! en l'absence d'autre futilité, je te permets de prouver ton dire.

LE BOUFFON.

Ma chère dame, pourquoi êtes-vous affligée ?

OLIVIA.

Cher bouffon, à cause de la mort de mon frère.

LE BOUFFON.

Je pense que son ame est en enfer, madame.

OLIVIA.

Je sais que son ame est au ciel, bouffon.

LE BOUFFON.

Madame, vous n'en êtes que plus folle de vous affliger de ce que l'ame de votre frère est au ciel. Emmenez cette folle, messieurs

OLIVIA.

Que pensez-vous de ce bouffon, Malvolio ? Ne fait-il pas des progrès ?

MALVOLIO.

Oui, madame ; et il ne cessera d'en faire jusqu'à ce qu'il soit secoué par le râle de la mort ; la débilité de l'âge, qui altère la raison du sage, ne fait qu'ajouter au mérite du bouffon.

LE BOUFFON

Dieu vous envoie, monsieur, une prompte débilité pour perfectionner votre folie ! Sir Tobie jure que je ne suis point un renard ; mais il ne parierait pas deux pences que vous n'êtes pas un sot.

OLIVIA.

Que dites-vous à cela, Malvolio ?

MALVOLIO.

Je m'étonne que madame se plaise à entendre un aussi insipide coquin ; je lui ai vu l'autre jour river son clou par un bouffon vulgaire qui n'a pas

plus de cervelle qu'un caillou. Regardez-le maintenant; il a déjà cessé d'être en garde: si vous ne riez avec lui, et ne vous offrez de vous-même à ses épigrammes, sa bouche est bâillonnée. Je vous proteste que je considère les gens sensés qui font cas de ces sortes de fous, comme ne valant guère mieux que la marotte des bouffons qu'ils applaudissent.

OLIVIA.

Oh! vous avez la maladie de l'amour-propre, Malvolio, et tout semble fade à votre palais malade. Quand on a le cœur franc, généreux, sans reproche, on prend pour des boulettes de sarbacane ce que vous prenez pour des boulets de canon; il n'y a rien de blessant dans les railleries d'un bouffon avoué, et rien de railleur dans les censures d'un homme sage et discret.

LE BOUFFON.

Que Mercure vous confère le don de mentir pour avoir si bien parlé des fous!

Rentre MARIE

MARIE.

Madame, il y a à votre porte un jeune homme comme il faut qui désirerait vous parler.

OLIVIA.

De la part du duc Orsino, sans doute?

MARIE.

Je l'ignore, madame. C'est un beau jeune homme, fort bien accompagné.

OLIVIA.

Quel est celui de mes gens qui cause avec lui à la porte?

MARIE.

Sir Tobie, madame, votre parent.

OLIVIA, *à Marie.*

Qu'on l'écarte, je vous prie; tous ses discours sont d'un insensé: honte sur lui! (*Marie sort.*) Allez, Malvolio; si c'est un message du duc, je suis malade, ou je ne suis pas chez moi; dites tout ce que vous voudrez pour m'en débarrasser. (*Malvolio sort.*) Tu vois, mon fou, que tes bouffonneries commencent à vieillir et qu'elles déplaisent aux gens.

LE BOUFFON.

Madame, vous avez parlé pour nous comme si vous aviez un fou pour fils aîné! Que Jupiter lui bourre le crâne de cervelle, car voici venir un de vos parens qui ne l'a pas très-bien garni.

Entre SIR TOBIE BELCH

OLIVIA

Sur mon honneur, il est à moitié ivre.. Qui est-ce qui est à la porte, mon oncle?

SIR TOBIE.

Un monsieur

OLIVIA.

Un monsieur? quel monsieur

SIR TOBIE.

Mais un monsieur donc La peste soit de ces harengs marinés. (*Se tournant vers le bouffon.*) Eh bien, sot?

LE BOUFFON.

Mon bon sir Tobie...

OLIVIA.

Mon oncle, comment vous êtes-vous mis de si bonne heure dans cette léthargie?

SIR TOBIE.

Cette liturgie! que m'importe à moi la liturgie? Je vous dis qu'il y a un individu à la porte.

OLIVIA.

Quel est-il?

SIR TOBIE.

Qu'il soit le diable s'il veut, je ne m'en soucie guère, je vous en donne ma parole; oui, cela m'est égal.

Il sort.

OLIVIA.

A quoi ressemble un ivrogne, bouffon?

LE BOUFFON.

A un noyé, à un bouffon, à un fou; une rasade de trop en fait un bouffon, une seconde le rend fou, une troisième le noie.

OLIVIA.

Va chercher le coroner *, et qu'il vienne verbaliser sur mon oncle; il est au troisième degré de l'ivresse, il est noyé; aie l'œil sur lui.

LE BOUFFON.

Il n'est encore que fou, madame: le bouffon aura soin du fou.

LE BOUFFON *sort.*

Rentre MALVOLIO.

MALVOLIO.

Madame, ce jeune homme veut absolument vous parler. Je lui ai dit que vous étiez malade; il m'a répondu qu'il le savait, et que c'est pour cela même qu'il désire vous entretenir. Je lui ai dit que vous dormiez; il a prétendu encore que je ne lui apprenais rien de nouveau, et il n'en demande qu'avec plus d'instances à vous parler Que dois-je lui dire, madame? Il est à l'épreuve de tous les refus.

OLIVIA.

Dites-lui qu'il ne me parlera pas.

MALVOLIO.

Je le lui ai dit; il répond qu'il restera à votre porte comme le poteau d'un shériff**, et qu'il ne bougera non plus que le support d'un banc-d'œuvre jusqu'à ce qu'il vous ait parlé.

OLIVIA.

Quelle espèce d'homme est-ce?

MALVOLIO.

Mais de l'espèce homme.

OLIVIA.

Quelles sont ses manières

* Officier public chargé de constater les morts violentes ou accidentelles. (*Note du traducteur.*)

** La demeure du shériff était désignée par un poteau sur lequel on affichait les actes publics et légaux. (*Note du traducteur.*)

MALVOLIO.

Pas des meilleures, il prétend vous parler, que vous le vouliez ou non.

OLIVIA

Comment est sa personne? quel est son âge?

MALVOLIO.

Il est trop jeune pour un homme, pas assez pour un adolescent; il est comme le pois dont la cosse est encore tendre, ou comme le fruit qui commence à se colorer; il est arrivé à cet âge de la vie qui sépare l'enfance de la virilité. Il a fort bonne mine, et parle avec beaucoup de pétulance; on dirait qu'il lui reste encore du lait de sa mère.

OLIVIA.

Faites-le venir; appelez ma femme de chambre.

MALVOLIO, *appelant*.

Mademoiselle, madame vous appelle.

Rentre MARIE.

OLIVIA.

Donne-moi mon voile, abaisse-le sur mon visage. Nous allons recevoir une nouvelle ambassade d'Orsino.

Entre VIOLA.

VIOLA.

Laquelle est l'honorable maîtresse du logis?

OLIVIA.

Parlez-moi, je répondrai pour elle. Que voulez-vous?

VIOLA.

Beauté radieuse, exquise, incomparable, veuillez me dire, je vous prie, si vous êtes la dame de la maison, car je ne l'ai jamais vue. Je ne voudrais placer ma harangue qu'à bon escient; car, outre qu'elle est admirablement bien tournée, je l'ai apprise par cœur avec le plus grand soin. Aimables beautés, ne me faites point essuyer de dédains; la plus légère marque de défaveur me serait pénible.

OLIVIA.

De quelle part venez-vous, monsieur?

VIOLA.

Je ne suis guère en état de dire autre chose que ce que j'ai étudié, et cette question s'écarte de mon rôle. Bonne et aimable dame, dites-moi positivement si vous êtes la maîtresse du logis, afin que je puisse commencer ma harangue.

OLIVIA.

Êtes-vous comédien?

VIOLA.

Non, je vous assure; et néanmoins je vous jjure par les griffes mêmes de la méchanceté, que e ne suis pas ce que je représente. Êtes-vous la dame de la maison?

OLIVIA.

Si je n'usurpe point sur moi-même, je le suis.

VIOLA.

Si vous l'êtes, vous usurpez très-certainement sur vous-même, car ce qui est à vous pour en faire don n'est pas à vous pour le garder. Mais ceci s'écarte de l'objet de ma mission: je vais entamer ma harangue à votre louange; puis je vous ferai connaître le fond de mon message.

OLIVIA.

Dites-moi tout de suite ce qu'il a d'important, je vous dispense de l'éloge.

VIOLA.

Hélas! j'avais pris tant de peines à l'étudier, et il est si poétique!

OLIVIA.

Il n'en est que plus faux; gardez-le, je vous prie; on m'a dit que vous faisiez tapage à ma porte, et si je vous ai reçu, c'est plutôt par curiosité que pour vous entendre. Si vous êtes dans votre bon sens, retirez-vous; si vous n'êtes pas dépourvu de raison, soyez bref; je ne suis pas d'humeur à échanger avec vous des propos sans but.

MARIE.

Voulez-vous mettre à la voile, monsieur? voici votre chemin.

VIOLA.

Non, cher mousse, je flotterai quelque temps encore dans ces eaux. (*A Olivia.*) Calmez un peu votre géant, belle dame.

OLIVIA.

Qu'avez-vous à me dire?

VIOLA.

Je suis chargé d'un message

OLIVIA.

Ce doit être quelque message bien terrible, si j'en juge par ce redoutable préambule. Parlez.

VIOLA.

Nulle autre que vous ne doit m'entendre; ce n'est ni d'une déclaration de guerre, ni de l'imposition d'un tribut qu'il s'agit; mes paroles sont aussi pacifiques qu'importantes

OLIVIA.

Pourtant vous avez débuté avec un peu de rudesse. Qui êtes-vous? que me voulez-vous?

VIOLA.

La rudesse que j'ai montrée était dans mon rôle. Ce que je suis et ce que je veux sont des secrets aussi intimes que l'amour d'une vierge. C'est chose sacrée pour votre oreille, profane pour toute autre

OLIVIA, *à Marie*.

Laisse-nous seuls; je veux entendre cette chose sacrée. (*Marie sort.*) Voyons, monsieur, quel est votre texte?

VIOLA.

Charmante dame, —

OLIVIA.

Doctrine consolante et qui fournit ample matière. Où est votre texte?

VIOLA.

Dans le cœur d'Orsino.

OLIVIA.

Dans son cœur? dans quel chapitre de son cœur?

VIOLA.

Pour répondre méthodiquement, je vous dirai

que c'est dans le premier chapitre de son ame.

OLIVIA.

Oh! je l'ai déjà lu; c'est pure hérésie. Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

VIOLA.

Madame, permettez que je voie votre visage.

OLIVIA.

Votre maître vous a-t-il chargé de quelque mission pour mon visage? vous sortez maintenant de votre texte; toutefois je veux bien écarter le rideau, et vous montrer le tableau. Tenez, monsieur, voilà mon portrait, n'est-il pas bien fait?

Elle écarte son voile.

VIOLA.

Admirablement bien fait, si c'est entièrement l'œuvre de Dieu.

OLIVIA.

Il est en bon état, à l'épreuve du vent et de la pluie.

VIOLA.

C'est l'incarnat de la beauté, habilement nuancé de lis et de roses par la main délicate de la nature elle-même. Madame, vous êtes la femme la plus cruelle qui respire, si vous emportez au tombeau tous ces charmes sans en laisser au monde une copie.

OLIVIA.

Oh! monsieur, je n'aurai pas le cœur si dur; je prétends bien laisser plus d'une copie de ma beauté : j'en ferai faire l'inventaire détaillé, qui sera consigné dans mon testament : par exemple, *item* deux lèvres passables; *item* deux yeux gris avec leurs paupières; *item* une gorge, un menton, et cætera. Vous a-t-on envoyé pour me louer?

VIOLA.

Je vois ce que vous êtes : vous avez un excès de fierté; mais, fussiez-vous le diable, vous n'en êtes pas moins belle. Mon seigneur et maître vous aime; oh! un amour tel que le sien doit obtenir sa récompense, n'eussiez-vous point d'égale en beauté.

OLIVIA.

Comment m'aime-t-il?

VIOLA.

Avec adoration, avec des flots de larmes, avec les gémissemens retentissans d'amour, avec des soupirs de feu.

OLIVIA.

Votre maître connaît mes intentions; je ne puis aimer; toutefois je le suppose vertueux, je le sais noble, opulent, d'une jeunesse pure et sans tache, bien famé, libéral, instruit, vaillant, bien fait et gracieux de sa personne; cependant je ne puis l'aimer; il y a long-temps qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

VIOLA.

Si je vous aimais comme mon maître vous aime; si je souffrais ce qu'il souffre, et menais comme lui une vie qui n'est qu'une longue mort, je ne trouverais point de sens à vos refus et ne les comprendrais pas.

OLIVIA.

Eh bien! que feriez-vous?

VIOLA.

Je me bâtirais à votre porte une cabane de saule, et mes cris redemanderaient mon ame retenue dans votre demeure; je composerais les chants fidèles d'un amour dédaigné, et les chanterais tout haut dans l'ombre de la nuit; ma voix ferait répéter votre nom à l'écho des collines, et l'air frappé de mes accens redirait au loin : Olivia! Oh! vous n'auriez point de repos entre les élémens de l'air et de la terre, que vous n'eussiez eu pitié de moi.

OLIVIA.

Vous pourriez beaucoup. Quelle est votre naissance?

VIOLA.

Supérieure à ma fortune, qui néanmoins est suffisante : je suis gentilhomme.

OLIVIA.

Retournez vers votre maître; je ne puis l'aimer; il est inutile qu'il envoie de nouveau, à moins que vous ne reveniez pour me dire comment il aura pris ma réponse. Adieu; je vous remercie de vos peines : dépensez cela à mon intention.

Elle lui offre une bourse.

VIOLA.

Je ne suis point un messager à gages, madame; gardez votre bourse; c'est mon maître, et non moi que vous devez récompenser. Puisse l'amour donner un cœur de rocher à celui que vous aimerez; et puisse votre tendresse, comme celle de mon maître, n'être payée que par le mépris! adieu, beauté cruelle.

VIOLA *sort.*

OLIVIA.

« Quelle est votre naissance? — Supérieure à ma » fortune, qui néanmoins est suffisante : je suis » gentilhomme.» Va, je te crois; ton langage, tes traits, ta personne, tes actes et ta fierté, annoncent ton blason. — Pas si vite : — doucement! doucement! à moins que le maître et le serviteur n'échangent leurs conditions. — Eh! quoi donc? se peut-il que la contagion se gagne si vite? Il me semble que les perfections de ce jeune homme, par je ne sais quelle attraction invisible et subtile, se sont furtivement glissées dans mes yeux prévenus. Eh bien! soit. — Holà! Malvolio!

Rentre MALVOLIO.

MALVOLIO.

Qu'ordonnez-vous, madame?

OLIVIA.

Courez après ce petit mutin de messager, l'en-

voyé du comte : il m'a laissé cette bague malgré moi; dites-lui que je n'en veux pas. Recommandez-lui de ne pas flatter son maitre d'inutiles espérances; je ne suis pas pour lui. Si ce jeune homme veut repasser demain, je lui expliquerai mes raisons. Dépêchez-vous, Malvolio.

MALVOLIO.

J'y cours, madame

Il sort.

OLIVIA.

Je ne sais pas ce que je fais, et je crains bien que mes yeux n'aient fait illusion à mon jugement. Destin, montre ta puissance. Nous ne disposons pas de nous-mêmes; ce qui est décrété doit être; eh bien! que cela soit.

Elle sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Le rivage de la mer.

Arrivent ANTONIO *et* SEBASTIEN.

ANTONIO.

Et vous voulez partir? et vous ne voulez pas que je vous accompagne?

SEBASTIEN.

Non, je vous en conjure : mon étoile luit sur moi d'une clarté sinistre; la maligne influence de ma destinée pourrait se communiquer à la vôtre; je vous supplie donc de me quitter, et de me laisser porter seul mes malheurs : ce serait mal reconnaitre votre amitié que de vous en faire partager le fardeau.

ANTONIO.

Veuillez au moins me dire où vous allez.

SEBASTIEN.

Non, certes, le but de mon voyage n'est déterminé que par le caprice. Cependant je remarque en vous une réserve pleine de délicatesse, qui répugne à me faire dire ce que je veux tenir secret; c'est pour moi une raison de plus pour me découvrir à vous. Sachez donc, Antonio, que mon nom n'est pas Rodrigue, mais Sébastien. Mon père était ce Sébastien de Messine dont sans nul doute vous avez entendu parler : il laissa après lui deux enfans, moi et une sœur, tous deux nés la même heure; et plût au ciel que notre mort eût été simultanée comme notre naissance! mais vous en avez ordonné autrement, car une heure avant que votre humanité m'arrachât aux vagues de la mer, ma sœur avait péri au milieu des flots!

ANTONIO.

O jour funeste!

SÉBASTIEN.

Bien qu'on prétendit qu'elle me ressemblait beaucoup, néanmoins elle était réputée belle; il ne m'appartient pas de décider à cet égard; mais ce que je puis affirmer hardiment, c'est que l'envie elle-même eût rendu hommage à la beauté de son ame : hélas! elle est noyée au sein des flots amers, et moi, sous un torrent d'amères larmes vous me voyez noyer son souvenir.

ANTONIO.

Excusez, seigneur, [illegible] l'hospitalité que je vous ai offerte.

SÉBASTIEN.

Pardonnez-moi, cher Antonio, l'embarras que je vous ai causé.

ANTONIO.

Si vous ne voulez payer mon amitié d'un mortel déplaisir, permettez que je vous accompagne et vous serve.

SÉBASTIEN.

Si vous ne voulez défaire ce que vous avez fait, et donner la mort à celui que vous avez sauvé, n'exigez pas cela de moi. Recevez mes adieux : je porte un cœur facile à s'attendrir, et la sensibilité maternelle est encore tellement empreinte dans ma nature, que pour peu que vous insistiez, mes larmes vont me trahir. Je vais à la cour du comte Orsino : adieu.

Il s'éloigne.

ANTONIO.

Que la faveur de tous les dieux t'accompagne! J'ai de nombreux ennemis à la cour d'Orsino, sans quoi je ne tarderais pas à t'y rejoindre. Mais arrive ce qui voudra, mon attachement pour toi est si vif, que les dangers me sembleront un jeu, et je veux y aller.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Une rue.

Arrivent VIOLA, *puis* MALVOLIO.

MALVOLIO.

N'étiez-vous pas tout-à-l'heure avec la comtesse Olivia?

VIOLA.

Je sors d'auprès d'elle, monsieur, et en marchant d'un assez bon pas, je n'ai eu que le temps de venir jusqu'ici.

MALVOLIO.

Elle vous renvoie cette bague, monsieur, vous

auriez pu m'épargner la commission et reprendre vous-même cet anneau. Elle désire que vous donniez à votre maître l'assurance formelle qu'elle ne veut pas de lui ; elle espère en outre que vous ne vous permettrez plus de revenir la voir dans les intérêts du comte, à moins que ce ne soit pour lui rapporter la manière dont il aura pris ce refus. Sur ce, reprenez cette bague.

VIOLA.

Elle l'a acceptée de ma main ; je n'en veux point.

MALVOLIO.

Allons, vous la lui avez méchamment jetée, et sa volonté est que vous la repreniez : si elle vaut la peine qu'on se baisse pour la ramasser, la voilà par terre devant vous, (*il jette la bague aux pieds de Viola*) sinon qu'elle appartienne à qui la trouvera.

Il s'éloigne.

VIOLA.

Je ne lui ai point laissé de bague : quelle est l'intention de cette dame ? mon extérieur l'aurait-il charmé ? La destinée veuille qu'il n'en soit rien ! Elle m'a beaucoup regardée, à tel point que ses yeux semblaient avoir enchaîné sa langue; car en me parlant elle était préoccupée, et ses discours étaient sans suite. Elle m'aime, je n'en saurais douter; ce message incivil est une ruse de sa passion pour m'inviter à la revoir. Elle ne veut point de la bague de mon maître !... mais il ne lui en a point envoyé. Je suis l'homme qu'elle convoite ; s'il en est ainsi (et je n'en saurais douter), pauvre femme, mieux vaudrait pour toi être éprise d'un rêve. Tout déguisement est coupable; c'est une arme donnée à l'ennemi du genre humain. Le cœur d'une femme est une cire molle; combien il est facile aux hommes trompeurs d'y graver leur empreinte ! Hélas ! la faute en est non à nous, mais à notre faiblesse, car telles la nature nous a faites, telles nous sommes. Comment tout ceci s'arrangera-t-il? mon maître l'aime passionnément; moi, pauvre fille déguisée, je suis amoureuse de lui; et elle, dans sa méprise, paraît s'être amourachée de moi. Que résultera-t-il de tout cela ? comme homme, je dois renoncer à obtenir l'amour de mon maître ; comme femme, quels soupirs inutiles, quelles douleurs sans fruit je prépare à l'infortunée Olivia ! O temps, c'est à toi et non à moi à débrouiller tout cela ; c'est un nœud trop compliqué pour que je le dénoue.

Elle s'éloigne.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH *et* SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR TOBIE.

Approchez, sir André : ne pas être couché à minuit passé, c'est être levé de bonne heure ; et vous connaissez le vieil adage : *Diluculo surgere...*

SIR ANDRÉ.

Non, ma foi, je ne le connais pas; je sais seulement que se coucher tard, c'est se coucher tard.

SIR TOBIE.

Fausse conclusion, que je déteste comme un verre vide : être debout après minuit, et alors se coucher, c'est être matinal; d'où je conclus que se coucher après minuit, c'est se coucher de bonne heure. Notre existence ne se compose-t-elle pas des quatre élémens ?

SIR ANDRÉ.

On le dit; mais je crois plutôt qu'elle se compose de manger et de boire.

SIR TOBIE.

Vous êtes un savant; mangeons donc et buvons, morbleu. Marie, une bouteille de vin !

Entre LE BOUFFON

SIR ANDRÉ.

Parbleu, voici le fou qui vient

LE BOUFFON.

Comment va, mes enfans? avez-vous jamais vu un trio comme nous ?

SIR TOBIE.

Nigaud, sois le bien venu ; voyons, chante-nous un air.

SIR ANDRÉ.

Ce fou, sur ma parole, a une excellente voix; je donnerais quarante shellings pour avoir une jambe et une voix comme lui. Hier soir tu étais en veine de bouffonneries gracieuses, quand tu nous as parlé de Pigrogromitus, des Vapiens passant la ligne équinoxiale; c'était vraiment délicieux. Je t'ai envoyé six pences pour ta particulière; les as-tu reçus ?

LE BOUFFON.

J'ai mis en poche votre cadeau, car Malvolio a le nez fin : ma belle a la main blanche, et la maison du geôlier n'est pas un cabaret.

SIR ANDRÉ.

Excellent ! ma foi, tout considéré, voilà des bouffonneries comme je les aime; à présent, une chanson.

SIR TOBIE.

Avance, voilà six pences pour toi : chante-nous quelque chose.

SIR ANDRÉ

Tiens, voilà encore six pences de moi : quand un chevalier donne...

LE BOUFFON

Voulez-vous une chanson d'amour, ou une chanson morale ?

SIR TOBIE.

Une chanson d'amour, une chanson d'amour.

SIR ANDRÉ.

Oui, oui, je me soucie peu de la morale.

LE BOUFFON *chante*.

Où fuyez-vous, ô ma belle maîtresse!
Prêtez l'oreille à votre amant,

Qui va vous dire un air charmant.
Arrêtez un peu : qui vous presse ?
Ces oiseaux voyageurs, qu'on nomme les amours,
Au logis reviennent toujours.

SIR ANDRE.

C'est parfait, en vérité.

SIR TOBIE.

Bien, bien !

LE BOUFFON *chante.*

L'amour n'a qu'un bien court destin,
Il n'est rien tel que la gaîté présente :
L'avenir est trop incertain ;
Pour qui diffère point de récolte abondante.
Baisez-moi donc, ô mon amour ;
Vos vingt ans ont si bonne grâce !
Jeunesse ne dure qu'un jour,
Et c'est une étoffe qui passe.

SIR ANDRÉ.

Une voix mellifluente, foi de loyal chevalier !

SIR TOBIE.

Une voix contagieuse !

SIR ANDRÉ

Contagieuse et douce tout à la fois, sur ma parole.

SIR TOBIE.

C'est une contagion pleine de douceur. Voyons, êtes-vous d'avis de boire jusqu'à ce que le firmament tourne ? ou bien éveillerons-nous la chouette par un trio capable de transporter au troisième ciel l'âme d'un tisserand ? Cela vous va-t-il ?

SIR ANDRÉ

Oui, certes, et de grand cœur : je suis un habile chien pour attraper un air.

LE BOUFFON.

Par Notre-Dame, je vous crois ; il y a des chiens qui attrapent supérieurement.

SIR ANDRÉ.

Sans nul doute ; chantons l'air : *Tais-toi, coquin, tais-toi.*

LE BOUFFON.

Tais-toi, coquin? Chevalier, il faut vous résigner à vous entendre appeler coquin.

SIR ANDRÉ.

Ce ne sera pas la première fois. Allons, fou, chante. L'air commence ainsi : *Tais-toi*...

LE BOUFFON.

Je ne commencerai jamais si je me tais

SIR ANDRÉ

En voilà une bonne, ma foi ; voyons, commence.

Ils chantent.

Entre MARIE.

MARIE.

Quel sabbat nous faites-vous là ? Si ma maîtresse n'a pas appelé son intendant Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, je veux n'être crue de ma vie.

SIR TOBIE.

Ma nièce ne sait ce qu'elle dit ; nous sommes des politiques, nous autres ; Malvolio est un cuistre ; et nous, nous sommes trois joyeux compères. Ma nièce et moi, ne sommes-nous pas consanguins ? ne suis-je pas de son sang ? Fi donc ! fi !

Il chante :

A Babylone naguère,
Un homme vivait, dit-on.

LE BOUFFON

Sur ma vie, le chevalier est d'admirable humeur.

SIR ANDRÉ

Il s'en tire assez bien quand il est en veine ; moi de même. Il s'en acquitte de meilleure grâce, et moi avec plus de naturel.

SIR TOBIE *chante.*

Le douzième jour de décembre.

MARIE.

Pour l'amour de Dieu, taisez-vous !

Entre MALVOLIO.

MALVOLIO.

Messieurs, êtes-vous fous ? ou qu'êtes-vous donc ? Êtes-vous dépourvus de bon sens, de savoir-vivre et de politesse, au point de faire un vacarme de chaudronniers à cette heure de la nuit ? Prenez-vous la maison de madame pour un cabaret, que vous venez ici miauler vos airs de tailleur sans pitié ni remords ? Ne gardez-vous aucune mesure ? n'avez-vous aucun respect des lieux, des personnes et de l'heure ?

SIR TOBIE.

Monsieur, nous avons gardé la mesure dans nos trios. Allez vous faire pendre.

MALVOLIO.

Sir Tobie, je dois vous parler sans détour. Madame m'a ordonné de vous dire que, bien qu'elle vous reçoive comme son parent, elle n'a rien de commun avec vos désordres. Si vous pouvez établir une ligne de séparation entre vous et vos déportemens, vous serez le bien venu à la maison ; dans le cas contraire, s'il vous plaisait de prendre congé d'elle, elle vous ferait ses adieux avec grand plaisir.

SIR TOBIE *chante.*

Il faut partir, ma maîtresse l'ordonne.

MARIE.

Sir Tobie, de grâce...

LE BOUFFON *chante.*

Voyez ses yeux mourans, sa vigueur l'abandonne.

MALVOLIO.

Est-il possible ?

SIR TOBIE *chante.*

Je ne mourrai jamais, jamais, en vérité.

LE BOUFFON *chante.*

Tu mens, imposteur effronté.

MALVOLIO.

Je suis très-disposé à le croire.

SIR TOBIE *chante.*

Lui dirai-je de déguerpir.

LE BOUFFON *chante.*

Où le sot veut-il en venir.

SIR TOBIE *chante.*

Lui dirai-je : Partez, beau sire.

LE BOUFFON *chante.*

Nenni, nenni, nenni, beau sire ;
Tu n'oserais pas le lui dire.

SIR TOBIE.

Nous ne gardons aucune mesure? Tu mens, drôle! Es-tu autre chose qu'un intendant? Crois-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus ni ale ni galettes?

LE BOUFFON.

Oui, par sainte Anne ; et le gingembre aussi nous brûlera la bouche.

SIR TOBIE, *au bouffon.*

Tu as raison (*A Malvolio.*) Va, maraud, va faire reluire ta chaîne avec de la mie de pain. (*A Marie.*) Apportez-nous du vin, Marie.

MALVOLIO.

Mademoiselle Marie, si vous préférez les bonnes grâces de madame à son mécontentement, vous ne prêterez pas les mains à cette conduite incivile ; elle en sera informée, je vous le jure.

Il sort.

MARIE.

Va secouer tes oreilles.

SIR ANDRÉ.

Il y a une chose qui serait une aussi bonne œuvre que de boire quand on a faim, ce serait de le provoquer en duel, puis de lui manquer de parole et de le mystifier.

SIR TOBIE.

Faites cela, chevalier; je vous rédigerai un cartel, ou bien je lui transmettrai verbalement l'expression de votre indignation.

MARIE.

Mon cher sir Tobie, patientez encore cette nuit; depuis l'entrevue du jeune page du comte avec ma maîtresse, elle est fort troublée. Quant à monsieur Malvolio, abandonnez-le-moi : si je ne lui inflige pas la mystification la plus complète, si je ne le livre pas à votre risée, croyez que je n'ai pas assez d'intelligence pour me tenir droite dans mon lit; laissez-moi faire.

SIR TOBIE.

Instruis-nous, instruis-nous; mets-nous au fait du personnage.

MARIE.

Sachez donc que ce Malvolio est une espèce de puritain.

SIR ANDRÉ.

Oh! si je le pensais, je le battrais comme un chien.

SIR TOBIE.

Quoi! parce qu'il est puritain? Mon cher chevalier, quelle est pour cela votre exquise raison?

SIR ANDRÉ.

Je n'ai pas d'exquise raison pour cela, mais j'ai de fort bonnes raisons.

MARIE.

C'est un vrai puritain, vous dis-je, et tout ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde; un sot plein d'affectation, qui sait par cœur les affaires d'état sans les avoir jamais étudiées, et nous débite sa science comme un faucheur abat du foin; un butor tout bouffi de vanité, et tellement entiché de ses perfections, qu'il croit fermement qu'une femme ne peut le regarder sans être amoureuse de lui; c'est sur cette dernière manie que je fonde la notable vengeance que je lui prépare.

SIR TOBIE.

Que ferez-vous?

MARIE.

Je jetterai sur son chemin de mystérieuses épîtres d'amour, dans lesquelles il sera fait allusion à la couleur de sa barbe, à la forme de sa jambe, à sa tournure, à sa démarche, à l'expression de ses yeux, à son front, à son teint, en sorte qu'il ne puisse manquer de s'y reconnaître! mon écriture ressemble beaucoup à celle de votre nièce, ma maîtresse; et dans une lettre dont on aurait oublié le sujet, il serait difficile de les distinguer.

SIR TOBIE.

Excellent! je flaire un complot.

SIR ANDRÉ.

J'ai aussi bon nez que vous.

SIR TOBIE.

Il croira, par le contenu des lettres que vous laisserez tomber sur son passage, qu'elles sont de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE.

Mon projet est effectivement un cheval de cette couleur-là.

SIR ANDRÉ.

Et votre cheval fera de lui un âne.

MARIE.

Sans aucun doute.

SIR ANDRÉ.

Oh! ce sera admirable!

MARIE.

Ce sera un plaisir de roi, je vous assure; je suis certaine que ma médecine fera effet sur lui. Je vous mettrai tous deux de planton, et le fou fera le troisième, près de l'endroit où la lettre en question s'offrira à ses regards; vous serez témoins de la manière dont il l'interprétera. Pour ce soir, allez au lit et préparez-vous au résultat de demain. Adieu.

Elle sort.

SIR TOBIE.

Bonne nuit, Penthésilée.

SIR ANDRÉ.

Sur ma parole, c'est une maîtresse fille.

SIR TOBIE.

C'est une levrette de bonne race et qui m'adore. Qu'en dites-vous?

SIR ANDRÉ.

Il fut un temps aussi où on m'adorait.

SIR TOBIE.

Allons nous mettre au lit, chevalier. Il vous faudra encore envoyer querir de l'argent.

SIR ANDRÉ.

Si je n'obtiens pas votre nièce, je suis joliment enfoncé.

SIR TOBIE.

Envoyez chercher de l'argent, chevalier; si, en fin de compte, vous ne l'obtenez pas, dites que je suis un âne.

SIR ANDRÉ.

Je vous promets que je n'y manquerai pas; prenez-le comme il vous plaira.

SIR TOBIE.

Allons, venez, nous prendrons du vin chaud ; il est maintenant trop tard pour se coucher. Venez; chevalier, venez

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, VIOLA, CURIO *et autres*.

LE DUC.

Qu'on nous donne de la musique.—Bonjour, mes amis.—Mon cher Césario, redis-moi ce morceau de chant, cette vieille et antique ballade que j'ai entendue hier soir; il me semble qu'elle soulageait ma passion plus que les airs légers et les paroles banales de notre époque futile et frivole : allons, un couplet seulement.

CURIO.

Je demande pardon à votre seigneurie, mais celui qui l'a chantée n'est pas ici en ce moment.

LE DUC.

Qui était-ce donc?

CURIO.

Feste le bouffon, seigneur; un fou qu'affectionnait beaucoup le père de la comtesse Olivia : il doit être quelque part dans le palais.

LE DUC.

Allez le chercher, et qu'on joue l'air en attendant

CURIO *sort.*

La musique se fait entendre.

LE DUC, *continuant*.

Approche, mon enfant; si jamais il t'arrive d'aimer, dans tes douces angoisses, souviens-toi de moi; car tel je suis, tels sont tous les amans véritables, changeans et mobiles dans toute chose, hormis dans la constante image de l'objet aimé. Comment trouves-tu cet air?

VIOLA.

Il fait résonner l'écho du cœur, ce trône de l'amour.

LE DUC.

Tu en parles en maître : je parie que, malgré ta jeunesse, tes yeux se sont déjà fixés sur les traits d'une femme que tu aimes; n'est-il pas vrai, mon enfant?

VIOLA.

Un peu, avec la permission de votre altesse.

LE DUC

Quelle espèce de femme est-ce?

VIOLA.

Elle vous ressemble.

LE DUC

En ce cas, elle n'est pas digne de toi. Quel est son âge?

VIOLA.

A peu près le vôtre, monseigneur.

LE DUC

Par le ciel, elle est trop âgée; que la femme choisisse un homme plus âgé qu'elle, elle n'en sera que plus assortie à son époux, et conservera plus long-temps sa place dans son cœur; car, mon enfant, nous avons beau nous vanter, nos affections sont plus changeantes que celles des femmes : elles sont plus fragiles, plus capricieuses, plus vacillantes; elles s'usent et s'éteignent plus tôt.

VIOLA.

Je le crois, seigneur.

LE DUC.

Que ta fiancée soit donc plus jeune que toi, si tu veux que ton affection soit durable ; car les femmes sont comme les roses; leur beauté n'est pas plus tôt épanouie qu'elle se fane et meurt.

VIOLA.

Il est vrai. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? leur sort est de se flétrir au moment où elles atteignent la perfection.

Rentre CURIO, *accompagné du* BOUFFON.

LE DUC.

Ami, chante-nous la ballade que nous avons entendue hier soir; écoute-la, Césario, elle est antique et simple ; les vieilles femmes la chantent en filant ou tricotant au soleil, et les jeunes filles en faisant aller la navette. Elle est naïve et vraie; elle respire l'innocence de l'amour et la simplicité des premiers âges.

LE BOUFFON.

Êtes-vous prêt, seigneur?

LE DUC

Oui, chante, je te prie.

LE BOUFFON *chante.*

O trépas! viens fermer mes yeux!
Couchez dans le cyprès * ma dépouille mortelle.
Mon ame, envolez-vous aux cieux!
J'expire sous les coups d'une beauté cruelle.
Oh! préparez mon blanc linceuil!
Que l'if funèbre le décore.
Mon trépas, nul ne le déplore;
Pas une fleur sur mon cercueil!
Nul ami ne suivra mon deuil.
Que je sois inhumé sans gloire
Dans quelque vallon écarté,

* Les cercueils étaient habituellement faits en bois de cyprès. (*Note du traducteur.*)

Où nul amant ne soit tenté
D'offrir des pleurs à ma mémoire.

LE DUC.

Tiens, voilà pour ta peine.

LE BOUFFON.

Il n'y a point de peine ; c'est un plaisir pour moi que de chanter.

LE DUC.

En ce cas, c'est ton plaisir que je paie.

LE BOUFFON.

Vous dites vrai, seigneur ; tôt ou tard il faut payer le plaisir.

LE DUC.

Tu peux maintenant nous quitter

LE BOUFFON.

Que le dieu de la mélancolie vous protége, et que votre tailleur vous fasse un manteau de taffetas moiré, car votre ame est une véritable opale ! Je voudrais voir les hommes d'une étoffe aussi constante, embarqués sur l'océan, sans but arrêté, sans destination fixe, s'occupant de toute chose et tournant leur voile à tout vent ; car c'est là le moyen de faire de rien un voyage profitable. Adieu !

LE BOUFFON *sort*.

LE DUC.

Que tout le monde se retire !

Tous sortent, à l'exception de Viola

LE DUC, *continuant*.

Césario, va trouver de nouveau ma cruelle souveraine ; dis-lui que mon amour, plus noble que l'univers entier, dédaigne des terres méprisables ; dis-lui que ces biens que lui a départis la fortune, j'en fais aussi peu de cas que de la fortune elle-même ; mais que ce qui attire mon ame, c'est ce miracle de perfection, ce joyau inestimable dont la nature l'a parée.

VIOLA.

Mais s'il lui est impossible de vous aimer, seigneur !

LE DUC.

Je ne saurais accepter une pareille réponse.

VIOLA.

Il le faut pourtant, seigneur. Supposons qu'une dame (et peut-être cette dame existe) éprouve pour vous des angoisses de cœur aussi grandes que celles que vous endurez pour Olivia : vous ne pouvez l'aimer, vous le lui dites ; ne faut-il pas qu'elle se contente de cette réponse?

LE DUC.

Une poitrine de femme ne saurait supporter les battemens d'une passion aussi forte que celle que l'amour m'a mise au cœur ; nul cœur de femme n'est assez vaste pour en contenir autant ; le leur ne sait rien retenir. Hélas ! leur amour n'est qu'une sorte d'appétit ; le sentiment n'y est pour rien ; le palais seul est affecté chez elles, et bientôt la satiété le rebute et le révolte ; mon cœur, au contraire, est insatiable comme la mer, et capable de digérer autant qu'elle. Ne compare point l'amour qu'une femme peut éprouver pour moi avec celui que je ressens pour Olivia.

VIOLA.

Oui, mais je sais...

LE DUC.

Que sais-tu?

VIOLA

Je sais trop jusques où peut aller l'amour de la femme ; assurément elles ont le cœur aussi sincère que nous. Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme moi, par exemple, si j'étais femme, je pourrais aimer votre seigneurie.

LE DUC.

Et quelle est son histoire?

VIOLA.

Un mystère, seigneur. Elle ne révéla jamais son amour; mais une douleur cachée, comme le ver recélé dans le calice de la fleur, flétrit les roses de ses joues ; elle souffrait en silence, et sa pâle mélancolie, comme la résignation penchée sur une tombe, souriait à la douleur ; n'était-ce pas là de l'amour? Nous autres hommes, nous sommes plus prodigues de paroles et de sermens ; mais il y a en nous plus de manifestations que de sentiment vrai, car nous donnons en définitive beaucoup de protestations et peu d'amour.

LE DUC.

Ta sœur, mon enfant, est-elle morte de son amour ?

VIOLA.

Vous voyez en moi toutes les filles de la maison de mon père, aussi bien que tous ses fils. Et pourtant je ne sais... Seigneur, irai-je trouver cette dame ?

LE DUC

Oui, c'est de cela qu'il s'agit. Va la trouver sur-le-champ ; donne-lui ce joyau : dis-lui que mon amour ne peut reculer devant aucun obstacle ni supporter aucun refus.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Le jardin d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ ROUGE-FACE *et* FABIEN.

SIR TOBIE

Arrive, arrive, seigneur Fabien !

FABIEN.

Oui, certes, si je perds un atome de ce divertissement, je veux être desséché par la mélancolie jusqu'à ce que mort s'ensuive.

SIR TOBIE.

Ne serais-tu pas bien aise de voir berner d'importance ce grigou, ce gredin, ce chien de berger?

FABIEN.

J'en serais ravi ; vous savez qu'il m'a fait tomber dans la disgrâce de ma maîtresse, à l'occasion d'un combat d'ours.

SIR TOBIE.

Pour le faire enrager, nous amènerons ici l'ours de nouveau, et nous lui en ferons voir de toutes les couleurs; n'est-ce pas, sir André?

SIR ANDRÉ.

Sur ma vie, nous le ferons.

Entre MARIE

SIR TOBIE.

Voici la petite friponne! Eh bien! comment vous va, mon ortie des Indes?

MARIE.

Cachez-vous tous dans le bosquet de buis; Malvolio vient de ce côté-ci; voilà une demi-heure qu'il est là-bas au soleil, occupé à donner des leçons de maintien à son ombre: observez-le, si vous aimez à rire; car j'ai la certitude que cette lettre va faire de lui un idiot en extase. Pour Dieu, cachez-vous; (*ils se cachent*) restez là blottis, (*elle laisse tomber une lettre*) car voici venir le goujon que nous allons prendre à l'hameçon de l'amour-propre.

MARIE *sort.*

Entre MALVOLIO

MALVOLIO.

Il ne faut pour cela que du bonheur; c'est le bonheur qui fait tout. Elle a du penchant pour moi, si j'en crois ce que Marie me disait un jour; et il lui est arrivé en ma présence de donner à entendre que si elle aimait, ce serait un homme à peu près comme moi; d'ailleurs elle me traite avec plus de distinction qu'aucun autre de ses gens. Cela n'est-il pas fait pour me donner à penser?

SIR TOBIE.

Voilà un présomptueux coquin!

FABIEN.

Chut! la contemplation fait de lui un fier dindon; comme il se pavane et fait la roue!

SIR ANDRÉ.

Je me sens une terrible envie de le battre.

FABIEN.

Paix, vous dis-je!

MALVOLIO.

Devenir comte Malvolio!

SIR TOBIE.

Ah! coquin!

SIR ANDRÉ.

Tirez-lui un coup de pistolet.

FABIEN.

Paix! paix!

MALVOLIO.

Il y en a eu des exemples; on a vu de grandes dames épouser leur valet de chambre.

SIR ANDRÉ.

Fi du malotru, par Jézabel!

FABIEN

Oh! paix! le voilà maintenant enfoncé dans ses visions; voyez comme l'imagination le gonfle.

MALVOLIO.

Après trois mois de mariage, je me vois d'ici nonchalamment assis dans ma grandeur...

SIR TOBIE.

O si j'avais une arbalète pour lui viser dans l'œil!

MALVOLIO.

Dans ma robe de velours à ramages, appelant mes gens autour de moi, après avoir quitté le lit de repos où j'ai laissé Olivia endormie.

SIR TOBIE

Flamme et salpêtre!

FABIEN.

Paix donc! paix donc!

MALVOLIO.

Alors je prends un air de dignité, et promenant sur mes gens un regard dédaigneux qui semble leur dire que je connais ma position, et que j'entends qu'ils connaissent la leur, j'ordonne qu'on fasse venir mon parent Tobie.

SIR TOBIE

Chaînes et menottes!

FABIEN

Chut! chut! voyez, voyez!

MALVOLIO.

Aussitôt sept de mes gens, avec une promptitude obéissante, sortent pour aller le chercher; pendant ce temps, je fronce le sourcil, je remonte le ressort de ma montre, ou froisse entre mes doigts quelque bijou précieux; Tobie s'approche, me fait un humble salut...

SIR TOBIE.

Laisserai-je vivre ce drôle?

FABIEN

Quand on attellerait des chevaux pour nous arracher notre silence, pour Dieu, taisons-nous.

MALVOLIO.

Je lui tends la main avec un sourire de familiarité que tempère un regard impérieux et scrutateur.

SIR TOBIE.

Et Tobie ne t'assène pas alors un coup de poing sur la mâchoire?

MALVOLIO.

Cousin Tobie, lui dis-je, *ma bonne fortune m'ayant donné votre nièce pour femme, je me crois autorisé à vous parler avec franchise.*

SIR TOBIE.

Eh bien! de quoi s'agit-il?

MALVOLIO.

Il faut vous corriger de votre ivrognerie.

SIR TOBIE.

Le cuistre!

FABIEN.

Patience, ou nous rompons les fils de notre complot.

MALVOLIO.

D'ailleurs vous gaspillez le trésor de votre temps avec un chevalier imbécile.

SIR ANDRÉ.

C'est de moi qu'il s'agit.

MALVOLIO.

Un certain sir André.

SIR ANDRÉ.

Je savais bien que c'était moi, car beaucoup de gens me traitent d'imbécile.

MALVOLIO

Qu'est-ce que je vois là?

Il ramasse la lettre.

FABIEN

Voilà notre bécasse tout près du trébuchet.

SIR TOBIE.

Silence! puisse le génie de la mystification lui inspirer l'idée de lire tout haut.

MALVOLIO.

Sur ma vie, c'est l'écriture de madame; je reconnais ses *d*, ses *l*, ses *o*; voilà comment elle fait ses grands ***P***.

SIR ANDRÉ.

Ses dés, ses ailes, ses os: que veut-il dire?

MALVOLIO, *lisant.*

A l'inconnu bien aimé, cette lettre et mes vœux. C'est tout-à-fait son style; décachetons; — doucement: — je reconnais son cachet, une Lucrèce! c'est madame, sans nul doute. A qui ce billet est-il adressé?

FABIEN.

Le voilà complètement pris.

MALVOLIO *lisant.*

Le ciel sait combien
En secret j'adore,
Qui? chacun l'ignore:
Et je n'en dis rien

Chacun l'ignore, et je n'en dis rien. Voyons la suite; le rhythme est irrégulier! *Qui? chacun l'ignore.* Si c'était toi, Malvolio?

SIR TOBIE.

Va te pendre, butor.

MALVOLIO

A celui que j'aime
Je puis commander,
Mais il faut garder
Silence suprême.
Ce silence plein de rigueur
Est une lame vengeresse
Qui me perce le cœur,
Comme une autre Lucrèce.
M. O. A. I, règne sur moi,
Et je suis soumis à sa loi.

FABIEN.

Voilà, j'espère, une énigme bien conditionnée.

SIR TOBIE.

Je vous dis que c'est un trésor que cette fille.

MALVOLIO.

M. O. A. I. règne sur moi. Voyons, examinons.

FABIEN.

Quel plat de poisson elle lui a servi là!

SIR TOBIE.

Et comme le vautour s'y précipite à tire d'aile.

MALVOLIO.

A celui que j'aime je puis commander. Elle peut me commander à moi; je suis à son service, elle est ma maîtresse; cela est clair pour l'intelligence la plus commune; il n'y a là aucune obscurité. Voyons la fin; que signifie cette combinaison alphabétique?... si je pouvais y trouver quelque chose qui se rapportât à moi... un moment!... M. O. A. I.

SIR TOBIE

Oui, déchiffre-moi cela. Le voilà maintenant sur une fausse piste.

FABIEN.

Cela ne l'empêchera pas d'aboyer et de la suivre, quand elle sentirait le rance comme un renard.

MALVOLIO.

M, — Malvolio; — comment donc, mais c'est la première lettre de mon nom.

FABIEN.

Ne vous ai-je pas dit qu'il se tirerait de là? C'est un excellent limier pour manquer la piste.

MALVOLIO.

M. — Malheureusement la suite ne se rapporte pas, et je suis tout-à-fait dérouté; après l'M devrait venir un A, et c'est un O qui arrive.

FABIEN.

Espérons que le tout sera terminé par un O.

SIR TOBIE.

Oui, certes, sinon je lui donnerai du bâton et le ferai crier oh!

MALVOLIO.

Derrière le tout arrive un I.

FABIEN.

Si tu avais des yeux* par derrière, tu verrais plus de mauvaise renommée à tes talons que de bonnes fortunes devant toi.

MALVOLIO.

M. O. A. I.—Cela n'est pas aussi clair que ce qui précède; et néanmoins, en forçant un peu, cela se rapporte à moi; car chacune de ces lettres est dans mon nom. Doucement! voici maintenant de la prose. — « Si cette lettre tombe entre tes mains, » songes-y mûrement. Ma destinée est supérieure » à la tienne, mais que les grandeurs ne t'effraient » pas: il en est qui naissent grands, d'autres qui » le deviennent pour prix de leurs efforts. Il en est » d'autres que les grandeurs vont chercher. La » fortune te tend la main, saisis-la avec courage; » et pour te façonner d'avance à ce que tu dois » être un jour, dépouille ton humble peau, et sois » un nouvel homme. Sois hostile avec un parent, » acerbe avec les domestiques; que ta bouche » débite des maximes d'état; donne-toi un relief » de singularité, c'est le conseil que te donne » celle qui soupire pour toi. Rappelle-toi qui a » admiré tes bas jaunes, et qui a désiré te voir » porter des jarretières en croix; rappelle-toi, te » dis-je. Va, ta fortune est faite, si tu le veux; » sinon, reste ce que tu es, un simple intendant, » l'égal des autres domestiques, indigne de toucher la main de la fortune. Adieu.

» Celle qui voudrait te servir au lieu d'être servie par toi.

» *L'heureuse infortunée.* »

Cela est aussi clair que le jour, cela est palpable! Je serai fier, je lirai les auteurs politiques,

* Jeu de mots sur la lettre I qui se prononce en anglais comme *eye*, œil. (*Note du traducteur.*

j'aurai le verbe haut avec sir Tobie, je romprai avec toutes mes connaissances pour ne plus m'encanailler désormais ; je serai l'homme sans vices, l'homme parfait. Je ne m'abuse pas, je ne suis pas la dupe de mon imagination ; tout me dit que ma maîtresse est amoureuse de moi. Dernièrement encore, elle admirait mes bas jaunes, elle me faisait compliment de mes jarretières en croix ; or, dans cette lettre, elle se manifeste à mon amour, et m'enjoint en quelque sorte de me mettre conformément à son goût. Je suis heureux, et j'en rends grâce à mon étoile; oui, je veux désormais être bizarre, fier, porter des bas jaunes et des jarretières en croix ; et tout cela en un clin d'œil. Le ciel et mon étoile soient bénis. — Voici encore un post-scriptum. « Il » est impossible que tu ne devines pas qui je suis ; » si tu réponds à mon amour, fais le paraître dans » ton sourire, le sourire te sied merveilleuse- » ment : souris donc en ma présence, mon doux » ami, je t'en conjure. » Ciel, je te rends grâce... je sourirai, je ferai tout ce que tu voudras.

Il sort.

FABIEN

Je ne donnerais pas ma part de cette comédie pour une pension de mille livres sterling, payable sur le trésor du grand Sophi.

SIR TOBIE

Moi, j'épouserais la friponne, pour l'excellence du tour.

SIR ANDRÉ.

J'en ferais autant.

SIR TOBIE

Et je ne lui demanderais d'autre dot qu'une seconde plaisanterie comme celle-là.

Entre MARIE

SIR ANDRÉ

Moi, de même.

FABIEN.

Voici venir notre admirable faiseuse de dupes.

SIR TOBIE, *à Marie*

Veux-tu mettre ton pied sur ma tête ?

SIR ANDRÉ.

Ou sur la mienne ?

SIR TOBIE

Faut-il jouer ma liberté à pile ou face, et devenir ton esclave soumis?

SIR ANDRÉ

Je t'en dis tout autant.

SIR TOBIE.

Sur ma vie, tu l'as plongé dans une telle illusion, que lorsqu'elle sera dissipée il en deviendra fou.

MARIE

Dites-moi la vérité ; comment le charme opère-t-il sur lui ?

SIR TOBIE.

Comme de l'eau-de-vie sur une sage-femme.

MARIE.

Si vous voulez voir la plaisanterie porter ses fruits, il faut l'examiner au moment où il paraîtra devant madame ; il se présentera en bas jaunes, couleur qu'elle abhorre ; avec des jarretières en croix, mode qu'elle déteste ; il prodiguera ses sourires, ce qui, dans la disposition d'esprit où elle se trouve, lui sera si insupportable, qu'elle lui fera un détestable accueil : si vous voulez en être témoins, suivez-moi.

SIR TOBIE.

Je te suivrais au fin fond de la Tartarie, admirable démon de malice.

SIR ANDRÉ.

Je suis des vôtres.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin d'Olivia.

Entrent VIOLA *et* LE BOUFFON, *qui tient à la main un tambourin.*

VIOLA.

Dieu te garde, l'ami, ainsi que ta musique. Joues-tu du tambourin pour vivre, et quelle est ta position ?

LE BOUFFON.

Ma position est élevée, car je commande l'église

VIOLA

Tu es donc ecclésiastique

LE BOUFFON.

Nullement; la maison que j'habite est sur une hauteur, de laquelle on découvre l'église ; vous voyez que par ma position, je commande l'église.

VIOLA.

Par la même raison, le mendiant dont la cabane dominerait le palais pourrait dire qu'il commande le palais? De cette manière là, ton tambourin lui-même pourrait commander une armée !

LE BOUFFON.

Vous l'avez dit .. Ce que c'est que le siècle ! Pour un homme d'esprit une phrase est un gant de chevreuil: avec quelle facilité on la retourne de l'endroit à l'envers !

VIOLA.

C'est vrai, quand on joue avec les mots, on doit s'attendre à les voir s'émanciper.

LE BOUFFON.

En ce cas, je souhaiterais que ma sœur n'eût pas de nom.

VIOLA.

Pourquoi cela?

LE BOUFFON.

Parce que ce nom est un mot, et si l'on joue avec ce mot, il est à craindre que ma sœur ne s'émancipe; mais par le fait, les mots sont des coquins, depuis que les promesses les ont déshonorés.

VIOLA.

Tes raisons ?

LE BOUFFON.

Je ne puis en donner sans le secours des mots, et les mots sont devenus tellement imposteurs, que je répugne à m'en servir pour prouver que j'ai raison.

VIOLA.

Tu m'as l'air d'un joyeux compère qui n'a souci de rien.

LE BOUFFON.

Vous vous trompez; il est des choses dont j'ai souci ; il est vrai que je ne me soucie pas de vous ; si c'est là ce que vous appelez ne se soucier de rien, je souhaite que cela puisse vous rendre invisible.

VIOLA.

N'es-tu pas le fou de la comtesse Olivia ?

LE BOUFFON.

Non, monsieur, la comtesse Olivia n'a point de folie; elle n'entretiendra un fou chez elle que lorsqu'elle sera mariée; or, les fous sont aux maris ce que les sardines sont aux harengs; les plus gros ce sont les maris; en fait, je ne suis pas son fou, mais son falsificateur de mots.

VIOLA.

Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

LE BOUFFON.

La folie est comme le soleil ; elle fait le tour du globe, et luit sur tout le monde. A Dieu ne plaise, monsieur, que le fou soit aussi souvent auprès de votre maître qu'auprès de ma maîtresse ; il me semble y avoir vu votre sagesse.

VIOLA.

Si tu commences à m'entreprendre, je quitte la partie. Tiens, voilà six pences pour toi.

LE BOUFFON.

Que Jupiter, dans sa prochaine distribution de poils, vous envoie une barbe.

VIOLA.

Je te dirai entre nous que je soupire pour une barbe, et néanmoins je ne voudrais pas la voir croître sur mon menton. Ta maîtresse est-elle chez elle?

LE BOUFFON, *regardant l'argent.*

Une couple de ces pièces ne pourrait-elle pas multiplier, monsieur ?

VIOLA.

Oui, si on les laisse ensemble et qu'on les fasse fructifier.

LE BOUFFON.

Je serais homme à jouer le rôle de Pandarus le Troyen, pour procurer à ce Troïle une Cressida.

VIOLA.

Je te comprends, l'ami; c'est mendier fort adroitement.

LE BOUFFON.

Ce n'est pas une si grande affaire après tout que de mendier un mendiant; Cressida n'était qu'une mendiante. Ma maîtresse est chez elle, monsieur ; je vais dire d'où vous venez ; quant à ce que vous êtes, et ce que vous voulez, cela est en dehors de mon firmament ; j'aurais pu dire de mon élément, mais c'est un mot suranné.

Il sort.

VIOLA.

Ce drôle est assez sage pour faire le fou, et pour bien jouer ce rôle il faut une sorte d'esprit : il faut qu'il observe l'humeur et la qualité des personnes aux dépens desquelles il plaisante, et qu'il prenne bien son temps. Il ne faut pas que, comme le faucon hagard, il se jette sur le premier plumage venu. C'est un métier aussi difficile que le métier de sage; car la folie dont il fait montre est de saison; mais la folie des sages vicie complètement leur intelligence.

Entrent SIR TOBIE BELCH *et* SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

SIR TOBIE.

Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

VIOLA.

Je vous en souhaite autant, monsieur.

SIR ANDRÉ.

Dieu vous garde, monsieur

VIOLA.

Et vous aussi; votre serviteur.

SIR ANDRÉ.

Je m'en flatte, monsieur; je suis pareillement le vôtre.

SIR TOBIE.

Voulez-vous entrer? Ma nièce est prête à vous recevoir, si c'est à elle que vous avez affaire.

VIOLA.

C'est à votre nièce qu'est ma destination, monsieur : je veux dire que c'est elle qui est le but de mon voyage.

SIR TOBIE.

Éprouvez vos jambes, monsieur; mettez-les en mouvement.

VIOLA.

Mes jambes me comprennent mieux que je ne vous comprends quand vous me dites d'éprouver mes jambes

SIR TOBIE.

Je veux vous dire par là de marcher et d'entrer.

VIOLA.

Je vous répondrai en marchant et en entrant : mais on nous prévient.

Entrent OLIVIA *et* MARIE.

VIOLA.

Beauté admirable et accomplie, que le ciel fasse pleuvoir sur vous ses parfums !

SIR ANDRÉ, *à part.*

C'est un habile courtisan que ce jeune homme ; *pleuvoir des parfums !* fort bien.

VIOLA.

Mon message n'a de voix, madame, que pour votre oreille bienveillante et propice

SIR ANDRÉ, *à part.*

Parfums, bienveillante, propice : je noterai ces trois mots-là.

OLIVIA.

Qu'on ferme la porte du jardin et qu'on nous laisse tous deux.

SIR TOBIE, SIR ANDRÉ *et* MARIE *sortent.*

OLIVIA, *continuant.*

Donnez-moi votre main, monsieur

VIOLA.

Acceptez mes respects, madame, et mon humble dévouement.

OLIVIA.

Quel est votre nom ?

VIOLA.

Césario est le nom de votre serviteur, belle princesse.

OLIVIA.

Mon serviteur, monsieur ? il n'y a plus eu de joie sincère dans le monde du jour où le vil mensonge s'est appelé compliment. Vous êtes le serviteur du comte Orsino, jeune homme.

VIOLA.

Et lui, il est le vôtre, et les siens doivent être les vôtres. Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, madame.

OLIVIA.

Pour ce qui est du comte, je ne pense point à lui; et plût à Dieu qu'il ne pensât point à moi !

VIOLA.

Madame, je viens pour disposer vos pensées en sa faveur.

OLIVIA.

N'en faites rien, je vous prie; je vous avais recommandé de ne plus me parler de lui ; mais si vous vouliez plaider une autre cause, je vous entendrais avec bonheur, et votre voix serait pour moi plus douce que la céleste harmonie des sphères.

VIOLA.

Madame...

OLIVIA.

Permettez, je vous prie : après votre dernière visite enchanteresse, je vous ai fait remettre une bague; j'ai ainsi abusé mon domestique, moi-même, et vous aussi, peut-être; je me suis exposée à vous voir interpréter défavorablement ma conduite, en vous forçant, par une supercherie honteuse, de recevoir ce que vous saviez ne pas vous appartenir : qu'avez-vous pensé de moi ? N'est-il pas vrai que vous avez attaché mon honneur au poteau de l'infamie, et déchaîné contre lui tout ce que le cœur humain peut concevoir de pensées malveillantes ? J'en ai dit assez pour un esprit de votre portée; ce n'est pas une poitrine de chair, mais une gaze transparente qui recouvre mon pauvre cœur : maintenant j'attends votre réponse.

VIOLA.

J'ai pitié de vous.

OLIVIA.

C'est déjà un pas vers l'amour.

VIOLA.

Pas le moins du monde ; qui ne sait que souvent nous avons pitié de nos ennemis?

OLIVIA.

Alors il est temps de rappeler le sourire sur mes lèvres. Dieu ! comme la pauvreté est sujette à se gonfler d'orgueil ! S'il faut servir de proie, mieux vaut tomber sous la griffe du lion que sous la dent du loup ! (*L'heure sonne.*) L'heure me rappelle que je perds ici mon temps. Bon jeune homme, rassurez-vous, je ne prétends rien sur votre cœur ; et néanmoins, quand sera mûre votre moisson d'esprit et de jeunesse, celle que vous épouserez récoltera en vous un mari fort sortable : voilà votre chemin.

VIOLA.

Je vous quitte, madame ; que la grâce du ciel et le contentement vous accompagnent ! N'avez-vous rien à faire dire à mon maître, madame ?

OLIVIA.

Restez. Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de moi.

VIOLA.

Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA.

Si je pense cela, je le pense aussi de vous.

VIOLA.

Eh bien ! vous pensez juste; je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA.

Plût à Dieu que vous fussiez ce que je voudrais vous voir !

VIOLA.

Si je dois gagner au change, je ne demande pas mieux, car maintenant je suis votre jouet

OLIVIA.

O qu'il y a de beauté dans le mépris de sa lèvre dédaigneuse et irritée ! le crime du meurtrier ne se manifeste pas plus promptement que l'amour qui veut se cacher : au sein de sa nuit il fait grand jour. Césario, je le jure par les roses du printemps, par les prémices de l'innocence, par l'honneur, par la foi, par tout ce qu'il y a dans le monde, je t'aime à tel point, qu'en dépit

de tout ton orgueil, l'esprit et la raison sont impuissans pour cacher ma passion. Ne va pas conclure de ce que je suis la première à te déclarer ma tendresse, que ton cœur ne doit pas y répondre : dis-toi plutôt que si l'amour qu'on a sollicité est doux, celui qui s'offre de lui-même est plus doux encore.

VIOLA.

J'en jure par mon innocence et ma jeunesse, nulle femme ne possède mon cœur et ma foi, et nulle femme ne les possédera jamais. Adieu, madame ; il ne m'arrivera plus de me rendre auprès de vous l'interprète des larmes de mon maitre.

OLIVIA.

N'importe, reviens me voir ; qui sait si tu ne parviendras pas à émouvoir pour lui mon cœur, et à me faire aimer son amour, que maintenant j'abhorre.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison d'Olivia.

Entrent SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ ROUGEFACE *et* FABIEN.

SIR ANDRÉ.

Non, sur ma vie, je ne resterai pas ici une minute de plus.

SIR TOBIE.

Vos raisons, mon cher? quelles sont vos raisons?

FABIEN.

Il faut nous dire vos raisons, sir André.

SIR ANDRÉ.

Comment, morbleu, j'ai vu votre nièce prodiguer au page du comte plus de faveurs qu'elle ne m'en a jamais accordé à moi ; je l'ai vu dans l jardin.

SIR TOBIE.

Et pendant ce temps-là vous voyait-elle, mon vieux camarade? dites-nous cela.

SIR ANDRÉ.

Aussi distinctement que je vous vois maintenant.

FABIEN.

C'est une grande preuve d'amour qu'elle vous a donnée là.

SIR ANDRÉ.

Peste! me prenez-vous pour un âne?

FABIEN.

Chevalier, je m'engage à vous prouver mon dire sur l'autorité du jugement et de la raison.

SIR TOBIE.

Et ces deux personnages-là siégeaient déjà comme grands jurés* avant que Noé se fît marin.

FABIEN.

Elle s'est montrée prodigue de faveurs envers ce jeune homme uniquement pour vous exaspérer, pour éveiller votre valeur endormie, pour vous mettre du feu au cœur et du salpêtre dans le sang; vous auriez dû alors l'accoster, et, à l'aide de quelques railleries neuves et frappées au bon coin, réduire le jeune homme au silence; c'est ce qu'elle attendait de vous, et vous avez trompé son attente : vous avez laissé effacer au temps la double dorure de cette occasion, et maintenant votre navire fait route au nord de son estime; vous y resterez suspendu comme un glaçon à la barbe d'un Hollandais, à moins que vous ne rachetiez votre faute par quelque louable effort de valeur ou de politique.

SIR ANDRÉ.

Ce ne peut être que par un acte de valeur, car je hais la politique. J'aimerais autant être browniste* que politique.

SIR TOBIE

Eh bien donc, bâtissez votre fortune sur la base de la valeur ; appelez-moi en duel le page du comte ; blessez-le en onze endroits ; ma nièce en tiendra note, et soyez sûr que le meilleur titre de recommandation auprès des femmes, c'est la réputation de courage.

FABIEN.

Il n'y a que ce moyen, sir André.

SIR ANDRÉ.

L'un de vous deux veut-il lui porter mon cartel?

SIR TOBIE.

Allez, rédigez-le en style belliqueux; soyez acerbe et bref; peu importe l'esprit, pourvu qu'il y ait de l'éloquence et de l'imagination; prodiguez l'insulte avec toute la licence de la plume; si vous le tutoyez deux ou trois fois, cela ne gâtera rien ; surtout donnez-lui autant de démentis que peut en contenir une feuille de papier, eût-elle une lieue de longueur. Mettez force fiel dans votre encre; quand vous écririez avec une plume d'oie, peu importe; vite; à la besogne

SIR ANDRÉ.

Où vous retrouverai-je?

SIR TOBIE.

Nous irons vous revoir au *Cubiculo* : allez.

SIR ANDRÉ *sort.*

FABIEN.

Voilà un mannequin qui vous est cher, sir Tobie.

SIR TOBIE.

Je lui ai été passablement cher ; je lui coûte deux mille livres sterling, ou peu s'en faut.

FABIEN.

Nous aurons de lui une étonnante épître : j'espère que vous ne la remettrez pas à son adresse?

SIR TOBIE.

Si fait, de par Dieu ; et je n'épargnerai rien pour exciter ce jeune homme à y répondre. Je crois que tous les chevaux de trait et tous les câbles du monde ne pourraient réussir à les joindre. Pour ce qui est d'André, on peut faire l'ouverture de son corps ; si l'on trouve dans son cœur autant de sang qu'il en faut pour empêtrer la patte d'une puce, je m'engage à manger le reste du cadavre.

* Il y a dans la loi anglaise, le grand et le petit jury, le jury d'accusation et le jury de jugement. (*Note du traducteur.*)

* Partisan de Brown, célèbre sectaire de cette époque. (*Note du traducteur.*)

FABIEN.

Son jeune antagoniste ne porte pas non plus sur sa figure le cachet d'une cruauté bien grande.

Entre MARIE.

SIR TOBIE.

Voilà le plus jeune oiseau de la couvée qui arrive.

MARIE.

Si vous aimez la joie, si vous voulez rire à gagner des points de côté, suivez-moi. Ce butor de Malvolio est devenu un vrai païen, un véritable renégat; car il n'est pas de chrétien voulant assurer son salut par une croyance orthodoxe, qui puisse jamais ajouter foi à des extravagances aussi grossières. Il est en bas jaunes.

SIR TOBIE.

Et porte des jarretières en croix?

MARIE.

Le plus hideusement du monde, comme un pédant qui tient école dans l'église. Je l'ai suivi à la piste comme un meurtrier sa victime : il obéit de point en point à la lettre que j'ai jetée sur son passage pour le faire tomber dans le panneau; il sourit, il décompose ses traits en un plus grand nombre de lignes qu'il n'y en a dans la nouvelle mappemonde avec l'addition des Indes : vous n'avez rien vu de pareil; j'ai peine à m'empêcher de lui jeter à la tête les premiers objets venus. Madame le battra, j'en suis sûre; si elle le fait, il va se mettre à sourire et le prendra pour une faveur insigne.

SIR TOBIE.

Allons, mène-nous, mène-nous où il est.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent ANTONIO *et* SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN.

Je n'aurais pas voulu, si cela eût dépendu de moi, vous causer le moindre embarras; mais puisque vous vous faites de vos peines un plaisir, je ne vous gronderai plus.

ANTONIO.

Il m'a été impossible de rester après votre départ, tant mon désir, plus aiguisé que l'acier effilé, m'aiguillonnait vivement; ce n'était pas seulement le besoin de vous voir (bien que ce motif seul eût suffi pour me faire entreprendre un plus long voyage), c'était surtout l'inquiétude de ce qui pouvait vous arriver dans un pays qui vous est inconnu, et où l'étranger, sans guide et sans protecteur, ne rencontre que trop souvent un accueil rude et inhospitalier: ce sont ces motifs de crainte qui ont poussé mon affection à suivre vos traces.

SÉBASTIEN.

Mon cher Antonio, je ne puis vous répondre qu'en vous remerciant et vous remerciant encore; c'est là trop souvent la monnaie de mauvais aloi dont on paie les plus importans services; mais si mes moyens égalaient ma volonté, vous seriez mieux récompensé. Que ferons-nous? Irons-nous voir les antiquités de cette ville?

ANTONIO.

Demain, seigneur; il vaudrait mieux commencer par nous occuper de notre logement.

SÉBASTIEN.

Je ne suis pas fatigué, et il y a loin encore d'ici à la nuit; je vous en prie, satisfaisons notre curiosité par la vue des monumens et des objets remarquables qui donnent du renom à cette ville.

ANTONIO.

Vous m'excuserez; mais je ne puis sans danger parcourir ces rues : j'ai autrefois rendu quelques services dans un combat naval livré contre les galères du comte; de tels services, en effet, que si j'étais pris ici, j'aurais peine à me tirer d'affaire.

SÉBASTIEN.

Vous avez peut-être tué un grand nombre de ses sujets?

ANTONIO.

L'offense n'est pas d'une portée aussi grave : bien que les circonstances et la querelle fussent de nature à amener l'effusion du sang. Depuis cette époque, tout aurait pu être réparé en rendant ce que nous avions pris; c'est ce qu'ont fait, dans l'intérêt de leur commerce, la plupart des citoyens de notre ville : moi seul, je me suis refusé à toute transaction; et il est probable que si on mettait ici la main sur moi, on me le ferait payer cher.

SÉBASTIEN.

Ne vous montrez pas trop en public.

ANTONIO.

Cela ne serait pas prudent. Tenez, seigneur, voici ma bourse; nous logerons, si vous voulez, à l'auberge de *l'Éléphant*, dans le faubourg du midi : je commanderai notre dîner pendant que vous tuerez le temps et que vous satisferez votre curiosité en visitant la ville.

SÉBASTIEN.

Pourquoi me donner votre bourse?

ANTONIO.

Vos yeux tomberont peut-être sur quelque bagatelle qu'il vous prendra envie d'acheter; et vous avez besoin de vos fonds pour des objets plus importans.

SÉBASTIEN.

Je serai votre porte-bourse, et je vous quitte pour une heure.

ANTONIO.

A l'Éléphant.

SÉBASTIEN.

Je me le rappelle.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Le jardin d'Olivia.

Arrivent OLIVIA *et* MARIE.

OLIVIA, *à part.*

Je l'ai envoyé chercher; il a promis de venir.

Comment le fêterai-je? que lui donnerai-je? car la jeunesse est chose qu'il faut acheter, plutôt qu'elle ne se donne ou se prête. Je parle trop haut. (*A Marie.*) Où est Malvolio? (*A part.*) Il est grave et civil, c'est un serviteur qui convient à ma position. (*A Marie.*) Où est Malvolio?

MARIE.

Il va venir, madame, mais dans un état étrange: il est sûrement timbré.

OLIVIA.

Qu'a-t-il donc? sa folie est-elle dangereuse?

MARIE.

Non, madame; il ne fait que sourire. Je vous conseille d'avoir quelqu'un près de vous s'il paraît en votre présence; car, sans nul doute, il a le cerveau félé.

OLIVIA.

Fais-le venir. (*A part.*) Je suis aussi insensée que lui; ma folie est triste, la sienne est gaie : voilà toute la différence.

Entre MALVOLIO.

OLIVIA, *continuant.*

Eh bien! Malvolio?

MALVOLIO, *souriant d'une manière fantastique et bizarre.*

Hé! hé! madame! hé! hé!

OLIVIA.

Vous souriez? Je vous ai envoyé chercher dans une triste occurence.

MALVOLIO.

Triste, madame? J'aurais sujet d'être triste : ces jarretières croisées ne laissent pas que de causer quelque obstruction dans le sang; mais qu'importe, si elles plaisent aux yeux d'une personne dont je puis dire, avec la chanson :

Pour moi c'est assez de lui plaire,
Quant au reste du monde, il ne m'importe guère

OLIVIA.

Comment vous trouvez-vous? Qu'avez-vous donc?

MALVOLIO.

Je n'ai pas de noir dans l'ame, quoique j'aie du jaune à mes jambes : la lettre m'est parvenue, et ses commandemens seront exécutés. Nous avons reconnu sa main charmante et sa jolie bâtarde.

OLIVIA.

Voulez-vous vous mettre au lit, Malvolio?

MALVOLIO

Au lit? oui, cher amour; je viens à toi!

OLIVIA.

Que Dieu vous soit en aide! Pourquoi souriez-vous ainsi? pourquoi baisez-vous votre main si souvent?

MARIE.

Comment vous trouvez-vous, Malvolio?

MALVOLIO, *d'un air dédaigneux.*

Moi, vous répondre! oui, comme les rossignols répondent aux corneilles.

MARIE.

Pourquoi paraissez-vous devant madame avec cette ridicule effronterie?

MALVOLIO.

« Que les grandeurs ne t'effraient pas. » Cela y était écrit.

OLIVIA.

Que voulez-vous dire par là, Malvolio?

MALVOLIO.

« Il en est qui naissent grands. »

OLIVIA.

Quoi?

MALVOLIO.

« D'autres qui le deviennent pour prix de leurs » efforts. »

OLIVIA.

Que dites-vous?

MALVOLIO.

« Il en est d'autres que les grandeurs vont » chercher. »

OLIVIA.

Le ciel vous rende la raison!

MALVOLIO.

« Rappelle-toi qui admirait tes bas jaunes. »

OLIVIA.

Des bas jaunes?

MALVOLIO.

« Et qui désirait te voir porter des jarretières » en croix. »

OLIVIA.

Des jarretières en croix?

MALVOLIO.

« Va, ta fortune est faite, si tu le veux. »

OLIVIA.

Que veut-il dire?

MALVOLIO.

« Sinon, reste ce que tu es, un simple intendant. »

OLIVIA.

Mais c'est véritablement de la démence.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, le jeune page du comte Orsino est revenu; j'ai eu beaucoup de peine à l'y décider : il attend les ordres de madame.

OLIVIA.

Je vais me rendre auprès de lui.

LE DOMESTIQUE *sort.*

OLIVIA.

Ma bonne Marie, qu'on ait les yeux sur ce compère-là. Où est mon cousin Tobie? Que quelques-uns de mes gens en prennent un soin spécial; je ne voudrais pas, pour la moitié de ma dot, qu'il lui arrivât malheur

OLIVIA *et* MARIE *sortent.*

MALVOLIO.

Ah! ah! comme elle se rapproche de moi maintenant! pas moins que son cousin Tobie pour me donner des soins! Cela concorde complètement avec la lettre : elle me l'envoie exprès pour que je me montre hautain à son égard; car dans cette lettre elle m'y exhorte : « Dépouille ton humble » peau, » dit-elle; « sois hostile avec un parent, » acerbe avec les domestiques; que ta bouche dé» bite des maximes d'état; donne-toi un relief de » singularité. » — Et, en conséquence, elle m'indi-

que la manière dont je dois m'y prendre : le visage grave, le maintien imposant, la parole lente, comme un personnage d'importance, et le reste à l'avenant. Elle est prise dans mes filets ; mais c'est l'ouvrage du ciel, et le ciel en soit loué ! et puis, tout-à-l'heure, en s'en allant : « Qu'on ait les yeux » sur ce compère-là. » a-t-elle dit. Elle m'a appelé compère ; non Malvolio, non en me désignant par le titre des fonctions que je remplis, mais compère ! Ma foi, tout s'accorde merveilleusement ; pas un atome, pas l'ombre d'un obstacle, pas la moindre circonstance douteuse ou défavorable. — Enfin, quoi ? rien de ce qui est dans le domaine du possible ne saurait désormais s'interposer entre moi et l'avenir qui se déroule en plein à mes regards. Allons, c'est le ciel qui a fait cela, et non moi, et c'est lui qu'il faut en remercier.

Rentre MARIE, *accompagnée de* SIR TOBIE BELCH *et de* FABIEN.

SIR TOBIE.

Où est-il, au nom de tous les saints du paradis ? Quand tous les diables d'enfer se seraient incarnés en lui, quand Légion* lui-même aurait pris possession de lui, il faut que je lui parle.

FABIEN.

Le voici, le voici. (*A Malvolio.*) Comment vous trouvez-vous, mon cher ? comment vous va, l'ami ?

MALVOLIO.

Allez-vous-en, je vous méprise ; ne troublez pas ma solitude.

MARIE.

Comme le démon parle en lui d'une voix sépulcrale ! Ne vous l'avais-je pas dit ? Sir Tobie, madame vous prie de vouloir bien veiller sur lui.

MALVOLIO.

Ah ! ah ! vraiment ?

SIR TOBIE.

Allons, allons, paix, paix ; il faut le traiter avec douceur ; laissez-moi seul avec lui. Comment vous trouvez-vous, Malvolio ? comment vous va ? Allons donc, l'ami, faites la nique au diable : songez qu'il est l'ennemi du genre humain.

MALVOLIO.

Savez-vous ce que vous dites ?

MARIE.

Quand on parle mal du diable, voyez-vous comme il le prend à cœur ? Dieu veuille qu'il ne soit pas ensorcelé !

FABIEN.

Il faut porter de son urine à la sage-femme.

MARIE.

Demain matin, je n'y manquerai pas. Madame ne voudrait pas le perdre pour plus que je ne saurais dire.

MALVOLIO.

Eh bien ! mademoiselle ?

MARIE.

Seigneur Dieu !

SIR TOBIE.

Je t'en prie, tais-toi : ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. Ne vois-tu pas que tu l'exaspères ? Qu'on me laisse seul avec lui.

FABIEN.

Il n'y a pas d'autre voie que la douceur ; doucement, doucement : le diable s'effarouche aisément, et ne veut pas être traité avec rudesse.

SIR TOBIE.

Eh bien ! comment va maintenant, mon mignon ? comment te trouves tu, mon poulet ?

MALVOLIO.

Monsieur ?

SIR TOBIE.

Allons, l'ami, viens avec moi. Il ne convient pas à un homme de ta gravité de jouer aux noyaux de cerise avec Satan : envoie le pendre, le maraud.

MARIE

Faites-le prier ; mon bon sir Tobie ; faites en sorte qu'il dise ses prières.

MALVOLIO.

Mes prières, petite mijaurée ?

MARIE.

Non, je vous proteste, il ne veut pas entendre parler des choses célestes.

MALVOLIO.

Allez tous vous faire pendre ! vous êtes des gens de rien : je ne suis pas de la même étoffe que vous, plus tard vous en saurez davantage.

Il sort.

SIR TOBIE.

Est-il possible ?

FABIEN.

Si on jouait cela sur un théâtre, on le condamnerait comme une fiction invraisemblable.

SIR TOBIE.

Le poison préparé par nous s'est inoculé à tout son être.

MARIE.

Suivez-le maintenant à la piste, de peur que notre stratagème ne s'évapore au grand air.

FABIEN.

Mais nous le rendrons fou tout de bon.

MARIE.

La maison n'en sera que plus tranquille.

SIR TOBIE.

Venez, nous l'attacherons et l'enfermerons dans une chambre noire. Ma nièce est déjà convaincue qu'il est fou ; nous continuerons la plaisanterie, pour notre amusement et sa punition, jusqu'à ce que, las de ce jeu, nous jugions convenable d'avoir pitié de lui : alors nous dévoilerons toute l'affaire, et te proclamerons le modèle des docteurs en matière d'aliénation mentale. Mais voyez, voyez.

Entre SIR ANDRÉ ROUGEFACE.

FABIEN.

Surcroît d'amusemens pour une matinée de mai.

SIR ANDRÉ.

Voici le cartel ; lisez-le ; je vous certifie que j'y ai mis du vinaigre et du poivre.

FABIEN.

Vous l'avez donc fait bien acerbe ?

* Dans l'Evangile, le démon chassé de l'esprit du possédé, est appelé Légion. (Note du traducteur.)

SIR ANDRÉ.

Je vous en réponds : lisez seulement.

SIR TOBIE.

Donnez. (*Il lit.*) « Jeune homme, qui que tu sois, « tu n'es qu'un fat et un drôle.

FABIEN.

Voilà qui est bon et vaillant.

SIR TOBIE, *continuant de lire.*

« Ne sois ni étonné ni surpris que je te qua- » lifie ainsi, car je ne t'en donnerai aucun motif. »

FABIEN.

Bonne précaution, et qui vous met à l'abri des atteintes de la loi.

SIR TOBIE.

« Tu viens chez la comtesse Olivia, et elle te traite » devant moi avec bienveillance; mais tu en as » menti par la gorge, ce n'est pas pour cela que je » te provoque. »

FABIEN.

Voilà qui est bref et excellemment absurde.

SIR TOBIE.

« Je me trouverai sur ton passage à ton retour; » là, s'il t'arrive de me tuer... »

FABIEN.

Bon.

SIR TOBIE.

« Tu me tueras comme un gueux et un scélérat. »

FABIEN.

Vous continuez à vous tenir hors de la portée de la loi : bon.

SIR TOBIE.

« Adieu ; et que le ciel fasse merci à l'une de nos » deux ames! Il est possible que ce soit à la » mienne ; mais j'ai meilleur espoir : ainsi gare à » toi! Ton ami, selon que tu en useras avec lui, et » ton ennemi juré,

» ANDRÉ ROUGEFACE. »

SIR TOBIE.

Si cette lettre ne le met pas mouvement, ses jambes ne le sauraient faire : je la lui remettrai.

MARIE.

Vous avez pour cela une excellente occasion; il est maintenant en conférence avec madame, et ne tardera pas à partir.

SIR TOBIE.

Allez, sir André ; allez vous mettre en embuscade au bout du jardin, comme un vrai happe-chair : aussitôt que vous l'apercevrez, mettez flamberge au vent, avec d'horribles juremens; car il arrive maintes fois qu'un jurement bien effroyable, articulé avec force et d'une voix de rodomont, donne de la vaillance d'un homme une idée plus imposante que ne le feraient toutes les preuves du monde. Partez.

SIR ANDRÉ.

En fait de juremens, je ne le cède à personne.

Il sort.

SIR TOBIE.

Tout considéré, je ne remettrai pas cette lettre : car les manières de ce jeune homme annoncent en lui de la capacité et de l'éducation ; d'ailleurs la négociation dont il est chargé entre son maître et ma nièce semble l'indiquer; assurément cette lettre, où respire d'un bout à l'autre une aussi impayable ignorance, ne lui causerait pas la moindre terreur : il verrait sur-le-champ qu'elle vient d'un butor fieffé. Je ferai mieux, Fabien, je transmettrai le cartel verbalement; je ferai à Rougeface une haute réputation de vaillance, et profitant de l'extrême jeunesse de son adversaire, je lui donnerai une épouvantable idée de sa rage, de son adresse, de sa fureur, de son impétuosité. Je veux leur faire peur l'un de l'autre à tel point, que, pareils à des aspics, ils se tueront mutuellement du regard.

Entrent OLIVIA *et* VIOLA.

FABIEN.

Le voilà qui vient avec votre nièce : laissez-les ensemble, et attendez qu'il prenne congé d'elle ; c'est alors que vous le rejoindrez.

SIR TOBIE.

Pendant ce temps je vais méditer un cartel conçu en termes bien terribles.

SIR TOBIE, FABIEN *et* MARIE *sortent.*

OLIVIA.

J'en ai trop dit à un cœur de marbre, et j'ai trop imprudemment mis mon honneur en oubli : il y a en moi quelque chose qui me reproche ma faute; mais c'est une faute si opiniâtre et si puissante, qu'elle brave le reproche.

VIOLA.

Les tourmens de mon maître ont le même caractère que votre passion.

OLIVIA.

Portez ce joyau en souvenir de moi; c'est mon portrait; ne le refusez pas; il n'a pas de voix pour vous importuner : je vous en conjure, revenez demain; demandez-moi ce que vous voudrez, je ne vous refuserai rien de ce que l'honneur permet d'accorder.

VIOLA.

Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'aimer sincèrement mon maître.

OLIVIA.

Comment, en conformité avec l'honneur, donner ce que je vous ai déjà donné à vous-même?

VIOLA.

Je vous absoudrai!

OLIVIA.

Eh bien! revenez demain; adieu, un démon tel que toi emporterait mon ame aux enfers.

Elle sort.

Rentrent SIR TOBIE BELCH *et* FABIEN.

SIR TOBIE.

Monsieur, Dieu vous garde.

VIOLA.

Et vous aussi, monsieur.

SIR TOBIE.

Préparez-vous à vous défendre; j'ignore de quelle nature sont les torts que vous avez eus à son égard; mais votre ennemi, plein de ressentiment, acharné comme le chasseur, vous attend au bout du jardin : dégainez donc votre lame, faites

promptement vos préparatifs; car votre assaillant est alerte, adroit et redoutable.

VIOLA.

Vous vous méprenez, monsieur: nul au monde, j'en suis sûr, n'a de querelle à vider avec moi; je ne me souviens pas d'avoir commis envers qui que ce soit l'ombre d'une offense.

SIR TOBIE.

Vous vous convaincrez qu'il en est autrement, je vous le certifie : si donc vous faites cas de votr vie, mettez-vous sur la défensive; car votre adversaire a pour lui tout ce que la jeunesse, la force, l'adresse et la colère peuvent fournir de ressources à un homme.

VIOLA.

Dites-moi, je vous prie, qui il est.

SIR TOBIE.

C'est un chevalier, une épée vierge, un guerrier de canapé; mais dans une querelle privée, c'est un diable; il a déjà séparé trois ames de leurs corps; et sa furie en ce moment est si implacable, qu'il n'y a de satisfaction possible que par la mort et le sépulcre : arrive qui pourra, est sa devise; il faut que l'un des deux y passe.

VIOLA.

Je vais entrer dans la maison et prier la comtesse de me faire accompagner. Je ne sais pas me battre. J'ai entendu dire qu'il y a des gens qui cherchent querelle aux autres uniquement pour tâter leur courage : c'est probablement un homme de cette espèce.

SIR TOBIE.

Non, monsieur; son indignation se fonde sur une injure très-positive; allez donc le trouver, et donnez-lui satisfaction. Quant à retourner au logis, n'y songez pas, à moins que vous ne vous résolviez à tenter contre moi une épreuve que vous pouvez avec tout autant de sécurité tenter contre lui : marchez donc, ou mettez l'épée à la main; car je vous déclare que, de manière ou d'autre, vous vous battrez, ou vous renoncerez pour la vie à porter une lame au côté.

VIOLA.

Voilà qui est aussi incivil qu'étrange. Rendez-moi, je vous prie, le service de vous informer auprès du chevalier en quoi je puis l'avoir offensé; ce ne peut être de ma part qu'une inattention indépendante de ma volonté.

SIR TOBIE.

J'y consens; seigneur Fabien, restez avec monsieur jusqu'à mon retour.

SIR TOBIE *sort.*

VIOLA.

Dites-moi, monsieur, êtes-vous instruit de cette affaire ?

FABIEN.

Je sais que le chevalier est furieux contre vous, et veut avoir avec vous un combat à mort; mais je n'en sais pas davantage.

VIOLA.

Dites-moi, je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce?

FABIEN.

Son extérieur n'annonce pas l'homme redoutable que vous trouverez en lui quand vous mettrez sa valeur à l'épreuve. C'est l'adversaire le plus habile, le plus sanguinaire et le plus terrible que vous puissiez trouver dans toute l'Illyrie : voulez-vous venir au-devant de lui? Je ferai votre paix, si je puis.

VIOLA.

Je vous serai fort obligé, monsieur; je suis l'un de ceux qui feraient face à un prêtre plus volontiers qu'à un guerrier; je ne tiens pas du tout à donner une haute opinion de mon courage.

Rentrent SIR TOBIE *et* SIR ANDRÉ.

SIR TOBIE.

C'est un vrai démon, vous dis-je; je n'ai de ma vie vu son pareil. J'ai fait une passe avec lui, la lame dans le fourreau, ; il m'a porté une botte d'une force telle qu'il n'y a pas moyen de l'éviter; et à la riposte, il vous touchera aussi infailliblement que vos pieds touchent le terrain sur lequel ils marchent: on assure qu'il a été maître d'armes du grand Sophi.

SIR ANDRÉ.

Peste ! je ne veux pas avoir affaire à lui.

SIR TOBIE.

Oui; mais il ne veut rien entendre, et c'est à grand' peine si Fabien peut le retenir là bas.

SIR ANDRÉ.

Diantre! si j'avais su qu'il était si vaillant et si bonne lame, au diable si je l'aurais provoqué. Que les choses en restent là, et je lui donnerai mon cheval, le gris Capulet.

SIR TOBIE.

Je vais lui en faire la proposition; restez ici, faites bonne contenance; tout cela se terminera sans qu'il en coûte la vie à personne. (*A part.*) Je gouvernerai ton cheval comme je te gouverne.

Rentrent FABIEN *et* VIOLA.

SIR TOBIE, *continuant, bas à Fabien.*

J'ai son cheval pour arranger l'affaire; je lui ai fait accroire que le jeune homme est un diable.

FABIEN, *bas à sir Tobie.*

Celui-ci a de lui une idée tout aussi effroyable; il est haletant et pâle comme s'il avait un ours à ses talons.

SIR TOBIE, *à Viola.*

Il n'y a point de remède, monsieur; il veut absolument se battre avec vous pour l'acquit de sa conscience; néanmoins, il a réfléchi plus mûrement au sujet de la querelle, et maintenant il trouve que cela ne vaut pas la peine d'en parler; dégaînez donc, uniquement pour dégager sa parole; il proteste qu'il ne vous fera pas de mal.

VIOLA.

Que Dieu me vienne en aide ! (*A part.*) Il ne s'en faut de rien que je leur dise combien peu je suis homme.

FABIEN, *à Viola.*

Reculez, si vous le voyez furieux.

SIR TOBIE, *à sir André.*

Venez, sir André, la chose est sans remède; ce monsieur veut, pour l'acquit de sa conscience, tirer une botte avec vous; en vertu des lois du duel, il ne peut s'en dispenser; mais il m'a promis, foi de galant homme et de soldat, de ne pas vous faire de mal. Allons, en garde!

SIR ANDRÉ.

Dieu veuille qu'il tienne sa promesse!

Il met l'epée à la main.

Entre ANTONIO.

VIOLA.

Je vous assure que c'est bien malgré moi!

Elle met l'epée a la main.

ANTONIO, *à sir André.*

Remettez votre épée dans le fourreau; si ce jeune homme vous a offensé, je prends la faute sur moi; si vous lui faites le moindre mal, c'est à moi que vous aurez à faire.

Il met l'epee à la main.

SIR TOBIE.

Vous, monsieur? et qui étes-vous?

ANTONIO.

Un homme à qui son affection pour lui (*montrant Viola*) fera faire plus encore qu'il ne vient d'en dire.

SIR TOBIE.

Puisque vous prenez en main les querelles des autres, je suis votre homme.

Il tire son epée.

Entrent DEUX EXEMPTS.

FABIEN.

Mon cher sir Tobie, arrêtez; voici les exempts.

SIR TOBIE, *à Antonio.*

Dans un moment je serai à vous.

VIOLA, *à sir André.*

Veuillez, je vous prie, monsieur, remettre votre épée dans le fourreau.

SIR ANDRÉ.

Très-volontiers, monsieur; et quant à ce que je vous ai promis, je tiendrai ma parole; la bête a l'allure douce et la bouche excellente.

PREMIER EXEMPT.

C'est lui-même; faites votre devoir.

DEUXIÈME EXEMPT.

Antonio, je vous arrête à la requête du comte Orsino.

ANTONIO.

Monsieur, vous me prenez pour un autre.

PREMIER EXEMPT.

Nullement, monsieur: je connais parfaitement votre personne, quoique vous n'ayez pas votre coiffure de marin. (*Aux exempts.*) Emmenez-le, il sait que je le connais.

ANTONIO.

Il me faut obéir... (*A Viola.*) C'est en vous cherchant que ce malheur m'advient; mais il n'y a pas de remède, je paierai cher mon imprudence. Qu'allez-vous devenir? Maintenant la nécessité m'oblige à vous redemander ma bourse; mon malheur m'afflige moins que l'impossibilité où je suis désormais de vous être utile: vous restez interdit, mais consolez-vous.

DEUXIEME EXEMPT.

Venez, monsieur, partons.

ANTONIO.

Veuillez me remettre une partie de cet argent.

VIOLA.

Quel argent, monsieur? En considération de l'intérêt que vous venez de me montrer, et de la triste situation dans laquelle je vous vois, je veux bien vous prêter quelque chose prélevé sur mes faibles ressources; ma bourse n'est pas bien garnie; néanmoins je partagerai avec vous; tenez, voici la moitié de mon avoir.

ANTONIO.

Quoi donc! vous me reniez maintenant? Se peut-il que mes bons offices aient produit si peu d'impression sur vous? Ne tentez pas ma misère, de peur que je ne sois assez insensé pour vous reprocher les services que je vous ai rendus?

VIOLA.

Je ne sais de quels services vous voulez parler; je ne connais même ni votre voix, ni vos traits; j'abhorre plus l'ingratitude dans un homme, que le mensonge, la présomption, la vantardise, l'ivrognerie, ou que tout autre vice dont la corruption violente s'infiltre dans le sang de notre fragile nature.

ANTONIO.

Juste ciel!

DEUXIÈME EXEMPT.

Venez, monsieur; partons, je vous prie.

ANTONIO.

Laissez-moi dire encore un mot. Ce jeune homme que vous voyez, je l'ai arraché à une mort certaine; je l'ai secouru, Dieu sait avec quel dévouement; car, trompé par son extérieur, j'avais foi en son mérite.

PREMIER EXEMPT.

Qu'est-ce que cela nous fait? le temps s'écoule.

ANTONIO.

Oh! en quelle idole vile s'est transformé ce dieu!... Sébastien, tu as cruellement démenti ta physionomie. Il n'y a dans la nature de laideur que celle de l'ame; il n'y a de difformes que les méchans: la vertu seule est belle; la beauté immorale est un tronc stérile que le démon revêt d'un factice feuillage.

PREMIER EXEMPT.

Cet homme perd la raison; qu'on l'emmène. Venez, venez, monsieur...

ANTONIO

Je vous suis.

LES EXEMPTS *sortent avec* ANTONIO.

VIOLA, *à part.*

Il me semble que cet homme est de bonne foi, tant ses paroles ont un accent de vérité. Je n'en puis dire autant de moi-même. Fasse le ciel que mes pressentimens se vérifient, et qu'il m'ait prisé pour toi, ô mon frère bien aimé!

SIR TOBIE.

Venez, chevalier; et toi aussi, Fabien; que notre sagesse confère une ou deux minutes.

VIOLA, *à part.*

Il a nommé Sébastien; ne sais-je pas que mon frère vit encore dans mon miroir? il me ressemble trait pour trait, ses vêtemens étaient pareils à ceux que je porte: même forme, même couleur, mêmes ornemens; car je l'imite en tous points. Oh! si j'ai deviné vrai, les tempêtes sont miséricordieuses; l'onde amère est affectueuse et douce.

Il sort.

SIR TOBIE.

Voilà un garçon bien malhonnête et bien vil, et plus poltron qu'un lièvre. Sa malhonnêteté se manifeste en abandonnant son ami dans le malheur, et en le reniant; quant à sa poltronnerie, demandez à Fabien.

FABIEN.

C'est un poltron fieffé, dévotement et religieusement poltron.

SIR ANDRÉ.

Parbleu, je vais courir après lui, et le battre.

SIR TOBIE.

Faites, étrillez-le d'importance, mais ne dégaînez pas.

SIR ANDRÉ.

Si je ne dégaîne pas, je veux bien que...

Il sort.

FABIEN.

Allons voir ce qu'il en adviendra.

SIR TOBIE.

Je gage ce qu'on voudra qu'il n'en résultera rien encore.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rue, devant la maison d'Olivia.

Arrivent SÉBASTIEN *et* LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Voulez-vous me faire accroire que ce n'est pas vers vous qu'on m'a envoyé?

SÉBASTIEN.

Va-t'en, va-t'en; tu es un imbécile, délivre-moi de ta présence.

LE BOUFFON.

Voilà, parbleu, qui est excellent! Non, je ne vous connais pas, je n'ai pas été député vers vous par ma maîtresse pour vous dire de venir lui parler; vous ne vous appelez pas Césario; et ce nez-là n'est pas à moi non plus, sans doute. Rién de ce qui est n'est en effet.

SÉBASTIEN.

Va, je te prie, exhaler ailleurs ta folie; tu ne me connais pas.

LE BOUFFON.

Exhaler ma folie! il a entendu ce mot dans la bouche de quelque personnage important, et maintenant il l'applique à un fou! Exhaler ma folie! j'ai bien peur que le monde, ce gros imbécile, ne soit à la fin qu'une buse. Veuillez, je vous prie, dépouiller enfin votre étrangeté, et me dire ce que je dois exhaler à ma maîtresse? lui exhalerai-je que vous allez venir?

SÉBASTIEN.

De grâce, laisse-moi, Grec stupide; voilà de l'argent pour toi; si tu restes plus long-temps, je te paierai en monnaie moins agréable.

LE BOUFFON.

Sur ma parole, vous avez la main libérale; ces sages qui donnent de l'argent aux fous, finissent par se faire une bonne renommée après un bail de quatorze ans.

Arrivent SIR ANDRÉ, SIR TOBIE *et* FABIEN.

SIR ANDRÉ.

Ah! ah! l'ami, je vous retrouve donc! voilà pour vous.

Il frappe Sébastien.

SÉBASTIEN, *le frappant à son tour.*

Et voilà pour toi! prends encore cela et cela aussi! tout le monde ici est-il en démence?

SIR TOBIE.

Arrêtez, monsieur, ou je jette votre dague par-dessus la maison.

LE BOUFFON, *à part.*

Je vais aller rapporter cela tout de suite à ma maîtresse; je ne voudrais pas pour deux pences être dans l'une de vos peaux.

LE BOUFFON *s'éloigne.*

SIR TOBIE, *retenant Sébastien.*

Allons, monsieur, arrêtez!

SIR ANDRÉ.

Laissez, je m'y prendrai d'une autre manière avec lui: je lui intenterai un procès pour sévices et voies de fait, et nous verrons s'il y a des lois en Illyrie. Quoique j'aie frappé le premier, cela ne fait rien.

SÉBASTIEN, *à sir Tobie.*

Otez votre main.

SIR TOBIE

Non, monsieur, je ne vous lâcherai pas. Allons, mon jeune soldat, dégaînez votre lame; vous avez du sang dans les veines; allons!

SÉBASTIEN.

Laissez-moi, vous dis-je. Que me voulez-vous? si vous osez me provoquer encore, mettez l'épée à la main.

Il tire son épée.

SIR TOBIE.

Comment? comment? allons, il faut que j'aie

une once ou deux de ton sang, mal-appris!

Il met l'épée à la main.

Arrive OLIVIA.

OLIVIA.

Arrêtez, Tobie! sur votre vie je vous l'ordonne, arrêtez!

SIR TOBIE.

Madame!

OLIVIA.

Serez-vous donc toujours le même, grossier personnage fait pour habiter les montagnes et les cavernes sauvages où le savoir-vivre n'a jamais été enseigné? sortez de ma présence! Cher Césario, ne soyez point offensé. Partez, impudent!

SIR TOBIE, SIR ANDRÉ *et* FABIEN *s'éloignent.*

OLIVIA, *continuant.*

Je vous en conjure, mon doux ami, que la raison et non la passion vous gouverne dans cette incivile et injuste attaque dirigée contre votre tranquillité. Venez chez moi; je vous conterai les innombrables esclandres inutilement soulevées par ce coquin, et vous sourirez de cette dernière équipée. Il faut absolument me suivre, ne me refusez pas. Maudissez pour moi cet infâme; en menaçant vos jours, c'est à mon pauvre cœur qu'il s'est attaqué.

SÉBASTIEN.

Que signifie tout ceci? de quel côté va le courant? ou je suis fou ou ceci est un rêve. N'importe, que l'imagination continue à plonger mes sens dans le fleuve d'oubli! si je rêve en ce moment, oh! puissé-je dormir toujours!

OLIVIA.

Venez, je vous prie; oh! si vous vouliez vous laisser diriger par moi!

SÉBASTIEN.

Je le veux bien, madame

OLIVIA.

Oh! dites-le, et que cela soit!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison d'Olivia.

Entrent MARIE *et* LE BOUFFON.

MARIE.

Mets, je te prie, cette soutane et cette barbe; fais-lui accroire que tu es messire Topase, le curé; dépêche-toi, pendant que je vais appeler sir Tobie.

MARIE *sort.*

LE BOUFFON, *endossant la soutane et attachant la barbe à son menton.*

Bien, je vais revêtir cet accoutrement et me déguiser; plût à Dieu que je fusse le premier qui en ait imposé sous cette soutane! je ne suis ni assez gras pour jouer convenablement ce rôle, ni assez maigre pour être réputé savant; mais quand on est honnête homme et bon père de famille, cela vaut bien la réputation d'homme avisé et de grand clerc. Voici nos confédérés qui viennent.

Entrent SIR TOBIE BELCH *et* MARIE.

SIR TOBIE.

Dieu vous bénisse, monsieur le curé!

LE BOUFFON.

Bonos dies, sir Tobie! car, comme le disait très-spirituellement à une nièce du roi Gorboduc le vieil ermite de Prague, qui n'avait jamais vu plume ni encre, *ce qui est, est.* De même, moi, étant monsieur le curé, je suis monsieur le curé; car qu'est-ce que cela, sinon cela? qu'est-ce que être sinon être?

SIR TOBIE, *lui montrant la pièce où est enfermé Malvolio.*

Allez à lui, messire Topase.

LE BOUFFON.

Holà, dis-je! Paix dans cette prison!

SIR TOBIE.

Le maraud joue la comédie à merveille: c'est un habile drôle.

MALVOLIO, *de l'intérieur de sa prison.*

Qui m'appelle?

LE BOUFFON.

Messire Topase le curé qui vient visiter Malvolio le lunatique.

MALVOLIO.

Messire Topase, messire Topase, mon bon messire Topaze, allez trouver madame.

LE BOUFFON.

Hors d'ici, hyperbolique démon! peux-tu bien tourmenter ainsi cet homme? ne saurais-tu parler d'autres choses que de dames?

SIR TOBIE.

Bien parlé, monsieur le curé!

MALVOLIO.

Messire Topase, jamais homme ne fut plus indignement traité que moi; mon bon messire Topase, ne croyez pas que je sois fou; ils m'ont renfermé ici dans d'effroyables ténèbres.

LE BOUFFON.

Fi! déloyal Satan! je te qualifie dans les termes les plus modérés, car je suis l'une de ces bonnes ames qui traitent poliment le diable lui-même. Tu dis que ta prison est ténébreuse?

MALVOLIO.

Comme l'enfer, messire Topase.

LE BOUFFON.

Comment donc? mais elle a des fenêtres cintrées aussi transparentes que des barricades, et les croisées du sud-nord sont brillantes comme l'ivoire; et cependant tu te plains de n'y point voir.

MALVOLIO.

Je ne suis pas fou, messire Topase; je vous dis que cette prison est obscure.

LE BOUFFON.

Insensé, tu es dans l'erreur, je dis qu'il n'y a ici d'autres ténèbres que ton ignorance, dans laquelle tu es plus enfoncé que les Égyptiens dans leurs brouillards.

MALVOLIO.

Je vous dis que cette chambre est aussi obscure que l'ignorance, dût l'ignorance être aussi obs-

cure que l'enfer! je vous dis que jamais homme ne fut plus indignement traité : je ne suis pas plus fou que vous ne l'êtes ; mettez-moi à l'épreuve par quelque question sensée.

LE BOUFFON

Quelle est l'opinion de Pythagore concernant les oies sauvages ?

MALVOLIO.

Qu'il est très-possible que l'ame de notre grand'-mère soit logée dans le corps d'un oiseau

LE BOUFFON.

Et que penses-tu de cette opinion-là ?

MALVOLIO.

J'ai de l'ame une plus noble idée, et je n'approuve aucunement cette opinion.

LE BOUFFON.

Adieu, continue à rester dans les ténèbres ; je reconnaîtrai que tu es dans ton bon sens quand tu professeras l'opinion de Pythagore, et que tu t'abstiendras de tuer un coq de bruyère dans la crainte d'exproprier l'ame de ta grand'-mère. Adieu !

MALVOLIO.

Messire Topase ! messire Topase !

SIR TOBIE.

Délicieux messire Topase !

LE BOUFFON.

Vous voyez que je nage dans toutes les eaux.

MARIE.

Tu aurais pu jouer ton rôle sans barbe ni soutane ; il ne te voit pas.

SIR TOBIE.

Va lui parler maintenant de ta voix naturelle, et tu viendras me rendre compte de l'état dans lequel tu l'auras trouvé. Je voudrais que nous fussions, une fois pour toutes, débarrassés de cette plaisanterie : il faudra lui rendre la liberté, si on peut le faire sans inconvénient : car je suis maintenant tellement brouillé avec ma nièce qu'il y aurait imprudence de ma part à pousser ce divertissement à ses dernières limites. Viens tout-à-l'heure me trouver dans ma chambre.

SIR TOBIE *et* MARIE *sortent.*

LE BOUFFON *chante tout en se dépouillant de sa soutane et de sa barbe.*

Dis-moi, Robin, Robin, dis-moi
Comment se porte ta maîtresse.

MALVOLIO.

Fou !

LE BOUFFON

La friponne est une traîtresse.

MALVOLIO.

Fou !

LE BOUFFON.

Dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi ?

MALVOLIO.

Fou, m'entends-tu ?

LE BOUFFON.

Elle en aime un autre que moi.

Holà ! qui m'appelle ?

MALVOLIO.

Mon bon fou, si tu veux m'obliger, donne-moi une lumière, une plume, de l'encre et du papier ; foi d'honnête homme, je t'en serai reconnaissant toute ma vie.

LE BOUFFON.

Est-ce vous, monsieur Malvolio ?

MALVOLIO.

Oui, mon cher fou.

LE BOUFFON.

Hélas, monsieur, comment se fait-il que vous ayez perdu votre bon sens ?

MALVOLIO.

Fou, jamais homme ne fut aussi notoirement victimé ; fou, je jouis de tout mon bon sens, aussi bien que toi.

LE BOUFFON.

Aussi bien que moi seulement ? Vous êtes aliéné, sans nul doute, puisque vous n'avez pas plus de sens qu'un fou.

MALVOLIO.

Ils se sont emparés de moi, me retiennent enfermé dans les ténèbres, m'envoient des curés, de vrais ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour me faire perdre l'esprit.

LE BOUFFON.

Faites attention à ce que vous dites ; le curé est ici. (*Changeant de voix et contrefaisant le curé.*) Malvolio, Malvolio, que le ciel te rende la raison ! tâche de dormir, et cesse ton vain babil.

MALVOLIO.

Messire Topase...

LE BOUFFON, *changeant alternativement de voix.*

Mon ami, ne causez plus avec lui. — Moi, monsieur, je ne lui dis rien. Dieu soit avec vous, messire Topase ! — Ainsi soit-il. — Je ferai ce que vous dites, monsieur.

MALVOLIO.

Fou, fou, fou, m'entends-tu ?

LE BOUFFON, *reprenant sa voix naturelle.*

Hélas, monsieur, tâchez de vous calmer. Que dites-vous, monsieur ? On vient de me réprimander pour vous avoir parlé.

MALVOLIO.

Mon cher fou, donne-moi de la lumière et du papier ; je te dis que je suis aussi sain d'esprit que qui que ce soit en Illyrie.

LE BOUFFON.

Plût à Dieu, monsieur, que cela fût !

MALVOLIO.

Cela est, je te l'affirme ; mon cher fou, donne-moi de l'encre, du papier, de la lumière, et porte à madame ce que j'aurai écrit ; le port d'aucune lettre ne t'aura été plus avantageux que celui-là.

LE BOUFFON.

Je vais vous chercher ce qu'il vous faut ; mais dites-le-moi franchement, est-il vrai que vous n'êtes pas fou, ou est-ce une ruse de votre part ?

MALVOLIO.

Crois-moi, je ne le suis pas, je te dis la vérité

LE BOUFFON.

En ce cas, je n'ajouterai jamais foi à un aliéné que je n'aie vu son cerveau. Je vais vous chercher de la lumière, du papier et de l'encre.

MALVOLIO.

Fou, je t'en récompenserai avec usure ; je t'en prie, va.

LE BOUFFON *chante.*

Je pars, l'ami, je vole,
Et je reviens plus prompt que la parole,
Comme le fou d'autrefois,
Avec son poignard de bois,
Qui dans sa fureur comique,
Va faire au diable la nique.
Adieu, pauvre lunatique,
Ronge tes ongles, morbleu ;
Au revoir, mon cher, adieu

Il sort.

SCENE III.

Le jardin d'Olivia.

Entre SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN.

C'est bien l'air que je respire ; voilà bien le soleil radieux ; cette perle qu'elle m'a donnée, je la sens, je la vois, et bien que l'étonnement me tienne en extase, ce que j'éprouve n'est pas le résultat de la folie. Où est donc Antonio? je n'ai pu le trouver à l'auberge de l'Éléphant; néanmoins on l'y a vu, et l'on pensait qu'il était allé parcourir la ville pour me chercher; ses conseils maintenant me seraient d'une utilité d'or; car ma raison a beau récuser le témoignage de mes sens, et conclure que tout ceci est le résultat de quelque méprise, et non de la folie; néanmoins ce singulier hasard et ce flot soudain de la fortune surpassent toute réalité et toute croyance; je ne puis en croire mes yeux, et j'ai peine à me rendre au témoignage de mon intelligence qui ne veut pas admettre que cette dame ou moi nous ayons perdu la raison ; car s'il en était ainsi, elle ne pourrait diriger sa maison, commander à ses gens, donner et recevoir, et expédier ses affaires avec l'aisance, l'intelligence et l'aplomb que je lui vois ; il y a là-dedans quelque chose qui tient du prodige. Mais voici cette dame qui vient.

Entrent OLIVIA *et* UN PRÊTRE.

OLIVIA.

Ne blâmez point en moi cette précipitation; si vos intentions sont honorables, venez maintenant avec moi et ce saint homme à la chapelle voisine; là, en sa présence, et sous ces voûtes sacrées, donnez-moi l'assurance inviolable de votre foi, afin de rendre le calme à mon ame inquiete et jalouse ; il gardera le secret de notre union jusqu'à ce que vous jugiez convenable de la rendre publique, jusqu'au jour qui verra célébrer notre hymen avec la solennité qui convient à ma naissance. Que répondez-vous ?

SÉBASTIEN.

Je suis prêt à suivre ce saint homme et à vous accompagner ; je vous engagerai ma foi, et tiendrai mon serment.

OLIVIA.

Conduisez-nous donc, mon père, et que le ciel, témoin de l'acte que je vais accomplir, brille pour l'éclairer de toute sa lumière.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rue, devant la maison d'Olivia

Arrivent LE BOUFFON *et* FABIEN

FABIEN.

Fais-moi l'amitié de me laisser voir sa lettre.

LE BOUFFON.

Permettez-moi, monsieur Fabien, de vous demander aussi une chose.

FABIEN.

Tout ce que tu voudras.

LE BOUFFON.

C'est de ne pas désirer voir cette lettre.

FABIEN.

C'est comme si après m'avoir donné un chien, en retour tu me redemandais ton chien.

Arrivent LE DUC, VIOLA, *et des personnes de la suite du duc.*

LE DUC.

Appartenez-vous à la comtesse Olivia, mes amis?

LE BOUFFON

Oui, seigneur, nous figurons parmi ses objets de luxe.

LE DUC

Je te reconnais à merveille; comment te portes-tu, mon garçon ?

LE BOUFFON.

En vérité, seigneur, je suis aussi bien que je puis être, grâce à mes ennemis, et aussi mal que cela est possible à mes amis.

LE DUC.

C'est tout le contraire que tu veux dire ; aussi bien que cela est possible à tes amis.

LE BOUFFON.

Non, seigneur, aussi mal.

LE DUC.

Comment l'entends-tu?

LE BOUFFON

Seigneur, mes amis me flattent, et font de moi un imbécile; mes ennemis au contraire, me disent franchement que je suis un imbécile; il en résulte que, grâce à mes ennemis, je profite de la connaissance de moi-même, et que je suis induit en erreur par mes amis. Si donc il en est de la logique comme des baisers, si quatre négations équivalent à deux affirmations*, j'ai raison de

* Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris

dire que je suis aussi bien que je puis être, grâce à mes ennemis, et aussi mal que cela est possible à mes amis.

LE DUC.

Voilà, ma foi, qui est excellent.

LE BOUFFON.

Non, assurément, seigneur, bien que vous ayez la bonté d'être un de mes amis.

LE DUC.

Tu ne t'en trouveras pas plus mal : prends cet or.

LE BOUFFON.

Si ce n'était de la *duplicité*, je vous prierais de *doubler*, seigneur.

LE DUC.

Oh! tu me donnes là un mauvais conseil

LE BOUFFON.

Mettez un moment votre vertu dans votre poche, et laissez parler la chair et le sang.

LE DUC.

Allons, je consens à me rendre coupable de duplicité ; voilà une autre pièce d'or.

LE BOUFFON.

Primo, secundo, tertio, voilà un bon nombre. Un vieux proverbe dit que c'est le troisième qui paie pour tout; vous savez que le *triplex* est la mesure par excellence ; les cloches de Saint-Benoît vous le rappelleraient au besoin, seigneur ; une, deux, trois.

Il imite le carillon d'une cloche.

LE DUC.

Pour cette fois, tu ne m'escamoteras plus d'argent; si tu veux faire savoir à ta maîtresse que je l'attends pour lui parler, et me l'amener ici, peut-être éveillerai-je encore ma générosité.

LE BOUFFON.

Parbleu, seigneur, laissez dormir votre générosité jusqu'à mon retour; je pars, seigneur; toutefois n'allez pas confondre mon désir de posséder avec le péché de convoitise ; mais comme vous dites, seigneur, que votre générosité fasse un petit somme, je la réveillerai tout-à-l'heure.

LE BOUFFON *s'éloigne*.

Arrivent ANTONIO *et* DES EXEMPTS.

VIOLA.

Voilà l'homme qui est venu à mon secours.

LE DUC.

Je me rappelle fort bien sa figure ; néanmoins, la dernière fois que je la vis, la fumée de la guerre l'avait noircie comme celle de Vulcain ; il commandait un méchant navire dont le tonnage et le tirant d'eau faisaient pitié, et pourtant il donna au plus gros navire de notre flotte un si terrible abordage, que l'envie elle-même et la voix des vaincus rendirent hommage à sa gloire... De quoi s'agit-il?

PREMIER EXEMPT.

Orsino, vous voyez devant vous cet Antonio, qui captura *le Phœnix* et sa cargaison à son retour de Candie ; qui prit *le Tigre* à l'abordage, alors que votre jeune neveu Titus perdit une jambe. C'est dans les rues de cette ville, où il avait l'impudence de se montrer, et au milieu d'une querelle particulière, que nous l'avons arrêté.

VIOLA.

Seigneur, il m'a rendu service ; il a tiré l'épée pour me défendre ; mais il a fini par me tenir un étrange langage, auquel je n'ai rien compris, et qui m'a semblé l'effet de la folie.

LE DUC.

Insigne pirate! brigand des mers! quelle imprudente audace t'a livré au pouvoir de ceux qui ont acheté à des conditions si sanglantes et si chères le droit d'être tes ennemis?

ANTONIO

Orsino, noble comte, permettez que je n'accepte pas les noms que vous me donnez ; Antonio ne fut jamais ni un brigand ni un pirate, mais par des motifs légitimes, je suis, je l'avoue, l'ennemi d'Orsino. Je ne sais quel magique pouvoir m'a attiré ici ; ce jeune homme, ce modèle des ingrats, qui est à côté de vous, fut arraché par moi à la fureur des vagues écumantes. Il était perdu sans ressource, je lui donnai la vie, et j'y ajoutai mon amitié entière et sans restriction ni réserve ; c'est uniquement par affection pour lui que je me suis exposé aux dangers de cette ville ennemie ; le voyant attaqué, j'ai mis l'épée à la main pour le défendre ; en ce moment on m'a arrêté : c'est alors que pour se dispenser de partager mes périls, il a eu recours à la ruse ; il a déclaré ne me point connaître, et en un clin d'œil il m'est devenu aussi étranger que s'il ne m'avait pas vu depuis vingt ans ; il a refusé de me rendre, ma bourse que je lui avais prêtée une demi-heure à peine auparavant.

VIOLA.

Comment cela peut-il être?

LE DUC.

Quand est-il arrivé dans cette ville?

ANTONIO.

Aujourd'hui, seigneur, et depuis trois mois consécutifs, nous ne nous sommes quittés ni la nuit ni le jour.

Arrive OLIVIA, *avec sa suite.*

LE DUC.

Voici la comtesse ; maintenant le ciel marche sur la terre.—Quant à toi, tes paroles sont d'un insensé ; voilà trois mois que ce jeune homme est à mon service ; mais nous reparlerons de cela plus tard : qu'on l'éloigne.

OLIVIA, *au duc.*

Que veut de moi monseigneur? en quoi Olivia peut-elle lui être agréable? (*A Viola.*) Césario, vous ne tenez pas votre promesse.

VIOLA.

Madame...

LE DUC.

Gracieuse Olivia...

OLIVIA, *à Viola.*

Que dites-vous, Césario? (*Au duc.*) Monseigneur...

Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

BOILEAU, Art poétique. (*Note du traducteur.*)

VIOLA.

Monseigneur veut parler, mon devoir m'ordonne de me taire.

OLIVIA.

Si c'est encore le même refrain, monseigneur, il est aussi déplaisant à mon oreille que des cris discordans après une musique délicieuse.

LE DUC.

Toujours inflexible!

OLIVIA.

Toujours constante, monseigneur.

LE DUC.

Dans quoi? dans la perversité? Femme cruelle, qui avez vu mon ame apporter à vos autels ingrats et impitoyables le tribut le plus sincère qu'ait jamais offert la dévotion, que faut-il que je fasse?

OLIVIA.

Ce que votre dignité vous prescrira, seigneur.

LE DUC.

Si j'en avais le courage, pourquoi, comme le brigand d'Égypte * au moment de mourir, n'immolerais-je pas ce que j'aime? Jalousie sauvage, mais qui n'est pas sans grandeur! Mais entendez-moi; puisque vous dédaignez ma foi, et je sais en partie à qui je dois d'être privé de la place qui m'était due dans votre affection, continuez à rester ce que vous êtes, tyran au cœur de marbre; mais ce mignon que vous aimez, je le sais, et que je chéris également, j'en prends le ciel à témoin, je le déroberai à vos yeux cruels, où il règne en vainqueur, et insulte à son maître. Enfant, suis-moi, des pensées de colère m'animent; je sacrifierai l'agneau qui m'est cher pour me venger de cette colombe au cœur de vautour.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

VIOLA, *le suivant.*

Et moi, pour rendre le repos à votre ame, je subirai avec joie mille morts.

OLIVIA.

Où va Césario?

VIOLA.

Avec celui que j'aime plus que mes yeux, plus que ma vie, plus mille fois que je n'aimerai jamais une épouse; si je mens, puissances du ciel qui m'écoutez, punissez ma vie des altérations de mon amour.

OLIVIA.

Malheureuse! je suis trahie!

VIOLA.

Par qui êtes-vous trahie? de quoi avez-vous à vous plaindre?

OLIVIA.

As-tu donc perdu le souvenir de toi-même? y a-t-il donc si long-temps? (*A une personne de sa suite.*) Faites venir le saint prêtre.

Un serviteur s'éloigne.

LE DUC, *à Viola.*

Viens.

OLIVIA.

Où voulez-vous l'emmener, seigneur? Césario, mon époux, arrête!

* Il est ici question de l'Égyptien Thyamis, dont parle Hérodote. (*Note traducteur.*)

LE DUC.

Son époux!

OLIVIA.

Oui, mon époux; ose-t-il le nier?

LE DUC, *à Viola.*

Toi, son époux, malheureux?

VIOLA.

Non, seigneur, il n'en est rien.

OLIVIA.

Hélas! c'est ta crainte pusillanime qui te fait abdiquer ton caractère; ne crains rien, Césario; sois à la hauteur de ta fortune; ose être ce que tu sais que tu es, et alors tu seras l'égal de celui que tu redoutes. Oh! soyez le bien venu, mon père!

Revient LE SERVITEUR, *accompagné d'*UN PRÊTRE.

OLIVIA, *continuant.*

Mon père, les circonstances nous forcent maintenant à une révélation prématurée de ce que nous voulions tenir secret; en conséquence, je vous demande, au nom de votre caractère sacré, de dire ce qui s'est passé, à votre connaissance, entre ce jeune homme et moi.

LE PRÊTRE.

Un contrat d'éternel amour, confirmé par l'union mutuelle de vos mains, attesté par le saint contact des lèvres, fortifié par l'échange de vos anneaux *; toutes les cérémonies de cet engagement ont été scellées par mon ministère, et attestées par moi; et ma montre me dit que depuis ce moment je n'ai fait vers ma tombe que deux heures de chemin.

LE DUC, *à Viola.*

O jeune imposteur! que seras-tu donc quand le temps aura blanchi tes cheveux? Grandiras-tu en hypocrisie au point de tomber dans tes propres piéges? Adieu, tu peux la prendre; mais dirige tes pas là où toi et moi nous ne puissions plus désormais nous rencontrer.

VIOLA.

Monseigneur, je vous proteste..

OLIVIA.

Oh! ne jure pas, conserve un peu de bonne foi, quoique tu sois trop dominé par la crainte.

Arrive SIR ANDRÉ ROUGEFACE, *la tête en sang.*

SIR ANDRÉ.

Pour l'amour de Dieu, un chirurgien; qu'on en envoie un sur-le-champ à sir Tobie.

OLIVIA.

Qu'y a-t-il donc?

SIR ANDRÉ.

Il m'a fracassé la tête, et a pareillement porté un coup à sir Tobie; pour l'amour de Dieu, secourez-moi, je voudrais pour quarante livres sterling être chez moi.

OLIVIA.

Qui a fait cela, sir André?

SIR ANDRÉ.

Le page du comte, un certain Césario; nous le prenions pour un poltron; mais c'est le diable incarné!

* Dans les anciens rites de la cérémonie du mariage, l'époux recevait un anneau en même temps qu'il en donnait un. (*Note du traducteur.*)

LE DUC.

Mon page Césario?

SIR ANDRÉ.

Parbleu, le voilà! Vous m'avez brisé la tête pour rien; ce que j'ai fait, j'ai été excité à le faire par sir Tobie.

VIOLA.

Pourquoi vous adressez-vous à moi? je ne vous ai jamais fait de mal; vous avez tiré l'épée contre moi sans motif, mais je vous ai adressé des paroles de paix, et ne vous ai pas fait le moindre mal.

SIR ANDRÉ.

Si un vigoureux coup de poing à la tête ne fait pas de bien, vous m'avez fait mal; il paraît qu'à vos yeux un coup de poing à la tête n'est rien.

Arrive SIR TOBIE, *ivre, conduit par* LE BOUFFON.

SIR ANDRÉ, *continuant.*

Voilà sir Tobie qui vient en trébuchant; vous allez en entendre d'autres; mais s'il n'avait pas bu un coup de trop, il vous aurait chatouillé autrement qu'il n'a fait.

LE DUC, *à sir Tobie.*

Eh bien, chevalier, comment vous trouvez-vous?

SIR TOBIE.

Cela m'est égal, il m'a blessé, et tout est dit. (*Au bouffon.*) Sot, as-tu vu le chirurgien Richard, dis-moi, sot?

LE BOUFFON.

Oh! il est ivre mort depuis une heure; ce matin à huit heures il était déjà en train.

SIR TOBIE.

En ce cas, c'est un bélître; après un menuet et une entorse, ce que je hais le plus, c'est un ivrogne.

LE DUC.

Qu'on l'emmène. Qui les a mis en ce pitoyable état?

SIR ANDRÉ.

Je vais vous secourir, sir Tobie, car nous serons pansés ensemble.

SIR TOBIE.

Me secourir, tête d'âne, faquin, maraud! me secourir, tête de papier mâché, oison!

OLIVIA.

Qu'on le mette au lit, et qu'on panse sa blessvre.

LE BOUFFON, SIR TOBIE *et* SIR ANDRÉ *s'éloignent.*

Arrive SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN.

Je suis fâché, madame, d'avoir blessé votre parent; mais il eût été mon propre frère, que la raison et le soin de ma défense m'en auraient fait faire autant. Vous jetez sur moi un étrange regard, et par là, je vois que je vous ai offensé. Pardonnez-moi, femme charmante, ne fût-ce qu'en considération des vœux que nous avons échangés il y a si peu de temps.

LE DUC.

Même figure, même voix, même vêtement, et deux personnes; étrange illusion d'optique, où les objets tout à la fois sont et ne sont pas!

SÉBASTIEN.

O mon cher Antonio! comme les heures ont été pour moi un supplice depuis que je vous ai perdu.

ANTONIO.

Êtes-vous Sébastien?

SÉBASTIEN.

En seriez-vous donc fâché, Antonio?

ANTONIO.

Comment avez-vous fait pour vous partager? Les moitiés d'une pomme coupée en deux, ne sont pas plus jumelles que ces deux créatures. Lequel des deux est Sébastien?

OLIVIA.

Cela tient du prodige!

SÉBASTIEN, *apercevant Viola.*

Où suis-je? je n'ai jamais eu de frère; et je n'ai pas le don d'ubiquité. J'avais une sœur que l'aveugle fureur des flots a dévorée. (*A Viola.*) De grâce, quelle parenté vous unit à moi? quel est votre pays, votre nom, votre famille?

VIOLA.

Je suis de Messine; Sébastien était mon père, un Sébastien aussi était mon frère; il vous ressemblait, et c'est ainsi qu'il était vêtu lorsqu'il est descendu dans sa tombe liquide. S'il est donné aux esprits de revêtir tout à la fois les formes et les costumes, vous êtes une apparition venue pour nous effrayer.

SÉBASTIEN.

Je suis une apparition, en effet; mais j'ai revêtu les formes grossières que ma mère me donna en naissant. Comme tout le reste correspond, si vous étiez femme, mes larmes mouilleraient votre joue, et je m'écrierais: Sois trois fois la bien venue Viola, que j'ai crue noyée!

VIOLA.

Mon père avait un signe sur le front.

SÉBASTIEN.

Et le mien également.

VIOLA.

Et il mourut le jour même où Viola venait d'atteindre sa treizième année.

SÉBASTIEN.

Oh! ce souvenir est vivant dans mon ame! Il termina en effet sa carrière mortelle le jour où ma sœur eut treize ans.

VIOLA.

Si le seul obstacle qui s'oppose à notre bonheur mutuel consiste dans ce costume d'homme, dans ce vêtement usurpé, n'embrasse ta sœur que lorsque toutes les circontances de lieu, de temps, de fortune, se réuniront pour prouver que je suis Viola: à l'appui de ce que j'affirme, je te conduirai dans cette ville auprès d'un capitaine de navire chez qui sont déposés mes vêtemens de femme; sauvée par sa généreuse assistance, je suis entrée au service de ce noble comte, et depuis cette époque, tout mon temps a été employé à servir d'intermédiaire entre cette dame et lui.

SÉBASTIEN, *à Olivia.*

Ainsi donc, madame, vous avez été induite en erreur: mais dans cette erreur même la nature a suivi son instinct. Vous vouliez épouser une jeune

vierge ; vous n'aurez point été trompée dans votre attente; car l'homme que vous avez pris pour époux vous apporte un cœur vierge.

LE DUC.

Ne restez point interdite; un sang noble coule dans ses veines. S'il en est ainsi, comme tout semble l'annoncer, je veux aussi avoir ma part de ce fortuné naufrage. (*A Viola.*) Enfant, tu m'as dit mille fois que jamais tu n'aimerais une femme à l'égal de moi.

VIOLA.

Je l'ai dit et je le jure encore, et mon ame gardera ce serment aussi fidèlement que le globe de flamme conserve le feu qui sépare le jour de la nuit.

LE DUC.

Donne-moi ta main, et que je te voie sans tarder dans tes vêtemens de femme.

VIOLA.

Le capitaine qui m'a conduit sur ce rivage les a chez lui : il est maintenant en prison, pour je ne sais quelle poursuite judiciaire, intentée à la requête d'un certain Malvolio, attaché au service de madame.

OLIVIA.

Je le ferai mettre en liberté. Qu'on aille chercher Malvolio. — Mais je me rappelle maintenant qu'on dit que le pauvre homme a perdu la raison.

LE BOUFFON *revient, tenant une lettre à la main.*

OLIVIA, *continuant.*

La démence qui m'absorbait moi-même exclusivement m'avait fait oublier la sienne. (*Au bouffon.*) L'ami, comment va-t-il?

LE BOUFFON.

En vérité, madame, il tient Béelzébub à distance, aussi bien que peut le faire un homme dans sa situation : voici une lettre qu'il a écrite pour vous et que je vous aurais remise ce matin; mais on sait que les épîtres des fous ne sont point paroles d'Évangile, et peu importe en quel temps on les remette à leur adresse.

OLIVIA.

Ouvre-la et donne-nous-en lecture.

LE BOUFFON.

Attendez-vous donc à être parfaitement édifiée; car c'est le fou qui va servir d'interprète au lunatique. (*Il lit d'un ton de voix affecté.*) « Pour » Dieu, madame... »

OLIVIA.

Qu'as-tu donc? est-ce que tu es fou?

LE BOUFFON.

Non, madame; mais je lis la lettre d'un fou; si vous voulez que je la lise comme elle doit être lue, il faut me laisser prendre le ton nécessaire.

OLIVIA.

Voyons, lis-la convenablement.

LE BOUFFON.

C'est ce que je fais, madame; pour la lire convenablement, il faut la lire comme je fais. Attention donc, ma princesse, et prêtez l'oreille.

OLIVIA, *à Fabien.*

Lis-la, toi.

FABIEN, *lisant.*

« Pour Dieu, madame, vous me faites injure, » et le monde le saura : quoique vous m'ayez en» fermé dans les ténèbres, et que vous ayez » donné à votre ivrogne d'oncle tout pouvoir sur » moi, je n'en jouis pas moins de toute la pléni» tude de ma raison, tout aussi bien que vous, » madame. Je suis porteur de votre lettre, dans » laquelle vous me prescrivez la conduite que j'ai » tenue; j'en ferai usage pour me justifier et vous » confondre. Ayez de moi l'opinion qu'il vous » plaira. Je mets un instant de côté le respect » que m'impose ma position à votre égard, et ne » prends conseil que de mon injure. La victime » du traitement le plus indigne,

« MALVOLIO. »

OLIVIA.

A-t-il écrit cette lettre?

LE BOUFFON.

Oui, madame.

LE DUC.

Voilà qui ne sent pas trop la folie.

OLIVIA.

Allez le mettre en liberté, Fabien, et l'amenez ici.

FABIEN *sort.*

OLIVIA, *continuant.*

Seigneur, en attendant que toutes ces choses soient réglées, veuillez voir en moi une sœur, comme autrefois une épouse. Le même jour, si vous le permettez, couronnera ces deux unions ici chez moi, et à mes frais.

LE DUC.

Madame, je suis on ne peut plus disposé à accepter vos offres. (*A Viola.*) Toi, ton maître te donne congé; pour te récompenser des services que tu m'as rendus, services si opposés au caractère de ton sexe, et si incompatibles avec la délicatesse de tes sentimens, puisque tu m'as si longtemps appelé ton maître, voilà ma main, et sois désormais la maîtresse de ton maître.

OLIVIA, *à Viola.*

Et soyez ma sœur.

FABIEN *revient avec* MALVOLIO

LE DUC.

Est-ce là le fou en question?

OLIVIA.

Oui, seigneur, c'est lui-même. Eh bien! Malvolio?

MALVOLIO.

Madame, vous m'avez outragé, cruellement outragé!

OLIVIA.

Moi, Malvolio? Cela n'est pas.

MALVOLIO.

Cela est, madame. (*Lui présentant une lettre.*) Lisez, je vous prie, cette lettre: vous ne pouvez pas nier que ce ne soit votre écriture et votre style; d'ailleurs, voilà votre cachet; vous ne pou-

vez vous refuser à reconnaître tout cela. Expliquez-moi maintenant, au nom de l'honneur, pourquoi vous m'avez donné d'aussi évidens témoignages de faveur? pourquoi vous m'avez ordonné de me présenter à vous le sourire sur la bouche, de porter des jarretières en croix et des bas jaunes, et de prendre un ton de fierté avec sir Tobie et avec vos gens? Lorsque mu par un sentiment d'espoir et d'humble obéissance, j'ai exécuté vos ordres, expliquez-moi pourquoi vous avez souffert qu'on m'emprisonnât, qu'on me retînt dans les ténèbres d'un cachot, qu'on envoyât un prêtre me visiter, et qu'on me rendît l'objet de la mystification la plus complète dont jamais nigaud ait été victime; dites-moi pourquoi?

OLIVIA.

Hélas! Malvolio, ce n'est pas là mon écriture, bien que, je l'avoue, celle-ci y ressemble beaucoup : c'est sans nul doute l'ouvrage de Marie. Et je me rappelle maintenant que c'est elle qui m'a annoncé la première votre folie; c'est alors que vous vous êtes présenté à moi en souriant, et dans tout l'attirail que la lettre vous prescrivait. Apaisez-vous, je vous prie; vous avez été dupe d'une mystification habile; mais quand nous en connaîtrons les motifs et les auteurs, je vous constituerai plaignant et juge dans votre propre cause.

FABIEN.

Madame, daignez m'écouter, et qu'aucune mésintelligence, aucun fâcheux désaccord, ne vienne troubler la joie de cette heure fortunée qui a excité mon admiration et ma surprise. Dans cet espoir, je vous avouerai franchement que c'est moi et sir Tobie qui avons organisé ce complot contre Malvolio, pour le punir de quelques procédés incivils que nous avions à lui reprocher; Marie n'a consenti à écrire la lettre que sur les instances réitérées de sir Tobie, qui, pour la récompenser, l'a épousée. Je pense qu'en pesant impartialement les torts réciproques, on trouvera qu'en définitive les résultats de cette plaisanterie sont plus propres à provoquer le rire que la vengeance.

OLIVIA, *à Malvolio.*

Pauvre homme! comme ils vous ont mystifié!

LE BOUFFON.

Voyez-vous : « Il en est qui naissent grands, » d'autres qui le deviennent pour prix de leurs » efforts. Il en est d'autres que les grandeurs » vont chercher. » J'ai joué aussi mon rôle dans la pièce, celui d'un certain messire Topase; mais n'importe : « Au nom du ciel, fou, je ne suis pas » fou » Ah! vraiment! mais vous rappelez-vous ces paroles : « Je m'étonne que madame se plaise » à entendre un aussi insipide coquin. Si vous ne » riez avec lui, et ne vous offrez de vous-même » à ses épigrammes, sa bouche est bâillonnée : » et c'est ainsi qu'en tournant la roue du temps amène la vengeance.

MALVOLIO.

Je me vengerai de toute votre clique

Il s'éloigne.

OLIVIA.

Il a été mystifié indignement!

LE DUC.

Courez après lui, et qu'on tâche de l'apaiser! Il ne nous a encore rien dit du capitaine; quand ce point aura été éclairci, en temps convenable nous nous unirons par un lien solennel.—D'ici là, chère sœur, nous resterons ici.—Viens, Césario, car ce sera ton nom tant que tu resteras homme; mais dès que tu auras revêtu un autre costume, tu seras la souveraine d'Orsino et la reine de ses pensées.

TOUS *s'éloignent, à l'exception du Bouffon.*

LE BOUFFON *chante.*

Quand j'étais encore en jaquette,
Pluie et vent, lon lan derira,
Moi, tout me servait d'amusette,
Tout le long du jour il pleuvra

Quand je fus de taille plus forte,
Pluie et vent, lon lan derira,
Aux fripons on ferme sa porte,
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je pris femme, pauvre sire
Pluie et vent, lon lan derira,
Tout s'en alla de mal en pire,
Tout le long du jour il pleuvra.

Quand je regagnais ma couchette,
Pluie et vent, lon lan derira;
J'étais bien souvent en goguette;
Tout le long du jour il pleuvra.

Depuis long-temps la terre est née,
Pluie et vent, lon lan derira,
Mais notre pièce est terminée,
Espérons qu'elle vous plaira.

FIN DE LA DOUZIÈME NUIT.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, nº 46, au Marais.

MESURE POUR MESURE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGÉLO, gouverneur de Vienne en l'absence du duc.
ESCALUS, vieux seigneur, collègue d'Angélo dans le gouvernement.
CLAUDIO, jeune gentilhomme, frère d'Isabelle.
LUCIO, jeune libertin.
DEUX BOURGEOIS.
VARRIUS, gentilhomme de la suite du duc.
LE PRÉVOT ou CONCIERGE de la prison.
THOMAS, } moines.
PIERRE, }
UN JUGE.

PERSONNAGES.

LECOUDE, constable niais.
L'ÉCUME, jeune fou.
LE BOUFFON, au service de Mme Laruine.
ABHORSON, exécuteur des hautes-œuvres.
BERNARDIN, prisonnier abruti.
ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angelo.
JULIETTE, amante de Claudio.
FRANCISCA, religieuse.
Mme LARUINE, entremetteuse.
SEIGNEURS, BOURGEOIS, GARDES, EXEMPTS, DOMESTIQUES.

La scène est à Vienne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, ESCALUS, *plusieurs* SEIGNEURS, *et quelques* DOMESTIQUES *de la suite du duc.*

LE DUC.

Escalus!

ESCALUS.

Seigneur.

LE DUC.

Il y aurait de ma part vaine affectation de paroles à vouloir expliquer les principes du gouvernement à un homme dont je sais que la science excède, sous ce rapport, tous les conseils que je pourrais lui donner: il ne me reste donc qu'à me reposer sur votre capacité et votre mérite, et à les laisser agir. La nature de nos peuples, les institutions de notre cité, et l'administration de

la justice, ce sont là des choses dont nul ne posséda jamais mieux que vous la pratique et la théorie : voilà votre commission, à laquelle vous voudrez bien vous conformer ponctuellement. (*Aux personnes de sa suite.*) Qu'on aille chercher Angélo.

UN DOMESTIQUE *sort.*

LE DUC, *continuant.*

Comment croyez-vous qu'il occupera notre place? car vous savez que nous l'avons choisi avec une sollicitude toute particulière, pour nous remplacer dans notre absence ; que nous l'avons investi des terreurs du pouvoir, revêtu de notre amour, et conféré à sa lieutenance tous les attributs de notre autorité : qu'en pensez-vous?

ESCALUS.

Si quelqu'un à Vienne méritait un témoignage aussi ample de confiance et d'estime, c'était le seigneur Angélo.

Entre ANGÉLO.

LE DUC.

Le voilà qui vient.

ANGÉLO.

Toujours obéissant à la volonté de votre altesse, je viens savoir quel est votre bon plaisir.

LE DUC.

Votre conduite a un caractère qui permet à l'observateur d'y lire toute l'histoire de votre vie ; vous et vos qualités, vous ne vous appartenez pas tellement en propre que vous ayez le droit de vous concentrer dans vos vertus, et vos vertus en vous. Le ciel fait de nous ce que nous faisons des flâmbeaux, que nous n'allumons pas pour eux-mêmes : car si nos vertus ne se répandaient pas hors de nous, ce serait comme si nous ne les avions pas : les grands génies ont été créés pour accomplir de grandes choses. La nature est une divinité économe ; quand elle prête une parcelle quelconque de ses attributs, outre les remerciemens de son débiteur, elle veut obtenir des profits. Mais je parle à un homme qui sait tout cela aussi bien que moi : écoutez-moi donc, Angélo ; en notre absence, soyez en tout comme nous-même. Je délègue à vos lèvres le droit de prononcer des sentences de mort, et à votre cœur celui de pardonner. Le vieil Escalus, quoique nommé le premier, vous sera subordonné. Prenez votre commission.

ANGÉLO.

Permettez, seigneur, qu'il ait été fait de mon métal une plus longue expérience, avant qu'on y frappe une si noble et si glorieuse empreinte.

LE DUC.

Plus d'excuses ; dans le choix que nous faisons de vous, nous avons procédé avec maturité et réflexion ; acceptez donc les honneurs qui vous sont délégués. Mon départ est tellement pressé que je m'abstiens de traiter plusieurs questions d'une haute importance. Nous vous écrirons de nos nouvelles, selon le besoin des circonstances, et nous comptons que vous nous tiendrez au courant de ce qui pourra vous arriver ici. Sur ce, portez-vous bien ; je vous laisse tous deux à l'heureux accomplissement des devoirs de votre charge.

ANGÉLO.

Souffrez, seigneur, que nous vous conduisions jusqu'à une certaine distance.

LE DUC.

Le temps qui me presse ne le permet pas ; vous pouvez, en vérité, vous dispenser, à cet égard, de tout scrupule ; vous êtes les dépositaires de toute ma puissance ; vous réglerez selon les lumières de votre conscience l'exécution et l'interprétation des lois. Donnez-moi tous deux la main ; je partirai incognito : j'aime le peuple ; mais je n'aime pas à me donner en spectacle à ses yeux, tout en les approuvant fort, je ne goûte que médiocrement le bruit de ses applaudissemens et la véhémence de ses *vivats*, et je ne crois pas qu'aucun homme censé doive s'y plaire. Encore une fois, adieu.

ANGÉLO.

Que le ciel fasse prospérer vos desseins.

ESCALUS.

Qu'il vous conduise et vous ramène heureux.

LE DUC.

Je vous remercie : adieu.

Il sort.

ESCALUS.

Veuillez, je vous prie, me permettre de conférer librement avec vous ; il me tarde de connaître à fond les devoirs de ma charge : un pouvoir m'est confié, mais j'en ignore l'étendue et la nature.

ANGÉLO.

Il en est de même de moi... Retirons-nous ensemble, et nous aurons bientôt éclairci ce point.

ESCALUS.

Je suis aux ordres de votre excellence.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une rue.

Arrivent LUCIO *et* DEUX BOURGEOIS.

LUCIO.

Si le duc et les autres ducs n'entrent pas en composition avec le roi de Hongrie, voyez-vous, tous les ducs tomberont sur le roi.

PREMIER BOURGEOIS.

Le ciel veuille nous accorder la paix, mais non celle du roi de Hongrie !

DEUXIEME BOURGEOIS.

Ainsi soit-il !

LUCIO.

Vous concluez comme ce pieux pirate qui avait à son bord les dix commandemens ; seulement il en avait effacé un.

DEUXIEME BOURGEOIS.

Tu ne deroberas pas?

LUCIO.

C'est précisément celui-là qu'il avait éliminé.

PREMIER BOURGEOIS.

Ce commandement-là prohibait les fonctions du

capitaine et de tout son équipage; c'était pour dérober qu'ils mettaient en mer: quel est parmi nous le soldat qui, dans le *benedicite*, trouve de son goût le passage où l'on prie pour la paix.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je n'ai jamais vu aucun soldat à qui ce passage ait déplu.

LUCIO.

Je vous crois, car vous ne vous êtes jamais trouvé là où l'on disait le *benedicite*.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Non? une douzaine de fois au moins.

PREMIER BOURGEOIS.

Sur quelle gamme?

LUCIO.

N'importe dans quel rhythme et dans quelle langue.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et dans quelle religion, sans doute?

LUCIO.

Et pourquoi pas? le *benedicite* est le *benedicite*, les grâces sont les grâces, en dépit de toutes les controverses. Par exemple, vous, il n'y a pas de grâce au monde qui empêche que vous soyez un franc vaurien.

PREMIER BOURGEOIS.

Fort bien, nous sommes de la même étoffe.

LUCIO.

D'accord; comme la lisière et le velours; vous êtes la lisière...

PREMIER BOURGEOIS.

Et vous êtes le velours, cela va sans dire.

LUCIO.

Parbleu, voilà madame Laruine.

Entre Mme LARUINE.

PREMIER BOURGEOIS.

Eh bien! comment va? quelle est celle de vos hanches qui a la sciatique la plus aiguë?

Mme LARUINE.

Allons, allons; on vient d'arrêter là-bas et l'on conduit en prison un homme qui en valait cinq mille comme vous.

PREMIER BOURGEOIS.

Qui est-ce, je vous prie?

Mme LARUINE.

C'est Claudio, le seigneur Claudio.

PREMIER BOURGEOIS.

Claudio en prison? cela n'est pas.

Mme LARUINE.

Et moi, je sais que cela est: je l'ai vu arrêter, je l'ai vu emmener; il y a plus c'est que dans trois jours sa tête doit sauter.

LUCIO.

Mais trêve de plaisanteries; êtes-vous bien sûre de ce que vous dites?

Mme LARUINE.

Je n'en suis que trop sûre; c'est pour avoir fait un enfant à mademoiselle Juliette.

LUCIO.

Je commence à le croire, il devait venir me trouver il y a deux heures, et il était toujours exact à tenir sa promesse.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Du reste, cela s'accorde assez avec ce que nous disions tantôt.

PREMIER BOURGEOIS.

Cela s'accorde surtout avec la proclamation

LUCIO.

Partons; allons savoir qui en est.

LUCIO *et les* DEUX BOURGEOIS *s'éloignent.*

Mme LARUINE.

Ainsi, la guerre, la fièvre, la potence, la misère, m'enlèvent successivement tous mes chalands... Eh bien! quelles nouvelles?

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Il y a là-bas un homme qu'on mène en prison.

Mme LARUINE.

Bien; qu'a-t-il fait?

LE BOUFFON.

Quelque chose à une femme.

Mme LARUINE.

Mais quel est son délit?

LE BOUFFON.

D'avoir pêché dans la rivière d'autrui.

Mme LARUINE.

A-t-il fait un enfant à quelque jeune fille?

LE BOUFFON.

Non; mais il a transformé une fille en femme. Avez-vous entendu parler de la proclamation?

Mme LARUINE.

De quelle proclamation?

LE BOUFFON.

Dans les faubourgs de Vienne toutes les maisons d'une certaine espèce vont être abattues.

Mme LARUINE.

Et que deviendront celles de la ville?

LE BOUFFON.

On les laissera debout, pour en conserver la graine; elles auraient été pareillement abattues, sans un sage bourgeois qui a parlé en leur faveur.

Mme LARUINE.

Quoi! toutes nos maisons dans les faubourgs vont être rasées?

LE BOUFFON.

Jusqu'aux fondemens, ma chère.

Mme LARUINE.

Voilà, j'espère, un changement dans la chose publique! Que vais-je devenir?

LE BOUFFON.

Allons, ne craignez rien; les bons avocats ne manquent jamais de clientelle; en changeant de domicile vous n'avez pas besoin de changer d'état; je continuerai à être votre sommelier. Courage: on aura pitié de vous; vous qui avez blanchi au service, on aura pour vous des considérations.

Mme LARUINE.

Qu'avons-nous à faire ici, Thomas? éloignons-nous.

LE BOUFFON.

Voici venir le seigneur Claudio, que le prévôt conduit en prison; mademoiselle Juliette l'accompagne.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Une rue.

Arrivent d'un côté LE PRÉVOT, CLAUDIO, JULIETTE *et des* EXEMPTS; *de l'autre*, LUCIO *et* DEUX CITOYENS.

CLAUDIO.

L'ami, pourquoi me donnez-vous ainsi en spectacle au public? Conduisez-moi en prison, conformément à mon mandat.

LE PRÉVÔT.

C'est sans mauvaise intention que j'en agis ainsi, mais par l'ordre formel d'Angélo.

CLAUDIO.

Ainsi l'Autorité, ce demi-dieu de la terre, nous fait payer arbitrairement notre délit. C'est comme la parole de Dieu; elle tombe à son gré sur celui-ci et non sur celui-là; en fin de compte, elle est toujours juste.

LUCIO.

Eh bien! Claudio, d'où vient cette contrainte exercée sur vous?

CLAUDIO.

De trop de liberté, mon cher Lucio, de trop de liberté. L'excès amène le jeûne, et toute liberté dont on abuse aboutit à la servitude Semblables aux rats, qui dévorent avidement l'arsenic, il est dans notre nature de poursuivre un bien fatal dont nous avons soif, et après avoir bu, nous mourons.

LUCIO.

Si je savais parler aussi sensément entre les mains de la justice, j'enverrais quérir certains de mes créanciers; et pourtant, à dire vrai, j'aime autant déraisonner libre que moraliser en prison. Quel est votre délit, Claudio?

CLAUDIO.

Ce serait en commettre un que de le nommer.

LUCIO.

Quoi donc? Est-ce l'homicide?

CLAUDIO.

Non.

LUCIO.

La paillardise?

CLAUDIO.

Vous pouvez lui donner ce nom.

LE PREVÔT.

Marchons, jeune homme, marchons.

CLAUDIO *au prévôt*.

Ami, encore un instant. (*A Lucio.*) Lucio, j'ai un mot à vous dire.

Il le prend à part.

LUCIO

Cent, s'il peut en résulter quelque bien pour vous. Est-il vrai qu'on poursuive avec tant de rigueur la paillardise?

CLAUDIO.

Voici ma position. En vertu d'une convention réciproque et loyale, j'ai obtenu possession du lit de Juliette; vous connaissez cette dame : elle est complètement ma femme; il ne manque à notre union que la publicité et l'accomplissement des cérémonies extérieures : nous nous en sommes abstenus en considération d'une dot, restée encore dans les coffres de ses amis, auxquels nous avons cru devoir cacher notre amour jusqu'à ce que le temps nous les ait conciliés. Mais il arrive que la personne de Juliette porte le témoignage trop irrécusable de notre mutuelle ardeur.

LUCIO.

Elle est enceinte, peut-être?

CLAUDIO.

Oui; malheureusement. Le lieutenant qui a remplacé le duc, soit que la nouveauté de ses fonctions ait égaré son jugement; soit que l'état soit un cheval monté par le gouvernant, qui, à peine assis en selle, lui fait sentir l'éperon afin de lui faire savoir qu'il sait commander; soit que la tyrannie soit inhérente à cette haute place, ou à celui qui l'occupe; toujours est-il que le nouveau gouvernant a fait revivre toutes ces vieilles lois pénales, qui étaient restées comme des armures rouillées suspendues à la muraille, en sorte que dix-neuf soleils avaient passé sur elles sans qu'on en fît usage; le voilà qui, pour faire parler de lui, ressuscite pour moi et m'applique ces lois assoupies et tombées en désuétude. Assurément, ce ne peut être que pour faire parler de lui.

LUCIO.

Je n'en doute pas; et votre tête tient si peu solidement sur vos épaules, qu'il suffirait pour la faire tomber du soupir d'une jeune fille amoureuse. Envoyez quelqu'un auprès du duc, et appelez-en à lui.

CLAUDIO.

C'est ce que j'ai fait; mais on ne peut le trouver. Je vous en prie, Lucio, rendez-moi un service. Aujourd'hui ma sœur doit entrer au couvent et y commencer son noviciat : faites-lui connaître le danger de ma position; priez-la, de ma part, de se concilier les amis du rigide ministre; qu'elle-même fasse des démarches auprès de lui : je fonde là-dessus un grand espoir; car il y a dans la jeunesse un touchant et muet langage, auquel les hommes se laissent émouvoir; en outre, ma sœur ne manque pas d'habileté quand elle veut employer le raisonnement et la parole, et elle possède l'art de persuader.

LUCIO.

Puisse-t-elle y réussir, autant pour l'encouragement de nos pareils, qui sans cela seraient victimes d'une énorme injustice, que dans l'intérêt de votre propre vie, que je serais fâché de vous voir perdre sottement à ce jeu. Je vais la trouver.

CLAUDIO.

Je vous remercie, mon cher Lucio

LUCIO.

Dans deux heures, —

CLAUDIO.

Allons, exempts, marchons

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

L'intérieur d'un monastère.

Entrent LE DUC *et* LE MOINE THOMAS.

LE DUC.

Non, mon père ; écartez cette pensée ; ne croyez pas que les traits débiles de l'amour puissent percer un cœur fort : si je vous demande un asile secret, c'est par des motifs d'une nature plus sérieuse et plus grave que les vaines préoccupations de la bouillante jeunesse.

LE MOINE.

Votre altesse peut-elle les dire?

LE DUC.

Mon père, nul mieux que vous ne sait combien j'ai toujours aimé la retraite, et combien j'attache peu de prix à fréquenter ces sociétés brillantes, rendez-vous de la jeunesse, de l'opulence et d'un luxe insensé. J'ai remis entre les mains d'Angélo, homme rigide et d'une inflexible abstinence, mon pouvoir absolu et mon autorité dans Vienne ; il me suppose parti pour la Pologne ; car c'est le bruit que j'ai fait courir, et le public le croit. Maintenant, mon père, vous me demanderez pourquoi j'en agis ainsi?

LE MOINE.

Je l'apprendrais avec plaisir, seigneur.

LE DUC.

Nous avons des pénalités sévères et des lois acerbes, freins indispensables pour dompter de rétifs coursiers ; depuis quatorze ans ces lois sommeillent, semblables au lion devenu vieux qui reste dans sa caverne et ne va plus chercher sa proie. Vous avez vu de ces pères indulgens qui suspendent à la muraille les redoutables brins de bouleau, comme une menace toujours présente aux yeux de leurs enfans ; c'est un épouvantail dont on ne fait point usage, et qui finit par devenir un objet de moquerie plutôt que de crainte. Il en est de même de nos lois : n'étant pas appliquées, elles sont mortes par le fait ; la licence donne des chiquenaudes à la justice, l'enfant bat sa nourrice, et c'en est fait de l'ordre et de la décence.

LE MOINE.

Il dépendait de votre altesse de délier les mains à la justice quand vous l'estimiez convenable ; et elle eût paru plus redoutable dans vous que dans le seigneur Angélo.

LE DUC.

Trop redoutable peut-être. Car c'est ma faute si le peuple s'est donné carrière, et il y aurait tyrannie à moi de le frapper et de le punir pour des transgressions que j'ai autorisées ; car nous autorisons le mal quand nous le tolérons au lieu de le punir. J'ai donc, mon père, délégué cette tâche à Angélo. A l'abri de mon nom, il pourra frapper le mal dans sa racine, sans que mon caractère, qui ne sera point en vue, soit en butte à la censure. Pour voir de mes propres yeux son administration, je veux, revêtu de l'habit de votre ordre, visiter à la fois le prince et les sujets : veuillez donc me fournir le costume nécessaire, et m'enseigner ce que je dois faire afin de passer pour un véritable moine. Plus tard je vous expliquerai à loisir les autres motifs qui me font agir. Qu'il vous suffise maintenant de savoir que le seigneur Angélo est austère ; qu'il est en garde contre l'envie ; que c'est à peine s'il convient que son sang coule, et que le pain est plus de son goût que la pierre : s'il est vrai que le pouvoir change l'homme, nous verrons ce que sont nos hypocrites.

Ils sortent.

SCÈNE V.

L'intérieur d'un couvent.

Entrent ISABELLE *et* FRANCISCA.

ISABELLE.

Sont-ce là tous vos priviléges, à vous autres religieuses ?

FRANCISCA.

Ne sont-ils pas assez grands?

ISABELLE.

Oui, certes ; je n'en désire pas davantage ; si je regrette quelque chose, c'est qu'une règle plus sévère ne soit pas imposée à la communauté des sœurs de Sainte-Claire.

LUCIO, *appelant en dehors*.

Holà ! paix en ce lieu !

ISABELLE.

Qui appelle?

FRANCISCA.

C'est une voix d'homme : ma chère Isabelle, ouvrez-lui et sachez ce qu'il veut ; cela vous est permis ; à moi, non ; vous n'avez point encore prononcé vos vœux : lorsque vous l'aurez fait, vous ne pourrez parler à des hommes qu'en présence de la supérieure ; alors, si vous leur parlez, il vous faudra cacher votre visage, ou si vous le leur montrez, vous ne pourrez leur parler. Il appelle de nouveau ; répondez-lui, je vous prie.

ISABELLE.

Paix et félicité ! Qui appelle?

Entre LUCIO.

LUCIO.

Salut, vierge, si vous l'êtes, comme vos joues roses le proclament ! Pourriez-vous me conduire en présence d'Isabelle, une des novices de ce couvent, et la sœur de l'infortuné Claudio ?

ISABELLE.

L'infortuné Claudio ! Pourquoi infortuné ? Je

vous le demande avec d'autant plus de raison que je suis Isabelle, sa sœur.

LUCIO.

Fille douce et charmante, votre frère vous salue; pour ne pas vous faire languir, je vous dirai qu'il est en prison.

ISABELLE.

Malheureuse que je suis!... Pourquoi?

LUCIO.

Pour un délit pour lequel, si j'étais son juge, je ne le punirais que par des remerciemens : il a fait un enfant à sa maitresse.

ISABELLE.

C'est un conte que vous me faites là.

LUCIO.

Ce que je vous dis est vrai : bien que ce soit mon péché familier que de papillonner autour des belles, et de leur conter fleurette, sans penser un mot de ce que je leur dis, je ne voudrais pas en agir ainsi avec toutes les jeunes filles indistinctement : je vous considère comme une créature céleste et sacrée, comme un esprit immortel par votre renoncement au monde, et je me crois obligé de vous parler avec sincérité comme à une sainte.

ISABELLE.

Vous blasphémez les justes en vous moquant de moi.

LUCIO.

Ne le croyez pas; voici les faits en deux mots : votre frère et son amante se sont unis par un embrassement; de même qu'en mangeant l'estomac se remplit, de même qu'à l'époque de la floraison la terre ensemencée porte une abondante récolte; c'est ainsi que fécondée par lui, l'aspect de sa personne atteste le travail d'une heureuse culture.

ISABELLE.

Une femme est enceinte de lui... ma cousine Juliette?

LUCIO.

Est-elle votre cousine?

ISABELLE.

Ma cousine d'adoption, selon l'usage des jeunes écolières, qui changent leurs noms et s'adoptent par amitié.

LUCIO.

C'est elle-même.

ISABELLE.

Oh! qu'il l'épouse!

LUCIO.

Voilà la difficulté. Le duc, on ne sait pourquoi, est parti d'ici; j'étais du nombre de ceux que ses promesses tenaient dans l'expectative; mais nous savons par ceux qui sont dans le secret des affaires, que les bruits qu'il laissait s'accréditer étaient à une distance infinie de ses vrais desseins. A sa place, et investi de toute son autorité, gouverne le seigneur Angélo; le sang de cet homme n'est que de l'eau de neige; il n'a jamais ressenti l'aiguillon et le mouvement des sens, mais il réprime les penchans de la chair au profit de l'esprit par l'étude et le jeûne. Afin d'intimider l'abus et la licence qui depuis long-temps ont circulé en présence de l'effroyable loi, comme des souris entre les pattes du lion, il a exhumé un édit rigoureux. Selon ses dispositions pénales, votre frère a encouru la peine capitale; il l'a fait arrêter; il prétend lui appliquer la loi dans toute sa rigueur, et faire de lui un exemple. Tout espoir est perdu, à moins que vous n'ayez le talent de fléchir Angélo par votre touchante intercession; et c'est pour ce motif que votre malheureux frère m'envoie auprès de vous.

ISABELLE.

En veut-il donc à sa vie?

LUCIO.

Il l'a déjà condamné, et l'on m'a assuré que déjà le prévôt a reçu les ordres nécessaires pour son exécution.

ISABELLE.

Hélas! moi, faible fille, que puis-je faire pour lui?

LUCIO.

Faites l'essai du pouvoir que vous possédez.

ISABELLE.

Mon pouvoir!... hélas! je doute...

LUCIO.

Nos doutes sont des traîtres, et nous font perdre le bien que nous pourrions obtenir, en nous ôtant le courage de le tenter. Allez trouver le seigneur Angélo; qu'il apprenne par vous que les hommes ne refusent rien à la beauté qui implore, mais que lorsqu'elle s'agenouille et pleure, ses demandes deviennent les leurs, comme si elles leur étaient personnelles.

ISABELLE.

Je verrai ce que je puis faire.

LUCIO.

Mais hâtez-vous.

ISABELLE.

Je vais sur-le-champ m'en occuper; je ne prendrai que le temps d'aller donner connaissance de cette affaire à la supérieure. Je vous rends d'humbles actions de grâce; recommandez-moi à mon frère; dès ce soir, je lui ferai savoir le résultat de ma démarche.

LUCIO.

Je prends congé de vous.

ISABELLE.

Recevez mes adieux.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME.

Une salle dans la maison d'Angélo.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent ANGÉLO, ESCALUS, UN JUGE, LE PRÉVOT, DES OFFICIERS DE JUSTICE, *et diverses personnes de la suite d'Angélo.*

ANGÉLO.

Nous ne devons pas faire de la loi un vain épouvantail, mis là pour effrayer les oiseaux de proie, qui, lui voyant toujours la même forme, s'y accoutument si bien, qu'au lieu d'en avoir peur ils viennent s'y percher.

ESCALUS.

Sans doute; mais nous pouvons être rigoureux, et néanmoins nous borner à pratiquer une légère incision, au lieu d'assommer et de frapper à mort. Hélas! ce jeune homme, que je voudrais sauver, avait un noble père; j'en fais juge votre excellence. Je sais que vous êtes d'une vertu rigide; toutefois, si dans le cours de vos propres affections le temps avait concouru avec le lieu, et le lieu avec vos désirs, ou si l'action de votre sang avait atteint le degré d'énergie nécessaire à l'accomplissement de votre projet, ne vous serait-il pas, une fois au moins dans votre vie, arrivé de faillir comme celui que vous condamnez aujourd'hui, et d'encourir les rigueurs de la loi?

ANGÉLO.

C'est une chose que d'être tenté, Escalus, et une autre que de succomber. Je ne nie pas que dans le jury qui prononce sur la vie d'un prisonnier, il ne puisse se trouver sur les douze un ou deux voleurs plus coupables que celui qu'ils sont appelés à juger! la justice saisit le crime là où elle le découvre; que des voleurs jugent d'autres voleurs, c'est ce que la justice doit ignorer. Il est clair que trouvant un joyau, nous nous baissons et le ramassons, parce que nous le voyons; mais ce que nous ne voyons pas, nous le foulons aux pieds et n'y pensons pas. Ne cherchez point à atténuer son délit, en me disant que j'aurais pu en commettre de semblables; ah! plutôt, moi qui le condamne, si jamais je me rends coupable comme lui, que ma mort soit prononcée à mon propre tribunal, et que rien de partial n'intervienne. Seigneur, il faut qu'il meure.

ESCALUS.

Qu'il en soit comme votre sagesse l'aura décidé.

ANGÉLO.

Où est le prévôt?

LE PRÉVÔT.

Me voici, aux ordres de votre excellence

ANGELO.

Veillez à ce que Claudio soit exécuté demain matin à neuf heures. Qu'on lui donne un confesseur, et qu'il se prépare; car il touche au terme de son pèlerinage.

LE PRÉVÔT *sort.*

ESCALUS.

Allons, que le ciel lui pardonne, et nous pardonne à tous tant que nous sommes! Les uns s'élèvent par le crime, d'autres tombent par la vertu: il en est qui traversent sains et saufs la forêt des vices sans porter la peine d'aucun; il en est d'autres qui sont condamnés pour une faute unique.

Entrent LECOUDE, L'ÉCUME, LE BOUFFON, DES EXEMPTS, *etc.*

LECOUDE.

Allons, qu'on les emmène; si ce sont d'honnêtes gens dans la société que ceux qui usent de toutes sortes d'abus, dans les maisons publiques, je ne connais plus de lois. Qu'on les emmène.

ANGÉLO.

Eh bien, l'ami, quel est votre nom, et de quoi s'agit-il?

LECOUDE.

Avec la permission de votre excellence, je suis l'humble constable du duc, et je me nomme Lecoude; je m'appuie sur la justice, seigneur, et j'amène ici devant votre excellence deux notables bienfaiteurs.

ANGÉLO.

Des bienfaiteurs, bon! Quelle sorte de bienfaiteurs sont-ils? Ne seraient-ce pas des malfaiteurs?

LECOUDE.

Avec la permission de votre excellence, je ne sais pas trop ce qu'ils sont; mais ce dont je suis sûr, c'est que ce sont des scélérats, dénués de toutes les profanations que les bons chrétiens doivent avoir.

ESCALUS.

Voilà un exposé des plus clairs, et un constable bien sensé.

ANGÉLO.

Allons, quelles sont leurs qualités? Lecoude est votre nom? Pourquoi ne parlez-vous pas, Lecoude?

LE BOUFFON.

Cela ne lui est pas possible, seigneur; la manche de son esprit est percée au coude.

ANGÉLO.

Qui êtes-vous?

LECOUDE.

Lui, seigneur? c'est un garçon sommelier, un souteneur de mauvais lieu, au service d'une femme de mauvaise vie, dont la maison, à ce qu'on dit, a été démolie dans les faubourgs; maintenant elle

se donne pour tenir une serre chaude, ce qui, je pense, est un fort mauvais lieu encore.

ESCALUS.

Comment le savez-vous ?

LECOUDE.

Seigneur, ma femme, que je déteste*, à la face du ciel et de votre excellence...

ESCALUS.

Qui, votre femme ?

LECOUDE.

Oui, seigneur, ma femme, qui, grâce à Dieu, est une honnête femme.

ESCALUS.

Et c'est pour cela que vous la détestez?

LECOUDE.

Oui, seigneur, je déteste et ma femme et moi-même, que la maison en question, si ce n'est pas un mauvais lieu, tant pis pour celle qui la tient, car c'est une maison fort sale.

ESCALUS.

Comment savez-vous cela, constable?

LECOUDE.

Parbleu, je le sais par ma femme, qui, si elle eût été une femme adonnée à la chair, aurait peut-être été accusée de fornication, d'adultère, et de toute espèce d'impuretés.

ESCALUS.

Par le fait de cette femme ?

LECOUDE.

Oui, par le fait de madame Laruine ; mais elle a craché au visage de l'homme, et lui a tenu tête.

LE BOUFFON.

Seigneur, avec la permission de votre excellence, cela n'est pas.

LECOUDE.

Prouve-le devant ces mécréans, prouve-le, homme honorable.

ESCALUS, *à Angélo.*

Entendez-vous comme il intervertit les mots?

LE BOUFFON.

Seigneur, sa femme était enceinte lorsqu'elle est entrée chez nous; il lui prit une envie, sauf le respect de votre excellence, de manger des pruneaux cuits. Or, seigneur, nous n'en avions que deux qui alors, et il y a long-temps de cela, étaient placés comme qui dirait dans un plat à fruit, un plat pouvant valoir trois pences; vos excellences ont vu sans doute de ces sortes de plats ; ils ne sont pas en porcelaine, mais ce sont néanmoins de fort bons plats.

ESCALUS.

Allez toujours, peu importe le plat.

LE BOUFFON.

Effectivement, seigneur, cela n'importe pas le moins du monde, vous avez parfaitement raison ; mais venons au fait. Comme je disais donc, madame Lecoude étant enceinte, fort avancée dans sa grossesse, avait envie de manger des pruneaux; et, comme je le disais, il n'y en avait que deux dans le plat, monsieur l'Écume ici présent, en propre original, ayant, comme je l'ai dit, mangé le reste, pour lesquels, comme je l'ai dit, il avait payé un prix fort honnête; car, comme vous le savez, monsieur l'Écume, je n'ai pas pu vous rendre trois pences.

L'ÉCUME.

C'est vrai

LE BOUFFON.

Fort bien ! vous étiez alors, si vous vous le rappelez, occupé à casser les noyaux des pruneaux susdits.

L'ÉCUME.

Effectivement.

LE BOUFFON.

Fort bien ! je vous disais, si vous vous le rappelez, qu'un tel et un tel ne guériraient jamais de la maladie que vous savez, à moins de s'imposer un régime sévère, comme je vous disais.

L'ÉCUME.

Tout cela est vrai.

LE BOUFFON.

Alors donc, fort bien !

ESCALUS.

Allons, vous êtes un sot ennuyeux ; arrivez au fait. Qu'a-t-on fait à la femme de Lecoude dont il ait sujet de se plaindre? Venez à ce qu'on lui a fait.

LE BOUFFON.

Seigneur, votre excellence ne peut encore en venir là.

ESCALUS.

Ce n'est pas non plus mon intention.

LE BOUFFON.

Mais, seigneur, vous y viendrez, avec la permission de votre excellence : et, je vous en supplie, seigneur, regardez monsieur l'Écume, c'est un homme de quatre-vingts livres sterling de revenu, dont le père est mort à la Toussaint ; n'est-ce pas, à la Toussaint, monsieur l'Écume?

L'ÉCUME.

La veille de la Toussaint.

LE BOUFFON.

Fort bien ! en voilà, j'espère, des vérités ! Il était donc, comme je disais, seigneur, assis sur une chaise basse; c'était dans la chambre dite *de la grappe de raisins*, que vous préférez à toute autre, n'est-il pas vrai?

L'ÉCUME.

Je la préfère, parce que c'est une chambre ouverte et bonne pour l'hiver.

LE BOUFFON.

Fort bien donc ! en voilà, j'espère, des vérités!

ANGELO.

Cela va durer autant qu'une nuit de Russie, à l'époque de l'année où les nuits y sont les plus longues. Je vais me retirer et vous laisser entendre la cause, espérant que vous y trouverez cause suffisante pour les fustiger tous.

ESCALUS.

Je le crois. Salut à votre excellence!

ANGELO *sort.*

* Il veut dire que *j'atteste*. (*Note du traducteur.*)

ESCALUS, *continuant.*

Allons, poursuivez; qu'a-t-on fait à la femme de Lecoude, encore une fois ?

LE BOUFFON.

Une fois, seigneur? on ne lui a rien fait une fois.

LECOUDE.

Je vous en conjure, seigneur; demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE BOUFFON.

Je supplie votre excellence de me le demander.

ESCALUS.

Eh bien ! qu'est-ce que cet homme lui a fait?

LE BOUFFON.

Je vous en prie, seigneur, regardez le visage de cet homme. — Mon cher monsieur l'Écume, veuillez regarder son excellence ; c'est dans un but utile. —Votre excellence a-t-elle examiné attentivement son visage?

ESCALUS.

Oui.

LE BOUFFON.

Je vous en prie, considérez-le bien.

ESCALUS.

C'est bien.

LE BOUFFON.

Votre excellence voit-elle dans son visage quelque chose de coupable?

ESCALUS.

Non, certes!

LE BOUFFON.

Je suis prêt à jurer sur la Bible que ce qu'il y a de pire en lui, c'est sa figure; fort bien donc! si sa figure est ce qu'il y a de pire en lui, comment aurait-il pu faire le moindre tort à la femme du constable? je le demande à votre excellence.

ESCALUS.

Il a raison, constable, que dites-vous à cela?

LECOUDE.

D'abord, permettez-moi de vous dire que cette maison est une maison suspecte, ensuite que ce drôle est un drôle suspect, enfin que sa maitresse est une femme suspecte.

LE BOUFFON.

Sur ma parole, seigneur, sa femme est une personne plus suspecte qu'aucun de nous.

LECOUDE.

Valet, tu mens; tu mens, valet maudit : le temps est encore à venir où elle ait jamais été suspectée avec homme, femme ou enfant quelconque.

LE BOUFFON.

Seigneur, elle a été suspectée avec lui avant qu'il l'épousât.

ESCALUS.

Qui dit vrai ici, du constable ou du fou?

LECOUDE.

O mécréant! ô valet! ô cannibale pervers! Moi, suspecté avec elle avant de l'épouser ! Si jamais j'ai été suspecté avec elle ou elle avec moi, je veux ne plus être aux yeux de votre excellence l'humble constable du duc. Prouve ton dire, cannibale pervers, ou je t'intente une action en voies de fait.

ESCALUS.

S'il vous donnait un coup de poing, vous pourriez aussi lui intenter une action en calomnie.

LECOUDE.

Parbleu, je remercie votre excellence de cet avis. Que votre excellence veut-elle que je fasse de ce mécréant?

ESCALUS.

A vrai dire, constable, comme il y a en lui des méfaits que vous ne seriez pas fâché de découvrir si vous le pouviez, qu'il continue à vivre ainsi que par le passé, jusqu'à ce que vous ayez constaté en quoi ces méfaits consistent.

LECOUDE.

Parbleu, je remercie votre excellence. — Tu vois maintenant, coquin, ce que tu t'es attiré; tu es condamné à continuer, valet, à continuer.

ESCALUS, *à l'Écume.*

Où êtes-vous né, l'ami?

L'ÉCUME.

Ici, à Vienne, seigneur.

ESCALUS.

Jouissez-vous d'un revenu de quatre-vingts livres sterling?

L'ÉCUME.

Oui, seigneur, avec la permission de votre excellence.

ESCALUS.

C'est bien ! (*Au bouffon.*) Vous, quel est votre état?

LE BOUFFON

Je suis garçon sommelier, le garçon sommelier d'une pauvre veuve.

ESCALUS.

Le nom de votre maitresse?

LE BOUFFON.

Madame Laruine.

ESCALUS.

A-t-elle eu plus d'un mari?

LE BOUFFON.

Neuf, seigneur; elle a été ruinée par le dernier.

ESCALUS.

Neuf!... Approchez, monsieur l'Écume; monsieur l'Écume, je ne vous conseille pas d'avoir des liaisons avec des garçons sommeliers : ils vous soutireront, monsieur l'Écume, et vous les ferez pendre : partez, et que je n'entende plus parler de vous.

L'ÉCUME.

Je remercie votre excellence; pour ma part, je ne suis jamais entré dans une taverne sans que quelqu'un m'y ait attiré.

ESCALUS.

C'est bien ; en voilà assez, monsieur l'Écume ; adieu.

L'ÉCUME *sort.*

ESCALUS, *continuant.*

Approchez, monsieur le sommelier; comment vous nommez-vous, monsieur le sommelier?

LE BOUFFON.

Pompée

ESCALUS.

Quel autre nom avez-vous encore ?

LE BOUFFON.

L'Échine.

ESCALUS.

Vous en avez une des plus vastes, de sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes Pompée le Grand. Pompée, mon ami, vous n'êtes guère qu'un entremetteur, quelque couleur que vous donniez à la chose, en vous faisant passer pour sommelier. N'est-il pas vrai? allons, dites la vérité ; vous ne vous en trouverez pas plus mal.

LE BOUFFON.

A vrai dire, seigneur, je suis un pauvre diable qui fait ce qu'il peut pour vivre.

ESCALUS.

Et vous prétendez vivre d'un pareil métier, Pompée? qu'en pensez-vous, Pompée? Est-ce un métier légal ?

LE BOUFFON.

Oui, seigneur, si la loi voulait le permettre.

ESCALUS.

Mais la loi ne le permet pas, Pompée; et il ne sera pas permis à Vienne.

LE BOUFFON.

Est-ce que votre excellence prétend châtrer et chaponner toute la jeunesse de la ville ?

ESCALUS.

Non, Pompée.

LE BOUFFON.

En ce cas, seigneur, dans mon humble opinion, elle continuera à pécher par là : si votre excellence veut prendre des mesures contre les prostituées et les débauchés, elle n'aura rien à craindre des entremetteurs.

ESCALUS.

De jolies mesures sont déjà en vigueur, je puis vous l'assurer : il ne s'agit de rien moins que de décapitation et de pendaison.

LE BOUFFON.

Si vous décapitez et pendez pendant dix ans seulement ceux qui pèchent dans ce sens-là, il y aura disette de têtes, et vous serez obligé d'y pourvoir. Que cette loi reste en vigueur dans Vienne pendant dix ans, et je veux prendre à bail la plus belle maison de la ville, à raison de trois pences par travée : si vous vivez assez pour être témoin de ces choses-là, dites que Pompée vous les a prédites.

ESCALUS.

Je vous remercie, mon brave Pompée; et pour reconnaître votre prophétie, écoutez ce que j'ai à vous dire. Gardez-vous de reparaître devant moi pour un motif de plainte quelconque ; tâchez aussi d'élire un autre domicile que celui que vous avez maintenant; autrement, Pompée, je vous poursuivrai jusque sous vos tentes, et me montrerai à votre égard un César redoutable; pour parler sans métaphore, Pompée, je vous ferai fustiger; pour cette fois, Pompée, portez-vous bien.

LE BOUFFON.

Je remercie votre excellence de son bon conseil; quant à savoir si je le suivrai, la chair et la fortune en décideront.

Me fustiger? non, non ; un stupide manant
Peut fustiger sa haridelle ;
Jamais semblable bagatelle
N'éloigna de sa voie un cœur ferme et vaillant.

Il sort.

ESCALUS.

Approchez, monsieur Lecoude ; venez ici, monsieur le constable : combien y a-t-il de temps que vous occupez cet emploi?

LECOUDE.

Sept ans et demi, seigneur.

ESCALUS.

A voir l'aplomb que vous mettez dans l'exercice de vos fonctions, j'avais deviné que vous n'y étie pas novice : vous dites sept ans entiers?

LECOUDE.

Et demi, seigneur.

ESCALUS.

Hélas! il a dû vous en coûter bien des fatigues et des peines! on a tort de vous imposer si longtemps ce service; votre quartier ne contient-il pas un nombre suffisant d'hommes aptes à remplir ces fonctions?

LECOUDE.

A vrai dire, seigneur, il en est peu qui aient ce genre de talent : ceux qu'on a choisis pour cela s'empressent de me choisir à leur tour pour les remplacer ; cela me vaut quelque argent, et je fais le service de tout le monde.

ESCALUS.

Ecoutez ; apportez-moi les noms de six ou sept des plus capables de votre paroisse.

LECOUDE.

Chez votre excellence, seigneur?

ESCALUS.

Chez moi : adieu.

LECOUDE *sort.*

ESCALUS, *au juge.*

Quelle heure croyez-vous qu'il est?

LE JUGE.

Onze heures, seigneur.

ESCALUS.

Je vous invite à venir dîner chez moi.

LE JUGE.

Je vous remercie humblement.

ESCALUS.

La mort de Claudio m'afflige ; mais la chose est sans remède.

LE JUGE.

Le seigneur Angélo est sévère.

ESCALUS.

C'est une sévérité nécessaire : la clémence trop fréquente n'est plus clémence; le pardon d'une première faute en enfante une seconde : et pourtant, — pauvre Claudio! — il n'y a pas de remède. Venez, monsieur.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre pièce dans la maison d'Angelo.

Entrent LE PRÉVOT *et* UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il est occupé à entendre une cause; il ne tardera pas à venir; je vais vous annoncer

LE PRÉVÔT.

Faites, je vous prie.

LE DOMESTIQUE *sort*.

LE PRÉVÔT, *continuant*.

Je saurai quelle est sa volonté définitive; peut-être se laissera-t-il fléchir : hélas! le crime de ce malheureux est, pour ainsi dire, un crime en songe! C'est un vice plus ou moins inhérent à toutes les conditions, à tous les âges; faut-il, lui, qu'il meure pour cela?

Entre ANGÉLO.

ANGÉLO.

Eh bien! prévôt, que me voulez-vous?

LE PRÉVÔT.

Votre volonté est-elle que Claudio meure demain?

ANGÉLO.

Ne vous ai-je pas dit qu'oui? N'en avez-vous pas reçu l'ordre? pourquoi le demander de nouveau?

LE PRÉVÔT.

Dans la crainte qu'il ne fût trop précipité. Avec votre permission, j'ai vu souvent, après l'exécution, la justice se repentir de son arrêt.

ANGÉLO.

Allez, cela me regarde: faites votre devoir, ou donnez votre démission; on se passera de vous.

LE PRÉVÔT.

Je demande pardon à votre excellence. Que faut-il faire, seigneur, de la gémissante Juliette? Elle est bien près de son terme.

ANGÉLO.

Qu'on la conduise dans quelque lieu plus convenable; et cela promptement.

Rentre le DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La sœur du condamné demande à vous parler.

ANGÉLO.

Il a donc une sœur?

LE PRÉVÔT.

Oui, seigneur; c'est une jeune fille vertueuse, sur le point de se faire religieuse, si elle ne l'est déjà.

ANGÉLO.

Fort bien; qu'elle entre.

LE DOMESTIQUE *sort*.

ANGÉLO, *continuant*.

Vous, veillez à ce que la pécheresse soit transférée ailleurs; qu'elle ait le nécessaire, sans prodigalité : des ordres seront donnés à cet effet.

Entrent LUCIO *et* ISABELLE.

LE PRÉVÔT, *faisant quelques pas pour se retirer*.

Je prends congé de votre excellence.

ANGÉLO.

Restez encore un moment. (*A Isabelle.*) Vous êtes la bien venue : quel motif vous amène?

ISABELLE.

J'ai une grâce à implorer de votre excellence, si elle veut bien avoir la bonté de m'entendre.

ANGÉLO.

Voyons; quelle est votre requête?

ISABELLE.

Il est un vice que sur tous autres j'abhorre, et souhaite voir tomber sous le coup de la justice, un vice en faveur duquel je ne plaiderais pas si je n'y étais obligée, dont je ne prendrais pas la défense si je n'étais partagée entre deux impulsions contraires.

ANGÉLO.

Eh bien, venons au fait.

ISABELLE.

J'ai un frère qui est condamné à mort. Je vous en conjure, que ce soit sa faute que l'on condamne, et non mon frère.

LE PRÉVÔT, *à part*.

Que le ciel vous accorde le don de l'émouvoir!

ANGÉLO.

Condamner la faute, et non le coupable! Mais tous les crimes sont condamnés avant leur accomplissement : de quoi serviraient mes fonctions, si elles consistaient à signaler les fautes que punit la loi, en laissant impunis leurs auteurs?

ISABELLE.

O loi juste, mais sévère! je n'ai donc plus de frère! Le ciel conserve votre excellence!

Elle fait quelques pas pour se retirer

LUCIO, *s'approchant d'elle*.

N'abandonnez pas ainsi la partie; suppliez-le de nouveau; agenouillez-vous devant lui; suspendez-vous à sa toge; vous êtes trop froide : si vous aviez envie d'une épingle, vous ne la demanderiez pas avec plus de froideur : parlez-lui encore, vous dis-je.

ISABELLE.

Faut-il donc qu'il meure?

ANGÉLO.

Jeune fille, il n'y a pas de remède.

ISABELLE.

Il y en a; je crois que vous pouvez lui pardonner sans que votre merci afflige ni le ciel ni les hommes.

ANGÉLO.

Je ne le veux pas.

ISABELLE.

Mais le pourriez-vous, si vous le vouliez?

ANGÉLO.

Écoutez; ce que je ne veux pas, je ne le puis pas.

ISABELLE.

Mais le pourriez-vous sans nuire à qui que ce fût au monde, si votre cœur était touché de la même pitié que le mien ressent pour lui?

ANGÉLO.

Son arrêt est prononcé; il est trop tard!

LUCIO, *bas à Isabelle*

Vous êtes trop froide.

ISABELLE.

Trop tard? non sans doute; moi, quand j'ai prononcé une parole, je puis revenir sur ce que j'ai dit. Croyez-moi, la splendeur qui entoure les grands, la couronne du monarque, le glaive de justice, le bâton de maréchal, la toge du magistrat, rien de tout cela ne leur sied aussi bien que la clémence. Si mon frère eût été à votre place et vous à la sienne, vous eussiez failli comme lui; mais il n'eût pas été aussi inflexible que vous.

ANGÉLO.

Retirez-vous, je vous prie.

ISABELLE.

Plût au ciel que j'eusse votre pouvoir et que vous fussiez Isabelle! les choses se passeraient-elles ainsi? non, je comprendrais ce que c'est que d'être juge, et ce que c'est que d'être prisonnier.

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Oui, attaquez sa sensibilité; c'est la bonne veine.

ANGELO.

Votre frère est condamné sans retour par la loi, et vous perdez vos paroles.

ISABELLE.

Hélas! hélas! il fut un temps où tout le genre humain était aussi condamné, et celui qui aurait pu justement se prévaloir de cette condamnation y trouva un remède. Que deviendriez-vous, si lui, qui est le juge suprême, vous jugeait selon vos mérites? Oh! pensez à cela, et vous vous sentirez un homme nouveau, et la miséricorde parlera par votre bouche.

ANGÉLO.

Résignez-vous, jeune fille; ce n'est pas moi, mais la loi qui condamne votre frère; fût-il mon parent, mon frère ou mon fils, il en serait de même pour lui. — Il faut qu'il meure demain.

ISABELLE.

Demain? oh! cela est bien subit! épargnez-le; il n'est pas préparé à mourir! Les volatiles mêmes destinées à nos tables, nous les tuons dans leur saison; aurons-nous pour le ciel moins d'attention que pour nous-mêmes et nos grossiers besoins? Mon clément seigneur, réfléchissez-y. Qui, jusqu'à ce jour, a-t-on mis à mort pour ce crime? Et pourtant il est grand le nombre de ceux qui l'ont commis!

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Bon; bien parlé.

ANGELO.

Bien qu'elle ait sommeillé, la loi n'était pas morte: tant de coupables n'auraient pas osé commettre ce crime, si le premier qui avait enfreint la loi en avait porté la peine. Maintenant la loi est éveillée; elle connait des délits qui se commettent; son prophétique regard voit comme dans un magique cristal * les crimes à venir, tant ceux qui existent déjà que ceux que la tolérance a nouvellement engendrés, et qui, couvés maintenant, doivent naître plus tard; elle a résolu que ces crimes n'en procréeraient point d'autres, mais finiraient avec leurs auteurs.

ISABELLE.

Toutefois montrez quelque pitié

ANGÉLO.

J'en montre surtout en faisant justice, car alors j'ai pitié d'hommes que je ne connais pas, et qu'un crime pardonné rendrait plus tard coupables; et je rends service à celui qui, expiant par sa mort son action criminelle, ne vivra pas pour en commettre une autre. Résignez-vous: votre frère mourra demain; il le faut.

ISABELLE.

Ainsi vous êtes le premier qui appliquiez la loi, et lui le premier qu'elle frappe. Oh! il est beau d'avoir la force d'un géant, mais c'est tyrannie que d'en user comme un géant.

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Voilà qui est bien dit.

ISABELLE.

Si les hommes en place pouvaient tonner comme Jupiter lui-même, Jupiter n'aurait point de repos, car il n'est pas de fonctionnaire subalterne qui ne voulût dans son ciel faire usage de la foudre; ce serait un tonnerre perpétuel. Ciel miséricordieux! tes carreaux redoutables frappent le chêne noueux et altier plus souvent que l'humble myrte; mais l'homme, oh! l'homme orgueilleux, investi d'une autorité d'un jour, lui qui n'ignore rien tant que ce dont il est le plus assuré, sa fragile existence, l'homme, véritable singe irrité, fait à la face du ciel des actes d'une absurde folie, qui font pleurer les anges, et dont, s'ils avaient notre malignité perverse, ils riraient jusqu'à en oublier leur immortalité.

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Continuez, continuez; il va se laisser fléchir; je le vois déjà venir.

LE PRÉVÔT, *à part.*

Fasse le ciel qu'elle le persuade!

ISABELLE.

Nous ne pouvons peser notre frère dans la même balance que nous: il est permis aux grands de se moquer des saints: ce qui est en eux une marque d'esprit est dans le vulgaire une abominable profanation!

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Vous avez raison; appuyez encore sur cette corde-là.

ISABELLE.

Ce qui n'est dans le capitaine qu'une parole de colère est un blasphème dans le soldat.

* Parmi les nombreux moyens de découvrir l'avenir mis en usage par les sorciers du moyen âge, il y en avait un qui consistait à regarder dans un cristal ou verre de couleur. (*Note du traducteur.*)

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Où avez-vous appris tout cela? Parlez encore dans ce sens.

ANGELO.

Pourquoi me dites-vous ces choses?

ISABELLE.

Parce que l'autorité, bien qu'elle puisse errer comme tout le monde, a néanmoins en elle un remède qui cicatrise les plaies du vice. Descendez en vous-même; frappez votre poitrine, interrogez votre cœur, demandez-lui s'il ne connait rien dans lui qui ressemble à la faute de mon frère; s'il confesse une culpabilité naturelle du même genre, dès lors qu'il ne place pas sur vos lèvres une seule parole hostile à la vie de mon frère.

ANGÉLO, *à part.*

Il y a dans ses paroles une logique qui émeut ma raison. (*A Isabelle.*) Adieu.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

ISABELLE.

Clément seigneur, veuillez vous retourner.

ANGÉLO.

Je réfléchirai; revenez demain.

ISABELLE.

Écoutez de quel prix je veux vous payer

ANGÉLO.

Comment, me payer?

ISABELLE.

Oui, par des dons que le ciel partagera avec vous.

LUCIO, *bas à Isabelle.*

A la bonne heure; autrement vous auriez tout gâté.

ISABELLE.

Ce que je vous promets, ce ne sont pas des sacs d'or de bon aloi, des pierreries plus ou moins précieuses, selon la valeur que le caprice leur donne; mais des prières ferventes qui s'élèveront vers le ciel et y pénétreront avant le lever de l'aurore; des prières exhalées par des ames sauvées des contagions du monde, par des vierges consacrées au jeûne, et qui ont dit adieu aux choses de la terre.

ANGÉLO.

Eh bien, revenez me voir demain

LUCIO, *bas à Isabelle.*

Allons, vous vous en êtes bien acquittée; partons.

ISABELLE.

Que le ciel veille sur votre excellence!

ANGÉLO, *à part.*

Ainsi soit-il! car déjà la tentation me fait entrer dans une voie opposée à celle de la prière.

ISABELLE.

A quelle heure demain viendrai-je retrouver votre excellence?

ANGÉLO.

A l'heure qu'il vous plaira avant midi.

ISABELLE.

Dieu vous garde, seigneur.

LUCIO, ISABELLE *et* LE PRÉVÔT *sortent*

ANGELO.

Dieu me garde de toi et même de ta vertu! Que veut dire ceci? que veut dire ceci? est-ce sa faute ou la mienne? qui est le plus coupable de la tentatrice ou de celui qui est tenté? Ah! ce n'est pas elle; et puis elle ne cherche pas à me tenter, c'est moi qui, exposé au soleil à côté de la violette, exhale non les parfums de la fleur, mais l'infection du cadavre, et chez qui une bienfaisante chaleur n'enfante que la corruption. Se peut-il que la modestie dans la femme séduise plus nos sens que ne le ferait sa légèreté? Quand nous avons tant de terrain en friche, irons-nous raser ce sanctuaire pour y planter nos vices? O honte! ô ignominie! que fais-tu? et qui es-tu, Angélo? la convoiterais-tu criminellement pour ces mêmes qualités qui la rendent vertueuse? Oh! que son frère vive! les voleurs ont le droit d'exercer leurs brigandages, quand les juges eux-mêmes volent dans l'ombre. Quoi donc! l'aimerais-je déjà, que je désire l'entendre de nouveau et me repaître de ses regards? Est-ce un rêve? O tentateur! ennemi rusé, qui, pour faire tomber un saint dans tes piéges, te sers d'une sainte comme d'appât! La plus dangereuse des tentations est celle qui nous induit à pécher en aimant la vertu; jamais la courtisane, armée de sa double puissance, l'art et la nature, n'a pu une seule fois émouvoir mes sens; mais cette fille vertueuse m'a complètement subjugué. Jusqu'aujourd'hui l'amour, dans les hommes, n'avait excité que mon sourire et mon étonnement.

Il sort.

SCÈNE III.

Une salle dans une prison

Entrent LE DUC, *en costume de moine, et* LE PRÉVOT.

LE DUC.

Salut, prévôt; car c'est votre titre, je crois?

LE PRÉVÔT.

Je suis le prévôt; que désirez-vous, bon père?

LE DUC.

Mu par la charité et la sainte vocation de mon ordre, je viens visiter les affligés de cette prison; permettez que je les voie, comme l'usage m'y autorise, et veuillez me faire connaître la nature de leurs crimes, afin de me guider dans l'exercice de mon ministère.

LE PRÉVÔT.

J'en ferais volontiers davantage, s'il en était besoin.

Entre JULIETTE.

LE PRÉVÔT, *continuant.*

Tenez, voici une de mes prisonnières, une jeune fille qui, tombant dans les flammes de sa jeunesse, y a brûlé sa réputation; elle est enceinte, et son complice est condamné, jeune homme plus apte à commettre un second délit du même genre qu'à mourir pour celui-ci.

LE DUC.

Quand doit-il mourir ?

LE PREVÔT.

Demain, je pense. (*A Juliette.*) Je me suis occupé de vous ; attendez un peu, et l'on vous conduira à votre nouvelle demeure.

LE DUC.

Vous repentez-vous, jeune fille, du péché que vous portez ?

JULIETTE.

Je m'en repens, et j'en supporte la honte avec résignation.

LE DUC.

Je vais vous apprendre le moyen d'interroger votre conscience, et de connaître si votre repentir est solide ou sans consistance

JULIETTE.

Je l'apprendrai volontiers.

LE DUC.

Aimez-vous l'homme qui a causé votre malheur ?

JULIETTE.

Oui, comme j'aime la femme qui a causé le sien.

LE DUC.

Ainsi donc entre vous le crime a été mutuel ?

JULIETTE.

Mutuel

LE DUC.

En ce cas, vous avez péché plus gravement que lui

JULIETTE.

Je le confesse, et je me repens, mon père.

LE DUC.

Vous avez raison, ma fille ; mais craignez de ne vous repentir que d'une chose, c'est que le péché vous ait conduite à cette ignominie ; or, c'est là une douleur qui a pour objet nous-mêmes, et non le ciel, et qui montre que nous ménageons le ciel, non parce que nous l'aimons, mais parce que nous le craignons.

JULIETTE.

Je me repens de ma faute parce que c'est un péché, et j'en porte la honte avec joie.

LE DUC.

Restez dans ces sentimens. On me dit que votre complice doit mourir demain : je vais lui porter mes secours spirituels. Que la grâce soit avec vous. *Benedicite.*

Il sort.

JULIETTE.

Il doit mourir demain ! O fatale clémence qui me laisse la vie, dont le bienfait n'est qu'une longue agonie !

LE PREVÔT

Je le plains.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison d'Angélo.

Entre ANGÉLO.

ANGÉLO.

Quand je veux penser et prier, mes pensées et mes prières s'égarent d'objet en objet ; le ciel n'obtient de moi que des paroles vides, pendant que mon imagination, inattentive aux mots que prononce ma bouche, s'occupe exclusivement d'Isabelle ; le ciel est sur mes lèvres, qui articulent machinalement son nom, mais dans mon cœur règne et grandit ma passion coupable ; les affaires publiques, autrefois l'objet de ma sollicitude, sont pour moi comme un livre excellent, qui à force d'être relu devient fastidieux et insupportable ; la gravité qui faisait mon orgueil, — que nul témoin ne m'entende — je l'échangerais avec bénéfice contre la plume légère, vain jouet du caprice de l'air. O dignité ! ô pompe extérieure ! votre enveloppe commande le respect des sots, et enchaîne les sages à votre faux semblant ; mais la chair est toujours la chair, et nous avons beau écrire *bon ange* sur les cornes de Lucifer, il n'en a pas pour cela plus de droits à ce titre.

Entre UN DOMESTIQUE.

ANGÉLO.

Eh bien, qui est là ?

LE DOMESTIQUE.

Une religieuse nommée Isabelle demande à vous parler.

ANGÉLO.

Faites-la entrer.

LE DOMESTIQUE *sort.*

ANGÉLO.

O ciel ! pourquoi tout mon sang se retire-t-il vers mon cœur, en sorte que, rendu lui-même impuissant, il prive toutes mes autres facultés de l'aptitude nécessaire ? Ainsi fait la foule stupide à l'égard d'un homme évanoui ; ils viennent tous à son aide, et interceptent l'air qui le rappellerait à la vie ; ainsi la multitude, sortant de son rôle, se rue en la présence d'un monarque chéri, et son obséquieuse tendresse l'accable sans discernement de manifestations importunes.

Entre ISABELLE.

ANGÉLO.

Eh bien, jeune fille ?

ISABELLE.

Je viens savoir vos intentions.

ANGÉLO.

J'aimerais mieux que vous les connussiez, que de vous voir me les demander : votre frère ne peut vivre.

ISABELLE.

En est-il ainsi ? — Que le ciel garde votre excellence.

Elle va pour sortir.

ANGÉLO

Et néanmoins il pourrait vivre quelque temps encore, et même aussi long-temps que vous ou moi; et pourtant il faut qu'il meure.

ISABELLE.

Par votre arrêt?

ANGÉLO.

Oui.

ISABELLE.

Dites-moi quand, afin que pendant l'intervalle, quel qu'il soit, qu'il lui reste à vivre, il puisse se préparer à mourir avec courage.

ANGÉLO.

Ah! anathème à ces vices obscènes!... Autant vaudrait pardonner à celui qui a privé la société d'un homme déjà formé, qu'épargner ces voluptueux insolens, qui frappent l'image du Créateur en types prohibés. Le crime n'est pas plus grand de détruire une vie légitimement créée, que de créer par des voies défendues une vie illégitime.

ISABELLE.

Cela est écrit dans le ciel, mais non sur la terre.

ANGÉLO.

Croyez-vous? En ce cas, je vais sur-le-champ vous poser une question : Que préféreriez-vous, de voir mourir votre frère en exécution de la plus juste des lois, ou, pour le racheter, d'abandonner votre personne à d'impudiques voluptés, comme celle que votre frère a déshonorée?

ISABELLE.

Croyez-moi, seigneur, je sacrifierais plus volontiers mon corps que mon ame.

ANGÉLO.

Il n'est pas question de votre ame; nos péchés involontaires servent plutôt à faire nombre, qu'ils ne sont mis à notre charge.

ISABELLE.

Comment dites-vous?

ANGÉLO.

Je ne l'affirmerais pas : car je pourrais réfuter ce que je dis ; répondez à ceci : moi, aujourd'hui l'organe de la loi, j'ai prononcé contre votre frère une sentence de mort; n'y aurait-il pas charité à pécher pour sauver la vie de ce frère?

ISABELLE.

Veuillez commettre ce péché, et j'en prends les risques sur mon ame; ce ne sera pas un péché, mais un acte de charité.

ANGÉLO.

Si vous le commettiez aux risques de votre ame, ce péché serait balancé par la charité.

ISABELLE.

S'il y a péché de ma part à demander sa vie, ô ciel, que j'en porte la peine! s'il y a péché de votre part à m'accorder ma demande, chaque jour, dans ma prière du matin, je l'ajouterai à mes autres fautes, afin d'en décharger votre conscience.

ANGÉLO.

Écoutez-moi. votre pensée ne suit pas la mienne; ou c'est ignorance de votre part, ou cette ignorance est affectée, ce qui ne serait pas bien.

ISABELLE.

Je suis ignorante sans doute, et il n'y a en moi aucun bien; je reconnais humblement mon insuffisance.

ANGÉLO

La sagesse n'apparaît jamais avec plus d'éclat que lorsqu'elle-même s'accuse : sous un masque noir l'œil devine une beauté dix fois plus ravissante que le plus beau visage contemplé sans voile. — Mais suivez-moi bien : pour me faire comprendre je vais parler plus clairement : votre frère doit mourir

ISABELLE.

Oui.

ANGÉLO.

Et son crime devant la loi est passible de cette peine.

ISABELLE.

Il est vrai.

ANGÉLO

Supposez que vous n'ayez d'autre moyen de sauver sa vie que celui-ci, non que j'approuve ce moyen ou tout autre, je ne parle que par supposition ; supposez que vous, sa sœur, voyant votre possession désirée par un homme qui par son crédit auprès du juge, ou par sa place éminente, pourrait arracher votre frère à l'étreinte toute-puissante de la loi; supposez, dis-je, qu'il ne vous reste aucun moyen terrestre de le sauver et que vous soyez dans l'alternative ou de prostituer les trésors de votre personne à l'individu en question ou de voir périr votre frère, que feriez-vous?

ISABELLE.

Je ferais pour mon frère ce que je ferais pour moi-même : or, moi, si j'étais condamnée à subir la peine capitale, je porterais des coups de fouet comme des rubis au doigt, et dépouillant mes vêtemens, je me préparerais à reposer dans la mort comme dans un lit après lequel j'aurais long temps soupiré, avant de livrer ma personne au déshonneur.

ANGÉLO.

Votre frère mourra donc?

ISABELLE.

Et ce sera le meilleur parti. Il vaut mieux que le frère subisse une mort passagère que si la sœur, pour le racheter, mourait éternellement.

ANGÉLO.

Ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que l'arrêt que vous attaquiez tout-à-l'heure?

ISABELLE.

Une rançon ignominieuse et un libre pardon sont choses bien différentes; une légitime merci n'a rien de commun avec une honteuse rédemption.

ANGÉLO.

Vous paraissiez tout-à-l'heure faire de la loi un tyran, et regarder la faute de votre frère plutôt comme une bagatelle que comme un vice

ISABELLE.

Oh! pardonnez-moi, seigneur; il arrive souvent que pour obtenir ce que nous désirons, nous disons ce que nous ne pensons pas; j'ai semblé excuser ce que je hais, dans l'intérêt de ce que j'aime.

ANGÉLO.

Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE.

Oui; et mon frère a mérité la mort s'il est le seul entre tous qui ait payé tribut à cette faiblesse.

ANGÉLO.

Et les femmes aussi sont fragiles

ISABELLE

Oui, comme les miroirs dans lesquels elles se regardent, et qui se brisent aussi facilement qu'ils reproduisent notre image. Les femmes — le ciel leur soit en aide! — les hommes corrompent leur nature en abusant d'elles. Ah! appelez-nous dix fois fragiles, car nous sommes frêles comme notre constitution et crédules aux impressions fausses.

ANGÉLO.

Je le crois sans peine, et je suppose que nous autres hommes nous ne sommes pas tellement forts que nous ne puissions être ébranlés par les passions. Le témoignage que vous venez de rendre à votre sexe me donne plus de hardiesse. Je vous prends par vos propres paroles: soyez ce que vous êtes, soyez femme; si vous êtes plus, vous n'êtes pas femme; si vous l'êtes, comme l'indique tout votre extérieur, prouvez-le maintenant en revêtant la livrée de votre sexe.

ISABELLE.

Je n'ai qu'un seul langage; mon clément seigneur, veuillez, je vous en conjure, me parler comme vous faisiez d'abord.

ANGÉLO.

Je vous le dis sans détour, je vous aime.

ISABELLE.

Mon frère a aimé Juliette, et vous me dites que pour ce fait il mourra.

ANGÉLO.

Il ne mourra pas, Isabelle, si vous consentez à m'aimer.

ISABELLE.

Je sais que pour surprendre les autres, votre vertu se donne des licences qui la font paraître un peu plus vicieuse qu'elle n'est.

ANGÉLO.

Sur mon honneur, croyez-moi, mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE.

Oh! il y a peu d'honneur pour vous à être cru O pernicieux dessein! hypocrisie! hypocrisie! Je te démasquerai, Angélo, sois-en sûr; signe-moi sur-le-champ la grâce de mon frère, ou je vais à haute voix faire connaître à tous quel homme tu es.

ANGÉLO.

Et qui te croira, Isabelle? Mon nom sans tache, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au tien, et le rang que j'occupe dans l'état, prévaudront à un tel point sur ton accusation, que ta voix sera étouffée et qu'on te taxera de calomnie. J'ai commencé, et maintenant je lâche les rênes à mes appétits sensuels. Résous-toi à satisfaire mes désirs violens; mets de côté tout scrupule, toute cette fausse pudeur qui répudie ce qu'elle convoite; rachète ton frère en me livrant ta personne: autrement, non seulement il subira la mort, mais ta résistance ajoutera à son supplice les tortures d'une longue agonie. Réponds-moi demain, ou, j'en jure par l'affection qui domine en moi toutes les autres, il trouvera en moi un tyran: quant à toi, dis ce que tu voudras, mes mensonges prévaudront sur tes vérités.

Il sort.

ISABELLE.

A qui porter mes plaintes? si je racontais cela, qui me croirait? O mortels redoutables, que ceux dont la bouche a le double privilége de condamner ou d'absoudre! Soumettant la loi à leur caprice, faisant servir indifféremment, et selon l'occurrence, le bien et le mal à la satisfaction de leurs appétits! J'irai trouver mon frère; quoiqu'il ait failli par l'instigation des sens, toutefois il y a en lui un tel fonds d'honneur, qu'eût-il vingt têtes à sacrifier sur vingt billots sanglans, il les donnerait toutes plutôt que de souffrir que sa sœur prostituât sa personne à une si abominable souillure. Isabelle, vis chaste, et que ton frère meure: la chasteté doit nous être plus chère qu'un frère. Je lui ferai connaître la proposition d'Angélo, et le préparerai à la mort, pour assurer le repos de son ame.

Elle sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE.

L'intérieur d'une prison.

Entrent LE DUC, CLAUDIO *et* LE PRÉVOT.

LE DUC.

Ainsi vous espérez obtenir votre pardon du seigneur Angélo ?

CLAUDIO.

L'espérance est le seul soulagement des malheureux : j'ai l'espoir de vivre, et suis préparé à mourir.

LE DUC.

Attendez-vous avec certitude à mourir ; la vie ou la mort vous en paraîtront plus douces. Raisonnez ainsi avec la vie : si je te perds, je perds une chose dont il n'y a que les insensés qui fassent cas : tu es un souffle soumis à toutes les influences de l'atmosphère, et qu'affecte à chaque instant la demeure que tu habites ; tu es le jouet insensé de la mort : car tu cherches à l'éviter par la fuite, et néanmoins tu ne cesses de courir au-devant d'elle ; tu n'as rien de noble : car toutes les jouissances que tu donnes proviennent des sources les plus impures ; tu es loin d'être vaillante, car tu redoutes le faible dard du plus chétif reptile ; ton repos le plus doux est le sommeil, et tu le provoques fréquemment ; et cependant tu es assez stupide pour craindre la mort, qui n'est qu'un sommeil. Tu n'es pas toi-même : car ta substance se compose de milliers d'élémens issus de la poussière ; tu n'es pas heureuse : car ce que tu n'as pas, tu t'efforces de l'avoir, et ce que tu as, tu l'oublies ; tu n'as rien de fixe : car, pareil à la lune, tu changes sans cesse ; si tu es riche, tu n'en es pas moins pauvre ; car, pareil à l'âne courbé sous le poids des lingots, tu portes le fardeau de tes richesses pendant une journée de marche, et la mort te décharge ; tu n'as point d'amis : car les fils de tes entrailles, qui t'appellent père, et que tes reins ont engendrés, maudissent la goutte, la fièvre et le catarrhe, de ne pas t'enlever plus tôt ; tu n'as ni jeunesse ni vieillesse, mais je ne sais quoi qui tient de l'une et de l'autre, sorte de sommeil d'après dîner : car tout le temps de ton heureuse jeunesse est une vieillesse anticipée, et se passe à mendier l'or du vieillard cacochyme ; et quand tu es vieil et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni vigueur, ni beauté, pour rendre ta richesse agréable. Qu'y a-t-il donc dans ce qu'on appelle la vie? et encore dans cette vie sont recelées des milliers de morts : et pourtant nous craignons la mort, qui passe son niveau sur toutes ces inconséquences.

CLAUDIO.

Je vous remercie humblement. Je vois qu'en demandant à vivre, je demande à mourir, et qu'en cherchant la mort, je trouverai la vie : qu'elle vienne.

Entre ISABELLE.

ISABELLE.

Holà ! paix ici ; grave et vertueuse compagnie !

LE PRÉVÔT.

Qui est là? Entrez : votre souhait mérite qu'on vous accueille.

LE DUC, *à Claudio*.

Jeune homme, je reviendrai bientôt vous voir.

CLAUDIO.

Mon vénérable père, je vous rends grâces.

ISABELLE.

J'ai deux mots à dire à Claudio.

LE PRÉVÔT.

Soyez la bien venue. Claudio, voici votre sœur.

LE DUC.

Prévôt, un mot, je vous prie

LE PRÉVÔT.

Cent, si vous voulez.

LE DUC, *le prenant à part*.

Veuillez me mettre à même de les entendre sans être vu.

LE DUC *et* LE PRÉVÔT *sortent*.

CLAUDIO.

Eh bien! ma sœur, quelle consolation m'apportes-tu?

ISABELLE.

Une fort bonne, en vérité, comme sont toutes les consolations. Le seigneur Angélo ayant certaines affaires à traiter au ciel, a fait choix de toi pour son ambassadeur et son résident perpétuel. Dépêche-toi donc de faire tes préparatifs : tu pars demain*.

CLAUDIO.

N'y a-t-il aucun remède?

ISABELLE

Aucun, si ce n'est un remède semblable à celui qui consisterait à sauver la tête en coupant le cœur en deux.

CLAUDIO.

Mais y en a-t-il un quelconque?

ISABELLE.

Oui, mon frère ; tu peux vivre : il y a dans ton

* Ce n'est pas le sarcasme de la frivolité, c'est l'ironie amère d'une âme indignée. Le lecteur intelligent ne s'y méprendra pas. (*Note du traducteur.*)

juge une infernale merci qui, si tu l'implores, te laissera la vie, mais en t'enchaînant jusqu'à la mort.

CLAUDIO.

Une détention perpétuelle?

ISABELLE.

Oui, une détention perpétuelle, une captivité qui, eusses-tu le monde entier pour te mouvoir, t'enchaînera dans un espace déterminé.

CLAUDIO.

Mais de quelle nature est ce remède?

ISABELLE.

D'une nature telle, que, si tu l'acceptes, il te dépouille entièrement de ton honneur, et te laisse à nu.

CLAUDIO.

Fais-moi connaître de quoi il est question.

ISABELLE.

Oh! je te crains, Claudio; et je tremble que tu ne préfères une vie fébrile, et six ou sept hivers, à un honneur éternel. As-tu peur de mourir? Il y a plus d'appréhension que de réalité dans ce sentiment de la mort, et le chétif insecte que nous écrasons sous nos pieds éprouve une souffrance corporelle aussi grande que lorsqu'un géant meurt.

CLAUDIO.

Tu me fais rougir de me parler ainsi. Crois-tu donc que ma résolution ait besoin pour se soutenir des argumens de ta tendresse? Si je dois mourir, vienne la mort! je la recevrai comme une fiancée et l'étreindrai dans mes bras.

ISABELLE.

J'ai reconnu mon frère à ce noble langage; l'ombre de mon père a parlé par ta voix! Oui, tu dois mourir : tu es de trop noble essence pour vouloir conserver ta vie au prix d'une bassesse. Ce ministre couvert d'un masque de sainteté, cet homme dont le visage austère et la parole glaciale traitent sans pitié la jeunesse, et mettent les fols désirs en fuite, eh bien! c'est un démon; si l'on vidait cette ame de toutes ses impuretés, on y trouverait un abime aussi profond que l'enfer!

CLAUDIO.

L'imposant Angélo?

ISABELLE.

Oh! c'est l'hypocrite livrée de l'enfer qui revêt de l'extérieur le plus imposant le mortel le plus pervers! Croiras-tu bien, Claudio, que si je voulais lui donner ma virginité tu pourrais être sauvé?

CLAUDIO.

O ciel! cela n'est pas possible.

ISABELLE.

Oui, au prix de ce crime detestable, il te permettrait de l'offenser encore : cette nuit méme, il faut que je fasse ce que je ne puis nommer sans horreur, sinon tu meurs demain.

CLAUDIO.

Tu n'en feras rien

ISABELLE.

Oh! s'il ne fallait que ma vie pour te sauver, je la donnerais aussi volontiers qu'une épingle.

CLAUDIO.

Merci, ma chère Isabelle.

ISABELLE.

Claudio, prépare-toi à mourir demain.

CLAUDIO.

Oui. Il a donc en lui des passions qui l'obligent à donner ainsi un démenti à la loi au moment même où il a la volonté de l'appliquer? Sans doute ce n'est pas un péché, ou des sept péchés mortels celui-là est le moindre

ISABELLE.

Quel est le moindre?

CLAUDIO.

Si c'était une offense damnable, lui qui est si sage, voudrait-il, pour le plaisir d'un moment, encourir un supplice éternel? O Isabelle!

ISABELLE.

Que dit mon frère?

CLAUDIO.

C'est une effroyable chose que la mort!

ISABELLE.

Et c'est une abominable chose qu'une vie déshonorée!

CLAUDIO.

Oui; mais mourir, et aller on ne sait où! être gisant dans une froide tombe et y pourrir! le corps perdant sa chaleur vitale pour n'être plus qu'une argile inanimée; l'ame, autrefois heureuse et libre, condamnée à nager dans des ondes brûlantes, ou à résider dans des régions de glaces éternelles; être emprisonné dans les vents invisibles et emporté avec une irrésistible violence autour de notre globe suspendu dans le vide; ou subir une condition pire que celle de ces damnés qu'une idée étrange et vague nous peint hurlant de douleur! Oh! c'est trop horrible! L'existence terrestre la plus pénible et la plus affreuse que la vieillesse, la maladie, la pauvreté et la prison puissent infliger à la nature humaine, est un paradis comparé à ce que nous appréhendons de la mort.

ISABELLE.

Hélas! hélas!

CLAUDIO.

Ma bonne sœur, permets que je vive : le crime que tu commettras pour sauver la vie d'un frère est absous par la nature, et devient une vertu.

ISABELLE.

O bête brute! ô misérable! créature lâche et vile! veux-tu donc vivre de ma honte? N'est-ce pas une sorte d'inceste que de devoir la vie au déshonneur de ta propre sœur? Que dois-je penser? Tu m'obligerais presque à croire que ma mère a manque a ses devoirs envers mon père! Car il est impossible que tant d'abjection et de folie soit issu de son sang. Reçois mon refus! Meurs! péris! il ne faudrait que me baisser pour t'arracher à ton sort, que je le laisserais s'accom-

plir : j'adresserai au ciel mille prières pour ta mort, pas un mot pour te sauver.

CLAUDIO.

Ah! écoute-moi, Isabelle!

ISABELLE.

Oh! honte! honte! honte à toi! ton crime n'est pas accidentel; c'est un péché d'habitude. Ce serait prostituer la clémence que de te l'appliquer. Il vaut mieux que tu meures promptement.

Elle va pour s'éloigner.

CLAUDIO.

Oh! entends-moi, Isabelle!

Rentre LE DUC.

LE DUC.

Permettez-moi de vous dire un mot, jeune sœur.

ISABELLE.

Que me voulez-vous?

LE DUC.

Si vous pouvez disposer de quelques momens, je désirerais avoir avec vous un entretien : ce que j'ai à vous demander est dans votre intérêt.

ISABELLE.

Je n'ai pas de loisir superflu; le temps que je passe ici est pris sur d'autres occupations; néanmoins je puis vous entendre un moment.

LE DUC, *à part à Claudio.*

Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est passé entre vous et votre sœur. Angélo n'a jamais eu l'intention de la corrompre; il a voulu seulement mettre sa vertu à l'épreuve pour ajouter à son expérience du cœur humain. Ayant en elle les vrais principes de l'honneur, elle lui a fait un vertueux refus qu'il a été charmé de recevoir : je sais cela parce que je suis le confesseur d'Angélo; préparez-vous donc à la mort; ne vous bercez pas d'espérances illusoires. Il vous faut mourir demain; agenouillez-vous, et tenez-vous prêt.

CLAUDIO.

Que ma sœur me pardonne! La vie m'est tellement à charge, que je prierai le ciel d'en être bientôt débarrassé.

LE DUC.

Persistez dans ces sentimens.

CLAUDIO *sort.*

Rentre LE PRÉVOT.

LE DUC, *continuant.*

Prévôt, un mot.

LE PRÉVÔT.

Que me demandez-vous, mon père?

LE DUC.

Que maintenant que vous êtes venu, vous vous en alliez : laissez-moi un moment avec cette jeune fille; mon caractère et l'habit que je porte vous sont un sûr garant qu'il n'y a aucun danger pour elle dans ma compagnie.

LE PRÉVÔT.

Fort bien.

LE PRÉVOT *sort.*

LE DUC.

La main qui vous fit belle vous fit vertueuse : la beauté sans la vertu n'est pas durable; mais la pudeur étant l'ame de votre nature, la conservera toujours belle. La tentative qu'Angélo a faite auprès de vous, le ciel a voulu que j'en fusse instruit; et si la fragilité humaine n'en offrait pas des exemples, je m'étonnerais de la conduite d'Angélo. Quel parti prendrez-vous pour satisfaire cet homme, et sauver les jours de votre frère?

ISABELLE.

Je vais à l'instant même lui porter ma réponse. J'aime mieux voir mourir mon frère sous le glaive de la loi, que de donner le jour à un fils illégitime. Mais ô combien notre excellent duc est abusé sur le compte d'Angélo! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, je parlerai en vain, ou je démasquerai l'administration de ce fourbe.

LE DUC.

Cela ne sera pas mal fait; néanmoins, dans l'état actuel des choses, il éludera votre accusation; il n'a encore fait que vous sonder. — Écoutez donc attentivement le conseil que je vais vous donner; l'envie que j'ai de faire le bien me fait trouver un remède. Je crois que vous pouvez, en toute honnêteté, rendre à une femme malheureuse et outragée un signalé service, arracher votre frère aux vengeances de la loi sans qu'il en résulte la moindre souillure pour votre vertueuse personne, et en faisant une chose agréable au duc absent, si jamais il revient et que la connaissance de cette affaire arrive jusqu'à lui.

ISABELLE.

Continuez, je vous prie; je me sens le courage de faire tout ce qui ne répugnera pas à ma conscience.

LE DUC.

La vertu est courageuse, et l'honnêteté ne connait pas la crainte. N'avez-vous pas entendu parler de Marianne, la sœur de Frédéric, ce guerrier renommé, mort dans un naufrage?

ISABELLE.

J'ai entendu parler de cette dame dans les termes les plus favorables.

LE DUC.

Angélo devait l'épouser; il lui avait été fiancé sous la foi du serment, et le jour de la cérémonie nuptiale avait été fixé. Dans l'intervalle du contrat à la célébration du mariage, son frère Frédéric fit naufrage, et avec le vaisseau qui le portait périt la dot de sa sœur. Remarquez bien toute l'étendue de son malheur. Le même événement qui lui ravit un frère illustre et brave, qui avait toujours eu pour elle une affection sincère, lui enleva aussi sa dot, le nerf de sa fortune, et lui fit perdre en même temps cet hypocrite d'Angélo.

ISABELLE.

Est-il possible? Angélo l'abandonna donc en cet état.

LE DUC.

Il l'abandonna à ses larmes, sans en sécher une seule par ses consolations, rétracta toutes ses promesses, sous prétexte qu'il avait fait des découvertes préjudiciables à son honneur, et, de marbre à ses pleurs, il en est inondé sans en être amolli.

ISABELLE.

Combien la mort serait bienfaisante d'enlever de ce monde cette infortunée! Quelle corruption dans la société, qu'elle laisse vivre un pareil homme! — Mais quel remède peut-il y avoir à ses maux?

LE DUC.

C'est une blessure que vous pouvez aisément cicatriser, et cette cure sauvera les jours de votre frère sans qu'il en coûte rien à votre honneur.

ISABELLE.

Apprenez-moi par quels moyens, mon père.

LE DUC.

Marianne a conservé dans le cœur sa première affection; ce procédé injuste et cruel qui, selon toute apparence, devait éteindre son amour, n'a fait que lui donner plus d'énergie et de violence, comme ces torrens auxquels on veut opposer des barrières. Allez trouver Angélo; répondez à ses propositions par une soumission apparente; convenez de lui accorder ce qu'il demande; mettez-y seulement ces conditions, que votre entrevue avec lui sera courte, qu'elle sera protégée par l'ombre et le silence, et que le lieu sera convenablement choisi: cela vous étant accordé, voici ce qui aura lieu. Nous conseillerons à cette fille outragée de se substituer à vous et de se rendre au lieu désigné; si le secret de cette entrevue est divulgué plus tard, cela obligera Angélo à réparer son injustice: de cette manière nous sauvons votre frère, nous laissons votre honneur intact, nous rendons service à la pauvre Marianne, et nous prenons au piége ce ministre corrompu. Je me charge de parler à Marianne et de la préparer à cette entreprise. Si vous croyez pouvoir la conduire à bonne fin, et vous le pouvez, le double bienfait qui en naîtra absout votre stratagème. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE.

Cette idée me sourit d'avance, et je ne doute pas du succès.

LE DUC.

Cela dépend beaucoup de l'assurance que vous y mettrez: allez sur-le-champ trouver Angélo; s'il vous demande de venir, cette nuit, partager sa couche, promettez-le-lui. Je vais à l'instant même à Saint-Luc; c'est là que, dans une retraite solitaire, demeure l'affligée Marianne: venez m'y rejoindre, et pour que ce soit promptement, finissez-en vite avec Angélo.

ISABELLE.

Je vous rends grâce de cette consolation; adieu, mon père.

Ils sortent chacun d'un côté différent.

SCÈNE II.

La rue, devant la prison.

D'un côté arrive LE DUC, *toujours en costume de moine, de l'autre* LECOUDE, LE BOUFFON, *et* DES EXEMPTS.

LECOUDE.

Morbleu! si on n'y met ordre, si on vous laisse acheter et vendre hommes et femmes comme des animaux, nous devons nous attendre à voir tout le monde s'abreuver de bâtard * rouge et blanc.

LE DUC, *à part.*

O ciel! quel épouvantable baragouin!

LE BOUFFON.

Tout a été de mal en pire dans ce monde, depuis que sur deux usuriers, le plus honnête a été ruiné, et que la loi a accordé au plus fripon une robe fourrée pour le tenir chaud; et fourrée de peau de renard et d'agneau encore, afin qu'il fût démontré à tout un chacun que la fraude, lorsqu'elle est plus riche que la probité, peut marcher tête levée.

LECOUDE.

Marchez, camarade. (*Apercevant le duc.*) Dieu vous bénisse, mon père.

LE DUC.

Et vous pareillement, mon frère: quel délit a commis cet homme?

LE COUDE.

Parbleu, il a enfreint la loi, et je le soupçonne aussi d'être un filou, car nous avons trouvé sur lui un rossignol que nous avons envoyé au gouverneur.

LE DUC, *au bouffon.*

Fi! misérable! infâme corrupteur! tu vis du mal que tu fais faire: songes-tu bien à ce que c'est que de devoir ta nourriture et ton vêtement à un vice aussi bas! Dis-toi intérieurement: Du produit de leur abominable et bestial contact, je mange, je bois, je m'habille, je vis. Crois-tu donc que ce soit vivre que de puiser ses moyens d'existence à une source aussi impure? Va, corrige-toi, corrige-toi.

LE BOUFFON.

Je ne nierai pas que, sous un certain rapport, il n'y ait là quelque chose d'impur; toutefois, mon père, je me fais fort de prouver, —

LE DUC.

Si le diable te fournit des preuves à l'appui de tes vices, tu es à lui sans retour. Constable, conduisez-le en prison. La correction et l'instruction doivent être mises en œuvre pour réformer cette brutale créature.

LECOUDE.

Il faut qu'il comparaisse devant le gouverneur; il lui a déjà donné un avertissement: le gouverneur ne saurait tolérer un suppôt de mauvais

* C'est ainsi qu'on nommait un vin doux d'Italie, réservé pour les tables les plus riches. (*Note du traducteur.*)

lieux. Si c'est là le métier qu'il fait, et qu'il comparaisse devant le gouverneur, mieux vaudrait pour lui être à un mille de son excellence.

LE DUC.

Plût à Dieu que nous fussions tous ce que quelques-uns veulent paraître, aussi exempts de vices que les vices de cet homme le sont d'hypocrisie!

Arrive LUCIO.

LECOUDE, *au duc.*

Mon père, une corde comme celle qui vous sert de ceinture lui servira bientôt de cravate.

LE BOUFFON.

. On vient à mon aide. Je demande à fournir caution : voilà un honnête homme qui est de mes amis.

LUCIO.

Qu'y a-t-il, noble Pompée? Eh quoi? es-tu traîné captif à la suite de César? es-tu conduit en triomphe? N'y a-t-il plus moyen, en mettant la main à la poche et en la retirant crochue et pleine, de se procurer une statue de Pygmalion, une femme fraîchement créée? Que réponds-tu? Ah! que dis-tu de cette chanson-là? Cette méthode est-elle de ton goût? a-t-elle été noyée dans la dernière pluie? Ah! que dis-tu, pauvre hère? Le monde est-il comme il était? Quel est le genre à la mode? Est-ce d'être taciturne et bref? Eh bien! dis-moi ce qu'il en est.

LE DUC, *à part.*

De pire en pire!

LUCIO.

Comment va, mon cher bijou, ta maîtresse? S'entremet-elle encore? Ah!

LE BOUFFON.

A dire vrai, monsieur, elle a mangé tout son bœuf; et maintenant elle est elle-même dans le baquet.

LUCIO.

Fort bien! c'est juste, cela doit être ainsi : courtisane fraîche et vieille entremetteuse, c'est dans l'ordre. Vas-tu en prison, Pompée?

LE BOUFFON.

Hélas! oui, monsieur.

LUCIO.

Il n'y a pas de mal à cela, Pompée. Adieu, va, dis que c'est moi qui t'ai envoyé là. Est-ce pour dettes, Pompée? ou pourquoi?

LECOUDE.

C'est comme suppôt de mauvais lieux.

LUCIO.

Oh! en ce cas, emprisonnez-le. Si la prison est infligée aux gens de ce métier-là, celui-ci ne l'a pas volée; car il exerce la profession de toute antiquité; il y est né. Adieu, mon pauvre Pompée : présente mes civilités à la prison, Pompée; tu vas devenir un mari rangé maintenant, Pompée; tu resteras au logis.

LE BOUFFON.

J'espère, monsieur, que vous aurez la bonté de me servir de caution.

LUCIO.

Non, certainement, Pompée, ce n'est pas mon usage. Je prierai, Pompée, qu'on prolonge ta détention : si tu ne prends pas la chose en patience, tu as bien de la susceptibilité. Adieu, mon digne Pompée! (*Au duc.*) Dieu vous bénisse, mon père!

LE DUC.

Et vous pareillement.

LUCIO, *au bouffon.*

Brigitte se met-elle toujours du fard, Pompée? Ah!

LECOUDE, *au bouffon.*

Allons, venez, marchons.

LE BOUFFON, *à Lucio.*

Alors, monsieur, vous ne voulez pas être ma caution?

LUCIO.

Ni alors, ni maintenant, Pompée. (*Au duc.*) Mon père, qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?

LECOUDE, *au bouffon.*

Allons, allons, venez.

LUCIO.

Va au chenil, Pompée, va.

LECOUDE, LE BOUFFON *et* LES EXEMPTS *sortent.*

LUCIO, *continuant.*

Quelles nouvelles du duc, mon père?

LE DUC.

Je n'en sais point; pouvez-vous m'en donner?

LUCIO.

Les uns disent qu'il est à la cour de l'empereur de Russie ; d'autres, qu'il est à Rome; mais où croyez-vous qu'il est?

LE DUC.

Je l'ignore; mais en quelque lieu qu'il soit, je fais des vœux pour lui.

LUCIO.

C'est une folie bien bizarre à lui de s'évader ainsi de ses états et d'usurper la profession de vagabond, pour laquelle il n'est pas né. Pendant son absence, Angélo mène joliment le gouvernement ducal; il passe un peu les bornes.

LE DUC.

Il s'en acquitte bien

LUCIO.

Un peu plus d'indulgence pour la paillardise ne lui messiérait pas; sur cet article, mon père, il est un peu trop acerbe.

LE DUC.

C'est un vice trop général, auquel la sévérité seule peut porter remède.

LUCIO.

Il est vrai que c'est un vice qui a une parenté nombreuse, il est fort bien allié; mais, mon père, il est impossible qu'on l'extirpe entièrement, à moins de supprimer le manger et le boire. On dit que cet Angélo n'est pas le produit de l'homme et de la femme, et n'a pas été créé par les voies ordinaires. Croyez-vous que ce soit vrai?

LE DUC.

Comment donc aurait-il été créé?

LUCIO.

Les uns disent qu'il a été couvé par une sirène; d'autres, qu'il doit le jour à l'accouplement de deux stockfisches; mais il est un fait certain, c'est que son urine est de la glace; cela je le sais : d'ailleurs il est impuissant, il n'y a pas à en douter.

LE DUC.

Vous aimez à plaisanter, monsieur, et vous vous donnez carrière.

LUCIO.

Mais aussi avouez qu'il y a bien de l'inhumanité de sa part à faire mourir un homme pour un instant de paillardise. Croyez-vous que le duc absent en eût agi ainsi? plutôt que de pendre un homme pour avoir fait une centaine d'enfans, il eût volontiers payé les mois de nourrice de mille: il avait le sentiment de la chose, il connaissait le service, et c'est ce qui lui donnait de l'indulgence.

LE DUC.

Je n'ai jamais entendu dire que le duc absent fût fortement adonné aux femmes; ce n'est pas là que le portaient ses goûts.

LUCIO.

O mon père! vous êtes dans l'erreur.

LE DUC.

Ce n'est pas possible.

LUCIO.

Qui, le duc? Plus d'une mendiante de cinquante ans vous en dirait des nouvelles; son habitude était de leur mettre un ducat dans leur écuelle*. Le duc faisait ses tours en tapinois, il se grisait aussi; c'est moi qui vous le dis.

LE DUC.

Vous lui faites injure, certainement.

LUCIO.

Mon père, j'étais son intime : oh! c'était un sournois que le duc; je crois même savoir le motif de son départ mystérieux.

LE DUC.

Et quel peut-il être, je vous prie?

LUCIO.

Non; — pardon, c'est un secret; c'est un secret qui doit être gardé entre les dents et les lèvres : mais il est une chose que je puis vous dire : — aux yeux du grand nombre, le duc passait pour sage.

LE DUC.

Pour sage? sans nul doute il l'était.

LUCIO.

Pas du tout, c'était un homme des plus superficiels, ignorant, incapable.

LE DUC.

Il doit y avoir de votre part envie, folie ou erreur; l'histoire de sa vie, les affaires qu'il a dirigées, pourraient, s'il en était besoin, rendre de lui un meilleur témoignage. Qu'on le juge seulement sur ses actes, et l'envie elle-même reconnaîtra en lui l'homme instruit, l'homme d'état et le guerrier; ainsi vous parlez sans savoir, ou si vous savez, la méchanceté vous aveugle.

LUCIO.

Mon père, je le connais, et, qui plus est, je l'aime.

LE DUC.

Si vous l'aimez, parlez-en avec plus de discernement, et si vous le connaissez, avec plus d'affection.

LUCIO.

Allons, allons, je sais ce que je sais.

LE DUC.

J'ai peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais si jamais le duc est de retour (comme nous le demandons au ciel dans nos prières), c'est devant lui que vous répondrez de ce que vous m'avez dit sur son compte; si c'est la vérité qui a parlé par votre bouche, vous aurez sans doute le courage de la soutenir; attendez-vous donc à être cité devant lui; veuillez, je vous prie, me dire votre nom.

LUCIO.

Mon père, mon nom est Lucio; je suis bien connu du duc.

LE DUC.

Monsieur, il vous connaîtra mieux encore si le ciel m'accorde de vivre assez pour vous signaler à lui.

LUCIO.

Je ne vous crains pas.

LE DUC.

Oh! vous espérez que le duc ne reviendra plus, ou vous me jugez un adversaire trop peu redoutable; et en effet je ne pourrai vous faire grand mal : vous nierez avoir tenu ces propos.

LUCIO.

Que je sois pendu si je le nie : vous me jugez mal, mon père. Mais parlons d'autre chose : pourriez-vous me dire si Claudio meurt demain, oui ou non ?

LE DUC.

Pourquoi mourrait-il, monsieur?

LUCIO.

Pourquoi? pour avoir fait un enfant. Je voudrais que le duc dont nous parlons fût de retour. Ce ministre impuissant dépeuplera la province à force de continence : défense aux moineaux de bâtir leurs nids sous les toits de sa maison, car c'est une race libertine. Le duc punissait secrètement les faits cachés dans l'ombre du mystère, il ne les dévoilait pas au grand jour : plût à Dieu qu'il fût de retour! Ainsi voilà Claudio condamné pour crime de galanterie. Adieu, mon père; priez pour moi, je vous en conjure. Le duc, je vous le répète, mangeait du mouton le vendredi; maintenant il a fait son temps, et néanmoins il est homme encore à se mettre bouche à bouche avec une pauvresse, dût-elle sentir l'ail et le pain bis. Dites que j'ai dit cela. Adieu.

Il s'éloigne.

* Les mendians de cette époque portaient à la main une sorte d'écuelle en bois dont ils faisaient résonner le couvercle, pour montrer que l'écuelle était vide. (*Note du traducteur.*)

LE DUC.

Il n'est pas de puissance ni de grandeur ici-bas qui puisse échapper à la censure; la calomnie qui blesse par derrière s'attaque à la vertu la plus pure. Quel monarque est assez fort pour enchaîner le venin d'une langue médisante? Mais qui vient ici?

Arrivent ESCALUS, LE PRÉVOT, Mme LARUINE *et* DES EXEMPTS.

ESCALUS.

Allez, emmenez-la en prison.

Mme LARUINE.

Mon bon seigneur, soyez indulgent pour moi; votre excellence passe pour un homme miséricordieux, mon bon seigneur!

ESCALUS.

Un double et un triple avertissement, et toujours coupable du même délit? C'en serait assez pour faire jurer la clémence, et la transformer en tyrannie.

LE PRÉVÔT.

Voilà onze ans qu'elle fait son infâme métier; je puis le certifier à votre excellence.

Mme LARUINE.

Seigneur, j'ai été dénoncée par un certain Lucio; du temps de notre duc, il a fait un enfant à mademoiselle Catherine Lebas, à qui il avait promis le mariage; son enfant aura quinze mois, vienne la saint Philippe; c'est moi-même qui en ai pris soin; et pour ma peine, il ne cesse de dire du mal de moi.

ESCALUS.

C'est un drôle plein de licence; qu'on le fasse comparaître devant nous; qu'on la conduise en prison: allez; trêve de paroles.

LES EXEMPTS *emmènent Mme Laruine.*

ESCALUS, *continuant.*

Prévôt, la résolution de mon collègue Angélo est immuable; il faut que Claudio soit exécuté demain: qu'on lui procure un prêtre, et que tous les secours de la religion lui soient donnés; il n'en serait point ainsi si mon collègue partageait la pitié qui m'émeut en faveur de ce jeune homme.

LE PRÉVÔT.

Je prendrai la liberté de dire à votre excellence que ce bon religieux que voici l'a déjà visité et s'est entretenu avec lui pour le préparer à la mort!

ESCALUS.

Bonjour, mon père!

LE DUC.

Que la vertu et la bénédiction du ciel vous accompagnent!

ESCALUS.

D'où êtes-vous?

LE DUC.

Je ne suis pas de ce pays, quoique j'y réside temporairement; j'appartiens à un ordre révéré; et je suis récemment arrivé du saint-siége, chargé par sa sainteté d'une mission spéciale.

ESCALUS.

Qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?

LE DUC.

Rien, sinon que la vertu est tellement malade, qu'elle ne s'en relèvera pas: on ne cherche que la nouveauté, et il y a autant de danger à vieillir dans le même mode d'existence, qu'il y a de mérite à être constant dans une entreprise; c'est à peine s'il y a dans le monde assez de bonne foi pour rendre la société sûre; mais les sûretés* sont encore assez fréquentes pour rendre l'amitié fort onéreuse: c'est sur cette énigme que roule en grande partie la sagesse du monde. C'est là une nouvelle passablement vieille; et pourtant c'est la nouvelle de tous les jours. Pourriez-vous me dire, seigneur, quel était le caractère du duc?

ESCALUS.

C'était un homme qui, avant tout, s'appliquait à se connaître lui-même.

LE DUC.

A quels plaisirs était-il adonné?

ESCALUS.

Le spectacle de la joie d'autrui lui donnait plus de plaisir que tous les moyens mis en usage pour lui en procurer; il était d'une tempérance extrême. Mais laissons le duc à sa destinée, en priant le ciel qu'elle soit heureuse: je désir savoir en quelles dispositions vous avez trouvé Claudio; on me dit que vous lui avez fait une visite.

LE DUC.

Il ne se plaint pas de l'arrêt qui le condamne, et se soumet sans murmure aux décisions de la justice; toutefois, conformément à sa nature fragile, il s'était tracé dans la vie une route d'illusions décevantes dont je l'ai peu à peu désabusé, et maintenant il est résigné à mourir.

ESCALUS.

Vous vous êtes acquitté envers le ciel et envers le monde des devoirs de votre état: j'ai fait en faveur de cet infortuné tout ce que j'ai pu, dans les limites de la discrétion; mais j'ai trouvé dans mon collègue tant de sévérité, qu'il m'a forcé à lui dire qu'il était la justice incarnée**.

LE DUC.

Si sa vie répond à la rigueur de ses actes, cette rigueur lui siéra bien; mais s'il vient à faillir, il s'est d'avance condamné lui-même.

ESCALUS.

Je vais visiter le prisonnier; adieu.

* *Sûreté* est ici synonyme de *caution*. La loi anglaise admet à donner caution dans presque tous les cas, sauf en matière de crime, et même, dans ce dernier cas, lorsque les présomptions ne sont pas d'une nature grave, on peut obtenir sa liberté provisoire en fournissant deux *sûretés* de cinquante ou cent livres sterling chacune; c'est-à-dire que deux amis de l'accusé s'engagent, sous peine de payer cette somme, à le représenter aux prochaines assises. (*Note du traducteur.*)

** *Summum jus, summa injuria.* (*Note du traducteur.*)

LE DUC.

La paix soit avec vous!

ESCALUS *et* LE PRÉVÔT *s'éloignent.*

LE DUC, *seul, continuant.*

Quiconque veut manier le glaive du ciel doit être aussi saint que sévère, lui-même servant d'exemple. Il doit sentir en lui résider la grâce et agir la vertu, pesant dans la même balance les fautes des autres et les siennes; honte à celui dont la rigueur cruelle tue pour des fautes auxquelles il est lui-même enclin. Triple honte à Angélo, qui, tout en déracinant les vices, laisse croître les siens; oh! quelle corruption l'homme peut cacher sous les dehors d'un ange; comme l'hypocrisie toute saturée de crimes peut, en faisant illusion aux hommes, attirer à elle, avec ses fils de toile d'araignée, les avantages les plus imposans et les plus solides. Il faut que j'oppose la ruse à la ruse : cette nuit, Angélo recevra dans ses bras son ancienne fiancée, qu'avaient repoussée ses mépris; ainsi la fraude paiera la fraude en monnaie mensongère, et accomplira un engagement antérieur.

Il s'éloigne.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans la maison de Marianne.

MARIANNE *est assise;* UN JEUNE PAGE *chante devant elle.*

LE PAGE.

Éloigne-les, ces lèvres que j'adore,
Ces deux charmans félons d'amour;
Détourne-les, ces beaux yeux que l'aurore
Prendrait pour les regards du jour.
Mais ces vains gages de ma foi,
De ma foi,
Tous mes baisers, oh! rends-les-moi,
Rends-les-moi.

MARIANNE.

Interromps tes chants, et hâte-toi de te retirer; voici venir un homme dont les conseils ont souvent calmé la violence de mes chagrins.

LE PAGE *sort.*

Entre LE DUC.

MARIANNE, *continuant.*

Je vous demande pardon, mon père; j'aurais souhaité que vous m'eussiez trouvée un peu moins musicale; veuillez m'excuser, et croire que si ma douleur est gaie, en revanche ma gaîté est chagrine.

LE DUC.

Il n'y a pas de mal à cela, quoique la musique ait souvent le pouvoir de transformer le mal en bien et de faire du bien une excitation au mal. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un aujourd'hui est venu me demander; voici à peu près l'heure où j'ai promis de me trouver ici.

MARIANNE.

Personne n'est venu vous demander, je suis restée ici tout le jour.

Entre ISABELLE.

LE DUC.

Je vous crois certainement; voici justement l'heure. (*Apercevant Isabelle.*) Je vous demanderai de vouloir bien nous laisser seuls un moment; peut-être vous rappellerai-je bientôt pour quelque chose qui est dans votre intérêt.

MARIANNE.

Je vous en suis reconnaissante.

Elle sort.

LE DUC.

Vous arrivez à propos, soyez la bien venue... Eh bien, quelles nouvelles de notre vertueux ministre?

ISABELLE.

Il a un jardin entouré d'un mur de brique dont le côté occidental donne sur un vignoble; on entre dans ce vignoble par une porte de bois qu'ouvre cette clef; cette autre ouvre une porte plus petite qui communique du vignoble au jardin; c'est là que j'ai promis d'aller le voir au milieu de la nuit.

LE DUC.

Mais êtes-vous sûre de reconnaître l'endroit?

ISABELLE.

J'en ai fait une reconnaissance complète et détaillée; lui-même, avec un mystérieux et coupable empressement, et suppléant aux paroles par des actes, m'en a montré par deux fois le chemin.

LE DUC.

N'êtes-vous convenus entre vous d'aucune autre particularité dont la connaissance soit nécessaire à Marianne?

ISABELLE.

D'aucune, sinon que notre rendez-vous doit avoir lieu dans les ténèbres, et que je l'ai prévenu que notre entrevue devra être fort courte; car je lui ai annoncé que je me ferais accompagner d'une domestique, qui m'attendrait, persuadée que ma visite avait mon frère pour objet.

LE DUC.

Tout est fort bien combiné; je n'ai pas encore dit un mot de tout cela à Marianne (*Il appelle.*) Holà! veuillez venir, je vous prie.

Rentre MARIANNE.

LE DUC, *continuant, à Marianne.*

Veuillez faire connaissance avec cette jeune fille; elle vient pour vous être utile.

ISABELLE.

C'est une connaissance que je ferai avec plaisir.

LE DUC, *à Marianne.*

Êtes-vous persuadée que j'ai votre intérêt à cœur?

MARIANNE.

Mon père, je le sais et je l'ai éprouvé.

LE DUC.

enez donc par la main cette jeune compagne, qui a quelque chose d'intéressant à vous dire; je vous attendrai; mais ne perdez pas de temps; les vapeurs de la nuit approchent.

MARIANNE, *à Isabelle.*

Voulez-vous que nous fassions un tour de promenade?

MARIANNE *et* ISABELLE *sortent.*

LE DUC.

O pouvoir! ô grandeur! des millions d'yeux prévenus se portent sur vous! vos actes sont commentés par des volumes de rapports mensongers et contradictoires! des millions d'esprits faux mettent sur votre compte leurs sottes rêveries, et vous défigurent au gré de leurs caprices! (*Apercevant Marianne et Isabelle.*) Soyez les bien venues. Eh bien, êtes-vous d'accord?

Rentrent MARIANNE *et* ISABELLE.

ISABELLE.

Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez.

LE DUC.

Non seulement je le lui conseille, mais je l'en prie.

ISABELLE.

Vous n'avez presque rien à dire : seulement, lorsque vous le quitterez, dites-lui à voix basse : *Souvenez-vous maintenant de mon frère*

MARIANNE.

Reposez-vous sur moi.

LE DUC, *à Marianne.*

Ne craignez rien, ma fille, il est votre époux en vertu d'un contrat préexistant; ce n'est point pécher que de vous réunir ainsi, car ce stratagème est justifié par la validité des droits que vous avez sur lui : allons, partons; notre moisson est encore à venir, car elle est encore à semer.

Ils sortent.

SCÈNE II.

L'intérieur de la prison.

Entrent LE PRÉVOT *et* LE BOUFFON.

LE PRÉVÔT.

Viens ici, maraud : peux-tu couper le chef d'un homme?

LE BOUFFON.

Oui, monsieur, s'il est garçon; mais s'il est marié, il est le chef de sa femme, et je ne consentirai jamais à couper le chef d'une femme.

LE PRÉVÔT.

Allons, laisse là tes jeux de mots, et donne-moi une réponse directe. Demain matin doivent être exécutés Claudio et Bernardin; nous avons dans cette prison un bourreau qui a besoin d'un aide; si tu veux lui en servir, cela pourra mettre fin à ton emprisonnement; sinon tu subiras ta peine en entier, et tu ne sortiras d'ici qu'après avoir été impitoyablement fustigé; car tu as été un notoire suppôt de mauvais lieu.

LE BOUFFON.

Monsieur, j'ai été de tout temps un entremetteur illégal; mais aujourd'hui je ne demande pas mieux que d'être un bourreau légal. Je serai bien aise de recevoir quelques instructions de mon collègue.

LE PRÉVÔT, *appelant.*

Holà! Abhorson! Où est Abhorson?

Entre ABHORSON.

ABHORSON.

M'appelez-vous, monsieur?

LE PRÉVÔT.

Voici un homme qui sera votre aide dans votre exécution de demain : s'il vous convient, faites avec lui un arrangement à l'année, et il sera logé ici avec vous; sinon, servez-vous de lui pour cette fois, puis congédiez-le : il ne saurait alléguer avec vous le sacrifice de sa considération personnelle; ce n'est qu'un entremetteur.

ABHORSON.

Un entremetteur, monsieur? Fi donc! il va déshonorer notre art.

LE PRÉVÔT.

Allons, allons, l'un vaut l'autre; il suffirait d'une plume pour faire pencher la balance.

Il sort.

LE BOUFFON.

Monsieur, je vous le demande sur la foi de votre bonne mine, car sans nul doute vous avez fort bonne mine, quoique vous ayez un air de pendaison, appelez-vous donc votre emploi un art?

ABHORSON.

Oui, certes, un art.

LE BOUFFON.

J'ai entendu dire, monsieur, que la peinture est un art; or, les filles de joie, qui sont une partie intégrante de mon état, étant dans l'habitude de peindre leur visage, j'en conclus que mon métier est un art : mais quant à l'art qu'il peut y avoir à pendre, je veux être pendu si je le comprends.

ABHORSON.

Je te dis que c'est un art.

LE BOUFFON.

La preuve.

ABHORSON.

Les habits de tout honnête homme vont à la

taille d'un voleur. S'ils sont trop petits pour le voleur, l'honnête homme les juge assez grands; s'ils sont trop grands, le voleur les regarde comme suffisamment petits; c'est ainsi que les habits de tout honnête homme vont à la taille d'un voleur.

Rentre LE PRÉVOT.

LE PRÉVÔT.

Eh bien! vous êtes-vous arrangés?

LE BOUFFON.

Monsieur, je consens à entrer à son service; car je vois que le bourreau fait un métier plus pénitent que l'entremetteur; il demande plus souvent pardon*.

LE PRÉVÔT.

Ayez soin que votre billot et votre hache soient prêts demain à quatre heures.

ABHORSON, *au bouffon.*

Viens; je vais t'enseigner mon état; suis-moi.

LE BOUFFON.

Monsieur, j'ai le désir d'apprendre; et si jamais vous avez occasion de m'employer pour vous-même, j'espère bien m'en acquitter habilement; c'est véritablement un service que je vous dois, en retour de vos bontés.

LE PRÉVÔT.

Envoyez-moi Claudio et Bernardin.

LE BOUFFON *et* ABHORSON *sortent.*

LE PRÉVÔT, *continuant.*

L'un a toute ma pitié; l'autre, fût-il mon frère, je ne le plaindrais pas; c'est un meurtrier!

Entre CLAUDIO.

LE PRÉVÔT, *continuant.*

Tenez, Claudio, voici l'ordre pour votre exécution: il est maintenant minuit; demain à huit heures on vous fera immortel. Où est Bernardin?

CLAUDIO.

Il dort aussi profondément que le voyageur fatigué dont la conscience est pure, et dont le sommeil a engourdi les sens. Il ne veut pas se réveiller.

LE PRÉVÔT.

Qui peut lui faire du bien? Allez vous préparer! Mais quel est ce bruit? (*On entend frapper à la porte.*) Que le ciel vous donne ses consolations!

CLAUDIO *sort.*

LE PRÉVÔT, *continuant.*

On y va! J'espère que c'est la grâce de l'intéressant Claudio, ou tout au moins un sursis.—Soyez le bien venu, mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC

Que les génies bienfaisans de la nuit vous environnent, bon prévôt! Qui est venu ici depuis quelques heures?

LE PRÉVÔT.

Personne depuis l'heure du couvre-feu.

LE DUC.

Isabelle n'est pas venue?

LE PRÉVÔT.

Non.

LE DUC.

En ce cas, on ne tardera pas à venir.

LE PRÉVÔT.

Quelles consolations pour Claudio?

LE DUC.

Il y a encore pour lui quelque espérance.

LE PRÉVÔT.

C'est un gouverneur bien rigoureux.

LE DUC.

En aucune façon; sa conduite et sa justice marchent sur une ligne parallèle; s'armant d'une sainte abstinence, il dompte en lui les vices que son pouvoir cherche à réprimer dans autrui; s'il n'était pas innocent lui-même des fautes qu'il punit, ce serait de la tyrannie; mais les choses étant comme elles sont, il n'est que juste. Maintenant on vient.

On entend frapper.

LE PRÉVÔT *sort.*

LE DUC, *continuant.*

Voilà un prévôt humain: il est rare que le dur geôlier soit l'ami de l'homme. Eh bien! quel est ce bruit? Ce doit être quelqu'un de bien pressé que celui qui frappe ainsi à coups redoublés.

LE PRÉVOT *rentre.*

LE PRÉVÔT, *parlant à quelqu'un à la porte.*

Il faut qu'il attende que l'officier se lève pour le faire entrer: on va l'appeler.

LE DUC.

Claudio devra-t-il être exécuté demain? N'avez-vous reçu à son sujet aucun contre-ordre?

LE PRÉVÔT.

Aucun, mon père, aucun.

LE DUC.

Quoique l'aube soit près de paraître, je vous déclare, prévôt, qu'avant le lever du jour vous aurez des nouvelles.

LE PRÉVÔT.

Peut-être en savez-vous plus que moi à cet égard; je ne pense pas cependant qu'il vienne de contre-ordre; nous n'en avons jamais eu d'exemple: d'ailleurs, sur le siége même de la justice, le seigneur Angélo a publiquement déclaré le contraire.

Entre UN MESSAGER.

LE DUC.

Voilà un envoyé de son excellence.

LE PRÉVÔT.

Il apporte la grâce de Claudio.

LE MESSAGER, *remettant un papier au prévôt.*

Monseigneur vous envoie cette dépêche; il me charge, en outre, de vous dire que vous ne devez

* Avant de mettre [illegible] mort le[illegible] condamnés, le bourreau [illegible] demandant pardon. (*Note [illegible].*)

vous écarter de cet ordre en aucun point, en ce qui touche le temps, l'objet et les autres circonstances. Adieu : car, à ce que je présume, il est presque jour.

LE PRÉVÔT.

Je lui obéirai.

LE MESSAGER *sort.*

LE DUC, *à part.*

C'est la grâce de Claudio achetée par un crime, dont celui qui pardonne est lui-même complice : le crime va vite en besogne chez un homme puissant : quand le vice fait grâce, sa clémence s'étend si loin, qu'en faveur du délit le délinquant est traité en ami. Eh bien! prévôt, quelles nouvelles?

LE PRÉVÔT.

Je vous l'avais bien dit; le seigneur Angélo, me soupçonnant sans doute de tiédeur dans l'accomplissement de mes devoirs, ranime mon zèle par cette recommandation pressante et inaccoutumée; je m'en étonne, car cela ne lui était jamais arrivé

LE DUC.

Veuillez lire, je vous prie.

LE PRÉVÔT *lit.*

« Nonobstant tous ordres contraires, que Claudio soit exécuté à quatre heures du matin, et Bernardin dans l'après-midi : pour ma plus grande satisfaction, envoyez-moi à cinq heures la tête de Claudio. Que ceci soit ponctuellement exécuté; il y va d'un intérêt plus grand que je ne puis encore le dire. Ainsi ne manquez pas à votre devoir; vous en répondrez sur votre tête. » Que dites-vous à cela, mon père?

LE DUC.

Quel est ce Bernardin qui doit être exécuté dans l'après-midi?

LE PRÉVÔT.

Un Bohémien de naissance, élevé dans ce pays, et qui habite cette prison depuis neuf ans.

LE DUC.

Comment se fait-il que le duc absent ne lui ait pas rendu la liberté, ou ne l'ait pas fait exécuter? On m'a dit que c'était toujours ainsi qu'il en agissait.

LE PRÉVÔT.

Ses amis ont obtenu pour lui des sursis successifs; et le fait est que ce n'est que tout récemment, sous l'administration du seigneur Angélo, qu'on a obtenu des preuves certaines de son crime.

LE DUC.

Est-il maintenant prouvé?

LE PRÉVÔT.

D'une manière indubitable, et lui-même ne le nie pas.

LE DUC.

A-t-il dans sa prison témoigné du repentir? Dans quelles dispositions est-il maintenant?

LE PRÉVÔT.

Il ne craint pas la mort, qui n'est à ses yeux que le sommeil d'un homme ivre : indolent, indifférent à toutes choses, sans crainte du passé, du présent, ou de l'avenir, sans nul souci de sa condition mortelle, et néanmoins exclusivement attaché à la matière.

LE DUC.

Il a besoin de conseils.

LE PRÉVÔT.

Il n'en veut écouter aucun : il a toujours librement circulé dans la prison; on lui permettrait d'en sortir, qu'il ne le voudrait pas; il est ivre plusieurs fois par jour, et souvent même pendant plusieurs jours de suite. Il nous est souvent arrivé de l'éveiller, sous prétexte de le conduire au supplice, et en lui montrant un ordre simulé pour son exécution; cela ne l'a pas tiré de son apathie.

LE DUC.

Nous en reparlerons tout-à-l'heure. Sur votre front, prévôt, je lis écrit: Loyauté et fidélité : si je me trompe, c'est que ma vieille expérience m'abandonne; mais, confiant dans ma perspicacité, je crois pouvoir donner quelque chose au hasard. Claudio, que vous avez ordre d'exécuter, n'a pas plus mérité les rigueurs de la loi qu'Angélo qui a prononcé sa condamnation; pour vous en convaincre d'une manière manifeste, je ne demande qu'un délai de quatre jours, et pour cela, il faut que vous m'accordiez une faveur immédiate et d'une nature délicate et périlleuse.

LE PRÉVÔT.

En quoi, je vous prie, mon père?...

LE DUC.

En différant l'exécution de Claudio.

LE PRÉVÔT.

Hélas! comment le puis-je, puisque l'heure est positivement fixée, et que j'ai l'ordre exprès d'envoyer sa tête à Angélo? Si je m'écarte le moins du monde de cet ordre, je m'expose au sort de Claudio.

LE DUC.

Par le vœu sacré de mon ordre, vous ne courez aucun risque en vous laissant diriger par moi. Que Bernardin soit exécuté ce matin, et qu'on envoie sa tête à Angélo!

LE PRÉVÔT.

Angélo les a vus tous deux, et il reconnaîtra les traits.

LE DUC.

Oh! la mort est un grand transformateur, et vous pouvez y ajouter encore. Rasez les cheveux et nouez la barbe, et dites que c'est sur la demande du patient que vous l'avez ainsi arrangé avant sa mort; vous savez que cela se fait fréquemment; s'il en résulte pour vous autre chose que des remerciemens et des faveurs, je jure par le saint patron de mon ordre de vous protéger au péril de ma vie.

LE PRÉVÔT.

Vous m'excuserez, mon père; mais cela est contraire à mes sermens.

LE DUC.

Avez-vous juré fidélité au duc ou à son ministre?

LE PRÉVÔT.

A lui et à ses délégués.

LE DUC.

Ainsi votre conscience sera tranquille, si le duc sanctionne la justice de votre conduite

LE PRÉVÔT.

Cela est-il probable ?

LE DUC.

Il y a non seulement probabilité, mais certitude. Cependant, puisque vous êtes retenu par la crainte, puisque ni mon habit, ni mon intégrité, ni mes exhortations, ne peuvent vous ébranler, j'irai plus loin que je ne le voulais, afin de vous rassurer complètement. Regardez ; voilà l'écriture et le sceau du duc. Je ne doute pas que l'un et l'autre ne vous soient connus.

Il lui remet un papier.

LE PRÉVÔT.

Je les reconnais tous deux.

LE DUC.

Cet écrit annonce le retour du duc ; vous le lirez à loisir, vous y verrez que dans deux jours il sera ici. C'est une nouvelle qu'Angélo ignore ; car aujourd'hui même il reçoit des lettres d'une étrange teneur ; il y est question peut-être de la mort du duc, ou peut-être de son entrée dans un monastère ; et peut-être aussi rien de tout cela n'est-il vrai. Voyez, l'étoile du berger commence à paraître. Ne vous demandez pas avec étonnement comment ces choses se feront ; les difficultés ne sont plus rien, quand on les connaît. Appelez l'exécuteur, et qu'il fasse sauter la tête de Bernardin ; je vais à l'instant même le confesser et le préparer pour un séjour meilleur. Vous ne revenez pas de votre surprise ; mais à la lecture de cet écrit, tous vos doutes disparaîtront. Venez, il est presque jour.

Ils sortent.

SCENE III.

Une autre partie de la prison

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Je suis ici en pays de connaissance, comme si j'étais dans la maison où j'exerce mon emploi. On pourrait se croire ici chez madame Laruine, tant on y retrouve de ses anciens chalands. Il y a d'abord M. *l'Eventé*, qui est ici pour une fourniture de papier gris et de vieux gingembre, montant à la somme de cent quatre-vingt-dix-sept livres sterling, sur laquelle il a payé cinq marcs, argent comptant. Notez que le gingembre ne s'est guère vendu, car toutes les vieilles femmes étaient mortes. Il y a encore ici un certain M. *Câpre*, à la requête de M. *Trois-Poils*, marchand de soieries, pour quatre habillemens de satin couleur pêche, pour lesquels il est maintenant singulièrement empêché. Nous avons encore le jeune *Duvertige*, le jeune *Lapromesse*, ainsi que M. *Deléperon*, et M. *Lafamine*, si fort sur la rapière et la dague, et le jeune *Lhéritier*, qui a tué en duel le gros *Pouding* ; et M. *Fendart*, le ferrailleur, et le brave M. *Lasemelle*, le célèbre voyageur, et le féroce *Canette*, qui a poignardé *Lelitre* ; je pourrais en citer encore une quarantaine, tous grands faiseurs dans notre métier, et qui n'ont plus maintenant ni sou ni maille.

Entre ABHORSON.

ABHORSON.

Camarade, amène ici Bernardin.

LE BOUFFON, *appelant*

Monsieur Bernardin ! levez-vous, et venez, qu'on vous décapite, monsieur Bernardin.

ABHORSON.

Holà ! Bernardin !

BERNARDIN, *de l'intérieur.*

La peste vous étrangle !... Qui fait tout ce vacarme ? Qui êtes-vous ?

LE BOUFFON.

C'est votre ami, le bourreau ; il faut que vous ayez la bonté de vous lever et de vous laisser mettre à mort.

BERNARDIN, *de l'intérieur.*

Au diable, bélître, au diable ! Je dors.

ABHORSON.

Dites-lui de se réveiller, et promptement.

LE BOUFFON.

Monsieur Bernardin, éveillez-vous, je vous prie ; venez vous faire exécuter, vous dormirez après.

ABHORSON.

Va le trouver et amène-le.

LE BOUFFON.

Il vient, monsieur, il vient ; j'entends le bruissement de sa paille

Entre BERNARDIN.

ABHORSON.

La hache est-elle sur le billot, camarade ?

LE BOUFFON.

Elle est prête, monsieur.

BERNARDIN.

Eh bien ! Abhorson, qu'y a-t-il de nouveau ?

ABHORSON.

Franchement je vous conseille de vous mettre sur-le-champ en prières ; car, voyez-vous, l'ordre de votre exécution est venu.

BERNARDIN.

Bélitre ! j'ai bu toute la nuit, je ne suis pas préparé.

LE BOUFFON.

Au contraire ; quand on a bu toute la nuit et qu'on est décapité le matin de bonne heure, on n'en dort que mieux tout le long du jour.

Entre LE DUC.

ABHORSON, *à Bernardin.*

Tenez, voici le confesseur qui vient ; croyez-vous encore que nous plaisantons ?

LE DUC.

Mon frère, j'ai appris que vous alliez bientôt quitter ce monde; mu par ma charité, je viens vous offrir des conseils et des consolations et prier avec vous.

BERNARDIN.

Moi, mon père? j'ai passé toute la nuit à boire, et je veux qu'on me laisse quelque temps encore pour me préparer, sinon on m'assommera plutôt. Je ne veux pas mourir aujourd'hui, cela est certain.

LE DUC.

O mon frère, il le faut; veuillez donc songer, je vous en conjure, au voyage que vous allez faire.

BERNARDIN.

Je jure que rien au monde ne me fera consentir à mourir aujourd'hui

LE DUC.

Mais écoutez-moi.

BERNARDIN.

Pas un mot: si vous avez quelque chose à me dire, venez dans mon cachot, car je n'en sortirai pas de la journée.

Il sort.

Entre LE PRÉVOT.

LE DUC.

Également incapable de vivre ou de mourir! ô cœur endurci! suivez-le, vous autres, et conduisez-le au billot.

ABHORSON *et* LE BOUFFON *sortent.*

LE PREVÔT.

Eh bien! mon père, en quelles dispositions trouvez-vous le prisonnier?

LE DUC.

Il n'est aucunement préparé; il est inapte à mourir; et ce serait un acte damnable que de l'exécuter dans son état actuel.

LE PREVÔT.

Mon père, ici, dans la prison, est mort, ce matin, d'une maladie violente, un certain Ragozin, un notoire pirate; il est de l'âge de Claudio, il a les cheveux et la barbe de la même couleur : ne pourrions-nous pas ajourner ce réprouvé jusqu'à ce qu'il fût convenablement préparé, et envoyer au gouverneur la tête de Ragozin, plus semblable a celle de Claudio?

LE DUC.

Oh! c'est une ressource providentielle! Dépêchez-vous; l'heure fixée par Angélo approche; veillez à ce que cela soit fait et à ce que la tête lui soit envoyée, ainsi qu'il en a donné l'ordre, pendant que moi, je vais disposer ce malheureux stupide à mourir de bonne volonté.

LE PRÉVÔT.

Mon père, cela va être fait sur-le-champ; mais Bernardin devra être exécuté cet après-midi. Que ferons-nous de Claudio, de manière à me mettre à l'abri des dangers qui résulteraient pour moi, si l'on venait à découvrir qu'il est vivant?

LE DUC.

Voilà ce qu'il faut faire : mettez Bernardin et Claudio dans des cellules secrètes : avant que le soleil ait accompli deux fois sa visite quotidienne aux habitans de l'autre hémisphère, vous verrez votre sûreté efficacement garantie.

LE PRÉVÔT.

Je suis entièrement à vos ordres.

LE DUC.

Vite, dépêchez, et envoyez la tête à Angélo.

LE PRÉVÔT *sort.*

LE DUC, *continuant.*

Maintenant je vais écrire à Angélo; le prévôt lui remettra ma lettre. Je lui manderai que je suis sur le point d'arriver, et que, cédant à la demande pressante qui m'en a été faite, je suis obligé de faire mon entrée publique dans Vienne. Je l'inviterai à venir à ma rencontre à la fontaine consacrée, à une lieue de la ville; de là nous continuerons notre route avec Angélo, par, mon cortége et moi, une marche lente et avec tout le cérémonial accoutumé.

Rentre LE PRÉVOT.

LE PRÉVÔT.

Voici la tête! je vais la porter moi-même.

LE DUC.

Cela est à propos; revenez promptement: car j'ai à vous entretenir de choses que je ne veux confier qu'à vous.

LE PRÉVÔT.

Je vais faire toute diligence.

ISABELLE, *appelant de l'intérieur.*

Que la paix soit en ces lieux! hola! quelqu'un!

LE DUC.

C'est la voix d'Isabelle. — Elle vient pour savoir si la grâce de son frère est arrivée; mais je veux lui laisser ignorer son bonheur, afin qu'au moment où elle s'y attendra le moins, son désespoir se change en un céleste ravissement.

Entre ISABELLE.

ISABELLE.

Je vous demande pardon.

LE DUC.

Fille charmante et vertueuse, acceptez mon salut.

ISABELLE.

J'accepte avec plaisir le salut d'un homme aussi saint. Le gouverneur a-t-il envoyé la grâce de mon frère?

LE DUC.

Il l'a délivré, Isabelle, des entraves de ce monde; sa tête a été coupée et envoyée à Angélo.

ISABELLE

Non, cela n'est pas.

LE DUC.

Cela est effectivement. Ma fille, montrez votre raison dans votre résignation.

ISABELLE.

Oh! je vais aller le trouver et lui arracher les yeux.

LE DUC.

Vous ne serez point admise en sa présence.

ISABELLE.

Infortuné Claudio! malheureuse Isabelle! monde pervers! exécrable Angélo!

LE DUC.

Tout cela ne saurait l'atteindre et ne vous profite en rien; abstenez-vous-en donc; remettez au ciel le soin de votre cause. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous reconnaîtrez bientôt la vérité de chacune de mes paroles. Le duc revient demain dans ses états; — veuillez sécher vos larmes; — j'en suis informé par un père de notre couvent qui est son confesseur; déjà, il a fait prévenir de son arrivée Escalus et Angélo, qui s préparent à le recevoir aux portes de la ville et à remettre leurs pouvoirs entre ses mains. Si vous le pouvez, laissez-moi guider votre raison par mes conseils; en retour, je vous promets, dans le châtiment de ce misérable, la vengeance que votre cœur désire, outre la faveur du duc et l'estime générale.

ISABELLE.

Je me laisse diriger par vous.

LE DUC.

Allez donc porter cette lettre au frère Pierre; c'est celle dans laquelle il m'apprend le retour du duc; en lui remettant ce gage, dites-lui que je l'attends ce soir chez Marianne. Je le mettrai au fait de ce qui vous concerne l'une et l'autre. Il vous conduira devant le duc et accusera Angélo en face. Quant à moi, pauvre religieux, je suis lié par un vœu sacré, et je serai absent. Allez avec cette lettre; contenez ces larmes qui brillent dans vos yeux, et que votre cœur s'apaise; ne vous fiez plus jamais à mon saint caractère, si la voie que je vous fais prendre n'est pas la bonne. — Qui est là?

Entre LUCIO.

LUCIO.

Bonjour, mon père! où est le prévôt?

LE DUC.

Il est sorti, monsieur.

LUCIO.

O charmante Isabelle! j'ai la douleur dans l'ame de voir vos yeux rougis par les pleurs: il faut vous résigner. Je me vois forcé de dîner et de souper avec du pain et de l'eau; dans l'intérêt de ma tête, je n'ose pas remplir mon ventre: l suffirait d'un bon repas pour me donner des velléités. Mais on dit que le duc sera ici demain; sur ma parole, Isabelle, j'aimais votre frère: si cet original, ce vieux sournois de duc, avait été ici, Claudio vivrait encore.

ISABELLE *sort.*

LE DUC.

Monsieur, le duc n'a pas beaucoup à se féliciter de votre témoignage; heureusement que sa réputation n'en dépend pas.

LUCIO.

Mon père, vous ne connaissez pas le duc aussi bien que moi; c'est un tout autre luron que vous ne le croyez.

LE DUC.

Bien; un jour viendra que vous répondrez de ce propos. Adieu!

LUCIO.

Attendez, je vais vous accompagner; je puis vous conter de jolies histoires du duc.

LE DUC.

Vous m'en avez déjà trop dit si elles sont vraies; si, au contraire, elles sont fausses, mieux valait vous taire.

LUCIO.

J'ai été un jour traduit devant lui pour avoir fait un enfant à une fille.

LE DUC.

Avez-vous fait pareille chose?

LUCIO.

Oui, parbleu! je l'ai fait; mais j'ai été obligé de le nier; sans quoi, on m'aurait fait épouser cette guenon.

LE DUC.

Monsieur, votre compagnie est plus agréable qu'honnête. Portez-vous bien.

LUCIO.

Ma foi, je vous accompagnerai jusqu'au bout de l'allée. Si la liberté de mes propos vous offense, je vous les épargnerai; je suis comme la teigne; on ne me détache pas facilement.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison d'Angelo

Entrent ANGÉLO *et* ESCALUS.

ESCALUS.

Toutes les lettres qu'il a écrites se contredisent l'une l'autre.

ANGÉLO.

De la manière la plus bizarre et la plus contradictoire. Il y a dans ses actes quelque chose qui tient de la folie. Fasse le ciel que sa raison ne soit point altérée! Pourquoi devons-nous aller à sa rencontre aux portes de la ville, et là remettre nos pouvoirs entre ses mains?

ESCALUS.

Je ne saurais en deviner le motif.

ANGÉLO.

Et pourquoi avons-nous l'ordre de faire annoncer publiquement, une heure avant son entrée, que tous ceux qui ont à se plaindre de quelque injustice, devront présenter leurs griefs dans la rue.

ESCALUS.

A cela, il y a un motif; cela a pour but d'en

finir une fois pour toutes avec les plaintes de ce genre, et de nous affranchir d'une foule de réclamations qui, passé ce jour, seront sans force contre nous.

ANGÉLO.

Fort bien! Veillez, je vous prie, à ce que cette annonce soit publiée. Demain matin, de bonne heure, j'irai vous voir chez vous; faites avertir les personnes notables et les dignitaires qui doivent aller à la rencontre du duc.

ESCALUS.

Je vais le faire, seigneur. Adieu.

Il sort.

ANGÉLO.

Bonsoir. — Cette action m'a tout-à-fait changé; elle obscurcit mon entendement, et me rend inapte à tout. Une vierge déflorée! et par un homme éminent, par celui-là même qui déployait contre ce crime les rigueurs de la loi! Si la honte ne l'empêchait de proclamer publiquement la perte de son honneur, comme elle pourrait m'accuser! La raison ne l'y engage-t-elle pas? Non; car mon autorité a un tel poids et un tel crédit que nul scandale privé ne saurait l'atteindre, et que l'accusatrice serait confondue. Je l'aurais laissé vivre, si je n'avais eu à craindre qu'un jour ce jeune audacieux, écoutant la voix de son ressentiment, ne cherchât à tirer vengeance de la honteuse rançon d'une vie déshonorée. Et néanmoins, plût à Dieu qu'il vécût encore! Hélas! lorsqu'une fois nous avons mis la vertu en oubli, rien ne va comme il devrait; nous voulons et ne voulons pas.

Il sort.

SCENE V.

La campagne aux environs de Vienne.

Arrivent LE DUC, *dans le costume de sa dignité*, *et le* MOINE PIERRE.

LE DUC.

Remettez-moi ces lettres en temps opportun. (*Il lui donne des lettres.*) Le prévôt connait mes vues et mon projet. L'affaire une fois entamée, conformez-vous à vos instructions, et ne perdez point de vue notre objet spécial, tout en quittant parfois un moyen pour un autre, selon que la nécessité l'exigera. Allez chez Flavius, et dites-lui où je suis; informez-en aussi Valentinus, Rolland et Crassus, et dites-leur d'expédier des trompettes à la porte de la ville; mais commencez par m'envoyer Flavius.

PIERRE.

Je vais promptement exécuter vos ordres.

LE MOINE *s'éloigne.*

Arrive VARRIUS.

LE DUC.

Recevez mes remerciemens, Varrius; vous n'avez point perdu de temps; venez, nous marcherons ensemble. D'autres de nos amis ne tarderont pas à nous rejoindre, mon cher Varrius!

Ils s'éloignent.

SCÈNE VI.

Une rue, près de la porte de la ville.

Arrivent ISABELLE *et* MARIANNE.

ISABELLE.

J'éprouve de la répugnance à parler avec tous ces détours; j'aurais préféré dire la vérité tout entière; ce serait à vous à l'accuser ainsi. Mais il me conseille de suivre cette marche, pour cacher, dit-il, un but avantageux.

MARIANNE.

Suivez ses conseils.

ISABELLE.

Il m'a dit, en outre, de ne pas m'étonner s'il lui arrive de prendre le parti d'Angélo et de parler contre moi: c'est une médecine dont l'amertume doit être salutaire.

MARIANNE.

Je voudrais que le frère Pierre...

ISABELLE.

Chut! le voici qui vient.

Arrive LE MOINE PIERRE.

PIERRE.

Venez; je vous ai trouvé une place favorable, où vous serez sur le passage du duc. Le son des trompettes a retenti deux fois; déjà les citoyens les plus importans et les plus notables ont pris place aux portes de la ville, et le duc ne tardera pas à arriver. Suivez-moi donc.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique près de l'une des portes de la ville.

MARIANNE, *voilée;* ISABELLE *et le* MOINE PIERRE *sont à quelque distance; arrivent d'un côté* LE DUC, VARRIUS *et* UNE SUITE DE SEIGNEURS; *de l'autre,* ANGÉLO, ESCALUS, LUCIO, LE PREVOT, DES GARDES *et* LA FOULE DES CITOYENS.

LE DUC, *à Angélo.*

Mon digne cousin, soyez le bien venu. (*A Escalus.*) Mon vieil et fidèle ami, nous vous revoyons avec joie.

ANGÉLO *et* ESCALUS.

Un heureux retour à votre altesse!

LE DUC.

Nous vous remercions cordialement. Nous avons pris des informations à votre égard, et nous avous entendu faire de votre justice un tel éloge, que nous ne pouvons que vous signaler à la reconnaissance publique, en attendant les récompenses qui vous sont dues.

ANGÉLO.

Vous resserrez encore mes obligations envers votre altesse.

LE DUC.

Oh! votre mérite parle haut! Il y aurait injustice à nous de l'enfermer dans les secrets retranchemens de notre cœur, au lieu de l'installer, comme il en a droit, dans des remparts de bronze, à l'abri des outrages du temps et des ravages de l'oubli. Donnez-moi votre main, et que mes sujets le voient, afin que ces signes extérieurs de courtoisie leur révèlent mes sentimens intérieurs. Venez, Escalus; placez-vous à ma gauche. J'ai en vous deux excellens soutiens!

PIERRE *et* ISABELLE *s'avancent.*

PIERRE.

Voici le moment; élevez la voix, et tombez à genoux devant lui.

ISABELLE.

Justice, ô royal duc! abaissez vos regards sur une pauvre fille, je n'ose dire sur une vierge outragée! O digne prince, ne déshonorez pas vos yeux en les détournant sur d'autres objets jusqu'à ce que vous ayez entendu ma juste plainte, et que vous m'ayez rendu justice. Justice, justice, justice!

LE DUC.

Dites-moi vos griefs : outragée en quoi? par qui? Voici le seigneur Angélo qui vous rendra justice; expliquez-vous à lui.

ISABELLE.

O digne duc, vous m'ordonnez de demander mon salut au démon; entendez-moi vous-même; car ce que j'ai à vous dire doit ou attirer sur moi des châtimens, si je ne suis pas crue, ou m'obtenir de vous une réparation : écoutez-moi, oh! écoutez-moi ici.

ANGÉLO.

Seigneur, sa raison, je le crains, n'est pas très solide : elle m'a sollicité en faveur de son frère, que la justice a frappé dans son cours.

ISABELLE.

La justice!

ANGÉLO.

Et son langage sera sans doute étrange et plein d'amertume.

ISABELLE.

Oui, certes, il sera étrange, et néanmoins strictement vrai. Qu'Angélo soit un imposteur, cela n'est-il pas étrange? Qu'Angélo soit un meurtrier, cela n'est-il pas étrange? Qu'Angélo soit un perfide adultère, un hypocrite, un lâche ravisseur, cela n'est-il pas étrange et des plus étranges?

LE DUC.

Dix fois étrange en effet.

ISABELLE.

Il n'est pas plus certain qu'il est Angélo, qu'il ne l'est que tout cela est aussi vrai qu'étrange : que dis-je? cela est dix fois vrai; car, après tout, la vérité est la vérité.

LE DUC.

Qu'on l'emmène! Pauvre créature, l'infirmité de sa raison se trahit par ses paroles.

ISABELLE.

O prince, je vous en conjure par vos espérances dans un monde meilleur, ne dédaignez pas ma plainte, dans l'opinion que ma raison est altérée; ne croyez pas impossible ce qui est improbable; il n'est pas impossible que le plus pervers et le plus vil des hommes paraisse aussi réservé, aussi grave, aussi scrupuleux, aussi parfait qu'Angélo; de même Angélo, avec tous ses dehors hypocrites, ses titres, ses formes imposantes, peut n'être qu'un archi-scélérat; il l'est, croyez-moi, royal prince; s'il est moins que cela, il n'est rien; mais il est pire encore, et je manque d'expressions pour qualifier sa scélératesse.

LE DUC.

Sur mon honneur, si elle est folle, comme je le crois, sa folie ressemble singulièrement au bon sens; je n'ai jamais vu tant de liaisons dans les idées d'une tête aliénée.

ISABELLE.

O gracieux duc, éloignez cette idée. Ne confondez point l'émotion qui me trouble avec l'absence de la raison ; mais que votre sagesse vous serve à dégager la vérité des ténèbres, et le mensonge des apparences de la vérité.

LE DUC.

Certes, bien des gens sains d'esprit ont une raison moins lucide. Qu'avez-vous à me dire?

ISABELLE.

Je suis la sœur d'un homme nommé Claudio, condamné pour fornication à perdre la tête, condamné par Angélo : sur le point de commencer mon noviciat dans une maison religieuse, j'ai été mandée par mon frère ; son message m'a été transmis par un nommé Lucio.

LUCIO.

C'est moi, avec la permission de votre excellence ; je suis venu la voir de la part de Claudio, et la prier de faire des démarches auprès d'Angélo, dans le but d'obtenir la grâce de son frère.

ISABELLE.

Effectivement, c'est lui.

LE DUC, *à Lucio.*

On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO.

Ni de me taire, mon seigneur.

LE DUC.

Eh bien, je vous le dis maintenant ; souvenez-vous-en, je vous prie : et quand vous aurez à parler pour votre propre compte, priez Dieu de n'avoir rien à vous reprocher.

LUCIO.

J'en donne la certitude à votre altesse.

LE DUC.

Gardez-la pour vous ; prenez-y garde.

ISABELLE.

Ce qu'il vient de dire est vrai.

LUCIO.

Fort bien.

LE DUC.

Cela peut être ; mais vous avez tort de parler avant votre tour. (*A Isabelle.*) Continuez.

ISABELLE.

J'allai trouver ce scélérat de gouverneur.

LE DUC.

Voilà un langage qui tient un peu de la démence.

ISABELLE.

Pardonnez-le-moi ; le langage est approprié au sujet.

LE DUC.

C'est bon, poursuivez.

ISABELLE.

Bref, il est inutile que je vous raconte comment j'intercédai auprès de lui, les supplications que je lui adressai à genoux ; les objections qu'il me fit, les réponses que je leur opposai (car tout cela fut long) ; je passe ces détails, et j'arrive avec un sentiment de douleur et de honte à l'infâme conclusion de tout ceci. Il mit à la grâce de mon frère la condition que je livrerais ma chasteté et ma personne à la discrétion de ses impudiques désirs ; après avoir long-temps combattu, mon honneur finit par céder à ma pitié pour mon frère, et je me soumis à ce qu'on exigeait de moi ; mais le lendemain matin, sa brutale passion une fois satisfaite, il donne l'ordre qu'on exécute mon malheureux frère.

LE DUC.

Comme cela est vraisemblable !

ISABELLE.

Plût à Dieu que cela fût aussi vraisemblable que vrai !

LE DUC.

Par le ciel, pauvre insensée, vous ne savez pas ce que vous dites ; ou bien un odieux complot vous a subornée contre son honneur : d'abord son intégrité est sans tache ; ensuite il n'est pas croyable qu'il ait poursuivi avec tant de rigueur dans autrui des fautes que lui-même partageait : s'il avait commis un crime de cette nature, il aurait pesé votre frère dans la même balance que lui, et ne l'aurait pas fait mourir : quelqu'un vous fait agir ; avouez la vérité, et dites-nous qui sont ceux dont les conseils vous ont poussée à venir ici articuler ces plaintes.

ISABELLE.

Est-ce là tout ? En ce cas, anges du ciel, esprits bienheureux, donnez-moi la résignation ; — un jour viendra où sera démasqué le crime aujourd'hui caché sous le voile de l'hypocrisie ! Que le ciel préserve votre altesse de tout mal, comme il est vrai que, victime outragée, je m'éloigne sans avoir pu faire ajouter foi à mes paroles.

LE DUC.

Je crois qu'en effet vous ne demanderiez pas mieux que de vous éloigner. — Un exempt ! Qu'on la mène en prison ! Souffrirons-nous que le souffle flétrissant de la calomnie s'attaque à un homme qui nous est attaché de si près ? Ce doit être e résultat de quelque intrigue. Qui a eu connaissance de vos intentions et de votre démarche ?

ISABELLE.

Un homme dont je regrette l'absence, le moine Ludovic.

LE DUC.

Un saint personnage, sans doute. Qui connaît ce Ludovic ?

LUCIO.

Monseigneur, je le connais ; c'est un moine intrigant ; je n'aime pas cet homme-là : si c'eût été un laïque, je l'aurais étrillé d'importance pour certains propos qu'il a tenus contre votre altesse, à l'occasion de son départ.

LE DUC.

Des propos contre moi ? Voilà vraiment un digne religieux ! pousser cette malheureuse à venir accuser ici notre délégué ! Qu'on me trouve ce moine.

LUCIO.

Pas plus tard qu'hier soir, mon seigneur, je les ai vus tous deux dans la prison ; c'est un moine impudent, un mauvais drôle s'il en fut jamais.

PIERRE.

Que bénie soit votre royale altesse! j'étais là présent, et j'ai entendu les mensonges qu'on vous a débités : d'abord c'est injustement que cette femme accuse votre délégué, qui est aussi pur de tout contact coupable avec elle que l'homme qui n'a pas encore vu le jour.

LE DUC.

C'est aussi ce que nous pensions. Connaissez-vous ce moine Ludovic dont elle parle?

PIERRE.

Je le connais pour un religieux plein de science et de piété, non pour un drôle et un intrigant mondain, comme cet homme le représente. Je puis certifier qu'il est incapable d'avoir, comme on l'en accuse, mal parlé de votre altesse.

LUCIO.

Il en a parlé d'une manière infâme, croyez-moi.

PIERRE.

Fort bien; il pourra peut-être un jour se justifier lui-même; mais pour le moment, seigneur, il est dangereusement malade. Ayant appris qu'on se proposait d'élever des plaintes contre le seigneur Angélo, il m'a expressément envoyé ici pour dire en son nom ce qu'il sait être vrai et faux, et dont il administrera la preuve sous la foi du serment, quand il en sera requis. Et d'abord, pour justifier ce digne seigneur, si bassement et si directement accusé, vous allez entendre cette femme démentie en face et confondue de son propre aveu.

LE DUC.

Voyons cela, mon père.

DES GARDES *emmènent* ISABELLE, *et* MARIANNE *s'avance.*

LE DUC, *continuant.*

Tout cela ne vous fait-il pas sourire de pitié, seigneur Angélo? — J'admire jusqu'où va l'audace insensée de pareils misérables! Donnez-nous des siéges. — Venez, cousin Angélo; je serai neutre; soyez juge dans votre propre cause. — Est-ce là le témoin, mon père? qu'elle commence par montrer son visage; elle parlera ensuite.

MARIANNE.

Pardonnez-moi, mon seigneur; je ne montrerai pas mon visage que mon époux ne me l'ordonne.

LE DUC.

Quoi donc? êtes-vous mariée?

MARIANNE.

Non, mon seigneur.

LE DUC.

Êtes-vous fille?

MARIANNE.

Non, mon seigneur.

LE DUC.

Vous êtes donc veuve?

MARIANNE.

Pas davantage, mon seigneur.

LE DUC.

Qu'êtes-vous donc, si vous n'êtes ni femme, ni fille, ni veuve?

LUCIO.

Mon seigneur, c'est peut-être une courtisane; beaucoup de ces créatures-là ne sont ni femmes, ni filles, ni veuves.

LE DUC.

Qu'on impose silence à ce drôle! Je voudrais qu'il se trouvât dans le cas de parler pour lui-même.

LUCIO.

C'est bien, mon seigneur.

MARIANNE.

J'avoue, mon seigneur, que je n'ai jamais été mariée, et j'avoue, en outre, que je ne suis pas fille; j'ai connu mon mari, et néanmoins mon mari ne sait pas qu'il m'a connue.

LUCIO.

C'est qu'alors il était ivre, mon seigneur; cela ne saurait être autrement.

LE DUC.

Il serait à souhaiter que vous le fussiez vous-même dans l'intérêt du silence.

LUCIO.

C'est bien, mon seigneur.

LE DUC.

Ce n'est point là un témoin en faveur du seigneur Angélo.

MARIANNE.

Je vais y venir, seigneur : celle qui accuse Angélo de fornication, accuse mon époux; le moment où elle prétend qu'il s'est rendu coupable, est celui-là même où je le tenais dans mes bras, avec tous les transports de l'amour.

ANGÉLO.

En accuse-t-elle encore d'autres que moi?

MARIANNE.

Non pas que je sache.

LE DUC.

Non? vous venez de dire qu'elle accusait votre mari.

MARIANNE.

Il est vrai, mon seigneur; et ce mari est Angélo, qui croit être certain de ne m'avoir jamais connue, et pense avoir connu Isabelle.

ANGÉLO.

Voilà une étrange imposture : voyons votre visage.

MARIANNE.

Mon époux me l'ordonne; je vais me montrer. (*Elle soulève son voile.*) Cruel Angélo, voilà le visage que tu croyais naguère mériter l'honneur de tes regards; voilà la main qui dans un solennel engagement fut pressée dans la tienne; voilà la personne qui est venue au rendez-vous donné à Isabelle, et qui l'a remplacée auprès de toi, dans le pavillon de ton jardin.

LE DUC, *à Angélo*

Connaissez-vous cette femme?

LUCIO.

Charnellement, comme elle le dit.

LE DUC.

Tais-toi, drôle.

LUCIO.

Je me tais, mon seigneur.

ANGÉLO.

Je l'avoue, seigneur, je connais cette femme; il y a cinq ans, il était question d'un mariage entre elle et moi; ce mariage fut rompu en partie parce que la dot était inférieure à ce qui avait été promis; mais surtout parce que des reproches de légèreté avaient attaqué sa réputation. Je jure sur mon honneur que je ne lui ai point parlé, ne l'ai point vue, et n'ai point entendu parler d'elle pendant ces cinq années.

MARIANNE.

Noble prince, comme il est vrai que la lumière vient du ciel, que c'est le souffle qui sert à former les paroles, qu'il y a de la raison dans la vérité et de la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme aussi étroitement que peuvent engager des paroles. Je répète, mon seigneur, que mardi dernier, dans le pavillon de son jardin, il m'a connue comme sa femme : si ce que je dis est vrai, puissé-je me relever saine et sauve de ce sol sur lequel je suis agenouillée; dans le cas contraire, puissé-je y rester fixée pour toujours comme une statue de marbre !

ANGÉLO.

Jusque là je n'avais fait que sourire; maintenant, seigneur, veuillez m'accorder tous les pouvoirs de la justice; ma patience est à bout : je vois que ces pauvres et ignorantes créatures ne sont que les instrumens de quelque personnage plus puissant qui les fait agir. Laissez-moi, seigneur, démêler cette intrigue.

LE DUC.

De tout mon cœur; punissez-les aussi rigoureusement qu'il vous plaira.—Moine stupide, et toi, femme perverse, liguée avec celle qui était ici tout-à-l'heure, pensez-vous donc que vos sermens, quand vous y feriez entrer les noms de tous les saints, seraient des témoignages suffisans contre un homme d'un mérite et d'une vertu aussi éprouvés ?—Escalus, siégez avec mon cousin ; prêtez-lui votre aide obligeant pour découvrir la source de cette diffamation. Elles ont été instiguées par un autre moine encore; qu'on l'envoie chercher.

PIERRE.

Je regrette qu'il ne soit pas ici, monseigneur; car c'est effectivement lui qui a poussé ces femmes à soulever cette accusation. Notre prévôt sait où il réside, et il pourrait vous l'amener.

LE DUC, *au prévôt.*

Allez-y sur-le-champ.

LE PRÉVÔT *s'éloigne.*

LE DUC, *continuant.*

Et vous, mon digne cousin, qui avez fait vos preuves, c'est à vous qu'il importe d'éclaircir cette affaire; punissez l'injure dirigée contre vous par tel châtiment qu'il vous plaira d'infliger. Je vais vous quitter un instant; mais ne bougez pas d'ici que vous n'ayez formellement fixé votre opinion à l'égard de ces calomniateurs.

ESCALUS.

Seigneur, nous examinerons l'affaire à fond.

LE DUC *s'éloigne.*

ESCALUS, *continuant.*

Seigneur Lucio, ne disiez-vous pas que vous connaissiez le moine Ludovic pour un malhonnête homme ?

LUCIO.

*Cucullus non facit monachum** : il n'a d'honnête que son habit; il a tenu sur le duc les propos les plus infâmes

ESCALUS.

Nous vous prions de vouloir bien rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, afin de déposer à ce sujet en sa présence. Nous allons trouver dans ce moine un insigne drôle.

LUCIO.

Il n'a pas son pareil dans Vienne, sur ma parole.

ESCALUS, *à un garde.*

Qu'on fasse revenir Isabelle, je désirerais lui parler. (*A Angélo.*) Permettez, seigneur, que je l'interroge; vous allez voir comme je vais la mener bon train.

LUCIO

Pas mieux que lui, de son propre aveu à elle.

ESCALUS.

Que dites-vous ?

LUCIO.

Je pense, seigneur, que si vous la preniez à part, elle avouerait plutôt; peut-être en public la honte l'empêchera-t-elle de parler.

Reviennent ISABELLE, *ramenée par les gardes*, LE DUC, *en costume de moine*, *et* LE PRÉVOT.

ESCALUS.

Je veux avec elle porter mes coups dans l'ombre.

LUCIO.

C'est le bon moyen, car à minuit les femmes sont fragiles.

ESCALUS, *à Isabelle.*

Approchez, mademoiselle; voilà une femme qui donne un démenti à tout ce que vous avez dit.

LUCIO.

Seigneur, voilà le coquin dont j'ai parlé; il vient avec le prévôt.

ESCALUS.

Il arrive très à propos; ne lui parlez que lorsqu'on vous appellera.

LUCIO.

Motus.

ESCALUS, *au prétendu moine.*

Avancez, monsieur. Est-ce par vos conseils que ces femmes ont calomnié Angélo? elles en ont fait l'aveu.

* Le capuchon ne fait pas le moine. (*Note du traducteur.*)

LE DUC.

C'est faux!

ESCALUS.

Comment! savez-vous où vous êtes

LE DUC.

Respect à votre poste éminent! et que Satan soit parfois honoré, en considération de son trône brûlant... Où est le duc, c'est lui qui doit m'entendre?

ESCALUS.

Le duc est en nous, et nous allons vous entendre; songez à parler avec sincérité.

LE DUC.

Avec hardiesse du moins; mais, ô pauvres créatures, c'est au loup que vous venez redemander l'agneau; adieu à tout espoir de réparation. Le duc est-il parti? en ce cas, votre cause est perdue. Le duc est injuste de repousser l'appel que vous lui faites publiquement, et de remettre le soin de vous juger au scélérat que vous venez accuser.

LUCIO.

Voilà le coquin! c'est de lui que j'ai parlé.

ESCALUS.

Eh quoi! moine irrévérend et profane, n'est-ce donc point assez que tu aies poussé ces malheureuses à accuser cet homme de bien? oses-tu encore, de ta bouche impure, et en sa présence même, le qualifier de scélérat; puis, t'attaquant au duc lui-même, le taxer d'injustice? Qu'on l'emmène, qu'on lui donne la torture; — nous te briserons en détail, jusqu'à ce que nous ayons éclairci ce complot... Quoi! le duc injuste!

LE DUC.

Calmez cet emportement! le duc n'oserait pas plus torturer mon petit doigt que le sien; je ne suis pas son sujet, et ce pays n'est pas le mien: les affaires qui m'appelaient dans cet état m'ont permis de parcourir Vienne en observateur; j'y ai vu les vices en ébullition au point de déborder la cuve; j'y ai vu des lois pour tous les délits; mais les délits tellement favorisés que les pénalités les plus fortes, pareilles aux règlemens de la boutique d'un barbier, sont moins un objet d'attention que de risée.

ESCALUS.

Il ose calomnier le gouvernement! qu'on le mène en prison.

ANGÉLO.

Qu'avez-vous à déposer contre lui, seigneur Lucio? Est-ce là l'homme dont vous nous avez parlé?

LUCIO.

C'est lui-même, seigneur... Venez ici, tête chauve; me connaissez-vous?

LE DUC.

Oui, monsieur, je vous reconnais au son de votre voix; je vous ai rencontré dans la prison pendant l'absence du duc.

LUCIO.

En vérité! et vous rappelez-vous ce que vous avez dit sur le compte du duc

LE DUC.

Parfaitement, monsieur.

LUCIO.

En vérité! et est-il vrai que le duc soit un paillard, un sot et un lâche, comme vous l'avez dit alors?

LE DUC.

Avant de m'attribuer ces propos, il faut que vous changiez de rôle avec moi; c'est vous qui lui avez donné ces qualifications-là, et bien d'autres encore, et de pires.

LUCIO.

O damnable coquin! ne t'ai-je pas tiré par le nez pour ces propos-là?

LE DUC.

Je proteste que j'aime le duc comme moi-même.

ANGÉLO.

Voyez-vous comme le scélérat change de ton, après ses diffamations criminelles?

ESCALUS.

Il est inutile de parler plus long-temps à un pareil drôle.— Qu'on le mène en prison! — Où est le prévôt? Qu'on le mène en prison, qu'on l'enferme à triples verroux; qu'il n'ouvre plus la bouche.— Qu'on emmène aussi ces péronnelles, ainsi que leur autre complice.

Le prévôt met la main sur le duc.

LE DUC.

Un moment, monsieur, un moment.

ANGÉLO.

Eh quoi! il résiste! Prêtez main forte, Lucio.

LUCIO.

Venez, monsieur, venez, monsieur; venez, venez.. Ah! ah! tête chauve, drôle, imposteur! nous allons te décapuchonner; montre ton museau, pendard, fais-nous voir ta face de loup; et ensuite va passer une heure à la potence. Tu ne veux pas?

Il lui arrache son capuchon, et on reconnait le duc.

LE DUC

Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc.—Permettez d'abord, prévôt, que je cautionne ces trois personnes innocentes. (*A Lucio.*) Ne cherchez pas à vous évader, monsieur; le moine aura tout-à-l'heure un mot à vous dire... Qu'on l'arrête!

LUCIO, *à part.*

Cela pourrait bien aboutir à quelque chose de pire que la potence.

LE DUC, *à Escalus.*

Je vous pardonne ce que vous avez dit, asseyez-vous; (*montrant Angélo*) je vais prendre sa place. (*A Angélo.*) Seigneur, avec votre permission. (*Il s'assied à la place d'Angélo.*) Te reste-t-il encore des paroles, des expédiens, ou de l'impudence, pour te venir en aide? S'il t'en reste encore, hâte-toi d'en faire usage, avant que j'aie achevé ce que j'ai à dire; car alors, tout cela te sera inutile.

ANGÉLO.

O mon redouté seigneur! j'ajouterais encore à l'énormité de mon crime, si j'espérais pouvoir

rester impénétrable, alors que je vois que mes actes ont été présens aux regards de votre altesse comme à ceux de la divinité : cessez donc, ô excellent prince, de traduire ma honte à votre tribunal, mais que je sois jugé sur mon propre aveu; dès lors je ne demande d'autre faveur qu'une sentence immédiate, et ensuite la mort.

LE DUC.

Approchez, Marianne. (*A Angélo.*) As-tu été fiancé à cette femme?

ANGÉLO.

Oui, seigneur.

LE DUC.

Va avec elle, et épouse-la sur-le-champ. *(Au moine Pierre.)* Mon père, prêtez-leur votre ministère; cela fait, ramenez-le ici. Accompagnez-le, prévôt.

ANGÉLO, MARIANNE, LE MOINE PIERRE *et* LE PRÉVÔT *s'éloignent.*

ESCALUS.

Seigneur, je suis plus surpris de son déshonneur que de ce qu'il y a d'étrange dans tout ceci.

LE DUC.

Approchez, Isabelle; votre religieux est maintenant votre prince : vous m'avez vu attentif et fidèle à vos intérêts ; je n'ai point changé de sentimens en changeant de costume, et je suis toujours prêt à vous rendre service.

ISABELLE.

Pardonnez-moi, seigneur, si moi, votre sujette, j'ai, sans le savoir, employé et importuné mon souverain.

LE DUC.

Vous êtes pardonnée, Isabelle ; et maintenant, chère fille, montrez à mon égard la même générosité ; je sais que la mort de votre frère pèse douloureusement sur votre cœur, et vous vous étonnez sans doute que, cherchant à lui sauver la vie, je sois resté dans mon incognito; vous vous demanderez pourquoi, au lieu de le laisser périr, je n'ai pas fait une brusque manifestation de mon pouvoir caché. O fille affectueuse et tendre, c'est la soudaineté de sa mort, à laquelle je ne m'attendais pas, qui a renversé mes projets; mais qu'il repose en paix ! la vie que la mort ne saurait atteindre est bien préférable à celle qui est sans cesse placée sous sa menace : consolez-vous à l'idée que votre frère est heureux.

ISABELLE.

C'est ce que je fais, seigneur.

Reviennent ANGÉLO, MARIANNE, LE MOINE PIERRE *et* LE PRÉVOT.

LE DUC.

Quant à ce nouveau marié qui s'approche, et dont l'impudique audace s'est attaquée à votre honneur si bien défendu, vous devez lui pardonner en faveur de Marianne : mais il a condamné votre frère; il s'est rendu doublement criminel en violant les saintes lois de la chasteté, et en manquant à la promesse qu'il vous avait faite d'épargner Claudio. Jusque dans sa clémence, et par la bouche même du coupable, la loi crie : *Angélo pour Claudio, mort pour mort.* Oui, célérité pour célérité, lenteur pour lenteur; à chacun son dû, et *mesure pour mesure.* Ainsi, Angélo, ton crime est manifeste ; il ne te servirait de rien de le nier : nous te condamnons à perdre la tête sur le même billot où Claudio a déposé la sienne ; et sans plus de délai, qu'on l'emmène.

MARIANNE.

O mon gracieux seigneur, j'espère que votre altesse n'a pas voulu se jouer de moi en me donnant un époux.

LE DUC.

C'est votre époux lui-même qui s'est joué de vous. Dans l'intérêt de votre honneur, j'ai cru votre mariage nécessaire ; comme il vous avait connue, je n'ai pas voulu que cette circonstance pût faire tache à votre réputation, et nuisît à votre avenir : car, bien qu'en vertu du droit de confiscation tous ses biens nous soient dévolus, nous voulons qu'ils vous appartiennent, et forment le douaire qui doit vous procurer un meilleur époux.

MARIANNE.

O mon clément seigneur, je n'en veux ni un autre, ni un meilleur que lui.

LE DUC.

N'insistez point; ma résolution est immuable.

MARIANNE, *se prosternant.*

Mon doux seigneur !

LE DUC.

Vous perdez vos peines : qu'on le conduise à la mort. (*A Lucio.*) A vous maintenant, monsieur.

MARIANNE.

O mon clément seigneur! — Chère Isabelle, secondez-moi ; agenouillez-vous pour moi, et ma vie entière sera consacrée à votre service.

LE DUC.

Tout s'oppose à ce qu'elle vous prête son aide ; si elle se prosternait pour implorer ma clémence, l'ombre de son frère briserait la pierre de son sépulcre, et viendrait l'enlever à nos regards saisis d'horreur.

MARIANNE.

Isabelle, ma chère Isabelle, mettez-vous seulement à genoux auprès de moi ; élevez vos mains sans rien dire : je parlerai seule. On dit que les hommes les meilleurs sont pétris de défauts, et que pour avoir failli, souvent ils n'en valent que mieux : peut-être en sera-t-il ainsi de mon époux. O Isabelle ! ne voulez-vous pas intercéder pour moi ?

LE DUC.

Il meurt pour expier la mort de Claudio.

ISABELLE, *se prosternant.*

Mon bienveillant seigneur, daignez voir ce condamné du même œil que si mon frère vivait : je suis disposée à croire qu'il était sincère dans ses actes jusqu'au moment où je parus à ses yeux.

S'il en est ainsi, n'ordonnez pas sa mort : la condamnation de mon frère a été juste en ce sens qu'il avait commis le délit pour lequel il est mort. Pour Angélo, l'action n'a pas marché de pair avec la pensée coupable ; elle doit être oubliée comme une intention restée sans effet : les pensées ne sont pas des choses ; les intentions ne sont que des pensées.

MARIANNE.

Que des pensées, mon seigneur.

LE DUC.

Votre intercession est inutile ; relevez-vous. Mais il est encore un délit que j'oubliais ; prévôt, comment se fait-il que Claudio ait été décapité à une heure aussi indue ?

LE PREVÔT

L'ordre a été donné ainsi.

LE DUC.

Avez-vous reçu à cet égard un mandat spécial ?

LE PRÉVÔT.

Non, mon seigneur ; j'ai obéi à un message particulier.

LE DUC.

Pour ce fait, je vous destitue de votre charge : donnez-moi vos clefs.

LE PREVÔT.

Pardonnez-moi, mon noble seigneur. Je soupçonnais vaguement que j'avais tort, mais je n'en étais pas certain ; après y avoir réfléchi plus mûrement, je m'en suis repenti : ce qui le prouve, c'est qu'il y a dans la prison un homme qui, en vertu d'un ordre secret, devait être exécuté, et que j'ai laissé vivre encore.

LE DUC.

Quel est-il ?

LE PRÉVÔT.

Son nom est Bernardin.

LE DUC.

Il est fâcheux que vous n'en ayez pas fait autant pour Claudio. Allez me chercher cet homme ; je veux le voir.

LE PRÉVÔT *s'éloigne.*

ESCALUS.

Je suis affligé, seigneur Angélo, qu'un homme aussi éclairé et aussi sensé que vous vous êtes montré jusqu'à ce jour, ait si grossièrement failli par l'entraînement des sens, puis par une telle absence de raison et de jugement.

ANGÉLO.

Je suis affligé de faire naître une telle affliction : et une douleur si vive pénètre mon cœur repentant, que j'appelle la mort plutôt que le pardon ; je l'ai méritée, et je l'implore.

Revient LE PRÉVOT, *avec* BERNARDIN, CLAUDIO *masqué*, *et* JULIETTE.

LE DUC.

Lequel est Bernardin ?

LE PRÉVÔT.

Celui-ci, mon seigneur.

LE DUC.

Un religieux m'a parlé de cet homme. Bernardin, tu es, dit-on, une ame endurcie qui ne voit rien au-delà de ce monde, et qui a arrangé sa vie en conséquence. Tu es condamné, mais quant à tes fautes terrestres, je te les remets toutes ; profite de cette clémence pour te préparer un meilleur avenir. (*Au moine Pierre.*) Mon père, aidez-le de vos conseils ; je vous le confie. — Quel est ce personnage masqué ?

LE PRÉVÔT.

C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, et qui devait être décapité en même temps que Claudio ; il lui ressemble tellement qu'on le prendrait pour Claudio lui-même.

Il démasque Claudio

LE DUC, *à Isabelle.*

S'il ressemble à votre frère, je lui pardonne en sa considération ; pour vous, fille charmante, donnez-moi votre main ; dites que vous consentez à être à moi, et il sera mon frère aussi ; mais nous reparlerons de cela en temps plus opportun. En ce moment le seigneur Angélo devine qu'il n'a plus rien à craindre ; il me semble le lire dans son regard qui se ranime : allons, Angélo, votre faute n'a pas mal tourné pour vous : songez à aimer votre femme ; son mérite égale le vôtre. Je me sens porté à l'indulgence ; et néanmoins, il y a ici quelqu'un à qui je ne puis pardonner. (*A Lucio.*) Toi, drôle, qui m'as connu pour un sot, un lâche, un paillard, un âne, un fou ; en quoi ai-je pu mériter de ta part un tel panégyrique ?

LUCIO.

Ma foi, mon seigneur, j'ai dit cela pour plaisanter : s'il vous plaît de me faire pendre pour cela, vous le pouvez ; mais si cela était égal à votre altesse, je préférerais être fustigé.

LE DUC.

Fustigé d'abord, et pendu ensuite. Prévôt, faites annoncer publiquement dans toute la ville, que si quelque femme a été lésée dans son honneur par cet impudique drôle (car il m'a juré à moi-même qu'il y en a une à laquelle il a fait un enfant), elle n'a qu'à se présenter, et il l'épousera ; les noces finies, qu'il soit fustigé et pendu.

LUCIO.

Je supplie votre altesse de ne pas me marier à une fille de joie ! Votre altesse disait tout-à-l'heure que je l'ai fait duc ; mon clément seigneur, ne m'en récompensez pas en faisant de moi un cocu.

LE DUC.

Sur mon honneur, tu l'épouseras. Je te pardonne

tes calomnies, et je te fais grâce de tes autres châtimens : conduisez-le en prison, et veillez à ce que nos ordres soient exécutés.

LUCIO.

Me marier à une fille de joie, seigneur, c'est m'infliger un châtiment bien peu inférieur à la mort, le fouet et la potence.

LE DUC.

C'est ce que mérite le diffamateur d'un prince. Claudio, songez à donner une réparation à celle que vous avez déshonorée. Marianne, soyez heureuse ! Aimez-la, Angélo ; je l'ai confessée, et je connais sa vertu. Mon excellent ami Escalus, je vous rends grâces de votre touchante bonté ; je vous réserve une plus solide récompense. Prévôt, je vous remercie de vos soins et de votre discrétion ; nous vous emploierons dans un poste plus relevé. Pardonnez-lui, Angélo, de vous avoir apporté la tête de Ragozin au lieu de celle de Claudio ; c'est une faute qui se justifie elle-même. Chère Isabelle, j'ai à vous faire une demande qui est d'une grande importance pour votre bonheur : si vous y donnez votre assentiment, ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi. Maintenant, qu'on nous conduise à notre palais ; nous y révélerons ce qui est encore caché, et ce qu'il importe que vous sachiez tous !

Ils s'éloignent.

FIN DE MESURE POUR MESURE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

DON PÉDRO, prince d'Aragon.
DON JUAN, son frère naturel.
CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pédro.
BÉNÉDICT, jeune seigneur de Padoue, favori de don Pédro.
LÉONATO, gouverneur de Messine.
ANTONIO, son frère.
BALTHASAR, domestique de don Pédro.
BORACHIO, } au service de don Juan.
CONRAD, }

PERSONNAGES

CHIENDENT, } officiers de paix ridicules.
VERJUS, }
LE PÈRE FRANCISCO, religieux.
UN SACRISTAIN.
UN JEUNE PAGE.
HÉRO, fille de Léonato.
BÉATRICE, nièce de Léonato.
MARGUERITE, } dames de la suite d'Héro.
URSULE, }
MESSAGERS, WATCHMANS *et* DOMESTIQUES

La scène est à Messine.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

Devant le palais de Léonato.

Arrivent LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE, UN MESSAGER, *et* PLUSIEURS PERSONNES *de la suite de Léonato.*

LÉONATO, *une lettre à la main*

Cette lettre m'annonce que don Pédro d'Aragon arrive ce soir à Messine.

LE MESSAGER.

Il doit être bien près de cette ville au moment où je parle; quand je l'ai quitté, il n'en était qu'à trois lieues.

LÉONATO.

Combien de guerriers avez-vous perdus dans cette action ?

LE MESSAGER.

Très-peu, et aucun officier de marque.

LÉONATO.

Le prix d'une victoire est doublé quand le vainqueur ramène tout son monde. Je vois par cette lettre que don Pédro a conféré d'éclatans témoignages de satisfaction à un jeune Florentin nommé Claudio.

LE MESSAGER.

Il les a mérités par une conduite à laquelle don Pédro a rendu justice : il a été au-delà de ce que promettait son âge ; c'est un agneau qui s'est conduit comme un lion : il a dépassé toutes les espérances à un point que je ne saurais vous exprimer.

LÉONATO.

Il a ici à Messine un oncle qui en aura bien de la joie.

LE MESSAGER.

Je lui ai déjà remis des lettres qui lui ont causé une vive allégresse ; tellement qu'il n'a pu s'empêcher de mêler à sa joie quelque signe d'amertume.

LÉONATO.

A-t-il versé des larmes ?

LE MESSAGER.

Abondamment.

LÉONATO.

Louable excès de sensibilité : il n'est pas de faces plus loyales que celles qui sont ainsi arrosées. Combien il vaut mieux pleurer de joie que de se réjouir à l'aspect des larmes.

BÉATRICE.

Veuillez me dire, je vous prie, si le seigneur Matamore est de retour ou non de la guerre.

LE MESSAGER.

Je ne connais personne de ce nom, madame ; il n'y a dans l'armée aucune personne de marque qui porte ce nom-là.

LÉONATO.

De qui demandez-vous des nouvelles, ma nièce ?

HÉRO.

Ma cousine veut parler du seigneur Bénédict de Padoue.

LE MESSAGER.

Oh ! il est de retour, et aussi agréable que jamais.

BÉATRICE.

Il a publié ses cartels à Messine, et défié Cupidon au long tir ; le bouffon de mon oncle ayant lu ce cartel, y répondit au nom de Cupidon, et le défia au tir à l'oiseau. — Combien d'ennemis, je vous prie, a-t-il tués et mangés ? combien en a-t-il tué ? car j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

LEONATO.

En vérité, ma nièce, vous maltraitez par trop le seigneur Bénédict ; mais il vous tiendra tête, je n'en ai aucun doute.

LE MESSAGER.

Il a, dans cette guerre, rendu d'importans services, madame.

BEATRICE.

Vous aviez des vivres avariés, et il vous a aidés à les consommer : c'est un intrépide gastronome ; il a un excellent estomac.

LE MESSAGER.

C'est un vaillant guerrier, madame.

BÉATRICE.

Vaillant auprès d'une dame ; mais qu'est-il en face d'un guerrier ?

LE MESSAGER.

Brave devant un brave, et homme en face d'un homme : il est rempli de qualités honorables.

BEATRICE.

Il en est rembourré : si on lui ôtait la bourre factice dont il est plein ; — mais nous sommes tous mortels.

LÉONATO.

Veuillez, monsieur, ne pas mal juger de ma nièce ; il y a entre elle et le seigneur Bénédict une guerre d'épigrammes, et ils ne se rencontrent jamais qu'il n'y ait entre eux une escarmouche d'esprit.

BÉATRICE.

Hélas ! il n'y a jusqu'ici rien gagné. Dans notre dernière rencontre, les quatre cinquièmes de son esprit sont sortis tout éclopés du combat, et maintenant le pauvre diable n'en a plus que le dernier cinquième à son service ; en sorte que s'il lui en reste encore assez pour se tenir chaud, qu'il le garde pour établir une ligne de démarcation entre lui et son cheval ; car c'est là le seul titre qu'il ait encore au nom de créature raisonnable. — Quel est maintenant son frère d'armes ? car il en prend un nouveau tous les mois.

LE MESSAGER.

Est-il possible ?

BÉATRICE.

Très-aisément possible ; ses affections changent comme la forme de son chapeau à chaque mode nouvelle.

LE MESSAGER.

Je vois, madame, que ce gentilhomme n'est pas dans vos papiers.

BÉATRICE.

Non ; s'il y était je les brûlerais tous. Mais quel est, je vous prie, son frère d'armes ? N'y a-t-il pas quelque jeune fier-à-bras qui consente à faire avec lui un voyage au pays du diable ?

LE MESSAGER.

Il est habituellement dans la compagnie du noble Claudio.

BÉATRICE.

Mon Dieu, il s'attachera à lui comme la fièvre ; on le gagne plus facilement que la peste, et à l'instant même on devient fou. Dieu soit en aide au noble Claudio ! S'il a attrapé le Bénédict, il lui en coûtera mille livres sterling avant d'être guéri.

LE MESSAGER, *souriant.*

Je tâcherai, madame, d'être de vos amis.

BEATRICE.

Je vous le conseille.

LEONATO.

Ma nièce, vous ne deviendrez jamais folle.

BÉATRICE.

Non, tant que la canicule ne viendra pas en janvier.

LE MESSAGER.

Voici don Pédro.

Arrivent DON PÉDRO, *accompagné de sa suite*, BALTHAZAR, DON JUAN, CLAUDIO *et* BENÉDICT.

DON PÉDRO.

Seigneur Léonato, vous venez à la rencontre d'hôtes importuns. Dans le monde on cherche habituellement à éviter les dépenses; mais vous vous allez au-devant.

LÉONATO.

L'arrivée de votre altesse ne saurait être importune : on se réjouit du départ d'un être importun; mais quand vous nous quitterez, la douleur parmi nous remplacera la joie.

DON PÉDRO.

Vous acceptez le fardeau de trop bonne grâce. (*Saluant Héro.*) Je pense que c'est là votre fille?

LÉONATO.

Sa mère me l'a dit plus d'une fois.

BENÉDICT.

Aviez-vous des doutes à cet égard, seigneur, que vous le lui demandiez?

LÉONATO.

Non, seigneur Bénédict, car alors vous n'étiez encore qu'un enfant.

DON PÉDRO.

Attrapez cela, Bénédict; nous pouvons juger par là de ce que vous êtes maintenant que vous avez l'âge d'homme. En vérité, la fille est le portrait du père. (*A Héro.*) Soyez heureuse, madame, car vous ressemblez à un père honorable.

Pendant le dialogue qui suit entre Benédict et Béatrice, don Pédro s'entretient à part et tout bas avec Léonato.

BENÉDICT.

Si elle était la fille du seigneur Léonato, je gage tout Messine qu'elle n'aurait pas sur ses épaules la tête de son père, quelle que fût d'ailleurs sa ressemblance avec lui.

BÉATRICE.

Je m'étonne que vous vous mêliez encore à la conversation, seigneur Bénédict; personne ne fait attention à vous.

BENÉDICT.

Eh quoi! signora *Dédain*, vous vivez encore?

BÉATRICE.

Comment le dédain pourrait-il mourir, lorsqu'il trouve un aliment aussi inépuisable que le seigneur Bénédict? La courtoisie elle-même se transforme en dédain quand vous paraissez en sa présence.

BENÉDICT.

La courtoisie alors est une volage. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis aimé de toutes les dames, vous excepté; et je regrette d'avoir un cœur si insensible, car, en vérité, je n'en aime aucune.

BÉATRICE.

C'est un grand bonheur pour les femmes; cela leur épargne les importunités d'un galant insupportable. Grâces à Dieu et à la froideur de mon sang, j'avoue qu'en cela je vous ressemble. J'aime mieux entendre mon chien aboyer après une corneille, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BENÉDICT.

Dieu vous conserve, madame, dans cette disposition d'esprit! la figure de plus d'un honnête homme échappera par là aux égratignures auxquelles elle était prédestinée.

BÉATRICE.

Si ces figures-là ressemblent à la vôtre, des égratignures ne sauraient les rendre pires.

BENÉDICT.

Allons, vous seriez admirable pour instruire un perroquet.

BÉATRICE.

Un perroquet comme moi vaut bien un magot comme vous.

BENÉDICT.

Je souhaiterais à mon palefroi l'agilité de votre langue et une aussi longue haleine; mais je vous laisse; j'ai fini.

BÉATRICE.

Vous finissez toujours par une ruade; je vous connais de vieille date.

DON PEDRO, *se rapprochant.*

Seigneur Claudio et seigneur Bénédict, voici le résumé de mon entretien avec Léonato, mon affectueux ami. — Il nous a tous invités. Je lui ai dit que nous passerions ici un mois tout au moins, et il souhaite cordialement d'avoir l'occasion de nous retenir plus long-temps : je jurerais que ses vœux sont sincères et qu'ils partent du cœur.

LÉONATO.

Vous pouvez le jurer, seigneur, sans craindre de faire un faux serment. — (*A don Juan.*) Soyez le bien venu, seigneur; maintenant que vous êtes réconcilié avec le prince votre frère, veuillez agréer mes hommages.

DON JUAN.

Je vous remercie; les longs discours ne sont pas mon fait, mais je vous remercie.

LÉONATO.

Que votre excellence veuille bien nous montrer le chemin!

DON PEDRO.

Votre main, Léonato; nous marcherons ensemble.

Tous *s'éloignent*, *à l'exception de* BENEDICT *et de* CLAUDIO.

CLAUDIO.

Bénédict, as-tu remarqué la fille du seigneur Léonato?

BENEDICT.

Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO.

N'est-ce pas une jeune personne pleine de modestie?

BENÉDICT.

M'interroges-tu comme doit faire tout honnête homme, afin de connaître mon opinion en conscience; ou veux-tu que je te parle selon mon habitude, en ennemi juré du beau sexe?

CLAUDIO.

Parle-moi rationnellement, je te prie.

BÉNÉDICT.

Eh bien ! je te dirai qu'à mon avis elle est trop commune pour des éloges tant soit peu relevés, trop brune pour un panégyrique à l'eau rose, trop petite pour de grandes louanges. Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est que, fût-elle autre qu'elle n'est, elle serait loin d'être jolie ; et que, telle qu'elle est, elle ne me plaît pas du tout.

CLAUDIO.

Tu crois que je badine; dis-moi en conscience, je te prie, comment tu la trouves.

BÉNÉDICT.

Te proposes-tu donc de l'acheter, que tu prends des informations sur elle?

CLAUDIO.

Le monde entier pourrait-il acheter un pareil joyau?

BÉNÉDICT.

Oui, certes, et un étui encore pour le mettre. Mais parles-tu sérieusement, ou ne veux-tu que plaisanter et me soutenir, par exemple, que l'aveugle Cupidon n'a pas son pareil pour tirer un lièvre, et que Vulcain était un admirable charpentier? Voyons, sur quelle clef faut-il te prendre pour chanter d'accord avec toi?

CLAUDIO.

A mes yeux, c'est la femme la plus ravissante que j'aie jamais vue

BÉNÉDICT.

Je puis voir encore sans lunettes, et je ne vois pas cela. Par exemple, sa cousine, sauf le démon qui la possède, l'emporte autant sur elle en beauté, que le premier mai sur le dernier jour de décembre. Mais j'espère bien que ton intention n'est pas de te marier? Qu'en dis-tu?

CLAUDIO.

Quand j'aurais juré le contraire, je ne répondrais pas du tout de moi, si Héro consentait à devenir ma femme.

BÉNÉDICT.

Est-il bien possible? sera-t-il dit que tous les hommes, sans exception, subiront le joug des inquiétudes conjugales? Ne me sera-t-il jamais donné de voir un célibataire de soixante ans? Va, puisque tu acceptes des chaînes, portes-en l'empreinte et passe tes dimanches à bâiller d'ennui. Regarde, voilà don Pédro qui vient te chercher.

Revient DON PEDRO.

DON PEDRO.

Quels secrets vous retenaient donc ici, que vous ne nous avez pas suivis au palais de Léonato?

BENEDICT.

Je voudrais que votre altesse m'ordonnât de le lui dire.

DON PEDRO.

Je vous l'ordonne, au nom de votre serment de fidelité.

BENEDICT.

Tu l'entends, comte Claudio, je puis être aussi discret qu'un muet, sois-en persuadé; mais au nom de mon serment de fidelite, — remarque bien cela, — mon serment de fidélité... — (*A don Pédro.*) Il est amoureux ! De qui? — (*Se tournant vers Claudio.*) Maintenant c'est à ton tour de parler. — (*A don Pédro.*) Remarquez le laconisme de sa réponse : — De Héro, la fille mignonne de Léonato.

CLAUDIO.

S'il en était ainsi, c'est de cette manière que je le dirais.

BÉNÉDICT.

C'est comme dans les contes de ma grand' mère : « Il n'en est point ainsi, il n'en fut point ainsi, à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! *»

CLAUDIO.

A moins que ma passion ne change bientôt, à Dieu ne plaise qu'il en soit autrement !

DON PÉDRO.

Si vous l'aimez, ainsi soit-il! car la jeune personne le mérite.

CLAUDIO.

Vous dites cela pour me sonder, seigneur.

DON PÉDRO.

Sur ma parole, j'exprime ma pensée.

CLAUDIO.

Et moi aussi, j'ai exprimé la mienne.

BENÉDICT

Moi pareillement.

CLAUDIO.

Je sens que je l'aime.

DON PÉDRO.

Je sais qu'elle en est digne.

BÉNÉDICT.

Pour moi, je ne sens pas du tout qu'elle doive être aimée ; je ne sais pas le moins du monde qu'elle en soit digne. Je mourrai dans cette opinion-là ; on me brûlerait plutôt que de me l'ôter.

DON PÉDRO.

Vous avez toujours, en véritable hérétique, renié obstinément le culte de la beauté.

CLAUDIO.

Et sans une grande force de volonté, il n'aurait jamais pu maintenir son rôle.

BENÉDICT.

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie ; qu'elle m'ait élevé, je lui en suis pareillement on ne peut plus reconnaissant ; mais que je ne me soucie pas d'avoir des cornes au front, ou de suspendre mon cor de chasse à un baudrier invisible, c'est ce que toutes les femmes me pardonneront. Ne voulant pas leur faire l'injure de me défier de toutes, je prends la liberté de ne me fier à aucune : la conclusion de tout ceci, et je ne m'en porterai que mieux, c'est que je veux vivre garçon.

DON PEDRO.

Avant que je meure, je vous verrai pâle d'amour.

* Locution qui se reproduisait fréquemment dans les contes destinés à l'enfance, comme celle-ci dans les *Mille et une nuits* de GALLAND : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, contez-nous une de ces histoires que vous contez si bien » (*Note du traducteur.*)

BÉNÉDICT.

De colère, de maladie, ou de faim, monseigneur, mais d'amour jamais : si jamais vous voyez l'amour me faire perdre plus de sang que le bon vin ne m'en rendra, je vous permets de m'arracher les yeux avec la plume d'un griffonneur de ballades, et de me hisser à la porte d'un mauvais lieu, pour y figurer l'enseigne de Cupidon aveugle.

DON PÉDRO.

Soit; si jamais vous rétractez ces principes, vous fournirez à vos adversaires un notable argument.

BÉNÉDICT.

Si je le fais, qu'on me suspende dans une gourde * comme un chat, et que je vous serve de cible; et celui qui m'atteindra, qu'on lui frappe sur l'épaule, et qu'on l'appelle Adam**.

DON PÉDRO

Allons, le temps décidera la question.

Le temps soumet au joug le sauvage taureau***.

BÉNÉDICT.

Le sauvage taureau tant qu'il vous plaira; mais si jamais le rationnel Bénédict soumet sa tête au joug, qu'on arrache les cornes du taureau, et qu'on les transplante sur mon front; qu'on barbouille mon portrait pour en faire une enseigne; et comme ces écriteaux où l'on lit en grosses lettres : *Ici on loue un bon cheval;* qu'on écrive au-dessous : *Ici on voit Bénédict, l'homme marié.*

CLAUDIO.

Si jamais la chose t'arrive, il y aura de quoi en devenir fou.

DON PÉDRO.

Si Cupidon n'a pas épuisé son carquois à Venise, nous te verrons bientôt trembler sous sa puissance.

BÉNÉDICT.

C'est qu'alors il y aura un tremblement de terre.

DON PÉDRO.

Vous vous accommoderez aux circonstances; en attendant, seigneur Bénédict, allez trouver Léonato, présentez-lui mes civilités, et dites-lui que je ne manquerai pas de me trouver au souper; car il est certain qu'il a fait de grands apprêts.

BÉNÉDICT.

Je me crois, à peu de chose près, la capacité nécessaire à pareille ambassade; sur ce, je vous recommande —

CLAUDIO

A la garde de Dieu. Fait en ma maison (si j'en avais une), —

DON PÉDRO.

Le six juillet : votre ami affectionné, Bénédict.

* Parmi les jeux inhumains des paysans du moyen âge, il en est un qui consistait à renfermer un chat dans une gourde qu'on achevait de remplir avec de la suie, et qu'on suspendait à une corde, l'orifice en bas; l'habileté consistait à frapper la gourde en passant au-dessous avec assez d'agilité pour éviter la suie. (*Note du traducteur.*)

** *Adam Bell*, célèbre archer de l'époque. (*Note du traducteur.*)

*** Citation d'une tragédie contemporaine. (*Note du traducteur.*)

BÉNÉDICT.

Ne raillez pas, ne raillez pas; vous adaptez parfois au corps de votre discours une bordure hétérogène dont la couture est peu solide; désormais, avant de diriger contre les autres des sarcasmes surannés, mettez vous-même la main sur votre conscience; sur ce, je vous quitte

Il s'éloigne.

CLAUDIO.

Monseigneur, votre altesse peut maintenant me rendre un service.

DON PÉDRO.

Je vous suis dévoué de cœur; apprenez-moi seulement en quoi je puis vous être utile, et mon amitié ne reculera devant aucun obstacle.

CLAUDIO.

Léonato a-t-il des fils, monseigneur?

DON PÉDRO.

Il n'a d'autre enfant que Héro; elle est son unique héritière; l'aimez-vous, Claudio?

CLAUDIO.

O monseigneur, quand nous partîmes pour l'expédition que nous venons de terminer, je la regardais des yeux d'un soldat dont le cœur inclinait vers elle, mais qui avait en main une trop rude tâche pour que ce penchant devînt de l'amour, mais maintenant que je suis de retour, et que les pensées de guerre se sont éloignées, à leur place accourent en foule les doux et tendres désirs, qui tous me disent combien est belle la jeune Héro, et me rappellent que je l'aimais avant de partir pour la guerre.

DON PÉDRO.

Vous allez devenir un véritable amant, car déjà vous fatiguez votre auditeur d'un volume de paroles : si vous aimez la charmante Héro, continuez à l'aimer; je lui en parlerai ainsi qu'à son père, et vous aurez sa main; n'est-ce pas dans ce but que vous commenciez à me dérouler le fil d'une aussi belle histoire?

CLAUDIO.

Que vous faites à l'amour de douces prescriptions! vous devinez son mal à la première vue. Craignant que ma passion ne vous parût trop soudaine, je voulais l'assaisonner d'une plus longue préface.

DON PÉDRO.

Quelle nécessité que le pont soit plus long que la rivière n'est large? il ne faut en toute chose que le nécessaire : écoutez; ce qui va au but convient; vous aimez, il suffit, je vous donnerai le remède. Je sais qu'il doit y avoir un bal cette nuit; je jouerai votre rôle sous un déguisement quelconque, et dirai à la belle Héro que je suis Claudio; j'épancherai mon cœur dans le sien, et captiverai son oreille avec une irrésistible force, au récit de mes amoureux tourmens; ensuite je ferai des ouvertures à son père : la conclusion sera que vous obtiendrez sa main; allons sur-le-champ mettre ce plan à exécution.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO *et* ANTONIO.

LÉONATO.

Eh bien, mon frère, où est mon neveu, votre fils? a-t-il réuni ses musiciens?

ANTONIO.

Il s'en occupe activement. Mais, mon frère, je puis vous dire d'étranges nouvelles auxquelles vous ne vous attendez guère.

LEONATO.

Sont-elles bonnes?

ANTONIO.

L'événement en décidera, mais elles s'annoncent d'une manière favorable. Un de mes gens, se trouvant dans une allée sombre pendant que le prince et Claudio s'y promenaient, a entendu don Pédro dire au comte qu'il aimait ma nièce, votre fille, et se proposait de le lui faire connaître cette nuit, pendant le bal: dans le cas où il la trouverait favorablement disposée pour lui, son intention était de vous en parler immédiatement.

LEONATO.

Est-ce un garçon sensé que celui qui vous a fait ce rapport?

ANTONIO.

C'est un drôle fort avisé; je vais l'envoyer chercher, vous l'interrogerez vous-même.

LÉONATO.

Non, non; jusqu'à ce que la chose se réalise, regardons-la comme un rêve. — Mais il est bon que ma fille en soit informée, afin que, le cas échéant, elle ait sa réponse toute prête; allez le lui dire. (*Plusieurs personnes traversent le théâtre.*) — Mes amis, vous savez ce que vous avez à faire? — Mon cher, je vous demande pardon; venez avec moi, et j'employerai vos talens. — Mes amis, je compte sur votre aide en cette circonstance.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le palais de Leonato.

Entrent DON JUAN *et* CONRAD.

CONRAD.

Qu'avez-vous, seigneur? pourquoi vous affliger sans mesure?

DON JUAN.

La cause de mes chagrins étant sans limite, il n'y en a point à mon affliction.

CONRAD.

Il faut écouter la voix de la raison.

DON JUAN.

Quand je l'aurai écoutée, quel fruit m'en reviendra-t-il?

CONRAD.

Sinon un remède actuel, du moins une resignation patiente.

DON JUAN

Je m'étonne que toi, né, comme tu le prétends, sous la constellation de Saturne, tu entreprennes d'appliquer un remède moral à un mal dans lequel les chairs sont déjà gangrenées. Je ne puis cacher ce que je suis; je veux être triste quand j'ai sujet de l'être, sans me croire obligé de sourire aux quolibets de qui que ce soit; je veux manger quand j'ai faim, sans attendre l'heure des autres; dormir quand j'ai sommeil, sans que les affaires d'autrui me tiennent éveillé; rire quand je suis gai, et n'être tenu de flatter les caprices de personne.

CONRAD.

C'est fort bien; mais vous ne devez manifester ouvertement ces prédilections que lorsque vous pourrez le faire sans contrôle. Vous aviez levé l'étendard contre votre frère, et il vous a depuis peu rendu sa bienveillance, dans laquelle vous ne pouvez réellement prendre racine qu'à la faveur du temps propice que vous vous ferez vous-même. Il vous faut créer la température nécessaire à votre récolte.

DON JUAN.

J'aimerais mieux le rôle de chenille dans une haie, que celui de rose dans ses bonnes grâces; et mon caractère s'accommode mieux du dédain de tous, que de la nécessité de me contraindre pour extorquer leur affection : sous ce rapport, si l'on ne peut me dire que je suis un flatteur honnête homme, on ne saurait me refuser le mérite d'être franchement scélérat. On se fie à moi en me muselant; on m'affranchit en me chargeant d'entraves : c'est pourquoi j'ai résolu de ne pas chanter dans ma cage: si l'on m'ôtait ma muselière, je mordrais; si j'étais libre, je ferais ma volonté : en attendant, qu'on me laisse ce que je suis, et qu'on n'essaye pas de me changer.

CONRAD.

Ne pourriez-vous utiliser votre mécontentement?

DON JUAN.

Je l'utilise tant que je puis; car je ne l'emploie qu'à... — Qui vient ici? — Borachio, quelles nouvelles?

Entre BORACHIO.

BORACHIO.

Je quitte à l'instant même un souper somptueux: le prince votre frère est traité par Léonato avec une magnificence toute royale; et je vous annonce un mariage projeté.

DON JUAN.

Est-ce une base sur laquelle on puisse fonder quelque bon tour? Quel est l'imbecile qui prend l'inquiétude pour fiancée?

BORACHIO.

Parbleu, c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN.

Qui? le délicieux Claudio?

BORACHIO.

Lui-même

DON JUAN.

Un excellent personnage! Et quel est l'objet de son choix? sur qui a-t-il jeté les yeux?

BORACHIO.

Sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN.

Une poulette tant soit peu précoce! D'où tiens-tu cette nouvelle?

BORACHIO.

Je m'occupais à sécher et assainir une chambre humide, quand le prince et Claudio sont arrivés, bras dessus, bras dessous, et en conférence sérieuse: je me suis glissé derrière la tapisserie; de là je les ai entendus convenir entre eux que le prince ferait sa cour à Héro pour son propre compte; et après l'avoir obtenue la céderait à Claudio.

DON JUAN.

Venez, venez; allons rejoindre la compagnie, ceci pourra fournir un aliment à ma mauvaise humeur: ce jeune parvenu a toute la gloire de ma chute; si je puis le desservir en quelque chose, je me rendrai à moi-même un immense service. — Je puis répondre de vous, et vous me seconderez?

CONRAD.

Jusqu'à la mort, monseigneur.

DON JUAN.

Rendons-nous au splendide souper; leur joie s'accroît de ma tristesse. Oh! si le cuisinier pensait comme moi! — Voulez-vous que nous allions voir ce qu'il y a à faire?

BORACHIO.

Nous sommes aux ordres de votre seigneurie.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du palais de Leonato.

Entrent LÉONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE *et* LA SUITE DE LÉONATO.

LÉONATO.

Le comte Juan n'était-il pas du souper?

ANTONIO.

Je ne l'ai pas vu.

BEATRICE.

Quel air morose a ce seigneur! Je ne puis le voir sans qu'une heure après encore je ne me sente de mauvaise humeur.

HÉRO.

Il est d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE.

Ce serait un cavalier parfait que celui qui tiendrait le milieu entre lui et Bénédict: le premier ressemble trop à une image et ne dit rien; l'autre ressemble trop au fils aîné de ma voisine: il babille toujours.

LÉONATO.

En ce cas, une moitié de la langue de Bénédict dans la bouche du comte Juan, et une moitié de la tristesse du comte sur le visage de Bénédict, —

BÉATRICE.

En y ajoutant un bon jarret, un pied solide, mon oncle, et une bourse bien garnie. — Avec cela, il n'est pas de femme au monde qu'un homme ne soit sûr de captiver, — à la condition, néanmoins, d'obtenir ses bonnes grâces.

LEONATO

En vérité, ma nièce, vous ne trouverez jamais un mari si vous avez la parole aussi mordante.

ANTONIO.

Elle est véritablement trop méchante.

BEATRICE.

Trop méchante, c'est plus que méchante! cela diminuera ma part dans les dons de la Providence. En effet, il est dit qu'*à vache méchante Dieu donne de courtes cornes;* mais à celle qui l'est trop, il n'en donne point du tout.

LÉONATO.

Ainsi, de ce que vous êtes trop méchante, vous concluez que Dieu ne vous enverra pas de cornes.

BÉATRICE.

Oui, certes, s'il ne m'envoie pas de mari, grâce que je lui demande à deux genoux, matin et soir. O mon Dieu! je ne pourrais souffrir un mari barbu; j'aimerais autant dormir dans de la laine.

LÉONATO.

Vous pourriez rencontrer un mari sans barbe.

BÉATRICE

Qu'en ferais-je? Faudra-t-il que je lui mette mes robes et que j'en fasse une femme de chambre? Quiconque a de la barbe est plus qu'un enfant, et quiconque n'en a pas est moins qu'un homme: or, celui qui est plus qu'un enfant n'est pas pour moi; et celui qui est moins qu'un homme, je ne suis pas pour lui: je ne demande donc pas mieux que de donner pour six pences tout le troupeau des barbus, et je me charge de conduire tous ces magots-là en enfer.

LÉONATO.

Vous irez donc en enfer?

BÉATRICE.

Non; jusqu'à la porte seulement; là le diable viendra au-devant de moi, avec des cornes sur la tête, comme un vieux cocu qu'il est; et il me dira: *Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel; ici les vierges ne sont point admises:* sur ce, je lui remettrai tous mes singes, et m'en irai droit au ciel trouver saint Pierre, qui m'indiquera l'endroit où sont les célibataires. Là nous rirons à cœur joie, tant que la journée sera longue.

ANTONIO.

Fort bien, ma nièce. (*A Héro.*) J'espère que vous vous laisserez guider par votre père.

BEATRICE.

Oui, assurément; le devoir de ma cousine est de faire la révérence et de dire : *Mon père, comme il vous plaira.* — Néanmoins, ma cousine, que le mari qu'on vous proposera soit un joli garçon. Sinon, je vous conseille de faire une seconde révérence, et de dire : *Mon père, comme il me plaira.*

LEONATO.

Fort bien, ma nièce; j'espère bien vous voir un jour pourvue d'un mari.

BEATRICE.

J'attendrai pour cela que Dieu ait fait des hommes d'une substance autre que la terre. N'est-ce pas désolant pour une femme de se voir dominer par un bloc d'orgueilleuse poussière? de rendre compte de ses actes à une motte d'insolente argile? Non, mon oncle, je n'en veux point : les fils d'Adam sont mes frères : et véritablement je croirais faire un péché que de prendre un époux dans ma famille.

LÉONATO, *à Héro.*

Ma fille, rappelle-toi ce que je t'ai dit : Si le prince te fait une proposition de cette nature, tu sais ce que tu as à répondre.

BÉATRICE.

Ce sera la faute de la musique, ma cousine, si votre soupirant ne réussit pas. Au cas où le prince deviendrait trop pressant, dites-lui qu'il faut de la mesure en toute chose, et donnez votre réponse. Car, croyez-moi, Héro, l'amour, le mariage et le regret peuvent se comparer à une gigue écossaise, à un menuet et à un pas de cinq : l'amour est prompt et chaleureux comme une gigue écossaise, et il en a tout le caprice : le mariage est digne et réservé comme le menuet antique; puis vient le repentir, qui, porté sur ses jambes débiles, tombe insensiblement dans la langueur d'un pas de cinq, jusqu'à ce qu'il finisse par tomber dans la fosse.

LEONATO

Ma nièce, vous voyez de loin.

BÉATRICE.

J'ai de bons yeux, mon oncle; je puis voir une église en plein midi.

LÉONATO.

Voici les masques; mon frère, faites placer.

Entrent d'une part DON PÉDRO, CLAUDIO, BENEDICT, BALTHASAR; *de l'autre* DON JUAN, BORACHIO, MARGUERITE, URSULE; *tous sont masqués; à chacun de ces deux groupes se réunissent un grand nombre de danseurs et de danseuses également masqués. Des colloques partiels s'engagent. Don Pédro s'entretient avec Héro, Balthasar avec Marguerite, Antonio avec Ursule, Bénédict avec Béatrice.*

DON PÉDRO, *s'approchant de Héro.*

Madame, daignerez-vous vous promener avec votre adorateur?

HÉRO.

Pourvu que vous marchiez doucement, que votre air soit aimable et que vous ne disiez rien, je ne demande pas mieux que de faire quelques pas avec vous, surtout si c'est pour m'éloigner d'ici.

DON PÉDRO.

Avec moi?

HÉRO.

Je pourrai vous le dire quand cela me plaira.

DON PEDRO.

Et quand vous plaira-t-il de me le dire?

HÉRO.

Quand votre air me conviendra; car à Dieu ne plaise que le luth ressemble à l'étui!

DON PÉDRO.

Mon masque est le toit de Philémon; la maison a pour hôte Jupiter.

HÉRO.

Alors votre toit a besoin de réparation.

DON PÉDRO.

Parlez bas, si vous parlez amour.

Ils s'éloignent et continuent à s'entretenir à voix basse.

BALTHASAR, *à Marguerite.*

Oui, je voudrais que vous fissiez comme moi.

MARGUERITE.

Je ne le voudrais pas dans votre propre intérêt; car j'ai un grand nombre de mauvaises qualités.

BALTHASAR.

Citez-m'en une.

MARGUERITE.

Je dis mes prières tout haut.

BALTHASAR.

Je ne vous en aime que davantage; vos auditeurs peuvent vous répondre *ainsi soit-il.*

MARGUERITE.

Dieu veuille m'accorder un bon danseur!

BALTHASAR.

Ainsi soit-il!

MARGUERITE.

Et, la danse terminée, puissé-je ne plus le revoir! — enfant de chœur, répondez.

BALTHASAR.

Assez comme cela; l'enfant de chœur a reçu sa réponse.

Ils s'éloignent.

URSULE, *à Antonio.*

Je vous reconnais parfaitement; vous êtes le seigneur Antonio.

ANTONIO.

Nullement, je vous le certifie

URSULE.

Je vous reconnais au balancement de votre tête.

ANTONIO.

S'il faut vous dire vrai, je cherche à le contrefaire.

URSULE.

A moins d'être lui, vous ne pourriez le contrefaire si horriblement bien : voilà bien sa main sèche qui va et vient comme un balancier; vous êtes Antonio, sans nul doute.

ANTONIO.

Je vous assure que je ne le suis pas.

URSULE.

Allons, allons; croyez-vous que je ne vous connais pas à votre conversation spirituelle? Le mérite peut-il se cacher? Allez donc, vous êtes Antonio : la grâce se décèle toujours, n'en parlons plus.

BEATRICE, *à Bénédict.*

Vous ne voulez donc pas me dire qui vous a dit cela?

BÉNÉDICT.

Non, madame; veuillez m'excuser.

BEATRICE.

Ni me dire qui vous êtes?

BÉNÉDICT

Pas maintenant.

BÉATRICE.

On vous a dit que j'étais dédaigneuse, — que j'allais puiser mon esprit dans les *Cent joyeuses nouvelles* *. — Allons il n'y a que Bénédict qui a pu dire cela.

BÉNÉDICT.

Quel est ce Bénédict?

BÉATRICE.

Je ne doute pas que vous ne le connaissiez parfaitement.

BÉNÉDICT.

Non, croyez-moi.

BÉATRICE.

Ne vous a-t-il jamais fait rire?

BÉNÉDICT.

Dépeignez-le moi, je vous prie.

BÉATRICE.

C'est le bouffon du roi, un insipide plaisant; tout son talent consiste à inventer d'incroyables calomnies : sa société ne plaît qu'aux libertins, qui le recherchent non pour son esprit, mais pour son immoralité; il plaît d'abord aux hommes, puis il les irrite; après avoir ri de lui, ils finissent par le battre : je suis sûre qu'il fait partie de la flotte : je serais charmée qu'il m'abordât.

BÉNÉDICT.

Quand je connaîtrai ce cavalier, je lui ferai part de ce que vous dites de lui.

BÉATRICE.

Faites, faites : Il se contentera de lancer une ou deux observations sur mon compte; s'il arrive qu'elles n'excitent l'attention ou le rire de personne, voilà mon homme qui tombe dans la tristesse : ce sera une aile de perdrix d'épargnée, car l'imbécile ne soupera pas ce soir-là. (*On entend la musique dans l'intérieur des appartemens.*) Il nous faut suivre ceux qui nous précèdent.

BÉNÉDICT.

Pourvu qu'ils nous mènent au bien.

BÉATRICE.

Pour peu que ce soit au mal, je les quitte au premier détour.

On danse.

Tous sortent, à l'exception de DON JUAN, *de* BORACHIO *et de* CLAUDIO.

* Sans doute le *Décaméron* de BOCCACE (*Note du traducteur.*)

DON JUAN, *à Borachio.*

Sans nul doute, mon frère est amoureux de Héro; je l'ai vu prendre à part Léonato, afin de l'entretenir à ce sujet : les dames la suivent, et il ne reste plus qu'un seul masque.

BORACHIO.

Et ce masque est Claudio : je le reconnais à sa démarche.

DON JUAN, *à Claudio.*

N'êtes-vous pas le seigneur Bénédict?

CLAUDIO.

Vous ne vous trompez pas; je le suis.

DON JUAN.

Seigneur, je sais que vous êtes très avant dans les bonnes grâces de mon frère : il est épris de Héro; veuillez, je vous prie, le détourner de cette affection. Elle n'est pas d'une naissance égale à la sienne : vous pouvez faire ici l'action d'un honnête homme.

CLAUDIO.

Comment savez-vous qu'il l'aime?

DON JUAN.

Je l'ai entendu lui jurer son amour.

BORACHIO.

Et moi aussi; il lui jurait de l'épouser cette nuit même.

DON JUAN, *à Borachio.*

Viens, rendons-nous au banquet.

DON JUAN *et* BORACHIO *sortent.*

CLAUDIO.

Ainsi je réponds sous le nom de Bénédict; mais c'est l'oreille de Claudio qui a entendu cette funeste nouvelle. — Rien n'est plus certain; — le prince fait sa cour pour son propre compte. L'amitié est loyale en toute chose, hormis en ce qui concerne l'amour : c'est pourquoi en amour chacun doit parler par lui-même, négocier en personne, et ne se fier à aucun intermédiaire : car la beauté est une magicienne : devant ses charmes, la loyauté se dissout dans le brasier des sens. C'est là un événement de tous les jours, que j'aurais dû prévoir : adieu donc, Héro!

Rentre BÉNÉDICT.

BÉNÉDICT.

Le comte Claudio?

CLAUDIO.

Lui-même.

BÉNÉDICT.

Dis, veux-tu venir avec moi?

CLAUDIO.

Où?

BÉNÉDICT.

Au saule pleureur le plus prochain, et dans ton propre intérêt, comte. Comment veux-tu porter ta guirlande? autour du cou, comme la chaîne d'un usurier *, ou en bandoulière, comme l'écharpe d'un lieutenant? De façon ou d'autre, tu

* Du temps de notre auteur, les bourgeois opulens portaient au cou des chaînes d'or d'un grand prix : c'était dans cette classe surtout que se recrutaient des usuriers. (*Note du traducteur.*)

dois en porter une, car le prince a fait la conquête de ta fiancée.

CLAUDIO.

Je l'en félicite.

BÉNÉDICT.

Voilà parler en vrai marchand de bœufs ; c'est ainsi qu'on vend les bestiaux au marché. Mais, dis-moi, t'attendais-tu à voir le prince te jouer ce tour-là?

CLAUDIO.

Je t'en prie, laisse-moi.

BÉNÉDICT.

Allons, tu fais comme l'aveugle ; un enfant espiègle t'a volé ton souper, et c'est la bonne que tu frappes.

CLAUDIO

En ce cas, je te quitte.

Il sort.

BÉNÉDICT.

Hélas! pauvre volatile blessé! tu vas maintenant te réfugier dans tes roseaux. — Mais voyez donc Béatrice! M'avait-elle reconnu? et se peut-il qu'elle se méprenne à ce point sur mon compte? Le bouffon du prince! — Qui sait, peut-être me donne-t-on ce titre-là parce que j'aime à rire. — Mais non : je me fais injure à moi-même ; ce n'est pas là l'opinion qu'on a de moi ; c'est l'esprit de dénigrement qui fait parler Béatrice, et dans ce qu'elle dit de moi, elle n'est l'écho que d'elle-même. Fort bien! je me vengerai de mon mieux.

Rentrent DON PÉDRO, HÉRO *et* LÉONATO.

DON PEDRO, *à Bénédict.*

Seigneur, pourriez-vous me dire où est le comte? l'avez-vous vu?

BENEDICT.

Ma foi, monseigneur, je viens de jouer le rôle de dame Renommée. J'ai trouvé Claudio aussi triste qu'une cabane enterrée au milieu d'un bois ; je lui ai dit, et je crois lui avoir dit vrai, que votre altesse avait obtenu les bonnes grâces de cette jeune beauté, et je lui ai offert de l'accompagner dans un bosquet de saules, pour lui tresser une guirlande, en sa qualité d'amant délaissé, ou pour lui faire une poignée de verges, comme ayant mérité le fouet.

DON PEDRO.

Mérité le fouet!... Quelle faute a-t-il commise?

BÉNÉDICT.

La faute niaise et sotte d'un écolier qui, ayant trouvé un nid d'oiseaux, le fait voir à son camarade, qui le déniche à son insu.

DON PEDRO.

Prétendrez-vous faire de la loyauté une transgression? Il n'y a de transgression que dans le voleur déloyal.

BÉNÉDICT.

Je vois que la poignée de verges ne serait pas moins utile que la guirlande ; le comte eût pris la guirlande pour lui, et quant à la poignée de verges, il l'eût gardée pour vous, qui, du moins je le crois, lui avez déniché ses oiseaux.

DON PÉDRO.

Je veux seulement leur apprendre à chanter, et les rendre ensuite à leur légitime possesseur.

BÉNÉDICT.

Si leur chant s'accorde avec vos paroles, sur ma foi, vous aurez agi loyalement.

DON PÉDRO.

Béatrice vous en veut beaucoup ; le cavalier qui dansait avec elle lui a dit que vous ne la ménagiez pas dans vos propos.

BÉNÉDICT.

Oh! elle m'a maltraité au point de lasser la patience d'un soliveau ; un chêne auquel il ne resterait plus qu'une feuille verte eût été tenté de lui répondre ; il me semblait que mon masque lui-même allait s'animer et la prendre à partie : elle m'a dit, croyant parler à un autre, que j'étais le bouffon du prince, que j'étais plus fade que le dégel, lançant contre moi une telle grêle de sarcasmes, que je restais là comme un homme servant de but aux flèches de toute une armée. Ce sont des poignards que ses paroles, et chacun de ses mots assassine. Si son souffle était aussi redoutable que son langage, il n'y aurait pas moyen de vivre dans son voisinage ; elle irait porter la mort jusqu'à l'étoile polaire. Je ne voudrais pas l'épouser quand elle aurait pour dot tout l'héritage d'Adam avant sa transgression. Avec elle, Hercule eût tourné la broche, et le bois de sa massue aurait servi à entretenir le feu. Allez, ne me parlez pas de cette femme-là ; c'est Némésis en robe de satin. Plût à Dieu qu'un exorciste habile voulût la conjurer! car, assurément, tant qu'elle sera dans ce monde, on goûtera en enfer la paix du sanctuaire ; et on pêchera tout exprès pour y être admis ; tant il est vrai que partout le trouble, l'horreur et la discorde accompagnent ses pas.

Rentrent CLAUDIO *et* BÉATRICE.

DON PEDRO.

Tenez, la voici justement qui vient.

BENÉDICT.

Votre altesse n'a qu'à me donner ses ordres ; je suis prêt à me rendre pour elle au bout du monde. J'irai aux antipodes pour le motif le plus futile. Faut-il aller aux extrémités de l'Asie vous chercher un curedent, vous apporter la mesure du pied du Prêtre-Jean *, ou un poil de la barbe du grand Cham, ou partir en ambassade pour le pays des Pygmées? Ordonnez-moi ce que vous voudrez ; il n'est pas de mission que je ne préfère au supplice d'une conversation de trois paroles avec cette harpie.

DON PÉDRO.

Je n'ai rien à vous demander, si ce n'est votre agréable compagnie.

BENEDICT.

Adieu!... Voilà un plat qui n'est pas de mon

* C'est ainsi qu'on désignait, avant la découverte des Indes par Vasco de Gama, le souverain inconnu de la haute Asie. (*Note du traducteur.*)

goût *; et je ne puis souffrir madame Ducaquet.

Il sort.

DON PÉDRO.

Il paraît, belle dame, que vous avez perdu le cœur du seigneur Bénédict?

BÉATRICE.

Il est vrai, seigneur, qu'il me l'avait prêté un moment; en retour d'un cœur simple, je lui en avais donné un double. Il me l'a regagné avec des dés pipés. Votre altesse a donc raison de dire que je l'ai perdu.

DON PÉDRO.

Vous l'avez mis bas, madame! vous l'avez mis bas!

BÉATRICE.

Je ne voudrais pas qu'il en fît autant à mon égard; je craindrais de donner le jour à des crétins. Je vous amène le comte Claudio que vous m'aviez envoyé chercher.

DON PÉDRO.

Eh bien! comte qu'avez-vous? pourquoi êtes-vous triste?

CLAUDIO.

Je ne suis pas triste, monseigneur.

DON PÉDRO.

Êtes-vous donc malade?

CLAUDIO.

Pas davantage, monseigneur.

BÉATRICE.

Le comte n'est ni triste ni malade, ni gai ni bien portant; il est tout simplement poli comme une orange; et son teint participe un peu de cette couleur jalouse.

DON PÉDRO.

Je crois, madame, que vous le dépeignez bien; mais s'il en est ainsi, je vous jure qu'il est dans l'erreur. — Claudio, j'ai fait ma cour en votre nom, et la belle Héro est votre conquête; j'en ai parlé à son père, et j'ai obtenu pour vous son consentement: désignez le jour de votre mariage, et que Dieu vous accorde bonheur et joie.

LÉONATO.

Comte, je vous donne ma fille, et avec elle ma fortune; cette union est l'ouvrage du prince et le ciel la bénira.

BÉATRICE.

Parlez, comte; c'est votre tour.

CLAUDIO.

La joie n'a pas de plus éloquent interprète que le silence; je serais faiblement heureux, si je pouvais beaucoup exprimer. — (*A Héro.*) Madame, comme vous êtes mienne, je suis vôtre; je me donne à vous, et je me réjouis de l'échange.

BÉATRICE, *à Héro.*

Parlez, ma cousine; ou si vous ne le pouvez, empêchez-le de parler lui-même, en lui fermant la bouche par un baiser.

DON PÉDRO.

En vérité, madame, vous avez un cœur bien jovial.

* Cette métaphore un peu forcée se retrouve dans le *Misantrope* de Molière :

« C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,

« Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne. »

(*Note du traducteur.*)

BÉATRICE.

Oui, certes, monseigneur; le pauvret, et je l'en félicite, a grand soin de se tenir à une respectueuse distance des soucis. (*Montrant Claudio et Héro qui se parlent à voix basse.*) Regardez; ma cousine lui dit à l'oreille qu'il est on ne peut mieux dans son estime.

CLAUDIO.

Vous avez deviné juste, ma cousine.

BÉATRICE.

Bon Dieu, voilà donc encore une alliance! Ainsi chacun fait son entrée dans le monde; et moi il faut me résoudre à griller au soleil; il ne me reste plus qu'à m'asseoir dans un coin, et qu'à demander en pleurant l'aumône d'un mari.

DON PÉDRO.

Aimable Béatrice, je veux vous en procurer un de ma façon.

BÉATRICE.

J'en préférerais un de la façon de votre père; votre altesse n'a-t-elle pas un frère qui lui ressemble? Votre père a engendré d'excellens maris, heureuses celles qui pourront les avoir.

DON PÉDRO.

Voudriez-vous de moi pour époux, madame?

BÉATRICE.

Non, monseigneur, à moins que je n'en aie un autre pour tous les jours; votre altesse est d'un trop grand prix pour l'usage journalier: mais je prie votre altesse de vouloir bien me pardonner: je suis venue au monde pour dire des folies, et pas un mot raisonnable.

DON PÉDRO.

Il n'y a que votre silence qui pourrait me déplaire; ce qui vous sied le mieux, c'est la gaîté, car, sans nul doute, vous êtes née dans un joyeux moment.

BÉATRICE.

Non, certes, car ma mère jetait des cris de douleur; mais une étoile dansait en ce moment, et c'est sous cette étoile que je suis née. — (*A Claudio et à Héro.*) Mes chers cousins, Dieu vous donne bonheur et joie!

LÉONATO.

Ma nièce, veuillez, je vous prie, vous occuper des objets dont je vous ai parlé.

BÉATRICE, *revenant sur ses pas.*

Ah! je vous demande pardon, mon oncle. — (*A don Pédro.*) Votre altesse voudra bien m'excuser.

BÉATRICE *sort.*

DON PÉDRO.

Voilà, sur ma parole, une dame d'agréable humeur.

LÉONATO.

L'élément mélancolique n'abonde pas en elle, monseigneur; elle n'est sérieuse que lorsqu'elle dort, ou plutôt elle ne l'est même pas alors, car j'ai entendu dire à ma fille qu'il est souvent arrivé à sa cousine de rêver de choses tristes, et de se réveiller au milieu des éclats de rire.

DON PÉDRO.

Elle ne peut souffrir qu'on lui parle d'un mari.

LÉONATO.

Il est vrai; elle désespère tous les soupirans.

DON PÉDRO.

Ce serait une excellente femme pour Bénédict.

LÉONATO

Que dites-vous là, bon Dieu? ils n'auraient pas été mariés huit jours, qu'ils s'étourdiraient mutuellement de leur babil au point d'en devenir fous.

DON PÉDRO.

Comte Claudio, quand vous proposez-vous de conduire à l'autel votre fiancée?

CLAUDIO.

Demain, monseigneur; le temps marche avec des béquilles, jusqu'à ce que l'amour ait vu accomplir tous ses rites.

LÉONATO.

Pas avant lundi, mon cher fils; cela fait juste une semaine d'intervalle, et c'est un temps bien court pour disposer toutes choses comme je le désire.

DON PÉDRO, *à Claudio*

Allons, un si long délai vous fait secouer la tête; mais je vous promets, Claudio, que ce temps s'écoulera pour nous d'une manière agréable. Je veux, dans cet intervalle, entreprendre un des travaux d'Hercule, lequel devra consister à faire naître une prodigieuse affection entre Bénédict et Béatrice; je voudrais les marier ensemble, et j'ai la certitude d'y réussir, si vous voulez me prêter tous trois votre coopération, conformément au plan que je vous indiquerai.

LÉONATO.

Monseigneur, je suis des vôtres, dût-il m'en coûter dix nuits d'insomnie

CLAUDIO.

Moi également, monseigneur.

DON PÉDRO.

Et vous aussi, charmante Héro?

HERO.

Monseigneur, pour procurer à ma cousine un digne époux, je ferai volontiers tout ce que la décence me permettra de faire

DON PÉDRO, *à Héro.*

Je vous assure que Bénédict n'est pas du tout un mari à dédaigner; c'est une justice que je dois lui rendre; il est de noble race, d'une valeur éprouvée, d'une loyauté incontestable Je vous indiquerai comment il faudra vous y prendre pour rendre votre cousine amoureuse de Bénédict. (*A Claudio et à Léonato.*) De mon côté, secondé par vous, je ferai en sorte que Bénédict, malgré tout son esprit et tous ses dédains, s'éprendra d'une belle passion pour Béatrice. Si nous pouvons en venir là, Cupidon n'est plus qu'un archer vulgaire; sa gloire nous appartiendra, car nous serons les seuls dieux de l'amour. Venez avec moi, et je vous expliquerai mon projet.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre salle du palais de Léonato.

Entrent DON JUAN *et* BORACHIO.

DON JUAN.

C'est une chose décidée; le comte Claudio épouse la fille de Léonato.

BORACHIO.

Oui, monseigneur; mais je puis y mettre obstacle.

DON JUAN.

Tous les obstacles, tous les empêchemens, toutes les entraves, seront pour moi les bien venus. Cet homme m'est odieux, et tout ce qui contrariera ses vœux secondera les miens: comment pourras-tu empêcher ce mariage?

BORACHIO.

Ce ne sera pas par des voies honnêtes, monseigneur; mais je cacherai tellement mon jeu, que je ne donnerai aucune prise contre moi.

DON JUAN.

Dis-moi vite comment.

BORACHIO.

Il me semble avoir dit, l'année dernière, à votre seigneurie, que j'étais dans les bonnes grâces de Marguerite, suivante de Héro.

DON JUAN.

Je me le rappelle.

BORACHIO.

Je puis, la nuit, à telle heure indue qu'il me plaira, lui faire prendre poste à la fenêtre de la chambre de sa maitresse

DON JUAN.

Où vois-tu là un poison propre à donner la mort à ce mariage?

BORACHIO.

Ce sera à vous à préparer ce poison. Allez trouver le prince votre frère; ne vous faites pas faute de lui dire qu'il se déshonore en mariant l'illustre Claudio, dont vous faites la plus haute estime, à une prostituée comme Héro.

DON JUAN.

Quelle preuve en donnerai-je?

BORACHIO.

Une preuve suffisante pour imposer au prince, désespérer Claudio, et mettre la mort au cœur de Léonato. Vous faut-il d'autres résultats que ceux-là?

DON JUAN.

Pourvu que je les désole, je suis prêt à tout entreprendre.

BORACHIO.

Allez donc; trouvez un moment favorable pour prendre à part don Pédro et Claudio: dites-leur que vous avez la certitude que je suis aimé de Héro; feignez de n'obéir qu'au zèle qui vous anime pour les intérêts du prince et de Claudio, pour l'honneur de votre frère, qui a préparé cette union, et pour la réputation de son ami, dont on trompe la bonne foi, en lui donnant pour une fille

vertueuse une créature indigne de lui. Ils ne vous croiront pas sans preuves ; offrez-leur de leur en donner une ; elle consistera à me voir à la fenêtre de la chambre de Héro, à m'entendre appeler Marguerite Héro, à entendre Marguerite m'appeler Borachio; amenez-les pour être témoins de cette scène, la nuit même qui précédera le mariage projeté : car j'arrangerai les choses de manière que Héro soit absente; et les preuves de sa perfidie paraîtront si palpables, que la jalousie tiendra lieu de certitude, et que tous les préparatifs seront contremandés.

DON JUAN.

Quelque conséquence funeste qu'il en puisse résulter, je mettrai ton plan à exécution ; agis de ton côté avec adresse, et mille ducats seront ta récompense.

BORACHIO.

Persistez dans votre accusation, et l'adresse ne me fera pas faute.

DON JUAN.

Je vais sur-le-champ m'informer du jour fixé pour leur mariage.

Ils sortent.

SCENE III.

Le jardin de Leonato.

Entrent BÉNÉDICT *et* UN JEUNE PAGE.

BÉNÉDICT.

Page.

LE PAGE.

Seigneur ?

BÉNÉDICT.

Il y a un livre sur la fenêtre de ma chambre; apporte-le-moi ici, dans le jardin.

LE PAGE.

Je suis ici à l'instant, seigneur.

BÉNÉDICT.

Je le sais; mais ce que je te demande, c'est de partir d'ici, et d'y revenir promptement. (*Le page sort.*) Je ne conçois pas qu'un homme qui voit combien est insensé celui qui se soumet à l'empire de l'amour, puisse, en devenant lui-même amoureux, tomber dans l'insigne folie qu'il a ridiculisée dans autrui, et s'offrir en butte à ses propres sarcasmes; et cependant tel est Claudio. J'ai vu un temps où l'harmonie la plus délicieuse à son oreille, c'était le son du fifre et du tambour; et maintenant il leur préfère le tambourin et le chalumeau; j'ai vu un temps où il aurait fait dix lieues à pied pour voir une bonne armure; et à présent, il passera dix nuits à combiner la coupe d'un nouveau pourpoint. Autrefois il parlait simplement et rationellement, en honnête homme et en soldat; aujourd'hui le voilà devenu puriste; sa conversation est un banquet bizarre, composé des mets les plus étranges. Se peut-il qu'en continuant à voir avec ces yeux que voilà, je subisse un jour pareille métamorphose? Je ne saurais le dire; je ne le pense pas; je ne jurerais pas que l'amour, un beau matin, ne me transforme en huître ; mais ce que je puis affirmer, c'est que jusqu'à ce qu'il ait fait de moi une huître, il ne fera pas de moi un sot de ce calibre. Telle femme est belle; je n'en conserve pas moins ma raison intacte; telle autre est sage; je ne perds pas la tête pour cela; cette autre est vertueuse; ce n'est pas un motif pour que j'en raffole. Jusqu'à ce que toutes les grâces se réunissent dans une femme, aucune femme ne trouvera grâce devant mes yeux. Elle devra être riche, cela est certain ; sage, ou je ne veux pas d'elle; vertueuse, ou je ne la marchanderai pas; belle, ou je ne la regarderai pas; douce, ou elle ne m'approchera pas; noble, ou je ne tourne point mes pas vers elle, fût-elle un ange; de gracieux entretien, excellente musicienne; et pour ce qui est de ses cheveux, ils seront de la couleur qu'il plaira à Dieu. — Ah! voici le prince et notre amoureux chevalier.

Il se cache derrière la charmille.

Entrent DON PÉDRO, LÉONATO *et* CLAUDIO.

DON PÉDRO.

Eh bien ! nous ferez-vous entendre la musique en question ?

CLAUDIO.

Oui, monseigneur. — Comme l'air est silencieux! comme ce calme du soir est favorable à l'harmonie !

DON PÉDRO, *bas à Claudio.*

Voyez-vous l'endroit où Bénédict s'est caché?

CLAUDIO, *sur le même ton.*

Bien, bien, monseigneur : la musique terminée, le jeune renard aura son affaire.

Entrent BALTHAZAR *et des* MUSICIENS.

DON PÉDRO.

Venez, Balthazar; redites-nous votre chanson nouvelle.

BALTHAZAR.

Veuillez, monseigneur, ne pas exiger d'une voix aussi détestable que la mienne, qu'elle écorche de nouveau les oreilles.

DON PÉDRO.

C'est le cachet du talent que de dissimuler ses perfections. — Veuillez chanter, je vous prie, et ne me forcez pas à vous faire plus long-temps ma cour.

BALTHAZAR.

Puisque vous parlez de faire votre cour, je chanterai; plus d'un amant présente ses hommages à celle qu'il n'en juge pas digne; il n'en continue pas moins de la courtiser et de lui jurer qu'il l'adore.

DON PÉDRO.

Allons, commencez; ou si vous voulez continuer la discussion, parlez-nous en langage noté.

BALTHAZAR.

Avant d'en venir à mes notes, notez bien ceci, c'est que pas une de mes notes ne mérite d'être notée.

DON PÉDRO.

Notes, notez; mais ce sont des doubles croches qu'il nous débite là.

La musique prélude.

BÉNÉDICT, *bas, en avançant la tête à travers le feuillage.*

O l'air divin! déjà l'ame du chanteur est ravie en extase! N'est-il pas étrange que des boyaux de chèvre aient le magique pouvoir de transporter nos ames? — Allons, décidément, le concert terminé, je m'achèterai un cor de chasse.

BALTHAZAR, *chante.*

Femmes, ne poussez plus d'inutiles soupirs;
De tout temps l'homme fut volage;
Il promène en tous lieux ses inconstans désirs,
Un pied sur l'Océan, et l'autre sur la plage.

Bannissez donc les noirs chagrins;
Goûtez la joie et ses doux charmes;
Et que les soupirs et les larmes
Cèdent la place aux gais refrains.

Cessez, contre un amant trompeur,
D'exhaler plaintes et murmure;
La perfidie est à son cœur
Ce qu'est à l'été la verdure.

Bannissez donc les noirs chagrins;
Goûtez la joie et ses doux charmes;
Et que les soupirs et les larmes
Cedent la place aux gais refrains.

DON PÉDRO.

Sur ma parole, voilà une chanson excellente.

BALTHAZAR.

Et un chanteur pitoyable, monseigneur.

DON PÉDRO.

Non, par ma foi vous chantez d'une manière fort passable.

Il s'entretient tout bas avec Claudio.

BÉNÉDICT, *bas et en montrant la tête.*

Si un chien avait hurlé ainsi, on l'aurait pendu sans miséricorde : pourvu encore que cette voix discordante ne nous présage point quelque malheur. J'aurais autant aimé entendre une chouette, au risque de ce qui aurait pu en arriver *.

DON PÉDRO, *à Claudio.*

C'est convenu. — (*A Balthazar.*) Entendez-vous, Balthazar? Veuillez, je vous prie, nous procurer d'excellens musiciens; car demain soir nous devons exécuter quelque chose sous les fenêtres de la charmante Héro.

BALTHAZAR.

Je ferai de mon mieux, seigneur.

DON PEDRO.

Fort bien; adieu.

BALTHAZAR *et les Musiciens sortent.*

DON PÉDRO, *continuant.*

Approchez, Leonato; ne me disiez-vous pas l'autre jour que Béatrice était amoureuse du seigneur Benedict?

CLAUDIO.

Oui, certainement. (*Bas à don Pédro.*) Avancez toujours; la perdrix est posée. (*Haut.*) Je n'aurais jamais cru qu'elle pût se prendre d'affection pour un homme.

LÉONATO.

Ni moi non plus; mais le merveilleux de l'affaire, c'est de lui voir aimer Bénédict, l'homme que, par toutes ses manifestations extérieures, elle paraissait abhorrer le plus.

BÉNÉDICT, *à part.*

Serait-il possible? le vent soufflerait-il dans cette direction?

LÉONATO.

Je vous avoue, monseigneur, que je ne sais qu'en penser; mais vous ne sauriez concevoir jusqu'où va la violence de sa passion pour lui.

DON PÉDRO.

Peut-être est-ce une feinte?

CLAUDIO.

Je serais porté à le croire.

LÉONATO.

Une feinte, dites-vous? alors il faut avouer que jamais passion feinte ne contrefit à un tel point l'énergie d'une passion véritable.

DON PÉDRO

Par quels signes sa passion se manifeste-t-elle?

CLAUDIO, *bas.*

Garnissez bien l'hameçon, le poisson va mordre...

LÉONATO.

Par quels signes, monseigneur? On la voit assise, immobile... — (*A Claudio.*) Ma fille vous a dit en quel état.

CLAUDIO.

Elle me l'a dit en effet.

DON PEDRO.

En quel état? parlez! Vous me surprenez; j'aurais cru son cœur à l'épreuve de toutes les attaques de l'amour.

LÉONATO.

Je l'aurais juré, monseigneur, surtout en ce qui concerne Bénédict.

BÉNÉDICT, *à part.*

Je prendrais cela pour un piége dans la bouche de tout autre que cette barbe grise: je ne puis croire que l'imposture se cache sous des dehors vénérables.

CLAUDIO, *bas.*

Le poison l'a gagné, ne lâchez pas prise.

DON PÉDRO.

A-t-elle fait connaître ses sentimens à Bénédict?

LÉONATO.

Non; elle jure de ne jamais les lui révéler, et c'est là ce qui fait son supplice.

CLAUDIO.

Il est vrai, votre fille l'assure. «Eh quoi! » dit-elle, « lui écrirais-je que je l'aime, après toutes les marques de dédain que je lui ai prodiguées?»

LÉONATO.

C'est ce qu'elle dit toutes les fois qu'elle prend la plume pour lui écrire : car la nuit elle se leve vingt fois; là, sans autre vêtement que son peignoir, elle reste assise, jusqu'à ce qu'elle ait cou-

* Le cri de la chouette était considéré comme de mauvais augure. (*Note du traducteur.*)

vert de son écriture une feuille de papier tout entière. — Ma fille nous a conté tout cela.

CLAUDIO

A propos de feuille de papier, je me rappelle quelque chose de fort plaisant que m'a dit votre fille.

LÉONATO.

Je sais ce que vous voulez dire. Un jour, ayant achevé sa lettre et l'ayant relue, elle la ploya, et fut tout étonnée de voir que les deux noms de Bénédict et de Béatrice se touchaient comme pour s'embrasser.

CLAUDIO.

C'est cela même.

LÉONATO.

Oh! alors elle déchira la lettre en mille morceaux, se reprocha d'être assez immodeste pour écrire à un homme qui, elle en avait la certitude, ne ferait que rire de ses avances. « Je juge de lui par moi, » dit-elle, » bien que je l'aime, s'il m'écrivait, je me moquerais de lui. »

CLAUDIO.

Puis elle tombe à genoux, pleure, sanglotte, se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, exhale à la fois des prières et des imprécations : — » O adorableBénédict! » s'écrie-t-elle. — » Mon Dieu, donnez-moi la résignation dont j'ai besoin ! »

LÉONATO.

Tout cela est vrai, au dire de ma fille. Son exaltation atteint quelquefois un degré de violence à faire craindre à ma fille qu'elle n'attente à ses jours. C'est à la lettre.

DON PÉDRO.

Si elle s'obstine à cacher ses sentimens à Bénédict, il serait bon que quelque autre se chargeât de l'en instruire.

CLAUDIO.

A quoi bon? il s'en ferait un jeu, et ce serait pour lui un prétexte de nouveaux sarcasmes contre cette infortunée.

DON PÉDRO.

S'il en était capable, on ferait en le pendant une œuvre méritoire. Une femme aussi accomplie, vertueuse, à n'en point douter!

CLAUDIO.

Et d'une raison supérieure.

DON PÉDRO.

En tout, hormis dans son amour pour Bénédict.

LÉONATO.

Oh! monseigneur, lorsque, dans un corps aussi délicat, la raison est aux prises avec la passion, il y a dix à parier contre un que c'est à la passion que restera la victoire. Je le déplore à juste titre, et comme son oncle et comme son tuteur.

DON PEDRO.

Plût à Dieu qu'elle m'eût pris pour objet de sa folle tendresse! Mettant à l'écart toute autre considération, j'en aurais fait ma moitié. (*A Léonato.*) Veuillez, je vous prie, en parler à Bénédict, et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO.

Me le conseillez-vous?

CLAUDIO.

Héro est persuadée que sa cousine en mourra ; car elle est décidée à mourir si elle n'est pas aimée de lui, et elle mourra plutôt que de lui faire connaître son amour ; et s'il lui adresse ses vœux, elle mourra plutôt que de rien rabattre de l'humeur revêche qui lui est habituelle.

DON PÉDRO.

Elle a raison. Si elle lui faisait l'offre de son amour, il est possible qu'elle en fût dédaignée ; car vous savez que l'esprit de dédain fait le fond de son caractère.

CLAUDIO.

Il est bien fait de sa personne.

DON PEDRO.

Il a effectivement un extérieur agréable.

CLAUDIO.

Certainement, et, selon moi, il est doué d'une raison sûre.

DON PÉDRO

On peut même dire qu'il laisse parfois échapper des étincelles qui ressemblent à de l'esprit.

LÉONATO.

Et je le tiens en outre pour un homme vaillant.

DON PÉDRO.

Comme Hector, je vous le certifie. A la manière dont il se comporte dans une querelle, on peut juger qu'il est homme de sens ; car de deux choses l'une, ou il les évite avec une grande circonspection, ou il n'y entre qu'avec un sentiment de crainte digne d'une ame chrétienne.

LÉONATO.

S'il a la crainte de Dieu, il doit nécessairement avoir des dispositions pacifiques ; et lorsqu'il est forcé d'en sortir, il ne doit entreprendre une querelle qu'avec frayeur et tremblement.

DON PÉDRO.

Et c'est aussi ce qu'il fait ; car c'est un homme qui a la crainte de Dieu, bien que l'esprit de sarcasme auquel il se livre puisse donner de lui une opinion contraire. Allons, je plains sincèrement votre nièce. Voulez-vous que nous allions trouver Bénédict, et que nous lui parlions des sentimens qu'elle a pour lui?

CLAUDIO.

Ne lui en dites rien, monseigneur ; que plutôt Béatrice, cédant aux conseils de la raison, étouffe son amour.

LÉONATO.

Cela est impossible ; son cœur périrait à la tâche.

DON PÉDRO.

Eh bien ! nous reparlerons de cela avec votre fille ; en attendant, laissons ces choses comme elles sont. J'aime Bénédict, et je souhaiterais que, jetant sur lui-même un regard modeste, il s'avouât en toute humilité combien il est indigne d'une femme si accomplie.

LÉONATO.

Voulez-vous venir, monseigneur? le dîner est prêt.

CLAUDIO, *à part, à Léonato et à don Pédro.*

Si après cela il n'en est pas amoureux fou, je veux ne plus compter sur rien.

DON PEDRO, *à part, à Claudio et à Léonato.*

Maintenant il nous faut tendre le même piège pour Béatrice; ce sera l'affaire de votre fille et de sa suivante. Ce sera chose plaisante lorsque chacun d'eux se croira l'objet de la passion de l'autre, et qu'il n'en sera rien, c'est une scène muette que je suis curieux de voir. Députons-lui Béatrice pour l'inviter à venir se mettre à table.

DON PÉDRO, CLAUDIO *et* LEONATO *sortent.*

BÉNÉDICT, *quittant sa cachette.*

Il est impossible que ce soit une plaisanterie: leur conversation était sérieuse. — C'est de Héro qu'ils tiennent la chose. Ils semblent plaindre Béatrice; il paraît que sa passion est au comble. Elle m'aime! je dois la payer de retour. J'ai entendu le blâme dont je suis l'objet! ils disent que si je viens à m'apercevoir de son amour, je ne lui montrerai que du dédain; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de me donner aucun signe d'affection. — Je n'ai jamais pensé à me marier. — Il faut que je mette un terme à mes orgueilleux dédains. — Heureux ceux qui entendent censurer leurs défauts et qui ont l'occasion de s'en corriger. Ils disent que Béatrice est belle; c'est une vérité que je puis certifier moi-même; qu'elle est vertueuse; c'est vrai, je n'en disconviens pas; qu'elle montre une raison supérieure en tout, hormis dans l'amour qu'elle a pour moi. En effet, ce n'est pas une grande preuve de raison qu'elle donne là; — ce n'est pas non plus une preuve de folie; car je vais être effroyablement amoureux d'elle. — Je m'attends bien à voir les sarcasmes et les quolibets pleuvoir sur moi, parce que je me suis long-temps moqué du mariage: mais pourquoi les goûts ne changeraient-ils pas? Tel plat qu'un homme aura beaucoup aimé dans sa jeunesse, il ne pourra le souffrir dans son vieil âge: pourquoi des paroles en l'air, cette inoffensive artillerie du cerveau, m'empêcheraient-elles de suivre mes penchans? Non, il faut que le monde soit peuplé. Quand je disais que je mourrais garçon, je ne pensais pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié. — Voici Béatrice qui vient; vive Dieu! c'est une charmante personne: je crois remarquer en elle des signes d'amour.

Entre BÉATRICE.

BÉATRICE.

Bien malgré moi, je suis députée vers vous pour vous inviter à venir vous mettre à table.

BÉNÉDICT.

Aimable Béatrice, je vous remercie de la peine que vous avez prise.

BÉATRICE.

Je n'ai pas pris plus de peine pour mériter ces remercîmens que vous n'en avez pris pour me remercier; s'il avait dû m'en coûter la moindre peine, je ne serais pas venue

BÉNÉDICT.

Il y a donc plaisir pour vous dans ce message?

BÉATRICE.

Comme il y en a à prendre un couteau pour égorger une volaille. — Vous n'avez pas d'appétit, seigneur? adieu.

Elle sort.

BÉNÉDICT.

Ah! « Bien malgré moi, je suis députée vers vous » pour vous inviter à venir vous mettre à table. » Il y a là un double sens. « Je n'ai pas pris plus » de peine pour mériter ces remercîmens que vous » n'en avez pris pour me remercier. » — C'est comme si elle avait dit: ***Les peines que je prends pour vous me sont aussi douces que des remercîmens.*** Si je n'ai pas pitié d'elle, je suis un misérable; si je ne l'aime pas, je suis un Juif: je veux aller me procurer son portrait.

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin de Léonato.

Arrivent HÉRO MARGUERITE *et* URSULE.

HÉRO

Ma chère Marguerite, hâte-toi d'aller au salon; tu y trouveras ma cousine Béatrice, causant avec le prince et Claudio; dis-lui tout bas à l'oreille qu'Ursule et moi nous nous promenons dans le jardin, et qu'elle fait le sujet de notre entretien; dis que tu nous as entendues en passant; et conseille-lui de venir se glisser dans le bosquet touffu dont le chèvre-feuille interdit l'entrée au soleil qui l'a mûri; — pareil à ces favoris qui doivent aux princes leur élévation, et qui opposent leur orgueil au pouvoir qui les a créés: — dis lui de s'y cacher pour écouter notre conversation: voilà ton rôle à toi; tâche de t'en bien acquitter, et laisse-nous seules.

MARGUERITE.

Je vous promets de la faire venir ici dans l'instant.

Elle sort.

HÉRO.

Maintenant, Ursule, écoute-moi. Quand Béatrice sera venue, tout en nous promenant de long en large dans cette allée, notre entretien doit rouler exclusivement sur Bénédict: quand je mentionnerai son nom, ton rôle sera de lui donner plus d'éloges qu'aucun homme n'en mérita jamais; moi, de mon côté, je ne te parlerai que de l'amour passionné

de Bénédict pour Béatrice : les traits de Cupidon sont de telle sorte, que pour blesser il suffit qu'on en parle. A présent, commençons; car vois Béatrice qui rase la terre comme une hirondelle, pour écouter ce que nous disons.

Entre BÉATRICE, *qui marche avec précaution et se cache dans un bosquet.*

URSULE.

Il n'y a pas dans la pêche de moment plus agréable que celui où l'on voit le poisson fendre les flots d'argent avec ses rames d'or, et mordre avidement à l'hameçon perfide : je tends ainsi la ligne à Béatrice, actuellement cachée dans le bosquet de chèvre-feuille : soyez sans crainte sur la manière dont je m'acquitterai de ma part du dialogue.

HÉRO.

Eh bien! rapprochons-nous d'elle, afin que son oreille ne perde rien du leurre que nous lui préparons. (*Elles s'avancent du côté du bosquet où est cachée Béatrice.*) Non, Ursule, crois-moi, elle est trop dédaigneuse; elle a un caractère aussi farouche et aussi sauvage que le vautour des montagnes.

URSULE.

Mais êtes-vous bien sûre que Bénédict soit si passionnément épris de Béatrice?

HÉRO.

C'est du moins ce que disent le prince et mon fiancé.

URSULE.

Et ils vous ont chargée d'en parler à Béatrice, madame?

HÉRO.

Ils m'ont priée de l'en instruire; mais je leur ai fait comprendre que la plus grande marque d'amitié qu'ils pussent donner à Bénédict, c'était de l'engager à combattre sa tendresse, et de la laisser ignorer à Béatrice.

URSULE.

Pourquoi cela? Est-ce que ce cavalier n'est pas digne de tout le bonheur qu'il est au pouvoir de Béatrice de donner à son époux?

HÉRO.

O dieu d'amour! je sais qu'il est digne de toute la félicité qui peut être accordée à un homme; mais la nature n'a jamais formé un cœur de femme d'une plus orgueilleuse trempe que celui de Béatrice. Le mépris et le dédain éclatent dans ses yeux, et se répandent sur tout ce qu'elle regarde; elle a d'elle-même une si haute opinion, que tout le reste lui semble faible et chétif; elle est incapable d'aimer; nulle affection ne saurait avoir prise sur elle, tant son égoïsme est grand.

URSULE.

Je pense comme vous; et je crois qu'il convient de lui cacher l'amour de Bénédict, dans la crainte qu'elle n'en fasse le sujet de ses sarcasmes.

HÉRO.

Tu as bien raison : je n'ai pas encore vu un homme, fût-il jeune et beau, eût-il toute la noblesse et toute la sagesse en partage, qui n'ait été repoussé par elle. Est-il blond? elle jure qu'on prendrait ce cavalier pour sa sœur; est-il brun? la nature, dans un de ses caprices, s'est amusée à barbouiller de noir ce visage-là; grand? c'est une lance surmontée d'un fer ridicule; petit? c'est une agathe mal taillée; parleur? une girouette qui tourne à tout vent; silencieux? un soliveau que rien ne pourrait émouvoir; enfin il n'est pas d'homme qu'elle ne retourne à l'envers, et jamais elle n'accorde au mérite et à la loyauté l'estime qui leur est due.

URSULE.

Assurément, cette manie de trouver tout mal est fort blâmable.

HÉRO.

Je ne saurais approuver ce bizarre travers de Béatrice; mais qui osera le lui dire? Si je lui en parlais, elle me pulvériserait de ses sarcasmes; ses brocards ne me laisseraient ni paix, ni trêve, et elle m'immolerait sous le poids de ses plaisanteries. Ainsi donc, que Bénédict, comme un feu couvert, exhale sa vie en soupirs et se consume intérieurement : mieux vaut mourir ainsi que sous les coups de la satire, supplice qui équivaut à la mort causée par le chatouillement.

URSULE.

Essayez, néanmoins, de lui en parler; voyez comment elle prendra la chose.

HÉRO.

Non, je préfère aller trouver Bénédict, et lui conseiller de combattre sa passion : j'inventerai même contre ma cousine quelque vertueuse calomnie : on ne sait pas quel poison c'est pour l'amour qu'un mot défavorable lâché à propos.

URSULE.

Oh! ne faites point à votre cousine un pareil tort. S'il est vrai qu'elle soit douée de cet esprit juste et vif dont on lui fait honneur, elle ne saurait être dépourvue de jugement au point de refuser un homme aussi accompli que Bénédict.

HÉRO.

C'est le premier cavalier de toute l'Italie, en exceptant toujours mon cher Claudio.

URSULE.

Ne vous fâchez pas contre moi, madame, si je vous parle franchement; le seigneur Bénédict, pour la tournure, le bon ton, l'éloquence et le courage, n'a point son pareil en Italie.

HÉRO.

Il jouit en effet d'une excellente réputation.

URSULE.

Il la doit à son mérite. — Quand vous mariez-vous, madame?

HÉRO.

Mais, d'un jour à l'autre; — demain. Viens, rentrons; je veux te montrer quelques parures, tu me donneras ton avis sur celles que je devrai porter demain.

URSULE, *bas.*

Elle est prise, croyez-moi, elle est dans nos filets, madame.

HÉRO.

S'il en est ainsi, alors c'est le hasard qui préside à l'amour; il en est que Cupidon perce de ses flèches, et d'autres qu'il prend au trebuchet.

Héro *et* Ursule *sortent.*

BÉATRICE *quitte sa cachette*

BÉATRICE.

Quelles paroles de flamme ont frappé mon oreille! ce que j'ai entendu est-il vrai? Adieu, dédains! adieu mon orgueil de jeune fille... il ne saurait en résulter pour moi aucune gloire. Aime-moi, Bénédict, je te paierai de retour; je laisserai sous ta main amoureuse s'apprivoiser mon cœur sauvage. Si tu m'aimes, mes boutés t'encourageront à unir nos deux cœurs par un sacré lien; car on prétend que tu le mérites, et moi je le sais autrement que par ouï dire.

Elle sort.

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent DON PÉDRO, CLAUDIO, BÉNEDICT *et* LÉONATO.

DON PEDRO.

Je ne reste que jusqu'à ce que votre mariage soit consommé; aussitôt après, je pars pour l'Aragon.

CLAUDIO.

Je vous y conduirai, monseigneur, si vous voulez me le permettre.

DON PÉDRO.

Non, ce serait ternir la fraicheur de votre nouvel hyménée; ce serait comme si l'on faisait voir à un enfant son nouveau vêtement, en lui défendant de le porter. Je prierai seulement Bénédict de m'accompagner, car, de la tête aux pieds, c'est la gaîté en personne que Bénédict; il a deux ou trois fois coupé la corde de l'arc de Cupidon, et le petit fripon n'ose diriger ses flèches contre lui: son cœur est vide et sonore comme une cloche dont sa langue serait le marteau; car ce que son cœur pense, sa langue le dit tout haut.

BENEDICT.

Messieurs, je ne suis plus ce que j'étais.

LÉONATO.

C'est ce que je disais; il me semble que vous êtes plus sérieux.

CLAUDIO.

J'espère qu'il est amoureux.

DON PEDRO.

Lui, le mécréant! il n'a pas dans les veines une seule goutte de sang susceptible d'être échauffée par l'amour; s'il est triste, c'est qu'il est sans argent.

BENEDICT.

J'ai mal à une dent.

DON PEDRO

Arrachez-la.

BÉNÉDICT.

Helas!

DON PEDRO.

Eh quoi! soupirer ainsi pour un mal de dents..

LÉONATO.

Qui n'est après tout qu'un ver ou un peu d'humeur.

BENÉDICT.

Fort bien; tout le monde sait surmonter une souffrance, excepté celui qui souffre.

CLAUDIO.

Je persiste à dire qu'il est amoureux.

DON PÉDRO.

Il n'y a pas en lui une ombre d'affection pour quoi que ce soit au monde, si j'en excepte pourtant la manie des déguisemens: comme, par exemple, d'être Hollandais aujourd'hui, Français demain, et de représenter après-demain deux pays à la fois, séparés seulement par la ceinture: Allemand par le pantalon, Espagnol par le pourpoint. Quoique vous disiez, je ne lui connais d'autre prédilection que celle-là.

CLAUDIO.

S'il n'est pas amoureux de quelque belle, il ne faut plus ajouter foi aux signes ordinaires; il brosse son chapeau le matin, cela n'annonce-t-il rien?

DON PÉDRO.

Quelqu'un l'a-t-il vu chez le coiffeur?

CLAUDIO.

Non, mais on a vu chez lui le garçon du coiffeur, et la parure de son menton a déjà servi à garnir les balles du jeu de paume.

LÉONATO.

En effet, depuis qu'il n'a plus de barbe, il a l'air plus jeune.

DON PÉDRO.

Je vous dirai qu'il se frotte de musc: cela ne suffit-il pas pour nous mettre sur la nouvelle piste?

CLAUDIO.

Cela équivaut à dire que notre aimable jeune homme est amoureux.

DON PEDRO.

Le signe le plus infaillible, c'est sa mélancolie.

CLAUDIO.

Le voyait-on autrefois se laver la figure dix fois par jour?

DON PÉDRO.

Et se farder, comme on assure qu'il le fait maintenant

CLAUDIO.

Et sa gaîté moqueuse, dont les cordes sont maintenant tendues comme celles d'une guitare, et ne rendent des sons qu'avec symétrie.

DON PEDRO.

En effet, tout cela parle éloquemment: concluons, concluons qu'il est amoureux

CLAUDIO.

D'ailleurs, je connais celle dont il est aimé.

DON PEDRO.

Je voudrais bien la connaître; c'est sans doute quelqu'un qui ne le connait pas.

CLAUDIO.

Ni lui ni ses nombreux défauts; et en dépit de tout, elle se meurt d'amour pour lui.

DON PEDRO.

Il faudra qu'on l'enterre le visage tourné vers le ciel.

BENEDICT.

Tout cela ne guérit pas le mal de dents — 14

Léonato.) Mon vieil ami, venez un instant avec moi; j'ai étudié huit ou neuf paroles sages que je dois vous dire, et que ces écervelés ne doivent pas entendre.

BÉNÉDICT *et* LÉONATO *sortent.*

DON PÉDRO.

Il l'emmène, sans nul doute, pour lui parler de Béatrice.

CLAUDIO.

Certainement: en ce moment Héro et Marguerite doivent avoir joué leur rôle; ainsi, quand les deux ours se rencontreront, ils ne se mordront pas.

Entre DON JUAN.

DON JUAN

Monseigneur et frère, Dieu vous garde.

DON PÉDRO.

Bonjour, mon frère.

DON JUAN.

Si vous en avez le loisir, je souhaiterais vous parler.

DON PÉDRO.

En particulier?

DON JUAN.

S'il vous plaît; néanmoins le comte Claudio n'est pas de trop; ce que j'ai à dire le concerne.

DON PÉDRO.

De quoi s'agit-il?

DON JUAN, *à Claudio.*

Votre intention est-elle de vous marier demain?

DON PÉDRO.

Vous savez bien qu'oui.

DON JUAN.

J'en doute, quand il saura ce que je sais.

CLAUDIO.

S'il existe un empêchement quelconque, veuillez me le faire connaître.

DON JUAN.

Peut-être croyez-vous que je ne vous aime pas, c'est ce que l'avenir éclaircira; il est probable que ce que je vais vous révéler vous donnera de moi une meilleure opinion: pour ce qui est de mon frère, je crois qu'il vous aime sincèrement, et c'est dans ce sentiment qu'il a contribué à votre prochain mariage; il a bien mal employé son temps et ses peines.

DON PÉDRO.

Pourquoi? qu'y a-t-il donc?

DON JUAN.

Je viens ici pour vous le dire: pour abréger d'inutiles discours (car elle n'a fait que trop longtemps parler d'elle), apprenez que votre future est déloyale.

CLAUDIO.

Qui! Héro!

DON JUAN.

Elle-même, la fille de Léonato, votre Héro, l'Héro de tout le monde.

CLAUDIO.

Déloyale!

DON JUAN.

Le mot est trop faible pour exprimer toute sa perversité, je pourrais lui donner une qualification plus sévère; trouvez un nom plus odieux, et je le lui donnerai. Attendez pour manifester votre étonnement que vous ayez obtenu une assurance plus positive. Venez cette nuit avec moi; vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre, la veille du jour de ses noces; alors, si vous l'aimez encore, épousez-la, mais je crois qu'il serait plus convenable que vous changiez de pensée.

CLAUDIO.

Est-il possible?

DON PÉDRO.

Je ne saurais le croire.

DON JUAN.

Si vous n'ajoutez pas foi à ce que vous verrez, alors doutez de ce que vous savez avec le plus de certitude. Si vous voulez me suivre, je vous en ferai voir tout autant qu'il vous en faudra; quand vous aurez vu et entendu, faites ce qu'il vous conviendra.

CLAUDIO.

Si je vois cette nuit des choses qui m'empêchent de l'épouser demain, je déclare que je proclamerai son déshonneur, à l'église, devant tous les assistans, en présence desquels nous devions être unis.

DON PÉDRO.

Et comme c'est moi qui me suis mis en avant pour vous obtenir sa main, je veux me joindre à vous pour la couvrir de honte.

DON JUAN.

Je ne dirai plus rien contre elle, jusqu'à ce que je puisse en appeler à votre témoignage; ne manifestez rien jusqu'à minuit, et qu'alors les faits viennent à l'appui de mes paroles.

DON PÉDRO.

O changement funeste!

CLAUDIO.

O contre-temps douloureux!

DON JUAN.

O malheur prévenu à temps! c'est ce que vous direz quand vous aurez vu la suite.

Ils sortent.

SCENE III.

Une rue.

Arrivent CHIENDENT *et* VERJUS, *avec plusieurs* WATCHMANS *.

CHIENDENT.

Êtes-vous des gens honorables et sûrs?

* Patrouille de nuit. En Angleterre, le watchman est encore aujourd'hui, à peu de chose près, ce qu'il était du temps de Shakspeare; il a conservé sa large capote, sa lanterne et sa bruyante crécelle; seulement il n'a plus la hallebarde qui complétait alors son équipement; elle a fait place au vulgaire bâton; le watchman se promène gravement dans l'espace qui lui est assigné, quand il n'est point dans sa guérite; à des intervalles rapprochés, il annonce à haute voix, comme le muezzin du haut de la mosquée, l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. C'est un personnage historique qui est resté tel que Shakspeare l'a dépeint. (*Note du traducteur.*)

VERJUS.

Oui, sans doute, sans quoi ils seraient damnés corps et ame.

CHIENDENT

Ce serait encore pour eux une punition trop douce, s'ils manquaient à leur devoir, ayant été choisis pour veiller à la sûreté du prince.

VERJUS

Allons, voisin Chiendent, donnez-leur la consigne.

CHIENDENT.

D'abord, quel est parmi vous le plus capable d'être constable ?

PREMIER WATCHMAN.

Hugues Brindavoine, monsieur, ou George Labouille, car ils savent lire et écrire

CHIENDENT.

Approchez, voisin Lahouille; Dieu vous a donné en partage un bien beau nom. Avoir bonne mine est un don de la fortune, mais le talent de lire et d'écrire est un don naturel.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Ces deux qualités, monsieur le constable.—

CHIENDENT.

Vous les possédez : je savais que ce serait là votre réponse ; or donc, monsieur, pour ce qui est de votre bonne mine, remerciez-en Dieu et n'en tirez pas vanité; et quant au talent de lire et d'écrire, faites-le paraître quand il en sera besoin. Vous êtes réputé le plus sensé et le plus capable de la troupe, digne en un mot de commander la patrouille; en conséquence, ce sera vous qui porterez la lanterne; voici votre consigne : vous appréhenderez au corps tous les vagabonds; quiconque viendra à passer, vous lui ordonnerez, au nom du prince, de s'arrêter.

TROISIÈME WATCHMAN.

Et s'il ne veut pas s'arrêter?

CHIENDENT.

Alors vous ne ferez pas attention à lui, et le laisserez poursuivre son chemin; vous appellerez à vous le reste de la patrouille, et remercierez Dieu d'être débarrassés d'un mauvais sujet.

VERJUS.

S'il refuse de s'arrêter quand on le lui ordonne, cela prouve que ce n'est pas un sujet du prince.

CHIENDENT.

C'est juste, et ils ne doivent avoir affaire qu'aux sujets du prince. — Vous aurez soin aussi de ne pas faire de bruit dans les rues; car une patrouille qui cause et babille, c'est chose intolérable et qu'on ne saurait endurer.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Nous dormirons plutôt que nous ne causerons; nous connaissons le devoir de patrouille.

CHIENDENT.

Parbleu, vous parlez comme un ancien, comme un paisible watchman; pour moi, je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à dormir; seulement ayez soin qu'on ne vous vole pas vos hallebardes. — Fort bien donc : vous devrez entrer dans tous les cabarets, et ordonner à ceux qui sont ivres d'aller se coucher.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et s'ils ne le veulent pas?

CHIENDENT.

Alors laissez-les en paix jusqu'à ce qu'ils aient repris l'usage de leur raison ; s'ils vous font quelque mauvaise réponse, vous pourrez leur dire qu'ils ne sont pas ceux pour qui vous les preniez.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Fort bien, monsieur.

CHIENDENT.

Si vous rencontrez des voleurs, vous pouvez, en vertu de votre charge, les soupçonner de ne pas être d'honnêtes gens; et pour ce qui est de ces sortes de gens, le moins que vous pourrez avoir affaire à eux, le mieux ce sera pour votre probité.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Si nous savons que c'est un voleur, ne devrons-nous pas mettre la main sur lui?

CHIENDENT.

Il est vrai qu'en vertu de votre charge vous le pouvez, mais je suis d'avis qu'en touchant de la poix on se salit les doigts: si vous prenez un voleur, le moyen le plus pacifique d'en user avec lui, c'est de lui donner l'occasion de montrer ce qu'il est et de se dérober à vous.

VERJUS.

Mon collègue, vous avez toujours eu la réputation d'homme indulgent.

CHIENDENT.

S'il faut dire vrai, je ne voudrais pas faire pendre un chien par le fait de ma volonté, encore moins un homme, pour peu qu'il y ait d'honnêteté en lui.

VERJUS

Si pendant la nuit vous entendez crier un enfant, vous appellerez la nourrice, et lui direz de le faire taire.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et si la nourrice dort et ne nous entend pas?

CHIENDENT.

Alors, éloignez-vous tranquillement, et laissez l'enfant éveiller sa nourrice par ses cris; car la brebis qui refuse d'entendre le bêlement de son agneau ne répondra pas à celui d'un veau.

VERJUS.

C'est très-vrai.

CHIENDENT.

Voilà toute votre consigne. Vous, constable, vous représenterez la personne du prince : si vous rencontrez le prince pendant la nuit, vous pouvez l'arrêter

VERJUS.

Par Notre-Dame, c'est ce que je ne crois pas.

CHIENDENT.

Je gage cinq schellings contre un, avec tout homme au fait de la loi, qu'il peut l'arrêter, pourvu, bien entendu, que le prince y consente; car, en principe, le watchman ne doit offenser personne, et c'est une offense que d'arrêter un homme contre son gré.

VERJUS.

Par Notre-Dame, c'est juste.

CHIENDENT, *riant.*

Ha! ha! ha! — Allons, messieurs, bonne nuit; s'il survient quelque chose d'important, réveillez-moi; prenez conseil de votre bon sens et de celui de vos camarades. Sur ce, bonsoir. — (*A Verjus.*) Venez, voisin.

DEUXIÈME WATCHMAN, *à ses camarades.*

Maintenant, messieurs, que nous avons notre consigne, allons nous asseoir là bas, sur ce banc près de l'église, jusqu'à deux heures; puis nous irons tous nous coucher.

CHIENDENT.

Un mot encore, honnête voisin; veuillez faire une garde vigilante aux alentours du palais du seigneur Léonato; car, comme le mariage doit avoir lieu demain, il y aura nécessairement là un grand mouvement cette nuit. Adieu, soyez vigilans, je vous prie.

CHIENDENT *et* VERJUS *s'éloignent*

Arrivent BORACHIO *et* CONRAD.

BORACHIO, *à voix basse.*

Hé! Conrad!

PREMIER WATCHMAN, *bas à ses compagnons.*

Chut! ne bougez pas.

BORACHIO.

Conrad, où es-tu donc.

CONRAD.

Ici, derrière ton coude.

BORACHIO

En effet, le coude me démange; j'aurais dû me douter que j'avais un galeux pour voisin.

CONRAD.

Je te garde une réponse pour ce propos-là; maintenant continue ton récit.

BORACHIO.

Abritons-nous sous cet auvent, car la rosée tombe comme une pluie fine; et en véritable ivrogne, je te conterai tout.

PREMIER WATCHMAN, *bas.*

Il se trame quelque trahison, camarades; restez cois.

BORACHIO.

Apprends donc que j'ai gagné avec don Juan mille ducats.

CONRAD.

Est-il possible qu'il y ait une scélératesse à si haut prix?

BORACHIO.

Tu devrais plutôt t'étonner qu'il y ait un scélérat aussi riche; et en effet, quand les riches scélérats ont besoin des scélérats pauvres, ces derniers sont en droit de mettre à leurs services le prix qu'il leur convient.

CONRAD.

Tu m'étonnes.

BORACHIO.

Cela prouve ton inexpérience, tu sais que la mode d'un pourpoint, d'un chapeau ou d'un manteau, n'est rien à l'homme qui les porte.

CONRAD.

Si fait, car ils l'habillent.

BORACHIO

Je parle de la mode.

CONRAD.

N'importe; la mode est la mode.

BORACHIO.

Bah! c'est comme si tu me disais qu'un nigaud est un nigaud. Ne sais-tu donc pas que la mode est une coquine fieffée ?

PREMIER WATCHMAN.

Je connais cette femme-là; cette Lamode est une gueuse qui se donne des airs de grande dame; voilà sept ans qu'elle fait son métier. Je me rappelle son nom.

BORACHIO.

N'as-tu pas entendu parler?

CONRAD.

Non, c'est le bruit de la girouette sur le toit de la maison.

BORACHIO.

Ne sais-tu donc pas, disais-je, que la mode est une coquine fieffée? elle tourne la tête à tous les hommes depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à trente-cinq, les accoutrant parfois comme les soldats de Pharaon dans un tableau enfumé; parfois comme les prêtres du dieu Baal peints sur les vitraux d'une cathédrale antique; parfois comme l'Hercule rasé * sur une tapisserie rongée des vers, où l'on a fait la draperie de son vêtement aussi massive que sa massue.

CONRAD.

Je sais tout cela; et je sais aussi que la mode use plus de vêtemens que l'homme; mais la mode t'a-t-elle fait tourner la tête à toi-même, au point d'oublier ton histoire pour me parler d'elle ?

BORACHIO.

Nullement: tu sauras donc que cette nuit j'ai courtisé Marguerite, la suivante de Héro, sous le nom de Héro elle-même; de la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, elle m'a fait mille tendres adieux. — Je te raconte tout cela à bâtons rompus! — j'aurais dû te dire d'abord qu'à l'instigation de don Juan, mon maître, le prince, Claudio et don Juan lui-même, cachés dans le jardin, ont été les témoins de cette entrevue charmante.

CONRAD.

Et ils ont pris Marguerite pour Héro ?

BORACHIO.

Deux d'entre eux, le prince et Claudio s'y sont mépris; mais mon démon de maître savait fort bien que c'était Marguerite; grâce à ses sermens, qui les avaient déjà amenés à faire cette démarche; grâce aux ténèbres de la nuit, qui ont aidé à l'illusion, mais surtout grâce à la scélératesse avec laquelle j'ai confirmé toutes les calomnies de don Juan, Claudio est parti furieux, jurant d'aller rejoindre Héro à l'église le lendemain matin, comme il en était convenu; et là, devant tous les assistans, de publier sa honte en racontant ce qu'il

* Hercule rasé pour se donner un air plus féminin, alors qu'il filait aux pieds d'Omphale. (*Note du traducteur.*)

avait vu cette nuit, et de la renvoyer chez elle sans époux.

PREMIER WATCHMAN.

Au nom du prince, nous vous arrêtons.

DEUXIEME WATCHMAN.

Faites venir le constable : nous venons de saisir l'œuvre de paillardise la plus dangereuse dont la chose publique ait jamais eu d'exemple.

PREMIER WATCHMAN.

Et une nommée Lamode figure dans le complot; je la connais; elle porte des cheveux bouclés.

CONRAD.

Messieurs, messieurs, —

DEUXIEME WATCHMAN

On vous forcera bien de faire comparaître votre gueuse de Lamode, je vous le certifie.

CONRAD.

Messieurs, —

PREMIER WATCHMAN.

Taisez-vous; nous vous ordonnons de nous suivre.

BORACHIO.

Nous ferions une jolie figure au bout de la pique de ces gens-là.

CONRAD.

Une assez triste figure, croyez-moi.— (*Aux watchmans.*) Venez, nous sommes prêts à vous obéir.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent HÉRO, MARGUERITE *et* URSULE.

HÉRO.

Ma bonne Ursule, va éveiller ma cousine Béatrice, et prie-la de se lever.

URSULE.

J'y vais, madame.

HÉRO.

Dis-lui de venir me trouver.

URSULE.

Bien.

URSULE *sort.*

MARGUERITE.

Il me semble que votre autre collerette vous siérait mieux.

HÉRO.

Non, ma bonne Marguerite; je porterai celle-ci.

MARGUERITE.

Elle ne vous sied pas aussi bien; et je suis sûre que votre cousine sera de mon avis.

HÉRO.

Ma cousine est une folle, et tu en es une autre, je ne veux pas d'autre collerette que celle-ci.

MARGUERITE

J'aime beaucoup votre nouvelle coiffure; seulement je voudrais les cheveux une idée plus bruns : quant à votre robe, elle est du dernier goût. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, cette robe tant vantée.

HÉRO.

Oh! on assure qu'elle surpasse de beaucoup la mienne.

MARGUERITE.

Je vous jure que ce n'est qu'une robe de déshabillé, comparée à la vôtre! elle est de drap d'or, avec festons et broderie d'argent, brochée de perles, manches longues et pendantes, garniture et lisérés de clinquant bleu pâle; mais pour la beauté, la grâce, le goût et l'élégance parfaite, la vôtre en vaut dix comme la sienne.

HÉRO.

Dieu me donne joie et contentement pour la porter! car pour le moment j'ai la poitrine singulièrement oppressée.

MARGUERITE.

Elle le sera bien plus encore par le poids d'un homme.

HÉRO.

Fi donc! n'as-tu pas de honte?

MARGUERITE.

Et de quoi? de parler de choses honorables? le mariage n'est-il pas honorable, même dans un mendiant? Mariage à part, votre futur époux n'est-il pas honorable? Vous auriez sans doute voulu qu'au lieu de vous dire *un homme*, j'eusse dit *un mari*; à moins qu'une mauvaise pensée ne dénature mon langage franc et sincère, j'ai la certitude de n'avoir offensé personne. Quel mal y a-t-il à supporter le poids d'un homme, quand cet homme est notre légitime époux? S'il en était autrement, alors je conçois qu'il y aurait légèreté. Demandez plutôt à mademoiselle Béatrice; la voici qui vient.

Entre BÉATRICE.

HÉRO.

Bonjour, ma cousine!

BEATRICE.

Bonjour, mon aimable Héro!

HÉRO.

Qu'avez-vous donc? Pourquoi ce ton sentimental?

BÉATRICE.

Je suis hors de tous les tons, sauf celui-là, je pense.

MARGUERITE.

Donnez-nous l'air : *Pose-toi sur l'amour*, qui est sans refrain; chantez-le, et je le danserai.

BÉATRICE.

Oui, *pose-toi sur l'amour* avec les deux talons, et pourvu que ton mari ait soin de se pourvoir d'un poulailler, tu lui pondras des œufs tant qu'il en voudra.

MARGUERITE

O maligne interprétation! mais je m'en moque.

BÉATRICE.

Il est près de cinq heures, ma cousine; vous devriez être prête. En vérité je me sens on ne peut plus mal.

Elle pousse un gros soupir.

MARGUERITE.

Est-ce un manchon, un miroir ou un mari qui vous arrache ce soupir?

BÉATRICE.

C'est la lettre qui commence ces trois mots, M.

MARGUERITE.

Oh! si vous n'avez pas abjuré entre les mains de l'amour, il n'y a plus moyen de s'embarquer sur la foi des étoiles

BÉATRICE.

Que veut dire cette folle?

MARGUERITE.

Moi! rien; seulement que Dieu envoie à chacun ce qu'il désire!

HÉRO.

Le comte m'a envoyé ces gants; ils ont un délicieux parfum.

BÉATRICE.

Je suis enrhumée, j'ai perdu l'odorat.

MARGUERITE.

Vous êtes fille, et vous avez perdu l'odorat! il a fallu pour cela un froid bien piquant!

BÉATRICE.

Dieu me pardonne! Et depuis quand fais-tu de l'esprit?

MARGUERITE.

Depuis que vous avez cessé d'en faire. Ne trouvez-vous pas que mon esprit me sied merveilleusement?

BÉATRICE.

Il n'est pas assez visible; tu devrais le porter à ton bonnet. — Sérieusement je souffre.

MARGUERITE.

Procurez-vous de l'essence de *carduus benedictus**, et appliquez-vous-la sur le cœur; c'est un remède souverain contre la migraine.

HÉRO.

Tu viens de la piquer au vif avec ton chardon.

BÉATRICE.

Benedictus! pourquoi *benedictus?* tu caches sous ce *benedictus* quelque sens épigrammatique.

MARGUERITE.

Il n'y a aucun sens caché dans ce que je dis; je parle tout bonnement du chardon bénit. Vous vous imaginez peut-être que je vous crois amoureuse; oh! que non; je ne suis pas assez folle pour croire à ce que je désire, et je ne désire pas croire ce que je puis croire; et avec toute la bonne volonté du monde, je ne saurais arriver à croire que vous êtes, ou que vous serez, ou que vous puissiez être amoureuse. Cependant Bénédict est bien changé; le voilà devenu comme les autres hommes; il jurait de ne se marier jamais, et néanmoins maintenant, quoiqu'il en ait, il mange sa portion de bonne grâce: à quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore; mais il me semble que maintenant vos yeux regardent comme ceux des autres femmes.

BÉATRICE.

De quel train va ta langue!

MARGUERITE.

Un galop franc et décidé.

Rentre URSULE.

URSULE.

Venez, madame; le prince, le comte, le seigneur Bénédict, don Juan et tous les jeunes cavaliers de Messine, viennent vous chercher pour vous conduire à l'église.

HÉRO.

Aidez-moi à m'habiller, ma cousine; et vous aussi, Marguerite et Ursule.

Elles sortent.

SCENE V.

Un autre appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, CHIENDENT *et* VERJUS.

LÉONATO.

Que me voulez-vous, honnêtes voisins?

CHIENDENT.

Seigneur, je désirerais vous faire part de quelque chose qui vous concerne de près.

LÉONATO.

Soyez bref, je vous prie; car vous voyez qu'en ce moment je n'ai pas de temps à perdre.

CHIENDENT.

C'est vrai, seigneur.

VERJUS.

Seigneur, c'est vrai.

LÉONATO.

De quoi s'agit-il, mes bons amis?

CHIENDENT.

Mon collègue Verjus, seigneur, s'écarte tant soit peu du sujet: c'est que, voyez-vous, seigneur, il commence à vieillir, et son esprit n'est pas aussi aiguisé que je souhaiterais qu'il le fût; mais, sur ma parole, il est honnête comme la peau qui sépare ses sourcils.

VERJUS.

Oui, grâce à Dieu, je suis aussi honnête que tout autre qui est aussi vieux que moi et pas plus honnête que moi.

CHIENDENT.

Les comparaisons sont nauséabondes; *palabras**, voisin Verjus.

LÉONATO.

Voisin, vous êtes fastidieux.

CHIENDENT.

Il plaît à votre seigneurie de le dire; mais nous ne sommes que les humbles constables du duc. En vérité, pour ma part, quand je serais aussi fastidieux** qu'un roi, je n'hésiterais pas à tout offrir à votre seigneurie.

LÉONATO.

M'offrir toute votre fastidiosité! ah!

CHIENDENT.

Oui, toute, fût-elle mille fois plus considérable; car votre seigneurie jouit d'une réputation aussi honorable que qui que ce soit dans Messine, et je m'en réjouis de grand cœur.

VERJUS.

Et moi pareillement.

* Chardon bénit, plante médicinale. (*Note du traducteur.*)

* *Pocas palabras*, peu de paroles, locution espagnole, fréquemment employée en Angleterre du temps de notre auteur. (*Note du traducteur.*)

** Chiendent attache au mot fastidieux l'idée de richesse et de faste. (*Note du Traducteur.*)

LÉONATO.

J'aurais désiré savoir ce que vous avez à me dire.

VERJUS.

Vous saurez, seigneur, que notre patrouille, sauf le respect que je dois à votre excellence, a arrêté cette nuit deux des plus fieffés mécréans de Messine.

CHIENDENT.

Vous excuserez le bonhomme, seigneur; il faut absolument qu'il jase; comme l'on dit, quand l'âge arrive, l'esprit s'en va. Dieu me pardonne, c'est surprenant! — C'est fort bien dit, sur ma parole, voisin Verjus. — Allez, c'est un brave homme! Quand deux hommes à la fois montent un cheval, il faut bien qu'il y en ait un qui prenne place derrière l'autre. — C'est un brave homme, croyez-moi, seigneur, un des plus honnêtes qui aient jamais rompu le pain; mais louons Dieu de toute chose. Hélas! tous les hommes ne se ressemblent pas.

LÉONATO.

Effectivement, voisin; vous le dépassez de beaucoup.

CHIENDENT.

C'est un don qui vient de Dieu.

LÉONATO.

Je suis forcé de vous quitter.

CHIENDENT.

Un mot, seigneur : notre patrouille a effectivement arrêté deux individus suspects, et nous souhaiterions les voir ce matin interrogés devant votre seigneurie.

LÉONATO.

Procédez vous-mêmes à leur interrogatoire, et remettez-m'en le procès-verbal. Je suis pressé maintenant, comme vous le voyez bien.

CHIENDENT

Cela suffit.

LÉONATO.

Rafraîchissez-vous avant de partir. Adieu.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

On n'attend plus que vous, seigneur, pour remettre votre fille aux mains de son époux.

LÉONATO.

J'y vais à l'instant; je suis prêt.

LÉONATO *et* LE MESSAGER *sortent.*

CHIENDENT.

Mon cher collègue, allez trouver François Lahouille; dites-lui d'apporter à la geôle sa plume et son écritoire : nous allons interroger ces hommes

VERJUS.

Et nous nous en acquitterons habilement.

CHIENDENT.

Ce n'est pas l'intelligence qui nous manquera, je vous en réponds; j'ai là (*se frappant le front*) quelque chose qui leur donnera du fil à retordre. Allez seulement chercher l'habile écrivain qui couchera sur le papier nos communications, et venez me rejoindre à la geôle.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PÉDRO, DON JUAN, LÉONATO, LE PÈRE FRANCISCO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, HÉRO *et* BÉATRICE, *suivis de la foule du peuple.*

LÉONATO.

Allons, père Francisco, soyez prompt; bornez-vous pour le moment au rituel indispensable à la cérémonie du mariage; vous ferez plus tard l'énumération des devoirs respectifs des époux.

FRANCISCO, *à Claudio.*

Vous venez ici, seigneur, pour vous unir à cette jeune fille?

CLAUDIO.

Non.

LÉONATO.

Il vient pour être uni à elle, mon père; c'est à vous qu'il appartient de les unir

FRANCISCO.

Madame, vous venez ici pour être mariée à ce seigneur?

HÉRO

Oui.

FRANCISCO.

Si l'un de vous connaît quelque secret empêchement à cette union, je vous somme, au nom du salut de vos ames, de le déclarer.

CLAUDIO.

En connaissez-vous, Héro?

HÉRO.

Aucun, seigneur.

FRANCISCO.

En connaissez-vous, comte?

LÉONATO.

J'ose répondre pour lui : aucun.

CLAUDIO.

Oh! que n'osent point les hommes! de quoi ne sont-ils pas capables! que ne font-ils pas journellement, sans savoir ce qu'ils font!

BÉNÉDICT, *bas à Claudio.*

Eh quoi! des exclamations! donnez-nous-en du moins de plus gaies.

CLAUDIO, *au père Francisco*

Attendez un instant, mon père! — (*A Léonato.*)

Seigneur, est-ce spontanément et sans contrainte que vous me donnez votre fille?

LÉONATO.

Aussi spontanément que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO.

Et que puis-je vous donner en retour d'un don si riche et si précieux?

DON PÉDRO.

Rien, sinon de la lui rendre.

CLAUDIO, *à don Pédro.*

Cher prince, vous m'apprenez à témoigner noblement ma reconnaissance. (*A Léonato.*) Tenez, Léonato, reprenez-la; ne donnez point à votre ami ce fruit impur; elle n'a que l'apparence et le semblant de l'honneur. — Voyez-vous son front se colorer d'une rougeur virginale? O de quel aspect imposant, de quel masque de vérité le crime astucieux sait se couvrir! Ne prendriez-vous pas ce pudique incarnat pour l'indice d'une vertu naïve? Vous tous qui la voyez, ne jureriez-vous, à cet extérieur, qu'elle est vierge et pure? Il n'en est rien cependant. Elle a connu la chaleur d'une couche impudique; c'est la femme coupable qui rougit, et non la vierge modeste.

LÉONATO.

Que prétendez-vous, seigneur?

CLAUDIO.

Ne pas me marier, ne pas unir mon ame à une prostituée.

LÉONATO.

Seigneur, si, voulant l'éprouver, vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse et conquis sa virginité...

CLAUDIO.

Je vous comprends; si je l'ai connue, voulez-vous dire, c'est comme son époux qu'elle m'a pressé dans ses bras, et cette circonstance doit atténuer sa faute. Non, Léonato, je n'ai jamais articulé auprès d'elle un seul mot trop hardi; mon affection pour elle était modeste, sincère et pure, comme celle d'un frère pour sa sœur.

HÉRO.

Et me suis-je jamais conduite autrement avec vous?

CLAUDIO

Anathème à tant d'hypocrisie! Mon ame en est indignée. Vous me semblez aussi pure que l'astre de Diane, aussi chaste que le bouton de rose non encore épanoui; mais votre sang brûle de plus de feux que Vénus ou que ces animaux qui rugissent au milieu des ardeurs de leur lubricité sauvage.

HÉRO.

Monseigneur a-t-il toute sa raison, qu'il tient d'aussi étranges discours?

LÉONATO, *à don Pédro.*

Cher prince, pourquoi gardez-vous le silence?

DON PÉDRO.

Pourquoi parlerais-je? je suis déshonoré, moi, qui me suis entremis pour amener l'union de mon ami avec une courtisane!

LÉONATO.

Ces paroles sont-elles réellement proférées, ou est-ce que je rêve?

DON JUAN.

Elles sont proférées, seigneur, et ce qu'on vient de dire est vrai.

BÉNÉDICT.

Voilà qui n'annonce guère des noces.

HÉRO.

Vrai? ô Dieu!

CLAUDIO.

Léonato, est-ce bien moi qui suis ici? Est-ce bien là le prince? est-ce là son frère? est-ce le visage de Héro que je vois? est-ce bien avec nos yeux à nous que nous voyons?

LÉONATO.

Tout cela est comme vous le dites; mais qu'en voulez-vous conclure, seigneur?

CLAUDIO.

Permettez-moi d'adresser une seule question à votre fille, et en vertu de votre pouvoir paternel, ordonnez-lui de me répondre avec franchise.

LÉONATO, *à Héro.*

Je te l'ordonne, s'il est vrai que tu es ma fille.

HÉRO.

O mon Dieu! venez à mon aide! comme on m'assiége de toutes parts!... Que signifie cet interrogatoire?

CLAUDIO.

Il a pour but de vous faire répondre à votre nom véritable.

HÉRO.

N'est-ce pas Héro?... Qui oserait tacher ce nom d'un injuste reproche?

CLAUDIO

Héro le peut; oui, Héro elle-même peut annuler d'un mot la vertu de Héro. Quel est l'homme qui s'est entretenu avec vous à votre fenêtre, la nuit dernière, entre minuit et une heure? Maintenant, si vous êtes chaste, répondez à cette question.

HÉRO.

Je n'ai eu d'entretien avec aucun homme à cette heure, seigneur.

DON PÉDRO.

En ce cas, vous n'êtes point chaste. — Léonato, je suis fâché d'être obligé de vous le dire: j'en jure sur mon honneur; moi, mon frère, et ce comte outragé dans ses affections, nous avons vu, la nuit dernière, à cette heure-là, votre fille s'entretenir, de la fenêtre de sa chambre, avec un misérable, qui lui-même, dans une conversation bien digne d'un scélérat fieffé, a fait l'aveu des rendez-vous secrets qu'ils ont eus mille fois ensemble.

DON JUAN.

Fi donc! fi donc! on ne doit pas parler de ces choses-là, seigneur; la langue n'a pas de paroles assez chastes pour les exprimer sans blesser la pudeur: ainsi, ma belle demoiselle, je suis véritablement affligé de l'énormité de vos égaremens.

CLAUDIO.

O Héro! quelle femme incomparable tu aurais été, si la moitié seulement des grâces de ta personne avait sanctifié ta pensée et conseillé ton cœur!... Mais adieu, jeune fille, si coupable

et si belle; adieu, impiété si pure, pureté si impie : désormais je veux fermer à l'amour toutes les avenues de mon cœur ; le soupçon ne quittera plus mes paupières ; toute beauté me sera suspecte, et nulle ne trouvera grâce devant mes yeux.

LÉONATO.

Personne ici n'a-t-il une dague qui ait une pointe pour moi?

Héro s'évanouit.

BÉATRICE.

Ma cousine, qu'avez-vous? Eh quoi! vous perdez connaissance!

DON JUAN.

Venez, sortons; toutes ces révélations ont confondu ses esprits et accablé ses sens.

Don Pedro, don Juan et Claudio *sortent, suivis de la foule des assistans.*

BÉNÉDICT

Eh bien, comment est-elle?

BÉATRICE.

Morte, je crois. — Du secours, mon oncle! — Héro! eh bien, Héro! — Mon oncle! — Seigneur Bénédict! — Mon père!

LÉONATO.

O mort! ne retire pas ta main pesante; la mort est le voile qui convient le mieux pour cacher sa honte.

BÉATRICE.

Eh bien, Héro, ma cousine!

FRANCISCO.

Remettez-vous, madame.

LÉONATO.

Quoi! tu rouvres les yeux!

FRANCISCO.

Et pourquoi ne les rouvrirait-elle pas?

LÉONATO.

Pourquoi?... Est-ce que tout ce qu'il y a sur cette terre n'élève pas contre elle un cri de réprobation? pourrait-elle nier un crime qu'atteste sa rougeur? — Ne reviens pas à la vie, Héro; ne rouvre pas tes yeux à la lumière; car si je savais que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyais ta vie plus forte que ta honte, moi-même, venant en aide à tes remords, j'attenterais à tes jours. Et moi qui me plaignais de n'avoir qu'une enfant! moi qui reprochais à la nature d'être pour moi trop avare de ses bienfaits! Oh pourquoi m'a-t-elle donné une fille? c'en est une de trop encore... Pourquoi d'une main charitable n'ai-je pas recueilli à ma porte la fille d'un mendiant? En la voyant ainsi déshonorée et couverte d'infamie, je me dirais du moins : Elle n'est point une partie de moi-même; l'infâme doit le jour à un sang inconnu!... Mais c'est bien ma fille, ma fille que j'aimais, ma fille qu'exaltait ma tendresse, ma fille dont j'étais fier, ma fille, tellement mienne, que m'oubliant moi-même, je m'absorbais en elle; et voilà qu'elle est tombée dans un abîme d'opprobre, au point que la vaste mer n'a pas assez de flots pour la purifier, pas assez de sel pour défendre de la corruption sa chair coupable.

BÉNÉDICT.

Calmez-vous, seigneur; pour moi, je suis plongé dans un tel étonnement, que je ne sais que dire.

BÉATRICE.

Oh! sur mon ame, on calomnie ma cousine

BÉNÉDICT.

Madame, partagiez-vous son lit la nuit dernière?

BÉATRICE.

Non, je l'avoue; c'est la seule fois depuis un an que je n'ai pas été sa compagne de lit.

LÉONATO.

Les faits se confirment; ce qui déjà était affermi par des barres d'airain se fortifie encore; se pourrait-il que les deux princes eussent menti, que Claudio eût menti, Claudio, qui l'aimait à tel point qu'en parlant de son crime il versait des torrens de larmes? Éloignons-nous d'elle, laissons-la mourir.

FRANCISCO.

Écoutez-moi un instant; car si j'ai jusqu'ici gardé le silence, et laissé un libre cours à cette scène de douleur, c'est que j'observais les traits de cette jeune fille : j'ai vu plusieurs fois une vive rougeur couvrir soudainement son visage, et presque aussitôt faire place à une angélique pâleur; j'ai vu aux accusations élevées par les princes contre son honneur, le feu d'un généreux dédain étinceler dans ses yeux; — dites que je m'abuse; n'en croyez ni ma science, ni mes observations, ni mon expérience confirmée par mes lectures; n'en croyez pas mon âge, mon ministère, ma profession, si cette jeune fille n'est pas innocente et victime de quelque cruelle méprise.

LÉONATO.

Cela n'est pas possible, mon père; vous voyez que tout ce qu'il lui reste encore de vertu consiste à ne pas vouloir ajouter à sa damnation le crime du parjure. Pourquoi cherchez-vous à couvrir par d'officieuses excuses la vérité qui se montre dans toute sa nudité ?

FRANCISCO, *à Héro.*

Madame, quel est l'homme avec qui l'on vous accuse d'avoir été coupable?

HÉRO.

Ils le savent, ceux qui m'accusent; je n'en connais aucun; si j'ai jamais eu avec aucun homme vivant d'autres rapports que ceux que permet la modestie virginale, puissent mes péchés ne trouver aucune miséricorde! (*A Léonato.*) O mon père, si l'on peut me prouver que j'ai jamais accordé à un homme quelconque un entretien illicite, ou que la nuit dernière j'ai échangé la moindre parole avec qui que ce soit, rejetez-moi loin de vous, haïssez-moi, infligez-moi la mort au milieu des tortures.

FRANCISCO

Il faut que les princes soient la dupe de quelque illusion.

BÉNÉDICT.

Deux d'entre eux sont des hommes pleins d'honneur, et si en cette circonstance leur sagesse a été égarée, ce ne peut être que l'ouvrage de don Juan le bâtard, dont l'esprit ne se complait qu'à ourdir des scélératesses.

LÉONATO.

Je ne sais : s'ils ont dit la vérité à son égard, ces mains la mettront en pièces; s'ils ont faussement attaqué son honneur, le plus fier d'entre eux m'en rendra raison. Le temps n'a point encore épuisé mon sang, ni la vieillesse desséché mon intelligence; la fortune n'a pas à tel point réduit mes ressources, et je ne me suis pas tellement aliéné mes amis, qu'il ne me reste encore assez de vigueur, d'intelligence, de ressources et d'amis pour leur faire payer cher cet outrage.

FRANCISCO.

Calmez-vous, et laissez-vous guider par mes conseils. Les princes ont laissé ici votre fille pour morte; qu'elle soit quelque temps dérobée à tous les yeux, et annoncez partout qu'elle est morte en effet : affichez toutes les marques d'un vrai deuil; inscrivez de funèbres épitaphes dans l'antique caveau de votre famille, et accomplissez toutes les cérémonies qui accompagnent les funérailles.

LÉONATO.

A quoi cela conduira-t-il? où voulez-vous en venir ?

FRANCISCO.

Tout cela bien conduit aura pour premier effet, à l'égard de votre fille, de changer la calomnie en remords; c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas le seul but que je me propose dans l'emploi de ce moyen étrange; je veux en faire sortir de plus grands résultats. Quand on apprendra, car c'est le bruit qu'il faut répandre, qu'elle est morte subitement, au moment même où elle était accusée, on la pleurera, on la plaindra, on l'excusera; car nous n'estimons pas à son véritable prix ce que nous possédons tant que nous en jouissons; mais quand nous en sommes privés, alors nous en exagérons la valeur; alors nous lui trouvons des mérites que sa possession ne nous faisait pas soupçonner. Il en sera de même de Claudio : quand il saura que ses paroles l'ont tuée, l'image de celle qu'il aimait viendra doucement se glisser dans les plus mystérieuses profondeurs de sa pensée; aux yeux de son imagination tous ses charmes apparaîtront revêtus d'une grâce plus touchante, plus délicate, plus vivante que lorsqu'elle vivait en effet. — Alors il la pleurera, si jamais elle lui fut véritablement chère; alors il regrettera de l'avoir accusée, la vérité de son accusation lui parût-elle prouvée. Croyez qu'il en sera ainsi, et ne doutez pas que l'événement n'amène des résultats plus heureux que je ne puis les prévoir dans mes conjectures. Mais fussions-nous déçus dans toutes nos autres prévisions, nous avons du moins la certitude que la mort supposée de votre fille fera taire le bruit de sa honte; et si son déshonneur se confirme, vous pourrez, comme il convient à sa réputation blessée, la vouer à la retraite et à la vie monastique, loin de tous les regards et à l'abri de la malignité des hommes.

BÉNÉDICT.

Seigneur Léonato, suivez l'avis de ce saint homme : vous savez combien je suis sincèrement attaché au prince et à Claudio; cependant je vous jure sur l'honneur que j'agirai dans tout ceci avec autant de discrétion et d'intégrité qu'en mettrait votre ame à l'égard de votre corps.

LÉONATO.

Dans l'océan de douleurs où je suis plongé, je me rattache au plus frêle motif d'espoir qu'on me présente.

FRANCISCO.

Vous consentez; il suffit; quittons ce lieu sans délai; car à d'étranges blessures il faut des remèdes étranges. — Venez, madame, venez mourir pour vivre; peut-être le jour nuptial n'est-il qu'ajourné : soyez patiente et résignée.

LE PÈRE FRANCISCO, HÉRO *et* LÉONATO *sortent.*

BÉNÉDICT.

Béatrice, avez-vous pleuré tout ce temps?

BÉATRICE.

Oui, et je pleurerai long-temps encore.

BÉNÉDICT.

Ce n'est pas du tout ce que je désire.

BÉATRICE.

Pourquoi cela ? je n'obéis qu'à mes propres sentimens.

BÉNÉDICT.

Je crois fermement que votre cousine est injustement accusée.

BÉATRICE.

Oh ! que je serais reconnaissante envers l'homme qui lui ferait rendre justice !

BÉNÉDICT

Existe-t-il un moyen de vous donner cette preuve d'amitié ?

BÉATRICE.

Le moyen existe, et il est bien simple; mais c'est l'ami qui manque.

BÉNÉDICT.

Est-ce chose faisable pour un homme?

BÉATRICE.

Un homme le peut faire, mais vous ne le pouvez pas.

BÉNÉDICT.

Je n'aime rien au monde autant que vous; cela n'est-il pas étrange?

BÉATRICE.

Aussi étrange pour moi que peut l'être une chose que j'ignore. Je pourrais aussi vous dire que je n'aime rien autant que vous; mais n'en croyez rien; pourtant je ne mens pas; je n'avoue rien, je ne nie rien. — La position de ma cousine m'afflige horriblement.

BÉNÉDICT.

Par ma dague, Béatrice, vous m'aimez.

BÉATRICE.

Ne jurez pas par elle, et avalez-la.

BÉNÉDICT.

Je jure par elle que vous m'aimez; et je la lui ferai avaler, à celui qui dira que je ne vous aime pas.

BÉATRICE.

N'avalerez-vous pas vos paroles*?

BENEDICT.

Jamais, à quelque sauce qu'on les mette, je proteste que je vous aime.

BEATRICE.

Alors que Dieu me pardonne,—

BENEDICT.

Quelle offense, chère Béatrice?

BEATRICE.

Vous m'avez coupé la parole à temps; j'allais protester que je vous aime.

BENEDICT.

Aimez-moi de toute votre ame.

BÉATRICE

Je vous aime tellement de toutes les forces de mon ame, qu'il ne m'en reste plus pour vous le dire.

BENEDICT.

Allons, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

BEATRICE

Tuez Claudio!

BENÉDICT.

Ah! pas pour le monde entier

BEATRICE.

Vous me tuez par ce refus. Adieu.

BÉNÉDICT.

Restez, charmante Béatrice.

BÉATRICE

Je suis partie, bien que je sois encore ici.— Vous ne m'aimez pas.— Laissez-moi partir, je vous prie.

BÉNEDICT.

Beatrice.—

BÉATRICE

Non, je veux partir.

BÉNÉDICT.

Soyons amis auparavant.

BÉATRICE

Il vous est plus facile de vous dire mon ami que de combattre mon ennemi

BÉNÉDICT.

Claudio est-il votre ennemi?

BÉATRICE.

N'a-t-il pas prouvé qu'il n'était qu'un vil scélérat, celui qui a calomnié, couvert de mépris, déshonoré ma cousine? — Oh! si j'étais homme! — Quoi! l'abuser par de fallacieuses promesses, jusqu'au moment où leurs mains vont s'unir, et alors par une accusation publique, d'audacieuses calomnies, une haine acharnée, — Dieu! que ne suis-je homme! je lui dévorerais le cœur en place publique.

BÉNÉDICT

Écoutez-moi, Béatrice. —

BÉATRICE.

Elle s'est entretenue avec un homme à sa fenêtre? — Le joli conte, ma foi!

* *Avaler les paroles*, se rétracter; il faut observer que, bien que dans une situation passionnée, Benedict et Beatrice conservent le langage et le caractère que l'auteur leur a donnés. (*Note du traducteur.*)

BÉNÉDICT

De grâce, Béatrice. —

BÉATRICE.

Ma pauvre cousine! — Elle est outragée, calomniée, perdue.

BÉNÉDICT

Béat...—

BÉATRICE.

D'étranges princes et de singuliers comtes, vraiment! vrai témoignage de prince! noble confit, cavalier de sucre! Oh! que ne suis-je homme pour me mesurer avec lui! ou que n'ai-je un ami qui veuille être homme pour l'amour de moi! Mais le courage est dégénéré en vains salamalecs, la valeur en complimens; les hommes n'ont plus à leur service que des phrases, et des phrases fleuries encore! Celui-là est réputé aussi vaillant qu'Hercule, qui sait dire un mensonge et l'appuyer d'un serment. — Puisque tous les souhaits du monde ne peuvent faire de moi un homme, je mourrai de douleur de n'être qu'une femme.

BÉNÉDICT.

Restez, Béatrice. Par ce bras, je vous aime.

BÉATRICE.

Au lieu de jurer par lui, employez-le plus dignement pour moi.

BÉNÉDICT.

Croyez-vous dans toute la sincérité de votre ame que le comte Claudio ait calomnié Héro?

BÉATRICE.

Oui; aussi vrai que j'ai une ame et une pensée.

BÉNÉDICT.

Il suffit: je vous engage ma parole; j'irai lui demander raison; je baise votre main et vous quitte. Par le ciel, Claudio paiera chèrement son outrage. Attendez les faits pour me juger. Allez consoler votre cousine: je dois affirmer qu'elle est morte; adieu donc.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une prison.

Entrent d'un côté CHIENDENT, VERJUS *et* LE SACRISTAIN, *tous trois revêtus de leur robe officielle; de l'autre*, CONRAD *et* BORACHIO, *conduits par des watchmans.*

CHIENDENT.

Tout le monde est-il réuni*?

* Dans Shakspeare, Chiendent joint à ses autres ridicules celui d'estropier les mots de manière à leur faire dire tout juste le contraire de ce qu'ils signifient. On comprend que ce genre de comique n'est pas à l'usage de la traduction; ainsi en anglais *dissemble* signifie en imposer, agir en imposteur. Chiendent dit en ouvrant la séance: « Notre dissemblée (pour notre assemblée) est-elle réunie? » On conçoit que la bévue portant sur la ressemblance matérielle de deux mots, dont les équivalens n'en ont aucune en français, n'a pu être reproduite; mais lorsque plus tard ce même Chiendent s'écrie: « O scélérat! tu seras condamné, pour ce fait, à la rédemption éternelle» (au lieu de à la damnation éternelle), nous n'avons eu garde d'omettre ce singulier quiproquo grammatical. (*Note du traducteur.*)

VERJUS.

Vite, un escabeau et un coussin pour le sacristain!

LE SACRISTAIN.

Où sont les malfaiteurs?

CHIENDENT.

Nous voilà, mon collègue et moi.

VERJUS.

Cela est certain; nous avons à procéder à un interrogatoire

LE SACRISTAIN.

Mais où sont les délinquans qui doivent être interrogés? Qu'ils comparaissent devant le constable en chef.

CHIENDENT.

Oui, qu'ils comparaissent devant moi. — (*A Borachio.*) Ami, comment vous nommez-vous?

BORACHIO.

Borachio.

CHIENDENT.

Écrivez, Borachio. — (*A Conrad.*) Et vous, camarade, quel est votre nom?

CONRAD.

Je suis gentilhomme, monsieur, et je me nomme Conrad.

CHIENDENT.

Écrivez, monsieur le gentilhomme Conrad. — Messieurs, servez-vous Dieu?

CONRAD *et* BORACHIO.

Nous le croyons, du moins.

CHIENDENT.

Écrivez, — qu'ils croient servir Dieu; et ayez soin d'écrire Dieu en premier; car à Dieu ne plaise que Dieu soit mis à la suite de pareille canaille! — Messieurs, il est prouvé que vous n'êtes guère que de faux coquins; et tout annonce que bientôt nous serons en droit de le soupçonner. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier?

CONRAD.

Nous disons que nous ne sommes pas ce que vous dites.

CHIENDENT.

Voilà un drôle singulièrement retort, je vous assure; mais je vais l'entreprendre. Approchez, camarade; un mot. Je vous dis qu'on vous soupçonne de n'être que de faux coquins.

BORACHIO.

Je vous réponds que nous ne sommes pas ce que vous soupçonnez.

CHIENDENT.

Bien, écartez-vous un peu. — Dieu m'est témoin qu'ils en imposent tous deux. Avez-vous écrit, qu'ils ne sont pas ce que je soupçonne?

LE SACRISTAIN.

Monsieur le constable, il me semble que ce n'est point la marche à suivre pour un interrogatoire; il faut appeler les watchmans qui les accusent.

CHIENDENT.

Vous avez raison; c'est la voie la plus expéditive. — Faites approcher les watchmans. — Messieurs, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER WATCHMAN, *montrant Borachio.*

Monsieur, cet homme a dit que don Juan le frère du prince, est un scélérat.

CHIENDENT.

Écrivez, — le prince Juan un scélérat. — Comment donc, mais c'est un parjure évident que d'appeler le frère d'un prince, — scélérat.

BORACHIO.

Monsieur le constable. —

CHIENDENT.

Taisez-vous, drôle; votre mine me déplait.

LE SACRISTAIN, *aux constables.*

Que lui avez-vous entendu dire encore?

DEUXIÈME WATCHMAN.

Qu'il avait reçu mille ducats de don Juan pour porter une fausse accusation contre la demoiselle Héro.

CHIENDENT.

Voilà un brigandage comme il n'y en a jamais eu.

VERJUS.

Par la sainte messe, c'est vrai.

LE SACRISTAIN, *aux constables.*

Quoi encore?

PREMIER WACTHMAN.

Que le comte Claudio, ajoutant foi à ses paroles, se proposait de proclamer le déshonneur de Héro en pleine église, et de ne pas l'épouser.

LE SACRISTAIN.

Quoi encore?

DEUXIÈME WATCHMAN.

C'est tout.

CHIENDENT.

O scélérat! tu seras condamné pour ce fait a la rédemption éternelle.

LE SACRISTAIN, *à Borachio et a Conrad.*

Et en voilà plus, messieurs, que vous ne pouvez en nier. Le prince Juan s'est enfui ce matin; Héro a été effectivement accusée; le comte Claudio a refusé sa main, et la douleur de ce refus l'a fait mourir subitement. — Monsieur le constable, qu'on lie les mains à ces hommes, et qu'on les conduise devant Léonato; je vais d'avance me rendre auprès de lui, et mettre sous ses yeux leur interrogatoire.

Il sort.

CHIENDENT.

Allons, qu'on les attache.

VERJUS.

Qu'on leur mette les menottes.

CONRAD.

Arrière, imbécile!

CHIENDENT

Mort de ma vie! où est le sacristain? qu'il écrive que le constable du prince est un imbécile. — Vite, qu'on les attache. — Insolent valet!

CONRAD.

Arrière! vous êtes un âne, vous êtes un âne

CHIENDENT.

Ah! tu ne respectes pas mes fonctions! tu ne respectes pas mon âge! — Oh! que le sacristain n'est-il ici pour écrire que je suis un âne! (*Aux watchmans.*) En tout cas, messieurs, rappelez vous

que je suis un âne; quoique cela ne soit pas écrit, n'oubliez pas que je suis un âne. — Scélérat, va, tu es un monstre d'impiété, comme il sera prouvé par de valables témoignages. Apprends que je suis un homme éclairé, et, qui plus est, un constable, et qui plus est, un habitant domicilié, et qui plus est encore, la meilleure, pâte d'homme qui existe à Messine; un gaillard qui connaît les lois, je t'en réponds; un homme riche, va, un homme qui a fait des pertes; ce qui ne l'empêche pas d'avoir deux robes et tout le reste à l'avenant. — Qu'on les emmène. Oh! pourquoi n'a-t-on pas écrit, — que je suis un âne.

Ils sortent

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le palais de Léonato.

Arrivent LÉONATO *et* ANTONIO.

ANTONIO.

Si vous continuez de la sorte, vous vous tuerez. Il n'y a pas sagesse à donner ainsi à la douleur des armes contre soi.

LÉONATO.

Épargnez-moi vos conseils, je vous en conjure; ils résonnent à mon oreille sans plus de profit que de l'eau versée dans un tamis. Amenez-moi un père aimant sa fille aussi passionnément que j'aimais la mienne, et aussi cruellement frappé que moi dans l'objet de ses plus chères affections; puis dites-lui de parler de résignation. Mesurez sa douleur avec la mienne; qu'elle y réponde de point en point, angoisse pour angoisse, souffrance pour souffrance; qu'elle lui ressemble trait pour trait, et sur toutes les faces: si vous voyez un tel père sourire, promener nonchalamment sa main sur sa barbe; au lieu de gémir, narguer la douleur; déguiser son affliction sous un vernis de belles phrases; noyer son chagrin dans l'ivresse et les orgies nocturnes: amenez-moi cet homme, et j'apprendrai de lui à me résigner. Mais un tel homme n'existe pas; car voyez-vous, mon frère, nous pouvons tous donner des conseils, et parler de consolation à une douleur que nous ne ressentons pas; mais pour peu que nous venions à l'éprouver nous-même, la passion remplace aussitôt cette sagesse qui prétendait prescrire un traitement à la rage, contenir par un fil de soie la folie furieuse, charmer la souffrance par de vains sons et les douleurs les plus aiguës par des paroles. Non, non; il est facile de parler de résignation à ceux qui se débattent sous le fardeau de la douleur; mais nul homme ne possède assez de vertu et de puissance pour s'approprier cette morale, lorsqu'il est lui-même soumis aux mêmes tortures: ne me donnez donc point de conseils: ma douleur parle plus haut que vos maximes.

ANTONIO.

Alors les hommes ne diffèrent en rien des enfans.

LÉONATO.

Restons-en là, je vous prie; laissez-moi les faiblesses de la chair. Car il n'y a jamais eu de philosophe qui endurât avec patience le mal de dents, bien que tous ces gens-là parlent d'or, et fassent la nique à la souffrance.

ANTONIO.

Dans tous les cas, ne portez pas tout seul le poids de la douleur; que ceux qui vous ont outragé en aient leur part.

LÉONATO.

A la bonne heure; voilà un langage raisonnable: c'est aussi mon intention. Mon cœur me dit que Héro est calomniée: Claudio et le prince l'apprendront, eux et tous ceux qui conspirent contre son honneur.

Arrivent DON PÉDRO *et* CLAUDIO.

ANTONIO.

Voilà le prince et Claudio qui s'avancent vers nous à grands pas.

DON PEDRO.

Dieu vous garde, seigneur!

LÉONATO.

A moi, seigneur; deux mots.

DON PÉDRO.

Nous sommes pressés, Léonato.

LEONATO, *avec émotion.*

Pressés, monseigneur! — à revoir donc, monseigneur; — ah! vous êtes pressés? — soit; n'importe.

DON PEDRO.

Ne soyez pas fâché contre nous, digne vieillard.

ANTONIO.

S'il pouvait trouver dans son épée une réparation suffisante, il en est ici qui mordraient la poussière.

CLAUDIO.

Qui donc l'a offensé?

LEONATO.

C'est toi, imposteur; c'est toi qui m'as offensé: — tu as beau porter la main sur ton épée, je ne te crains pas.

CLAUDIO.

Je maudirais ma main, si elle donnait à votre vieillesse un semblable motif de crainte. C'est sans aucune intention qu'elle a touché mon épée.

LEONATO.

Allons, trêve de dédains et de railleries. Je ne viens pas en vieillard qui radote, et me prévalant du privilége de mon âge, me vanter de ce que j'ai fait dans ma jeunesse, et de ce que je ferais encore, si la vieillesse ne m'en empêchait. Claudio, je te le dis en face, l'outrage que tu as infligé à ma

fille innocente ainsi qu'à moi, m'oblige à déposer la gravité qui convient à mes ans; moi, vieillard en cheveux blancs, ployant sous le poids des années, je te somme de me rendre raison. Je dis que tu as faussement accusé ma fille innocente; ta lâche calomnie lui a percé le cœur, et maintenant elle gît dans le caveau de ses ancêtres, dans une tombe restée pure jusqu'alors, et où le déshonneur n'est entré qu'avec ma fille, grâce à ta scélératesse.

CLAUDIO.

Ma scélératesse !

LÉONATO.

La tienne, Claudio, la tienne, dis-je.

DON PÉDRO.

Vieillard, vous avez tort.

LÉONATO.

Monseigneur, monseigneur, je le lui prouverai l'épée à la main, s'il ose accepter mon défi, en dépit de son talent à l'escrime, de son habileté de spadassin, de sa jeunesse et de sa vigueur.

CLAUDIO.

Laissez-moi, je ne veux rien avoir à démêler avec vous.

LÉONATO.

Eh quoi! tu me refuses? Tu as tué mon enfant; si tu me tues, jeune écolier, tu auras tué un homme.

ANTONIO.

Il en tuera deux; mais il commencera par moi; — qu'il triomphe d'abord de moi; — c'est à moi qu'il faut qu'il réponde. — Suis moi, jeune homme, suis moi : mon bel ami, je ferai raison de ton escrime; j'en réponds, foi de gentilhomme.

LÉONATO.

Mon frère, —

ANTONIO.

Soyez tranquille: Dieu sait combien j'aimais ma nièce; et elle est morte, tuée par la calomnie, outragée par des mécréans qui n'osent pas plus rendre raison à un homme, que je n'oserais prendre un serpent par son dard ; de vils magots, des rodomonts imberbes, stupides autant que lâches, véritable crême fouettée.

LÉONATO.

Antonio, mon frère, —

ANTONIO.

Soyez tranquille; allez, je les connais; je sais au juste ce qu'ils pèsent : de jeunes freluquets, tapageurs, fanfarons, imposteurs, flagorneurs, mauvais plaisans, suppôts de corruption et de calomnie, se donnant à force de grimaces des airs redoutables, laissant entrevoir çà et là par quelques mots menaçans tout le mal qu'ils feraient à leurs ennemis, s'ils l'osaient, — puis c'est tout.

LÉONATO.

Mais, mon frère, —

ANTONIO.

Allons, laissez-moi; ne vous en mêlez pas; ceci me regarde.

DON PÉDRO.

Messieurs, nous ne provoquerons pas plus longtemps votre colère. Léonato, la mort de votre fille m'afflige vivement; mais j'en jure sur l'honneur, elle n'a été accusée que de ce qui était vrai, et appuyé de preuves.

LÉONATO.

Monseigneur...

DON PÉDRO.

Je ne veux plus vous entendre.

LÉONATO.

Non? Venez, mon frère : — il faudra bien qu'on m'entende. —

ANTONIO.

Et on nous entendra, ou il en est parmi nous qui le paieront cher.

LÉONATO *et* ANTONIO *s'éloignent.*

Arrive BÉNÉDICT.

DON PÉDRO.

Tenez, voilà celui que nous cherchions.

CLAUDIO.

Eh bien, mon cher, quelles nouvelles ?

BENEDICT, *à don Pédro.*

Salut, monseigneur.

DON PÉDRO.

Soyez le bien venu, seigneur ; un instant plus tôt vous mettiez ici le holà.

CLAUDIO.

Nous avons failli en venir aux prises avec deux vieillards édentés.

DON PÉDRO.

Léonato et son frère: que vous en semble ? Si nous nous étions battus, je doute que nous eussions été trop jeunes pour eux.

BENEDICT.

Dans une cause injuste il ne saurait y avoir de vrai courage. Je vous cherchais tous deux.

CLAUDIO.

Et nous, voilà une heure que nous te cherchons ; nous sommes en proie à une profonde tristesse, et nous voudrions nous en délivrer; veux-tu y employer ton esprit?

BÉNÉDICT, *touchant le fourreau de son épée.*

Il est dans ce fourreau ; dois-je l'en tirer?

DON PEDRO.

Est-ce que vous portez votre esprit à votre côté ?

CLAUDIO.

C'est ce qui ne s'est jamais vu, quoiqu'il y ait beaucoup de gens dont l'esprit frappe à côté. — Je te dirai comme à un musicien: tire ton instrument de son étui pour nous divertir.

DON PÉDRO, *bas à Claudio.*

Foi d'honnête homme, il pâlit. — (*A Bénédict.*) Êtes-vous malade ou en colère?

CLAUDIO.

. Allons donc, mon cher, du courage; le chagrin peut tuer un matou, mais il y a en toi assez de fermeté pour tuer le chagrin.

BÉNÉDICT.

Seigneur, si votre esprit juge à propos de s'attaquer à moi, je vous attendrai de pied ferme. — Veuillez, je vous prie, changer de conversation.

CLAUDIO.

Donnez-lui une autre lance, celle-ci vient de se rompre.

DON PÉDRO.

Sur ma vie, il change de plus en plus de couleur; je le crois en colère tout de bon.

CLAUDIO.

Si cela est, il en sera quitte pour se défâcher.

BÉNÉDICT, *à Claudio.*

J'ai un mot à vous dire.

CLAUDIO.

Dieu veuille que ce ne soit pas un cartel!

BÉNÉDICT.

Vous êtes un malhonnête homme; je ne plaisante pas; — je suis prêt à soutenir mon dire où, comme, et quand il vous plaira; — rendez-moi raison, ou je dis partout que vous êtes un lâche: vous avez tué une femme vertueuse, et vous me répondrez de sa mort. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles.

CLAUDIO.

Tu peux compter que j'irai te voir, pourvu que tu me fasses faire bonne chère.

DON PÉDRO.

Quoi! un festin, un banquet?

CLAUDIO.

Oui, et je l'en remercie; il m'a invité au régal d'une tête de veau et d'un chapon; si je ne les découpe pas de main de maître, dites que ma lame est ébréchée. — De mon côté, apporterai-je une bécassine?

BÉNÉDICT.

Seigneur, votre esprit va l'amble avec grâce; il a une excellente allure.

DON PÉDRO

Je vais vous dire l'éloge que Béatrice faisait l'autre jour de votre esprit: je disais que vous aviez l'esprit fin. — *Oui*, dit-elle, *petit et mince.* — *Non*, repartis-je, *il a au contraire l'esprit large.* — *Oui*, dit-elle, *large et grossier.* — *Du tout*, lui répondis-je, *mais un esprit excellent.* — *C'est cela même*, dit-elle, *une bonne pâte d'esprit, tout-à-fait inoffensif.* — *C'est un homme sage*, ajoutai-je. — *Oh! oui*, dit-elle, *un cavalier prudent.* — *Il a la parole facile*, repris-je. — *Oh! très-facile*, dit-elle. *Je lui ai entendu affirmer une chose le lundi soir, et le mardi matin, affirmer le contraire; c'est un homme qui a des paroles de rechange.* C'est ainsi qu'une heure durant elle s'est amusée à travestir vos qualités, ce qui ne l'a pas empêchée de conclure, en disant avec un gros soupir, que vous étiez le plus beau cavalier de toute l'Italie.

CLAUDIO.

Elle ajouta que cela lui était indifférent, et en même temps elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

DON PÉDRO

C'est vrai, malgré tout cela, je soutiens que si elle ne le haïssait pas à la mort, elle l'aimerait à la folie. La fille de Léonato nous a tout dit.

CLAUDIO.

Tout; et d'ailleurs, *Dieu le vit lorsqu'il était caché dans le jardin**.

DON PÉDRO.

Quand poserons-nous les cornes du taureau sauvage sur la tête de Bénédict devenu sensible?

CLAUDIO.

Avec cette inscription au-dessous: *Ici demeure Bénédict, l'homme marié.*

BÉNÉDICT, *à Claudio*

Adieu, jeune homme, vous m'avez compris; maintenant, je vous laisse à votre humeur plaisante: vous maniez le sarcasme comme les rodomonts leur épée, qui, grâce à Dieu, ne fait de mal à personne. (*A don Pédro.*) Monseigneur, je vous rends grâce de vos bontés; vous permettrez que je cesse de paraître en votre présence. Votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine; vous avez à vous deux tué une femme aimable et innocente: quant à ce cavalier imberbe, lui et moi nous nous rejoindrons; jusque là que la paix soit avec lui.

BÉNÉDICT *s'éloigne.*

DON PÉDRO.

Il parle sérieusement.

CLAUDIO.

Très-sérieusement, et je réponds que c'est son amour pour Béatrice qui le fait agir.

DON PÉDRO.

Il vous a provoqué en duel.

CLAUDIO.

Et tout de bon encore.

DON PÉDRO.

Quelle étrange créature que l'homme, lorsque, ayant mis son pourpoint et ses chausses, il a dépouillé sa raison.

CLAUDIO.

C'est quelquefois un géant comparé à un singe; mais quelquefois aussi le singe est un sage, comparé à lui.

DON PÉDRO.

Mais laissons cela; réveille-toi, mon ame, et reviens à des pensées sérieuses! N'a-t-il pas dit que mon frère avait pris la fuite?

Arrivent CHIENDENT, VERJUS, *et plusieurs constables conduisant* CONRAD *et* BORACHIO.

CHIENDENT.

Allons, avancez, vous autres; si la justice ne peut vous réduire, alors qu'elle renonce à peser le pour et le contre dans sa balance: s'il est vrai que vous soyez, à n'en pas douter, de maudits hypocrites, il faut qu'on ait les yeux sur vous.

DON PÉDRO.

Que vois-je? deux des gens de mon frère que l'on conduit prisonniers! et l'un d'eux est Borachio!

* Citation textuelle des paroles de la Genèse. Adam après son péché eut honte de sa nudité, et se cacha pour ne pas paraître devant Dieu. Claudio fait ici allusion à la scène III de l'acte II, lorsque Bénédict, caché dans le jardin, entend parler de la prétendue tendresse de Béatrice pour lui (*Note du traducteur*).

CLAUDIO.

Informez-vous de leur délit, monseigneur.

DON PÉDRO.

Officiers de la loi, quel délit ont commis ces hommes ?

CHIENDENT.

Parbleu, seigneur, ils ont commis un rapport mensonger; en outre, ils ont dit des impostures; secondement, ce sont des calomniateurs; en sixième et dernier lieu, ils ont injustement accusé une dame; troisièmement, ils ont affirmé des choses fausses; et pour conclure, ce sont d'effrontés menteurs.

DON PÉDRO.

Premièrement, je vous demande ce qu'ils ont fait; troisièmement, je vous demande quel est leur délit; en sixième et dernier lieu, je désire savoir pourquoi on les a arrêtés; et pour conclure, veuillez me dire de quoi vous les accusez.

CLAUDIO.

Voilà un raisonnement logique, conforme de tout point à la division par lui-même adoptée; sur ma parole, voilà une question bien posée.

DON PÉDRO, *à Borachio et à Conrad.*

Messieurs, qui avez-vous offensé? de quel délit avez-vous à répondre? Ce savant constable a trop d'esprit pour que je puisse le comprendre. De quoi vous accuse-t-on?

BORACHIO.

Noble prince, il est inutile qu'on me conduise plus loin; veuillez m'entendre, et qu'ensuite le comte (*montrant Claudio*) me tue sur la place. J'ai abusé jusqu'à vos yeux; ce que votre prudence n'a pu découvrir s'est révélé à ces esprits grossiers qui m'ont entendu la nuit raconter à cet homme (*montrant Conrad*) comment don Juan, votre frère, m'avait engagé à calomnier la jeune Héro; comment, conduit dans le jardin, vous m'aviez vu courtiser Marguerite sous les vêtemens de Héro; comment vous aviez publié son déshonneur, au moment où vous deviez l'épouser. Ils ont consigné mon crime dans leur procès-verbal; je préfère le sceller de ma mort que d'avoir à redire ma honte; une femme innocente est morte, assassinée par mon accusation et celle de mon maître; bref, tout ce que je demande, c'est le salaire de ma scélératesse!

DON PÉDRO, *à Claudio.*

Ses paroles n'entrent-elles pas dans votre cœur comme le fer d'une dague?

CLAUDIO.

Chacune d'elles était pour moi une dose de poison.

DON PEDRO, *à Borachio.*

Et c'est à l'instigation de mon frère que vous avez agi?

BORACHIO.

Oui, seigneur; et il m'en a récompensé par le don d'une somme considérable.

DON PEDRO.

C'est la perfidie en personne : après ce crime infâme il a pris la fuite!

CLAUDIO.

Charmante et vertueuse Héro! maintenant ton image m'apparaît avec la beauté céleste qu'adorait en toi mon amour!

CHIENDENT.

Allons, qu'on emmène les délinquans; en ce moment le sacristain doit avoir informé de l'affaire le seigneur Léonato; quant à vous, messieurs (*s'adressant aux constables*), n'oubliez pas de certifier, en temps et lieu, que je suis un âne.

VERJUS.

Voici venir le seigneur Léonato, ainsi que le sacristain.

Reviennent LÉONATO *et* ANTONIO *avec* LE SACRISTAIN.

LÉONATO.

Où est-il, le scélérat? que je voie ses yeux, afin que s'il m'arrive de rencontrer un homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter : lequel est-ce des deux ?

BORACHIO.

Si vous voulez connaître l'auteur de vos maux, regardez-moi.

LÉONATO.

Tu es donc le scélérat dont le souffle a tué ma fille innocente?

BORACHIO

Oui, c'est moi seul.

LÉONATO.

Non, scélérat, tu te calomnies toi-même; il y a ici deux hommes honorables qui ont trempé dans ton forfait; un troisième s'est enfui. — Princes, je vous rends grâces de la mort de ma fille: vous pouvez mettre cet acte au rang de vos plus beaux exploits; vous avez dignement agi, il le faut avouer.

CLAUDIO.

Je ne sais comment faire pour vous engager à m'entendre; et néanmoins il faut que je parle : choisissez vous-même votre vengeance; infligez à mon crime tous les châtimens que vous pouvez inventer, et cependant je n'ai péché que par erreur.

DON PEDRO.

Moi pareillement, sur mon ame; et néanmoins, pour donner satisfaction à ce vertueux vieillard, je suis prêt à me soumettre à tout ce qu'il voudra m'imposer de plus rigoureux.

LÉONATO.

Je ne puis vous demander de rendre la vie à ma fille; cela serait impossible; mais, je vous en supplie tous deux, apprenez au peuple de Messine qu'elle est morte innocente; et si votre amour pour sa mémoire peut vous suggérer l'idée de quelque expiation douloureuse, inscrivez une épitaphe sur sa tombe, et cette nuit même, chantez un hymne funèbre à ses mânes. — (*A Claudio.*) Demain matin, venez chez moi, et puisque vous n'avez pu être mon gendre, soyez du moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque le portrait de l'enfant que j'ai perdu, et qui doit

être notre unique héritière à tous deux; donnez-lui le titre et les droits que vous deviez donner à sa cousine; et toute ma vengeance expire.

CLAUDIO.

O noble seigneur, votre bonté m'arrache des larmes; j'accepte votre offre: disposez désormais du malheureux Claudio.

LÉONATO.

Demain donc je vous attends; ce soir je vous laisse. — (*Montrant Borachio.*) Ce misérable sera confronté avec Marguerite, que je soupçonne d'avoir pris part au complot, gagnée par l'argent de votre frère.

BORACHIO.

Il n'en est rien, je le jure; elle ne savait pas ce qu'elle faisait lorsqu'elle s'entretenait avec moi à la fenêtre. Je l'ai toujours connue loyale et vertueuse.

CHIENDENT.

Vous saurez en outre, seigneur, quoiqu'on n'ait pas consigné cela en noir sur du blanc, que le délinquant que voilà m'a appelé âne: je vous prie de vous en souvenir lorsqu'il s'agira de prononcer la peine. En outre, les watchmans lui ont entendu parler d'une certaine Lamode; c'est, dit-on, une femme de mauvaise vie qui porte des pendans d'oreille; elle emprunte, au nom de Dieu, des sommes d'argent qu'elle garde si long-temps sans les rendre, que le cœur des hommes s'est endurci, et qu'ils ne veulent plus rien prêter pour l'amour de Dieu.

LÉONATO.

Je vous remercie de vos peines et de vos bons services.

CHIENDENT

Votre seigneurie parle en jeune homme reconnaissant et vénérable, et je remercie Dieu pour vous.

LÉONATO, *lui donnant une bourse.*

Voici pour vous.

CHIENDENT

Dieu conserve la fondation!

LÉONATO.

Adieu, je vous donne décharge de vos prisonniers, et vous remercie.

CHIENDENT.

Je laisse entre les mains de votre seigneurie un coquin fieffé que je supplie votre seigneurie de punir pour l'exemple des autres. Dieu garde votre seigneurie! je fais des vœux pour le bonheur de votre seigneurie! que Dieu vous rende la santé! Je donne humblement à votre seigneurie la permission de s'éloigner, et si l'espoir d'une heureuse réunion est permis, je prie Dieu de nous le prohiber. — (*A Verjus.*) Venez, voisin.

CHIENDENT *et* VERJUS *s'éloignent.*

LÉONATO.

Jusqu'à demain matin, seigneurs, adieu!

ANTONIO.

Adieu, seigneurs, nous vous attendons demain.

DON PÉDRO.

Nous n'y manquerons pas

CLAUDIO.

Cette nuit j'irai pleurer sur la tombe d'Héro.

DON PÉDRO *et* CLAUDIO *s'éloignent.*

LÉONATO, *aux constables.*

Emmenez ces hommes avec vous; nous allons avoir un mot d'entretien avec Marguerite afin de savoir comment est venue sa connaissance avec ce mauvais sujet.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Le jardin de Léonato

BÉNÉDICT *et* MARGUERITE *se rencontrent et s'abordent.*

BÉNÉDICT.

Je vous en prie, ma chère Marguerite, obligez-moi en me faisant parler à Béatrice.

MARGUERITE.

Voulez-vous me promettre de composer un sonnet à la louange de ma beauté?

BÉNÉDICT.

Oui, Marguerite, et d'un style si relevé qu'aucun homme n'en approchera jamais; car, en vérité, vous le méritez.

MARGUERITE.

Aucun homme ne m'approchera, dites-vous?... Vous voulez donc que je meure fille?

BÉNÉDICT.

Vous avez l'esprit aussi fin que l'odorat d'un lévrier; il saisit parfaitement la piste.

MARGUERITE.

Et vous l'avez aussi obtus que le fleuret d'un maître d'escrime qui frappe sans blesser.

BÉNÉDICT.

J'ai l'esprit d'un homme de cœur, Marguerite, incapable de blesser une femme; veuillez donc appeler Béatrice. Je vous rends mon bouclier.

MARGUERITE.

C'est votre épée qu'il faut me rendre

BÉNÉDICT.

C'est une arme avec laquelle les filles peuvent se blesser.

MARGUERITE.

Allons! je vais avertir Béatrice, qui, je pense, a des jambes.

Elle sort.

BÉNÉDICT.

Et qui par conséquent viendra.

Il chante:

Le dieu d'amour,
Assis au celeste sejour,
N'ignore pas, quoi que j'en puisse dire,
Combien je suis un pauvre sire.

Comme poète s'entend; car comme amant, — Léandre, le bon nageur, Troïle, le premier qui ait fait usage d'un entremetteur, et l'innombrable kyrielle de ces ci-devant héros de canapé dont les noms roulent avec tant d'aisance sur la route battue du vers blanc*, n'ont jamais été aussi com-

* La poesie anglaise admet indifféremment le vers rime, et vers le blanc ou sans racine. (*Note du traducteur.*)

plètement bouleversés par l'amour que l'est mon chétif individu. Il m'est impossible d'exprimer ma passion en vers; j'ai vainement essayé : je ne puis trouver à *Béatrice* d'autre rime que *Réglisse*, ce qui est une rime par trop innocente; pour *dédain* je n'ai trouvé que *Dandin*, rime par trop grotesque; pour *école* je n'ai pu trouver que *folle*, ce qui est par trop bête; non, je ne suis pas né sous une étoile poétique, et je ne saurais faire l'amour en termes fleuris

Entre BÉATRICE.

BÉNÉDICT, *continuant.*

Charmante Béatrice, vous daignez donc venir à ma voix qui vous appelle?

BÉATRICE.

Oui, seigneur, et je partirai quand vous l'ordonnerez.

BÉNÉDICT.

Oh! promettez-moi de rester jusque là!

BÉATRICE.

Le mot *là* est prononcé; adieu donc : — Cependant je ne partirai pas sans être satisfaite sur l'objet qui m'a fait venir; je venais savoir ce qui s'est passé entre vous et Claudio.

BÉNÉDICT.

Nous nous sommes bornés à échanger des paroles déplaisantes; sur quoi, permettez que je vous embrasse

BÉATRICE.

Des paroles déplaisantes, c'est un souffle déplaisant; un souffle déplaisant, c'est une haleine déplaisante; or une haleine déplaisante est insupportable : c'est pourquoi je pars sans vouloir qu'on m'embrasse.

BÉNÉDICT.

L'irrésistible force de votre esprit a détourné le mot de son véritable sens : je vous dirai donc tout simplement que Claudio accepte mon cartel; sous peu j'aurai de ses nouvelles, ou je le proclamerai partout un lâche. Et maintenant, veuillez me dire, je vous prie, parmi mes mauvaises qualités, celle qui la première m'a valu votre amour.

BÉATRICE.

Toutes indistinctement; elles constituent dans leur ensemble un corps d'immoralité si compact, qu'elles ne sauraient admettre le mélange d'une seule qualité estimable. Mais quelle est celle de mes bonnes qualités qui vous a infligé pour moi les tourmens de l'amour?

BÉNÉDICT.

Les tourmens de l'amour! vous dites vrai; car c'est malgré moi que je vous aime.

BÉATRICE.

C'est en dépit de votre propre cœur, j'imagine. Hélas! ce pauvre cœur, si vous le torturez pour l'amour de moi, je le tourmenterai pour l'amour de vous; car je ne saurais aimer ce que déteste celui que j'aime.

BÉNÉDICT.

Vous et moi nous avons trop d'esprit pour nous aimer paisiblement.

BÉATRICE.

Ce que vous venez de dire ne l'indique pas; il n'y a pas un homme d'esprit sur vingt qui fasse lui-même son panégyrique.

BÉNÉDICT.

Croyez-moi, Béatrice, c'est un usage vieux comme le monde. Ici-bas, si, avant de mourir, un homme n'élève pas son mausolée de ses propres mains, sa mémoire court grand risque de n'avoir pas plus de durée que le tintement de la cloche funéraire et les larmes de sa veuve.

BÉATRICE.

Et cette durée, quelle est-elle?

BÉNÉDICT.

Vous me le demandez? — Une heure de hauts cris et un quart d'heure de tristesse. Je conseille donc au sage, si sa conscience ne s'y oppose pas, d'imiter mon exemple et de sonner ses propres louanges : c'est un usage très-recommandable, et j'en offre moi-même la preuve; mais laissons cela, et dites-moi comment se porte votre cousine.

BÉATRICE.

Fort mal.

BÉNÉDICT.

Et vous?

BÉATRICE

Fort mal aussi.

BÉNÉDICT.

Servez Dieu, aimez-moi, et portez-vous mieux; là-dessus je vais vous quitter, car voici quelqu'un qui accourt vers vous en toute hâte.

Entre URSULE.

URSULE.

Madame, il faut venir auprès de votre oncle; il y a du remue-ménage à la maison; on a acquis la preuve que mademoiselle Héro a été injustement accusée; que le prince et Claudio ont été étrangement induits en erreur; on sait que don Juan, qui a pris la fuite, est l'auteur de tout : veuillez venir sur-le-champ.

BÉATRICE.

Voulez-vous, seigneur, venir entendre le détail de ces nouvelles?

BÉNÉDICT.

Je veux vivre dans votre cœur, trouver la mort dans vos bras, et ma tombe dans vos yeux; et de plus, je vais vous accompagner chez votre oncle.

Ils sortent.

SCÈNE III.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PEDRO *et* CLAUDIO, *vêtu de deuil, accompagnés de* MUSICIENS *et de plusieurs* ASSISTANS *portant des flambeaux.*

CLAUDIO, *à un des assistans.*

Est-ce là le tombeau de la famille de Leonato?

L'ASSISTANT.

C'est celui-là même, seigneur.

CLAUDIO, *s'approche un papier à la main et lit.*

Sous le marbre de ce tombeau
D'une jeune beauté repose en paix la cendre ;
Dans son cœur vertueux et tendre
L'infâme calomnie enfonça le couteau.

Pour prix de tes affreux malheurs,
Héro, la mort te donne une immortelle gloire ;
Que cette inscription, que j'arrose de pleurs,
Éternise ton nom, ton culte, et ta mémoire.

A vous, maintenant, musiciens ; chantez votre hymne solennel.

CHANT FUNÈBRE.

Déesse de la nuit, pardonne
A ceux qui, dévorés d'un remords impuissant,
Ont donné le trépas à ce cœur innocent !
Autour de son tombeau leur triste voix résonne.
O nuit ! prends part à notre deuil !
Partage la douleur où notre ame se noie !
Qu'à nos chants s'ouvre le cercueil,
Et que la mort lâche sa proie !

Cet hymne est chanté par un chœur, et accompagne des sons d'une musique grave et solennelle.

CLAUDIO.

Maintenant, adieu à tes mânes ; chaque année je viendrai remplir ce funèbre devoir.

DON PEDRO, *aux musiciens et aux assistans.*

Adieu, messieurs ; éteignez vos torches ; les loups s'enfuient à l'approche du jour ; l'aurore, précédant le char de Phébus, commence à semer de taches grisâtres l'orient assoupi. Recevez nos remercîmens, et laissez-nous. Adieu.

CLAUDIO.

Adieu, messieurs ; que chacun retourne chez lui.

DON PÉDRO.

Venez ; partons, et allons mettre d'autres vêtemens, afin de nous rendre ensuite chez Léonato.

CLAUDIO.

Et puisse l'hymen que je vais contracter, avoir une issue plus heureuse que celui pour lequel nous venons de payer ce tribut de douleur !

Ils sortent.

SCENE IV.

Un appartement dans le palais de Léonato.

Entrent LÉONATO, ANTONIO, BÉNÉDICT, BEATRICE, URSULE, LE PÈRE FRANCISCO *et* HERO.

FRANCISCO.

Ne vous avais-je pas dit qu'elle était innocente ?

LEONATO

Le prince et Claudio le sont également ; leur accusation provenait d'une erreur dont on vous a expliqué les circonstances. Néanmoins Marguerite a eu des torts dans tout ceci, bien qu'elle n'eût aucun mauvais dessein, comme l'a prouvé l'examen attentif de toute cette affaire.

ANTONIO.

Je suis charmé que tout ait tourné si heureusement.

BÉNÉDICT.

Et moi aussi, engagé que j'étais par ma parole, à demander raison au jeune Claudio.

LÉONATO.

Fort bien ; maintenant, ma fille, et vous toutes, mesdames, retirez-vous dans la pièce voisine ; quand je vous appellerai, vous reviendrez masquées. Voici l'heure où le prince et Claudio ont promis de venir me voir. — Mon frère, vous savez ce que vous avez à faire ; vous devrez servir de père à la fille de votre frère, et la donner en mariage au jeune Claudio.

Les dames sortent.

ANTONIO.

Je m'en acquitterai le plus sérieusement du monde.

BÉNÉDICT, *au père Francisco.*

Mon père, je pense que j'aurai recours à votre ministère.

FRANCISCO.

En quoi, seigneur ?

BÉNÉDICT.

Pour cimenter mon bonheur ou ma perte, l'un des deux. — Seigneur Léonato, la vérité est que votre nièce me voit d'un regard favorable.

LÉONATO.

D'un regard que ma fille lui a prêté.

BÉNÉDICT.

Et de mon côté, je la vois des yeux de l'amour.

LÉONATO.

Vous tenez ces yeux-là de moi, du prince et de Claudio ; mais enfin quelle est votre volonté ?

BÉNÉDICT.

Votre réponse, seigneur, est énigmatique : quoi qu'il en soit, je désirerais voir votre volonté s'accorder avec la mienne, afin de m'unir aujourd'hui à votre nièce par les liens honorables du mariage. — (*A Francisco.*) C'est pour cela, mon père, que je réclame votre ministère.

LÉONATO.

Mon cœur est d'accord avec votre désir.

FRANCISCO.

Et je suis à vos ordres. — Voici le prince et Claudio.

Entrent DON PÉDRO *et* CLAUDIO, *avec leur suite.*

DON PÉDRO.

Salut à cette brillante assemblée.

LÉONATO.

Salut, prince ; salut, Claudio : nous sommes à vos ordres. (*A Claudio.*) Êtes-vous toujours décidé à épouser aujourd'hui la fille de mon frère ?

CLAUDIO.

Fût-elle une Éthiopienne, je persiste dans ma résolution.

LEONATO

Allez la chercher, mon frère ; le prêtre est ici.

ANTONIO *sort.*

DON PÉDRO.

Bonjour, Bénédict : que diable avez-vous donc ?

que signifie ce visage de février, plein de gelée, d'orages et de brouillards?

CLAUDIO.

C'est que, voyez-vous, il pense au taureau sauvage. — Sois tranquille, mon cher; nous dorerons tes cornes, et toute l'Europe se réjouira de te voir, comme autrefois Europe à la vue de Jupiter, quand il se métamorphosa en taureau pour lui plaire.

BENÉDICT

C'était un taureau aimable que Jupiter. J'ignore s'il est né un veau dans votre famille; mais vous en avez tout-à-fait le bêlement.

Rentre ANTONIO *conduisant* HÉRO, BÉATRICE *et* URSULE, *masquées.*

CLAUDIO.

Tu me paieras cela plus tard; mais j'ai à régler ici d'autres affaires. — Quelle est celle de ces dames qui doit m'appartenir?

ANTONIO.

La voici, et je vous la donne

CLAUDIO.

En ce cas, elle est à moi. Madame, permettez que je voie vos traits.

LÉONATO.

Vous ne la verrez que lorsque vous aurez accepté sa main en présence de ce prêtre, et juré de la prendre pour femme.

CLAUDIO.

Donnez-moi votre main devant ce saint prêtre; je suis votre époux, si vous voulez m'accepter.

HÉRO, *ôtant son masque.*

Quand je vivais, j'étais votre épouse; quand vous m'aimiez, vous étiez mon époux.

CLAUDIO, *étonné.*

Une seconde Héro!

HÉRO.

Rien n'est plus certain : une Héro est morte déshonorée; mais moi, je vis, et, aussi vrai que je vis, je suis vierge.

DON PÉDRO.

L'ancienne Héro! celle qui est morte!

LÉONATO.

Elle n'est restée morte, seigneur, qu'aussi long-temps qu'a vécu son déshonneur!

FRANCISCO.

Je vous expliquerai tout ce mystère. Quand la sainte cérémonie sera terminée, je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro : en attendant, ne voyez rien que de naturel dans l'objet de votre étonnement, et allons de ce pas à la chapelle.

BÉNÉDICT.

Bien parlé, mon père. — Laquelle est Béatrice?

BÉATRICE, *ôtant son masque.*

Je réponds à ce nom-là; que me voulez-vous?

BÉNÉDICT.

M'aimez-vous?

BÉATRICE.

Non, pas plus que de raison.

BÉNÉDICT.

Il faut alors que votre oncle, le prince et Claudio, aient été induits en erreur, car ils m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE.

M'aimez-vous?

BÉNÉDICT.

Non, pas plus que de raison.

BÉATRICE.

Il faut alors que ma cousine, Marguerite et Ursule se soient étrangement méprises, car elles m'ont juré que vous m'aimiez

BÉNÉDICT.

Ils juraient que vous m'adoriez à en perdre la santé.

BÉATRICE.

Elles juraient que vous mouriez d'amour pour moi.

BÉNÉDICT.

Il n'en était rien : — vous ne m'aimez donc pas?

BÉATRICE.

Non, vraiment, je ne vous aime que d'amitié.

LÉONATO.

Allons, ma cousine, j'ai la certitude que vous l'aimez.

CLAUDIO

Et moi, je ferais serment qu'il est amoureux d'elle; car voici un papier écrit de sa main; c'est un sonnet boiteux, sorti tout entier de son cerveau, et destiné à Béatrice.

HÉRO.

Et en voici un autre tombé de la poche de ma cousine; il est de son écriture, et contient l'expression de sa tendresse pour Bénédict.

BÉNÉDICT.

Miracle! voilà nos mains qui déposent contre nos cœurs. (*A Béatrice.*) Allons, je veux bien que vous soyez ma femme, mais je vous jure que si je vous prends, c'est par pitié.

BÉATRICE.

Je ne veux pas vous refuser; mais je vous jure que je me fais violence, en partie pour vous sauver la vie, car on m'a dit que vous étiez sur le point de mourir de consomption.

BÉNÉDICT.

Silence, je vous coupe la parole.

Il l'embrasse.

DON PÉDRO.

Eh bien, comment va Bénédict, l'homme marié?

BÉNÉDICT.

Voulez-vous que je vous dise? un collége entier de faiseurs d'épigrammes ne me ferait pas changer mes idées; croyez-vous que je me soucie d'une satire ou d'un sarcasme? non; celui qui s'inquiète des propos d'autrui n'osera rien faire qui ait le sens commun; bref, j'ai résolu de me marier, et tout ce qu'on peut dire à l'encontre m'est parfaitement indifférent; vous auriez donc tort de rétorquer contre moi mon propre langage, car l'homme est une créature changeante, et c'est là ma conclusion — Pour ce qui est de toi, Claudio, je

comptais me battre avec toi; mais puisque tu vas devenir mon parent, reste sain et sauf et aime ma cousine.

CLAUDIO.

J'espérais que tu refuserais la main de Béatrice, alors je t'aurais fait sous le bâton mourir célibataire, pour t'apprendre à jouer double jeu, ce qui du reste t'arrivera infailliblement, si ma cousine n'a pas l'œil sur toi.

BÉNÉDICT.

Allons, allons! nous sommes amis; — dansons une contredanse avant de nous marier, afin d'alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO.

Nous danserons après.

BÉNÉDICT.

Non, non, commençons par là; que la musique joue. (*A don Pédro.*) Prince, vous êtes triste: croyez-moi, prenez femme; il n'est pas de bâton plus vénérable que celui dont la pomme est garnie de corne.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Monseigneur, votre frère don Juan a été arrêté dans sa fuite, et des hommes armés le ramènent à Messine.

BÉNÉDICT.

Nous aurons le temps demain de songer à lui; je vous trouverai pour lui une excellente punition. — Flûtes, commencez.

On danse; tous sortent.

FIN DE BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint Louis, n° 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE I.

OTHELLO,

OU

LE MAURE DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
BRABANTIO, sénateur.
DEUX AUTRES SÉNATEURS.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LODOVICO, parent de Brabantio.
OTHELLO, le Maure.
CASSIO, son lieutenant.
IAGO, son enseigne.
MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre.

PERSONNAGES.

RODRIGUE, jeune Vénitien.
UN BOUFFON.
UN DOMESTIQUE d'Othello.
UN HÉRAUT D'ARMES.
DESDÉMONA, fille de Brabantio et femme d'Othello.
ÉMILIE, femme d'Iago.
BIANCA, courtisane, maîtresse de Cassio.
SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS, SUITE, etc.

Au premier acte, la scène est à Venise; et pendant le reste de la pièce, dans un port de l'île de Chypre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Arrivent RODRIGUE *et* IAGO.

RODRIGUE.

Allons, vous avez beau dire, je trouve très-mal que vous, Iago, — qui avez puisé dans ma bourse comme si vous en teniez les cordons, — vous ayez eu connaissance de cette affaire.

IAGO.

Mais que diable, vous ne voulez pas m'entendre; si jamais j'ai eu la moindre idée de la chose, abhorrez-moi.

RODRIGUE.

Vous m'avez dit que vous le détestiez

IAGO

Méprisez-moi s'il n'en est pas ainsi. Trois personnages importans de Venise ont fait auprès de lui des démarches personnelles réitérées, et l'ont humblement sollicité pour obtenir qu'il me nommât son lieutenant ; et, foi d'honnête homme, je sais ce que je vaux, cette place n'est pas au-dessus de mon mérite ; mais lui qui se complait dans son orgueil, et n'en veut faire qu'à sa tête, il les paye de réponses évasives, de phrases pompeuses, assaisonnées de termes de guerre bien ronflans, et finit par éconduire mes médiateurs : *Car*, leur dit-il, *je vous déclare que j'ai deja choisi mon officier*. Et quel est-il ? un grand arithméticien, par ma foi, un Michel Cassio, un Florentin, un sot sur le point de commencer son purgatoire en épousant une belle femme ; n'ayant jamais conduit un escadron sur le terrain, ne connaissant pas plus qu'une jeune fille les divisions d'un corps de bataille ; du reste, grand théoricien, dont toute la science est puisée dans les livres, si bien que nos consuls en toge en sauraient autant que lui ; enfin n'ayant pour tout mérite guerrier que du jargon sans pratique. Néanmoins, c'est sur lui que le choix du Maure s'est porté : et moi, — qui ai fait mes preuves sous ses yeux, à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres encore, tant païennes que chrétiennes, — il faut que je passe sous le vent de ce teneur de livres, de ce faiseur d'additions ; le moment venu, c'est de lui qu'il fait son lieutenant, et moi, (que Dieu me pardonne !) je suis l'enseigne de sa mauresque seigneurie

RODRIGUE

Par le ciel, j'aurais mieux aimé être son bourreau.

IAGO.

Mais il n'y a pas de remède, ce sont là les douleurs du service ; ce n'est pas le rang d'ancienneté en vertu duquel le second succède au premier, c'est la recommandation et la faveur qui font aujourd'hui l'avancement. Maintenant, seigneur, jugez vous-même si je suis payé pour aimer le Maure.

RODRIGUE

Cela étant, à votre place, je ne resterais pas à son service.

IAGO.

Oh ! seigneur, soyez tranquille ; je ne suis à son service que pour trouver l'occasion de lui jouer un tour : nous ne pouvons être tous maîtres, et tous les maîtres ne peuvent pas être fidèlement servis. Vous voyez plus d'un valet soumis et rampant qui, amoureux de son obséquieux esclavage, consacre tout son temps à son maître en véritable bête de somme, sans lui demander autre chose que sa pitance ; lorsqu'il est vieux, on le congédie : fouettez-moi ces honnêtes imbéciles. Il en est d'autres qui, sous les formes et le masque du dévouement, ne perdent pas un instant de vue leur intérêt ; tout en donnant à leur maître des témoignages extérieurs d'attachement, ils font auprès d'eux d'excellentes affaires, et lorsqu'ils ont mis du foin dans leurs bottes, ils n'adressent plus leurs hommages qu'à eux-mêmes. Il y a de l'ame dans ces gens-là, et c'est parmi eux que je me range ; car, seigneur, aussi vrai que vous êtes Rodrigue, si j'étais le Maure, je ne voudrais pas être Iago ; en le servant, c'est moi-même que je sers : le ciel m'est témoin que ce n'est point l'affection et le devoir qui me guident ; ces sentimens chez moi ne sont qu'affectés, et je n'obéis qu'à mes propres intérêts. Si jamais vous voyez dans mes actes extérieurs et mes démonstrations apparentes l'expression de mes sentimens intimes, dites que le jour n'est pas loin où je porterai mon cœur sur ma manche, pour que les corneilles viennent le becqueter ; je ne suis pas ce que je suis.

RODRIGUE.

Il faut que ce drôle aux lèvres épaisses ait bien du bonheur, pour réussir comme il l'a fait.

IAGO.

Appelez le père de la jeune fille ; réveillez-le en sursaut ; mettez-vous à la poursuite du ravisseur ; empoisonnez sa joie ; dénoncez-le publiquement ; soulevez la colère des parens ; bien qu'il habite un chaud climat, lâchez contre lui un essaim de mousquites ; si vous ne pouvez empêcher que son bonheur ne soit du bonheur, néanmoins mêlez-y tant de tribulations diverses que la saveur en soit quelque peu altérée.

RODRIGUE.

Voici la maison du père de sa belle ; je vais l'appeler à haute voix.

IAGO.

Faites entendre des cris de terreur et d'alarme, comme lorsqu'au sein des cités populeuses on découvre un incendie, ouvrage de la nuit et de la négligence.

RODRIGUE, *élevant la voix*

Holà, Brabantio ! seigneur Brabantio !

IAGO.

Réveillez-vous, Brabantio ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! ayez l'œil sur votre maison, votre fille et vos écus ! au voleur ! au voleur !

BRABANTIO, *mettant la tête à la fenêtre.*

Quel est le motif de cet appel effrayant ? qu'y a-t-il ?

RODRIGUE.

Seigneur, toute votre famille est-elle chez vous ?

IAGO.

Vos portes sont-elles fermées ?

BRABANTIO

Pourquoi ces questions ?

IAGO.

Morbleu, seigneur, vous êtes volé ; fi donc ! habillez-vous ; votre cœur est brisé ; vous avez perdu la moitié de votre ame ; au moment où je vous parle, un vieux et noir bélier est accouplé avec votre blanche brebis. Levez-vous, levez-vous ; éveillez à son de cloche les citoyens endormis, si vous ne voulez que le diable fasse de vous un grand père : levez-vous, vous dis-je !

BRABANTIO.

Eh quoi! avez-vous perdu l'esprit?

RODRIGUE.

Très-vénéré seigneur, reconnaissez-vous ma voix?

BRABANTIO

Non; qui êtes-vous?

RODRIGUE.

Mon nom est — Rodrigue.

BRABANTIO.

Vous n'en êtes que plus mal venu: je vous ai expressément ordonné de ne plus rôder autour de mes portes; vous m'avez entendu vous dire en termes positifs que ma fille n'est point pour vous; et maintenant, dans un accès d'extravagance, au sortir de table, égaré par les fumées du vin, non moins que par la malveillance, vous venez troubler mon repos.

RODRIGUE

Mais, seigneur, seigneur, —

BRABANTIO.

Vous pouvez être certain que je trouverai dans ma colère et dans ma place les moyens de vous faire payer chèrement votre audace.

RODRIGUE.

Veuillez m'écouter, seigneur, —

BRABANTIO.

Que me parlez-vous de voleurs? nous sommes ici à Venise; ma maison n'est point une ferme solitaire

RODRIGUE.

Grave Brabantio, c'est dans une bonne intention que je viens vous trouver.

IAGO.

Morbleu, seigneur, vous êtes de ces gens qui refuseraient de servir Dieu si le diable le leur ordonnait. Parce que nous venons pour vous rendre service, vous nous prenez pour des bandits; votre fille va s'accoupler, vous dis-je, avec un cheval barbe; vous entendrez hennir vos petits-fils, vous aurez des chevaux de course pour alliés; et des andalous pour cousins-germains.

BRABANTIO.

Quel profane drôle êtes-vous?

IAGO.

Je suis, seigneur, celui qui vient vous dire qu'en ce moment le Maure et votre fille sont dans les bras l'un de l'autre.

BRABANTIO

Vous êtes un misérable.

IAGO.

Et vous, — un sénateur.

BRABANTIO

Vous me payerez cela; je vous reconnais, Rodrigue.

RODRIGUE.

Seigneur, je répondrai de tout; mais je vous demanderai si c'est conformément à votre volonté et de votre consentement, (jusqu'à un certain point on pourrait le croire), qu'à cette heure indue et sombre de la nuit, votre fille, sous la garde seulement d'un vil mercenaire, d'un gondolier, — va chercher les grossiers embrassemens d'un Maure impudique. — Si cela est connu de vous et si vous l'avez permis, alors nous sommes coupables envers vous d'un insolent outrage; mais si vous l'ignorez, mon bon sens me dit que c'est à tort que vous nous réprimandez. Ne croyez pas que, mettant en oubli toutes les bienséances, je sois homme à vous manquer de respect et à me jouer de vous: je vous répète que votre fille, — si c'est sans votre consentement qu'elle agit, — a commis un acte d'insubordination flagrante, enchaînant ses affections, sa beauté, son esprit et sa fortune, à la destinée d'un étranger, d'un insensé qui n'a ni feu ni lieu. Assurez-vous-en par vous-même: si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, livrez-moi à toute la rigueur des lois pour vous avoir ainsi abusé.

BRABANTIO.

Frappez la pierre du briquet! holà! donnez-moi un flambeau! — Qu'on réveille tous mes gens! — Cet accident semble réaliser mon rêve; l'idée seule d'un pareil malheur est un poids qui m'oppresse. — Des lumières, dis-je, des lumières!

Il se retire de la fenêtre.

IAGO, *à Rodrigue.*

Adieu, il faut que je vous quitte; il n'est ni convenable, ni dans l'intérêt de ma place, que mon témoignage soit produit contre le Maure; or c'est ce qui arrivera si je reste: cela pourra bien lui occasionner quelques tracas; mais je sais parfaitement que l'état ne peut sans péril renoncer à ses services; en ce moment même, des raisons impérieuses le désignent pour commander dans la guerre de Chypre, et il est impossible qu'on trouve un autre homme de sa taille pour diriger les opérations. C'est pourquoi, bien que je le haïsse à l'égal des peines de l'enfer, néanmoins mes nécessités présentes m'obligent d'arborer un semblant d'affection; car ce n'est véritablement qu'un semblant. Dirigez les perquisitions à l'hôtel du *Sagittaire*: c'est là que vous êtes sûr de le rencontrer; c'est là que vous me trouverez avec lui. Sur ce, adieu!

Il sort.

Arrive BRABANTIO, *accompagné de* DOMESTIQUES *qui portent des torches.*

BRABANTIO.

Mon malheur n'est que trop réel; elle est partie, et maintenant ma vieillesse sans but n'a plus en perspective que des jours d'amertume. — Dites-moi, Rodrigue, où l'avez-vous vue? — O malheureuse fille! — Avec le Maure, dites-vous? — Qui voudrait être père?... — Comment avez-vous su que c'était elle? — Oh! tu m'as trompé au-delà de toute expression! — Que vous ont-ils dit? — Apportez encore des flambeaux; faites lever toute ma famille! — Croyez-vous qu'ils soient mariés?

RODRIGUE

En vérité, je le crois.

BRABANTIO.

O ciel! — Comment est-elle sortie? — Mon propre sang m'a trahi! — Pères, désormais ne jugez plus vos filles d'après ceux de leurs actes qui se passent sous vos yeux! — N'existe-t-il pas des sortiléges au moyen desquels on peut abuser la jeunesse et l'innocence? Rodrigue, n'en avez-vous pas rencontré des exemples dans vos lectures?

RODRIGUE.

Certainement, seigneur.

BRABANTIO.

Qu'on réveille mon frère! — Oh! combien je regrette de ne vous l'avoir pas donnée! — Que les recherches se fassent dans des directions différentes! — Pouvez-vous nous indiquer où nous pourrons la surprendre avec le Maure?

RODRIGUE.

J'espère pouvoir les découvrir, si vous voulez nous procurer une bonne escorte et venir avec moi.

BRABANTIO.

Montrez-nous le chemin; à chaque maison je demanderai du renfort; je puis commander dans la plupart. Holà! qu'on se procure des armes et qu'on rassemble un détachement de gardes de nuit. — Marchons, mon cher Rodrigue. — Je ne serai point indigne des peines que vous prenez pour moi.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même ville. Une autre rue.

Arrivent OTHELLO, IAGO, *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

IAGO.

Bien que dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, néanmoins je ne saurais commettre un meurtre de propos délibéré; c'est pour moi une affaire de conscience; l'iniquité qui pourrait me servir, quelquefois me fait faute. Dix fois la tentation m'est venue de lui donner de ma dague sous les côtes.

OTHELLO.

Il vaut mieux que les choses se soient passées comme cela.

IAGO.

C'est que, voyez-vous, sa langue se donnait carrière, et il apostrophait votre seigneurie en termes si odieux et si provoquans, qu'avec le peu de vertu que j'ai en partage, c'est tout ce que j'ai pu faire que de l'épargner. Mais, seigneur, êtes-vous bien et dûment mariés? car, n'en doutez pas, — le *Magnifico* * est très-aimé, et son influence est deux fois plus puissante que celle du doge. Il vous fera divorcer, ou du moins il emploiera son pouvoir à vous susciter tous les obstacles et toutes les molestations que permettra la loi dans son application la plus rigoureuse.

OTHELLO.

Qu'il donne à sa colère un libre cours, les services que j'ai rendus à la Seigneurie * parleront plus haut que ses plaintes. On ne sait pas encore, et je le ferai connaître quand je saurai qu'il y a de l'honneur à se vanter, que je dois le jour à des parens de royale origine, et mes humbles mérites peuvent sans rougir marcher de pair avec la haute fortune à laquelle je suis parvenu; car, sache-le bien, Iago, sans l'amour qui me lie à l'aimable Desdémona, je ne voudrais pas, pour tous les trésors de l'Océan, mettre des entraves à mon existence et enchaîner ma liberté. Mais vois, quelles sont ces lumières qui s'approchent?

Arrivent CASSIO *et des* OFFICIERS *qui portent des torches. Ils s'arrêtent à une certaine distance.*

IAGO.

C'est le père irrité, suivi de ses amis. Vous feriez bien de rentrer.

OTHELLO.

Moi? non. Il faut que l'on me trouve; fort de mon caractère, de mon titre et de ma conscience sans reproches, je puis me montrer tel que je suis. Crois-tu que ce soient eux?

IAGO.

Par Janus, je le pense.

OTHELLO.

Ce sont les officiers du duc et mon lieutenant. Que la nuit vous soit propice, mes amis! Quelles nouvelles?

CASSIO.

Général, le doge vous salue, et réclame votre présence immédiate.

OTHELLO.

De quoi croyez-vous qu'il s'agisse?

CASSIO.

De quelque nouvelle de Chypre, autant que je puis le deviner; il faut qu'il y ait quelque chose d'important: cette nuit même les galères ont expédié successivement une douzaine de messagers. déjà plusieurs des consuls se sont levés et sont en ce moment rassemblés chez le doge. On vous a mandé de la manière la plus pressante; voyant qu'on ne vous trouvait pas à votre logis, le sénat a envoyé du monde dans trois directions différentes pour vous chercher.

OTHELLO.

Je suis bien aise que vous m'ayez trouvé. J vais entrer ici pour dire un mot; puis, je suis à vous

Il entre dans une maison.

CASSIO.

Enseigne, que fait-il ici?

IAGO.

Il a cette nuit jeté le grapin sur une jolie frégate; si elle est de bonne prise, sa fortune est faite.

* C'est le titre qu'on donnait aux sénateurs de Venise. (*Note du traducteur.*)

* Au gouvernement de Venise. (*Note du traducteur.*)

CASSIO

Je ne comprends pas.

IAGO

Il est marié.

CASSIO

A qui?

OTHELLO *revient*

IAGO

Parbleu! à..... Eh bien! général, venez-vous?

OTHELLO.

Allons!

CASSIO.

Voici une autre troupe qui vient pour vous chercher.

Arrivent BRABANTIO, RODRIGUE, *et des* GARDES DE NUIT, *avec des flambeaux et des armes.*

IAGO.

C'est Brabantio! — Général, soyez prudent : il vient avec de mauvaises intentions.

OTHELLO.

Holà! arrêtez!

RODRIGUE.

Seigneur, c'est le Maure.

BRABANTIO.

Tombons sur ce brigand!

Des deux côtés les épées sont tirées.

IAGO.

C'est vous, Rodrigue! venez, je suis votre homme.

OTHELLO.

Remettez dans le fourreau vos épées brillantes; la rosée pourrait les rouiller. — Noble seigneur, votre âge commandera ici le respect beaucoup mieux que vos armes.

BRABANTIO.

Voleur infâme! où as-tu caché ma fille? Ame damnée, tu as usé avec elle de sortiléges : car, j'en fais juge tout homme de sens, si elle n'était point liée par les chaînes de la magie, comment une fille si délicate, si belle et si heureuse, si opposée au mariage qu'elle rejetait les vœux des jeunes hommes les plus opulens et les plus aimables de notre nation; comment, dis-je, aurait-elle pu, au risque d'exciter la risée universelle, s'enfuir de la maison paternelle dans les bras d'un être à face d'ébène, objet d'effroi bien plutôt que d'amour? J'en prends le monde à témoin, n'est-il pas évident que tu as employé avec elle des charmes impies, et abusé sa tendre jeunesse à l'aide de drogues et de substances minérales qui éveillent les désirs? — C'est une question que je veux qu'on discute; la chose est probable; elle est manifeste à la pensée. Je t'appréhende donc, et t'arrête comme un ensorceleur, un fauteur de pratiques coupables et prohibées. — Saisissez-le; s'il résiste, employez la force à ses risques et périls.

OTHELLO

Retenez vos mains, tous ceux qui sont pour moi aussi bien que les autres; si mon intention était de combattre, je n'aurais pas besoin qu'on me soufflât mon rôle. (*A Brabantio.*) Où voulez vous que j'aille pour répondre à votre accusation?

BRABANTIO.

En prison, jusqu'à ce que la justice ayant suivi son cours, et les formalités légales dûment accomplies, tu sois mis en jugement.

OTHELLO.

Comment vous obéir et obtempérer en même temps aux volontés du doge, dont les messagers ici présens viennent de m'apporter l'ordre de me rendre auprès de lui pour une affaire d'état pressante?

L'UN DES OFFICIERS

C'est vrai, digne seigneur; le doge est au conseil, et je ne doute pas que vous-même on ne vous ait envoyé chercher.

BRABANTIO.

Allons donc! le doge au conseil! à cette heure de la nuit! — (*Montrant Othello.*) Emmenez-le; ce n'est point une cause futile que la mienne. Il est impossible que le doge lui-même et les sénateurs, mes collègues, ne ressentent pas mon injure comme si elle leur était personnelle; car si de tels actes restaient impunis, autant vaudrait nous laisser gouverner par des païens et des esclaves.

Ils s'éloignent

SCENE III.

La salle du conseil

LE DOGE *et* LES SÉNATEURS *sont assis autour d'une table; des* OFFICIERS *se tiennent debout à quelque distance*

LE DOGE.

Ces nouvelles sont trop contradictoires pour qu'on puisse y ajouter foi.

PREMIER SÉNATEUR.

En effet, elles ne concordent pas entre elles, mes lettres parlent de cent sept galères.

LE DOGE.

Et les miennes disent cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et les miennes deux cents. Mais des rapports fondés sur de simples conjectures doivent nécessairement différer; quoique nos lettres varient sur le chiffre, néanmoins toutes confirment l'apparition d'une flotte turque faisant voile pour Chypre.

LE DOGE.

La chose est assez vraisemblable; l'incertitude sur le nombre des vaisseaux ne me rassure pas du tout; j'admets le fonds de la nouvelle, et j'y trouve un juste sujet d'alarmes.

UN MATELOT, *à l'intérieur.*

Holà! holà! holà!

Entre UN OFFICIER, *suivi d'*UN MATELOT

L'OFFICIER

Un exprès de la flotte!

LE DOGE.

Voyons! qu'y a-t-il?

LE MATELOT.

Les armemens des Turcs sont dirigés contre Rhodes : c'est ce que je suis chargé d'annoncer au gouvernement de la part du seigneur Angelo.

LE DOGE.

Que dites-vous de ce changement?

PREMIER SÉNATEUR.

C'est impossible, le bon sens s'y oppose; c'est une ruse de guerre pour nous donner le change. Si nous considérons que la possession de Chypre est beaucoup plus importante pour les Turcs que celle de Rhodes; si nous songeons à la facilité que leur présente sa conquête, vu qu'elle est loin d'être fortifiée comme Rhodes, et d'offrir à l'ennemi les mêmes obstacles, nous ne devons pas supposer les Turcs assez malhabiles pour laisser de côté celle des deux places qu'il leur importe le plus de conquérir, renonçant à une entreprise facile et avantageuse pour affronter des périls sans profit.

LE DOGE.

Sans nul doute, ce n'est pas Rhodes qu'ils menacent.

UN OFFICIER.

Voici d'autres nouvelles

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Vénérables et gracieux seigneurs, les Ottomans, gouvernant sur l'île de Rhodes, y ont effectué leur jonction avec une nouvelle flotte

PREMIER SÉNATEUR.

C'est ce que j'avais prévu. — De quelle force, suivant votre estime?

LE MESSAGER.

De trente voiles. Alors, revenant sur leurs pas, ils ont, à n'en point douter, porté le cap sur Chypre. — Le seigneur Montano, votre fidèle et vaillant serviteur, vous envoie, avec l'assurance de sa foi, cet avis important, et vous prie d'y ajouter créance.

LE DOGE.

Il est donc certain que c'est pour Chypre? — Marcus Lucchesi n'est-il pas en ville?

PREMIER SÉNATEUR.

Il est maintenant à Florence.

LE DOGE.

Qu'on lui écrive de notre part qu'il se rende ici sur-le-champ; dépêchez.

PREMIER SÉNATEUR

Voici venir Brabantio et le vaillant Maure!

Entrent BRABANTIO, OTHELLO, IAGO, RODRIGUE, *et* DES OFFICIERS.

LE DOGE.

Vaillant Othello, nous sommes obligés de réclamer immédiatement vos services contre l'ennemi commun, les Ottomans. (*A Brabantio.*) Je ne vous voyais pas; soyez le bien venu, noble seigneur. Nous avons besoin cette nuit de vos conseils et de votre aide.

BRABANTIO.

Et moi j'ai besoin des vôtres. Que votre altesse me pardonne; ce ne sont ni les devoirs de ma place, ni les affaires de l'état qui m'ont arraché de mon lit; ce n'est pas l'intérêt public qui m'anime en ce moment; car ma douleur particulière est d'une nature si pressante et si chère, qu'elle étouffe et absorbe tous les autres chagrins, sans rien perdre de son énergie.

LE DOGE.

De quoi s'agit-il?

BRABANTIO.

Oh! ma fille! ma fille!

UN SÉNATEUR

Morte?

BRABANTIO.

Oui, pour moi : on a abusé d'elle, on me l'a ravie, on l'a corrompue à l'aide de sortiléges et de philtres achetés à des empiriques; car d'aussi étranges égaremens dans une nature saine, intelligente et douée d'un sens droit, ne peuvent avoir lieu sans magie.

LE DOGE

Quel que soit celui qui par des moyens criminels vous a ravi votre fille et a égaré sa raison, vous lirez vous-même le livre sanglant de la loi dans son texte le plus rigoureux, et vous l'interpréterez à votre volonté; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO.

Je rends d'humbles actions de grâces à votre altesse. Vous voyez devant vous le coupable, ce Maure, que sans doute les affaires de l'état et votre ordre spécial amènent devant vous.

LE DOGE *et* LES SÉNATEURS.

C'est véritablement fâcheux.

LE DOGE, *à Othello.*

Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier?

BRABANTIO

Rien, sinon que cela est.

OTHELLO.

Très-puissans, très-graves, et vénérés seigneurs, vous, mes nobles et excellens maîtres. — Il est très-vrai que j'ai enlevé la fille de ce vieillard; il est vrai encore que je l'ai épousée; mais c'est là que se borne mon offense. J'ai la parole rude, et ne sais point parler le langage fleuri de la paix; car depuis l'âge de sept ans jusqu'à ce jour, si j'en excepte les neuf derniers mois d'oisiveté, c'est au milieu des camps que ces bras ont accompli leurs actes les plus importans; et parmi les choses de ce vaste univers, je ne puis parler que de guerre et de batailles; j'embellirai donc bien peu ma cause en la plaidant moi-même. Néanmoins, avec votre gracieuse permission, je vais vous raconter avec franchise et sincérité toute l'histoire de mon amour; je vous dirai par quels philtres, par quels charmes, par quelles conjurations, par quelle magie puissante (car c'est le

crime dont on m'accuse), j'ai séduit la fille de cet homme.

BRABANTIO.

Une jeune fille modeste, d'un caractère si timide et si réservé qu'au moindre mouvement elle rougissait d'elle-même, comment supposer qu'au mépris de la nature, de son âge, de son pays, de sa réputation, de tout enfin, elle ait pu devenir amoureuse de ce qu'elle craignait de regarder? Un jugement faux et absurde pourra seul croire la perfection capable de faillir ainsi à l'encontre de toutes les lois de la nature; et ce phénomène ne saurait s'expliquer que par les pratiques d'un art infernal. J'affirme donc de nouveau qu'il a agi sur ma fille au moyen de philtres qui exercent sur les sens une influence irrésistible, ou à l'aide de breuvages préparés dans ce but.

LE DOGE.

Affirmer cela, ce n'est pas le prouver; fondez votre accusation sur quelque chose de plus positif que ces conjectures vagues et ces soupçons dénués de vraisemblance.

PREMIER SÉNATEUR.

Mais vous, Othello, parlez: — Avez-vous, par des moyens indirects et forcés, subjugué et perverti les affections de cette jeune fille? ou n'avez-vous eu recours qu'à la persuasion et aux légitimes épanchemens de l'ame?

OTHELLO.

Veuillez, je vous prie, envoyer chercher la dame à l'hôtel du Sagittaire, et laissez-la parler de moi devant son père: si dans ce qu'elle dira vous me trouvez coupable, non seulement retirez-moi votre confiance et les fonctions dont vous m'avez investi, mais que votre sentence prenne encore ma vie.

LE DOGE.

Qu'on aille chercher Desdémona.

OTHELLO, *à Iago.*

Enseigne, conduisez-les; vous connaissez le lieu.

IAGO *et quelques* OFFICIERS *sortent.*

OTHELLO, *continuant.*

Et en attendant sa venue, permettez qu'avec la sincérité que je mettrais à confesser au ciel les erreurs de mes sens, je raconte à cette grave assemblée comment j'ai obtenu l'amour de cette jeune beauté et comment elle a conquis le mien.

LE DOGE.

Parlez, Othello.

OTHELLO.

Son père m'aimait, il m'invitait souvent; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année, les batailles, les siéges, les événemens divers où j'avais figuré. Je lui racontai ma vie entière depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment de mon récit. Là, j'eus occasion de parler de grands désastres, de malheurs attendrissans, tant sur mer que sur terre, de la mort imminente affrontée sur la brèche; je dis comment j'avais été fait prisonnier par l'ennemi insolent, et vendu comme esclave; comment je fus racheté et ce qui m'advint pendant mes voyages; j'eus à parler fréquemment de vastes cavernes, de déserts sauvages, d'âpres souterrains, de rocs escarpés, de montagnes dont la tête touche aux cieux, de cannibales qui se mangent les uns les autres, d'anthropophages et d'hommes qui ont la tête sous les épaules *. Desdémona prêtait une oreille attentive à ces récits: de temps à autre, néanmoins, les affaires de la maison l'obligeaient à s'éloigner; après les avoir expédiées à la hâte, elle revenait aussitôt prêter une oreille avide à mes discours. Je m'en aperçus, et profitant d'une occasion propice, je trouvai moyen de l'amener à me prier instamment de vouloir bien recommencer toute l'histoire de mes aventures, dont elle n'avait entendu que des fragmens sans suite. J'y consentis et fis plus d'une fois couler ses larmes au récit de quelque événement douloureux enduré par ma jeunesse. Ma narration terminée, elle me donna pour ma peine force soupirs. elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange; que c'était attendrissant, singulièrement attendrissant: elle souhaita de n'avoir point entendu mon récit, et toutefois elle eût désiré que le ciel eût fait d'elle un pareil homme! elle me remercia, ajoutant que si je connaissais quelqu'un qui fût amoureux d'elle, je n'avais qu'à lui apprendre à conter mon histoire, que cela suffirait pour obtenir son cœur. Là-dessus, je parlai: elle m'a aimé pour les périls que j'ai traversés; je l'ai aimée pour la sympathie qu'elle accordait à mes malheurs. Ce sont là les seuls sortiléges que j'aie employés; mais voici la personne elle-même; entendez son témoignage.

Entrent DESDÉMONA, IAGO *et* PLUSIEURS OFFICIERS.

LE DOGE.

Il me semble qu'une pareille histoire subjuguerait pareillement le cœur de ma fille. — Cher Brabantio, prenez le mieux possible cette malencontreuse affaire: les hommes font usage de leurs outils ébréchés, plutôt que de leurs seules mains.

BRABANTIO.

Entendez-la elle-même, je vous prie; si elle confesse qu'elle a fait la moitié des avances, tombe sur moi la destruction, avant que mon injuste blâme s'adresse à l'homme! — Approchez, gentille dame; distinguez-vous dans cette auguste assemblée celui auquel vous devez le plus d'obéissance?

DESDÉMONA.

Mon noble père, un double devoir partage ici mon cœur; à vous je suis redevable de la vie et de l'éducation; mon éducation et ma vie m'enseignent l'une et l'autre à vous respecter; vous

* Ces contes absurdes se trouvent dans les voyages de Mandeville, publiés à cette époque; dans sa *Description de la Guinée*, publiée en 1596, Raleigh parle aussi d'hommes qui ont la tête sous les épaules; Shakspeare avait sans doute connaissance de ce livre. (*Note du traducteur.*)

êtes le seigneur du devoir, et je suis votre fille : mais voici mon époux, et le dévouement que ma mère vous a montré, vous préférant à son père, je demande qu'il me soit permis de le témoigner au Maure, mon époux.

BRABANTIO.

Dieu soit avec vous! — j'ai fini! — (*Au Doge.*) S'il plaît à votre altesse, passons aux affaires de l'état. Désormais, au lieu de donner la vie à un enfant, je préférerais en adopter un.— (*A Othello.*) Maure, approche: je te donne ici de grand cœur, ce que de grand cœur je te refuserais, si tu ne l'avais déjà. — (*A Desdémona.*) Quant à vous, mignonne, je suis fort aise de n'avoir pas d'autres enfans; car votre évasion m'apprendrait à les tyranniser et à les charger de chaînes. — (*Au Doge.*) J'ai fini, seigneur.

LE DOGE.

Permettez-moi à mon tour de parler comme vous parleriez vous-même ; et de placer une phrase ou deux qui servent de marche-pied à ces amans pour se rapprocher de votre faveur. Quand il n'y a plus de remède, qu'on voit le mal dans toute son étendue, et que tout espoir a cessé, les chagrins ont un terme; déplorer un malheur passé, c'est le moyen d'en créer de nouveaux dans l'avenir. Quand on ne peut conserver ce que la fortune enlève, il faut prendre son dommage en patience, et en rire. Le volé qui sourit dérobe quelque chose au voleur ; celui-là se vole lui-même, qui s'abandonne à un désespoir inutile.

BRABANTIO.

Ainsi, que le Turc nous enlève Chypre, nous ne l'aurons pas perdu, aussi long-temps que nous pourrons sourire. Les maximes vont bien à celui qui n'a d'autre peine que de les écouter et d'en faire librement son profit : mais il lui faut supporter à la fois les maximes et la douleur, celui qui pour payer le chagrin est obligé d'emprunter à la résignation. Ces maximes, tout sucre ou tout fiel, également concluantes dans l'un et l'autre sens, sont équivoques; mais, après tout, les paroles ne sont que des paroles, et je n'ai jamais ouï dire que la guérison d'un cœur blessé lui arrivât par l'oreille. Je vous en supplie humblement, passons aux affaires de l'état.

LE DOGE.

Le Turc, avec des forces redoutables, a fait voile pour Chypre : — Othello, vous connaissez mieux que personne l'état de défense de la place : et bien que nous ayons sur ce point un fonctionnaire d'une capacité reconnue, néanmoins, l'opinion, cet arbitre souverain des choses d'ici-bas, place en vous plus de confiance: il faut donc vous résigner à rembrunir l'éclat de votre nouvelle fortune par les soucis de cette périlleuse et guerrière expédition.

OTHELLO.

Graves sénateurs, l'habitude, ce tyran de l'homme, a transformé pour moi en lit de plume la couche de la guerre, cette couche de caillou et d'acier. J'avoue que les fatigues ont naturellement pour moi des charmes, et que je les subis avec joie; je suis donc prêt à entreprendre cette guerre contre les Ottomans. En conséquence, plein d'une respectueuse déférence pour vos seigneuries, je demande qu'il soit pris à l'égard de ma femme des dispositions convenables, qu'il lui soit assigné un rang et un revenu, un état et un personnel conformes à sa naissance.

LE DOGE.

Si cela vous convient, elle habitera chez son père.

BRABANTIO.

Je ne l'entends pas ainsi.

OTHELLO.

Ni moi.

DESDÉMONA.

Ni moi ; je ne voudrais pas habiter chez mon père; je craindrais que ma vue n'éveillât en lui des pensées d'impatience. Très-gracieux doge, veuillez prêter à ma voix une oreille propice ; que votre faveur me soit un privilége, et vienne en aide à mon inexpérience.

LE DOGE.

Que voulez-vous, Desdémona?

DESDÉMONA.

Que j'aie aimé le Maure, afin de passer mes jours avec lui, c'est ce que peuvent attester au monde la violence de ma conduite et l'orageuse fortune que j'ai embrassée; j'aime dans mon époux jusqu'à sa profession: c'est dans l'ame d'Othello que j'ai vu son visage; à sa gloire et à sa vaillance j'ai enchaîné mon cœur et ma destinée. Si donc, seigneur, il part sans moi; si je reste au sein de la paix tandis qu'il va chercher les périls de la guerre, on me prive des droits qui me l'ont fait aimer, et il me faudra loin de lui gémir de son absence. Qu'on me laisse partir avec lui.

OTHELLO.

Vos voix, sénateurs : — veuillez lui accorder ce qu'elle demande. Le ciel m'est témoin que si je me joins à elle en ce moment, ce n'est point pour obéir à l'aiguillon de mes désirs, ni pour ma satisfaction propre et particulière, mais uniquement pour ne lui rien refuser. Et ne craignez pas, sénateurs, que sa présence auprès de moi me fasse négliger les affaires importantes et sérieuses. Si jamais il arrive que les folâtres jeux de Cupidon, ce dieu ailé, paralysent l'énergie de ma pensée ou de mes actes, altèrent ma conduite, et entravent mes travaux, que les ménagères fassent un poêlon de mon casque, et que ma gloire soit en but aux affronts les plus indignes et les plus avilissans.

LE DOGE.

Il en sera ce que vous aurez décidé entre vous, pour qu'elle reste ou pour qu'elle parte : le temps presse; la célérité est nécessaire, il vous faut partir cette nuit.

DESDÉMONA.

Cette nuit, seigneur?

LE DOGE.

Cette nuit.

OTHELLO.

De tout mon cœur.

LE DOGE.

A neuf heures du matin nous devons nous réunir de nouveau. Othello, laissez ici un de vos officiers; il vous portera nos ordres, et prendra toutes les dispositions nécessaires au maintien de votre dignité.

OTHELLO.

S'il plaît à votre seigneurie, ce sera mon enseigne; c'est un homme probe et loyal; je le charge d'accompagner ma femme, et de m'apporter tout ce que votre altesse jugera convenable de m'envoyer.

LE DOGE.

C'est entendu. — Bonsoir à tout le monde. — (*A Brabantio.*) Et vous, noble seigneur, si la beauté est l'apanage de la vertu, vous avez un gendre beaucoup plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu, brave Maure; soyez heureux avec Desdémona.

BRABANTIO.

Maure, aie l'œil sur elle, ne la perds pas de vue; elle a trompé son père, elle pourra te tromper à ton tour.

LE DOGE, LES SÉNATEURS *et* LES OFFICIERS *sortent.*

OTHELLO.

Je réponds sur ma vie de sa fidélité. Honnête Iago, je confie à tes soins ma Desdémona; je t'en prie, que ta femme l'accompagne, et profite pour les amener de l'occasion la plus favorable. — Venez, Desdémona, je n'ai qu'une heure à vous consacrer, une heure à donner à l'amour et à nos affaires privées; il nous faut obéir au temps.

OTHELLO *et* DESDÉMONA *sortent.*

RODRIGUE.

Iago!

IAGO.

Que dites-vous, noble cœur?

RODRIGUE.

Que croyez-vous que je vais faire?

IAGO.

Vous coucher et dormir.

RODRIGUE.

Je vais à l'instant même me noyer.

IAGO.

Si vous le faites, c'est fini, je ne vous aimerai plus de ma vie, fou que vous êtes.

RODRIGUE.

C'est sottise que de vivre quand la vie est un tourment; et nous avons une ordonnance toute prête pour mourir quand la mort est notre médecin.

IAGO.

Fi donc, voilà quatre fois sept ans que je promène mes yeux sur le monde, et depuis que je sais distinguer un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore vu un homme qui sût véritablement s'aimer lui-même. Si jamais il m'arrive de dire que je vais me noyer pour une péronnelle, je consens à échanger ma condition d'homme contre celle de singe.

RODRIGUE.

Que faire? je suis honteux, je l'avoue, d'avoir le cœur pris à ce point; mais toute la vertu du monde n'y peut rien.

IAGO.

La vertu! pure niaiserie; c'est en nous-mêmes que nous sommes tels ou tels. Notre corps est notre jardin, notre volonté en est le jardinier: si donc il nous convient d'y planter des orties ou d'y semer des laitues, d'y cultiver l'hysope ou le thym, de le garnir d'une multitude de plantes, ou de nous borner à une seule, de le stériliser par l'oisiveté, ou de le fertiliser par le travail, cette puissance, cette autorité modifiable réside dans notre volonté. Si dans la balance de notre vie, le plateau de la raison ne s'équilibrait pas avec celui de la sensualité, nos sens et la bassesse de notre nature nous conduiraient aux plus absurdes résultats: mais nous avons la raison pour tempérer nos mouvemens désordonnés, nos désirs charnels, nos appétits coupables; dont ce que vous nommez amour n'est qu'une bouture et un rejeton.

RODRIGUE.

C'est impossible.

IAGO.

Ce n'est autre chose qu'un appétit des sens, qu'une émanation de la volonté; allons, soyez homme... Vous noyer! noyez-moi les chats et leurs petits aveugles. J'ai fait profession d'être votre ami, et je me déclare lié à vos mérites par des câbles indissolubles. Le moment est venu pour moi de vous être utile: mettez de l'argent dans votre bourse, accompagnez l'expédition, dissimulez vos traits sous une barbe postiche; mettez, vous dis-je, de l'argent dans votre bourse. Il est impossible que l'amour de Desdémona pour le Maure soit de longue durée; — mettez de l'argent dans votre bourse; — non plus que le sien pour elle: le début en a été violent, il en sera de même de leur séparation; — mettez de l'argent dans votre bourse. — Ces Maures sont changeans de leur nature; — garnissez votre bourse: — le mets qui flatte aujourd'hui son palais, à l'égal du fruit le plus délicieux, lui sera bientôt aussi amer que la coloquinte. Il faut qu'elle change, car elle est jeune: quand elle sera rassasiée de lui, elle reconnaîtra l'erreur de son choix. — Il faut qu'elle change, il le faut; mettez donc de l'argent dans votre bourse. — Si vous voulez absolument vous damner, faites-le d'une manière plus délicate qu'en vous noyant. Réunissez le plus d'argent possible; si la sainteté du sacrement et de fragiles sermens échangés entre un barbare vagabond et une rusée Vénitienne ne sont pas un obstacle trop grand pour mon génie, secondé de toute la tribu de l'enfer, je vous la livrerai: ayez donc de l'argent.

Vous noyer! non, de par tous les diables; cela n'a pas le sens commun ; faites-vous pendre, s'il le faut, après avoir joui d'elle, plutôt que de vous noyer sans l'avoir possédée.

RODRIGUE.

Puis-je compter sur vous pour la réalisation de mes espérances, si je cours les risques de cette entreprise?

IAGO.

Vous êtes sûr de moi : — allez vous procurer de l'argent. — Je vous ai dit souvent, et je vous répète que je déteste le Maure ; ma haine est fondée sur les motifs les plus puissans, la vôtre n'est pas moins légitime ; faisons cause commune pour nous venger de lui : si vous lui faites porter des cornes, ce sera pour vous un plaisir, et pour moi un sujet de joie. Le temps est gros d'événemens qui sont près d'éclore : en avant donc; procurez-vous de l'argent; nous reparlerons de cela demain. Adieu.

RODRIGUE.

Où nous retrouverons-nous dans la matinée?

IAGO.

A mon logement.

RODRIGUE.

J'irai vous y voir de bonne heure.

IAGO.

Bon! adieu. Vous m'entendez bien, Rodrigue ?

RODRIGUE.

Que dites-vous?

IAGO.

Plus de noyade, entendez-vous?

RODRIGUE.

Je suis changé; je vais vendre toutes mes terres.

IAGO.

Allez; adieu; garnissez bien votre bourse.

RODRIGUE *sort.*

IAGO, *seul, continuant.*

C'est ainsi que j'ai toujours su faire mon banquier de ma dupe; car ce serait profaner mon expérience que de donner mon temps à un pareil Gille sans en retirer plaisir et profit. Je déteste le Maure, et on croit dans le monde qu'il m'a remplacé dans mes fonctions maritales; j'ignore si cela est vrai; mais, sur un simple soupçon de cette nature, j'agirai comme s'il y avait certitude. Il a bonne opinion de moi, je n'en agirai que plus infailliblement sur lui. Cassio est l'homme qu'il me faut : —voyons un peu : — occuper sa place et satisfaire ma vengeance, double bénéfice! — Comment y arriver? — voyons: — Au bout de quelque temps, faire croire à Othello que Cassio prend des libertés avec sa femme ; — c'est un bel homme qui a des manières aimables; on peut le soupçonner à bon droit; il est taillé pour la séduction. Le Maure est d'une nature franche et ouverte; il prend pour un honnête homme quiconque en a l'apparence; il se laissera conduire par le nez en vrai âne. — Je tiens l'idée; — elle est engendrée; — c'est maintenant à l'enfer et à la nuit à faire éclore ce fruit monstrueux.

Il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Un port de mer dans l'île de Chypre. — Une plate forme.

Arrivent MONTANO *et* DEUX OFFICIERS.

MONTANO.

De la pointe du cap, que découvrez-vous en mer ?

PREMIER OFFICIER.

Rien du tout : la mer est haute et agitée; entre le ciel et les flots je ne puis distinguer une seule voile.

MONTANO.

Il m'a semblé qu'à terre le vent était d'une violence extrême; jamais ouragan plus impétueux n'ébranla nos remparts : s'il a ainsi déployé sa fureur sur la mer, quels flancs de chêne assez robustes pour soutenir le choc de montagnes liquides? qu'en sera-t-il résulté?

DEUXIÈME OFFICIER.

La dispersion de la flotte turque; car, lorsqu'on est sur la rive écumeuse, les lames irritées semblent frapper les nues; les vagues chassée par les vents, soulevant leurs masses monstrueuses, semblent décharger leurs eaux sur l'ourse lumineuse, et vouloir noyer les satellites de l'étoile polaire : je n'ai jamais vu la mer aussi courroucée.

MONTANO.

Si la flotte turque n'est pas abritée dans quelque rade, ce sont des gens noyés; il est impossible qu'ils aient résisté à ce gros temps.

Arrive UN TROISIÈME OFFICIER.

TROISIÈME OFFICIER.

Des nouvelles, seigneurs! nos guerres sont terminées ; la tempête furieuse a tellement maltraité les Turcs, que leurs projets sont anéantis : un noble vaisseau de Venise a vu la détresse et le naufrage de la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO.

Est-il bien vrai ?

TROISIÈME OFFICIER.

Ce vaisseau est entré au port; c'est un bâti-

ment de Vérone ; Michel Cassio, lieutenant du belliqueux Maure Othello, vient de débarquer : le Maure lui-même est en mer, et muni d'une commission expresse, il est en route pour Chypre.

MONTANO.

J'en suis charmé ; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER.

Mais ce même Cassio, — bien qu'il apporte de bonnes nouvelles relativement à la flotte turque, — a la tristesse peinte sur le visage, et fait des vœux pour que le Maure arrive sain et sauf ; car leurs deux navires ont été séparés par la violence de la tempête.

MONTANO.

Fasse le ciel qu'il soit sauvé ! car j'ai servi sous lui, et il commande en vrai soldat. Rendons-nous sur le rivage, aussi bien pour voir le vaisseau qui vient d'arriver que pour chercher à l'horizon celui qui porte le brave Othello : fatiguons nos yeux à le découvrir, jusqu'à ce qu'ils ne distinguent plus entre l'azur du ciel et celui de l'Océan.

TROISIÈME OFFICIER.

Allons-y de ce pas, car chaque instant peut amener de nouveaux arrivages.

Arrive CASSIO.

CASSIO.

Salut et remerciemens aux braves de cette île belliqueuse qui rendent aussi justice au Maure : ô puisse le ciel le protéger contre les élémens ! car je l'ai perdu de vue dans une mer périlleuse.

MONTANO.

Son vaisseau est-il bon ?

CASSIO.

Il est solidement construit, et le pilote est d'une grande habileté ; aussi l'espoir n'est pas mort dans mon cœur ; il est au contraire en pleine voie de rétablissement.

DES VOIX, *à quelque distance.*

Une voile ! une voile ! une voile !

Arrive un autre OFFICIER.

CASSIO.

Pourquoi ce bruit ?

QUATRIÈME OFFICIER.

La ville est déserte ; la population est rassemblée sur les rochers du rivage, et crie : — Une voile !

CASSIO.

L'espérance me dit que c'est le gouverneur !

On entend le canon.

DEUXIÈME OFFICIER.

Les canons du vaisseau saluent le fort ; ce ne peut être qu'un navire ami.

CASSIO

Allez, je vous prie, savoir qui arrive, et revenez nous le dire.

DEUXIÈME OFFICIER.

J'y vais.

Il s'éloigne.

MONTANO.

Dites-moi, lieutenant, est-il vrai que le général soit marié ?

CASSIO.

De la manière la plus heureuse : il a fait la conquête d'une jeune beauté dont les récits de la renommée ne sauraient donner qu'une idée imparfaite ; elle surpasse les créations de la plume la plus éloquente ; et pour les qualités réelles elle n'a point d'égale dans la nature. — Eh bien ! qui est arrivé ?

Revient le DEUXIÈME OFFICIER.

DEUXIÈME OFFICIER.

Un certain Iago, l'enseigne du général.

CASSIO.

Il a eu la traversée la plus heureuse et la plus rapide. Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers irritées, les vents mugissans, les écueils et les rescifs, — ces traîtres cachés sous les eaux pour arrêter la quille du navire inoffensif, — comme s'ils avaient le sentiment de la beauté, ont oublié leur nature malfaisante, et laissé aborder saine et sauve la divine Desdémona.

MONTANO.

Qui est-elle ?

CASSIO.

Celle dont je parlais, le général de notre grand général, laissée par lui sous la conduite de l'intrépide Iago, qui, dépassant de beaucoup nos prévisions, arrive après une traversée de sept jours seulement. Grand Dieu, protége Othello ! enfle sa voile de ton souffle puissant ; fais que bientôt son majestueux navire embellisse cette rade de sa présence ; qu'il palpite d'amour dans les bras de Desdémona, enflamme d'une nouvelle ardeur nos cœurs découragés, et rende à cette île la confiance et la joie ! — Voyez, voyez !

Arrivent DESDÉMONA, ÉMILIE, IAGO, RODRIGUE, *et* PLUSIEURS SERVITEURS.

CASSIO, *continuant.*

Le trésor que portait le navire est descendu sur le rivage. A genoux, Chypriotes ! — Salut à vous, noble dame ! et que la grâce du ciel vous précède, vous suive et vous environne de toutes parts !

DESDÉMONA.

Je vous remercie, vaillant Cassio. Quelles nouvelles pouvez-vous me donner de mon seigneur ?

CASSIO.

Il n'est pas encore arrivé ; mais autant que je puis le savoir, il est sain et sauf, et sera bientôt ici.

DESDÉMONA.

Cependant, je crains, — Comment votre navire a-t-il quitté le sien ?

CASSIO.

La lutte violente des flots contre les cieux nous a séparés : mais écoutez ! une voile !

On entend crier dans le lointain : *Une voile ! une voile !*

Le canon tire.

DEUXIÈME OFFICIER.

Ils saluent la citadelle ; ce doivent être encore de nos amis.

CASSIO.

Allez voir ce qu'il en est. (*L'officier sort.*) — (*A Iago.*) Mon cher enseigne, soyez le bien venu ! — (*A Emilie.*) Soyez la bien venue, madame ! — (*A Iago.*) Ne vous fâchez pas, mon cher Iago, si je prends quelques libertés; je dois à mon éducation cette manière peu cérémonieuse de faire acte de courtoisie

Il embrasse Émilie.

IAGO.

Si elle était pour vous aussi prodigue de ses lèvres qu'elle l'est pour moi de sa langue, vous en auriez bientôt assez.

DESDÉMONA.

Hélas ! elle parle à peine.

IAGO.

Beaucoup trop, sur ma foi; c'est ce que j'éprouve quand j'ai envie de dormir. J'avoue qu'en votre présence, madame, elle retient sa langue, et se borne à me quereller mentalement.

ÉMILIE.

Je ne crois pas avoir donné sujet à ce reproche.

IAGO.

Allez ! allez ! vous êtes des tableaux muets hors de chez vous, des cloches dans vos parloirs, des panthères dans vos cuisines, des saintes papelardes quand il s'agit de nuire au prochain, des diablesses quand on vous offense; et vous employez utilement au lit le temps que vous perdez dans vos ménages.

DESDÉMONA.

Fi ! le médisant !

IAGO.

Tout cela est vrai, je vous jure, sinon je suis un Turc. Vous vous levez pour ne rien faire, et vous vous couchez pour vous mettre à l'œuvre.

EMILIE.

Je ne vous chargerai pas d'écrire mon panégyrique

IAGO.

Vous ferez bien.

DESDÉMONA.

Que diriez-vous de moi, si vous aviez à me louer ?

IAGO.

Veuillez, madame, ne pas me mettre à cette épreuve; hors de la satire, je ne suis plus bon à rien.

DESDÉMONA

N'importe ! essayez. — (*A une personne de sa suite.*) Quelqu'un s'est rendu au port ?

IAGO.

Oui, madame.

DESDÉMONA.

Je suis loin d'être gaie; je cherche à tromper ma tristesse en affectant la gaîté. — Voyons ! comment vous y prendriez-vous pour me louer ?

IAGO.

J'y songe ; mais, en vérité, mes idées tiennent à mon cerveau comme de la glu sur du drap ; je ne puis les en arracher sans emporter la pièce. Cependant ma muse enfante, et voici ce qu'elle met au jour : Femme à la fois belle et spirituelle, met sa beauté au service de son esprit.

DESDÉMONA.

Fort bien loué ! Et si elle est laide et spirituelle?

IAGO.

Si elle est laide et qu'elle ait de l'esprit, elle accouplera sa laideur à la beauté d'un joli garçon.

DESDÉMONA.

De pire en pire !

ÉMILIE.

Et si elle est belle et sotte ?

IAGO.

Femme belle n'est jamais sotte; elle aura toujours l'esprit de faire un héritier.

DESDÉMONA.

Ce sont là de vieux et ridicules paradoxes destinés à faire rire les sots dans un cabaret. Quel pitoyable panégyrique ferez-vous donc de celle qui est tout à la fois laide et sotte ?

IAGO.

Il n'est pas de femme, si laide et si sotte qu'elle soit, qui, en fait de malins tours, n'en fasse tout autant que les beautés spirituelles.

DESDÉMONA.

O quelle ignorance fieffée ! — La pire est celle que vous louez le plus ! Mais quelles louanges décerneriez-vous à la femme véritablement digne d'éloges ? à celle qui, forte de son mérite, commande l'approbation même de la méchanceté?

IAGO.

Celle qui, quoique belle, n'en est pas plus fière ; qui, sachant manier la parole, sait néanmoins se taire; qui, ne manquant jamais d'or, n'aime point le faste; qui, après avoir dit : *Maintenant, je le pourrais*, réprime son désir ; qui, étant irritée et pouvant se venger, oublie son injure et fait taire son ressentiment ; celle dont la sagesse ne fut jamais assez fragile pour échanger la tête d'une merluche contre la queue d'un saumon; celle qui sait penser et garder le secret de sa pensée ; qui, se voyant suivie par des adorateurs, ne tourne pas la tête ; cette femme-là, — si elle exista jamais, — est faite pour.....

DESDÉMONA.

Pour quoi?

IAGO.

Pour donner à téter à des crétins et siroter de la petite bière.

DESDÉMONA.

O conclusion absurde et saugrenue ! — Ne prends pas des leçons de lui, Émilie, bien qu'il soit ton mari. — Qu'en dites-vous, Cassio? Ne le trouvez-vous pas un censeur profane et licencieux ?

CASSIO.

Il parle avec une brusque franchise, madame

le métier de soldat lui va mieux que celui de pédagogue.

Desdémona fait quelques pas pour s'éloigner, Cassio s'avance pour l'accompagner et lui prend respectueusement la main ; une sorte de combat de civilité s'engage entre eux ; Iago les observe avec une joie sardonique.

IAGO, *à part.*

Il lui prend la main ; oui, voilà qui est bien dit! souris-lui maintenant... Ce fil de toile d'araignée me suffira, Cassio, pour prendre une mouche de ta taille... Oui, souris encore ; bon! poursuis : ta galanterie sera le piége où je te prendrai. Tu dis vrai ; c'est bien cela : si ces simagrées-là doivent te dépouiller de ta lieutenance, mieux eût valu pour toi baiser moins souvent tes trois doigts, comme tu fais maintenant avec tant de courtoisie. (*Cassio baise à plusieurs reprises sa main en s'inclinant devant Desdémona, qui lui fait une révérence.*) Ce baiser-là est fort galant! — Voilà une révérence des mieux faites, en vérité! — Bien! porte de nouveau tes doigts à tes lèvres. Que ne sont-ils barbouillés de coloquinte! (*On entend le son de la trompette.*) Voici le Maure, je reconnais sa fanfare.

DESDÉMONA.

Allons au-devant de lui ; allons le recevoir.

CASSIO.

Le voici qui s'avance.

Arrive OTHELLO, *avec sa suite.*

OTHELLO.

O ma belle guerrière!...

DESDÉMONA

Mon cher Othello!...

OTHELLO.

Ma surprise est égale à mon ravissement de vous trouver arrivée ici avant moi. O joie de mon ame! Si toujours après la tempête doivent venir de pareils calmes, que les vents mugissent jusqu'à réveiller la mort dans son ténébreux empire ; que mon vaisseau soit soulevé par des montagnes liquides aussi hautes que l'Olympe, et retombe dans de profonds abîmes de toute la distance qui sépare le ciel de l'enfer! Mourir maintenant serait le comble de la félicité ; car le bonheur que j'éprouve est si intense, que je crains de ne plus retrouver, dans le cours inconnu de ma destinée, un moment pareil à celui-ci.

DESDÉMONA.

A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! que plutôt notre amour et notre félicité s'accroissent avec le nombre de nos jours!

OTHELLO.

Exaucez-la, puissances célestes! — Je ne saurais assez parler du bonheur que je ressens ; il m'enchaîne en ce lieu ; c'est trop de félicité! Que nos deux cœurs n'aient jamais de plus graves motifs de mésintelligence que ce baiser, et cet autre encore!

Il l'embrasse.

IAGO, *à part.*

Vos cœurs sont à l'unisson maintenant ; mais je trouverai le moyen de déranger cet accord.

OTHELLO.

Venez ; allons à la citadelle. — Amis, il y a de bonnes nouvelles : nos guerres sont finies ; les Turcs sont noyés. — Comment se portent nos vieilles connaissances de cette île? — (*A Desdémona.*) Mon amour, vous serez bien accueillie en Chypre. J'ai trouvé beaucoup d'affection dans ce pays-ci. O ma charmante, je parle sans savoir ce que je dis : l'excès du bonheur me fait déraisonner. — Mon bon Iago, va au port, je te prie, et fais débarquer mes malles ; tu amèneras à la citadelle le patron du navire. C'est un bon marin, et son mérite a droit à notre estime. — Venez, Desdémona ; Chypre va saluer votre bienvenue.

OTHELLO *et* DESDÉMONA *s'éloignent avec leur suite.*

IAGO.

Vous me rejoindrez au port. Approchez, si vous avez du cœur (car on prétend que les hommes médiocres, dès qu'ils sont amoureux, se sentent tout-à-coup animés d'une dose de vigueur qui leur était inconnue), — écoutez-moi : le lieutenant est de garde cette nuit ; — mais, auparavant, il est une chose que je dois vous dire. — Desdémona est décidément éprise de lui.

RODRIGUE.

De lui! bah! ce n'est pas possible.

IAGO.

Chut! bouche close! et laissez-vous instruire. Remarquez avec quelle violence elle s'est d'abord amourachée du Maure, pour les fanfaronnades et les mensonges absurdes qu'il lui débitait : croyez-vous qu'elle continuera long-temps à l'aimer pour son babil? que votre cœur sensé se garde de le croire. Il faut à ses yeux une pâture ; et quel charme voulez-vous qu'elle trouve à contempler le diable? Quand l'appétit des sens est rassasié, pour le ranimer et donner à la satiété de nouveaux désirs, il faut la beauté des formes, la sympathie fondée sur l'accord des âges, des manières et des dehors physiques, tous avantages dont le Maure est privé. Or, en l'absence de ces conditions nécessaires, la délicate tendresse de Desdémona reconnaîtra qu'elle s'est trompée ; et de sa répugnance pour le Maure elle passera bientôt au dégoût et à la haine ; la nature elle-même l'y engagera, et l'obligera à faire un second choix. Or, ceci accordé (et c'est un raisonnement qui me semble inattaquable), qui est plus en position que Cassio de recueillir cette bonne fortune? Le drôle manie fort bien la parole ; il a tout juste le talent qu'il faut pour dissimuler, sous le voile de la courtoisie et du bon ton, ses hypocrites et impudiques intentions. C'est véritablement l'homme qu'il faut : un fourbe libertin, habile à saisir les occasions, dont les yeux savent mentir et afficher des succès sans réalité : ajoutez que ce diable d'homme a pour lui la beauté, la

jeunesse, et réunit dans sa personne tous les avantages que recherchent les ames jeunes et folles; enfin c'est un coquin dangereux et accompli; et déjà l'épouse du Maure a jeté sur lui son dévolu.

RODRIGUE.

Je ne saurais le croire; elle est d'une vertu irréprochable.

IAGO.

Sa vertu! laissez-moi donc! Le vin qu'elle boit est fait avec le jus de la grappe : si elle avait été aussi vertueuse que vous le dites, elle n'aurait jamais aimé le Maure. Sa vertu! ne l'avez-vous pas vue badiner avec la main de Cassio? n'avez-vous pas remarqué cela?

RODRIGUE.

Oui, sans doute; mais c'était simple politesse.

IAGO.

C'était paillardise toute pure, croyez-moi; un prologue, une introduction à l'histoire du libertinage et des lubriques pensées. Leurs lèvres étaient si rapprochées, que leurs haleines se baisaient pour ainsi dire. Tout cela, Rodrigue, engendre du vilain! Quand ces sortes de libertés ont préparé les voies, la conclusion suit de près, et l'union charnelle ne se fait pas attendre. — Mais laissez-moi vous diriger; je vous ai amené de Venise. Montez la garde cette nuit; je vous déléguerai le commandement du poste. Cassio ne vous connaît pas; — je ne serai pas loin de vous: trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en parlant trop haut, soit en ridiculisant sa discipline, soit par tout autre moyen que l'occasion vous suggérera.

RODRIGUE

Fort bien.

IAGO.

Cassio est prompt et emporté; il est probable qu'il vous frappera de son épée: provoquez-le dans ce but; car je trouverai dans cet incident l'occasion de faire éclater parmi les Chypriotes un soulèvement qui ne s'apaisera que par le remplacement de Cassio. Vous aurez ainsi aplani la voie pour arriver au but de vos désirs, à l'aide des moyens que je mettrai alors en usage: et vous aurez écarté l'obstacle dont la présence ne vous laisse aucun espoir de réussite.

RODRIGUE

Je ferai ce que vous me conseillez, pour peu que j'en trouve l'occasion.

IAGO.

Je vous garantis le succès. Tout considéré, venez tout-à-l'heure me rejoindre à la citadelle; moi, je vais au port chercher les effets du Maure; adieu.

RODRIGUE.

Adieu.

Il s'éloigne.

IAGO.

Que Cassio l'aime, je le crois; qu'elle l'aime, c'est possible et très-probable: le Maure, — je dois le reconnaître malgré la haine que je lui porte, — est d'une nature constante, aimante et noble; et je ne doute pas qu'il ne soit pour Desdémona le plus tendre des époux. Et moi aussi j'aime Desdémona; non pas précisément par convoitise de la chair (quoique, sous ce rapport, j'aie peut-être tout autant de comptes à rendre qu'un autre), mais j'ai à me venger du Maure, que je soupçonne de s'être glissé dans ma couche: cette pensée, comme un poison minéral, me ronge intérieurement; et je ne serai content que lorsque nous serons quittes, femme pour femme. Si je ne puis y réussir, je veux, du moins, inspirer au Maure une jalousie si violente, que la raison soit impuissante à la guérir. Pour l'exécution de ce dessein, si ce stupide Vénitien, que je mène en laisse pour comprimer son ardeur, soutient convenablement son rôle, je vous traiterai mon Michel Cassio de main de maître, et le draperai de la belle manière dans l'esprit du Maure; — car ce Cassio me fait également ombrage; il est homme à s'affubler de mon bonnet de nuit. Partant, je veux que le Maure me remercie, m'aime et me récompense, pour avoir fait de lui ma dupe, avoir troublé sa tranquillité et l'avoir rendu jaloux jusqu'à la frénésie. Tout mon plan est là (*il se frappe le front*), mais confus encore, et embrouillé; les moyens que l'habileté met en œuvre ne se manifestent pleinement qu'au moment où elle en fait usage.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Une rue.

UN HÉRAUT D'ARMES, *tenant en main une proclamation, suivi d'une foule de peuple.*

LE HÉRAUT D'ARMES.

C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général, qu'à l'occasion de la nouvelle qu'on vient de recevoir de l'entière destruction de la flotte turque, cet heureux événement soit célébré par des réjouissances publiques, telles que danse, feux de joie et autres divertissemens, chacun choisissant de préférence celui qui est le plus conforme à ses goûts. Car, outre ces heureuses nouvelles, on célèbre aujourd'hui les noces du général; et il a voulu que cela fût publiquement annoncé. Il sera distribué des rafraichissemens à la citadelle, et il est accordé à tout le monde liberté entière de se réjouir depuis le moment actuel, cinq heures du soir, jusqu'à ce que la cloche ait sonné onze heures. Dieu bénisse l'île de Chypre et notre noble général Othello!

Il s'éloigne.

SCENE III.

Une salle du château.

Entrent OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO, *avec leur suite.*

OTHELLO.

Mon cher Cassio, veillez à la garde cette nuit;

sachons être assez maîtres de nous pour ne pas dépasser dans nos plaisirs les limites de la prudence.

CASSIO.

J'ai donné à Iago les ordres nécessaires; néanmoins, j'irai tout inspecter de mes propres yeux.

OTHELLO.

Iago est un honnête homme. Adieu, Cassio; demain, de bonne heure, j'aurai à vous parler. — (*A Desdémona.*) Venez, mon amour; l'acquisition faite, il faut entrer en jouissance; entre vous et moi, ce point-là est encore à régler.

OTHELLO *et* DESDEMONA *sortent avec leur suite.*

Entre IAGO.

CASSIO.

Bonjour, Iago; il faut nous rendre à notre poste.

IAGO.

Il n'est pas temps encore, lieutenant; dix heures n'ont pas sonné; notre général s'est débarrassé de nous de bonne heure par affection pour sa Desdémona; ne le blâmons pas: il n'a point encore passé avec elle une nuit d'amour, et c'est un régal digne de Jupiter.

CASSIO.

C'est une femme ravissante.

IAGO.

Je vous la donne pour une bonne commère.

CASSIO.

Il serait difficile de trouver une beauté plus fraîche et plus délicate.

IAGO.

Quels yeux elle a! ses regards provoquent les désirs!

CASSIO.

Ses regards sont séduisans et néanmoins pleins de modestie.

IAGO.

Et lorsqu'elle parle, n'est-ce pas un véritable tocsin d'amour que sa voix?

CASSIO.

Elle est assurément la perfection en personne.

IAGO.

Allons! que le bonheur plane sur leur couche nuptiale! Venez, lieutenant; j'ai du vin qui nous attend, et il y a là dehors quelques Cypriotes qui seraient charmés de boire une coupe à la santé du noir Othello.

CASSIO.

Pas ce soir, mon cher Iago; j'ai un cerveau qui porte fort mal le vin. Je souhaiterais que la courtoisie voulût bien faire choix de quelque autre mode de convivialité.

IAGO.

Oh! ce sont des amis; une coupe seulement; je boirai pour vous.

CASSIO.

Je n'en ai bu qu'une ce soir, et encore prudemment mélangée d'eau, et voyez le changement qui s'est opéré en moi; c'est une infirmité malheureuse que j'ai là, et je n'ose me hasarder à boire une seconde dose. C'en serait trop pour ma faiblesse.

IAGO.

Comment donc? mais c'est une nuit de gala; nos amis le désirent.

CASSIO.

Où sont-ils?

IAGO.

Ici, à la porte. Veuillez, je vous prie, les inviter à entrer.

CASSIO.

Je le veux bien, mais c'est malgré moi.

Il sort.

IAGO.

Si je puis seulement lui faire ajouter une coupe à celle qu'il a déjà prise, il va devenir aussi querelleur et aussi hargneux que le chien de ma jeune maîtresse. Cependant mon imbécile de Rodrigue, que l'amour a tout bouleversé, a fait ce soir d'amples libations en l'honneur de Desdémona. Il est de garde, ainsi que trois Chypriotes, nobles et fiers courages, très-chatouilleux sur le point d'honneur, la fleur de cette île belliqueuse, et à qui j'ai fait boire force rasades. Au milieu de cette troupe d'ivrognes, il faut que je fasse commettre à Cassio quelque action qui mécontente l'île. — Mais les voici qui viennent; si les résultats répondent à mes prévisions, ma barque va voguer sans obstacle avec vent et marée.

Rentre CASSIO *avec* MONTANO *et* PLUSIEURS CHYPRIOTES.

CASSIO.

Par le ciel! ils m'ont déjà fait boire.

MONTANO.

Peu de chose, une bouteille tout au plus, foi de soldat!

IAGO.

Holà! qu'on apporte du vin!

Il chante.

Versez, camarades, versez,
Nous n'en boirons jamais assez.

Un soldat est comme un autre homme;
Sa vie est si peu de chose pas!
Eh! morbleu! pourquoi donc, en somme,
Un soldat ne boirait-il pas

Versez, camarades, versez,
Nous n'en boirons jamais assez.

Du vin, enfans!

On apporte du vin.

CASSIO.

Par le ciel, voilà une chanson excellente!

IAGO.

Je l'ai apprise en Angleterre, où l'on excelle à boire. Vos Danois, vos Allemands et vos Hollandais au gros ventre...—allons, buvez!—ne sont rien auprès des Anglais.

CASSIO.

L'Anglais est-il donc un buveur si expert?

IAGO.

Comment! il est homme à rester tranquillement maître du champ de bataille en laissant le Danois ivre-mort; il ne lui faut pas grand effort pour faire rouler l'Allemand sous la table, et il vous fera vomir le Hollandais avant la seconde rasade.

CASSIO.

A la santé de notre général!

MONTANO.

Je me joins à vous, lieutenant, et vais vous faire raison.

IAGO

O divine Angleterre!

Il chante

Étienne, à ce que dit l'histoire,
Fut un roi comme il en est peu.
Ses culottes, l'on peut m'en croire,
Lui coûtaient un écu, morbleu!

On dit qu'il en voulait rabattre
Plus de douze deniers encor,
Et qu'il faisait le diable à quatre
Traitant son tailleur de butor.

Étienne était un très-grand sire;
Et toi, tu n'es qu'un hobereau.
C'est l'orgueil qui perd un empire,
Prends donc, l'ami, ton vieux manteau

Holà! du vin!

CASSIO.

Comment! cette chanson-ci est meilleure encore que la première

IAGO.

Voulez-vous l'entendre de nouveau?

CASSIO.

Non, car je tiens pour indigne de son poste quiconque agit ainsi.—Fort bien! — Le ciel est au-dessus de tout; il y a des ames qui seront sauvées, et d'autres qui ne le seront pas.

IAGO.

C'est vrai, lieutenant.

CASSIO.

Pour ce qui est de moi, — sans vouloir offenser le général ni aucun homme de qualité, — j'espère être sauvé.

IAGO.

Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO

Oui, mais, avec votre permission, vous ne le serez qu'après moi : il est dans l'ordre que le lieutenant soit sauvé avant l'enseigne. Mais laissons cela, parlons de nos affaires. — Que Dieu nous pardonne nos péchés! — Messieurs, occupons-nous de nos affaires, — n'allez pas croire, messieurs, que je sois ivre : voici mon enseigne. — Ceci est ma main droite et ceci ma main gauche. — Je ne suis pas ivre en ce moment : je puis me tenir sur mes jambes, et je parle sensément.

TOUS

On ne peut plus se [illegible]

CASSIO.

Voilà qui est bien; ne croyez donc pas que je sois ivre.

Il sort.

MONTANO.

A l'esplanade, messieurs; allons poser les sentinelles.

IAGO.

Vous voyez bien ce gaillard qui vient de sortir? — c'est un soldat digne de prendre place à côté de César, et qui sait commander; et cependant vous voyez son vice; il fait un équilibre exact à sa vertu; l'un égale l'autre: c'est vraiment dommage. Je crains bien qu'un beau jour, dans un accès de son infirmité, la confiance que place en lui Othello n'expose cette île à des dangers.

MONTANO.

Lui arrive-t-il souvent de se mettre en cet état?

IAGO.

C'est pour lui l'ordinaire prélude au repos de la nuit; il fera sans dormir deux fois le tour du cadran, si l'ivresse ne berce son sommeil.

MONTANO.

Il serait bon d'en avertir le général; peut-être ne s'en aperçoit-il pas; ou peut-être que son naturel indulgent prise dans Cassio les qualités qui le frappent, et ferme les yeux sur ses défauts; n'est-il pas vrai?

Entre RODRIGUE.

IAGO, *bas à Rodrigue.*

Vous voilà, Rodrigue? courez, je vous prie, sur les pas du lieutenant; allez.

RODRIGUE *sort.*

MONTANO.

C'est grand dommage que le noble Maure confie un poste aussi important que celui de son lieutenant à un homme atteint d'une infirmité aussi invétérée; ce serait l'action d'un honnête homme que d'en avertir le Maure.

IAGO.

Je m'en garderais bien, dût-on me donner cette île; j'aime Cassio, et ferai tout au monde pour le guérir de ce défaut. — Mais écoutez! quel est ce bruit?

On entend crier: *Au secours! au secours!*

Rentre CASSIO *poursuivant* RODRIGUE.

CASSIO.

Bélître! scélérat!

MONTANO.

Qu'y a-t-il, lieutenant?

CASSIO.

Un drôle qui prétend m'enseigner mon devoir! je veux le mettre en capilotade, le battre comme plâtre.

RODRIGUE.

Me battre!

CASSIO.

Tu raisonnes, maraud?

Il frappe Rodrigue.

MONTANO, *s'interposant entre eux.*

Eh quoi! lieutenant, retenez votre main, je ous prie.

CASSIO.

Laissez-moi, ou je vous assomme.

MONTANO.

Allez, allez, vous êtes ivre.

CASSIO.

Ivre!

Ils mettent l'épée à la main, et se battent.

IAGO, *bas à Rodrigue.*

Courez vite dehors, et criez à l'émeute.

RODRIGUE *sort.*

IAGO, *continuant.*

Eh! mon cher lieutenant! — eh! messieurs! — Au secours! — Lieutenant. — Seigneur Montano, — seigneur, — au secours, messieurs! — Voilà une belle garde, en vérité!

On entend sonner la cloche du beffroi.

IAGO, *continuant.*

Qui est-ce qui sonne le beffroi? — Diable, la ville entière va être sur pied. Au nom du ciel, arrêtez, lieutenant; vous allez vous déshonorer à tout jamais.

Entre OTHELLO, *avec sa suite.*

OTHELLO.

Qu'y a-t-il ici?

MONTANO.

Mon sang coule; je suis blessé à mort; — il faut que je le tue.

OTHELLO.

Sur votre vie, arrêtez!

IAGO.

Arrêtez, arrêtez, lieutenant! — Seigneur Montano, — messieurs, — avez-vous donc perdu toute idée de vos devoirs, et du poste que vous occupez? Arrêtez, arrêtez; le général vous parle; arrêtez, au nom de l'honneur.

OTHELLO.

Eh quoi donc! d'où provient tout cela? Sommes-nous devenus Turcs, ou faisons-nous contre nous-mêmes ce que le ciel n'a pas permis aux Ottomans? Pour l'honneur du nom chrétien, que cette barbare querelle cesse à l'instant même: quiconque fait un mouvement pour assouvir sa rage, m'en répondra sur sa vie; le premier qui bouge est mort. — Faites taire ce beffroi qui jette dans l'île l'alarme et l'épouvante. — Qu'y a-t-il, messieurs? — Honnête Iago, qui sembles mort de douleur, parle, quel est l'agresseur? au nom de ton affection pour moi, je te somme de parler.

IAGO.

Je ne sais rien; — il n'y a qu'un moment nous étions tous amis, ici, dans cette salle, tous en bonne intelligence, comme l'époux et la fiancée qui se déshabillent pour se mettre au lit; et voilà que tout-à-coup, comme si quelque astre ennemi avait bouleversé leur raison, les épées sont tirées, les fers se croisent et dirigent contre les poitrines leurs pointes meurtrières. Je ne saurais dire quelle a été l'origine de cette malheureuse échauffourée; et plût au ciel que j'eusse perdu dans quelque combat glorieux ces jambes qui m'ont conduit ici pour être témoin d'une partie de ce qui s'y est passé.

OTHELLO.

Comment se fait-il, Cassio, que vous vous soyez oublié à ce point?

CASSIO.

Veuillez m'excuser; je ne puis parler.

OTHELLO.

Digne Montano, vous avez toujours été doux et civil; le monde a remarqué la gravité et la modération de votre jeunesse; et la plus sévère sagesse ne prononce votre nom qu'avec éloge; que s'est-il donc passé pour que vous compromettiez ainsi votre réputation, au point d'échanger votre bonne renommée contre le nom de tapageur nocturne? répondez-moi.

MONTANO.

Noble Othello, je suis blessé dangereusement. Iago, votre officier, peut vous instruire de tout ce qui est à ma connaissance; pour moi, permettez que je ménage mes paroles, chacune d'elles augmente mes souffrances. Je ne sache pas que j'aie ce soir rien dit ni rien fait de répréhensible, à moins que le sentiment de notre propre conservation ne soit coupable, et que ce ne soit un crime de nous défendre quand la violence nous attaque.

OTHELLO.

Par le ciel, mon sang commence à s'échauffer et à prendre le dessus, et je sens que ma colère est prête à dominer ma raison; si je fais un pas, si je lève seulement ce bras, le plus fier d'entre vous sentira le poids de mon indignation. Dis-moi, Iago, comment cette abominable esclandre a commencé, et quel en est l'auteur. Quelque soit le coupable, fût-il mon frère jumeau, je briserai avec lui sans retour. — Quoi! dans une ville de guerre, au milieu d'une population encore émue et inquiète, engager ainsi une querelle domestique et privée, et lorsqu'on est de garde encore, au milieu d'un service d'ordre et de sûreté, c'est une chose monstrueuse! — Iago, qui a commencé?

MONTANO, *à Iago.*

Si des relations d'emploi ou d'amitié vous rendent partial, et que vous disiez plus ou moins que la vérité, vous n'êtes point un soldat.

IAGO.

Ne touchez pas une corde aussi sensible; j'aimerais mieux qu'on me coupât la langue que de nuire le moins du monde à Michel Cassio; mais j'ai la certitude qu'en disant la vérité je ne le léserai en rien. — Voici les faits, général: au moment où nous causions, Montano et moi, nous voyons accourir un homme criant au secours, et Cassio le poursuivant l'épée à la main pour le frapper: Montano s'est interposé entre eux, suppliant Cassio de s'arrêter, tandis que moi je courus sur les pas du fuyard, craignant, comme cela

est effectivement arrivé, que par ses clameurs il ne jetât l'alarme dans la ville; mais il courait plus vite que moi, et je n'ai pu l'atteindre : je suis donc revenu sur mes pas, avec d'autant plus de raison que j'entendais le cliquetis des épées et la voix de Cassio, qui jurait, ce que je ne lui avais jamais vu faire jusqu'à ce jour. Quand je suis arrivé (car tout cela s'est passé en un clin d'œil), je les ai trouvés aux prises, en l'état où vous les avez vus vous-même, quand vous les avez séparés ; voilà tout ce que je puis dire de cette affaire. —Mais les hommes sont des hommes ; les meilleurs peuvent s'oublier : — bien que Cassio ait quelque peu maltraité Montano, — on sait qu'un homme en fureur frappe ses meilleurs amis, — je crois fermement que Cassio avait reçu du fuyard quelque insulte grave que sa patience n'a pu endurer.

OTHELLO.

Je vois, Iago, que ton ame honnête et ton amitié pour Cassio voudraient atténuer sa faute et pallier ses torts. — Cassio, je vous aime ; mais, à dater de ce moment, vous cessez d'être mon lieutenant. —

Entrent DESDÉMONA *et sa suite.*

OTHELLO, *continuant.*

Voyez, vous avez fait lever ma bien-aimée ; — je ferai de vous un exemple.

DESDÉMONA.

Qu'y a-t-il donc, mon ami?

OTHELLO.

Tout est rentré dans l'ordre, mon amour; retournons au logis. (*À Montano.*) Quant à vos blessures, seigneur, je vous servirai moi-même de chirurgien. — Qu'on l'emmène.

On emmène Montano.

OTHELLO, *continuant.*

Iago, veille d'un œil vigilant sur la ville, et apaise ceux que ce tumulte aurait pu émouvoir.— Venez, Desdémona ; c'est le lot du soldat de voir le doux repos de ses nuits troublé par les bruits de la discorde.

*Tous sortent, à l'exception d'*IAGO *et de* CASSIO.

IAGO.

Quoi ! êtes-vous blessé, lieutenant?

CASSIO.

Oui, et sans espoir de guérison.

IAGO.

A Dieu ne plaise !

CASSIO.

Ma réputation, ma réputation, ma réputation ! oh ! j'ai perdu ma réputation ! j'ai perdu, Iago, la portion immortelle de mon être ; il ne me reste plus que la portion bestiale. — Ma réputation, Iago, ma réputation !

IAGO.

Foi d'honnête homme, je croyais que vous aviez reçu quelque blessure corporelle ; celle-là eût été plus grave qu'une blessure faite à votre réputation. La réputation n'est qu'une imposture et un mensonge ; souvent on l'obtient sans l'avoir méritée, et on la perd sans cause légitime ; vous n'avez rien perdu de votre réputation ; cette perte n'existe que dans votre imagination. Croyez-moi, il y a pour vous des moyens de rentrer dans les bonnes grâces du général : il vous a renvoyé dans un moment de mauvaise humeur ; et ce châtiment est moins l'œuvre de sa volonté que d'une politique prudente, de même on frappe un chien inoffensif pour en imposer à un lion redoutable ; implorez-le, et vous le verrez revenir à vous.

CASSIO.

J'appellerais plutôt sur ma tête le mépris, que je ne consentirais à tromper la bonne foi d'un chef aussi excellent, en attachant à son service un officier imprudent, ivrogne, insensé, tel que moi. Eh quoi ! m'enivrer ! parler comme un perroquet ! me conduire en fanfaron, en tapageur, jurer, m'emporter contre mon ombre ! — O esprit invisible du vin, si tu n'as point de nom sur la terre, reçois de nous celui de démon.

IAGO.

Qui était celui que vous poursuiviez l'épée à la main? que vous avait-il fait?

CASSIO.

Je n'en sais rien.

IAGO.

Est-il possible?

CASSIO.

Je me rappelle confusément une foule de choses mais rien de bien distinct. Je sais qu'il y a eu querelle, mais j'ignore à quelle occasion. — O pourquoi faut-il que les hommes introduisent dans leur bouche un ennemi qui dérobe leur raison Pourquoi faut-il qu'au sein de la joie, des festins des plaisirs et des applaudissemens, nous nous métamorphosions en brutes ?

IAGO.

Mais vous êtes en assez bon état maintenant comment vous êtes-vous rétabli à ce point?

CASSIO.

Il a plu au démon de l'ivresse de faire place au démon de la colère : une imperfection m'en montre une autre, et me force à me mépriser cordialement moi-même.

IAGO.

Allons, vous êtes un moraliste trop sévère; vu l'époque, le lieu et l'état du pays où nous nous trouvons, j'aurais de grand cœur désiré que cela ne fût pas arrivé; mais les choses étant ce qu'elles sont, il faut tâcher de réparer le mal qui en est résulté pour vous.

CASSIO.

Si je lui redemande ma place, il me dira que je suis un ivrogne ! Quand j'aurais autant de bouches que l'hydre de Lerne, cette réponse me les fermerait toutes. Dire qu'un homme est maintenant raisonnable, l'instant d'après un imbécile, et finalement une bête brute ! chose étrange ! — Toute coupe superflue est maudite, et ce qu'elle contient est le produit de l'enfer.

IAGO.

Laissez donc! le bon vin est une bonne et inoffensive créature pour qui sait en user : n'en dites donc pas de mal. Ecoutez-moi, lieutenant, vous avez, je pense, la conviction que je vous aime.

CASSIO.

J'en ai fait l'expérience, Iago. — Moi ivre!

IAGO.

Cela peut arriver à tout le monde. Je vais vous dire ce qu'il faut faire. La femme de notre général est aujourd'hui le général; — je puis le dire en ce sens qu'il s'est dévoué et consacré à la contemplation, à l'examen, à l'inspection de ses beautés et de ses grâces. — Confiez-vous donc à elle sans restriction ; elle vous aidera à rentrer dans votre poste; elle a un caractère si plein de franchise, de bienveillance; elle est si serviable, si bonne, qu'elle se reprocherait comme une dureté de ne pas faire plus qu'on ne lui demande : suppliez-la de réparer cette rupture entre vous et son mari, et je parie tout mon avenir contre tel objet qui vaudra la peine d'être nommé que ce chaînon rompu dans la chaîne de votre affection, ne la rendra que plus solide.

CASSIO.

Vous me conseillez sagement.

IAGO.

Croyez que mon langage est dicté par un zèle louable et une amitié sincère.

CASSIO.

Je le crois sans peine. Dès demain matin, j'irai prier la vertueuse Desdémona d'intercéder en ma faveur; c'en est fait de mon avenir, si ce revers en arrête le cours.

IAGO.

Vous avez raison. Bonne nuit, lieutenant ; mon service m'appelle.

CASSIO.

Bonne nuit, honnête Iago.

Il sort.

IAGO, *seul.*

Et quel est celui qui dira maintenant que j'agis en fourbe? Quoi de plus franc, de plus loyal que l'avis que je lui donne? quoi de plus conséquent, de plus propre à reconquérir la faveur du Maure? Car rien de plus facile que d'obtenir la vertueuse intervention de l'obligeante Desdémona, elle qui est bienfaisante comme la nature elle-même! De son côté, elle est sûre de tout obtenir du Maure, — lui demandât-elle d'abjurer son baptême, de renier les titres et les symboles de notre rédemption; — elle tient son âme tellement enchaînée dans les liens de l'amour, qu'elle peut faire et défaire à son gré, sans autre règle que son caprice, ce dieu qui règne sur la faible volonté du Maure. En quoi donc suis-je un fourbe de conseiller à Cassio cette marche rationnelle, directement conforme à son intérêt? Divinité d'enfer! Quand les démons suggèrent aux hommes leurs œuvres les plus criminelles, ils commencent par les revêtir des formes les plus célestes, comme je fais maintenant : car pendant que cet honnête imbécile pressera Desdémona de venir en aide à son infortune, pendant qu'elle intercédera avec force pour lui auprès du Maure, — je verserai dans l'oreille de ce dernier le poison de mes paroles, — je lui ferai entendre qu'elle ne demande le rappel de Cassio que dans l'intérêt d'un impudique amour ; et plus elle fera d'efforts pour obliger Cassio, plus je la desservirai dans l'esprit du Maure. Ainsi sa vertu même sera la glu, et sa bonté le filet où je les prendrai tous. — Eh bien! qu'y a-t-il, Rodrigue?

Entre RODRIGUE.

RODRIGUE.

Je suis occupé ici à suivre la chasse, non comme un limier qui poursuit le gibier, mais comme le chien qui n'est là que pour aboyer. J'ai dépensé presque tout mon argent; j'ai été cette nuit supérieurement étrillé; et tout annonce que je ne retirerai de tout ceci d'autre fruit qu'une certaine dose d'expérience; si bien qu'avec mon argent de moins, et un peu d'esprit de plus, je retourne à Venise.

IAGO.

Qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas de patience! — Quelles blessures se sont jamais guéries autrement que par degrés? Vous savez que nous opérons à l'aide de l'intelligence, et non avec le secours de la magie; or l'intelligence est soumise à la loi du temps et à sa marche dilatoire. Tout ne va-t-il pas à merveille? Cassio vous a battu, et vous, pour prix de ce léger mal, vous avez fait perdre à Cassio son poste : il est des productions qui croissent et fleurissent sans le secours du soleil; toutefois les fruits qui fleurissent les premiers sont aussi les premiers à mûrir : patientez donc encore. — Par la sainte messe, voici le jour ; le plaisir et l'action abrégent la durée des heures. — Retirez-vous; retournez à votre logement : partez, vous dis-je; sous peu vous en saurez davantage. Pour le moment, partez.

RODRIGUE *sort.*

IAGO, *seul, continuant.*

J'ai deux choses à faire : — Il faut que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio; je vais l'y engager. Pendant ce temps, je tire le Maure à l'écart; puis je l'amène tout-à-coup pour être témoin des sollicitations de Cassio auprès de sa femme. — Oui, c'est là le vrai plan; n'en affaiblissons pas l'efficacité par l'indifférence et les retards.

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Devant le château.

Arrivent CASSIO *et* DES MUSICIENS.

CASSIO.

Messieurs, jouez ici; vous serez payés de vos peines; donnez-nous quelque chose de court, et criez en partant : *Salut à notre général**!

La musique joue.

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Dites donc, messieurs, est-ce que vos instrumens ont été à Naples, qu'ils parlent ainsi du nez?

PREMIER MUSICIEN.

Comment cela, monsieur?

LE BOUFFON.

Sont-ce là, je vous prie, ce qu'on appelle des instrumens à vent?

PREMIER MUSICIEN.

Oui, monsieur.

LE BOUFFON.

Alors ce sont des instrumens *avantagés**.

PREMIER MUSICIEN.

En quoi?

LE BOUFFON.

En ce qu'ils sont vieux, et jouent faux**. Mais, sieurs, voici de l'argent pour vous; le général est tellement charmé de votre musique, qu'il vous demande en grâce d'en faire cesser le bruit.

PREMIER MUSICIEN.

Fort bien, monsieur; nous nous tairons.

LE BOUFFON.

Si vous avez de la musique qu'on ne puisse pas entendre, donnez-nous de celle-là : mais, je vous le répète, le général ne se soucie guère d'entendre de la musique.

PREMIER MUSICIEN.

Nous n'en avons point de l'espèce dont vous parlez.

LE BOUFFON.

En ce cas, mettez vos hautbois dans leurs étuis; car je vais m'en aller; partez, évanouissez-vous

LES MUSICIENS *s'en vont.*

CASSIO.

Entends-tu, mon honnête ami?

LE BOUFFON.

Non, je n'entends pas votre honnête ami; mais je vous entends.

CASSIO.

Garde, je te prie, tes turlupinades. Prends cette pièce d'or; si la dame qui est attachée à la femme du général, est levée, dis-lui qu'un certain Cassio réclame la faveur d'un moment d'entretien : veux-tu me rendre ce service?

LE BOUFFON.

Elle est levée, monsieur. Je vais lui demander si elle veut venir ici.

Il s'éloigne.

Arrive IAGO.

CASSIO.

Va, mon ami.— Iago, vous venez fort à propos.

IAGO.

Vous ne vous êtes donc pas couché?

CASSIO.

Ma foi, non; il était jour quand nous nous sommes quittés. J'ai pris la liberté, Iago, d'envoyer chercher votre femme; je veux lui demander de vouloir bien me donner accès auprès de la vertueuse Desdémona.

IAGO.

Je vais vous l'envoyer sur-le-champ; et je ferai en sorte de tenir le Maure éloigné, afin que votre entretien soit plus libre.

Il s'éloigne.

CASSIO.

Je vous rends d'humbles actions de grâce. Je n'ai jamais connu de Florentin plus obligeant et plus honnête.

Arrive ÉMILIE.

ÉMILIE.

Bonjour, lieutenant; je suis affligée du malheur qui vous est arrivé; mais tout sera bientôt réparé : en ce moment même le général et sa femme s'entretiennent de cette affaire, et elle plaide votre cause avec chaleur : le Maure lui répond que celui que vous avez blessé jouit d'une haute réputa-

* Dans plusieurs comtés du nord de l'Angleterre, lorsqu'on donne une aubade, après avoir joué un air ou deux, les musiciens sont dans l'usage de crier : *Salut à monsieur un tel! Salut à madame une telle!* à quoi ils ajoutent la désignation de l'heure et du temps qu'il fait. Il paraît que cet usage était établi à Stratford-sur-l'Avon. On se servait de hautbois; ce sont les instrumens à vent dont il est ici question. (*Note du traducteur.*)

** Le bouffon joue sur le mot avantagé (*à vent âgé*). Nous avons cru devoir substituer ce calembourg à celui du texte, par deux raisons; d'abord parce qu'un calembourg traduit dans une autre langue n'est plus un calembourg, puisque les mots qui le constituaient disparaissent pour faire place à d'autres, ensuite parce que le calembourg du texte était ordurier. On remarquera, du reste, que c'est ainsi que nous en avons fréquemment usé. (*Note du traducteur.*)

tion dans Chypre, et y est puissamment allié; qu'en conséquence la prudence l'oblige à ne point vous accorder votre demande : mais il proteste de son affection pour vous, et déclare que pour saisir la première occasion favorable de vous réintégrer dans votre emploi, il n'a pas besoin qu'on le sollicite; il lui suffira d'obéir à son propre penchant.

CASSIO.

Néanmoins, si vous le jugez convenable, et que la chose soit possible, veuillez, je vous prie, me procurer un court entretien avec Desdémona seule.

ÉMILIE.

Venez donc avec moi; je vais vous mettre à même de lui ouvrir librement votre cœur.

CASSIO.

Je vous serai on ne peut plus obligé.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une salle du château.

Entrent OTHELLO, IAGO *et* PLUSIEURS OFFICIERS.

OTHELLO.

Iago, remets ces lettres au pilote; tu le chargeras de présenter mes devoirs au sénat : cela fait, viens me rejoindre aux fortifications, que je vais visiter.

IAGO.

Fort bien, seigneur; vos ordres seront exécutés.

OTHELLO.

Eh bien! messieurs, allons-nous voir les travaux en question?

UN OFFICIER.

Nous sommes à vos ordres, général.

Ils sortent.

SCENE III.

Devant le château.

Arrivent DESDÉMONA, CASSIO *et* ÉMILIE.

DESDÉMONA.

Soyez persuadé, digne Cassio, que je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

ÉMILIE.

Faites, madame. Je sais que mon mari prend à cette affaire le même intérêt que si elle lui était personnelle.

DESDÉMONA.

Oh! c'est un honnête homme. — N'en doutez point, Cassio, je vous remettrai avec mon mari sur un pied aussi amical qu'auparavant.

CASSIO.

Je rends grâce à vos bontés, madame; quoiqu'il advienne de Michel Cassio, il ne cessera jamais d'être votre fidèle serviteur.

DESDÉMONA.

Oh! seigneur, je vous remercie : vous aimez mon mari; vous le connaissez depuis long-temps; je vous donne l'assurance que votre éloignement de sa personne ne durera qu'autant qu'une politique prudente le rendra nécessaire.

CASSIO.

Oui, madame; mais cette politique peut durer si long-temps, trouver son nouveau régime si doux, si succulent, renaître du concours de tant de circonstances, que, moi absent, et ma place occupée par un autre, mon général oubliera mon dévouement et mes services.

DESDÉMONA.

N'en croyez rien; je vous donne ma parole, en présence d'Émilie, que votre emploi vous sera rendu; soyez certain que lorsque j'ai voué affection à quelqu'un, j'en remplis scrupuleusement tous les devoirs : je ne laisserai pas un instant de repos à mon mari; il ne dormira pas qu'il ne m'ait exaucée; ma voix l'importunera jusqu'à lui faire perdre patience; je transformerai son lit en école, et sa table en confessionnal; je mêlerai la demande de Cassio à tous ses actes : ouvrez donc votre cœur à la joie, Cassio; car votre avocat mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

OTHELLO *et* IAGO *se montrent à quelque distance.*

ÉMILIE.

Madame, voici mon seigneur.

CASSIO.

Madame, permettez que je prenne congé de vous.

DESDÉMONA.

Non, restez; entendez-moi parler.

CASSIO.

Pas en ce moment, madame; je suis mal à mon aise, et incapable de quoi que ce soit.

DESDÉMONA.

Bien, bien; comme il vous plaira.

CASSIO *s'éloigne.*

IAGO.

Ah! je n'aime pas cela.

OTHELLO.

Que dis-tu?

IAGO.

Rien, seigneur : ou si, — je ne sais.

OTHELLO.

N'est-ce pas Cassio qui vient de prendre congé de ma femme?

IAGO.

Cassio, seigneur? Assurément je ne puis croire qu'il soit homme à s'éloigner ainsi comme un coupable, à votre approche.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA.

Vous voilà, mon seigneur? J'étais ci à causer avec un solliciteur, un homme qui se consume de tristesse sous le poids de votre déplaisir.

OTHELLO.

De qui voulez-vous parler?

DESDÉMONA.

Eh! de votre lieutenant Cassio. Mon seigneur, si j'ai quelque influence, quelque pouvoir sur vous, réconciliez-vous avec lui; car, à moins que je ne sois complètement inhabile à reconnaître la physionomie d'un honnête homme, Cassio a pour vous une affection sincère; s'il a péché, ce n'est point par intention, mais par ignorance. Je vous en prie, rendez-lui son emploi.

OTHELLO.

Est-ce lui qui vient de vous quitter à l'instant?

DESDÉMONA.

Lui-même, mais si humilié, si abattu, qu'il m'a laissé une partie de sa douleur; je souffre avec lui. Mon ami, rappelez-le auprès de vous.

OTHELLO.

Pas maintenant, ma chère Desdémona; plus tard.

DESDÉMONA.

Mais sera-ce bientôt?

OTHELLO.

Le plus tôt possible, en votre considération.

DESDÉMONA.

Ce sera ce soir à souper?

OTHELLO.

Non, pas ce soir.

DESDÉMONA.

Ce sera donc demain à dîner?

OTHELLO.

Je ne dînerai pas au logis; je dois me réunir aux officiers de la citadelle.

DESDÉMONA.

Eh bien! demain soir, ou mardi matin, ou bien dans l'après-midi, ou dans la soirée du mardi, ou mercredi matin. — Je vous en conjure, nommez l'époque, mais que le terme ne dépasse pas trois jours; en vérité, il est plein de repentir; et n'était qu'à la guerre, dit-on, il est parfois nécessaire de faire des exemples sur les meilleurs sujets, sa faute, jugée au tribunal de la raison commune, méritait à peine une réprimande privée. Quand reviendra-t-il? dites-le-moi, Othello. Que pourriez-vous me demander (je le cherche vainement) que je ne vous accordasse à l'instant et sans hésiter comme vous faites maintenant? Eh quoi! Michel Cassio, qui vous accompagnait dans vos visites, quand vous recherchiez ma main; qui maintes fois, lorsque mes paroles ne vous étaient pas favorables, a pris avec chaleur votre défense; faut-il que j'aie tant de peine à obtenir sa réintégration? Croyez-moi, je vous accorderais...

OTHELLO.

Assez, je vous prie; qu'il revienne quand il voudra, je n'ai rien à vous refuser.

DESDÉMONA.

C'est que, voyez-vous, ce n'est pas une faveur que j'implore de vous; c'est comme si je vous demandais de mettre vos gants, de manger d'un mets nourrissant, ou de vous tenir chaudement, ou toute autre chose dans votre intérêt personnel. Quand j'aurai une faveur véritable à obtenir de vous, et que je voudrai mettre sérieusement votre amour à l'épreuve, je vous promets que la chose sera grave, épineuse et difficile à accorder.

OTHELLO.

Je ne veux rien vous refuser. Maintenant, je vous demande en grâce de me laisser un instant à moi-même.

DESDÉMONA.

Vous refuserai-je cela? non. Adieu, mon seigneur.

OTHELLO.

Adieu, ma Desdémona; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

DESDÉMONA.

Viens, Émilie. — (*A Othello.*) Que votre volonté soit faite. Quelle qu'elle soit, j'obéirai.

Elle s'éloigne avec Emilie.

OTHELLO.

Adorable créature! Damnation sur mon ame s'il n'est pas vrai que je t'aime! Quand je cesserai de t'aimer, le chaos recommencera pour moi.

IAGO.

Seigneur...

OTHELLO.

Que dis-tu, Iago?

IAGO.

Quand vous recherchiez la main de madame, Michel Cassio avait-il connaissance de votre amour?

OTHELLO.

Oui, certes, depuis le commencement jusqu'à la fin. Pourquoi cette demande?

IAGO.

Pour la solution d'un doute que j'avais.

OTHELLO.

De quel doute, Iago?

IAGO.

J'ignorais qu'il la connût.

OTHELLO.

Oh! oui, et il nous a fréquemment servi d'intermédiaire.

IAGO.

En vérité?

OTHELLO.

En vérité? oui, en vérité. — Vois-tu quelque chose dans cette circonstance? n'est-il pas honnête homme?

IAGO.

Honnête homme, seigneur?

OTHELLO

Oui, honnête homme?

IAGO.

Du moins, autant que je sache.

OTHELLO.

A quoi penses-tu?

IAGO.

A quoi je pense, seigneur?

OTHELLO.

A quoi je pense, seigneur! Par le ciel! il se fait

l'écho de mes paroles, comme si sa pensée recélait quelque monstre trop hideux pour être produit au grand jour. — Tu as quelque chose dans la pensée : tout-a-l'heure, quand Cassio a pris congé de ma femme, je t'ai entendu dire que tu n'aimais pas cela. Qu'est-ce donc que tu n'aimais pas ? Et quand je t'ai dit que pendant tout le temps qu'a duré ma cour auprès de Desdémona, il avait été notre confident, tu t'es écrié : *En vérité!* et tu as froncé le sourcil comme si tu avais voulu refouler dans ton cerveau quelque idée horrible. Si tu m'aimes, dis-moi ta pensée

IAGO.

Seigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO.

Je le crois; et c'est parce que je sais que tu m'aimes, que tu es honnête homme et que tu pèses tes paroles avant de les prononcer, que je me suis alarmé de tes réticences ; car ces signes-là sont des ruses d'habitude dans un homme deloyal, mais dans un homme consciencieux, ce sont de fidèles indices des mouvemens du cœur que la passion ne peut comprimer.

IAGO.

Quant à Michel Cassio, je jurerais qu'il est honnête homme.

OTHELLO.

Je le crois aussi.

IAGO.

Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent, ou du moins ne pas paraître ce qu'ils ne sont pas.

OTHELLO.

Sans doute, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

IAGO.

En conséquence, je crois que Cassio est un honnête homme.

OTHELLO.

Non, tu ne me dis pas tout; découvre-moi ta pensée toute entière, et que ta parole reproduise fidèlement ce qu'elle peut avoir de sinistre.

IAGO.

Pardonnez-moi, seigneur; bien que je sois tenu de faire tout ce que le devoir me prescrit, vous ne sauriez exiger de moi ce qui n'est pas même obligatoire pour les esclaves. Vous découvrir mes pensées ! Et qui sait si elles ne sont pas injurieuses et fausses? Quel est le palais brillant où ne pénètrent parfois des objets impurs? Quelle est l'ame vertueuse où d'obscènes pensées ne viennent installer leurs assises et prendre place au milieu des méditations les plus sages ?

OTHELLO.

Tu conspires contre ton ami, Iago, si, le croyant lésé, tu laisses son oreille étrangère à tes pensées.

IAGO.

Je vous conjure, — car je puis me tromper dans mes conjectures ; j'ai le malheureux défaut, je l'avoue, de me livrer à la recherche des torts, et souvent ma jalousie crée des délits imaginaires ; — je vous supplie donc de ne pas faire attention à ce que peut vous dire un homme si déplorablement organisé, et de ne pas permettre que des observations vagues et sans suite troublent votre tranquillité. — L'intérêt de votre repos, celui de votre bonheur, non moins que ma loyauté, ma probité et ma prudence, me défendent de vous faire connaitre mes pensées.

OTHELLO.

Que veux-tu dire ?

IAGO.

Pour l'homme comme pour la femme, seigneur, il n'est pas de joyau plus précieux qu'une bonne renommée. Celui qui me prend ma bourse me prend une misère; c'est quelque chose, ce n'est rien; elle était à moi, elle est à lui; mille autres l'ont possédée avant nous. Mais celui qui me vole ma réputation, me dérobe ce qui ne saurait l'enrichir, et moi, m'appauvrit réellement

OTHELLO.

Par le ciel, je veux connaître ta pensée.

IAGO.

Vous ne pourriez la connaître, lors même que vous tiendriez mon cœur dans votre main ; vous ne la connaitrez pas tant qu'il sera sous ma garde.

OTHELLO.

Ah !

IAGO.

Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie, ce monstre aux yeux livides, qui crée lui-même l'aliment dont il se repaît; il vit heureux l'époux qui, certain de son sort, n'aime point la femme qui le trahit; mais par quelles tortures doit passer celui qui adore et doute, qui soupçonne et idolâtre !

OTHELLO.

O supplice !

IAGO.

Être pauvre et content, c'est être suffisamment riche ; mais il est aussi indigent que l'hiver, l'homme opulent qui craint de devenir pauvre : — Dieu garde de la jalousie moi et les miens !

OTHELLO.

Pourquoi me dis-tu cela ? me crois-tu homme à mener une vie jalouse, changeant de soupçon à chaque lune nouvelle ? Non; le jour où je douterai, ce jour-là ma résolution sera prise. Regarde-moi comme un insensé quand tu me verras ouvrir mon ame crédule aux chimères dont tu viens de parler. On n'excitera pas ma jalousie en me disant que ma femme est belle, qu'elle a bon appétit, aime la société, la conversation, le chant, la danse et le plaisir; car dans une personne vertueuse tout cela est vertueux. Mon peu de mérite même ne m'inspire pas la moindre crainte ni le plus léger doute sur sa conduite ; car elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Iago; avant de douter, je veux voir; le doute venu, il me faudra des preuves; quand je les aurai obtenues, mon parti sera bientôt pris : adieu en même temps à l'amour et à la jalousie.

IAGO.

J'en suis bien aise; car, maintenant, je pour-

rai vous témoigner avec plus de franchise l'affection et le dévouement que je vous ai voués. Recevez donc l'avis qu'il est de mon devoir de vous donner : — je ne parle point encore de preuves. Ayez les yeux sur votre femme; observez-la quand elle est avec Cassio; soyez attentif sans être ni jaloux ni trop confiant : il me répugnerait de voir votre franche et noble nature victime de sa générosité même; veillez avec soin. Je connais le caractère de nos Vénitiennes; elles laissent voir au ciel les méfaits qu'elles cachent à leurs époux; la gouverne de leur conscience n'est pas de s'abstenir du péché, mais de le tenir secret.

OTHELLO.

En est-il ainsi ?

IAGO.

Elle a trompé son père en vous épousant; et quand elle semblait s'effrayer et redouter vos regards, c'est alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO.

C'est vrai.

IAGO.

Croyez-moi, la femme qui, si jeune encore, a pu fermer les yeux de son père au point de lui faire croire qu'il y avait là de la magie... — mais j'ai le plus grand tort; je vous supplie humblement de vouloir bien me pardonner mon excès d'affection pour vous.

OTHELLO.

Je t'en serai éternellement reconnaissant.

IAGO.

Je vois que ceci a quelque peu attristé vos esprits.

OTHELLO.

Pas le moins du monde.

IAGO.

J'en ai peur. J'espère que vous voudrez bien considérer ce que je vous ai dit comme provenant de mon zèle pour vous; — mais je vois que vous êtes ému. — Je vous conjure de ne pas donner à mes paroles une portée qu'elles n'ont pas, et de vous arrêter au simple soupçon.

OTHELLO.

Oh! certainement.

IAGO.

Dans le cas contraire, seigneur, mon langage obtiendrait d'odieux résultats qui n'ont jamais été dans ma pensée : Cassio est mon digne ami. — Seigneur, je vois que vous êtes ému.

OTHELLO.

Non; très-peu. Je crois Desdémona vertueuse.

IAGO.

Puisse-t-elle l'être long-temps, et vous longtemps la croire telle!

OTHELLO.

Et pourtant combien la nature est sujette à s'égarer !

IAGO.

Oui, voilà le point.— Ainsi,—excusez la hardiesse de mon langage, — lorsqu'on l'a vue rejeter tous les partis qui lui étaient proposés, qui pourtant se recommandaient à elle par toutes les affinités de patrie, de couleur et de naissance, affinités que la nature recherche en toutes choses, cela n'indiquait-il pas en elle je ne sais quoi de corrompu dans la volonté, de désordonné dans les goûts, de dénaturé dans les sentimens?—Mais, pardonnez-moi; dans les suppositions que je fais, ce n'est pas positivement d'elle que je veux parler : seulement il est à craindre que son cœur, rappelant à lui sa raison, ne vous compare aux hommes de son pays, et ne se repente de son choix.

OTHELLO.

Adieu, adieu. Si tu découvres encore quelque chose, fais-le-moi savoir; charge ta femme d'observer : laisse-moi, Iago.

IAGO, *s'éloignant.*

Seigneur, je me retire.

OTHELLO.

Pourquoi me suis-je marié ? — Cet honnête homme, sans doute, en voit et en sait plus, beaucoup plus qu'il n'en dit.

IAGO, *revenant sur ses pas.*

Seigneur, je vous en conjure, veuillez ne plus songer à tout cela. Laissez au temps à éclaircir la chose : et bien qu'il soit juste que Cassio rentre dans son emploi (car il l'occupe sans nul doute avec beaucoup de capacité), veuillez cependant différer son rappel quelque temps encore; ce sera pour vous un moyen de découvrir l'homme et ses manœuvres : remarquez si votre femme sollicite sa réintégration par des instances vives et pressantes; ce sera déjà un indice grave; en attendant, croyez que je suis trop ombrageux, comme j'ai de fortes raisons de le craindre moi-même, et laissez à votre femme toute sa liberté, je vous en supplie.

OTHELLO

Je serai maître de moi.

IAGO.

Je prends de nouveau congé de vous.

Il s'éloigne.

OTHELLO.

Cet homme est d'une loyauté rare; il a une grande connaissance des hommes et du cœur humain. Si je la trouve coupable, je romprai les liens qui m'attachent à elle, quand ces liens seraient les fibres de mon cœur, et je lui dirai : « Prends ton vol, emportée au souffle des vents, et à la merci du sort. » C'est peut-être parce que je suis noir, et n'ai point la conversation séduisante des hommes efféminés; ou parce que je commence à descendre la vallée des ans; — mais c'est peu de chose. Elle est perdue pour moi; je suis trahi, et il ne me reste d'autre consolation que de la mépriser. O malédiction du mariage! faut-il que nous nous disions les maîtres de ces délicates créatures, et que néanmoins leurs passions échappent à notre pouvoir ! J'aimerais mieux être reptile immonde et vivre des vapeurs d'un donjon que de conserver dans le cœur de ce que j'aime une place pour l'usage d'autrui. Et voilà le supplice des

grands cœurs; ils sont plus mal partagés que les ames vulgaires; c'est leur destinée; elle est inévitable comme la mort; nous l'apportons en naissant. Desdémona vient.

Arrivent DESDÉMONA *et* ÉMILIE.

OTHELLO, *continuant.*

Si elle est perfide, oh! le ciel se ment à lui-même; je ne saurais le croire.

DESDÉMONA.

Vous voilà, mon cher Othello! votre dîner et les nobles insulaires que vous avez invités attendent votre présence.

OTHELLO.

Je suis dans mon tort.

DESDÉMONA.

Pourquoi votre voix est-elle si faible? Êtes-vous indisposé?

OTHELLO.

J'ai une douleur là, au front.

DESDÉMONA.

C'est le résultat de vos veilles; cette douleur sera passagère. Laissez-moi vous bander le front avec ce mouchoir; avant une heure vous serez rétabli.

Elle lui ceint le front d'un mouchoir.

OTHELLO.

Votre mouchoir est trop petit. (*Il arrache le mouchoir de sa tête et le laisse tomber à terre.*) Cela passera de soi-même. Venez; je rentrerai avec vous.

DESDÉMONA.

Je suis affligée de vous voir indisposé.

OTHELLO *et* DESDÉMONA *s'éloignent.*

ÉMILIE, *ramassant le mouchoir.*

Je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir. C'est le premier souvenir qu'elle a reçu du Maure. Mon fantasque mari m'a cent fois priée de le dérober; mais elle est attachée à ce gage; car Othello l'a conjurée de le garder toujours; si bien qu'elle le porte sans cesse sur elle, le couvre de baisers, ou lui adresse la parole. Il faut que j'en fasse copier le dessin pour Iago. Ce qu'il veut en faire, Dieu le sait; moi, je l'ignore: je n'ai d'autre but que de complaire à son caprice.

Arrive IAGO.

IAGO.

Eh bien! que faites-vous seule ici?

ÉMILIE.

Ne me grondez pas; j'ai quelque chose pour vous.

IAGO.

Quelque chose pour moi? — C'est chose fort ordinaire, —

ÉMILIE.

Ah!

IAGO.

Que d'avoir une sotte femme.

ÉMILIE.

Ah! est-ce là tout? Que me donnerez-vous pour ce mouchoir?

IAGO.

Quel mouchoir?

ÉMILIE.

Quel mouchoir? mais celui que le Maure a donné à Desdémona; celui que vous m'avez demandé tant de fois de dérober.

IAGO.

Vous le lui avez dérobé?

ÉMILIE.

Non, certes! elle l'a laissé tomber par mégarde; et moi, me trouvant là au moment, je l'ai ramassé. Tenez, le voici.

IAGO.

Vous êtes une bonne fille! Donnez-le-moi.

ÉMILIE.

Qu'en voulez-vous donc faire, que vous avez tellement insisté pour l'avoir?

IAGO.

Qu'est-ce que cela vous fait?

Il le lui arrache.

ÉMILIE.

Si ce n'est pas dans quelque but important, rendez-le-moi. Pauvre Desdémona! elle va être au désespoir quand elle s'apercevra qu'elle l'a perdu.

IAGO.

Ayez l'air de ne pas savoir ce qu'il est devenu; je le destine à quelque usage. Allez! laissez-moi.

ÉMILIE *s'éloigne.*

IAGO, *continuant.*

Je laisserai ce mouchoir dans le logement de Cassio, et ferai en sorte qu'il le trouve. Des bagatelles aussi légères que l'air sont pour les esprits jaloux des preuves aussi dignes de foi que les paroles de l'Évangile. Cela pourra produire quelque effet. Déjà le Maure change à vue d'œil sous l'influence de mes poisons. — Les idées funestes sont de la nature de ces poisons dont au premier abord on sent à peine le goût, mais qui peu à peu agissent sur le sang, et finissent par brûler comme des mines de soufre. — Je disais donc—

Arrive OTHELLO.

IAGO, *continuant.*

Le voici qui vient! — Ni les pavots, ni la mandragore, ni tous les sirops soporifiques du monde, ne te rendront le doux sommeil que tu avais hier.

OTHELLO.

Ah! ah! perfide envers moi! envers moi!

IAGO.

Qu'avez-vous, général? Ne pensez plus à cela.

OTHELLO.

Arrière! éloigne-toi! tu m'as mis à la torture. — Je le jure, il vaut mieux être complètement

abusé que de ne connaître son malheur qu'à demi.

IAGO.

Que dites-vous, seigneur?

OTHELLO.

Est-ce que j'avais conscience de ses débordemens cachés? Je ne les voyais pas, ne les soupçonnais pas; ils ne m'affectaient en rien. Je n'en dormais pas moins bien la nuit suivante; je n'en étais pas moins gai et content. Je ne retrouvais pas sur ses lèvres les baisers de Cassio. Celui à qui on vole un objet dont il n'a pas besoin, tant qu'il l'ignore, n'a effectivement rien perdu.

IAGO.

Je suis peiné de vous entendre parler ainsi.

OTHELLO.

Quand même le camp tout entier, jusqu'au dernier soldat, aurait été reçu dans ses bras charmans, n'en sachant rien, j'aurais pu être heureux encore. Mais maintenant, adieu! adieu pour toujours le repos de l'ame! adieu le contentement! adieu les escadrons au flottant panache! adieu la guerre, qui fait de l'ambition une vertu! adieu, adieu les hennissemens du coursier, les éclatantes fanfares, les belliqueux roulemens du tambour, les sons perçans du fifre, la royale bannière, et toutes les pompes de la guerre qui servent à parer la gloire! Et vous, instrumens de la mort, dont les bouches tonnantes imitent la voix redoutable de l'immortel Jupiter, adieu! la mission d'Othello est finie!

IAGO.

Est-il possible? — Seigneur, —

OTHELLO, *le prenant à la gorge.*

Scélérat! prouve-moi avec certitude que ma bien-aimée est une prostituée; prouve-le-moi; donne-m'en la preuve oculaire, sinon, j'en jure par le salut de mon ame immortelle, mieux vaudrait pour toi être né chien immonde que d'avoir à subir les coups de ma colère.

IAGO.

En êtes-vous donc venu à ce point?

OTHELLO.

Fais-le-moi voir, ou du moins prouve-le-moi d'une manière si évidente qu'un doute ne soit plus possible, sinon, c'est fait de ta vie!

IAGO.

Mon noble seigneur —

OTHELLO.

Si tu la calomnies et me tortures, renonce pour jamais à prier; dis adieu à tout remords; accumule forfaits sur forfaits; commets des actes qui fassent pleurer le ciel et consternent la terre; car tu ne peux, pour ajouter à ta damnation, rien faire de plus effroyable que cela.

IAGO.

Oh! miséricorde divine! ô ciel! défendez-moi! Êtes-vous homme? avez-vous une ame, ou le moindre sentiment de raison? — Dieu soit avec vous! Retirez-moi mon emploi. — Insensé que je suis! ma probité m'est imputée à crime! — O société monstrueuse! hommes, soyez témoins que la franchise et la droiture sont périlleuses! — Je vous remercie de cette leçon; désormais je n'aurai plus d'amis, puisque l'amitié est un crime si grand.

OTHELLO.

Non, demeure: — Tu dois être honnête.

IAGO.

Je dois être circonspect; car l'honnêteté est une sottise, et elle travaille en pure perte.

OTHELLO.

Par le ciel! je crois que ma femme est vertueuse, et je crois qu'elle ne l'est pas; je crois que tu es honnête homme, et je crois que tu ne l'es pas. Son nom, qui était aussi pur que les traits de Diane, est maintenant souillé et noir comme mon propre visage. — S'il est encore au monde des lacets, des poignards, du poison, du feu, des flots qui engloutissent, je ne le souffrirai pas. — Que ne puis-je obtenir une certitude!

IAGO.

Je vois, seigneur, que la passion vous dévore; je me repens de vous avoir mis dans cette voie. Vous voudriez obtenir une certitude?

OTHELLO.

Je le voudrais! non, je le veux.

IAGO.

Et vous le pouvez: mais comment? quelle sorte de certitude demandez-vous, seigneur? voudriez-vous être vous-même témoin de votre déshonneur, les prendre sur le fait?

OTHELLO.

Mort et damnation! oh!

IAGO.

Ce serait chose difficile, je pense, que de les surprendre ainsi; qu'ils soient damnés, si d'autres yeux que les leurs les voient sur la couche qui les reçoit. Quoi donc? que demandez-vous? que vous dirai-je? quelle est la conviction qu'il vous faut? Il est impossible que vous l'obteniez par le témoignage de vos yeux, à moins que les coupables ne fussent aussi ardens que des chèvres, aussi lascifs que des singes, aussi forcenés que des loups en rut, aussi insensés que l'ignorance ivre Toutefois, si des présomptions, — appuyés de circonstances probantes, — qui conduisent directement à la vérité, — peuvent vous convaincre, je puis vous donner cette satisfaction.

OTHELLO.

Donne-moi une preuve vivante de sa déloyauté.

IAGO.

C'est un rôle auquel je répugne; mais puisque, — poussé par ma sotte droiture et mon affection pour vous, — je me suis avancé si loin dans cette affaire, — je poursuivrai. Il y a quelque temps, j'étais couché avec Cassio; tourmenté d'un effroyable mal de dents, je ne pouvais dormir. Il est des hommes dont l'ame est si indiscrète, qu'ils parlent de leurs affaires pendant leur sommeil; Cassio est un de ces hommes; je l'entendis qui disait en dormant: — *Chère Desdémona, soyons prudens; cachons avec soin nos amours!* en même temps, seigneur, il saisissait ma main, et la serrait avec force, en s'écriant: — *O créature char-*

mante! puis il m'embrassait avec ardeur, comme s'il eût voulu cueillir une moisson de baisers croissant sur mes lèvres; puis, étendant sa jambe sur la mienne, il exhalait et soupirs et baisers; puis il s'écriait : *Maudite destinée qui t'a donnée au Maure!*

OTHELLO.

Oh! monstrueux! monstrueux!

IAGO.

Songez que ce n'était qu'un rêve.

OTHELLO.

Oui, mais il indiquait des faits préexistans; c'est un indice accablant, bien que ce ne soit qu'un rêve.

IAGO.

Et cet indice peut corroborer d'autres preuves moins concluantes.

OTHELLO.

Je veux la mettre en pièces

IAGO.

Non; soyez prudent; nous ne voyons encore apparaître aucun acte; il est possible encore qu'elle soit vertueuse. Dites-moi, n'avez-vous pas vu quelquefois dans les mains de votre femme un mouchoir où sont brodées des fraises?

OTHELLO.

Je lui en ai donné un pareil; ce fut mon premier don.

IAGO.

C'est ce que j'ignore : mais aujourd'hui même j'ai vu un mouchoir semblable (et je suis sûr que c'est celui de votre femme), je l'ai vu, dis-je, entre les mains de Cassio, qui s'en servait pour essuyer sa barbe.

OTHELLO

Si c'est celui-là, —

IAGO.

Si c'est celui-là, ou tout autre qui lui appartienne, c'est une preuve à ajouter à celles qui déposent déjà contre elle.

OTHELLO.

Oh! que la misérable n'a-t-elle quarante mille vies! une seule est trop peu pour ma vengeance! Je vois maintenant la vérité toute entière! — Regarde, Cassio; je souffle sur mon amour; que la brise l'emporte; il est parti. — Lève-toi maintenant, noire vengeance, et sors de tes abîmes! Amour, abdique ta couronne dans mon cœur, et cède ton trône à la haine implacable! ô mon sein, gonfle-toi; car tu es plein du poison des vipères.

IAGO.

Calmez-vous, je vous prie.

OTHELLO.

Oh! du sang! Iago, du sang!

IAGO.

Calmez-vous, vous dis-je; vos idées peut-être changeront-elles.

OTHELLO.

Jamais, Iago. Semblable au Pont-Euxin, dont le glacial et impétueux courant ne connaît pas de reflux, mais poursuit sa route sans s'arrêter jusqu'à la Propontide et à l'Hellespont; ainsi mes pensées de sang, dans leur cours violent, ne regarderont pas en arrière; jamais elles ne reflueront vers l'humble amour, jusqu'à ce qu'elles soient absorbées dans l'océan d'une profonde et vaste vengeance. — (*Il s'agenouille.*) En présence de ce ciel inflexible, j'en fais le solennel et inviolable serment!

IAGO.

Ne vous relevez pas encore. —(*Il s'agenouille.*) Je vous prends à témoins, éternels flambeaux qui brillez sur nos têtes, élémens qui pesez sur nous de toutes parts! soyez témoins qu'Iago voue son intelligence, son bras et son cœur au service d'Othello outragé! qu'il ordonne! et me demandât-il du sang, n'importe lequel, je lui témoignerai mon affection par mon obéissance.

OTHELLO.

J'accueille ton amitié non par de vains remerciemens, mais en acceptant tes offres; je vais sur-le-champ la mettre à l'épreuve : d'ici à trois jours, que je t'entende dire que Cassio a cessé de vivre.

IAGO.

Mon ami est mort; vous avez porté son arrêt; mais elle, qu'elle vive.

OTHELLO.

Qu'elle soit damnée, l'infâme! qu'elle soit damnée! Viens, suis-moi : Il faut que je concerte les moyens d'infliger une mort prompte à cette infernale beauté. Maintenant, tu es mon lieutenant.

IAGO.

Je suis à vous pour toujours.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Même lieu.

Arrivent DESDÉMONA, ÉMILIE, *et* LE BOUFFON.

DESDÉMONA.

Ami, savez-vous où réside le lieutenant Cassio?

LE BOUFFON.

Je ne prendrais pas sur moi de dire qu'il réside quelque part.

DESDÉMONA.

Pourquoi cela?

LE BOUFFON.

Il est militaire; et les militaires n'ont point de résidence fixe.

DESDÉMONA.

Où loge-t-il?

LE BOUFFON.

Vous dire où il loge, ce serait mentir.

DESDEMONA.

M'expliquerez-vous cette énigme?

LE BOUFFON.

Je ne sais pas où il loge; or, si je lui assigne une résidence, et que je dise : Il demeure ici, ou là, je mentirai effrontément.

DESDÉMONA.

Voulez-vous vous en informer, et venir me l'apprendre?

LE BOUFFON.

Je vais à son sujet catéchiser le monde; c'est-à-dire poser des questions, à l'aide desquelles je formulerai ma réponse.

DESDÉMONA.

Allez le chercher; dites-lui de venir: faites-lui savoir que j'ai fléchi mon mari en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON.

Ce que vous me demandez ne dépasse point les limites de l'intelligence d'un homme; je vais, en conséquence, essayer de le faire.

Il s'éloigne.

DESDÉMONA.

Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Émilie?

ÉMILIE.

Je n'en sais rien, madame.

DESDÉMONA.

Crois-moi, je préférerais avoir perdu ma bourse pleine de cruzades * : si je ne savais que mon noble Maure a l'esprit droit, et n'est point de la méprisable étoffe dont sont faits les jaloux; c'en serait assez pour lui donner des idées mauvaises.

ÉMILIE.

Il n'est donc pas jaloux?

DESDÉMONA.

Lui! le soleil sous lequel il est né a purgé son sang de ces humeurs-là.

ÉMILIE.

Le voici qui s'avance.

DESDÉMONA.

Maintenant je ne le quitterai pas que Cassio n'ait obtenu son rappel. — Comment vous trouvez-vous, mon seigneur?

Arrive OTHELLO.

OTHELLO.

Bien, madame. — (*A part.*) Avec quel front elle dissimule! — Comment vous portez-vous, Desdémona?

DESDÉMONA.

Bien, mon seigneur.

OTHELLO.

Donnez-moi votre main; cette main est moite, madame.

DESDÉMONA.

Elle n'a encore ni éprouvé les atteintes de l'âge, ni connu le chagrin.

OTHELLO.

Voilà qui annonce une nature féconde et un cœur libéral; — chaude et moite : cette main indique pour vous la nécessité de la retraite, du jeûne, de la prière, de la mortification, des exercices de dévotion; car il y a là un démon jeune et haletant, fort sujet à révolte; c'est une bonne main, une main franche.

DESDÉMONA.

Vous avez bien raison de le dire; car c'est cette main qui a donné mon cœur.

OTHELLO.

Une main libérale : jadis, c'était le cœur qui donnait la main; aujourd'hui, nous avons pour devise, — la main, non le cœur.

DESDÉMONA.

Je n'entends rien à cela. Venons maintenant à votre promesse.

OTHELLO.

Quelle promesse, ma chère?

DESDÉMONA.

J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO *tousse.*

Un rhume subit et opiniâtre vient de me saisir; prêtez-moi votre mouchoir.

DESDÉMONA.

Le voici, mon seigneur.

OTHELLO.

Celui que je vous ai donné.

DESDÉMONA.

Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO.

Vous ne l'avez pas?

DESDÉMONA.

Non, en vérité, mon seigneur.

OTHELLO.

C'est un tort: ce mouchoir, une Bohémienne le donna jadis à ma mère : elle était sorcière, et pouvait presque lire dans la pensée des gens; elle dit à ma mère que tant qu'elle conserverait ce mouchoir elle garderait le don de plaire, tiendrait mon père complètement sous le joug de son amour; mais que si jamais elle le perdait, ou en faisait cadeau, les yeux de mon père la prendraient en aversion, et son cœur se mettrait en quête de nouvelles amours. En mourant, elle me le donna, et me recommanda, quand ma destinée me ferait prendre une épouse, de le lui donner. Je l'ai fait : ayez-en donc un soin tout particulier; qu'il vous soit aussi cher que la prunelle de vos yeux; le perdre ou le donner serait un crime qu'aucun autre ne saurait égaler.

DESDÉMONA.

Est-il possible?

OTHELLO.

Rien n'est plus vrai. Le tissu en est magique: une sibylle qui avait vu le soleil accomplir deux cents fois son cours en broda le dessin dans sa prophétique fureur; les vers qui ont fourni la soie étaient bénits; et on en teignit l'étoffe dans la liqueur émanée d'une momie de cœurs de vierges précieusement conservée.

DESDÉMONA.

Est-il bien vrai?

OTHELLO.

Très-vrai; songez donc à le conserver précieusement.

* Monnaie portugaise, valant trois francs soixante centimes. (*Note du traducteur.*)

DESDÉMONA.

Alors, plût au ciel que je ne l'eusse vu de ma vie!

OTHELLO.

Ah! pourquoi?

DESDÉMONA.

Pourquoi cette voix brusque et irritée?

OTHELLO.

Est-il perdu? ne l'avez-vous plus? parlez; l'avez-vous égaré?

DESDÉMONA.

Protégez-nous, mon Dieu!

OTHELLO.

Que dites-vous?

DESDÉMONA.

Il n'est pas perdu; mais en supposant qu'il le fût?

OTHELLO.

Ah!

DESDÉMONA.

Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO.

Allez le chercher; je veux le voir.

DESDÉMONA.

Rien n'est plus facile, mon seigneur; mais je ne veux pas y aller maintenant; tout cela est une feinte pour éluder ma demande; je vous en prie, rendez à Cassio son emploi.

OTHELLO.

Allez me chercher ce mouchoir; ma tête s'égare.

DESDÉMONA.

Allons, allons; vous ne trouverez jamais un homme plus capable.

OTHELLO.

Le mouchoir! —

DESDÉMONA.

Je vous en prie, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO.

Le mouchoir! —

DESDÉMONA.

Un homme qui, en tout temps, attacha son bonheur à votre affection, qui partagea vos dangers; —

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDÉMONA.

En vérité, vous avez tort.

OTHELLO.

Arrière!

Il s'éloigne.

ÉMILIE.

Cet homme n'est-il pas jaloux?

DESDÉMONA.

Je ne l'ai jamais vu en cet état : il faut qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans ce mouchoir. Que je suis malheureuse de l'avoir perdu!

ÉMILIE.

Ce n'est pas en une année ou deux qu'on peut connaître un homme. Ce sont tous des estomacs, et nous sommes leurs alimens; ils nous mangent avidement; et quand ils sont rassasiés, ils nous repoussent avec dégoût. Tenez! voilà Cassio et mon mari.

Arrivent IAGO *et* CASSIO.

IAGO.

Il n'y a pas d'autre moyen; il faut qu'elle parle pour vous! Justement, la voici elle-même! Allez, et renouvelez-lui vos instances.

DESDÉMONA.

Qu'y a-t-il, Cassio? quel sujet vous amène?

CASSIO.

Celui qui m'a déjà conduit devant vous, madame. Je vous en supplie, que par votre généreuse intervention je puisse vivre encore, et rentrer dans les bonnes grâces d'un homme que j'honore et auquel je suis complètement dévoué : qu'on m'épargne de pénibles délais. Si mon offense est tellement grave que ni mes services passés, ni ma douleur présente, ni ma conduite à venir, ne peuvent l'expier ni me rendre son affection, ce sera m'obliger que de me faire connaître mon sort; je me soumettrai alors à la nécessité, et chercherai fortune dans une autre carrière.

DESDÉMONA.

Hélas! digne Cassio, votre avocat n'est pas en faveur maintenant; mon seigneur n'est plus mon seigneur, et je ne le reconnaîtrais plus si son visage était aussi changé que son caractère. Tous les esprits bienheureux me sont témoins que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que la franchise de ma parole m'a même fait encourir son déplaisir. Patientez quelque temps encore; je ferai ce que je pourrai; je ferai plus pour vous que je n'oserais faire pour moi-même. Que cette assurance vous suffise.

IAGO.

Le général est-il irrité?

ÉMILIE.

Il vient de nous quitter à l'instant dans une agitation étrange.

IAGO.

Se peut-il qu'il soit irrité? Je l'ai vu lorsque le canon faisait voler en l'air les rangs de ses guerriers, et venait comme un démon immoler son frère jusque dans ses bras. — Il est irrité, dites-vous? Il faut qu'il soit survenu quelque chose d'important. Je vais aller le rejoindre; s'il est en colère, il faut que la chose soit grave.

DESDÉMONA.

Allez le voir, je vous prie.

IAGO *s'éloigne.*

DESDÉMONA, *continuant.*

Peut-être a-t-il reçu des nouvelles de Venise, ou peut-être a-t-on découvert en Chypre quelque conspiration avortée. C'est cela qui aura troublé le cours limpide de ses esprits. Dans ces momens-là les hommes s'en prennent aux êtres les plus insignifians, bien que de grands objets les préoccupent. C'est évident. Que l'un de nos doigts nous fasse mal, il communique à d'autres parties du corps pleines de santé le sentiment de la douleur.

Nous ne devons pas croire que les hommes soient des dieux, ni nous attendre à les voir toujours aussi attentifs et prévenans que le jour des noces. — Gronde-moi, Émilie. Injuste que j'étais, j'accusais son manque d'égards! mais je reconnais maintenant que j'avais suborné les témoins, et que c'est à tort que je le mettais en cause

ÉMILIE.

Fasse le ciel que ce soient, comme vous le croyez, les affaires publiques qui l'aigrissent, et non quelque lubie, quelque pensée jalouse!

DESDÉMONA.

Hélas! jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIE.

Cette réponse ne saurait satisfaire les esprits jaloux; ils ne sont pas jaloux parce qu'ils en ont sujet, mais jaloux parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles.

DESDÉMONA.

Dieu éloigne ce monstre de l'esprit d'Othello!

ÉMILIE.

Ainsi soit-il, madame!

DESDÉMONA.

Je vais l'aller chercher. — Cassio, promenez-vous ici. Si je le trouve, je lui rappellerai votre demande, et ferai mon possible pour la lui faire accueillir.

DESDÉMONA *et* ÉMILIE *s'éloignent.*

Arrive BIANCA.

BIANCA.

Dieu vous garde, ami Cassio!

CASSIO.

Quel motif vous amène ici? Comment vous portez-vous, ma belle Bianca? Sur ma parole, chère amour, j'allais chez vous.

BIANCA.

Et moi, j'allais à votre logement, Cassio. Eh quoi! absent une semaine entière! sept jours et sept nuits! cent soixante-huit heures d'absence; et les heures d'absence des amans sont cent soixante fois plus lentes que les heures du cadran! O que d'ennui à les compter!

CASSIO.

Pardonnez-moi, Bianca; depuis quelque temps des pensées de plomb ont pesé sur moi; mais en temps plus opportun je réglerai avec vous le compte de cette absence. (*Lui donnant le mouchoir de Desdémona.*) Chère Bianca, veuillez me copier ce dessin.

BIANCA.

O Cassio! d'où cela vient-il? C'est un souvenir de quelque nouvelle amie. Je vois maintenant le motif de votre absence. Bien, bien, Cassio!

CASSIO.

Bianca, envoyez au diable de qui vous les tenez, vos injurieux soupçons. Votre jalousie craint que ce mouchoir ne soit un souvenir de quelque maîtresse. Il n'en est rien, Bianca, je vous l'assure.

BIANCA.

A qui donc appartient-il?

CASSIO.

Je n'en sais rien, ma chère; je l'ai trouvé dans ma chambre. J'en aime le dessin; avant qu'on me le redemande, comme cela est probable, je désire le faire copier. Prenez-le donc et le copiez. Maintenant, veuillez me quitter.

BIANCA.

Vous quitter, et pourquoi?

CASSIO.

J'attends ici le général; il n'est pas nécessaire, et je ne désire pas du tout qu'il me voie en société d'une femme.

BIANCA.

Pourquoi, je vous prie?

CASSIO.

Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA.

Mais c'est que vous ne m'aimez pas. Veuillez, je vous prie, me reconduire quelques pas, et dites-moi si je vous verrai de bonne heure ce soir?

CASSIO.

Je ne puis pas vous accompagner bien loin, car mon devoir me retient ici; mais je vous verrai bientôt.

BIANCA.

Fort bien! je dois me conformer aux circonstances.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent OTHELLO *et* IAGO.

IAGO.

Croyez-vous?

OTHELLO.

Si je le crois, Iago?

IAGO.

Quoi! un baiser donné en secret!

OTHELLO.

Un baiser que rien n'autorise.

IAGO.

Ou bien une heure ou deux passées au lit avec son amant, sans mauvaise intention?

OTHELLO.

Au lit avec son amant, sans mauvaise intention,

Iago? c'est de l'hypocrisie envers le diable. Celles qui, avec des intentions pures, font pareille chose, le diable tente leur vertu, et elles tentent le ciel.

IAGO.

Pourvu qu'elles ne fassent point de mal, ce n'est qu'une faute vénielle; mais si je donne à ma femme un mouchoir, —

OTHELLO.

Eh bien?

IAGO.

Eh bien! il est à elle, seigneur, et puisqu'il lui appartient, elle peut, je pense, le donner à tel homme qu'il lui plaît.

OTHELLO.

Elle est chargée aussi du dépôt de son honneur; peut-elle le donner?

IAGO.

L'honneur est une essence invisible; il est le partage de beaucoup de femmes qui ne l'ont pas; mais, quant au mouchoir, —

OTHELLO.

Par le ciel, je voudrais, pour beaucoup, l'avoir oublié! — Tu m'as dit, — Oh! ce souvenir revient planer sur ma mémoire, comme sur une maison en proie à la contagion plane le corbeau de sinistre augure, — tu m'as dit lui avoir vu mon mouchoir.

IAGO.

Oui, et qu'en voulez-vous conclure

OTHELLO.

Cela me paraît grave maintenant.

IAGO.

Et que serait-ce donc, si je vous disais que je l'ai vu consommer votre déshonneur; ou que je l'ai entendu dire, — car il y a de par le monde des drôles qui, aussitôt que par leurs importunités, ou grâce à la faiblesse volontaire de leurs maîtresses, ils sont parvenus à les convaincre et à les apprivoiser, n'ont rien de plus pressé que d'aller conter à tout venant leur bonne fortune, —

OTHELLO.

Se serait-il vanté de quelque chose?

IAGO.

Oui, certes, seigneur; mais il n'a rien dit, soyez-en sûr, qu'il ne soit prêt à nier sous la foi du serment.

OTHELLO.

Qu'a-t-il dit?

IAGO.

Qu'il avait partagé, — Je ne sais comment vous dire la chose.

OTHELLO.

Partage quoi?

IAGO.

Son lit.

OTHELLO.

Le lit de ma femme?

IAGO.

Le lit de votre femme.

OTHELLO.

Il a été reçu dans son lit! il y a pris place avec elle! auprès d'elle! abomination! — Le mouchoir! — Il avoue. — Le mouchoir! — Qu'il avoue tout, et qu'il meure! — Non, qu'il meure d'abord. — Je frissonne. La nature ne ressentirait pas ces émotions terribles, sans quelque pressentiment fondé. Ce ne sont point des paroles qui me bouleversent ainsi. — Ah! — Est-il possible? — Il avoue. — Le mouchoir! — O démon!

Il tombe sans connaissance.

IAGO.

Opère, ma dose de poison, opère! Voilà comme on prend au piége les hommes crédules, et comme mainte dame vertueuse et chaste est exposée aux reproches, malgré son innocence. — Holà! seigneur!

Arrive CASSIO.

IAGO, *continuant.*

Seigneur, seigneur Othello! — Vous voilà, Cassio?

CASSIO.

Qu'est-il donc arrivé?

IAGO.

Le général vient de tomber dans une attaque d'épilepsie; c'est sa seconde; il en a éprouvé une hier.

CASSIO.

Frottez-lui les tempes.

IAGO.

Non, laissez. Il faut que sa léthargie suive paisiblement son cours : sinon sa bouche écume, et il est en proie à un violent accès de frénésie. Regardez, le voilà qui bouge; éloignez-vous pour quelques instans; il ne tardera pas à reprendre l'usage de ses sens : quand il sera parti, j'ai à vous entretenir de quelque chose d'important.

CASSIO *s'éloigne.*

IAGO, *continuant.*

Comment vous trouvez-vous, général? Ne vous êtes-vous point blessé à la tête?

OTHELLO.

Te moques-tu de moi?

IAGO.

Me moquer de vous! Non, par le ciel! je souhaiterais vous voir supporter votre malheur comme il convient à un homme.

OTHELLO.

Un mari trompé est un monstre de sottise et un animal ridicule.

IAGO.

Il y a beaucoup de ces animaux-là dans les cités populeuses, et plus d'un monstre civilisé.

OTHELLO.

A-t-il avoué?

IAGO.

Soyez homme, seigneur. Songez que tous vos frères barbus attelés au joug du mariage subissent la même destinée que vous. Il y a, au moment où nous parlons, des millions de maris qui couchent chaque nuit dans des lits qu'ils croient à eux seuls, et où d'autres néanmoins sont admis; votre lot à vous est préférable! Oh! c'est un infernal sup-

plice, un jeu de la cruauté de Satan, que de presser dans ses bras sur un lit adultère une beauté que l'on croit chaste! Non; que je connaisse mon sort; et sachant ce que je suis, je saurai comment agir avec elle.

OTHELLO.

Oh! tu es sage, cela est certain.

IAGO.

Retirez-vous un instant à l'écart, et maintenez-vous dans les bornes de la patience. Pendant que vous étiez ici, anéanti sous le poids de votre douleur (faiblesse tout-à-fait indigne d'un homme comme vous), Cassio est arrivé : je me suis hâté de le congédier, en lui donnant de votre évanouissement une explication satisfaisante; mais je l'ai prié de revenir bientôt pour s'entretenir avec moi, ce qu'il m'a promis. Cachez-vous, et observez attentivement l'air moqueur et goguenard qui se peindra sur son visage; car je veux lui faire conter de nouveau toute l'histoire de ses amours; où, comment, combien de fois, depuis quand il a vu votre femme en particulier, et quand il compte la voir encore; ayez soin, vous dis-je, d'observer ses gestes. Mais surtout modérez-vous; sans quoi je croirai que la passion est votre essence, et que vous ne savez pas être homme.

OTHELLO.

Maintenant, Iago, je serai patient jusqu'à l'excès; mais aussi, entends-tu, je serai terrible dans ma vengeance.

IAGO.

Vous n'aurez pas tort; mais que chaque chose vienne en son temps. Mettez-vous à l'écart.

OTHELLO *se retire à quelque distance.*

IAGO, *continuant.*

Maintenant je vais parler à Cassio de Bianca, une commère qui par la vente de ses faveurs se procure la nourriture et le vêtement; c'est une créature qui raffole de Cassio, — car c'est la destinée de la courtisane d'en séduire cent pour être séduite à son tour par un seul.— Quand il entendra parler d'elle, il ne pourra s'empêcher d'éclater de rire.— Le voici qui vient.

Revient CASSIO.

IAGO, *continuant.*

Sa gaîté va rendre furieux Othello, dont la sotte jalousie va interpréter à contre-sens les sourires, les gestes et les airs libres de Cassio. — Comment vous va, lieutenant?

CASSIO.

Moins bien que je ne voudrais, d'autant plus que vous me donnez là un titre dont la privation me tue.

IAGO, *haut.*

Travaillez-moi comme il faut Desdémona, et je vous réponds du résultat. (*Bas.*) Si ce succès dépendait de Bianca, (*haut*) si la chose était en son pouvoir, comme vous auriez bientôt obtenu l'objet de vos désirs

CASSIO.

La pauvre diablesse!

OTHELLO, *à part.*

Voyez comme il rit déjà.

IAGO.

Je n'ai jamais vu une femme s'amouracher d'un homme à ce point.

CASSIO.

Pauvre créature! je crois effectivement qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part.*

A présent, il nie faiblement la chose; il en rit

IAGO.

Savez-vous bien une chose, Cassio?

OTHELLO, *à part.*

Maintenant il le presse de lui conter toute l'histoire. — Va, poursuis; bien dit, bien dit.

IAGO.

Elle dit, à qui veut l'entendre, que vous l'épouserez.

CASSIO, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

OTHELLO, *à part.*

Tu triomphes, Romain! tu triomphes!

CASSIO.

Moi l'épouser! — Elle! une fille de joie! Jugez un peu plus charitablement de mon bon sens; ne me croyez pas le cerveau fêlé à un tel point. Ah! ah! ah!

OTHELLO, *à part.*

Bien, bien, bien; aux gagnans il est permis de rire.

IAGO.

Le bruit court, je vous assure, que vous devez l'épouser.

CASSIO.

Parlez sérieusement, je vous prie.

IAGO.

Je veux n'être qu'un scélérat, si je vous en impose.

OTHELLO, *à part.*

As-tu donc arrêté déjà le terme de mes jours? Va, poursuis.

CASSIO.

C'est un propos qu'elle-même fait courir. Dans l'affection qu'elle me porte, elle se flatte que je l'épouserai; mais je ne lui ai rien promis.

OTHELLO, *à part.*

Iago me fait signe; maintenant il va commencer son histoire.

CASSIO.

Elle était ici il n'y a qu'un moment; elle me poursuit en tout lieu. L'autre jour, je causais sur le port avec quelques Vénitiens; soudain la voilà qui arrive, et qui me saute au cou.

OTHELLO, *à part.*

En s'écriant sans doute : « O mon cher Cassio! » c'est du moins ce que son geste semble dire.

CASSIO.

Elle se pend après moi, me presse, m'inonde de pleurs, me tire, me secoue d'une force, ah! ah! ah!

OTHELLO, *à part.*

A présent, il lui conte comment elle l'a entraîné dans ma chambre à coucher. Oh ! je lis tes forfaits sur ton visage ; mais le châtiment ne se fera pas attendre.

CASSIO.

Ma foi, il faut que je renonce à sa société.

IAGO.

Vive Dieu ! la voici qui vient.

Arrive BIANCA.

CASSIO.

C'est une biche en rut, mais une biche parfumée. — (*A Bianca.*) Que prétendez-vous en me relançant de la sorte ?

BIANCA.

Que le diable et sa femme vous relancent ! Quelle a été votre intention en me donnant tout-à-l'heure ce mouchoir ? Sotte que j'étais de le prendre ! Ah ! vous voulez que j'en copie le dessin ! — Comme cela est probable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, et que vous ne sachiez pas qui l'y a laissé ! c'est un souvenir de quelque grisette, et j'en copierais le dessin, moi ? Tenez, donnez-le à votre péronnelle : de quelque main que vous le teniez, je ne m'en charge pas.

Elle lui rend le mouchoir.

CASSIO.

Qu'y a-t-il, ma chère Bianca, qu'y a-t-il ?

OTHELLO, *à part.*

Par le ciel, ce doit être mon mouchoir.

BIANCA.

Si vous voulez venir souper avec moi, ce soir, libre à vous : sinon, venez quand cela vous conviendra.

Elle s'éloigne.

IAGO.

Suivez-la, suivez-la.

CASSIO.

Il le faut bien, sans quoi elle va jaser en public.

IAGO.

Souperez-vous chez elle ?

CASSIO.

J'en ai l'intention.

IAGO.

Fort bien ; il est possible que j'aille vous y rejoindre ; car j'ai à vous parler

CASSIO.

Venez, je vous prie ; vous viendrez ?

IAGO.

Partez ; n'en dites pas davantage.

CASSIO *s'éloigne.*

OTHELLO, *s'approchant d'Iago.*

Comment le tuerai-je, Iago ?

IAGO.

Avez-vous vu comme il riait de son forfait ?

OTHELLO.

Oh ! Iago !

IAGO.

Et avez-vous aperçu le mouchoir ?

OTHELLO.

Était-ce le mien ?

IAGO.

Le vôtre, pardieu. Voyez un peu le cas qu'il fait de cette créature insensée, votre femme ! Elle lui donne ce mouchoir, et il le donne à sa prostituée.

OTHELLO.

Je voudrais être neuf ans à la tuer ! — Une jolie femme, ma foi ! une femme charmante ! accomplie !

IAGO.

Allons, il vous faut oublier tout cela.

OTHELLO.

Oui, que ce soir même elle soit la proie des vers ! qu'elle périsse et soit damnée ; non, elle ne vivra pas. Mon cœur est changé en granit ; il blesse la main qui le touche. — Oh ! le monde n'a pas de plus adorable créature ; elle est digne de prendre place à côté d'un empereur et de lui donner des lois.

IAGO.

Non ; ce n'est point là votre état habituel.

OTHELLO.

La misérable ! je me borne à dire ce qu'elle est. — Elle manie si délicatement l'aiguille ! — Elle est si admirable musicienne ! Oh ! ses accens mélodieux désarmeraient la férocité de l'ours ! — Et d'une imagination si vaste et si féconde !

IAGO.

Elle n'en est que plus perverse.

OTHELLO.

Oh ! mille fois, mille fois. — Et puis un caractère si doux !

IAGO.

Oui, trop doux.

OTHELLO.

C'est vrai : et cependant, quelle pitié, Iago ! — O Iago, quelle pitié !

IAGO.

Si vous l'idolâtrez tellement, malgré son crime, donnez-lui pleine licence de pécher ; car du moment où cela ne vous fait rien, cela ne fait de mal à personne.

OTHELLO.

Je veux la couper en morceaux. — Me trahir !

IAGO.

Cela est bien coupable à elle !

OTHELLO.

Avec mon officier !

IAGO.

Cela est plus coupable encore.

OTHELLO.

Procure-moi du poison, Iago ; cette nuit, — Je ne veux point entrer en explications avec elle, de peur que sa beauté et ses charmes ne me fassent changer de résolution ; — Cette nuit, Iago.

IAGO.

N'ayez pas recours au poison ; étranglez-la dans son lit, dans ce même lit qu'elle a souillé.

OTHELLO.

Bien, bien; j'aime cette justice rétributive ; très-bien.

IAGO.

Et pour ce qui est de Cassio, je m'en charge : à minuit, vous en saurez davantage.

On entend les sons de la trompette.

OTHELLO.

Admirable ! — Quelle est cette fanfare?

IAGO.

C'est quelque envoyé de Venise, sans doute. Ah! c'est Lodovico, député par le doge; et voyez, votre femme l'accompagne.

Arrivent LODOVICO, DESDÉMONA *et leur suite.*

LODOVICO.

Dieu vous garde, digne général.

OTHELLO.

Et vous pareillement, seigneur.

LODOVICO.

Le doge et le sénat de Venise vous saluent.

Il lui remet une dépêche.

OTHELLO.

Je baise l'instrument de leur bon plaisir.

Il ouvre la dépêche et la lit.

DESDEMONA.

Et qu'y a-t-il de nouveau, cher cousin Lodovico?

IAGO.

Je suis charmé de vous voir, seigneur; soyez le bien venu en Chypre.

LODOVICO.

Je vous remercie. Comment se porte le lieutenant Cassio?

IAGO.

Il vit, seigneur.

DESDÉMONA.

Cousin, il s'est élevé entre lui et mon mari une mésintelligence fâcheuse : mais vous arrangerez cela.

OTHELLO, *interrompant sa lecture.*

En êtes-vous bien sûre?

Il se remet à lire.

DESDÉMONA.

Mon seigneur...

OTHELLO, *lisant.*

« Ne manquez pas de vous conformer à cet or- » dre, attendu que...

LODOVICO.

Il ne s'adressait à personne; sa lecture l'absorbe. Est-ce qu'il a éclaté entre le général et Cassio quelque mésintelligence?

DESDÉMONA.

Une des plus malheureuses, je voudrais pour beaucoup les réconcilier, par l'affection que je porte à Cassio.

OTHELLO.

Flamme et salpêtre!

DESDÉMONA.

Mon seigneur!

OTHELLO.

Avez-vous votre bon sens?

DESDÉMONA.

Eh quoi! serait-il irrité?

LODOVICO.

Il est possible que cette dépêche lui ait donné de l'humeur; car je crois qu'on le rappelle à Venise, et que Cassio est nommé pour le remplacer dans son gouvernement.

DESDÉMONA.

Ma foi, j'en suis enchantée.

OTHELLO.

Vraiment!

DESDÉMONA.

Mon seigneur...

OTHELLO.

Je suis enchanté de vous voir folle.

DESDEMONA.

Que voulez-vous dire, mon cher Othello?

OTHELLO.

Démon!

Il la frappe.

DESDÉMONA.

Je n'ai pas mérité cela.

LODOVICO.

Seigneur, on ne le croirait jamais à Venise, dussé-je jurer que je l'ai vu... Voilà qui est grave; faites-lui vos excuses ; elle pleure.

OTHELLO.

O démon! démon! si la terre était inondée des larmes de la femme, chaque goutte tombée de ses yeux produirait un crocodile *.

DESDÉMONA.

Je vais m'éloigner, puisque je vous offense.

Elle fait quelques pas pour s'en aller.

LODOVICO.

C'est véritablement une épouse soumise. Rappelez-la.

OTHELLO.

Madame!

DESDÉMONA.

Mon seigneur?

OTHELLO, *à Lodovico.*

Que lui voulez-vous, seigneur?

LODOVICO.

Moi, seigneur?

OTHELLO.

Oui; vous m'avez dit de la faire revenir. Seigneur, elle reviendra et reviendra encore, puis elle s'en ira pour revenir de nouveau; si vous voulez, seigneur, elle pleurera, oui, elle pleurera; comme vous dites, elle est soumise, — oh! fort soumise. — (*A Desdémona.*) Continuez à pleurer... —

* Allusion au caractère fabuleux que les anciens attribuaient au crocodile, dont les larmes, disait-on, étaient fallacieuses, et contenaient un piége. (*Note du traducteur.*)

— (*A Lodovico.*) Pour ce qui est de cette dépêche, seigneur... — (*A Desdémona.*) O passion bien jouée! — (*A Lodovico.*) Je suis rappelé à Venise. — (*A Desdémona.*) Allez-vous-en ; je vous enverrai chercher dans quelques instans. — (*A Lodovico.*) Seigneur, j'obéirai aux ordres du sénat et retournerai à Venise. — (*A Desdémona.*) Partez, éloignez-vous! Cassio occupera ma place, et... — (*A Lodovico.*) Seigneur, ce soir, je vous invite à souper. Vous êtes le bien venu en Chypre, seigneur. — Malédiction!

Il s'éloigne.

LODOVICO.

Est-ce là le noble Maure dont le sénat tout entier exalte la capacité supérieure? — Est-ce là le grand caractère qu'aucune passion ne saurait ébranler, dont ni les coups de la fortune, ni les traits du sort, ne sauraient ni entamer ni percer la solide vertu?

IAGO.

Il est bien changé.

LODOVICO.

Sa raison est-elle saine? son cerveau n'est-il point malade?

IAGO.

Il est ce qu'il est; je ne puis me permettre d'étendre sur lui ma censure. Plût à Dieu qu'il fût ce qu'il devrait être, — s'il est vrai qu'il ne le soit pas. —

LODOVICO.

Eh quoi! frapper sa femme!

IAGO.

Évidemment, cela n'est pas bien; et cependant veuille le ciel qu'il ne se porte pas contre elle à des excès plus grands!

LODOVICO.

Est-ce son habitude, ou seulement le résultat de l'irritation produite en lui par la lecture des dépêches?

IAGO.

Hélas! hélas! le devoir me défend de dire ce que j'ai vu et appris. Observez-le, et sans que j'aie besoin de rien dire, ses actes vous le feront suffisamment connaître. Ayez seulement l'œil sur lui, et remarquez sa conduite ultérieure.

LODOVICO.

Je me suis bien trompé sur son compte; j'en suis fâché.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Un appartement dans le château.

Entrent OTHELLO *et* ÉMILIE.

OTHELLO.

Ainsi, vous n'avez rien vu?

ÉMILIE.

Ni rien entendu, ni même rien soupçonné.

OTHELLO.

Oui, vous les avez vus, elle et Cassio, ensemble.

ÉMILIE.

Mais je n'ai rien remarqué de suspect, et pourtant ils n'ont point échangé une syllabe que je ne l'aie entendue.

OTHELLO.

Quoi! il ne leur est jamais arrivé de parler tout bas?

ÉMILIE.

Jamais, seigneur.

OTHELLO.

De se débarrasser de votre présence?

ÉMILIE.

Jamais.

OTHELLO.

Sous prétexte de lui aller chercher son éventail, ses gants, son masque, ou tout autre objet?

ÉMILIE.

Jamais, seigneur.

OTHELLO.

C'est singulier.

ÉMILIE.

Je vous jure, seigneur, qu'elle est fidèle. J'en réponds sur le salut de mon ame ; si vous pensez autrement, écartez une pareille idée, elle abuse votre cœur. Si quelque misérable vous a mis cela en tête, que la malédiction prononcée contre le serpent soit sa récompense! car si celle-là n'est pas vertueuse, chaste et fidèle, il n'y a point de mari heureux ici-bas; la plus pure des épouses est aussi impure que la calomnie.

OTHELLO.

Dites-lui de venir ici : — Allez. —

ÉMILIE *sort.*

OTHELLO, *continuant.*

Si j'en crois ce qu'elle dit, — mais quelle est l'entremetteuse assez simple pour n'en pas dire autant? C'est une fine mouche, la confidente discrète des plus honteux secrets. Et pourtant, cela s'agenouille et prie; je l'ai vue moi-même.

Rentre ÉMILIE *avec* DESDÉMONA.

DESDÉMONA.

Mon seigneur, que me voulez-vous?

OTHELLO.

Approchez, je vous prie, mon amour.

DESDÉMONA.

Quel est votre bon plaisir?

OTHELLO.

Laissez-moi voir vos yeux : regardez-moi fixement.

DESDÉMONA.

Quelle horrible fantaisie vous prend?

OTHELLO, *à Emilie.*

A vos fonctions, madame : laissez seuls ceux qui veulent procréer, et fermez la porte; vous

tousserez et crierez *hum*, si quelqu'un vient : faites votre état ; — dépêchez-vous.

ÉMILIE *sort.*

DESDÉMONA, *se jetant aux genoux d'Othello.*

Je vous demande à genoux ce que signifie ce langage. Je comprends la fureur qui est dans vos paroles ; mais vos paroles elles-mêmes je ne les comprends pas.

OTHELLO.

Dites-moi, qu'êtes-vous ?

DESDÉMONA.

Votre femme, mon seigneur, votre loyale et fidèle femme.

OTHELLO.

Allons, jure-le, et damne-toi ; car, croyant voir en toi un habitant des cieux, les démons eux-mêmes n'oseraient te saisir : damne-toi donc doublement ; jure que tu m'es fidèle.

DESDÉMONA.

Le ciel m'en est témoin.

OTHELLO.

Le ciel est témoin que tu es perfide comme l'enfer.

DESDÉMONA.

Envers qui, mon seigneur ? avec qui ? en quoi suis-je perfide ?

OTHELLO.

Oh ! Desdémona ! — arrière ! arrière ! arrière !

DESDÉMONA.

Hélas ! jour de douleur ! pourquoi pleurez-vous ? Est-ce moi qui suis la cause de ces larmes, mon seigneur ? Si vous soupçonnez mon père d'avoir été l'instrument de votre rappel, n'en rejetez pas sur moi le blâme ! si vous l'avez perdu, hélas ! Et moi aussi je l'ai perdu.

OTHELLO.

S'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur ; s'il avait fait pleuvoir sur ma tête nue toutes les souffrances, toutes les humiliations ; s'il m'avait plongé dans la pauvreté jusqu'aux lèvres ; s'il avait livré aux fers de la captivité moi et mes plus chères espérances, j'aurais pu trouver dans quelque coin de mon ame une goutte de résignation ; mais, hélas ! faire de moi un éternel objet de risée, montré au doigt du mépris ! — Oh ! oh ! — Et cependant, je l'aurais supporté ; oui, je l'aurais supporté. Mais le trésor où mon cœur avait rassemblé toutes ses affections, l'asile où je dois vivre, sous peine de ne vivre plus ; la source où s'alimente le cours de mon être, et sans laquelle il se tarit, m'en voir repoussé, ou ne pouvoir la garder que comme une citerne où d'impurs reptiles s'accouplent et multiplient ! Pâlis à cette idée, ô résignation, jeune enfant aux lèvres roses, et que ton front céleste se couvre des ombres de l'enfer.

DESDÉMONA.

J'espère que mon noble seigneur m'estime pure.

OTHELLO.

Oh ! oui, comme ces mouches qu'engendre la corruption. O fleur charmante qui exhales un parfum si doux ; toi qu'on ne peut approcher sans que le cœur éprouve un sentiment de volupté si vif qu'il va jusqu'à la douleur, — plût à Dieu que tu ne fusses jamais née !

DESDÉMONA.

Hélas ! quel crime ai-je commis sans le savoir ?

OTHELLO.

Ce papier d'éblouissante blancheur, ce livre saint, ont-ils été faits pour qu'on écrivît dessus *prostituée ?* Ce que tu as commis ? commis ! — O femme perdue, je ferais de mes joues des forges qui brûleraient la modestie au point de n'en laisser que des cendres, si je disais tes actes. — Ce que tu as commis ! le ciel s'en indigne ; la lune s'en voile la face ; le vent lui-même, dont l'haleine libertine caresse tout ce qu'elle rencontre, rentre épouvanté dans les entrailles de la terre, pour n'en point entendre le récit : — Ce que tu as commis ? femme impudique !

DESDÉMONA.

Au nom du ciel, vous me faites injure.

OTHELLO.

N'es-tu pas une impudique ?

DESDÉMONA.

Non, aussi vrai que je suis chrétienne. Si conserver ce vase pour mon seigneur, pur de tout contact illégitime, — c'est n'être pas impudique, je ne le suis pas.

OTHELLO.

Quoi ! tu n'es pas une prostituée ?

DESDÉMONA.

Non, sur le salut de mon ame.

OTHELLO.

Est-il possible ?

DESDÉMONA.

O ciel ! ayez pitié de nous !

OTHELLO.

En ce cas, je vous demande pardon ; je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui a épousé Othello. —

Rentre ÉMILIE.

OTHELLO, *continuant, à Emilie.*

Vous, madame, qui remplissez des fonctions opposées à celles de saint Pierre, et qui gardez la porte de l'enfer, c'est à vous que je parle, à vous-même, à vous ! nous avons terminé ; voilà de l'argent pour vos peines ; tournez la clef, je vous prie, et gardez-nous le secret.

Il sort.

ÉMILIE.

Hélas ! quelles idées s'est-il donc mis en tête ? — (*A Desdémona.*) comment vous trouvez-vous, madame ? comment vous trouvez-vous, ma chère dame ?

DESDÉMONA.

En vérité, à moitié assoupie

ÉMILIE.

Madame, qu'a donc mon seigneur ?

DESDÉMONA.

Qui est ton seigneur?

ÉMILIE.

Celui qui est le vôtre, madame.

DESDÉMONA.

Je n'en ai point : ne me parle pas, Émilie, je ne puis pas pleurer; et pourtant je ne saurais répondre que par des larmes. Écoute; ce soir, tu mettras à mon lit le drap nuptial, — ne l'oublie pas; — va chercher ton mari.

ÉMILIE.

Voilà bien du changement, j'espère.

Elle sort.

DESDÉMONA.

J'ai mérité qu'il me traitât ainsi; oui, je l'ai mérité. Qu'ai-je donc fait, et que peut-il reprendre dans toute ma conduite?

Rentre ÉMILIE *avec* IAGO.

IAGO.

Quelles sont vos volontés, madame? qu'avez-vous?

DESDÉMONA.

Je ne le saurais dire; ceux qui instruisent les enfans s'y prennent avec douceur, et ne leur imposent que des tâches légères. Il aurait pu en user de même avec moi en me grondant; car, en vérité, je suis un enfant quand on me gronde.

IAGO.

Qu'y a-t-il donc, madame?

ÉMILIE.

Hélas! Iago, le général l'a traitée d'une manière si infâme, lui a prodigué des épithètes si cruelles et si dures, qu'une ame honnête ne le saurait supporter.

DESDÉMONA.

Ai-je mérité ce nom, Iago?

IAGO.

Quel nom, madame?

DESDÉMONA.

Celui qu'elle disait que mon seigneur m'a donné?

ÉMILIE.

Il l'a appelée prostituée; un mendiant ivre n'en aurait pas dit autant à sa ribaude.

IAGO.

Pourquoi en a-t-il agi ainsi?

DESDÉMONA.

Je l'ignore; ce dont je suis certaine, c'est que je ne suis pas ce qu'il dit.

IAGO.

Ne pleurez pas, ne pleurez pas. O funeste jour!

ÉMILIE.

N'a-t-elle donc refusé tant de partis brillans; n'a-t-elle donc tout quitté, père, patrie, amis, que pour se voir traitée de prostituée? Cela n'est-il pas bien fait pour arracher des larmes?

DESDEMONA.

Tel est mon malheureux sort.

IAGO.

Que le ciel l'en punisse! d'où lui vient cette soudaine frénésie?

DESDEMONA.

Hélas! Dieu le sait.

ÉMILIE.

Que je sois pendue, si quelque fourbe consommé, quelque intrigant et mielleux scélérat, quelque misérable chien couchant, dans l'espoir d'obtenir quelque emploi, n'a pas ourdi cette calomnie; je veux être pendue si cela n'est pas.

IAGO.

Allons donc, il n'existe point d'homme pareil; c'est impossible.

DESDÉMONA.

S'il en est un, que Dieu lui pardonne.

ÉMILIE.

Qu'une potence lui pardonne, et que l'enfer ronge ses os! Pourquoi l'appelle-t-il prostituée? qui a eu des rapports avec elle? en quel lieu? dans quel moment? quelles apparences? quelles probabilités? Le Maure est abusé par quelque exécrable coquin, quelque vaurien fieffé, quelque misérable! — O ciel, que ne démasques-tu de tels êtres! que ne mets-tu un fouet dans toute main honnête, pour flageller à nu le scélérat, d'un bout du monde à l'autre, d'Orient en Occident.

IAGO.

Parlez plus bas.

ÉMILIE.

Honte sur lui! c'était un fourbe de la même trempe qui vous avait mis l'esprit à l'envers, et vous avait fait soupçonner quelque intrigue entre le Maure et moi.

IAGO.

Allez, vous êtes folle.

DESDÉMONA.

O honnête Iago, que dois-je faire pour reconquérir l'affection de mon seigneur? Ami, allez le trouver. Par la lumière du ciel, j'ignore en quoi j'ai pu lui déplaire. Je le déclare ici à genoux; — si jamais j'ai volontairement offensé sa tendresse, par pensée, par parole ou par action; si jamais un autre objet que lui a charmé mes yeux, mes oreilles, ou tout autre de mes sens; s'il n'est pas vrai que je l'aime encore, que je l'ai toujours aimé, que je l'aimerai toujours tendrement, dût-il par un divorce me repousser loin de lui, et me laisser dans l'indigence, que tout espoir de bonheur me soit à jamais refusé! La dureté peut beaucoup, et la sienne peut m'arracher la vie, mais ne saurait jamais altérer mon amour. J'abhorre ce nom de prostituée; le mot seul me fait mal à prononcer; quant à mériter ce titre par ma conduite, les trésors du monde entier ne m'y feraient pas consentir.

IAGO.

Calmez-vous, je vous en conjure; ce n'est qu'un moment d'humeur; les affaires de l'état l'aigrissent, et c'est à vous qu'il s'en prend.

DESDÉMONA.

Si c'était là la véritable cause! —

IAGO.

Il n'y en a pas d'autre, croyez-moi.

On entend le bruit de la trompette

IAGO, *continuant.*

Écoutez! c'est le signal du souper: les nobles envoyés de Venise vous attendent; allez-y et ne pleurez pas; tout ira bien.

DESDÉMONA *et* ÉMILIE *sortent.*

Entre RODRIGUE.

IAGO, *continuant.*

Eh bien, Rodrigue?

RODRIGUE.

Je ne trouve pas que vous en agissiez loyalement avec moi.

IAGO.

Quelle preuve avez-vous du contraire?

RODRIGUE.

Chaque jour, Iago, vous m'amusez par quelque nouveau prétexte, et je crois m'apercevoir que loin de me fournir la moindre occasion d'espoir, vous éloignez de moi tous les moyens de succès. Je ne prétends pas l'endurer plus long-temps, et je ne sais même pas si je dois digérer en silence ce que j'ai déjà eu la sottise de souffrir.

IAGO.

Voulez-vous m'écouter, Rodrigue?

RODRIGUE.

Je ne vous ai déjà que trop écouté; car vos paroles et vos actes diffèrent essentiellement

IAGO.

Vous m'accusez injustement.

RODRIGUE.

Je ne dis rien que de vrai; j'ai épuisé toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les offrir à Desdémona auraient suffi pour séduire une religieuse; vous m'avez dit qu'elle [illegible] avait acceptés, et vous m'avez fait espérer en [illegible]r un favorable accueil; mais je ne vois pas [illegible] se réalise.

IAGO.

Fort bien, allez donc, fort bien!

RODRIGUE.

Fort bien! allez donc! Je ne puis plus aller, et ce n'est pas fort bien; je trouve votre conduite fort sale, et je commence à croire que vous m'avez pris pour votre dupe.

IAGO.

Fort bien.

RODRIGUE.

Je vous dis que ce n'est pas fort bien; je veux me faire connaître à Desdémona; si elle me rend mes bijoux, j'abandonne la partie, et me repens de mes tentatives coupables: sinon, soyez certain que je vous demanderai satisfaction.

IAGO.

Vous avez dit?

RODRIGUE.

Oui, et je n'ai rien dit que je n'aie l'intention formelle d'exécuter

IAGO

A la bonne heure; je vois maintenant que vous avez du cœur: à dater de ce moment, j'ai de vous meilleure opinion que jamais. Donnez-moi votre main, Rodrigue; vous avez eu raison de vous fâcher contre moi; toutefois je vous assure que j'ai agi on ne peut plus loyalement dans cette affaire.

RODRIGUE.

Il n'y a guère paru.

IAGO.

Je conviens qu'il n'y a guère paru, et vos soupçons ne sont dénués ni de raison ni de jugement. Mais, Rodrigue, si vous avez effectivement ce que je suis plus que jamais disposé à voir en vous, — je veux dire de la résolution, du courage et de la valeur, — donnez-en la preuve cette nuit: si dans la nuit suivante vous n'obtenez pas les faveurs de Desdémona, ôtez-moi la vie en traître, et faites-moi souffrir mille tortures.

RODRIGUE

Voyons, de quoi s'agit-il? la chose est-elle dans les limites de la raison et du possible?

IAGO.

Sachez qu'il est arrivé de Venise des ordres exprès, et que Cassio prend la place d'Othello.

RODRIGUE.

Est-il vrai? En ce cas, Othello et Desdémona retournent à Venise?

IAGO.

Oh non! il se retire en Mauritanie, et emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par des motifs dont le plus déterminant serait l'éloignement de Cassio.

RODRIGUE.

Qu'entendez-vous par son éloignement?

IAGO.

Par exemple, si on le mettait, en lui cassant la tête, dans l'impossibilité d'occuper la place d'Othello.

RODRIGUE.

Et c'est là ce que vous voulez que je fasse?

IAGO.

Oui, sans doute, si vous osez vous rendre service et justice tout ensemble. Il soupe ce soir avec une courtisane, et je dois aller le rejoindre. — Il ignore encore sa brillante promotion. Si vous voulez vous mettre en embuscade lorsqu'il sortira (je ferai en sorte que ce soit entre minuit et une heure), vous prendrez le moment favorable pour l'attaquer; je serai là tout près pour vous soutenir, et nous l'expédierons à nous deux. Allons, ne restez pas là tout ébahi, mais venez avec moi; je vous prouverai clairement la nécessité de sa mort, et vous reconnaîtrez vous-même que c'est pour vous un devoir de lui ôter la vie. L'heure du souper se passe, la nuit s'écoule: à l'œuvre!

RODRIGUE.

J'aurais encore besoin de quelques éclaircissemens à cet égard.

IAGO.

Je vous les donnerai.

Ils sortent.

SCENE III.

Un autre appartement dans le château.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIE, *et* LEUR SUITE

LODOVICO.

Je vous en conjure, seigneur, n'allez pas plus loin.

OTHELLO.

Pardonnez-moi, la marche me fera du bien.

LODOVICO.

Bonne nuit, madame; je vous présente mes humbles remercîmens.

DESDEMONA.

Vous êtes le bien venu, seigneur.

OTHELLO.

Venez-vous, seigneur? — Oh! Desdémona. —

DESDÉMONA.

Seigneur?

OTHELLO.

Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout-à-l'heure : congédiez votre suivante; n'y manquez pas.

DESDEMONA.

Je le ferai, seigneur.

OTHELLO, LODOVICO, *et* LEUR SUITE *sortent.*

ÉMILIE.

Où en êtes-vous ensemble? je lui trouve un air plus bienveillant.

DESDÉMONA.

Il m'a dit qu'il allait revenir sur-le-champ et m'a ordonné de me mettre au lit. Il m'a dit de te congédier.

ÉMILIE.

Me congédier!

DESDÉMONA.

C'est son ordre : ainsi, ma bonne Émilie, donne-moi mes vêtemens de nuit, et adieu : n'allons pas maintenant nous exposer à lui déplaire.

ÉMILIE.

Je souhaiterais que vous ne l'eussiez jamais vu.

DESDÉMONA.

Je pense différemment; je l'aime à tel point qu'il n'est pas jusqu'à sa rudesse, ses brusqueries et sa mauvaise humeur, — dégraffe-moi, je te prie, — qui n'aient le don de me plaire.

ÉMILIE.

J'ai mis à votre lit les draps dont vous m'avez parlé.

DESDÉMONA.

N'importe. — Mon bon père! que nos cœurs sont aveugles et faibles! Si je meurs avant toi, je te recommande de me donner l'un de ces draps pour linceul.

ÉMILIE.

Allons, allons, laissez là ce babil

DESDÉMONA.

Ma mère avait à son service une femme nommée Barbara; elle était éprise d'amour : celui qu'elle aimait devint inconstant et l'abandonna : elle avait coutume de chanter la chanson du saule; c'était une ballade bien vieille, mais qui exprimait bien sa situation, et elle mourut en la chantant : ce soir, cette chanson me revient continuellement à la pensée, et il me prend malgré moi envie de pencher ma tête de côté, comme la pauvre Barbara, et de chanter sa chanson comme elle la chantait elle-même. Dépêche-toi, je te prie.

ÉMILIE.

Voulez-vous que j'aille chercher votre robe de nuit?

DESDÉMONA.

Non; dégraffe-moi ici. — Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIE.

Un très-bel homme.

DESDÉMONA.

Et il s'énonce bien.

ÉMILIE.

Je connais à Venise une dame qui aurait fait pieds nus le pèlerinage de la Palestine pour un seul contact de sa lèvre inférieure.

DESDÉMONA *chante.*

I

Au pied d'un saule assise, en sa douleur,
Elle pleurait sa faute et son injure,
Tête penchée, une main sur son cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

II.

A ses soupirs mêlant son bruit si doux,
L'humble ruisseau tempérait son murmure;
Ses pleurs amers arrosaient les cailloux

Va serrer tout cela.

Chantez le saule et sa douce verdure.

Va-t'en, je te prie; il va rentrer à l'instant.

Mon cœur approuve, et chérit ses rigueurs ;—

Non, ce n'est pas ce couplet-là qui suit.

III.

Fais comme moi, m'a-t-il dit sans détour,
Quand ma tendresse accusait son parjure.
J'aime à changer sois volage à ton tour.
Chantez le saule et sa douce verdure.

A présent, retire-toi; bonne nuit. Les yeux me démangent; cela n'annonce-t-il pas des larmes?

ÉMILIE.

Ni larmes, ni autre chose.

DESDEMONA.

Je l'ai entendu dire. — Oh! ces hommes, ces hommes! — Dis-moi, Émilie, crois-tu, en conscience, qu'il y ait des femmes qui trompent leur mari d'une manière aussi scandaleuse?

ÉMILIE.

Il y en a, sans nul doute.

DESDÈMONA.

Voudrais-tu pour l'univers entier commettre un tel forfait?

ÉMILIE.

Et vous, ne le commettriez-vous pas?

DESDÉMONA.

Non; par la lumière du ciel.

ÉMILIE.

Ni moi non plus, par la lumière du ciel; je préférerais le commettre dans l'ombre

DESDÉMONA.

Tu le commettrais donc au prix de l'univers entier?

ÉMILIE.

C'est bien vaste, l'univers; c'est un bien grand prix pour une si petite faute.

DESDÉMONA.

En vérité, je pense que tu n'en ferais rien.

ÉMILIE.

En vérité, je pense que je le ferais, pour le défaire après l'avoir fait. Certes, je ne ferais point pareille chose pour une bague, ni pour des boisseaux de dentelles, ni pour des robes, des jupes, des bonnets, ni pour quelque parure que ce soit; mais pour l'univers entier! je n'hésiterais pas. — Et qui ne consentirait à tromper son mari pour faire de lui un monarque? à ce prix, je braverais le purgatoire.

DESDÉMONA.

Pour moi, au prix du monde entier, je n'y consentirais pas.

ÉMILIE.

Après tout, ce n'est qu'une faute renfermée dans les limites du monde; or, le monde vous appartenant en retour, c'est un délit commis dans vos propres domaines, et qu'il vous est facile de réparer.

DESDÉMONA.

Je ne puis croire qu'il existe de telles femmes.

ÉMILIE.

Il en existe une douzaine, et plus encore, et autant qu'en pourrait contenir l'univers qui servirait d'enjeu ; mais, j'en ai la conviction, si les femmes succombent, c'est la faute des maris; s'il leur arrive, par exemple, de manquer à leurs devoirs, et de porter dans les bras d'une étrangère le tribut qu'ils nous doivent; ou de donner carrière à leur jalousie, en nous imposant des entraves; ou de nous frapper, ou de réduire par dépit nos dépenses personnelles; eh bien! croit-on que nous soyons sans fiel? Si nous avons des attraits, il y a aussi dans nos cœurs place pour la vengeance. Que les maris sachent bien que les femmes ont comme eux le sentiment des injures: elles voient et sentent, et leur palais, tout comme celui de leur mari, sait distinguer ce qui est doux de ce qui est aigre. Que font-ils quand ils nous changent pour d'autres? Ont-ils en vue le plaisir? je le pense. Est-ce la passion qui les guide? je le crois. Est-ce la fragilité qui les égare? sans nul doute. Et nous, n'avons-nous pas des affections, l'amour du plaisir? Ne sommes-nous pas fragiles comme eux? Qu'ils en agissent donc bien avec nous: sinon, qu'ils sachent qu'en péchant c'est sur eux que nous prenons exemple.

DESDÉMONA.

Bon soir, bon soir; le ciel m'envoie cette affliction, non pour faire sortir le mal du mal, mais pour me servir d'épreuve et d'instruction.

Elles sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

Une rue.

Arrivent IAGO *et* RODRIGUE.

IAGO.

Cachez-vous derrière l'angle de ce mur; il ne tardera pas à venir. Tenez votre bonne rapière nue, et plongez-la-lui dans le sein; soyez alerte; ne craignez rien; je serai là pour vous soutenir. Nous jouons le tout pour le tout; songez-y, et affermissez-vous dans votre résolution.

RODRIGUE.

Ne vous éloignez pas trop; je puis manquer mon coup.

IAGO.

Je serai là, tout près de vous; du courage, et tirez votre épée.

Il s'éloigne à quelque distance.

RODRIGUE.

Je ne me sens que médiocrement porté à cette action; et toutefois il m'a donné des raisons concluantes. — Après tout, ce n'est qu'un homme de moins. — Allons, dégaînons; il est mort!

Il va prendre son poste.

IAGO.

J'ai frotté ce jeune écervelé jusqu'au vif, et voilà sa colère montée. Que ce soit lui qui tue Cassio, ou Cassio qui le tue, ou qu'ils se tuent mutuellement, je trouverai mon profit dans toutes les hypothèses. Si Rodrigue survit, il m'oblige à lui restituer tout l'or et tous les bijoux que je lui ai soutirés sous prétexte d'en faire cadeau à Desdémona; cela ne doit pas être. Si Cassio en réchappe, il y a dans sa vie de chaque jour une beauté qui me rend singulièrement laid: d'ailleurs le Maure peut nous mettre en présence. C'est là

qu'est pour moi le vrai péril! Non, il faut qu'il meure. — Mais chut! je l'entends venir!

Arrive CASSIO.

RODRIGUE.

Je reconnais son pas; c'est lui. — Scélérat, meurs!

Il s'élance de son poste, et porte un coup d'épée a Cassio.

CASSIO.

Ce coup eût pu m'être fatal, si ma cotte de mailles n'avait été meilleure que tu ne pensais; je vais éprouver la tienne.

Il met l'épée à la main, et blesse Rodrigue.

RODRIGUE.

Oh! je suis mort!

Il tombe. Iago s'élance de sa cachette, frappe Cassio par derrière, le blesse à la jambe et s'enfuit.

CASSIO.

Je suis estropié pour la vie. — Au secours! à l'assassin! à l'assassin!

Il tombe.

Arrive OTHELLO, *qui s'arrête à quelque distance.*

OTHELLO.

La voix de Cassio! — Iago m'a tenu parole.

RODRIGUE.

O scélérat que je suis!

OTHELLO.

Oui, c'est vrai.

CASSIO.

Au secours! de la lumière! un chirurgien!

OTHELLO.

C'est bien lui! — O brave Iago! cœur honnête et loyal! Comme tu ressens noblement les injures de ton ami! Tu m'apprends mon devoir. — Mignonne, ton bien-aimé est étendu sans vie, et toi, ton heure approche. — Prostituée, j'arrive: tes charmes, tes yeux sont effacés de mon cœur; ton lit, que le crime a souillé, sera taché du sang de la criminelle.

OTHELLO *s'éloigne.*

Arrivent LODOVICO *et* GRATIANO, *qui s'arrêtent à quelque distance.*

CASSIO.

Eh quoi! point de garde! Personne ne passe! à l'assassin! à l'assassin!

GRATIANO.

Il est arrivé quelque malheur; ces cris ont un caractère bien sinistre.

CASSIO.

Au secours!

LODOVICO.

Écoutons!

RODRIGUE.

Misérable coquin!

LODOVICO.

Deux ou trois voix qui gémissent! — La nuit est obscure; c'est peut-être un piége; il serait imprudent de nous avancer seuls vers ces cris. Attendons du renfort.

RODRIGUE.

Personne ne vient? Je vais donc saigner jusqu'à ce que mort s'ensuive?

Arrive IAGO, *tenant à la main un flambeau.*

LODOVICO.

Écoutons!

GRATIANO.

Voici quelqu'un qui vient à demi vêtu, avec un flambeau et des armes.

IAGO.

Qui est là? quel est celui qui crie à l'assassin?

LODOVICO.

Nous l'ignorons.

IAGO.

N'avez-vous pas entendu crier?

CASSIO.

Ici, ici! Au nom du ciel, secourez-moi!

IAGO.

Qu'est-il arrivé?

GRATIANO, *à Lodovico.*

C'est l'enseigne d'Othello, si je ne me trompe.

LODOVICO.

C'est lui, en effet; un bien brave soldat!

IAGO.

Qui êtes-vous, vous autres, qui jetez ces cris déchirans?

CASSIO.

Iago! je suis perdu, assassiné par des scélérats; secourez-moi!

IAGO.

Quoi! c'est vous, lieutenant? Quels sont les misérables qui ont fait ce coup?

CASSIO.

A quelques pas, je pense, vous en trouverez un qui est hors d'état de s'enfuir.

IAGO.

O perfides scélérats! où êtes-vous? — (*A Lodovico et Gratiano.*) Approchez et prêtez-moi main-forte.

RODRIGUE.

Oh! secourez-moi!

CASSIO.

Celui-là en était.

IAGO.

O misérable assassin! ô scélérat!

Iago poignarde Rodrigue.

RODRIGUE.

O damné d'Iago! ô monstre inhumain! — Oh! oh! oh!

IAGO.

Assassiner les gens dans les ténèbres! — Où

sont-ils; ces brigands sanguinaires?—Quel silence dans cette ville! — Au meurtre! au meurtre! — Qui êtes-vous, vous autres? amis ou ennemis?

LODOVICO.

Selon la manière dont vous nous verrez agir, jugez-nous.

IAGO.

Le seigneur Lodovico!

LODOVICO.

Lui-même.

IAGO.

Je vous demande pardon : Cassio est ici gisant, blessé par des bandits.

GRATIANO.

Cassio?

IAGO.

Comment vous trouvez-vous, camarade?

CASSIO.

Ma jambe est coupée en deux.

IAGO.

Dieu veuille qu'il n'en soit rien! — Éclairez-moi, messieurs; je vais bander la plaie avec ma chemise.

Arrive BIANCA.

BIANCA.

Qu'y a-t-il? hélas! d'où provenaient ces cris?

IAGO.

D'où provenaient ces cris?

BIANCA.

O mon cher Cassio! mon bien-aimé Cassio! O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO.

O insigne prostituée! — Cassio, soupçonnez-vous qui peuvent être ceux qui vous ont ainsi mutilé?

CASSIO

Non.

GRATIANO, *à Cassio.*

Je suis désolé de vous voir en cet état. J'ai été vous chercher à votre logement.

IAGO.

Prêtez-moi une jarretière; bien! comme cela. — Oh! si nous avions un brancard pour le transporter doucement!

BIANCA.

Hélas! il perd connaissance! — O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO.

Messieurs, je soupçonne cette malheureuse de ne pas être étrangère à cet attentat. — Un peu de patience, mon cher Cassio. — Venez, venez; éclairez-moi. — (*S'approchant de Rodrigue.*) Voyons si cette figure nous est connue. Eh quoi! mon ami? mon cher compatriote Rodrigue? — Non! — Oui! il n'est que trop vrai. O ciel! Rodrigue!

GRATIANO.

Qui? Rodrigue de Venise!

IAGO.

Lui-même, seigneur; le connaissiez-vous?

GRATIANO.

Si je le connaissais? certainement.

IAGO.

Le seigneur Gratiano? Je vous demande mille pardons. Si je n'ai point fait attention à vous, ces scènes sanglantes doivent me servir d'excuse.

GRATIANO.

Je suis charmé de vous voir.

IAGO.

Comment vous trouvez-vous, Cassio? — Holà! un brancard! un brancard!

GRATIANO.

Rodrigue!

IAGO.

Lui, lui; c'est lui! — (*On apporte un brancard.*) Oh! voilà qui est bien; voici le brancard. (*Aux porteurs.*) Que quelques-uns de vous, mes braves, le transportent avec précaution; moi, je vais chercher le chirurgien du général. — (*A Bianca.*) Quant à vous, ma belle, on n'a pas besoin de vous. — Celui qui est là gisant, Cassio, était mon ami intime (*A Cassio.*) Quel sujet de mésintelligence y avait-il donc entre vous?

CASSIO.

Aucun; je ne le connaissais même pas.

IAGO, *à Bianca.*

Eh quoi! vous pâlissez!—(*Aux porteurs.*) Oh! emportez-le; le grand air lui ferait mal.

On emporte CASSIO *et* RODRIGUE.

IAGO, *à Lodovico et Gratiano.*

Restez, seigneurs. (*A Bianca.*) Vous pâlissez, ma belle! — Remarquez-vous l'égarement de ses yeux? — Vous avez beau ouvrir de grands yeux, nous en saurons bientôt davantage. — Regardez-la bien, je vous en prie, regardez-la; voyez-vous, seigneurs? La conscience coupable parlera toujours, quand même le genre humain aurait perdu l'usage de la parole.

Arrive ÉMILIE.

ÉMILIE.

Qu'y a-t-il donc, Iago? qu'y a-t-il?

IAGO.

Cassio vient d'être attaqué ici, dans les ténèbres, par Rodrigue et des bandits qui se sont enfuis; il est presque sans vie, et Rodrigue est mort.

ÉMILIE.

Hélas! ce bon Cassio, un si excellent homme!

IAGO.

Voilà les fruits de la paillardise. — Emilie, al-

lez, je vous prie, savoir de Cassio où il a soupé ce soir. — (*A Bianca.*) Ah ! est-ce que cela vous fait frissonner ?

BIANCA.

Il a soupé chez moi ; mais je ne frissonne pas pour cela.

IAGO.

Ah ! il a soupé chez vous ! Je vous ordonne de me suivre

ÉMILIE.

Honte sur toi, prostituée !

BIANCA.

Je ne suis point une prostituée, mais une femme tout aussi honnête que vous qui m'injuriez.

ÉMILIE.

Que moi ? va-t'en ; honte sur toi !

IAGO.

Seigneurs, allons voir panser le pauvre Cassio. — Venez, ma belle ; nous vous ferons défiler un autre chapelet. — Émilie, courez à la citadelle, et dites au général et à sa femme ce qui est arrivé. — Allez toujours, seigneurs ; je vous suis. — (*A part.*) Cette nuit couronne tous mes vœux, ou consomme ma ruine.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une chambre à coucher. — Desdémona est au lit et dort. Une lampe est allumée.

Entre OTHELLO.

OTHELLO.

Voilà la cause *, voilà la cause, ô mon ame. — Je ne la nommerai pas devant vous, chastes étoiles ! — voilà la cause. — Toutefois je ne veux pas verser son sang, ni déchirer cette peau plus blanche que la neige, lisse comme l'albâtre des tombeaux. (*Il dépose son épée.*) Néanmoins il faut qu'elle meure ; sans quoi, elle en trahirait d'autres. (*Montrant la lampe.*) Éteignons d'abord cette lumière ; (*montrant Desdémona.*) j'éteindrai ensuite celle-ci. Si je t'éteins, ministre de flamme, et qu'après je me repente, je puis te rendre ta clarté première ; — mais la tienne une fois éteinte, ô exquis chef-d'œuvre de la nature, où est le Prométhée dont le feu céleste pourra la rallumer ? Rose, quand je t'aurai cueillie, je ne pourrai te rendre ta séve vitale, et tu devras te flétrir : — Que je respire une fois encore ton parfum sur ta tige. — (*Il lui donne un baiser.*) O haleine embaumée, qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive ! — Encore un baiser ; encore celui-ci. — Sois ainsi quand tu seras morte, et je te tuerai, et après cela je t'aimerai : — encore un, et que ce soit le dernier : jamais objet si doux ne fut aussi fatal. Force m'est de pleurer ; mais ce sont des pleurs cruels. C'est une douleur céleste que la mienne ; elle frappe ce qu'elle aime. — Elle s'éveille. —

DESDÉMONA.

Qui est là ? est-ce vous, Othello ?

OTHELLO.

Oui, Desdémona.

DESDÉMONA.

Voulez-vous vous mettre au lit, mon seigneur ?

OTHELLO.

Avez-vous prié ce soir, Desdémona ?

DESDÉMONA.

Oui, mon seigneur.

OTHELLO.

Si vous vous rappelez quelque faute dont le ciel ne vous ait point encore accordé le pardon, hâtez-vous de le lui demander.

DESDÉMONA.

Hélas ! mon seigneur, que voulez-vous dire par là ?

OTHELLO.

Faites, et dépêchez-vous ; je me promènerai en attendant : je ne veux pas vous tuer avant que vous soyez préparée ; non, — m'en préserve le ciel ! — je ne veux pas tuer votre ame.

DESDÉMONA.

Vous parlez de tuer ?

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDÉMONA.

Alors, ô ciel ! ayez pitié de moi !

OTHELLO.

Je réponds *amen*, de tout mon cœur !

DESDÉMONA.

S'il en est ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO.

Hum !

DESDÉMONA.

Et pourtant je vous redoute ; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi dans leur orbite : je ne sais pas pourquoi j'ai peur, puisque je ne me connais pas de crime ; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO.

Pense à tes péchés.

DESDÉMONA.

Ils consistent dans l'amour que j'ai pour vous

* La scène s'ouvre au milieu du monologue d'Othello ; le poète ne nous en donne que la dernière partie. Ces mots *voilà la cause*, se rattachent à quelque chose d'antérieurement exprimé. Il est probable qu'Othello s'est demandé quelle cause a pu produire l'inconstance de sa femme ; et qu'il s'est arrêté à cette idée, que son tort indélébile aux yeux de Desdémona, c'est sa couleur. « Voilà la cause, » s'écrie-t-il alors ; « voilà la cause. » Les commentateurs se sont épuisés en conjectures ; nous croyons notre explication la plus naturelle et la plus simple. (*Note du traducteur.*)

OTHELLO.

Et c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDÉMONA.

C'est une mort contre nature que celle qui tue pour avoir aimé. Hélas! pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre inférieure? quelque passion sanguinaire agite tout votre être : ce sont de sinistres présages; et cependant j'espère, oh! j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO.

Silence, et ne fais pas de bruit.

DESDÉMONA.

J'obéis; que me reprochez-vous?

OTHELLO.

Ce mouchoir auquel j'attachais tant de prix, et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONA.

Non, sur ma vie et sur mon ame; faites venir cet homme et interrogez-le.

OTHELLO.

Chère ame, prends-y garde; ne va pas te parjurer; tu es sur ton lit de mort.

DESDÉMONA.

Oui; mais je ne dois pas mourir encore.

OTHELLO.

Tout-à-l'heure; confesse donc franchement ton crime; car c'est en vain que tu voudrais nier chaque fait avec serment; tu ne détruirais pas l'énergique conviction qui m'oppresse. Il faut mourir.

DESDÉMONA.

Alors, que le Seigneur ait pitié de moi!

OTHELLO.

Je dis *amen.*

DESDÉMONA.

Et vous aussi, ayez pitié de moi! — Je ne vous ai jamais offensé de ma vie; je n'ai jamais eu pour Cassio d'autres sentimens que ceux que le devoir permet et que le ciel autorise! je ne lui ai jamais donné aucun gage.

OTHELLO.

Par le ciel, j'ai vu le mouchoir dans sa main. O femme parjure! tu rends mon cœur de marbre, et tu m'obliges à voir un meurtre dans ce qui, à mes yeux, était un sacrifice : j'ai vu le mouchoir.

DESDÉMONA.

Il l'aura donc trouvé; je ne le lui ai pas donné : — Envoyez-le chercher, et qu'il avoue la vérité.

OTHELLO.

Il a avoué.

DESDÉMONA.

Quoi, mon seigneur?

OTHELLO.

Qu'il t'a — possédée.

DESDÉMONA.

Que j'ai été coupable?

OTHELLO

Oui.

DESDÉMONA.

Il ne le dira pas.

OTHELLO.

Non, l'honnête Iago y a mis bon ordre; sa bouche est close.

DESDÉMONA.

Mes craintes me révèlent, — Quoi? il est mort.

OTHELLO.

Quand il aurait eu autant de vies que de cheveux sur la tête, ce n'eût pas été trop pour mon immense vengeance.

DESDÉMONA.

Hélas! on l'a sacrifié, et je suis perdue.

OTHELLO.

Comment, prostituée, tu le pleures à ma face?

DESDÉMONA.

Oh! bannissez-moi loin de vous, mon seigneur, mais ne me tuez pas.

OTHELLO.

A bas, prostituée!

DESDÉMONA.

Tuez-moi demain; laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO.

Non; si tu bouges, —

DESDÉMONA.

Seulement une demi-heure.

OTHELLO

Mon parti est pris; point de délais.

DESDÉMONA.

Seulement le temps de dire une prière.

OTHELLO.

Il est trop tard.

Il l'étouffe en lui jetant sur le visage un oreiller qu'il presse avec une fureur convulsive.

ÉMILIE, *du dehors.*

Mon seigneur, mon seigneur! Holà! mon seigneur, mon seigneur!

OTHELLO.

Quel est ce bruit? — Elle n'est pas morte? pas tout-à-fait morte encore? Soyons miséricordieux dans notre cruauté; je ne veux pas laisser prolonger tes souffrances. — Tiens, tiens!

Il presse de nouveau l'oreiller sur le visage de Desdemona.

ÉMILIE, *du dehors.*

Holà! mon seigneur! mon seigneur!

OTHELLO.

Qui est là?

ÉMILIE, *du dehors.*

O mon bon seigneur, je voudrais vous dire un mot.

OTHELLO.

Oui. — C'est Émilie; — tout-à-l'heure. — Elle est morte. — Il est probable qu'elle vient annoncer la mort de Cassio; le bruit a été grand. — Ah! sans mouvement, immobile comme la tombe! — Lui ouvrirai-je? ferai-je bien? — Il me semble qu'elle remue encore. — Non. — Quel parti prendre? Si elle vient, elle voudra sûrement parler à ma femme. — Ma femme! ma femme! quelle femme? — Je n'ai point de femme : ô pensée insupportable! torture accablante! Il me semble qu'il devrait y avoir maintenant une vaste éclipse du soleil et de la lune, et que la terre devrait s'entr'ouvrir épouvantée de ce spectacle étrange.

ÉMILIE, *du dehors.*

Je vous en supplie, mon bon seigneur, permettez que je vous parle.

OTHELLO.

Oh! je t'avais oubliée: oh! entre, Émilie; — doucement; — tout-à-l'heure; — tirons ce rideau. — Où es-tu? Que me veux-tu maintenant?

Il ouvre la port·

Entre ÉMILIE.

ÉMILIE.

Oh! mon seigneur, un meurtre affreux vient d'être commis.

OTHELLO.

Quoi! maintenant?

ÉMILIE.

A l'instant même, seigneur.

OTHELLO.

C'est l'influence de la lune; elle s'est rapprochée de la terre plus que de coutume et trouble la raison des hommes.

ÉMILIE.

Mon seigneur, Cassio a tué un jeune Vénitien, nommé — Rodrigue.

OTHELLO.

Rodrigue tué! et Cassio aussi.

ÉMILIE.

Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO.

Cassio n'est pas tué? En ce cas, le meurtre est dérouté et la douce vengeance devient amère.

DESDÉMONA.

Oh! injustement, injustement assassinée!

ÉMILIE.

Qu'entends-je? Quel est ce gémissement?

OTHELLO.

Ce gémissement?

ÉMILIE.

O mon Dieu! C'est la voix de ma maîtresse! — Au secours! au secours! au secours! — O madame, parlez encore! chère Desdémona! chère maîtresse, parlez!

DESDÉMONA.

Je meurs innocente.

ÉMILIE.

Oh! qui a commis ce forfait?

DESDÉMONA.

Personne; moi-même; adieu: recommande-moi à mon seigneur bien-aimé; oh! adieu.

Elle meurt.

OTHELLO.

Comment aurait-elle été assassinée?

ÉMILIE.

Hélas! qui peut le savoir?

OTHELLO.

Tu l'as entendue dire que ce n'était pas moi.

ÉMILIE.

Elle l'a dit, et je dois croire qu'elle a dit vrai.

OTHELLO.

Elle est allée brûler en enfer, la menteuse qu'elle est; c'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIE.

Elle n'en est que plus angélique et vous que plus abominable.

OTHELLO.

Elle était entrée dans la voie du vice; c'était une prostituée.

ÉMILIE.

Vous la calomniez, démon que vous êtes.

OTHELLO.

Elle était perfide comme l'onde.

ÉMILIE.

Il faut que vous soyez aveugle et violent comme le feu pour oser dire qu'elle était perfide. Oh! elle était d'une vertu céleste.

OTHELLO.

Cassio l'a possédée: demande plutôt à ton mari. Oh! je mériterais d'être plongé dans les plus profonds abîmes de l'enfer si je m'étais porté, sans de justes motifs, à cette extrémité: ton mari a tout vu.

ÉMILIE.

Mon mari?

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIE.

Il a su qu'elle était infidèle à ses devoirs d'épouse?

OTHELLO.

Oui, avec Cassio. Ah! si elle m'avait été fidèle, quand le ciel aurait créé pour moi un second univers formé d'un seul et pur diamant, je ne l'aurais point échangée contre un pareil don.

ÉMILIE.

Mon mari?

OTHELLO.

Oui, c'est lui qui m'en a parlé le premier; il est honnête homme, lui, et il abhorre l'infamie qui s'attache aux actions coupables.

ÉMILIE.

Mon mari?

OTHELLO.

Jusques à quand, femme, faudra-t-il te le répéter? Je dis ton mari.

ÉMILIE.

O ma maîtresse! la scélératesse a cruellement abusé l'aveugle faiblesse de l'amour! — Mon mari vous a dit qu'elle était infidèle?

OTHELLO

Oui, femme, ton mari; me comprends-tu? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Iago.

ÉMILIE.

S'il l'a dit, puisse son ame perverse pourrir à raison d'un atome par jour! Il en a menti par la gorge; elle n'était que trop éprise de son indigne choix.

OTHELLO.

Ah!

ÉMILIE.

Fais ce qu'il te plaira; ton acte n'est pas plus digne de l'approbation du ciel que tu n'étais digne d'elle.

OTHELLO.

Tu ferais mieux de te taire.

ÉMILIE.

J'ai la force de souffrir deux fois plus de mal que tu ne saurais m'en infliger. O dupe! ô insensé! plus stupide que la fange! Tu as commis un acte, — je me moque de ton épée; je te ferai

connaître, dussé-je perdre vingt vies ! — Au secours ! au secours, au secours ! Le Maure a tué ma maîtresse ; au meurtre ! au meurtre !

Entrent MONTANO, GRATIANO *et* IAGO.

MONTANO.

Qu'est-il donc arrivé ? — Qu'y a-t-il, général ?

ÉMILIE.

Oh ! vous voilà, Iago ? Qu'avez-vous donc fait, pour que les meurtriers rejettent sur vous leurs crimes ?

GRATIANO.

De quoi s'agit-il ?

ÉMILIE, *à Iago*.

Démens ce scélérat, si tu es homme : il prétend que tu lui as dit que sa femme était infidèle ; je sais que cela n'est pas ; tu n'as pu te rendre coupable d'une pareille scélératesse : parle, car mon cœur est plein.

IAGO.

Je lui ai dit ce que je pensais, et je ne lui ai rien dit dont il n'ait reconnu lui-même l'exactitude et la vérité.

ÉMILIE.

Mais lui as-tu dit qu'elle était infidèle ?

IAGO.

Je le lui ai dit.

ÉMILIE.

Tu lui as dit un mensonge, un odieux, un infernal mensonge ; sur mon ame, un mensonge, un abominable mensonge ; — Elle, coupable avec Cassio ? — As-tu dit avec Cassio ?

IAGO.

Avec Cassio, ma femme ; allez, retenez votre langue.

ÉMILIE.

Je ne veux pas retenir ma langue ; mon devoir est de parler : ma maîtresse est ici gisante, assassinée dans son lit.

TOUS, *avec un mouvement d'horreur*.

Oh ! le ciel nous en préserve !

ÉMILIE.

Et ce sont tes rapports qui ont poussé le meurtrier à commettre son crime.

OTHELLO.

Ne tressaillez pas ainsi d'étonnement, seigneurs ; ce qu'elle dit est vrai.

GRATIANO.

C'est une étrange vérité.

MONTANO.

O action monstrueuse !

ÉMILIE.

Scélératesse ! scélératesse ! scélératesse ! — J'y songe, — j'y songe, — j'en ai eu alors un soupçon vague ; — je me tuerai de douleur. — O scélératesse, scélératesse !

IAGO.

Eh quoi ! êtes-vous folle ? Retournez à la maison, je vous l'ordonne.

ÉMILIE.

Seigneurs, donnez-moi la liberté de parler ; je lui dois obéissance, mais non en ce moment : — Peut-être, Iago, ne retournerai-je plus à la maison.

OTHELLO, *se penchant avec des sanglots sur le corps de Desdémona*.

Oh ! oh ! oh !

ÉMILIE.

Va, renverse-toi sur ce lit, et rugis de désespoir ; car tu as immolé la plus charmante, la plus innocente créature qui ait jamais levé les yeux vers le ciel.

OTHELLO.

Oh ! elle était coupable ! (*Se relevant.*) Oncle, je ne vous avais pas aperçu ; votre nièce est ici gisante : oui, ces mains, en effet, ont arrêté le souffle de sa vie ; c'est, je le sais, une action hideuse et qui fait horreur.

GRATIANO.

Pauvre Desdémona, je suis aise que ton père soit mort ; ton mariage lui a été mortel, et la douleur toute seule a tranché le fil de ses vieux jours ; s'il vivait maintenant, cette vue le rendrait insensé ; il maudirait son bon ange, le chasserait loin de lui, et tomberait dans la réprobation.

OTHELLO.

C'est un désolant spectacle ; mais Iago sait qu'elle s'est, avec Cassio, rendue mille fois coupable d'adultère ; Cassio l'a lui-même avoué ; elle a récompensé son amour d'un gage, le premier que lui ait donné ma tendresse ; je l'ai vu dans sa main ; c'était un mouchoir, antique présent que mon père avait donné à ma mère.

ÉMILIE.

O ciel ! ô puissance céleste !

IAGO.

Allons, taisez-vous !

ÉMILIE.

Tout se saura, tout se saura ; — moi, me taire ? non, non, je parlerai, libre comme l'air ; quand le ciel, les hommes, les démons élèveraient tous, tous, tous ensemble un cri de réprobation contre moi, je parlerai.

IAGO.

Soyez sage, et allez au logis.

ÉMILIE.

Je ne veux pas.

Iago essaye de porter à sa femme un coup d'épée.

GRATIANO, *lui retenant le bras*.

Quelle honte ! lever l'épée sur une femme !

ÉMILIE.

O Maure stupide ! ce mouchoir dont tu parles, je l'avais trouvé par hasard et l'avais donné à mon mari ; car souvent, avec plus d'insistance qu'n'en méritait un objet si futile, il m'avait supplié de m'en emparer.

IAGO.

Infâme prostituée !

ÉMILIE.

Elle l'a donné à Cassio ! non, non : c'est moi qui l'ai trouvé et qui l'ai remis à mon époux.

IAGO.

Misérable, tu mens !

ÉMILIE.

Par le ciel, je ne mens point ; je ne mens point, seigneurs — (*A Othello.*) O stupide assassin, un in-

[illegible] tel que toi méritait-il une femme si parfaite !

[illegible]

OTHELLO.

Le ciel n'a-t-il donc des foudres que pour tonner ? — L'infame scélérat !

GRATIANO.

Elle tombe ; sans nul doute, il a tué sa femme.

EMILIE.

Oui, oui, déposez-moi auprès de ma maitresse.

On la dépose sur le lit, [illegible]

GRATIANO.

Il s'est enfui, et sa femme est blessée à mort.

MONTANO.

Le fieffé scélérat ! Prenez cette épée que j'ai retirée des mains du Maure : gardez la porte en dehors ; ne le laissez point passer ; tuez-le plutôt ; moi, je vais me mettre à la poursuite de ce misérable, car c'est un infernal coquin.

MONTANO *et* GRATIANO *sortent*.

OTHELLO.

Toute ma vaillance est partie ; il n'est pas de mortel si faible qu'il n'ait la force de me désarmer. — Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu ? Que tout s'en aille à la fois.

EMILIE.

O ma maitresse, votre chanson était prophétique ! Écoutez ! pouvez-vous m'entendre ? Comme le cygne, je veux mourir en redisant votre refrain :

Chantez le saule, le saule vert.

Maure, elle était chaste ; elle t'aimait, cruel Maure ; que le séjour bienheureux, où va s'envoler mon âme, je dis la vérité, et en la disant, je meurs, — je meurs.

Elle meurt.

OTHELLO.

J'ai dans cette chambre une autre épée, une épée d'Espagne, trempée dans l'onde glacée*; oh ! la voici ! — Oncle, il faut que je sorte.

GRATIANO, *du dehors.*

Si vous l'essayez, il vous en coûtera cher ; vous n'avez point d'armes, force vous est de vous résigner.

OTHELLO.

Regarde-moi donc, et parle-moi, ou, tout désarmé que je suis, je vais m'élancer sur toi.

Rentre GRATIANO.

GRATIANO.

Que voulez-vous ?

OTHELLO.

Regarde, j'ai une épée ; jamais lame meilleure ne battit sur la cuisse d'un soldat : il fut un temps où avec ce faible bras et cette bonne épée, je me serais frayé un chemin à travers vingt fois plus d'obstacles que tu ne peux m'en opposer. — Mais, ô vaine forfanterie ! qui peut contrôler sa destinée ? ce temps n'est plus. — Ne t'effraie pas, bien que tu me voies armé ; voici la fin de mon pèlerinage, le but de ma course, le terme de ma navigation. Ne recule pas épouvanté : un roseau [illegible] contre la poitrine d'Othello le ferait maintenant reculer : — où irait Othello ? — (*Regardant le corps inanimé de Desdémona.*) En quel état te vois-je maintenant, jeune enfant prédestinée au malheur ! pâle comme ton linceul ! Quand nous nous reverrons au tribunal de Dieu, ce regard que tu me jettes précipitera mon ame des hauteurs du ciel, et les démons la saisiront au passage. Froide, froide, pauvre enfant, froide comme ta chasteté ! — O scélérat maudit ! — Démons, prenez vos fouets et chassez-moi loin de cet objet céleste ! lancez-moi dans les tourbillons des vents ! brûlez-moi dans le soufre ! plongez-moi dans les gouffres profonds où bouillonne un feu liquide. — O Desdemona ! Desdemona ! morte ! morte !... Oh ! oh ! oh !

Entrent LODOVICO, MONTANO ; CASSIO, *qu'on porte sur une litière ;* IAGO, *qu'on ramène prisonnier, et* PLUSIEURS OFFICIERS.

LODOVICO.

Où est-il cet homme égaré, ce malheureux ?

OTHELLO.

Voilà celui qui fut Othello ! Me voici.

LODOVICO, *regardant Iago.*

Où est cette vipère ? Faites avancer le scélérat.

OTHELLO.

Je regarde vainement ses pieds. * — Mais c'est une fable ; si tu es un démon, je ne saurais te tuer.

Il blesse Iago.

LODOVICO.

Qu'on lui ôte son épée.

On désarme Othello.

IAGO.

Mon sang coule, seigneur ; mais je ne suis pas tué.

OTHELLO.

Je n'en suis pas fâché ; je préférerais te voir vivre ; car, à mon sens, c'est un bonheur que de mourir.

LODOVICO.

O Othello ! si grand naguère, et maintenant tombé dans les piéges d'un scélérat maudit, que vous dirai-je ?

OTHELLO.

Ce qu'il vous plaira ; dites, si vous voulez, que je suis un meurtrier homme d'honneur ! car j'ai obéi non à la haine, mais à un sentiment honorable.

LODOVICO.

Ce misérable a en partie fait l'aveu de sa scélératesse. Aviez-vous résolu ensemble la mort de Cassio ?

OTHELLO

Oui.

CASSIO.

Général, je ne vous ai jamais donné aucun motif de m'en vouloir.

OTHELLO.

Je le crois, et je vous prie de me pardonner. Veuillez, s'il vous plaît, demander à ce demi-

* Les eaux du *Xalon*, en Espagne, où les lames trempées dans son onde froide et glaciale avaient une vertu particulière. (*Note du traducteur.*)

* Othello, qui prend Iago pour un démon, veut voir si, suivant l'opinion populaire, il a les pieds fourchus. (*Note du traducteur.*)

démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé corps et ame dans ses piéges ?

IAGO.

Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez. A dater de ce moment, pas une parole ne sortira de ma bouche.

LODOVICO.

Quoi! pas même pour prier?

GRATIANO.

Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO.

Va, c'est ce que tu peux faire de mieux.

LODOVICO, *à Othello.*

Il est bon, seigneur, que vous soyez instruit de ce qui s'est passé; car je pense que vous l'ignorez encore. Voici deux lettres trouvées sur Rodrigue; l'une fait connaître que Rodrigue était convenu de se charger du meurtre de Cassio.

OTHELLO.

Infamie!

CASSIO.

Lâche et abominable complot!

LODOVICO.

Le second papier trouvé dans la poche de Rodrigue est une lettre de reproches, qu'il se proposait d'envoyer à ce damné coquin, envoi qui n'a pas eu lieu, sans doute par suite d'un arrangement survenu entre eux dans l'intervalle.

OTHELLO.

O monstre de perversité! — Comment, Cassio, vous trouviez-vous possesseur du mouchoir de ma femme?

CASSIO.

Je l'avais trouvé dans ma chambre, et lui-même vient d'avouer tout-à-l'heure qu'il l'y avait laissé dans un but spécial qui a été complètement atteint.

OTHELLO.

O insensé! insensé! insensé!

CASSIO.

En outre, dans un passage de sa lettre, Rodrigue reproche à Iago de l'avoir engagé à me chercher querelle au poste de la garde, circonstance qui a causé ma disgrâce. Lui-même, long-temps réputé mort, il a parlé, — et a dénoncé Iago comme celui qui, après l'avoir mis en avant, l'a poignardé.

LODOVICO, *à Othello.*

Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre; vos pouvoirs et votre commandement vous sont retirés, et Cassio vous remplace dans le gouvernement de Chypre. Quant à ce misérable, — les tortures les plus longues et les plus douloureuses qu'une ingénieuse cruauté ait pu inventer seront son partage. Vous, vous resterez étroitement détenu jusqu'à ce que le sénat de Venise ait pris connaissance de votre attentat. — Allons! qu'on l'emmene.

OTHELLO.

Attendez : un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'état quelques services, on le sait; mais laissons cela. — Quand vous rendrez compte de ces événemens malheureux, veuillez, je vous prie, dans vos lettres, me peindre tel que je suis; n'atténuez rien, mais n'envenimez rien non plus. Représentez-moi comme un homme qui aima d'un amour peu sage, mais sincère et vrai; peu accessible à la jalousie, mais, une fois livré à elle, la portant au dernier excès; un homme semblable au Juif infâme * qui rejeta loin de lui une perle plus précieuse que sa tribu tout entière; un homme dont les yeux subjugués, bien que peu faits aux larmes, en versent plus abondamment que l'arbre d'Arabie sa gomme médicinale. Dites tout cela; puis ajoutez — qu'un jour dans Alep, voyant un Turc insolent, un scélérat en turban maltraiter un Vénitien, et avilir l'état en sa personne, je saisis à la gorge le vil circoncis, et le tuai — comme cela.

Il se frappe d'un poignard.

LODOVICO.

O sanglant dénouement!

GRATIANO.

Toute parole est inutile.

OTHELLO, *se laissant tomber sur Desdémona.*

Je t'ai donné un baiser avant de te tuer; je veux en mourant t'en donner un encore.

Il meurt en l'embrassant.

CASSIO.

Voilà ce que je craignais; mais je ne savais pas qu'il eût une arme sur lui; car cet homme avait le cœur grand.

LODOVICO, *à Iago.*

Chien spartiate **, plus cruel que la douleur, la faim et l'Océan! regarde le tragique fardeau que supporte ce lit; voilà ton ouvrage : ce spectacle empoisonne la vue; — qu'on le voile. — Gratiano, occupez la demeure et entrez en possession de la fortune du Maure; car elles deviennent votre héritage. — (*A Cassio.*) C'est à vous, seigneur gouverneur, qu'il appartient de faire justice de ce damné scélérat (*montrant Iago*), et de désigner le jour, le lieu et le supplice. — Oh! n'épargnez point contre lui les rigueurs! Pour moi, je vais m'embarquer à l'instant; et, le cœur gros de douleur, rendre compte au sénat de ces événemens douloureux.

Ils sortent.

* Des commentateurs ont pensé que ceci faisait allusion à la tragique histoire d'Hérode et Mariamne. D'autres ont cru qu'il s'agissait ici d'un Juif qui, ne pouvant trouver d'une perle de grande valeur le prix qu'il en exigeait, la jeta plutôt que de la vendre à un prix inférieur. Peut-être dans cette perle rejetée par le Juif infâme, notre auteur a-t-il voulu désigner le Messie, méconnu et immolé par ses propres concitoyens. Cette supposition, conforme au génie religieux de l'époque, nous paraît la plus vraisemblable et la plus rationnelle. (*Note du traducteur.*)

** Les chiens de Sparte étaient renommés pour leur férocité. (*Note du traducteur.*)

FIN D'OTHELLO.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, no 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE V

LE

MARCHAND DE VENISE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
LE PRINCE DE MAROC.
LE PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, marchand de Venise.
BASSANIO, son ami.
SALANIO, SALARINO, GRATIANO, amis d'Antonio et de Bassanio.
LORENZO, amoureux de Jessica.
SHYLOCK, Juif.
TUBAL, Juif, son ami.

PERSONNAGES.

LANCELOT GOBBO, bouffon au service de Shylock.
LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.
SALERIO, messager de Venise.
LÉONARDO, domestique de Bassanio.
BALTHAZAR, STÉPHANO, domestiques de Portia.
PORTIA, riche héritière.
NÉRISSA, sa suivante.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS DE VENISE, OFFICIERS DE LA COUR DE JUSTICE, UN GEÔLIER, DOMESTIQUES, etc

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château de Portia sur le continent

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Venise. — Une rue.

Arrivent ANTONIO, SALARINIO *et* SALANIO.

ANTONIO.

En vérité, je ne sais pourquoi j'ai de la tristesse; elle me fatigue; vous dites qu'elle vous fatigue aussi; mais d'où elle m'est venue, où je l'ai gagnée, où j'en ai fait rencontre, de quelle étoffe elle est faite, et où elle est née, c'est ce que je suis encore à apprendre; cette disposition d'esprit me rend tellement stupide, que j'ai grand' peine à me connaître moi-même.

SALARINO.

Votre esprit est ballotté sur les flots à la suite

de vos larges vaisseaux, qui, fiers de leur vaste mâture, véritables seigneurs de la mer, opulens citoyens de l'Océan, planent sur le menu peuple des navires, qui les saluent avec respect, au moment où ils passent, emportés par leurs ailes de chanvre.

SALANIO

Croyez-moi, seigneur, si j'avais exposé un pareil enjeu, la meilleure part de mes affections accompagnerait au loin mes espérances. On me verrait sans cesse arracher des brins d'herbe, pour m'assurer de quel côté le vent souffle; les yeux attachés sur les cartes, pour y chercher les ports, les môles et les rades; et le moindre objet qui pourrait menacer la sécurité de ma cargaison, me donnerait des transes.

SALARINO.

En soufflant sur mon potage pour le refroidir, je songerais en tremblant à tous les désastres que le vent peut causer sur mer. Je ne pourrais voir couler le sablier sans penser aux bancs de sable et aux bas-fonds; sans me représenter mon riche Saint-André échoué dans les sables, avec son grand mât incliné plus bas que ses sabords, comme pour baiser sa tombe. Si j'allais à l'église, comment voir le saint édifice de pierre sans me rappeler sur-le-champ les rochers dangereux auxquels il suffirait de toucher seulement les flancs de mon vaisseau fragile pour éparpiller sur les flots toutes mes épices, habiller de mes soieries les vagues mugissantes, et me faire subitement passer de l'opulence à rien? Comment réfléchir à cela sans penser en même temps qu'une telle préoccupation m'attristerait? Tenez, vous aurez beau dire, je suis sûr qu'Antonio n'est triste que parce qu'il songe à ses cargaisons.

ANTONIO.

Non, croyez-moi : j'en rends grâce à mon étoile, mes marchandises ne sont pas toutes aventurées sur un seul vaisseau et n'ont pas toutes la même destination; d'ailleurs je n'ai pas embarqué ma fortune entière dans les spéculations de cette année: ce ne sont donc pas mes cargaisons qui me rendent triste.

SALANIO.

En ce cas, vous êtes amoureux?

ANTONIO.

Fi donc!

SALANIO.

Vous n'êtes pas amoureux non plus? alors disons que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai : il vous serait tout aussi facile de rire, de danser et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, la nature fait quelquefois d'étranges personnages: les uns ont toujours l'œil éveillé, et vrais perroquets, le premier joueur de cornemuse qu'ils verront les fera rire; d'autres ont une mine si renfrognée qu'ils ne desserreraient pas les lèvres pour le sourire le plus léger, quand Nestor jurerait que la chose est plaisante à faire pouffer de rire.

Arrivent BASSANIO, LORENZO *et* GRATIANO

SALANIO.

Voici Bassanio, votre noble parent, qui vient, accompagné de Gratiano et de Lorenzo : adieu; nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO.

Sans l'arrivée de plus dignes amis, je serais resté jusqu'à ce que je fusse parvenu à vous égayer.

ANTONIO.

Je fais de votre amitié le plus grand cas. Je pense que vos affaires vous appellent, et que vous profitez de cette occasion pour partir.

SALARINO.

Bonjour, messieurs.

BASSANIO.

Eh bien! messieurs, quand rirons-nous? dites nous quand? vous devenez singulièrement rares. Cela durera-t-il?

SALARINO.

Quand vos affaires vous le permettront, nous serons à vos ordres.

SALARINO *et* SALANIO *s'éloignent.*

LORENZO.

Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons tous deux vous laisser ensemble; mais à l'heure du dîner, rappelez-vous, je vous prie, l'endroit où nous devons nous retrouver.

BASSANIO.

Vous pouvez compter sur moi

GRATIANO

Vous n'avez pas bonne mine, seigneur Antonio. Vous donnez trop de soins aux affaires du monde; c'est perdre que d'acheter le succès par des soucis trop grands. Croyez-moi, vous êtes merveilleusement changé.

ANTONIO.

Gratiano, je considère le monde comme il doit être considéré, comme un théâtre où chacun est obligé de jouer un rôle, et c'est un rôle triste que le mien.

GRATIANO.

Je veux jouer dans la pièce le rôle de bouffon. Que les rides de l'âge me viennent au sein du rire et de la joie; puissé-je voir plutôt le vin m'échauffer le foie que mon cœur se morfondre en désolans soupirs. Pourquoi un homme qui a le sang chaud ressemblerait-il à la statue d'albâtre de son grand-père, dormant tout éveillé et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur? Écoutez-moi, Antonio; je vous aime, et c'est mon amitié qui vous parle; — il y a des hommes dont le visage est une véritable eau dormante, toujours couverte d'écume; ils gardent un silence calculé pour se donner une réputation de sagesse, de gravité et de profondeur, et semblent vous dire : « Je suis un oracle; quand j'ouvre la bouche, que nul chien n'aboye! » O mon cher Antonio, j'en connais qui ne sont réputés sages que parce qu'ils ne disent rien, et

qui, s'ils parlaient, mettraient au supplice les oreilles de leur prochain, et se verraient traités de fous. Nous reparlerons de cela une autre fois; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à prendre à l'hameçon de votre tristesse ce goujon des sots, la réputation. — Venez, mon cher Lorenzo. — (*A Antonio.*) Adieu pour quelque temps; je finirai mon exhortation après dîner.

LORENZO.

Oui, nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner; il faut que je me résigne à être du nombre de ces sages muets; car Gratiano ne me laisse jamais parler.

GRATIANO.

Fort bien; tenez-moi compagnie pendant deux années encore, et je vous promets que vous ne distinguerez plus le son de votre propre voix.

ANTONIO.

Adieu; je vois qu'à ce compte-là vous ferez de moi un bavard.

GRATIANO.

Tant mieux; car le silence n'est recommandable que dans une langue fumée, et dans une pucelle qui n'est point à vendre.

GRATIANO *et* LORENZO *s'éloignent.*

ANTONIO.

Y a-t-il quelque sens dans tout cela?

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens : ses raisons sont comme deux grains de blé dans deux boisseaux de paille hachée; il faut chercher tout le jour avant de les trouver, et quand on les a, elles ne valent pas la peine qu'on s'est donnée.

ANTONIO.

Fort bien; maintenant, dites-moi quelle est cette dame dont vous m'avez promis de me parler, et vers laquelle votre intention est de faire un mystérieux pèlerinage.

BASSANIO.

Vous n'ignorez pas, Antonio, quelle brèche j'ai faite à ma fortune en adoptant un train de vie que l'exiguité de mes ressources ne me permettait pas de continuer. Je ne me plains pas de l'obligation où je suis de descendre de cette haute existence; mon principal souci est de sortir avec honneur des dettes considérables dont ma jeunesse trop prodigue m'a grevé : c'est à vous, Antonio, que ma bourse et mon cœur doivent le plus, et c'est à votre amitié que je vais confier mes projets et les moyens que j'ai en vue pour arriver à l'acquittement de toutes mes dettes.

ANTONIO.

Faites-les-moi connaître, mon cher Bassanio, et s'ils sont, comme vous, dans les limites de l'honneur, soyez assuré que ma bourse, ma personne et tous les moyens dont je dispose, seront employés à vous servir.

BASSANIO.

Lorsque j'étais écolier, quand il m'arrivait de perdre une flèche, pour la retrouver, j'en décochais aussitôt une seconde dans la même direction, ayant soin de suivre plus attentivement son vol, et en en risquant deux, je parvenais souvent à retrouver l'une et l'autre. Je vous cite cet enfantillage, parce que le raisonnement qui va suivre n'est guère moins puéril. Je vous dois beaucoup, et, comme on pouvait s'y attendre dans un jeune étourdi, ce que je vous dois est perdu; mais si vous voulez décocher une seconde flèche dans la direction de la première, j'en suivrai le vol d'un œil attentif, et j'ai la certitude de les retrouver toutes deux, ou du moins de vous rapporter la seconde, tout en restant pour la première votre débiteur reconnaissant.

ANTONIO

Vous me connaissez, et c'est du temps perdu que les détours que vous prenez avec mon amitié; et certes, vous me faites plus de tort en mettant en doute mon dévouement sans limites que si vous aviez gaspillé tout mon avoir Dites-moi seulement ce que vous attendez de moi, d'après la connaissance que vous avez de ce que je puis faire, et je suis prêt : parlez donc.

BASSANIO.

Dans Belmont habite une riche héritière; elle est belle, plus belle que ce mot ne l'exprime; elle a des qualités non pareilles; parfois ses yeux m'ont envoyé de muets messages; elle se nomme Portia, et ne le cède en rien à la fille de Caton, à la Portia de Brutus. Le monde n'ignore pas son prix; car les quatre vents lui amènent de tous les rivages d'illustres adorateurs. Les boucles de sa blonde chevelure retombent sur ses tempes comme une toison d'or, et pour en faire la conquête plus d'un Jason arrive au château de Belmont, comme dans une nouvelle Colchide. O mon cher Antonio, si j'avais les moyens de me poser leur rival, quelque chose me dit qu'elle couronnerait mes vœux

ANTONIO.

Vous savez que toute ma fortune est sur l'Océan; je ne suis point en fonds, et je ne saurais, pour le moment, rassembler une somme un peu forte : allez donc essayer ce que peut mon crédit à Venise; j'en épuiserai toutes les ressources pour vous mettre en état de figurer à Belmont auprès de la belle Portia : allez vous enquérir où il y a de l'argent; j'en ferai autant de mon côté, et je ne doute pas que mon crédit ou ma considération personnelle ne m'en procure.

Ils s'éloignent

SCENE II.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent PORTIA *et* NÉRISSA.

PORTIA.

En vérité, Nérissa, mon petit corps est fatigué de ce grand monde.

NERISSA.

Vous le seriez, madame, si vos afflictions étaient

en aussi grand nombre que vos prospérités; et néanmoins, d'après ce que je vois, on souffre autant de l'extrême abondance que de l'extrême besoin : le vrai bonheur est dans la médiocrité; le superflu a plutôt des cheveux blancs, mais l'honnête nécessaire vit plus long-temps.

PORTIA.

Voilà de belles maximes, et on ne peut mieux débitées.

NÉRISSA.

Elles valent mieux encore quand on les suit.

PORTIA.

Si faire était aussi aisé que savoir ce qu'il convient de faire, les chapelles seraient des églises, et les cabanes des pauvres gens seraient des palais. C'est un bon prédicateur que celui qui se conforme à ses propres instructions. Il m'est plus facile d'enseigner à vingt individus ce qu'il faut faire, que d'être l'un des vingt à suivre mes propres leçons. Le cerveau peut tracer des lois aux sens; mais un tempérament ardent saute par-dessus les froides règles. Jeunesse la folle est un lièvre qui franchit d'un saut les filets de Raison l'impotente. Mais ce raisonnement ne saurait me servir à choisir un époux. Qu'est-ce que je dis choisir? Hélas! je ne puis ni choisir ce qui me plaît, ni refuser ce que je déteste; ainsi les volontés d'une fille vivante sont asservies aux volontés d'un père mort. — N'est-il pas bien dur, Nérissa, de ne pouvoir choisir ni refuser personne?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours un homme vertueux, et les saints personnages ont toujours, à leur mort, de bonnes inspirations. Soyez donc persuadée que la loterie qu'il a imaginée dans ces trois coffres d'or, d'argent et de plomb, et en vertu de laquelle vous appartiendrez à celui qui choisira le coffre désigné par lui, ne saurait vous donner pour époux qu'un homme digne de votre amour. Mais parmi les illustres soupirans qui sont déjà ici, en est-il un en faveur duquel votre cœur se prononce?

PORTIA.

Redis-moi leurs noms, je te prie : à mesure que tu les nommeras, je te les décrirai, et par la description tu jugeras de mon affection.

NÉRISSA.

Il y a d'abord le prince napolitain.

PORTIA.

C'est un jeune fat, qui parle sans cesse de son cheval; il se fait un grand mérite de pouvoir le ferrer lui-même; j'ai bien peur que madame sa mère n'ait fait un faux pas avec quelque maréchal ferrant.

NÉRISSA.

Il y a ensuite le comte palatin.

PORTIA.

C'est un homme qui a toujours la mine renfrognée. Il semble vous dire : *Me voulez-vous, ou ne me voulez-vous pas? choisissez*. Il écoute sans sourire les contes les plus plaisans; je crains que dans ses vieux jours il ne joue le rôle de philosophe larmoyant, tant il est dans son jeune âge d'une insupportable tristesse. Plutôt que d'épouser l'un d'eux, je préférerais me marier à une tête de mort ayant un os dans la bouche. Dieu me garde de ces deux hommes!

NÉRISSA.

Que vous semble du gentilhomme français, monsieur Lebon?

PORTIA.

Dieu l'a créé; je ne m'oppose donc point à ce qu'il passe pour un homme. Je sais que c'est un péché que de se moquer de son prochain; mais lui, il a un meilleur cheval que le Napolitain; il a dans un plus haut degré de perfection que le comte palatin la mauvaise habitude de prendre une mine renfrognée: il est tout et n'est rien : si un merle chante, le voilà aussitôt qui se met à danser; il fait des armes avec son ombre : en l'épousant, j'épouserais vingt maris. Je lui pardonnerais de me mépriser, car, dût-il m'aimer à la passion, je ne le paierai jamais de retour.

NÉRISSA.

Que direz-vous donc de Falconbridge, le jeune baron d'Angleterre?

PORTIA

Tu sais que je ne lui dis jamais rien, car il ne me comprend pas, ni moi lui : il ne sait ni le latin, ni le français, ni l'italien, et tu pourrais attester en justice que je possède à peine pour deux liards d'anglais. C'est un fort bel homme en peinture; mais, hélas! quelle conversation avoir avec un tableau muet? Comme il est drôlement habillé! Je pense qu'il a acheté son pourpoint en Italie, son haut de chausses en France, sa toque en Allemagne, et ses manières partout.

NÉRISSA.

Que pensez-vous du seigneur écossais son voisin?

PORTIA.

Qu'il est plein de charité pour son prochain, car il a emprunté à l'Anglais un soufflet, jurant qu'il le lui rendrait quand il pourrait : si je ne me trompe, le Français lui a donné sa garantie et l'a signée d'un faux nom*.

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe?

PORTIA.

Détestable le matin quand il est à jeun, et encore pire le soir quand il est ivre : dans ses meilleurs instans il est un peu moins qu'un homme, et dans ses plus mauvais momens il est très-peu supérieur à la brute. En mettant tout au pire, je ferai en sorte de me passer de lui

NÉRISSA.

S'il offre de courir la chance de la loterie, et choisit le coffre gagnant, en refusant sa main, vous refuseriez d'exécuter les volontés de votre père.

* Allusion aux promesses de secours que la France ne cessait de faire aux Écossais, dans leurs différens avec l'Angleterre. *Note du traducteur.*

PORTIA.

De crainte de malheur, aie soin de placer un grand verre de vin du Rhin sur le coffre opposé : quand le diable serait au dedans, si cette tentation est au dehors, je suis sûre que c'est là que se portera son choix. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA.

Ne craignez pas, madame, d'avoir aucun de ces messieurs pour époux ; ils m'ont fait part de l'intention où ils sont de retourner dans leur pays respectif et de ne plus vous importuner de leurs hommages, à moins qu'il n'y ait pour vous obtenir quelque moyen autre que la loterie prescrite par votre père.

PORTIA.

Dussé-je vivre aussi vieille que la Sibylle, je mourrai chaste comme Diane, à moins qu'on ne m'obtienne ainsi que l'a voulu mon père. Je suis charmée de voir ces soupirans-là si raisonnables ; car il n'en est pas un dont je ne souhaite ardemment l'absence, et je prie Dieu qu'il leur accorde un bon voyage.

NÉRISSA.

Ne vous rappelez-vous pas, madame, d'avoir vu ici, du vivant de votre père, un Vénitien, homme instruit et brave, venu avec le marquis de Montferrat ?

PORTIA.

Oui, oui, c'était Bassanio ; c'est, je crois, ainsi qu'on le nomme.

NÉRISSA.

Effectivement, madame : de tous les hommes que mes yeux ignorans aient vus, celui là m'a semblé le plus digne de l'amour d'une jolie femme.

PORTIA.

Je me le rappelle fort bien ; et je me rappelle aussi qu'il méritait l'éloge que tu en fais. — Eh bien, qu'y a-t-il ?

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Madame, les quatre étrangers demandent à vous voir pour prendre congé de vous : il vient d'arriver un courrier de la part d'un cinquième, le prince de Maroc ; il annonce que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais accueillir le cinquième d'aussi bon cœur que je dis adieu aux quatre autres, je me réjouirais de son approche : eût-il toutes les qualités d'un saint, s'il y joint la complexion d'un diable, je l'aimerais mieux pour mon confesseur que pour mon mari. — Viens, Nérissa. — (*Au domestique.*) Toi, précède-nous.— Au moment où nous fermons la porte sur un soupirant, en voilà un autre qui frappe.

Ils sortent.

SCENE III.

Venise. — Une place publique.

Arrivent BASSANIO *et* SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats ; fort bien.

BASSANIO.

Oui, seigneur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois, — fort bien.

BASSANIO.

Pour laquelle somme, Antonio, comme je vous l'ai dit, donnera son billet.

SHYLOCK.

Antonio donnera son billet, — fort bien.

BASSANIO.

Puis-je compter sur vous ? me rendrez-vous ce service ? me ferez-vous savoir votre réponse ?

SCHYLOCK.

Trois mille ducats pour trois mois, sur le billet d'Antonio.

BASSANIO.

Votre réponse à cela ?

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Auriez-vous lieu de suspecter le contraire ?

SHYLOCK.

Oh ! non, non, non ; — quand je dis qu'il est bon, je veux dire qu'il est solvable. Toutefois ses moyens sont d'une nature éventuelle : il a un navire en destination pour Tripoli, un autre pour les Indes ; j'ai entendu dire au Rialto qu'il en a un troisième pour le Mexique, un quatrième pour l'Angleterre, — et d'autres encore dispersés sur divers points du globe ; mais des vaisseaux ne sont que des planches, des matelots ne sont que des hommes ; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs de mer, je veux dire des pirates ; et puis il y a le danger des eaux, des vents et des écueils : — néanmoins l'homme est solvable ; — trois mille ducats ; — je pense que je puis prendre son billet.

BASSANIO.

Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK.

Je veux m'assurer si je le puis ; et afin de m'en assurer, j'y penserai. Puis-je parler à Antonio ?

BASSANIO.

Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc, pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a, par ses exorcismes, fait entrer le diable ! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, causer avec vous, me promener avec vous, et ainsi de suite ; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous ni prier avec vous. Quelles nouvelles au Rialto ? — Qui vient ici ?

Arrive ANTONIO.

BASSANIO.

C'est le seigneur Antonio.

SHYLOCK, *a part.*

Comme il a l'air d'un publicain hypocrite! Je le hais parce qu'il est chrétien, mais surtout parce que, dans sa simplicité stupide, il prête des fonds gratis, et fait baisser à Venise la valeur de l'argent. Si je le tiens jamais, j'assouvirai pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre nation sainte; là où les marchands ont coutume de s'assembler, il raille ma personne, mes opérations, mes bénéfices légitimement acquis et auxquels il donne le nom d'usure: que ma tribu soit maudite si je lui pardonne!

BASSANIO.

Shylock, m'entendez-vous?

SHYLOCK.

Je faisais le calcul de l'état actuel de mes fonds; autant que ma mémoire me le rappelle, je ne puis immédiatement fournir la somme complète de trois mille ducats: n'importe; Tibal, riche Hébreu de ma tribu, me fournira cette somme: mais doucement; pour combien de mois la voulez-vous? (*A Antonio.*) Soyez sans inquiétude, seigneur; nous parlions de vous.

ANTONIO.

Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant, pour subvenir aux pressans besoins de mon ami, je dérogerai cette fois à mes habitudes. — (*A Bassanio.*) Sait-il quelle somme vous désirez?

SHYLOCK.

Oui, oui; trois mille ducats.

ANTONIO.

Pour trois mois.

SHYLOCK.

Je l'avais oublié. — Pour trois mois, vous me l'aviez dit; — sur votre billet, fort bien! voyons un peu. — Mais écoutez-moi; il me semble vous avoir entendu dire que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt.

ANTONIO.

Je ne le fais jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban, — ce Jacob, grâce à ce que fit en sa faveur sa mère avisée, fut le troisième de la race dont notre saint Abraham est le chef; oui, ce fut le troisième.

ANTONIO.

Eh bien! que nous direz-vous de lui? prêtait-il à intérêt?

SHYLOCK.

Non, il ne prêtait pas à intérêt; ce n'est pas positivement cela; mais remarquez bien ce que fit Jacob. Il avait été convenu entre Laban et lui que tous les agneaux qui naîtraient rayés et tachetés seraient le salaire de Jacob; vers la fin de l'automne, les brebis étant en rut, allèrent chercher les béliers: pendant que ces couples à toison procédaient à l'œuvre de la génération le rusé pâtre coupa des baguettes qu'il dépouilla de leur écorce, et au moment précis de la conception, il les plaça devant les lascives brebis, qui, venant alors à concevoir, mirent bas plus tard des agneaux bariolés, et ceux-là furent pour Jacob. C'était là une manière de bénéficier; et le ciel bénit Jacob; et tout gain est béni, pourvu qu'il ne soit pas le produit du vol.

ANTONIO.

Jacob ervait en vue d'un bénéfice éventuel, d'un résultat qu'il n'était point en son pouvoir d'amener et qui est exclusivement l'œuvre de la main de Dieu. Cet exemple a-t-il pour objet de justifier l'usure? votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers?

SHYLOCK.

Je ne sais; je les fais produire tout aussi vite. — Mais écoutez-moi, seigneur

ANTONIO.

Remarquez bien, Bassanio, que le diable peut citer les Écritures à l'appui de ses actes; une ame perverse produisant de saints témoignages, ressemble à un scélérat le sourire sur les lèvres; c'est un beau fruit dont le cœur est pourri. Oh! comme l'hypocrisie a des dehors vertueux!

SHYLOCK.

Trois mille ducats, — c'est une grosse somme. Trois mois sur douze, voyons ce que cela fait d'intérêts.

ANTONIO

Eh bien! Shylock, vous aurons-nous cette obligation?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, souvent au Rialto vous vous êtes moqué de mes opérations financières et de mon usure: je n'ai fait qu'en lever les épaules, et j'ai tout supporté patiemment; car souffrir est le partage de notre nation. Vous me traitiez de mécréant, de chien enragé, et vous crachiez sur mon manteau de Juif, et cela, parce que je fais usage de ce qui m'appartient; or, il paraît maintenant que vous avez besoin de moi: vous venez à moi et vous me dites: *Shylock, nous voudrions de l'argent;* voilà ce que vous me dites, vous qui déchargez votre salive sur ma barbe, et qui me chassez à coups de pieds comme vous repousseriez du seuil de votre logis un chien étranger; vous me demandez de l'argent. Que dois-je vous répondre? dois-je vous dire: *Est-ce qu'un chien a de l'argent? Est-il possible qu'un chien puisse prêter trois mille ducats?* ou bien, dois-je m'incliner profondément, et d'un ton servile, d'une voix basse et humble, dois-je vous dire: *Mon beau seigneur, mercredi dernier vous m'avez craché au visage; tel autre jour vous m'avez chassé à coups de pieds; tel autre vous m'avez appelé chien; en retour de tant de courtoisie, je vais vous prêter mon argent?*

ANTONIO.

Il est probable que tu me verras encore te donner ces noms-là, te cracher au visage, te chasser à coups de pieds. Si tu veux prêter cet argent, ce

n'est pas à des amis que tu le prêteras; quand a-t-on vu l'amitié naître d'un métal stérile? Tu le prêteras à un ennemi; s'il manque à son engagement, tu en auras meilleure grâce à déployer contre lui les rigueurs de la loi.

SHYLOCK.

Voyez donc comme vous vous emportez! Je veux être de vos amis, obtenir votre affection, oublier les mépris que vous m'avez prodigués, subvenir à vos besoins présens, sans vous faire payer un denier d'intérêt, et vous ne voulez pas m'entendre. Mes offres sont bienveillantes.

ANTONIO.

Ce serait là en effet une grande obligeance.

SHYLOCK.

Et je veux vous la témoigner cette obligeance. — Venez avec moi chez un notaire, faites-moi là votre billet et puisque je suis en disposition de gaîté, il sera stipulé que si vous ne me remboursez pas tel jour, en tel lieu, la somme énoncée dans le billet, j'aurai droit à une livre de votre chair, coupée et prise dans telle partie de votre corps qu'il me plaira désigner.

ANTONIO.

J'y consens de grand cœur; je suis prêt à signer un billet conçu en ces termes, et à rendre hommage à l'obligeance du juif.

BASSANIO.

Vous ne souscrirez pas un tel billet pour moi; je préfère rester dans mes embarras actuels.

ANTONIO.

Vous n'avez rien à craindre, mon cher; je remplirai mes engagemens. Dans deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, il doit m'arriver des valeurs pour une somme neuf fois plus considérable que celle du billet souscrit.

SHYLOCK.

O père Abraham, ce que c'est cependant que ces chrétiens! La perversité de leurs propres actes leur fait suspecter les intentions d'autrui! Je vous le demande, s'il manque à son engagement, que gagnerai-je à exiger l'accomplissement de la condition proposée? Une livre de la chair d'un homme a moins de valeur qu'une livre de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Voilà ce que je suis disposé à faire pour me concilier son amitié; si la chose lui convient, soit; sinon, adieu : seulement, veuillez ne pas vous faire contre moi une arme de mon obligeance même.

ANTONIO.

Oui, Shylock, je souscrirai ce billet.

SHYLOCK.

Allez donc m'attendre chez le notaire; dites-lui de rédiger cette plaisante obligation; moi, je vais chercher les ducats, donner un coup d'œil à ma maison, laissée à la garde peu sûre d'un valet fainéant, puis j'irai vous rejoindre.

Il s'éloigne.

ANTONIO.

Adieu, juif obligeant. Cet Hébreu-là se fera chrétien; il devient traitable.

BASSANIO.

Je me défie des conditions les plus favorables, quand un scélérat les propose

ANTONIO.

Venez; nous n'avons ici aucune inquiétude à avoir; mes vaisseaux arrivent un mois avant l'échéance.

Ils s'éloignent.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent LE PRINCE DE MAROC *et* SA SUITE, PORTIA *et* SA SUITE, *et* NÉRISSA.

Bruit de fanfares.

LE PRINCE.

Ne répugnez pas à la couleur de mon teint, cette noire livrée du soleil brunissant dont je suis voisin et qui m'a vu naître. Amenez-moi l'homme le plus beau de ces climats du nord, dont les feux de Phébus ont peine à fondre les glaçons, et faisons sur nous une incision en votre honneur pour savoir lequel est le plus rouge, de son sang ou du mien. Sachez, madame, que mon aspect a intimidé plus d'un brave, et je vous jure, par mon amour, que les vierges les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne voudrais pas changer de couleur, à moins que ce fût un moyen pour conquérir votre cœur, ô ma charmante reine!

PORTIA

Dans mon choix, je ne suis pas guidée uniquement par le capricieux témoignage de mes yeux de jeune fille; d'ailleurs la loterie de ma destinée m'ôte la faculté d'un choix volontaire. Mais si mon père ne m'avait point imposé des entraves, s'il ne m'obligeait pas, par son testament, à devenir la femme de celui qui m'aura obtenue par les moyens que je vous ai dits, je vous l'avoue, prince illustre, entre tous ceux qui sont déjà venus s'offrir à mes regards, nul plus que vous n'aurait des droits à mon affection.

LE PRINCE.

C'est déjà beaucoup, et je vous en rends grâce. Veuillez donc, je vous prie, me conduire à ces coffres, afin que je tente ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince persan, qui a gagné trois batailles contre le sultan Soliman,

fallût-il faire baisser les yeux au plus fier, affronter le mortel le plus audacieux, enlever les oursins aux mamelles de leur mère, insulter au lion rugissant et affamé, je le ferais, madame, pour vous obtenir. Mais, hélas! si Hercule et Lychas jouent aux dés à qui sera le plus grand homme des deux, la fortune peut donner le plus haut point à la main la plus faible, et Alcide se verra vaincu par son page. Et moi aussi, guidé par l'aveugle fortune, je puis manquer ce qu'un moins digne obtiendra, et j'en mourrai de douleur.

PORTIA.

Il vous faut prendre votre parti, et renoncer tout-à-fait à choisir, ou si vous choisissez, jurer auparavant que si le sort vous est contraire, vous ne parlerez de mariage à aucune femme. Ainsi, faites vos réflexions.

LE PRINCE.

J'accepte ces conditions ; venez, que je sache mon sort.

PORTIA

Allons d'abord au temple ; après dîner, vous tenterez la fortune.

LE PRINCE.

Puissé-je réussir! Ce moment va me rendre ou le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes.

Une fanfare Ils sortent.

SCÈNE II

Venise. — Une rue.

Entre LANCELOT GOBBO

LANCELOT.

Certainement, ma conscience m'oblige à quitter le service du Juif mon maître. Le diable est là, près de moi, et il me tente en me disant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, mon cher Lancelot*, ou *mon cher Gobbo*, ou *mon cher Lancelot Gobbo*, *fais usage de tes jambes*, *prends ta course et sauve-toi.* Ma conscience me dit : *Non*, *prends garde*, *honnête Lancelot! prends garde, honnête Gobbo!* ou, comme je disais tout-à-l'heure : *Honnête Lancelot Gobbo*, *ne t'en va pas ; dédaigne de t'enfuir à toutes jambes.* Là-dessus, l'infatigable démon m'ordonne de plus belle de décamper. *Pars*, dit le diable ; *au nom du ciel*, dit le diable, *décampe ; prends une résolution courageuse, et sauve-toi.* Alors, ma conscience, se suspendant au cou de mon cœur, me dit fort sagement : *Mon honnête ami Lancelot, toi qui es le fils d'un honnête homme*, ou plutôt d'une honnête femme, car mon père sentait son fruit, et ne laissait pas que d'avoir un goût : ma conscience donc me dit : *Lancelot*, *ne bouge pas.* — *Bouge*, dit le diable. — *Ne bouge pas*, dit ma conscience. — *Conscience*, lui dis-je, *vous me conseillez bien.* — *Démon*, lui dis-je, *j'approuve votre conseil.* Si j'obéis à ma conscience, je resterai avec le Juif mon maître, qui, Dieu me pardonne, est une espèce de démon ; si, au contraire, je me sauve, il faut que je me laisse diriger par le démon, qui, sous votre respect, est le diable lui-même. Certainement, ce Juif est le diable incarné, et, en conscience, ma conscience est une conscience bien dure lorsqu'elle me conseille de rester chez le Juif : c'est le diable qui me donne un conseil d'ami. Je me sauverai, diable ; mes talons sont à vos ordres, je me sauverai.

Arrive LE VIEUX GOBBO, *portant un panier.*

GOBBO.

Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du Juif?

LANCELOT, *à part.*

O ciel! c'est mon légitime père qui, ayant la vue basse, extrêmement basse, ne me reconnaît pas. — Je vais tenter une épreuve sur lui

GOBBO.

Mon jeune monsieur, quel est, je vous prie, le chemin qui conduit à la maison du Juif?

LANCELOT.

Au premier détour, vous tournerez à votre main droite ; puis au détour suivant, vous tournerez à gauche ; puis, au détour suivant, vous ne tournerez d'aucun côté, mais vous vous dirigerez indirectement vers la maison du Juif.

GOBBO.

Bonté de Dieu, voilà un chemin qui n'est pas facile à trouver. Pourriez-vous me dire si un certain Lancelot qui demeure avec lui, demeure ou non avec lui?

LANCELOT.

Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez? — (*A part.*) Remarquez-moi bien maintenant ; je vais soulever les eaux : — Est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez?

GOBBO.

Non, monsieur, mais du fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme fort pauvre, et, grâce à Dieu, de bonnes vie et mœurs.

LANCELOT.

Allons, que son père soit ce qu'il voudra ; nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

GOBBO.

De Lancelot, monsieur.

LANCELOT.

Répondez-moi, je vous prie, vieillard. N'est-ce pas du jeune monsieur Lancelot que vous parlez?

GOBBO.

De Lancelot, sous votre bon plaisir.

LANCELOT.

Ergo, de monsieur Lancelot. Père, ne parlez point de monsieur Lancelot ; car ce jeune homme, par l'arrêt du sort et des destinées et autres locutions baroques, et des trois sœurs filandières et autres articles scientifiques, est effectivement décédé ; en termes vulgaires, il est allé au ciel.

GOBBO.

Que Dieu m'en préserve! Ce garçon était mon unique appui, mon bâton de vieillesse.

LANCELOT.

Est-ce que j'ai l'air d'un bâton, d'un étai, d'une canne, ou d'un échalas? — Me reconnaissez-vous, mon père?

GOBBO.

Hélas! je ne vous connais pas, mon jeune monsieur; mais veuillez me dire, je vous prie, si mon garçon (Dieu veuille avoir son ame!) est vivant ou mort.

LANCELOT.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon père?

GOBBO.

Hélas, monsieur, j'ai la vue basse; je ne vous remets pas.

LANCELOT.

Vous pourriez avoir la vue bonne et ne pas me reconnaître : c'est un père bien avisé que celui qui connaît son enfant. Allons, vieillard, je vais vous dire des nouvelles de votre fils : donnez-moi votre bénédiction : il faut que la vérité se découvre; un meurtre ne peut rester longtemps caché; le fils d'un homme le peut, mais à la fin la vérité se fait jour.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit; je suis certain que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

LANCELOT.

Je vous en prie, ne bavardons pas plus longtemps là-dessus; mais donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, votre garçon autrefois, votre fils maintenant, votre enfant pour toujours.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

Je ne sais pas ce que je dois croire à cet égard; mais je suis Lancelot, au service du Juif; et j'ai la certitude que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO.

Son nom est effectivement Marguerite. Sur ma vie, si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Bénédiction de Dieu! quelle barbe tu as! tu as plus de poils au menton que Dobbin, mon cheval d'attelage, n'en a à la queue.

LANCELOT.

Il faut alors que la queue de Dobbin pousse à reculons; car certainement la dernière fois que je l'ai vu, il avait plus de poils à la queue que je n'en avais au menton.

GOBBO.

Dieu! que tu es changé! Comment es-tu avec ton maître? je lui apporte un cadeau. Comment vous accordez-vous ensemble?

LANCELOT.

Fort bien, fort bien; mais pour ma part, comme j'ai arrêté la résolution de m'enfuir, je ne m'arrêterai pas que je n'aie arpenté quelque terrain: mon maître est un vrai juif. Lui donner un cadeau, à lui? donnez-lui une corde pour se pendre. Je meurs de faim à son service; vous pouvez compter avec vos côtes chacun de mes doigts *. Mon père, je suis bien aise que vous soyez venu; offrez votre cadeau à un certain seigneur Bassanio; celui-là donne des livrées neuves, et des livrées qui comptent encore; si je n'entre pas à son service, je veux m'enfuir tant que la terre me portera. — O bonheur! le voici lui-même; — parlez-lui, mon père; car je veux être Juif, si je sers le Juif plus long-temps.

Arrive BASSANIO, *suivi de* LEONARDO *et de quelques autres* DOMESTIQUES.

BASSANIO, *à un domestique.*

Soit; j'y consens; — mais que cela se fasse assez promptement pour que le souper soit prêt à cinq heures au plus tard : aie soin que ces lettres soient remises à leur adresse; donne les livrées à faire; et dis à Gratiano de venir chez moi dans l'instant.

LANCELOT

Parlez-lui, mon père

GOBBO.

Dieu bénisse votre seigneurie!

BASSANIO.

Grand merci; avez-vous quelque chose à me dire?

GOBBO

Voici mon fils, seigneur, un pauvre garçon, —

LANCELOT.

Non pas un pauvre garçon, seigneur, mais bien le valet du riche Juif; et mon désir serait, seigneur, comme mon père vous le spécifiera, —

GOBBO.

Il a une grande infection **, seigneur, comme qui dirait, de servir, —

LANCELOT.

Le long et le court de la chose est que je suis au service du Juif, et que je désirerais, comme mon père vous le spécifiera, —

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect de votre seigneurie, ne sont pas cousins, si bien que, —

LANCELOT.

En somme, la vérité est que le Juif en ayant mal usé avec moi, cette circonstance est cause, comme ce vieillard qui est mon père vous le spécifiera, —

GOBBO

J'ai ici quelques couples de pigeons, que je désirerais offrir à votre seigneurie; et l'objet de ma requête est —

LANCELOT.

En résumé, la requête m'est impertinente***, comme votre seigneurie l'apprendra de la bouche

* Il veut dire, *compter avec vos doigts chacune de mes côtes*. Ce genre de comique est fréquent dans notre auteur. (*Note du traducteur.*)

** Il veut dire *affection*, *désir* (*Note du traducteur.*)

*** Il veut dire *pertinente* (*Note du traducteur.*)

de cet honnête vieillard, qui, bien que ce soit moi qui le dise, est pauvre quoique vieux, et qui de plus est mon père.

BASSANIO.

Que l'un de vous parle pour les deux. — Que voulez-vous?

LANCELOT

Entrer à votre service, seigneur.

GOBBO

Voilà tout, seigneur.

BASSANIO, *à Lancelot*

Je te connais très-bien, et je t'accorde ta demande. Shylock, ton maître, m'a parlé de toi aujourd'hui même, et tu lui devras ton avancement, si c'en est un que de quitter le service d'un Juif opulent, pour devenir le laquais d'un gentilhomme aussi pauvre que moi.

LANCELOT

Le vieux proverbe est on ne peut mieux partagé entre mon maître Shylock et vous, seigneur; vous avez la grâce de Dieu, et lui il a de quoi

BASSANIO.

Tu dis vrai. — (*A Gobbo.*) Vieillard, suivez votre fils. — (*A Lancelot.*) Va prendre congé de ton ancien maître, et fais-toi indiquer ma demeure. — (*A ses domestiques.*) Qu'on lui donne une livrée plus ornée que celle de ses camarades. N'y manquez pas.

Il s'entretient à voix basse avec Léonardo

LANCELOT.

Mon père, l'affaire est dans le sac. — Non, je ne sais pas me proourer du service; — je ne sais pas faire usage de ma langue! — fort bien. (*Regardant la paume de sa main.*) Quelle est, en Italie, la paume de la main étendue pour jurer sur la Bible, qui se puisse comparer à celle-ci! — J'aurai du bonheur; parbleu! voilà une ligne de vie qui est jolie, j'espère! voici une petite provision de femmes; hélas! ce n'est rien que quinze femmes; onze veuves et neuf filles, c'est le strict nécessaire pour un honnête homme; et puis avoir échappé trois fois au malheur de me noyer, et avoir frisé de deux doigts le danger mortel de tomber sur la pointe d'un oreiller *; — en voilà, j'espère, des délivrances miraculeuses! Allons, si la fortune est femme, avouons que c'est une bonne fille. — Venez, mon père; je vais prendre congé du Juif en un clin d'œil.

LANCELOT *et* LE VIEUX GOBBO *s'éloignent*

BASSANIO, *à Léonardo.*

Je t'en prie, mon cher Léonardo, veille à cela. Quand tu auras acheté et rangé ces objets, reviens sur-le-champ; car je traite ce soir mes meilleures connaissances; va, pars.

Il fait quelques pas en se promenant

LEONARDO.

Je ferai du mieux qu'il me sera possible.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO, *à Léonardo*

Où est votre maître?

LÉONARDO.

Le voilà là-bas qui se promène.

LÉONARDO *s'éloigne*

GRATIANO, *appelant.*

Seigneur Bassanio, —

BASSANIO, *se retournant.*

Gratiano!

GRATIANO.

J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO.

Je vous l'accorde.

GRATIANO.

Ne me refusez pas. Il faut que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO.

S'il le faut, je le veux bien. Mais écoutez-moi, Gratiano; vous avez le ton trop dégagé et le verbe trop haut; ces airs-là vous vont à merveille, et à des yeux comme les nôtres ne sont pas des défauts; mais aux lieux où l'on ne vous connait point ils auraient quelque chose de trop libre. — Prenez la peine de tempérer par quelques gouttes de réserve et de modestie, la petulance de votre caractère; sans quoi, votre conduite excentrique me nuirait dans l'opinion des personnes chez lesquelles je vais, et pourrait ruiner mes espérances.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, écoutez-moi: si vous ne me voyez pas adopter un maintien raisonnable, parler respectueusement, ne jurer que de temps à autre, porter sur moi des livres de prières, prendre un air sérieux; il y a plus, quand on dira le bénédicité, tenir mon chapeau devant mes yeux, comme cela, soupirer et dire amen; observer tous les usages de la civilité, comme le jeune homme qui s'applique à se donner un air grave pour plaire à sa grand'mère; si vous ne me voyez faire tout cela, n'ayez plus jamais confiance en moi.

BASSANIO.

Fort bien, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO.

Mais j'en excepte la soirée d'aujourd'hui; ce que nous ferons ce soir ne comptera pas.

BASSANIO.

Non, ce serait dommage; je vous conseille, au contraire, de revêtir votre gaîté la plus franche; car nous aurons des amis qui se proposent de se réjouir; mais adieu; quelques affaires m'appellent.

GRATIANO.

Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres; mais nous irons vous rendre visite à l'heure du souper.

Ils s'éloignent

SCENE III.

Même ville. — Une salle dans la maison de Shylock

Entrent JESSICA *et* LANCELOT.

JESSICA.

Je suis fâchée que tu veuilles quitter mon père;

* C'est-à-dire de se marier. *Note du traducteur*

notre maison est un enfer, et toi, joyeux diable, tu lui ôtais un peu de son ennui : mais adieu, voilà un ducat pour toi. Lancelot, au souper, parmi les convives de ton nouveau maître, tu verras Lorenzo ; donne-lui cette lettre, donne-la-lui secrètement : adieu, je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT.

Adieu ; — je n'ai pour tout langage que des larmes. — Charmante païenne, — aimable juive, si un chrétien ne joue pas un rôle de scélérat pour vous posséder, je serai bien trompé : mais adieu ! ces sottes larmes ont presque noyé toute ma fermeté d'homme ; adieu !

Il sort.

JESSICA, *seule.*

Adieu, bon Lancelot. — Combien c'est coupable à moi de rougir d'être la fille de mon père ! mais bien que j'aie hérité de son sang, je n'ai point hérité de son caractère. O Lorenzo, si tu tiens ta promesse, je terminerai cette lutte pénible ; je me ferai chrétienne et deviendrai ta femme dévouée.

Elle sort.

SCENE IV.

Même ville. — Une rue.

Arrivent GRATIANO, LORENZO, SALARINO *et* SALANIO.

LORENZO.

Oui, nous nous échapperons pendant le souper, nous nous déguiserons chez moi, et une heure après nous reviendrons tous.

GRATIANO.

Nous n'avons pas fait tous nos préparatifs.

SALARINO.

Il n'a pas encore été question entre nous de porte-flambeaux.

SALANIO.

C'est une triste invention, à moins que cela ne soit disposé d'une manière originale ; je crois que le mieux est de nous en passer.

LORENZO.

Il n'est que quatre heures ; nous avons encore deux heures pour nous préparer. —

Arrive LANCELOT *avec une lettre.*

LORENZO, *continuant.*

Ami Lancelot, quelles nouvelles ?

LANCELOT.

S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, vous l'apprendrez.

LORENZO.

Je connais l'écriture ; c'est une belle écriture : et plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit est la main charmante qui traça cette lettre.

GRATIANO.

Une lettre d'amour, sans doute ?

LANCELOT, *faisant quelques pas pour se retirer.*

Avec votre permission, seigneur...

LORENZO.

Où vas-tu ?

LANCELOT.

Seigneur, je vais inviter mon ancien maître, le Juif, à venir souper ce soir chez mon nouveau maître, le chrétien.

LORENZO, *lui donnant une bourse.*

Attends, prends ceci. — Dis à la charmante Jessica que je serai exact. — Dis-le-lui en particulier ; va. —

LANCELOT *s'éloigne.*

LORENZO, *continuant.*

Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir ? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

SALARINO.

J'y vais à l'instant.

SALANIO.

Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous rejoindre, Gratiano et moi, au logis de Gratiano, dans une heure d'ici.

SALARINO.

Nous n'y manquerons pas.

SALARINO *et* SALANIO *s'éloignent.*

GRATIANO.

Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO.

Il faut que je vous dise tout. Elle me mande de quelle manière je dois l'enlever de la maison de son père ; l'or et les bijoux qu'elle emportera, le costume de page dont elle s'est pourvue. Si jamais le Juif son père est admis au ciel, ce sera en considération de sa charmante fille ; et jamais le malheur n'osera traverser sa voie, si ce n'est en s'autorisant du prétexte qu'elle est la fille d'un Juif sans foi. Allons, venez avec moi ; lisez ceci chemin faisant ; la belle Jessica sera mon porte-flambeau.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Même ville. — Devant la maison de Shylock.

Arrivent SHYLOCK *et* LANCELOT.

SHYLOCK.

Allons, tu jugeras bientôt par tes propres yeux de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock et Bassanio. — (*Il appelle.*) Jessica ! — Tu ne gourmandiseras plus comme tu l'as fait chez moi. — Jessica ! — Tu ne passeras plus ton temps à dormir, et à ronfler, et à déchirer tes habits. — Jessica ! viendras-tu ?

LANCELOT, *appelant.*

Jessica !

SHYLOCK.

Qui t'a dit d'appeler ? je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT.

Vous m'avez souvent reproché de ne pouvoir rien faire sans qu'on me l'ordonne.

Arrive JESSICA.

JESSICA.

appelez-vous? que désirez-vous de moi?

SHYLOCK.

Je soupe dehors aujourd'hui, Jessica : voici mes clefs : —mais pourquoi irais-je? ce n'est pas par affection qu'ils m'invitent; ils me flattent : n'importe, j'irai par haine et pour manger aux dépens du chrétien prodigue. — Jessica, ma fille, veille sur ma maison : — je ne m'éloigne qu'avec répugnance; il se trame quelque chose contre mon repos; car cette nuit j'ai rêvé de sacs d'argent.

LANCELOT.

Je vous en conjure, monsieur, allez-y; mon jeune maître compte sur votre présence.

SHYLOCK.

Et moi sur la sienne.

LANCELOT.

Et ils ont entre eux comploté quelque chose. — Je ne vous dirai pas que vous verrez une mascarade; mais si vous en voyez une, alors ce n'est pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi noir *, à six heures du matin, tandis qu'il y a quatre ans, ce saignement est tombé le mercredi des Cendres, dans l'après-midi.

SHYLOCK.

Quoi! il y aura des masques! écoute-moi, Jessica : ferme bien les portes; quand tu entendras le tambour et les sons criards du fifre au cou tors, ne va pas te mettre à la fenêtre, ni montrer ta tête en public, pour voir les visages barbouillés de chrétiens imbéciles; mais bouche les oreilles de ma maison, je veux dire les fenêtres : que les bruits d'une folie stupide ne pénètrent pas dans ma demeure austère. — Par le bâton de Jacob, je jure que je n'ai pas ce soir la moindre envie de souper dehors; néanmoins j'irai. — (*A Lancelot.*) Toi, prends les devans : dis que je vais venir.

LANCELOT.

Je vais vous précéder, monsieur. — (*Bas à Jessica.*) Mademoiselle, que cela ne vous empêche pas de regarder par la fenêtre;

Car il se peut qu'un chrétien vous arrive,
Digne en tout point des regards d'une juive.

Il s'éloigne.

SHYLOCK.

Que dit cet imbécile, cette race d'Agar?

JESSICA.

Il m'a dit, adieu, mademoiselle; voilà tout.

SHYLOCK.

C'est un assez bon diable; mais un énorme mangeur; au travail il est lent comme un colimaçon; cela dort le jour comme un chat sauvage; les frelons ne me conviennent pas dans ma ruche : c'est pourquoi je me sépare de lui, et je le cède à un autre, afin qu'il l'aide à dépenser promptement l'argent que je lui ai prêté. — Allons, rentre, Jessica; peut-être reviendrai-je sur-le-champ; fais ce que je t'ai dit; ferme les portes sur toi; qui bien renferme bien retrouve; c'est un proverbe toujours de saison pour l'esprit économe.

Il s'éloigne.

JESSICA.

Adieu; si mon projet réussit, nous avons perdu, moi un père, toi une fille.

Elle s'éloigne.

SCENE VI.

Même lieu.

Arrivent GRATIANO *et* SALARINO, *masqués.*

GRATIANO.

Voici l'auvent sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALARINO.

L'heure est presque passée.

GRATIANO.

Il est étonnant qu'il se fasse attendre; car les amans arrivent toujours avant l'heure.

SALARINO.

Oh! les colombes de Vénus volent dix fois plus vite pour sceller de nouveaux liens d'amour, que pour conserver intacte la foi jurée.

GRATIANO.

Il en sera toujours ainsi. Quel convive, au sortir d'un festin, a le même appétit qu'en y prenant place? quel cheval reprenant la route ennuyeuse qu'il a déjà parcourue, ne ralentit son pas et son ardeur? Pour toutes les choses d'ici-bas, nous mettons plus de vivacité dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez la nef quitter comme l'enfant prodigue sa baie natale, déployant l'éclat de ses banderoles, et caressée par le souffle lascif de la brise! Voyez-la revenir aussi comme l'enfant prodigue, la carène endommagée, les voiles en lambeaux, maigre, épuisée, ruinée par la brise libertine.

Arrive LORENZO.

SALARINO.

Voici Lorenzo;—nous reparlerons de cela plus tard.

LORENZO.

Mes chers amis, pardonnez-moi d'avoir abusé de votre patience. Ce n'est pas moi, ce sont mes affaires que vous devez accuser de ce délai. Quand il vous prendra envie de voler des épouses, je vous promets de vous attendre tout aussi longtemps. — Approchons; c'est ici la demeure du Juif mon beau-père. — Holà! quelqu'un!

* Le 14 avril 1360, le lundi de Pâques, Edouard III et son armée étaient devant Paris. Ils eurent de la grêle et d'épais brouillard; il fit un temps si glacial que plusieurs cavaliers moururent de froid sur leurs chevaux; c'est ce qui fit donner à ce jour-là le nom de *lundi noir*. (*Note du traducteur.*)

JESSICA, *vêtue en page, paraît à la fenêtre*

JESSICA.

Qui êtes-vous? dites-le-moi, pour plus de certitude, bien que je sois convaincue que j'ai reconnu votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, votre bien-aimé.

JESSICA.

Lorenzo, j'en suis sûre; mon bien aimé, cela est certain, car qu'aimé-je plus au monde? Mais hormis vous, Lorenzo, qui sait si je suis la vôtre?

LORENZO.

Le ciel et votre cœur me sont témoins que vous l'êtes.

JESSICA, *lui jetant une cassette.*

Tenez, recevez cette cassette; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il fasse nuit, et que vous ne puissiez pas me voir : car je suis toute honteuse de mon travestissement; mais l'amour est aveugle, et les amans ne peuvent voir les charmantes folies qu'eux-mêmes commettent; car s'ils le pouvaient, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi métamorphosée en page.

LORENZO.

Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

JESSICA.

Eh quoi! faut-il donc que j'éclaire ma honte; elle n'est déjà que trop visible. Mon ami, ce rôle me mettrait trop en évidence; il faut que je reste cachée.

LORENZO.

Vous l'êtes suffisamment, mon amour, dans votre costume de page. Mais venez vite, car la nuit mystérieuse va bientôt prendre la fuite, et nous sommes attendus au banquet de Bassanio.

JESSICA.

Je vais fermer les portes et me munir encore de ducats; ensuite je suis à vous.

Elle quitte la fenêtre.

GRATIANO.

Par mon capuchon, c'est une gentille et non une juive.

LORENZO.

Je vous jure que je l'aime de toute mon ame; car elle est prudente et sage autant que j'en puis juger; elle est belle, si mes yeux ne me trompent pas; elle est sincère, car elle s'est montrée telle : c'est pourquoi en sa qualité de fille sage, belle et sincère, sa place est fixée à toujours dans mon ame constante.

Arrive JESSICA.

LORENZO, *continuant.*

Quoi! vous voilà? — Partons, messieurs, partons; nos compagnons masqués nous attendent.

Il s'éloigne avec JESSICA *et* SALARINO.

Arrive ANTONIO.

ANTONIO.

Qui est là?

GRATIANO.

Le seigneur Antonio?

ANTONIO.

Fi donc, Gratiano! où sont tous les autres? Il est neuf heures; tous nos amis vous attendent : — Point de mascarade ce soir; les vents sont levés; Bassanio va s'embarquer tout-à-l'heure; j'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

J'en suis charmé; je ne désire rien tant que d'être sous voiles et de partir cette nuit.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Belmont — Une salle dans le château de Portia.

Bruit de fanfares. Entrent PORTIA *et* LE PRINCE DE MAROC, *avec leur suite.*

PORTIA.

Qu'on tire ce rideau, et qu'on fasse voir les trois coffres à ce noble prince. — (*Le rideau est tiré, et laisse voir trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, et le troisième de plomb.*) Maintenant, choisissez.

LE PRINCE, *considérant les trois coffres.*

Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Sur le second, qui est d'argent, on lit :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Le troisième, d'un plomb vil, porte une inscription aussi grossière que son métal.

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

A quel signe reconnaîtrai-je si j'ai bien choisi?

PORTIA.

Prince, l'un de ces coffres renferme mon portrait; si vous le choisissez, je vous appartiendrai.

LE PRINCE.

Qu'un Dieu propice dirige mon jugement! voyons, je vais relire les inscriptions, en commençant par la dernière. Que dit ce coffre de plomb?

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a.

Tout risquer, — pour quoi? pour du plomb! ce coffre est de mauvais augure : l'homme qui risque tout, le fait dans l'espoir de légitimes avantages : une ame élevée ne s'abaisse pas à convoiter une aussi vile matière. Que dit le coffre d'argent avec sa couleur virginale?

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Ce qu'il mérite? — Arrête un moment, prince de Maroc, et pèse ta valeur d'une main impartiale : si tu t'en rapportes à ta propre estimation, tu vaux beaucoup, mais pas assez peut-être pour mériter cette beauté; cependant douter de ce que je vaux, c'est lâchement me ravaler moi-même. Ce que je mérite! — Mais je mérite cette beauté

je la mérite par ma naissance, par ma fortune, par les avantages de ma personne, par les qualités que je dois à l'éducation, mais surtout par mon amour. Peut-être ferais-je bien de ne pas aller plus loin et de fixer ici mon choix! Relisons l'inscription gravée sur le coffre d'or :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent

C'est-à-dire la dame de ce château; tout le monde la désire; des quatre coins du globe on vient baiser la châsse qui contient cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie, et les vastes solitudes de l'immense Arabie, transformées maintenant en routes fréquentées, sont traversées par la foule des princes qui viennent contempler la belle Portia. Le liquide empire, qui soulève jusqu'aux cieux l'orgueil de ses vagues, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains. Ils le franchissent comme un simple ruisseau, pour venir admirer la belle Portia. L'un de ces trois coffres contient son céleste portrait. Est-il probable que ce soit le coffre de plomb? ce serait profanation que de le croire; ce métal serait encore trop grossier pour enfermer son linceul dans la nuit de la tombe. Ou bien, croirai-je qu'on a recélé son image dans l'argent, ravalant ainsi son prix dix fois au-dessous de l'or de bon aloi? Une perle aussi précieuse ne peut être enchâssée que dans l'or. Il y a en Angleterre une monnaie d'or qui porte un ange pour empreinte; mais cette empreinte est à la surface. Ici c'est un ange qui est enclos dans l'or. — Donnez-moi la clef; je choisis celui-ci, à tout hasard!

PORTIA.

La voici, prince; si mon portrait s'y trouve, je suis à vous.

LE PRINCE, *après avoir ouvert le coffre d'or.*

O malédiction! que vois-je? un squelette, et dans son œil vide un papier écrit. Lisons.

Il lit :

Tout ce qui brille n'est pas or
Ce proverbe vaut un trésor;
Plus d'un homme a donné sa vie
Pour le trompeur éclat de ma superficie.
Ces tombeaux opulens, que l'or a recouverts,
Sont les habitacles des vers.
Qui que tu sois, si ta sagesse
Avait marché de pair avec ta hardiesse;
Si tu t'étais montré, dans ta verte saison,
Jeune de corps, vieux de raison,
Tu ne recevrais pas cette réponse écrite:
Tu perds ton temps, pars au plus vite.

En effet j'ai perdu mon temps; adieu, amour brûlant; froide indifférence, salut! — Adieu, Portia; j'ai le cœur trop cruellement blessé pour prolonger d'insipides adieux : ainsi partent les perdans.

Il sort.

PORTIA.

Nous en voilà heureusement délivrées! — Fermez les rideaux. — Puissent tous ceux de sa couleur choisir comme lui!

Elles sortent.

SCÈNE VIII.

Venise. — Une rue.

Arrivent SALARINO *et* SALANIO.

SALARINO.

Mon cher, j'ai vu Bassanio mettre à la voile; Gratiano est parti avec lui; et je suis certain que Lorenzo n'est pas à bord de leur navire.

SALANIO.

Le scélérat de Juif, jetant les hauts cris, a éveillé le doge, qui est allé avec lui faire des perquisitions sur le vaisseau de Bassanio.

SALARINO.

Il est venu trop tard; le vaisseau était sous voile; mais on a donné à entendre au doge que Lorenzo et son amoureuse Jessica avaient été vus ensemble dans une gondole; en outre, Antonio lui a positivement affirmé qu'ils n'étaient point à bord du navire de Bassanio.

SALANIO.

Je n'ai jamais été témoin d'une fureur aussi confuse, aussi étrange, aussi violente, aussi divagante que celle que l'infâme Juif exhalait dans les rues : *Ma fille!* s'écriait-il, — *ô mes ducats! — ô ma fille! — enfuie avec un chrétien! — ô mes ducats chrétiens! — Justice! au nom de la loi! mes ducats et ma fille! un sac, deux sacs de ducats, de doubles ducats, que ma fille m'a volés! et des bijoux; deux diamans, deux diamans rares et précieux, que m'a volés ma fille! — Justice! qu'on retrouve ma fille! elle a sur elle les diamans et les ducats!*

SALARINO.

Ma foi, tous les enfans de Venise le suivent en criant : *mes diamans, ma fille et mes ducats.*

SALANIO.

Qu'Antonio soit exact au jour de l'échéance, sans quoi ce cera lui qui paiera cela.

SALARINO.

Vous me le rappelez fort à propos : hier je causais avec un Français; il m'a dit que dans le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il a péri un navire de notre pays, richement chargé; en entendant cette nouvelle, je pensai à Antonio, et souhaitai secrètement que ce navire ne fût pas un des siens.

SALANIO.

Vous feriez bien de dire à Antonio ce que vous avez appris, mais en y mettant des ménagemens, afin de ne pas l'affliger.

SALARINO.

Il n'y a pas de cœur d'homme plus aimant sur la terre. J'ai été témoin de ses adieux quand il a quitté Bassanio. Celui-ci lui disait qu'il hâterait son retour : *N'en faites rien,* répondit Antonio : *ne négligez pas vos affaires à cause de moi, Bassanio; mais restez tout le temps qui vous sera nécessaire; quant au billet que le Juif a de moi, que cette pensée ne vienne pas à la traverse de vos amours : soyez joyeux, ne songez qu'à faire*

votre cour, et à manifester vos sentimens de la manière qui conviendra le mieux. Ce disant, les yeux pleins de larmes, il étendit la main en détournant la tête, serra énergiquement la main de Bassanio, et ils se séparèrent.

SALANIO.

Je crois vraiment qu'il ne vit que pour son ami. Allons, je vous prie, le trouver, et tâchons, de manière ou d'autre, de l'arracher à cette mélancolie qu'il semble chérir.

SALARINO.

Oui, allons.

Ils s'éloignent.

SCENE IX.

Belmont.— Une salle dans le château de Portia.

Entre NÉRISSA, *suivie d'un domestique.*

NERISSA.

Dépêchez-vous, je vous prie, de tirer le rideau; le prince d'Aragon a prêté serment et va dans l'instant venir faire son choix.

Bruit de fanfare.

Entrent LE PRINCE D'ARAGON, PORTIA *et* LEUR SUITE

PORTIA.

Voici les coffres, noble prince. Si vous choisissez celui qui renferme mon portrait, notre mariage sera immédiatement célébré; mais si vous échouez, sans ajouter une parole, monseigneur, vous devrez sur-le-champ quitter ces lieux.

LE PRINCE.

Mon serment m'impose trois conditions; la première de ne révéler à personne le coffre que j'aurai choisi; la seconde, si je ne choisis pas le coffre gagnant, de ne jamais parler de mariage à aucune femme; et la troisième, si dans mon choix la fortune me trahit, de vous quitter immédiatement et de partir.

PORTIA.

Tous ceux qui pour m'obtenir, moi indigne, se soumettent à cette épreuve, jurent de se conformer à ces conditions.

LE PRINCE.

Je m'y suis préparé. Maintenant, ô fortune, daigne seconder mes espérances! — L'or, l'argent et le plomb vil sont devant moi. Que dit ce dernier?

Qui me choisit, devra
Risquer tout ce qu'il a

Ton air ne promet pas assez pour que je risque quelque chose pour toi. Que dit le coffre d'or? Ah! voyons :

Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent.

Quel est donc l'objet que beaucoup désirent? — Par *beaucoup* on veut désigner sans doute la multitude insensée qui se détermine par les apparences, n'allant jamais plus loin que le témoignage de ses yeux; qui ne pénètre jamais dans l'intérieur des choses; mais, pareille à l'hirondelle, bâtit dans la partie extérieure du mur, exposée aux accidens et aux intempéries des saisons. Je ne veux pas choisir ce que beaucoup désirent, parce que je ne veux pas marcher de pair avec le vulgaire, ni me confondre avec la foule ignorante. Venons donc à toi, trésor d'argent; dis-moi de nouveau l'inscription que tu portes :

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Voilà qui est bien dit. Nul ne doit en effet tromper la fortune et recueillir les honneurs sans avoir le cachet du mérite. Que nul ne revête des dignités qu'il n'a point méritées. Combien il serait à désirer que les richesses, les dignités, les places ne fussent point dues à la corruption, que tous les honneurs fussent justifiés par le mérite de celui qui les porte! Combien de bassesse il faudrait alors extirper de la moisson du véritable honneur! combien de semences honorables on recueillerait au milieu de la paille la plus vile! Mais revenons à notre choix:

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

Je crois mériter. — Donnez-moi donc la clef de ce coffre; — que je l'ouvre à l'instant, et que j'y trouve ma fortune.

Il ouvre le coffre.

PORTIA.

Ce que vous avez trouvé ne valait pas la peine d'attendre si long-temps.

LE PRINCE.

Que vois-je? le portrait d'un pauvre idiot qui me présente un papier? il faut que je le lise. Combien peu tu ressembles à Portia! combien peu tu réponds à mes espérances et à ce que j'avais droit d'attendre!

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

N'ai-je donc mérité que le portrait d'un idiot? est-ce là toute ma récompense? n'en ai-je point mérité d'autre?

PORTIA.

Les rôles de délinquant et de juge sont deux fonctions distinctes et de nature opposée.

LE PRINCE.

Lisons

Il lit :

Le feu m'éprouva sept fois,
Sept fois aussi fut éprouvé le sage,
Qui n'a, pendant le cours de son pèlerinage,
Jamais fait un mauvais choix.
De mortels il est bon nombre
Qu'on voit embrasser leur ombre.
Ces victimes de l'erreur
N'ont que l'ombre du bonheur
Il est des sots, quoi qu'on fasse,
Argentés à la surface.
Je suis un de ces sots-là.
Que tu prennes dans le monde,
Femme brune, rouge ou blonde,
Mon portrait se tiendra:
Fais ton paquet et t'en va

Plus je resterai ici, plus je paraîtrai sot : je suis venu avec une tête de mais, je m'en retourne

avec deux. — Adieu, charmante ; je tiendrai mon serment, afin de contenir ma colère.

LE PRINCE D'ARAGON *sort avec sa suite.*

PORTIA.

Ainsi le papillon s'est brûlé à la lumière. Ces fous de sens rassis ! quand ils viennent choisir, ils ont l'habileté de perdre rationnellement.

NÉRISSA.

On a bien raison de dire que la destinée preside à la potence et au mariage.

PORTIA.

Allons, ferme le rideau, Nérissa.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Où est madame ?

PORTIA.

La voici ! que lui voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, à votre porte se présente un jeune Vénitien qui vient vous annoncer l'approche de son maître. Il vous apporte de sa part des salutations fort sensées, consistant, outre les complimens et les politesses, en cadeaux de riche valeur. Je n'ai jamais vu de messager d'amour mieux approprié à son rôle ; jamais Avril, lorsqu'il vient annoncer l'approche de l'été, n'eut un aspect plus charmant et plus doux que cet avant-coureur de son maître.

PORTIA.

Assez, je te prie ; j'ai grand peur que tu n'ajoutes bientôt qu'il est un peu ton parent, tant tu te mets pour le louer en dépense d'esprit. Viens, Nérissa ; je brûle de voir un courrier de Cupidon qui se présente avec tant de grâce.

NÉRISSA.

Bassanio ! Amour, fais que ce soit lui !

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Venise — Une rue.

Arrivent SALANIO *et* SALARINO.

SALANIO.

Eh bien ! quelles nouvelles au Rialto ?

SALARINO.

Le bruit se confirme qu'un vaisseau d'Antonio, chargé d'une riche cargaison, a fait naufrage dans le détroit ; je crois qu'on nomme cet endroit les *Goodwins* : c'est un bas-fond dangereux et fatal, où est enterrée la carcasse de plus d'un vaisseau de haut bord, s'il faut ajouter foi aux propos de commère que j'ai entendus.

SALANIO.

Plaise à Dieu que ce soient les propos de la plus menteuse commère qui ait jamais croqué du pain-d'épice ou fait accroire à ses voisines qu'elle pleurait son troisième mari ; mais il n'est que trop vrai, — pour ne pas tomber dans le prolixe, et ne pas quitter le chemin battu du parler simple, — que le digne Antonio, l'honnête Antonio, — Oh ! que n'ai-je à mon service une épithète digne d'être accolée à son nom !

SALARINO.

Allons, au fait.

SALANIO.

Eh ! que dites-vous ? Eh bien ! le fait est qu'il a perdu un navire.

SALARINO.

Plût à Dieu que ce fût là le terme de ses pertes !

SALANIO.

Je me hâte de dire, *ainsi soit-il*, de peur que le diable ne vienne à la traverse de ma prière ; car le voici qui s'avance sous la figure d'un Juif.

Arrive SHYLOCK.

SALANIO, *continuant.*

Eh bien, Shylock ! quelles nouvelles à la Bourse ?

SHYLOCK.

Vous avez su, nul n'a su mieux que vous la fuite de ma fille.

SALARINO.

Cela est certain ; pour ma part je connais même le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALANIO.

Et Shylock, de son côté, n'ignorait pas que l'oiseau avait des plumes, et l'on sait qu'arrivés à ce point, les oiseaux quittent le nid maternel.

SHYLOCK.

Elle sera damnée pour cela.

SALARINO.

Sans nul doute, si elle a le diable pour juge.

SHYLOCK.

Voir ma chair et mon sang se révolter !

SALANIO.

Fi donc, vieux libertin ! des désirs à votre âge !

SHYLOCK.

Je parle de ma fille, qui est ma chair et mon sang.

SALARINO.

Il y a plus de différence entre votre chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; votre sang et le sien ne se ressemblent pas plus que le vin rouge et le vin du Rhin. — Mais, dites-nous, avez-vous appris qu'Antonio ait fait des pertes sur mer ?

SHYLOCK

Encore une mauvaise affaire pour moi! un banqueroutier, un prodigue qui ose à peine montrer sa face au Rialto, — un misérable qui venait se pavaner à la Bourse; — qu'il prenne garde à son billet! il m'appelait usurier, — qu'il prenne garde à son billet! il prêtait de l'argent par charité chrétienne; — qu'il prenne garde à son billet!

SALARINO

Je ne pense pas que faute de paiement vous preniez sa chair : à quoi serait-elle bonne?

SHYLOCK.

A amorcer le poisson : ne servît-elle à rien d'autre, elle servira du moins de pâture à ma vengeance. Il a appelé sur moi le mépris, et sans lui j'aurais gagné un demi-million de plus. Il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, a insulté ma nation, contrarié mes opérations, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pourquoi? parce que je suis Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux? un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des affections, des passions? n'est-il pas nourri des mêmes alimens, blessé par les mêmes instrumens, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, refroidi par le même hiver, échauffé par le même été qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas? si vous nous lésez, ne nous vengerons-nous pas? Semblables à vous dans tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Quand un Juif lèse un chrétien, quel est son salaire? la vengeance. Quand un chrétien lèse un Juif, quel doit, d'après l'exemple des chrétiens, en être le salaire? ah! la vengeance. La perversité que vous m'enseignez, je la mettrai à exécution, et, si je le puis, je surpasserai mes maîtres.

Arrive UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Seigneurs, mon maître Antonio est chez lui et désirerait vous parler à tous deux.

SALARINO.

Voilà déjà quelque temps que nous le cherchons.

Arrive TUBAL

SALANIO.

Encore un qui vaut l'autre; on ne saurait en trouver un troisième qui les égale, à moins que le diable lui-même ne se fasse Juif.

SALANIO, SALARINO *et* LE DOMESTIQUE *s'éloignent*

SHYLOCK.

Eh bien! Tubal, quelles nouvelles de Gênes? as-tu retrouvé ma fille?

TUBAL.

En beaucoup d'endroits on m'a parlé d'elle, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK.

Voilà, voilà, voilà! je perds un diamant qui m'avait coûté à Francfort deux mille ducats! C'est maintenant que la malédiction tombe à plein sur notre nation; je ne l'avais jamais sentie jusqu'à ce jour : — deux mille ducats que je perds là, outre plusieurs bijoux précieux, bien précieux. — Que ma fille n'est-elle morte à mes pieds avec les diamans à ses oreilles! que n'est-elle étendue là, devant moi, prête à être portée en terre et les ducats dans son cercueil! Eh quoi! on n'en a point de nouvelles? — Allons, c'est comme cela. — Et Dieu sait tout l'argent que ces recherches vont me coûter encore! oui, perte sur perte! tant que m'emporte le voleur et tant pour trouver le voleur. Et point de satisfaction, point de vengeance! il n'y a de malheurs que pour moi, de soupirs que ceux que j'exhale, de larmes que celles que versent mes yeux.

TUBAL.

Vous n'êtes pas le seul en but au malheur. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes,—

SHYLOCK.

Quoi? que dites-vous? un malheur? un malheur?

TUBAL.

A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Dieu soit loué! Dieu soit loué! — Est-ce vrai? est-ce vrai?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, mon cher Tubal; — bonnes nouvelles! bonnes nouvelles! ah! ah! où cela? à Gènes.

TUBAL.

On m'a dit qu'à Gènes votre fille, en une seule soirée, a dépensé quatre-vingts ducats.

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard dans le cœur; — je ne reverrai plus mon or : quatre-vingts ducats d'un seul coup! quatre-vingts ducats!

TUBAL.

En revenant à Venise, j'ai voyagé en société de plusieurs créanciers d'Antonio; ils disent qu'il ne saurait éviter de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi : je le ferai souffrir, je le mettrai à la torture; j'en suis ravi.

TUBAL.

L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

La malheureuse! Tu m'assassines, Tubal : c'était ma turquoise, que j'avais achetée de Léah étant encore garçon : je ne l'aurais pas donnée pour un régiment de singes.

TUBAL.

Mais il est certain qu'Antonio est ruiné.

SHYLOCK.

Oui, c'est vrai; c'est très-vrai : va, Tubal, procure-moi un huissier; retiens-le quinze jours d'avance : s'il ne me paie pas, il faut que j'aie son

cœur; car une fois qu'il ne sera plus à Venise, je puis faire toutes les opérations qu'il me plaira : va, va, Tubal, et viens me retrouver à la synagogue; va, mon cher Tubal; à la synagogue, Tubal.

[illegible]

SCENE II

Belmont. — Une salle dans le château de Portia. Les coffres sont découverts.

Entrent BASSANIO, PORTIA *et leur suite*; GRATIANO *et* NERISSA.

PORTIA.

Ne vous pressez pas, je vous en conjure; attendez un jour ou deux avant de courir la chance; car si vous choisissez mal, je perds votre société; veuillez donc différer encore; quelque chose me dit (ce quelque chose n'est pas de l'amour) que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce n'est pas la haine qui donne de pareils conseils : mais, pour me faire mieux comprendre (et cependant une jeune fille n'a d'autre langage que sa pensée), je vous dirai que je souhaiterais pouvoir vous retenir ici un mois ou deux avant de vous voir risquer votre destinée pour moi. Je pourrais vous enseigner à bien choisir; mais alors je serais parjure, ce que je ne serai jamais. De cette manière, vous pouvez ne point m'obtenir; mais alors vous me ferez éprouver un regret coupable, celui de ne pas m'être parjurée. Hélas! vos yeux m'ont regardée et m'ont divisée en deux parts; l'une est à vous, l'autre à vous, — c'est à moi que je voulais dire; mais si elle est à moi, elle vous appartient; ainsi tout est à vous : ô destinée injuste, qui met une barrière entre le propriétaire et sa propriété, si bien qu'étant vôtre, je ne serai peut-être point à vous. — N'importe, que la fortune en porte la peine,—et non moi. Je parle trop; mais c'est pour passer le temps, pour l'allonger et retarder votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir; car en mon état actuel, je suis à la torture.

PORTIA.

A la torture, Bassanio? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO.

Aucune; si ce n'est cette coupable méfiance qui me fait redouter de perdre ce que j'aime. Il y aura plutôt affection et sympathie entre la neige et le feu, qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA.

Oui; mais je crains que vos paroles ne soient forcées, comme celles qu'arrache la douleur.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie, et je confesserai la vérité.

PORTIA.

Eh bien! confessez et vivez.

BASSANIO.

Confessez et aimez, auriez-vous dû me dire, car c'eût été là toute ma confession. O torture fortunée, quand mon bourreau lui-même me suggère les réponses qui doivent amener ma délivrance! Mais laissez-moi tenter ma fortune et faire un choix parmi ces coffres.

PORTIA.

A l'œuvre donc : je suis renfermée dans l'un d'eux; si vous m'aimez, vous me trouverez. — (*Aux personnes de sa suite.*) Nérissa, et vous tous, tenez-vous à quelque distance.— Que la musique se fasse entendre pendant qu'il fera son choix; s'il perd, il finira comme le cygne, au sein de l'harmonie; pour que rien ne manque à la ressemblance, mes yeux seront l'onde limpide qui formera son lit de mort. S'il gagne, que sera la musique alors? Eh bien! la musique sera la fanfare qui résonne au moment où les sujets loyaux s'inclinent devant un monarque nouvellement couronné; ce sera cette suave mélodie qui, au lever de l'aurore, murmure à l'oreille du fiancé que berce un doux songe et l'appelle aux autels de l'hymen. Le voilà maintenant qui s'avance avec non moins de majesté et beaucoup plus d'amour que le jeune Alcide, alors qu'il délivra la vierge offerte en tribut par Troie gémissante au monstre de la mer : moi, je suis la victime qui doit être immolée; ces personnes qui nous regardent, ce sont les Troyennes, qui, le visage en pleurs, viennent assister au dénouement. Va, Hercule; vis, et je vivrai. — Spectatrice du combat, j'y apporte plus d'émotion que toi qui vas le livrer.

La musique se fait entendre pendant que Bassanio examine les coffres et consulte avec lui-même.

UNE VOIX *chante*.

Où l'amour prend-il naissance?
Dans la tête ou dans le cœur?
Qui lui donne l'existence?
Où puise-t-il sa vigueur?

UNE AUTRE VOIX.

Les yeux, ces miroirs de l'ame,
De l'amour sont le berceau;
Il y boit regards de flamme;
Puis c'est là qu'est son tombeau.

LE CHOEUR

Chantons l'hymne funéraire!
Que la cloche mortuaire
Remplace le carillon!
Dig, din, don.
Dig, din, don.

BASSANIO.

Oui, il est très-possible que l'enveloppe la plus brillante ne recèle que l'objet le plus commun. C'est ainsi que souvent dans le monde les ornemens nous trompent. En justice, quelle est la cause mauvaise et impure dont une voix persuasive ne sache habilement couvrir les défauts? En religion, quelle est l'erreur damnable qu'un homme au front grave ne puisse appuyer de textes formels, et dont il ne déguise le poison à l'aide des fleurs dont il le pare? Il n'y a point de vice si évident qu'il ne se revête extérieurement de quelques-uns

des attributs de la vertu. Combien de lâches, dont la vaillance est aussi trompeuse qu'un escalier de sable, n'en portent pas moins à leur menton la barbe d'Hercule ou celle du terrible Mars? Si on les fouillait intérieurement, on leur trouverait le foie aussi blanc que du lait; et ils usurpent ces excrétions du courage pour se donner l'air redoutables. Regardez la beauté; vous verrez que ses attraits viennent de la boutique du marchand; et il s'opère ici un miracle dans la nature, c'est que les femmes les plus surchargées de ces charmes d'emprunt, sont ordinairement les beautés les plus légères : tels sont par exemple ces cheveux d'or aux boucles ondoyantes, dans lesquelles se joue le folâtre zéphir; c'est souvent la seconde tête que recouvre cette parure empruntée, et le crâne qui la produisit est dans le tombeau. La parure, c'est la plage décevante par laquelle on descend à une mer périlleuse; c'est l'écharpe brillante qui voile une beauté indienne; en un mot, c'est le semblant de vérité dont se revêt la ruse pour faire tomber le sage dans ses piéges. C'est pourquoi, or éclatant, dur aliment de Midas, je ne veux pas de toi; ni de toi, pâle métal, vulgaire agent entre l'homme et l'homme : mais toi, plomb chétif, qui ne promets rien de bon à mes yeux, il y a de l'éloquence dans ta simplicité, et c'est toi que je choisis : puisse ce choix assurer mon bonheur!

PORTIA.

Comme toutes les autres passions se dissipent dans les airs, le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil livide! ô amour, modère-toi; tempère ton extase; dispense ta joie avec mesure; réprime cet excès: ta félicité est trop intense; réduis-la, de peur que son poids ne m'accable!

BASSANIO, *ouvrant le coffre de plomb.*

Que vois-je? le portrait de Portia! Quel demi-dieu s'est à ce point rapproché de la création? Est-ce que les yeux remuent, ou est-ce le mouvement des miens qui me le fait croire? Voici des lèvres entr'ouvertes à travers lesquelles s'exhale une haleine embaumée; il ne fallait pas moins qu'une aussi douce barrière pour séparer d'aussi douces amies : dans cette chevelure, le peintre a déployé tout l'art d'Arachné; il a tissu un filet d'or destiné à prendre les cœurs des hommes plus infailliblement que les moucherons ne sont pris dans les toiles de l'araignée; mais ses yeux,— comment a-t-il pu y voir pour les faire? après en avoir terminé un, celui-là a dû l'éblouir au point de lui faire perdre l'usage des siens, et l'obliger à laisser son œuvre imparfaite; et cependant, voyez comme l'objet vivant de mes éloges fait tort à la copie, combien il la rabaisse, combien l'ombre est inférieure à la substance: — voici l'écrit qui contient la teneur et le résumé de ma fortune.

Il lit :

Toi que n'a pas guidé la trompeuse apparence
Sois heureux dans le choix qu'a dicté ta prudence.
Puisque ainsi le destin t'accorde sa faveur,
Ne cherche pas d'autre bonheur
Si du lot qui t'échoit ton ame se contente,
Si tu bénis ta fortune présente,
Tourne-toi vers l'objet qui fait battre ton cœur,
Et qu'un baiser d'amour te proclame vainqueur.

O le charmant écrit! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je viens, ce billet à la main, donner et recevoir; je ressemble à l'athlète qui combat dans la lice, et croit avoir mérité l'approbation des spectateurs : s'il entend l'air retentir d'applaudissemens et d'acclamations unanimes, troublé, il regarde autour de lui, et doute si c'est bien à lui que ces témoignages s'adressent; il en est de même de moi, trois fois charmante beauté; je doute de la réalité de ce que je vois, et j'attends, pour y croire, qu'elle ait été confirmée, attestée et ratifiée par vous.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, vous me voyez ici devant vous telle que je suis; pour moi, je me contenterais volontiers de ce que je suis, et je n'ai pas l'ambition d'y voir ajouter beaucoup; mais pour vous, je voudrais valoir soixante fois ce que je vaux, être mille fois plus belle, dix mille fois plus riche : pour avoir plus de prix à vos yeux, je voudrais posséder en vertus, en beauté, en fortune, en amis, un trésor inépuisable; toutefois la totalité de ce que je vaux est quelque chose encore; c'est, en somme, une jeune fille simple, naïve, inexpérimentée; heureuse d'être assez jeune encore pour être à même d'apprendre, plus heureuse de n'être pas tellement dépourvue d'intelligence qu'elle ne puisse s'instruire; plus heureuse encore en ceci, que son esprit docile se soumet humblement à votre direction, reconnaissant en vous son seigneur, son souverain, son roi. Moi-même, et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous; tout-à-l'heure encore cette belle demeure était à moi, j'étais la maîtresse de mes serviteurs, je régnais sur moi-même; maintenant, la maison, les serviteurs, et moi-même, nous vous appartenons, mon seigneur; je vous les donne avec cet anneau; si jamais il vous arrivait de vous en séparer, de le perdre ou de le donner, cela me présagerait la ruine de votre amour, et me donnerait le droit de me plaindre de vous.

BASSANIO.

Madame, vous m'avez ôté le pouvoir d'articuler une seule parole; mon sang seul vous parle dans mes veines, et j'éprouve dans mes idées un désordre pareil au murmure confus de la foule charmée après l'allocution bienveillante d'un prince adoré, alors que tous les sentimens se confondant en un seul, il n'y a plus au fond de toutes les ames qu'une indicible joie, exprimée ou muette; mais, croyez-moi, avant que cette bague quitte mon doigt, la vie m'aura quitté; alors vous pourrez dire : Bassanio est mort.

NÉRISSA.

Mon seigneur, et madame, témoins de votre bonheur qu'appelaient nos vœux, notre tour est venu de vous féliciter : soyez heureux, mon seigneur et madame!

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, et vous, dame charmante, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer ; car je sais que vous ne pouvez rien désirer au préjudice du mien. Le jour où vous vous proposez d'engager solennellement votre foi, permettez que ce jour-là je me marie également.

BASSANIO.

De tout mon cœur, si vous pouvez trouver une femme.

GRATIANO.

Je remercie votre seigneurie ; vous m'en avez procuré une ; mes yeux, seigneur, sont aussi bons que les vôtres ; vous avez vu la maîtresse, moi la suivante ; vous avez aimé, moi de même ; votre cour et la mienne ont duré le même temps. Votre sort était attaché à ces coffres ; il en était de même du mien, ainsi que l'événement le prouve ; en effet, après avoir sué sang et eau pour parvenir à plaire, après m'être desséché le gosier à force de sermens d'amour, à la fin, — si les promesses sont quelque chose, — j'en ai obtenu une de cette jeune beauté. Elle m'a promis son cœur, si votre bonne fortune vous faisait obtenir la main de sa maîtresse.

PORTIA.

Est-ce vrai, Nérissa?

NÉRISSA.

Oui, madame, si toutefois la chose obtient votre assentiment.

BASSANIO.

Parlez-vous sérieusement, Gratiano?

GRATIANO.

Très-sérieusement, seigneur.

BASSANIO.

Nous estimerons à honneur que vos noces accompagnent les nôtres.

GRATIANO, *à Nérissa*

Parions avec eux dix mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSA.

Nous serons à deux de jeu.

GRATIANO.

C'est un jeu auquel il n'est possible de gagner qu'autant qu'on est à deux. — Mais qui vient ici? Lorenzo et son infidèle? Eh quoi! mon vieil ami, le Vénitien Salerio?

Entrent LORENZO, JESSICA *et* SALERIO.

BASSANIO.

Lorenzo et Salerio, soyez ici les bien venus, si toutefois ma nouvelle influence n'est pas trop jeune encore pour me permettre d'en user ainsi avec vous ; avec votre permission, belle Portia, je dis à mes amis et compatriotes que voici, qu'ils sont les bien venus.

PORTIA.

Je leur en dis autant : ils sont complètement les bien venus.

LORENZO.

Je vous remercie, madame. — Quant à moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici ; mais j'ai rencontré Salerio en chemin ; il m'a instamment prié de l'accompagner, et je n'ai pu le lui refuser.

SALERIO.

C'est vrai, seigneur, et j'avais pour cela mes raisons. Le seigneur Antonio se recommande à votre souvenir.

Il lui donne une lettre.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre sa lettre, dites-moi, je vous prie, comment se porte mon excellent ami.

SALERIO.

Il n'est ni malade ni bien portant, seigneur, à moins que sa maladie ou sa santé ne soit d'une nature toute morale, mais la lecture de sa lettre vous indiquera son état.

GRATIANO, *montrant Jessica.*

Nérissa, faites accueil à cette étrangère, et fêtez-la. — Votre main, Salerio ; qu'y a-t-il de nouveau à Venise? comment le digne Antonio, ce royal négociant, fait-il ses affaires? je suis sûr qu'il sera enchanté d'apprendre nos succès ; nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison.

SALERIO.

Que n'avez-vous conquis celle qu'il a perdue!

PORTIA.

Il faut que cette lettre contienne de bien sinistres nouvelles, car les joues de Bassanio ont perdu leurs couleurs ; il s'agit sans doute de la mort de quelque ami bien cher ; nul autre malheur au monde ne serait capable d'altérer à ce point les traits d'un homme de cœur. Eh quoi, de pire en pire! — Permettez, Bassanio ; je suis la moitié de vous-même, et je réclame hardiment ma part du contenu de cette lettre, quel qu'il puisse être.

BASSANIO.

O chère Portia, jamais lignes plus funestes n'ont noirci le papier ; femme charmante, quand je vous ai, pour la première fois, fait l'aveu de mon amour, je vous ai dit franchement que toute ma fortune coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme : je vous disais vrai ; et néanmoins, tendre amie, en m'évaluant à rien, vous allez voir que je m'estimais beaucoup trop haut encore : j'aurais dû alors vous dire que je valais moins que rien ; car pour faire face à mes besoins, je me suis engagé avec un ami bien cher, et j'ai engagé cet ami vis-à-vis de son plus mortel ennemi : voilà une lettre, madame, dont le papier est pour moi le corps de mon ami, et où chaque mot est une blessure béante par laquelle s'échappe son sang avec sa vie. —Mais est-il bien vrai, Salerio? toutes ses expéditions ont-elles échoué? Quoi! pas une n'a réussi? de tous ses navires venant de Tripoli, du Mexique, d'Angleterre, de Lisbonne, de Barbarie, des Indes, pas un seul n'a pu échapper au contact redoutable des écueils ennemis?

SALERIO.

Pas un, seigneur ; en outre, il paraît constant qu'en supposant même qu'il eût maintenant l'argent nécessaire pour rembourser le Juif, celui-ci

refuserait de le prendre. Je n'ai jamais vu de créature à figure humaine plus acharnée que ce Juif, à la porte d'un homme : du matin jusqu'au soir il ne cesse d'importuner le doge, et déclare qu'il n'y a plus de foi à placer dans l'état, si justice lui est refusée. Vingt négocians, le doge lui-même, et les sénateurs les plus notables, ont cherché vainement à lui faire entendre raison : ils n'ont pu le faire démordre de sa haineuse obstination à revendiquer l'exécution littérale de ce qui a été stipulé.

JESSICA.

Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer en présence de Tubal et de Chus, ses coreligionnaires, qu'il préférerait la chair d'Antonio à vingt fois la valeur de la somme prêtée et j'ai la certitude, seigneur, que si la loi, l'autorité, et le pouvoir ne s'y opposent, le pauvre Antonio a tout à craindre.

PORTIA.

L'homme placé dans cette position critique est-il pour vous un ami bien cher ?

BASSANIO.

C'est mon ami le plus cher, l'homme le meilleur, le plus bienfaisant, le plus infatigable dans son obligeance, l'homme en qui se reflète l'antique honneur romain plus que dans ame qui vive en Italie.

PORTIA.

Quelle somme doit-il au Juif?

BASSANIO.

Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi, pas davantage? payez-lui-en six mille, et que le billet soit anéanti ; doublez ces six mille, triplez, s'il le faut. cette dernière somme, plutôt qu'un pareil ami perde un cheveu de sa tête par la faute de Bassanio. D'abord, venez avec moi à l'église, et m'acceptez pour femme ; puis courez sur-le-champ à Venise, trouver votre ami ; car Portia ne souffrira pas que vous preniez place à ses côtés avec une ame inquiète ; vous aurez tout l'or qu'il faudra pour acquitter vingt fois cette dette chétive ; cela fait, amenez-nous ici votre ami. Pendant ce temps, Nérissa et moi, nous vivrons en filles et en veuves. Allons, venez ; car il vous faut partir le jour même de vos noces ; faites accueil à vos amis, montrez un visage riant ; comme vous me coûtez cher, je veux vous aimer chèrement. Mais voyons ce que vous mande votre ami.

BASSANIO, *lisant.*

« Cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont péri ; » mes créanciers deviennent intraitables ; l'état » de mes affaires est au plus bas ; le billet que j'ai » fait au Juif n'a pu être payé à l'échéance ; et » comme je ne puis me libérer sans cesser de » vivre, toutes dettes entre vous et moi sont » éteintes, pourvu que je vous voie avant de mou- » rir ; quoi qu'il en soit, suivez à cet égard votre » propre inspiration : si votre amitié ne vous dit » pas de venir, que ce ne soit pas ma lettre qui » vous y engage. »

PORTIA.

O mon ami, terminez tout promptement et partez.

BASSANIO.

Puisque vous me donnez la permission de partir, je vais me hâter ; mais jusqu'à ce que je revienne, aucun lit ne sera complice de mon retard, aucun repos ne s'interposera entre vous et moi.

Ils sortent.

SCENE III.

Venise. — Une rue.

Arrivent SHYLOCK, SALANIO, ANTONIO *et* UN GEÔLIER.

SHYLOCK.

Geôlier, ayez les yeux sur lui ; ne me parlez pas d'indulgence ; — Voilà l'imbécile qui prêtait de l'argent gratis ; geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Veuillez m'entendre, mon bon Shylock.

SHYLOCK.

Je veux avoir mon dû ; je ne veux rien entendre sur ce point. J'ai juré que j'aurais mon dû : tu m'as appelé chien quand je ne t'en avais donné aucun sujet ; eh bien ! puisque je suis un chien, prends garde à mes dents : le doge me fera justice. — Je m'étonne, geôlier stupide, que tu aies la faiblesse de sortir ainsi avec lui, sur sa demande.

ANTONIO.

Écoutez-moi, je vous prie.

SHYLOCK.

Je veux avoir mon dû ; je ne veux pas t'entendre ; je veux mon dû : cesse donc de me parler. On ne trouvera pas en moi un de ces niais qui s'attendrissent, secouent la tête, se laissent fléchir et cèdent en soupirant aux sollicitations des chrétiens. Ne me suis pas ; je ne veux rien entendre ; je veux avoir mon dû.

Il s'éloigne.

SALANIO.

C'est l'animal le plus impitoyable qui ait jamais frayé avec les hommes.

ANTONIO.

Laissons-le ; je ne veux plus le poursuivre d'inutiles prières. Il veut avoir ma vie ; j'en sais la raison ; j'ai fréquemment tiré de ses griffes un grand nombre de ses débiteurs qui venaient implorer mon aide ; voilà pourquoi il me hait.

SALANIO.

J'ai la certitude que le doge ne permettra pas qu'un pareil engagement soit valable.

ANTONIO.

Le doge ne peut empêcher que la loi ait son cours. Si le bénéfice de la loi est dénié, la justice de l'état sera compromise dans l'esprit des étrangers, qui verront là une atteinte à leurs privilèges, chose grave dans une ville comme Venise, dont la richesse se fonde sur le commerce

de toutes les nations. Allons : mes chagrins et mes malheurs m'ont tellement réduit, que c'est à peine si j'aurai demain une livre de chair à livrer à mon sanguinaire créancier. — Allons, geôlier, marchons. — Veuille le ciel que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je serai content!

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Belmont. — Une salle dans le château de Portia.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA, *et* BALTHAZAR.

LORENZO.

Madame, j'ose le dire en votre présence, vous avez une idée noble et vraie de la divine amitié ; vous en donnez la preuve en supportant, comme vous le faites, l'absence de votre époux. Mais si vous connaissiez l'homme que vous honorez ainsi ; si vous saviez combien celui à qui vous rendez service est homme d'honneur, ami dévoué de votre époux, je suis sûr que vous seriez plus fière de votre ouvrage que vous ne l'avez jamais été d'un acte de bienfaisance ordinaire.

PORTIA.

Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait le bien, et je ne commencerai pas aujourd'hui ; car entre deux amis qui devisent et passent leur temps ensemble, dont les ames portent également le joug de l'amitié, il doit y avoir une certaine conformité de physionomie, de mœurs, de caractère; c'est ce qui me fait croire que cet Antonio, par cela seul qu'il est l'ami intime de mon époux, doit lui ressembler : s'il en est ainsi, j'aurai acheté à un prix bien modique le bonheur d'arracher cette image de mon ame à la puissance d'une cruauté infernale. Mais j'ai trop l'air de faire mon propre éloge ; ainsi laissons ce sujet, et parlons d'autre chose. — Lorenzo, je vous confie le gouvernement et la direction de ma maison jusqu'au retour de mon époux ; pour moi, j'ai secrètement fait vœu au ciel de vivre dans la prière et la contemplation, sans autre société que celle de Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien soient de retour. A deux milles d'ici est un monastère ; c'est là que nous allons résider. Je vous conjure de ne pas refuser le fardeau que mon amitié et des raisons puissantes vous imposent en ce moment.

LORENZO.

Je l'accepte, madame, de grand cœur ; je vous obéirai en toute chose légitime.

PORTIA.

Mes gens connaissent déjà mes intentions ; ils seront à vos ordres et à ceux de Jessica, et vous obéiront comme à Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au revoir.

LORENZO.

Le ciel vous accorde de douces pensées et des momens heureux !

JESSICA.

Je vous souhaite, madame, toutes les félicités du cœur.

PORTIA.

Je vous remercie, et c'est avec plaisir que je vous en souhaite autant. Adieu, Jessica ! —

JESSICA *et* LORENZO *sortent.*

PORTIA, *continuant.*

A toi, maintenant, Balthazar ; je t'ai toujours trouvé fidèle et dévoué ; sois-le encore ; prends cette lettre et rends-toi à Padoue avec toute la célérité possible ; remets-la en main propre à mon cousin, le docteur Bellario ; tu prendras les papiers et les vêtemens qu'il te donnera, et tu les porteras en toute hâte au lieu d'embarcation du bâtiment qui fait habituellement le voyage entre le continent et Venise. — Ne perds point le temps en paroles, mais pars ; je serai là-bas avant toi.

BALTHAZAR.

Madame, je ferai toute la diligence possible.

Il sort.

PORTIA.

Approche, Nérissa ; j'ai des projets que tu ne connais pas encore ; vous verrons nos maris plutôt qu'ils ne s'y attendent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils?

PORTIA.

Sans doute, Nérissa, mais sous un costume tel qu'ils nous croiront pourvus de ce qui nous manque. Quand nous serons habillés en jeunes cavaliers, parions tout ce que tu voudras que ce sera moi qui porterai ma dague de meilleure grâce ; tu verras comme je prendrai la voix flûtée d'un jouvenceau arrivé à cet âge qui sépare l'homme de l'adolescent ; comme je transformerai mon pas modeste en une démarche mâle et fière ; je parlerai de mes querelles en jeune et beau rodomont ; je dirai spirituellement force mensonges, combien de grandes dames ont recherché mon amour, et combien, sur mon refus, sont tombées malades et sont mortes ; car comment aurais-je pu suffire à toutes ? — et puis je laisserai entrevoir quelque repentir, et regretterai, au bout du compte, de les avoir laissées mourir : je conterai si bien toutes ces sornettes, que les hommes, m'entendant, jureront que j'ai quitté le collége depuis plus d'un an : — j'ai en tête des milliers de rodomontades de ce genre, que je me propose de mettre en pratique.

NÉRISSA.

Quoi! nous allons fréquenter la compagnie des hommes ?

PORTIA.

Fi donc ! quelle question ! heureusement qu'il n'y a ici personne pour l'interpréter dans un sens impudique ! Mais viens ; je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui m'attend à la porte du parc ; dépêchons-nous, il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

Elles sortent.

SCENE V.

Même lieu — Un jardin.

Entrent LANCELOT *et* JESSICA.

LANCELOT.

Oui, en vérité; car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfans; aussi je vous proteste que je tremble pour vous : j'ai toujours été franc avec vous ; c'est ce qui fait que je vous dis ma pensée toute entière : soyez donc sans inquiétude; car, en conscience, je crois que vous êtes damnée : il ne vous reste qu'une espérance qui vaille la peine qu'on en parle, encore est-ce une espérance bâtarde.

JESSICA.

Et quelle est cette espérance, je te prie?

LANCELOT.

La voici : vous pouvez espérer que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du Juif.

JESSICA.

Ce serait là, effectivement, une espérance bâtarde; ainsi je porterais la peine des péchés de ma mère.

LANCELOT

A dire vrai, je crains bien que vous ne soyez damnée tout à la fois et du chef de votre père et du chef de votre mère: ainsi, en voulant éviter Scylla, votre père, je tombe en Charybde, votre mère: fort bien, vous êtes perdue des deux côtés.

JESSICA

Je serai sauvée du chef de mon mari ; il a fait de moi une chrétienne.

LANCELOT.

Vraiment, il n'en est que plus blâmable : nous étions déjà bien assez de chrétiens, tout autant qu'il en fallait pour que l'un pût convenablement faire vivre l'autre : cette manie de faire des chrétiens fera hausser le prix des porcs : si nous devenons tous mangeurs de porcs, il viendra bientôt un temps où on ne pourra plus se procurer de carbonade à aucun prix.

Entre LORENZO.

JESSICA.

Lancelot, je vais conter à mon mari ce que tu viens de me dire : le voici justement.

LORENZO.

Sais-tu, Lancelot, que je serai bientôt jaloux de toi, si tu continues à entreprendre ainsi ma femme en particulier?

JESSICA.

Vous pouvez être sans inquiétude à cet égard, Lorenzo; Lancelot et moi, nous sommes en brouille : il me dit tout net que je n'ai point de miséricorde à attendre dans le ciel, parce que je suis la fille d'un Juif; il prétend encore que vous êtes un mauvais citoyen, car en faisant des Juifs des chrétiens, vous élevez le prix du porc.

LORENZO.

Je me justifierai beaucoup plus facilement de ce délit auprès de mes concitoyens que tu ne te justifieras toi, Lancelot, d'avoir fait un enfant à la négresse; car elle est grosse de tes œuvres.

LANCELOT.

Il est possible que la négresse ne soit pas positivement en l'état où elle devrait être ; mais si elle est quelque chose de moins qu'une honnête femme, elle est quelque chose de plus que je ne la croyais.

LORENZO.

Comme le premier sot venu est apte à jouer sur les mots! je pense que bientôt la meilleure preuve d'esprit sera de se taire, et que la parole ne siéra qu'aux perroquets. — Drôle, va-t'en ; dis à nos gens de se tenir prêts pour le dîner.

LANCELOT.

Ils le sont, seigneur; tous ont des estomacs.

LORENZO.

Peste, tu es un rude jouteur! allons, déroule en une seule fois tous les trésors de ton esprit; tâche de comprendre tout uniment un langage tout uni : va trouver tes camarades; dis-leur de couvrir la table et de servir les mets; car nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT.

Quant à la table, seigneur, elle sera servie; quant aux mets, on va les couvrir ; quant à savoir si vous allez entrer pour dîner, c'est une question que je vous laisse résoudre comme vous l'entendrez.

Il sort

LORENZO.

O admirable discernement! comme l'arrangement de ses mots est habile! l'imbécile a classé dans sa mémoire une armée de bons mots ; et je connais des imbéciles placés en plus haut lieu, qui sont farcis de la même manière, et jettent à tort et à travers leurs sots quolibets. — Eh bien! Jessica, comment allez-vous? Dites-moi, ma chère, votre opinion; comment trouvez-vous la femme de Bassanio?

JESSICA.

Au-dessus de toute expression : le seigneur Bassanio est tenu en conscience de mener une vie exemplaire; car ayant le bonheur de posséder une pareille femme, il trouve sur la terre les félicités du ciel, et s'il n'apprécie pas son bonheur ici bas, il ne mérite pas d'aller en paradis. Assurément, si deux dieux faisaient entre eux une céleste gageure, et mettaient pour enjeu deux femmes terrestres, dont l'une serait Portia, il faudrait joindre à l'autre quelque objet de surcroît; car ce monde chétif ne possède pas sa pareille.

LORENZO.

Ce qu'elle est comme épouse, vous l'avez en moi, comme mari.

JESSICA.

Que ne me demandez-vous aussi mon opinion sur ce point?

LORENZO.

C'est ce que je ferai plus tard; commençons par aller dîner.

JESSICA

Non, laissez-moi vous louer pendant que je suis en appétit.

LORENZO.

Non, réservons cela, je vous prie, pour sujet de causerie à table; alors, quoi que vous puissiez dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA.

Fort bien; je me charge de faire votre panégyrique.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise — Une cour de justice

Entrent LE DOGE, LES SÉNATEURS; ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SALARINO, SALANIO, *et autres.*

LE DOGE.

Antonio est-il ici?

ANTONIO.

Me voici, aux ordres de votre altesse.

LE DOGE.

J'en suis fâché pour vous; vous avez pour adversaire un homme inflexible et inhumain, un misérable incapable de pitié, et qui n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO.

On m'a dit que votre altesse a pris beaucoup de peine pour modérer sa rigueur; mais puisqu'il reste inexorable, et qu'aucun moyen légal ne peut me soustraire aux atteintes de sa haine, à sa fureur j'oppose ma patience; je suis préparé à endurer paisiblement toute sa tyrannie et toute sa rage.

LE DOGE.

Qu'on aille chercher le Juif, et qu'il comparaisse devant la cour.

SALANIO.

Il attend à la porte, seigneur; le voici.

SHYLOCK *entre.*

LE DOGE.

Faites place, afin que nous le voyions face à face. — Shylock, tout le monde pense, et je partage moi-même cette opinion, que tu veux poursuivre cette œuvre de ta haine jusqu'à sa dernière limite, et qu'alors tu lui feras succéder des sentimens de clémence et de pitié non moins étranges que ne l'est ta cruauté apparente : on pense qu'au lieu d'exiger, comme tu le fais maintenant, l'exécution rigoureuse des termes de ton billet, à savoir une livre de la chair de ce négociant malheureux, non seulement tu renonceras à exercer ce droit, mais encore, cédant à un sentiment d'humanité et d'indulgence, tu lui feras remise de la moitié du principal de sa dette; jetant un œil de compassion sur les pertes récemment accumulées sur lui, pertes suffisantes pour ruiner le marchand le plus opulent, et qui attendriraient en sa faveur des ames de bronze, des cœurs de marbre, des Turcs inhumains, des Tartares, étrangers aux doux offices d'une bienveillante courtoisie. Juif, nous attendons tous de toi une réponse favorable.

SHYLOCK.

J'ai fait part à votre altesse de mes résolutions; et j'ai juré par notre saint sabbath d'obtenir l'exécution littérale de mon billet : si vous me le refusez, que vos institutions, que les priviléges de votre cité en portent la peine. Vous me demanderez pourquoi je préfère une livre de chair infecte à une somme de trois mille ducats : je ne répondrai pas à cette question; prenez que c'est caprice de ma part; cela vous suffit-il? Peut-être qu'ayant dans ma maison un rat importun, il me plaît de m'en délivrer au prix de trois mille ducats. Faut-il vous donner d'autres raisons encore? Il est des gens qui ne peuvent souffrir de voir un pourceau la gueule béante; d'autres que la vue d'un chat épouvante; d'autres qui, entendant les sons nazillards de la cornemuse, ne peuvent retenir leur urine; car notre sensibilité, maitresse absolue de nos affections, les soumet au joug de ses sympathies et de ses repugnances. Maintenant, si vous voulez ma réponse, la voici : de même qu'on ne peut expliquer par aucune raison sensée la répugnance de l'un pour un pourceau qui bâille, de l'autre pour un chat inoffensif, et d'un troisième pour les sons de la cornemuse; de même qu'ils cèdent à une force invincible à la vue de ce qui leur déplaît, au risque de déplaire eux-mêmes; de même je ne veux ni ne peux donner d'autre raison de mon acharnement à poursuivre Antonio, qu'une haine invétérée et je ne sais quelle aversion que je lui porte. Êtes-vous content?

BASSANIO.

Homme sans entrailles, ce n'est pas là une réponse qui puisse excuser ta conduite cruelle.

SHYLOCK.

Il n'est pas nécessaire que ma réponse vous plaise.

BASSANIO

Tous les hommes tuent-ils ce qu'ils n'aiment pas?

SHYLOCK.

Est-il un homme qui ne voulût tuer ce qu'il hait?

BASSANIO.

Toute offense n'enfante pas nécessairement la haine.

SHYLOCK.

Voudriez-vous qu'un serpent vous mordît deux fois?

ANTONIO.

Songez, je vous prie, que c'est avec le Juif que vous raisonnez : autant vaudrait vous tenir debout sur la plage et commander à la mer de ne pas monter à sa hauteur ordinaire; autant vaudrait demander au loup pourquoi il fait bêler la brebis qui redemande son agneau; autant vaudrait défendre aux pins de la montagne de balancer leurs têtes chenues, et de bruire quand les vents du ciel mugissent dans leurs branches; autant vaudrait tenter la besogne la plus dure, que d'essayer d'adoucir ce qu'il y a de plus dur au monde, son cœur de juif. — Cessez donc vos offres, je vous prie; ne faites plus de tentative; que dans le plus bref délai possible j'aie mon arrêt et le juif sa volonté.

BASSANIO.

Au lieu de vos trois mille ducats, en voilà six.

SHYLOCK.

Quand chacun de ces six mille ducats serait divisé en six parties, et quand chaque partie serait un ducat, je n'en voudrais pas; je veux l'exécution de la clause stipulée dans mon billet.

LE DOGE.

Quelle miséricorde pouvez-vous espérer, si vous n'en montrez aucune?

SHYLOCK.

Quel jugement aurai-je à redouter, ne faisant point de mal? Vous avez parmi vous un grand nombre d'esclaves achetés; vous les employez, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, à des travaux abjects et serviles, parce que vous les avez achetés. — Si je vous disais : Donnez-leur la liberté; mariez-les à vos fils et à vos filles. Pourquoi sont-ils courbés sous des fardeaux? que leurs lits soient aussi doux que les vôtres, et leurs palais flattés par la saveur des mêmes mets : — Vous me répondriez : Ces esclaves sont à nous; — je vous en dis autant; la livre de chair que je réclame de cet homme, je l'ai payée d'un haut prix; elle m'appartient, je la veux : si vous me la refusez, vos lois ne méritent plus que le mépris; les décrets de Venise sont sans force : j'attends votre jugement; parlez; l'aurai-je?

LE DOGE.

Je prendrai sur moi d'ajourner la cause, à moins que Bellario, un savant docteur, que j'ai envoyé chercher pour prononcer dans ce débat, n'arrive aujourd'hui.

SALARINO.

Seigneur, il y a ici, à la porte, un messager, venu de Padoue, porteur de lettres du docteur.

LE DOGE.

Apportez-moi les lettres. Qu'on fasse entrer le messager.

BASSANIO.

Courage, Antonio! mon ami, tout n'est point désespéré. Le Juif aura ma chair, mon sang, mes os, et tout, avant que vous perdiez pour moi, une seule goutte de sang

ANTONIO.

Je suis une brebis lépreuse; la santé du troupeau exige que je meure; les fruits de l'espèce la plus faible tombent les premiers à terre : qu'il en soit de même de moi. Bassanio, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de vivre et d'écrire mon épitaphe.

Entre NERISSA, *en costume de clerc d'avocat.*

LE DOGE.

Venez-vous de Padoue, de la part de Bellario?

NÉRISSA.

Oui, seigneur. Bellario salue votre altesse.

Elle lui présente une lettre.

BASSANIO, *à Shylock, qui aiguise son couteau sur la semelle de sa chaussure.*

Pourquoi aiguises-tu ton couteau avec tant d'action?

SHYLOCK.

Pour couper une livre de chair à ce banqueroutier.

GRATIANO.

Ce n'est pas sur ce cuir, mais bien sur la pierre de ton ame * que tu affiles le tranchant de ton couteau, Juif impitoyable. Mais il n'est pas de métal, pas même la hache du bourreau, qui puisse égaler le tranchant de ta haine acérée. Aucune prière ne saurait-elle t'émouvoir?

SHYLOCK.

Non; du moins aucune de celles que tu aurais l'esprit de faire.

GRATIANO.

Oh! sois damné, brute inexorable! et que ton existence accuse la justice! Peu s'en faut que tu ne me fasses chanceler dans ma foi, et croire avec Pythagore que les ames des animaux passent dans les corps des hommes. La tienne animait un loup qu'on pendit pour avoir tué un homme; son ame impure échappée du gibet passa en toi, lorsque tu étais encore dans le ventre de ta mère immonde; car tes appétits sont d'un loup, sanguinaires, affamés, carnivores.

SHYLOCK.

Tant que tes railleries n'auront pas effacé la signature qui est sur mon billet, tu ne feras que te fatiguer inutilement les poumons. Répare ton esprit, innocent jeune homme, si tu ne veux pas le voir tomber dans un incurable désarroi. — J'ai ici la loi pour moi.

LE DOGE.

Bellario, dans cette lettre, recommande à la cour un jeune et savant docteur. — Où est-il?

NÉRISSA.

Il attend ici près que votre réponse lui fasse connaître si vous voulez le recevoir.

LE DOGE.

De tout mon cœur. — Que trois ou quatre d'entre vous aillent au-devant de lui, et l'introduisent avec toutes les formes de la courtoisie. — En at-

* En anglais *sole*, semelle, et *soul*, ame, se prononcent de la même manière. (*Note du traducteur.*)

tendant, la cour entendra lecture de la lettre de Bellario.

LE GREFFIER, *lisant.*

« Votre altesse saura que votre lettre m'a » trouvé malade et souffrant; mais au moment où » votre messager est venu, je recevais la visite » affectueuse d'un jeune docteur de Rome, nommé » Balthazar. Je lui ai fait part de la question » pendante entre le Juif et le négociant Antonio. » Nous avons feuilleté ensemble un grand nom- » bre de livres : il est muni de mon avis, corro- » boré de son propre savoir, dont je ne saurais » assez louer l'étendue, et vient sur ma demande » me remplacer auprès de votre altesse. Je vous » demande en grâce que les années qui lui man- » quent ne mettent pas d'obstacles à l'estime que » commande son mérite; car je n'ai jamais vu » tête si vieille sur un corps si jeune. Je le laisse » à votre gracieux accueil, assuré que ses faits le » recommanderont mieux que mes paroles. »

LE DOGE.

Vous venez d'entendre ce que m'écrit le savant Bellario; et, si je ne me trompe, voici le docteur qui vient.

Entre PORTIA, *dans le costume de docteur en droit.*

LE DOGE, *continuant.*

Donnez-moi votre main! Vous venez de la part du vieux Bellario?

PORTIA.

Oui, seigneur.

LE DOGE.

Soyez le bien venu! Prenez place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe en ce moment la cour?

PORTIA.

Je connais la cause de point en point. Lequel ici est le marchand, et lequel est le Juif?

LE DOGE.

Antonio, et vous, vieux Shylock, approchez-vous tous deux.

PORTIA.

Votre nom est-il Shylock?

SHYLOCK.

Shylock est mon nom.

PORTIA.

La poursuite que vous intentez est d'une étrange nature; mais elle est légale, et la loi de Venise ne saurait en arrêter le cours. — (*A Antonio.*) C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes placé sous le coup de son bon plaisir?

ANTONIO.

C'est du moins ce qu'il prétend.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Alors il faut que le Juif soit miséricordieux.

SHYLOCK.

Qui m'y oblige? Dites-le-moi

PORTIA.

Le propre de la clémence est d'être volontaire Elle descend du ciel sur la terre comme une pluie bienfaisante; elle est deux fois bénie; elle bénit celui qui l'accorde et celui qui la reçoit: c'est dans les plus puissans que brille surtout sa puissance. Au monarque sur son trône elle sied mieux que le diadème; son sceptre montre la force du pouvoir temporel; emblème de vénération et de majesté, c'est par lui que les rois commandent le respect et la crainte; mais la clémence est supérieure à cette puissance du sceptre: elle a son trône dans le cœur des rois; elle est un attribut de Dieu lui-même, et le pouvoir terrestre n'est jamais plus semblable à celui de Dieu, qu'alors que la clémence tempère la justice. Ainsi donc, juif, quoique votre prétention s'appuie sur la justice, songez qu'en justice rigoureuse nul d'entre nous ne pourrait espérer de salut. Nous prions Dieu de nous pardonner, et cette même prière * nous ordonne à tous d'être miséricordieux. En parlant ainsi, j'ai voulu vous faire sentir ce que la légalité de votre demande a de rigoureux. Si toutefois vous y persistez, l'arrêt de la cour, strictement conforme à la loi, devra condamner ce marchand.

SHYLOCK.

Que mes actes retombent sur ma tête! J'invoque la loi; je demande l'exécution des clauses de mon billet.

PORTIA.

Est-il dans l'impossibilité d'acquitter la somme?

BASSANIO.

Nullement; je suis prêt à la payer en présence de la cour; j'offre même de doubler la somme. Si cela ne suffit pas, je prends l'engagement de payer dix fois le montant de la dette; j'y engage mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne suffit pas, il est manifeste que c'est la méchanceté qui accable la loyauté. Et je vous en conjure, faites fléchir la loi sous votre autorité. Pour accomplir un grand bien, faites un petit mal, et domptez la malice de ce démon.

PORTIA.

Cela ne doit pas être; il n'y a pas de pouvoir à Venise qui puisse modifier une loi établie. On créerait un précédent, et plus d'un abus, s'autorisant de cet exemple, s'introduirait dans l'état: cela ne se peut.

SHYLOCK.

Nous avons un Daniel pour juge, — oui, un Daniel! — O jeune juge, si plein de sagesse, combien je vous honore!

PORTIA.

Permettez, je vous prie, que j'examine le billet.

* L'oraison dominicale. Les commentateurs reprochent à Shakspeare d'employer ici, pour convaincre un Juif, des argumens tirés du christianisme; ces messieurs ont oublié que ce n'est pas Shakspeare qui parle, mais une femme, une amante; et qu'il est permis à cette femme de n'en pas avoir autant qu'un docteur en droit canon, bien qu'elle en porte l'habit. (*Note du traducteur.*)

SHYLOCK.

Le voici, très-vénérable docteur; le voici.

PORTIA.

Shylock, on vous offre le triple de la somm e.

SHYLOCK.

Un serment, un serment! j'ai fait un serment à la face du ciel. Mettrai-je sur ma conscience le poids d'un parjure? non; pas pour Venise.

PORTIA.

L'échéance de ce billet est passée, et, en vertu de ce titre, le Juif a légalement droit à une livre de la chair du marchand, coupée le plus près du cœur. — Allons, soyez miséricordieux; acceptez le triple de votre argent; permettez que je déchire le billet.

SHYLOCK.

Quand il aura été acquitté conformément à sa teneur. — Il est manifeste que vous êtes un digne juge; vous connaissez la loi; l'exposition que vous en avez faite est on ne peut plus rationnelle : au nom de cette loi, dont vous êtes l'une des colonnes les plus solides, je vous somme de procéder au jugement; j'en jure sur mon ame, il n'est point au pouvoir de la parole de l'homme de changer ma résolution : je m'en réfère aux termes de mon billet.

ANTONIO.

Je supplie instamment la cour de prononcer son arrêt.

PORTIA.

Eh bien, le voici. Il vous faut présenter votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK.

O noble juge! ô excellent jeune homme!

PORTIA.

Car la loi reconnait d'une manière claire et positive les droits que lui confèrent les termes mêmes du billet

SHYLOCK.

C'est très-vrai; ô juge sage et juste! combien vous êtes plus vieux que vous n'en avez l'air!

PORTIA.

Découvrez donc votre poitrine.

SHYLOCK.

Oui, sa poitrine : cela est dit dans le billet; — n'est-il pas vrai, noble juge? — *Le plus près du cœur*, ce sont là les termes textuels.

PORTIA.

Il est vrai. Y a-t-il ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK.

J'en ai sur moi.

PORTIA.

Il faut aussi, Shylock, que vous ayez ici un chirurgien à vos frais, dans la crainte qu'il ne meure de la perte de son sang.

SHYLOCK.

Cela est-il exprimé dans le billet?

PORTIA.

Cela n'est pas exprimé; mais qu'importe? c'est une mesure que vous feriez bien de prendre par humanité.

SHYLOCK.

Je ne vois pas cela. Ce n'est pas dit dans le billet.

PORTIA.

Approchez, marchand; avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO.

Peu de chose; je suis préparé et résigné. — Donnez-moi votre main, Bassanio; recevez mes adieux! ne vous affligez pas de me voir réduit pour vous à cette extrémité; car ici la fortune se montre plus indulgente qu'elle n'a coutume de le faire : son habitude est de laisser l'infortuné survivre à son opulence et contempler d'un œil cave, le front chargé de rides, une vieillesse indigente; moi, elle m'affranchit du long supplice d'une telle misère. Recommandez ma mémoire à votre honorable épouse : racontez-lui la fin d'Antonio; dites-lui combien je vous aimais; dites comment vous m'avez vu mourir, et quand vous aurez terminé ce récit, demandez-lui s'il n'est pas vrai que Bassanio avait un ami. Ne vous reprochez pas la mort de cet ami; lui, il ne regrette pas d'acquitter votre dette; car, si le couteau du Juif pénètre assez avant, en un instant mon cœur tout entier l'aura payée.

BASSANIO.

Antonio, j'ai uni mon sort à celui d'une femme qui m'est aussi chère que la vie elle-même; mais ni ma vie, ni ma femme, ni le monde entier ne sont à mes yeux d'un prix qui égale votre vie; je consens à perdre tout cela, à sacrifier tout cela à ce démon pour vous sauver.

PORTIA.

Votre femme, si elle vous entendait, vous aurait peu d'obligation de cette offre.

GRATIANO.

J'ai une femme que j'aime, je vous le jure; je voudrais qu'elle fût au ciel, afin que par son intercessio quelque puissance vint changer le cœur de ce Juif inhumain.

NÉRISSA.

Il est heureux que cette offre ait lieu en son ab sence; autrement ce souhait-là vous ferait faire mauvais ménage.

SHYLOCK, *à part.*

Voilà bien nos époux chrétiens : j'ai une fille; plût à Dieu qu'un descendant de Barabbas l'eût épousée plutôt qu'un chrétien. — (*Haut.*) Nous perdons le temps; veuillez, je vous prie, prononcer la sentence.

PORTIA.

Vous avez droit à une livre de la chair de ce marchand; la cour vous l'adjuge, et la loi vous la donne.

SHYLOCK.

O juge équitable!

PORTIA.

Et vous devez couper cette chair sur sa poitrine; la loi le permet, et la cour l'ordonne.

SHYLOCK.

O le savant juge! — Voilà une sentence! allons; préparez-vous.

PORTIA

Attendez; — ce n'est pas tout encore. — Le

billet ne vous alloue pas la moindre particule de sang; les termes textuels sont *une livre de chair :* prenez donc ce qui vous revient, prenez votre livre de chair; mais en la coupant, si vous répandez une seule goutte de sang chrétien, en vertu des lois de Venise, vos terres et vos biens sont confisqués au profit de l'état.

GRATIANO.

O le juge équitable! qu'en dis-tu, Juif? — O le savant juge!

SHYLOCK.

Est-ce là ce que dit la loi?

PORTIA.

On la produira à vos yeux : puisque vous demandez justice, soyez sûr que justice vous sera rendue, plus même que vous ne le voudriez.

GRATIANO.

O le savant juge! — Qu'en dis-tu, Juif? — O le savant juge!

SHYLOCK.

En ce cas, j'accepte l'offre qui m'a été faite; — qu'on me paie le triple de la somme, et que le chrétien soit mis en liberté.

BASSANIO

Voici l'argent.

PORTIA.

Doucement; le Juif aura justice complète; — doucement! — ne précipitons rien; — il n'aura que ce qui lui revient.

GRATIANO.

Eh bien, Juif! voilà, j'espère, un juge équitable, un savant juge!

PORTIA.

Préparez-vous donc à couper la chair; ne répandez point de sang; coupez tout juste une livre de chair, ni plus, ni moins : si vous en coupez plus ou moins d'une livre, quand la différence ne serait que de la vingtième partie d'un atome, quand l'un des plateaux de la balance ne l'emporterait sur l'autre que du poids d'un cheveu, — vous êtes mort, et tous vos biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel! un Daniel, Juif! Maintenant, infidèle, je te tiens!

PORTIA.

Juif, qu'attendez-vous? prenez ce qui vous revient.

SHYLOCK.

Donnez-moi mon principal, et je m'en vais.

BASSANIO.

Je l'ai ici tout prêt; le voici

PORTIA.

Il l'a refusé en pleine cour; il n'aura que ce qui lui revient en stricte justice.

GRATIANO.

Un Daniel, je le répète; un second Daniel! — Juif, je te remercie de m'avoir fourni ce mot.

SHYLOCK.

Quoi! je n'aurai pas même mon principal?

PORTIA.

Juif, vous n'aurez que votre dû; prenez-le à vos risques et périls.

SHYLOCK.

En ce cas, qu'il le garde et aille au diable! je ne resterai pas plus long-temps à ergoter ici.

PORTIA.

Arrêtez, Juif; la loi n'en a pas fini avec vous. — Il est dit formellement dans les lois de Venise, que lorsqu'un étranger aura été convaincu d'avoir par des moyens directs ou indirects conspiré contre la vie d'un citoyen, la personne contre laquelle le crime aura été dirigé aura droit à la moitié des biens du coupable; l'autre moitié entrera dans les coffres de l'état; en outre, la vie du délinquant sera mise à la merci du doge seul, à l'exclusion de tout autre. Je déclare que vous vous trouvez dans le cas prévu par la loi : car il appert manifestement que par des moyens indirects, et même directs, vous avez conspiré contre la vie du défendeur, et vous avez encouru la peine susdite. A genoux donc, et implorez la clémence du doge.

GRATIANO.

Demande qu'on te permette de t'aller pendre. Mais comme tes biens sont confisqués par l'état, il ne te reste pas même de quoi acheter une corde; en conséquence, tu seras pendu aux frais de la république.

LE DOGE.

Afin que tu voies combien nous différons, je t'accorde la vie avant que tu ne la demandes; la moitié de ta fortune appartient à Antonio; l'autre moitié revient à l'état; cette partie de la peine, si tu témoignes du repentir, pourra être commuée en une amende.

PORTIA.

En ce qui concerne la part de l'état, non celle d'Antonio.

SHYLOCK.

Prenez ma vie avec le reste; ne l'épargnez pas: vous m'enlevez ma maison quand vous enlevez l'appui qui la soutenait; vous m'ôtez la vie quand vous m'ôtez ce qui me fait vivre.

PORTIA.

Qu'obtiendra-t-il de votre pitié, Antonio?

GRATIANO.

Une corde gratis; rien de plus, au nom du ciel.

ANTONIO.

Je supplie mon seigneur le doge, et toute la cour, de lui laisser une moitié de ses biens; il me suffit d'avoir l'usufruit de l'autre moitié, — à la charge par moi de la restituer, à sa mort, à l'homme qui a dernièrement enlevé sa fille : à cet arrangement je mets toutefois deux conditions, — l'une, qu'en retour de cette indulgence il se fera chrétien; l'autre, que par une donation passée sous les yeux de la cour, il disposera de tous les biens qu'il possédera au moment de sa mort en faveur de son gendre Lorenzo et de sa fille

LE DOGE.

Il le fera; sinon je révoque le pardon que je viens de lui accorder.

PORTIA.

Y consentez-vous, Juif? que répondez-vous?

SHYLOCK.

J'y consens.

PORTIA.

Greffier, rédigez l'acte de donation.

SHYLOCK.

Veuillez me permettre de me retirer : je ne me sens pas bien; envoyez-moi l'acte, et je le signerai.

LE DOGE.

Vous pouvez vous retirer; mais ne manquez pas de signer.

GRATIANO.

Dans ton baptême tu auras deux parrains; si j'avais été ton juge, tu en aurais eu dix de plus* pour t'envoyer non aux fonts baptismaux, mais à la potence.

SHYLOCK *sort.*

LE DOGE, *à Portia.*

Seigneur, je vous invite à dîner chez moi.

PORTIA.

Je supplie humblement votre altesse de vouloir bien m'excuser ; il faut que je retourne ce soir à Padoue, et je suis obligé de partir sur-le-champ.

LE DOGE.

Je suis fâché que vous soyez si pressé. — Antonio, remerciez le docteur; vous lui avez, selon moi, de grandes obligations.

LE DOGE *sort avec* LES SÉNATEURS *et* SA SUITE.

BASSANIO.

Digne seigneur, mon ami et moi nous devons aujourd'hui à votre sagesse d'avoir été soustraits aux plus graves périls; nous vous prions d'accepter, en récompense de votre obligeante intervention, les trois mille ducats dus au Juif.

ANTONIO.

Sans compter que nous restons de beaucoup vos débiteurs, et que notre amitié et nos services vous sont à jamais acquis.

PORTIA.

On est assez payé quand on est satisfait; je m'applaudis de vous avoir sauvé, et je m'estime en cela suffisamment payé; je n'ai jamais eu l'ame mercenaire. Reconnaissez-moi, je vous prie, quand il nous arrivera de nous retrouver ensemble; je fais des vœux pour votre bonheur, et prends congé de vous.

BASSANIO.

Seigneur, il faut absolument que je vous importune encore; veuillez accepter quelque souvenir de nous, non comme salaire, mais comme gage de notre reconnaissance. Je vous demande en grâce deux choses, l'une de ne pas me refuser, l'autre de me pardonner mon insistance.

PORTIA.

Vous me pressez à tel point que je me vois forcé de céder. — (*A Antonio.*) Donnez-moi vos gants; je les porterai en souvenir de vous. — (*A Bassanio.*) Comme gage de votre affection j'accepterai de vous cette bague. — Ne retirez pas votre main; je ne prendrai rien de plus : votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, seigneur, — hélas! c'est une misère; je rougirais de vous donner si peu de chose.

PORTIA.

C'est le seul objet que je consente à accepter; et, maintenant, je vous avouerai que je tiens à l'avoir.

BASSANIO.

Cette bague a pour moi un prix bien au-dessus de sa valeur réelle. Je vous donnerai la bague la plus chère qui soit à Venise; pour la trouver, j'emploierai, s'il le faut, la voix du crieur public; mais pour celle-ci, je vous prie de m'excuser.

PORTIA.

Je vois, seigneur, que vous n'êtes libéral que dans vos offres; c'est vous qui m'avez appris à demander; et maintenant vous m'apprenez comment on répond aux demandes importunes.

BASSANIO.

Seigneur, je tiens cette bague de ma femme; en me la mettant au doigt, elle m'a fait jurer de ne jamais ni la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA.

Voilà une excuse au service de bien des hommes qui veulent ménager les cadeaux. A moins que votre femme ne soit folle, lorsqu'elle saura ce que j'ai fait pour mériter cette bague, elle ne vous en voudra pas à tout jamais de me l'avoir donnée. Fort bien; la paix soit avec vous!

PORTIA *et* NÉRISSA *sortent.*

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague; que ses services et mon amitié soient mis en balance avec les ordres de votre femme.

BASSANIO.

Courez, Gratiano; tâchez de le joindre; remettez-lui cette bague, et faites votre possible pour l'engager à venir chez Antonio.—Allez, dépêchez-vous.

GRATIANO *sort.*

BASSANIO, *continuant.*

Venez; allons chez vous de ce pas. Demain matin de bonne heure nous partirons pour Belmont. Venez, Antonio

Ils sortent.

SCENE II.

Même ville. — Une rue.

Arrivent PORTIA *et* NÉRISSA.

PORTIA.

Informe-toi de la demeure du Juif; remets-lui cet acte, et fais-le-lui signer; nous partons ce

* C'est-à-dire douze jurés pour t'envoyer à la mort. (*Note du traducteur.*)

soir, et notre arrivée précédera d'un jour celle de nos maris : la vue de cet acte fera grand plaisir à Lorenzo.

Arrive GRATIANO.

GRATIANO.

Charmant docteur, je suis enchanté d'avoir pu vous joindre. Le seigneur Bassanio, toute réflexion faite, vous envoie cette bague, et vous prie de vouloir bien lui accorder l'honneur de votre compagnie à dîner.

PORTIA.

C'est impossible : pour cette bague, je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance, et je vous prie de le lui dire : je vous demanderai aussi de vouloir bien enseigner à mon jeune clerc la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO.

Très-volontiers.

NÉRISSA.

Seigneur, j'aurais deux mots à vous dire. (*Bas à Portia.*) Je vais essayer si je puis obtenir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de garder toujours.

PORTIA.

Tu l'obtiendras, crois-moi; ils nous jureront leurs grands dieux que c'est à des hommes qu'ils ont donné leurs bagues; nous leur soutiendrons le contraire; nous opposerons sermens à sermens. Va, dépêche-toi; tu sais où tu me retrouveras.

NERISSA.

Venez, seigneur; voulez-vous me montrer cette maison?

GRATIANO *et* NERISSA *s'en vont d'un côté*, PORTIA *de l'autre.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

Belmont. — Une avenue devant le château de Portia

Arrivent LORENZO *et* JESSICA.

LORENZO.

La lune jette une clarté brillante : — Par une telle nuit, pendant qu'un vent doux caressait le feuillage silencieux, par une telle nuit, sans doute, Troïle, monté sur les remparts de Troie, exhala ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cressida.

JESSICA.

Par une telle nuit, Thisbé d'un pied craintif effleura la rosée, aperçut l'ombre du lion avant de le voir lui-même, et s'enfuit épouvantée.

LORENZO.

Par une telle nuit, Didon vint s'asseoir, une branche de saule à la main, aux bords de la mer mugissante, et fit signe à son amant de revenir à Carthage.

JESSICA.

Par une telle nuit, Médée alla cueillir les plantes magiques qui rajeunirent le vieil Æson.

LORENZO.

Par une telle nuit, Jessica s'enfuit de la maison du Juif opulent, et suivit son fol amant de Venise à Belmont.

JESSICA.

Et par une telle nuit, le jeune Lorenzo lui ju a de l'aimer toujours, et séduisit son ame par mille sermens de constance, dont pas un n'était sincère.

LORENZO.

Et par une telle nuit, la charmante et malicieuse Jessica calomniait son ami, qui le lui pardonnait.

JESSICA.

Je vous tiendrais tête long-temps encore sur ce ton, si personne ne venait; mais, chut! j'entends les pas d'un homme.

Arrive STÉPHANO.

LORENZO.

Qui s'avance ainsi à pas rapides, dans le silence de la nuit?

STÉPHANO

Un ami.

LORENZO.

Un ami? quel ami? Votre nom, je vous prie, mon ami?

STÉPHANO.

Je me nomme Stéphano, et je viens vous annoncer qu'avant le lever du jour ma maîtresse sera de retour à Belmont : elle erre dans les environs, s'agenouillant aux pieds des saintes croix qu'elle rencontre, et priant le ciel de bénir son mariage.

LORENZO.

Qui vient avec elle?

STHEPHANO.

Personne qu'un saint ermite et sa suivante. Veuillez me dire si mon maître est déjà de retour.

LORENZO.

Pas encore, et nous n'avons pas reçu de ses nouvelles. — Rentrons, je vous prie, Jessica, et allons nous préparer à recevoir dignement la maîtresse de céans.

Arrive LANCELOT.

LANCELOT

Holà! ho! holà! holà!

LORENZO.

Qui appelle?

LANCELOT.

Holà! avez-vous vu monsieur Lorenzo, ainsi que madame Lorenzo? Holà! ho!

LORENZO.

Cesse de vociférer; les voici.

LANCELOT.

Holà! où? où donc?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dites-leur qu'il est arrivé un courrier de la part de mon maître, sa sacoche pleine de bonnes nouvelles; mon maître sera ci avant l'aube.

Il s'éloigne.

LORENZO.

Ma chère ame, rentrons pour attendre leur retour; — Mais non, ce n'est pas la peine. Qu'est-il besoin que nous rentrions? L'ami Stéphano, annonce, je te prie, au château, que ta maîtresse est sur le point d'arriver, et amène les musiciens ici en plein air

STÉPHANO *s'éloigne.*

LORENZO, *continuant.*

Comme la clarté de la lune repose doucement sur cette verte pelouse! Asseyons-nous ici, et que les sons de la musique caressent mollement notre oreille; le silence et la nuit conviennent aux accords de la douce harmonie. Assieds-toi, ma Jessica; vois comme le parquet des cieux est incrusté d'innombrables et brillantes patènes d'or. Parmi tous ces globes que tu vois, il n'en est pas un qui, dans sa marche, ne joigne sa céleste mélodie au chœur des chérubins aux yeux jeunes. Une harmonie semblable résonne dans l'ame immortelle; mais le vêtement de fange et de corruption qui l'enveloppe nous empêche de l'entendre.

Arrivent DES MUSICIENS.

LORENZO, *continuant.*

Allons, venez, et qu'à vos accens Diane s'éveille; que vos suaves accords aillent frapper l'oreille de votre maîtresse, et que le charme de la musique l'attire vers sa demeure.

JESSICA.

Je ne saurais être gaie quand j'entends une musique mélodieuse.

LORENZO.

C'est parce que vos facultés sont attentives. Voyez un troupeau sauvage et folâtre de jeunes poulains qui n'ont point encore senti le mors; voyez-les, cédant à la chaleur bouillante de leur sang, bondir follement dans la prairie et frapper l'air de leurs hennissemens. Que par hasard le son de la trompette se fasse entendre, ou que le vent leur apporte quelque harmonie musicale, soudain vous les voyez qui s'arrêtent d'un commun accord; et sous le charme vainqueur de la musique, le calme a remplacé la sauvage ardeur qui brillait dans leurs yeux. Aussi les poètes ont feint qu'Orphée attirait les arbres, les rochers et les ondes; car il n'est point d'être si stupide, si insensible, si farouche qu'il soit, dont la musique ne change momentanément la nature. L'homme qui n'a point le sentiment musical, et que l'accord de sons harmonieux ne saurait émouvoir, n'est propre qu'aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines; les mouvemens de son ame sont ternes comme la nuit, et ses affections noires comme l'Érèbe: c'est un homme dont il faut se défier. — Écoutons la musique.

PORTIA *et* NÉRISSA *paraissent a quelque distance.*

PORTIA.

C'est de la grande salle de mon château que part cette lumière que nous apercevons; comme elle projette au loin sa clarté! ainsi brille une bonne action dans un monde pervers.

NÉRISSA.

Nous ne l'apercevions pas quand la lune brillait.

PORTIA.

Ainsi une gloire est obscurcie par une gloire plus grande. Le délégué d'un roi jette un éclat royal, jusqu'au moment où le monarque vient à paraître. Alors toute sa dignité va se perdre, comme un faible ruisseau, dans l'immense océan. — J'entends de la musique! écoutons.

NÉRISSA.

C'est la musique ordinaire du château, madame.

PORTIA.

Je vois que les choses n'ont qu'une valeur relative; je trouve à ces accords je ne sais quoi de plus doux que pendant le jour.

NÉRISSA.

C'est le silence, madame, qui leur prête ce charme.

PORTIA.

Le corbeau chante aussi harmonieusement que l'alouette pour qui n'écoute ni l'un ni l'autre; et je crois, en vérité, que si le rossignol chantait le jour, alors qu'il n'est pas de canard qui ne fasse entendre son gloussement, le rossignol serait mis, comme musicien, au niveau du roitelet. Combien de choses reçoivent de l'à-propos leur valeur et toute leur perfection! — Chut! Diane dort avec Endymion, et ne veut pas qu'on la réveille!

La musique cesse.

LORENZO.

Ou je me trompe fort, ou c'est la voix de Portia.

PORTIA.

Il me reconnaît, comme l'aveugle reconnaît le coucou, à sa voix discordante.

LORENZO.

Madame, soyez chez vous la bien venue.

PORTIA.

Nous avons prié pour nos maris; et nous espé-

rons que le ciel aura exaucé nos vœux. Sont-ils de retour?

LORENZO.

Pas encore, madame; mais il vient d'arriver un courrier qui annonce leur approche.

PORTIA.

Entre au château, Nérissa; recommande à mes domestiques de ne point parler de notre absence; — n'en dites rien non plus, Lorenzo, — ni vous, Jessica.

On entend une fanfare.

LORENZO.

Votre mari n'est pas loin, j'entends sa fanfare : nous sommes discrets, madame; soyez sans crainte.

PORTIA.

On prendrait cette nuit pour une journée sombre; peut-être a-t-elle quelque chose de plus pâle : c'est comme l'un de ces jours où le soleil est caché.

Arrivent BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO *et leur suite.*

BASSANIO.

Nous aurions le jour en même temps que les antipodes si, en l'absence du soleil, vous nous accordiez votre présence.

PORTIA.

Que ma clarté éclaire sans trop briller; femme brillante fait un mari fâcheux, et puisse Bassanio ne jamais l'être pour moi! Mais que Dieu arrange tout pour le mieux! — Vous êtes le bien venu chez vous, mon seigneur.

BASSANIO.

Je vous rends grâces, madame; veuillez accueillir mon ami. — Voilà Antonio, voilà l'homme auquel j'ai de si grandes obligations.

PORTIA.

Vous lui en avez de grandes en effet; car il en avait contracté pour vous de bien graves.

ANTONIO.

J'en suis amplement payé.

Gratiano et Nérissa paraissent se livrer à part à une conversation animée.

PORTIA.

Seigneur, vous êtes le bien venu dans ce château; mais comme je veux vous le prouver autrement que par des paroles, laissons, je vous prie, toute cette politesse verbale.

GRATIANO, *à Nérissa.*

Par cette lune qui nous éclaire, je vous jure que vous m'accusez à tort; sur ma parole, je l'ai donnée au clerc du juge. Mais je voudrais, ma chère, que le diable eût emporté celui qui l'a reçue, puisque vous prenez la chose tellement à cœur.

PORTIA.

Comment! déjà une querelle? de quoi est-il question?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une bague sans valeur qu'elle m'a donnée, et dont la devise, vraie poésie de coutelier *, portait ces mots : *Aimez-moi et ne me quittez pas.*

NÉRISSA.

Que parlez-vous de devise ou de valeur? Quand je vous l'ai remise, vous m'avez juré que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort, et qu'elle vous suivrait dans la tombe : par respect, sinon pour moi, du moins pour vos sermens solennels, vous auriez dû la conserver. Vous l'avez donnée, dites-vous, au clerc d'un juge! — je suis bien sûre que ce clerc-là n'aura jamais de barbe au menton.

GRATIANO.

Il en aura, s'il arrive à l'âge d'homme.

NÉRISSA.

Oui, s'il est possible qu'une femme devienne homme.

GRATIANO.

Je vous jure que je l'ai donnée à un jeune homme, à une sorte d'adolescent, à un petit bonhomme pas plus haut que vous, le clerc du juge. Ce petit babillard me l'a demandée pour ses honoraires; je n'ai pas eu le courage de la lui refuser.

PORTIA.

S'il faut vous parler franchement, vous avez eu tort de vous être défait aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme, d'une bague mise à votre doigt sur la foi de vos sermens, et que la fidélité conjugale avait rivée à votre chair. J'ai donné une bague à mon époux et lui ai fait jurer de ne jamais la quitter; le voilà! je suis sûre qu'il ne consentirait pas à s'en séparer, qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors que contient l'univers. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme une cause de chagrin qui n'est que trop réelle, et si l'on m'en faisait autant, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, *à part.*

Diantre! ce que j'aurais peut-être de mieux à faire serait de me couper la main gauche et de jurer que j'ai perdu ma bague après l'avoir vaillamment défendue.

GRATIANO.

Le seigneur Bassanio a donné sa bague au juge qui la lui a demandée, et qui en effet l'avait bien méritée; alors son petit clerc, qui avait pris la peine de faire quelques écritures, m'a pareillement demandé la mienne. L'un et l'autre ont insisté pour obtenir nos bagues et n'ont pas voulu accepter autre chose.

PORTIA.

Quelle bague avez-vous donnée, seigneur? j'espère que ce n'est pas celle que vous avez reçue de moi?

BASSANIO.

Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à ma faute, je nierais le fait; mais vous voyez que la bague n'est plus à mon doigt : je ne l'ai plus.

* Sur les couteaux de ce temps-là étaient gravées, à l'eau forte, de courtes sentences en forme de distiques. (*Note du traducteur.*)

PORTIA.

Cœur perfide et sans foi! Par le ciel, je jure de ne point entrer dans votre lit que je n'aie revu ma bague.

NÉRISSA, *à Gratiano.*

Ni moi dans le vôtre, que je n'aie revu la mienne.

BASSANIO

Charmante Portia, si vous saviez à qui j'ai donné votre bague, pour qui je l'ai donné, pour quel motif, et combien il a fallu pour cela me faire violence, alors que c'était la seule chose qu'on voulût accepter, vous modéreriez la violence de votre déplaisir.

PORTIA.

Si vous aviez connu la valeur de cette bague ou la moitié du prix de la personne qui l'avait donnée, si vous aviez compris que votre honneur était attaché à sa possession, vous ne vous en seriez pas séparé. Pour peu que vous eussiez mis de chaleur à la défendre, quel homme aurait été assez peu raisonnable, assez peu délicat, pour exiger le sacrifice d'un objet sacré pour vous? Nérissa m'apprend ce que je dois croire; j'ai la certitude que c'est une femme qui a reçu ma bague.

BASSANIO.

Non, madame, j'en jure sur l'honneur et sur le salut de mon ame, ce n'est pas une femme, mais un docteur en droit qui a refusé trois mille ducats que je luio ffrais, et qui m'a demandé ma bague. Je la lui avais refusée et avais laissé partir mécontent l'homme à qui je devais la vie de mon meilleur ami. Que vous dirai-je, charmante Portia? j'ai malgré moi envoyé quelqu'un après lui pour la lui remettre; j'étais accablé par ma honte et le sentiment du bienfait que j'avais reçu; mon honneur n'a pu souffrir la tache d'une telle ingratitude. Pardonnez-moi, charmante Portia; j'en prends à témoin les sacrés flambeaux de la nuit, si vous aviez été là, vous m'auriez vous-même demandé ma bague pour la donner à ce digne docteur.

PORTIA.

Que votre docteur n'approche jamais de mon château; puisqu'il a obtenu le joyau qui m'était cher, et que vous aviez juré de conserver pour l'amour de moi, je ne serai pas moins libérale que vous; je ne lui refuserai rien; il aura tout, jusqu'à mes faveurs et au lit de mon époux: soyez bien persuadée que je le connaîtrai: ne vous absentez pas une seule nuit, veillez sur moi avec des yeux d'Argus; si vous y manquez, si vous me laissez seule, je vous jure, sur mon honneur qui m'appartient encore, que j'aurai le docteur pour camarade de lit.

NÉRISSA, *à Gratiano.*

Et moi son clerc; ainsi gare à vous, si vous me laissez à ma propre surveillance.

GRATIANO.

Fort bien; mais que je ne l'y prenne pas, ou j'endommagerai la plume de votre jeune clerc.

ANTONIO.

Je suis la malheureuse cause de ces querelles.

PORTIA.

Ne vous affligez pas, seigneur; vous n'en êtes pas moins le bien venu.

BASSANIO.

Portia, pardonnez-moi cette faute involontaire, et en présence de tous nos amis, je jure par ces beaux yeux, dans lesquels je me vois, —

PORTIA.

Homme double, qui vous voyez dans chacun de mes yeux: — jurez par votre duplicité, et je vous croirai.

BASSANIO.

De grâce, veuillez m'entendre: Pardonnez-moi cette faute, et je vous jure sur mon ame qu'à l'avenir je tiendrai avec vous mes sermens.

ANTONIO, *à Portia.*

J'ai déjà engagé pour lui ma vie, qui, sans l'homme auquel il a remis votre bague, me serait maintenant ravie; aujourd'hui je réponds, et j'y engage le salut de mon ame, que votre époux ne violera jamais sciemment la foi jurée.

PORTIA.

Eh bien, vous serez sa caution; donnez-lui cet anneau, et recommandez-lui de le mieux garder que l'autre.

ANTONIO, *prenant une bague des mains de Portia, et la remettant à Bassanio.*

Prenez cette bague, seigneur Bassanio, et jurez de la conserver.

BASSANIO

Par le ciel, c'est celle que j'ai donnée au docteur.

PORTIA.

Je la tiens de lui; pardonnez-moi, Bassanio; au prix de cette bague, le docteur a partagé mon lit.

NÉRISSA, *à Gratiano, en lui présentant une bague*

Pardonnez-moi aussi, mon cher Gratiano; car ce petit bonhomme, le clerc du docteur, en retour de ceci, a passé avec moi la nuit dernière.

GRATIANO.

Parbleu, voilà qui ressemble aux réparations des routes, en été, quand les routes sont suffisamment belles. Eh quoi! sommes-nous donc cocus avant de l'avoir mérité?

PORTIA.

Modérez un peu vos termes. — Je vous vois tous émerveillés. (*A Bassanio.*) Voici une lettre qu vous lirez à loisir; elle vient de Padoue; elle es de Bellario; vous y verrez que Portia était le docteur, et Nérissa son clerc; Lorenzo vous dira que je suis partie en même temps que vous, et que je viens d'arriver à l'instant; je ne suis pas même encore entrée au château. — Antonio, soyez le bien venu; j'ai à vous donner de bonnes nouvelles auxquelles vous êtes loin de vous attendre: ouvrez promptement cette lettre; vous y verrez que trois de vos navires, richement chargés, sont inopinément arrivés au port; je vous laisserai ignorer par quel étrange hasard cette lettre est venue dans mes mains.

Elle lui remet une lettre.

ANTONIO.

Je demeure muet.

BASSANIO, *à Portia.*

Quoi! c'est vous qui étiez le docteur, et nous ne vous avons pas reconnue!

GRATIANO, *à Nérissa.*

Quoi! vous étiez le clerc qui doit me faire porter des cornes!

NÉRISSA.

Oui, mais ce clerc n'en fera rien jusqu'à ce qu'il soit devenu homme.

BASSANIO, *à Portia.*

Charmant docteur, vous serez mon camarade de lit, et pendant mon absence vous coucherez avec ma femme.

ANTONIO, *après avoir achevé sa lecture.*

Madame, vous m'avez donné tout à la fois la vie et de quoi vivre; car cette lettre m'annonce, d'une manière certaine, que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

PORTIA.

Lorenzo, mon clerc a aussi de bonnes nouvelles pour vous.

NÉRISSA.

Oui, et je les lui donnerai sans rétribution. — Je vous remets, à vous et à Jessica, un acte en bonne forme, par lequel le riche Juif vous lègue, après sa mort, la possession de tous ses biens.

LORENZO.

Belles dames, vous faites pleuvoir la manne sur des gens affamés.

PORTIA.

Le jour ne tardera pas à paraître, et néanmoins je suis sûre que vous êtes impatiens de connaître les détails circonstanciés de tous ces événemens : rentrons; vous nous interrogerez sur faits et articles, et nous vous répondrons en toute sincérité.

GRATIANO.

Très-volontiers : la première question que je poserai à ma Nérissa, sera de me dire ce qu'elle préfère, d'attendre à la nuit prochaine, ou de profiter, pour aller au lit, des deux heures qui nous restent encore avant l'aube. Pour moi, s'il faisait jour, je souhaiterais la nuit, afin de la passer avec le clerc du docteur. Ma foi, tant que je vivrai, je ne redouterai rien tant que de perdre la bague de Nérissa.

(Ils s'éloignent.)

FIN DU MARCHAND DE VENISE.

PARIS — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ROMÉO ET JULIETTE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ESCALUS, prince de Vérone.
PARIS, jeune noble, parent du prince.
MONTAGUE, CAPULET, chefs de deux familles ennemies.
ROMEO, fils de Montague.
MERCUTIO, parent du prince et ami de Roméo.
BENVOLIO, neveu de Montague et ami de Roméo.
TYBALT, neveu de lady Capulet.
FRÈRE LAURENT, FRÈRE JEAN, moines franciscains.
BALTHASAR, domestique de Roméo.
SAMSON, GRÉGORIO, domestiques de Capulet.
ABRAHAM, domestique de Montague.

PERSONNAGES

PIERRE.
UN VIEILLARD, cousin de Capulet.
UN DROGUISTE.
TROIS MUSICIENS.
LE CHOEUR.
UN PAGE.
LE PAGE DE PARIS.
LADY MONTAGUE, épouse de Montague.
LADY CAPULET, épouse de Capulet
JULIETTE, fille de Capulet.
LA NOURRICE DE JULIETTE.
BOURGEOIS DE VÉRONE ; PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES, ALLIÉS AUX DEUX MAISONS RIVALES, MASQUES, GARDES, DOMESTIQUES, etc.

La scène est à Vérone dans la plus grande partie de la pièce ; au commencement du cinquième acte, elle est à Mantoue.

PROLOGUE.

Dans Vérone, antique cité,
Où nous avons mis notre scène,
De deux maisons la vieille haine
Arme des citoyens le bras ensanglanté.
A ces deux familles rivales
Un couple amoureux doit le jour;
Le sort traversant leur amour,
Leur impose à tous deux des épreuves fatales ;
Ils meurent, et sur leur tombeau
Vient de ces longs discords s'éteindre le flambeau.
Cet amour que la mort termine,
Et ces luttes sans fin d'une haine intestine,
Que leur trépas a pu seul apaiser,
Voilà ce qu'à vos yeux nous allons exposer.
Avec attention si vous daignez entendre
L'œuvre que vous allez juger,
Ce que vous pourrez y reprendre,
Nous verrons à le corriger

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Une place publique.

Arrivent SAMSON *et* GREGORIO, *armés d'épées et de boucliers.*

SAMSON.

Gregorio, nous ne sommes pas hommes à porter patiemment le fardeau des injures.

GREGORIO.

Non, car alors nous serions des porte-faix.

SAMSON.

Je veux dire qu'une fois en colère, nous sommes gens à tirer notre lame.

GRÉGORIO.

Oh! je sais que tu es homme à tirer ton épingle du jeu.

SAMSON.

Je suis prompt de la main quand on m'échauffe.

GRÉGORIO.

Oui; mais tu es lent à t'échauffer.

SAMSON.

La vue d'un chien de la maison des Montagues met aux champs.

GRÉGORIO.

C'est-à-dire te fait décamper. L'homme brave ...end de pied ferme; mais, toi, tu prends le ...

SAMSON

La vue d'un chien de cette maison-là suffit ...r que je me mette sur le qui-vive. Je prendrai ...jours le haut du pavé sur les Montague, hom... ou femmes.

GRÉGORIO.

Cela prouve que tu n'es qu'un coquin sans vi...ur; les faibles cherchent toujours à s'appuyer ... mur.

SAMSON.

C'est vrai, et comme les femmes sont les plus ...bles, c'est pour cela qu'on les met au pied du ... — Tant qu'il m'arrivera de me trouver face à face avec des Montagues, j'obligerai les ...mes à prendre le bas du pavé, et mettrai les femmes au pied du mur.

GREGORIO.

La véritable querelle est entre nos maitres, et ...s qui les servons.

SAMSON.

...importe, je veux me conduire en tyran: après ...re battu en enragé contre les hommes, je serai cruel avec les femmes; je ferai main-basse sur elles.

GREGORIO.

Eh quoi! sur leur vie?

SAMSON.

Ou sur leur vertu. Prends-le dans le sens qu'il t plaira.

GRÉGORIO.

Cela tombe sous le sens.

SAMSON.

Tant qu'il me restera un souffle, je leur ferai sentir ce que je vaux : et on sait que je suis fait de chair et d'os.

GRÉGORIO.

Il est fort heureux que tu ne sois pas poisson; tu aurais été un bien pauvre merlan. Dégaîne; voici venir deux Montagues.

Arrivent ABRAHAM *et* BALTHASAR.

SAMSON.

Ma lame est tirée du fourreau; entame une querelle; je te soutiendrai.

GRÉGORIO.

En tournant le dos, n'est-ce pas?

SAMSON.

Ne crains rien

GRÉGORIO.

Oh! je ne te crains pas.

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté, et laissons-les commencer.

GRÉGORIO.

Je les regarderai de travers en passant devant eux; qu'ils le prennent comme ils le voudront.

SAMSON.

Comme ils l'oseront. Je mordrai mon pouce pour les narguer; ce sont des lâches s'ils le souffrent.

ABRAHAM.

Est-ce pour nous narguer que vous mordez votre pouce, monsieur?

SAMSON.

Je mords mon pouce, monsieur.

ABRAHAM.

Mordez-vous votre pouce pour nous narguer, monsieur?

SAMSON, *à Grégorio.*

Aurons-nous la loi pour nous, si je dis — oui? (*A Abraham.*) Non, monsieur, je ne mords pas mon

pouce pour vous narguer, monsieur; mais je mords mon pouce.

GREGORIO, *à Abraham.*

Cherchez-vous querelle, monsieur?

ABRAHAM.

Querelle, monsieur? Non, monsieur.

SAMSON.

C'est que, voyez-vous, dans ce cas, je serais votre homme; je sers un maître qui vaut le vôtre.

ABRAHAM.

Il ne vaut pas mieux.

SAMSON.

Soit, monsieur.

On aperçoit à quelque distance BENVOLIO *qui s'approche.*

GRÉGORIO.

Dis donc — mieux. Voici un parent de notre maître qui vient de ce côté.

SAMSON.

Il vaut mieux que le vôtre.

ABRAHAM

Tu mens.

SAMSON.

Dégaînez, si vous êtes des hommes. — Grégorio, montre-nous ta grande estocade.

Les quatre domestiques se battent.

BENVOLIO, *se jetant au milieu d'eux, l'épée à la main.*

Séparez-vous, marauds; vite, qu'on rengaîne; vous ne savez pas ce que vous faites.

Il fait tomber à terre leurs épées.

Arrive TYBALT.

TYBALT, *à Benvolio.*

Quoi! l'épée à la main au milieu de ces manans sans cœur? Tourne la tête, Benvolio, et regarde la mort en face.

BENVOLIO.

Je cherche à mettre ici la paix. Remettez votre épée dans le fourreau, ou employez-la à m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT.

Quoi! tu as l'épée à la main, et tu parles de paix? C'est un mot que je déteste à l'égal de l'enfer, de tous les Montagues et de toi : à toi, lâche!

Ils se battent : un certain nombre de partisans des deux maisons arrivent successivement, et prennent part au combat; puis accourent des bourgeois armés de bâtons.

UN CITOYEN.

Vos bâtons, vos hallebardes, vos pertuisanes! frappons, assommons-les! tombons sur les Capulets! tombons sur les Montagues!

Arrivent CAPULET, *en robe de chambre, et* LADY CAPULET.

CAPULET.

Quel est ce bruit? — Qu'on me donne ma longue épée.

LADY CAPULET.

Une béquille plutôt. — Que voulez-vous faire d'une épée?

CAPULET.

Mon épée, vous dis-je! — J'aperçois le vieux Montague; il brandit son épée pour me braver.

Arrivent MONTAGUE *et* LADY MONTAGUE.

MONTAGUE.

Te voilà, Capulet! te voilà, scélérat! — Ne me retenez pas, lâchez-moi.

LADY MONTAGUE.

Vous ne ferez point un pas vers votre ennemi.

Arrive LE PRINCE *avec sa* SUITE.

LE PRINCE.

Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces glaives teints du sang fraternel, — Est-ce que vous ne m'entendez pas? — Êtes-vous des hommes ou des bêtes féroces, — vous qui étanchez la fatale rage dont vous êtes dévorés dans les flots pourprés échappés de vos veines; jetez à terre vos armes criminelles, et écoutez la sentence de votre prince irrité. — C'est par toi, vieux Capulet, ainsi que par toi, Montague, que ces querelles intestines, nées d'une parole en l'air, ont trois fois troublé le repos de nos rues; trois fois il a fallu que les antiques bourgeois de Vérone dépouillassent les graves vêtemens appropriés à leur âge, que leurs vieilles mains s'armassent de vieilles pertuisanes rouillées par la paix, pour s'interposer entre vos haines invétérées. Si jamais il vous arrive encore de jeter le trouble dans nos rues, vous paierez de votre vie les atteintes portées à la paix publique. Pour cette fois, que tous se retirent : vous, Capulet, suivez-moi. Vous, Montague, venez me trouver cet après-midi, à la maison de ville, où siége notre tribunal; vous y apprendrez nos volontés ultérieures au sujet de ce qui vient d'avoir lieu. Encore une fois, sous peine de mort, que chacun se retire.

LE PRINCE *s'éloigne avec sa* SUITE, *suivi de* CAPULET, *de* LADY CAPULET, *de* TYBALT, *des* BOURGEOIS *et des* DOMESTIQUES.

MONTAGUE.

Qui a donc ravivé cette vieille querelle? — Parlez, mon neveu; étiez-vous là quand l'affaire a commencé?

BENVOLIO.

En arrivant ici, j'ai trouvé les domestiques de votre adversaire et les vôtres qui se battaient avec acharnement : j'ai mis l'épée à la main pour les séparer; au même instant est survenu le farouche Tybalt, la menace à la bouche, brandissant son épée, la faisant tournoyer autour de sa tête, et de sa lame impuissante frappant l'air, qui ne lui répondait que par un sifflement de mépris. Pendant que nous échangions des coups d'estoc et de taille, de nouveaux combattans sont venus renforcer l'un et l'autre parti, jusqu'à l'arrivée du prince, qui les a séparés.

LADY MONTAGUE.

Où est Roméo? — l'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien aise qu'il ne se soit pas trouvé à cette échauffourée.

BENVOLIO.

Ce matin, madame, une heure avant que le soleil se montrât aux fenêtres d'or de l'orient, me sentant l'esprit agité, je suis sorti pour faire une promenade; arrivé au bois de sycomores situé à l'ouest de la ville, j'y ai vu votre fils matinal, qui s'y promenait déjà; je suis allé droit à lui; mais soupçonnant mon intention, il s'est enfoncé dans l'épaisseur du bois; moi, dont la pensée n'est jamais plus occupée que lorsque je suis seul, jugeant de ses goûts par les miens, je l'ai laissé à son caprice, en continuant de me livrer au mien, et j'ai mis autant d'empressement que lui à éviter qui m'évitait.

MONTAGUE.

Combien de fois l'aube naissante l'a vu, dans ce même lieu, augmenter par ses larmes la fraîche rosée du matin, et par ses profonds soupirs ajouter aux nuages des nuages nouveaux! mais à peine le soleil, père de la vie, a-t-il, aux confins de l'orient, commencé à tirer les sombres rideaux du lit de l'aurore, mon fils fuit la lumière, rentre, s'isole dans sa chambre, ferme ses fenêtres, exile la douce clarté du jour et se crée une nuit artificielle; ah! cette humeur aura de tristes et funestes résultats, si de salutaires conseils n'en écartent la cause.

BENVOLIO.

Cette cause, la connaissez-vous, mon oncle?

MONTAGUE.

Je l'ignore, et n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

Avez-vous cherché à obtenir cette confidence?

MONTAGUE.

Je l'ai tenté en vain; nombre de mes amis y ont échoué; il n'a de confident de ses pensées que lui-même, — conseiller dangereux peut-être, — mais muet, impénétrable et se dérobant à tous les regards, comme le jeune bouton qu'un ver ennemi dévore avant qu'il ait déployé ses feuilles dans les airs, avant que sa beauté se soit épanouie aux baisers du soleil. Si nous pouvions découvrir la source de ses chagrins, ils seraient aussitôt guéris que connus.

ROMÉO *paraît dans l'éloignement.*

BENVOLIO.

Le voici qui vient; veuillez me laisser seul avec lui; ou je connaîtrai ses peines, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAGUE.

Restez donc, et puissiez-vous obtenir une confession complète! — Venez, madame, partons.

Il s'éloigne avec lady Montague.

BENVOLIO.

Bonjour, mon cousin.

ROMÉO.

Est-il donc encore si matin?

BENVOLIO.

Neuf heures seulement viennent de sonner.

ROMÉO.

Hélas! que les heures de tristesse semblent longues! — N'est-ce pas mon père qui vient de s'éloigner si brusquement?

BENVOLIO.

C'est lui-même. — Quelle tristesse allonge les heures de Roméo?

ROMÉO.

Il me manque ce quelque chose dont la possession les rend courtes.

BENVOLIO.

Es-tu amoureux?

ROMÉO.

Je suis hors...

BENVOLIO.

Des atteintes de l'amour?

ROMÉO

Des bonnes grâces de ce que j'aime.

BENVOLIO.

Hélas! cet amour dont l'aspect est si gracieux, pourquoi faut-il qu'on le trouve, à l'épreuve, si tyrannique et si cruel!

ROMÉO.

Hélas! cet amour dont les yeux sont couverts d'un bandeau, comment se fait-il que ses traits portent? Où dinerons-nous? — O mon Dieu! — que s'est-il donc passé ici? ne me le dis pas; je sais tout. Il y a ici largement place pour la haine, mais plus encore pour l'amour : — Eh bien! donc, ô amour hostile! ô haine aimante! ô tout créé de rien! ô grave frivolité! vanité sérieuse! chaos informe d'illusions charmantes! plume de plomb, fumée brillante, feu glacial, santé malade! sommeil éveillé, qui n'est pas ce qu'il est! — Voilà l'amour que je sens, moi qui dans tout ceci cherche en vain de l'amour. Tu ris?

BENVOLIO

Dis plutôt que je pleure.

ROMÉO.

Bonne ame! et de quoi?

BENVOLIO.

De voir ta bonne ame si oppressée.

ROMÉO.

C'est la faute de l'amitié. — Ma propre douleur est pesamment concentrée dans mon sein; elle s'étend sous la pression de la tienne; l'amitié que tu me témoignes ajoute ta tristesse à la mienne, qui n'est déjà que trop grande. L'amour est une fumée qu'exhalent les soupirs: heureux, c'est une flamme qui flamboie aux yeux des amans; malheureux, c'est un océan qu'alimentent leurs larmes: qu'est-ce encore? une folie on ne peut plus raisonnable, une intolérable amertume et une ineffable douceur. Adieu, mon cousin.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

BENVOLIO.

Un moment; je veux t'accompagner: c'est me faire injure que de me quitter ainsi.

ROMÉO.

Bah! je me cherche et ne me trouve plus; je ne suis pas ici; ce n'est pas Roméo que tu vois; il est ailleurs.

BENVOLIO.

Dis-moi sérieusement qui tu aimes.

ROMÉO.

Sérieusement? veux-tu que je pleure?

BENVOLIO.

Non, non, mais parle-moi sérieusement.

ROMÉO.

Dis donc à un malade de faire sérieusement son testament: — ah! mot mal à propos jeté à qui est si malade! — Sérieusement, mon cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

Je m'en suis douté quand j'ai su que tu aimais.

ROMÉO.

Je vois que tu es sorcier. — J'ajoute qu'elle est belle.

BENVOLIO.

Quand le prix est beau, raison de plus pour frapper au but.

ROMÉO.

C'est justement ce qui te trompe; les flèches de Cupidon ne sauraient l'atteindre: elle a le jugement de Diane; défendue par l'impénétrable armure de sa chasteté, elle est invulnérable aux traits impuissans de l'amour. Les doux propos ne sauraient la battre en brèche; elle évite l'assaut des regards amoureux; l'or, qui séduit jusqu'aux saints, ne peut rien sur elle: oh! elle est riche en beauté. Quel dommage qu'il faille que sa beauté meure avec elle!

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de rester vierge?

ROMÉO.

Elle l'a juré; et quelle perte va causer son avare vertu! car sa rigueur, en tuant la beauté, en déshérite à jamais le monde. Elle est trop belle, trop sage; sa vertu, qui lui mérite le ciel, fait mon désespoir. Elle a juré de n'aimer jamais, serment fatal qui me fait mourir vivant, moi qui vis pour le redire.

BENVOLIO.

Suis mes conseils; ne pense plus à elle.

ROMÉO.

Apprends-moi donc à ne plus penser.

BENVOLIO.

Rends à tes yeux leur liberté; examine d'autres beautés.

ROMÉO.

C'est le moyen assuré de rappeler plus vivement encore ses charmes à mon esprit. Ces masques fortunés qui baisent le front de nos belles, leur velours noir nous rappelle la peau blanche qu'ils recouvrent. L'homme privé de la vue ne peut oublier le précieux trésor qu'il a perdu. Qu'on me montre une femme aux attraits incomparables, que sera pour moi sa beauté, sinon un livre où je lirai le nom d'une beauté plus ravissante encore? Adieu; tu ne saurais m'apprendre le secret d'oublier.

BENVOLIO.

J'achèterai ce secret-là, ou je mourrai insolvable.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une rue.

Arrivent CAPULET, PARIS *et* UN DOMESTIQUE.

CAPULET.

Et Montague a dû fournir caution tout aussi bien que moi, et pour la même somme: il semble que pour des barbes grises comme nous, ce ne devrait pas être chose si difficile que de rester paisibles.

PARIS.

Vous êtes tous deux des hommes honorables; et c'est pitié que vous ayez été si long-temps ennemis. Mais maintenant, seigneur, quelle est votre réponse à ma demande?

CAPULET.

Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit: ma fille est encore étrangère dans le monde; quatorze années n'ont point passé sur sa tête; laissons encore deux étés brillans éclore et se flétrir avant de la juger mûre pour l'hyménée.

PARIS.

De plus jeunes qu'elle sont déjà d'heureuses mères.

CAPULET.

Ce sont des fleurs précoces qui ne tarderont pas à se flétrir. La terre a englouti toutes mes espé-

rances; Juliette me reste; elle est mon dernier espoir, l'unique héritière de mes biens. Mais présentez-lui vos hommages, mon cher Pâris; obtenez son cœur; mon consentement est subordonné au sien; que son choix se fixe sur vous, et ma voix vous est acquise. Ce soir je donne une fête consacrée par un antique usage; j'y ai invité un grand nombre de mes amis; veuillez en être; vous serez le bien venu. Ce soir, dans ma modeste demeure, attendez-vous à voir briller plus d'une terrestre étoile capable d'éclipser les astres du firmament. Ce délicieux bonheur qu'on savoure à vingt ans, quand avril, revêtu de ses habits de fête, arrive sur les pas tardifs de l'hiver indolent, vous l'éprouverez chez moi, au milieu de tous ces frais boutons. Écoutez-les toutes, voyez-les toutes, et donnez la préférence à la plus accomplie. Parmi elles vous verrez ma fille; si elle ne compte pas par le mérite, du moins elle fera nombre. Allons, venez avec moi. — (*Au domestique.*) Toi, tu vas parcourir Vérone; tu iras trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste, (*il lui remet un papier*) et tu leur diras qu'un bon accueil les attend chez moi.

CAPULET *et* PARIS *s'éloignent.*

LE DOMESTIQUE, *seul.*

Trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste? Il est écrit, — que le cordonnier doit s'occuper de son aune, le tailleur de sa forme, le pêcheur de son pinceau, et le peintre de ses filets; j'ai l'ordre d'aller trouver les personnes dont les noms sont écrits sur ce papier; mais comment faire pour déchiffrer ces noms-là? il faut que je m'adresse aux savans. — Parbleu! voilà qui est à propos.

Arrivent BENVOLIO *et* ROMÉO.

BENVOLIO.

Allons donc, mon cher, une brûlure en guérit une autre, une souffrance allége une autre souffrance; si la tête te tourne, tourne dans le sens opposé, et tu seras rétabli. Il n'y a pas de douleur désespérée que ne guérisse une autre douleur: que tes yeux puisent un nouveau poison, et la douleur cuisante de l'ancien cessera.

ROMÉO.

La feuille de plantain est excellente pour ce mal-là.

BENVOLIO.

Quel mal?

ROMÉO.

La fracture du menton.

BENVOLIO.

Ah çà! Roméo, es-tu fou?

ROMÉO.

Pas précisément; et pourtant je suis ici comme un fou furieux, emprisonné, mis à la diète, fouetté, torturé et... (*Au domestique.*) — Bonjour, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Dieu vous garde, messires. — Dites-moi, je vous prie, savez-vous lire?

ROMÉO.

Oui, ma destinée dans mon malheur.

LE DOMESTIQUE.

Probablement vous l'avez appris sans livre; mais, dites-moi, pouvez-vous lire dans la première écriture venue?

ROMÉO.

Oui, pourvu que j'en connaisse les lettres et la langue.

LE DOMESTIQUE.

C'est répondre avec franchise. Dieu vous conserve en joie.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

ROMÉO.

Donne, je sais lire. (*Il prend le papier et lit.*) « Le signor Martino, sa femme et ses filles; le comte » Anselme et ses charmantes sœurs; la veuve du » signor Vitruvio; le signor Placentio et ses aimables » nièces; Mercutio et son père Valentin; mon » cousin Capulet, sa femme et ses filles; ma char» mante nièce Rosaline; Livia; le signor Valentio et » son cousin Tybalt; Lucio et la sémillante Hé» lène. » (*Rendant le papier.*) Voilà une brillante assemblée; où tout ce monde doit-il se rendre?

LE DOMESTIQUE.

Dans la salle d'en-haut.

ROMÉO.

Où cela?

LE DOMESTIQUE.

Chez nous. On soupera.

ROMÉO.

Mais chez qui?

LE DOMESTIQUE.

Chez mon maître.

ROMÉO.

J'aurais dû commencer par cette question.

LE DOMESTIQUE.

Je vais vous dire tout sans que vous le demandiez: mon maître est le noble et riche Capulet; si vous n'êtes pas un Montague, venez chez nous boire une coupe de vin. Dieu vous garde en joie.

Il s'éloigne.

BENVOLIO.

A cette antique fête des Capulet doit se trouver Rosaline, que tu aimes tant, ainsi que toutes les beautés de Vérone les plus admirées; vas-y, que ton œil impartial la compare à certaines femmes que je te montrerai, et tu seras contraint d'avouer que ton cygne n'est qu'un corbeau.

ROMÉO.

Avant qu'infidèles à l'objet de leur culte, mes yeux proclament un tel mensonge, que mes

pleurs soient changés en feux dévorans, et qu'eux-mêmes, ces transparens hérétiques, après avoir survécu aux flots de larmes qui les ont si souvent inondés, soient brûlés vifs comme imposteurs. Une femme plus belle que ma bien-aimée! depuis la naissance du monde, le soleil, qui voit tout, n'a point vu son égale.

BENVOLIO.

Bah! tu l'as trouvée belle parce que tes yeux n'avaient là personne à lui comparer : elle occupait à elle seule les deux plateaux de la balance; mais je te réponds que lorsque tu auras pesé ses attraits en concurrence avec ceux de telle autre beauté que je te ferai voir parmi celles qui doivent briller à cette fête, cet objet accompli ne soutiendra pas la comparaison.

ROMEO.

J'irai, non pour voir ce que tu m'annonces, mais pour jouir du triomphe de celle que j'adore.

Il s'éloigne.

SCENE III.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent LADY CAPULET *et* LA NOURRICE.

LADY CAPULET.

Nourrice, où est ma fille? appelle-la.

LA NOURRICE.

Par ma vertu de treize ans, je lui ai dit de venir. — (*Elle appelle.*) Juliette! mon agneau, mon oiseau du bon Dieu! — Dieu me pardonne! — où est-elle cette petite fille? — Juliette!

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

Qu'y a-t-il? qui m'appelle?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Madame, me voici. Que désirez-vous de moi?

LADY CAPULET.

Voici ce dont il s'agit. — Nourrice, laisse-nous seules un instant; nous avons à causer ensemble. — Nourrice, reviens; je me ravise; tu peux nous entendre; tu sais que ma fille est déjà d'un joli âge.

LA NOURRICE.

Je puis vous dire son âge à une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas encore quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je parierais quatorze de mes dents, — et malheureusement je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien y a-t-il encore d'ici à la Saint-Pierre?

LADY CAPULET.

Une quinzaine de jours.

LA NOURRICE.

Eh bien! vienne la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, — Dieu fasse paix à toutes les ames chrétiennes! — étaient du même âge. — Ma Suzanne, le bon Dieu me l'a reprise; c'était trop de bonheur pour moi. — Donc, comme je le disais, dans la soirée de la Saint-Pierre elle aura quatorze ans; vous pouvez m'en croire, et je me le rappelle fort bien. Il y a maintenant onze ans depuis le tremblement de terre; c'est ce jour-là même, — je ne l'oublierai de ma vie, — qu'elle fut sevrée. J'avais frotté d'absinthe le bout de mes seins, et j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue. — J'espère que j'ai une bonne mémoire! — Donc, comme je vous le disais, à peine l'enfant eut-elle goûté l'absinthe, à peine en eut-elle senti l'amertume, il fallait voir la grimace que fit la petite folle, et comme sa bouche quitta vite la mamelle. Dans ce moment, voilà le colombier qui tremble; oh! on n'eut pas besoin, je vous assure, de me dire de décamper. Il y a de cela onze ans; elle se tenait déjà debout; que dis-je? elle trottait toute seule; à telles enseignes que la veille même elle avait fait une chute et s'était blessée au front. Ce fut alors que feu mon homme, — Dieu veuille avoir son ame! — mon homme donc qui aimait à rire, — prit l'enfant dans ses bras : *Ah! ah!* lui dit-il, *c'est donc comme cela que tu tombes sur le front? quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos, n'est-ce pas, Juliette?* Et, par Notre-Dame, la petite drôlesse cessa de pleurer et répondit : *Oui!* Et dire que maintenant la plaisanterie est sur le point de se réaliser! Oui, quand je vivrais mille ans, je ne l'oublierais pas. *N'est-ce pas, Juliette?* lui dit-il, sur quoi la petite follette arrête ses pleurs et répond : *Oui!*

LADY CAPULET.

Assez sur ce chapitre; retiens ta langue, je te prie.

LA NOURRICE.

Oui, madame; mais j'en ris encore, quoi! dire qu'elle cessa de pleurer et se mit à répondre, *Oui!* Et pourtant, je vous le jure, elle avait au front une bosse grosse comme un œuf de pigeon, une blessure horrible, quoi! aussi pleurait-elle à chaudes larmes. *Ah! ah!* lui dit mon homme, *tu tombes sur le front? quand tu seras plus grande, tu tomberas sur le dos; n'est-ce pas, Juliette?* Et voilà Juliette qui cesse de pleurer et répond : *Oui!*

JULIETTE.

Et toi, cesse ton babil, nourrice; tu m'obligeras.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini; que Dieu vous marque du sceau de sa grâce! Vous étiez bien la plus [illegible] enfant que j'aie jamais nourrie; [illegible] assez

pour vous voir mariée, je n'en demande pas davantage.

LADY CAPULET.

C'est justement de mariage que j'ai à l'entretenir. — Juliette, ma fille, dis-moi, en quelles dispositions te sens-tu pour le mariage?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai point encore songé.

LA NOURRICE.

Un honneur! Si je ne vous avais pas nourrie, je dirais que vous avez sucé la sagesse avec le lait de votre nourrice.

LADY CAPULET.

Eh bien! il faut maintenant, ma fille, songer au mariage: à Vérone, de plus jeunes que toi, dames considérées, sont déjà mères; si je ne me trompe, à l'âge où tu es encore fille, j'étais déjà mère. En deux mots, voici de quoi il s'agit: — Le vaillant Pâris recherche ta main.

LA NOURRICE.

En voilà un homme, ma jeune maîtresse! un homme tel que le monde entier, — il est fait comme de cire.

LADY CAPULET.

Il est la fleur des cavaliers de Vérone.

LA NOURRICE.

Oui, la fleur; il en est véritablement la fleur.

LADY CAPULET.

Qu'en dis-tu? ce gentilhomme te convient-il? Tu le verras ce soir à notre fête, ce jeune Pâris; cherche à lire sur son visage, dans ce volume dont la beauté a tracé les caractères; examine ses traits harmonieux, et vois comme chacun d'eux reflète sur tous les autres la félicité que lui-même exprime; ce que ce charmant volume présenterait d'obscur, tu le trouveras éclairci dans la marge de ses yeux. A ce précieux livre d'amour, dont nul lien encore ne réunit les pages, pour achever de l'embellir, il ne manque qu'une reliure. Le poisson vit dans la mer; la beauté extérieure s'honore quand elle sert d'enveloppe à la beauté intérieure; et aux yeux de bien des gens, la gloire de l'écrivain rejaillit sur l'artiste qui décore le livre et lui donne son fermoir d'or; c'est ainsi qu'en l'épousant tu entreras en partage de son mérite, sans que le tien en soit diminué.

LA NOURRICE.

Je vous réponds qu'elle ne diminuera pas; au contraire, elle grossira; c'est ce qui arrivr toujours aux femmes mariées.

LADY CAPULET.

Voyons, Juliette, crois-tu pouvoir aimer Pâris?

JULIETTE.

Je tâcherai de l'aimer, s'il suffit pour cela de tâcher; mais l'effort n'ira pas au-delà des limites que vous aurez posées.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, les convives sont arrivés; le souper est servi; on vous attend; on demande mademoiselle; dans l'office, on maudit la nourrice; enfin tout est prêt. Je vous quitte pour aller faire mon service; veuillez, je vous prie, ne pas tarder à me suivre.

LADY CAPULET.

Nous te suivons. — Juliette, le comte nous attend.

LA NOURRICE.

Allez, ma fille, ajouter d'heureuses nuits à vos heureux jours.

Tout le monde sort.

SCENE IV.

Une rue.

Arrivent ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, *avec cinq ou six masques, des porte-flambeaux, etc.*

ROMÉO.

Eh bien! ferons-nous cette petite allocution, par manière d'apologie, ou entrerons-nous tout bonnement dans le bal sans rien dire?

BENVOLIO.

Ces discours prolixes ne sont plus de saison. Nous n'aurons point de Cupidon, un bandeau sur les yeux, portant un arc à la tartare, en bois peint, véritable épouvantail à faire fuir les dames; pour nous servir d'introduction, pas de prologue appris par cœur et bégayé de mémoire, grâce à un souffleur officieux; ils nous mesureront à l'aune qu'il leur plaira: nous leur battrons en mesure un entrechat; et puis bonsoir!

ROMÉO.

Donnez-moi une torche. — Je ne suis pas en train de danser; sombre comme je suis, c'est moi qui porterai la lumière.

MERCUTIO.

Il faut absolument que tu danses, mon cher Roméo.

ROMÉO.

Non, vraiment; l'esprit et la chaussure, chez vous, tout est léger: moi, j'ai une ame de plomb, et je suis cloué au sol.

MERCUTIO.

Tu es amoureux; emprunte à Cupidon ses ailes; tu t'en serviras pour bondir plus haut que le commun des mortels.

ROMÉO.

Ses flèches m'ont fait de trop graves blessures pour que ses ailes légères me soient d'aucune utilité; je suis enchaîné à tel point que je ne puis m'élever au-dessus du niveau d'une douleur monotone: je succombe accablé sous le poids de l'amour.

MERCUTIO.

Surmonte cet amour si pesant d'un poids additionnel. Le faible enfant n'y résistera pas.

ROMÉO.

L'amour, un faible enfant! Tout en lui est rudesse, âpreté, violence : c'est un aiguillon qui transperce.

MERCUTIO.

Si l'amour est violent avec toi, sois violent avec lui; rends-lui piqûre pour piqûre, et tu le vaincras. (*Aux domestiques.*) Allons, donnez-moi un masque pour y emboiter ma figure. (*Il met son masque.*) Un masque sur un masque! — Que m'importe maintenant qu'un œil curieux s'amuse à disséquer mes laideurs? Voilà un front postiche qui rougira pour moi.

BENVOLIO.

Venez; frappons et entrons. Aussitôt entrés, que chacun joue des jambes.

ROMÉO.

Qu'on me donne une torche, à moi! Étourdis au cœur léger, foulez d'un pied joyeux le jonc insensible *. Quant à moi, pour me servir des phrases de mon grand-père, je tiendrai la chandelle et resterai spectateur; jamais la partie ne fut si belle! aussi, je me retire **.

MERCUTIO.

Bah! nous saurons bien te retirer de ce bourbier d'amour (pardonne-moi l'expression), où tu es enfoncé jusqu'aux oreilles. — Venez! nos flambeaux s'impatientent.

ROMÉO.

Comment cela?

MERCUTIO.

Je veux dire que nous perdons le temps en d'inutiles délais, et que nous brûlons nos torches en pure perte. Chez moi, c'est l'intention, non les paroles, qu'il faut juger; car tous tant que nous sommes, c'est dans l'intention que résident les trois quarts de notre mérite; à peine si un quart peut être mis sur le compte de notre esprit.

ROMEO.

En nous rendant à ce bal notre intention est bonne; mais je crois que nous ferions preuve d'esprit en n'y allant pas.

MERCUTIO.

Peut-on te demander pourquoi?

ROMÉO.

J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO.

Et moi aussi.

*Avant l'introduction des tapis, le parquet des appartemens était recouvert de nattes de jonc; et des tiges de jonc éparpillées en tenaient souvent lieu. (*Note du traducteur.*)

** Allusion à un vieux proverbe qui dit que *c'est au plus beau de la partie qu'il faut se retirer du jeu. Note du traducteur.*)

ROMÉO.

Voyons, qu'as-tu rêvé?

MERCUTIO.

Que fort souvent les rêves mentent.

ROMÉO.

Quelquefois ils disent la vérité

MERCUTIO.

Oh! je vois que la reine Mab t'a visité cette nuit. C'est la fée qui préside aux songes; elle n'est pas plus grosse que l'agathe qui brille au doigt d'un alderman. Dans son équipage, attelé de petits atomes, elle passe sous le nez des dormeurs. Les rayons de ses roues sont faits des longues pattes du faucheur; la capote, de l'aile transparente de la sauterelle; les rênes, du fil d'araignée le plus fin; les harnais, des rayons argentés du clair de lune; un os de grillon forme le manche de son fouet, dont la mèche est un filament subtil. Elle a pour cocher un moucheron en livrée grisâtre, beaucoup moins gros que la puce qu'a saisi le doigt de la jeune fille à moitié endormie; son char est une noisette vide, ouvrage du menuisier l'Écureuil ou de Ver-De-Terre le charron, qui de temps immémorial sont les carrossiers de mesdames les fées. Toutes les nuits, elle galope dans cet équipage à travers la cervelle des amans, qui soudain rêvent d'amour; sur les genoux du courtisan, qui soudain rêve de courbettes; sur les doigts de l'avocat, qui soudain rêve d'honoraires; sur les lèvres des dames, qui soudain rêvent de baisers. Il est vrai aussi que souvent Mab courroucée les gerce impitoyablement pour les punir d'avoir mangé des friandises dont leur haleine est encore imprégnée. Parfois elle galope sur le nez d'un chambellan de cour, et le voilà qui rêve qu'il a flairé une faveur à solliciter; parfois, avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un prébendaire endormi, et le voilà qui rêve d'un nouveau bénéfice. D'autres fois, elle passe sur la nuque d'un soldat, qui soudain rêve ennemis égorgés, villes prises d'assaut, embuscades, bonnes lames de Tolède, profondes rasades; il croit entendre les roulemens du tambour; il tressaille, se réveille effrayé, marmotte en jurant une prière ou deux, et se rendort. C'est la même fée qui emmêle pendant la nuit la crinière des chevaux dans un désordre inextricable, présage de malheur; c'est elle encore qui visite la jeune vierge dans son sommeil, et lui donne le cauchemar de l'hyménée; c'est elle qui —

ROMÉO.

Assez, assez, Mercutio! tu nous débites des riens.

MERCUTIO.

C'est vrai, car je parle de rêves, ces fils d'un cerveau inoccupé, ces futiles enfans de l'imagination, l'imagination, aussi insubstantielle que l'air, plus inconstante que le vent qui tantôt caresse de son haleine le sein glacé du nord, et

tantôt, s'éloignant avec colère, va porter ses hommages au midi qu'humecte une douce rosée.

BENVOLIO.

Le souffle de ce vent dont tu me parles nous enlève à nous-mêmes; le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMÉO.

Nous n'arriverons encore que trop tôt, je le crains. Un secret pressentiment me dit que cette fête nocturne sera la date funeste de je ne sais quel malheur suspendu encore dans l'atmosphère de la destinée, et marquera par une mort tragique et prématurée le terme de la vie importune renfermée dans mon sein; mais je laisse manœuvrer ma barque à celui qui dirige et règle mon voyage. — En avant, mes braves!

BENVOLIO.

Battez, tambours!

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une salle dans la maison de Capulet; on a disposé un orchestre; les musiciens ont pris place.

Entrent PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE.

Où est Larissolle? Pourquoi ne nous aide-t-il pas à desservir? Lui, porter un plat! lui, essuyer une assiette! fi donc!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Quand le bien faire est concentré dans les mains d'un ou deux hommes, et que ces mains encore ne sont pas lavées, c'est une sale chose.

PREMIER DOMESTIQUE.

Enlevez les tabourets et le buffet; ayez l'œil sur l'argenterie. — Dis donc, toi, mon garçon, mets de côté pour moi un morceau de *marchpane**, et si tu es aimable, tu diras au concierge de laisser entrer Suzanne Lameule et Richard. — Antoine! Larissolle!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Nous voilà! nous voilà!

PREMIER DOMESTIQUE.

On vous cherche, on vous demande, on vous appelle dans le grand salon.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Nous ne pouvons être partout à la fois.—Alerte, mes enfans! vivement, vivement! et tant mieux pour qui vivra le dernier.

Ils se retirent dans le fond de la salle.

* Gâteau fait de noisettes, d'amandes, de pistaches, d'ananas et de sucre de roses, le tout mêlé à une petite quantité de farine. (*Note du traducteur.*)

Entre CAPULET, *suivi des* CONVIVES *et des* MASQUES.

CAPULET.

Messieurs, soyez les bien venus! Celles de ces dames qui n'ont pas de cors aux pieds vont en découdre avec vous.— Ah! ah! mes belles dames, quelle est parmi vous celle qui refusera de danser? celle qui fera la sucrée, je proteste que celle-là a des cors! Voilà, j'espère, le moyen de vous piquer d'honneur! — (*A de nouveaux arrivans.*) Soyez les bien venus, messieurs! J'ai vu un temps où moi aussi je portais un masque, où je savais murmurer de douces paroles à l'oreille des jolies femmes! — Il est passé, il est passé ce temps-là! — Vous êtes les bien venus, messieurs. — Musiciens, commencez! Qu'on se range! Place aux danseurs! A l'œuvre, jeune filles!

La musique joue, et le bal s'ouvre.

CAPULET, *continuant, aux domestiques.*

Apportez encore des bougies, vous autres; rangez ces tables, et éteignez le feu; la chaleur est étouffante. — (*A un vieillard qui s'approche.*) Eh bien! mon cousin Capulet, voilà un divertissement sur lequel vous ne comptiez pas, et qui vient fort à propos. Asseyez-vous, je vous prie! (*Ils prennent des sièges.*) Car vous et moi, nous avons passé l'âge de la danse. Combien y a-t-il que nous nous sommes trouvés ensemble à un bal masqué?

DEUXIÈME CAPULET.

Il y a bien une trentaine d'années, par Notre-Dame.

PREMIER CAPULET.

Pas tant que cela, pas tant que cela, mon cher; c'était à la noce de Lucentio; il y aura de cela vingt-cinq ans au plus, vienne la Pentecôte aussi vite qu'elle voudra; et nous étions masqués ce jour-là.

DEUXIÈME CAPULET.

Il y a davantage, davantage; son fils a plus de vingt-cinq ans: il en a trente.

PREMIER CAPULET.

Comment pouvez-vous dire cela? Il y a deux ans que son fils était encore mineur.

ROMÉO, *en costume de pèlerin, s'approche d'un domestique, et lui dit en montrant Juliette:*

Quelle est cette dame dont la main décore la main de ce gentilhomme?

LE DOMESTIQUE

Je ne sais pas, monsieur.

ROMEO.

Oh! son éclat éclipse celui des flambeaux! Sa beauté rayonne au front de la nuit, comme un riche joyau à l'oreille d'une femme d'Éthiopie! Beauté trop précieuse pour l'homme, trop exquise pour la terre! Elle brille dans cette assemblée, comme une blanche colombe au milieu de lugu-

bres corbeaux! Cette danse achevée, j'observerai la place où elle ira s'asseoir, et ma main, âpre et rude, frémira de bonheur en touchant la sienne. Ai-je aimé jusqu'ici? mes yeux me disent que non. C'est pour la première fois que je vois la beauté véritable.

TYBALT, *les yeux fixés sur Roméo.*

Ce doit être un Montague; je le reconnais à la voix. — (*A son page.*) Page, va me chercher mon épée. — Eh quoi! le misérable ose s'introduire ici, et à la faveur d'un masque, il viendra insulter à notre fête! Par l'honneur de ma race, ce ne saurait être un péché que de l'étendre mort.

CAPULET.

Qu'as-tu donc, mon neveu? Pourquoi cette colère?

TYBALT.

Mon oncle, voyez cet homme: c'est un Montague! c'est notre ennemi! un misérable qui vient ici nous braver et insulter à notre fête!

CAPULET.

N'est-ce pas le jeune Roméo?

TYBALT.

C'est lui, cet infâme!

CAPULET.

Calme-toi, mon neveu; ne lui dis rien; ses manières sont d'un gentilhomme accompli, et, à dire vrai, tout Vérone parle de lui comme d'un jeune seigneur plein de mérite et d'une conduite irréprochable. Je ne voudrais pas pour toutes les richesses de cette ville qu'il lui fût fait chez moi la moindre insulte. Modère-toi donc et ne fais pas attention à lui; c'est ma volonté: si tu la respectes, prends un visage gracieux et quitte cet air maussade qui convient mal à une fête.

TYBALT.

C'est le seul qui convienne quand on a pour hôte un infâme tel que lui: je ne le souffrirai pas.

CAPULET.

Tu le souffriras, jeune homme; qu'est-ce à dire? — Tu le souffriras, te dis-je. — Comment donc? qui est le maître ici, toi ou moi? Ah! tu ne le souffriras pas! — Dieu me pardonne! — Ah! tu veux faire une scène dans mon bal! tu veux te donner des airs de rodomont, toi!

TYBALT.

En vérité, mon oncle, c'est une honte.

CAPULET.

Va, va, tu es une mauvaise tête. — Ah! vraiment! — Tu pourrais bien te repentir de ce tour-là; — je sais ce que je ferai. Ah! tu prétends me contrarier! tu prends bien ton temps! (*Se tournant vers un groupe où l'on cause.*) Voilà qui est bien dit, mes amis. — (*A Tybalt.*) Va, tu n'es qu'un brouillon! tiens-toi tranquille, sinon... — (*Aux domestiques.*) Encore des bougies, encore! — (*A Tybalt.*) Fi donc! je te forcerai bien à rester tranquille, va. — (*Aux danseurs.*) De la gaîté, mes enfans

TYBALT.

Ma patience est aux prises avec ma colère; j'en tremble de rage; sortons! Roméo me paiera son audace; si pour lui ce moment est doux, les suites en seront amères.

Il sort.

ROMÉO, *s'approchant de Juliette et lui prenant la main.*

Si mon indigne main profane, en le touchant, cet autel sacré, voilà la douce pénitence qu'il faut m'imposer: permettez que mes lèvres, ces deux pèlerins d'amour, effacent en rougissant, par un doux baiser, ce contact sacrilége.

JULIETTE.

Bon pèlerin, votre main n'est pas coupable; elle n'a fait qu'accomplir le devoir d'une dévotion légitime; car les saintes ont des mains qu'il est permis aux pénitens de toucher, et l'étreinte de deux mains amies est le baiser du pèlerin.

ROMÉO.

Les saintes n'ont-elles pas des lèvres et les pieux pèlerins aussi?

JULIETTE.

Oui, pèlerin, elles ont des lèvres, mais pour prier seulement.

ROMÉO.

Ah! sainte charmante, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles prient; exaucez-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

JULIETTE.

Les saintes restent impassibles, tout en accordant ce que demande la prière.

ROMÉO.

Eh bien! restez impassible pendant que je prendrai ce que vous m'accordez. Ainsi le péché de mes lèvres est effacé par les vôtres.

Il l'embrasse.

JULIETTE.

Le péché est à moi maintenant; ma bouche vous l'a pris.

ROMÉO.

Vous me l'avez pris? ô charmante faute! Rendez-moi mon péché.

JULIETTE.

Vous réglez vos baisers par *Doit* et *Avoir*

LA NOURRICE, *s'approchant de Juliette.*

Madame, votre mère a un mot à vous dire.

ROMÉO.

Qui est sa mère?

LA NOURRICE.

Bachelier, sa mère est la maîtresse de la maison; une dame excellente, sage et vertueuse, ma foi: j'ai nourri sa fille, celle à qui vous venez de parler; je vous dirai entre nous que celui qui l'épousera fera une bonne affaire.

ROMÉO.

Quoi! c'est la fille des Capulet! O transaction

ruineuse! ma vie est une dette, et j'ai pour créancier mon ennemie.

BENVOLIO.

Voilà le moment de se retirer; la partie est à son plus beau.

ROMÉO.

Oui, malheureusement, et le trouble de mon ame à son comble.

CAPULET.

Messieurs, ne vous en allez pas encore : nous avons un modeste banquet qui vous attend. — Décidément, vous partez? eh bien! recevez tous mes remerciemens : je vous rends grâce, messieurs; bonne nuit : — Des torches par ici! — (*A son cousin Capulet.*) Allons nous coucher; par ma foi, il se fait tard; je vais me mettre au lit.

Tout le monde sort, à l'exception de Juliette et de la nourrice.

JULIETTE.

Viens ici, nourrice; quel est ce gentilhomme?

LA NOURRICE.

C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

JULIETTE.

Quel est celui qui sort en ce moment?

LA NOURRICE.

C'est, je pense, le jeune Pétruchio.

JULIETTE.

Et cet autre qui le suit et qui n'a pas voulu danser?

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Va t'informer de son nom : — s'il est marié, il est probable que mon cercueil sera mon lit nuptial.

LA NOURRICE.

Il se nomme Roméo; c'est un Montague, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE.

Mon unique amour est né de mon unique haine! Ah! je l'ai vu trop tôt sans le connaître, ou je l'ai connu trop tard. Amour monstrueux, qui me condamne à aimer un ennemi abhorré.

LA NOURRICE.

Que dites-vous, que dites-vous?

JULIETTE.

Les paroles d'une ballade qu'un de mes danseurs m'a apprise.

On entend appeler Juliette.

LA NOURRICE.

On y va, on y va; allons-nous-en; tout le monde est parti.

Elles sortent.

Entre LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Le vieil amour est au cercueil :
Un amour jeune et frais à sa place s'installe.
Celle qui, dans son cœur, n'avait point de rivale,
Romeo, la beauté qui faisait ton orgueil,
Qu'est-elle maintenant, qu'est-elle comparée
A la beauté nouvelle en ton ame adorée :
Il aime, il est aimé. Son cœur ambitieux
Est esclave de deux beaux yeux;
Mais comment obtenir la présence chérie
De la divinité qu'il croit son ennemie?
Elle-même, comment de son amour naissant
Ecarter le péril sans cesse menaçant?
Comment lui fera-t-il entendre
L'hommage de sa flamme et ses sermens d'amour?
Comment fera-t-elle à son tour
Pour voir l'aimable objet d'un intérêt si tendre?
Mais de la passion l'énergique pouvoir
Leur fournira les moyens de se voir,
Et du plus amer des calices,
Elle leur versera d'ineffables délices.

Il sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Un espace ouvert à côté du jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO.

Comment m'éloigner, quand mon cœur est ici? retourne-toi, Roméo, et retrouve ton centre

Il escalade le mur, et saute dans le jardin.

Arrivent BENVOLIO *et* MERCUTIO.

BENVOLIO.

Roméo! mon cousin!

MERCUTIO.

Il a fait sagement, par ma foi! il est retourné chez lui pour se coucher.

BENVOLIO.

Il s'est enfui de ce côté, et a escaladé le mur de ce jardin : appelle-le, Mercutio.

MERCUTIO.

Je ferai plus; je vais l'évoquer.— Roméo! caprice! folie! passion! amour! de quelque nom que tu t'appelles, apparais-nous sous la forme d'un soupir! dis-nous seulement un vers élégiaque, et cela me suffira; rien qu'un hélas! fais rimer seulement *amour* avec *jour;* un mot seulement en faveur de ma commère Vénus; rien qu'une épithète à son fils unique, au jeune Adam Cupidon *, à cet aveugle archer qui visa si juste, le jour où le roi *Cophétua* s'éprit d'une mendiante **. —Il ne m'entend pas, ne remue pas, ne bouge pas : le pauvre garçon est mort. Évoquons son ombre. Roméo, je t'évoque par les yeux brillans de Rosaline, par son front élevé, sa lèvre vermeille, son pied mignon, sa jambe faite au tour, son genou tremblant et les domaines qui l'avoisinent; parais, montre-toi à nous sous ta forme naturelle.

BENVOLIO.

S'il t'entend, il se fâchera.

MERCUTIO.

Cela ne saurait le fâcher; à la bonne heure, si j'évoquais en présence de sa maîtresse un esprit étranger, le laissant là jusqu'à ce qu'il plût à la belle de le chasser par ses conjurations. Ce serait mal de ma part; mais j'agis en sorcier honnête homme, et, au nom de sa maîtresse, c'est lui seul que j'évoque.

BENVOLIO.

Partons; il se sera enfoncé sous ces arbres pour demander à la nuit une société conforme à ses goûts : l'amour est aveugle et se plaît surtout dans l'ombre.

MERCUTIO.

Si l'amour est aveugle, sa flèche ne saurait atteindre le but. Il va s'asseoir sous un pommier, et là il va rêver qu'il adjuge la pomme à sa maîtresse *. — Bonsoir, Roméo. — Je vais gagner mon lit; il fait trop froid pour dormir à la belle étoile. Eh bien! partons-nous?

BENVOLIO.

Partons; car c'est perdre son temps que de chercher un homme qui ne veut pas qu'on le trouve.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Le jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO.

Il se rit des blessures, celui qui n'en a jamais reçu **.

JULIETTE *paraît à un balcon.*

ROMÉO, *continuant.*

Silence! Quelle clarté resplendit à cette fenêtre! c'est l'orient où rayonne Juliette, le soleil de ma vie! —Lève-toi, astre charmant, et qu'à ton aspect, la lune meure de jalousie; elle est déjà malade et pâle de douleur, en voyant combien sa prêtresse la surpasse en beauté. Ne sois plus sa prêtresse, puisqu'elle est jalouse; quitte sa robe de vestale; les couleurs en sont lugubres et livides; il n'y a que des insensés qui les portent.— Oh! c'est la dame de mon cœur! c'est ma bien-aimée! oh! si elle le savait! — Elle parle,

* Adam était un celèbre archer de l'époque ; on a déjà vu son nom cité dans *Beaucoup de bruit pour rien.* (*Note du Traducteur.*)

** Allusion à une vieille légende rapportée dans le premier volume des *Reliques de l'ancienne poesie anglaise*, par le docteur Percy (*Note du Traducteur.*)

* Il y a ici un jeu de mots que nous avons rendu par un autre. (*Note du Traducteur.*)

** Il fait allusion à la conversation de Benvolio et de Mercutio, dont il a pu entendre une partie. (*Note du Traducteur.*)

que dit-elle? Rien. N'importe! son regard parle, je vais lui répondre. — Ma présomption m'égare; ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Deux des plus belles étoiles du ciel, obligées de s'absenter quelque temps, prient ses yeux de vouloir bien briller dans leur sphère jusqu'à leur retour. Si les étoiles étaient substituées à ses yeux, et si ses yeux prenaient la place des étoiles, l'éclat de ses joues ferait pâlir ces astres comme la lumière du jour efface la clarté de la lampe: ses yeux rayonneraient d'une telle splendeur dans les plaines de l'air, que les oiseaux, pensant qu'il fait jour, se mettraient à chanter. Voyez comme sa joue s'appuie sur sa main! Oh! que ne suis-je le gant dont cette main est couverte! je toucherais cette joue.

JULIETTE.

Hélas!

ROMÉO.

Elle parle! — Oh! parle encore, ange radieux; car tu resplendis dans la nuit, au-dessus de ma tête, comme un messager céleste, les ailes éployées, apparaît aux regards étonnés des mortels, qui, la tête rejetée en arrière et les yeux levés, contemplent son vol majestueux, alors qu'il devance la marche paresseuse des nuages et vogue sur l'océan éthéré.

JULIETTE

O Roméo! Roméo! pourquoi es-tu Roméo? renie ton père et abjure ton nom; ou, si cela te répugne, jure de m'aimer toujours et je renie le sang des Capulets.

ROMÉO.

Faut il en entendre davantage, ou dois-je lui parler maintenant?

JULIETTE.

Ton nom seul est mon ennemi; — Tu n'es pas un Montague, tu es toi-même. Qu'est-ce qu'un Montague? ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui appartienne à un homme. Oh! adopte un autre nom! Qu'y a-t-il dans un nom? ce que nous appelons rose, sous tout autre nom, n'en exhalerait pas moins son doux parfum: de même Roméo, s'il ne se nommait pas Roméo, n'en garderait pas moins ses charmantes perfections. — Roméo, abdique ton nom, et en échange de ce nom qui ne fait point partie de toi, prends-moi tout entière.

ROMÉO.

Je te prends au mot: appelle-moi ton bien-aimé; ce sera pour moi un nouveau baptême; désormais je ne veux plus être Roméo.

JULIETTE.

Qui es-tu, toi qui, à la faveur des ombres de la nuit, viens surprendre ainsi mes secrets?

ROMÉO.

Je n'ose, en me nommant, te dire qui je suis. Mon nom, cher ange, je l'abhorre, parce qu'il est ton ennemi; s'il était écrit là, je le déchirerais.

JULIETTE.

Mon oreille n'a point bu encore cent paroles de cette voix, et cependant j'en reconnais les sons. N'es-tu pas Roméo et un Montague?

ROMÉO.

Ni l'un ni l'autre, bel ange, si tu les hais tous deux.

JULIETTE.

Comment et pourquoi es-tu venu ici? Les murs du jardin sont élevés et difficiles à escalader. Considérant qui tu es, ta mort ici est certaine, si l'un de mes parens t'y trouve.

ROMÉO.

L'amour m'a prêté ses ailes pour franchir ces murailles; car des limites de pierre ne sauraient arrêter l'amour, et ce que l'amour peut, il l'ose: tes parens ne sont donc pas un obstacle pour moi.

JULIETTE.

S'ils te voient, ils te tueront.

ROMÉO

Hélas! pour moi il y a plus de péril dans tes yeux que dans vingt de leurs épées; accorde-moi seulement un bienveillant regard, et je suis à l'épreuve de leur haine.

JULIETTE.

Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent ici.

ROMÉO.

J'ai le manteau de la nuit pour me dérober à leur vue; mais si je ne dois pas être aimé de toi, qu'ils me trouvent ici, que leur haine mette fin à mes jours; ma vie, sans ton amour, ne serait qu'une longue mort.

JULIETTE.

Qui a guidé tes pas jusqu'en ce lieu?

ROMÉO.

L'amour, qui le premier m'inspira la pensée d'y venir: il m'a prêté son intelligence, et je lui ai prêté mes yeux. Je ne suis point pilote; néanmoins, quand tu serais aussi loin que les plages baignées par les mers les plus lointaines, je mettrais à la voile pour t'aller conquérir.

JULIETTE.

Tu sais que le masque de la nuit est sur mon visage; sans cela tu verrais ma joue se couvrir d'une rougeur virginale, à cause des paroles que ce soir tu m'as entendue prononcer. Je voudrais me tenir dans les limites de la réserve. Je voudrais pouvoir nier les paroles que j'ai dites; mais adieu les vaines cérémonies! M'aimes-tu? je sais que tu vas me dire: — Oui; et je t'en croirai sur parole. Ne me fais point de sermens; tu pourrais les violer un jour, et Jupiter, dit-on, rit des parjures des amans. Cher Roméo, si tu m'aimes, dis-le-moi loyalement; ou, si tu pense que tu as trop promptement triomphé de moi, je m'armerai d'un front sévère, je serai intraitable,

et je te dirai : Non; mais uniquement pour t'engager à me prier d'amour; autrement, j'en serais incapable : je le sens, beau Montague, j'aime trop, et ma conduite peut te sembler légère ; mais fie-toi à moi, gentilhomme, tu me trouveras plus sincère que celles qui ont l'habileté d'affecter la réserve. J'aurais été plus réservée, je l'avoue, si à mon insu tu n'avais pas surpris le secret de ma loyale tendresse; veuille donc me pardonner, et ne point imputer mon peu de résistance à la légèreté de mon amour, mais à la nuit qui en a trahi le mystère.

ROMÉO.

Noble dame, je jure par cette lune charmante dont la lumière argente la cime de ces arbres...

JULIETTE.

Oh! ne jure point par la lune, la lune inconstante, dont le disque change chaque mois; je craindrais que ton amour ne se montrât aussi changeant qu'elle.

ROMÉO.

Par quoi veux-tu que je jure?

JULIETTE.

Ne jure point du tout, ou, si tu le veux absolument, jure par toi-même, dieu charmant de mon idolâtrie, et je te croirai.

ROMÉO.

Si l'amour d'un cœur sincère..

JULIETTE.

C'est bien, ne jure pas : quoique je sois heureuse de ta présence, je ne goûte qu'imparfaitement le bonheur de cette nuit : il est trop brusque, trop peu préparé, trop subit; il ressemble trop à l'éclair qui a cessé de briller avant qu'on ait eu le temps de dire :—Il brille.—Doux ami, adieu! Ce bouton d'amour, mûri par le souffle de l'été, pourra s'épanouir en fleur brillante à notre prochaine entrevue. Adieu, adieu! que le calme délicieux qui est dans mon cœur descende dans le tien!

ROMÉO.

Veux-tu donc me laisser dans l'incertitude?

JULIETTE.

Quelle assurance te faut-il encore?

ROMÉO.

L'échange de ton cœur contre le mien.

JULIETTE.

Je t'ai donné le mien avant que tu me l'aies demandé, et je voudrais qu'il fût encore à donner.

ROMÉO.

Pour me le refuser? Est-ce pour cela, mon amour?

JULIETTE

Non, pour être franche avec toi et te le donner de nouveau ; mais je désire ce que j'ai déjà : ma bienveillance pour toi est immense comme la mer, et mon amour en a la profondeur; plus je t'en donne, plus il m'en reste ; car l'un et l'autre sont sans limites. (*On entend la voix de la nourrice qui appelle*) Mais j'entends du bruit ; mon doux ami, adieu! — J'y vais, nourrice. — Cher Montague, sois-moi fidèle; attends un moment ; je vais revenir

Elle quitte le balcon.

ROMÉO.

O nuit fortunée! nuit divine! comme il fait nuit, j'ai peur que tout ceci ne soit qu'un rêve; je n'ose croire à la réalité de tant de bonheur.

JULIETTE, *reparaissant au balcon.*

Trois mots encore, cher Roméo; et puis adieu pour tout de bon. Si ton amour est honorable, si tes vœux ont le mariage pour but, fais-moi savoir demain, par la personne que je t'enverrai, en quel endroit, quel jour et à quelle heure tu veux que la cérémonie nuptiale ait lieu; alors je mettrai à tes pieds toute ma destinée, et je te suivrai, ô mon seigneur, aux extrémités du monde.

LA NOURRICE, *de l'intérieur*

Mademoiselle!

JULIETTE.

Je viens à l'instant. — Mais si tes intentions ne sont point pures, je te supplie...

LA NOURRICE, *de l'intérieur.*

Mademoiselle!

JULIETTE.

Je vais venir... — De cesser tes démarches et de me laisser à ma douleur : demain j'enverrai.

ROMÉO.

Par le salut de mon ame, —

JULIETTE.

Adieu mille fois.

Elle se retire du balcon.

ROMÉO, *seul.*

Mille fois malheureux d'être privé de ta présence. — L'amour vole vers l'objet aimé comme l'écolier fuit la classe; il s'en éloigne le cœur gros, le visage triste, comme l'écolier qui retourne à ses livres.

Il fait quelques pas pour partir

JULIETTE, *reparaissant au balcon.*

Pstt! Pstt! — Roméo! — Oh! que n'ai-je la voix du fauconnier pour rappeler à moi ce faucon chéri! L'esclavage a la voix éteinte et enrouée, sans quoi, j'éveillerais l'écho dans sa grotte obscure et fatiguerais sa voix aérienne à répéter le nom de mon Roméo.

ROMÉO, *écoutant et revenant.*

C'est mon nom que j'entends; c'est la voix de ma bien-aimée! Voix de l'amour dans le silence de la nuit, tes sons argentins arrivent à l'ame comme la plus suave musique à l'oreille attentive.

JULIETTE.

Roméo !

ROMÉO, *s'approchant.*

Douce amie !

JULIETTE

A quelle heure, demain, enverrai-je vers toi?

ROMÉO.

A neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas; il me semble qu'il y a vingt ans d'ici là. J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO.

Laisse-moi rester ici jusqu'à ce qu'il t'en souvienne.

JULIETTE

Ta présence me le ferait oublier, tant je suis heureuse quand je te vois.

ROMÉO.

Je veux rester, pour que tu continues d'oublier; pour moi, c'est ici ma demeure, je n'en veux point d'autre.

JULIETTE

Il est presque jour, je te voudrais parti; mais pas trop loin cependant, comme l'oiseau captif qu'un enfant espiègle tient attaché à une chaîne de soie, et qu'il ne laisse un instant s'éloigner que pour le ramener presque aussitôt à lui, tant sa jalouse tendresse lui plaint la liberté*.

ROMÉO.

Que ne suis-je en effet ton oiseau !

JULIETTE.

Ami, je le voudrais : mais non, à force de t'aimer je te ferais mourir. Bonne nuit, bonne nuit! de cet adieu si douce est la tristesse, que, si je m'écoutais, je te dirais bonne nuit jusqu'au soir.

Elle se retire du balcon.

ROMÉO, *seul.*

Que le sommeil repose sur tes paupières et la paix dans ton cœur! Que ne suis-je la paix et le sommeil, pour reposer aussi délicieusement! Allons trouver dans sa cellule le religieux, mon guide spirituel; allons implorer son aide, et lui conter mon bonheur.

Il s'éloigne.

* Dans ce passage, ainsi que dans quelques autres, j'ai emprunté sans scrupule plusieurs expressions heureuses aux belles imitations qu'a faites de Shakspeare Mme Amable Tastu, qui a souvent traduit plus fidèlement en vers que Le Tourneur en prose. (*Note du Traducteur.*)

SCENE III.

La cellule de frère Laurent.

Entre FRÈRE LAURENT, *portant un panier.*

FRÈRE LAURENT.

L'aube aux yeux gris sourit à la nuit sombre, et les jets de sa lumière commencent à blanchir les nuages d'Orient; l'ombre incertaine chancelle comme un homme ivre, et se retire devant le char de l'aurore, précurseur du jour; avant que le soleil, de son regard de flamme, vienne rendre la joie à la terre, et qu'il ait bu l'humide rosée, il faut que j'emplisse cette corbeille de plantes aux vertus fatales et de fleurs aux sucs précieux. La terre, ce berceau de tous les êtres, est aussi leur tombe; ils ont pour sépulture les entrailles qui les ont portés, et sa féconde mamelle nourrit tous ses enfans indistinctement. Aucune de ses productions n'est inutile; beaucoup possèdent de nombreuses vertus; et néanmoins toutes diffèrent entre elles : ô grande et puissante est la vertu que recèlent les simples, les plantes et les pierres, et qui réside dans leurs propriétés réelles; car parmi les productions terrestres, il n'en est pas de si vile qu'on n'en puisse retirer quelque utilité, ni de si excellente qui ne dégénère de sa nature primitive, et dont on ne puisse abuser quand on la détourne de son légitime usage. La vertu elle-même mal appliquée devient vice, et il est des actes par lesquels le vice s'ennoblit. (*Prenant une fleur dans son panier.*) Cette petite fleur renferme dans sa jeune tige et un poison délétère et une vertu médicale; car si vous la respirez, son parfum réjouit tout votre être; si vous la goûtez, elle frappe de mort et les sens et le cœur. Deux ennemis sont en présence dans l'homme comme dans les plantes, la grâce et la volonté rebelle; et quand c'est l'élément mauvais qui prédomine, le cancer de la mort a bientôt dévoré la plante et l'homme.

Entre ROMÉO.

ROMÉO.

Bonjour, mon père !

FRÈRE LAURENT.

Benedicite! Quelle est la voix douce et matinale qui me salue? — Mon fils, quand on dit adieu de si bonne heure à son lit, cela annonce que la tête est malade : le souci tient ouverts les yeux du vieillard, et là où est le souci, le sommeil ne vient pas; mais sur la couche où la jeunesse repose un corps intact et une tête libre, le sommeil étend son sceptre d'or : je conclus donc, en te voyant si matinal, que l'inquiétude t'a fait lever; ou si je me trompe, — il faut donc que notre Roméo ne se soit

pas couché cette nuit ; n'est-ce pas que j'ai deviné juste?

ROMEO.

Cette dernière supposition est la vraie ; mais mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENT.

Que Dieu pardonne le pécheur ! Tu étais donc avec Rosaline?

ROMÉO.

Avec Rosaline, mon père? non, j'ai oublié ce nom et les chagrins qu'il m'a donnés.

FRÈRE LAURENT.

C'est très-bien, mon fils ; mais où as-tu donc été?

ROMEO.

Je vais vous le dire et vous éviter la peine de me le demander deux fois : je me suis trouvé à un banquet avec mon ennemie ; tout-à-coup nous nous sommes blessés mutuellement ; les moyens de nous guérir tous deux résident dans votre ministère ; vous le voyez, mon père, je n'ai point de fiel ; j'intercède pour mon ennemie aussi bien que pour moi.

FRÈRE LAURENT.

Explique-toi simplement, mon fils ; une confession par énigmes amène une absolution embrouillée.

ROMÉO.

Eh bien, pour parler clairement, sachez que mon cœur a placé ses plus chères affections sur la fille charmante du riche Capulet, qui a placé les siennes sur moi ; tout est arrangé entre nous ; il ne nous reste plus qu'à être unis par vous dans le sacrement du mariage : pour ce qui est de savoir quand, où et comment nous nous sommes vus, nos cœurs se sont parlé, et nous avons échangé notre foi, je vous le raconterai chemin faisant ; mais avant tout, consentez, je vous prie, à nous marier aujourd'hui même.

FRÈRE LAURENT.

Bienheureux saint François ! quel changement est-ce là? Quoi ! cette Rosaline tant aimée, l'as-tu donc sitôt oubliée? Oh ! jeunes gens, ce n'est pas dans le cœur, c'est dans les yeux qu'est votre amour. *Jésus Maria!* que de larmes pour Rosaline ont inondé tes joues ! quelle quantité d'onde amère gaspillée en pure perte pour complaire à l'amour, qui n'y a pas même goûté ! L'air est encore chargé de tes soupirs ; tes gémissemens résonnent encore aux oreilles du vieillard. Oui, je vois encore là, sur ta joue, la trace d'une larme non encore essuyée. Si alors tu étais vraiment toi, si ces douleurs étaient les tiennes, toi et tes douleurs, tout était pour Rosaline ; et sitôt changé ! conviens-en avec moi, — il est permis à la femme de faillir, quand il y a si peu de force dans l'homme.

ROMÉO.

Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline.

FRÈRE LAURENT.

L'extravagance de ton amour, mon fils, non ton amour lui-même.

ROMEO.

Vous m'avez dit de l'étouffer.

FRÈRE LAURENT.

Je ne t'ai pas dit de mettre un amour au cercueil pour en faire naître un autre.

ROMÉO.

Ne me grondez pas, je vous prie ; celle que j'aime maintenant me rend faveur pour faveur, amour pour amour ; il n'en était pas de même de l'autre.

FRÈRE LAURENT.

Oh ! elle savait bien que tu ne lisais pas couramment dans le livre d'amour, et que ta leçon était apprise par cœur. Mais viens, jeune volage, viens avec moi ; je te prêterai mon aide ; un motif m'y engage ; cette union peut avoir d'heûreux résultats ; elle peut changer en affection la haine qui divise vos deux familles.

ROMÉO.

Oh ! partons ; je suis si pressé !

FRÈRE LAURENT.

Qui va lentement va sûrement ; qui court trop vite s'expose à choir.

Ils sortent

SCÈNE IV.

Une rue.

Arrivent BENVOLIO *et* MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable peut être Roméo? — Aurait-il découché?

BENVOLIO.

On ne l'a pas vu chez son père ; j'ai parlé à son domestique.

MERCUTIO.

Cette Rosaline, au visage pâle et au cœur de marbre, le tourmente à tel point qu'il en deviendra fou.

BENVOLIO.

Tybalt, le neveu du vieux Capulet, a fait remettre chez son père une lettre pour lui.

MERCUTIO.

Un cartel, j'en suis sûr?

BENVOLIO.

Roméo y répondra.

MERCUTIO.

Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO.

C'est à l'écrivain qu'il répondra; il lui fera voir qu'on ne le provoque pas impunément.

MERCUTIO.

Pauvre Roméo, il est déjà mort; il n'a fallu pour le tuer que l'œil noir d'une blanche beauté, que le refrain d'une ballade amoureuse; les flèches de l'archer aveugle ont porté au beau milieu de son cœur : comment serait-il homme à tenir tête à Tybalt?

BENVOLIO.

Qu'est-ce donc, après tout, que ce Tybalt ?

MERCUTIO.

Oh ! c'est un rude jouteur, et qui vous tue son homme le plus poliment du monde; c'est un gaillard qui se bat en mesure; scrupuleux observateur des proportions et des distances, il vous expédie en un temps et trois mouvemens : une, deux, trois, et au troisième vous avez trois pouces de sa lame dans la poitrine; c'est un homme qui vous vise un bouton sans jamais manquer son coup; c'est un duelliste, un ferrailleur de la première volée, toujours prêt à dégaîner, soit comme principal, soit comme second. (*Il se met en garde et se fend en imitant le geste et la voix d'un maître d'armes.*) Parez-moi cette botte-là; voilà un coup de tierce sublime : quarte! ah! ah!

BENVOLIO.

Que veux-tu dire avec ton ah! ah!

MERCUTIO.

Que le diable emporte ces originaux avec leurs grimaces, et leur affectation, et leur jargon prétentieux. (*Il change le ton de sa voix.*) *Vive Dieu! voila une admirable lame! — un homme incomparable! — une délicieuse coquine!* — Avouez-le, mon vieux grand-père, n'est-il pas déplorable que nous soyons affligés de ces mouches exotiques, de ces entrepreneurs de modes nouvelles, de ces *pardonnez-moi* *, tellement à cheval sur la nouvelle étiquette, qu'ils se sentent mal à l'aise sur nos vieilles selles?

Arrive ROMEO.

BENVOLIO.

Voici Roméo! voici Roméo!

MERCUTIO.

Il est sec comme un hareng. — Comme te voilà changé! — Voyons, débite-nous ces vers qui coulaient à flots de la rime de Pétrarque; auprès de la dame de tes pensées; Laure n'était qu'une cuisinière, bien qu'elle eût un meilleur poète que toi pour la chanter; Didon une dondon, Cléopâtre une bohémienne, Hélène une catin, Héro une coureuse. Thisbé pouvait avoir d'assez beaux yeux gris, mais voilà tout. — Seigneur Roméo, salut à votre brayette française, nous vous souhaitons le *bonjour* en français. Tu nous as joué un joli tour hier soir.

ROMÉO.

Salut à tous deux. Quel tour vous ai-je donc joué?

MERCUTIO.

Mais tu nous as fait faux bond; me comprends-tu?

ROMÉO.

Excuse-moi, mon cher Mercutio; j'avais des affaires pressées, et dans ce cas il est permis de brûler la politesse.

MERCUTIO.

C'est comme si tu disais que dans ce cas il est permis de s'incliner devant la nécessité.

ROMÉO.

Ou pour tirer sa révérence.

MERCUTIO.

Tu es on ne peut plus révérentieux.

ROMÉO.

Je ne suis que poli.

MERCUTIO.

Oh! tu as à ton service les fleurs de la politesse, les roses de la courtoisie.

ROMÉO.

En fait de roses, je n'ai que des rosettes, et je les mets à mes escarpins *.

MERCUTIO.

Allons, morbleu, suis-moi de pied ferme ce jeu de mots jusqu'à ce que la semelle de tes escarpins soit usée.

ROMEO.

C'est selon l'usage.

MERCUTIO.

A moi, Benvolio, à moi! je commence à faiblir; l'esprit me fait faute.

ROMÉO.

Donne-lui de la cravache et de l'éperon, sans quoi j'arriverai avant toi.

MERCUTIO.

Si ton esprit fait la course à l'oie **, je n'en

* Dans ce texte ces mots sont en français. Shakspeare se moque ici de ceux qui de son temps croyaient du bon ton de larder leurs phrases de mots français. (*Note du traducteur.*)

* On portait alors au soulier un nœud de rubans, auquel on donnait la forme d'une rose ou de toute autre fleur de là le nom de rosette. (*Note du Traducteur.*)

** La course à l'oie avait quelques rapports avec ce que nous nommons la course au clocher. Elle avait cela de particulier que le cavalier qui prenait les devants obligeait son compétiteur à le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller, comme les oies suivent celle qui marche en tête. (*Note du traducteur.*)

suis plus; car il y a de l'oie dans ton petit doigt plus que dans toute ma personne : est-ce que tu me prends pour une oie?

ROMÉO.

Je ne t'ai jamais pris pour autre chose.

MERCUTIO.

Je te mordrai le bout de l'oreille pour cette plaisanterie-là.

ROMÉO.

Tu es trop mordant.

MERCUTIO.

Ton esprit aujourd'hui est à la sauce piquante.

ROMÉO.

C'est pour accommoder ton oie

MERCUTIO.

Je vois que ton esprit se prête comme un gant de peau : d'un pouce on en fait une aune.

ROMÉO.

J'aime à lui donner carrière *.

MERCUTIO.

A la bonne heure. Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de gémir en amoureux transi. Maintenant tu es vraiment Roméo, un Roméo qui sait vivre, un Roméo tel que l'ont fait l'art et la nature; ce stupide amour est un grand niais qui s'en va de çà de là, cherchant un trou pour y cacher sa marotte.

BENVOLIO.

Restes-en là, restes-en là.

MERCUTIO.

Tu veux que je bouche le flacon de mon esprit pour empêcher qu'il ne s'évapore?

BENVOLIO.

Je craignais que tu n'allongeasses un peu trop ton histoire.

MERCUTIO.

Au contraire; j'allais la terminer; je suis arrivé au fond de mon sac; j'allais céder la place à d'autres.

ROMÉO.

Voilà qui est excellent!

Arrivent la NOURRICE *et* PIERRE.

MERCUTIO.

Une voile! une voile! une voile!

BENVOLIO.

Il y en a deux, une brayette et un cotillon.

LA NOURRICE.

Pierre!

PIERRE.

Plait-il?

LA NOURRICE.

Mon éventail, Pierre.

MERCUTIO.

Donne-le-lui, Pierre; il cachera son visage; l'éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE.

Bon jour, messieurs.

MERCUTIO.

Bonsoir, belle dame.

LA NOURRICE.

Est-il donc déjà si tard?

MERCUTIO.

Oui, certes; le baiser du cadran s est déjà posé sur la bouche de midi.

LA NOURRICE.

Fi donc! quel homme êtes vous?

ROMÉO.

Un mortel que Dieu créa dans un moment de dépit contre lui-même.

LA NOURRICE.

Fort bien dit, par ma foi. — Dans un moment de dépit contre lui-même. — Quel est celui de vous, messieurs, qui pourrait me dire où je trouverai le jeune Roméo?

ROMÉO.

Je puis vous le dire; le jeune Roméo, quand vous l'aurez trouvé, sera plus vieux que lorsque vous vous êtes mise à le chercher : je suis le plus jeune de ce nom-là, faute d'un pire.

LA NOURRICE.

Fort bien.

MERCUTIO.

Eh quoi! le pire est fort bien? la réponse est bonne.

LA NOURRICE.

Seigneur, si vous êtes Roméo, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

BENVOLIO.

Elle a quelque partie fine à lui proposer.

MERCUTIO.

C'est une entremetteuse.

ROMÉO, *à Mercutio.*

Quel est le gibier que tu poursuis maintenant?

MERCUTIO.

Ce n'est pas un lièvre, à moins que ce ne soit un lièvre rance.

* On comprend que l'assaut d'esprit qui précède se composant en grande partie de jeux de mots et d'équivoques, il a fallu, pour conserver au dialogue son caractère, substituer des équivoques à des équivoques, des jeux de mots à des jeux de mots, mais le fond de la pensée n'a pas été altéré; souvent même les mots sont identiques. (*Note du traducteur.*)

Il chante :

Un lièvre, fût-il vieux, est un fort bon regal
Dans le carême,
Et même,
Dans le carnaval.
Mais pour un lièvre vieux et rance,
Exhalant déjà quelque odeur,
S'il en faut faire ma pitance,
Je suis votre humble serviteur.

MERCUTIO, *continuant.*

Roméo, dines-tu aujourd'hui chez ton père? nous y allons.

ROMÉO.

Je vous suis.

MERCUTIO, *chante.*

Adieu, vénérable matrone ;
Vénérable matrone, adieu.

MERCUTIO *et* BENVOLIO *s'éloignent.*

LA NOURRICE.

Adieu. — Dites-moi, je vous prie, seigneur, quel est ce grossier personnage si plein d'impertinence.

ROMÉO.

C'est un original qui aime à s'entendre, et qui en dira plus en une minute qu'il n'en écoutera en un mois.

LA NOURRICE.

S'il s'avise de dire la moindre chose contre moi, je lui apprendrai à vivre, à lui et à vingt insolens de son espèce; et si je ne suis pas de force à le faire, j'en trouverai qui se chargeront de ce soin. L'impudent! me prend-il pour une de ses pareilles, pour une grisette ? — (*A Pierre.*) Et toi, tu restes là comme un terme, et tu laisses de pareils drôles faire de moi ce qu'ils veulent !

PIERRE.

Je n'ai vu personne faire de vous ce qu'il voulait : si je l'avais vu, j'aurais bientôt mis flamberge au vent, je vous assure : je suis aussi prompt qu'un autre à dégainer quand une bonne querelle se présente et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE.

Mort de ma vie ! je suis si agitée que j'en tremble de tous mes membres. L'insolent ! (*A Roméo.*) J'ai un mot à vous dire, seigneur. Comme je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a envoyée vous chercher; elle m'a chargée de vous dire... mais cela je le garde pour moi ; mais d'abord, permettez-moi de vous observer, que, s'il vous arrivait de la conduire, comme on dit, dans le paradis des fous, ce serait fort mal à vous, comme on dit; car la petite est si jeune ! si donc vous deviez lui causer du chagrin, ce serait bien mal agir envers une demoiselle de bonne maison ; ce serait une conduite répréhensible.

ROMÉO.

Nourrice, rappelez-moi au souvenir de votre maîtresse; je vous jure...

LA NOURRICE.

L'aimable homme ! ô! je le lui dirai, soyez-en sûr ; ô ! qu'elle va être contente !

ROMÉO.

Que lui direz-vous, nourrice? vous ne me comprenez pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur, — que vous avez juré; ce qui est tout-à-fait d'un gentilhomme.

ROMÉO.

Dites-lui de faire en sorte de venir se confesser cet après-midi. Là, dans la cellule de frère Laurent, elle sera tout à la fois confessée et mariée. Voici pour vous.

Il lui présente une bourse.

LA NOURRICE.

Non, bien certainement, seigneur, je n'accepterai rien.

ROMÉO.

Vous accepterez; il le faut.

LA NOURRICE, *prenant la bourse.*

Cet après-midi, dites-vous? Fort bien, elle s'y trouvera.

ROMÉO

Pour vous, bonne nourrice, allez attendre derrière le mur de l'abbaye ; mon domestique ira dans une heure vous y rejoindre ; il vous apportera une échelle de cordes qui, dans le mystère de la nuit, doit m'aider à gravir au faîte de la félicité. Adieu ! — Soyez discrète, et je vous récompenserai. Adieu. — Mes complimens à votre maîtresse.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

LA NOURRICE.

Que Dieu dans le ciel vous bénisse ! — Un mot encore, s'il vous plaît.

ROMÉO, *revenant sur ses pas.*

Que me voulez-vous, bonne nourrice?

LA NOURRICE.

Votre domestique est-il un homme sûr? Vous connaissez le proverbe : Deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait.

ROMÉO.

Croyez-moi, c'est un homme éprouvé comme l'acier.

LA NOURRICE.

C'est que, voyez-vous, seigneur, ma maîtresse

est bien la plus charmante créature, — ô mon Dieu! —voyez-vous,— quand elle était toute petite,— ô oui! il y a dans Vérone, un gentilhomme, un certain Pâris. qui n'aurait pas été fâché de jeter le grappin sur elle; mais, hélas! la pauvre enfant ne peut le souffrir, elle aimerait mieux, je crois, voir le diable que sa personne. Quelquefois, pour la taquiner, je m'amuse à lui dire que Pâris est un bien bel homme; aussitôt elle pâlit et devient blanche comme un linge. Est-ce que Romarin et Roméo ne commencent pas par la même lettre?

ROMÉO.

Oui, Nourrice, par un *R*: eh bien! après?

LA NOURRICE.

Oh! vous voulez vous moquer de moi. Je sais fort bien qu'ils commencent par une autre lettre; c'est le mot chien qui commence par un *R*. O! si vous saviez toutes les jolies choses qu'elle dit sur le romarin et vous, cela vous ferait du bien de les entendre.

ROMÉO.

Recommandez-moi à son souvenir.

Il s'éloigne.

LA NOURRICE.

Oui, mille et mille fois. — Pierre!

PIERRE.

Plaît-il?

LA NOURRICE.

Pierre, prenez mon éventail, et marchez devant moi.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Le jardin de Capulet.

Arrive JULIETTE.

JULIETTE.

Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé ma nourrice; elle m'avait promis de revenir dans une demi heure. Peut-être ne l'a-t-elle pas trouvé. — Non, ce n'est pas cela. — Elle est boiteuse, et les messagers d'amour devraient être agiles comme la pensée, qui va dix fois plus vite que les rayons du soleil quand ils chassent l'ombre devant eux au penchant de la montagne; c'est pour cela que le char de Vénus est tiré par des colombes, et que Cupidon a des ailes. Maintenant le soleil est parvenu au plus haut point de sa course; de neuf heures à midi il y a trois mortelles heures,—et pourtant elle ne vient point. Si elle avait les affections et le sang chaud de la jeunesse, ses mouvemens seraient autrement rapides; elle irait de Roméo à moi, de moi à Roméo, comme la paume que deux joueurs se renvoient. Mais elle est vieille, et la vieillesse tient beaucoup de la mort; la vieillesse est lourde, pesante, inerte comme le plomb, dont elle a la couleur terne et pâle.

Arrivent LA NOURRICE *et* PIERRE.

JULIETTE, *continuant.*

O ciel! la voici! — O nourrice bien aimée, quelles nouvelles? l'as-tu trouvé? Renvoie ton laquais.

LA NOURRICE.

Pierre, attendez-moi à la porte du jardin.

PIERRE *s'éloigne.*

JULIETTE.

Eh bien! chère nourrice, parle. — Mon Dieu! que tu as l'air triste! si tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre, dis-moi-les gaîment; si elles sont bonnes, tu en gâtes la musique en me la jouant avec une mine si renfrognée.

LA NOURRICE.

Ouf! je n'en puis plus; laissez-moi un moment respirer. — Ah! mes pauvres os! quelle course j'ai faite!

JULIETTE.

Je voudrais que tu eusses mes os, et moi tes nouvelles. Voyons, parle, je t'en prie; parle, ma bonne petite nourrice.

LA NOURRICE.

Mon Dieu! que vous êtes pressée! ne pouvez-vous attendre un moment? ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE.

Comment veux-tu que je le croie quand tu trouves de l'haleine pour me dire que tu es hors d'haleine? Tu mets plus de temps à t'excuser de ce délai que tu n'en mettrais à me conter ce que tu as à me dire. Les nouvelles que tu apportes sont-elles bonnes ou mauvaises? réponds; réponds-moi par un mot seulement; quant aux détails, j'attendrai. Voyons, sont-elles mauvaises ou bonnes?

LA NOURRICE.

Le joli choix, ma foi, que vous avez fait! certes, vous ne vous y entendez guère: Roméo! non, ce n'est pas de lui que je parle; bien qu'il ait une figure incomparable, cela n'empêche pas qu'il n'ait une jambe au-dessus de tout éloge; et une main! et un pied! et une taille! Bien qu'on n'en puisse pas dire grand chose, néanmoins cela surpasse tout ce qu'on a jamais vu de mieux! Ce n'est pas précisément la fleur de la courtoisie; —

mais je vous le garantis aussi doux qu'un agneau. Allez, allez, ma petite; continuez à servir Dieu : — Dites-moi, a-t-on diné à la maison?

JULIETTE.

Non, non; mais tout cela, je le savais déjà. Que dit-il de notre mariage? que t'en a-t-il dit?

LA NOURRICE.

Dieu! que la tête me fait mal! Ma pauvre tête! elle bat comme si elle allait se briser en vingt morceaux; et puis mes reins, — ô mes reins! mes reins! Dieu vous bénisse de m'envoyer faire de pareilles courses; il y a vraiment de quoi me tuer.

JULIETTE.

Va, je suis bien fâchée de te voir souffrir ainsi; mais, ma bonne petite nourrice, je t'en prie, que t'a dit mon ami?

LA NOURRICE.

Il m'a dit, — il m'a parlé en loyal gentilhomme, en homme courtois, bon, sincère et, j'ose le dire, vertueux. — Où est votre mère?

JULIETTE.

Où est ma mère? — Mais elle est à la maison; où voudrais-tu qu'elle fût? Quelles singulières réponses tu me fais : *Votre ami m'a parlé en loyal gentilhomme. — Où est votre mère?*

LA NOURRICE.

Ma chère enfant, comme vous êtes impatiente! voilà du joli, ma foi! Est-ce là le cataplasme que vous appliquez sur mes douleurs? Désormais vous pourrez faire vos commissions vous-même.

JULIETTE.

Eh bien! vas-tu te fâcher? — Voyons; que dit Roméo?

LA NOURRICE.

Avez-vous obtenu la permission d'aller aujourd'hui à confesse?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

En ce cas, rendez-vous à la cellule de frère Laurent. Un mari vous y attend pour vous épouser. Bon! voilà la rougeur qui vous monte au visage; il faut bien peu de chose pour donner à vos joues la couleur écarlate. Allez à l'église; moi, je vais dans une autre direction chercher l'échelle avec laquelle, dès qu'il fera nuit, votre amant doit dénicher un nid d'oiseau. C'est pour vous que je travaille; à moi la peine, à vous le plaisir; je vais diner; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE.

Je vais y trouver le bonheur! — Chère nourrice, adieu.

LA NOURRICE *s'en va d'un côté*, JULIETTE *de l'autre.*

SCENE VI.

La cellule de frère Laurent

Entrent FRÈRE LAURENT *et* ROMÉO.

FRÈRE LAURENT.

Daigne le ciel sourire à cette union sainte; et puissions-nous ne pas avoir plus tard à nous en repentir!

ROMÉO.

Ainsi soit-il! Mais viennent toutes les douleurs du monde, elles ne sauraient contrebalancer l'immense bonheur que me donne chaque minute passée en sa présence : réunissez seulement nos mains par les paroles consacrées; la mort qui dévore l'amour peut faire ensuite de moi ce qu'il lui plaira; que Juliette soit mienne, je n'en veux pas davantage.

FRÈRE LAURENT.

Ces bonheurs violens ont une fin violente, et meurent au sein de leur triomphe, pareils au feu et à la poudre, qui consument ce qu'ils touchent : le miel, si doux, finit par rebuter par sa douceur même, et le palais blasé le rejette avec dégoût : aime donc modérément, mon fils; c'est le moyen d'aimer long-temps; pour arriver à point, il ne faut aller ni trop vite ni trop lentement.

Entre JULIETTE.

FRÈRE LAURENT, *continuant.*

Voici la jeune épouse. — Oh! un pied aussi léger n'usera jamais le roc éternel de cette grotte; un amant peut, sans craindre de tomber, marcher sur le fil de la vierge qui voltige dans l'air par un soleil d'été; tant l'amour est chose légère!

JULIETTE.

Salut à mon saint directeur.

FRÈRE LAURENT.

Roméo vous remerciera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE.

Je lui en dis autant; sans quoi ses remercimens seraient superflus.

ROMEO.

Ah! Juliette, si la mesure de ta félicité est comblée comme la mienne, et si tu as plus de talent que moi pour la peindre, oh! alors parfume de ton haleine l'air qui nous entoure, et que la musique de ta voix exprime le bonheur ineffable d'une entrevue si chère.

JULIETTE

Le sentiment vrai, plus riche en effets qu'en paroles, s'attache plus à la réalité qu'aux vains ornemens : ceux-là sont indigens qui peuvent faire le calcul de leurs richesses; mon sincère amour est parvenu à un excès si grand, que je ne saurais compter la moitié de mes trésors.

FRÈRE LAURENT.

Venez, suivez-moi; nous aurons bientôt fait; sauf votre bon plaisir, je ne vous laisserai pas seuls que la sainte église ne vous ait incorporés l'un à l'autre

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

Une place publique.

Arrivent MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

BENVOLIO.

Je t'en prie, mon cher Mercutio, retirons-nous; la journée est chaude ; les Capulet sont sortis, et si nous les rencontrons, nous ne pourrons éviter une querelle; car, par cette chaleur, le sang bout dans les veines.

MERCUTIO.

Tu ressembles à ces gens qui, entrant dans une hôtellerie, posent leur dague sur la table en s'écriant : *Dieu veuille que je n'en aie pas besoin!* et qui à la seconde rasade dégainent sans motif contre le garçon de taverne.

BENVOLIO.

Est-ce que je ressemble à ces gens-là ?

MERCUTIO.

Allons, tu n'es pas plus endurant qu'un autre; il ne te faut pas grand'chose pour t'échauffer la bile.

BENVOLIO.

Où en veux-tu venir?

MERCUTIO.

S'il existait deux gaillards comme toi, nous n'en aurions bientôt plus un seul; car l'un tuerait l'autre. Toi! mais tu es homme à te prendre de querelle avec le premier venu dont la barbe aura un poil de plus ou de moins que la tienne; tu te battras avec tel autre, parce qu'il casse des noisettes, par l'unique motif que tu as les yeux couleur noisette; voilà, j'espère, des yeux clairvoyans et un motif bien choisi! Ta tête est pleine comme un œuf de sujets de querelles; mais, en revanche, elle est vide de cervelle; car elle a perdu sous les coups nombreux qu'elle a reçus le peu qu'elle en avait. Je t'ai vu chercher dispute à un homme qui toussait au sommeil, parce qu'il avait éveillé ton chien, qui dormait dans la rue. N'as-tu pas entrepris un tailleur parce qu'il portait un pourpoint neuf avant Pâques? et un autre quidam, parce qu'il attachait ses souliers neufs avec de vieux rubans? et c'est toi qui t'avises de me faire la leçon sur mon humeur turbulente!

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, j'affermerais ma vie à bail à qui voudrait m'assurer une heure un quart d'existence.

MERCUTIO.

Tu me fais bâiller avec ton bail

Arrive TYBALT, *accompagné de quelques partisans des Capulets.*

BENVOLIO.

Sur ma vie, voici les Capulets.

MERCUTIO.

Par la mort, cela m'est égal.

TYBALT, *aux siens.*

Tenez-vous près de moi; je vais leur parler. — Bonjour, messieurs : j'ai un mot à dire à l'un de vous.

MERCUTIO.

Un mot seulement à l'un de nous! donnez-lui un accompagnement; joignez-y un coup d'épée.

TYBALT.

Vous m'y trouverez fort disposé, pour peu que vous m'en donniez l'occasion.

MERCUTIO.

Ne pourriez-vous la prendre sans qu'on vous la donnât?

TYBALT.

Mercutio, toi et Roméo, vous agissez d'un commun accord. —

MERCUTIO.

Que parles-tu d'accord? Nous prends-tu pour des ménétriers? En ce cas, prends garde que la mesure ne se brouille; (*portant la main sur la garde de son épée*) voici mon archet; il te fera danser. Ah! tu parles d'accord!

BENVOLIO.

Nous sommes ici en public : ou retirons-nous dans quelque endroit écarté, ou discutons froidement nos griefs; sinon séparons-nous; ici tous les yeux nous regardent.

MERCUTIO.

Les yeux des hommes peuvent nous regarder; ils sont faits pour cela; je reste ici, moi; peu m'importe à qui cela déplaît.

Arrive ROMÉO.

TYBALT

Allez en paix, messire; j'aperçois mon homme.

MERCUTIO.

Je veux être pendu si celui-là porte votre livrée. Rendez-vous sur le terrain, il vous y suivra; c'est sous ce rapport seulement qu'il sera votre homme.

TYBALT.

Roméo, la haine que je te porte ne me fournit pas d'expression plus nette que celle-ci: — Tu es un lâche.

ROMÉO.

Tybalt, j'ai des raisons pour t'aimer; elles me font excuser la fureur avec laquelle tu m'accueilles: — Je ne suis point un lâche; adieu donc; je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT.

Jeune homme, cela ne saurait excuser les outrages que j'ai reçus de toi; ainsi volte-face, et dégaine.

ROMÉO.

Je proteste que je ne t'ai offensé de ma vie; loin de là, tu ne comprendras toute l'affection que je te porte que le jour où tu en connaitras les motifs; ainsi, mon cher Capulet, — et c'est un nom que j'estime à l'égal du mien, — calme-toi.

MERCUTIO.

O soumission froide, déshonorante et vile! *A la Stoccata.* Et finissons-en! — *Il met l'épée à la main.*) Misérable Tybalt, veux-tu me suivre?

TYBALT.

Que me veux-tu?

MERCUTIO.

Roi des estafiers, je ne veux qu'une de tes neuf vies; celle-là, je prendrai la liberté de l'expédier; quant aux autres, peut être en ferai-je des poires tapées; cela dépendra de ta conduite ultérieure à mon égard. Ton épée se fait bien tirer l'oreille pour sortir du fourrreau! Dépêche-toi, si tu ne veux, avant d'avoir dégainé, sentir la mienne siffler à tes oreilles.

TYBALT, *tirant son épée*

Je suis à toi!

ROMÉO.

Mon cher Mercutio, remets ton épée dans le fourreau.

MERCUTIO, *à Tybalt.*

Voyons cette fameuse botte.

Ils se battent

ROMÉO.

Dégaîne, Benvolio; rabats la pointe de leurs épées. — Quelle honte, messieurs; arrêtez! — Tybalt, — Mercutio, — le prince a expressément défendu ces violences dans les rues de Vérone. — Arrêtez, Tybalt; — mon cher Mercutio.

MERCUTIO *est blessé*, TYBALT *s'éloigne avec ses partisans.*

MERCUTIO.

Je suis blessé! — Au diable les Capulets et les Montagues! — Je suis expédié. — Est-il parti et n'a-t-il rien?

BENVOLIO.

Quoi donc? Es-tu blessé?

MERCUTIO.

Oui, oui; une égratignure, une égratignure; parbleu, c'est bien assez. — Où est mon page? — Va, manant, va me chercher un chirurgien.

LE PAGE *s'éloigne.*

ROMÉO.

Du courage, mon ami; la blessure n'est pas grave.

MERCUTIO

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est suffisante comme cela : viens chercher demain de mes nouvelles, tu me trouveras emménagé dans mon dernier gite. J'ai mon affaire; adieu à ce monde : — Au diable les Montagues et les Capulets! — Comment! égratigné à mort par un drôle, un maraud, un bélitre; tué par un rodomont, un cuistre, un animal qui se bat par la règle de trois! — (*A Roméo.*) Pourquoi diable es-tu venu te mettre entre nous? c'est par dessous ton bras que le coup a passé pour m'atteindre.

ROMÉO

J'ai cru bien faire.

MERCUTIO.

Aide-moi à gagner une maison voisine, Roméo ; je sens que je vais perdre connaissance. Au diable vos deux maisons rivales ! elles sont cause que je vais régaler les vers; j'ai mon affaire, et bien conditionnée.— Oh ! ces Capulets et ces Montagues!

MERCUTIO *s'éloigne à pas lents*, *soutenu par* BENVOLIO.

ROMEO, *seul*

Un gentilhomme, proche parent du prince, et mon ami intime, a été blessé à mort en prenant fait et cause pour moi; et moi-même je vois une tache déshonorante imprimée à ma réputation par Tybalt, Tybalt, mon parent depuis une heure!— Ah ! Juliette bien-aimée, ta beauté m'a efféminé; tu as amolli la trempe de mon courage.

Revient BENVOLIO.

BENVOLIO.

O Roméo! Romeo! le brave Mercutio est mort! loin de la terre qu'elle dédaignait, cette ame intrépide a pris trop tôt son vol vers les cieux.

ROMÉO.

La noire destinée de ce jour marquera de son sceau lugubre les jours qui le suivront; celui-ci voit commencer de grands malheurs; d'autres les verront finir.

Revient TYBALT.

BENVOLIO.

Voilà Tybalt, ce furieux, qui revient.

ROMÉO.

Il vit! il triomphe! et Mercutio est mort! Remonte au ciel, prudente modération; et toi, fureur à l'œil de flamme, sois maintenant mon guide! — (*S'approchant de Tybalt.*) Tybalt, je te renvoie l'épithète de lâche que tu m'as donnée tout-à-l'heure. L'ame de Mercutio n'est pas encore bien loin; elle plane au-dessus de nos têtes, attendant que la tienne vienne lui tenir compagnie; il faut que l'un de nous ou tous deux aillent le rejoindre.

TYBALT.

Jeune présomptueux, qui fus ici-bas son ami, je vais te réunir à lui.

ROMÉO, *mettant l'épée à la main.*

Voilà qui va en décider.

Ils se battent; Tybalt tombe.

BENVOLIO.

Fuis, Roméo; éloigne-toi! les bourgeois arrivent, et Tybalt est tué. — Ne reste point là, immobile et interdit : — Si tu es pris, le prince va te condamner à mort. — Allons, pars! — Sauve-toi!

ROMEO.

Oh! je suis le jouet du sort!

BENVOLIO.

Qu'attends-tu?

ROMEO *s'éloigne.*

Arrive un grand nombre de BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS.

De quel côté s'est enfui celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé?

BENVOLIO.

Tybalt est ici gisant.

PREMIER CITOYEN.

Vous, messire, suivez-moi; au nom du prince, obéissez.

Arrivent LE PRINCE *et sa* SUITE; CAPULET, MONTAGUE, LADY CAPULET, LADY MONTAGUE *et* UNE FOULE DE PEUPLE.

LE PRINCE.

Où sont les misérables qui ont commencé cette scène de violence?

BENVOLIO.

O noble prince, je puis vous dire comment s'est passée cette fatale querelle; vous voyez le cadavre de l'homme tué par le jeune Roméo, de celui qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

LADY CAPULET, *s'approchant du corps de Tybalt.*

Tybalt, mon neveu ! ô fils de mon frère! Spectacle douloureux! c'est le sang de mon cher Tybalt qui a coulé! — Prince, si vous êtes juste, en échange de notre sang versé, donnez-nous celui des Montagues. — O mon neveu ! mon neveu ! —

LE PRINCE.

Benvolio, qui a commencé ces actes sanglans?

BENVOLIO.

Tybalt, étendu mort, tué par la main de Roméo. Roméo, lui parlant le langage de la modération, l'avait prié de considérer la futilité de la querelle, et de ne pas s'exposer au déplaisir de votre altesse. Tout cela dit avec douceur, d'un air calme, et dans l'attitude la plus humble, n'a pu prévaloir sur la haine indomptable de Tybalt. Sourd à ces paroles de paix, il s'élance l'épée à la main et en dirige la pointe contre la poitrine du vaillant Mercutio, qui aussitôt croise le fer avec lui; plein d'un belliqueux dédain, d'une main il détourne la froide mort qui le menace, de l'autre la renvoie à Tybalt qui pare ses coups avec dextérité. « Arrêtez, mes amis ! » s'écrie Roméo; en même temps son bras, plus agile que sa langue, abaisse la pointe fatale des deux glaives, et il se précipite entre les combattans; en ce moment un coup furieux porté par Tybalt, passant par dessous le bras de Roméo, est venu frapper mortellement Mercutio. Tybalt s'est

enfui, puis il est revenu sur Roméo, dont le calme venait tout-à-coup de faire place à la vengeance. Rapides comme l'éclair, ils se sont élancés l'un sur l'autre, et avant que j'eusse mis l'épée à la main pour les séparer, Tybalt est tombé mort, et Roméo a pris la fuite. Que j'en meure à l'instant, si ce n'est pas la vérité pure!

LADY CAPULET

C'est un parent des Montagues ; il ne dit pas la vérité ; ses affections l'en empêchent*. Dans cette lutte criminelle, ils se sont mis vingt contre un, et les vingt réunis n'ont pu trancher qu'une seule vie : prince, je demande justice ; votre devoir est de me l'accorder ; Roméo a tué Tybalt ; Roméo doit cesser de vivre.

LE PRINCE.

Roméo a tué celui qui avait tué Mercutio ; maintenant qui me payera le prix d'une si chère vie?

BENVOLIO.

Prince, que ce ne soit pas Roméo ; il était l'ami de Mercutio : en ôtant la vie à son meurtrier, il n'a fait que ce qu'aurait fait la loi.

LE PRINCE.

Il a eu tort, et pour le punir, je le condamne immédiatement à l'exil. Je suis moi-même compromis dans vos haines ; vos cruelles discordes ont fait couler mon sang ; mais je vous infligerai de si rigoureux châtimens, que vous déplorerez tous que ce sang ait été versé ; je serai sourd aux justifications et aux excuses ; ni larmes ni prières ne rachèteront les torts ; n'y ayez donc point recours : que Roméo se hâte de partir ; si on le trouve, ce sera sa dernière heure. Emportez ce corps, et gardez-vous d'enfreindre notre volonté ; c'est une clémence meurtrière que celle qui pardonne le meurtre.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une chambre de la maison des Capulet

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

Galopez, coursiers aux pieds de flamme ; hâtez-vous d'arriver au palais du soleil ; un conducteur comme Phaëton vous ferait bientôt toucher les portes d'occident, et sur-le-champ viendrait la nuit obscure. Ferme tes épais rideaux, ô nuit, reine des amoureux mystères ; dérobe-les aux yeux indiscrets, et que Roméo s'élance dans mes bras, silencieux, invisible! — Le bonheur des amans n'a besoin d'être éclairé que par la présence radieuse de l'objet aimé : l'amour est aveugle, et c'est la nuit qui lui convient le mieux. — Viens donc, nuit solennelle, matrone au maintien grave, au noir vêtement, guide mes pas dans la lice où je dois trouver mon vainqueur, où deux ames pures et sans tâche doivent accomplir leur premier sacrifice ; couvre de ton noir manteau ma pudique rougeur, jusqu'à ce que l'amour enhardi ne voie plus dans ces mystères que l'accomplissement d'un chaste devoir! — Viens, Roméo, viens ; tu seras le jour de ma nuit ; car sur les ailes de la nuit ton image se détachera plus blanche que la neige nouvelle sur le noir plumage du corbeau. — Viens, nuit propice ; viens, nuit aimable et sombre ; donne-moi mon Roméo ; quand il aura cessé de vivre, prends-le et découpe-le en petites étoiles ; elles feront resplendir d'un tel éclat la face du ciel, que tout l'univers s'éprenant d'amour pour la nuit, cessera d'adorer le soleil et sa magnificence. — Oh! j'ai acheté un domaine d'amour, mais je n'en ai point encore pris possession ; je suis vendue, l'acquéreur n'est point encore entré en jouissance. O qu'elle est lente cette journée! lente comme la nuit qui précède un jour de fête, pour l'enfant qu'attendent de nouvelles parures et qui est impatient de les porter. Ah! voici ma nourrice. —

Entre LA NOURRICE, *tenant à la main une échelle de cordes.*

JULIETTE, *continuant.*

Elle va me donner des nouvelles ; et tout ce qui me parle de Roméo a pour moi une éloquence céleste. — Eh bien, nourrice, quoi de nouveau? Que tiens-tu donc là? l'échelle de cordes que Roméo t'a chargée d'aller prendre?

LA NOURRICE.

Oui, oui, l'échelle de cordes.

Elle jette par terre l'échelle de cordes.

JULIETTE.

Oh! mon Dieu! qu'as-tu donc? pourquoi joins-tu ainsi les mains?

LA NOURRICE.

Ah! miséricorde! il est mort! il est mort! il est mort! nous sommes perdues, mademoiselle, Nous sommes perdues! — O malheur! — il n'est plus! il est tué! il est mort!

JULIETTE.

Le ciel a-t-il pu être si cruel?

LA NOURRICE.

Roméo l'a pu, sinon le ciel. — O Roméo, Roméo! — qui jamais l'aurait pensé? — Roméo!

* On remarquera avec quel art le poète a conduit ce récit ; Benvolio est un honnête homme qui croit dire la vérité, et néanmoins ses affections la lui font altérer sur un point essentiel ; selon lui, c'est Tybalt qui le premier a attaqué Mercutio : c'est le contraire qu'il aurait dû dire. Le poète a voulu montrer que dans les discordes civiles, le plus honnête homme se passionne, et devient partial.

Note du traducteur.)

JULIETTE.

Quel démon es-tu donc de me mettre ainsi à la torture? C'est un supplice à faire rugir les damnés. Roméo s'est-il donné la mort? Dis-moi seulement oui, et dans ce seul mot prononcé il y aura pour moi un poison plus redoutable que le regard mortel du basilic : si Roméo n'est plus, je ne suis plus rien moi-même. Est-il mort? réponds-moi oui ou non; et qu'un mot décide de mon malheur ou de ma félicité.

LA NOURRICE.

J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes propres yeux, — que Dieu me pardonne! — là, sur sa mâle poitrine : ce n'est plus qu'un cadavre sanglant, horrible à voir; pâle, pâle comme la cendre; tout souillé d'un sang noir; — à cette vue j'ai perdu connaissance.

JULIETTE.

Oh! brise-toi, mon cœur, brise-toi à l'instant! Fermez-vous, mes yeux, et cessez pour jamais de vous ouvrir au jour! Terrestre enveloppe, retourne à la terre; que la vie cesse de t'animer, et qu'une même tombe me réunisse à Roméo.

LA NOURRICE.

O Tybalt, Tybalt, le meilleur ami que j'avais! si poli avec moi, si plein d'attentions! faut-il que j'aie vécu pour te voir mourir!

JULIETTE.

Quel est cet ouragan qui souffle dans des directions si opposées. Roméo est-il tué, et Tybalt est-il mort? Ai-je perdu à la fois un cousin bien cher et un époux plus cher encore? Alors, sonne la trompette du jugement dernier? car qui vivra encore, si ces deux-là sont mort?

LA NOURRICE.

Tybalt est mort, et Roméo est banni; Roméo qui l'a tué est banni!

JULIETTE.

Grand Dieu! — la main de Roméo a versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE.

Hélas, oui! malheureusement, oui.

JULIETTE.

O cœur cruel, sous des traits si doux! ô serpent caché sous les fleurs! jamais dragon habita-t-il une caverne si belle? O tyran plein de charmes! angélique démon! vautour au plumage de colombe! loup dévorant sous la toison de l'agneau! vile substance, brillante d'un céleste éclat! L'opposé de ce que tu sembles! ange réprouvé! scélérat sous des dehors honorables! — O nature! qu'allais-tu faire en enfer, lorsque tu plaças l'ame d'un damné dans ce corps charmant, ce paradis mortel? Jamais reliure plus riche couvrit-elle un livre plus impur? faut-il que l'imposture habite un palais si splendide?

LA NOURRICE.

Il n'y a plus à se fier aux hommes; tous sont sans foi, sans honneur; ce sont tous des parjures, des imposteurs, des misérables, des trompeurs. — Ah! mon Dieu, où est Pierre? — Pierre, de l'eau-de-vie! Ces chagrins, ces malheurs, ces tourmens me font vieillir. Opprobre sur Roméo!

JULIETTE.

Que maudite soit ta langue pour un pareil souhait! il n'est pas né pour l'opprobre, lui : l'opprobre n'oserait imprimer son sceau sur ce noble front; c'est le trône de l'honneur; c'est un front digne de porter la couronne de la terre. Que j'étais insensée de le traiter comme j'ai fait!

LA NOURRICE.

Pouvez-vous dire du bien de celui qui a tué votre cousin?

JULIETTE.

Dois-je mal parler de celui qui est mon mari? Cher et malheureux époux, qui épargnera ton nom, alors que moi, ta femme depuis trois heures seulement, je lui prodigue l'outrage? Mais pourquoi, cruel, as-tu tué mon cousin? Ah! le cruel Tybalt aurait tué mon Roméo! Arrière, larmes folles; retournez à votre source; votre tribut appartient à la douleur; et c'est par méprise que vous l'offrez à la joie. Il vit, mon époux, que Tybalt voulait tuer; et il est mort, Tybalt, lui qui voulait tuer mon époux; il n'y a là que des sujets de joie; pourquoi donc est-ce que je pleure? un mot plus douloureux pour moi que la mort de Tybalt m'a percé le cœur : vainement je voudrais l'oublier : il pèse sur ma mémoire comme un crime sur l'ame du coupable : *Tybalt est mort*, m'a-t-elle dit, et *Roméo est banni*. Dans ce seul mot *banni*, il y a la mort de dix mille Tybalt. C'était bien assez que la mort de Tybalt; là aurait dû s'arrêter mon malheur; ou si une douleur ne va jamais sans l'autre, si elle se plaît dans la compagnie d'autres douleurs; si après m'avoir dit : *Tybalt est mort*, on m'avait pareillement annoncé le trépas de mon père, ou de ma mère, ou même de tous deux, ah! c'eût été pour moi une lamentable nouvelle; mais à la suite de ces mots : *Tybalt est mort*, ajouter *Roméo est banni*, c'est tuer à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette : *Roméo est banni*, il n'y a ni fin, ni terme, ni borne, ni limite aux indicibles douleurs contenues dans ces paroles de mort. — Nourrice, mon père et ma mère, où sont-ils?

LA NOURRICE.

Ils pleurent et gémissent sur le corps inanimé de Tybalt; voulez-vous venir les voir? je vais vous conduire auprès d'eux.

JULIETTE.

Ils arrosent ses blessures de leurs larmes? les miennes, quand les leurs seront séchées, couleront pour le bannissement de Roméo. Ramasse ces cordes; pauvres instrumens, vous êtes comme

moi trompés dans votre attente ; car Roméo est exilé. Vous deviez l'amener dans mes bras ! Vain espoir ! je suis condamnée à mourir vierge et veuve. Venez ; et toi, nourrice, viens aussi ; je vais m'étendre sur ma couche nuptiale ; au lieu de Roméo, ce sera la mort qui m'épousera.

LA NOURRICE.

Retirez-vous dans votre chambre ; je vais voir Roméo, et il viendra vous consoler ; — je sais où il est. Entendez-vous, votre Roméo sera ici cette nuit ; je vais le trouver ; il est caché dans la cellule de frère Laurent.

JULIETTE.

Oh ! vas-y ! remets cette bague à mon loyal chevalier ; et dis-lui de venir me faire ses derniers adieux.

Elles sortent.

SCENE III.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT *et* ROMÉO.

FRÈRE LAURENT.

Sors de ta retraite, Roméo ; viens, mortel infortuné ; l'affliction s'est éprise de toi et la douleur est ta fiancée.

ROMÉO.

Quoi de nouveau, mon père ? quel est l'arrêt du prince ? quelle nouvelle infortune dois-je éprouver encore ?

FRÈRE LAURENT.

Tu n'es que trop familiarisé avec le malheur, ô mon fils ! je viens t'apprendre l'arrêt qu'a rendu le prince.

ROMÉO.

La mort, sans doute ?

FRÈRE LAURENT.

Sa bouche a prononcé un jugement moins rigoureux ; ce n'est pas la mort, mais l'exil.

ROMÉO.

L'exil, grand Dieu ! oh ! par pitié, dis la mort ! l'exil est bien plus terrible que la mort ! Ah ! ne parle pas d'exil.

FRÈRE LAURENT.

Tu es banni de Vérone ; résigne-toi, le monde est vaste.

ROMÉO.

Hors des murs de Vérone il n'y a point de monde pour moi ; il n'y a que purgatoire, tortures et enfer ; m'exiler d'ici, c'est m'exiler du monde, et cet exil-là, c'est la mort, c'est la mort, sous le nom menteur d'exil. En appelant la mort exil, tu me tranches la tête avec une hache d'or, et tu souris au coup qui me tue.

FRÈRE LAURENT.

O péché mortel ! ô comble de l'ingratitude ! Contre ton délit nos lois prononcent la mort ; mais le prince, dans sa bonté, prenant ton parti, a fait taire la loi, et au mot redoutable de mort a substitué celui d'exil : c'est un acte d'insigne clémence, tu ne le vois pas.

ROMÉO.

C'est cruauté, et non clémence. Le ciel est ici où respire Juliette ; le plus chétif animal, le chat, le chien, la souris, vivent sous ce ciel et peuvent la contempler ; mais Roméo ne le peut pas. — La mouche elle-même jouit de plus de droits, de priviléges, de faveurs, que Roméo ; elle peut se poser sur la main de Juliette, sur ce ravissant albâtre, et savourer sur ses lèvres d'immortelles délices, ses lèvres dont la pudeur virginale rougit, comme d'un péché, du mutuel baiser qu'elles se donnent. Mais Roméo ne le peut pas : il est exilé, lui ; une mouche a ce bonheur, on le refuse à Roméo ; une mouche est libre, et moi, je suis banni Et tu me dis que l'exil n'est point la mort ? N'avais-tu donc sous la main ni poison subtil, ni lame tranchante, nul instrument de mort immédiate, n'importe lequel ? N'avais-tu absolument, pour me tuer, que le mot d'exil ? Ce mot, mon père, les damnés le hurlent en enfer ; et tu as le cœur, toi ecclésiastique, toi mon guide sacré, mon confesseur, toi qui te dis mon ami, tu as le cœur de m'assassiner avec ce mot d'exil !

FRÈRE LAURENT.

L'amour te rend injuste ; laisse-moi te dire un mot.

ROMÉO.

Oh ! tu vas encore me parler d'exil.

FRÈRE LAURENT

Je te donnerai une armure pour te défendre contre ce mot redoutable ; la philosophie, ce lait si doux de l'adversité, te consolera dans ton exil.

ROMÉO.

Encore l'exil ? — Arrière la philosophie ! à moins que la philosophie ne puisse créer une Juliette, déplacer une ville, annuler l'arrêt d'un prince, elle est inutile et sans vertu ; cesse de me parler.

FRÈRE LAURENT.

Allons, je vois que les fous n'ont pas d'oreilles

ROMÉO.

Comment en auraient-ils, quand les sages n'ont pas d'yeux ?

FRÈRE LAURENT.

Laisse-moi raisonner avec toi sur ta situation.

ROMÉO.

Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas : si tu étais jeune comme moi, aimé de Juliette, marié depuis une heure seulement, couvert du

sang de Tybalt, passionné comme moi, et comme moi exilé, alors tu pourrais parler, alors on te verrait t'arrachant les cheveux, tomber par terre comme je fais, et y prendre d'avance la mesure de ta fosse.

On entend frapper.

FRÈRE LAURENT.

Lève-toi ; on frappe ; mon cher Romeo, cache-toi.

ROMÉO.

Non, non ! à moins que le souffle de mes gémissemens n'élève autour de moi un nuage qui me dérobe à tous les yeux.

On frappe.

FRÈRE LAURENT.

Entends comme l'on frappe ! — Qui est là ? — Lève-toi, Roméo, ou tu seras pris. — Attendez. — Lève-toi, va dans mon oratoire. (*On frappe.*) — Tout-à-l'heure. — Mon Dieu, quelle obstination ! — J'y vais, j'y vais. (*On frappe.*) Qui frappe donc si fort ? De quelle part venez-vous ? que voulez-vous ?

LA NOURRICE, *du dehors*

Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de ma visite ; je viens de la part de mademoiselle Juliette.

FRÈRE LAURENT.

En ce cas, soyez la bien venue.

Entre LA NOURRICE

LA NOURRICE.

O mon père ! mon père ! dites-moi, je vous prie, où est le mari de ma maîtresse ? où est Roméo ?

FRÈRE LAURENT.

Le voilà par terre, ivre de ses propres larmes.

LA NOURRICE.

Oh ! il est tout-à-fait dans le même état que ma maîtresse.

FRÈRE LAURENT.

O douloureuse sympathie ! déplorable situation !

LA NOURRICE.

Oui, voilà comme elle est couchée : ce ne sont que des pleurs et des sanglots, des sanglots et des pleurs. — (*A Roméo.*) Allons, levez-vous, levez-vous, si vous êtes homme ; au nom de Juliette, debout, levez-vous ; pourquoi vous laisser aller à un si profond désespoir ?

ROMEO

Nourrice !

LA NOURRICE.

Allons, seigneur, allons. — Au bout du compte, la mort termine tout.

ROMEO

Tu as prononcé le nom de Juliette ! En quel état est-elle ? N'est-ce pas qu'elle me regarde comme un vil assassin maintenant que j'ai souillé l'aurore de notre bonheur d'un sang qui touche de si près au sien ? Où est-elle ? comment est-elle ? Que dit de nos amours détruits la mystérieuse épouse de mon cœur ?

LA NOURRICE.

Oh ! elle ne dit rien, seigneur ; mais elle pleure, et pleure encore. Elle se jette sur son lit ; puis tout-à coup elle se soulève, appelle Tybalt ; puis elle retombe en appelant Roméo.

ROMEO.

Pareil à la balle partie d'un mousquet homicide, c'est mon nom qui la tue, comme cette main maudite a tué son parent. — Oh ! dis-moi, mon père, dis-moi dans quelle partie de mon corps ce nom détesté réside ; ce fer va détruire l'asile qui le recèle.

Il tire son épée.

FRÈRE LAURENT.

Retiens ta main désespérée ! Es-tu un homme ? Ton extérieur l'annonce ; mais tes larmes sont d'une femme, ton action insensée indique la stupide fureur de la brute ; toi qui n'as de l'homme que l'extérieur, femme ou bête féroce, qui que tu sois, tu me surprends : par l'habit sacré de mon ordre, j'avais une plus haute opinion de ton caractère. Eh quoi ! après avoir tué Tybalt, veux-tu donc attenter à tes propres jours, et, consommant sur toi-même l'acte d'une haine infernale, tuer du même coup la femme dont toute la vie est concentrée en toi ? Pourquoi accuser ta naissance, le ciel et la terre ? Tout cela, c'est toi, tu ne peux t'en dépouiller qu'en t'abdiquant toi-même. Fi donc ! fi ! tu déshonores ta personne, ton amour, ton intelligence : tu es merveilleusement partagé sous ces trois rapports ; mais, pareil à l'usurier, tu ne fais point de tes richesses l'usage convenable. En l'absence de toute mâle énergie, ta personne n'est qu'une image de cire ; en causant la mort de la femme que tu avais fait vœu de chérir, ton amour n'est qu'un parjure ; ton intelligence, commise à la conduite de ta personne et de ton amour, dont elle est l'ornement, n'est qu'un guide insensé qui les égare : c'est la poudre que porte un soldat maladroit, et qui fait explosion, grâce à son ignorance *, et tu trouves la mort dans ce qui devait assurer ta défense. Réveille-toi, mon fils. Elle vit ta Juliette, cette Juliette adorée, pour laquelle tu mourais naguère : en cela tu es heureux. Tybalt a voulu te tuer, et tu as tué Tybalt ; en cela encore tu es heureux. La loi qui te menaçait de la mort devient ton amie et ne prononce que l'exil ; en cela en-

* Pour comprendre la justesse de cette comparaison, il est bon de se rappeler que, du temps de notre auteur, les soldats [illegible] de porter une mèche allumée [illegible] à proximité de la poire à poudre, laquelle [illegible]

core tu es mille fois heureux. Tous les bonheurs t'arrivent à la fois; la fortune te sourit sous ses plus beaux atours; mais toi, semblable à la jeune fille que ses parens ont gâtée, tu boudes contre la fortune et l'amour. Prends-y garde, prends-y garde; quand on est ainsi fait, on meurt misérable. Allons, va rejoindre ta bien-aimée, comme vous en êtes convenu; monte dans son appartement; pars et va la consoler, mais n'oublie pas de la quitter avant l'heure où l'on pose les sentinelles; car alors tu ne pourrais plus te rendre à Mantoue. C'est là que tu résideras jusqu'à ce que le moment vienne où nous pourrons déclarer ton mariage, réconcilier ta famille avec celle de Juliette, obtenir ta grâce du prince, et te rappeler à Vérone avec une joie mille fois plus grande que n'aura été ton affliction en la quittant. — Précédez-le, nourrice; saluez de ma part votre maîtresse; dites-lui de faire coucher de bonne heure toute la famille, qui a besoin de repos, fatiguée qu'elle est par la douleur : Roméo va vous suivre

LA NOURRICE.

O mon Dieu, je pourrais rester là toute la nuit à vous entendre, tant vous parlez bien! Ce que c'est que d'avoir étudié! — (*A Roméo.*) Seigneur, je vais annoncer votre visite à ma maîtresse.

ROMÉO.

Allez, et dites à ma bien-aimée de se préparer à me bien gronder.

LA NOURRICE, *lui donnant une bague.*

Seigneur, voici une bague qu'elle m'a dit de vous remettre : dépêchez-vous, car il se fait tard.

LA NOURRICE *sort.*

ROMÉO, *regardant la bague.*

Voici qui me rend tout mon courage!

FRÈRE LAURENT.

Pars, bonne nuit. — Quitte Vérone ce soir avant la pose des sentinelles, ou demain, à la pointe du jour, éloigne-toi à la faveur d'un déguisement : ta destinée toute entière en dépend. Fixe ta résidence à Mantoue; je m'en tendrai avec ton domestique, qui, de temps à autre, te tiendra au courant de tout ce qui pourra survenir ici de favorable à tes intérêts. Donne-moi ta main; il est tard; adieu, bonne nuit.

ROMÉO, *lui serrant la main.*

Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'attendait en ce moment, je ne pourrais sans douleur me séparer si brusquement de vous. Adieu.

Ils sortent, LE FRÈRE LAURENT *d'un côté,* ROMEO *de l'autre.*

SCENE IV.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, LADY CAPULET *et* PARIS.

CAPULET.

Ces malheureux événemens nous ont tellement préoccupés, seigneur, que nous n'avons pas eu le temps de faire part à notre fille de vos intentions. C'est que, voyez-vous, elle était tendrement attachée à son cousin Tybalt, et moi aussi; — mais quoi! nous sommes nés pour mourir. — Il est bien tard, et il n'est pas probable qu'elle descende ce soir. Je vous proteste que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS.

Ces jours de désastre ne permettent guère de faire sa cour; bonne nuit, madame; veuillez présenter mes hommages à votre fille.

LADY CAPULET.

Je n'y manquerai pas, et demain de bonne heure je saurai ses intentions; ce soir elle est absorbée par sa douleur.

CAPULET.

Seigneur Pâris, je crois pouvoir vous assurer d'avance de l'amour de ma fille : je pense qu'en toute chose elle se laissera guider par moi; je dirai plus, j'en ai la certitude. — Ma femme, avant de vous coucher, allez la voir; faites-lui connaître l'amour de mon fils Pâris, et dites-lui, souvenez-vous-en bien, que mercredi prochain; — mais doucement; quel jour sommes-nous?

PARIS.

Lundi, seigneur.

CAPULET.

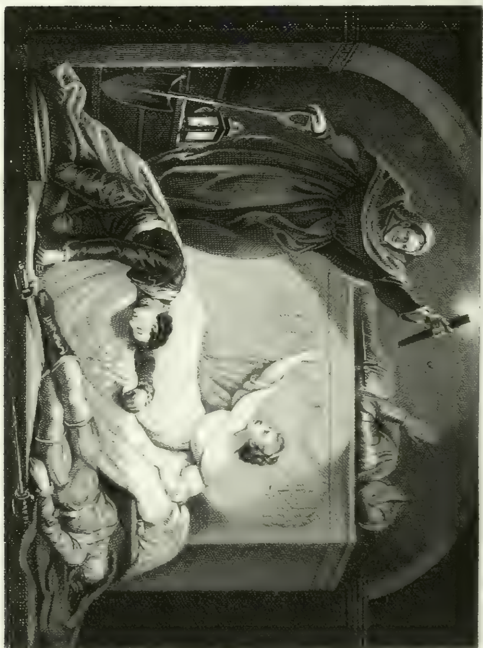
Lundi! ah! ah! Oui, mercredi, ce serait trop tôt; que ce soit donc jeudi. — Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. — (*A Pâris.*) Serez-vous prêt pour ce jour-là? un terme si rapproché vous convient-il? Nous ne ferons pas grande cérémonie; — un ou deux amis : — car vous concevez que Tybalt étant notre proche parent et sa mort étant si récente, nous aurions l'air d'en être peu affectés si nous faisions grand étalage : nous aurons donc une demi-douzaine d'amis, et ce sera tout; mais que dites-vous de jeudi?

PARIS.

Seigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET.

Fort bien; vous pouvez maintenant vous retirer. — C'est donc pour jeudi. — Ma femme, allez trouver Juliette avant de vous mettre au lit. Dites-lui de se préparer à ce mariage. — Adieu, seigneur. — Holà! qu'on porte des lumières dans ma



chambre! Sur ma parole, il est si tard qu'il sera bientôt de bonne heure. — Adieu.

Ils sortent.

SCENE V.

La chambre à coucher de Juliette.

ROMÉO *et* JULIETTE.

JULIETTE.

Eh quoi! déjà partir! le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits sur ce grenadier en fleurs; crois-moi, mon ami, c'était le rossignol.

ROMÉO.

C'était l'alouette, la messagère de l'aurore, et non le rossignol. Vois-tu, ma bien-aimée, ces feux jaloux qui dorent à l'orient le bord de ces nuages; les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le riant matin est debout sur la cime vaporeuse des montagnes... Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Cette lumière n'est pas le jour, j'en suis certaine; c'est quelque météore que le soleil exhale, pour te servir cette nuit de porte-flambeau et pour éclairer ta route vers Mantoue. Oh! ne pars point; tu peux rester encore.

ROMÉO.

Eh bien! qu'ils me prennent, qu'ils me mettent à mort; tu le veux, j'y consens. Tu as raison, cette lueur grisâtre, ce n'est pas le regard de l'aurore, c'est le pâle reflet du front de Cinthie; ce n'est pas l'alouette qui, là haut, là haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel: je suis bien plus enclin à rester qu'à partir. — Vienne la mort! je l'accueillerai avec joie! ainsi le veut Juliette. — Qu'en dis-tu, ma bien-aimée? Causons; il n'est pas encore jour.

JULIETTE.

Il est jour, il est jour; va-t'en, hâte-toi de fuir; c'est l'alouette dont la voix perçante fait entendre ces sons discordans. Oh! comment ont-ils pu dire que son chant est plein d'harmonie! Quelle harmonie, grand Dieu, que celle qui nous sépare! Ils disent aussi que l'alouette et le crapaud échangent leurs yeux*. Que n'ont-ils également échangé leur voix, puisque cette voix détache nos bras enlacés, et que son charivari importun te chasse d'auprès de moi. Va-t'en, va-t'en! La lumière croît de plus en plus.

ROMÉO.

Et de plus en plus nos destinées s'assombrissent.

* Allusion à une superstition populaire de l'époque. (*Note du traducteur.*)

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Mademoiselle!

JULIETTE.

Nourrice?

LA NOURRICE.

Madame votre mère va venir ici; le jour paraît; soyez prudente; prenez vos précautions.

LA NOURRICE *sort.*

JULIETTE, *ouvrant la fenêtre du balcon.*

Fenêtre, ouvre-toi; laisse entrer la lumière et partir ma vie.

ROMÉO.

Adieu, adieu; un baiser, et je pars.

Il l'embrasse, franchit le balcon et descend.

JULIETTE, *se penchant sur le balcon.*

Te voilà donc parti, mon amour, mon seigneur, mon ami? il faut que j'aie de tes nouvelles chaque jour, et chaque minute pour moi contiendra plusieurs jours. A ce compte, je serai bien vieille quand je reverrai mon Roméo.

ROMÉO.

Adieu, mon amour; je profiterai de toutes les occasions pour te donner de mes nouvelles.

JULIETTE.

Ah! crois-tu que nous nous reverrons encore?

ROMEO.

Je n'en doute pas; et un jour, le souvenir de ce que nous souffrons maintenant fera le charme de nos doux entretiens.

JULIETTE.

O mon Dieu! j'ai dans l'ame un sinistre pressentiment; maintenant que tu es en bas, tu m'apparais comme si tu étais mort, au fond d'une tombe: je ne sais si mes yeux me trompent, mais tu me sembles pâle.

ROMÉO.

Crois-moi, mon amour, tu parais de même à mes yeux. La douleur desséchante boit notre sang; adieu! adieu!

ROMÉO *s'éloigne.*

JULIETTE.

O fortune! fortune! on t'appelle volage; si tu es volage, qu'as-tu à faire avec mon Roméo, qui est la constance même*? Sois volage, ô fortune; car

* Cet homme si constant a passé en un jour d'une affection à une autre: Juliette lui a fait oublier Rosaline; mais l'amour voit dans l'objet aimé le type de toutes les perfections. Tout amant adoré est un modèle de constance.

(*Note du traducteur.*)

alors j'espère que tu ne le garderas pas long-temps, et que tu me le renverras.

LADY CAPULET, *du dehors*.

Juliette, ma fille! Es-tu levée?

JULIETTE.

Qui m'appelle? c'est ma mère. Quoi! couchée si tard, ou levée sitôt! quel puissant motif l'amène?

Entre LADY CAPULET

LADY CAPULET

Eh bien! comment vas-tu, Juliette?

JULIETTE

Ma mère, je suis souffrante.

LADY CAPULET.

Tu pleures toujours la mort de ton cousin? Veux-tu donc que le torrent de tes larmes l'entraîne hors de sa tombe? Quand cela serait, tu ne le ressusciterais pas; cesse donc de te désoler: une certaine dose d'affliction est un témoignage d'attachement; une dose trop forte est une marque de peu d'esprit.

JULIETTE

Laissez-moi pleurer une perte si douloureuse.

LADY CAPULET.

La douleur ne fera que la raviver, sans te rendre l'ami que tu pleures.

JULIETTE

Comment ne pas le pleurer toujours, quand je sens si vivement sa perte?

LADY CAPULET

Va, ma fille, ce qui t'arrache des pleurs, c'est moins la mort de ton cousin que le chagrin de voir vivre l'infâme qui l'a tué.

JULIETTE

Quel infâme, ma mère?

LADY CAPULET

L'infâme Roméo.

JULIETTE.

Entre l'infamie et lui il y a mille lieues de distance. Dieu lui pardonne! pour moi, je lui pardonne de grand cœur; et pourtant nul homme ne me causa jamais un plus profond chagrin.

LADY CAPULET.

Ce qui t'afflige et t'irrite, c'est que ce traître, ce meurtrier respire.

JULIETTE.

Oui, ma mère; c'est qu'il respire loin de moi, et que mes mains ne puissent l'atteindre. Oh! que ne suis-je seule chargée du soin de venger la mort de mon cousin!

LADY CAPULET.

Sois tranquille, nous en obtiendrons vengeance: va, ne pleure plus. J'ai un homme à moi, à Mantoue, où s'est réfugié le banni; cet homme se chargera de lui administrer une potion efficace, qui ne tardera pas à l'envoyer tenir compagnie à Tybalt; alors, je l'espère, tu seras contente.

JULIETTE.

Je ne serai contente que lorsque je verrai Roméo, — sans vie; tant la mort de mon cousin m'a infligé un coup douloureux! — Ma mère, trouvez quelqu'un qui porte le poison; je me charge de le composer. Dès que Roméo l'aura pris, il dormira d'un profond sommeil. — Oh! si vous saviez ce que je souffre quand j'entends prononcer son nom, et que je songe que je ne puis arriver jusqu'à lui et assouvir ma tendresse pour Tybalt, sur le corps de son meurtrier!

LADY CAPULET.

Trouve les moyens de vengeance; moi, je trouverai l'homme qu'il te faut. Mais, ma fille, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

JULIETTE.

La joie ne saurait venir plus à propos; nous en avons grand besoin. Quelles sont, je vous prie, ces nouvelles?

LADY CAPULET.

Va, ma fille, tu as un père soigneux de ton bonheur! Pour dissiper la douleur qui t'oppresse, il te prépare une joie imprévue, un jour de fête auquel toi et moi nous étions loin de nous attendre.

JULIETTE.

De quelle fête est-il question, ma mère?

LADY CAPULET.

Ma fille, jeudi prochain, de bonne heure, le brave, le jeune, le noble comte Pâris doit te conduire à l'église de Saint-Pierre, et là te prendre pour son heureuse épouse.

JULIETTE

Par l'église de Saint-Pierre et par saint Pierre lui-même, il ne me prendra pas pour son heureuse épouse. Tant de précipitation m'étonne; on veut me marier avant que celui qui doit être mon époux m'ait presenté ses hommages! Ma mère, veuillez, je vous prie, rapporter ma réponse à mon seigneur et père. Je ne veux pas me marier encore, et quand je prendrai un époux, ce ne sera point Pâris. Je préférerais épouser ce Roméo pour qui vous connaissez ma haine. — Voilà, par ma foi, de jolies nouvelles!

LADY CAPULET.

Voici ton père; transmets-lui toi-même ta réponse: nous verrons comment il la prendra.

Entrent CAPULET *et* LA NOURRICE

CAPULET.

Au coucher du soleil l'air distille la rosée, l'astre du fils de mon frère s'est couché, et voilà

qu'il pleut à verse. — Eh bien! ma fille! toujours dans les larmes! c'est une averse qui ne finira pas! Une nef, la mer et les vents se trouvent figurés dans ta petite personne; tes yeux sont une mer de larmes, qui a son flux et son reflux; ton corps, c'est la nef qui vogue sur cet océan d'onde amère; tes soupirs, ce sont les vents, qui livrant à tes pleurs une guerre acharnée, si un calme subit ne survient, feront chavirer ta barque battue des flots. — Eh bien! ma femme, lui avez-vous signifié nos volontés?

LADY CAPULET.

Oui, seigneur; mais elle ne veut point d'époux; elle vous remercie. L'insensée! plût à Dieu qu'elle fût mariée à son tombeau!

CAPULET.

Doucement, ma femme; je suis de moitié dans ce souhait-là. Comment! elle refuse? Elle n'est pas fière, elle ne s'estime pas heureuse que nous lui ayons procuré, toute indigne qu'elle est, un si digne gentilhomme pour époux?

JULIETTE.

Je n'en suis pas fière, mais reconnaissante; je ne puis être fière de ce que je hais; mais si ce choix m'est odieux, je suis reconnaissante de l'intention qui l'a dicté.

CAPULET.

Comment! comment! qu'est-ce que c'est que cette logique-là? Je suis fière et je ne le suis pas! — Je vous remercie, et je ne vous remercie pas! — Petite péronnelle, laissez là, s'il vous plaît, vos fiertés et vos remerciemens, et arrangez-vous pour vous rendre jeudi prochain à l'église avec Pâris, ou je vous y traînerai sur une claie. Ah! mijaurée! ah! péronnelle! ah! face de cire!

LADY CAPULET.

Fi donc! fi donc! Perdez-vous la raison?

JULIETTE.

Mon père, je vous en supplie à deux genoux! daignez m'entendre; un mot seulement!

CAPULET.

Arrière, enfant rebelle! fille désobéissante! Écoute-moi bien: rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Tais-toi! point de réplique; les doigts me démangent. — Ma femme, nous nous plaignions que Dieu n'eût pas suffisamment béni notre mariage en ne nous accordant que cette enfant; je vois que c'était trop encore, et que nous avons reçu là une malédiction. — Arrière, misérable!

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel la bénisse, la chère enfant! vous avez tort, monseigneur de lui donner de tels noms.

CAPULET.

Et pourquoi cela, sage personne? Retenez votre langue, madame l'entendue; allez babiller avec vos pareilles; allez!

LA NOURRICE.

Ce que je dis n'est pas un crime.

CAPULET.

Bien le bonsoir.

LA NOURRICE.

Ne puis-je donc pas placer mon mot?

CAPULET.

Taisez-vous, vieille folle! Réservez votre éloquence pour le cercle de vos commères; ici nous n'en avons que faire.

LADY CAPULET.

Allons, vous êtes trop vif.

CAPULET.

Têtebleu! c'est à me rendre fou! Eh quoi! nuit et jour, matin et soir, chez moi ou dehors, seul ou en société, éveillé ou endormi, mon unique souci a été de la voir convenablement mariée; aujourd'hui je lui trouve un gentilhomme de royale lignée, riche, jeune, d'une éducation distinguée, doué des qualités les plus honorables, réunissant dans sa personne tous les avantages qu'on peut souhaiter dans un homme; et voilà qu'une petite sotte, une pleurnicheuse, quand une pareille occasion s'offre à elle, me répond d'une voix larmoyante: *Je ne veux pas me marier, — je ne saurais aimer, — je suis trop jeune, — je vous prie de m'excuser.* — Va, va, je t'excuserai! Si tu refuses le mari que je te destine, va paître où tu voudras; tu n'habiteras pas sous le même toit que moi; prends-y garde! songes-y bien! je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi n'est pas loin; mets la main sur ton cœur, et prends un parti. Si tu te montres ma fille, je te donnerai pour femme à mon ami; sinon, va au diable! mendie ton pain, meurs de faim dans la rue! J'en fais serment, je te renierai pour ma fille, et tu n'auras jamais rien de ce qui m'appartient; tu peux compter là-dessus; réfléchis bien; je tiendrai ma parole.

Il sort.

JULIETTE.

N'est-il dans le ciel aucun ange tutelaire qui jette un regard de pitié au fond de ma douleur? O ma mère bien-aimée! ne repoussez pas votre fille! différez ce mariage d'un mois, d'une semaine! sinon, dressez mon lit nuptial dans le caveau sombre où Tybalt repose

LADY CAPULET.

Ne me parlez pas; je n'ai rien à vous répondre; faites ce qu'il vous plaira; entre vous et moi tout est fini.

[illegible]

JULIETTE.

O mon Dieu! — Nourrice, que faire? [illegible]

empêcher ce mariage? Je porte mon époux dans mon cœur; le ciel a reçu ma foi; comment peut-elle redescendre sur la terre, à moins que mon époux ne quitte la terre pour le ciel, et ne me la renvoie? — Conseille-moi, conseille-moi! — Hélas! hélas! le ciel peut-il bien se jouer ainsi d'une faible créature telle que moi? — Que dis-tu? quoi! pas un mot de consolation? Oh! je t'en prie, nourrice, viens à mon aide!

LA NOURRICE.

Écoutez, voici le fait: Roméo est banni, et je gage le monde entier contre ce qu'on voudra, qu'il n'osera jamais venir revendiquer votre foi; ou s'il le fait, ce ne pourra être que secrètement. Les choses étant donc comme elles sont, je pense que ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'épouser le comte. Oh! c'est un charmant cavalier, je vous assure, et toute autre chose que votre Roméo! Un aigle, madame, a les yeux moins vifs, moins pénétrans, moins beaux que Pâris. Vive Dieu! je vous trouve favorisée du ciel dans cette seconde union; car elle surpasse de beaucoup la première. D'ailleurs votre premier mari est mort, ou autant vaudrait qu'il le fût que de vivre et de ne vous être bon à rien.

JULIETTE.

Est-ce sérieusement que tu parles?

LA NOURRICE.

Très-sérieusement, ou que Dieu me punisse!

JULIETTE.

Ainsi soit-il!

LA NOURRICE.

Comment cela?

JULIETTE.

Allons! tu m'as merveilleusement consolée. Va-t'en; dis à ma mère qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je me suis rendue à la cellule de frère Laurent, pour me confesser et recevoir l'absolution.

LA NOURRICE.

J'y vais; vous faites sagement.

Elle sort.

JULIETTE

O vieille réprouvée! monstre de perversité! Je ne sais ce que je lui pardonne le moins, — de vouloir me rendre parjure, ou de déprécier mon époux de cette même bouche qui l'a tant de fois exalté au dessus de tout objet de comparaison! — Va, infâme conseillère; entre toi et ma confiance il y aura désormais un abîme. — Je vais trouver mon confesseur, et lui demander ce que je dois faire; à défaut de toute autre, une ressource me reste, la mort.

Elle sort

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

La cellule de frère Laurent

Entrent FRÈRE LAURENT *et* PARIS.

FRÈRE LAURENT.

Jeudi, seigneur? le terme est bien court.

PARIS

Ainsi le veut mon beau-père, le seigneur Capulet; et ma lenteur ne mettra point obstacle à son empressement.

FRÈRE LAURENT.

Vous ignorez encore, dites-vous, les dispositions de la jeune personne; c'est là une manière de procéder peu régulière; je n'en augure rien de bon

PARIS

La mort de Tybalt l'a jetée dans une affliction immodérée; c'est ce qui fait que je lui ai peu parlé d'amour; car Vénus ne sourit guère dans une maison plongée dans les larmes. Or son père pense qu'il est dangereux de la laisser ainsi s'abandonner à sa douleur; et, dans sa sagesse, il hâte notre mariage pour apaiser l'inondation de ses larmes, espérant que son chagrin, nourri par la solitude, se dissipera dans la société d'un époux Vous connaissez maintenant nos motifs pour accélérer ce mariage.

FRÈRE LAURENT, *à part.*

Je voudrais ignorer ceux qui doivent le faire ajourner. (***Haut.***) Seigneur, voici votre fiancée qui se dirige vers ma cellule.

Entre JULIETTE.

PARIS.

Je suis heureux de vous rencontrer, madame, qui serez bientôt mon épouse.

JULIETTE.

Cela peut être, si jamais je me marie.

PARIS.

Cela peut être, et cela sera jeudi prochain, ma bien-aimée.

JULIETTE

Ce qui doit être, sera.

FRÈRE LAURENT.

Rien de plus vrai.

PARIS.

Venez-vous vous confesser auprès de ce bon père ?

JULIETTE.

Ce serait me confesser à vous que de vous répondre.

PARIS.

N'oubliez pas de lui dire que vous m'aimez.

JULIETTE.

Je confesse que je l'aime.

PARIS.

Vous confesserez aussi, je n'en doute pas, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Si je fais cet aveu, il aura plus de prix exprimé en votre absence que devant vous.

PARIS.

Pauvre Juliette! les pleurs ont altéré la beauté de votre visage.

JULIETTE.

Ils n'ont pas remporté là une grande victoire; cette beauté, avant leurs ravages, n'avait rien de bien merveilleux.

PARIS.

Vos paroles lui sont plus cruelles que vos larmes.

JULIETTE.

Il n'y a rien de répréhensible à dire la vérité; et ce que j'ai dit, je l'ai dit à ma face.

PARIS.

Votre beauté est à moi, et vous la calomniez.

JULIETTE.

C'est possible; car elle ne m'appartient pas. — (***A frère Laurent.***) Mon père, avez-vous le temps de m'entendre maintenant, ou voulez-vous que je revienne ce soir après vêpres?

FRÈRE LAURENT.

Vous pouvez disposer de moi en ce moment, ma fille. —(***A Pâris.***) Seigneur, nous aurions besoin d'être seuls.

PARIS.

A Dieu ne plaise que je la dérange dans ses dévotions! — Juliette, jeudi, de bonne heure, j'irai

vous prendre; adieu jusque là, et gardez ce chaste baiser.

Il l'embrasse et sort.

JULIETTE.

Oh! fermez la porte, et cela fait, venez pleurer avec moi; plus d'espoir, plus de remède, tout est perdu.

FRÈRE LAURENT.

Ah! Juliette, je suis déjà instruit du motif de votre douleur, et l'anxiété que j'en éprouve est extrême; j'apprends que jeudi prochain, sans faute, on doit vous marier au comte.

JULIETTE.

Ne me dites pas, mon père, que vous le savez, à moins qu'en même temps vous ne me disiez comment je puis empêcher ce malheur. Si votre sagesse ne peut rien pour moi, approuvez seulement ma résolution, et ce poignard (*elle tire un poignard de son sein*) me sera en aide. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo; vous avez joint nos mains; et avant que cette main, engagée par vous à Roméo, signe un autre engagement, avant que ce cœur loyal, devenu rebelle et parjure, consente à faire un autre choix, ce fer mettra fin à mes jours. Trouvez donc dans votre longue expérience un expédient immédiat; sinon ce poignard, s'interposant entre ma situation critique et moi, tranchera une question que votre âge et votre sagesse n'auront pu amener á un dénouement honorable. Ne différez pas tant à me répondre; il me tarde de mourir, si dans ce que vous allez me dire je ne trouve aucun remède à mes maux.

FRÈRE LAURENT.

Écoutez moi, ma fille; j'entrevois une sorte d'espoir; un moyen se présente; mais l'exécution exige une résolution aussi désespérée que la situation à laquelle il faut remédier. Si, plutôt que d'épouser Pàris, vous êtes douée d'une force de volonté assez énergique pour vous tuer, il est probable que, pour vous soustraire à ce malheur, vous ne reculerez pas devant l'image de la mort, vous qui êtes prête à entrer en lutte avec la mort elle-même; si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE.

Ah! plutôt que d'épouser Pàris, ordonnez-moi de m'élancer des créneaux de cette tour que j'aperçois là-bas, de voyager sur une route infestée de voleurs, de m'enfoncer dans un bois rempli de serpens; enchaînez-moi avec des ours rugissans; enfermez-moi la nuit dans un charnier funèbre, ensevelie sous des ossemens qui s'entrechoquent avec un bruit lugubre, sous des débris infects, des crânes jaunis et décharnés; ou dites-moi de descendre dans une fosse récente en compagnie du mort et sous le même linceul. Ces choses, dont le seul récit me faisait frissonner, je les subirai sans hésiter, sans crainte, pour vivre l'épouse intacte et pure de mon bien aimé.

FRÈRE LAURENT.

C'est bien : retournez chez votre père, montrez un front joyeux; consentez à épouser Pàris. C'est demain mercredi; faites en sorte demain de coucher seule; que votre nourrice ne couche point dans votre chambre; prenez cette fiole, et quand vous serez au lit, buvez la liqueur distillée qu'elle renferme : aussitôt vous sentirez couler dans vos veines une froide et soporifique langueur; tous vos esprits vitaux seront assoupis; le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre; ni chaleur, ni respiration n'attestera que vous vivez; les roses de vos lèvres et de vos joues se faneront pour faire place à une pâleur livide; les fenêtres de vos yeux seront closes, comme dans la mort, alors qu'elle a fermé tout accès à la lumière de la vie; vos membres, privés de souplesse et incapables de se mouvoir, seront froids, inertes et rigides comme la mort. Dans cet état de mort apparente vous resterez quarante-deux heures, puis vous vous réveillerez comme après un doux sommeil. Quand votre fiancé viendra le matin vous chercher, il vous trouvera morte : alors, selon la coutume du pays, parée de vos plus beaux vêtemens, vous serez déposée dans un cercueil, la face découverte, et l'on vous portera dans le caveau antique où repose toute la race des Capulets. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Roméo, informé de tout par mes lettres, arrivera ici; lui et moi nous épierons votre réveil, et cette nuit-là même vous partirez avec lui pour Mantoue. Ainsi sera écarté le malheur qui vous menace, si nulle indécision, nulle crainte pusillanime, ne vient, dans l'exécution, ébranler votre courage.

JULIETTE, *prenant la fiole.*

Oh! donnez! donnez! ne me parlez pas de crainte.

FRÈRE LAURENT.

Maintenant, partez; de la résolution, et tout ira bien; un religieux, chargé de porter mon message à votre époux, va se rendre en toute hâte à Mantoue.

JULIETTE.

Amour! donne-moi la force, et cette force fera mon salut. Adieu, mon père!

Elle sort.

SCENE II.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, LADY CAPULET, LA NOURRICE, *et plusieurs* DOMESTIQUES.

CAPULET, *remettant un papier à un domestique.*

Tu inviteras les personnes dont les noms sont portés sur cette liste.

Le Domestique sort.



CAPULET, *continuant, à un autre.*

Toi, va me louer vingt bons cuisiniers.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Vous n'en aurez que de bons, seigneur; je ne prendrai que de ceux qui lèchent leurs doigts.

CAPULET.

Et c'est à cela que tu reconnaîtras leur savoir-faire ?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Oui, seigneur; c'est un mauvais cuisinier que celui qui ne lèche pas ses doigts: à mes yeux, c'est une condition indispensable.

CAPULET.

Allons, décampe.

LE DOMESTIQUE *sort.*

CAPULET, *continuant.*

Cette fois-ci, nous serons un peu au dépourvu. —(*A la Nourrice.*) Ma fille est donc allée trouver frère Laurent?

LA NOURRICE.

Oui, ma foi.

CAPULET.

Tant mieux; ses conseils pourront produire un bon effet sur elle. C'est une petite effrontée bien opiniâtre.

Entre JULIETTE.

LA NOURRICE.

Tenez, la voilà qui revient, le visage riant.

CAPULET.

Eh bien, petite entêtée, d'où viens-tu comme cela?

JULIETTE.

D'un lieu où j'ai appris à me repentir de mon insoumission et de ma résistance à vos volontés; le vénérable frère Laurent m'a enjoint de me jeter à vos pieds et d'implorer votre pardon. — Pardonnez-moi, je vous en conjure! désormais je me laisserai entièrement guider par vous.

CAPULET.

Qu'on aille chercher le comte; qu'on lui fasse part de ceci. Je veux que dès demain matin cette union soit conclue.

JULIETTE.

J'ai rencontré le jeune comte dans la cellule de frère Laurent, et je lui ai fait un accueil aussi affectueux que je le pouvais, sans franchir les bornes de la modestie.

CAPULET.

Ma foi, j'en suis charmé; voilà qui est bien;— relève-toi; les choses sont comme elles doivent être. — Il faut que je voie le comte; qu'on aille le chercher, vous dis-je. — Sur ma parole, c'est un saint et digne homme que ce religieux, et toute notre ville lui a les plus grandes obligations.

JULIETTE.

Nourrice, suis-moi dans ma chambre; tu m'aideras à choisir les parures qui me seront nécessaires demain.

LADY CAPULET.

Attends à jeudi; nous avons du temps de reste.

CAPULET.

Allez avec elle, nourrice. — Demain nous irons à l'église.

JULIETTE *et* LA NOURRICE *sortent.*

LADY CAPULET.

Nous n'aurons pas le temps de faire nos préparatifs; voilà déjà la nuit qui approche.

CAPULET.

Bah! je m'en mêlerai, ma femme, et je vous réponds que tout ira bien: allez rejoindre Juliette, aidez-la à se parer; je resterai debout toute la nuit; — laissez-moi faire; je me charge pour cette fois du rôle de ménagère.—(*Appelant.*) Holà, vous autres! — Ils sont tous sortis; c'est égal, je vais moi-même trouver le comte Pâris et lui dire de se tenir prêt pour demain. J'ai le cœur singulièrement léger, depuis que cette petite folle est revenue à la raison.

Ils sortent.

SCENE III.

La chambre à coucher de Juliette.

Entrent JULIETTE *et* LA NOURRICE.

JULIETTE.

Oui, c'est l'ajustement qui me conviendra le mieux. — Mais je t'en prie, ma bonne nourrice, laisse-moi seule cette nuit; j'ai grand besoin de prier, pour que le ciel daigne jeter sur moi un regard bienveillant; car tu sais dans quel état de trouble et de péché je me trouve.

Entre LADY CAPULET.

LADY CAPULET.

Vous êtes bien occupées, n'est-ce pas? Avez-vous besoin de mon aide?

JULIETTE.

Non, ma mère; nous avons choisi et mis de côté tout ce qui nous sera nécessaire demain: ayez la bonté maintenant de me laisser seule, et que la nourrice veille cette nuit avec vous, car je ne doute

pas que dans un moment aussi pressé que celui-ci, vous n'ayez bien de l'occupation sur les bras.

LADY CAPULET, *lui donnant un baiser.*

Bonne nuit! couche-toi et dors; car tu en as besoin.

LADY CAPULET *et* LA NOURRICE *sortent.*

JULIETTE, *seule.*

Adieu, ma mère! — Dieu sait quand nous nous reverrons. Un secret frisson court dans mes veines et y glace presque la chaleur vitale. Le courage me manque; je vais les rappeler. — *Elle appelle.*) Nourrice! — Qu'a-t-elle à faire ici? Je dois jouer seule mon lugubre rôle. — (*Elle prend la fiole.*) Viens, liqueur mystérieuse. — (*Après un moment de silence.*) Si ce breuvage était sans puissance! Me verrai-je donc mariée de force au comte? — (*Tirant de son sein un poignard.*) Non, non, voilà qui y mettra bon ordre. — (*Elle replace le poignard dans son sein.*) Reste là, toi! — Et si c'était du poison! Si le moine me l'avait remis pour me donner la mort, dans la crainte du déshonneur qu'attirerait sur lui ce mariage, parce qu'il m'a déjà mariée à Roméo? J'ai peur! Mais non, cela ne saurait être; c'est un homme d'une sainteté éprouvée: rejetons loin de moi cette odieuse pensée. — Et si une fois enfermée dans la tombe, je m'éveille avant que Roméo ne vienne me délivrer? Oh! ce serait horrible! nul air pur ne pénètre dans ce redoutable caveau, et j'y serais infailliblement suffoquée avant l'arrivée de mon Roméo. Ou, si je vis, que deviendrai-je dans les ténèbres de la nuit et de la mort, au milieu des terreurs de ce funèbre séjour, antique réceptacle qui a reçu depuis tant de siècles les ossemens de mes ancêtres, où Tybalt, saignant encore, fraîchement inhumé, pourrit dans son linceul; où, à certaines heures de la nuit, on prétend que des esprits reviennent! Hélas! hélas! si je me réveille avant l'heure au milieu d'exhalaisons infectes, de gémissemens comme ceux de la mandragore qu'on déracine *, voix étranges qu'un mortel ne peut entendre sans être frappé de démence! ô mon Dieu! entourée de ces épouvantables terreurs, j'en deviendrai folle; mes mains insensées joueront avec les squelettes de mes ancêtres! j'arracherai de son linceul le cadavre sanglant de Tybalt, et dans mon aveugle frénésie, transformant en massue l'un des ossemens de mes pères, je m'en servirai pour me briser le crâne. — Oh! il me semble voir l'ombre de Tybalt; il cherche Roméo, dont la fatale épée a percé sa poitrine. — Arrête, Tybalt, arrête! Je viens, Roméo! je bois à toi.

Elle boit le contenu de la fiole, et se jette sur le lit.

* Superstition populaire de l'époque. (*Note du traducteur.*)

SCENE IV

Une salle dans la maison de Capulet.

Entrent LADY CAPULET *et* LA NOURRICE.

LADY CAPULET.

Prends les clefs, nourrice, et va encore chercher des épices.

LA NOURRICE.

On demande à l'office des dattes et des coings.

Entre CAPULET.

CAPULET.

Vivement, vivement; qu'on se dépêche! le coq a chanté pour la seconde fois; le couvre-feu a sonné; il est trois heures. — (*A la nourrice.*) Ma bonne Angélique, jetez un coup d'œil sur les viandes cuites au four; n'épargnez pas la dépense.

LA NOURRICE.

Allez vous coucher, notre maître, qui faites la femme de ménage; demain, vous serez malade d'avoir veillé cette nuit.

CAPULET.

Pas du tout. Comment donc! il m'est arrivé de passer des nuits pour des motifs moins graves, et cela ne m'a jamais incommodé.

LADY CAPULET.

Oui, vous étiez dans votre temps un véritable oiseau de nuit; mais je veillerai à ce que ces veilles-là ne se reproduisent plus.

LADY CAPULET *et* LA NOURRICE *sortent.*

CAPULET.

De la jalousie! de la jalousie! — Que portez-vous là, vous autres?

Entrent des DOMESTIQUES, *portant des broches, des bûches, des paniers.*

PREMIER DOMESTIQUE.

C'est pour le cuisinier; je ne sais trop ce que c'est.

CAPULET.

Dépêchez-vous! dépêchez-vous!

LE PREMIER DOMESTIQUE *sort.*

CAPULET, *continuant.*

Drôle, va querir des bûches plus sèches, appelle Pierre, il te montrera où elles sont.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Je les trouverai bien sans déranger Pierre ; je suis moins bûche qu'on ne croit.

Il sort.

CAPULET.

Bien répondu, ma foi ; c'est un joyeux compère ; je lui donnerai le département des bûches, car c'est une vraie caboche de bois.—Par ma foi, voilà le jour : le comte ne tardera pas à venir avec ses musiciens : il me l'a promis. (*On entend le son lointain des instrumens.*) Voilà que je les entends.—Allons, nourrice ! — Ma femme ! — Eh bien ! nourrice !

Entre LA NOURRICE.

CAPULET, *continuant.*

Allez éveiller Juliette, et habillez-la ; moi, je vais causer avec Pâris.—Vite, vite, dépêchez-vous ! voilà déjà le fiancé qui arrive ; allons, vivement, vous dis-je !

SCENE V.

La chambre à coucher de Juliette ; Juliette est étendue sur son lit.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Madame ! — madame ! — Juliette ! — Elle dort profondément, c'est sûr.—Mon agneau ! — Mademoiselle ! — Allons donc, petite paresseuse ! —Mon amour ! — Mon ange ! — Ma belle fiancée ! — Quoi ! pas un mot ! — Vous vous en donnez à cœur joie ; dormez pour toute une semaine : car je vous promets que la nuit prochaine le comte Pâris est bien décidé à ne pas vous laisser dormir. — Dieu me pardonne, comme son sommeil est profond ! il faut que je l'éveille.— Madame ! madame ! madame ! le comte va vous surprendre au lit ; sa présence vous aura bien vite réveillée, n'est-il pas vrai ? Eh quoi ! toute vêtue ! Elle s'est habillée et recouchée ! Eveillons-la. — Mademoiselle ! mademoiselle ! mademoiselle ! Hélas ! hélas ! — Au secours ! au secours ! ma maîtresse est morte ! oh ! quel malheur ! pourquoi suis-je née ? — Donnez-moi de l'eau-de-vie ! — Holà ! monseigneur ! madame !

Entre LADY CAPULET.

LADY CAPULET.

Que veut dire ce bruit ?

LA NOURRICE.

O jour lamentable !

LADY CAPULET.

Qu'y a-t-il ?

LA NOURRICE.

Regardez, regardez ! ô malheureux jour !

LADY CAPULET.

Grand Dieu ! mon enfant, ma vie ! renais, rouvre les yeux, ou je meurs avec toi. — Au secours ! au secours ! — Appelez au secours.

Entre CAPULET.

CAPULET.

Il est honteux d'être ainsi en retard ; amenez Juliette ; son fiancé est arrivé.

LA NOURRICE.

Elle est morte, elle est morte ! ô funeste jour !

LADY CAPULET.

Mon Dieu ! mon Dieu ! elle est morte ! elle est morte !

CAPULET.

Ah ! — Que je la voie ! — Hélas ! elle est froide ; le sang est arrêté, les membres sont raides ; il y a long-temps que la vie a quitté ces lèvres ; la mort est sur elle comme une gelée précoce sur la plus belle fleur du vallon. Jour maudit ! Infortuné vieillard !

LA NOURRICE.

O jour lamentable !

LADY CAPULET.

Affreux moment !

CAPULET.

La mort qui me l'enlève et me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue et m'ôte la parole.

Entrent FRÈRE LAURENT *et* PARIS *avec des musiciens.*

FRÈRE LAURENT.

Venez ! la fiancée est-elle prête à se rendre à l'église ?

CAPULET.

Elle est prête à s'y rendre pour n'en revenir jamais. (*A Pâris.*) O mon fils ! la nuit même qui précédait tes noces, le trépas est entré dans la couche de ta fiancée.—Fleur qu'elle était, la voilà ici gisante, déflorée par lui. Le trépas est mon gendre ; le trépas est mon héritier ; il a épousé ma fille ; moi, je vais mourir et tout lui laisser. Quand la vie est partie, tout appartient à la mort.

PARIS.

Moi qui depuis si long-temps appelais de mes vœux cette aurore, devais-je m'attendre qu'elle offrirait à mes regards un tel spectacle ?

LADY CAPULET.

Jour malheureux, jour fatal, jour que j'abhorre ! heure maudite, la plus maudite que le Temps ait jamais vue dans le cours laborieux de son long pèlerinage ! N'avoir qu'une enfant, qu'une pauvre

et unique enfant, qu'une fille adorée pour toute joie, pour toute consolation sur la terre; et voir la mort impitoyable l'arracher de mes bras!

LA NOURRICE.

O malheur! ô fatal et malheureux jour! jour lamentable! le plus douloureux que j'aie encore vu! ô jour exécrable! il n'en fut jamais de plus funeste! malheureux jour! malheureux jour!

PARIS.

O mort détestable, tu m'as trompé, trahi, assassiné! mort cruelle, tu as brisé mon mariage, consommé ma ruine. Oh! ma bien-aimée! ma vie! — Hélas! tu n'es plus ma vie; mais tu es encore ma bien-aimée dans la mort.

CAPULET.

Pauvre enfant, abreuvée de rigueurs, tu es morte martyre, morte dans la douleur et le désespoir. Pourquoi faut-il qu'un tel malheur soit venu anéantir les solennités de ce jour, et tuer notre bonheur? O ma fille! ma fille! ame de ma vie! — quoi! tu es morte! morte! Hélas! ma fille est morte, et mon bonheur avec elle!

FRÈRE LAURENT.

Silence! n'avez-vous pas de honte de vous abandonner à cet excès de douleur? Est-ce là le moyen de remédier au mal? Le ciel et vous, vous aviez chacun une part dans cette belle enfant; maintenant elle appartient toute entière au ciel, et c'est un bonheur pour elle : la part que vous possédiez en elle ne pouvait être mise par vous à l'abri de la mort; mais le ciel conserve la sienne dans une éternelle vie. Ce que vous recherchiez avant tout pour elle, c'était l'éclat d'une haute fortune; c'était là le terme de tous vos vœux : et vous pleurez maintenant qu'abandonnant la terre, elle plane au-dessus des nuages, au plus haut des cieux! Oh! combien est insensée la tendresse que vous portez à votre enfant, si vous vous affligez de la voir si bien partagée. La mieux mariée n'est pas celle qui l'est le plus long-temps; heureuse l'épouse qui meurt jeune! Que vos larmes tarissent; déposez sur ce beau corps privé de vie le bouquet de romarin; et que, selon la coutume, elle soit portée à l'église, parée de ses plus beaux vêtemens. A la voix de la faible nature nos larmes peuvent couler, mais elles n'excitent que le sourire de la raison.

CAPULET.

Tous nos préparatifs pour la solennité de ce jour vont se changer en pompe funèbre; au lieu de musique joyeuse, nous aurons le tintement mélancolique des cloches; au lieu du festin des noces, un banquet funèbre; nos hymnes solennels feront place aux chants funéraires; les fleurs du bouquet nuptial orneront un cercueil, et la destination de toute chose sera intervertie.

FRÈRE LAURENT.

Veuillez vous retirer, seigneur; — madame, veuillez le suivre; et vous aussi, comte Pâris; que chacun se prépare à suivre le convoi de cette jeune fille : le ciel, pour quelque offense que j'ignore, s'assombrit sur vous; ne l'irritez pas davantage en résistant à sa volonté suprême.

CAPULET, LADY CAPULET, PARIS *et* FRÈRE LAURENT *sortent*.

PREMIER MUSICIEN.

Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et partir.

LA NOURRICE.

Partez, bonnes gens, partez; nous sommes, vous le voyez, dans des circonstances bien tristes.

Elle sort.

PREMIER MUSICIEN.

Il faut avouer qu'elles pourraient être plus gaies.

Entre PIERRE.

PIERRE.

Musiciens, mes chers musiciens, jouez nous, *Félicité du cœur**; si vous tenez à ce que je vive, jouez-moi cet air-là, je vous prie.

PREMIER MUSICIEN.

Pourquoi *Félicité du cœur?*

PIERRE.

Parce que mon cœur joue de lui-même l'air :

Mon cœur est plein de douleurs et de larmes **

Oh! donnez-nous quelque chose de gai.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Nous n'en ferons rien; dans ce moment, la musique n'est pas de mise.

PIERRE.

Vous ne voulez donc pas?

DEUXIÈME MUSICIEN.

Non.

PIERRE.

En ce cas, je vais vous abattre.

PREMIER MUSICIEN.

Quoi? — Qu'allez-vous nous abattre?

PIERRE.

Ce ne seront pas des pistoles; mais le roi de pique.

PREMIER MUSICIEN.

Et moi, le valet de cœur.

PIERRE.

Gare à la rapière du valet; je vous en donnerai sur la nuque. Je ne suis pas homme à endurer vos croches et vos anicroches; je vous donnerai

* C'est sans doute le commencement d'une chanson de l'époque. (*Note du traducteur.*)

** Autre chant populaire du temps. (*Note du traducteur.*)

du *ré* et du *fa* sur les omoplates; notez bien ce que je vous dis.

PREMIER MUSICIEN.

En nous donnant du *ré* et du *fa*, c'est vous qui nous noterez.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Veuillez, je vous prie, rengaîner votre rapière et dégainer votre esprit.

PIERRE.

En garde donc; mon esprit va vous porter une botte; tout en rengaînant l'acier de ma dague, je vous ferai sentir la lame de mon esprit : voyons, répondez à ceci :

Quand la douleur
Blesse
Le cœur,
Et que le chagrin nous oppresse,
La voix de la musique et ses sons argentins,

Pourquoi *argentins?* Hein? pourquoi la musique a-t-elle des sons argentins? Peux-tu me dire cela, toi, Simon Crincrin?

PREMIER MUSICIEN.

C'est parce que le son le plus doux est celui de l'argent.

PIERRE.

Pas mal! et toi, Hugues Chanterelle?

DEUXIÈME MUSICIEN.

La musique a des *sons argentins* parce que les musiciens jouent pour de l'argent.

PIERRE.

Pas mal encore! Et toi, Jacques Colophane, que dis-tu?

TROISIÈME MUSICIEN.

Ma foi, je ne saurais rien dire?

PIERRE.

Tu ne sais rien dire? Ah! c'est juste! tu es le chanteur de la troupe: eh bien, je vais répondre pour toi. On dit que la musique a des *sons argentins*, parce qu'il est rare qu'on donne de l'or à des gens de votre espèce, en retour de leur musique. —

La voix de la musique et ses sons argentins
Chassent bien loin de nous et douleurs et chagrins.

Il sort en chantant.

PREMIER MUSICIEN.

Voilà un bien mauvais drôle!

DEUXIÈME MUSICIEN.

Qu'il aille se faire pendre! Descendons; attendons le convoi; nous souperons.

Ils sortent

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

Mantoue. — Une rue.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO.

Si j'en crois mes songes et les flatteuses illusions du sommeil, je vais bientôt recevoir d'heureuses nouvelles : mon ame, cette souveraine de mon être, siége libre et légère sur son trône; de riantes pensées donnent à mes esprits une élasticité inaccoutumée, et depuis ce matin il me semble que je ne touche pas à la terre. J'ai rêvé que ma bien-aimée m'avait trouvé mort! (rêve étrange que celui qui laisse à un mort l'exercice de la pensée!) Ranimé par ses baisers de flamme, il me semblait que je renaissais à la vie, et que j'étais empereur. Hélas! combien douce doit être la possession de l'amour lui-même, si son ombre seule peut donner d'aussi ravissantes joies!

Arrive BALTHAZAR.

ROMÉO, *continuant.*

Des nouvelles de Vérone! — Eh bien! Balthazar! m'apportes-tu des lettres de frère Laurent? Comment se porte ma bien-aimée? mon père est-il en bonne santé? en quel état est Juliette? je te fais de nouveau cette demande; car si Juliette va bien, rien ne saurait aller mal.

BALTHAZAR.

En ce cas, tout va bien, car elle est désormais à l'abri de tout mal; son corps repose dans la tombe des Capulets; et la portion immortelle de son être habite avec les anges; je l'ai vue déposer dans le caveau de ses ancêtres, et sur-le-champ je suis parti pour venir vous en informer : pardonnez-moi, seigneur, de vous apporter ces mauvaises nouvelles; je ne fais en celà qu'exécuter vos ordres.

ROMÉO.

Est-il bien vrai, grand Dieu? Maintenant, des-

tin, je te défie ! — Tu sais où je loge ; prépare-moi une plume et de l'encre, et loue-moi des chevaux ; je pars ce soir.

BALTHAZAR.

Excusez-moi, seigneur ; je ne saurais vous laisser en cet état : vous êtes pâle, agité ; je crains quelque malheur.

ROMEO.

Bah ! tu es dans l'erreur ; laisse-moi, et fais ce que je te dis ; frère Laurent ne t'a point donné de lettres pour moi ?

BALTHAZAR.

Aucune, seigneur.

ROMEO.

N'importe ; pars, et va me louer des chevaux ; je vais te rejoindre à l'instant.

Balthazar *s'éloigne.*

ROMÉO, *continuant.*

Oui, Juliette, je dormirai cette nuit auprès de toi. Trouvons pour cela un moyen — (*Après une pause.*) O pensée de destruction ! que tu es prompte à t'offrir aux regards du malheureux sans espoir ! Je me souviens d'un certain droguiste, — il doit demeurer dans ces environs ; — je l'ai fréquemment rencontré, couvert de haillons, le front soucieux, qui cueillait des simples ; j'ai remarqué sa maigreur ; la misère ne lui avait laissé que les os. On voyait suspendu dans sa boutique indigente une écaille de tortue, un alligator empaillé, quelques peaux de poissons à forme hideuse ; sur des rayons une chétive rangée de boites vides, de petits pots de terre cuite, des vessies, des graines pourries, deux ou trois paquets de vieille ficelle et quelques pains de roses, tous objets clairsemés, et qu'il essayait de faire valoir de son mieux. En voyant tant d'indigence, je me suis dit : La vente des poisons est interdite à Mantoue sous peine de mort ; si pourtant quelqu'un en avait besoin, voilà un misérable qui lui en vendrait ! C'était comme un pressentiment du besoin que j'en aurais moi-même ; il faut que ce pauvre diable m'en vende. (*Il parcourt des yeux les maisons voisines.*) C'est ici qu'il demeure, si je ne me trompe ; comme c'est aujourd'hui fête, sa boutique est fermée. — (*Il appelle.*) Holà, droguiste !

Une porte s'ouvre, LE DROGUISTE *paraît.*

LE DROGUISTE.

Qui m'appelle d'une voix si forte et si haute ?

ROMÉO.

Approche. — Je vois que tu es pauvre ; tiens, voilà quarante ducats, donne-moi une drachme de poison, mais d'un poison si violent, qu'à peine infiltré dans les veines, l'homme las de vivre qui l'aura pris tombe mort à l'instant, d'un poison qui tue aussi promptement son homme que le boulet lancé par la gueule fatale du canon.

LE DROGUISTE.

J'ai de tels poisons ; mais à Mantoue, la loi punit de mort quiconque ose les vendre.

ROMEO.

Indigent comme tu es, plongé dans la détresse, tu as peur de mourir ! La famine est peinte sur ton visage, la pauvreté et l'oppression se lisent dans tes yeux ; tu es couvert des haillons de la misère ; tu ne saurais voir des amis dans le monde et ses lois ; le monde n'a point de lois qui puissent t'enrichir ; viole-les donc, prends ceci, et cesse d'être pauvre.

LE DROGUISTE.

Ma pauvreté consent, non ma volonté.

ROMÉO.

C'est ta pauvreté que je paie et non ta volonté.

Le droguiste rentre chez lui, et ressort aussitôt avec un petit paquet qu'il présente à Roméo.

LE DROGUISTE.

Mettez ceci dans un liquide quelconque ; buvez, et eussiez-vous la vigueur de vingt hommes, vous serez bientôt expédié.

ROMÉO.

Voilà ton or ; c'est un poison plus fatal à l'ame, et qui consomme dans ce monde pervers mille fois plus de meurtres que les chétives substances qu'il t'est interdit de vendre : je te vends du poison, tu ne m'en as point vendu ; adieu ; achète du pain, et tâche d'engraisser. Viens, cordial salutaire, qui es loin d'être un poison, viens avec moi au tombeau de Juliette ; c'est là que tu dois me servir.

Le Droguiste *rentre ;* Roméo *s'éloigne.*

SCENE II.

La cellule de frère Laurent

Entre FRÈRE JEAN

FRÈRE JEAN.

Vénérable franciscain, mon frère, où êtes-vous ?

Entre FRÈRE LAURENT.

FRÈRE LAURENT.

Ce doit être la voix de frère Jean. — Vous venez de Mantoue ; soyez le bien venu. Que dit Roméo ? ou, s'il m'a écrit, remettez-moi sa lettre

FRÈRE JEAN.

J'étais sorti pour aller chercher un frère déchaussé de notre ordre, et le prier de m'accom-

pagner *; je le trouvai occupé à visiter des malades dans une maison que les inspecteurs de la santé publique soupçonnaient d'être infectée de la maladie contagieuse qui règne en ce moment; ils en ont fait fermer les portes, et n'ont point voulu nous permettre de sortir : cette circonstance m'a empêché de me rendre à Mantoue.

FRÈRE LAURENT.

Qui donc a porté ma lettre à Roméo?

FRÈRE JEAN.

La voici; je n'ai pu la faire partir, et personne n'a voulu se charger de vous la rapporter, tant on redoutait la contagion.

FRÈRE LAURENT.

Malheureux contre-temps! Par la sainteté de mon ordre, cette lettre était d'une haute importance, et ce retard peut entraîner les conséquences les plus graves. Frère Jean, allez vite me chercher un levier de fer, et apportez-le dans ma cellule.

FRÈRE JEAN.

J'y vais sur-le-champ.

Il sort.

FRÈRE LAURENT, *seul.*

Je vais me rendre seul au tombeau des Capulets : dans trois heures, la belle Juliette s'éveillera; elle va bien m'en vouloir de n'avoir pas instruit Roméo de tout ce qui est arrivé : mais je vais de nouveau écrire à Mantoue, et jusqu'à l'arrivée de Roméo, je la garderai dans ma cellule. Pauvre enfant, enfermée vivante dans la tombe d'un mort!

Il sort.

SCENE III.

Un cimetière dans lequel on découvre un grand nombre de tombes. Sur le premier plan, le monument consacré à la sépulture des Capulets. Il fait nuit.

Arrive PARIS, *suivi de son* PAGE, *qui porte une torche et une corbeille de fleurs.*

PARIS.

Page, donne-moi cette torche, éloigne-toi, et tiens-toi à l'écart.— Mais non, éteins le flambeau; je ne veux pas être vu; couche-toi sous ces ifs, l'oreille appuyée contre la terre, de manière à entendre le moindre bruit de pas sur ce sol mou tant de fois remué par la bêche du fossoyeur : dès que tu entendras quelqu'un approcher, tu siffleras pour m'avertir. Donne-moi ces fleurs; fais ce que je t'ai dit; va.

* Les moines franciscains ne sortaient jamais qu'à deux, afin que l'un pût surveiller l'autre. (*Note du traducteur.*)

LE PAGE.

Rester seul dans ce cimetière, ce n'est pas très-rassurant; néanmoins je vais m'y aventurer.

Il se retire à quelque distance.

PARIS, *s'approchant du monument, se prosterne sur le seuil, et y sème des fleurs.*

Fleur charmante, je sème de fleurs ton lit nuptial! Tombe adorée, tu renfermes ce qu'il y eut, ce qu'il y aura jamais de plus parfait sous le ciel. O belle Juliette, qui habites avec les anges, accepte ce dernier hommage d'un homme qui, vivante, t'honora, et, morte, vient payer à ta tombe son pieux et funèbre tribut! (*Un sifflement se fait entendre.*) Mon page m'avertit que quelqu'un approche. (*Il se relève.*) Quel pied sacrilége erre cette nuit dans cette enceinte? qui vient troubler mes pieux devoirs, les rites de mon fidèle amour? Eh quoi! un flambeau! — Nuit, couvre-moi un moment de ton ombre.

Il se retire à quelque distance.

Arrive ROMÉO, *suivi de* BALTHAZAR, *qui porte une torche, une pioche et un levier.*

ROMÉO.

Donne-moi cette pioche et ce levier; tiens, prends cette lettre; demain matin de bonne heure tu la remettras à mon père. Donne-moi le flambeau : maintenant, retire-toi; quoi que tu voies ou entendes, garde-toi d'approcher et de m'interrompre; il y va de ta vie. Si je descends dans cet asile de la mort, c'est pour contempler les traits de ma bien-aimée, et surtout pour détacher de son doigt inanimé une bague précieuse, une bague dont j'ai besoin pour un objet important. Va-t'en donc, et pars : si tu t'avises de revenir sur tes pas pour épier ce que je vais faire, malheur à toi! par le ciel, je te déchirerai en lambeaux, et sèmerai de tes membres épars ce cimetière affamé : le moment est terrible, mes projets sont empreints d'un caractère farouche et sombre; je sens que je serais plus cruel, plus impitoyable que le tigre qui a faim, ou la mer mugissante.

BALTHAZAR.

Je vais me retirer, seigneur, et ne vous dérangerai pas.

ROMÉO.

C'est ainsi que tu me témoigneras ton attachement. — Tiens, prends ceci (*il lui donne une bourse*); vis, et sois heureux : adieu, mon enfant.

BALTHAZAR, *à part.*

Malgré cela, je vais me cacher ici près; son air m'inquiète, et quant à ses projets, je n'en augure rien de bon.

Il se retire.

ROMÉO, *s'approchant du monument.*

Détestable gouffre, abîme de la mort, qui as

englouti ce que la terre possédait de plus précieux, ouvre sous mes efforts ta hideuse caverne. (*Il fait usage du levier, et la porte du monument cède à ses efforts.*) Bientôt je te donnerai une nouvelle proie à dévorer.

PARIS, *à part.*

N'est-ce pas là ce banni, cet insolent Montague, qui a tué le cousin de ma bien-aimée, morte, dit-on, du chagrin que lui a causé ce meurtre? — Viendrait-il exercer d'infâmes outrages sur les cadavres de ses victimes? saisissons-nous de lui. (*Il s'avance vers Roméo.*) Suspends tes efforts sacriléges, infâme Montague! la vengeance peut-elle s'étendre au-delà de la mort? Scélérat condamné, je t'arrête; obéis et suis-moi. — Il faut que tu meures.

ROMÉO.

Il le faut en effet, et je suis venu ici pour cela; jeune homme, ne t'attaque point à un homme au désespoir; fuis, et laisse-moi. — Songe à ces morts dont tu foules les tombes, et que cette pensée t'inspire un salutaire effroi. — Jeune homme, je t'en conjure, ne me force point, en provoquant ma fureur, à charger ma conscience d'un nouveau meurtre: — Oh! éloigne-toi! par le ciel, ta vie m'est plus chère que la mienne; car je suis venu ici armé contre moi-même; va-t'en, va-t'en; — vis, et dis un jour que tu dois la vie à la pitié d'un insensé.

PÂRIS.

Je brave tes conjurations*, et t'arrête comme criminel.

ROMÉO.

Tu me provoques? Eh bien! défends-toi, enfant.

Ils mettent l'épée à la main et se battent.

LE PAGE.

O mon Dieu! ils se battent! je vais appeler la garde.

Il s'éloigne.

PARIS, *tombant percé d'un coup mortel.*

Oh! je suis mort! — Montague, par pitié, ouvre la tombe, et dépose-moi auprès de Juliette.

Il meurt.

ROMÉO.

Sur mon ame, je le ferai. — Voyons sa figure; — un parent de Mercutio, le noble comte Pâris! — Que me disait, en route, mon domestique, pendant que mon ame agitée ne faisait aucune attention à ses paroles? Il m'a dit, si je ne me trompe, que Pâris devait épouser Juliette. Me l'a-t-il dit, ou l'ai-je rêvé? ou l'entendant parler de Juliette, ma raison troublée m'a-t-elle ainsi traduit ses paroles? — Oh! donne-moi ta main, jeune homme, inscrit avec moi dans le livre du malheur! je te donnerai pour sépulture un glorieux tombeau. — Un tombeau? Je devrais dire un brillant palais; car Juliette y repose, et sa beauté transforme ce caveau funèbre en un séjour rayonnant et splendide. (*Il dépose Pâris dans le caveau.*) Repose là, cadavre, par un cadavre inhumé. (*Après une pause.*) On a vu plus d'une fois des paroles de gaieté sur les lèvres des mourans; c'est un éclair qui brille dans la nuit de la mort: J'ai mon éclair aussi, moi! (*Il se penche sur le corps glacé de Juliette.*) O ma bien-aimée! ô ma femme! la mort qui aspiration souffle embaumé n'a pu prévaloir contre ta beauté; non, tu n'es point vaincue; la beauté règne encore sur le corail de tes lèvres, sur les roses de tes joues; le drapeau noir de la mort ne s'est point avancé jusque là. — Est-ce toi, Tybalt, que je vois là gisant dans ton sanglant linceul? Oh! que puis-je faire de plus pour apaiser ton ombre, que d'immoler ton ennemi de cette même main qui moissonna ta jeunesse? Pardonne-moi, mon cousin! — Ah! Juliette adorée, pourquoi es-tu si belle? Croirai-je que l'immatériel Trépas est amoureux de tes charmes? Croirai-je que ce spectre livide, ce monstre abhorré, reste ici près de toi dans les ténèbres, pour te posséder? J'en ai peur; aussi je veux te tenir compagnie; je ne veux plus quitter ce lugubre palais de la nuit; ici je resterai avec les vers de la tombe, ces serviteurs de la mort; ici je veux établir ma demeure éternelle, et secouant le joug des destins ennemis, déposer ce corps fragile, fatigué de vivre! O mes yeux, jetez votre dernier regard; mes bras, prenez votre dernière étreinte; mes lèvres, vous qui donnez passage au souffle de la vie, scellez d'un baiser légitime l'éternel contrat qui me lie à la mort! (*Il tire de son sein une coupe et y verse le poison.*) Viens, toi, guide fatal, amer refuge! pilote du désespoir, brise sur l'écueil mugissant ta barque battue des flots! Juliette, je bois à toi! (*Il boit.*) O droguiste, tu as dit vrai; ton poison agit vite. — Un dernier baiser!

Il meurt en embrassant Juliette.

De l'autre côté du cimetière arrive FRÈRE LAURENT, *portant une lanterne, un levier et une bêche.*

FRÈRE LAURENT.

Que saint François me protége! Combien de fois, cette nuit, mes pieds affaiblis par l'âge ont heurté contre des tombes! — Qui est là? quel est celui qui reste si tard dans la compagnie des morts?

BALTHAZAR.

C'est un ami, quelqu'un qui vous connaît bien.

FRÈRE LAURENT.

Dieu te bénisse! Dis-moi, mon ami, quelle est cette torche qui prête inutilement sa lumière aux vers de la tombe, et à des têtes de mort aux yeux vides? Si je ne me trompe, elle brûle dans le monument des Capulets.

* Pâris après avoir reproché à Roméo de venir profaner les tombeaux, délit qu'on imputait alors aux sorciers, lui dit qu'il brave les conjurations et les sortiléges dont il l'accuse de vouloir faire usage. (*Note du traducteur.*)

BALTHAZAR.

Il est vrai, mon père. Mon maître, votre ami, est dans cette tombe.

FRÈRE LAURENT.

Qui ?

BALTHAZAR.

Roméo.

FRÈRE LAURENT.

Depuis combien de temps est-il là ?

BALTHAZAR.

Depuis plus d'une demi-heure.

FRÈRE LAURENT.

J'y vais ; accompagne-moi.

BALTHAZAR.

Je n'ose pas : mon maître me croit parti ; il m'a, d'une voix terrible, menacé de la mort, si je restais pour épier ses actes.

FRÈRE LAURENT.

Reste donc; j'irai seul. — La crainte commence à s'emparer de moi ; je tremble qu'il ne soit arrivé quelque malheur.

BALTHAZAR.

Pendant que je dormais sous ces ifs, j'ai rêvé que mon maître et un étranger se battaient, et que l'étranger avait été tué*.

FRÈRE LAURENT, *continuant à s'avancer.*

Roméo ! — Hélas! hélas! quel est le sang qui arrose le seuil de ce sépulcre ? Pourquoi ces épées abandonnées et sanglantes dans ce séjour de paix? (*Il entre dans le monument.* Romeo ! — Comme il est pâle ! — Quel est cet autre? eh quoi! Pâris aussi, baigné dans son sang ! — Ah ! quelle heure coupable et cruelle a vu consommer ces actes lamentables ? Juliette remue !

Juliette s'éveille et se soulève lentement.

JULIETTE.

O prêtre secourable, où est mon époux ? je me rappelle bien en quel lieu je dois être, et j'y suis : — Où est mon Romeo ?

On entend du bruit à l'extérieur.

FRERE LAURENT, *tout effrayé.*

J'entends du bruit. — Ma fille, quittez cet antre de mort, de contagion, de léthargie; un pouvoir que nous ne pouvons contrôler a déconcerté nos projets; venez, sortez; votre époux est ici gisant dans vos bras; il est mort, ainsi que Pâris; venez; je vous placerai parmi les sœurs d'un saint monastère : ne perdez pas de temps à me questionner ; car j'entends la garde qui arrive ; venez, suivez-moi, chère Juliette. (*Le bruit redouble.*) Je n'ose rester plus long-temps.

Il s'éloigne.

JULIETTE.

Va, tu peux partir, moi, je reste ici. — Que vois-je ? une coupe qu'étreint encore la main de mon bien-aimé? C'est le poison, je le vois, qui a mis à ses jours une fin prématurée. Méchant, tu as donc tout bu? tu n'as pas laissé à ta Juliette une seule goutte amie? Je veux presser tes lèvres de mes baisers; peut-être y reste-t-il encore assez de poison pour me donner la mort, seul remède à mes maux. (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes.

PREMIER GARDE, *de l'extérieur.*

Page, conduis-nous. — De quel côté ?

JULIETTE.

Du bruit ! on vient ! — Hâtons-nous. (*Elle saisit le poignard de Roméo.*) O fortuné poignard ! prends ma poitrine pour fourreau ; (*elle se frappe*) restes-y plongé, et que je meure !

Elle retombe sur le corps de Roméo, et meurt.

Arrivent LES GARDES *avec* LE PAGE DE PARIS.

LE PAGE.

Voici l'endroit, là où brûle cette torche.

PREMIER GARDE.

Le sol est taché de sang : qu'on fasse des perquisitions dans le cimetière; que deux ou trois hommes se chargent de ce soin ; tout individu que vous rencontrerez, arrêtez-le.

QUELQUES GARDES *s'éloignent.*

LE PREMIER GARDE, *continuant.*

Affreux spectacle ! Ici le comte Pâris assassiné ; — là Juliette dont le sang coule encore; son cadavre est encore chaud, et sa mort est récente, elle, ensevelie dans ce caveau depuis deux jours. — Vous, allez avertir le prince ; — vous, courez chez les Capulet ; — vous, allez éveiller les Montague ; — vous autres, continuez les recherches.

PLUSIEURS GARDES *s'éloignent.*

LE PREMIER GARDE, *continuant.*

Voilà bien le lieu où se sont passés ces lamentables événemens; mais nous en ignorons les causes et les circonstances.

Arrivent QUELQUES GARDES *qui amènent* BALTHAZAR.

DEUXIÈME GARDE.

Voici le domestique de Roméo, que nous avons trouvé dans le cimetière.

* Ceci est conforme à la nature ; il arrive souvent que les actes qui se passent sous nos yeux, pendant que nous sommes sous l'impression d'une terreur profonde, ne nous apparaissent que comme des rêves. Dans l'Iliade, chant huitième, Rhésus, tué dans son sommeil, rêve qu'il voit son ennemi lui plonger son épée dans la poitrine. (*Note du traducteur.*)

PREMIER GARDE.

Gardez-le avec soin jusqu'à ce que le prince soit arrivé

Arrive UN AUTRE GARDE *avec* FRÈRE LAURENT.

TROISIÈME GARDE.

Voici un moine qui tremble, soupire et pleure. Nous l'avons trouvé traversant ce côté du cimetière; il tenait la bêche et le levier que voici.

PREMIER GARDE.

Tout cela est fort suspect; qu'on le garde aussi.

Arrivent LE PRINCE *et sa suite.*

LE PRINCE.

Quel malheur, devançant le jour, vient troubler notre repos matinal ?

Arrivent CAPULET, LADY CAPULET *et* UNE FOULE DE PEUPLE.

CAPULET.

Que signifient ces clameurs qu'on entend de toutes parts?

LADY CAPULET.

La foule remplit les rues; les uns crient — Roméo! d'autres — Juliette! d'autres — Pâris! tous se précipitent vers notre monument.

LE PRINCE.

Pourquoi cet effroi, et ces cris qui résonnent à notre oreille?

PREMIER GARDE.

Prince, vous voyez ici les corps du comte Pâris assassiné, de Roméo sans vie, de Juliette, morte depuis deux jours, et cependant chaude encore, et récemment tuée.

LE PRINCE.

Qu'on fasse des recherches, et qu'on sache d'où proviennent ces meurtres horribles.

PREMIER GARDE.

Voici un moine et le domestique de Roméo, que nous avons arrêtés porteurs des instrumens qui ont dû servir à forcer l'entrée de ce tombeau.

CAPULET.

Juste ciel! — voyez, ma femme, voyez comme le sang coule du corps de notre fille! ce poignard s'est mépris, — le fourreau de Roméo est vide, — et le fer s'est égaré dans la poitrine de ma fille.

LADY CAPULET.

Hélas! ce spectacle de mort est comme un glas funèbre qui sonne à ma vieillesse l'heure du sépulcre.

Arrive MONTAGUE, *suivi de* PLUSIEURS DE SES GENS.

LE PRINCE.

Approche, Montague; tu t'es levé avant l'aube pour voir mourir ton fils à son aurore.

MONTAGUE.

Hélas! Monseigneur, ma femme est morte cette nuit; la douleur que lui a causé l'exil de son fils a mis fin a ses jours; quels nouveaux malheurs sont réservés à ma vieillesse?

LE PRINCE.

Approche, et tu verras.

MONTAGUE.

O cruel enfant! quelle barbarie à toi de devancer ton père dans le cercueil!

LE PRINCE.

Suspendez ces gémissemens jusqu'à ce que ces mystères soient éclaircis et que nous en connaissions l'origine et les progrès: alors je me mettrai à votre tête; ma douleur précédera les vôtres, et les conduira, s'il le faut, jusqu'à la tombe: en attendant, contenez-vous, et que l'affliction cède le pas à la patience. — Qu'on amène devant moi les individus suspects.

FRÈRE LAURENT.

Je suis le plus soupçonné, bien que le plus chétif; l'heure et le lieu déposent contre moi : c'est à moi qu'on impute ces meurtres horribles; je suis prêt à parler pour m'accuser et me défendre, pour me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE.

Parle donc; dis-nous ce que tu sais.

FRÈRE LAURENT.

Je serai bref, car j'ai l'haleine trop courte pour un long récit. Roméo, que vous voyez étendu mort, était l'époux de Juliette; Juliette, ici gisante, était la fidèle épouse de Roméo; je les avais mariés; le jour même de leur secret hyménée vit la mort prématurée de Tybalt et le bannissement du nouvel époux, son meurtrier; cet exil, et non la mort de Tybalt, avait plongé Juliette dans la douleur. — (*A Capulet.*) Vous, dans l'intention de la distraire de cette affliction, vous avez voulu la contraindre à épouser le comte Pâris; — alors elle est venue me trouver, et, le désespoir peint dans tous ses traits, elle m'a conjuré de trouver quelque moyen pour empêcher ce mariage, sinon qu'elle allait se tuer dans ma cellule et en ma présence. Alors je lui ai donné une liqueur soporifique dont je connaissais la vertu, et qui a produit sur elle l'effet que j'en attendais; car elle ne tarda pas à être plongée dans un sommeil qui avait toutes les apparences de la mort : en même temps j'écrivis à Roméo de venir à Vérone dans cette nuit funeste, pour m'aider à arracher Juliette à sa tombe empruntée, au moment où l'effet de la po-

tion devait cesser. Mais frère Jean, le porteur de ma lettre, fut retenu à Vérone accidentellement, et il m'a rendu ma lettre hier soir : alors, à l'heure où je savais que Juliette devait s'éveiller, je me suis rendu seul au caveau des Capulets ; mon intention était de la cacher dans ma cellule, jusqu'au moment où il me serait possible de faire venir Roméo. Mais à mon arrivée, quelques minutes avant son réveil, j'ai trouvé ici les cadavres du noble Pâris et de Roméo. Juliette s'est éveillée; je l'ai conjurée de m'accompagner, et de supporter avec résignation ce malheur, ouvrage du ciel; un bruit soudain m'a forcé à m'éloigner de la tombe; livrée à son désespoir, elle a refusé de me suivre, et c'est sans doute en ce moment qu'elle s'est donné la mort. J'ai une connaissance personnelle de toutes les circonstances que je viens de rapporter; la nourrice de Juliette a été dans le secret de son mariage : si quelqu'un des malheurs survenus est arrivé par ma faute, qu'on me livre à toute la rigueur des lois, et, devançant de quelques heures l'arrêt de la nature, qu'on m'arrache ce reste de vieux jours *.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu pour un homme estimable et pieux. — Où est le domestique de Roméo? Qu'a-t-il à nous apprendre?

BALTHAZAR.

J'ai porté à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette; il est parti aussitôt, s'est rendu à Vérone, s'est dirigé vers le cimetière, et est entré dans ce monument. Il m'a remis pour son père la lettre que voici; avant de pénétrer dans le sépulcre, il m'a ordonné, sous peine de mort, de m'éloigner et de le laisser seul.

LE PRINCE.

Donnez-moi cette lettre, je vais en prendre lecture.— Où est le page du comte, qui a été chercher la garde? Jeune homme, que faisait ton maître en ce lieu?

LE PAGE.

Il était venu semer des fleurs sur la tombe de sa fiancée; il m'avait ordonné de me tenir à l'écart, ce que j'ai fait; bientôt j'ai vu quelqu'un portant un flambeau s'approcher du monument, et s'efforcer de l'ouvrir; tout-à-coup j'ai vu mon maître s'avancer contre lui, l'épée à la main; alors j'ai couru appeler la garde.

LE PRINCE.

Cette lettre confirme le récit du moine : Roméo y parle de son amour pour Juliette, de la nouvelle qu'il a reçue de sa mort; il ajoute qu'il a acheté du poison d'un droguiste indigent, et qu'il s'est rendu dans ce monument pour y mourir et y reposer auprès de Juliette. (*Jetant les yeux autour de lui.*) — Où sont-ils maintenant, ces ennemis? — Capulet, Montague! Voyez le fruit amer de vos divisions; le ciel vous frappe dans ce qui faisait votre joie, il se sert de l'amour pour châtier vos haines; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos discords, j'ai perdu deux parens. — Nous sommes tous punis.

CAPULET.

O Montague, ô mon frère, donne-moi ta main; ce sera le douaire de ma fille; je n'ai rien de plus à te demander.

MONTAGUE.

Je te donnerai davantage; je veux lui élever une statue d'or pur; tant que subsistera le nom de Vérone, on montrera l'image de Juliette comme celle de l'amour fidèle et sincère.

CAPULET.

Les mêmes honneurs seront décernés à Roméo; chétive expiation de nos inimitiés!

LE PRINCE.

L'aube de ce jour éclaire une paix lugubre et sombre; le soleil se cache de douleur. Partez, et allez deviser sur ces cruels événemens; il en est qui seront punis et d'autres pardonnés *; car il n'y eut jamais plus tragique aventure que celle de Juliette et de son Roméo.

Ils s'éloignent.

* Il est à regretter que dans ce drame, et dans quelques autres, Shakspeare ait cru devoir allonger le dénouement par un récit inutile que, du reste, on supprime toujours à la représentation. (*Note du traducteur.*)

* Ceci se réfère à la nouvelle où l'auteur avait puisé le sujet de son drame. On y lit que la nourrice de Juliette fut bannie pour ne pas avoir révélé le mariage de sa maîtresse; que le domestique de Roméo fut mis en liberté, comme n'ayant fait qu'exécuter les ordres de son maître; que le droguiste fut condamné, mis à la torture, et pendu, et qu'on permit à frère Laurent d'achever paisiblement ses jours dans la pénitence et la retraite. (*Note du traducteur.*)

FIN DE ROMEO ET JULIETTE

PARIS — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCENE IV.

LES MÉPRISES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

SOLINUS, duc d'Éphèse.
ÉGÉON, marchand de Syracuse.
ANTIPHOLUS d'Éphèse, ANTIPHOLUS de Syracuse, } frères jumeaux, fils d'Égeon et d'Émilie, mais inconnus l'un à l'autre
DROMIO d'Éphèse. DROMIO de Syracuse. } frères jumeaux, esclaves des deux Antipholus.
BALTHAZAR, marchand.
ANGELO, orfévre.
UN MARCHAND, ami d'Antipholus de Syracuse.

PERSONNAGES.

LAPINCE, maître d'école et exorciste.
ÉMILIE, femme d'Égéon, abbesse d'une communauté d'Éphèse.
ADRIENNE, femme d'Antipholus d'Éphèse.
LUCIENNE, sœur d'Adrienne.
LUCE, servante d'Adrienne.
UNE COURTISANE.
UN OFFICIER DE JUSTICE,
UN GEOLIER.
CITOYENS D'ÉPHÈSE, SUITE DU DUC, GARDES, etc.

La scène est à Éphèse.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

Une salle dans le palais ducal.

Entrent LE DUC *et sa suite*, ÉGÉON, UN GEOLIER *et* DES GARDES.

ÉGÉON.

Poursuivez, Solinus, consommez ma perte, et que la mort, mettant fin à mes maux, termine tout pour moi.

LE DUC.

Marchand de Syracuse, tu ne saurais me fléchir: je n'ai nullement l'envie d'enfreindre nos lois. La conduite cruelle de votre duc envers d'honorables marchands nos compatriotes, mis à mort par ses ordres impitoyables, parce qu'ils

n'étaient pas assez riches pour se racheter, a fait naître entre nos deux nations la discorde et la haine, et banni toute pitié de nos regards menaçans. Car, depuis l'inimitié mortelle qui divise tes séditieux compatriotes et nous, il a été solennellement décidé par les Syracusains, ainsi que par nous-mêmes, que toute relation commerciale serait interdite entre nos villes ennemies; que tout Éphésien qui serait rencontré dans les marchés de Syracuse, tout Syracusain qui se présenterait dans le port d'Éphèse, serait condamné à mort, ses biens confisqués et mis à la disposition du duc, à moins qu'il ne fournisse une rançon de mille marcs. Or, comme toutes tes ressources, d'après l'évaluation la plus haute, ne s'élèvent pas à cent marcs, la loi te condamne à mourir.

ÉGÉON.

J'ai du moins cette consolation que le soleil couchant verra finir mes infortunes.

LE DUC.

Syracusain, dis-nous en peu de mots quel motif t'a fait quitter ton pays natal et t'a conduit à Ephèse.

ÉGÉON.

On ne pouvait m'imposer une tâche plus pénible qu'en m'obligeant à redire d'indicibles malheurs; mais afin que l'on sache que, si je meurs, tout mon crime est d'avoir obéi aux sentimens de la nature, je vais faire ce récit, autant que me le permettra la douleur. Je suis né à Syracuse; j'avais pour épouse une femme dont j'aurais fait le bonheur comme elle faisait le mien, sans la fatalité d'un destin ennemi. Nous vivions heureux; les voyages fréquens et lucratifs que je faisais à Épidamnum avaient accru notre fortune, quand mon facteur vint à mourir. Alors la nécessité de veiller par moi-même sur mes marchandises laissées à l'abandon m'arracha aux tendres embrassemens de mon épouse; six mois s'étaient à peine écoulés, qu'accablée sous le doux fardeau que la nature impose à la femme, elle fit ses préparatifs pour me suivre, et bientôt arriva saine et sauve au lieu où j'étais. Peu de temps après, elle devint l'heureuse mère de deux fils bien constitués, enfans tellement semblables qu'on ne pouvait les distinguer que par leurs noms. A la même heure, et dans la même hôtellerie, une pauvre femme accoucha pareillement de deux enfans mâles parfaitement ressemblans. Je es achetai de leurs parens, qui étaient dans une extrême indigence, et les élevai pour les attacher au service de mes fils. Ma femme, fière des deux fils qu'elle m'avait donnés, me pressait chaque jour de retourner à Syracuse; j'y consentis à regret, hélas! et trop tôt. Nous nous embarquâmes; nous étions à une lieue d'Épidamnum, avant que la mer, soumise aux ordres des vents, nous fit pressentir le moindre danger; mais l'espérance ne nous accompagna pas beaucoup plus loin, car bientôt le peu de lumière que nous onnait le ciel ne fit qu'éclairer à nos yeux l'effrayante certitude d'une mort immédiate. Moi, je l'aurais accueillie avec joie; mais les continuelles lamentations de ma femme, qui déplorait d'avance un malheur qu'elle savait inévitable, mais les cris plaintifs et déchirans de nos enfans, qui pleuraient machinalement, ignorans de ce qu'il fallait craindre, m'obligèrent à chercher les moyens de reculer pour eux et pour moi l'instant fatal. Voici le moyen que j'employai, en l'absence de tout autre. Les matelots cherchèrent leur salut dans la chaloupe et nous abandonnèrent le vaisseau prêt à sombrer. Ma femme, portant un intérêt plus vif à son dernier né, l'attacha à un de ces mâts de rechange que les marins tiennent en réserve en cas de tempête; on y attacha avec lui l'un des deux autres jumeaux; moi, je pris les mêmes précautions pour son frère et pour notre autre fils. Ces mesures prises, ma femme et moi, nous nous attachâmes aux deux extrémités du mât, chacun de nous à proximité du précieux dépôt dont il s'était chargé; puis nous nous abandonnâmes à la merci des vagues, qui nous poussèrent, selon notre estime, dans la direction de Corinthe. Enfin le soleil, se montrant à la terre, dissipa les ténèbres fatales qui nous entouraient. Sous l'influence de sa lumière désirée, les mers se calmèrent, et nous aperçûmes deux navires qui cinglaient vers nous, venant, l'un de Corinthe, l'autre d'Épidaure; mais avant qu'ils pussent nous atteindre... — Oh! permettez-moi de n'en pas dire davantage! Par ce qui précède, veuillez deviner le reste.

LE DUC.

Vieillard, continue ton récit; à défaut de notre pardon, tu obtiendras du moins notre pitié.

ÉGÉON.

Oh! si les dieux avaient eu pitié de nous, je ne les aurais pas alors justement qualifiés d'impitoyables! Les deux vaisseaux étaient encore à une distance d'environ dix lieues, que notre mât, violemment poussé contre un écueil, se rompit par le milieu, si bien que dans cet injuste divorce opéré entre nous, la fortune laissa à ma femme et à moi un sujet de consolation et un motif de douleur. La portion du mât qui la portait, l'infortunée, chargée d'un poids plus léger, mais non d'une douleur plus légère, fut chassée au loin par le vent, et tous trois furent recueillis à notre vue par des pêcheurs de Corinthe, autant que nous pûmes en juger. Enfin, un autre navire nous prit à son bord, et l'équipage, en apprenant qui nous étions, fit un accueil bienveillant aux malheureux naufragés; ils voulaient même donner la chasse aux pêcheurs et leur enlever leur proie; mais la marche de leur navire n'était pas assez rapide, et ils continuèrent à faire voile pour leur destination. — Vous savez maintenant quelle aventure m'a séparé de ce que j'aimais; mais le destin ennemi a voulu que je survécusse à mes malheurs pour en conter la douloureuse histoire.

LE DUC.

Au nom des êtres chéris que tu pleures, raconte-moi en détail, je te prie, ce qui leur est arrivé ainsi qu'à toi jusqu'à ce jour.

ÉGEON.

Le plus jeune de mes fils *, l'aîné dans mes affections, parvenu à l'âge de dix-huit ans, sentit un violent désir de connaître la destinée de son frère; il me pria instamment de permettre que son serviteur, privé comme lui d'un frère dont il avait, comme lui, gardé le nom, l'accompagnât dans cette recherche. Dans l'espoir de retrouver le fils que j'avais perdu, je me suis exposé à perdre le fils que j'aimais. Pendant cinq étés consécutifs, j'ai visité les parties les plus reculées de la Grèce, j'ai parcouru l'Asie jusqu'à ses derniers confins, et, côtoyant ses rivages pour retourner dans ma patrie, je suis arrivé à Éphèse sans espoir de retrouver mes fils, mais ne voulant laisser inexploré aucun des lieux habités par l'homme. Ici devra se clore l'histoire de ma vie, et je m'estimerais heureux en mourant si, dans mes voyages, j'avais pu acquérir la certitude que mes fils sont vivans.

LE DUC.

Malheureux Égéon, destiné par le sort à subir les plus cruelles infortunes, crois-moi, si je pouvais, sans porter atteinte à nos lois, à ma couronne, à mes sermens, à ma dignité, ce sentiment dont il n'est pas loisible à un prince de faire abstraction complète, mon ame plaiderait pour toi et défendrait ta cause. Mais, bien que tu sois condamné à mort et que ta sentence ne puisse être révoquée sans que notre honneur soit gravement compromis, néanmoins je ferai pour toi tout ce qu'il m'est possible de faire. Ainsi, honnête marchand, je t'accorde ce jour pour te procurer le secours bienfaisant qui doit te conserver la vie. Adresse-toi à tous les amis que tu as à Éphèse; implore à titre de don ou de prêt la somme nécessaire, et tu vivras; sinon il te faudra mourir. — Geôlier, prends-le sous ta garde.

LE GEOLIER.

Je m'en charge, monseigneur.

ÉGEON.

Sans espoir, sans secours, la mort d'Égéon n'est qu'ajournée.

Ils sortent.

SCENE II.

Une place publique.

Arrivent ANTIPHOLUS *et* DROMIO DE SYRACUSE, *ainsi qu'un* MARCHAND.

LE MARCHAND.

Ainsi, je vous conseille de dire que vous êtes d'Epidamnum; sans quoi vos marchandises seront confisquées. Aujourd'hui même on a arrêté un Syracusain qui vient d'arriver, et comme il est dans l'impossibilité de racheter sa vie, en vertu des lois de cette ville, on doit le mettre à mort avant que le soleil fatigué se couche à l'occident. Voici l'argent que vous m'aviez confié en dépôt.

Il lui remet un sac d'argent.

ANTIPHOLUS, *remettant le sac à Dromio.*

Dromio, va porter ceci à l'auberge du Centaure, où nous logeons, et restes-y jusqu'à mon retour. D'ici au dîner, il y a encore une heure; je vais profiter de cet intervalle pour voir la physionomie de la ville, regarder les boutiques, jeter un coup d'œil sur les édifices : après quoi je retournerai à notre auberge pour me mettre au lit, car ce long voyage m'a fatigué et harassé. Allons, pars.

DROMIO DE SYRACUSE.

Bien des gens vous prendraient au mot et partiraient avec un pareil nantissement.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

C'est un honnête drôle, qui souvent, quand je suis soucieux et triste, m'égaie par ses plaisanteries. Voulez-vous faire avec moi un tour dans la ville, et m'accompagner ensuite à mon auberge, où nous dînerons ensemble?

LE MARCHAND.

Seigneur, je suis invité chez certains négocians avec qui je compte faire des opérations lucratives; veuillez donc m'excuser. Si vous le permettez, à cinq heures, au plus tard, je vous reverrai à la Bourse, et vous tiendrai compagnie jusqu'à l'heure de votre coucher.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Ainsi donc, à tantôt : moi je vais flâner et voir la ville.

LE MARCHAND.

Seigneur, je vous laisse et vous souhaite bien de la joie.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS, *seul.*

Celui qui me souhaite de la joie me souhaite une chose qui n'est point à mon usage. Je suis dans ce monde comme une goutte d'eau qui cherche dans l'Océan une autre goutte; elle y tombe dans l'espoir d'y trouver sa sœur, et, invisible, inquiète, s'y perd et s'y confond. C'est ainsi que moi, infortuné, en quête d'une mère et d'un frère, je me perds en les cherchant.

Arrive DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *continuant.*

Voici le calendrier où je lis la date de ma naissance. — Eh bien! par quel hasard es-tu sitôt de retour?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Comment! sitôt de retour? dites donc que je

* Les commentateurs reprochent ici à Shakspeare d'avoir oublié que la mère s'était chargée du dernier né, et que par conséquent l'aîné était tombé en partage au père : ils oublient que le dernier né de deux jumeaux n'est pas nécessairement le plus jeune : comme dit Dromio à la fin de la pièce, *c'est une question.* (*Note du traduc-*

viens trop tard: le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche par morceaux; l'horloge a sonné midi; la main de ma maitresse a sonné une heure sur ma joue. Elle jette feu et flamme parce que le dîner refroidit; le dîner refroidit parce que vous ne rentrez pas au logis; vous ne rentrez pas au logis parce que vous n'avez pas faim; vous n'avez pas faim parce que vous avez rompu votre jeûne; mais nous qui savons ce que c'est que de jeûner et prier, vos retards aujourd'hui nous font faire pénitence.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Maraud, reprends un peu haleine; qu'as-tu fait, dis-moi, de l'argent que je t'ai remis.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Ah! les douze sous que vous m'avez donnés mercredi dernier pour payer le mémoire du sellier? c'est le sellier qui les a, je n'en ai rien gardé.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je ne suis point en humeur de rire en ce moment : pas de mauvaise plaisanterie! dis-moi où est l'argent. Tu sais que nous sommes étrangers ici; comment as-tu pu te dessaisir d'un dépôt si important?

DROMIO D'EPHÈSE.

Veuillez venir, seigneur; vous plaisanterez à table; ma maîtresse m'a envoyé vous chercher en toute hâte; si elle me voit revenir sans vous, gare à moi! ma caboche paiera pour vous. Il me semble que votre estomac devrait, comme le mien, vous tenir lieu d'horloge et vous rappeler au logis sans autre avertissement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Allons, Dromio, allons! tes lazzis sont hors de saison; réserve-les pour un plus gai quart d'heure. Où est l'or que je t'ai confié?

DROMIO D'EPHÈSE.

A moi, seigneur? mais vous ne m'avez point donné d'or.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Allons, drôle, trêve de pasquinades! qu'as-tu fait du dépôt dont je t'ai chargé?

DROMIO D'EPHÈSE.

On ne m'a chargé que d'une chose, c'est d'aller vous chercher à la Bourse, et de vous ramener dîner chez vous, au Phénix, où ma maîtresse et votre sœur vous attendent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Réponds-moi, et dis-moi en quel lieu sûr tu as déposé mon argent, ou, aussi vrai que je suis chrétien, je te briserai les côtes pour t'apprendre à plaisanter avec moi quand je n'en ai nullement l'envie. Où sont les mille marcs que tu as reçus de moi?

DROMIO D'EPHÈSE.

J'ai quelques-unes de vos marques sur ma caboche, quelques-unes de ma maîtresse sur mes épaules; mais les unes et les autres réunies ne vont pas à mille. — Si je vous les restituais, peut-être ne les endureriez-vous point patiemment.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Les marques de ta maîtresse! De quelle maîtresse veux-tu parler, pendard?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Mais de votre femme, de ma maîtresse, qui loge au Phénix, qui jeûne en attendant que vous veniez dîner, et qui vous prie de venir sur-le-champ.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Encore! malgré ma défense, tu continues à me narguer en face. Tiens! prends ceci, maraud!

Il le frappe.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Que prétendez-vous donc, seigneur? Au nom du ciel, retenez vos mains, sinon je vais recourir à mes jambes.

Il s'enfuit.

ANTIPHOLUS, *seul.*

Sur ma vie, ce coquin se sera laissé escamoter tout mon argent par quelque escroc. On dit que cette ville est pleine de fripons, d'agiles escamoteurs qui trompent les yeux, de nécromans pervers qui changent l'esprit, de sorcières qui tuent l'ame et déforment le corps, d'imposteurs déguisés, de charlatans hableurs, et autres pécheurs de même calibre : si cela est, je ne resterai pas long-temps ici; je vais au Centaure chercher mon imbécile; je crois que mon argent court de grands risques.

Il s'éloigne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Entrent ADRIENNE *et* LUCIENNE.

ADRIENNE.

Je ne vois revenir ni mon mari, ni l'esclave que j'avais envoyé chercher son maître en toute hâte. Lucienne, il est sûrement deux heures?

LUCIENNE.

Quelque négociant l'aura invité, et au sortir de la Bourse il aura été dîner en ville. Dînons, ma sœur, et cesse de te tourmenter; un homme est maître de sa liberté; il n'est soumis qu'au Temps; il va et vient selon que son temps le lui permet; prends donc patience, ma sœur.

ADRIENNE.

Pourquoi les hommes auraient-ils plus de liberté que nous?

LUCIENNE.

Parce que leurs occupations les appellent au dehors.

ADRIENNE.

Si je lui jouais pareil tour, il se fâcherait.

LUCIENNE.

Il faut que ta volonté soit bridée par la sienne.

ADRIENNE.

Il n'y a que des ânes qui se laissent brider ainsi.

LUCIENNE.

Le malheur châtie la liberté sans frein: il n'y a rien sous le soleil, rien sur la terre, dans la mer, ni dans le firmament, qui ne soit soumis à des lois. Les femelles des quadrupèdes, des poissons et des oiseaux, obéissent à leurs mâles, et reconnaissent leur autorité. Les hommes, doués d'une nature plus divine, ces rois de la création, ces souverains de la terre et du liquide empire, bien au-dessus des animaux et des poissons, pour l'âme et les facultés intellectuelles, les hommes, sont les maîtres et seigneurs des femmes: soumettez donc votre volonté à la leur.

ADRIENNE.

C'est la peur de cette servitude qui t'empêche de te marier.

LUCIENNE.

Non, c'est la crainte des douleurs attachées à la couche nuptiale.

ADRIENNE.

Mais si tu étais mariée, tu voudrais avoir quelque autorité.

LUCIENNE.

Avant d'apprendre à aimer, je m'accoutumerai à obéir.

ADRIENNE.

Et si ton mari allait porter ailleurs ses hommages?

LUCIENNE.

J'attendrais sans murmurer qu'il revînt à moi.

ADRIENNE.

La patience est facile à qui n'a aucun sujet de s'émouvoir; ils peuvent être doux et calmes ceux que rien ne contrarie: quand nous entendons les cris du malheureux, brisé sous les coups de l'adversité, nous lui disons de se taire; mais si nous avions à porter le même fardeau de douleur, nous gémirions autant, et peut-être davantage. Toi qui n'as point de mari ingrat qui t'afflige, tu m'offres pour me consoler une résignation impuissante; mais si jamais tu viens à éprouver les mêmes injures, tu chercheras vainement en toi cette sotte résignation.

LUCIENNE.

Allons, je veux me marier un jour, ne fût-ce que pour en faire l'épreuve; — voilà ton esclave; ton mari ne doit pas être loin.

Entre DROMIO D'ÉPHÈSE.

ADRIENNE.

Dis-moi, ton maître tardif te suit-il de près?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Oh! il m'a serré de très-près; mes deux oreilles en savent quelque chose.

ADRIENNE.

Lui as-tu parlé? T'a-t-il fait connaître ses intentions?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Oui, d'une manière un peu rude; il m'a fortement imprimé ses convictions.

ADRIENNE.

Ce qu'il t'a dit était-il donc si difficile à comprendre?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Il m'a payé de raisons si palpables que je ne les ai que trop senties, et néanmoins si singulières que je n'ai pu y rien concevoir.

ADRIENNE.

Mais, dis-moi, va-t-il rentrer au logis? Il paraît vraiment qu'il est fort empressé de plaire à sa femme!

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Oh! assurément, madame, mon maître est fou à lier.

ADRIENNE.

Comment, maraud, fou à lier?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Oui, je soutiens qu'il est fou: quand je l'ai prié de vouloir bien venir dîner, il m'a redemandé

mille marcs d'or : *Il est temps de dîner*, lui ai-je dit. — *Mon or?* m'a-t-il répondu. — *Le rôti brûle.* — *Mon or!* — *Voulez-vous venir au logis?* — *Mon or! où sont les mille marcs que je t'ai donnés, scélérat!* — *Le cochon de lait brûle*, ai-je ajouté. — *Mon or*, a-t-il répliqué. — *Seigneur, ma maîtresse...* — *Qu'elle aille se faire pendre, ta maîtresse! je ne connais pas ta maîtresse; au diable ta maîtresse!*

LUCIENNE.

Qui a dit cela ?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Qui? mais mon maître : *Je ne connais*, a-t-il dit, *ni logis, ni femme, ni maîtresse.* — Ma langue s'était chargée du message; ce sont mes épaules qui vous rapportent sa réponse ; car, pour conclure, c'est là qu'il m'a battu.

ADRIENNE.

Retourne auprès de lui, drôle, et ramène-le au logis.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Que je retourne auprès de lui, pour me faire battre de nouveau! De grâce, envoyez quelque autre messager.

ADRIENNE.

Retournes-y, coquin, ou je te brise les os.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Il me les guérira en me frappant de plus belle; entre vous deux, j'aurai le corps en compote.

ADRIENNE.

Pars, maudit bavard; va chercher ton maître.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Suis-je donc une balle, que vous me crossez ainsi de l'un à l'autre? il me chasse par ici, et vous me chassez par là ; si vous ne me donnez un nouveau cuir, je serai bientôt usé à ce service.

Il sort.

LUCIENNE.

Fi donc! comme la colère a rembruni ton visage.

ADRIENNE.

Ses favorites jouissent de sa compagnie, et moi, au logis, je ne puis obtenir un bienveillant regard. L'âge incivil a-t-il donc ravi à mes traits leur beauté séduisante? C'est lui qui a causé ce ravage. Ma conversation est-elle aride, mon esprit stérile? Ah! si je n'ai plus la parole facile et incisive, c'est son indifférence qui l'a émoussée, plus que n'eût fait le marbre le plus dur. Est-ce par leur mise brillante qu'elles attirent ses affections? Ce n'est pas ma faute; il est l'arbitre de mes dépenses. Quelles altérations ai-je subies dont il ne soit la cause première? Si mes traits ont changé, c'est à lui que je le dois; un seul de ses regards d'amour raviverait bientôt ma beauté défaillante; mais tel qu'un cerf indocile, il brise ses liens, et va chercher sa nourriture ailleurs; et moi, infortunée, je suis le manteau dont il couvre ses infidélités.

LUCIENNE.

O monstre de la jalousie qui se déchire de ses propres mains! — Fi donc! ma sœur, chasse ces idées loin de toi.

ADRIENNE.

Il n'y a que les ames stupides et insensibles qui ne ressentent pas de tels outrages. Je sais que ses yeux portent ailleurs leur hommage ; sans cela, qui l'empêcherait d'être ici? Ma sœur, tu sais qu'il m'a promis une chaîne. — Plût à Dieu que ce fût la seule chose qu'il me refusât, et qu'il ne désertât plus la couche conjugale! Je le vois, le joyau le mieux émaillé finit par perdre de son lustre; l'or peut résister au toucher; si néanmoins le contact est trop fréquent, il finit par s'user; il en est de même de l'homme; la déloyauté et la corruption finissent par flétrir le plus beau caractère. Puisque ma beauté n'a plus de charmes à ses yeux, que la douleur en détruise le reste, et que je meure dans les larmes.

Elles sortent.

SCENE II.

Une place publique devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Arrive ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

L'or que j'avais confié à Dromio est en sûreté à l'auberge du Centaure, et le soigneux drôle est allé parcourir la ville pour me chercher. D'après mon calcul, et le rapport de l'hôte, je n'ai pu parler à Dromio depuis le moment où il m'a quitté, emportant mon argent; le voilà justement qui vient.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *continuant.*

Eh bien, drôle! ta belle humeur est-elle partie? Si tu aimes les coups, recommence tes pasquinades. Ah! tu ne connais pas l'auberge du Centaure! tu n'as point reçu d'argent! Ta maîtresse t'a envoyé me chercher pour dîner! je ne loge pas au Phénix! Avais-tu perdu le sens de me tenir des discours aussi extravagans?

DROMIO DE SYRACUSE.

Quels discours, seigneur? Quand ai-je tenu un pareil langage?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Il n'y a qu'un instant, sur cette même place, il n'y a pas une demi-heure.

DROMIO DE SYRACUSE.

Moi, je vous ai vu depuis que vous m'avez envoyé au Centaure avec votre argent?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Coquin, tu as nié avoir reçu cet argent; tu m'as parlé de maîtresse, de dîner, de sottises pour les

quelles je t'ai fait sentir les marques de mon déplaisir.

DROMIO DE SYRACUSE.

Je suis charmé de vous voir en si joyeuse veine. Mais je ne comprends rien à cette plaisanterie; veuillez me l'expliquer, mon maître.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Ah! tu continues à me narguer en face! tu crois que je plaisante! Tiens, prends ceci, et cela encore.

Il le frappe.

DROMIO DE SYRACUSE.

Doucement, seigneur, au nom du ciel; maintenant le badinage devient du sérieux. Pourquoi me frappez-vous?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Parce qu'il m'arrive quelquefois de te prendre pour mon bouffon, et de babiller avec toi, ton impudence abusera de ma bonté, et il me faudra subir tes quolibets dans mes momens sérieux? Quand le soleil luit, que les moucherons prennent leurs ébats; mais qu'ils se tapissent dans leur trou quand il cache ses rayons. Si tu veux badiner avec moi, étudie mon visage et règle tes manières sur ma physionomie, ou je te ferai changer de méthode à force de coups.

DROMIO DE SYRACUSE.

Je vois que si vous continuez ainsi, je serai obligé de fortifier ma tête de bastions et de remparts; sans quoi, ma cervelle court de grands risques. Mais, voyons, pourquoi me battez-vous?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Ne le sais-tu pas?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis battu.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Faut-il que je t'en dise le motif?

DROMIO DE SYRACUSE.

Oui, seigneur, dites-moi le pourquoi de la chose, car on dit que chaque chose a son pourquoi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

La première fois, c'est pour avoir fait avec moi le mauvais plaisant, et la seconde, pour avoir recommencé.

DROMIO DE SYRACUSE.

Nul ne fut plus que moi battu hors de saison;
Vos motifs n'ont, seigneur, ni rime ni raison.

Allons, je vous remercie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Tu me remercies, et de quoi?

DROMIO DE SYRACUSE.

De ce que vous m'avez donné quelque chose pour rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

La prochaine fois, je t'indemniserai en ne te donnant rien en retour de quelque chose. Mais dis-moi, est-il l'heure de dîner?

DROMIO DE SYRACUSE.

Non, seigneur, il manque au rôti ce que j'ai.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Quoi donc?

DROMIO DE SYRACUSE.

Il a besoin d'être arrosé comme moi qui ai reçu une rincée.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

En ce cas, le rôti sera desséché.

DROMIO DE SYRACUSE.

Cela étant, vous ferez bien de n'en pas manger.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Et la raison?

DROMIO DE SYRACUSE.

Dans la crainte qu'il ne vous échauffe le sang, ce qui pourrait bien me valoir une nouvelle correction.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Apprends à ne plaisanter désormais qu'à bon escient; il y a un temps pour toute chose.

DROMIO DE SYRACUSE.

J'aurais nié cette vérité avant votre dernier emportement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Par quelle raison?

DROMIO DE SYRACUSE.

Par une raison toute simple et toute unie, par la tête chauve du Temps lui-même.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Voyons cela.

DROMIO DE SYRACUSE.

Le Temps ne saurait rendre sa chevelure à celui que la nature a rendu chauve.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

N'y a-t-il pas moyen de réparer cette perte?

DROMIO DE SYRACUSE.

Oui, en achetant une perruque et en mettant sur sa tête les cheveux d'un autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Comment le Temps est-il aussi avare d'une chose aussi commune?

DROMIO DE SYRACUSE.

Parce que c'est un bien dont il est prodigue aux animaux; quant aux hommes, ce qu'il leur a refusé en poil, il le leur a donné en intelligence.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Il y a pourtant beaucoup d'hommes qui ont plus de cheveux que d'esprit.

DROMIO DE SYRACUSE.

Il n'y a pas un d'entre eux qui n'ait l'esprit de perdre ses cheveux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Tu prétendais tout-à-l'heure que les hommes bien fournis de cheveux étaient des gens ignares et sans esprit.

DROMIO DE SYRACUSE.

Le plus ignare les a le plus tôt perdus : et néanmoins c'est gaîment qu'il les perd.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Par quelles raisons?

DROMIO DE SYRACUSE.

Par deux raisons capitales.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Laisse là le mot capital, je te prie.

DROMIO DE SYRACUSE.

Eh bien! sûres.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Laisse encore là le mot sûr, à propos de choses aussi erronées.

DROMIO DE SYRACUSE.

Certaines donc.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Nomme-les.

DROMIO DE SYRACUSE.

D'abord il épargne l'argent qu'il aurait payé au coiffeur; ensuite il ne craint pas que ses cheveux tombent dans sa soupe.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Tu voulais prouver qu'il n'y a pas un temps pour toute chose.

DROMIO DE SYRACUSE.

C'est ce que j'ai fait: j'ai prouvé que le Temps ne pouvait nous rendre les cheveux perdus naturellement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Mais la preuve que tu en as donnée n'est point palpable.

DROMIO DE SYRACUSE.

Voici comment je la modifie : le Temps est chauve, et tant que le monde sera monde, ses sujets seront chauves comme lui.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je savais bien que ta conclusion serait nue et dégarnie. — Mais vois, quelle est la personne qui nous fait signe là-bas?

Arrivent ADRIENNE *et* LUCIENNE.

ADRIENNE.

Oui, Antipholus, prends un air farouche et sombre; réserve ton sourire pour d'autres beautés; je ne suis point Adrienne, je ne suis point ta femme. Il fut un temps, où, de toi-même, tu jurais que nulle parole ne charmait ton oreille, nul objet ne plaisait à tes regards, nul contact n'était doux à ta main, nul mets ne flattait ton palais, comme lorsque c'était moi qui parlais, te regardais, te touchais ou te servais. Comment se fait-il, mon ami, oh! comment se fait-il que tu t'éloignes ainsi de toi-même? je dis de toi-même, car tu t'éloignes de moi, qui, incorporée à toi, faisant avec toi un tout indivisible, dois être plus à tes yeux que la meilleure portion de toi-même. Ah! ne t'arrache point à moi, mon bien aimé; autant vaudrait laisser tomber une goutte d'eau dans la mer mugissante, et tâcher ensuite de retirer cette goutte sans addition ni diminution, que d'essayer de te séparer violemment de moi sans m'entraîner avec toi. Quel coup douloureux ce serait pour toi si tu apprenais que je te déshonore, et que ce corps, qui t'est consacré, est souillé par une lubricité infâme. Ne te verrait-on pas me cracher au visage, me repousser avec mépris, me jeter à la face le nom d'époux, ensanglanter mon front impudique, arracher de ma main perfide l'anneau nuptial, et le briser en jurant de ne plus me revoir? Je sais bien que tu le ferais; eh bien! fais-le. Je suis couverte d'une tache adultère; la lubricité s'est mêlée à mon sang; car si toi et moi nous ne sommes qu'un, et que tu sois infidèle, le poison de ta chair se communique à la mienne, et je suis souillée par la contagion de ton crime: sois donc fidèle à la foi conjugale; je vivrai sans tache, et toi sans déshonneur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Est-ce à moi, belle dame, que ce discours s'adresse? Je ne vous connais pas; voilà deux heures à peine que je suis à Éphèse; je suis aussi étranger à votre ville qu'à ce que vous me dites, et dans ce que je viens d'entendre, avec toute l'attention dont je suis capable, je ne puis comprendre un seul mot.

LUCIENNE.

Fi donc, mon frère! Quel changement s'est opéré en vous! je ne vous ai jamais vu traiter ainsi ma sœur. Elle a envoyé Dromio vous chercher pour dîner.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE.

Moi?

ADRIENNE.

Toi; et tu m'as rapporté pour réponse qu'il t'avait battu, niant que je fusse sa femme, et que notre maison fût la sienne.

ANTIPHOLUS, *à Dromio.*

As-tu parlé à cette dame? Quel complot avez-vous ourdi ensemble?

DROMIO DE SYRACUSE.

Moi, seigneur? c'est la première fois que je la vois.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Coquin, tu mens; car tu m'as apporté textuellement le message dont elle vient de parler.

DROMIO DE SYRACUSE.

Je ne lui ai parlé de ma vie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Alors, comment se fait-il qu'elle nous appelle ainsi par nos noms, à moins que ce ne soit par inspiration?

ADRIENNE.

Qu'il sied mal à votre gravité de feindre si grossièrement, de concert avec votre esclave, en l'encourageant à me contrarier. Je veux que ce soit ma faute, si vous vous êtes dégagé de mes liens; n'aggravez pas cette injure par de nouveaux mépris. — Allons, je ne te quitte plus; tu es l'ormeau, mon ami, et moi je suis la vigne; ma faiblesse, mariée à ta force, se fortifie par elle. Si quelque objet s'interpose entre toi et moi, ce ne peut être que quelque plante vile, le lierre parasite, la ronce ou la mousse stérile, qui, faute d'être élagués, envahissent ta séve qu'ils corrompent, et vivent de ton déshonneur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

C'est à moi qu'elle parle; son langage m'émeut. Eh quoi! me serais-je marié avec elle en songe? ou est-ce que je rêve maintenant? Ce que j'entends n'est-il qu'une erreur de mes sens? quelle illusion fascine nos oreilles et nos yeux?

Jusqu'à ce que je sois bien certain que tout ceci n'est qu'un songe, livrons-nous aveuglement au charme décevant qui m'attire.

LUCIENNE.

Dromio, va dire aux domestiques de servir le dîner.

DROMIO DE SYRACUSE.

Oh! que n'ai-je mon chapelet! que je me signe, pécheur que je suis! Nous sommes au pays des fées. — Oh! malheureux que nous sommes! — Nous parlons à des lutins, à des goules, à des esprits infernaux; si nous ne leur obéissons pas, voici ce qui en arrivera: ils aspireront notre haleine, et nous pinceront jusqu'au sang.

LUCIENNE.

Qu'est-ce que tu marmottes là, au lieu de répondre, Dromio, bélitre, lambin, fainéant, sot!

DROMIO DE SYRACUSE.

Je suis métamorphosé, n'est-ce pas, mon maître?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je crois que tu l'es intellectuellement, de même que moi.

DROMIO DE SYRACUSE.

Je le suis, corps et ame.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Tu as conservé ta forme extérieure.

DROMIO DE SYRACUSE.

Non, je suis changé en singe.

LUCIENNE.

Si tu es changé en quelque chose, ce ne peut être qu'en âne.

DROMIO DE SYRACUSE.

C'est vrai, car elle me mène par la bride, et je me sens une forte envie de paître. Sans contredit, je suis un âne; autrement je la connaîtrais tout aussi bien qu'elle me connaît.

ADRIENNE.

Allons, allons, je ne serai plus assez folle pour porter ma main à mes yeux, et pleurer, pendant que le maître et le domestique se rient de mes larmes. — Allons, mon ami, venez dîner. — Dromio tu auras soin de garder la porte. — Mon ami, nous dînerons aujourd'hui en haut, et je vous forcerai à me confesser tous les bons tours que vous m'avez joués. — Drôle, si quelqu'un vient demander ton maître, réponds qu'il dîne en ville, et ne laisse entrer ame qui vive. — Viens, ma sœur. — Dromio, acquitte-toi bien de ton rôle de portier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Suis-je sur terre, au ciel ou en enfer? endormi ou éveillé? fou ou dans mon bon sens? connu de ces femmes ou caché à mes propres yeux? Allons, je dirai comme elles, je soutiendrai mon rôle, et à tout hasard, je tenterai l'aventure.

DROMIO DE SYRACUSE.

Mon maître, dois-je faire les fonctions de portier?

ADRIENNE.

Oui, et ne laisse entrer personne, ou gare à ton dos.

LUCIENNE.

Venez, venez, Antipholus; nous dînerons trop tard.

Ils entrent dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, DROMIO D'ÉPHÈSE, ANGÉLO *et* BALTHAZAR.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Seigneur Angélo, il faut que vous nous excusiez tous; ma femme est de mauvaise humeur quand je ne rentre pas à l'heure convenue. Vous direz que je suis resté dans votre boutique, occupé à voir travailler sa chaîne, et que demain vous l'apporterez à la maison. Mais croiriez-vous que voici un drôle (*montrant Dromio*) qui me soutient qu'il m'a rencontré sur cette place; que je l'ai battu en lui redemandant mille marcs d'or, et que j'ai renié ma femme et ma maison? Ivrogne, que veux-tu dire par là?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Dites ce qu'il vous plaira, seigneur; mais moi, je sais ce que je sais; en preuve que vous m'avez battu, je puis montrer les marques. Si ma peau était du parchemin, et vos coups de l'encre, votre écriture prouverait que j'ai dit vrai.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Va, tu es un âne.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Il y paraît bien aux traitemens que je subis et aux coups que je reçois. Je devrais regimber quand on me frappe; tenez-vous donc hors de la portée de mes ruades, et défiez-vous d'un âne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Vous êtes triste, seigneur Balthazar: fasse le ciel que le repas qu'on nous donnera réponde à ma bonne volonté et au plaisir cordial que j'ai à vous recevoir.

BALTHAZAR.

J'attache beaucoup plus de prix à votre accueil qu'à votre repas, seigneur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Seigneur Balthazar, en fait de viande ou de poisson, tout l'accueil du monde ne fait pas un bon plat.

BALTHAZAR.

C'est chose commune qu'un bon plat; le premier venu peut vous l'offrir.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Un bon accueil est plus commun encore; il ne se compose que de paroles.

BALTHAZAR.

Repas frugal et bonne mine font un joyeux festin.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Oui, pour un hôte avare et un convive frugal. Quoi qu'il en soit, si vous faites un mauvais dîner, ne le prenez point en mauvaise part; on peut vous l'offrir meilleur, mais non de meilleur cœur. — Mais doucement: ma porte est fermée à clef. (*A Dromio.*) Va dire qu'on nous ouvre.

DROMIO D'ÉPHÈSE, *appelant.*

Holà, Marie, Brigitte, Marianne, Cécile, Julienne, Jenny.

DROMIO DE SYRACUSE, *de l'intérieur.*

Butor, cheval, chapon, faquin, idiot, imbécile! ou éloigne-toi de la porte, ou assieds-toi sur le seuil. Évoques-tu des catins, que tu en appelles tout un régiment, quand c'est déjà trop d'une?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Quel est le bélître qu'on nous a donné pour portier? Mon maître attend dans la rue.

DROMIO DE SYRACUSE.

Qu'il retourne d'où il est venu, de peur d'attraper une fraîcheur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Quel est celui qui parle là? — Allons, vas-tu ouvrir la porte?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je vous dirai quand, lorsque vous m'aurez dit pourquoi?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Pourquoi? mais pour dîner, parbleu. Je n'ai pas dîné aujourd'hui.

DROMIO DE SYRACUSE.

Vous ne dînerez pas ici aujourd'hui; revenez une autre fois.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Qui es-tu, toi qui me refuses l'entrée de ma propre maison?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je suis le portier provisoire, seigneur, et je m'appelle Dromio.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Scélérat, tu m'as volé tout à la fois mon emploi et mon nom; l'un ne m'a jamais fait grand honneur; l'autre m'a valu d'assez nombreux désagrémens; si aujourd'hui tu avais été Dromio à ma place, tu aurais volontiers échangé ta face contre un nom, et donné ton nom pour une obole.

LUCE, *de l'intérieur.*

Quel est donc ce bruit? Dromio, quels sont ces gens qui sont à la porte?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Luce, fais entrer mon maître.

LUCE.

Ma foi, non; il vient trop tard; tu peux le dire à ton maître.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Voilà, certes, qui est plaisant! — Une question je te prie. — Emploierai-je mon autorité?

LUCE.

Une question aussi à mon tour: — Pourrais-tu me dire quand?

DROMIO DE SYRACUSE.

Si Luce est ton nom, Luce, tu lui as rivé son clou.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

M'entends-tu, mignonne? Tu nous laisseras entrer, j'espère?

LUCE.

J'allais vous le demander.

DROMIO DE SYRACUSE.

Et vous avez dit non.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Très-bien, viens-lui en aide; la réponse es bonne, les reparties ne se font pas attendre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Coquine, ouvre-moi.

LUCE.

Pourriez-vous me dire en l'honneur de que saint?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Mon maître, frappez fort.

LUCE.

Qu'il frappe jusqu'à ce que la main lui fasse mal.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Tu me paieras cela, mignonne, si une fois j'enfonce la porte.

LUCE.

Nous ne vous craignons pas; il y a des ceps * dans Éphèse.

ADRIENNE, *de l'intérieur.*

Qui donc fait tout ce vacarme à la porte?

DROMIO DE SYRACUSE.

Ce sont des mauvais sujets qui troublent le repos de la ville.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Est-ce vous, ma femme? vous auriez pu venir plus tôt.

ADRIENNE.

Moi, votre femme! retirez-vous, drôle.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Vous n'étiez déjà pas fort content, mon maître; mais voilà un *drôle* qui emporte la pièce.

ANGÉLO, *à Antipholus d'Éphèse.*

Nous ne trouvons ici ni bonne chère ni bon ac-

* Les ceps étaient un instrument de correction qui emprisonnait les jambes du condamné. (*Note du traducteur.*)

cueil; nous aurions pourtant désiré l'un ou l'autre.

BALTHAZAR.

Après avoir discuté lequel des deux vaut le mieux, nous serons obligés de partir sans avoir ni l'un ni l'autre.

DROMIO D'ÉPHÈSE, *à son maître, avec ironie.*

Ces messieurs attendent à la porte; veuillez leur dire d'entrer.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je ne sais ce qu'il y a dans le vent, que nous ne pouvons entrer au port.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Vous êtes bien heureux de ne pas être vêtu à la légère; votre potage tout chaud vous attend, et vous restez ici au froid : se voir ainsi traiter, mais il y a de quoi devenir fou.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Va me chercher quelque chose pour enfoncer la porte.

DROMIO DE SYRACUSE.

Gardez-vous de rien enfoncer ici, ou je vous enfoncerai les côtes.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Ne peut-on vous dire un mot, l'ami? les mots ne sont que du souffle; ce mot, je désirerais vous le dire face à face.

DROMIO DE SYRACUSE.

Va-t'en au diable!

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Voilà qui est trop fort. Va-t'en au diable toi-même! laisse-moi entrer, je te prie.

DROMIO DE SYRACUSE.

Oui, quand il y aura des oiseaux sans plumes et des poissons sans nageoires.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Allons, je veux entrer de force; va m'emprunter un levier.

BALTHAZAR.

Modérez-vous, seigneur; n'employez point de tels moyens. Voulez-vous attaquer votre propre réputation, et faire planer le soupçon sur l'honneur sans tache de votre épouse? Écoutez-moi.— La longue expérience que vous avez faite de sa vertu, sa sagesse, son âge, sa modestie, tout vous fait un devoir de supposer qu'elle a, pour en agir ainsi; quelque raison qui vous est inconnue, ne doutez point, seigneur, qu'elle n'ait quelque excuse légitime pour vous interdire en ce moment l'entrée de votre maison. Croyez-moi, partez tranquillement; allez dîner à l'auberge du Tigre; vers le soir vous reviendrez seul vous informer des motifs de cette étrange réception. Si au contraire vous essayez d'entrer de vive force, à cette heure passagère, le public ne manquera pas de commenter votre conduite; d'odieux soupçons viendront flétrir votre réputation aujourd'hui sans tache, et, quand vous ne serez plus, ils planeront encore sur votre tombe; car la calomnie se transmet comme un héritage, et quand elle a mis le pied quelque part, elle y reste.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je cède à vos conseils; je m'éloignerai en paix, et, quoique j'enrage, je prétends m'égayer : je connais une dame d'une conversation pleine d'agrément, jolie, spirituelle, peu farouche, mais au demeurant fort aimable; — c'est chez elle que nous dînerons. Ma femme, fort injustement, je le proteste, m'a souvent fait la guerre à son sujet. Nous dînerons donc chez elle. — (*A Angélo.*) Allez chez vous chercher la chaîne; elle doit être terminée en ce moment : veuillez me l'apporter à l'auberge du Porc-Épic; c'est là la maison en question. Je veux faire cadeau de cette chaîne à mon hôtesse, quand ce ne serait que pour faire enrager ma femme; allez donc, et dépêchez-vous. Puisqu'on refuse de me recevoir chez moi, j'irai frapper ailleurs; peut-être ne m'y repoussera-t-on pas.

ANGÉLO.

J'irai vous retrouver en cet endroit dans une heure à peu près.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Fort bien; ce badinage me coûtera un peu cher.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent LUCIENNE *et* ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

LUCIENNE.

Se peut-il que vous ayez oublié à ce point les devoirs d'un mari? Se peut-il, Antipholus, que la haine déracine votre amour à son printemps? Faut-il que l'édifice de votre affection s'écroule avant d'être achevé? Si vous avez épousé ma sœur pour sa fortune, ne fût-ce qu'en cette considération, traitez-la avec plus d'égards. Si vous aimez ailleurs, que ce soit en secret. Jetez un voile sur votre infidélité; que ma sœur ne la lise pas dans vos yeux; que votre langue ne soit pas l'interprète de votre propre honte; donnez au vice les dehors de la vertu; avec un cœur coupable que votre front soit pur; donnez au péché l'allure de la sainteté; cachez-lui votre perfidie : que sert de la lui faire voir? Quel voleur est assez simple pour se vanter de ses méfaits? Vous êtes doublement coupable de violer la foi conjugale et de le lui laisser lire à table dans vos regards. Avec des ménagemens, le vice peut prétendre encore à une sorte de renommée bâtarde; la culpabilité des actes est aggravée par celle du langage. Hélas! crédules que nous sommes, faites-nous croire seulement que vous nous aimez; si d'autres ont le bras, donnez-nous la manche; nous tournons dans votre orbite, et vous nous faites mouvoir à votre gré. Veuillez donc rentrer,

mon frère; consolez ma sœur, dissipez son chagrin, appelez-la votre épouse; un peu de mensonge est méritoire quand l'orage de la discorde s'apaise au doux souffle de la flatterie.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Femme charmante, j'ignore de quel autre nom je dois vous appeler, ni par quel prodige vous avez appris le mien, vos lumières et vos grâces font de vous la merveille de la terre, et je ne sais quoi de céleste brille en vous. Enseignez-moi, créature adorable, ce que je dois penser et dire; expliquez à mon intelligence grossière, faible et bornée, le sens mystérieux de la déception que vous me recommandez. Pourquoi vous efforcer d'altérer la franchise de mon ame et de l'égarer dans une voie inconnue? Êtes-vous un dieu? Voulez-vous me donner un nouvel être? Transformez-moi donc, et je céderai à votre puissance; mais tant que je serai moi-même, je persisterai à croire que votre sœur éplorée n'est pas ma femme et que je ne lui dois point la foi conjugale. Je dirai plus, c'est vers vous que mon ame se sent attirée. Douce sirène, ne cherche point, par tes accens mélodieux, à m'entraîner, pour y trouver la mort, dans l'océan des larmes de ta sœur; chante pour ton propre compte, et mon ame sera ravie; déroule sur les vagues d'argent ta chevelure d'or, et je m'y plongerai avec délices, et, fier de mourir ainsi, je bénirai une mort si douce. — L'amour est chose légère et surnagera sans doute.

LUCIENNE.

Êtes-vous fou, de me parler ainsi?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je ne suis pas fou mais asservi, j'ignore comment.

LUCIENNE.

C'est la faute de vos yeux

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Bel astre, c'est pour avoir regardé de trop près tes rayons qui m'ont ébloui.

LUCIENNE.

Regardez où vous le devez, et votre vue s'éclaircira.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

O ma bien aimée, autant fermer les yeux que de les ouvrir pour regarder la nuit.

LUCIENNE.

Pourquoi m'appelez-vous votre bien aimée? appelez ainsi ma sœur.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

La sœur de ta sœur.

LUCIENNE.

C'est ma sœur que vous voulez dire.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Non, c'est toi, toi, la plus chère moitié de moi-même, l'œil de mon œil, le cœur de mon cœur, mon aliment, ma fortune, le but de mes espérances, mon paradis sur la terre, l'unique bonheur que je demande au ciel.

LUCIENNE.

Ma sœur est tout cela, ou doit l'être.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Sois donc cette sœur, ma bien aimée, car c'est de toi que je parle; c'est toi que je veux aimer; avec toi je veux passer ma vie; tu n'as point de mari, et je n'ai point de femme: donne-moi ta main.

LUCIENNE.

Oh! doucement, seigneur, tenez-vous tranquille; je vais chercher ma sœur et demander sa permission.

Elle rentre dans la maison d'Antipholus d'Éphèse, au moment où Dromio de Syracuse en sort.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Qu'as-tu donc, Dromio? où cours-tu si vite?

DROMIO DE SYRACUSE.

Me connaissez-vous, seigneur? suis-je Dromio? suis-je votre serviteur? suis-je moi-même?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Tu es Dromio, tu es mon serviteur, tu es toi-même.

DROMIO DE SYRACUSE.

Je suis un âne, je suis le serviteur d'une femme, je ne m'appartiens pas.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Comment es-tu le serviteur d'une femme, et en quoi ne t'appartiens-tu pas?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je ne m'appartiens pas; je suis la propriété d'une femme qui me revendique, qui s'attache à tous mes pas, qui veut absolument m'avoir.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Quels sont ses droits sur toi?

DROMIO DE SYRACUSE.

Des droits comme ceux que je pourrais avoir sur votre cheval; elle me réclame comme un animal; non comme si j'étais un animal; mais en vrai animal qu'elle est, elle élève des prétentions sur moi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Qui est-elle?

DROMIO DE SYRACUSE.

Une fort respectable personne, et dont il est impossible de parler sans dire : *sauf votre respect*. J'ai fait là une assez maigre trouvaille, et néanmoins c'est ce qu'on peut appeler un gras mariage.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Qu'entends-tu par gras mariage.

DROMIO DE SYRACUSE.

C'est la cuisinière, voyez-vous, et Dieu merci la graisse ne manque pas chez elle. Je ne sais à quelle sauce je dois la mettre, à moins d'en faire une lampe et de me sauver d'elle à sa propre clarté. Je garantis que ses guenilles, et le suif dont elles sont pleines, brûleraient pendant toute la durée d'un hiver de Pologne. Si elle vit jusqu'au jugement dernier, elle brûlera huit jours de plus que le monde.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Quelle est la couleur de son teint.

DROMIO DE SYRACUSE.

Basanée comme le cuir de mes souliers; mais son visage n'est pas à beaucoup près aussi propre. La crasse et la sueur abondent sur elle à tel point qu'un homme en aurait par-dessus la cheville.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

C'est un défaut que l'eau corrigera.

DROMIO DE SYRACUSE.

Non, seigneur; c'est la nature de la bête; toute l'eau du déluge n'y pourrait rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Quel est son nom?

DROMIO DE SYRACUSE.

Jacqueline : imaginez-vous qu'une aune trois quarts ne la mesureraient pas d'une hanche à l'autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Elle est donc d'une haute taille?

DROMIO DE SYRACUSE.

Il n'y a pas plus de distance de sa tête à ses pieds que de l'une à l'autre hanche; elle est sphérique comme un globe; je pourrais étudier la géographie sur elle.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande?

DROMIO DE SYRACUSE.

Sur la croupe; je l'ai reconnue aux inégalités du terrain.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Où est l'Écosse?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je l'ai reconnue à l'aridité et à la rudesse; elle est dans la paume de la main.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Et la France?

DROMIO DE SYRACUSE.

Sur son front qui toujours se rebiffe et qui est en guerre avec ses cheveux.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Et l'Angleterre?

DROMIO DE SYRACUSE.

J'ai cherché les blanches falaises; mais je n'y ai rien trouvé de blanc; je soupçonne qu'elle pourrait bien être sur son menton, à en juger par le flux salé qui coulait entre elle et la France.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Et l'Espagne?

DROMIO DE SYRACUSE.

A dire vrai, je ne l'ai pas vue; mais je l'ai sentie à la chaleur de son haleine.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Où sont l'Amérique, les Indes?

DROMIO DE SYRACUSE.

Sur son nez, tout brillant de rubis, d'escarboucles, de saphirs, exposant leur riche aspect à la chaude haleine de l'Espagne, qui envoyait des flottes de galions y faire leur chargement.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Où sont la Belgique, les Pays-Bas?

DROMIO DE SYRACUSE.

Oh! seigneur, je n'ai pas poussé mes investigations si loin. Pour conclure, cette sorcière a jeté le grappin sur moi, m'a appelé par mon nom, a juré que je lui appartenais, m'a dit les signes particuliers que je porte sur le corps, par exemple, la marque que j'ai sur l'épaule, la tache que j'ai sur le cou, le gros poreau que j'ai sur le bras gauche; si bien qu'étonné et surpris, je me suis sauvé d'elle comme d'une sorcière, et je pense que si je n'avais pas été pourvu d'une foi solide et d'un cœur d'acier, elle m'aurait transformé en caniche, et fait de moi un tourne-broche.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Va, rends-toi sur-le-champ au port; de quelque côté que le vent souffle, pourvu qu'il nous éloigne du rivage, je ne passerai pas la nuit dans cette ville. Si tu apprends que quelque navire est sur le point de mettre à la voile, viens m'en avertir sur la place du Marché, où je t'attendrai en me promenant. Puisqu'ici tout le monde nous connait, et que nous n'y connaissons personne, il est temps de plier bagage.

DROMIO DE SYRACUSE.

Comme on s'éloigne à toutes jambes d'un ours qui veut vous dévorer, je fuis loin de celle qui prétend être ma femme malgré moi.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *seul.*

Ce pays n'est habité que par des sorcières; en conséquence, il est grand temps que je m'en éloigne. Celle qui m'appelle son mari, je la déteste cordialement comme épouse; quant à sa charmante sœur, la grâce souveraine qui la décore, le charme de sa beauté et de son langage m'ont presque rendu infidèle à moi-même; mais, pour ne point devenir complice de mon propre malheur, je fermerai mes oreilles aux chants de cette sirène.

Arrive ANGÉLO.

ANGÉLO.

Seigneur Antipholus?...

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Oui, c'est là mon nom.

ANGÉLO.

Je le sais fort bien, seigneur; tenez, voici la chaîne en question; je comptais vous rejoindre au Porc-Épic : la chaîne n'était pas encore finie; c'est ce qui m'a retardé si long-temps.

Il lui remet une chaîne d'or.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Que voulez-vous que je fasse de ceci?

ANGÉLO.

Ce qu'il vous plaira, seigneur; je l'ai faite pour vous.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Faite pour moi? je ne vous l'ai pas commandée.

ANGÉLO.

Non pas une ni deux fois, mais vingt; emportez-la chez vous, et faites-en cadeau à votre

femme. A l'heure du souper, j'irai vous voir et recevoir mon argent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Vous ferez bien de le recevoir maintenant; car plus tard vous courez risque de ne revoir ni la chaîne ni l'argent.

ANGÉLO.

Vous aimez à rire, seigneur; adieu.

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je ne sais que penser de ceci; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a personne assez vain pour refuser l'offre d'une aussi belle chaîne. Un homme n'a pas besoin de vivre d'expédiens quand il rencontre dans la rue des gens qui lui font d'aussi riches cadeaux. Je vais me rendre à la place du Marché pour y attendre Dromio; si quelque navire met à la voile, je pars sur-le-champ.

Il s'éloigne.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent UN MARCHAND, ANGÉLO *et* UN OFFICIER DE JUSTICE.

LE MARCHAND.

Vous savez que cette somme m'est due depuis la Pentecôte; depuis lors je ne vous ai pas beaucoup importuné; je ne le ferais même pas aujourd'hui, si je n'étais sur le point de faire voile pour la Perse, et si je n'avais besoin d'argent pour mon voyage. Veuillez donc me payer sur-le-champ; sinon, je vous fais arrêter par cet officier.

ANGÉLO.

Antipholus me doit précisément la somme que je vous dois; au moment où je vous ai rencontré, je venais de lui remettre une chaîne dont je dois toucher le prix à cinq heures; veuillez m'accompagner jusque chez lui; j'acquitterai mon obligation, et j'y joindrai mes remercîmens.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *et* DROMIO D'ÉPHÈSE.

L'OFFICIER.

Vous pouvez vous épargner cette peine; le voici qui vient.

ANTIPHOLUS, *à Dromio.*

Pendant que je vais chez l'orfévre, va m'acheter un bout de corde; je m'en servirai sur ma femme et sur ses confédérés, pour les récompenser d'avoir aujourd'hui fermé la porte contre moi. — Mais j'aperçois l'orfévre; — va toujours, achète-moi une corde, et apporte-la-moi à la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Moi, acheter une corde! c'est vingt mille livres de rente que je vais acheter!

Il s'éloigne.

ANTIPHOLUS, *à Angélo.*

C'est plaisir, ma foi, que de compter sur vous; j'avais annoncé votre présence et la chaîne; mais on n'a vu paraître ni chaîne ni orfévre. Peut-être avez-vous pensé que notre affection durerait trop long-temps, si nos cœurs étaient enchaînés l'un à l'autre; voilà ce qui vous a empêché de venir.

ANGÉLO.

Je vois que vous êtes en joyeuses dispositions; avec votre permission, voici la note du poids de votre chaîne estimée jusqu'au dernier carat, du titre de l'or et du prix de la façon: le tout se monte à environ trois ducats de plus que je ne dois à l'homme que voici; je vous serais obligé d'acquitter immédiatement ma créance, attendu qu'il est sur le point de s'embarquer, et n'attend que ce paiement pour partir.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je n'ai pas la somme sur moi; en outre, quelques affaires m'appellent en ville; veuillez conduire cet étranger chez moi; prenez avec vous la chaîne; vous la remettrez à ma femme et la prierez de vous solder; peut-être serai-je à la maison aussitôt que vous.

ANGÉLO.

En ce cas, vous remettrez vous-même la chaîne à votre femme.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Non, remettez-la-lui vous-même, dans la crainte que je n'arrive pas à temps.

ANGELO.

Je le veux bien, seigneur; avez-vous la chaîne sur vous?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Si je ne l'ai pas, seigneur, j'espère que vous l'avez; sinon vous vous en retournerez sans votre argent.

ANGÉLO.

Allons, donnez-moi la chaîne, je vous prie; cet honnête homme est pressé de partir; le vent

et la marée l'attendent, et je me reproche de l'avoir retenu si long-temps.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Seigneur, cette plaisanterie a pour but d'excuser votre manque d'exactitude au rendez-vous du Porc-Épic : c'est moi qui devrais vous gronder de ne m'avoir point tenu parole; mais vous faites comme les femmes acariâtres, vous prenez l'initiative des reproches.

LE MARCHAND, *à Angélo.*

Le temps s'écoule; je vous en prie, seigneur, dépêchez.

ANGÉLO.

Vous voyez comme il me presse ; la chaîne !

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Eh bien ! remettez-la à ma femme et touchez votre argent.

ANGÉLO.

Allons, allons ! vous savez fort bien que je vous l'ai donnée il n'y a qu'un instant; ou envoyez la chaîne à votre femme, ou faites-la prévenir de l'objet de ma visite.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Allons donc ! vous poussez la plaisanterie trop loin. Voyons, où est-elle cette chaîne? faites-moi la voir, je vous en prie.

LE MARCHAND, *à Antipholus.*

Mes affaires ne me permettent pas d'assister plus long-temps à ce badinage : dites-moi, seigneur, si vous voulez me payer, oui, ou non; si vous ne le voulez pas, je vais livrer mon créancier entre les mains de cet officier de justice.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Vous payer ! Et que faut-il donc que je vous paie?

ANGÉLO.

L'argent que vous me devez pour la chaîne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je ne vous dois rien jusqu'à ce que j'aie reçu la chaîne.

ANGÉLO.

Vous savez que je vous l'ai donnée il y a une demi-heure.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Vous ne m'avez rien donné; c'est m'insulter que de me soutenir cela !

ANGÉLO.

C'est m'insulter plus encore que de le nier; considérez qu'il y va de mon crédit.

LE MARCHAND.

Officier, arrêtez cet homme à ma réquisition.

L'OFFICIER, *à Angélo.*

Je vous arrête, et vous somme au nom du duc de me suivre.

ANGÉLO, *à Antipholus.*

Ceci touche ma réputation. Consentez à payer cette somme pour moi, ou je vous fais arrêter par cet officier.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Que je consente à vous payer ce que je n'ai pas reçu ! (*A l'officier.*) Arrête-moi, manant, si tu oses !

ANGÉLO, *à l'officier, en lui donnant quelques pièces de monnaie.*

Voilà le montant des frais; officier, arrêtez cet homme; je n'épargnerais pas mon propre frère en pareil cas, s'il me témoignait une impudence aussi effrontée.

L'OFFICIER, *à Antipholus.*

Je vous arrête, seigneur ; vous venez d'entendre que j'en ai été requis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je vous obéis en attendant que j'aie fourni caution. — (*A Angélo.*) Mais toi, drôle, tu m paieras cher cette plaisanterie; tout le métal qui est dans ta boutique m'en répondra.

ANGÉLO.

Seigneur, seigneur, j'obtiendrai justice à Éphèse, je n'en doute pas, et la honte en rejaillira sur vous.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE, *à Antipholus.*

Mon maître, il y a un navire d'Épidamnum qui n'attend, pour mettre à la voile, que l'arrivée du capitaine. J'ai fait porter nos bagages à bord; en outre, j'ai acheté de l'huile, du baume et de l'eau-de-vie. Le navire est tout appareillé; un vent favorable souffle de la terre; on n'attend plus pour partir que le propriétaire, le capitaine et vous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

En voilà bien d'une autre! Est-ce que tu es fou? Imbécile, quel vaisseau d'Épidamnum m'attend ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Le vaisseau où vous m'avez envoyé retenir notre passage.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Misérable butor ! je t'ai envoyé acheter une corde, et t'ai dit dans quel but et pour quel usage.

DROMIO DE SYRACUSE.

Vous ne m'avez point parlé de corde; vous m'avez dit d'aller au port m'informer d'un navire en partance.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Nous discuterons cette affaire plus à loisir, et j'apprendrai à tes oreilles à écouter avec plus d'attention. Va de ce pas trouver Adrienne; donne-lui cette clef, dis-lui que dans le bureau recouvert d'un tapis de Turquie il y a une bourse de ducats; dis-lui qu'elle me l'envoie; que j'ai été arrêté dans la rue, et que cet argent doit servir à payer ma caution. Pars, coquin, va-t'en ; officier, je suis prêt à vous suivre à la prison jusqu'à son retour.

LE MARCHAND, ANGÉLO, L'OFFICIER DE JUSTICE *et* ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *s'éloignent.*

DROMIO DE SYRACUSE, *seul.*

Que j'aille chez Adrienne ! C'est là que nous avons dîné, là que la grosse commère m'a reven-

diqué pour son mari : elle est trop vaste pour mes embrassemens. Il faut que je retourne dans cette maison bien malgré moi ; le devoir d'un serviteur est de faire la volonté de son maître.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent ADRIENNE *et* LUCIENNE.

ADRIENNE.

Ah ! Lucienne ! a-t-il bien pu te tenir ce langage ? As-tu remarqué, en regardant attentivement ses yeux, s'il parlait sérieusement, ou non ? Sa figure était-elle animée ou pâle ? triste ou gaie ? Qu'as-tu observé dans les météores de son cœur qui sillonnaient son visage ?

LUCIENNE.

Il a commencé par nier que tu eusses aucun droit sur lui.

ADRIENNE.

Il a voulu dire qu'il ne m'en accordait aucun ; l'indignité n'en est que plus grande de sa part.

LUCIENNE.

Puis il a juré qu'il était ici totalement étranger.

ADRIENNE.

En cela il a dit vrai, tout parjure qu'il est.

LUCIENNE.

Alors j'ai parlé en ta faveur.

ADRIENNE.

Et que t'a-t-il répondu ?

LUCIENNE.

Que l'amour que je lui demandais pour toi, il me le demandait pour lui.

ADRIENNE.

Quels moyens de persuasion a-t-il employés pour solliciter ta tendresse ?

LUCIENNE.

Des paroles qui, dans une recherche légitime, auraient pu faire impression. Il a d'abord loué ma beauté, puis mon langage.

ADRIENNE.

Lui as-tu parlé avec bienveillance ?

LUCIENNE.

Aie patience, je t'en prie !

ADRIENNE.

Je ne puis ni ne veux me taire : si mon cœur est comprimé, ma langue du moins aura libre carrière. Il est difforme, contrefait, vieux et flétri ; il a le visage laid, le corps hideux ; il est mal conformé de tout point, vicieux, insensible, sot, stupide, brutal, disgracié au physique et pire au moral.

LUCIENNE.

Qui pourrait être jalouse d'un pareil homme ? On ne déplore pas la perte d'un mal qui nous quitte.

ADRIENNE.

Ah ! Je pense plus favorablement de lui que je n'en parle ; et néanmoins je souhaiterais qu'il fût pire encore aux yeux des autres. Le vanneau loin de son nid jette des cris de détresse ; mon cœur soupire après lui, bien que ma langue le maudisse.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO, *tout essoufflé.*

Allons, vite ; le pupitre, la bourse ; madame, dépêchez-vous.

LUCIENNE.

Comment t'es-tu mis ainsi hors d'haleine ?

DROMIO DE SYRACUSE.

A force de courir.

ADRIENNE.

Dromio, où est ton maître ? Est-il en bonne santé ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Non ; il est dans les limbes du Tartare, pis qu'en enfer : il est au pouvoir d'un démon en habit imperméable, au cœur bardé d'acier, d'un génie infernal, cruel, impitoyable ; d'un loup, pis que cela, d'un drôle vêtu de buffle * ; d'un coquin qui vous prend en traître et vous frappe sur l'épaule, qui intercepte les passages, les allées, les lieux de débarquement ; d'un limier qui poursuit à rebours le gibier, et néanmoins évente parfaitement sa trace ; d'un mercure qui, avant le jugement, conduit les pauvres ames en enfer.

ADRIENNE.

Comment, de quoi s'agit-il ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je ne sais pas de quoi il s'agit ; je sais seulement que mon maître est arrêté.

ADRIENNE.

Arrêté ? à la requête de qui ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Je l'ignore ; tout ce que je puis dire, c'est que celui qui l'a arrêté est habillé de buffle. Voulez-vous, maîtresse, lui envoyer, pour payer sa rançon, l'argent qui est dans le bureau ?

ADRIENNE.

Va le chercher, ma sœur.

LUCIENNE *prend la clef des mains de Dromio, et sort.*

ADRIENNE, *continuant.*

Je m'étonne qu'il ait contracté des dettes à mon insu. — Est-ce pour un billet qu'on l'a arrêté ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Non ; c'est pour quelque chose de plus solide ; une chaine, une chaine. L'entendez-vous qui resonne ?

ADRIENNE.

Quoi ? la chaîne ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Non, l'horloge ; je devrais être parti. Il était

* Les recors portaient des vêtemens de peau de buffle. (N. du traducteur.)

deux heures quand j'ai quitté mon maître; il est maintenant une heure.

ADRIENNE.

Voilà les heures qui vont à rebours, maintenant! je n'ai jamais entendu chose pareille.

DROMIO DE SYRACUSE.

Oh! si fait. Quand l'Heure rencontre un recors, la peur lui fait rebrousser chemin.

ADRIENNE.

Comme si le Temps avait des dettes! Comme tu raisonnes sottement!

DROMIO DE SYRACUSE.

Le Temps est un véritable banqueroutier; il doit plus qu'il ne possède, à la Fortune, sa créancière. C'est aussi un voleur. Ne dit-on pas que le Temps marche à pas de loup, nuit et jour? Endetté et voleur, s'il rencontre un recors, n'a-t-il pas raison de rebrousser chemin, ne fût-ce qu'une heure dans un jour?

Arrive LUCIENNE.

ADRIENNE.

Tiens, Dromio, voici l'argent; va vite le porter, et amène ton maître immédiatement.— Viens, ma sœur; je ne sais quoi de douloureux m'oppresse; c'est l'œuvre de mon imagination qui fait tout à la fois mon bonheur et mon supplice.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même lieu.

Arrive ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS.

Tous ceux que je rencontre me saluent comme si nous étions de vieilles connaissances; tout le monde m'appelle par mon nom. Les uns m'offrent de l'argent, d'autres m'invitent à dîner; ceux-ci me remercient de services rendus: un tailleur m'a fait entrer dans sa boutique, m'a montré des soieries qu'il avait achetées pour moi, et là-dessus s'est mis à prendre ma mesure; il faut qu'il y ait là-dessous quelque sorcellerie. Nul doute que ce pays ne soit peuplé de sorciers lapons.

Arrive DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE.

Mon maître, voici l'or que vous m'avez envoyé chercher. Eh bien! vous vous êtes donc débarrassé de votre portrait d'Adam habillé de neuf?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Quel est cet or? de quel Adam veux-tu parler?

DROMIO DE SYRACUSE.

Non de l'Adam qui occupait le paradis terrestre, mais de l'Adam préposé à la garde de la prison; de celui qui est vêtu de la peau du veau gras tué pour l'Enfant prodigue; de celui qui marchait derrière vous comme votre mauvais ange, et qui vous a confisqué votre liberté.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je ne te comprends pas.

DROMIO DE SYRACUSE.

Non? c'est pourtant très-clair; celui qui voyage, comme une basse de viole, dans un étui de peau, l'homme qui, lorsqu'on est fatigué, vous frappe amicalement sur l'épaule et vous arrête; celui qui prend pitié des gens ruinés, et leur donne un logement gratis; celui qui se fait fort d'exécuter plus d'exploits avec sa masse, qu'un guerrier avec sa lance.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Quoi! veux-tu parler d'un sergent?

DROMIO DE SYRACUSE.

Oui, seigneur, le sergent, ou plutôt le chevalier des lettres de change, l'homme qui prend à partie le payeur inexact, le met entre quatre murs, et lui dit poliment de prendre patience.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Voyons, laisse là tes pasquinades. Y a-t-il quelque navire qui mette à la voile ce soir? Pouvons-nous quitter cette ville?

DROMIO DE SYRACUSE.

Il y a une heure, je suis venu vous avertir que le navire l'*Expédition* levait l'ancre ce soir; mais alors le sergent vous a retenu et vous a empêché de partir. (*Lui montrant une bourse.*) Voici l'argent que vous m'avez envoyé quérir pour votre rançon.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Le drôle a perdu la raison, et moi aussi; nous marchons ici d'illusion en illusion. Veuille quelque divinité amie nous délivrer de ces lieux!

Arrive UNE COURTISANE.

LA COURTISANE.

Je vous rencontre à propos, seigneur Antipholus; je vois que vous avez trouvé l'orfévre. Est-ce là la chaîne que vous m'avez promise aujourd'hui?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Éloigne-toi, Satan! je te défends de me tenter.

DROMIO DE SYRACUSE.

Mon maître, est-ce là madame Satan?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

C'est le diable.

DROMIO DE SYRACUSE.

C'est pis encore, c'est la femme du diable; elle vient à nous sous le vêtement d'une beauté légère: quand une fille dit: *Dieu me damne!* c'est comme si elle disait: *Dieu fasse de moi une beauté légère.* Il est écrit qu'elles apparaissent aux hommes comme des anges de lumière: la lumière est produite par le feu, et le feu brûle! *ergo* une femme légère doit brûler: ne l'approchez pas.

LA COURTISANE.

Vous et votre valet, vous êtes merveilleusement en train de rire. Voulez-vous venir avec moi? nous achèterons ici de quoi souper.

DROMIO DE SYRACUSE.

Mon maître, si vous dînez avec elle, attendez-vous à des mets qu'on mange à la cuiller, et ayez soin de vous pourvoir d'une longue cuiller.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Pourquoi, Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE.

Parce qu'*il faut une longue cuiller à celui qui mange avec le diable* *.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Arrière, démon! Que me parles-tu de souper? tu es une sorcière comme toutes tes pareilles; je t'exorcise et te somme de me laisser et de partir.

LA COURTISANE.

Rendez-moi la bague que vous avez reçue de moi à dîner, ou, en échange de mon diamant, donnez-moi la chaîne que vous m'avez promise; cela fait, seigneur, je vous quitterai sans plus vous importuner.

DROMIO DE SYRACUSE.

Il y a des diables qui ne vous demandent que les rognures de vos ongles, une paille, un cheveu, une goutte de sang, une épingle, une noix, un noyau de cerise; mais elle convoite davantage, elle veut une chaîne d'or. Mon maître, prenez-y garde: si vous la lui donnez, la diablesse agitera sa chaîne, et s'en servira pour nous effrayer.

LA COURTISANE.

Seigneur, donnez-moi ma bague ou la chaîne; votre intention, j'espère, n'est pas de me duper.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Va-t'en, sorcière! Viens, Dromio; partons.

DROMIO DE SYRACUSE.

Fuis l'orgueil, dit le paon: vous savez cela, madame.

ANTIPHOLUS *et* DROMIO DE SYRACUSE *s'éloignent.*

LA COURTISANE, *seule.*

Antipholus a sûrement perdu l'esprit, sans quoi il ne se conduirait pas ainsi: il a reçu de moi une bague qui vaut quarante ducats; il m'a promis en retour une chaîne d'or, et voilà maintenant qu'il ne veut me donner ni l'une ni l'autre. Ce qui me fait croire qu'il est devenu fou, c'est, indépendamment de la preuve qu'il vient d'en donner, ce qu'il m'a dit aujourd'hui à dîner: il a prétendu que sa femme lui a refusé l'entrée de sa propre maison. Il est probable que sa femme, informée de ses accès de folie, a en effet refusé de le recevoir. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de me rendre chez lui, et de dire à sa femme que, dans l'un de ses accès, il est entré brusquement chez moi, et m'a enlevé ma bague de vive force: c'est ce que j'ai de mieux à faire; car je ne puis consentir à perdre quarante ducats.

Elle s'éloigne.

* Vieux proverbe anglais. (*Note du traducteur.*)

SCENE IV.

Même lieu.

Arrivent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *et* UN OFFICIER DE JUSTICE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Soyez sans inquiétude, mon ami, je ne m'évaderai pas; avant de vous quitter je vous remettrai comme caution une somme égale à celle pour laquelle je suis arrêté. Ma femme est de mauvaise humeur aujourd'hui; il est probable qu'elle n'aura pas voulu croire légèrement, sur la foi de mon messager, que j'aie été arrêté dans Éphèse; et, sans nul doute, cette nouvelle a dû lui sembler bien étrange.

Arrive DROMIO D'ÉPHÈSE, *un bout de corde à la main.*

ANTIPHOLUS, *continuant.*

Voici mon valet; il apporte sans doute l'argent. — Eh bien? Dromio? as-tu ce que je t'ai envoyé chercher?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Voilà, je vous assure, de quoi les payer tous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Mais où est l'argent?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

L'argent?... je l'ai donné en échange de la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Comment, scélérat? cinq cents ducats pour une corde?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

A ce prix-là, seigneur, je me charge de vous en fournir cinq cents.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Pourquoi, maraud, t'ai-je envoyé à la maison?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Pour me procurer une corde, seigneur, et voilà que je vous l'apporte.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Et voilà comme je la reçois.

Il le frappe.

L'OFFICIER.

Seigneur, modérez-vous, un peu de patience.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

C'est à moi d'être patient; je suis dans l'adversité.

L'OFFICIER.

Toi, retiens ta langue.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Dites-lui plutôt de retenir ses mains.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Misérable, tu as donc perdu le sens?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Plût à Dieu que je l'eusse perdu ! je ne sentirais pas vos coups.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Tu es comme les ânes ; tu n'es sensible qu'aux coups.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Je suis un âne en effet; mes oreilles allongées par vous le prouvent suffisamment.—(*A l'officier.*) Je l'ai servi depuis l'heure de ma naissance jusqu'au moment actuel, et je n'ai jamais recueilli à son service que des coups. Quand j'ai froid, il me réchauffe en me battant; quand j'ai chaud, c'est en me battant qu'il me rafraîchit: c'est avec des coups qu'il m'éveille quand je dors, qu'il me fait lever quand je suis assis, qu'il me met à la porte quand je sors du logis, qu'il m'accueille quand je rentre. C'est le lot que je porte sur mes épaules, comme une mendiante son marmot, et que je continuerai à porter quand il m'aura estropié et que je mendierai mon pain de porte en porte.

Arrivent ADRIENNE, LUCIENNE, LA COURTISANE, LAPINCE *et* SES AIDES.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Laisse-moi, j'aperçois ma femme qui vient.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Maitresse, *respice finem**, songez à la fin, ou plutôt à la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Te tairas-tu?

Il le frappe.

LA COURTISANE.

Qu'en dites-vous? votre mari n'est-il pas fou?

ADRIENNE.

Sa conduite incivile à mon égard le prouve. — Docteur Lapince, vous êtes exorciste; rétablissez-le dans son bon sens, et demandez-moi ensuite tout ce que vous voudrez; je vous l'accorderai.

LUCIENNE.

Hélas ! comme son air est farouche et irrité !

LA COURTISANE.

Remarquez comme il tremble dans son accès de démence.

LAPINCE, *à Antipholus.*

Donnez-moi votre main et laissez-moi tâter votre pouls.

ANTIPHOLUS, *lui donnant un soufflet.*

Voici ma main ; ton oreille va en tâter.

* *Respice finem*, songez à la fin, au résultat : *respice funem*, songez à la corde [illegible] qui va le [illegible] jusque dans ses [illegible]. *Note du traducteur.*

LAPINCE, *d'une voix solennelle.*

Satan, qui as pris possession de cet homme, je te somme de lâcher prise, de fuir devant mes saintes prières, et de rentrer dans les ténèbres de ton empire: je te conjure par tous les saints du paradis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Sorcier radoteur, je ne suis pas fou.

ADRIENNE.

Plût à Dieu que tu ne le fusses pas, pauvre ame affligée !

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Sont-ce là vos chalands, ma mignonne? ce drôle à la face de safran était-il aujourd'hui avec vous, à mener joyeuse vie, pendant que les portes étaient insolemment fermées contre moi, et qu'on m'interdisait l'entrée de ma maison ?

ADRIENNE.

Mon ami, vous savez bien que vous avez dîné au logis. Plût à Dieu que vous y fussiez resté jusqu'à présent! cet opprobre public vous eût été épargné.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Moi ! j'ai dîné au logis! (*A Dromio.*) Drôle, que dis-tu à cela?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Je dois à la vérité de dire que vous n'avez pas dîné au logis.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

N'a-t-on pas refusé de me recevoir et fermé la la porte contre moi ?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Certainement, on a refusé de vous recevoir et fermé la porte contre vous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Elle-même ne m'a-t-elle pas alors adressé un langage insultant?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Sans fable, elle vous a adressé un langage insultant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Sa fille de cuisine ne m'a-t-elle pas injurié, invectivé, raillé ?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Oui, certes, la vestale de la cuisine vous a invectivé.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Et ne me suis-je pas éloigné la rage dans le cœur?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Oui, en vérité ! — témoins mes os, qui depuis ont senti la vigueur de votre indignation.

ADRIENNE, *à Lapince.*

Est-il convenable, au milieu de ses contradictions, d'abonder dans son sens !

LAPINCE.

Il n'y a pas de mal à cela. Ce garçon a rencontré son joint, et en lui cédant il calme sa frénésie.

ANTIPHOLUS, *à sa femme.*

Tu as suborné l'orfèvre pour qu'il me fît arrêter.

ADRIENNE.

Hélas ! j'ai envoyé l'argent nécessaire pour vous cautionner ; je l'ai envoyé par Dromio, qui était venu en toute hâte le chercher.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

De l'argent par moi? pour des vœux et de la bonne volonté, c'est possible; mais d'argent pas une obole, mon maître, croyez-moi.

ANTIPHOLUS, *à Dromio.*

N'es-tu pas allé lui demander de ma part une bourse de ducats?

ADRIENNE.

Il est venu, et je la lui ai donnée.

LUCIENNE.

Moi, je suis témoin qu'elle la lui a donnée.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Je prends Dieu et le cordier à témoin qu'on ne m'a envoyé chercher qu'une corde.

LAPINCE.

Madame, le maître et le valet sont tous deux possédés. Je le vois à la pâleur et à la teinte de mort de leur visage; il faut les lier et les renfermer dans une chambre noire.

ANTIPHOLUS, *à sa femme.*

Pourquoi m'avez-vous refusé aujourd'hui l'entrée de la maison? — (*A Dromio.*) Et toi, pourquoi nies-tu avoir reçu la bourse d'or?

ADRIENNE.

Mon ami, je ne vous ai point refusé l'entrée de la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Et moi, mon maître, je n'ai point reçu d'or; mais j'avoue qu'on a refusé de nous laisser entrer.

ADRIENNE.

Vil imposteur, tu mens dans un cas comme dans l'autre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Hypocrite prostituée, tu mens en tout : tu t'es liguée avec cette canaille maudite pour faire de moi un objet de mépris et de risée; mais avec ces ongles j'arracherai tes yeux perfides qui se réjouissent de me voir livré à cet indigne traitement.

Lapince et ses aides entourent Antipholus et Dromio d'Éphèse.

ADRIENNE.

Oh! liez-le, liez-le ; qu'il ne m'approche pas.

LAPINCE.

Du renfort! — Le démon qui le possède est doué d'une grande force.

LUCIENNE.

Hélas! le pauvre malheureux! comme il est pâle et blême.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Eh quoi! voulez-vous me tuer? — Officier, je suis ton prisonnier; souffriras-tu qu'on m'arrache de tes mains?

L'OFFICIER.

Messires, laissez cet homme; il est mon prisonnier; vous ne l'aurez pas.

LAPINCE.

Qu'on garrotte cet homme; lui aussi, il est atteint de folie.

ADRIENNE, *à l'officier.*

Que veux-tu, officier mal appris? Prends-tu plaisir à voir un homme se nuire à lui-même et se déshonorer?

L'OFFICIER.

Il est mon prisonnier; si je le laisse partir, je suis responsable de la somme qu'il doit.

ADRIENNE.

Avant de te quitter, je dégagerai ta responsabilité. Conduis-moi à son créancier, que je sache à quoi se rattache cette dette, et j'en acquitterai le montant.—Mon cher docteur, veillez à ce qu'il soit conduit et mis en sûreté chez moi. — O malheureux jour !

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

O misérable prostituée !

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Mon maître, je suis lié comme vous, je vous sers de caution.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Laisse-moi, scélérat : veux-tu me mettre en fureur?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Vous ne voulez pas! allons, mettez-vous en fureur, mon cher maître, criez comme un beau diable!

LUCIENNE.

Les pauvres gens! voyez donc comme ils extravaguent!

ADRIENNE.

Qu'on les emmène! — Ma sœur, viens avec moi.

LAPINCE *et* SES AIDES *s'éloignent avec* ANTIPHOLUS *et* DROMIO D'ÉPHÈSE.

ADRIENNE, *continuant, à l'officier.*

Dites-moi maintenant à la requête de qui il a été arrêté.

L'OFFICIER.

A la requête d'un certain Angélo, orfévre. Le connaissez-vous?

ADRIENNE.

Je le connais; quelle somme lui doit-il?

L'OFFICIER.

Deux cents ducats.

ADRIENNE.

Pour quel objet?

L'OFFICIER.

Pour une chaine qu'il a livrée à votre mari.

ADRIENNE.

Il avait effectivement commandé une chaîne pour moi; mais elle n'a pas été livrée.

LA COURTISANE.

Je vous ai dit qu'aujourd'hui, dans un accès de démence, votre mari est entré chez moi et m'a pris ma bague, que je viens tout-à-l'heure de voir à son doigt; un moment après, je l'ai rencontré avec une chaîne.

ADRIENNE.

C'est possible ; mais je ne l'ai point vue. — Officier, conduisez-moi chez cet orfèvre : il me tarde d'éclaircir toute cette affaire.

Arrivent ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *l'épée à la main, et* DROMIO DE SYRACUSE.

LUCIENNE.

Mon Dieu, ayez pitié de nous ! les voilà déjà lâchés.

ADRIENNE.

Ils viennent à nous l'épée nue ; appelons du renfort pour les garrotter de nouveau.

L'OFFICIER.

Fuyons ; ils nous tueraient.

L'OFFICIER DE JUSTICE, ADRIENNE *et* LUCIENNE *s'enfuient.*

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Il paraît que la vue d'une épée fait peur à ces sorcières.

DROMIO DE SYRACUSE.

Celle qui voulait à toute force être votre femme, vient de s'enfuir à votre aspect.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Allons au Centaure chercher nos bagages ; il me tarde que nous soyons bien et dûment embarqués.

DROMIO DE SYRACUSE.

Croyez-moi, restons encore ici cette nuit ; on ne nous fera certainement aucun mal ; vous m'avez dit qu'on vous a fait bon accueil, qu'on vous a donné de l'or : c'est, je vous assure, une nation de bonnes gens, et n'était la montagne de chair enragée qui me réclame pour son mari, je me fixerais volontiers ici, et m'y ferais sorcier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je ne passerai pas ici la nuit, quand on me donnerait la ville entière ; allons donc embarquer nos bagages.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même lieu.

Arrivent LE MARCHAND *et* ANGELO.

ANGELO.

Je suis fâché, seigneur, de vous avoir causé ce retard ; mais je vous proteste que je lui ai livré la chaîne, bien qu'il ait l'improbité de le nier.

LE MARCHAND.

En quelle estime cet homme est-il dans cette ville?

ANGELO.

Il y est très-considéré, son crédit est illimité, il est très-aimé, il ne le cède à pas un citoyen d'Éphèse ; je lui confierais sur sa parole tout ce que je possède.

LE MARCHAND.

Parlez plus bas, je pense que c'est lui qui s'avance.

Arrivent ANTIPHOLUS *et* DROMIO DE SYRACUSE.

ANGELO.

C'est bien lui ; il porte à son cou cette même chaîne qu'il affirmait impudemment n'avoir pas reçue. Rapprochez-vous de moi, je vais lui parler. — Seigneur Antipholus, je m'étonne beaucoup que vous m'ayez suscité, non moins qu'à vous-même, tant d'embarras et de scandale, en niant d'une manière péremptoire et avec serment avoir reçu une chaîne que vous portez sur vous ostensiblement ; outre l'inconvénient des frais, du scandale et de l'emprisonnement, vous avez causé un grave préjudice à cet honnête homme, mon ami, qui, sans les difficultés survenues entre nous, aurait mis à la voile aujourd'hui même. Vous tenez de moi cette chaîne, pouvez-vous le nier?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je la tiens effectivement de vous, je n'ai jamais prétendu le nier.

LE MARCHAND.

Oui, vous l'avez nié, et avec serment encore.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Qui m'a entendu le nier et jurer le contraire?

LE MARCHAND.

Moi-même je l'ai entendu, et tu le sais bien ; tu n'es qu'un misérable, et tu ne devrais pas te montrer dans la société des honnêtes gens.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Tu es un drôle de m'accuser ainsi, je suis prêt à maintenir mon honneur et ma probité contre

toi à l'instant même, si tu oses soutenir ton dire.

LE MARCHAND.

Je l'ose, et je te défie, scélérat que tu es.

Ils mettent l'épée à la main.

Arrivent ADRIENNE, LUCIENNE, LA COURTISANE, UNE FOULE DE PEUPLE.

ADRIENNE.

Arrêtez! ne lui faites pas de mal, au nom du ciel; il est fou; — que quelques-uns d'entre vous s'approchent de lui et le désarment; garrottez-le, ainsi que Dromio, et transportez-les chez moi.

DROMIO DE SYRACUSE.

Sauvez-vous, mon maître, sauvez-vous; au nom du ciel, réfugions-nous dans quelque maison; voici une abbaye; — entrons-y, ou nous sommes perdus.

ANTIPHOLUS *et* DROMIO DE SYRACUSE *se réfugient dans l'abbaye.*

On voit paraître L'ABBESSE.

L'ABBESSE.

Apaisez-vous, bonnes gens; pourquoi vous pressez-vous en foule devant cette maison?

ADRIENNE.

Pour y chercher mon pauvre mari, dont la raison est égarée; laissez-nous entrer, afin que nous puissions le garrotter et l'emmener chez moi, pour lui donner des soins.

ANGÉLO.

Je savais bien qu'il n'était pas dans son bon sens.

LE MARCHAND.

Je suis fâché maintenant d'avoir tiré l'épée contre lui.

L'ABBESSE.

Depuis quand cet homme a-t-il perdu la raison?

ADRIENNE.

Toute cette semaine il a été triste, morose, sombre et bien différent de ce qu'il était habituellement; mais jusqu'à cet après-midi sa démence n'avait pas été portée à un tel excès de fureur.

L'ABBESSE.

A-t-il fait quelque perte considérable sur mer? pleure-t-il la mort de quelque ami bien cher? ou a-t-il laissé égarer ses affections sur quelque objet illégitime, péché auquel sont fort sujets les jeunes hommes qui donnent à leurs yeux une liberté trop grande? lequel de ces malheurs a-t-il eu à subir?

ADRIENNE.

Aucun, si ce n'est peut-être le dernier; quelque liaison coupable qui l'éloignait de chez lui.

L'ABBESSE.

Vous auriez dû lui en faire des réprimandes.

ADRIENNE.

Je lui en ai fait.

L'ABBESSE.

Oui; mais pas assez sévères.

ADRIENNE.

Aussi sévères que la modestie me le permettait.

L'ABBESSE.

Oui; mais en particulier seulement.

ADRIENNE.

Devant le monde aussi.

L'ABBESSE.

Oui; mais trop rarement.

ADRIENNE.

C'était le sujet de tous nos entretiens: au lit, mes reproches l'empêchaient de dormir; à table, ils l'empêchaient de manger; seuls, je ne lui parlais que de cela; en société, j'y faisais des allusions fréquentes; toujours et partout, je lui représentais l'énormité de sa conduite.

L'ABBESSE.

Et voilà justement ce qui l'a rendu fou: les clameurs d'une femme jalouse sont un poison plus mortel que la morsure d'un chien atteint de la rage. Il paraît que vos sarcasmes ont empêché son sommeil: voilà pourquoi son cerveau s'est dérangé; vous dites que vos reproches ont assaisonné ses mets; des repas troublés font de mauvaises digestions, qui elles-mêmes allument le feu dévorant de la fièvre; et qu'est-ce que la fièvre, sinon un accès de démence? Vous dites que vos querelles ont troublé ses délassemens; l'absence de diversions agréables produit la lugubre et sombre mélancolie, mère du désespoir, que rien ne console et qui traîne à sa suite la troupe empestée des pâles chagrins ennemis de la vie. Il n'y a pas d'être vivant, homme ou animal, qui, troublé dans ses repas, ses plaisirs et son sommeil, ce doux réparateur des forces de la vie, ne tombât en démence: j'en conclus que ce sont vos accès de jalousie qui ont privé votre mari de l'usage de sa raison.

LUCIENNE.

Elle ne l'a jamais repris qu'avec douceur, au milieu de ses emportemens et de sa conduite brutale et grossière. — (*A sa sœur.*) Pourquoi souffres-tu ces reproches sans y répondre?

ADRIENNE.

Elle m'a livrée aux reproches de ma propre conscience. — Bonnes gens, entrez et saisissez-vous de lui.

L'ABBESSE.

Non; personne ne mettra le pied dans ma maison.

ADRIENNE.

Ordonnez alors à vos domestiques d'amener mon mari.

L'ABBESSE.

Je n'en ferai rien non plus; il a pris ma maison pour refuge; elle le protégera contre votre atteinte jusqu'à ce que je lui aie rendu l'usage complet de ses facultés, ou que j'aie échoué dans mes efforts.

ADRIENNE.

Je veux moi-même veiller sur mon mari, être sa garde-malade, soigner son infirmité; car c'est

ma place, je ne veux me reposer de ce soin sur personne : permettez donc que je l'emmène chez moi.

L'ABBESSE.

Calmez-vous; il ne sortira pas d'ici que je n'aie employé pour rétablir sa raison les moyens éprouvés dont je dispose, tels que sirops, potions et saintes prières : c'est un devoir charitable que mon ordre m'impose et qui fait partie intégrante de mon vœu. Retirez-vous donc et le laissez ici avec moi.

ADRIENNE.

Je ne m'éloignerai pas, et je ne laisserai point ici mon mari c'est un rôle qui convient mal à votre saint état, que de séparer ainsi le mari de la femme.

L'ABBESSE.

Calmez-vous et partez; vous ne l'aurez pas.

LUCIENNE.

Porte plainte au duc de cette indignité.

ADRIENNE.

Viens, suis-moi; je me prosternerai à ses pieds, et ne me relèverai que lorsque, cédant à mes larmes et à mes prières, il aura consenti à venir en personne forcer l'abbesse à me rendre mon mari.

LE MARCHAND.

Si je ne me trompe, il est cinq heures au cadran solaire; le duc ne tardera point à passer ici en personne pour se rendre à la vallée de douleur, au champ de la mort, au lieu des exécutions, qui est ici près, derrière les fossés de l'abbaye.

ANGÉLO.

Dans quel but ?

LE MARCHAND.

Pour voir décapiter un Syracusain, qui, en contravention aux lois de votre ville, a eu le malheur d'arriver aujourd'hui dans ce port.

ANGÉLO.

Tenez, les voilà qui s'avancent; nous assisterons à sa mort.

LUCIENNE.

Jette-toi aux pieds du duc avant qu'il ait dépassé l'abbaye.

Arrivent LE DUC *avec* SA SUITE, ÉGÉON, *la tête nue*, LE BOURREAU *et* DES GARDES.

LE DUC.

Qu'il soit de nouveau annoncé publiquement, et pour prouver l'intérêt que nous portons à cet homme, que, s'il se trouve quelque ami qui veuille payer pour lui la somme, il ne mourra pas.

ADRIENNE, *se jetant aux genoux du duc.*

Justice, duc vénéré, justice contre l'abbesse.

LE DUC.

C'est une dame vertueuse et respectable; il est impossible qu'elle vous ait donné un juste sujet de plainte.

ADRIENNE.

Que votre altesse daigne m'écouter. Antipholus, mon mari, — que sur vos instantes sollicitations j'ai fait le maître de ma personne et de ma fortune, — a, dans ce jour malheureux, été saisi du plus effroyable accès de démence : suivi de son domestique, aussi insensé que lui, il s'est élancé en furieux dans la rue, outrageant les citoyens, entrant de force dans leurs maisons, y saisissant bagues, joyaux, tout ce que convoitait sa fureur : j'ai d'abord réussi à le faire garrotter et conduire chez moi pendant que j'étais allée réparer les torts que sa frénésie avait causés en divers lieux. Mais bientôt, j'ignore par quels efforts violens il a échappé à ses gardiens, accompagné de son esclave forcené comme lui; tous deux, transportés de fureur, l'épée nue, ils nous ont rencontrés, et, fondant sur nous, nous ont forcés de fuir; mais, ayant appelé du renfort, nous sommes revenus pour les garrotter; ils se sont alors enfuis dans cette abbaye. Nous voulions les y poursuivre; mais l'abbesse a fait fermer les portes contre nous; elle ne veut ni nous laisser arracher mon mari de cet asile, ni nous le livrer pour que nous l'emmenions. Veuillez donc, gracieuse altesse, ordonner qu'il nous soit rendu et ramené chez lui, pour y recevoir les soins convenables.

LE DUC.

Votre mari m'a rendu autrefois d'importans services à la guerre. Quand vous l'avez accepté pour époux, je vous ai donné ma parole de prince de lui conférer toutes les faveurs, et de lui faire tout le bien que je pourrais. — Qu'on frappe à la porte de l'abbaye, et qu'on dise à l'abbesse de venir me parler; j'arrangerai cette affaire avant de passer outre.

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, madame, sauvez-vous! mon maître et son valet sont tous deux lâchés; ils ont battu les suivantes à tour de rôle, et garrotté le docteur, dont ils ont brûlé la barbe avec des tisons, et chaque fois qu'elle flambait, ils jetaient sur lui des seaux d'eau infecte pour l'éteindre. Mon maître l'exhorte à la patience, pendant que Dromio, des ciseaux à la main, s'occupe à le tondre à la façon des aliénés*. Si l'on n'envoie promptement du secours, je ne doute pas qu'à eux deux ils ne finissent par tuer le magicien.

ADRIENNE.

Tais-toi, imbécile; ton maître et son valet sont ici, et ce que tu viens de nous dire est faux.

* Du temps de notre auteur, [illegible] la tête des aliénés. Dans les lois ecclésiastiques du roi Alfred, une amende de dix schellings est imposée à [illegible] *paysan comme un aliéné. Note du traducteur.*

LE DOMESTIQUE.

Sur ma vie, madame, ce que je vous dis est vrai. Je l'ai vu à l'instant : c'est à peine si depuis j'ai eu le temps de reprendre deux fois haleine. Mon maître vous appelle à grands cris, et jure, s'il met la main sur vous, de vous arracher la peau du visage et de vous défigurer complètement. (*On entend des cris.*) Écoutez, écoutez; le voilà, je l'entends; fuyez, sauvez-vous.

LE DUC.

Restez auprès de moi; ne craignez rien. — Gardes, préparez vos hallebardes!

ADRIENNE.

Hélas! c'est mon mari! je vous prends à témoin qu'il a le don de se rendre invisible. Tout-à-l'heure il est entré dans cette abbaye, et le voilà maintenant qui est ici; cela dépasse toute intelligence humaine.

Arrivent ANTIPHOLUS *et* DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Justice, gracieux duc; oh! accordez-moi justice! au nom des services que je vous ai autrefois rendus, quand je vous ai suivi à la guerre et que j'ai reçu de profondes blessures pour sauver votre vie; au nom du sang que j'ai alors perdu pour vous, je vous demande justice.

ÉGEON.

A moins que la crainte de la mort ne m'ôte la raison, c'est mon fils Antipholus et Dromio que je vois.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Justice, prince chéri, justice contre cette femme que vous m'avez donnée pour épouse et qui m'a outragé, déshonoré au plus haut point; les indignes affronts qu'elle m'a fait subir aujourd'hui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir.

LE DUC.

Dites-moi comment, et justice vous sera rendue.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Aujourd'hui, monseigneur, elle m'a refusé l'entrée de ma maison, pendant qu'elle était à table avec des débauchés.

LE DUC.

C'est une faute grave. — Répondez, femme; avez-vous agi ainsi?

ADRIENNE.

Non, monseigneur. — Il a diné aujourd'hui avec ma sœur et moi; je jure sur le salut de mon ame que l'accusation qu'il porte contre moi est fausse.

LUCIENNE.

Puissent mes yeux ne plus voir le jour, puissé-je ne plus goûter le sommeil de la nuit, si ce qu'elle dit à votre altesse n'est pas l'exacte vérité.

ANGELO.

O femme parjure! elles mentent toutes deux. Sur ce point, le malheureux aliéné les accuse justement.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Monseigneur, je parle rationnellement; ma raison n'est troublée ni par les fumées du vin, ni par la colère, bien que de telles injures soient suffisantes pour rendre fous de plus sages que moi. Aujourd'hui, quand je suis venu diner, cette femme a refusé de me recevoir; cet orfévre, s'il n'était ligué avec elle, pourrait l'attester, car il était alors avec moi. Il m'a quitté pour aller chercher une chaine d'or, promettant de me l'apporter à l'auberge du Porc-Épic, où Balthazar et moi devions diner ensemble. Notre diner terminé, voyant qu'il ne venait pas, je suis allé le chercher. Je l'ai rencontré dans la rue, en compagnie de ce marchand. Là, cet orfévre parjure m'a soutenu qu'aujourd'hui il m'a livré la chaine, quand Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas même vue. Pour ce motif, il m'a fait arrêter par un officier de justice. J'ai obéi; puis j'ai envoyé mon valet chez moi, pour y chercher une bourse de ducats : il est revenu sans m'apporter l'argent; alors j'ai prié poliment l'officier de vouloir bien m'accompagner chez moi. En chemin, nous avons rencontré ma femme et sa sœur, accompagnées d'une bande de scélérats conjurés contre moi; ils avaient avec eux un certain Lapince, un meurt-de-faim, à la face décharnée, un vrai squelette, un charlatan, un misérable jongleur, un diseur de bonne aventure, un pauvre hère à l'œil creux, à la mine affamée, un vrai cadavre ambulant. Cet ignoble scélérat a entrepris de m'exorciser : il s'est mis à me regarder dans le blanc des yeux, à me tâter le pouls; puis il a eu le front de s'écrier que j'étais possédé de l'esprit malin. Alors ils sont tous à la fois tombés sur moi, m'ont garrotté, ainsi que mon valet, et nous ont emportés chez moi, où ils nous ont déposés, chargés de liens, dans une chambre noire et humide. A la fin, ayant rompu avec mes dents les cordes qui m'attachaient, j'ai recouvré ma liberté, et je suis accouru ici, devant votre altesse, que je supplie de m'accorder une ample satisfaction de pareils affronts et d'aussi indignes outrages.

ANGELO.

Monseigneur, il est deux faits que je puis certifier; c'est qu'il n'a pas diné chez lui et qu'on lui a refusé l'entrée de sa maison.

LE DUC.

Mais lui avez-vous livré une chaine, oui ou non?

ANGELO.

Je la lui ai livrée, monseigneur; et tout-à-l'heure, quand il s'est sauvé dans cette maison, toutes les personnes ici présentes ont vu la chaine à son cou.

LE MARCHAND.

En outre, j'affirme sous la foi du serment que je vous ai entendu avouer la possession de la chaine après l'avoir niée auparavant sur cette

même place; c'est alors que j'ai tiré l'épée contre vous, et que vous vous êtes réfugié dans cette abbaye, d'où vous n'avez pu sortir pour venir ici que par un miracle.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je ne suis jamais entré dans cette abbaye; vous n'avez jamais tiré l'épée contre moi : je jure que je n'ai jamais vu la chaîne : j'en atteste le ciel, tout ce que vous m'imputez là n'est que mensonge.

LE DUC.

Quel labyrinthe inextricable! Je pense que vous avez bu tous à la coupe de Circé. S'il était entré dans cette maison, il y serait encore; s'il était fou, il ne plaiderait pas sa cause avec tant de sang-froid. — (*A Adrienne.*) Vous dites qu'il a diné au logis : cet orfèvre le nie. — (*A Dromio d'Éphèse.*) Toi, que dis-tu?

DROMIO, *montrant la courtisane.*

Monseigneur, il a diné au Porc-Épic avec la personne que voici.

LA COURTISANE.

C'est vrai, et il a ôté de mon doigt cette bague qu'il porte maintenant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Il est vrai, monseigneur; c'est d'elle que je tiens cette bague.

LE DUC, *à la courtisane.*

L'avez-vous vu entrer dans cette abbaye?

LA COURTISANE.

Oui, monseigneur, aussi vrai que je vois votre altesse.

LE DUC.

Voilà qui est étrange. — Qu'on fasse venir ici l'abbesse : je pense que vous êtes tous fous ou ensorcelés.

Un des gens du duc entre dans l'abbaye.

ÉGÉON.

Très-puissant duc, permettez-moi de dire un mot : si je ne me trompe, je vois ici un ami qui paiera ma rançon et me sauvera la vie.

LE DUC.

Parle, Syracusain, explique-toi librement.

ÉGÉON, *à Antipholus d'Éphèse.*

Seigneur, ne vous nommez-vous pas Antipholus? et le nom de votre esclave n'est-il pas Dromio?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Il n'y a pas une heure, j'étais esclave et chargé de liens; mais ses dents, et je lui en rends grâce, ont brisé mes entraves; maintenant je suis libre.

ÉGÉON.

Je suis certain que tous deux vous vous souvenez de m'avoir vu.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Votre vue éveille effectivement en nous un souvenir; nous nous rappelons en vous voyant que nous étions enchaînés comme vous l'êtes maintenant. Seriez-vous par hasard un des sujets traités par le docteur Lapince?

ÉGÉON.

Vous me regardez comme si je vous étais totalement étranger; vous me connaissez parfaitement.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

C'est pour la première fois que je vous vois.

ÉGÉON.

Les chagrins m'ont donc bien changé depuis la dernière fois où vous m'avez vu? Il faut que les soucis et la main du Temps, par qui tout s'altère, aient étrangement défiguré mes traits. Cependant, dites-moi, ne reconnaissez-vous pas ma voix?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je ne reconnais pas plus votre voix que vos traits.

ÉGÉON.

Et toi, Dromio?

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Je vous en dis autant.

ÉGÉON.

Je suis certain que tu me reconnais.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Moi, seigneur? Je suis certain que non; quand un homme nie une chose, on est tenu de le croire.

ÉGÉON.

Ne pas reconnaître ma voix! O Temps impitoyable! dans le court espace de sept années, as-tu donc tellement cassé ma pauvre voix, que mon fils unique n'en reconnait plus le son, affaibli et altéré qu'il est par le chagrin. Bien que l'hiver des ans ait desséché ma séve, caché mes traits ridés sous sa neige, et glacé mon sang dans ses canaux; pourtant, dans cette nuit de ma vieillesse, quelque rayon de mémoire luit encore; ma lampe qui touche à sa fin jette encore de mourantes lueurs; mes oreilles, bien qu'affaiblies, entendent encore : tous ces vieux témoignages (et j'ai la certitude qu'ils ne me trompent pas) me disent que tu es mon fils Antipholus.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je n'ai jamais vu mon père.

ÉGÉON.

Tu sais qu'il y a sept ans nous nous sommes quittés à Syracuse; mais peut-être mon fils rougit-il de me reconnaître dans ma détresse.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Le duc et tous ceux qui me connaissent dans cette ville peuvent attester la vérité de ce que j'avance; je n'ai, de ma vie, mis le pied à Syracuse.

LE DUC.

Syracusain, je suis depuis vingt ans le patron d'Antipholus, et, dans cet intervalle, il n'a point été

à Syracuse. Je vois que l'âge et ta position critique ont troublé ta raison.

Revient L'ABBESSE, *suivie d'*ANTIPHOLUS *et de* DROMIO DE SYRACUSE.

L'ABBESSE.

Très-puissant duc, vous voyez un homme victime d'outrages qu'il n'a pas mérités.

Tous les regards se portent sur Antipholus de Syracuse.

ADRIENNE.

Je vois deux maris si mes yeux ne me trompent *.

LE DUC.

Il faut que l'un de ces deux hommes soit le génie de l'autre. (*Montrant les deux Dromio.*) Il en est de même de ceux-ci : lequel est l'homme? lequel est l'esprit? Qui peut les distinguer?

DROMIO DE SYRACUSE.

Monseigneur, c'est moi qui suis Dromio ; faites retirer cet homme.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

C'est moi, monseigneur, qui suis Dromio ; permettez que je reste.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Est-ce vous, Égéon ? ou êtes-vous son ombre ?

DROMIO DE SYRACUSE, *à Égéon.*

Mon vieux maître! qui donc ici l'a chargé de liens?

L'ABBESSE.

Qui que ce soit qui l'ait lié, moi, je vais le délier, et sa délivrance me rendra un époux. — Parle, vieil Égéon, si tu es l'homme qui eut autrefois une épouse nommée Émilie, dont le sein fécond te donna deux jumeaux ; si tu es cet Égéon, parle, et reconnais en moi ton Émilie.

ÉGÉON.

Si tout cela n'est point un rêve, tu es Émilie ; si tu l'es, oh ! dis-moi où est celui de mes deux fils qui flottait avec toi sur le fatal radeau.

L'ABBESSE.

Lui et moi, ainsi que l'un des deux Dromio, nous fûmes recueillis par des gens d'Épidamnum ; mais bientôt de grossiers pêcheurs de Corinthe leur enlevèrent de vive force Dromio et mon fils, et me laissèrent avec ceux d'Épidamnum. Je ne saurais dire ce qu'ils sont devenus ; moi, la fortune m'a placée dans la position où vous me voyez.

LE DUC.

Maintenant commence à s'expliquer l'histoire que nous avons entendue ce matin **. — Ces deux Antipholus si ressemblans — ces deux Dromio, offrant entre eux une conformité non moins remarquable ; — le naufrage qu'elle m'a dit souvent avoir fait sur mer ;—sans nul doute, voilà le père et la mère de ces enfans : le hasard les réunit. — Antipholus, quand tu es arrivé à Éphèse, n'est-ce pas de Corinthe que tu venais?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Non, monseigneur ; je venais de Syracuse.

LE DUC.

Bon ! tenez-vous, vous à droite, vous à gauche ; je ne puis distinguer l'un de l'autre.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je venais de Corinthe, mon gracieux seigneur.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Et j'étais avec lui.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je suis arrivé dans cette ville avec le duc Ménaphon, votre oncle, ce guerrier fameux.

ADRIENNE.

Lequel de vous deux a dîné aujourd'hui avec moi?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Moi, ma belle dame.

ADRIENNE.

Et vous n'êtes pas mon mari?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

A cette demande, je réponds : Non.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Et moi de même ; et néanmoins, c'est le titre qu'elle m'a donné, et cette jeune beauté, (*montrant Lucienne*) sa charmante sœur, m'a appelé son frère. — (*A Lucienne.*) Ce que je vous ai dit alors, j'espère qu'il me sera permis de le maintenir, si ce que je vois et entends n'est pas un rêve.

ANGÉLO.

Seigneur, voici la chaîne que vous avez reçue de moi.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Je le crois, seigneur ; je ne le nie pas.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Et pour cette chaîne, vous m'avez fait arrêter.

ANGÉLO.

Je le crois, seigneur ; je ne le nie pas.

ADRIENNE, *à Antipholus de Syracuse.*

Je vous ai envoyé par Dromio l'argent nécessaire pour vous cautionner ; mais je pense qu'il ne vous l'a pas remis.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Ce n'est pas moi que vous en avez chargé.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

J'ai reçu de votre part cette bourse de ducats ; elle m'a été remise par Dromio, mon valet. Je vois que nous avons pris un Dromio pour un autre, comme j'ai été pris pour mon frère, et mon frère pour moi ; et c'est ce qui a donné lieu à ces MÉPRISES *.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Je consacre ces ducats à la rançon de mon père.

* On trouve un passage semblable dans les *Ménechmes* de Regnard.

[illegible].

[illegible],
[illegible].

Acte V, [illegible].

(*Note du traducteur.*)

** Le récit fait par Égéon dans la première scène. (*Note du traducteur.*)

* (On remarquera cette analyse de la pièce donnée en trois lignes, dans la dernière scène, sans que la chose ait rien de forcé. *Note du traducteur.*)

LE DUC.

Il n'en a pas besoin ; ton père a la vie sauve.

LA COURTISANE.

Seigneur, veuillez me rendre mon diamant.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Tenez, le voici ; et bien des remercimens pour le dîner que vous m'avez offert.

L'ABBESSE.

Illustre duc, veuillez nous faire l'honneur de venir avec nous dans l'abbaye, pour y entendre le récit détaillé de toutes nos aventures. — J'invite tous ceux de cette assemblée qui ont eu à souffrir des MÉPRISES de cette journée à vouloir bien nous accompagner, et il leur sera donné ample satisfaction. — Pendant vingt-cinq ans, mes fils, j'ai été en travail de vous ; ce n'est que maintenant que je suis délivrée de mon douloureux fardeau. — Noble duc, mon mari, mes deux fils, et vous, calendriers vivans, qui leur rappelez la date de leur naissance, venez tous avec moi prendre part à un entretien si doux ; après de si longues douleurs, quelle délivrance heureuse !

LE DUC.

De tout mon cœur; je prendrai volontiers ma part de cette fête.

LE DUC et SA SUITE, L'ABBESSE, ÉGÉON, LA COURTISANE, LE MARCHAND, ANGÉLO *s'éloignent.*

DROMIO DE SYRACUSE.

Mon maître, ferai-je débarquer vos bagages?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Quels bagages as-tu donc embarqués pour moi?

DROMIO DE SYRACUSE.

Vos effets qui étaient à l'auberge du Centaure.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

C'est à moi qu'il s'adresse. Je suis ton maître, Dromio ; viens avec nous ; nous parlerons de cela plus tard : embrasse ton frère, et réjouis-toi avec lui.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, ADRIENNE et LUCIENNE *s'éloignent.*

DROMIO DE SYRACUSE.

Il y a chez ton maître une grosse dondon qui aujourd'hui, à dîner, m'a singulièrement soigné ; désormais elle sera ma sœur, et non ma femme.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Il me semble que tu es, non mon frère, mais mon miroir * ; je vois à ton air que j'ai un fort joli minois : veux-tu que nous entrions pour entendre les récits qu'ils vont faire?

DROMIO DE SYRACUSE.

Passe le premier ; tu es l'aîné.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

C'est une question : comment la déciderons-nous ?

DROMIO DE SYRACUSE.

Nous tirerons à la courte-paille ; jusque là marche le premier.

DROMIO D'ÉPHÈSE.

Non, écoute : nous sommes venus au monde en même temps ; donnons-nous la main, et marchons de front.

Ils s'éloignent.

* [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

(Note du traducteur.)

FIN DES MÉPRISES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



PEINES D'AMOUR PERDUES,

COMEDIE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, LONGUEVILLE, DU MAINE, seigneurs de la suite du roi.
BOYET, MERCADE, seigneurs de la suite de la princesse
DON ADRIANO DE ARMADO, seigneur espagnol, sorte d'original.
NATHANIEL, curé
HOLOPHERNE, maître d'école.

PERSONNAGES.

NIAISOT, officier du guet.
CABOCHE, bouffon.
PAPILLON, page d'Armado.
UN GARDE-CHASSE.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, MARIE, CATHERINE, dames de la suite de la princesse
JACQUINETTE, jeune paysanne.
OFFICIERS de la suite du roi et de la princesse.

La scène se passe en Navarre, dans le parc qui avoisine le palais du roi

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Un parc dans lequel est situé le palais du roi de Navarre.

Arrivent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DU MAINE.

LE ROI.

Que la gloire, l'objet des vœux de tous ici-bas, consacre à jamais l'airain de nos tombeaux, et fasse briller nos noms dans la nuit de la mort! En dépit du temps qui devore, nous pouvons par un généreux effort, durant cette courte existence, émousser le tranchant de sa faux, et gagner un immortel héritage. C'est pourquoi, braves conquérans! — car vous méritez ce nom, vous qui faites la guerre à vos propres affections, et combattez l'innombrable armée des désirs du monde, — notre dernier édit restera en vigueur; la Navarre sera l'admiration de l'univers; notre cour sera une petite académie, silencieuse, contemplative et studieuse. Vous trois, Biron, Du Maine et Longueville, vous avez juré de rester ici avec moi pen-

dant trois ans, d'être mes compagnons d'étude, et d'observer les statuts contenus dans cet écrit: vous avez juré d'y être fidèles; venez maintenant y apposer vos noms, afin que quiconque en violera le plus petit article, lise son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes résolus à agir comme vous avez juré de le faire, signez votre serment, et observez-le.

LONGUEVILLE.

J'y suis résolu : ce n'est qu'un jeûne de trois ans; l'ame fera bonne chère pendant que le corps fera pénitence : les grosses bedaines accompagnent les maigres cerveaux; et si des mets succulens enrichissent le corps, ils ruinent l'intelligence.

DU MAINE.

Monseigneur, Du Maine accepte les mortifications; il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier les grossières jouissances du monde. Je renonce à l'amour, aux richesses, au luxe, résolu de mener avec vous une vie philosophique.

BIRON.

Je ne puis que répéter la déclaration que j'ai déjà faite: j'ai juré, monseigneur, de vivre et d'étudier ici trois ans. Mais il est d'autres obligations rigoureuses qui, j'espère, ne font point partie de notre convention; comme de ne pas voir de femme dans cet intervalle, de passer un jour par semaine sans prendre de nourriture, et les autres jours de ne faire qu'un seul repas; de ne dormir que trois heures par nuit, sans jamais fermer l'œil dans la journée, moi qui ne trouvais aucun mal à dormir toute la nuit et à transformer en nuit sombre une moitié du jour. J'espère bien que tout cela n'entre point dans nos obligations; ne pas voir de femme, étudier, jeûner et ne pas dormir, en vérité, c'est là une pénitence par trop forte.

LE ROI.

Vous avez juré de vous conformer à ces conditions.

BIRON.

Permettez-moi de vous dire que non, monseigneur; j'ai juré simplement d'étudier avec votre altesse, et de passer ici, à votre cour, l'espace de trois ans.

LONGUEVILLE.

Biron, vous avez juré non seulement cela, mais le reste.

BIRON.

C'était alors pure plaisanterie de ma part. — Voyons, qu'on me dise à quoi sert l'étude?

LE ROI.

A acquérir des connaissances que sans elle nous ne posséderions pas.

BIRON.

Voulez-vous dire des connaissances cachées et inaccessibles à l'intelligence ordinaire?

LE ROI.

Oui, c'est là la divine récompense de l'étude.

BIRON.

Oh! je suis prêt à jurer de me livrer à l'étude, si l'étude a pour but d'apprendre ce dont la connaissance m'est interdite : par exemple, je m'étudierai à savoir où je pourrai faire un bon dîner, alors que la bonne chère m'est formellement défendue; où je pourrai trouver gentille maîtresse, quand les maîtresses sont pareillement prohibées; comment, sans manquer à ma parole, je pourrai enfreindre un serment trop difficile à garder. S'il en est ainsi, si tel est le fruit qu'on doit retirer de l'étude, dès lors il est certain que l'étude nous apprend ce que nous ignorions encore : dites-moi de prêter serment à cette étude-là, et je ne demande pas mieux.

LE ROI.

Ce sont là, au contraire, des obstacles qui entravent l'étude et donnent à notre ame le goût des vaines jouissances.

BIRON.

Toutes nos jouissances sont vaines; mais de toutes la plus vaine est celle qui, péniblement achetée, ne produit que des peines, comme celle qui consiste, par exemple, à pâlir sur un livre, à chercher la lumière de la vérité, quand la vérité nous crève les yeux; nous perdons, à chercher une lumière étrangère, celle que nous possédons déjà; nous voulons découvrir la lumière au milieu des ténèbres, et à cette recherche nous perdons la clarté de nos yeux. Que plutôt on laisse mes yeux se fixer sur des yeux plus beaux; ils serviront de point de mire à ma vue éblouie, et si leur éclat m'aveugle, je me guiderai à leur lumière. L'étude est comme l'astre radieux du jour, qui ne souffre pas le scrutin d'un insolent regard. Que gagnent à leurs travaux ces laborieux manœuvres? rien, sinon le frivole avantage de pouvoir citer ce qu'ont écrit les autres. Ces terrestres parrains des célestes clartés, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de profit de leurs nuits brillantes que les ignorans qui marchent à leur clarté sans en demander davantage; la science n'aboutit qu'à nous donner un nom, et c'est ce que tout parrain peut faire.

LE ROI.

Que de science il met à raisonner contre la science!

DU MAINE.

C'est en homme instruit qu'il parle contre l'instruction.

LONGUEVILLE.

Il sarcle le bon grain, tout en laissant croître l'ivraie.

BIRON.

Le printemps est proche quand les jeunes oies pondent.

DU MAINE.

Comment cela?

BIRON.

Comment? en son lieu, sa saison.

DU MAINE.

Absurde.

BIRON.

J'ai la rime à défaut de raison.

LONGUEVILLE.

Biron ressemble à la gelée jalouse qui tue les premiers nés du printemps.

BIRON.

Et quand cela serait? pourquoi l'été viendrait-il étaler son orgueil avant que les oiseaux aient pu commencer leurs chants? pourquoi prendre plaisir à des productions venues avant terme? A Noël je ne désire pas des roses, pas plus que je ne souhaite de la neige dans les beaux jours de mai. J'aime chaque chose en sa saison. Il en est de même de vous ; il est trop tard pour étudier ; ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI.

Eh bien ! quittons-nous. Biron, vous pouvez partir ; adieu !

BIRON.

Non, monseigneur; j'ai juré de rester avec vous; et, bien que j'en aie plus dit pour préconiser l'ignorance que vous pour exalter la science céleste, néanmoins je tiendrai mon serment, et subirai ces trois années de pénitence. Donnez-moi l'acte; que j'en prenne lecture, et je le signerai, quelque rigoureuses que soient ses prescriptions.

LE ROI.

Voilà un retour qui efface la honte dont vous alliez vous couvrir.

BIRON, *lisant.*

« *Item*, qu'aucune femme n'approchera de ma » cour dans un rayon d'un mille... » — Cela a-t-il été promulgué ?

LONGUEVILLE.

Il y a quatre jours.

BIRON.

Voyons la disposition pénale. (*Il lit.*) « Sous peine » de perdre la langue. » — Qui a fait insérer cette disposition-là ?

LONGUEVILLE.

C'est moi.

BIRON.

Aimable seigneur, pourquoi ?

LONGUEVILLE.

Pour écarter les femmes de ce lieu par la crainte de ce redoutable châtiment.

BIRON.

Voilà une loi périlleuse à la courtoisie. (*Il lit.*) « *Item*, si un homme est surpris parlant à une » femme dans le cours de ces trois années, il su- » bira tel affront public que la cour jugera à propos » de lui infliger. » — (*Au roi.*) Monseigneur, vous devez vous-même biffer cet article ; car vous n'ignorez pas qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, une jeune princesse brillante de grâces et de majesté; elle vient pour conférer avec vous et traiter de la cession de l'Aquitaine à son père décrépit, malade et alité : ainsi, ou cet article sera nul, ou cette adorable princesse se présentera inutilement à votre cour.

LE ROI.

Que dites-vous, messieurs? nous avions tout-à-fait oublié cela.

BIRON.

C'est ainsi que l'étude va toujours trop loin; occupée à obtenir ce qu'elle convoite, elle oublie de faire ce qu'elle doit : et quand elle a obtenu ce qu'elle désirait avec le plus d'ardeur, sa conquête ressemble à celle d'une ville par l'incendie ; autant de conquis, autant de perdu.

LE ROI.

Nous devons forcément élaguer cet article. Il faut de toute nécessité que la princesse réside ici.

BIRON.

La nécessité nous rendra parjures mille fois dans ces trois années ; car tout homme apporte en naissant ses penchans et ses goûts, que la force ne saurait dompter, et qui ne cèdent qu'à une grâce spéciale : si je viole ma promesse, je n'aurai cédé qu'à la nécessité, et ce mot sera mon excuse. — Cela étant, je signe sans réserve le pacte tout entier. (*Il signe.*) Honte éternelle à celui qui le violera dans la moindre de ses parties ! les tentations sont pour les autres ce qu'elles sont pour moi ; cependant je crois, malgré la répugnance que je semble témoigner, que je serai encore le dernier à enfreindre mon serment. Mais n'aurons-nous aucun stimulant récréatif ?

LE ROI.

Oui, certes, nous en aurons : vous savez que notre cour est fréquentée par un voyageur espagnol des plus accomplis, type du savoir-vivre et des modes nouvelles : cet homme est une mine inépuisable de locutions et de phrases; il s'enivre au bruit de ses vaines paroles, comme aux sons d'une harmonie enchanteresse ; modèle de perfections, le vrai et le faux l'ont pris pour arbitre de leurs différends. Dans l'intervalle de nos études, cet enfant de l'imagination, qui a nom Armado, nous contera en termes ampoulés les faits et gestes de maint chevalier de l'Espagne basanée, qui a trouvé la mort au milieu des combats. A quel point il vous amuse, messieurs, je l'ignore, mais j'avoue que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je me propose d'en faire mon ménestrel *.

BIRON.

Armado est un illustre personnage, l'homme des locutions nouvelles, le chevalier de la mode.

Arrivent NIAISOT, *une lettre à la main*, *et* CABOCHE.

NIAISOT.

Où est la personne du roi ?

BIRON.

La voici, l'ami ; que lui veux-tu ?

NIAISOT.

Je représente moi-même sa personne; car je suis l'officier de paix de son altesse; mais je voudrais voir sa personne en chair et en os.

BIRON.

Tu la vois.

NIAISOT.

Le seigneur Arma — Arma — vous salue. Il y a de vilaines choses sur le tapis; cette lettre vous en dira davantage.

* Dans le moyen âge, les rois et les seigneurs avaient à leur cour des ménestrels, dont l'emploi était de conter des histoires merveilleuses et de chanter les exploits des héros. *Note du trad.*

CABOCHE.

Monseigneur, le contenu me concerne.

LE ROI.

Une lettre du magnifique Armado?

BIRON.

Quel qu'en soit le sujet, j'espère que nous allons avoir de grands mots.

LONGUEVILLE.

Voilà un bien grand espoir pour un bien petit objet. Dieu veuille nous donner la patience...

BIRON.

D'entendre ou de nous en abstenir?

LONGUEVILLE.

D'entendre patiemment et de rire modérément, ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON.

Cela dépendra du style, et du plus ou moins de gaieté qu'il nous communiquera.

CABOCHE.

Monseigneur, il s'agit de moi, au sujet de Jacquinette. Le fait est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON.

Sur quel fait?

CABOCHE.

Le voici : j'ai été vu avec elle dans la ferme, assis sur un banc, et l'on m'a surpris la suivant dans le parc. Voilà le fait : or le fait d'un homme est de parler à une femme.

BIRON.

Et quelle sera la conclusion?

CABOCHE.

Selon la punition qu'on m'infligera; Dieu protége le bon droit!

LE ROI.

Voulez-vous écouter attentivement la lecture de cette lettre?

BIRON.

Comme j'écouterais un oracle.

CABOCHE.

Quelle sottise à l'homme d'écouter la chair!

LE ROI, *lisant.*

« Grand roi, vice-gérant du ciel, seul dominateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon ame, et patron nourricier de mon corps... »

CABOCHE.

Il n'y a pas encore là un mot de Caboche.

LE ROI.

« La vérité est — »

CABOCHE.

C'est possible, mais en disant cela il ne dit la vérité que comme ci, comme ça.

LE ROI.

Paix.

CABOCHE.

A ceux qui comme moi n'ont pas le courage de se battre.

LE ROI.

Silence...

CABOCHE.

Sur les secrets des autres, je vous prie.

LE ROI.

« La vérité est qu'affligé d'une noire mélancolie, » pour guérir ma sombre et oppressive tristesse, » j'ai eu recours au remède salutaire de ton air » salubre et vivifiant, et, foi de gentilhomme, je » me suis mis à faire un tour de promenade. A » quelle heure? approchant à la sixième heure, » alors qu'on voit les bestiaux paître et les oiseaux » becqueter avec le plus d'appétit, et que les » hommes se mettent à table pour prendre le repas » vulgairement nommé souper. Voilà pour ce » qui est de l'heure; quant au lieu que j'ai pris » pour théâtre de ma promenade, on le nomme » ton parc. Quant à l'endroit où s'est offert à mes » regards le fait obscène et incongru qui tire aujourd'hui de ma blanche plume l'encre couleur » d'ébène que tu vois, regardes, observes et contemples; quant à l'endroit, dis-je, il est situé » au nord nord-est quart est de l'angle occidental de ton jardin étrangement intersecté : c'est » là que j'ai vu ce rustre à l'ame ignoble, ce vil » bouffon chargé de te faire rire... »

CABOCHE.

C'est moi.

LE ROI.

« Cet esprit ignorant et illettré...»

CABOCHE.

C'est moi.

LE ROI.

« Ce stupide vilain...»

CABOCHE.

C'est encore moi.

LE ROI.

« Qui, si je ne me trompe, se nomme Caboche ? »

CABOCHE.

Oh! c'est bien moi.

LE ROI.

« En tête-à-tête, contrairement à ton édit » promulgué et proclamé, et à ton chaste canon, » avec, — avec, — oh! avec, — je souffre de te » dire avec qui.

CABOCHE.

Avec une fille.

LE ROI.

« Avec une fille de notre grand'mère Ève, » une créature du genre féminin, autrement dit » une femme. Comme mon devoir m'en faisait » une impérieuse loi, je te l'envoie, pour recevoir son châtiment, sous la garde de l'officier » de paix de ton aimable altesse, Antonio Niaisot, » homme de bonnes vie et mœurs, et de réputation » intacte.

NIAISOT.

C'est moi, sous le bon plaisir de votre altesse; je suis Antoine Niaisot.

LE ROI.

« Pour ce qui est de Jacquinette (ainsi se » nomme la fragile créature que j'ai appréhendée » au corps avec le susdit rustre), je la garde pour » lui faire subir les rigueurs de ta loi, et dès que » tu m'en auras donné l'ordre, je la ferai juger. » Je suis à toi avec tout le dévouement d'un » cœur consumé par le feu du devoir.

» DON ADRIANO DE ARMADO. »

BIRON.

Ce n'est pas aussi bon que je m'y attendais; mais c'est ce que j'ai encore vu de mieux.

LE ROI.

Oui, de mieux ou de pire. — (*A Caboche.*) Mais toi, drôle, que réponds-tu à cela?

CABOCHE.

Seigneur, j'avoue ma faute.

LE ROI.

As-tu entendu la proclamation de mon édit?

CABOCHE.

Pour ce qui est de l'avoir entendue, oui; mais pour ce qui est d'y avoir fait attention, c'est autre chose.

LE ROI.

Une année d'emprisonnement a été prononcée contre quiconque serait surpris avec une femme.

CABOCHE.

Monseigneur, je n'ai pas été surpris avec une femme, mais bien avec une demoiselle.

LE ROI.

Fort bien; l'édit porte une demoiselle.

CABOCHE.

Ce n'était pas non plus une demoiselle, monseigneur; c'était une vierge.

LE ROI.

Ce mot est aussi employé; l'édit porte une vierge.

CABOCHE.

Cela étant, je nie sa virginité; j'ai été surpris avec une fille.

LE ROI.

Tout cela n'y fait rien.

CABOCHE.

Cela y fait beaucoup, monseigneur.

LE ROI.

Je vais prononcer ta sentence. Tu seras mis au pain et à l'eau pendant huit jours.

CABOCHE.

J'aimerais mieux être mis à la soupe et au mouton pendant un mois.

LE ROI.

Et tu seras placé sous la surveillance de don Armado. — Biron, remettez-le sous sa garde. — Pour nous, messieurs, allons mettre en pratique ce que nous nous sommes mutuellement engagés à faire par un serment solennel.

LE ROI, LONGUEVILLE *et* DU MAINE *s'éloignent.*

BIRON.

Je gage ma tête contre le chapeau d'un honnête homme, que ces sermens et ces lois seront foulés aux pieds. — Drôle, arrive.

CABOCHE.

Je souffre pour la vérité, seigneur; car il est très-vrai que j'ai été surpris avec Jacquinette, et Jacquinette est une vraie fille; aussi vienne la coupe amère de la prospérité*! L'affliction pourra un jour me sourire encore; jusque là, ô ma douleur! calme-toi.

Ils s'éloignent.

* Encore le genre de comique que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, la signification des mots intervertie; il faut se rappeler que Shakspeare était entrepreneur de spectacle, et qu'il avait à plaire à plus d'un genre de spectateurs. (*Note du traducteur.*)

SCENE II.

Une autre partie du parc, devant la maison d'Armado.

Arrivent ARMADO *et* PAPILLON.

ARMADO.

Mon enfant, quel signe est-ce quand un homme ordinairement très-gai devient mélancolique?

PAPILLON.

C'est un signe infaillible qu'il est triste.

ARMADO.

Mais la tristesse et la mélancolie sont même chose, mon cher lutin.

PAPILLON.

Non, non, seigneur; oh! non.

ARMADO.

Comment distingues-tu la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau?

PAPILLON.

Par une démonstration familière de leurs effets, mon dur seigneur.

ARMADO.

Pourquoi dur seigneur? pourquoi dur seigneur?

PAPILLON.

Pourquoi tendre jouvenceau? pourquoi tendre jouvenceau?

ARMADO.

L'expression dont j'ai fait usage, tendre jouvenceau, est une épithète très-applicable à ta jeunesse, qu'on peut appeler tendre.

PAPILLON.

Et la mienne, dur seigneur, est on ne peut plus applicable à votre vieillesse, qu'on peut appeler dure.

ARMADO.

Joli et à propos.

PAPILLON.

Comment l'entendez-vous? Est-ce moi qui suis joli, et ma réponse à propos? ou est-ce moi qui suis à propos, et ma réponse qui est jolie?

ARMADO.

Tu es joli parce que tu es petit.

PAPILLON.

C'est-à-dire que je suis joliment petit: et pourquoi à propos?

ARMADO.

Parce que tu es vif.

PAPILLON.

Est-ce à ma louange, mon maitre, que vous dites cela?

ARMADO.

A ta louange, sans nul doute.

PAPILLON.

J'appliquerai le même éloge à une anguille.

ARMADO.

Comment cela? est-ce qu'une anguille est ingénieuse?

PAPILLON.

Non; mais une anguille est vive.

ARMADO.

Je veux dire que tu es vif dans tes réponses: tu m'échauffes la bile.

PAPILLON.

Il suffit, seigneur.

ARMADO.

Je n'aime pas qu'on me contrarie.

PAPILLON.

A la bonne heure.

ARMADO.

Tu sais que j'ai promis d'étudier trois ans avec le roi.

PAPILLON.

Vous pouvez faire la chose en une heure, seigneur.

ARMADO.

Impossible.

PAPILLON.

Trois fois un, combien cela fait-il?

ARMADO.

Je ne suis pas fort habile à compter; j'abandonne cela aux garçons de taverne.

PAPILLON.

Vous êtes gentilhomme et joueur.

ARMADO.

Je revendique ces titres : tous deux sont le cachet distinctif de l'homme accompli.

PAPILLON.

En ce cas, je suis certain que vous savez parfaitement combien font deux et as.

ARMADO.

Cela fait deux plus un.

PAPILLON.

Ce que le vulgaire nomme trois.

ARMADO.

C'est vrai.

PAPILLON.

Eh quoi! cela exige-t-il donc une si longue étude? En voilà trois d'étudiés avant que vous n'ayez eu le temps de cligner de l'œil trois fois : quant à ajouter le mot années au mot trois et à étudier trois années en deux mots, c'est chose facile, et que le cheval savant * vous apprendra.

ARMADO.

Voilà une arithmétique admirable.

PAPILLON, *a part*.

Et qui prouve que tu n'es qu'un zéro.

ARMADO.

Je vais te faire une confidence; je suis amoureux : et comme l'amour dans un guerrier est un sentiment bas, celle que j'aime est une fille de bas étage. Si pour me délivrer de cette faiblesse il suffisait de tirer l'épée contre elle, je ferais ma passion prisonnière, et l'échangerais avec un courtisan français contre une révérence de la dernière mode. Soupirer me semble chose avilissante. Je devrais renier Cupidon. Console-moi, mon enfant : quels sont les grands hommes qui ont été amoureux ?

PAPILLON.

Hercule, par exemple.

* Le cheval de Bankes, célèbre dans ce temps-là par les prouesses qu'on lui faisait faire en public ; il en est question dans les ouvrages de plusieurs des contemporains de Shakspeare. *Note du traducteur.*

ARMADO.

Délicieux Hercule ! — Cite-moi encore d'autres exemples, mon enfant; et que ce soient des hommes bien nés, et de bonne renommée.

PAPILLON.

Il y a encore Samson : c'était un homme de poids ; car il emporta sur son dos les portes de la ville, dont le poids n'était pas léger; et puis il était amoureux.

ARMADO.

O robuste Samson ! ô vigoureux Samson ! je te surpasse autant à manier l'épée, que tu me surpasses à porter les portes d'une ville. Et moi aussi je suis amoureux. Qui Samson aimait-il, mon cher Papillon ?

PAPILLON.

Une femme, mon maître.

ARMADO.

Était-elle brune ou blonde?

PAPILLON.

Ni l'un ni l'autre.

ARMADO.

De quelle couleur était donc son teint ?

PAPILLON.

Couleur vert marin.

ARMADO.

Est-ce qu'il y a des teints de cette couleur-là ?

PAPILLON.

Je l'ai entendu dire, et ce sont les meilleurs.

ARMADO.

Le vert est effectivement la couleur des amans, mais je pense que Samson a eu tort d'aimer une femme de cette couleur-là; il l'affectionnait sans doute pour son esprit?

PAPILLON.

Sans doute, seigneur; car elle avait un esprit des plus verts.

ARMADO.

Le blanc et le rose le plus purs forment le teint de ma maîtresse.

PAPILLON.

Ces couleurs-là, mon maître, masquent souvent les pensées les plus impures.

ARMADO.

Prouve, prouve, enfant bien élevé.

PAPILLON.

Esprit de mon père, langue de ma mère, venez-moi en aide!

ARMADO.

Charmante invocation d'un fils!... que c'est joli et pathétique !

PAPILLON.

Si votre belle est blanche et rose,
Jamais vous ne saurez les secrets de son cœur ;
Ils seront pour vous lettre close,
Car une faute au front fait monter la rougeur,
Et la crainte y répand une pâle blancheur.
Mais qu'elle tremble ou soit parjure,
Rien dans ses traits ne le dira :
Comme l'a faite la nature,
Rose et blanche elle restera.

Voilà, mon maître, un triste dithyrambe contre le blanc et le rose.

ARMADO.

Mon enfant, n'existe-t-il pas une ballade intitulée *le Roi et la mendiante*?

PAPILLON.

Il y a quelque trois cents ans, le monde fut coupable d'une ballade de ce genre ; mais je pense qu'il serait maintenant impossible de la découvrir, ou, si on la trouvait, on n'en goûterait ni l'air ni les paroles.

ARMADO.

Je la ferai recomposer entièrement, afin de justifier par un précédent fameux ce qu'il peut y avoir de messéant dans mon inclination. Mon enfant, j'aime la jeune paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette brute rationnelle, ce rustre de Caboche; c'est une fille très-méritante.

PAPILLON, *à part.*

Elle mérite d'être fouettée ; ce qui ne l'empêche pas de mériter pour amant quelque chose de mieux que mon maître.

ARMADO.

Chante, mon enfant, l'amour jette sur moi une pesante tristesse.

PAPILLON.

Et pourtant vous aimez une beauté légère.

ARMADO.

Chante, je te prie.

PAPILLON.

Attendez que les personnes qui viennent soient passées.

Arrivent NIAISOT, CABOCHE *et* JACQUINETTE.

NIAISOT.

Seigneur, la volonté du roi est que vous teniez Caboche sous votre garde ; vous ne lui laisserez prendre ni récréation ni pénitence aucune; il devra jeûner trois jours par semaine. Quant à cette demoiselle, j'ai l'ordre de la garder dans le parc; elle sera employée comme laitière. Adieu !

ARMADO.

Ma rougeur me trahit. — Jeune fille, —

JACQUINETTE.

Homme.

ARMADO.

J'irai te voir à la loge.

JACQUINETTE.

Ce n'est pas loin d'ici.

ARMADO.

Je sais où elle est située.

JACQUINETTE.

O Dieu ! que vous êtes savant !

ARMADO.

Je te conterai des merveilles.

JACQUINETTE.

Avec cette figure ?

ARMADO.

Je t'aime.

JACQUINETTE.

Je vous l'ai entendu dire.

ARMADO.

Adieu donc.

JACQUINETTE.

Qu'il fasse beau où vous ne serez pas !

NIAISOT.

Allons, Jacquinette, partons.

NIAISOT *et* JACQUINETTE *s'éloignent.*

ARMADO.

Scélérat, tu jeûneras pour expier tes méfaits avant qu'ils te soient pardonnés.

CABOCHE.

Si je jeûne, seigneur, j'espère du moins que ce sera l'estomac plein.

ARMADO.

Tu seras fortement puni.

CABOCHE.

Je vous aurai plus d'obligation que vos gens ; car ils sont faiblement récompensés.

ARMADO.

Emmène-moi ce coquin, qu'on l'enferme.

PAPILLON.

Viens, misérable transgresseur, suis-moi.

CABOCHE.

Ne m'enfermez pas, je vous prie ; laissez-moi jeûner en liberté.

PAPILLON.

Non ; tu jeûneras forcément; tu iras en prison.

CABOCHE.

Fort bien ; si jamais je revois les joyeux jours de désolation que j'ai vus, il y aura certaines gens qui verront, —

PAPILLON.

Que verront-ils ?

CABOCHE.

Ce qu'ils regarderont, messire Papillon. Les prisonniers ne doivent pas être trop avares de mots; je garderai donc le silence; grâce à Dieu, j'ai tout autant d'impatience qu'un autre, ce qui fait que je puis rester tranquille.

PAPILLON *et* CABOCHE *s'éloignent*

ARMADO, *seul.*

J'adore jusqu'au sol vil que foule sa chaussure plus vile encore, guidée par son pied, le plus vil des trois. Si j'aime, je viole mon serment, ce qui est une grande preuve d'imposture; et comment peut-il être sincère l'amour fondé sur un parjure ? L'amour est un esprit malin, l'amour est un démon ; il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour ; cependant Salomon a été aussi tenté, et il était doué d'une grande force ; Salomon a été aussi séduit, et grande était sa sagesse. La massue d'Hercule est impuissante contre la flèche de Cupidon, à plus forte raison l'épée d'un Espagnol. Tout l'art de l'escrime n'y peut rien; il se moque des tierces et des quartes, il se rit du duel ; sa honte est d'être appelé enfant ; mais sa gloire est de dompter les hommes. Adieu, valeur! rouille-toi, mon épée! tais-toi, tambour ! Armado est amoureux ; oui, il aime. Dieu des impromptus, viens à mon aide; car, sans nul doute, je vais devenir faiseur de sonnets. Compose, mon esprit; écris, ma plume ; je vais accoucher de volumes in-folio.

Il s'éloigne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Une autre partie du parc; à quelque distance, un pavillon et des tentes.

Arrivent LA PRINCESSE DE FRANCE *et* SA SUITE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, PLUSIEURS SEIGNEURS.

BOYET.

Maintenant, madame, appelez à votre aide tout ce que vous avez de puissance; considérez qui vous envoie; ce n'est pas moins que le roi votre père; considérez aussi vers qui il vous députe, et quel est l'objet de votre ambassade: il vous a chargée, vous qui êtes si haut placée dans l'estime du monde, de négocier avec l'unique héritier de toutes les perfections qu'un homme peut posséder, avec l'incomparable roi de Navarre; l'objet important de la négociation est l'Aquitaine, digne de former le douaire d'une reine. Soyez donc en ce jour aussi prodigue de vos moyens de plaire, que l'a été la nature envers vous, alors qu'avare de ses dons pour le reste du monde, elle vous en combla.

LA PRINCESSE.

Seigneur Boyet, ma beauté, toute chétive qu'elle est, n'a pas besoin de l'exagération de vos éloges; la beauté ne se prône pas comme une marchandise; les yeux seuls en sont juges. Ma vanité est moins flattée de vous entendre exalter mon mérite, que vous n'êtes désireux de faire briller votre esprit en l'employant à faire mon panégyrique; mais je vais donner une tâche à celui qui m'en assignait une: digne Boyet, vous n'ignorez pas, et la renommée qui dit tout en a semé au loin la nouvelle, que le roi de Navarre a fait vœu de passer trois années livré à de pénibles études, sans qu'aucune femme approche de sa cour silencieuse; avant donc que de franchir les portes interdites de sa résidence, il me semble nécessaire de connaître ses intentions: à cet effet, confiante dans votre mérite, nous vous avons choisi comme notre avocat le plus habile. Dites-lui que la fille du roi de France demande à conferer personnellement avec son altesse sur une affaire importante qui ne souffre pas de délai. Hâtez-vous de lui porter ce message, tandis que nous attendrons, dans l'humble attitude de suppliantes, qu'il nous ait fait connaître sa volonté suprême.

BOYET.

Orgueilleux de l'emploi qu'on m'assigne, je vais de grand cœur m'en acquitter.

Il s'éloigne.

LA PRINCESSE.

L'orgueil fait avec joie ce qui le flatte, et le vôtre est de cette nature. — Pourriez-vous me dire, messieurs, quels sont ceux qui ont partagé le vœu de ce vertueux prince?

UN SEIGNEUR.

L'un d'eux est Longueville.

LA PRINCESSE.

Le connaissez-vous?

MARIE.

Je le connais, madame; j'ai connu ce Longueville en Normandie, au mariage du seigneur de Périgord avec la belle héritière de Jacques Fauconbridge; il passe pour un homme doué de grandes qualités, versé dans la connaissance des arts; il s'est fait à la guerre un glorieux renom. Tout lui sied bien, pourvu qu'il le veuille. Si quelque chose fait tache au lustre de sa vertu, autant du moins que le lustre de la vertu peut admettre une tache, c'est qu'à un caractère trop brusque il joint un esprit caustique dont le tranchant acéré n'épargne rien de ce qui s'offre à ses coups.

LA PRINCESSE.

C'est un de ces hommes qui aiment à rire aux dépens d'autrui, n'est-il pas vrai?

MARIE.

C'est ce que disent ceux qui le connaissent le mieux.

LA PRINCESSE.

Ces esprits-là ont la vie courte; ils se fanent en grandissant. Quels sont les autres?

CATHERINE.

Il y a le jeune Du Maine, jeune homme accompli, aimé pour sa vertu de tous ceux à qui la vertu est chère; avec un immense pouvoir de faire le mal, il ne sait point en faire; avec assez d'esprit pour se faire pardonner la laideur, il est assez beau pour se passer d'esprit; j'ai eu occasion de le voir chez le duc d'Alençon, et ce que j'en dis est bien audessous du mérite que j'ai reconnu en lui.

ROSALINE.

Il y avait alors avec lui un autre de ces studieux cénobites; si je ne me trompe, c'est Biron qu'on le nomme; je n'ai jamais eu une heure de conversation avec un homme plus jovial, dans les limites d'une gaieté décente; son œil fournit à son esprit des occasions de s'exercer; car tous les objets qui tombent sous l'observation du premier, le second en fait gaiement son profit; son expression, interprète de sa pensée, donne à ses saillies tant d'à-propos et de grâce, que sa conversation charme les vieillards, et que les jeunes gens qui l'écoutent sont dans le ravissement.

LA PRINCESSE.

Dieu vous bénisse, mesdames; êtes-vous donc toutes amoureuses, que chacune de vous prodigue ainsi l'éloge à l'objet de sa prédilection?

MARIE.

Voici Boyet de retour.

Revient BOYET.

LA PRINCESSE.

Eh bien! veut-on nous recevoir?

BOYET.

Le roi de Navarre était déjà informé de votre approche, et, avant que je vinsses lui et ses compagnons de retraite avaient déjà fait leurs dispositions pour venir au-devant de vous; toutefois, j'ai appris que le prince aime mieux vous laisser camper à la belle étoile, comme un ennemi qui viendrait mettre le siége devant sa cour, que de violer son serment, en vous permettant l'entrée de son palais solitaire. Voici le roi de Navarre.

Les dames mettent leur masque.

Arrivent LE ROI *et* SA SUITE, LONGUEVILLE, DU MAINE, BIRON.

LE ROI.

Belle princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE.

Belle est de trop; bienvenue, je ne le suis pas encore : la voûte de ce palais (*montrant le ciel*) est trop élevée pour vous; et l'hospitalité en plein champ n'est pas digne de moi.

LE ROI.

Madame, vous serez la bienvenue à ma cour.

LA PRINCESSE.

Soit; daignez m'y conduire.

LE ROI.

Belle princesse, écoutez-moi; j'ai fait un vœu.

LA PRINCESSE

Notre-Dame vous soit en aide; sans quoi vous allez vous parjurer.

LE ROI.

Pas pour le monde entier, madame; du moins ce ne sera pas du fait de ma volonté.

LA PRINCESSE.

Ce vœu, votre volonté le brisera, votre volonté seule.

LE ROI.

Madame, vous ignorez en quoi il consiste.

LA PRINCESSE.

Si vous l'ignoriez comme moi, votre ignorance serait sagesse; tandis que maintenant votre sagesse ne doit aboutir qu'à l'ignorance. J'apprends que votre altesse a juré de vivre dans la retraite : ce serait un péché que de violer ce serment, un péché mortel de le garder : mais pardonnez-moi ma présomption; il me siérait mal de vouloir donner des leçons à un tel maître. Veuillez, dans ce papier, prendre connaissance de l'objet qui m'amène, et me donner une réponse immédiate.

Elle lui remet un papier.

LE ROI.

Si je le puis, madame, je le ferai.

LA PRINCESSE.

Faites-le le plus tôt possible, afin que je parte; car, en prolongeant ici mon séjour, vous vous rendrez parjure.

Pendant le dialogue qui suit, le roi prend lecture de la lettre que la princesse lui a remise.

BIRON, *à Rosaline.*

N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

ROSALINE.

N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

BIRON.

J'en suis sûr.

ROSALINE.

Alors il était inutile de le demander.

BIRON.

Vous êtes trop prompte.

ROSALINE.

C'est que vous m'aiguillonnez de vos questions.

BIRON.

Vous avez l'esprit trop ardent; il court trop vite; il se fatiguera.

ROSALINE.

Oui, mais seulement lorsqu'il aura jeté son cavalier dans la boue.

BIRON.

Quelle heure est-il?

ROSALINE.

L'heure que cherchent les fous.

BIRON.

Bonne fortune à votre masque!

ROSALINE.

Bonne fortune au visage qu'il recouvre!

BIRON.

Dieu vous envoie beaucoup d'amans!

ROSALINE.

Ainsi soit-il, pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

BIRON.

En ce cas, je me retire.

LE ROI, *après avoir achevé sa lecture.*

Madame, votre père me parle ici du payement de cent mille écus, formant la moitié de la somme que mon père a déboursée pour lui dans ses guerres. Ni lui ni moi n'avons reçu cet argent; mais, en supposant même que nous l'ayons reçu, pareille somme de cent mille écus nous est due encore, en garantie de laquelle nous possédons une partie de l'Aquitaine, bien que ce gage soit inférieur à la valeur qu'il représente. Si donc le roi votre père veut solder la moitié non payée encore, nous renoncerons à nos droits sur l'Aquitaine, et resterons avec sa majesté dans les termes d'une amitié sincère; mais il ne paraît pas que telle soit sa pensée; car loin d'offrir de rentrer dans ses droits sur l'Aquitaine, moyennant le payement de cent mille écus, il demande qu'une somme de cent mille écus lui soit restituée; au lieu de conserver une province aussi peu profitable que l'Aquitaine, nous eussions préféré de beaucoup la rendre, et rentrer dans la totalité de la somme prêtée par mon père. Belle princesse, si les demandes du roi votre père n'étaient pas aussi dépourvues de raison, mon cœur n'hésiterait pas à faire à votre beauté quelques concessions, et vous retourneriez satisfaite en France.

LA PRINCESSE.

Vous faites injure au roi mon père, et vous portez atteinte à votre propre réputation, en paraissant nier le remboursement d'une somme qui a été loyalement payée.

LE ROI.

Je proteste que je n'ai jamais rien su de ce remboursement; si vous pouvez le prouver, je m'engage à restituer la somme ou à vous céder l'Aquitaine.

LA PRINCESSE.

Nous vous prenons au mot. — Boyet, vous pouvez produire les quittances données par des officiers de Charles, son père, et sur son autorisation spéciale.

LE ROI, *à Boyet.*

Faites-moi voir cette preuve.

BOYET.

Avec la permission de votre altesse, le paquet qui renferme ces pièces et d'autres papiers n'est pas encore arrivé; demain on les produira sous vos yeux.

LE ROI.

Cela me suffira; dans cette conférence, vous me verrez souscrire à toute proposition raisonnable. En attendant, permettez-moi de vous faire l'accueil que, sans manquer à l'honneur, je puis offrir à votre mérite. Il ne m'est pas possible, belle princesse, de vous recevoir dans l'intérieur de ma résidence; mais ici, à l'extérieur, la réception qui vous sera faite vous prouvera que la place qui vous est refusée dans mon palais, vous l'occupez dans mon cœur. Ayez la bonté de m'excuser; je prends congé de vous; demain nous aurons l'honneur de vous revoir.

LA PRINCESSE.

Que la santé et les douces pensées accompagnent votre altesse!

LE ROI.

Je vous en souhaite autant partout où vous serez.

LE ROI *et sa* SUITE *s'éloignent.*

BIRON *à Rosaline.*

Madame, je vous recommanderai au souvenir de mon cœur.

ROSALINE.

Faites-lui mes complimens, je vous prie. Je serais bien aise de le voir.

BIRON.

Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE.

Est-ce qu'il est malade?

BIRON.

Dangereusement.

ROSALINE.

Hélas! faites-le saigner.

BIRON.

Cela lui ferait-il du bien?

ROSALINE.

Ma science médicale dit oui.

BIRON.

Voulez-vous le percer d'un trait de vos yeux?

ROSALINE.

Non, mais avec mon couteau.

BIRON.

Allons, Dieu vous garde long-temps en vie!

ROSALINE.

Et vous, Dieu vous garde — de vivre long-temps!

BIRON.

Je n'ai pas le temps de vous remercier.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

DU MAINE, *à Boyet.*

Seigneur, un mot, je vous prie: quelle est cette dame?

BOYET.

L'héritière du duc d'Alençon; on la nomme Rosaline.

DU MAINE.

C'est une fort jolie dame! Adieu, seigneur.

Il s'éloigne.

LONGUEVILLE, *à Boyet, en montrant Marie.*

Permettez-moi de vous dire un mot; quelle est cette personne en blanc?

BOYET.

C'est quelquefois une femme, vue à la lumière.

LONGUEVILLE.

Je désirerais savoir son nom.

BOYET.

Elle n'en a qu'un; le désirer ce serait mal à vous.

LONGUEVILLE.

Dites-moi, je vous prie, de qui elle est fille.

BOYET.

De sa mère, à ce que j'ai entendu dire.

LONGUEVILLE.

Dieu vous bénisse!

BOYET.

Ne vous fâchez pas, seigneur; elle est l'héritière de Fauconbridge.

LONGUEVILLE.

Ma colère est passée; c'est une dame charmante.

Il s'éloigne.

BIRON, *se rapprochant de Boyet.*

Comment se nomme cette dame en bonnet?

BOYET.

Catherine, je pense.

BIRON.

Elle est mariée?

BOYET.

A sa volonté, je crois.

BIRON.

Vous êtes le bienvenu, seigneur; adieu.

BOYET.

L'adieu est pour moi, seigneur, la bienvenue pour vous.

BIRON *sort.* *Les dames ôtent leur masque.*

MARIE.

Ce dernier, c'est Biron, cet étourdi si gai; chacun de ses mots est une saillie.

BOYET.

Et ses saillies ne sont que des mots.

LA PRINCESSE.

Vous avez bien fait de lui tenir tête.

BOYET.

J'étais aussi disposé à lui jeter le grappin, que lui à me donner l'abordage.

MARIE.

Vous étiez deux vaisseaux en présence, ou plutôt deux béliers.

BOYET.

Et pourquoi pas deux vaisseaux ? Si j'étais bélier, j'aimerais, mon doux agneau, à brouter vos lèvres vermeilles.

MARIE.

Ainsi je vous servirais de pâturage! finirez-vous cette plaisanterie ?

BOYET, *cherchant à l'embrasser.*

Oui, pourvu que vous m'accordiez ma pâture.

MARIE, *détournant sa joue.*

Non pas, s'il vous plaît, mon gentil bélier ; mes lèvres ne sont pas transformées en vaine pâture.

BOYET.

A qui appartiennent-elles?

MARIE.

A ma fortune et à moi.

LA PRINCESSE.

Entre gens d'esprit, les escarmouches sont fréquentes ; mais vous, mes amis, il faut vous accorder ; gardez cette guerre d'épigrammes pour le roi de Navarre et ses acolytes ; ici elle est déplacée.

BOYET.

Si mon talent d'observation, qui rarement est en défaut, et qui me permet de lire dans les yeux la rhétorique du cœur, ne me trompe pas, le roi de Navarre est atteint.

LA PRINCESSE.

De quoi ?

BOYET.

De ce que les amans appellent une passion.

LA PRINCESSE.

Votre raison ?

BOYET.

La voici. Toutes ses émotions visibles se sont réfugiées dans le palais de ses yeux, d'où elles regardaient par la fenêtre du désir; son cœur, tel qu'une agathe, empreint de votre image, était fier de cette empreinte, et son orgueil s'exprimait dans ses yeux ; sa langue impatiente se hâtait d'en finir avec les paroles, pour laisser libre carrière à ses regards. Exclusivement occupé à contempler la plus belle des belles, dans ce sens unique tous les autres venaient se confondre ; on eût dit que toutes ses sensations étaient renfermées dans ses yeux, comme ces riches joyaux que la bourse d'un prince peut seule acheter, et qui, sous le verre transparent qui les recouvre, étalent au passant leur coûteuse magnificence. Tous les yeux pouvaient lire dans ses traits l'admiration et le ravissement où le plongeait cette contemplation. Donnez-lui seulement de ma part un baiser d'amour, et je vous donne l'Aquitaine et tout ce qu'il possède.

LA PRINCESSE.

Regagnons notre pavillon. Je vois que Boyet est disposé, —

BOYET.

A traduire en paroles ce qu'ont lu ses regards. Je n'ai fait que donner une voix aux yeux du roi de Navarre, et leur prêter un langage conforme à la vérité.

ROSALINE.

Vous êtes un vétéran de Cythère, et vous en parlez savamment.

MARIE.

Il est le grand-père de Cupidon et il en sait long sur ce chapitre.

ROSALINE.

En ce cas, il faut que Vénus ressemble à sa mère ; car son père est bien laid.

BOYET.

Entendez-vous, jeunes folles ?

MARIE.

Non.

BOYET.

Eh bien ! voyez-vous ?

ROSALINE.

Oui, notre chemin pour nous en aller.

BOYET.

Vous êtes trop fortes pour moi.

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Une autre partie du parc.

Arrivent ARMADO *et* PAPILLON.

ARMADO.

Gazouille, mon enfant ; chatouille-moi le sens de l'ouïe.

PAPILLON, *chante.*

Concolinel, etc.*

ARMADO.

Le charmant air ! — Va, tendre rejeton, prends cette clef; mets en liberté ce rustre ; amène-le-moi promptement : je veux le charger d'une lettre pour ma bien-aimée.

PAPILLON.

Mon maitre, voulez-vous gagner le cœur de votre maitresse avec un rigodon français ?

ARMADO.

Qu'entends-tu par là ?

PAPILLON.

Voici ce que c'est. Vous fredonnez une gigue

* [illegible]

du bout des dents; vous vous accompagnez en dansant; vous levez les yeux au ciel; vous soupirez un air; vous en chantez un autre, tantôt du gosier, comme si vous avaliez l'amour à pleine gorge, quelquefois du nez, comme si vous humiez l'amour; l'auvent de votre chapeau rabattu sur la porte de vos yeux; vos bras en croix sur votre ventre amaigri, comme un lapin à la broche; vos mains dans vos poches, comme un personnage de la peinture antique; surtout ayez soin de ne pas rester trop long-temps sur le même air; rien qu'un petit bout, et puis zeste! passez à un autre: voilà comment on plaît; voilà comment on est aimable; voilà comment on séduit une jolie fille, qui aurait été séduite sans cela; voilà ce qui fait des hommes accomplis (vous entendez, des hommes!).

ARMADO.

Combien as-tu acheté cette expérience?

PAPILLON.

Deux liards d'observation.

ARMADO.

Hélas! hélas!

PAPILLON.

Votre cheval de bataille est oublié.

ARMADO.

Tu appelles ma bien-aimée un cheval?

PAPILLON.

Non, c'est une haquenée; mais avez-vous oublié votre amour?

ARMADO.

Je l'avais presque oublié!

PAPILLON.

Écolier négligent! apprenez-le par cœur.

ARMADO.

Par cœur et de cœur, mon enfant.

PAPILLON.

Et à contre-cœur, mon maître; ce sont trois propositions que je puis vous prouver.

ARMADO.

Que prouveras-tu?

PAPILLON.

Que je suis homme, si Dieu me prête vie: mais en attendant je vais vous prouver que vous aimez votre maîtresse par cœur, de cœur et à contre-cœur. Vous l'aimez par cœur, parce que vous ne pouvez pas l'approcher; vous l'aimez de cœur, c'est-à-dire du fond du cœur; et enfin vous l'aimez à contre-cœur, parce que l'impossibilité où vous êtes de la posséder vous met le cœur tout sens dessus dessous.

ARMADO.

Je suis tout ce que tu viens de dire là.

PAPILLON.

Et beaucoup plus encore, et après tout, rien.

ARMADO.

Va me chercher ce drôle; je veux le charger de porter une lettre.

PAPILLON.

Un message bien assorti; un cheval qui sert d'ambassadeur à un âne.

ARMADO.

Ah! ah! que dis-tu?

PAPILLON.

Voyez-vous, il vaudrait mieux envoyer l'âne sur le cheval; car il a l'allure fort lente: mais je pars.

ARMADO.

Il n'y a pas loin; va.

PAPILLON.

Aussi vite que le plomb, seigneur.

ARMADO.

Que veux-tu dire, ingénieux enfant? Est-ce que le plomb n'est pas un métal lourd, massif et lent?

PAPILLON.

Minimè *, mon honorable maître, ou plutôt mon maître tout court.

ARMADO.

Je dis que le plomb est lent.

PAPILLON.

Vous y allez trop vite, seigneur, quand vous dites cela. Est-il lent le plomb que décharge un mousquet?

ARMADO.

Charmante émanation de rhétorique! C'est moi qui suis le mousquet, et lui la balle. — Je te tire contre Caboche.

PAPILLON.

Faites feu et je pars.

Il s'éloigne.

ARMADO.

Un jeune gaillard fort subtil; plein de volubilité et de grâce! Avec ta permission, ciel charmant, force m'est d'exhaler mes soupirs devant toi. Tristesse importune, la valeur te cède la place. Voilà mon messager de retour.

Revient PAPILLON, *suivi de* CABOCHE.

PAPILLON.

Un miracle, mon maître! je vous amène une caboche qui s'est écorché l'os de la jambe.

ARMADO.

Une énigme, un logogriphe: voyons ton *envoi*; commence.

CABOCHE.

Il ne faut ni énigme, ni logogriphe, ni envoi: tout cela ne saurait faire un emplâtre: c'est du plantain qu'il faut, du plantain; point d'envoi, point d'envoi, mais du plantain pour emplâtre.

PAPILLON.

Est-ce que le sage ne confond pas ces deux choses? un *envoi* n'est-il pas un emplâtre?

ARMADO.

Non, page; c'est un épilogue, ou discours destiné à éclaircir quelque chose d'obscur qui a été dit auparavant. Je vais en donner un exemple:

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

PAPILLON.

Je vais faire l'envoi: répétez la moralité.

ARMADO.

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

PAPILLON.

L'oie accourut à l'instant, ô merveille!
Ils furent quatre, et leur nombre fut pair.

* Point du tout.

Maintenant je vais dire la moralité, et vous y ajouterez l'envoi.

Le renard, le singe et l'abeille,
N'étant qu'eux trois, formaient un nombre impair.

ARMADO.

L'oie accourut : à l'instant, ô merveille!
Ils furent quatre, et leur nombre fut pair.

PAPILLON.

Un envoi qui se compose d'une oie, j'espère que cela compte ! Que pourriez-vous désirer de mieux?

CABOCHE.

Le page lui a vendu une oie, cela est certain. — Pour conclure un marché avantageux, il faut de la finesse : c'est un envoi excellent qu'une oie, quand elle est grasse.

ARMADO.

Voyons, voyons; comment cette discussion a-t-elle commencé?

PAPILLON.

C'est moi qui ai débuté par dire qu'une grosse caboche s'était écorché l'os de la jambe; vous avez alors demandé l'envoi.

CABOCHE.

Et moi j'ai demandé du plantain : alors est venue votre discussion ; puis l'envoi du page, consistant en une oie grasse, que vous lui avez achetée; et c'est par là que le marché s'est terminé.

ARMADO.

Mais, dis-moi, comment se fait-il qu'une caboche se soit écorché l'os de la jambe?

PAPILLON.

Vous allez le comprendre sur-le-champ, d'une manière sensible.

CABOCHE.

Papillon, vous n'avez nullement senti la chose. Laissez-moi me charger de cet envoi-là.

De ma prison voulant franchir le seuil,
Moi qui ne suis pas très-ingambe,
J'ai couru, mais mon pied heurtant contre un écueil,
En tombant je me suis meurtri l'os de la jambe.

ARMADO.

Parlons de choses plus importantes.

CABOCHE.

Ma jambe m'importe beaucoup; mais bientôt elle ne pourra plus me porter.

ARMADO.

Caboche, je veux t'affranchir.

CABOCHE.

J'aime la franchise ; s'agit-il encore ici de quelque oie?

ARMADO.

Sur mon ame, je veux te mettre en liberté, émanciper ta personne; tu étais enfermé, comprimé, emprisonné, captif.

CABOCHE.

C'est vrai; maintenant vous allez me servir de purgatif et me relâcher.

ARMADO.

Je te donne ta liberté ; je te libère de la prison; et en retour je ne t'impose d'autre obligation que de porter cette missive à la jeune paysanne Jacquinette; voici ta rémunération. (*Il lui remet un papier et de l'argent.*) Car le meilleur boulevart de ma réputation est de récompenser ceux qui me servent. Pavillon, suis-moi.

Il s'éloigne.

PAPILLON.

Comme la conclusion après le récit; — seigneur Caboche, adieu.

CABOCHE.

Ma chère once de chair humaine! mon bon petit cœur!

PAPILLON *s'éloigne.*

CABOCHE, *continuant.*

Maintenant voyons un peu sa rémunération. Rémunération! oh! c'est le mot latin pour dire trois liards. — Trois liards, — rémunération. — *Quel est le prix de ce ruban? — Un sou. — Non, je vous donnerai une rémunération :* et voilà le marché conclu. — Rémunération! — comment donc, mais c'est un mot plus beau que celui d'écu de France. Je n'achèterai ni ne vendrai jamais rien sans ce mot-là.

Arrive BIRON.

BIRON.

O mon brave Caboche! je te rencontre on ne peut plus à propos.

CABOCHE.

Veuillez me dire, seigneur, combien de ruban couleur chair on peut acheter pour une rémunération?

BIRON.

Qu'est-ce qu'une rémunération?

CABOCHE.

Seigneur, c'est un sou moins un liard.

BIRON.

En ce cas, tu peux acheter pour trois liards de soie.

CABOCHE.

Je remercie votre seigneurie : Dieu soit avec vous!

BIRON.

Reste, drôle; je veux te charger d'une commission : si tu tiens à mes bonnes grâces, mon enfant, fais pour moi ce que je vais te demander.

CABOCHE.

Quand voulez-vous que je le fasse, seigneur?

BIRON.

Oh! cet après-midi.

CABOCHE.

C'est bon; je le ferai, seigneur; adieu.

BIRON.

Mais tu ne sais pas de quoi il est question?

CABOCHE.

Je le saurai, seigneur, quand je l'aurai fait.

BIRON.

Mais, coquin, il faut auparavant que tu saches ce que c'est?

CABOCHE.

J'irai vous le demander demain matin.

BIRON.

Mais la chose doit être faite cet après-midi. Écoute, voici de quoi il s'agit. La princesse doit

venir chasser dans ce parc ; parmi les dames de sa suite est une beauté charmante ; quand la voix articule de doux sons, c'est le nom de cette belle qu'elle prononce ; on l'appelle Rosaline : demande-la, et remets dans sa blanche main ce billet cacheté. Voici ta récompense ; pars.

Il lui remet un papier et de l'argent.

CABOCHE.

Récompense, — ô charmante récompense ! bien préférable à la rémunération ; tu l'emportes sur elle de onze sous et un liard ! — Seigneur, vos ordres seront exécutés ponctuellement. — Récompense ! — rémunération !

Il s'éloigne.

BIRON.

Moi, amoureux ! est-il bien possible ! moi, le fléau de l'amour ; l'implacable ennemi des amoureux soupirs ; le censeur austère, véritable patrouille de nuit ; moi qui traitais avec une morgue si impérieuse l'enfant qui règne en maître sur les faibles mortels, cet enfant intraitable, les yeux bandés, la larme à l'œil, ce vieil adolescent, ce nain géant, don Cupidon, régent des élégies amoureuses, seigneur des bras croisés, légitime souverain des soupirs et des gémissemens, suzerain des oisifs et des mécontens, puissant prince des cotillons, roi des hauts-de-chausses, empereur et généralissime des porteurs de citations et de mandats *. — O mon pauvre petit cœur ! et me voir condamné à être son aide de camp, à porter ses couleurs comme le cerceau bariolé d'un faiseur de tours ! Eh quoi ! moi amoureux ! moi soupirer ! moi chercher une épouse ! une femme, véritable montre d'Allemagne toujours dérangée, qu'il faut sans cesse réparer, qui ne va jamais bien, et dont il faut toujours surveiller la marche ! que dis-je ? me parjurer, ce qui est le pire de tout ; et sur trois femmes, aimer justement la pire ; une petite folle au teint pâle, au visage velouté, où sont incrustées deux boules noires en guise d'yeux ; une donzelle qui vous en fera porter, quand vous lui donneriez Argus lui-même pour eunuque et pour gardien. Et je soupire pour elle, et je perds le sommeil pour elle, et je la demande au ciel dans mes prières ! Allons, c'est un châtiment que Cupidon m'impose pour avoir méconnu sa formidable et mignonne puissance. Allons, résignons-nous à aimer, à écrire, à soupirer, à prier, à solliciter, à gémir : il faut que les uns aiment la maîtresse, et les autres la suivante.

Il s'éloigne.

* [illegible]

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

Arrivent LA PRINCESSE *et* SA SUITE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, PLUSIEURS SEIGNEURS *et* UN GARDE FORESTIER.

LA PRINCESSE.

Était-ce le roi celui qui pressait son cheval avec tant de vigueur, et lui faisait gravir la colline escarpée ?

BOYET.

Je ne sais ; mais je ne pense pas que ce fût lui.

LA PRINCESSE.

Quel qu'il fût, il a montré une ame qui aspire à monter. — Messieurs, nous aurons notre congé aujourd'hui ; samedi, nous reprendrons le chemin de la France. — (*Au garde forestier.*) Mon ami, où est le buisson derrière lequel nous devons nous mettre en embuscade, et jouer le rôle de meurtriers ?

LE GARDE FORESTIER.

Ici près, sur la lisière de ce taillis ; de ce poste vous ne pouvez manquer de l'avoir belle.

LA PRINCESSE.

Tu veux dire que dans ce poste je ne puis manquer d'être belle.

LE GARDE FORESTIER.

Non, madame ; ce n'est pas cela que je voulais dire.

LA PRINCESSE.

Comment donc ? tu commences par me louer, et puis tu rétractes tes éloges ! O triomphe de courte durée ! je ne suis pas belle ! malheureuse que je suis !

LE GARDE FORESTIER.

Oui, madame, vous êtes belle.

LA PRINCESSE.

Va, ne te charge plus de faire mon portrait. L'éloge ne saurait embellir un visage sans beauté. Tiens, mon fidèle miroir, voilà pour m'avoir dit la vérité. (*Elle lui donne sa bourse.*) Du bel argent en retour de laides paroles, c'est plus que le devoir n'oblige à faire.

LE GARDE FORESTIER.

Il ne saurait de vous rien venir que de beau.

LA PRINCESSE.

Allons, le mérite de mes dons me tient lieu de beauté. O hérésie de nos jugemens ! bien digne des temps où nous vivons. La main qui donne,

quelles que soient ses souillures, est sûre d'être louée. — Mais voyons mon arc. - Maintenant la bonté va donner la mort, et le pire tireur sera celui qui tirera le mieux. De cette manière mon amour-propre sera sauf. Si je manque le gibier, ce sera par pure bonté d'ame; si je l'atteins, ce sera uniquement pour montrer mon adresse, et mériter des éloges, sans la moindre envie de tuer la pauvre bête. Et sans nul doute, il en est quelquefois ainsi. L'amour de la gloire nous fait commettre des crimes abominables, quand, dans notre soif de renommée, de louanges, ces biens extérieurs, nous dirigeons vers ce seul but toutes les puissances de notre ame. C'est comme moi qui, pour obtenir des éloges, cherche maintenant à verser le sang de quelque daim inoffensif auquel je suis très-loin d'en vouloir.

BOYET.

N'est-ce pas aussi par amour de la gloire que les femmes maudites de leurs époux s'efforcent de les dominer?

LA PRINCESSE.

Effectivement, et nous devons des éloges aux femmes qui mènent leur mari.

Arrive CABOCHE.

LA PRINCESSE, *continuant.*

Voici l'un des membres de la communauté.

CABOCHE.

Bonjour, toute la compagnie! Quelle est parmi ces dames celle qui commande aux autres?

LA PRINCESSE.

Tu la reconnaîtras à la taille.

CABOCHE.

Quelle est la plus grande, la plus haute dame?

LA PRINCESSE.

Celle qui a la stature la plus forte, la taille la plus élevée.

CABOCHE.

C'est cela même : la vérité est la vérité. Madame, si vous aviez la taille aussi mince que j'ai l'esprit, la ceinture de l'une de ces demoiselles vous irait. N'êtes-vous pas la dame principale? vous êtes celle qui a le plus d'embonpoint.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu, l'ami? que veux-tu?

CABOCHE.

J'ai une lettre d'un certain monsieur Biron pour une dame nommée Rosaline.

LA PRINCESSE.

Oh! donne-moi sa lettre; donne; c'est un de mes bons amis. Tiens-toi à l'écart, mon ami. — Boyet, vous savez découper; entamez-nous ce poulet.

BOYET.

Mon devoir est de vous servir. — *Il prend la lettre et l'ouvre.*) Il y a méprise; cette lettre n'est point pour nous; elle est adressée à Jacquinette.

LA PRINCESSE.

Par ma foi, nous la lirons : brisez le cachet, et que chacun prête l'oreille.

BOYET, *lisant.*

« Vive Dieu, tu es belle, c'est infaillible; tu es » charmante, c'est certain; tu es adorable, c'est » la vérité même : ô femme plus belle que les » plus belles, plus charmante que les plus char- » mantes, vrai comme la vérité même, jette un » regard de compassion sur ton héroïque vassal! » Le magnanime et très-illustre roi Caphétua » jeta les yeux sur la pernicieuse et indubitable » mendiante *Zénélophon*; et ce fut lui qui put » dire à juste titre, *veni, vidi, vici,* ce qui ana- » tomisé en langue vulgaire (ô vil et obscur vul- » gaire!) signifie, il vint, vit et vainquit; il vint, » un; il vit, deux; il vainquit, trois. Qui vint? » Le roi. Pourquoi vint-il? Pour voir. Pourquoi » vit-il? Pour vaincre. Vers qui vint-il? Vers la » mendiante. Qui vit-il? La mendiante. Qui vain- » quit-il? La mendiante. La conclusion est la vic- » toire; en faveur de qui? Du roi. La captive est » enrichie; qui est enrichie? La mendiante. La » catastrophe est une noce; pour qui? Pour » le roi? Non, pour l'un et l'autre, deux en un, » ou un en deux. Je suis le roi; car ainsi le com- » porte la comparaison : tu es la mendiante; ta » basse condition l'atteste. Commanderai-je ton » amour? Je le pourrais. Exigerai-je impérieuse- » ment ton amour? Cela ne tient qu'à moi. Im- » plorerai-je ton amour? Oui, sans doute. Contre » quoi échangeras-tu tes haillons? Contre de riches » vêtemens. Ton indigente obscurité? Contre un » nom illustre. Toi-même? contre moi. Sur ce, » dans l'attente de ta réponse, je profane mes » lèvres sur tes pieds, mes yeux sur ton image, et » mon cœur sur toute ta personne. A toi, dans » toute l'acception d'une tendresse persévérante.

» DON ADRIANO DE ARMADO. »

C'est ainsi qu'on entend le lion de Némée rugir contre l'agneau, son innocente proie. Pauvre petit, tombe humblement aux pieds du monarque, et peut-être, repu de carnage, consentira-t-il à folâtrer avec toi; mais, pauvret, si tu fais la moindre résistance, que deviendras-tu? Tu fourniras un repas à sa rage, des provisions à sa caverne.

LA PRINCESSE.

De quel plumage est celui qui a écrit cette lettre? quelle girouette, quel coq de clocher? Avez-vous jamais entendu quelque chose qui valût cela?

BOYET.

Ou je me trompe fort, où je me rappelle ce style.

LA PRINCESSE.

L'ayant vu déjà, vous ne pouvez l'avoir oublié, à moins d'un manque absolu de mémoire.

BOYET.

Cet Armado est un Espagnol qui hante ici la cour, un caractère fantastique, un Monarcho*, le plastron du prince et de ses co-étudians.

LA PRINCESSE, *à Caboche.*

L'ami, un mot; de qui tiens-tu cette lettre?

* Personnage burlesque du [illegible] de l'époque. (N. du traducteur.)

CABOCHE.

Je vous l'ai dit, de mon maître.

LA PRINCESSE.

A qui devais-tu la remettre?

CABOCHE.

A ma maîtresse, de la part de mon maître.

LA PRINCESSE.

De quel maître a quel maîtresse?

CABOCHE.

De mon excellent maître, monseigneur Biron, à une dame de France qu'il appelle Rosaline.

LA PRINCESSE.

Tu t'es trompé d'adresse. Partons, messieurs. — (*A Rosaline.*) Prenez ceci en patience; votre tour viendra une autre fois.

LA PRINCESSE *et* SA SUITE *s'éloignent.*

BOYET.

Quel est le galant? quel est le galant?

ROSALINE.

Dois-je vous le faire connaître?

BOYET.

Oui, mon continent de beauté.

ROSALINE.

Celle qui porte l'arc. Êtes-vous content?

BOYET.

La princesse va chasser du gibier à cornes; mais, quand vous vous marierez, je veux être pendu si les cornes manquent cette année-là.

ROSALINE.

Eh bien! je suis le chasseur.

BOYET.

Et quel est votre cerf?

ROSALINE.

Si je le choisis aux cornes, ce sera vous: mettez-vous à la portée de mon arc. Eh bien! qu'en dites-vous?

MARIE.

Vous disputez avec elle, Boyet: pendant ce temps-là elle vous frappe au front.

BOYET.

Elle est frappée plus bas: mon coup a-t-il porté juste?

ROSALINE.

Voulez-vous qu'à ce propos je vous rapporte un vieux dicton qui était déjà grand quand le roi Pépin de France n'était encore qu'un bambin?

BOYET.

Je pourrai vous répondre sur ce chapitre avec une vieille légende qui était déjà grande femme quand la reine Guinever d'Angleterre* n'était encore qu'une petite fille.

ROSALINE, *chante.*

Tu n'[illegible] pas, mon bon apôtre,
[illegible]

BOYET, *chante.*

Bah! si je ne puis l'obtenir,
Eh bien! ce sera pour un autre.

ROSALINE *et* CATHERINE *s'éloignent.*

CABOCHE.

Voilà, ma foi, qui est charmant; tous deux s'en sont tirés à merveille.

* Épouse du roi Arthur, dont la fidélité était tant soit [illegible]. (*Note du traducteur.*)

MARIE.

Ils ont fait preuve d'adresse; car leur coup à tous deux a porté.

BOYET.

J'ai touché le but.

MARIE.

Vous avez frappé à côté! votre main n'est pas adroite.

CABOCHE.

S'il veut toucher le but, il faut qu'il vise un peu mieux.

BOYET, *à Marie.*

Si je manque d'adresse, vous en avez pour nous deux.

CABOCHE.

Alors elle ne saurait manquer de toucher au beau milieu de la cible.

MARIE.

Allons, allons, vos propos sont absurdes, et vous ne savez ce que vous dites.

CABOCHE.

Seigneur, elle est trop forte pour vous au tir; défiez-la au jeu de boules.

BOYET.

Je crains d'être battu; bonne nuit, ma belle enfant.

BOYET *et* MARIE *s'éloignent.*

CABOCHE, *seul.*

Sur mon ame, voilà un fameux imbécile! Comme ces demoiselles et moi nous lui avons rivé son clou! O les bonnes plaisanteries! voilà comme je les aime, quand elles sont bien vulgaires, bien obscènes, et qu'elles coulent de source. Par exemple, Armado, en voilà un élégant! Il faut le voir marcher devant une dame, lui porter son éventail, se baiser la main, et lui faire mille sermens, Dieu sait avec quelle grâce! — Et puis, il faut voir son page, ce petit bout d'homme pétri d'esprit! c'est bien l'atome le plus pathétique! (*Un bruit de chasse se fait entendre.*) Holà! holà!

Il s'éloigne en courant.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL *et* NIAISOT.

NATHANIEL.

Voilà, en vérité, une chasse fort honorable et exécutée avec le témoignage d'une bonne conscience.

HOLOPHERNE.

Le cerf était, comme vous savez, *in sanguis*, en sang, mûr comme une poire de bon chrétien qui pend à l'arbre ainsi qu'un joyau à l'oreille du *cœlum*, le ciel, l'empyrée, le firmament, et tombe comme un fruit sauvage sur la face de la *terra*, — le sol, le terrain, la terre.

NATHANIEL.

En vérité, maître Holopherne, vous variez agréablement vos épithètes, en véritable savant,

pour le moins : mais, messire, je puis vous assurer que c'était un chevreuil d'un an.

HOLOPHERNE.

Messire Nathaniel, *haud credo* *.

NIAISOT.

Ce n'était pas un *haud credo*, mais bien un chevreuil de deux ans.

HOLOPHERNE.

O remarque barbare ! Toutefois, c'est une sorte d'insinuation, comme qui dirait *in via*, par voie d'explication ; afin de *facere* **, comme qui dirait une réplique, ou plutôt *ostentare*, pour montrer, témoigner son opinion, à sa manière abrupte, impolie, grossière, inculte, inéduquée, illettrée, mal apprise : il a pris mon *haud credo* pour un cerf.

NIAISOT.

Je soutiens que ce n'était pas un *haud credo*, mais un chevreuil de deux ans.

HOLOPHERNE.

O double bêtise ! *bis coctus !* — O monstrueuse ignorance, que tu es hideuse !

NATHANIEL.

Messire, il ne s'est jamais nourri des délicates friandises qu'on trouve dans les livres ; il n'a, comme qui dirait, ni mangé du papier, ni bu de l'encre : son intellect n'est point approvisionné ; ce n'est qu'un animal qui n'a qu'une sensibilité grossière et toute physique : ces plantes stériles sont offertes à nos regards, afin que nous, hommes doués de goût et de sentiment, nous soyons reconnaissans de posséder la fertilité qui leur manque. Car, de même que le rôle d'imbécile ou de bouffon me siérait mal, de même cet ignorant serait déplacé dans une école, et sa présence ferait avec la science un contraste qui jurerait. Mais, *omne bene* ***, et comme dit un père de l'Église : *beaucoup craignent le vent à qui la pluie est indifférente.*

NIAISOT.

Vous êtes tous deux des savans ; avec tout votre esprit, pourriez-vous me dire qui est-ce qui était âgé d'un mois à la naissance de Caïn, et qui aujourd'hui n'a pas encore cinq semaines ?

HOLOPHERNE.

Dictyma, mon cher Niaisot, Dictyma.

NIAISOT.

Qu'est-ce que Dictyma ?

NATHANIEL.

C'est un des noms donnés à Phébé, à Luna, à la lune.

HOLOPHERNE.

La lune avait un mois lorsque Adam n'en avait pas davantage ; Adam avait cent ans, qu'elle n'avait pas encore atteint cinq semaines. L'allusion est aussi exacte avec un nom qu'avec l'autre.

NIAISOT.

C'est vrai ; la collision est exacte.

HOLOPHERNE.

Dieu vienne en aide à ta capacité ! je dis que l'allusion est exacte.

NIAISOT.

C'est bien ce que je dis, la pollution est exacte ; car la lune n'a jamais plus d'un mois ; et j'ajoute que c'est un chevreuil de deux ans que la princesse a tué.

HOLOPHERNE.

Messire Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du chevreuil ? Pour plaire aux ignorans, j'ai appelé daim le chevreuil qu'a tué la princesse.

NATHANIEL.

Perge *, maître Holopherne, *perge ;* veuillez seulement bannir toute incongruité.

HOLOPHERNE.

Je me suis permis de jouer un peu sur les mots ; c'est une preuve de facilité.

Il déclame.

La princesse, [illegible],
A [illegible],
Vient [illegible].
La [illegible] ;
Heureux qui meurt sous [illegible]

NATHANIEL.

Quel merveilleux talent !

HOLOPHERNE

C'est un don que je possède tout naturellement, c'est le produit d'une imagination folle, extravagante, pleine de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, de perceptions, d'émotions, de révolutions : le tout conçu dans le ventricule de la mémoire, nourri dans le sein du *pia mater*, et enfanté dans la maturité de l'occasion : mais c'est une faculté bonne dans ceux chez qui elle est piquante et acérée ; et c'est de quoi je remercie le ciel.

NATHANIEL.

Messire, j'en rends grâces au Seigneur pour vous, et mes paroissiens peuvent en dire autant ; car vous instruisez on ne peut mieux leurs fils, et leurs filles profitent grandement sous votre direction : vous êtes un membre utile de la communauté.

HOLOPHERNE.

Si leurs fils ont de l'intelligence, l'instruction ne leur fera pas faute ; si leurs filles ont de la capacité, je la mettrai à l'épreuve : mais, *vir sapit qui pauca loquitur* **. Une [illegible] salue.

Arrivent JACQUINETTE *et* CABOCHE.

JACQUINETTE.

Bonjour, monsieur le curé !

HOLOPHERNE.

Monsieur le curé ! sommes-nous donc des puits ? lequel de nous deux a besoin d'être curé ?

CABOCHE.

Monsieur le maître d'école, celui dont le ventre ressemble le plus à un tonneau.

HOLOPHERNE.

A la bonne heure ! Pour une motte de terre,

* Je ne crois pas.
** Faire.
*** Tout est pour le mieux.

* Poursuivez.
** C'est la [illegible] qui parle peu.

c'est du brillant; pour une pierre à fusil, c'est une assez bonne étincelle; c'est une perle bonne pour des pourceaux; c'est joli, c'est bien.

JACQUINETTE.

Monsieur le curé, seriez-vous assez bon pour me lire cette lettre que Caboche m'a remise de la part de don Armado?

HOLOPHERNE.

Fauste, [illegible] quando [illegible] omne sub umbra Ruminat*, [illegible].

Ah! vieux chantre de Mantoue! je puis dire de toi ce que dit le voyageur de Venise :

[illegible]

[illegible]**.

Vieux chantre de Mantoue! qui ne te comprend pas ne saurait t'aimer. — *Ut, re, sol, la, mi, fa.* — Pardon, messire; que contient cette lettre? ou plutôt, comme dit Horace dans son, — Vive Dieu, ce sont des vers!

NATHANIEL.

Oui, messire, et des mieux tournés.

HOLOPHERNE.

Que j'en entende une tirade, une strophe, une stance : *lege, Domine****.

NATHANIEL, *lisant*.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Je veux [illegible] que j'aime.
[illegible] mes adieux
Je ne veux désormais lire que dans tes yeux
J'en ferai mon bonheur suprême
J'y trouverai le charme et la félicité
[illegible]
[illegible]
Ah! si je [illegible]
C'est [illegible] trésor,
[illegible]
[illegible] tes ravissans appas!
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

HOLOPHERNE.

Vous n'appuyez pas sur les apostrophes, ce qui fait que vous manquez l'accent : laissez-moi parcourir ces vers. Je vois que les règles de la versification y sont observées; mais pour ce qui est de l'élégance, de la facilité, de l'harmonie poétique, *caret*****. Parlez-moi d'Ovide Naso; voilà un poète celui-là! Et pourquoi ce nom de Naso? Parce que son génie aspirait les parfums odorans de l'imagination, les élans de l'invention. *Imitari****** n'est rien : le chien imite son maître, le singe son gardien, et le cheval caparaçonné son cavalier. — Mais, damosella jeune fille, est-ce à vous que ceci est adressé?

JACQUINETTE.

Oui, messire, de la part d'un certain don Armado.

HOLOPHERNE.

Voyons l'adresse : *A la blanche main de la charmante dame Rosaline.* Voyons maintenant le nom du signataire de la lettre : *Aux ordres de votre seigneurie, en tout ce qu'il lui plaira de me prescrire.* Biron. — Messire Nathaniel, ce Biron est un des compagnons de retraite du roi; il a écrit à l'une des dames de la suite de la princesse; et sa lettre, par l'effet du hasard ou par voie de progression, n'a pas été à son adresse. (*A Jacquinette.*) Allez, ma charmante; remettez ce papier entre les mains du roi; il peut être d'une haute importance; pas de cérémonie, je vous en tiens quitte; adieu.

JACQUINETTE.

Mon bon Caboche, viens avec moi — Messire, Dieu conserve vos jours!

CABOCHE.

Viens, Jacquinette.

Caboche *et* Jacquinette *s'éloignent.*

NATHANIEL.

Messire, vous venez d'agir en ceci dans la crainte de Dieu, fort religieusement; et comme dit un père de l'Église, —

HOLOPHERNE.

Laissez-moi là votre père de l'Église, je crains tout ce qui a une apparence spécieuse. Mais, pour en revenir aux vers en question, comment les trouvez-vous, messire Nathaniel?

NATHANIEL.

Merveilleusement bien pour le style.

HOLOPHERNE.

Je dîne aujourd'hui chez le père d'un de mes élèves; s'il vous plaît, avant le repas, de nous gratifier d'un *bénédicité*, je suis avec les parens dudit élève sur un pied qui me permet de répondre d'avance que vous serez le *benvenuto* *; là, je me fais fort de vous prouver que ces vers sont des plus médiocres, qu'ils n'ont ni poésie, ni esprit, ni invention : je vous demande votre société.

NATHANIEL.

J'accepte avec plaisir : car la société, dit l'Écriture, fait la joie de la vie.

HOLOPHERNE.

Et l'Écriture a très-certainement raison. — (*A Niaisot.*) L'ami, je vous invite également; pas de refus : *pauca verba***. — Partons; ces dames sont à la chasse; allons aussi nous récréer.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une autre partie du parc.

Arrive BIRON, *un papier à la main.*

BIRON.

Le roi chasse le cerf; et moi je me fais à moi-

* [illegible]
** [illegible]
*** [illegible]
**** [illegible]
***** [illegible]
****** Imiter.

* Le bienvenu.
** [illegible]

même la chasse : Ils ont tendu des [illegible] pour prendre le gibier, et moi, je me prends dans mes propres filets. Allons, ma douleur, calme-toi, disait aujourd'hui ce fou de [illegible], et moi, fou que je suis, j'en dis autant. Mon esprit, voilà qui est bien raisonné. Vive Dieu! cet amour est aussi forcené qu'Ajax : il tue les moutons ; il me tue moi-même, misérable mouton que je suis. Voilà encore qui est bien raisonné en ma faveur, par ma foi ! Je ne veux pas aimer : si j'aime, que je sois pendu ; c'est chose résolue. Oh ! n'étaient ses beaux yeux, j'en jure par ce jour qui m'éclaire, n'étaient ses beaux yeux, je ne l'aimerais pas. Allons, je ne fais autre chose que mentir, et je mens par la gorge. Il n'est que trop vrai que j'aime, et l'amour m'a appris à rimer et à rêver tristement ; (*montrant le papier qu'il tient à la main*) et voilà un échantillon de mes vers et de ma mélancolie. Une de mes élégies lui est déjà parvenue ; un fou l'a envoyée, le bouffon l'a portée, ma dame l'a reçue : cher bouffon, cher fou, dame plus chère encore ! par ma foi, je prendrais mon parti de bonne grâce, si les trois autres étaient réduits au même état que moi : en voici un qui s'avance, un papier à la main ; Dieu veuille qu'il soit amoureux !

[illegible]

Arrive LE ROI, *tenant un papier.*

LE ROI.

Hélas !

BIRON, *à part.*

Il est atteint, par le ciel ! — Poursuis, Cupidon ! tu l'as frappé de ta flèche sous la mamelle gauche : — Oh ! oh ! des secrets !

LE ROI.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Que ne brille à travers le voile de mes larmes
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Te louer, ô reine des belles,
Célébrer dignement ta grâce et tes appas,
[illegible]
[illegible]

Comment lui ferai-je connaître mes tourmens ? je laisserai tomber ce papier sur son passage... Feuilles propices, cachez ma folie. Qui vient ?

Il se cache derrière un arbre.

Arrive LONGUEVILLE, *tenant un papier.*

LE ROI, *[illegible].*

Quoi ! Longueville ! il lit. Prêtons l'oreille.

BIRON, *à part.*

Biron, voilà encore un fou qui te ressemble !

LONGUEVILLE.

Hélas ! je suis parjure.

BIRON, *à part.*

Il s'avance effectivement comme un parjure, avec son écriteau* devant lui.

LE ROI, *à part.*

Il est amoureux, j'espère ; heureuse confraternité de honte !

BIRON, *à part.*

Un ivrogne en aime toujours un autre.

LONGUEVILLE.

Suis-je le premier qui me sois ainsi parjuré ?

BIRON, *à part.*

Je pourrais te rassurer à cet égard ; j'en connais deux qui te tiennent compagnie : tu complètes le triumvirat, le tricorne de notre société, le triangle de ce gibet de l'amour où s'est pendue notre sottise.

LONGUEVILLE.

Je crains que ces vers abruptes soient impuissans à l'émouvoir. O charmante Marie ! souveraine de mon cœur ! je veux déchirer ces vers et les mettre en prose.

BIRON, *à part.*

Oh ! les vers sont l'accoutrement de l'amour ; ne lui ôte pas son costume.

LONGUEVILLE.

Voilà, je pense, qui ira.

Il lit :

[illegible]
[illegible]
Contre leurs argumens pressans, victorieux,
Que peut l'impuissante logique ?
J'ai juré qu'insensible aux amoureux tourmens,
Nulle femme jamais n'obtiendrait ma tendresse :
Je n'ai point enfreint mes sermens ;
Tu n'es pas femme, mais déesse.
Terrestre était mon vœu, céleste est mon ardeur ;
Par toi mon crime n'est plus crime,
[illegible]
[illegible]
Soleil charmant, je marche à ta lumière :
Dissipe, tu le peux, cette vapeur légère.
En quoi suis-je coupable ? et quel est le mortel
Qui pourrait refuser, martyr de sa parole,
D'échanger un serment frivole
Contre les délices du ciel ?

BIRON, *à part.*

C'est bien là cette passion qui déifie la chair, qui fait d'une oie une divinité ! pure idolâtrie que cela ! Dieu nous assiste ! Dieu nous assiste ! nous voilà bien lotis.

Arrive DU MAINE, *tenant un papier.*

LONGUEVILLE.

Par qui vais-je envoyer cela ? — On vient ! cachons-nous.

Il se cache derrière un arbre.

BIRON, *à part.*

Voilà que nous jouons à cache-cache, comme des enfans : du sommet de cet arbre, comme du

* [illegible]

haut de l'Olympe, pareil à un demi-dieu, je contemple la folie de ces insensés. Encore de la farine au moulin! O ciel! mon vœu se réalise! Du Maine aussi est métamorphosé. Quatre oisons dans un plat!

DU MAINE.

O céleste Catherine!

BIRON, *à part.*

O profane imbécile!

DU MAINE.

O merveille bien faite pour éblouir des yeux mortels!

BIRON, *à part.*

Tu mens, c'est une créature toute matérielle.

DU MAINE.

Sa chevelure d'ambre éclipse l'ambre lui-même.

BIRON, *à part.*

Un corbeau couleur d'ambre, c'est chose curieuse à voir.

DU MAINE.

Elle est droite comme un cèdre.

BIRON, *à part.*

Halte-là, je te prie; son épaule est en état de grossesse.

DU MAINE.

Elle est belle comme le jour.

BIRON, *à part.*

Oui, comme certains jours où le soleil ne luit pas.

DU MAINE.

Oh! que ne puis-je voir exaucer mes désirs!

LONGUEVILLE, *à part.*

Et moi les miens!

LE ROI, *à part.*

Et moi les miens aussi, grand Dieu!

BIRON, *à part.*

Je vous dis *amen*, pourvu que je voie aussi exaucer les miens! Bien répondu, j'espère.

DU MAINE.

Je la bannirais de mon souvenir; mais comme une fièvre ardente, elle règne dans mon sang, et force m'est de me souvenir d'elle.

BIRON, *à part.*

Si c'est une fièvre qui échauffe ton sang, une saignée t'en délivrera. La méprise est bonne!

DU MAINE.

Relisons les vers que j'ai faits pour elle.

BIRON, *à part.*

Voyons comment l'amour varie son expression.

DU MAINE, [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Oh! [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Je ne puis te cueillir sur ta tige épineuse,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Je vais envoyer ceci et j'y ajouterai quelque chose de plus intelligible qui exprimera les douloureux tourmens de mon amour fidèle. Oh! plût à Dieu que le roi, Biron et Longueville fussent amoureux aussi! leur faute, justifiant la mienne, effacerait de mon front la marque du parjure: quand tous sont coupables, nul ne l'est en effet.

LONGUEVILLE, *se montrant tout-à-coup.*

Du Maine, ton amour est bien peu charitable de désirer que d'autres partagent tes tourmens; tu pâlis, mais moi je rougirais d'avoir été surpris ainsi en faute et tenant un pareil langage.

LE ROI, *se montrant et s'adressant à Longueville.*

Allons, l'ami, vous rougissez; vous êtes dans le même cas que lui; vous le morigénez et vous êtes tout aussi coupable. Non, vous n'aimez pas Marie; Longueville n'a jamais composé de vers en son honneur; jamais on ne l'a vu croiser ses bras sur sa poitrine pour contenir les émotions de son cœur. J'étais caché dans ce taillis: de là je vous ai observé tous deux et j'ai rougi pour vous; j'ai entendu vos vers coupables, observé vos traits et votre attitude; vos soupirs brûlans sont venus jusqu'à moi; votre passion s'est révélée à mes yeux: Hélas! dit l'un... O Jupiter! s'écrie l'autre; la souveraine de l'un a des cheveux d'or; celle de l'autre des yeux brillans comme le cristal! (*A Longueville.*) Vous, vous n'hésitez pas à échanger un serment contre les délices du paradis. — (*A Du Maine.*) Vous, vous ne doutez nullement que votre bien-aimée ne rendît Jupiter même infidèle. — Que dira Biron quand il apprendra que vous avez enfreint des sermens prêtés avec une si chaleureuse conviction? comme il vous accablera de ses sarcasmes! comme il décochera ses traits contre vous! Quel triomphe pour lui! comme il rira! comme il sautera de joie! Quand on devrait me donner tous les trésors que j'ai vus en ma vie, je ne voudrais pas qu'il en sût autant sur mon compte.

BIRON, *descendant de son arbre.*

Montrons-nous maintenant et châtions l'hypocrisie. — (*Au roi.*) Veuillez me pardonner, monseigneur. Vous avez vraiment bonne grâce à venir reprocher à ces messieurs leur amour, vous qui êtes le plus amoureux des trois? Non, vos larmes ne sont pas des chars radieux où brille triomphante une certaine princesse; vous n'êtes pas homme à vous parjurer, c'est un péché trop odieux; il n'y a que les poètes et les ménestrels qui font des vers. N'avez-vous donc point de honte? ne rougissez-vous pas tous les trois de vous voir ainsi pris sur le fait? Vous, Longueville, vous avez vu une paille dans l'œil de Du Maine, le roi en a découvert une

dans l'œil de chacun de vous ; mais moi, je vois une poutre dans l'œil de tous trois. Oh! à quelle comédie bouffonne j'ai assisté! De combien de soupirs, de gémissemens, de douleurs, de désespoirs j'ai été témoin! Quelle patience exemplaire il m'a fallu pour voir tranquillement un roi bourdonner de méchans vers, le grand Hercule dansant une bourrée, le sage Salomon fredonnant une ariette, Nestor jouant aux bûchettes avec les enfans, et le cynique Timon s'amusant de niaiseries! Quel est le siége de ta douleur, mon cher Du Maine, et de la tienne, mon cher Longueville, et de la vôtre, monseigneur? C'est le cœur, n'est-ce pas? Holà! un cordial!

LE ROI.

Ton sarcasme a trop d'amertume. Se peut-il que nous nous soyons ainsi trahis devant toi?

BIRON.

C'est moi, au contraire, qui suis trahi par vous; moi, homme honnête et pur, moi, qui croirais pécher si je violais le serment que j'ai prêté, je suis trahi, je suis votre dupe en frayant avec des inconstans tels que vous, des hommes qui changent à chaque lune nouvelle. Quand m'a-t-on vu faire des vers, soupirer pour Chloris, ou passer une minute de mon temps à me parer? Quand m'avez-vous entendu élever jusqu'aux nues une main, un pied, un visage, deux beaux yeux, une démarche, une stature, un front, une gorge, une taille, une jambe, un bras?

LE ROI.

Doucement; pourquoi courir ainsi la poste? est-ce d'un honnête homme ou d'un voleur de galoper ainsi?

BIRON.

Je fais l'amour; bel amoureux, laissez-moi courir.

Arrivent JACQUINETTE *et* CABOCHE.

JACQUINETTE, *une lettre à la main.*

Dieu bénisse le roi!

LE ROI.

Quel présent nous apportez-vous là?

CABOCHE.

Une trahison certaine.

LE ROI.

Que fait la trahison ici?

CABOCHE.

Elle n'y fait rien, seigneur.

LE ROI.

Si elle n'y fait ni bien ni mal, elle et vous, vous pouvez tous les trois vous en aller en paix.

JACQUINETTE, *remettant la lettre au roi.*

Je vous prie, monseigneur, de vouloir bien lire cette lettre; elle est suspecte à notre curé; il prétend qu'il y a là-dessous quelque trahison.

LE ROI, *donnant la lettre à Biron.*

Biron, lis-nous cela. — (*A Jacquinette.*) De qui la tiens-tu?

JACQUINETTE.

De Caboche.

LE ROI, *à Caboche.*

Et toi, qui te l'a remise?

CABOCHE.

Don Adramadio, don Adramadio.

En ce moment Biron déchire la lettre.

LE ROI.

Eh bien! qu'as-tu donc? Pourquoi déchires-tu cette lettre?

BIRON.

Une bagatelle, monseigneur, une bagatelle; n'en concevez aucune inquiétude.

LONGUEVILLE.

Biron est singulièrement ému; voyons ce que c'est.

DU MAINE, *ramassant les morceaux.*

C'est l'écriture de Biron, et voilà son nom.

BIRON, *à Caboche.*

Ah! butor, tu étais né pour consommer ma honte. — Je suis coupable, monseigneur, je suis coupable; j'avoue, j'avoue.

LE ROI.

Quoi?

BIRON.

Qu'insensés tous les trois, il ne vous fallait plus que moi pour compléter la partie: lui, lui, vous, monseigneur, et moi, nous avons commis le délit d'amour, et nous méritons la mort. Éloignez ces gens, et je vous en dirai davantage.

DU MAINE.

Maintenant, nous sommes en nombre pair.

BIRON.

C'est vrai, nous sommes quatre. — Ces tourtereaux s'en iront-ils?

LE ROI.

Retirez-vous, mes amis; partez.

CABOCHE.

Partons, nous autres honnêtes gens, et laissons ensemble les coupables.

CABOCHE *et* JACQUINETTE *s'éloignent.*

BIRON.

Mes chers seigneurs, mes chers amoureux, embrassons-nous; nous nous ressemblons comme si nous étions de même sang; la mer aura toujours son flux et son reflux; le ciel montrera toujours sa face azurée; le sang bouillant de la jeunesse ne saurait obéir aux préceptes d'une froide vieillesse: nous ne pouvons éviter notre destinée; nous n'avons donc pu faire autrement que d'être parjures!

LE ROI.

Quoi donc! c'est une lettre d'amour que tu viens de déchirer?

BIRON.

Assurément. Qui peut voir la céleste Rosaline sans courber devant elle sa tête obéissante, comme l'Indien farouche et sauvage au moment où s'ouvrent les portes étincelantes de l'orient? Qui peut la contempler sans être ébloui de son éclat, sans baiser humblement la poussière? Quel œil d'aigle pourrait se fixer sur la majesté céleste de son visage, sans en être aveuglé?

LE ROI.

Quelle passion, quelle fureur t'égare? ma bien aimée, la maîtresse de la tienne, est la brillante

reine des nuits : ta Rosaline, étoile à peine visible, n'est que son humble satellite.

BIRON.

Il faut alors que mes yeux ne soient pas des yeux, et que je ne sois pas Biron. Oh! sans la présence de ma bien-aimée, le jour se changerait en nuit. Sur son charmant visage, les teintes les plus exquises se sont donné rendez-vous, comme dans un bazar! là cent attraits réunis composent une beauté unique, où rien ne manque de ce que peut convoiter le désir. Oh! que n'ai-je le talent des bouches les plus éloquentes! — Mais non, arrière, vaine rhétorique! je n'ai pas besoin de toi. Que le marchand vante sa marchandise : elle est au-dessus de toutes les louanges; un éloge imparfait ne ferait que la ternir. Un ermite flétri, courbé sous les glaces de cent hivers, en perdrait cinquante sous le feu de son regard; la beauté rajeunit le vieillard; elle le fait renaître à la vie, et lui fait échanger contre le hochet de l'enfance le bâton qui soutenait sa faiblesse. Oh! c'est le soleil qui fait briller toute chose.

LE ROI.

Par le ciel, ta maîtresse est noire comme l'ébène.

BIRON.

Est-ce que l'ébène lui ressemble? ô bois divin! une épouse de ce bois-là, ce serait la félicité suprême. Qui peut ici administrer un serment? Donnez-moi une Bible, afin que je jure que la beauté n'est pas la beauté, si elle n'emprunte à ses yeux le charme de son regard; nul visage n'est beau s'il n'est brun comme le sien.

LE ROI.

Quel paradoxe! le noir est l'attribut de l'enfer, la couleur des cachots, le vêtement sombre de la nuit; l'éclat du ciel convient aux traits de la beauté.

BIRON.

C'est sous la forme des anges de lumière que les démons nous tentent plus facilement; si la teinte du visage de ma bien-aimée est noire, savez-vous pourquoi? c'est qu'affligée de voir un fard imposteur, une chevelure empruntée séduire les amans par des dehors menteurs, elle est venue au monde pour faire de la teinte noire la couleur de la beauté. Ses attraits ont changé le goût dominant; aujourd'hui des couleurs naturelles sont prises pour du fard; aussi, pour éviter ce reproche, celles qui ont un teint de roses se brunissent le visage, à l'imitation de celui de Rosaline.

DU MAINE.

C'est pour lui ressembler, que les ramoneurs sont noirs.

LONGUEVILLE.

Depuis elle, les charbonniers sont réputés beaux.

LE ROI.

Et les Éthiopiens se vantent de leur teint.

DU MAINE.

Maintenant il n'est plus besoin de lumière dans les ténèbres; car le noir est lumineux.

BIRON.

Vos maîtresses n'osent s'aventurer à la pluie, dans la crainte qu'elle ne lave leur visage et n'en fasse disparaître les couleurs.

LE ROI.

La tienne ferait bien de s'y aventurer; car, à te parler franchement, il ne me serait pas difficile de trouver des visages plus beaux que le sien parmi ceux qui n'ont pas été lavés aujourd'hui.

BIRON.

Je soutiens qu'elle est belle, quand je devrais parler jusqu'au jour du jugement.

LE ROI.

Ce jour là, aucun démon ne te fera autant de peur qu'elle.

DU MAINE.

Je n'ai jamais vu un homme faire tant de cas de si peu de chose.

LONGUEVILLE, *montrant sa chaussure.*

Tiens, voilà ta belle; en voyant ma chaussure, tu vois son visage.

BIRON.

Oh! si la rue était pavée de tes yeux, ce serait encore un pavé trop grossier pour ses pieds délicats.

DU MAINE.

Ce serait alors comme si elle marchait sur la tête; la rue verrait tout.

LE ROI.

Mais à quoi bon tous ces propos? Ne sommes-nous pas tous amoureux?

BIRON.

Rien n'est plus certain, et nous sommes tous parjures.

LE ROI.

Laissons donc là des discours inutiles; et toi, mon cher Biron, prouve-nous que notre amour est légitime, et que nous n'avons pas violé notre foi.

DU MAINE.

C'est cela même; excuse notre faute.

LONGUEVILLE.

Donne-nous des raisons qui nous autorisent à poursuivre : trouve-nous quelque défaite subtile, quelque escobarderie dont le diable soit dupe.

DU MAINE.

Du baume pour le parjure.

BIRON.

Oh! nous en avons grand besoin! Écoutez-moi donc, soldats de l'amour : considérez la nature du serment que vous avez prêté; vous avez juré de jeûner, — d'étudier — et de ne point voir de femmes; et en cela vous avez commis un crime de lèse-jeunesse. Pouvez-vous jeûner, dites-moi? vos estomacs sont trop jeunes, et l'abstinence engendre les maladies. A dater du moment où vous avez fait serment d'étudier, chacun de vous a dû renoncer aux livres. Quel besoin, en effet, de pâlir sur les livres? Vous, monseigneur, ou vous, ou vous, où trouverez-vous ailleurs que dans la beauté d'un visage de femme, ce qui constitue l'excellence de l'étude? C'est dans les yeux de la

femme que je puise cette doctrine : c'est d'elle et non des livres ou des académies que jaillit le feu sacré. Les efforts de l'étude engourdissent l'énergie intellectuelle, de même qu'une longue marche lasse et affaiblit le voyageur. Jurer de ne point voir de femmes! c'était jurer de ne point vous servir de vos yeux et de renoncer à l'étude, qui cependant était l'objet de votre serment. En effet, dans quel auteur trouverez-vous autant de beautés que dans les yeux d'une femme? L'instruction n'est qu'un accessoire à notre individu, et là où nous sommes, notre science y est aussi. Si donc nous nous voyons dans les yeux d'une femme, n'y voyons-nous pas aussi notre science? Je le répète, nous avons juré d'étudier, et par cela même nous avons juré de renoncer aux livres; et en effet, dites-moi, monseigneur, ou vous, ou vous, dans les froides méditations de l'étude auriez-vous trouvé les vers brûlans que les yeux de vos belles, ces maîtres charmans, vous ont appris à faire? Les autres arts restent inactifs dans les limites du cerveau, et là, ne trouvant qu'un sol stérile, ils ne recueillent de tous leurs travaux que des fruits médiocres. Mais l'amour enseigné par les yeux d'une femme ne reste pas emprisonné dans le cerveau; rapide comme la pensée, il suit le mouvement de tous les élémens, se mêle à toutes nos facultés, accélère leur action et double leur énergie. Il perfectionne en nous l'organe de la vue. Le regard d'un amant est plus perçant que celui de l'aigle; l'oreille d'un amant percevra des sons que l'oreille soupçonneuse du voleur lui-même n'aura point entendus. Les organes de l'amour sont plus subtils, plus sensibles que les cornes délicates du limaçon renfermé dans sa coquille. Le palais de Bacchus n'est rien, comparé à celui de l'amour. Pour ce qui est de sa valeur, ne le voit-on pas, comme un autre Hercule, escalader le jardin des Hespérides? Il est subtil comme le sphinx, doux et mélodieux comme la lyre brillante d'Apollon, dont les cheveux d'or du dieu lui-même formeraient les cordes; et quand l'amour parle, tous les dieux se taisent dans l'Olympe pour entendre sa voix harmonieuse. Nul poëte n'ose prendre la plume, que son encre n'ait été tempérée par les soupirs de l'amour. Alors il peut écrire: ses chants raviront l'oreille la plus farouche, et iront attendrir jusqu'au cœur des tyrans. C'est dans les yeux des femmes que je puise ma doctrine : elles font jaillir le véritable feu de Prométhée; elles peuvent tenir lieu de livres, de sciences, d'académie; elles sont pour le monde la source universelle de toute vie, de toute science; il n'y a rien d'excellent sans elles. Nous étions des insensés quand nous jurions de renoncer aux femmes, et nous le serions plus encore, si nous tenions notre serment. Au nom de la sagesse, mot qu'aiment tous les hommes, au nom de l'amour, mot enchanteur pour toutes les oreilles, au nom des hommes, par qui les femmes ont été engendrées, au nom des femmes, par qui nous sommes hommes, sacrifions nos sermens pour nous sauver nous-mêmes, ou sacrifions-nous pour sauver nos sermens : en cette circonstance, le parjure est un acte méritoire; car la charité toute seule accomplit la loi; or, qui peut séparer l'amour de la charité?

LE ROI.

Crions donc tous : *Saint Cupidon*, et en avant, soldats!

BIRON.

Avançons nos étendards, messieurs, et marchons à l'ennemi. Combattons-le résolument, et pas de quartier; mais je vous recommande d'avoir sur lui l'avantage du soleil.

LONGUEVILLE.

Parlons raison, maintenant; cessons de gloser. Sommes-nous résolus à faire notre cour à ces belles Françaises?

LE ROI.

Et à faire leur conquête; en conséquence, organisons quelque divertissement pour les amuser dans leurs tentes.

BIRON.

Commençons d'abord par les y reconduire, à leur sortie du parc; et en route que chacun de nous prenne le bras de sa belle maîtresse : dans l'après-midi, nous leur donnerons un divertissement tel que la brièveté du temps nous permettra de l'offrir; les jeux, les danses et les plaisirs précèdent les pas de l'amour, et sèment sa route de fleurs.

LE ROI.

Partons! partons! ne perdons pas une minute d'un temps que nous pouvons employer à propos.

BIRON.

Allons! allons! quand on sème de l'ivraie, on ne doit pas s'attendre à récolter du froment : la justice tourne d'un mouvement toujours égal; à des hommes parjures il faut des femmes volages; s'il en est ainsi, nous recevons la monnaie de notre pièce.

Ils s'en vont.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL *et* NIAISOT.

HOLOPHERNE.

*Satis quod sufficit**.

NATHANIEL.

Je loue Dieu pour vous, messire; votre conversation à table a été piquante et grave, agréable sans grossièreté, spirituelle sans affectation, hardie sans impudence, savante sans pédantisme, et neuve sans hérésie. J'ai causé un certain jour avec un des familiers du roi, qui se nomme, s'appelle ou s'intitule don Adriano de Armada.

HOLOPHERNE.

*Novi hominem tanquam te*** : c'est un homme qui a l'humeur fière, la parole tranchante, la langue bien effilée, la démarche majestueuse, et dont les manières sont en général pleines de vanité, de ridicule et d'emphase. Il est pomponné, prétentieux, affecté, bizarre; tout sent en lui l'étrangeté, si je puis m'exprimer ainsi.

NATHANIEL, *tirant son calepin.*

Je noterai ce mot-là; il est original et bien choisi.

HOLOPHERNE.

Le fil de sa verbosité est plus délicat que celui de ses raisonnemens. Je déteste ces êtres fantasques et fanatiques, ces gens insociables et pointilleux, ces puristes qui, par exemple, en anglais, prononcent *debt*, d, e, b, t, au lieu de *det*, d, e, t; qui disent *caf* au lieu de *calf*; *neibour* au lieu de *neighbour*; *ne* au lieu de *neigh*; c'est abhominable, mot que cet original prononcerait *abominable*; c'est à frapper un homme d'insanie; *ne intelligis, Domine****; je veux dire que c'est à rendre un homme fou, lunatique.

NATHANIEL.

*Laus Deo, bone intelligo*****.

HOLOPHERNE.

Bone? — *bone* pour *bene*; vous écorchez un peu la grammaire; n'importe.

Arrivent ARMADO, PAPILLON *et* CABOCHE.

NATHANIEL.

*Vides ne quis venit******.

HOLOPHERNE.

*Video et gaudeo*******.

ARMADO.

Hommes de paix, je vous rencontre à propos.

HOLOPHERNE.

Homme de guerre, salut.

PAPILLON, *bas à Caboche.*

Ils ont assisté à un grand festin de langues, et ils en ont dérobé les bribes.

CABOCHE.

Oh! ils sont on ne peut plus friands de mots! Je m'étonne que ton maître, te prenant pour un mot, ne t'ait pas déjà mangé; car il s'en faut de toute la tête, que tu sois aussi long que *honorificabilitudinitatibus*; tu es plus facile à avaler qu'un verre de rhum.

PAPILLON.

Silence; les batteries vont jouer.

ARMADO, *à Holopherne.*

Monsieur, n'êtes-vous pas lettré?

PAPILLON.

Oui, oui; il enseigne aux enfans leur croix de par Dieu; il leur fait réciter, épeler l'alphabet à rebours, le bonnet d'âne sur la tête.

ARMADO.

Par l'eau salée de la Méditerranée, voilà une botte bien portée : une, deux, et droit au cœur; voilà qui réjouit mon intellect; c'est de l'esprit frappé au bon coin.

CABOCHE, *à Papillon.*

Quand il ne me resterait qu'un sou dans la poche, je te le donnerais pour acheter du pain d'épice; tiens, prends; (*il lui donne une petite pièce de monnaie.*) c'est la rémunération que j'ai reçue de ton maître.

ARMADO, *à Holopherne.*

Docteur ès-arts, laissons là ces barbares. N'est-ce pas vous qui élevez la jeunesse à l'école gratuite, située sur la montagne?

HOLOPHERNE.

Autrement dite, *mons* ou colline.

ARMADO.

Comme il vous plaira; va pour colline.

HOLOPHERNE.

C'est moi, sans nul doute.

ARMADO.

Monsieur, c'est le bon plaisir du roi de congratuler la princesse dans son pavillon, aujourd'hui, dans la partie postérieure du jour, que le vulgaire grossier appelle après-midi.

HOLOPHERNE.

La partie postérieure du jour, très généreux seigneur, est une expression convenable, congrue et fort juste pour dire l'après-midi.

ARMADO.

Monsieur, le roi est un noble gentilhomme; de plus il est, je vous assure, mon intime, mon bon ami. — Quant à ce qu'il y a de confidentiel entre nous, passons là-dessus. — Trêve de politesses, je

* Ce qui suffit, suffit.
** Je connais cet homme aussi bien que vous.
*** Me comprenez-vous, monsieur?
**** Dieu soit loué, je vous comprends très-bien.
***** Voyez-vous qui vient?
****** Je le vois et j'en suis bien aise.

vous prie ; — couvrez-vous, je vous prie. — Entre autres choses importantes et graves, et qui sont de la plus haute conséquence, — mais passons là-dessus ; — car vous saurez que sa majesté, pour le dire en passant, daigne quelquefois s'appuyer sur ma chétive épaule, et parfois même promener ses doigts sur ma barbe et mes moustaches ; mais ne parlons pas de cela. Sur ma parole, ce n'est pas une fable que je vous dis là : il plait à sa majesté de conférer des marques de faveur toutes spéciales à Armado, à un soldat, à un voyageur qui a vu le monde ; mais passons là-dessus. Le résumé de tout ceci, — mais, mon cher, je vous demande le secret, — c'est que le roi désire que je présente à la princesse quelque spectacle, farce, parade, ou feu d'artifice. Or, sachant que vous et le curé, vous vous entendez dans ces sortes d'éruptions et de soudaines explosions de gaieté, j'ai cru devoir vous faire cette communication, dans l'intention de réclamer votre assistance.

HOLOPHERNE.

Seigneur, il vous faut représenter devant la princesse *les Neuf héros*. — Messire Nathaniel, on réclame notre coopération ; il s'agit, par l'ordre du roi, et sur la demande du très-brave, très-illustre et très-lettré gentilhomme que voici, d'offrir un spectacle à la princesse dans la partie postérieure du jour ; je pense que ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de donner une représentation des Neuf héros.

NATHANIEL.

Où trouverez-vous des acteurs dignes de tels rôles ?

HOLOPHERNE.

Vous ferez Josué ; moi, ou ce brave gentilhomme, Judas Machabée. [illegible] Ce rustre, en considération de ses formes colossales, fera le grand Pompée ; et le page, Hercule.

ARMADO.

Pardon, monsieur, il n'y a pas assez d'étoffe en lui pour représenter seulement le pouce du héros ; il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue.

HOLOPHERNE.

Obtiendrai-je audience ? Il représentera Hercule dans sa minorité ; son rôle sera d'étrangler un serpent, et je composerai quelque petite apologie pour cela.

PAPILLON.

Bien imaginé, ma foi ; en sorte que si quelqu'un de l'auditoire se met à siffler, il vous suffira de crier : *Bravo, Hercule ! maintenant tu [illegible] le serpent !* Voilà un bon moyen pour réparer un affront ; et c'est un talent que bien peu possèdent.

ARMADO.

Qui représentera les autres héros ?

HOLOPHERNE.

Je me charge d'en représenter trois à moi tout seul.

PAPILLON.

Homme trois fois digne !

ARMADO.

Voulez-vous que je vous dise une chose ?

HOLOPHERNE.

Nous vous écoutons.

ARMADO.

Si notre spectacle ne réussit pas, nous jouerons une farce. Suivez-moi, je vous prie.

HOLOPHERNE.

Allons, mon brave Niaisot. Tu n'as pas desserré les dents pendant notre conversation.

NIAISOT.

Je n'en ai pas compris un mot.

HOLOPHERNE.

Allons, nous t'emploierons.

NIAISOT.

Je pourrai figurer dans un ballet ; ou, si vous voulez, je jouerai du tambour de basque à vos héros, et leur ferai danser une sarabande.

HOLOPHERNE.

Honnête et naïf Niaisot ! A notre pièce ; partons.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une autre partie du parc, devant le pavillon de la princesse.

Arrivent LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE *et* MARIE.

LA PRINCESSE.

Mes chères amies, nous serons riches avant notre départ, si les cadeaux continuent à pleuvoir ainsi sur nous : nous serons cachées sous les diamans ! Voyez ce que m'a envoyé le monarque amoureux.

ROSALINE.

Madame, ce cadeau n'était-il pas accompagné d'autre chose ?

LA PRINCESSE.

D'autre chose ? oui, certainement ; d'autant d'amour rimé qu'en peut contenir une feuille de papier écrite sur les deux côtés, y compris la marge ; la missive était signée du nom de Cupidon.

ROSALINE.

Il était temps que le dieu de Cythère grandit, après être resté enfant cinq mille ans.

CATHERINE.

Et un enfant des plus insupportables.

ROSALINE.

Lui et vous, vous ne sauriez être amis ; il a tué votre sœur.

CATHERINE.

Il l'a rendue triste, mélancolique et sombre, et elle en est morte. Si elle avait eu votre légèreté, votre nature joyeuse, enjouée et vive, elle ne serait morte que grand'mère ; quant à vous, vous mourrez vieille ; car un cœur léger vit long-temps.

ROSALINE.

Je ne vous comprends pas...

CATHERINE.

De la part d'une intelligence si vive, cela m'étonne.

ROSALINE.

Éclairez-moi, afin que je trouve le sens de vos paroles.

CATHERINE.

J'ai peur que vous n'éteigniez ma lumière en essayant de la moucher : je laisserai donc ma pensée dans l'obscurité.

ROSALINE.

Ainsi vous agissez dans l'ombre?

CATHERINE.

Votre esprit léger et brillant l'aura bientôt dissipée.

ROSALINE.

Il est vrai que je suis légère; car je pèse moins que vous.

CATHERINE.

Ne m'ayant point pesée, vous ne pouvez m'estimer.

ROSALINE.

Et par une bonne raison : A chose sans remède il est inutile de penser.

LA PRINCESSE.

Bien répliqué des deux parts! vous vous lancez habilement la balle. Mais, dites-moi, Rosaline, vous avez aussi reçu un cadeau? De qui le tenez-vous, et en quoi consiste-t-il?

ROSALINE.

Vous allez le savoir. Si j'étais aussi belle que vous, mon cadeau égalerait le vôtre; le voici. Et moi aussi, j'ai reçu des vers, grâce à Biron; la versification en est juste, et si les pensées l'étaient aussi, je serais la plus belle divinité de la terre. On y élève ma beauté jusqu'aux nues; je vous assure qu'on y fait un beau portrait de moi.

LA PRINCESSE.

Est-il ressemblant?

ROSALINE.

Oui, en en retranchant la partie élogieuse.

LA PRINCESSE, *à Catherine*.

Et vous, que vous a envoyé le beau Du Maine?

CATHERINE.

Ce gant, madame.

LA PRINCESSE.

Ne vous en a-t-il pas envoyé deux?

CATHERINE.

Oui, madame, et en outre quelques milliers de vers, expression de son fidèle amour, énorme *factum* d'hypocrisie, compilation niaise et indigeste.

MARIE.

Longueville m'a envoyé cette lettre et ce collier de perles; la lettre est d'un quart de lieue trop longue.

LA PRINCESSE.

Je suis de votre avis. N'eussiez-vous pas souhaité du fond du cœur que le collier fût plus long et la lettre plus courte?

MARIE, *joignant les mains*.

Oui, certes, ou que ces mains jointes ne se séparent jamais!

LA PRINCESSE.

C'est nous conduire en filles sages que de nous moquer ainsi de nos amans.

ROSALINE.

Ils n'en sont que plus fous d'acheter ainsi nos moqueries. Avant de retourner en France, je veux mettre ce Biron à la torture. Oh! si j'étais sûre de l'avoir pour mon serviteur, comme je me plairais à le voir ramper, supplier, implorer! comme je l'obligerais à épier les occasions, à compter les heures, à dépenser son esprit prodigue en rimes inutiles, à se soumettre entièrement à mes volontés, et à se glorifier de servir de jouet à mon orgueil! j'appesantirais sur lui ma puissance, au point de faire de lui mon bouffon et de régler son sort à ma guise.

LA PRINCESSE.

Une fois pris au piége, rien n'est si facile à duper que les gens d'esprit devenus fous. La folie des gens sages s'appuie de l'autorité de la sagesse fait servir l'instruction à ses fins, et appelle le talent à colorer ses écarts.

ROSALINE.

La bouillante jeunesse s'abandonne à des excès moins grands que l'homme grave une fois livré à la révolte des passions.

MARIE.

Quand la raison de l'homme d'esprit s'égare, sa folie est plus forte que celle du fou vulgaire, car elle s'aggrave de toute la puissance de ses facultés.

Arrive BOYET.

LA PRINCESSE.

Voici Boyet qui vient, tout rayonnant de joie.

BOYET.

Oh! je mourrai à force de rire. Où est son altesse?

LA PRINCESSE.

Quelles nouvelles, Boyet?

BOYET.

Préparez-vous, madame, préparez-vous! — Aux armes, mesdames! aux armes! votre tranquillité est menacée : l'amour s'avance déguisé et armé d'argumens; vous allez être surprises; appelez à votre aide toutes les ressources de votre esprit; mettez-vous en état de défense, ou résolvez-vous à courber lâchement la tête et à fuir.

LA PRINCESSE.

Cupidon et Saint-Denis *! Qui sont-ils ceux qui s'apprêtent à diriger contre nous l'artillerie de leurs paroles? Parlez, éclaireur, parlez.

BOYET.

Sous le frais ombrage d'un sycomore, je m'étais couché pour prendre une demi-heure de sommeil, quand tout-à-coup mon repos projeté fut interrompu, et je vis s'avancer sous cet ombrage le roi et ses compagnons : j'allai prudemment me

* Allusion au fameux cri de guerre des Français sous l'ancienne monarchie : Montjoie et Saint-Denis. (*Note du traducteur.*)

cacher dans un taillis voisin d'où j'entendis leur conversation, de laquelle il résulte que dans un moment ils se présenteront à vous sous un déguisement. Leur Mercure est un petit fripon de page qui a d'avance appris non seulement les paroles, mais jusqu'aux gestes et à l'accent de son message. « Voilà comme tu devras parler, » lui disaient-ils, « et voilà comme il faudra te tenir. » En même temps, ils ont exprimé la crainte que la majesté de votre présence ne le troublât: « Car, lui a dit le roi, c'est un ange que tu vas voir; toutefois ne crains rien, mais parle avec fermeté. » Le page a répondu: « Un ange n'est point à craindre; à la bonne heure si c'était un diable. » Là-dessus tous se sont pris à rire, et lui frappant amicalement sur l'épaule, leurs encouragemens ont rendu l'effronté plus effronté encore. L'un se frottait le coude comme cela, et jurait d'un air goguenard que jamais il n'avait entendu meilleure repartie: un autre, levant l'index et le pouce, criait: « Allons, la chose est résolue, arrive que pourra! » Le troisième faisait des cabrioles, en s'écriant: « Tout va bien. » Le quatrième a fait une pirouette et est tombé à terre; tous en ont fait autant, en riant jusqu'aux larmes d'un rire fou.

LA PRINCESSE.

Mais quoi! est-ce qu'ils viennent nous rendre visite?

BOYET.

Oui, certes; vous allez les voir paraître habillés en Moscovites ou Russes; autant que je puis le deviner, ils viennent pour causer, faire leur cour et danser: chacun d'eux présentera ses hommages à la beauté de son choix, qu'il reconnaîtra au cadeau qu'il lui a envoyé.

LA PRINCESSE.

Ah! vraiment? Nous allons dérouter ces galans; mesdames, nous nous masquerons toutes, et, en dépit des sollicitations les plus pressantes, nul de ces messieurs ne verra notre visage. Tenez, Rosaline, vous porterez ce cadeau; dès lors ce sera vous qui recevrez les hommages du roi; prenez, et donnez-moi le vôtre; de cette manière, Biron me prendra pour Rosaline. — (*A Catherine et à Marie.*) Vous deux, faites un semblable échange, afin que, trompés par ces apparences, vos amans vous prennent l'une pour l'autre.

ROSALINE.

Allons, soit. Portons leurs présens sur nous de la manière la plus apparente.

CATHERINE.

Mais dans cet échange, quel est votre projet?

LA PRINCESSE.

Mon projet est de contrarier le leur; ils n'ont en vue qu'un badinage; je veux leur rendre la pareille. Ils nous ouvriront leur cœur, croyant parler à l'objet de leur flamme; ce sera un texte pour nous moquer d'eux la première fois que nous nous reverrons à visage découvert.

ROSALINE.

Mais danserons-nous s'ils nous en font la demande?

LA PRINCESSE.

Non, pour rien au monde nous ne remuerons le pied; nous ne ferons à leurs discours étudiés aucune réponse gracieuse, et tandis qu'ils nous parleront, nous leur tournerons le dos.

BOYET.

Ce mépris sera pour l'orateur un coup de poignard et lui fera complètement oublier son rôle.

LA PRINCESSE.

C'est justement là ce que je veux; ce sera le vrai moyen de leur clore à jamais la bouche. C'est plaisir que de tromper un trompeur, que de rire aux dépens de celui qui voulait s'égayer aux nôtres; nous les payerons dans leur propre monnaie, et bafoués par nous, ils s'en iront avec leur honte.

On entend le son des trompettes.

BOYET.

La trompette sonne; masquez-vous, voilà les masques qui viennent.

Les dames mettent leur masque.

Arrivent LE ROI *et* SA SUITE, BIRON, LONGUEVILLE *et* DU MAINE, *en costume moscovite et masqués;* PAPILLON *les précède avec des* MUSICIENS.

PAPILLON, *faisant un salut profond.*

Salut, éblouissante merveille de la terre!

BOYET.

Autant que peut l'être un masque de taffetas.

PAPILLON.

Céleste élite des dames les plus belles (toutes les dames lui tournent le dos) *qui aient jamais daigné tourner le dos.*

BIRON.

Tourner les yeux, maraud.

PAPILLON.

Qui aient jamais daigné tourner les yeux vers de chétifs mortels! Je ne sais, —

BOYET.

Tu ne sais pas ton rôle, c'est évident.

PAPILLON.

Je ne sais si l'auguste faveur de votre gracieuse bienveillance dédaignera, —

BIRON.

Daignera, bélître.

PAPILLON.

Daignera jeter ses célestes regards,— ses célestes regards, —

BOYET.

Elles ne répondront pas à cette épithète. Tu ferais mieux de dire: *féminins regards.*

PAPILLON.

Elles ne m'écoutent pas; c'est ce qui me trouble.

BIRON.

Est-ce là tout ton savoir faire? Va-t'en, misérable.

ROSALINE.

Que veulent ces étrangers? Sachez-le, Boyet;

s'ils parlent notre langue, notre volonté est que l'un d'eux nous expose brièvement l'objet de leur visite.

BOYET.

Quel motif vous amène auprès de la princesse?

BIRON.

Un motif pacifique, le désir de lui présenter nos hommages.

ROSALINE.

Quel est le motif de leur visite?

BOYET.

Un motif pacifique, le désir de vous présenter leurs hommages.

ROSALINE.

Eh bien! c'est fait; dites-leur maintenant de se retirer.

BOYET.

Elle dit que c'est fait, et que maintenant vous ayez à vous retirer.

LE ROI.

Dites-lui que nos pas ont mesuré un grand nombre de lieues, pour avoir l'honneur de danser un pas en mesure avec elles sur cette pelouse.

BOYET.

Ils disent qu'ils ont fait un grand nombre de lieues, pour avoir l'honneur de danser un pas en mesure avec vous sur cette pelouse.

ROSALINE.

Cela n'est point; demandez-leur combien il y a de pouces dans une lieue : il ne leur sera pas difficile de nous donner la mesure d'une lieue, s'il est vrai qu'ils en aient mesuré un grand nombre.

BOYET.

Puisque pour venir ici vos pas ont mesuré un grand nombre de lieues, la princesse vous prie de lui dire combien il y a de pouces dans une lieue.

BIRON.

Dites-lui que dans notre marche pénible nous les avons mesurées par le nombre de nos pas.

BOYET.

Elle vous entend.

ROSALINE.

Combien y a-t-il de pas dans une lieue?

BIRON.

Nous ne comptons pas ce que nous faisons pour vous. Notre dévouement est si riche, si infini, que nous faisons nos sacrifices sans en tenir compte. Daignez nous montrer l'éclat radieux de votre visage, afin que, pareils aux Indiens, nous adorions le soleil.

ROSALINE.

Mon visage n'est qu'une lune, et encore est-elle voilée.

LE ROI.

Heureux les nuages qui vous couvrent! daignez les écarter, madame; daignez, lune brillante, et vous, radieuses étoiles, resplendir à nos humides regards.

ROSALINE.

La belle requête que vous faites là! Demandez quelque chose de mieux qu'un clair de lune reflété dans l'eau.

LE ROI.

Eh bien! accordez-nous une seule contredanse; vous m'avez dit de demander; cette demande n'a rien d'étrange.

ROSALINE.

En ce cas, que la musique joue; mais qu'on se dépêche. (*La musique se fait entendre.*) — Attendez; — pas encore; — pas de danse; — vous le voyez; je suis changeante comme la lune.

LE ROI.

Quoi! vous ne voulez pas danser? Comment avez-vous changé si vite?

ROSALINE.

Vous avez pris la lune dans son plein; elle vient de changer de phase.

LE ROI.

Elle n'en est pas moins la lune, et moi un homme. La musique joue; permettez que nous suivions son mouvement.

ROSALINE.

Nos oreilles le suivent.

LE ROI.

Mais ce sont vos jambes qui devraient le suivre.

ROSALINE.

Puisque vous êtes des étrangers, et que le hasard vous amène, nous agirons sans cérémonie; prenez notre main; — nous ne voulons pas danser.

LE ROI.

Pourquoi alors nous offrir votre main?

ROSALINE.

Afin de nous quitter amis; — je vous fais ma révérence, messieurs; et voilà notre danse terminée.

LE ROI.

Permettez qu'elle continue; soyez moins réservée.

ROSALINE.

Je ne le puis à ce prix.

LE ROI.

Évaluez-vous vous-même. Quel prix mettez-vous à votre société?

ROSALINE.

Votre absence.

LE ROI.

Cela n'est pas possible.

ROSALINE.

En ce cas, on ne vous achète pas. Adieu donc! un double adieu à votre masque, et une moitié d'adieu pour vous.

LE ROI.

Puisque vous ne voulez pas danser, permettez du moins que nous causions quelque temps encore.

ROSALINE.

En particulier donc.

LE ROI.

Je le préfère comme cela.

Ils s'entretiennent à voix basse.

BIRON, *à la princesse.*

Jeune beauté aux mains d'albâtre, un mot de douceur avec vous.

LA PRINCESSE.

Miel, lait et sucre; en voilà trois.

BIRON.

Puisque vous êtes si friande, en voilà trois autres : hydromel, vin doux et Malvoisie; — voilà, j'espère, un bon coup de dés : vous avez là une demi-douzaine de douceurs.

LA PRINCESSE.

Septième douceur, adieu! Puisque vous vous servez de dés pipés, je ne veux plus jouer avec vous.

BIRON.

Un mot en particulier.

LA PRINCESSE.

Que ce ne soit pas une douceur.

BIRON.

Vous aigrissez ma bile.

LA PRINCESSE.

Votre bile! L'expression est amère.

BIRON.

Elle n'en est que plus à propos.

Ils causent à voix basse.

DU MAINE, *à Marie.*

Daignerez-vous échanger un mot avec moi?

MARIE.

Nommez-le.

DU MAINE.

Belle dame, —

MARIE.

En vérité? Beau gentilhomme, — voilà pour votre belle dame.

DU MAINE.

Permettez que je vous dise encore un mot en particulier, et puis je prends congé de vous.

Ils causent à voix basse.

CATHERINE, *à Longueville.*

Est-ce que vous n'avez point de langue?

LONGUEVILLE.

Madame, je sais la raison pour laquelle vous me faites cette question.

CATHERINE.

Voyons cette raison! vite; il me tarde de l'entendre.

LONGUEVILLE.

Vous avez deux langues sous votre masque, et vous êtes disposée à m'en céder une; mais veuillez m'accorder un moment d'entretien particulier.

CATHERINE.

Je le veux bien, mais à la condition que vous parlerez bien bas.

Ils s'entretiennent à voix basse.

BOYET.

La langue d'une jeune fille moqueuse est aussi effilée que l'invisible fil d'un rasoir qui coupe un cheveu que l'œil ne peut apercevoir : leurs traits sont si subtils qu'à peine si on les sent; leurs saillies ont des ailes plus rapides que la flèche, la balle, le vent, la pensée, que tout au monde.

ROSALINE.

Mesdames, en voilà assez; brisons là, brisons là!

BIRON.

Par le ciel! nous sommes bafoués et battus à plates coutures.

LE ROI.

Adieu, femmes bizarres; vous avez un singulier esprit.

LE ROI *et sa suite*, BIRON, LONGUEVILLE, DU MAINE, PAPILLON *et* LES MUSICIENS *s'éloignent.*

LA PRINCESSE.

Vingt fois adieu, mes Moscovites glacés!—Sont-ce là les gens d'esprit qu'on nous a tant vantés?

BOYET.

Ce sont des flambeaux qu'un souffle de votre bouche charmante vient d'éteindre.

ROSALINE.

C'est un esprit épais et chargé d'embonpoint que le leur.

LA PRINCESSE.

Les tristes esprits! les pauvres sires! n'est-il pas probable qu'ils se pendront de désespoir cette nuit? Pensez-vous qu'ils osent jamais se montrer autrement que sous le masque? Ce Biron, si beau parleur, est parti tout déconcerté.

ROSALINE.

Oh! ils étaient tous dans un pitoyable état. Le roi implorait, les larmes aux yeux, un mot favorable.

LA PRINCESSE.

Biron accumulait sermens sur sermens.

MARIE.

Du Maine mettait à mon service sa personne et son épée : *Elle n'a pas de pointe*, lui dis-je. Ce mot l'a rendu muet.

CATHERINE.

Le seigneur de Longueville s'est plaint des souf-

frances que je lui infligeais, et savez-vous, à ce propos, ce qu'il m'a dit?

LA PRINCESSE.

Que vous lui faisiez mal au cœur ?

CATHERINE.

Justement.

LA PRINCESSE.

C'est poli.

ROSALINE.

Allons, on trouverait de meilleurs cerveaux sous des bonnets de laine * ; mais le croirez-vous? le roi s'est dit mon serviteur dévoué.

LA PRINCESSE.

Et le spirituel Biron m'a engagé sa foi.

CATHERINE.

Du Maine m'est attaché comme l'écorce à l'arbre.

BOYET.

Madame, et vous, mes jolies demoiselles, écoutez-moi : ces hommes seront ici tout-à-l'heure, dans leur costume habituel et sans masques; car il n'est pas possible qu'ils digèrent un si indigne traitement.

LA PRINCESSE.

Vous croyez qu'ils vont revenir ?

BOYET.

Sans nul doute ; et vous les verrez bondir de joie, bien que tout éclopés et portant les marques de vos coups. Que chacune de vous reprenne donc le cadeau qu'elle a reçu de son chevalier ; et quand ils vont reparaître, épanouissez-vous comme des roses au soleil d'été.

LA PRINCESSE.

Nous épanouir! Comment cela ? Expliquez-vous de manière à ce qu'on vous comprenne.

BOYET.

De belles dames masquées sont des roses en bouton; démasquées, elles déploient leurs brillantes couleurs : ce sont alors des anges sortis de leur nuage, ou des roses épanouies.

LA PRINCESSE.

Allons au fait : que ferons-nous s'ils reviennent nous faire leur cour à découvert et sans masque ?

ROSALINE.

Madame, si vous m'en croyez, nous les bernerons en face comme nous avons fait sous le masque : nous nous plaindrons à eux de la visite que nous ont faite des imbéciles déguisés en Moscovites, et dans l'accoutrement le plus bizarre ; nous leur demanderons ce que ces gens-là peuvent être, et dans quel but ils sont venus nous offrir leur plate comédie, leur prologue barbare, et leurs manières grossières et ridicules.

BOYET.

Mesdames, retirez-vous; je vois venir nos galans.

* Sous des bonnets de paysan. (*Note du traducteur.*)

LA PRINCESSE.

Courons à nos tentes, comme le chevreuil dans la plaine.

La Princesse, Rosaline, Catherine *et* Marie *s'éloignent.*

Arrivent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DU MAINE, *dans leur costume habituel.*

LE ROI.

Seigneur, Dieu vous garde!... Où est la princesse?

BOYET.

Elle est retirée dans sa tente; votre majesté a-t-elle quelque message à lui transmettre?

LE ROI.

Demandez-lui si elle veut bien me donner une minute d'audience.

BOYET.

Je vais le lui demander, monseigneur, et je ne doute pas qu'elle ne vous l'accorde.

Il s'éloigne.

BIRON.

Cet homme va becquetant l'esprit, comme les pigeons la graine, et il le dégorge ensuite quand il plaît à Dieu; c'est un colporteur d'esprit; il détaille sa denrée aux festins, aux assemblées, aux foires et marchés; et nous qui vendons en gros, nous sommes loin de savoir, comme lui, faire valoir notre marchandise. Ce galant accroche les jeunes filles à sa manche, comme avec une épingle : s'il eût été Adam, il eût tenté Ève. Il sait découper une volaille et grasseyer; voilà celui qui baisait tout-à-l'heure sa main en signe de politesse ; c'est le singe des belles manières, monsieur l'élégant, qui, lorsqu'il joue au trictrac, gronde les dés en termes choisis. Que dis-je? il sait chanter sa partie dans un concerto; et dans l'art de maître des cérémonies, le surpasse qui pourra : les dames l'appellent mon cher cœur; les degrés de l'escalier baisent son pied qui les foule; cette fleur des cavaliers sourit à chacun pour montrer ses dents blanches comme des baleines; et toute conscience qui tient à payer ses dettes lui décerne le titre mérité de *Boyet à la langue mielleuse.*

LE ROI.

Au diable sa langue mielleuse, qui est cause que le page d'Armado est resté court dans son rôle.

Arrivent LA PRINCESSE *et* sa Suite, ROSALINE, MARIE, CATHERINE *et* BOYET.

BIRON.

Tenez, le voilà qui vient; il n'y a de véritable savoir-vivre que chez cet homme-là.

LE ROI.

Salut, belle princesse; nous venons vous rendre visite et vous inviter à venir à notre cour; daignez nous accorder cette faveur.

LA PRINCESSE.

Je resterai dans ce parc; gardez donc votre

serment; ni Dieu, ni moi, nous n'aimons les hommes parjures.

LE ROI.

Ne me reprochez pas une faute qui est votre ouvrage, c'est la vertu de vos yeux qui me fait violer mon serment.

LA PRINCESSE.

C'est à tort que vous nommez vertu ce que vous devriez appeler vice; car jamais la vertu n'a fait violer aux hommes leur promesse. Par mon honneur virginal, aussi pur encore que le lis sans tache, je proteste que, dût-on me faire subir les plus horribles tortures, je ne saurais consentir à accepter dans votre palais l'hospitalité que vous m'offrez, tant je répugne à devenir la cause de la violation d'un serment sacré, prêté avec sincérité et bonne foi.

LE ROI.

Oh! vous avez passé ici votre temps dans la tristesse et la solitude, sans voir personne, sans recevoir de visite, et c'est un crime que je me reproche.

LA PRINCESSE.

Non, seigneur, il n'en est point ainsi; nous avons eu ici plus d'un divertissement agréable; une société de Russes vient de nous quitter il n'y a pas long-temps.

LE ROI.

Eh quoi! des Russes, madame?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, de beaux galans, pleins de politesse et de magnificence.

ROSALINE.

Dites la vérité, madame. — Il n'en est rien, seigneur; par politesse, et pour se conformer aux manières du jour, la princesse donne ici des éloges non mérités: il est vrai que nous quatre nous avons reçu la visite de quatre individus habillés à la russe; ils ont eu avec nous une heure de conversation; et durant cette heure, monseigneur, ils n'ont pas trouvé un mot spirituel à nous dire. Je n'ose pas les appeler des imbéciles, mais tout ce que je puis dire, c'est que lorsque des imbéciles ont soif, ils cherchent à boire.

BIRON.

Ce sarcasme me semble bien dur. — Beauté charmante, votre esprit transforme en folies les choses les plus sages; quand nos yeux regardent fixément l'œil flamboyant du ciel, un excès de lumière nous fait perdre la clarté du jour; votre capacité est si grande, que, dans votre opulence intellectuelle, la sagesse vous semble folie, et la richesse pauvreté.

ROSALINE.

C'est une preuve que vous êtes riche et sage; car à mes yeux, —

BIRON.

Je suis sot et pauvre.

ROSALINE.

Heureusement que vous ne prenez que ce qui vous appartient; sans quoi je vous reprocherais d'aller ainsi au-devant de mes paroles.

BIRON.

Oh! je suis à vous, moi et tout ce que je possède.

ROSALINE.

Le fou tout entier est à moi?

BIRON.

Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE.

Quel était le masque que vous portiez?

BIRON.

Où? quand? quel masque?... Pourquoi cette question?

ROSALINE.

Ici; tout-à-l'heure; ce masque, cette enveloppe qui valait mieux que l'objet qu'il recouvrait.

LE ROI.

Nous avons été reconnus; à présent elles vont nous berner d'importance.

DU MAINE.

Avouons tout, et tournons la chose en plaisanterie.

LA PRINCESSE.

Pourquoi cet air stupéfait, monseigneur? pourquoi vois-je votre front se rembrunir?

ROSALINE.

Du secours! qu'on le soutienne! il va perdre connaissance. Pourquoi cette pâleur? — venus de Moscou, ils ont sans doute encore le mal de mer!

BIRON.

Voilà les malédictions qui pleuvent sur le parjure! quel front d'airain y résisterait plus longtemps? — Madame, me voilà devant vous; je m'offre en but à vos traits; brisez-moi sous vos mépris; accablez-moi de sarcasmes; que votre esprit perce de part en part mon ignorance; que le tranchant acéré de vos railleries me coupe en morceaux; je vous promets de ne plus vous inviter à danser, de ne plus me présenter à vous en habit russe. Oh! je ne me fierai plus aux harangues apprises par cœur, ni à la mémoire d'un page; je ne visiterai plus mes amis en masque; je ne ferai plus l'amour en vers rivalisant d'élégance avec ceux de la complainte d'un aveugle. Les phrases de taffetas, le style prétentieux et musqué, les hyperboles à triple étage, l'affectation, la recherche, les métaphores pédantesques, m'ont rempli de leur souffle et m'ont gonflé d'une ridicule ostentation: j'y renonce à jamais; et j'en jure par ce gant éclatant de blancheur (Dieu sait combien est plus blanche encore la main qui le porte!), désormais les sentimens de mon cœur seront exprimés par un *oui* loyal ou par un *non* tout uni; et pour commencer, jeune beauté, je prends Dieu à témoin que mon amour est pur, sans alliage ni tache.

ROSALINE.

Supprimez, je vous prie, cette dernière partie du panégyrique.

BIRON.

Il me reste encore un levain de mon ancienne manie; — pardonnez-moi cette infirmité; je m'en déferai par degrés. Ah çà! voyons; écrivez sur ces trois messieurs : *Que le Seigneur ait pitié de nous*!* Ils sont malades; c'est au cœur que leur mal réside; ils ont puisé dans vos yeux la contagion qui les dévore; ces messieurs en sont atteints; vous-mêmes, vous n'en êtes pas exemptes, si j'en juge par les signes que je vois sur vous.

LA PRINCESSE.

Ceux de qui nous les tenons sont parfaitement sains.

BIRON.

Dans ce procès, notre sort est en vos mains; prononcez, mais ne consommez pas notre ruine.

ROSALINE.

Vous n'avez rien à craindre du jugement; vous êtes les demandeurs.

BIRON.

Chut! je ne veux point avoir affaire à vous.

ROSALINE.

Ni moi non plus, si je puis.

BIRON.

Messieurs, parlez pour vous-mêmes; mon esprit est à bout.

LE ROI.

Quelle excuse, madame, pourra effacer notre grossière offense?

LA PRINCESSE.

Une confession sincère. N'étiez-vous pas ici en masque, il n'y a qu'un moment?

LE ROI.

J'y étais, madame.

LA PRINCESSE.

Et avez-vous reçu une bonne leçon?

LE ROI.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

Quand vous étiez ici, qu'avez-vous dit à l'oreille de votre bien-aimée?

LE ROI.

Que je l'aimais plus que le monde entier.

LA PRINCESSE.

Quand elle vous sommera de tenir votre promesse, vous la repousserez.

LE ROI.

Non, sur mon honneur.

LA PRINCESSE.

Arrêtez; après un premier serment violé, le parjure ne vous coûte rien.

* C'était l'inscription qu'on écrivait sur les maisons infectées d'une maladie contagieuse. (*Note du traducteur.*)

LE ROI.

Méprisez-moi si jamais il m'arrive d'enfreindre le serment que je viens de faire.

LA PRINCESSE.

J'y consens; gardez-le donc fidèlement.—Rosaline, que vous a dit à l'oreille le Moscovite?

ROSALINE.

Madame, il m'a juré que je lui étais aussi chère que la prunelle de ses yeux; qu'il me préférait au monde entier; ajoutant qu'il serait mon époux ou mourrait mon amant.

LA PRINCESSE.

Soyez heureuse avec lui! le noble prince tiendra honorablement sa promesse.

LE ROI.

Que voulez-vous dire, madame? Sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais fait pareil serment à cette dame.

ROSALINE.

Par le ciel, vous l'avez fait; et pour gage de votre foi, vous m'avez donné ce souvenir; mais reprenez-le, seigneur.

LE ROI.

C'est à la princesse que j'ai donné ce gage en même temps que ma foi; je l'ai reconnue à ce joyau qu'elle portait sur sa manche.

LA PRINCESSE

Pardonnez-moi, seigneur; c'est elle qui portait ce joyau : quant à moi, c'est Biron, et je lui en rends grâces, qui est mon amant. — (*A Biron.*) Voyons, voulez-vous de moi, ou préférez-vous reprendre votre collier de perles?

BIRON.

Ni l'un ni l'autre; je les décline tous deux. — Oh! je devine le tour; — on a été instruit d'avance du divertissement que nous préparions, et on s'est entendu pour le traiter comme une farce de Noël. Un rapporteur patelin, un mauvais bouffon, un conteur de nouvelles, un pique-assiette, un niais sur le visage duquel le sourire a creusé des rides, et qui a le secret de faire rire madame quand elle y est disposée, — aura dévoilé nos projets : alors ces dames ont échangé leurs présens; et nous, induits en erreur par cette supercherie, nous sommes tombés dans le panneau; en sorte que nous avons sur la conscience un double parjure, l'un prémédité, l'autre involontaire. C'est à peu près cela. — (*A Boyet.*) Ne serait-ce pas vous, par hasard, qui auriez éventé notre plan pour nous rendre parjures? N'avez-vous pas trouvé la mesure du pied de la princesse? n'êtes-vous pas toujours prêt à rire au moindre mouvement de sa prunelle? ne vous tenez-vous pas entre son dos et le feu, une assiette à la main, et débitant de joyeuses bouffonneries? vous avez troublé la mémoire de notre page; allez, tout vous est permis; quand vous mourrez vous aurez une jupe pour linceul. Vous me regardez du coin

de l'œil, n'est-ce pas? vous avez des yeux qui blessent comme une épée de plomb.

BOYET.

Vous avez gaîment et bravement couru la lice jusqu'au bout.

BIRON.

Oh! oh! il se prépare à briser une lance! chut! j'ai fini.

Arrive CABOCHE.

BIRON, *continuant.*

Salut, esprit délicat et fin! Tu viens mettre ici le holà fort à propos.

CABOCHE.

Seigneur, ils désirent savoir si les trois héros doivent venir, oui ou non?

BIRON.

Quoi donc? ils ne sont que trois?

CABOCHE.

Oui, seigneur; mais cela sera fort beau; chacun d'eux en représente trois.

BIRON.

Et trois fois trois font neuf.

CABOCHE.

Non pas, seigneur; avec votre permission, j'ose dire que cela n'est pas; nous n'avons pas la berlue; nous savons ce que nous savons. J'espère bien, seigneur, que trois fois trois—

BIRON.

Ne font pas neuf?

CABOCHE.

Avec votre permission, seigneur, nous savons combien cela fait.

BIRON.

Par Jupiter! j'avais toujours cru que trois fois trois faisaient neuf.

CABOCHE.

Il serait malheureux pour vous, seigneur, que vous fussiez obligé de gagner votre vie à compter.

BIRON.

Combien cela fait-il donc?

CABOCHE.

Mon Dieu, seigneur, les acteurs eux-mêmes vous feront voir combien cela fait; pour ma part je ne suis chargé que du rôle d'un seul homme,— et d'un pauvre homme encore, du grand Pompée.

BIRON.

Tu es donc l'un des héros?

CABOCHE.

Il leur a plu de me juger digne de jouer le rôle du grand Pompée; j'ignore quelle espèce d'homme c'était; mais je n'en dois pas moins le représenter.

BIRON.

Va leur dire de se préparer.

CABOCHE.

Nous nous en acquitterons supérieurement, seigneur; nous y mettrons tous nos soins.

Il s'éloigne.

LE ROI.

Biron, ils vont nous faire honte; qu'ils n'approchent pas.

BIRON.

Nous sommes à l'épreuve de la honte, monseigneur; et il est d'une bonne politique d'offrir un spectacle plus pitoyable encore que celui que présentent maintenant le roi et les seigneurs de as cour.

LE ROI.

Je ne veux pas qu'ils viennent.

LA PRINCESSE.

Si vous m'en croyez, seigneur, vous les laisserez venir; les gens qui nous font le plus de plaisir sont ceux qui nous amusent sans le savoir: rien de plaisant comme de voir le zèle s'évertuer sans succès pour nous plaire, et les plus pénibles efforts n'aboutir qu'à l'impuissance.

BIRON.

Monseigneur, c'est la description exacte du spectacle que nous allons offrir.

Arrive ARMADO.

ARMADO.

Oint du Seigneur, j'implore la permission d'échanger avec votre royale bouche une douzaine de paroles.

Armado parle bas au roi et lui remet un papier.

LA PRINCESSE, *à Biron.*

Est-ce que cet homme sert Dieu?

BIRON.

Pourquoi cette question, madame?

LA PRINCESSE.

Parce qu'il ne parle pas comme un homme de la création de Dieu.

ARMADO.

C'est égal, mon beau, aimable et doux monarque: je vous déclare que le maître d'école est excessivement drôle; un peu trop vain, un peu trop vain. Mais abandonnons-nous, comme on dit: *A la fortuna della guerra.* Je vous souhaite la paix de l'ame, royal couple.

ARMADO *se retire.*

LE ROI.

Nous allons avoir une superbe réunion de héros; il représente Hector de Troie; Caboche, le grand Pompée; le curé, Alexandre; le page d'Armado, Hercule; le maître d'école, Judas Machabée. Si ces quatre héros réussissent dans leurs rôles respectifs, ils changeront de costume, et les mêmes acteurs joueront les cinq autres.

BIRON.

Il y en a cinq dans la première partie de la pièce.

LE ROI.

Vous vous trompez.

BIRON.

Il y a le pédant, le matamore, le prêtre, le bouf-

fon et le page; c'est un magnifique coup de dés que ces cinq personnages pris chacun dans son genre, et le monde entier ne fournirait pas leur pareil.

LE ROI.

Le navire est sous voile, et le voilà qui cingle en pleine mer.

On apporte des siéges pour le roi, la princesse, les dames et les seigneurs.

LES NEUF HÉROS,

DRAME HISTORIQUE.

Arrive CABOCHE *armé et représentant Pompée.*

CABOCHE.

Je suis Pompée.

BOYET.

Tu mens, tu ne l'es pas.

CABOCHE.

Je suis le gros Pompée.

DU MAINE.

Le grand, imbécile!

CABOCHE.

C'est juste.

Je suis le grand Pompée; illustre est mon courage;
Sur les champs de bataille exerçant mon grand cœur,
De tous mes ennemis je suis sorti vainqueur;
Et je viens maintenant, sur cet heureux rivage,
Aux pieds de la princesse apporter mon hommage.

Si votre altesse voulait me dire: « Merci, Pompée, » j'aurais fini.

LA PRINCESSE.

Grand merci, grand Pompée.

CABOCHE.

Je n'en mérite pas tant; quoique ça, j'ai été parfait, je m'en flatte. J'ai fait une petite anicroche au mot *grand.*

BIRON.

Je gage mon chapeau contre un liard que des neuf héros, c'est Pompée qui aura la palme.

Arrive NATHANIEL, *armé, représentant Alexandre.*

NATHANIEL.

Vainqueur de cent peuples divers,
Je commandais à l'univers.
J'ai vu du sud au nord mon nom au loin s'étendre.
Mon écusson vous dit que je suis Alexandre.

BOYET.

Votre nez nous dit que vous ne l'êtes pas; il est trop gros.

BIRON.

Votre nez donne un démenti à votre bouche.

LA PRINCESSE.

Le conquérant reste interdit. Poursuivez, mon cher Alexandre.

NATHANIEL.

Vainqueur de cent peuples divers,
Je commendais à l'univers.

BOYET.

Tu dis vrai, Alexandre.

BIRON.

Grand Pompée, —

CABOCHE.

Caboche, à votre service.

BIRON.

Emmène le conquérant; emmène Alexandre.

CABOCHE, *à Nathaniel.*

Messire, vous venez de faire subir une défaite au conquérant Alexandre; vos armes passeront aux mains d'Ajax: il sera le neuvième héros. Un conquérant qui a peur de parler! Allez vous cacher de honte, Alexandre.

NATHANIEL *se retire.*

CABOCHE, *continuant.*

C'est une bonne bête, voyez-vous? une honnête pâte d'homme, qu'un rien déconcerte. Du reste, bon voisin et qui joue merveilleusement à la boule; mais pour représenter Alexandre, vous le voyez, c'est tant soit peu hors de sa ligne. — D'autres héros vont venir, qui parleront d'une toute autre manière.

LA PRINCESSE.

Range-toi un peu de côté, grand Pompée.

Arrivent HOLOPHERNE, *armé, représentant Judas Machabée; et* PAPILLON, *également armé, représentant Hercule.*

HOLOPHERNE.

Avec sa taille ridicule,
Ce nain vous représente Hercule,
De qui la massue assomma
Cerbère aux trois têtes énormes,
Qui, dans son enfance, étrangla
Maints serpents, maints monstres difformes.
Vous le voyez dans sa minorité,
Je vous en avertis avec sincérité.

A Papillon.

Garde une certaine dignité dans ton maintien, et disparais.

PAPILLON *se retire.*

HOLOPHERNE.

Je suis Judas.

DU MAINE.

Comment, Judas?

HOLOPHERNE.

Non pas Judas Iscariote, seigneur.
Je suis Judas.

BIRON.

Quoi! le traître qui a trahi Notre-Seigneur par un baiser?

HOLOPHERNE.

Je suis Judas.

DU MAINE.

Cela n'en est que plus honteux à toi, Judas.

HOLOPHERNE.

Que voulez-vous dire?

BOYET.

Que Judas doit s'aller pendre.

HOLOPHERNE.

Commencez, seigneur; vous êtes mon ancien. Je ne me laisserai pas insulter en face.

BIRON.

Tu n'as pas de face.

HOLOPHERNE, *portant la main à sa figure.*

Qu'est-ce donc que cela?

BOYET.

Une citrouille.

DU MAINE.

Une tête de mort.

LONGUEVILLE.

La face à demi disparue d'une vieille monnaie romaine.

BOYET.

Le pommeau du sabre de César.

DU MAINE.

Le bouchon en corne d'une poire à poudre.

BIRON.

Maintenant tu peux t'en aller, Judas; qu'attends-tu?

HOLOPHERNE.

Ce traitement-là n'est ni généreux, ni aimable, ni humble.

BOYET.

Une lumière pour monsieur Judas : la nuit approche; il pourrait faire un faux pas.

LA PRINCESSE.

Pauvre Machabée, à quelle épreuve on vient de le mettre!

Arrive ARMADO, *armé, représentant Hector.*

BIRON.

Cache ta tête, Achille; voici venir Hector en armes.

DU MAINE.

Quand mes railleries devraient retomber sur moi, je vais maintenant m'égayer.

LE ROI.

Le véritable Hector n'était qu'un Troyen *, comparé à celui-ci.

BOYET.

Mais est-ce bien Hector?

DU MAINE.

Je pense qu'Hector n'était pas si bien découplé.

LONGUEVILLE.

Il a les jambes trop grosses.

BIRON.

Ce n'est point là Hector.

ARMADO.

Au fier Hector, à ce héros terrible
Le dieu Mars a fait don...

* Un voleur.

DU MAINE.

D'une muscade dorée.

BIRON.

D'un citron.

LONGUEVILLE.

Farci de clous de girofle.

ARMADO.

Paix!

Au fier Hector, à ce héros terrible,
Le vieux Mars a fait don d'un courage invincible;
Aussi, vous le voyez, fidèle à son devoir,
Combattre vaillamment du matin jusqu'au soir.
Je suis la fleur.. ..

DU MAINE.

La menthe panachée.

LONGUEVILLE.

Le pavot.

ARMADO.

Cher Longueville, retenez votre langue.

LONGUEVILLE.

Il faut bien que je lui lâche les rênes, puisqu'elle court avec Hector.

DU MAINE.

Sans doute; Hector est un bon limier.

ARMADO.

Ce brave guerrier est mort et enterré; chers enfans, ne battez pas les ossemens des morts; de son vivant, c'était un homme; mais je vais continuer mon rôle. (*A la princesse.*) Aimable tige royale, prêtez à mes paroles le sens de l'ouïe.

Biron dit tout bas quelques mots à Caboche.

LA PRINCESSE.

Parlez, brave Hector; vous nous faites à tous grand plaisir.

ARMADO.

J'adore la pantoufle de votre altesse.

BOYET.

C'est par le pied qu'il l'aime.

DU MAINE.

C'est dommage que ce ne soit pas à l'aune.

ARMADO.

Cet Hector de beaucoup surpassait Annibal. —

CABOCHE.

C'est une fille perdue, camarade Hector; c'est une fille perdue; elle est enceinte de deux mois.

ARMADO.

Que veux-tu dire?

CABOCHE.

Ma foi, à moins que vous ne vous comportiez en honnête troyen, cette fille-là est perdue; elle sent remuer son fruit; l'enfant fait déjà des cabrioles dans son ventre : il est de vos œuvres?

ARMADO.

Quoi donc! tu me diffames parmi des potentats? Tu mourras.

CABOCHE.

En ce cas, Hector sera fustigé pour avoir fait un enfant à Jacqueline, et pendu pour avoir tué Caboche.

DU MAINE.

Admirable Pompée!

BOYET.

Illustrissime Pompée!

BIRON.

Pompée le grandissime!

DU MAINE.

Hector tremble!

BIRON.

Pompée est ému. — Attisez le feu; mettez-les aux prises!

DU MAINE.

Hector va le provoquer en duel.

BIRON.

Il le doit, dût-il n'avoir pas dans les veines plus de sang qu'il n'en faut pour le souper d'une puce.

ARMADO.

Par le pôle nord, je te défie au combat.

CABOCHE.

Le pôle nord! je ne connais pas cette arme-là; je veux me battre à l'épée: qu'on me permette de reprendre mes armes.

DU MAINE.

Place aux deux héros courroucés!

CABOCHE.

Je veux me battre en manches de chemise.

DU MAINE.

Intrépide Pompée!

PAPILLON.

Mon maître, laissez-moi vous ôter votre cuirasse; ne voyez vous pas que Caboche se déshabille pour combattre? quelle est votre intention? voulez-vous perdre votre réputation?

ARMADO.

Gentilshommes et soldats, pardonnez-moi; je ne combattrai pas en manches de chemise.

DU MAINE.

Vous ne pouvez le refuser, c'est Pompée qui a fait le défi.

ARMADO.

Je le veux bien.

BIRON.

Quel est votre motif pour refuser?

ARMADO.

La vérité nue est que je n'ai pas de chemise; je porte un cilice de laine par pénitence.

BOYET.

C'est vrai; cette pénitence lui a été imposée à Rome parce qu'il n'avait pas de linge; depuis ce temps il n'en a point porté, si j'en excepte un vieux torchon de Jacquinette qu'il porte sur son cœur comme souvenir.

Arrive MERCADE.

MERCADE.

Dieu vous garde, madame!

LA PRINCESSE.

Soyez le bien venu, Mercade, quoique vous interrompiez notre divertissement.

MERCADE.

J'en suis fâché, madame; mais je vous apporte une douloureuse nouvelle: le roi votre père —

LA PRINCESSE.

Est mort?

MERCADE.

Vous l'avez dit; mon message est terminé.

BIRON.

Héros, retirez-vous; la scène commence à se rembrunir.

ARMADO.

Pour ma part, je respire plus librement: j'ai vu avec colère les affronts qu'on m'a faits, et j'obtiendrai la satisfaction d'un soldat.

LES HÉROS *sortent.*

LE ROI, *à la princesse.*

Comment se trouve votre majesté?

LA PRINCESSE.

Boyet, préparons-nous à partir ce soir.

LE ROI.

Madame, qu'il n'en soit point ainsi; restez, je vous en conjure.

LA PRINCESSE.

Préparez tout, vous dis-je. — Mes gracieux seigneurs, je vous remercie des efforts que vous avez faits pour nous plaire; dans la douleur qui m'accable, je supplie votre sagesse de vouloir bien excuser les libertés que nous avons prises: si dans les paroles que nous avons échangées avec vous nous avons parfois dépassé les limites, c'est votre galante politesse que vous devez en accuser. (*Au roi.*) Adieu, digne seigneur, un cœur affligé ne trouve point de paroles polies. Excusez-moi si je vous remercie aussi brièvement d'avoir si facilement accédé à mon importante requête.

LE ROI.

Quand le temps presse, bien des questions se résolvent, et souvent, c'est au dernier moment que se décide ce que de longs délais n'avaient pu terminer; bien que votre douleur filiale défende à l'amour de présenter la requête à laquelle il attache tant de prix, néanmoins l'amour a été le premier moteur de nos démarches; que les nuages de l'affliction ne lui fassent pas perdre de vue le but qu'il se propose: pleurer des amis perdus est moins salutaire et profitable que de se réjouir d'en avoir trouvé de nouveaux.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends pas; je suis accablée d'un double chagrin.

BIRON.

Des paroles simples et franches arrivent plus facilement à l'oreille de la douleur; comprenez donc la pensée du roi. Pour votre beauté nous avons sacrifié notre temps; nous avons violé nos sermens; votre beauté nous a transformés; elle a donné à nos sentimens une direction opposée à celle que nous avions en vue : ce qui, dans nous, a pu vous sembler ridicule est l'œuvre de l'amour; car l'amour est plein d'étranges caprices : il est étourdi, léger, vain comme un enfant; comme les yeux où il prend naissance, toutes sortes de formes et d'images étranges se reflètent en lui, et il se promène successivement sur mille objets divers. Si l'amour nous a fait oublier nos sermens et notre dignité, la faute en est à ces yeux célestes qui voient nos fautes. C'est pourquoi, mesdames, puisque notre amour vient de vous, les erreurs que l'amour nous a fait commettre sont également de votre fait : si nous avons commis un parjure, c'est un parjure qui doit à jamais assurer notre fidélité à celles à qui l'un et l'autre sont dus, — c'est-à-dire à vous, mesdames. Ce parjure, qui en lui-même est coupable se purifie et se transforme en acte méritoire.

LA PRINCESSE.

Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour, vos cadeaux, ces messagers d'amour, et dans notre sagesse de femmes, nous n'y avons vu qu'une simple galanterie, qu'une agréable plaisanterie, qu'un acte de pure politesse, destiné à combler le vide du temps; nous n'y avons rien soupçonné de plus sérieux; c'est ce qui fait que nous avons accueilli votre amour ainsi qu'il méritait de l'être, comme une plaisanterie.

DU MAINE.

Madame, il y avait beaucoup plus que de la plaisanterie dans nos lettres.

LONGUEVILLE.

Ainsi que dans nos regards.

LA PRINCESSE.

Nous n'en avons pas jugé ainsi.

LE ROI.

Maintenant que le dernier moment est venu, accueillez notre amour.

LA PRINCESSE.

C'est un temps bien court pour contracter un engagement sans fin. Non, non, seigneur, vous avez sur la conscience un grave parjure, vous êtes bien coupable; veuillez donc m'entendre. — Si vous êtes disposé à faire quelque chose pour mon amour, quoique vous n'ayez pour cela aucun motif, voici ce que vous ferez : vos sermens, je n'y ajoute point foi; mais allez sur-le-champ vous renfermer dans quelque ermitage désert et solitaire, éloigné de tous les plaisirs du monde. Restez-y jusqu'à ce que les douze signes célestes aient accompli leur cours annuel : si cette vie de solitude et d'austérité ne vous fait point rétracter l'offre que vous avez faite dans l'entraînement de la passion; si la gelée, le jeûne, un toit grossier, des vêtemens légers, ne fanent pas dans sa fleur votre amour naissant; si, au contraire, il survit à cette épreuve, alors, à l'expiration de l'année, venez réclamer ma main au nom de ce noviciat, et j'en jure par cette main virginale qui s'unit maintenant à la vôtre, je serai à vous : jusque là, j'irai ensevelir mes chagrins dans une maison de deuil, versant des pleurs de désolation au souvenir de la mort de mon père. Si vous refusez d'accéder à ces conditions, que nos mains se séparent; nous n'avons aucun droit sur le cœur l'un de l'autre. »

LE ROI.

Que la main de la mort me ferme à l'instant les yeux, si, pour rendre le repos à mon ame agitée, je me refuse à cette épreuve ou à toute autre plus pénible encore! Dès ce moment mon cœur se repose sur vous.

BIRON, *à Rosaline.*

Et que me direz-vous à moi, ma bien-aimée? que me direz-vous?

ROSALINE.

Il faut aussi vous purifier; vos péchés sont grands; vous avez sur la conscience des fautes et un parjure. Si vous voulez obtenir ma bienveillance, vous passerez un an à veiller auprès du lit des malades.

DU MAINE, *à Catherine.*

Et moi, ma bien-aimée? et moi?

CATHERINE.

A vous une femme! — De la barbe, de la santé et de la loyauté, voilà les trois choses que je vous souhaite du plus profond de mon cœur.

DU MAINE.

Dois-je vous dire : Je vous remercie, ma chère femme?

CATHERINE.

Non, seigneur. — Avant un an et un jour, je ne veux point entendre les doux propos des galans : revenez quand le roi viendra retrouver la princesse; alors, si j'ai beaucoup d'amour, je vous en donnerai un peu.

DU MAINE.

Jusque là je serai votre serviteur dévoué et fidèle.

LONGUEVILLE, *à Marie.*

Que dit Marie?

MARIE.

Au bout d'un an j'échangerai ma robe de deuil contre un ami fidèle.

LONGUEVILLE.

J'attendrai avec patience; mais ce temps-là est bien long.

MARIE.

Il vous ressemble. Il y a peu de jeunes gens de votre âge qui aient votre taille.

BIRON.

A quoi pense ma bien-aimée? Rosaline, regar-

dez-moi; regardez mes yeux, ces fenêtres de mon cœur; ils attendent humblement votre réponse; imposez-moi quelque service pour vous prouver mon amour.

ROSALINE.

Seigneur Biron, avant de vous connaître, j'avais souvent entendu parler de vous; vous avez la réputation de railleur impitoyable, la bouche toujours pleine d'allusions et de sarcasmes blessans, que vous faites pleuvoir sur tout ce qui se trouve à la portée de vos traits satiriques. Pour déraciner ce travers de votre cervelle, et en même temps obtenir mon cœur, que vous ne pouvez obtenir qu'à ce prix, vous passerez une année entière à visiter les malades et à converser avec les mourans; et je vous impose pour tâche d'employer toutes les ressources de votre esprit à provoquer le rire sur les lèvres de la douleur.

BIRON.

Exciter le rire à la barbe de la mort! Cela ne saurait être; c'est impossible; une ame à l'agonie ne rit pas.

ROSALINE.

Eh bien! c'est le moyen de mater cet esprit railleur, dont tout le mérite consiste à faire rire les sots. Le succès d'un bon mot réside dans l'oreille de celui qui l'entend, non dans la bouche de celui qui le dit. Si donc les oreilles du malade, assourdies de ses propres gémissemens, écoutent vos plaisanteries frivoles, continuez, et je vous accepte, même avec ce défaut-là; s'il en est autrement, alors corrigez-vous de ce travers, et vous en voyant guéri, je me réjouirai de votre réformation.

BIRON.

Un an, dites-vous? Allons, arrive ce qui pourra, je vais goguenarder un an dans un hôpital.

LA PRINCESSE, *qui pendant ce dialogue s'entretenait à voix basse avec le roi.*

Oui, seigneur, permettez que je prenne congé de vous.

LE ROI.

Non, madame, souffrez que nous vous reconduisions.

BIRON.

Nos amours ne se terminent pas comme nos vieilles comédies: Jean n'épouse pas Jeanne; ces dames auraient bien dû être assez aimables pour donner à notre divertissement le dénouement d'une comédie.

LE ROI.

Allons, mon cher, au bout d'un an et un jour le dénouement viendra.

BIRON.

C'est trop long pour une pièce de théâtre.

Arrive ARMADO.

ARMADO.

Charmante majesté, daignez permettre...

LA PRINCESSE.

N'était-ce pas là Hector?

DU MAINE.

Le preux chevalier troyen.

ARMADO.

Je vais baiser votre royale main et me retirer. J'ai fait un vœu: j'ai promis à Jacquinette de conduire la charrue pendant trois ans pour l'amour d'elle. Mais vos grandeurs veulent-elles entendre le chant dialogué que nos deux savans ont composé en l'honneur du coucou et du hibou? Cela devait venir à la fin de la représentation.

LE ROI.

Nous le voulons bien; dépêchez-vous.

ARMADO.

Holà! approchez!

Arrivent HOLOPHERNE, NATHANIEL, PAPILLON, CABOCHE *et autres.*

ARMADO, *continuant.*

De ce côté est *Hiems*, l'hiver; de celui-ci, *Ver*, le printemps. L'un est représenté par le hibou, l'autre par le coucou. Printemps, commencez.

CHANT.

—

LE PRINTEMPS.

I.

Lorsque la blanche pâquerette
Et la timide violette
Emaillent les prés et les champs,
Entendez-vous ces joyeux chants?
Sur les arbres de la prairie
C'est le coucou qui chante et crie:
Coucou! coucou!
Tremble, vieux mari, pauvre fou!

II.

Quand le berger prend sa musette,
Lorsque la voix de l'alouette
S'élève et monte jusqu'aux cieux;
Que la bergère accorte et blanche
Revêt sa robe du dimanche,
Et va bondir d'un pied joyeux,
Sur les arbres de la prairie,
Là-bas le coucou chante et crie:
Coucou! coucou!
Tremble, vieux mari, pauvre fou!

L'HIVER.

III.

Quand sur les toits la neige brille,
Que Richard souffle dans ses doigts,
Et que Thomas porte du bois
Au large foyer qui pétille;
Quand le froid gèle les ruisseaux,
Et glace le lait dans les seaux,
La nuit, aux murs de l'abbaye,
On entend le hibou qui crie :
Touhou! touhou!
Et Jeanne fait bouillir son chou.

IV.

Quand des autans, autour de l'âtre,
On entend gronder la fureur,
Lorsque la toux opiniâtre
Interrompt le prédicateur;
Lorsque dans la bière écumante
La rôtie et chaude et fumante
Tente l'appétit du buveur,
La nuit, aux murs de l'abbaye,
On entend le hibou qui crie :
Touhou! touhou!
Et Jeanne fait bouillir son chou.

ARMADO.

Les paroles de Mercure sont rudes après les chants d'Apollon. Vous, allez par là; nous, allons par ici.

Ils s'éloignent.

FIN DE PEINES D'AMOUR PERDUES.

PARIS — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



ACTE II, SCÈNE I.

TROÏLE ET CRESSIDA,

DRAME EN CINQ ACTES,

par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

PRIAM, roi de Troie.
HECTOR, TROILE, PARIS, DÉIPHOBE, ses fils.
ÉNÉE, ANTÉNOR, chefs troyens.
CALCHAS, prêtre troyen, ayant pris parti pour les Grecs.
PANDARUS, oncle de Cressida.
MARGARÉLON, fils naturel de Priam.
AGAMEMNON, généralissime des Grecs.
MÉNÉLAS, son frère.
ACHILLE, AJAX, chefs grecs.

PERSONNAGES.

ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE, PATROCLE, chefs grecs.
THERSITE, Grec difforme et grossier.
ALEXANDRE, domestique de Cressida.
LE PAGE de Troile.
LE PAGE de Pâris.
LE PAGE de Diomède.
HÉLÈNE, femme de Ménélas.
ANDROMAQUE, femme d'Hector.
CASSANDRE, fille de Priam, prophétesse.
CRESSIDA, fille de Calchas.
SOLDATS GRECS ET TROYENS.

La scène est dans Troie et dans le camp des Grecs.

PROLOGUE.

La scène est à Troie. Des îles de la Grèce, les princes orgueilleux et irrités ont, dans le port d'Athènes, envoyé leurs vaisseaux chargés des ministres et des instrumens de la guerre cruelle. Soixante-neuf héros, portant sur leur front le bandeau royal, ont quitté le port d'Athènes, faisant voile pour la Phrygie, et ils ont juré de renverser Troie. Dans les solides remparts de cette cité, dort avec Pâris, son ravisseur, Hélène, épouse de Ménélas; et c'est là le motif de cette guerre. Ils arrivent à Ténédos, et les vastes navires vomissent leur belliqueuse cargaison. Bientôt, dans les champs dardaniens, les troupes fraîches et intactes encore de la Grèce plantent leurs valeureux

pavillons. Les Troyens se renferment dans la ville de Priam aux six portes massives et garnies de fer, désignées sous les noms de Dardanus, de Tymbria, d'Ilion, de Chétas, de Troie et d'Anténor. Des deux côtés, l'espérance tient les esprits en suspens : Troyens et Grecs attendent de la fortune l'issue des événemens. — Et moi, prologue armé, dans un costume conforme à la pièce, je viens, non pour défendre par avance la plume de l'auteur, ou la voix des acteurs, mais pour vous dire, spectateurs indulgens, que notre pièce, sautant par-dessus les préliminaires de cette grande querelle, commence par le milieu, pour de là procéder à ce qui peut entrer dans une pièce de théâtre. Trouvez-la ou ne la trouvez pas de votre goût, comme il vous plaira : bonne ou mauvaise chance, c'est la fortune de la guerre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La ville de Troie ; devant le palais de Priam

Arrivent TROILE *armé, et* PANDARUS.

TROILE.

Qu'on appelle mon écuyer, pour qu'il me désarme. Pourquoi ferais-je la guerre hors des murs de Troie, lorsque dans son enceinte il me faut livrer d'aussi cruels combats? Qu'il aille au champ de bataille, le Troyen qui est maître de son cœur; le mien, hélas! n'est plus à moi.

PANDARUS.

Est-ce qu'il n'y a aucune amélioration à espérer dans notre situation?

TROILE.

Les Grecs sont forts, et aussi habiles que forts, aussi acharnés qu'habiles, aussi vaillans qu'acharnés; mais moi, je suis plus faible que les pleurs d'une femme, plus soumis que l'agneau, plus simple que l'ignorance, plus timide que la jeune fille dans les ténèbres, plus maladroit que l'enfance inexpérimentée.

PANDARUS.

Allons, je vous en ai assez dit là-dessus ; pour ma part, je ne veux plus m'en mêler : celui qui veut avec du froment avoir un gâteau, doit attendre la mouture.

TROILE.

N'ai-je pas attendu ?

PANDARUS.

Oui, la mouture ; mais il vous faut attendre le blutage.

TROÏLE.

N'ai-je pas attendu?

PANDARUS.

Oui, le blutage; mais il vous faut attendre la levure.

TROILE.

Eh bien, j'ai attendu.

PANDARUS.

Oui, la levure; mais il reste encore à pétrir la pâte, à faire le gâteau, à chauffer le four, à veiller à la cuisson ; puis, il vous faut attendre que le gâteau soit refroidi ; sinon, vous courez risque de vous brûler la bouche.

TROILE.

La patience elle-même, toute déesse qu'elle est, endure la douleur avec moins de soumission que moi : quand je suis assis à la table de Priam, et que le souvenir de Cressida vient s'offrir à ma pensée, — que dis-tu, traître? vient s'offrir à ta pensée? quand en est-elle absente ?

PANDARUS.

Fort bien ; elle ne m'a jamais paru plus belle qu'hier soir; je n'ai rien vu de ma vie qui en approche.

TROILE.

Je vous disais donc qu'au moment où un soupir voulait se faire jour, et où je sentais mon cœur prêt à se briser, dans la crainte d'éveiller les soupçons d'Hector ou de mon père, il m'est souvent arrivé, comme le soleil qui luit au milieu d'un orage, de cacher ce soupir sous le voile d'un sourire; mais la douleur déguisée sous la joie apparente ressemble à la joie soudainement transformée en douleur.

PANDARUS.

N'était que ses cheveux sont d'une nuance un peu plus noire que ceux d'Hélène, allez, il n'y aurait pas plus de comparaison à faire entre ces deux femmes, — mais elle est ma parente, et je ne voudrais pas, comme on dit, la vanter; — toutefois, j'aurais voulu que quelqu'un eût entendu comme moi sa conversation d'hier. Je suis loin de vouloir déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre; — cependant, —

TROILE.

O Pandarus! croyez-moi, Pandarus! quand je vous dis que c'est là que sont englouties mes espérances, ne me demandez pas à quelle profondeur. Je vous dis que mon amour pour Cressida me rend insensé ; vous me répondez : Elle est belle. Pour guérir la blessure encore vive de mon cœur, vous ramenez dans ma pensée ses yeux, sa chevelure, ses traits, sa démarche, sa voix, sa main, et quelle main ! auprès d'elle toute blancheur est noire; auprès de son contact, le duvet du cygne est âpre, la plus exquise sensibilité est rude comme la main calleuse du laboureur. Voilà ce que vous me répondez quand je vous dis : Je l'aime ! mais, ce faisant, au lieu de verser l'huile et le baume sur les blessures que m'a infligées l'amour, vous y replongez le couteau qui les a faites.

PANDARUS.

Je ne dis que la vérité.

TROÏLE.

Vous restez encore bien au-dessous de la vérité.

PANDARUS.

Au surplus, je ne veux plus m'en mêler : qu'elle soit ce qu'elle est; si elle est belle, tant mieux pour elle ; si elle ne l'est pas, c'est à elle à s'arranger.

TROÏLE.

Mon cher Pandarus! Eh bien, Pandarus!

PANDARUS.

J'ai été joliment récompensé de mes peines : mal dans son esprit, mal dans le vôtre, mon intervention officieuse ne m'a pas valu de grands remerciemens.

TROÏLE.

Quoi! seriez-vous fâché, Pandarus? et contre moi, encore?

PANDARUS.

Parce qu'elle est ma parente, elle n'est pas aussi belle qu'Hélène! si elle n'était pas ma parente, elle serait aussi belle le vendredi qu'Hélène le dimanche *. Mais qu'est-ce que cela me fait? Fût-elle noire et laide comme une Éthiopienne, cela m'est égal.

TROÏLE.

Est-ce que je dis qu'elle n'est pas belle?

PANDARUS.

Peu m'importe que vous le disiez ou ne le disiez pas. Elle est bien sotte de ne pas aller rejoindre son père : qu'elle retourne auprès des Grecs; je le lui dirai la première fois que je la verrai : en ce qui me concerne, je ne veux plus me mêler de cette affaire-là.

TROÏLE.

Pandarus, —

PANDARUS.

Non, certainement.

TROÏLE.

Mon cher Pandarus, —

PANDARUS.

Ne m'en parlez plus, je vous prie ; je laisserai les choses comme je les ai trouvées, et qu'il n'en soit plus question.

PANDARUS *s'éloigne.*

On entend un bruit de fanfares.

TROÏLE.

Cessez, odieuses clameurs! silence, bruits discordans! insensés des deux parts! Il faut qu'Hélène soit belle, puisque chaque jour votre sang sert de fard à sa beauté. Je ne puis combattre pour un pareil motif; c'est une cause trop frivole pour mon épée. Mais Pandarus! — O dieux! quel supplice vous m'imposez! je ne puis arriver jusqu'à Cressida que par l'intermédiaire de Pandarus ; et l'intervention de l'oncle est aussi difficile à obtenir que la vertu de la nièce est difficile à vaincre. Apollon, je t'en conjure au nom de ta Daphné, dis-moi ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, et ce que je suis moi-même en ce moment. Ma bien-aimée a l'Inde pour lit; elle est la perle qui y repose ; entre notre Ilion et le lieu où elle réside s'étend une mer mugissante; moi, je suis le marchand; Pandarus est le navire qui me transporte vers elle, et où sont embarquées mes espérances.

Une fanfare se fait entendre.

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE.

Vous voilà, prince Troïle? Pourquoi n'êtes-vous pas dans la plaine?

TROÏLE.

Parce que je n'y suis pas ; cette réponse de femme est à propos; car c'est se conduire en femme que d'être ici quand les autres combattent. Énée, quelles nouvelles aujourd'hui du champ de bataille?

ÉNÉE.

Pâris est rentré en ville, blessé.

TROÏLE.

Par qui?

ÉNÉE.

Par Ménélas.

TROÏLE.

Que le sang de Pâris coule ; que nous importe sa blessure? Pâris a été percé par la corne de Ménélas.

Fanfares.

ÉNÉE.

Écoutez! quelle joyeuse partie a donc lieu aujourd'hui hors de la ville?

TROÏLE.

Il en est une dans la ville même qui me plairait davantage, si *souhaiter* c'était *pouvoir*. — Mais allons voir ce que c'est; vous dirigez-vous de ce côté?

ÉNÉE.

J'y vais sur-le-champ.

TROÏLE.

Allons-y ensemble.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une rue de Troie.

Arrivent CRESSIDA *et* ALEXANDRE.

CRESSIDA.

Qui sont ceux qui viennent de passer près de nous?

ALEXANDRE.

La reine Hécube et Hélène.

CRESSIDA.

Et où vont-elles?

ALEXANDRE.

A la tour de l'orient qui domine toute la vallée, pour contempler la bataille. Hector, dont la patience est inébranlable comme la vertu, a montré de l'irritation aujourd'hui. Il a grondé Andromaque, frappé son écuyer, et, guerrier aussi matinal que pourrait l'être une ménagère, avant le

* Notre auteur ne montre pas ici un grand respect pour les mœurs locales et la mythologie. *Note du traducteur.*

lever du soleil, il s'est armé à la légère et s'est élancé dans la plaine, où chaque fleur, humide de rosée, semblait verser de prophétiques larmes sur les ravages qu'allait accomplir sa fureur.

CRESSIDA.

Quel est le motif de sa colère?

ALEXANDRE.

Voici le bruit qui court à cet égard. Il y a parmi les Grecs un héros du sang troyen, un cousin d'Hector; on le nomme Ajax.

CRESSIDA.

Fort bien; après?

ALEXANDRE.

Ils disent que c'est un homme à part, un homme solide sur ses jambes.

CRESSIDA.

Tous les hommes le sont, à moins qu'ils ne soient ivres ou malades.

ALEXANDRE.

Madame, cet homme s'est approprié les qualités spéciales d'un grand nombre d'animaux. Il a le courage du lion, l'humeur revêche de l'ours, la lenteur de l'éléphant; la nature a tellement mêlé chez lui tous les tempéramens, que sa valeur dégénère en folie, et que sa folie est mélangée de sagesse. Il n'est pas une vertu dont il n'ait une parcelle, pas un vice dont il n'ait quelque teinte. Il est triste sans raison et gai à contre-poil. Il a un peu de tout, mais dans une telle confusion, qu'on peut dire de lui que c'est un Briarée goutteux, ayant cent bras et ne pouvant se servir d'aucun; ou un Argus aveugle, ayant cent yeux et n'y voyant goutte.

CRESSIDA.

Mais cet homme dont le portrait me fait rire, en quoi peut-il exciter le courroux d'Hector?

ALEXANDRE.

On dit qu'hier, dans le combat, il s'est mesuré avec Hector et l'a renversé par terre; depuis ce moment, Hector, dévoré de honte et d'humiliation, est resté sans manger ni dormir.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA.

Qui vient?

ALEXANDRE.

Madame, c'est votre oncle Pandarus.

CRESSIDA.

Hector est un brave guerrier.

ALEXANDRE.

Il n'en est point qui le surpasse, madame.

PANDARUS.

Bonjour, ma nièce Cressida. De quoi parliez-vous? — Bonjour, Alexandre. — Comment vous portez-vous, ma nièce? quand avez-vous été à Ilion?

CRESSIDA.

Ce matin, mon oncle.

PANDARUS.

De quoi parliez-vous quand je suis arrivé? Avant votre arrivée à Ilion, Hector était-il déjà armé et parti? Hélène était-elle levée?

CRESSIDA.

Hector était parti; mais Hélène n'était pas levée.

PANDARUS.

Hector a donc été bien matinal?

CRESSIDA.

C'est de quoi nous parlions, ainsi que de sa colère.

PANDARUS.

Est-ce qu'il était en colère?

CRESSIDA.

C'est ce qu'Alexandre vient de me dire.

PANDARUS.

Il l'était effectivement: j'en sais le motif; il leur donnera du fil à retordre aujourd'hui, ils peuvent compter là-dessus. Et le jeune Troïle le suivra de près; qu'ils prennent garde à Troïle; c'est moi qui le leur dis.

CRESSIDA.

Quoi! est-ce qu'il est aussi en colère?

PANDARUS.

Qui? Troïle? Troïle est le plus brave des deux.

CRESSIDA.

O Jupiter! il n'y a pas de comparaison.

PANDARUS.

Quoi? entre Hector et Troïle? le connaissez-vous?

CRESSIDA.

Je l'ai vu et je le connais.

PANDARUS.

Eh bien! je vous dis, moi, que Troïle est Troïle.

CRESSIDA.

Vous dites ce que je dis moi-même; car assurément Troïle n'est point Hector.

PANDARUS.

Sans doute; et à certains égards, Hector n'est pas Troïle.

CRESSIDA.

Cela est vrai de tous deux; Troïle est lui-même.

PANDARUS.

Lui-même? Hélas! pauvre Troïle! plût aux dieux qu'il le fût, —

CRESSIDA.

Il l'est.

PANDARUS.

Quand je devrais, pour cela, faire pieds nus le voyage de l'Inde.

CRESSIDA.

Il n'est point Hector.

PANDARUS.

Lui-même? Oh! non, il n'est pas lui-même! Plût au ciel qu'il fût lui-même! N'importe, les dieux sont là-haut; le temps améliore ou termine toutes choses; va, Troïle, va. — Je voudrais que Cressida eût mon cœur! — Non, Hector ne l'emporte pas sur Troïle.

CRESSIDA.

Excusez-moi.

PANDARUS.

Hector est plus âgé.

CRESSIDA.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARUS.

L'autre n'est point encore parvenu à son âge ; quand il y sera, vous m'en direz des nouvelles. Il s'écoulera du temps avant qu'Hector ait l'esprit de Troïle.

CRESSIDA.

Le sien lui suffit. Il n'a pas besoin de celui des autres.

PANDARUS.

Il n'a pas ses qualités, —

CRESSIDA.

Qu'importe?

PANDARUS.

Ni sa beauté.

CRESSIDA.

Elle lui siérait mal; la sienne est préférable.

PANDARUS.

Vous n'avez pas de jugement, ma nièce : l'autre jour encore, Hélène elle-même déclarait que Troïle, pour un brun, (car il l'est, je le confesse,) — et néanmoins il n'est pas déjà si brun.

CRESSIDA.

Il est tout simplement brun.

PANDARUS.

A dire vrai, il l'est et ne l'est pas.

CRESSIDA.

A dire vrai, cela est vrai et ne l'est pas.

PANDARUS.

Elle a dit qu'il avait un plus beau teint que Pâris.

CRESSIDA.

Pâris a certainement assez de couleurs.

PANDARUS.

Sans nul doute.

CRESSIDA.

Alors il faut que Troïle en ait trop : si Hélène l'a mis sous ce rapport au-dessus de Pâris, il faut qu'il ait plus de couleurs que Paris; or ce dernier en ayant assez, si l'autre en a davantage, cela ne fait pas l'éloge de son teint; autant vaudrait que la langue dorée d'Hélène eût loué Troïle d'avoir un nez de cuivre.

PANDARUS.

Je vous jure que je crois qu'Hélène le préfère à Pâris.

CRESSIDA.

C'est donc une Grecque bien dégourdie?

PANDARUS.

Je suis sûr qu'elle l'aime; l'autre jour elle l'aborda dans l'embrasure d'une fenêtre, et — vous savez qu'il n'a pas plus de trois ou quatre poils sur le menton.

CRESSIDA.

En effet, l'arithmétique d'un garçon de taverne en aurait bientôt fait le total.

PANDARUS.

C'est qu'il est encore fort jeune, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit en état de soulever un fardeau aussi lourd, à trois livres près, que pourrait le faire son frère Hector. Mais pour vous prouver qu'Hélène a du goût pour lui, comme je vous le disais, elle s'approcha de lui, et lui passa sa blanche main sous la fente du menton.

CRESSIDA.

Que Junon ait pitié de nous! — Est-ce qu'il a le menton fendu ?

PANDARUS.

Vous savez bien qu'il a sous le menton une fossette charmante. Je ne pense pas qu'il y ait un homme dans toute la Phrygie qui ait le sourire plus gracieux.

CRESSIDA.

Oh! il a un fier sourire!

PANDARUS.

N'est-il pas vrai?

CRESSIDA.

Oui, comme un nuage d'automne.

PANDARUS.

Ah! j'espère. — Mais pour vous prouver qu'Hélène aime Troïle, —

CRESSIDA.

Troïle a fait ses preuves en ce genre.

PANDARUS.

Troïle? Il ne fait pas plus de cas d'elle que je ne fais cas d'un œuf sans germe. Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à la manière dont elle lui chatouillait le menton. — Il faut dire aussi qu'elle a une main d'une merveilleuse blancheur.

CRESSIDA.

Cela ne saurait faire doute.

PANDARUS.

Tout-à-coup, elle s'écrie qu'elle aperçoit un poil blanc sur son menton!

CRESSIDA.

Il n'en a pas plus que dans la paume de la main.

PANDARUS.

Et alors, il a fallu voir les éclats de rire! — La reine Hécube en a ri jusqu'aux larmes; Hector et Cassandre en ont fait autant.

CRESSIDA.

Et quel était le motif de toute cette gaieté?

PANDARUS.

Le poil blanc aperçu par Hélène sur le menton de Troïle.

CRESSIDA.

Ah! si c'eût été un poil vert, j'en aurais ri moi-même.

PANDARUS.

Mais ce qui surtout les a fait rire, c'est la jolie réponse de Troïle.

CRESSIDA.

Quelle est cette réponse?

PANDARUS.

« Comment donc,» lui a dit Hélène, «vous n'avez » au menton que cinquante-un poils, et dans ce » nombre il y en a un blanc! »

CRESSIDA.

Ce fut là sa question ?

PANDARUS.

Oui, sans doute. « Il est vrai, » a-t-il répondu, « cinquante-un poils, dont un blanc. Ce poil blanc » est mon père, et les autres sont ses cinquante » fils. » — « Par Jupiter! a-t-elle répliqué, lequel » de ces poils est Pâris, mon époux? » — « Le » poil frisé, » a-t-il répondu; « arrachez-le et » faites-lui-en cadeau. » Alors les éclats de rire ont redoublé, Hélène a rougi, Pâris s'est fâché, et tout le reste de la compagnie a ri à cœur-joie.

CRESSIDA.

Allons, laissons cela! c'est trop long-temps parler sur ce sujet.

PANDARUS.

Ah ça, ma nièce, n'oubliez pas ce que je vous ai dit hier!

CRESSIDA.

Je ne l'oublie pas

PANDARUS.

Je vous jure que c'est la vérité pure! Il vous pleurera, si jamais il y eut un homme né en avril.

CRESSIDA.

Et je fleurirai arrosée par ses larmes, si jamais il y eut des orties en mai.

On entend sonner la retraite.

PANDARUS.

Écoutez! les voilà de retour du champ de bataille : voulez-vous que nous restions ici pour les voir passer et défiler vers Ilion? Le voulez-vous, ma chère nièce, mon aimable Cressida?

CRESSIDA.

Comme il vous plaira.

PANDARUS.

Voici une excellente place; nous pourrons d'ici voir à merveille. Je vous les nommerai l'un après l'autre à mesure qu'ils passeront; mais surtout je vous ferai remarquer Troïle.

On voit passer Énée.

CRESSIDA.

Parlez bas.

PANDARUS.

Voici Énée; n'est-ce pas là un bel homme? C'est la fleur des guerriers troyens, je vous le certifie; mais vous remarquerez Troïle; vous allez le voir dans un instant.

CRESSIDA.

Quel est celui-ci?

On voit passer Anténor.

PANDARUS.

C'est Anténor; il a l'esprit subtil, je vous assure; c'est un brave homme au demeurant; c'est une des têtes les plus saines que nous ayons à Troie, et il est bien fait de sa personne. Quand donc viendra Troïle? Je vais tout-à-l'heure vous le montrer; quand il m'apercevra, vous le verrez me faire un signe de tête. (*On voit passer Hector.*) Voilà Hector, celui que vous voyez là; c'est là un homme! — Va ton chemin, Hector; — ma nièce, voilà un brave guerrier! — Oh! vaillant Hector! — Voyez quelle mine il a; voilà une mine! N'est-ce pas là un bel homme?

CRESSIDA.

Oh! un très-bel homme!

PANDARUS.

N'est-ce pas? C'est plaisir de le voir. Remarquez ces entailles sur son casque! les voyez-vous? regardez, là : je ne plaisante pas; qu'on dise ce qu'on voudra, ce sont bien là des entailles.

CRESSIDA.

Sont-ce des coups d'épée?

PANDARUS.

Des coups d'épée, ou de toute autre arme, que lui importe? Quand l'enfer viendrait l'attaquer, il ne s'en inquiéterait guère. (*On voit passer Pâris.*) Voici Pâris! voici Pâris! Regardez de ce côté, ma nièce. N'est-ce pas aussi un bel homme? — Qui nous disait qu'il était revenu blessé? Il n'est pas blessé : allons, cela va faire grand bien au cœur d'Hélène. Oh! je voudrais voir Troïle! Vous allez bientôt voir Troïle.

CRESSIDA.

Quel est celui-ci?

On voit passer Hélénus.

PANDARUS.

C'est Hélénus. — Où donc peut être Troïle? — C'est Hélénus; — je ne pense pas qu'il soit sorti de Troie aujourd'hui; — c'est Hélénus.

CRESSIDA.

Mon oncle, est-ce qu'Hélénus est en état de combattre?

PANDARUS.

Hélénus? Non; — oui, il est en état de combattre tant bien que mal. — Mais où donc est Troïle? — Écoutez! n'entendez-vous pas la foule qui s'écrie : *Troïle!* — Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA.

Quel est ce traînard qui marche là-bas?

On voit passer Troïle.

PANDARUS.

Où donc? là-bas? C'est Déiphobe. Oh! c'est Troïle! A la bonne heure! voilà un homme, celui-là, ma nièce! — Hum! hum! — Brave Troïle! le prince des guerriers!

CRESSIDA.

Silence! de grâce, silence!

PANDARUS.

Remarquez-le, observez-le! — O vaillant Troïle! — Regardez-le bien, ma nièce; voyez comme son épée est tachée de sang, et son casque plus criblé de coups que celui d'Hector! Quelle mine! quelle démarche! — Oh! admirable jeune homme! Il n'a pas encore vingt-trois ans! Va, Troïle, va. Si j'avais pour sœur une Grâce, ou pour fille une déesse, il pourrait la prendre. Oh! l'homme admirable! Pâris, Pâris n'est rien auprès de lui, je vous l'assure; Hélène troquerait volontiers son Pâris contre Troïle, et donnerait un œil par dessus le marché!

On voit passer une troupe de guerriers.

CRESSIDA.

En voici d'autres.

PANDARUS.

Eh donc! un tas de niais, de butors, d'imbéciles!

C'est de la paille et du son, voilà tout. Je ne puis me lasser de la vue de Troïle; je passerais ma vie à le contempler. Ne regardez pas ces gens-là; les aigles sont partis, laissez là les corbeaux et les buses! J'aimerais mieux être Troïle qu'Agamemnon et tous les Grecs ensemble.

CRESSIDA.

Il y a parmi les Grecs Achille, qui certes vaut mieux que Troïle.

PANDARUS.

Achille? un lourdaud, un portefaix, un vrai chameau!

CRESSIDA.

Bien! bien!

PANDARUS.

Comment, bien? — Avez-vous du jugement? avez-vous des yeux? savez-vous ce que c'est qu'un homme? N'est-ce pas la naissance, la beauté, la tournure, la conversation, le courage, l'instruction, la douceur, la vertu, la jeunesse, la libéralité, et autres qualités semblables qui constituent le mérite spécial d'un homme, ce qu'on pourrait appeler son assaisonnement?

CRESSIDA.

Oui, cela est vrai d'un homme doux et confit, dont le goût a besoin d'être relevé.

PANDARUS.

Vous êtes véritablement une femme singulière!

Arrive LE PAGE *de Troïle.*

LE PAGE.

Seigneur, mon maître désirerait vous parler à l'instant même.

PANDARUS.

Où?

LE PAGE.

Chez vous, où il est maintenant occupé à se désarmer.

PANDARUS.

Mon enfant, dis-lui que j'y vais.

LE PAGE *s'éloigne.*

PANDARUS, *continuant.*

Je soupçonne qu'il est blessé. — Adieu, ma chère nièce.

CRESSIDA.

Adieu, mon oncle.

PANDARUS.

Dans un moment, ma nièce, je viens vous rejoindre.

CRESSIDA.

Pour m'apporter, mon oncle, —

PANDARUS.

Un gage d'amour de la part de Troïle.

PANDARUS *s'éloigne.*

CRESSIDA.

Il fait là un métier d'entremetteur; doux propos, sermens, douleurs, sacrifices d'amour, tout cela, il me l'offre pour le compte d'autrui : mais je vois dans Troïle mille fois plus que dans le miroir des louanges de Pandarus; cependant je m'abstiens. Tant qu'on leur fait la cour, les femmes sont des anges; le bonheur est dans la recherche; le triomphe obtenu, tout est fini; la femme aimée qui ne sait pas cela ne sait rien; les hommes prisent au-dessus de sa valeur ce qu'ils n'ont pas : l'amour n'est jamais si doux que lorsqu'il est accompagné du désir; et c'est à lui que j'emprunte cette maxime : Les hommes avant la possession sont nos suppliants; après ils sont nos maîtres. Aussi, bien que mon cœur porte le joug de l'amour, mes yeux n'en laisseront rien paraître.

Elle s'éloigne.

SCENE III.

Le camp des Grecs; devant la tente d'Agamemnon. Les trompettes sonnent.

Arrivent AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MÉNÉLAS, *et autres chefs.*

AGAMEMNON.

Princes, quel chagrin a donc emblémi vos visages? dans les desseins que nous formons ici-bas, l'événement ne réalise pas toujours les vastes promesses que faisait l'espérance. Les projets les plus élevés portent en eux-mêmes des élémens d'échecs et de désastres; comme ces nœuds formés par les flots égarés de la sève, qui affectent la santé de l'arbre, et donnent une direction irrégulière à ses fibres errantes et tortueuses. Il est vrai, princes, que nous n'avons point encore atteint le but que nous nous proposions, et que Troie est encore debout; mais cela n'a rien qui nous doive surprendre; toutes les grandes entreprises que l'histoire nous raconte ont été traversées par des obstacles, et jamais les résultats n'ont répondu aux rêves brillans de l'imagination. Pourquoi donc, princes, contemplez-vous notre ouvrage d'un regard consterné? Pourquoi voir un sujet de honte dans les lenteurs que nous impose le grand Jupiter pour mettre notre persévérance à l'épreuve? Ce n'est pas au milieu des faveurs de la fortune que l'homme montre ce qu'il vaut; car alors, le vaillant et le lâche, le sage et l'insensé, l'artiste et l'ignorant, le fort et le faible, se ressemblent; mais c'est dans la tempête de la fortune que la distinction se manifeste; son souffle puissant emporte ce qui est léger; il ne reste plus que ce qui a de la consistance et du poids, que le mérite réel et pur de tout alliage.

NESTOR.

Avec tout le respect dû à votre rang suprême, grand Agamemnon, permettez que Nestor fasse

ressortir par des exemples la vérité de vos dernières paroles. L'adversité est la pierre de touche des hommes : quand la mer est calme, combien de barques fragiles osent s'aventurer sur ses vagues débonnaires, et rivaliser de vitesse avec des vaisseaux de haut bord ? Mais l'audacieux Borée vient-il bouleverser les flots de Thétis? voyez les vigoureux navires se frayer un chemin à travers les montagnes liquides, et bondir, comme le cheval de Persée, entre les deux humides élémens. Qu'est devenue la nef insolente dont les débiles flancs osaient tout-à-l'heure rivaliser avec la force et la grandeur ? ou elle a cherché un refuge dans le port, ou elle a été dévorée par Neptune. C'est ainsi que dans les orages de la fortune s'établit la distinction entre le vrai et le faux courage. Quand luit le soleil de la prospérité, le troupeau redoute plus l'aiguillon du taon ennemi que la dent du tigre; mais quand l'ouragan fait ployer jusqu'au tronc noueux des chênes, et que l'insecte vole s'abriter sous le feuillage, c'est alors que l'animal courageux et fort mêle son courroux au courroux de la tempête et répond par ses mugissemens à la voix irritée de la fortune.

ULYSSE.

Agamemnon, illustre général des Grecs, vous notre force et notre espoir, vous le cœur, l'ame et l'esprit de notre armée, vous le centre auquel doivent aboutir les sentimens et les volontés de tous, — écoutez parler Ulysse. J'applaudis de grand cœur aux paroles que vous avez prononcées tous deux; (*à Agamemnon*) vous que placent si haut votre rang et votre pouvoir, — (*à Nestor*) et vous dont nous vénérons le grand âge. — Le discours d'Agamemnon mérite d'être gravé sur l'airain par la main de la Grèce; celui de Nestor, vénérable par ses cheveux blancs, est digne de l'illustre vieillard qui enchaîne à sa parole expérimentée les oreilles des Grecs par des liens aussi forts que l'axe qui soutient l'univers. Néanmoins, — vous, roi puissant, — et vous, sage vieillard, — daignez écouter Ulysse.

AGAMEMNON.

Parlez, prince d'Ithaque ; quand vous ouvrez la bouche, nous ne craignons pas plus d'entendre des choses oiseuses et inutiles, que nous ne comptons sur l'harmonie des paroles et la sagesse des pensées quand le grossier Thersite ouvre sa lourde mâchoire.

ULYSSE.

Si Troie est encore debout, si l'épée du grand Hector n'est point encore sans maître, je vais vous dire pourquoi ; c'est qu'on a porté atteinte à la règle et à l'autorité. Voyez dans cette plaine combien de tentes grecques sont vides ? c'est l'ouvrage des factions. Quand le général n'est pas comme la ruche où chacun va porter le produit de ses excursions, quel miel pouvez-vous attendre? quand les rangs sont confondus, le plus indigne paraît l'égal du plus digne. Les cieux eux-mêmes, les planètes, et ce globe que nous habitons, sont soumis à une règle hiérarchique, à des conditions de prééminence, de lieu, d'espace, de mouvement, de proportions, de temps, de formes, d'attributions, d'ordre. En vertu de ces lois, le soleil, sur son trône majestueux, brille au milieu des sphères; son regard bienfaisant corrige les funestes influences des planètes ennemies; et tous les astres bons ou mauvais lui obéissent sans restriction comme à un roi : mais quand les planètes, troublées et confondues, s'égarent dans leur cours, quels fléaux, quelles calamités en résultent ? quelle anarchie, quelles perturbations sur les flots, sur la terre et dans l'air? d'effroyables commotions ébranlent et déracinent l'unité et l'harmonie des états. Oh! une fois qu'on a brisé la hiérarchie, cette échelle de tous les grands desseins, toute entreprise échoue. Dès lors il n'y a plus de société, plus de degrés dans les écoles, plus de corporations dans les villes, plus de commerce paisible entre deux pays distincts; alors disparaissent tout droit de naissance et de primogéniture, les couronnes, les sceptres, les lauriers. Otez la hiérarchie, dérangez cette corde, quelle dissonnance va suivre? quelle hostilité entre toutes choses? la mer franchira ses rivages, et submergera le globe; la force opprimera la faiblesse, et le fils brutal donnera la mort à son père : la force tiendra lieu de droit; ou plutôt le vrai et le faux, toujours ennemis, et entre lesquels la justice s'interpose, perdront leur nom; et la justice perdra également le sien. Alors tout individu s'attribuera le pouvoir; le pouvoir se formulera en volonté, la volonté en passion, et la passion, ce tigre insatiable, doublement secondé par la volonté et le pouvoir, devra nécessairement dévorer le monde, et finir par se dévorer lui-même. Grand Agamemnon, tel est le chaos qu'amène l'abandon de la hiérarchie. Voilà le désordre qui se communique de proche en proche, quand chacun veut s'élever au-dessus de son supérieur immédiat. Le général est méprisé par l'officier qui vient après lui ; ce dernier par celui qui le suit; ainsi de degré en degré; chacun, à l'exemple du premier, ne pouvant souffrir de supérieur, est atteint d'une fièvre d'envie; une jalouse émulation le consume et pâlit son visage. C'est à cette fièvre fatale, et non à sa propre force, qu'Ilion jusqu'aujourd'hui a dû son salut. Pour conclure ce discours déjà trop long, si Troie est debout, elle en est redevable, non à sa vigueur, mais à notre faiblesse.

NESTOR.

Ulysse a sagement découvert le mal dont nous sommes atteints.

AGAMEMNON.

La nature du mal étant connue, Ulysse, quel en est le remède?

ULYSSE.

Le grand Achille, — que l'opinion proclame le nerf et la main droite de notre armée, — enivré de sa gloire, qu'on fait sans cesse résonner à ses oreilles, est devenu chatouilleux sur son propre mérite; il reste enfermé dans sa tente, occupé à

déverser le ridicule sur nos projets. Près de lui, nonchalamment couché sur un lit, Patrocle, tant que le jour dure, lance contre nous de grossiers sarcasmes; et sous prétexte de nous imiter, il nous contrefait de la manière la plus grotesque. Quelquefois, grand Agamemnon, il revêt votre dignité suprême, et pareil à un acteur qui fait consister le talent dans la force du jarret, et se plaît à faire résonner les planches sous son pied bruyant, il contrefait par une imitation pitoyable la majesté de votre personne; lorsqu'il parle, sa voix a le son d'une cloche fêlée; ses termes ampoulés même dans la bouche mugissante de Typhon sembleraient des hyperboles. En entendant ces farces indignes, l'énorme Achille se laisse retomber sur son lit; un rire approbateur s'exhale avec bruit de sa profonde poitrine, et on l'entend s'écrier : « Admirable! — c'est Agamemnon trait pour trait. — Maintenant représente » nous Nestor; — tousse et passe la main sur ta » barbe, comme lui, lorsqu'il se prépare à débiter » sa harangue. » Il dit : Patrocle obéit, et l'imitation ressemble à la réalité comme un extrême à l'extrême opposé, comme Vulcain à sa femme : ce qui n'empêche pas l'indulgent Achille de s'écrier : « Excellent! c'est bien là Nestor! Maintenant, » Patrocle, représente-nous-le s'armant à la hâte, » au milieu d'une alerte nocturne. » Alors, ce sont les infirmités de l'âge qu'on parodie ; c'est le vieillard qui tousse et crache, et dont la main tremblante fait de vains efforts pour mettre son gorgerin et en attacher l'agrafe. A ce spectacle, notre vaillant héros se pâme d'aise. «Assez, Patrocle, assez,» s'écrie-t-il, « cesse, ou donne-moi des côtes d'acier; » je romprai les miennes à force de rire. » C'est ainsi que nos qualités générales ou personnelles, nos talens, nos caractères, notre extérieur, nos entreprises, nos projets, nos ordres, nos défenses, nos discours à nos troupes en les conduisant au combat, nos paroles pour demander une suspension d'armes, nos succès ou nos pertes, ce qui est et ce qui n'est pas, sert de matière aux sarcasmes bouffons de ces deux hommes.

NESTOR.

Et l'exemple de ces deux hommes, que l'opinion, comme l'a dit Ulysse, élève si haut, en pervertit un grand nombre d'autres: Ajax est devenu indépendant; il porte la tête aussi haut, et témoigne autant de fierté qu'Achille ; comme lui il s'isole dans sa tente, se livre à des démonstrations factieuses, se donne des tons d'oracle, raille ouvertement nos dispositions militaires, et encourage Thersite, — un misérable qui frappe monnaie de calomnie, — à déverser sur nous ses injures ordurières, à nous ravaler, à nous discréditer, quel que soient les dangers qui nous entourent.

ULYSSE.

Ils taxent notre prudence de lâcheté ; selon eux la sagesse n'est point de mise à la guerre ; ils méprisent la prévoyance, et ne font cas que du courage personnel; quant aux facultés tranquilles de l'intelligence, quant au génie qui règle le moment de l'attaque, le nombre de ceux qui doivent frapper, qui, s'appuyant sur l'observation, arrive à connaître les forces de l'ennemi, — ils n'y attachent pas le moindre prix; travail d'oisif, fatras de géographe, guerre de cabinet que tout cela ; en sorte que le bélier qui, grâce à l'énormité de son poids et à la violence de son choc, met la muraille bas, doit passer avant l'homme dont le génie créa cet instrument redoutable, ou ceux dont l'intelligence préside à son emploi.

NESTOR.

A ce compte, le cheval d'Achille vaut à lui seul plusieurs fils de Thétis réunis.

On entend le son d'une trompette.

AGAMEMNON.

Quelle est cette trompette? Voyez, Ménélas.

Arrive ÉNÉE.

MÉNÉLAS.

C'est un envoyé de Troie.

AGAMEMNON.

Quel motif vous amène devant notre tente?

ÉNÉE.

Veuillez me dire si je suis devant la tente d'Agamemnon.

AGAMEMNON.

Vous y êtes.

ÉNÉE.

Un prince chargé d'un message pour lui, peut-il le faire entendre à son oreille auguste?

AGAMEMNON.

Parlez sans crainte ; je vous le garantis plus sûrement que ne pourrait le faire le bras d'Achille; je vous donne cette assurance devant tous les Grecs qui reconnaissent Agamemnon pour leur chef et leur général.

ÉNÉE.

C'est une sécurité puissante. Mais comment un homme qui n'a jamais vu la royale personne d'Agamemnon pourra-t-il le distinguer des autres mortels?

AGAMEMNON.

Comment?

ÉNÉE.

Oui; je fais cette demande afin que je puisse lui offrir l'hommage de mon respect, et que mon front se colore d'une modeste rougeur, comme l'Aurore, lorsqu'elle jette sur le jeune Phébus un pudique regard. Quel est ce dieu mortel, ce pasteur des hommes? qui de vous est le grand, le puissant Agamemnon?

AGAMEMNON.

Ce Troyen se moque de nous, ou il faut que ces gens de Troie soient des courtisans bien cérémonieux.

ÉNÉE.

Désarmés, ce sont des courtisans pleins de grâce et de bienveillance ; telle est leur répu-

tation pendant la paix : mais quand ils ont sais leurs armes, ils ont des paroles fières, un bras fort, des muscles nerveux, de bonnes épées; et lorsqu'ils ont Jupiter pour eux, rien n'égale leur courage. Mais, tais-toi, Énée; Troyen, tais-toi; pose un doigt sur tes lèvres ; le mérite perd de son lustre lorsqu'il fait lui-même son éloge. Mais la gloire sanctionne la louange que décerne à regret un ennemi ; celle-là seule est noble et pure.

AGAMEMNON.

Troyen, n'est-ce pas Énée qu'on vous nomme?

ÉNÉE.

Oui, Grec, c'est là mon nom.

AGAMEMNON.

Quel motif vous amène?

ÉNÉE.

Excusez-moi, seigneur; ce que j'ai à dire ne doit être entendu que d'Agamemnon.

AGAMEMNON.

Il ne donne point d'audience secrète aux envoyés de Troie.

ÉNÉE.

Je ne viens pas non plus pour lui parler à voix basse; j'ai avec moi une trompette qui doit résonner à son oreille, pour éveiller son attention avant que je prenne la parole.

AGAMEMNON.

Que votre parole soit libre comme l'air; ce n'est pas maintenant l'heure où Agamemnon dort; Troyen, afin que vous sachiez bien qu'il est éveillé, il vous le dit lui-même.

ÉNÉE.

Trompettes, sonnez! que votre voix d'airain résonne parmi ces tentes oisives ; Troie veut que ses nobles propositions soient proclamées tout haut, en présence de tout ce qu'il y a d'hommes de cœur parmi les Grecs. (*Les trompettes sonnent.*) Grand Agamemnon, nous avons à Troie un prince, fils de Priam, nommé Hector, que fatigue l'inaction de cette trêve trop prolongée; il m'a chargé d'amener avec moi un héraut d'armes, et voilà ce qu'il m'ordonne de vous dire: Rois, princes, guerriers, si parmi les plus braves il en est un qui fasse plus de cas de son honneur que de son repos; qui cherche la gloire plus qu'il ne craint le péril; qui aime sa maîtresse autrement qu'en paroles et par de vains sermens déposés sur les lèvres de celle qu'il aime, et qui ose soutenir sa beauté et sa vertu les armes à la main, — c'est à lui que ce défi s'adresse. Hector, en présence des Troyens et des Grecs, se fait fort de prouver, — du moins il y mettra tous ses efforts, — qu'il a une dame plus sage, plus belle, plus fidèle, que jamais Grec n'en pressa dans ses bras. Demain, il viendra dans l'espace qui sépare les tentes des Grecs des murs de Troie, et là, au son de la trompette, il provoquera au combat tout Grec préparé à soutenir la supériorité de sa dame: s'il s'en présente, Hector lui fera l'honneur de se mesurer avec lui ; sinon, rentré dans Troie, il y dira que les beautés grecques sont brûlées du soleil, et ne méritent pas qu'on brise une lance pour elles: j'ai dit.

AGAMEMNON.

Énée, ce défi sera porté à la connaissance de nos jeunes amans ; si aucun d'eux n'a le courage de l'accepter, il faut alors que nous ayons laissé en Grèce tous nos gens de cœur. Mais nous sommes des guerriers, et ce guerrier-là n'est qu'un lâche qui n'a pas aimé, n'aime pas ou ne se propose pas d'aimer; si donc il en est un qui aime, ait aimé ou se propose d'aimer, celui-là combattra contre Hector ; à défaut de tout autre, ce sera moi.

NESTOR.

Parlez à celui qui vous envoie d'un certain Nestor, qui était déjà homme quand l'aïeul d'Hector était encore à la mamelle ; il est vieux maintenant; mais si dans l'armée grecque il ne se trouve pas un seul homme de cœur, un seul guerrier qu'anime une étincelle de courage, et qui soit prêt à soutenir l'honneur de sa dame, moi-même, je cacherai ma chevelure argentée sous un casque d'or; je couvrirai d'une cuirasse ce corps vieux et décharné; et marchant à la rencontre d'Hector, je lui dirai que ma dame était plus belle que son aïeule, et aussi chaste qu'il s'en puisse trouver dans l'univers. Je me charge, avec mes trois gouttes de sang, de prouver cette vérité à sa jeunesse florissante.

ÉNÉE.

Le ciel vous préserve d'une telle disette de jeunes braves !

ULYSSE.

J'en dis autant.

AGAMEMNON.

Noble Énée, laissez-moi toucher votre main ; permettez que je vous conduise dans ma tente. Achille sera informé de votre message ; cette nouvelle circulera d'une tente à l'autre, et tous les chefs de la Grèce en seront instruits : vous-même, avant votre départ, vous prendrez place à notre banquet, et vous trouverez l'accueil qu'on doit à un ennemi généreux.

*Tous s'éloignent, à l'exception d'*Ulysse *et de* Nestor.

ULYSSE.

Nestor, —

NESTOR.

Que dit Ulysse?

ULYSSE.

Mon cerveau vient de concevoir une idée ; aidez-moi à la faire éclore.

NESTOR.

Quelle est-elle ?

ULYSSE.

La voici: les coins obtus fendent les nœuds les plus durs ; les semences d'orgueil ont dans l'ame luxuriante d'Achille atteint leur maturité; il faut maintenant récolter, si nous ne voulons que la graine se répande et produise une moisson intarissable de maux dont nous serons tous accablés.

NESTOR.

Sans doute ; mais comment?

ULYSSE.

Ce défi que nous envoie le vaillant Hector, bien

qu'il semble s'adresser à tous, ne s'adresse effectivement qu'au seul Achille.

NESTOR.

La chose est aussi évidente qu'une grosse somme résumée en quelques chiffres. En publiant le défi d'Hector, faites en sorte qu'Achille, son cerveau fût-il aussi aride que les déserts de la Lybie, — et il l'est suffisamment, Apollon m'en est témoin, — ne puisse s'empêcher de voir sur-le-champ que c'est lui qu'Hector a en vue.

ULYSSE.

Et vous croyez que cela l'excitera à répondre à son défi?

NESTOR.

Oui, et il faut qu'il en soit ainsi. Quel autre qu'Achille pouvons-nous opposer à Hector, pour lui ravir l'honneur de cette lutte? Bien que ce ne soit qu'un combat inoffensif, néanmoins l'opinion publique attache à son issue une haute importance: ce sera pour les Troyens l'occasion de mettre notre mérite à l'épreuve la plus délicate. Ulysse, croyez-moi, notre réputation dépend de la fortune de ce combat; le succès, bien qu'individuel, donnera la mesure de ce que nous valons tous; ce sera comme un index qui, mis en tête du volume, offre dans un cadre succinct la masse énorme des matières qui vont suivre dans tout leur développement. On doit naturellement supposer que l'adversaire donné à Hector est le champion de notre choix; et toutes nos volontés réunies ayant concouru à ce choix, on doit croire que c'est à sa supériorité qu'il a dû son élection, et qu'il est en quelque sorte l'essence de tous nos mérites réunis. S'il échoue, quel cœur n'en recevra une impression de découragement, et ne se sentira abaissé dans sa propre estime? Or notre bras n'est que l'instrument de l'opinion que nous avons de nous-mêmes, comme l'arc et l'épée obéissent à la main qui les dirige.

ULYSSE.

Permettez-moi de vous dire mon opinion. — Je pense qu'il n'est pas convenable que ce soit Achille qui combatte Hector. Faisons comme les marchands; montrons d'abord nos marchandises les plus communes, dans l'espoir de les vendre; dans le cas contraire, nous produirons nos meilleurs articles, et les marchandises de rebut que nous aurons fait voir d'abord en feront ressortir l'éclat. Ne consentez pas à ce qu'Hector et Achille soient opposés l'un à l'autre; car l'issue de ce combat doit amener d'étranges conséquences pour notre honneur ou notre honte.

NESTOR.

Leur vue échappe à mes yeux de vieillard; quelles sont-elles?

ULYSSE.

Si Achille n'était pas enflé d'une vanité démesurée, la gloire qui lui reviendrait de son combat contre Hector, nous la partagerions tous avec lui; mais il n'est déjà que trop insolent: s'il triomphe, mieux vaudrait pour nous avoir à soutenir les rayons dévorans d'un soleil d'Afrique, que les dédains insultans de son orgueil; si, au contraire, il succombe, nous aurons porté dans la personne de notre meilleur guerrier un coup fatal à notre renommée. Non, tirons au sort le nom du combattant, et faisons en sorte que ce soit Ajax qui soit désigné pour combattre Hector. Affectons entre nous de le considérer comme notre guerrier le plus redoutable; cela pourra contribuer à guérir la vanité du roi des Myrmidons, à qui l'adulation a tourné la tête; et nous abaisserons sa fierté, aujourd'hui plus rayonnante que l'arc éclatant d'Iris. Si cet écervelé d'Ajax se tire de ce pas avec honneur, nous l'applaudirons d'une voix unanime; s'il échoue, il nous reste la ressource de dire que nous avons meilleur que lui. Mais, dans un cas comme dans l'autre, nous arrivons toujours à ce résultat, — que le choix d'Ajax est un coup porté à la fierté d'Achille.

NESTOR.

Ulysse, je commence maintenant à goûter votre avis, et je vais sur-le-champ parler dans ce sens à Agamemnon; allons de ce pas le trouver. Nous nous servirons d'un dogue pour mater l'autre. L'orgueil est l'os qu'il faut leur jeter.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Une autre partie du camp des Grecs.

Arrivent AJAX *et* THERSITE.

AJAX.

Thersite, —

THERSITE.

Agamemnon, — s'il avait des ulcères, — s'il en avait par tout le corps, —

AJAX.

Thersite, —

THERSITE.

Et si ces ulcères venaient à couler; — dans ce cas, le général ne serait-il pas coulé? cela ne serait-il pas un admirable ulcère?

AJAX.

Chien, —

THERSITE.

Nous verrions alors sortir quelque chose de lui, tandis que maintenant je n'en vois sortir absolument rien.

AJAX.

Race de chien, puisque tu ne peux rien entendre, je vais te faire sentir.

Il le frappe.

THERSITE.

Que la malédiction de la Grèce descende sur toi, guerrier épais et stupide!

AJAX.

Parle donc, levain mal fermenté; à force de coups, je t'apprendrai à vivre.

THERSITE.

C'est comme si je voulais, à force de sarcasmes, vous donner de l'esprit et de la raison : or, je pense qu'on apprendrait plutôt à votre cheval à réciter une harangue qu'à vous à prier sans livre. Vous pouvez frapper, n'est-ce pas? Que la peste vous étouffe pour votre brutalité!

AJAX.

Vilain reptile, apprends-moi quel est l'objet de la proclamation.

THERSITE.

Croyez-vous donc que je ne sens rien, que vous me frappez ainsi?

AJAX.

La proclamation, —

THERSITE.

M'est avis que partout on vous proclame un sot.

AJAX.

Prends garde à toi, porc-épic, prends garde à toi; la main me démange.

THERSITE.

Je voudrais que de la tête aux pieds le corps vous démangeât, et qu'on me chargeât de vous gratter; je ferais de vous le lépreux le plus dégoûtant de toute la Grèce. Quand vous êtes devant l'ennemi, vous êtes aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX.

La proclamation, te dis-je.

THERSITE.

Vous êtes toujours à murmurer contre Achille, à vous railler de lui; et vous êtes aussi jaloux de sa grandeur que Cerbère de la beauté de Proserpine; car vous ne cessez d'aboyer contre lui.

AJAX.

Madame Thersite, —

THERSITE.

Allez le battre, lui!

AJAX.

Bélître, —

THERSITE.

Il vous briserait entre l'index et le pouce, comme un matelot casse un biscuit.

AJAX.

Misérable!

Il le frappe.

THERSITE.

Frappez, frappez!

AJAX.

Escabeau de sorcière!

THERSITE.

Frappez, frappez, esprit lourd et grossier; votre tête n'a pas plus de cervelle que je n'en ai sur la main; un âne vous en remontrerait! Vous n'êtes qu'un rustre vaillant qu'on emploie à étriller les Troyens; et les plus ineptes vous mènent par le nez comme un esclave de Barbarie. Si vous vous mettez sur le pied de me battre, je vous disséquerai des pieds à la tête, et vous dirai ce que vous êtes pouce par pouce, créature sans entrailles!

AJAX.

Chien!

THERSITE.

Lépreux!

AJAX.

Dogue!

Il le frappe.

THERSITE.

Idiot sous les armes! frappe, animal féroce! frappe, chameau! frappe, frappe.

Arrivent ACHILLE *et* PATROCLE:

ACHILLE.

Qu'avez-vous, Ajax? Pourquoi le frapper ainsi? Eh bien! Thersite! de quoi s'agit-il?

THERSITE.

Vous le voyez, n'est-ce pas?

ACHILLE.

Oui; après?

THERSITE.

Regardez-le bien.

ACHILLE.

Je le regarde; ensuite?

THERSITE.

Regardez-le, vous dis-je.

ACHILLE.

C'est ce que je fais.

THERSITE.

Mais non; vous ne le considérez pas avec assez d'attention; n'importe pour qui vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE.

Je le sais, fou!

THERSITE.

Oui; mais c'est un fou qui ne se reconnaît pas pour tel.

AJAX.

C'est pour cela que je te bats.

THERSITE.

Oh! oh! oh! oh! se peut-il qu'il profère des choses aussi dépourvues d'esprit! Comme ses discours ont de longues oreilles! Je lui ai disloqué le cerveau plus qu'il n'a battu mes os. J'achèterais neuf moineaux pour un sou, et sa cervelle ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Achille, c'est Ajax, — qui porte son esprit dans le ventre, et ses boyaux dans la tête; — je vais vous dire ce que je pense de lui.

ACHILLE.

Eh bien! quoi?

THERSITE.

Je dis que cet Ajax, —

Ajax va pour le frapper ; Achille s'interpose entre eux.

ACHILLE.

Ajax, de grâce!

THERSITE.

N'a pas autant d'esprit, —

ACHILLE, *retenant Ajax.*

Je ne permettrai pas, —

THERSITE.

Qu'il en faut pour boucher le trou de l'aiguille de cette Hélène pour laquelle il est venu combattre.

ACHILLE.

Fou, tais-toi.

THERSITE.

Je ne demande pas mieux que de me tenir tranquille ; mais ce fou ne le veut pas : le voilà ; c'est lui-même que vous voyez.

AJAX.

O chien damné, je vais, —

ACHILLE.

Voulez-vous faire assaut d'esprit avec un fou?

THERSITE.

Non, certainement; car l'esprit du fou ferait honte au sien.

PATROCLE.

Point d'injures, Thersite.

ACHILLE.

Quel est le sujet de la querelle?

AJAX.

J'ai demandé à ce chat-huant de me dire la teneur de la proclamation, et il s'est mis à me railler.

THERSITE.

Je ne suis pas à votre service.

AJAX.

Va, c'est bien, c'est bien.

THERSITE.

Je sers ici volontairement.

ACHILLE.

C'est un service forcé que tu as fait en dernier lieu; il n'avait rien de volontaire : c'est Ajax qui était volontaire ; toi, tu étais en état de compulsion.

THERSITE.

En vérité, — ou il y a des gens qui mentent, ou une grande partie de votre esprit réside aussi dans les articulations. — Hector aura bien du bonheur s'il parvient à entamer votre crâne à tous deux; c'est une coquille épaisse et dure, sans noyau dedans.

ACHILLE.

Et moi aussi, Thersite?

THERSITE.

Ulysse et Nestor, — dont l'esprit commençait déjà à moisir avant que vos grands pères eussent des ongles à leurs doigts, — vous attellent comme des bœufs à une charrue, et vous font travailler au labour de cette guerre.

ACHILLE.

Que dis-tu?

THERSITE.

Oui, certainement; en avant, Achille! en avant, Ajax!

AJAX.

Je te couperai la langue.

THERSITE.

Peu m'importe; cela ne m'empêchera pas de parler tout autant que vous.

PATROCLE.

En voilà assez, Thersite; tais-toi.

THERSITE.

Je me tairais, parce que le roquet d'Achille me l'ordonne! cela serait beau, vraiment!

ACHILLE.

Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE.

Je vous verrai pendre tous avant qu'il m'arrive de remettre les pieds sous vos tentes ; j'irai parmi les gens qui ont du sens commun, et je quitterai la faction des fous.

Il s'éloigne.

PATROCLE.

Bon débarras.

ACHILLE.

Seigneur, voici la nouvelle qu'on publie dans tout le camp. Demain matin, à la première heure du jour, Hector doit se présenter avec un héraut d'armes, dans l'intervalle qui sépare nos tentes de Troie. Là, il doit provoquer au combat celui de nos guerriers qui aura le courage de soutenir, — je ne sais quelle sottise ; adieu.

AJAX.

Adieu. Qui acceptera son défi?

ACHILLE.

Je ne sais ; le sort en décidera ; sinon, il connaîtra son homme.

AJAX.

C'est-à-dire vous. — Allons en apprendre davantage.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PRIAM, HECTOR, TROILE, PARIS *et* HÉLÉNUS.

PRIAM.

Après tant d'hommes sacrifiés, après une si grande perte de temps et de paroles, voilà ce que Nestor dit de la part des Grecs : « Rendez Hélène ; et tout ce qu'elle nous a coûté, — honneur, perte de temps, voyages, dépenses, blessures, amis, et tout ce qu'a dévoré cette guerre meurtrière, — seront mis en oubli. » — Hector, que dites-vous de cette proposition?

HECTOR.

Auguste Priam, bien qu'en ce qui me touche

personnellement, nul ne craigne moins les Grecs que moi ; cependant, il n'est point de femme qui ait des entrailles plus tendres qu'Hector, qui soit plus sujette à s'alarmer, plus prompte à s'écrier : *Qui peut prévoir où cela nous conduira ?* Une sécurité trop absolue met notre repos en danger; une modeste défiance est le flambeau du sage, la sonde qui pénètre au fond des choses, pour s'assurer de la gravité du mal Qu'Hélène parte; depuis que pour cette querelle la première épée a été tirée du fourreau, parmi les milliers de victimes immolées, dix sur cent étaient pour nous d'un aussi grand prix qu'Hélène; je parle de celles qui ont été moissonnées dans nos rangs. Si donc nous avons perdu un si grand nombre des nôtres, pour conserver un bien qui n'est pas à nous, qui, fût-il à nous, ne vaut pas la dixième partie des victimes sacrifiées, pour quelles raisons nous refuserions-nous à le rendre?

TROILE.

Fi donc, mon frère! pouvez-vous bien mettre la dignité et l'honneur d'un roi aussi grand que notre auguste père, en balance avec de vulgaires considérations? Voulez-vous tarifer son mérite infini, et mesurer son immense valeur sur une échelle aussi mesquine que des raisonnemens et des craintes? Quelle honte!

HÉLÉNUS.

Je ne m'étonne pas qu'étant vous-même si vide de raisonnemens, vous parliez contre la raison; si vous en manquez, est-ce un motif pour que notre père s'en passe dans la conduite des affaires de son empire?

TROILE.

Mon frère le pontife, je conçois que vous preniez en main la défense des visions et des rêves; vos gants sont fourrés de raison. Je comprends vos motifs; vous savez qu'un ennemi ne vous présage rien de bon; vous savez qu'un coup d'épée offre des dangers, et la raison évite tout ce qui peut nuire; dès lors, il est tout simple qu'aussitôt qu'Hélénus aperçoit un Grec et son épée, il attache à ses talons les ailes de la raison, et s'enfuit aussi vite que Mercure devant Jupiter irrité, ou qu'une étoile qui a quitté son orbite! — Si la raison est à l'ordre du jour, nous n'avons plus qu'à fermer nos portes et à dormir; il faudrait que le courage et l'honneur eussent des cœurs de lièvre, pour consentir à se mettre au régime de la raison: la raison et la prudence pâlissent la valeur, énervent le courage.

HECTOR.

Mon frère, Hélène ne vaut pas ce que sa conservation nous coûte.

TROÏLE.

Les choses ne valent que ce qu'on les estime.

HECTOR.

Mais il ne dépend pas d'une volonté individuelle de fixer à une chose son prix; indépendamment de la valeur que lui donne celui qui l'apprécie, elle doit avoir sa valeur intrinsèque; c'est une idolâtrie insensée que de rendre le culte plus grand que n'est le dieu, et c'est folie que de créer des perfections pour les admirer ensuite.

TROÏLE.

Aujourd'hui, je prends femme, et mon choix est guidé par ma volonté; ma volonté a été influencée par mes oreilles et mes yeux, ces deux pilotes expérimentés, préposés à la navigation entre les parages dangereux de la volonté et du jugement. Comment puis-je refuser la femme que j'ai choisie? Lors même que ma volonté ne serait pas d'accord avec mon choix, je ne puis, sans forfaire à l'honneur, me soustraire à cette obligation. Nous ne rendons pas au marchand les étoffes que nous avons portées et dont le lustre est parti, et parce que notre estomac est rassasié, nous ne jetons pas au rebut ce qui reste d'un festin. On a trouvé à propos que Pâris nous vengeât des Grecs; son navire, en déployant ses voiles, a emporté vos vœux; la mer et les vents, ces ennemis de vieille date, suspendirent leurs querelles et le favorisèrent; il toucha au port désiré, et, en retour d'une vieille tante * que les Grecs retenaient captive, il nous amena une reine grecque, si ravissante, qu'auprès de sa jeunesse et de sa fraîcheur, Apollon est ridé et l'Aurore est pâle : on demande pourquoi nous la gardons; les Grecs gardent notre tante, le mérite-t-elle plus qu'Hélène? Hélène est une perle précieuse : pour la conquérir, mille vaisseaux ont été lancés sur les ondes; des rois couronnés se sont transformés en marchands pour acheter ce trésor. Si vous avouez que Pâris a eu raison de partir pour ce voyage,— et vous ne pouvez faire autrement, car vous lui avez crié tous : *Allez, allez!* — si vous êtes forcés de convenir qu'il a ramené dans sa patrie une noble conquête, — et vous y êtes obligés, car tous vous avez battu des mains, et vous vous êtes écriés : *Inestimable!* — pourquoi donc maintenant blâmez-vous le résultat de vos propres conseils? pourquoi, plus inconstans que ne le fut jamais la fortune, ravalez-vous aujourd'hui ce que naguère vous estimiez plus précieux que la mer et la terre? O vil et lâche larcin! nous avons dérobé ce que nous n'avons pas le courage de garder! lâches brigands que nous sommes, indignes du trésor que nous avons ravi; le vol commis par nous en Grèce, nous rougissons de l'avouer chez nous.

UNE VOIX, *de l'intérieur.*

Pleurez, Troyens, pleurez!

PRIAM.

Quel est ce bruit? quels sont ces cris?

TROÏLE.

C'est notre sœur insensée, je reconnais sa voix.

LA MÊME VOIX.

Pleurez, Troyens!

HECTOR.

C'est Cassandre.

* Hesione, sœur de Priam ; Hercule, irrité de la mauvaise foi de Laomedon, enleva Hesione, et la donna à Telamon, qui en eut Ajax. (*Note du traducteur.*)

Entre CASSANDRE, *en proie à un de ses accès de fureur prophétique.*

CASSANDRE.

Pleurez, Troyens, pleurez! donnez-moi des milliers d'yeux, et je les remplirai de prophétiques larmes.

HECTOR.

Silence, ma sœur, silence!

CASSANDRE.

Jeunes filles et jeunes hommes, adultes et vieillards, enfans qui ne pouvez que crier, joignez-vous à mes clameurs : acquittons à l'avance la moitié du tribut de douleur qui nous attend dans l'avenir. Pleurez, Troyens, pleurez! que vos yeux s'accoutument aux larmes; Troie ne peut rester debout; Ilion doit tomber; Pâris est la torche * ardente qui doit tous nous consumer. Pleurez, Troyens, pleurez! Hélène! malheur! pleurez, pleurez! Troie est en flammes, si Hélène ne nous quitte.

Elle sort.

HECTOR.

Eh bien, jeune Troïle, ces prophétiques accens de notre sœur ne touchent-ils point votre ame? La fièvre dont votre sang est dévoré est-elle si ardente, que ni les discours de la raison, ni la crainte d'un mauvais succès dans une mauvaise cause, ne puissent la tempérer?

TROÏLE.

Mon frère Hector, ce n'est pas l'événement seul qui doit décider de la justice d'une entreprise; parce que la raison de Cassandre est égarée, ce n'est pas une raison pour que nous perdions courage; ses accès de folie ne sauraient affaiblir la bonté de la cause que nous nous sommes tous engagés sur l'honneur à défendre. Pour moi, je n'y suis pas plus intéressé que les autres fils de Priam; et à Jupiter ne plaise qu'on nous oblige jamais à soutenir quoi que ce soit qui puisse répugner le moins du monde à la conscience la plus timorée.

PARIS.

S'il en était autrement, le monde pourrait taxer de légèreté et mon entreprise et vos résolutions; mais, j'en atteste les dieux, votre plein et entier consentement a donné des ailes à mon inclination, et m'a fait surmonter la crainte des périls que pouvait entraîner l'exécution d'un projet si grave. Que pouvait, hélas! le bras d'un seul homme? que pouvait le courage d'un individu isolé contre le ressentiment de tous ceux que cette querelle devait soulever contre moi? Néanmoins, je le déclare, dussé-je être seul pour triompher de tous les obstacles, si mon pouvoir égalait ma volonté, Pâris ne rétracterait pas ce qu'il a fait, et poursuivrait sans relâche son entreprise.

PRIAM.

Pâris, vous parlez en homme enivré de son bonheur; vous avez le miel, et tous ces guerriers l'amertume; votre vaillance n'a donc pas un grand mérite.

PARIS.

Seigneur, je n'ai pas seulement en vue les plaisirs attachés à la possession d'une telle beauté; je voudrais encore effacer la souillure de son enlèvement par l'honneur attaché à sa conservation. Quelle trahison ce serait envers cette reine ravie à son époux? quelle honte pour vous et pour moi de la rendre aujourd'hui lâchement et par crainte? Se peut-il qu'une pensée aussi indigne ait pu prendre racine dans vos cœurs généreux? Il n'est pas dans notre armée de si faible courage qui ne soit prêt à braver le péril et à tirer le glaive quand il est question de défendre Hélène; il n'est pas de guerrier entre les plus braves qui ne tienne à honneur d'affronter la mort et de donner sa vie pour elle; j'en conclus que nous avons raison de combattre pour une beauté qui, dans tout l'univers, n'a pas son égale.

HECTOR.

Pâris et Troïle, vous avez tous deux parlé on ne peut mieux, et glosé fort pertinemment, bien que superficiellement, sur la question en litige; vous ne ressemblez pas mal à ces jeunes hommes qu'Aristote * jugeait incapables de goûter la philosophie morale. Les raisons que vous alléguez sont plus propres à servir les déréglemens de la passion qu'à conduire à une décision équitable entre le juste et l'injuste; car le plaisir et la vengeance ont l'oreille plus sourde que la couleuvre à la voix d'un sage conseil. La nature veut que la propriété de chacun soit respectée : or y a-t-il dans le genre humain de lien plus étroit que celui qui unit la femme à son époux? S'il arrive que cette loi de la nature soit violée par la passion; si de grandes ames, aveuglées par leurs penchans, ne craignent pas de l'enfreindre, toutes les nations régulièrement gouvernées ont des lois destinées à réprimer la rébellion et la révolte de ces appétits effrénés. Si donc Hélène est la femme du roi de Sparte, et cela est incontestable, cette loi morale de la nature et de toutes les nations demande impérieusement qu'elle soit rendue à son époux. La persistance dans un tort, au lieu de le diminuer, ne fait que l'aggraver : telle est l'opinion d'Hector sur la question d'équité; cependant, mes frères, je comprends votre susceptibilité, et je partage votre résolution de conserver Hélène; car c'est une cause qui engage l'honneur de tous et de chacun.

TROÏLE.

C'est cela même; vous avez mis le doigt sur le point vital. Si nous n'avions pas en vue la gloire, plutôt que la satisfaction de nos ressentimens, je ne voudrais pas qu'une goutte de sang troyen de plus fût répandue pour la défense d'Hélène. Mais,

* Hécube, étant enceinte de Pâris, rêva qu'elle donnait le jour à une torche enflammée. (*Note du traducteur.*)

* Voici un étrange anachronisme; nous ne savons s'il faut le mettre sur le compte de Shakspeare, ou de ses ignorans copistes. (*Note du traducteur.*)

digne Hector, elle est pour nous une occasion d'honneur et de gloire, un puissant aiguillon aux vaillans et magnanimes exploits! Par elle, nous pouvons aujourd'hui triompher de nos ennemis, et conquérir dans l'avenir une immortelle gloire. Je présume qu'Hector ne voudrait pas, pour tous les trésors de l'univers, perdre sa part d'un si riche héritage, et renoncer à la gloire qui sourit à une si noble entreprise.

HECTOR.

Je suis des vôtres, fils vaillant de l'illustre Priam! J'ai lancé parmi les chefs oisifs et factieux des Grecs un audacieux défi qui va les tirer de leur léthargie. J'apprends que leur général dort, et que la jalousie s'est glissée dans son armée: cela sans doute va le réveiller.

Ils sortent.

SCENE III.

Le camp des Grecs ; devant la tente d'Achille.

Arrive THERSITE.

THERSITE.

Eh bien! Thersite! quoi donc? te voilà perdu dans le labyrinthe de ta colère? Sera-t-il dit que l'éléphant Ajax l'emportera ainsi? Il me bat, et je le raille! Plût au ciel qu'il en fût autrement, et que je pusse le battre, au risque d'être raillé par lui! Parbleu! quand je devrais apprendre à conjurer et à évoquer les démons, il faudra que je trouve quelque issue aux inspirations de ma colère. Et puis encore cet Achille, un ingénieur militaire de la première force! Si Troie ne doit être prise que lorsque ces deux-là auront miné ses remparts, ses murs resteront debout jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. O toi, grand Jupiter! lance-tonnerre de l'Olympe, oublie que tu es Jupiter, le roi des dieux; et toi, Mercure, oublie toute la ruse des serpens de ton caducée, si tous deux vous n'ôtez à ces hommes la toute petite dose d'esprit qui leur reste encore. L'ignorance impuissante elle-même sait que cette dose est si petite, que pour délivrer une mouche des pattes d'une araignée, ils ne trouveraient pas d'autre expédient que de tirer leur pesante épée et de couper la toile. Après cela, vengeance sur le camp tout entier! ou plutôt que des douleurs cuisantes leur rongent les os! car c'est, je crois, le fléau attaché à ceux qui font la guerre pour un cotillon. J'ai dit mes prières; c'est au démon de l'envie à répondre ainsi soit-il! Que vois-je? est-ce le seigneur Achille?

Arrive PATROCLE.

PATROCLE.

Qui est là? Thersite, mon cher Thersite, arrive et décoche tes sarcasmes.

THERSITE.

Si j'avais pu me souvenir d'un mannequin doré, tu ne serais pas échappé à mes réflexions; mais n'importe : sois toi-même ton propre fléau! Que le lot ordinaire de l'humanité, la sottise et l'ignorance, soient abondamment ton partage! que le ciel te préserve d'un instituteur, et qu'aucun disciple ne t'approche! que tes passions te servent de guide jusqu'à ta mort! Si alors celle qui t'ensevelira dit que tu es un beau corps, je suis prêt à faire tous les sermens qu'on voudra qu'elle n'a jamais enseveli que des gens infirmes et difformes. Ainsi soit-il. Où est Achille?

PATROCLE.

Eh quoi! tu es dévot? est-ce que tu faisais là tes prières?

THERSITE.

Oui, le ciel m'en est témoin.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE.

Qui est là?

PATROCLE.

Thersite, seigneur.

ACHILLE.

Où est-il? — Ah! te voilà! toi, mon dessert, mon digestif, pourquoi ne t'es-tu pas servi à ma table, depuis un si grand nombre de repas? Voyons, réponds-moi, qu'est Agamemnon?

THERSITE.

Votre général, Achille; — maintenant, Patrocle, dites-moi ce qu'est Achille.

PATROCLE.

Ton maître, Thersite; maintenant, dis-moi ce que tu es.

THERSITE.

Quelqu'un qui vous connaît, Patrocle; maintenant, Patrocle, dites-moi ce que vous êtes.

PATROCLE.

Tu peux le dire; car tu le sais.

ACHILLE.

Oh! dis-le, dis-le.

THERSITE.

Je vais reprendre la question toute entière. Agamemnon commande Achille; Achille est mon maître; je suis celui qui connaît Patrocle, et Patrocle est un fou.

PATROCLE.

Maraud!

THERSITE.

Fou, taisez-vous; je n'ai pas fini.

ACHILLE.

C'est un homme privilégié. — Continue, Thersite.

THERSITE.

Agamemnon est un fou; Achille est un fou; Thersite est un fou, et, comme je l'ai dit ci-devant, Patrocle est un fou.

ACHILLE.

Voyons, prouve-nous cela.

THERSITE.

Agamemnon est fou de vouloir commander Achille; Achille est fou de se laisser commander par Agamemnon; Thersite est fou de servir un tel fou; et Patrocle est un fou pur et simple.

PATROCLE.

Pourquoi suis-je un fou?

THERSITE.

Demandez cela aux gens qui aiment à prouver. Pour moi, il me suffit que vous le soyez. Voyez; qui vient à nous?

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE *et* AJAX.

ACHILLE.

Patrocle, je ne veux parler à personne : — Viens avec moi, Thersite.

Il rentre dans sa tente.

THERSITE.

Quel amas de sottise, de charlatanisme et de friponnerie! La cause de tout ce tapage, c'est un cocu et une catin : beau sujet de querelle, ma foi, pour soulever toutes ces factions jalouses, et répandre des flots de sang! La peste sur un pareil débat! et que la guerre et la débauche les exterminent tous.

Il s'éloigne.

AGAMEMNON.

Où est Achille?

PATROCLE.

Dans sa tente, seigneur; mais il est indisposé.

AGAMEMNON.

Faites-lui savoir que nous sommes ici. Il a refusé de recevoir les personnes que nous lui avons envoyées, et nous mettons à l'écart notre dignité, pour lui rendre nous-même visite; dites-le-lui, dans la crainte qu'il ne s'imagine que nous ne savons pas maintenir notre rang, et n'avons pas la conscience de ce que nous sommes.

PATROCLE.

Je le lui dirai.

Il rentre dans la tente.

ULYSSE.

Nous l'avons aperçu à l'entrée de sa tente; il n'est pas malade.

AJAX.

Oui, il a la maladie du lion, la maladie de l'orgueil : vous pouvez qualifier cela d'humeur noire, si vous voulez l'excuser; selon moi, c'est de l'orgueil. Mais pourquoi? pourquoi? qu'il nous en fasse connaître le motif? — Un mot, seigneur.

Il s'entretient à part avec Agamemnon.

NESTOR.

Quel motif excite Ajax à parler contre lui?

ULYSSE.

Achille lui a débauché son bouffon.

NESTOR.

Qui? Thersite?

ULYSSE.

Lui-même.

NESTOR.

En ce cas, il va manquer de sujets de conversation, maintenant qu'il a perdu celui qui lui en fournissait.

ULYSSE.

Non; vous voyez qu'il a pris pour sujet Achille, qui lui a pris le sien.

NESTOR.

Tant mieux; il vaut mieux pour nous les voir divisés qu'unis : mais il devait être bien faible le lien qu'un fou a pu briser.

ULYSSE.

La folie désunit aisément l'amitié dont la sagesse ne forme pas le lien. Voici Patrocle.

Revient PATROCLE.

NESTOR.

Achille n'est pas avec lui.

ULYSSE.

L'éléphant a des jointures, mais elles ne sont pas à l'usage de la politesse; il a des jambes pour marcher, non pour fléchir.

PATROCLE.

Achille me charge de vous dire, — qu'il est bien fâché si la visite que lui fait votre grandeur, avec cette noble suite, a d'autres motifs que votre amusement et votre plaisir : il espère que vous n'avez eu d'autre objet en vue que de faire après dîner une promenade pour la santé et la digestion.

AGAMEMNON.

Écoutez, Patrocle : — Nous sommes dès longtemps accoutumés à ces sortes de réponses; mais ces vaines excuses, lancées sur les ailes du mépris, ne sauraient échapper à notre pénétration. Il a beaucoup de mérite, et nous lui en reconnaissons beaucoup : néanmoins, toutes ses qualités éminentes, que lui-même il dénature, commencent à perdre de leur lustre à nos yeux; et, semblables à des fruits exquis dans un plat souillé, il est probable qu'elles pourriront sans avoir été goûtées. Allez lui dire que nous sommes venus pour lui parler : vous ferez bien d'ajouter que nous lui croyons trop d'orgueil et pas assez de savoir-vivre, et plus de présomption que de jugement. De plus dignes que lui viennent le voir, malgré la sauvage réserve qu'il affecte, dissimulent l'élévation de leur rang, et se soumettent avec une humble déférence à ses bizarres caprices, vont jusqu'à épier le flux et le reflux de son humeur changeante, comme si le destin de cette guerre en dépendait. Allez lui dire cela, et ajoutez que s'il se met à un trop haut prix, nous nous passerons de lui; nous le laisserons là comme une machine dont on ne peut faire usage. Un corps inerte nous est inutile à la guerre : nous préférons un nain qui agit à un éléphant qui dort. — Allez lui dire cela.

PATROCLE.

J'y vais; et je vous apporterai sur-le-champ sa réponse.

Il rentre dans la tente.

AGAMEMNON.

Nous ne pouvons nous contenter de la voix d'un tiers; nous sommes venus pour lui parler en personne. — Ulysse, entrez dans sa tente.

ULYSSE *entre dans la tente.*

AJAX.

En quoi est-il plus qu'un autre?

AGAMEMNON.

Il n'est pas plus qu'il ne croit être.

AJAX.

Est-il autant? ne pensez-vous pas qu'il se croit supérieur à moi ?

AGAMEMNON.

Sans nul doute.

AJAX.

Pensez-vous comme lui à cet égard ?

AGAMEMNON.

Non, noble Ajax : vous êtes aussi fort que lui, aussi vaillant, aussi sage; vous n'êtes pas moins noble, beaucoup plus doux, et infiniment plus traitable.

AJAX.

Comment peut-on être orgueilleux? D'où vient l'orgueil? Je ne sais pas ce que c'est que l'orgueil.

NESTOR.

Votre intelligence est plus lucide que la sienne, Ajax, et vos qualités sont plus pures. L'orgueilleux se dévore lui-même : l'orgueil est son propre miroir, son panégyriste, son historien; car le mérite d'une action disparaît quand celui qui l'a faite ne laisse pas son action parler pour lui.

AJAX.

Je déteste un homme orgueilleux comme je déteste les reptiles.

NESTOR, *à part.*

Et cependant il s'aime; cela n'est-il pas étrange?

Revient ULYSSE.

ULYSSE.

Achille n'ira point combattre demain.

AGAMEMNON.

Quelle est son excuse ?

ULYSSE.

Il n'en donne aucune; il s'abandonne au cours de ses caprices; sans attention ni égard pour personne, il s'obstine dans sa volonté et dans son égoïsme.

AGAMEMNON.

Pourquoi refuse-t-il, quand nous le lui demandons poliment, de nous montrer sa personne et de venir respirer l'air avec nous?

ULYSSE.

Les moindres choses, dès qu'elles font l'objet d'une demande, acquièrent de l'importance à ses yeux; il est plein de sa grandeur, et ne parle de lui qu'avec l'orgueil le plus intraitable. L'opinion qu'il a de son mérite le préoccupe tellement, qu'il lui est impossible de maintenir l'équilibre entre ses facultés mentales et ses facultés actives; et qu'il est en lutte contre lui-même. Que vous dirai-je? Il est si effroyablement orgueilleux, qu'il n'y a plus de remède; il faut désespérer de lui.

AGAMEMNON.

Qu'Ajax aille le trouver. — (*A Ajax.*) Seigneur, allez le voir dans s tente, le saluer de notre part : on dit qu'il fait cas de vous; il est probable qu'en votre faveur il fera quelques concessions.

ULYSSE.

O Agamemnon, permettez qu'il n'en soit point ainsi; nous adorerons tous les pas qu'Ajax fera en s'éloignant d'Achille. Eh quoi! le chef orgueilleux qui se complaît dans son arrogance, et n'admet dans sa tête d'autres vues que celles qu'il a lui-même conçues, souffrirons-nous qu'il soit adoré de celui qui est à nos yeux une idole plus grande? Non, ce trois fois digne et trois fois vaillant guerrier ne doit pas flétrir les palmes qu'il a glorieusement conquises; et si l'on m'en croit, il n'humiliera pas son mérite devant Achille, quels que soient les titres de ce dernier : ce serait enfler encore son orgueil déjà trop bouffi; ce serait ajouter des flammes au Cancer lorsqu'il embrase de ses feux le grand Hypérion. Ajax aller trouver Achille! Que Jupiter nous en préserve! et que plutôt il dise par la voix du tonnerre : « *Achille, va trouver Ajax!* »

NESTOR, *à part.*

Oh! voilà qui est bien; il le prend par son faible.

DIOMÈDE, *à part.*

Comme il boit en silence le nectar de la louange!

AJAX.

Si je vais à lui, je lui frappe le visage de mon gantelet.

AGAMEMNON.

Oh! non; vous n'irez pas.

AJAX.

S'il fait le fier avec moi, je le mettrai à la raison.

ULYSSE.

Je ne le voudrais pas pour tout le prix que nous attendons de cette guerre.

AJAX.

Un insolent, un misérable, un drôle!

NESTOR, *à part.*

Comme il fait lui-même son portrait!

AJAX.

Ne peut-il donc être sociable?

ULYSSE, *à part.*

Le corbeau qui crie contre la couleur noire.

AJAX.

Je vais lui tirer du sang pour le délivrer de cette humeur-là.

AGAMEMNON, *à part.*

C'est le malade qui veut jouer le rôle de médecin.

AJAX.

Si tout le monde pensait comme moi, —

ULYSSE, *à part.*

L'esprit passerait de mode.

AJAX.

Il n'en serait pas quitte à si bon marché; il lui faudrait auparavant avaler nos épées. Sera-t-il dit que l'orgueil l'emportera?

NESTOR, *à part.*

Si cela était, tu en emporterais la moitié pour ta part.

ULYSSE, *à part.*

Il en aurait les neuf dixièmes.

AJAX.

Je veux vous le pétrir, et le rendre souple comme un gant.

NESTOR, *bas à Ulysse.*

Il n'est pas encore assez échauffé : accablez-le de nouvelles louanges; versez, versez toujours; son ambition a soif.

ULYSSE, *à Agamemnon.*

Seigneur, vous donnez trop d'importance à cette bouderie d'Achille.

NESTOR.

Il est vrai, noble général.

DIOMÈDE.

Il faut vous préparer à combattre sans Achille.

ULYSSE.

Ce qui offense Agamemnon, c'est le nom d'Achille qu'on lui répète sans cesse. (*Montrant Ajax.*) Voilà un héros! — Mais il est présent, et je me tais.

NESTOR.

Pourquoi vous taire? Il n'est pas ambitieux et jaloux comme Achille.

ULYSSE.

Tout le monde sait qu'il l'égale en vaillance.

AJAX.

Souffrir qu'un misérable nous traite de la sorte! Oh! que n'est-il Troyen!

NESTOR.

Combien maintenant Ajax serait coupable, —

ULYSSE.

S'il était ambitieux?

DIOMÈDE.

Ou affamé de louange?

ULYSSE.

Ou d'une humeur violente et chagrine?

DIOMÈDE.

Ou égoïste et plein de lui-même?

ULYSSE, *à Ajax.*

Remerciez le ciel, seigneur, de ce qu'il vous a donné un caractère doux et bienveillant : béni soit celui qui vous engendra, celle qui vous donna son lait! gloire au maître qui instruisit votre jeunesse, qui développa vos facultés sans égales. Mais quant à celui qui vous forma au métier des armes, que Mars partage l'éternité en deux, et lui en donne la moitié. Pour ce qui est de votre vigueur, Milon*, qui portait un taureau sur ses épaules, n'aurait pu rivaliser avec le robuste Ajax; je ne louerai pas la sagesse qui enserre dans ses limites vos spacieuses et immenses facultés. Voici Nestor; — instruit par l'expérience d'un long âge, il est effectivement, et il est impossible qu'il ne soit pas sage; néanmoins, permettez-moi de vous dire, vénérable Nestor, que si vous aviez la jeunesse d'Ajax, et un cerveau de la même trempe, vous pourriez le valoir, mais vous ne le surpasseriez pas.

AJAX, *à Nestor.*

Vous appellerai-je mon père?

NESTOR.

Oui, mon cher fils.

DIOMÈDE.

Laissez-vous guider par lui, seigneur Ajax.

ULYSSE.

Il est inutile de nous arrêter ici plus long-temps; Achille, tel qu'un cerf timide, reste blotti dans son buisson. Plaît-il à notre général de faire tous ses préparatifs militaires? De nouveaux rois sont entrés dans Troie; il faut demain que nous mettions toutes nos forces sur pied. — Que l'Orient et l'Occident envoient contre nous la fleur de leurs guerriers; voici un héros qui tiendra tête au plus fier d'entre eux.

AGAMEMNON.

Allons au conseil. — Laissons dormir Achille; les gros navires ont un gpand tirant d'eau, mais les bâtimens légers vont vite.

Ils s'éloignent.

* Encore un anachronisme des plus singuliers. (*Note du traducteur.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PANDARUS *et* UN DOMESTIQUE.

PANDARUS.

Dis donc, l'ami, un mot : n'es-tu pas de la suite du jeune seigneur Pâris?

LE DOMESTIQUE.

Oui, lorsqu'il marche devant moi.

PANDARUS.

Je veux dire que tu dépends de lui.

LE DOMESTIQUE.

Je dépends de mon seigneur.

PANDARUS.

Tu dépends d'un noble seigneur.

LE DOMESTIQUE.

Le Seigneur en soit loué!

PANDARUS.

Tu me connais, n'est-ce pas?

LE DOMESTIQUE.

Oui, mais superficiellement.

PANDARUS.

Ami, connais-moi mieux ; je suis le seigneur Pandarus.

LE DOMESTIQUE.

J'espère plus tard connaître mieux votre grandeur.

PANDARUS.

Je le désire.

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes en état de grâce.

On entend de l'intérieur les sons de la musique.

PANDARUS.

Grâce! non, ce n'est pas mon titre; on me donne ceux de grandeur et de seigneurie. — Quelle est cette musique?

LE DOMESTIQUE.

Je ne la connais qu'en partie ; c'est de la musique en *parties*.

PANDARUS.

Connais-tu les musiciens ?

LE DOMESTIQUE.

Je les connais tous.

PANDARUS.

Pour qui jouent-ils?

LE DOMESTIQUE.

Pour leur auditoire.

PANDARUS.

Au désir de qui?

LE DOMESTIQUE.

Au mien, et à celui de quiconque aime la musique.

PANDARUS.

Sur quel ordre?

LE DOMESTIQUE.

J'ignore sur quel ordre et dans quel ordre ils jouent.

PANDARUS.

Ami, nous ne nous entendons pas ; je suis trop poli, et toi trop malin. A la requête de qui ces hommes jouent-ils?

LE DOMESTIQUE.

Ah bien, j'y suis ; c'est à la requête de Pâris mon maître, qui est là-bas, en personne, accompagné de la Vénus mortelle, de la perle de beauté, de l'ame visible de l'amour.

PANDARUS.

Qui? ma nièce Cressida?

LE DOMESTIQUE.

Non, mais Hélène; n'avez-vous pu la deviner à ses attributs?

PANDARUS.

Il me paraît, l'ami, que tu n'as pas vu la belle Cressida. Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troïle : j'ai hâte de lui présenter mes complimens; car mon affaire ne peut souffrir de retards.

LE DOMESTIQUE.

Voilà une affaire bien impatiente en effet!

Entrent PARIS *et* HÉLÈNE *avec leur suite.*

PANDARUS.

Salut à vous, seigneur, et à toute cette belle compagnie! Puissiez-vous tous voir réaliser vos désirs les plus beaux! Et vous surtout, belle reine, puissent de belles pensées vous servir d'oreiller!

HÉLÈNE.

Seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

PANDARUS.

Belle reine, cela vous plait à dire. — Beau prince, voilà de bien belle musique interrompue.

PARIS.

C'est vous, cousin, qui l'avez interrompue; sur ma vie, vous réparerez votre faute; vous nous donnerez un morceau de votre façon : — Hélène, il chante à ravir.

PANDARUS.

Reine, n'en croyez rien.

PARIS.

Oh! seigneur, —

PANDARUS.

J'ai la voix rauque, voyez-vous, on ne peut plus rauque.

PARIS.

Fort bien, seigneur; vous nous dites cela pour plaisanter.

PANDARUS.

Reine, j'ai à parler au seigneur Pâris. — Seigneur, voulez-vous me permettre de vous dire un mot?

HÉLÈNE.

Oh! vous ne nous donnerez pas le change; il faut absolument que nous vous entendions chanter.

PANDARUS.

Allons, charmante reine; vous voulez badiner avec moi; — Seigneur, mon estimable ami, votre frère Troïle, —

HÉLÈNE.

Seigneur Pandarus, mon aimable seigneur, —

PANDARUS.

Fort bien, charmante reine, fort bien; — se recommande affectueusement à votre souvenir.

HÉLÈNE.

Nous ne vous tenons pas quitte de votre mélodie; si vous nous refusez, que la responsabilité de notre mélancolie pèse sur votre tête.

PANDARUS.

Charmante reine, charmante reine, oh! vous êtes véritablement une reine charmante.

HÉLÈNE.

Vouloir qu'une reine charmante soit triste, c'est une offense amère.

PANDARUS.

Non, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas prendre le change; vous n'y réussirez pas; ces propos n'y feront rien, non, non.—Seigneur; il vous prie, si le roi le demande au souper, de vouloir bien vous charger de faire ses excuses.

HÉLÈNE.

Seigneur Pandarus, —

PANDARUS.

Que dit ma charmante reine, ma très-charmante reine?

PARIS.

Quel exploit y a-t-il sur le tapis? où soupe-t-il aujourd'hui?

HÉLÈNE.

Mais, seigneur, —

PANDARUS.

Que dit ma charmante reine? — Vous fâcheriez mon cousin; il ne veut pas que vous sachiez où il soupe.

PARIS.

Je gage ma tête que c'est avec Cressida.

PANDARUS.

Non, il n'en est rien; vous n'y êtes pas; Cressida est indisposée.

PARIS.

Je devine, —

PANDARUS.

Vous devinez? que devinez-vous? — Voyons, qu'on me donne un instrument. — Maintenant, charmante reine!

HÉLÈNE.

Ah! voilà qui est aimable.

PANDARUS.

Ma nièce est effroyablement éprise d'un objet que vous possédez, charmante reine.

HÉLÈNE.

Elle l'aura, seigneur, pourvu que ce ne soit point le seigneur Pâris.

PANDARUS.

Lui? non; elle ne veut point de lui : elle et lui font deux.

HÉLÈNE.

Un raccommodement pourrait suivre la brouille, et des deux en faire trois.

PANDARUS.

Allons, allons, n'en parlons plus; je veux vous chanter quelque chose.

HÉLÈNE.

Oh! oui, je vous en prie. Sur ma parole, seigneur, vous avez un beau front.

PANDARUS.

Comme il vous plaira, comme il vous plaira.

HÉLÈNE.

Que l'amour soit le sujet de votre chanson; cet amour nous fait perdre la tête à tous. O Cupidon! Cupidon! Cupidon!

PANDARUS.

L'amour! oui, je le veux bien.

PARIS.

Oui, l'amour, l'amour, que tout adore.

PANDARUS.

C'est justement ainsi que ma chanson commence.

Il chante :

Amour, amour que tout adore,
Amour, ta flèche au fond des bois
Frappe le daim et le chamois;
Le trait nous perce et nous dévore;
Mais la blessure est douce encore.
Deux amans, de son dard blessés,
Dont le cœur palpite et soupire,
Disent : *Helas! je meurs, j'expire!*
Puis, bientôt, ces deux trépassés,
On les voit renaître et sourire.

Ah! ah!

HÉLÈNE.

Il faut qu'il ait de l'amour jusque par-dessus les yeux.

PARIS.

Ma chère, il ne mange que des tourterelles : cela lui donne un sang chaud; le sang chaud produit les chaudes pensées, et les chaudes pensées les chaudes actions; or, les chaudes actions, c'est l'amour.

PANDARUS.

Est-ce donc là la génération de l'amour, sang chaud, chaudes pensées et chaudes actions? Eh mais, ce sont là des vipères : est-ce que l'amour est une génération de vipères? Seigneur, qui sont ceux qui combattent aujourd'hui?

PARIS.

Hector, Déiphobe, Hélénus, Anténor, et tout ce que Troie a de plus brave. J'aurais bien désiré m'armer aujourd'hui; mais mon Hélène ne l'a pas voulu. Comment se fait-il que mon frère Troïle ne se soit pas rendu au combat?

HÉLÈNE.

Il a quelque amour en tête; — vous savez tout, Pandarus?

PANDARUS.

Non, aimable et douce reine. — Il me tarde d'apprendre des nouvelles du champ de bataille. — Vous n'oublierez pas d'excuser votre frère?

PARIS.

Je m'en acquitterai ponctuellement.

PANDARUS.

Adieu, charmante reine.

HÉLÈNE.

Recommandez-moi à votre nièce.

PANDARUS.

Je n'y manquerai pas, charmante reine.

Il sort. On entend sonner la retraite.

PARIS.

Ils reviennent du champ de bataille. Allons au palais de Priam complimenter les guerriers. Charmante Hélène, il faut que je vous prie d'aider à désarmer notre Hector : les boucles rebelles de son armure, touchées par cette main d'albâtre, par ces doigts enchanteurs, leur céderont plus vite qu'au tranchant de l'acier, ou à la force des muscles grecs. En désarmant le grand Hector, vous ferez ce que n'ont pu faire tous les rois de la Grèce.

HÉLÈNE.

Pâris, je serai fière de l'honneur de le servir; ce que je lui rendrai en devoir et en respect rehaussera l'éclat de ma beauté.

PARIS.

Charmante amie, je vous aime au-delà de tout ce que l'imagination peut concevoir.

Ils sortent.

SCENE II.

Même ville. — Les jardins de Pandarus.

Arrivent d'un côté PANDARUS, *de l'autre* UN DOMESTIQUE.

PANDARUS.

Eh bien! où est ton maître? Est-il chez ma nièce Cressida?

LE DOMESTIQUE.

Non, seigneur; il vous attend pour l'y conduire.

Arrive TROILE.

PANDARUS.

Ah! le voici! — Eh bien! eh bien!

TROÏLE, *au domestique.*

Toi, laisse-nous.

Le domestique s'éloigne.

PANDARUS.

Avez-vous vu ma nièce?

TROÏLE.

Non, Pandarus; j'erre autour de sa demeure comme une ombre étrangère sur les bords du Styx, attendant la barque fatale. Oh! soyez mon Caron, et transportez-moi promptement dans ces champs fortunés, où, mollement couché sur un lit de fleurs, je goûterai le bonheur des justes! O mon cher Pandarus, arrachez à Cupidon ses ailes brillantes, et volez avec moi auprès de Cressida!

PANDARUS.

Promenez-vous dans le jardin; je vais vous l'amener dans un moment.

Il s'éloigne.

TROÏLE *seul.*

La tête me tourne; l'attente me donne des vertiges. Le bonheur que je savoure déjà par la pensée est si ravissant, qu'il enchante mes sens. Que sera-ce donc quand mes lèvres boiront en réalité l'ineffable nectar de l'amour? J'en mourrai, je le crains; mes sens affaissés succomberont sous le poids de mon bonheur; ma félicité sera trop exquise, trop subtile, trop puissante, trop vive et trop intense, pour que mes sens grossiers la puissent supporter. Je crains aussi que l'excès de ma joie ne mette le désordre dans mes sensations, comme dans ces mêlées où vainqueurs et vaincus se confondent.

Revient PANDARUS.

PANDARUS.

Elle s'apprête; elle va venir à l'instant; appelez maintenant à votre aide tout votre savoir-faire. Elle rougit tellement, et son haleine est si entrecoupée, qu'on la dirait épouvantée par un spectre. Je vais la chercher; c'est la plus charmante friponne! — Elle a l'haleine précipitée comme un passereau qu'on vient de saisir.

Il s'éloigne.

TROÏLE *seul.*

Le même trouble est dans mon sein; mon cœur bat aussi vite qu'un pouls fébrile; et toutes mes facultés sont anéanties, comme un esclave qui tout-à-coup se trouve en présence d'un maître redouté.

Arrivent PANDARUS *et* CRESSIDA.

PANDARUS.

Allons, allons, pourquoi rougir? La timidité est un enfantillage. — Je vous la présente: répétez-lui maintenant tous les sermens que vous m'avez faits. — Eh quoi! vous n'y êtes plus? Il faut du temps pour vous apprivoiser, n'est-ce pas? Allons, allons, si vous reculez, il faudra vous atteler au timon. — Pourquoi ne lui parlez-vous pas? — (*A Cressida.*) Voyons, levez-moi ce voile, et qu'on voie vos traits. Hélas! on dirait que le jour vous fait peur à tous deux; s'il faisait nuit, vous vous rapprocheriez plus facilement. Allons, donnez-vous un baiser pour arrhes du contrat! Bâtis ici, charpentier, l'air y est doux. Oh! vos cœurs s'épuiseront en transports avant que je vous sépare. Le tourtereau s'entendra avec la tourterelle, je gage tous les canards de la rivière. Allez, voilà qui est bien!

TROÏLE.

Cressida, vous m'avez fait perdre l'usage de la parole.

PANDARUS.

On ne paie point une dette avec des paroles; donnez-lui des actes: mais pour peu qu'elle mette votre savoir-faire à l'épreuve, elle vous aura bientôt mis hors de combat. Eh quoi! nos oiseaux se baisent encore? — *En foi de quoi les deux parties contractantes ont échangé*, — Entrez, entrez; je vais vous préparer du feu.

Il s'éloigne.

CRESSIDA.

Voulez-vous entrer, seigneur?

TROÏLE.

O Cressida, que de fois j'ai souhaité ce moment!

CRESSIDA.

Vous l'avez souhaité, seigneur? — Les dieux le veuillent! — ô seigneur!

TROÏLE.

Que demandez-vous aux dieux? pourquoi cette exclamation charmante? quel limon les beaux yeux de ma bien-aimée voient-ils dans la fontaine de notre amour?

CRESSIDA.

Plus de limon que d'eau, si j'en crois mes craintes.

TROÏLE.

La crainte fait des anges des démons; elle ne voit rien sous son jour véritable.

CRESSIDA.

L'aveugle crainte, que conduit la vérité clairvoyante, marche plus sûrement que la raison aveugle que n'accompagne pas la crainte et qui bronche à chaque pas : c'est souvent en craignant le pis-aller qu'on s'en préserve.

TROÏLE.

Oh! que ma bien-aimée n'ait aucune crainte; aucun monstre ne paraît dans les drames de l'amour.

CRESSIDA.

Et il ne s'y passe rien de monstrueux?

TROÏLE.

Rien, si ce n'est notre folle présomption, quand nous jurons de répandre une mer de larmes, de vivre dans le feu, de manger des rocs, d'apprivoiser des tigres ; quand nous mettons notre maîtresse au défi de nous imposer des tâches au-dessus de nos forces. Ce qu'il y a de monstrueux dans l'amour, ma Cressida, c'est que la volonté est infinie, et l'exécution bornée; que le désir est sans limites, et que l'action en reconnaît.

CRESSIDA.

On dit que tous les amans promettent plus qu'ils ne peuvent tenir; ils font parade de facultés qu'ils n'appliquent jamais, et n'exécutent pas la dixième partie de ce qu'ils se vantent de faire. Ceux qui parlent en lions et qui agissent en lièvres ne sont-ils pas des monstres?

TROÏLE.

C'est possible; mais ne me rangez pas dans ce nombre : prisez-moi ce que je vaudrai à vos yeux; ne m'estimez qu'autant que vous m'aurez éprouvé; je ne veux de louanges que celles que j'aurai méritées; je ne demande point qu'on me tienne compte dès aujourd'hui de perfections en expectative : nous ne nommerons pas le mérite avant sa naissance; et quand il sera né, on ne lui décernera que des titres modestes. En un mot, Troïle pour Cressida sera tel, que tout ce que la calomnie pourra inventer de pire n'ébranlera point sa fidélité, et que la vérité elle-même ne sera pas plus vraie que Troïle.

CRESSIDA.

Voulez-vous entrer, seigneur?

Revient PANDARUS.

PANDARUS.

Eh quoi! le rouge vous monte encore au visage? n'avez-vous point encore fini de babiller?

CRESSIDA.

Mon oncle, toutes les folies que je fais, je les mets sur votre compte.

PANDARUS.

Bien obligé! si Troïle vous fait un enfant, vous le mettrez sur mon compte. Soyez fidèle à Troïle; s'il ne l'est pas avec vous, prenez-vous-en à moi.

TROÏLE.

Vous savez maintenant que vous avez pour garans la parole de votre oncle et ma foi inébranlable.

PANDARUS.

Je vous réponds d'elle; dans notre famille, nous sommes long-temps avant de nous décider à aimer; mais une fois que nous aimons, c'est pour toujours; nous tenons ferme, je vous assure; on ne peut plus se détacher de nous.

CRESSIDA.

La hardiesse me vient, et me donne du courage. — Prince Troïle, voilà plusieurs longs mois que je vous aime nuit et jour.

TROÏLE.

Pourquoi donc ma Cressida a-t-elle été si lente à se laisser vaincre?

CRESSIDA.

J'ai été lente à paraître vaincue; mais j'ai été vaincue, seigneur, dès le premier regard que je, — mais veuillez m'excuser; — si je pousse trop loin mes aveux, je me donne en vous un tyran. Maintenant, je vous aime; mais je ne vous ai pas tellement aimé jusqu'à ce jour, que je ne pusse maîtriser mon amour : — n'en croyez rien; je mens, mes sentimens étaient comme des enfans indociles que leur mère ne peut gouverner! Mais, insensée que je suis! pourquoi ma langue imprudente a-t-elle parlé? qui nous gardera sa foi, quand nous sommes si indiscrets envers nous-mêmes? Bien que je vous aimasse, je n'en ai rien laissé paraître; et cependant, combien de fois j'ai regretté de ne pas être homme, ou que les femmes n'eussent pas le privilége de faire les premières avances! Mon ami, dites-moi de me taire; car si je ne me retiens, je dirai sûrement des choses dont j'aurai ensuite à me repentir. Je vois que votre silence, muettement astucieux, profite de ma faiblesse pour obtenir de moi l'aveu de mes pensées les plus intimes : fermez-moi la bouche.

TROÏLE.

Volontiers, malgré la céleste harmonie qui en sort.

Il l'embrasse.

PANDARUS.

Charmant!

CRESSIDA.

Seigneur, excusez-moi, je vous prie; mon intention n'était pas de vous demander un baiser; je suis toute honteuse. — O ciel! qu'ai-je fait? Pour cette fois, seigneur, je vais vous quitter.

TROÏLE.

Me quitter, charmante Cressida?

PANDARUS.

Vous quitter! Ah! si vous vous quittez avant demain matin, —

CRESSIDA.

Calmez-vous, seigneur, je vous prie.

TROÏLE.

Qui vous déplaît ici?

CRESSIDA.

Ma présence.

TROÏLE.

Vous ne pouvez vous fuir vous-même.

CRESSIDA.

J'essayerai. J'ai une portion de moi-même qui reste avec vous, portion insensée qui se renonce

elle-même pour se mettre sottement à la discrétion d'un autre. Je veux m'éloigner : — Qu'ai-je fait de mon intelligence? je ne sais pas ce que je dis.

TROÏLE.

Ils savent parfaitement ce qu'ils disent ceux qui parlent si sensément.

CRESSIDA.

Effectivement, seigneur, qui sait? Peut-être ai-je montré plus de finesse que d'amour; et ne vous ai-je fait de si grands aveux que pour vous sonder et connaître le fond de vos pensées. Mais vous êtes sage, ou vous n'aimez pas; car réunir la sagesse et l'amour, c'est ce qui excède les forces de l'homme; cela n'est possible qu'aux dieux seuls.

TROÏLE.

Oh! si je pouvais croire qu'il fût possible à une femme, — et si cela est possible, je le veux croire de vous, — d'entretenir toujours le flambeau et la flamme de l'amour, de conserver sa foi dans un éternel état de vigueur et de jeunesse, faisant survivre à la beauté extérieure le sentiment qui rajeunit plus vite encore que les sens ne vieillissent! Oh! si j'avais la certitude d'obtenir, en retour de ma sincérité et de ma foi, un amour pur et sans mélange, quel serait mon orgueil! Mais, hélas! je suis aussi vrai que l'ingénue et simple vérité, et aussi simple que la vérité dans son enfance.

CRESSIDA.

En cela je puis rivaliser avec vous.

TROÏLE.

O vertueux combat, lorsque la vertu rivalise d'ardeur avec la vertu! Un jour les amans fidèles, pour attester leur foi, invoqueront le nom de Troïle; quand, dans leurs vers, ils auront épuisé les protestations, les sermens, les comparaisons à perte de vue, qu'ils seront à bout de métaphores, et fatigués de se dire aussi purs que l'acier, aussi fidèles que le plantagenet l'est à la lune, que le soleil au jour, que le tourtereau à sa compagne, que le fer à l'aimant, que la terre à son centre, le nom du plus parfait modèle de la fidélité se présentera sous leur plume, et ces mots: *Fidèle comme Troïle*, viendront clore leur épître et sanctifier leurs vers.

CRESSIDA.

Puissiez-vous être prophète! Si je trahis ma foi, si je m'écarte d'un seul pas du sentier de la fidélité, dans l'avenir le plus lointain, alors que le temps aura vieilli, et se sera oublié lui-même, quand les gouttes de pluie auront usé les pierres de Troie, que le gouffre de l'oubli aura englouti les cités, et que de puissans états seront effacés et rentrés dans la poussière du néant, puisse ma mémoire être flétrie, puissé-je être signalée comme parjure entre les parjures! Quand on aura dit, aussi inconstante que l'air, l'eau, le vent, ou le sable du désert, aussi perfide que le renard l'est à l'agneau, le loup au nourrisson de la génisse, le léopard au chevreau, ou la marâtre à son fils; qu'on ajoute, pour exprimer le comble de la perfidie, aussi perfide que Cressida.

PANDARUS.

Allons, voilà un marché conclu. Scellez-le, scellez-le; je servirai de témoin. — Je tiens votre main, Troïle; et là vôtre, ma nièce. Après toutes les peines que j'ai prises pour vous réunir, si jamais il vous arrive d'être infidèles l'un à l'autre, que jusqu'à la fin du monde les malheureux agens d'amour soient appelés de mon nom. Que tous les hommes inconstans soient des Troïle, toutes les femmes perfides des Cressida, et tous les entremetteurs des Pandarus! Répondez: Ainsi soit-il.

TROÏLE.

Ainsi soit-il!

CRESSIDA.

Ainsi soit-il!

PANDARUS.

Ainsi soit-il! Sur ce, je vais vous donner une chambre et un lit; et pour que ce lit ne révèle pas vos joyeux ébats, pressez-le jusqu'à ce que mort s'ensuive : allons, venez.

Aux spectateurs :

Dames qui m'entendez, que le dieu Cupidon
D'un tel valet de chambre un jour vous fasse don.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Le camp des Grecs.

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS *et* CALCHAS.

CALCHAS.

Princes, la nécessité me force à vous demander la récompense des services que je vous ai rendus. Permettez-moi de vous rappeler que par suite de ma prescience de l'avenir, j'ai abandonné Troie à Jupiter; j'ai perdu ce que je possédais et encouru le nom de traître; j'ai quitté des biens certains pour des biens douteux; j'ai renoncé à tout ce que le temps, les liaisons, l'habitude, mon état me rendaient familier; et, pour vous être utile, je suis venu ici, où je suis étranger, privé de tous les miens. Je vous conjure de m'accorder un léger à-compte sur les nombreuses récompenses que vous m'avez promises, et qui m'attendent dans l'avenir.

AGAMEMNON.

Que désirez-vous, Troyen? parlez.

CALCHAS.

Vous avez ici un prisonnier troyen, nommé Anténor, pris d'hier; Troie en fait le plus grand cas. Souvent, et je vous en rends grâces, vous avez manifesté le désir qu'on échangeât ma fille Cressida contre un Troyen prisonnier; jusqu'à présent Troie s'y est refusée! Mais cet Anténor, je le sais, leur est si indispensable, que leurs af-

faires ne sauraient être conduites sans lui ; et pour le ravoir, ils iraient presque jusqu'à nous donner un prince du sang, un fils de Priam. Princes, rendons-le-leur en échange de ma fille, dont la présence me paiera amplement de tout ce que j'ai fait pour vous.

AGAMEMNON.

Que Diomède le conduise à Troie, et ramène ici Cressida ; nous accordons à Calchas sa demande. Diomède, préparez-vous à effectuer cet échange : vous vous informerez en même temps si Hector est dans l'intention de soutenir demain son défi : Ajax est prêt.

DIOMÈDE.

Je m'en charge ; c'est une mission dont je suis fier.

DIOMÈDE *et* CALCHAS *s'éloignent.*

ACHILLE *et* PATROCLE *paraissent devant leur tente.*

ULYSSE.

Je vois Achille à l'entrée de sa tente : si vous m'en croyez, général, nous passerons devant lui d'un air indifférent, et nous ne jetterons sur lui qu'un regard dédaigneux et inattentif. — Je passerai le dernier ; il est probable qu'il me demandera la raison de cette indifférence ; et, dans ce cas, j'ai en réserve une potion salutaire que je placerai entre votre dédain et son orgueil, et je ne doute pas qu'il ne l'avale de bonne volonté ; elle pourra lui faire du bien ; l'orgueil n'a d'autre miroir que l'orgueil ; car les genoux qui fléchissent, entretiennent l'arrogance, et servent de tribut à l'orgueilleux.

AGAMEMNON.

Nous suivrons votre conseil, et affecterons en passant la plus profonde indifférence ; chacun imitera notre exemple ; nul ne le saluera, si ce n'est d'un air de dédain, ce qui le blessera plus vivement qu'un oubli complet. Ce sera moi qui commencerai.

ACHILLE.

Venez-vous pour me parler, général ? vous connaissez mes intentions ; je ne veux plus combattre contre Troie.

AGAMEMNON.

Que dit Achille ? veut-il me parler ?

NESTOR.

Avez-vous, seigneur, quelque chose à dire au général ?

ACHILLE.

Non.

NESTOR.

Il n'a rien à vous dire, seigneur.

AGAMEMNON.

Tant mieux.

AGAMEMNON *et* NESTOR *s'éloignent.*

ACHILLE.

Bonjour, bonjour.

MÉNÉLAS.

Comment vous va ? comment vous va ?

Il s'éloigne.

ACHILLE.

Est-ce que ce cocu-là me méprise ?

AJAX.

Comment va, Patrocle ?

ACHILLE.

Bonjour, Ajax.

AJAX.

Hein ?

ACHILLE.

Bonjour.

AJAX.

Oui, et bonne nuit aussi.

Il s'éloigne.

ACHILLE.

Que veulent dire ces drôles ? est-ce qu'ils ne connaissent pas Achille ?

PATROCLE.

Ils passent dédaigneusement devant vous ; autrefois ils n'abordaient Achille que le sourire sur les lèvres ; ils s'avançaient d'un air humble, comme on s'approche des autels des dieux.

ACHILLE.

Eh quoi ! suis-je devenu pauvre depuis peu ? il est certain que lorsque la grandeur se brouille avec la fortune, force lui est aussi de se brouiller avec les hommes. L'homme déchu lira sa disgrâce dans les yeux des autres, aussi rapidement qu'il la sentira lui-même : les hommes ressemblent aux papillons, qui n'étalent leurs ailes brillantes qu'aux regards de l'été. Ce qu'on honore dans l'homme, ce n'est pas l'homme lui-même, mais les honneurs qui ne font point partie de lui, tels que la place, les richesses, la faveur, ces biens dus au hasard aussi souvent qu'au mérite. Quand ces fragiles étais viennent à crouler, l'affection non moins fragile qui s'appuyait sur eux croule en même temps. Mais il n'en est point ainsi de moi : la fortune et moi nous sommes amis ; sauf la considération de ces hommes, tout ce que je possédais, je le possède encore. Peut-être ne me jugent-ils plus digne de ces égards empressés qu'ils m'ont si souvent prodigués. Voici Ulysse : il faut que j'interrompe sa lecture : Ulysse ?

ULYSSE.

Eh bien ! noble fils de Thétis ?

ACHILLE.

Que lisez-vous là ?

ULYSSE.

Une lettre qu'un inconnu m'adresse. Il m'écrit que l'homme, quelque brillant que soit son partage, quels que soient ses avantages personnels ou extérieurs, n'a la conscience de posséder ces biens et ne les possède réellement que par réfraction. Les rayons de ses vertus brillent sur d'autres hommes qui, à leur tour, les reflètent sur celui dont elles émanent.

ACHILLE.

Ulysse, il n'y a rien là d'étrange. La beauté

du visage est ignorée de celui qui la possède; elle n'existe en réalité que pour les yeux des autres; l'œil lui-même, cet organe si exquis, ne peut se voir qu'en dehors de lui-même. Mais deux yeux placés face à face se réfléchissent l'un dans l'autre. Il faut que la pensée se détache d'elle-même, et qu'elle traverse l'espace en quête d'un objet auquel elle s'unit et dans lequel elle se réfléchit : je trouve cela tout simple.

ULYSSE.

Ce n'est pas sur la proposition elle-même que j'insiste; elle est évidente; c'est sur la manière dont l'auteur de cette lettre la présente. Il s'attache expressément à prouver que l'homme, quelle que soit la nature des avantages qu'il possède en lui et hors de lui, ne les possède réellement qu'après les avoir communiqués à autrui; lui-même n'en a la conscience que par l'approbation qu'ils lui attirent de la part d'autrui. Cette approbation est comme la voûte qui répercute la voix, comme la porte d'acier qui, placée en face du soleil, en reflète la forme et la chaleur. Cela m'a fait beaucoup réfléchir; et j'ai songé alors à l'inconnu Ajax. Quel homme! me suis-je dit. Une vraie bête de somme qui ne sait pas ce qu'elle porte. Dans la nature, que de choses qu'on méprise et qui sont indispensables! que de choses dont on fait grand cas, et qui ne sont d'aucun usage! Nous verrons demain une chose qu'Ajax aura due au hasard; nous verrons Ajax couvert de gloire! O ciel! faut-il que les hommes capables laissent faire à d'autres ce qu'eux-mêmes auraient dû faire! Que d'hommes parviennent en rampant dans le palais glissant de la fortune; tandis que d'autres restent là, comme des idiots, à la contempler. Tel homme s'engraisse de l'orgueil d'un autre, tandis que l'orgueilleux jeûne sottement! Voyez les chefs des Grecs! ils frappent familièrement sur l'épaule d'Ajax, comme si déjà il avait mis le pied sur la poitrine du brave Hector, et que la fameuse Troie fût prête à s'écrouler.

ACHILLE.

Je vous crois sans peine : car ils viennent de passer devant moi comme des avares devant un mendiant, sans daigner m'accorder ni une parole ni un regard de bienveillance. Quoi donc! a-t-on oublié mes exploits?

ULYSSE.

Seigneur, le Temps porte sur son dos une besace dans laquelle il met les aumônes destinées à l'Oubli, géant énorme, type monstrueux de l'ingratitude. Ces rebuts, ce sont les exploits passés, dévorés aussitôt que faits, oubliés aussitôt qu'accomplis. La persévérance seule, seigneur, conserve à la gloire son éclat. *Avoir fait*, c'est être passé de mode, c'est ressembler à une armure rouillée, frivole objet de curiosité. Prenez sur-le-champ le chemin qui s'offre à vous; car la gloire marche dans un étroit sentier, où l'on ne va qu'un de front. Conservez donc le pas; l'émulation a des milliers de fils qui se suivent à la file : si vous vous arrêtez, ou vous détournez tant soit peu de la route, le flot se précipite et vous laisse derrière; semblable au coursier belliqueux qui tombe au premier rang, et sert de marche-pied à la foule abjecte de l'arrière-garde. Il en résulte que leurs actions présentes, bien qu'inférieures à vos exploits passés, leur sont naturellement préférées. Car le Temps ressemble à un hôte du bon ton qui salue négligemment de la main les convives qui partent, et reçoit à bras ouverts les nouveaux arrivans. L'Accueil a le sourire sur les lèvres; l'Adieu s'éloigne en soupirant. Oh! que le mérite ne demande jamais la récompense de ce qu'il fut; car la beauté, l'esprit, la haute naissance, la force, les services rendus, l'amour, l'amitié, la bienfaisance, tout est la proie du Temps jaloux et calomniateur. Les hommes ont cela de commun entre eux, que tous, sans exception, prisent les hochets nouveaux, bien que des objets vieillis aient servi à les composer, et accordent à la poussière fraîchement dorée plus d'estime qu'à l'or pur terni par la poussière. L'œil actuel admire l'objet présent; ne vous étonnez donc pas, homme illustre et accompli, que l'admiration des Grecs commence à se porter sur Ajax; car un objet en mouvement attire plutôt l'attention qu'un objet immobile. Autrefois, c'est vous qui étiez en vogue, et vous pourriez l'être encore, si vous ne vouliez pas vous ensevelir vivant, et retiré dans votre tente, y emprisonner votre renommée; vous dont les glorieux exploits, dans ces mêmes plaines, ont armé les dieux les uns contre les autres, et rendu le dieu Mars rebelle.

ACHILLE.

Ce n'est pas sans motif que je m'impose cette retraite.

ULYSSE.

Mais contre votre retraite s'élèvent les motifs les plus puissans et les plus capables de toucher un héros. On sait, Achille, que vous aimez l'une des filles de Priam.

ACHILLE.

Ah! on le sait?

ULYSSE.

Faut-il s'en étonner? il est une sagesse vigilante à laquelle rien n'échappe. Peu s'en faut qu'elle ne connaisse jusqu'au dernier grain tout l'or de Plutus; elle trouve le fond des profondeurs les plus incommensurables, vole avec la pensée, et pareille aux dieux eux-mêmes, dévoile les pensées dans leurs muets berceaux. Il est dans l'ame d'un état des mystères inexplicables, dont ni la parole ni la plume ne sauraient exprimer l'opération divine. Tous les rapports que vous avez eus avec Troie nous sont connus, seigneur, aussi bien qu'à vous-même, et il siérait bien mieux à la gloire d'Achille de triompher d'Hector que de Polyxène. Mais quelle ne sera pas la douleur du jeune Pyrrhus, maintenant dans votre patrie, quand la Renommée fera résonner sa trompette dans nos îles, et que les vierges de la Grèce chanteront en dansant : « Achille a triomphé de la sœur d'Hector; mais notre grand Ajax a vaillamment terrassé Hector lui-même. » Adieu, seigneur; je

vous parle en ami sincère; un fou glisse sur la glace que vous devriez rompre.

Il s'éloigne.

PATROCLE.

C'est ce que je vous ai déjà dit, Achille; une femme insolente et acariâtre n'est pas plus odieuse qu'un homme qui s'endort dans un lâche repos alors qu'il faut agir. C'est sur moi que retombe le blâme de tout ceci. On dit que c'est mon peu de goût pour la guerre, et votre affection pour moi, qui vous retiennent oisif. Mon cher Achille, réveillez-vous de ce honteux sommeil; l'enfant Cupidon qui vous étreint de ses bras amoureux sera forcé de lâcher prise, et vous le secouerez loin de vous comme le lion secoue les gouttes de rosée suspendues à sa crinière.

ACHILLE.

Est-ce qu'Ajax combattra Hector?

PATROCLE.

Oui; et peut-être lui en reviendra-t-il une grande gloire.

ACHILLE.

Je vois qu'il y va de ma réputation; ma gloire est gravement compromise.

PATROCLE.

Prenez-y garde; les blessures les plus difficiles à guérir sont celles qu'on se fait à soi-même. La négligence à faire ce qui est nécessaire est un blanc-seing donné au danger; et le danger, comme une maladie contagieuse, nous saisit de son atteinte subtile, au moment même où nous sommes nonchalamment assis au soleil.

ACHILLE.

Va me chercher Thersite, mon cher Patrocle. J'enverrai ce bouffon auprès d'Ajax, pour le prier d'inviter de ma part le chef troyen à venir me voir après le combat et à se présenter ici désarmé. J'ai une envie indicible, un irrésistible désir de voir le grand Hector dans ses vêtemens de paix, de m'entretenir avec lui, et de contempler ses traits tout à mon aise. Voila qu'on t'évite la peine de te déranger!

Arrive THERSITE.

THERSITE.

Un miracle!

ACHILLE.

Quel est-il?

THERSITE.

Ajax erre çà et là dans la plaine, se cherchant lui-même.

ACHILLE.

Comment cela?

THERSITE.

Il doit demain se mesurer en combat singulier avec Hector, et il est d'avance tellement fier de l'héroïque volée qu'il va recevoir, qu'il en est dans un muet délire.

ACHILLE.

Est-il possible?

THERSITE.

Il se promène, vous dis-je, avec la fierté d'un paon; il fait un pas, puis s'arrête; il rumine comme une hôtesse qui fait sa carte, sans autre arithmétique que sa tête: il se mord la lèvre d'un air capable, comme s'il voulait dire: « Il y a de l'esprit dans cette tête-là; il ne s'agit que de l'en faire sortir; » et il y en a effectivement; mais il y reste aussi froidement caché que l'étincelle dans le caillou; pour le faire jaillir, il faut le frapper. C'est un homme perdu sans retour; car si Hector ne lui rompt pas le cou dans le combat, il se le rompra lui-même par vaine gloire. Il ne me reconnaît pas; je lui ai dit: *Bonjour, Ajax;* il m'a répondu: *Merci, Agamemnon.* Que dites-vous de cet homme-là qui me prend pour le général? c'est véritablement un poisson de terre, un animal rare et muet, un vrai monstre. Parlez-moi de la réputation! vêtement commode qu'on peut à volonté porter à l'endroit ou à l'envers, comme une casaque de cuir.

ACHILLE.

Thersite, il faut que tu sois mon ambassadeur auprès de lui.

THERSITE.

Qui, moi? Il ne répond à personne, vous dis-je; chez lui, c'est un parti pris; parler est bon pour la canaille; il porte sa langue dans sa poche. Je vais l'imiter devant vous; que Patrocle m'adresse quelques questions; vous allez voir le portrait d'Ajax.

ACHILLE.

Parle-lui, Patrocle; dis-lui que je prie humblement le vaillant Ajax d'inviter de ma part le valeureux Hector à venir, désarmé, me voir dans ma tente; et de se procurer un sauf-conduit pour sa personne, du magnanime, très-illustre, six ou sept fois honorable généralissime de l'armée grecque, Agamemnon.

PATROCLE.

Jupiter bénisse le grand Ajax!

THERSITE, *contrefaisant Ajax.*

Hein?

PATROCLE.

Je viens de la part du vaillant Achille, —

THERSITE.

Ah!

PATROCLE.

Qui vous prie humblement d'inviter Hector à venir le voir dans sa tente, —

THERSITE.

Hein?

PATROCLE.

Et d'obtenir pour lui un sauf-conduit d'Agamemnon.

THERSITE.

Agamemnon?

PATROCLE.

Oui, seigneur.

THERSITE.

Ah!

PATROCLE.

Quelle est votre réponse?

THERSITE.

Les dieux soient avec vous ! C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

PATROCLE.

Votre réponse, seigneur ?

THERSITE.

S'il fait beau demain, à onze heures, le sort se décidera pour l'un ou pour l'autre ; toutefois, avant de m'avoir, il me paiera cher.

PATROCLE.

Votre réponse, seigneur ?

THERSITE.

Je vous souhaite le bonsoir de tout mon cœur.

ACHILLE.

Il n'est pas possible qu'il soit monté sur ce ton-là.

THERSITE.

Au contraire, il est tout-à-fait démonté, et détonne horriblement. J'ignore quelle harmonie il y aura en lui quand Hector lui aura brisé le crâne ; mais j'ai la certitude qu'il n'y en aura point, à moins que le ménétrier Apollon ne prenne ses nerfs pour en faire les cordes de son violon.

ACHILLE.

Allons, tu vas sur-le-champ lui porter une lettre de ma part.

THERSITE.

Faites-m'en aussi porter une à son cheval ; car des deux animaux, c'est le cheval qui est le plus intelligent.

ACHILLE.

Mon esprit est troublé comme une source dont on a remué l'onde, et moi-même je ne puis en voir le fond.

ACHILLE *et* PATROCLE *s'éloignent.*

THERSITE.

Plût à Dieu que la source de son esprit redevînt limpide ; j'y mènerais boire un âne. J'aimerais mieux être le plus chétif insecte, que d'unir à tant de bravoure tant d'ignorance.

Il s'éloigne.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Une rue de Troie. — Il fait nuit.

Arrivent d'un côté ÉNÉE *et un domestique portant une torche, de l'autre* PARIS, DÉIPHOBE, ANTÉNOR, DIOMÈDE, *et plusieurs domestiques portant des torches.*

PARIS.

Voyez, quel est celui que j'aperçois ?

DÉIPHOBE.

C'est le seigneur Énée.

ÉNÉE.

Est-ce vous, prince, que je vois ? Si j'avais d'aussi bonnes raisons que vous pour rester au lit, il faudrait un ordre du ciel pour me faire quitter la société de ma compagne.

DIOMÈDE.

Je pense comme vous. — Bonjour, seigneur Énée !

PARIS.

C'est un vaillant Grec, Énée ; prenez-lui la main : j'en atteste ce que vous nous en avez dit vous-même, le jour où vous nous avez raconté comment, pendant une semaine entière, Diomède s'était chaque jour attaché à vos pas sur le champ de bataille.

ÉNÉE.

Recevez de moi un bienveillant accueil, vaillant guerrier, tant que durera cette trêve pacifique ; mais quand nous nous reverrons les armes à la main [illegible] vous envers[illegible] le défi [illegible] que la pensée puisse concevoir, que le courage puisse mettre à exécution.

DIOMÈDE.

Diomède accepte l'un et l'autre. Maintenant, notre sang est calme, et tant qu'il en sera ainsi, vivez en joie. Mais quand le signal des combats sera donné, et que nous aurons l'occasion de nous joindre, par Jupiter ! je poursuivrai votre vie avec l'acharnement d'un chasseur, et je mettrai à cette poursuite tout ce que j'ai de vigueur, d'agilité et d'adresse.

ÉNÉE.

Et vous chasserez un lion qui, en fuyant, retournera la tête. Comptez sur un gracieux accueil de ma part ; soyez le bien venu à Troie ! Oui, par les jours d'Anchise, soyez le bien venu ! Je le jure par la main de Vénus, nul mortel vivant ne saurait aimer d'une affection plus sincère l'homme qu'il se propose de tuer.

DIOMÈDE.

Il y a sympathie complète entre nous. — O Jupiter ! qu'Énée vive long-temps, qu'il voie le soleil accomplir mille fois son cours, si la gloire de son trépas n'est pas réservée à mon épée. Mais si cet honneur doit être mon fortuné partage, qu'il meure le corps criblé de mille blessures, et cela, dès demain.

ÉNÉE.

Nous nous connaissons fort bien l'un l'autre.

DIOMÈDE.

C'est vrai, et nous brûlons de nous connaître de [illegible]rès.

PARIS.

Voilà bien l'accueil le plus haineusement bienveillant, et l'affection la plus héroïquement vindicative que j'aie vue de ma vie. (*A Énée.*) Seigneur, quel motif vous a mis sur pied si matin?

ÉNÉE.

Le roi m'a envoyé chercher, mais j'ignore pourquoi.

PARIS.

Je vous apporte ses ordres; il désirait vous charger de conduire ce Grec à la maison de Calchas, pour y échanger la belle Cressida contre Anténor. Veuillez nous y accompagner, ou plutôt précédez-nous. Je pense, ou plutôt j'ai la certitude, que mon frère Troïle y a passé la nuit. Réveillez-le, et avertissez-le de notre approche et de l'objet de notre mission. Je crains qu'on ne nous fasse assez mauvais accueil.

ÉNÉE.

Je puis vous en donner l'assurance. Troïle aimerait mieux voir Troie transportée en Grèce, que Cressida quitter Troie.

PARIS.

Il n'y a pas de remède. Les circonstances le veulent ainsi. Allez, seigneur; nous ne tarderons pas à vous suivre.

ÉNÉE.

Salut à tous!

Il s'éloigne.

PARIS.

Dites-moi, noble Diomède, dites-moi avec toute la franchise de l'amitié, lequel, selon vous, mérite le mieux Hélène, de Ménélas ou de moi.

DIOMÈDE.

Tous deux également. Il mérite certes de l'avoir, lui qui, oubliant la souillure de sa moitié, cherche à la reconquérir au prix de tant d'obstacles et d'efforts; et vous méritez de la garder, vous qui, insensible à son déshonneur, prodiguez pour la défendre tant de sang et de trésors. Lui, mari trompé et ridicule, voudrait boire encore la lie d'un vin éventé et sans saveur; vous, libertin adultère, il vous plaît de procréer des héritiers dans des flancs profanés: les mérites respectifs dûment balancés, l'un vaut l'autre; ou si la balance incline d'un côté, c'est du sien.

PARIS.

Vous êtes trop cruel envers une femme votre compatriote.

DIOMÈDE.

Elle est cruelle envers son pays. Écoutez-moi, Pâris; — pas une goutte de son sang impur qui n'ait coûté la vie à un Grec; pas un atome de sa chair déshonorée qui n'ait été payé par la mort d'un Troyen: depuis qu'elle a commencé à parler, elle a prononcé moins de paroles qu'il n'y a de Grecs et de Troyens qui sont morts pour elle.

PARIS.

Noble Diomède, vous faites comme les chalands, vous dépréciez l'objet que vous voulez acheter. Pour nous, nous garderons le silence, et nous ne vanterons pas notre marchandise. Voici notre chemin.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même ville. — Une cour devant la maison de Pandarus.

Arrivent TROILE *et* CRESSIDA.

TROÏLE.

Ma bien aimée, ne te dérange pas; la matinée est froide.

CRESSIDA.

En ce cas, mon doux ami, je vais appeler mon oncle; il vous ouvrira les portes.

TROÏLE.

Ne trouble pas son sommeil; va reposer, va reposer. Que Morphée ferme tes paupières et plonge tes sens dans un sommeil aussi doux que celui de l'enfance, vide de toute pensée!

CRESSIDA.

Adieu, donc.

TROÏLE.

Je t'en prie, va te mettre au lit.

CRESSIDA.

Est-ce que tu es las de moi?

TROÏLE.

O Cressida! si le chant de l'alouette n'avait pas réveillé le jour et fait lever les corbeaux lascifs, si la nuit escortée des songes ne refusait pas de voiler plus long-temps nos plaisirs de son ombre, je ne te quitterais pas.

CRESSIDA.

La nuit a passé trop vite.

TROÏLE.

Maudite soit l'infernale déesse! auprès de la haine elle prolonge jusqu'à satiété son odieuse présence; mais elle fuit les embrassemens de l'amour d'une aile plus rapide que la pensée. Tu vas t'enrhumer, et c'est moi qui en serai cause.

CRESSIDA.

Reste encore, je t'en prie; mais vous autres hommes, on ne peut jamais vous retenir. — O insensée que je suis! — j'aurais dû prolonger ma résistance; tu serais resté plus long-temps. Écoute! on vient.

PANDARUS, *de l'intérieur de la maison.*

Holà! toutes les portes sont-elles donc ouvertes ici?

TROÏLE.

C'est votre oncle.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA.

Malédiction sur lui! il va commencer ses railleries; il ne nous laissera ni paix ni trêve. —

PANDARUS.

Eh bien! où en sommes-nous? comment vont

les virginités? — Vous voilà, jeune vierge! où est ma nièce Cressida?

CRESSIDA.

Allez-vous-en, oncle moqueur, méchant que vous êtes. C'est vous qui me l'ordonnez, et puis vous me raillez.

PANDARUS.

Que vous ai-je ordonné? voyons, dites-le.

CRESSIDA.

Allez! allez! vous ne vaudrez jamais rien; et vous voulez qu'il en soit de même des autres.

PANDARUS.

Ah! ah! ma pauvre petite! ma pauvre innocente! — vous n'avez pas dormi cette nuit, n'est-ce pas? Le méchant, il n'a pas voulu vous laisser dormir! que le cauchemar le saisisse!

On entend frapper.

CRESSIDA, *à Troïle.*

Ne vous l'avais-je pas dit? — Je voudrais qu'on frappât sur la tête de celui qui frappe! — Qui est-ce qui est à la porte? allez voir, mon oncle. — (*A Troïle.*) Mon ami, rentrez dans ma chambre vous souriez d'un air moqueur, comme si j'avais de mauvaises intentions.

TROÏLE.

Ah! ah!

CRESSIDA.

Allez, vous êtes dans l'erreur; je ne songe point à cela. — (*On frappe.*) Avec quelle force on frappe! — Rentrez, je vous prie; je ne voudrais pas pour la moitié de Troie qu'on vous trouvât ici.

TROÏLE *et* CRESSIDA *rentrent.*

PANDARUS, *s'approchant de la porte.*

Qui est là? qu'y a-t-il donc? voulez-vous enfoncer la porte? Eh bien! de quoi s'agit-il?

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE.

Salut, seigneur, salut.

PANDARUS.

Quoi! c'est vous, seigneur Énée? sur ma parole, je ne vous reconnaissais pas. Qu'y a-t-il donc de nouveau si matin?

ÉNÉE.

Le prince Troïle n'est-il pas ici?

PANDARUS.

Ici? pourquoi serait-il ici?

ÉNÉE.

Allons, il est ici, seigneur; il est inutile de le nier; j'ai besoin de lui parler pour affaire importante.

PANDARUS.

Il est ici, dites-vous? Sur ma parole, c'est plus que je n'en sais: — Pour moi je suis arrivé tard: — Que ferait-il ici?

ÉNÉE.

Lui? — Je l'ignore. — Allons, allons: vous lui faites tort en croyant le servir. Par amitié pour lui, vous vous exposez à lui nuire: — Quoique vous ignoriez s'il est ici, allez toujours le chercher; allez.

Au moment où PANDARUS *va pour s'éloigner, arrive* TROILE.

TROÏLE.

Eh bien! qu'y a-t-il?

ÉNÉE.

Seigneur, c'est à peine si j'ai le temps de vous saluer, tant mon message est d'une nature pressante; vous allez voir arriver dans un instant votre frère Pâris, Déiphobe, le Grec Diomède, et notre Anténor qui nous est rendu, et en retour duquel nous devons dans une heure, avant le premier sacrifice, remettre la jeune Cressida entre les mains de Diomède.

TROÏLE.

La chose est-elle arrêtée ainsi?

ÉNÉE.

Oui, par Priam et le royaume de Troie; ils sont ici à deux pas, prêts à effectuer cet échange.

TROÏLE, *à part.*

Comme le sort se joue de mes projets! — (*A Enée.*) Je vais aller au-devant d'eux: — Seigneur Énée, c'est par hasard que nous nous sommes rencontrés; vous ne m'avez pas trouvé ici.

ÉNÉE.

Fort bien, fort bien, seigneur; les secrets de la nature ne sont pas plus impénétrables que je ne le serai.

TROÏLE *et* ÉNÉE *s'éloignent.*

PANDARUS, *seul.*

Est-il possible? A peine l'a-t-il obtenue, qu'il faut qu'il y renonce? Que l'enfer confonde Anténor! Le jeune prince en deviendra fou. Maudit Anténor! je voudrais que les Grecs lui eussent rompu le cou!

Arrive CRESSIDA.

CRESSIDA.

Eh bien! qu'y a-t-il? qui était ici tout à l'heure?

PANDARUS.

Ah! ah!

CRESSIDA.

Pourquoi ce profond soupir? où est mon époux? Dites-moi, mon cher oncle, qu'y a-t-il?

PANDARUS.

Que ne suis-je à dix pieds sous terre!

CRESSIDA.

O dieux! Qu'y a-t-il donc?

PANDARUS.

Rentrez, je vous prie. Plut à Dieu que vous ne fussiez jamais née! je savais bien que vous seriez cause de sa mort. — Malheureux Troïle! — Maudit Anténor!

CRESSIDA.

Mon cher oncle, je vous en conjure à deux genoux, dites-moi de quoi il est question.

PANDARUS.

Il vous faut partir, jeune fille, il vous faut partir ; vous êtes échangée contre Anténor ; il vous faut retourner auprès de votre père et vous séparer de Troïle ; il en mourra, c'est fait de lui ; il ne pourra supporter ce malheur.

CRESSIDA.

O dieux immortels ! je ne partirai pas.

PANDARUS.

Il le faut.

CRESSIDA.

Je ne partirai pas, mon oncle : j'ai oublié mon père ; les liens sacrés du sang ne sont rien pour moi. Il n'est point de parenté, d'attachement, d'affection qui me touchent d'aussi près que mon cher Troïle. —O dieux de l'Olympe, que le nom de Cressida soit synonyme d'imposture, si je consens à me séparer de Troïle. Le temps, la violence et la mort, peuvent faire de ce corps ce qu'il leur plaira ; mon amour est assis sur une base aussi inébranlable que le centre même de la terre ; il attire tout à lui. —Je vais rentrer, et pleurer.

PANDARUS.

Faites, faites.

CRESSIDA.

Je veux arracher ma brillante chevelure et déchirer ce visage tant vanté, briser ma voix à force de sanglots, et mon cœur à force de crier *Troïle !* Je veux rester à Troie.

Ils rentrent.

SCENE III.

Même ville. — Devant la maison de Pandarus.

Arrivent PARIS, TROILE, ÉNÉE, DÉIPHOBE, ANTÉNOR *et* DIOMÈDE.

PARIS.

La matinée s'avance, et nous approchons de l'heure fixée pour la remise de Cressida entre les mains de ce Grec vaillant. — Mon cher Troïle, avertissez-la, je vous prie, et dites-lui de se tenir prête.

TROÏLE.

Entrez dans la maison ; je vais dans un instant l'amener à ce Grec ; quand je la remettrai entre ses mains, voyez en moi un prêtre qui offre en sacrifice son propre cœur.

Il rentre.

PANDARUS.

J'ignore ce que c'est que d'aimer : — Je ne puis que le plaindre ; que ne puis-je l'assister ! — Veuillez entrer, seigneurs.

Ils entrent.

SCENE IV.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Pandarus.

Entrent PANDARUS *et* CRESSIDA.

PANDARUS.

Modérez-vous, modérez-vous.

CRESSIDA.

Que me parlez-vous de me modérer ? ma douleur est aiguë, entière, complète, aussi violente que le sentiment qui l'a produite : comment voulez-vous que je la modère ? Si je pouvais tempérer mon amour, l'affaiblir ou le refroidir, je pourrais aussi alléger ma douleur ; mais mon amour n'admet aucun alliage, et dans une telle perte, mon chagrin n'en admet pas non plus.

Entre TROILE.

PANDARUS.

Le voici, le voici, le voici qui vient. — O chers tourtereaux !

CRESSIDA.

O Troïle ! Troïle !

Elle l'embrasse.

PANDARUS.

Voilà, j'espère, un spectacle touchant ! Que je les embrasse aussi. *O mon cœur !* — comme dit la chanson :

Pourquoi soupires-tu sans te rompre, ô mon cœur ?

A quoi celui-ci répond :

Parce que rien ne peut soulager ma douleur !

Il n'y a jamais eu de vers plus vrais que ces deux-là. Il ne faut jamais rien jeter au rebut, même des vers comme ceux là ; car il peut venir un moment où l'on en ait besoin. C'est ce que nous voyons maintenant. — Eh bien ! mes agneaux ?

TROÏLE.

O Cressida ! je t'aime d'un amour si pur, que les dieux immortels, — irrités de voir plus de ferveur dans mon adoration que dans le froid hommage qu'adresse à leur divinité la dévotion des mortels, — t'arrachent de mes bras.

CRESSIDA.

Est-ce que les dieux sont jaloux ?

PANDARUS.

Oui, certes ; la chose est évidente.

CRESSIDA.

Est-il donc vrai qu'il me faut quitter Troie ?

TROÏLE.

Ce n'est que trop vrai, pour mon malheur.

CRESSIDA.

Quoi ! et Troïle aussi ?

TROÏLE.

Troie et Troïle.

CRESSIDA.

Est-il possible ?

TROÏLE.

Et tu dois partir à l'instant même : le sort cruel

ne nous permet même pas de nous faire nos adieux; il ne nous accorde aucun délai, sépare brutalement nos lèvres prêtes à se joindre, interdit à nos bras une dernière étreinte, arrête les tendres sermens prêts à s'échapper de notre bouche. Nous à qui la possession l'un de l'autre a coûté tant d'innombrables soupirs, c'est à peine si en nous séparant on nous en permet un seul. Le temps injurieux se hâte, avec la précipitation d'un voleur, d'entasser le riche butin qu'il nous dérobe. Nos tendres adieux, qui devraient être aussi nombreux que les étoiles du firmament, et scellés d'un nombre égal de baisers, il les résume en un adieu rapide et fugitif; et c'est tout au plus s'il nous accorde par grâce un avare baiser, auquel se mêle encore l'amertume d'une larme furtive.

ÉNÉE, *du dehors*.

Seigneur! Cressida est-elle prête?

TROÏLE.

Écoute! on t'appelle : c'est ainsi, dit-on, que le génie crie: *Viens!* à celui qui est sur le point de mourir.— (*A Pandarus.*) Dites-leur de prendre patience; elle va venir tout à l'heure.

PANDARUS.

Où êtes-vous, mes larmes? coulez pour abattre ce vent d'orage; sans quoi il va déraciner mon cœur.

Il sort.

CRESSIDA.

Faut-il donc que je retourne auprès des Grecs?

TROÏLE.

Il n'y a pas de remède.

CRESSIDA.

Au milieu des Grecs joyeux, Cressida portera sa douleur! — Quand nous reverrons nous?

TROILE.

Écoute, ma bien aimée, sois-moi seulement fidèle, —

CRESSIDA.

Fidèle? quoi donc? quel est ce coupable soupçon?

TROÏLE.

Épargnons-nous les reproches; car les instans nous sont chers: si je te dis, *Sois fidèle*, ce n'est pas que je doute de ta fidélité; car je soutiendrais, en présence de la mort elle-même, qu'il n'y a dans ton cœur aucune souillure; je te dis *Sois fidèle*, comme préliminaire à ce que je veux ajouter: Sois-moi fidèle, et j'irai te voir.

CRESSIDA.

O seigneur! vous vous exposerez à des dangers aussi infinis qu'imminens! mais je vous serai fidèle.

TROÏLE.

Dès lors, j'embrasse le danger comme un ami; porte cette manchette pour l'amour de moi.

CRESSIDA.

Et vous, ce gant. Quand vous verrai-je?

TROILE.

Je gagnerai les sentinelles des Grecs, pour te rendre visite toutes les nuits. Mais sois-moi fidèle.

CRESSIDA.

O ciel! encore ce mot *fidèle?*

TROILE.

Écoute pourquoi je te parle ainsi; les jeunes Grecs sont pleins de brillantes qualités; ils sont aimans, agréables, ornés de tous les dons de la nature, perfectionnés dans les arts et les exercices. J'ai peur que la nouveauté et les grâces de leur personne ne fassent impression sur toi; pardonne-moi cette jalousie vertueuse; elle n'a rien qui doive t'offenser.

CRESSIDA.

O ciel! vous ne m'aimez pas.

TROÏLE.

Puissé-je alors mourir le plus scélérat des hommes! ce n'est pas tant de ta fidélité que de mon propre mérite que je doute : je ne sais ni chanter, ni danser, ni tenir de doux propos, ni jouer à des jeux ingénieux; dans tous ces talens les Grecs excellent; mais, crois-moi, sous la grâce de ces dons séduisans se cache un piége adroit et muet. Oh! ne te laisse pas tenter.

CRESSIDA.

Penses-tu que je le veuille?

TROÏLE.

Non; mais on peut faire bien des choses sans le vouloir; quelquefois nous nous tentons nous-mêmes quand nous présumons trop de nos forces et de leur fragile puissance.

ÉNÉE, *du dehors*.

Allons, seigneur, allons!

TROÏLE, *à Cressida*.

Viens; un baiser, et séparons-nous.

PARIS, *du dehors*.

Mon frère Troïle, —

TROÏLE.

Mon frère! entrez, et amenez Énée et le Grec avec vous.

CRESSIDA.

Seigneur, serez-vous fidèle?

TROILE.

Qui, moi? c'est par là que je pèche. Tandis que d'autres cherchent, à force d'astuce, à conquérir l'estime et la gloire, moi, par ma franchise, je n'obtiens qu'une réputation de bonhomie; pendant que d'autres dorent avec art leur monnaie de cuivre, moi, je laisse à la mienne toute sa simplicité primitive. Ne doute pas de ma fidélité : franchise et bonne foi, c'est ma devise, — c'est ma nature.

Entrent ÉNÉE, PARIS, ANTÉNOR, DÉIPHOBE *et* DIOMÈDE

TROÏLE, *continuant*.

Soyez le bien venu, seigneur Diomède! Voici la jeune beauté que nous vous rendons en échange d'Anténor. A la porte de la ville, seigneur, je la remettrai entre vos mains, et, chemin faisant, je vous donnerai sur elle quelques détails. Traitez-la bien, et sur mon ame, beau Grec, si jamais il vous ar-

rive d'être à la merci de mon épée, nommez Cressida, et votre vie sera sauve, comme Priam dans Ilion.

DIOMÈDE.

Belle Cressida, veuillez m'épargner les remerciemens que ce prince attend de moi. L'éclat de vos beaux yeux, la céleste beauté de vos traits, vous assurent mes respects et mes égards, et vous commanderez en souveraine à Diomède.

TROÏLE.

Grec, vous n'en usez pas à mon égard avec courtoisie, en n'accordant qu'à sa beauté ce que je vous demandais. Sachez, seigneur grec, qu'elle est autant au-dessus de vos éloges que vous êtes indigne de porter le titre de son serviteur. Je vous conseille d'en bien user avec elle, ne fût-ce qu'à ma considération ; car, si vous en agissiez autrement, je le jure par le redoutable Pluton, fussiez-vous gardé par le colossal Achille lui-même, je vous égorgerais.

DIOMÈDE.

Oh! ne vous emportez pas, prince Troïle : que le caractère dont je suis revêtu autorise la liberté de mes paroles. Quand je serai parti, je ne suivrai que ma volonté : sachez-le bien, seigneur, je ne ferai rien par ordre ; c'est à son mérite seul que je rendrai hommage ; mais si vous me dites : « Je veux que telle chose soit, » je vous répondrai avec toute la fierté de l'honneur : « Non. »

TROÏLE.

Allons, dirigeons-nous vers la porte de la ville. — Croyez-moi, Diomède, cette bravade ne sera pas perdue; elle sera cause que plus d'une fois vous aurez à baisser la tête. — Belle Cressida, donnez-moi votre main ; tout en marchant, nous achèverons ce que nous avions à nous dire.

TROÏLE, CRESSIDA *et* DIOMÈDE *sortent*.

On entend le son d'une trompette.

PARIS.

Écoutez! la trompette d'Hector.

ÉNÉE.

Cette affaire nous a pris toute notre matinée. Le prince doit trouver que je tarde beaucoup, moi qui lui avais promis de le devancer dans la plaine.

PARIS.

C'est la faute de Troïle : venez; rendons-nous avec lui sur le champ de bataille.

DÉIPHOBE.

Partons sur-le-champ.

ÉNÉE.

Oui, allons rejoindre Hector avec la célérité joyeuse d'un fiancé. La gloire de Troie va dépendre aujourd'hui de son seul mérite et de son courage personnel.

Ils sortent.

SCENE V.

Le camp des Grecs. — La lice est préparée.

Arrivent AJAX, *armé*, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR, *et autres chefs.*

AGAMEMNON.

Vous êtes fidèle à votre rendez-vous; frais et dispos, votre empressement a devancé l'heure. Redoutable Ajax, ordonnez que votre trompette donne l'éclatant signal, afin que ses sons belliqueux arrivent à l'oreille de l'illustre combattant, et l'appellent dans la lice.

AJAX.

Trompette, prends ma bourse. Maintenant, brise tes poumons, fais éclater en morceaux ton organe d'airain ; souffle jusqu'à ce que ta joue enflée rivalise avec celle du joufflu Aquilon : va, force ta poitrine, et que tes yeux sortent de leur sanglant orbite; c'est pour Hector que tu joues.

La trompette sonne.

ULYSSE.

Aucune trompette ne répond.

ACHILLE.

Il est encore de bonne heure.

AGAMEMNON.

N'est-ce pas Diomède que je vois avec la fille de Calchas?

ULYSSE.

C'est lui; je reconnais sa démarche. Il s'avance sur la pointe du pied : sa fierté daigne à peine toucher la terre.

Arrivent DIOMÈDE *et* CRESSIDA.

AGAMEMNON.

Est-ce là la jeune Cressida?

DIOMÈDE.

C'est elle.

AGAMEMNON.

Soyez la bien venue au milieu des Grecs, belle Cressida.

Il l'embrasse.

NESTOR.

Notre général vous salue d'un baiser.

ULYSSE.

Ce n'est qu'une politesse isolée; il vaudrait mieux qu'elle fût générale.

NESTOR.

Le conseil est galant : — Je vais commencer. — (*Il embrasse Cressida.*) Voilà pour le compte de Nestor.

ACHILLE.

Belle Cressida, permettez que j'enlève à vos joues leur froid glacial. Achille vous salue.

MÉNÉLAS.

J'avais autrefois à qui prodiguer mes baisers.

PATROCLE.

Ce n'est pas une raison pour les prodiguer

maintenant : car l'insolent Pâris s'est interposé tout-à-coup entre vous et l'objet de vos baisers.

ULYSSE.

O mortelle injure, source de tous nos affronts, qui nous oblige à donner nos vies pour venger son déshonneur !

PATROCLE.

C'est le baiser de Ménélas que vous venez de recevoir, — voici le mien : Patrocle vous embrasse.

Il l'embrasse.

MÉNÉLAS.

Voilà qui est vraiment joli !

PATROCLE.

Pâris et moi, nous remplissons pour lui ces sortes d'offices.

MÉNÉLAS.

Je veux avoir mon baiser, seigneur. — Jeune beauté, avec votre permission.

Il va pour l'embrasser.

CRESSIDA, *détournant la tête.*

En embrassant, donnez-vous ou recevez-vous ?

MÉNÉLAS.

Je prends et donne.

CRESSIDA.

Je vous assure que le baiser que vous prenez vaut mieux que celui que vous donnez; ainsi, point de baiser.

MÉNÉLAS.

Je vous paierai la différence. Je vous en donnerai trois pour un.

CRESSIDA.

Point de nombre impair; il me faut un nombre pair, ou rien. Pâris est bien de pair avec vous; pourquoi pas moi?

MÉNÉLAS.

Vous donnez des chiquenaudes sur mon front.

CRESSIDA.

Non, je vous jure.

ULYSSE.

Vos ongles contre ses cornes, la partie ne serait pas égale. Puis-je, belle Cressida, vous demander la faveur d'un baiser ?

CRESSIDA.

Vous le pouvez.

ULYSSE.

Eh bien ! je la demande.

CRESSIDA.

Demandez toujours.

ULYSSE.

Donc, pour l'amour de Vénus, donnez-moi un baiser quand Hélène sera redevenue vierge et la femme de Ménélas.

CRESSIDA.

A ces conditions je suis votre débitrice ; réclamez votre paiement quand il sera dû.

ULYSSE.

Le jour de l'échéance ne viendra jamais.

DIOMÈDE.

Belle Cressida, un mot; — je vais vous conduire auprès de votre père.

DIOMÈDE *s'éloigne avec* CRESSIDA.

NESTOR.

C'est une femme qui est prompte à la réplique.

ULYSSE.

Infamie sur elle! ses yeux, ses joues, ses lèvres, ses pieds même ont un langage. Le libertinage se trahit dans tous ses gestes, dans tous ses mouvemens. Ces femmes qui ont la langue si bien pendue, qui vous font des avances, sans attendre que vous ayez parlé, et ouvrent le livre de leurs pensées au premier regard frivole qui veut y lire; croyez-moi, ces créatures-là mettent leur chasteté au service de l'occasion ; ce sont des femmes du métier.

On entend le son d'une trompette.

TOUS, *ensemble.*

C'est la trompette du Troyen !

AGAMEMNON.

Le cortége s'avance.

Arrivent HECTOR, *armé*, ÉNÉE, TROILE *et autres* TROYENS, SUITE, *etc.*

ÉNÉE.

Princes de la Grèce, salut. Quel sera le prix du vainqueur? voulez-vous qu'un vainqueur soit proclamé? votre intention est-elle que les champions se combattent à outrance? ou devront-ils suspendre leurs coups au premier signal qui leur en sera donné ? Je suis chargé par Hector de vous adresser ces questions.

AGAMEMNON.

Comment Hector désire-t-il que les choses se passent ?

ÉNÉE.

Peu lui importe; il acceptera vos conditions.

ACHILLE.

Ce procédé est digne d'Hector ; mais il atteste une certaine présomption, un peu d'orgueil, et un grand dédain pour son adversaire.

ÉNÉE.

Si vous n'êtes pas Achille, seigneur, qui êtes-vous?

ACHILLE.

Si je ne suis pas Achille, je ne suis rien.

ÉNÉE.

Vous êtes donc Achille : quoi qu'il en soit, sachez ceci. Nul n'a plus de valeur et moins d'orgueil qu'Hector. Sa valeur est infinie, son orgueil est nul. Examinez-le bien; ce qu'en lui on pourrait prendre pour de l'orgueil, est de la courtoisie. Cet Ajax est à moitié formé du sang d'Hector; aussi, par affection pour lui, une moitié d'Hector est restée à Troie; l'autre moitié seulement est venue combattre ce guerrier métis, moitié Troyen, moitié Grec.

ACHILLE.

Ce sera donc un combat de jeune fille? — oh! je vous comprends.

Revient DIOMÈDE.

AGAMEMNON.

Voici Diomède. — Allez, seigneur; servez de

second à notre Ajax; vous et le seigneur Énée, fixez les règles du combat, soit pour une lutte à outrance, soit pour une simple joute; ce que vous aurez décidé fera loi : les deux champions étant parens, peut-être conviendrait-il que le combat cessât avant d'en venir aux grands coups.

Hector et Ajax prennent position dans la lice.

ULYSSE.

Ils sont déjà en présence.

AGAMEMNON.

Quel est ce Troyen sur le front duquel se peint la tristesse?

ULYSSE.

C'est le plus jeune des fils de Priam; guerrier vaillant, il n'est pas mûr encore, et déjà il est sans égal. Son langage est ferme et bref; il parle par des actes plus que par des paroles; il est lent à s'irriter, mais une fois irrité, il n'est pas facile à calmer; et généreux, il ouvre avec une égale facilité son cœur et sa main; car ce qu'il a, il le donne, et ce qu'il pense, il le laisse voir, et toutefois il ne donne qu'avec discernement, et jamais sa bouche n'articule une pensée indigne de lui : aussi brave qu'Hector, il est plus redoutable; car Hector, au plus fort de son courroux, se laisse attendrir; mais lui, dans la chaleur du combat, il est plus implacable que l'amour jaloux; on le nomme Troïle : c'est, après Hector, la seconde espérance des Troyens. Ainsi le peint Énée, qui connaît à fond ce jeune homme, et tel est le portrait que, dans Ilion, il m'en a fait confidentiellement.

Fanfares. Hector et Ajax combattent.

AGAMEMNON.

Ils sont aux prises.

NESTOR.

Maintenant, Ajax, soyez vous-même.

TROILE.

Hector, vous dormez; réveillez-vous!

AGAMEMNON.

Ses coups sont bien ajustés : — Ferme, Ajax!

DIOMÈDE.

En voilà assez.

Les trompettes sonnent la retraite.

ÉNÉE.

Princes, veuillez cesser le combat.

AJAX.

Je ne suis pas encore échauffé; continuons à combattre.

DIOMÈDE.

Comme Hector voudra.

HECTOR.

En ce cas, nous en resterons là. — *A Ajax.* Noble guerrier, vous êtes le fils de la sœur de mon père, le cousin germain des enfans de l'illustre Priam; les liens de parenté qui nous unissent nous défendent de verser le sang l'un de l'autre. Si les élémens grec et troyen dont vous êtes formé étaient répartis en vous de telle sorte qu'il vous fût possible de dire : « Cette main est grecque, et celle-ci est troyenne; les muscles de cette jambe sont complètement grecs, et ceux de l'autre entièrement troyens; j'ai le sang de ma mère dans ma joue droite, et celui de mon père dans ma joue gauche, » j'en jure par Jupiter, le dieu tout puissant, nulle portion grecque de votre être ne quitterait ce lieu sans que mon épée y eût marqué l'empreinte de notre implacable haine. Mais me préservent les justes dieux qu'une seule goutte du sang que vous devez à votre mère, la tante sacrée * d'Hector, soit répandue par mon épée homicide. Embrassons-nous, Ajax. Par le dieu du tonnerre, vous avez des bras vigoureux : c'est ainsi que je préfère leur étreinte : cousin, honneur à vous!

AJAX.

Je vous remercie, Hector; vous êtes trop généreux et trop bon! Cousin, j'étais venu pour vous tuer, et obtenir par votre mort un grand surcroît de gloire.

HECTOR.

Néoptolème ** lui-même, ce héros que l'univers admire, sur l'éclatant panache duquel la gloire plane les ailes éployées, en criant : *Le voilà!* se flatterait vainement d'ajouter à sa gloire par le trépas d'Hector.

ÉNÉE.

Les deux partis attendent ce que vous allez faire.

HECTOR.

Nous allons résoudre leurs doutes : l'issue du combat est un embrassement. — Ajax, adieu.

AJAX.

Si j'osais vous demander une faveur, — c'est une occasion que j'ai rarement, — j'inviterais mon illustre cousin à se rendre aux tentes des Grecs.

DIOMÈDE.

C'est le désir d'Agamemnon, et le grand Achille aspire à voir désarmé le vaillant Hector.

HECTOR.

Énée, faites venir mon frère Troïle, et faites connaître aux Troyens qui nous attendent le caractère amical de cette entrevue; dites-leur de rentrer dans Troie. — Donnez-moi votre main, mon cousin, je veux partager votre banquet et voir vos guerriers.

AJAX.

Le grand Agamemnon s'avance vers nous.

HECTOR.

Faites-moi connaître par leurs noms les plus braves d'entre vos héros. — Pour Achille, mon regard scrutateur saura le reconnaître à sa taille haute et majestueuse.

AGAMEMNON.

Vaillant héros, soyez pour moi le bien venu,

* Cette épithète se trouve, dans Homère, appliquée au même substantif. C'est le Θεῖος des Grecs. (*Note du traducteur.*)

** Par Néoptolème, il est évident que Shakspeare a voulu ici désigner Achille; se rappelant que son fils se nommait Pyrrhus Néoptolème, il a pris cette dernière désignation pour un nom patronymique qui pouvait également s'appliquer au père. (*Note du traducteur.*)

autant que peut l'être un ennemi dont je voudrais être débarrassé ; mais c'est un singulier compliment que je vous fais là : je vais me faire comprendre plus clairement. Nous jetons un voile épais sur le passé et l'avenir. Tout entiers au présent, nous vous accueillons, grand Hector, avec la franchise la plus entière, avec toute la sincérité du cœur.

HECTOR.

Je vous rends grâce, auguste et puissant Agamemnon.

AGAMEMNON, *à Troïle.*

Illustre guerrier troyen, je vous en dis autant.

MÉNÉLAS.

Permettez-moi de confirmer l'accueil du roi mon frère. — Noble couple de frères belliqueux, soyez ici les bien venus.

HECTOR.

A qui devons-nous répondre?

MÉNÉLAS.

Au noble Ménélas.

HECTOR.

Quoi! c'est vous, seigneur? Par le gantelet de Mars, je vous remercie. Ne vous étonnez pas de me voir employer cette expression inusitée ; votre ci-devant femme jure par le gant de Vénus : elle est en bonne santé, mais elle ne m'a pas chargé de la rappeler à votre souvenir.

MÉNÉLAS.

Ne me la nommez pas; c'est un souvenir que horre.

HECTOR.

Oh! pardon! je vois que je vous offense.

NESTOR.

Troyen valeureux, je vous ai vu souvent, accomplissant l'œuvre de la destinée, vous frayer un chemin homicide à travers les rangs de la jeunesse grecque. Quand je vous voyais, aussi ardent que Persée, piquer de l'éperon votre coursier phrygien, et, dédaignant des victoires faciles, tenir votre épée redoutable suspendue en l'air, sans en laisser tomber le tranchant sur les vaincus, je disais à ceux qui m'entouraient : « Voyez! c'est Jupiter qui distribue la vie ! » Je vous ai vu aussi, entouré d'un cercle de Grecs, faire une pause et reprendre haleine, comme un lutteur aux jeux olympiques : voilà ce que j'ai vu. Mais jusqu'à ce jour, je n'avais pu contempler vos traits emprisonnés dans l'acier *. J'ai connu votre aïeul, et il m'est arrivé une fois de me mesurer avec lui : c'était un brave guerrier. Mais, par le dieu Mars, le meilleur de nous tous ne vous égalait pas. Permettez, digne guerrier, qu'un vieillard vous embrasse, et soyez le bien venu sous nos tentes.

ÉNÉE.

C'est le vieux Nestor.

HECTOR.

Que je vous embrasse, contemporain des vieux âges, qui avez accompli une route si longue, côte à côte avec le Temps. — Vénérable Nestor, je suis charmé de vous presser dans mes bras.

NESTOR.

Plût aux dieux que mes bras pussent rivaliser avec les vôtres dans les combats comme dans cette affectueuse étreinte !

HECTOR.

Je le souhaiterais aussi.

NESTOR.

Ah ! par cette barbe blanche, je me mesurerais avec vous dès demain. Allons, allons, soyez le bien venu. J'ai vu le temps où —

ULYSSE.

Je m'étonne que votre ville soit encore debout, maintenant que nous avons au milieu de nous ses colonnes et ses plus fermes appuis.

HECTOR.

Je vous remets parfaitement, seigneur Ulysse. Ah ! seigneur, il est mort bien des Grecs et bien des Troyens depuis le jour où je vous ai vu pour la première fois avec Diomède, dans Ilion, lors de votre ambassade.

ULYSSE.

Seigneur, je vous ai prédit alors ce qui arriverait. Ma prédiction n'est encore arrivée qu'à moitié chemin ; une partie reste encore à accomplir. Il faut que ces orgueilleux remparts, ces tours dont le sommet se perd dans les nuages, s'écroulent sur leur base.

HECTOR.

Je ne saurais le croire ; nos remparts sont debout, et je crois pouvoir dire sans trop d'orgueil que chaque pierre phrygienne coûtera une goutte de sang grec. La fin couronne tout, et ce vieil arbitre de toute chose, le Temps, se chargera un jour de tout terminer.

ULYSSE.

C'est un soin que nous lui laissons. — Digne et valeureux Hector, soyez le bien venu : après le général, veuillez m'honorer de votre seconde visite, et venir dans ma tente partager mon banquet.

ACHILLE.

Je passerai avant vous, seigneur Ulysse, si vous le permettez. Maintenant, Hector, je me suis rassasié de ta vue ; mes yeux t'ont parcouru de la tête aux pieds.

HECTOR.

Est-ce Achille qui me parle?

ACHILLE.

Je suis Achille.

HECTOR.

Relève la tête, je te prie ; que je te regarde.

ACHILLE.

Examine-moi à loisir.

HECTOR.

C'est fait.

ACHILLE.

Tu te presses beaucoup trop ; je veux, comme si je voulais t'acheter, t'examiner une seconde fois en détail.

* On voit que l'auteur confond ici le casque découvert des anciens avec le casque à visière des chevaliers du moyen âge. (*Note du traducteur.*)

HECTOR.

Oh! tu me parcours comme un livre amusant; mais je suis au-dessus de ton intelligence. Pourquoi me dévores-tu ainsi du regard?

ACHILLE.

Dis-moi, ô ciel, dans quelle partie du corps je le tuerai? sera-ce là, là, ou là? Que je sache l'endroit précis où je dois frapper, et par où devra s'échapper la grande ame d'Hector: ô ciel, aide-moi dans cette recherche!

HECTOR.

Les dieux se déshonoreraient, homme orgueilleux, s'ils répondaient à ta question; relève la tête : crois-tu donc avoir de moi si bon marché, que tu calcules d'avance froidement l'endroit où tu me frapperas?

ACHILLE.

Je te réponds, oui!

HECTOR.

Quand tu serais un oracle, je ne te croirais pas. A l'avenir, mets-toi bien sur tes gardes; car pour te tuer, ce n'est pas dans telle ou telle partie du corps que je te frapperai; mais, par la forge où fut fabriqué le casque de Mars, mes coups porteront partout indistinctement. — Sages guerriers, pardonnez-moi ces rodomontades; son insolence m'a fait dire des sottises; mais je ferai en sorte que mes actes répondent à mes paroles, ou puissé-je ne jamais —

AJAX.

Calmez-vous, cousin; et vous, Achille, laissez là vos menaces, jusqu'à ce que le hasard ou votre volonté vous mette face à face. Si vous voulez combattre, Hector, vous avez chaque jour l'occasion de satisfaire votre envie; mais je crains bien que pour vous y engager, les sollicitations de tous les Grecs soient impuissantes.

HECTOR.

Je t'en prie, qu'on te voie sur le champ de bataille; nous n'avons plus que des combats insignifians depuis que tu refuses de servir la cause des Grecs.

ACHILLE.

Tu me le demandes, Hector? demain tu me verras en face, terrible comme la mort; ce soir, soyons tous amis.

HECTOR.

Donne-moi ta main pour gage de cette promesse.

AGAMEMNON.

Chefs de la Grèce, rendons-nous d'abord dans ma tente; là, livrons-nous ensemble à la joie des festins; puis, selon que le temps d'Hector le lui permettra, vous le traiterez chacun en particulier. — Que les tambourins retentissent, que les trompettes résonnent, pour célébrer la bienvenue de cet illustre guerrier.

Tous s'éloignent, à l'exception de TROÏLE *et d'*ULYSSE.

TROÏLE.

Seigneur Ulysse, dites-moi, je vous prie, dans quel endroit du camp habite Calchas?

ULYSSE.

A la tente de Ménélas, noble Troïle; c'est là que ce soir Diomède partage son banquet, Diomède, qui ne regarde ni le ciel ni la terre, mais qui concentre toute l'attention de ses amoureux, regards sur la belle Cressida.

TROÏLE.

Oserais-je, seigneur, vous demander de vouloir bien m'y conduire au sortir de la tente d'Agamemnon?

ULYSSE.

Je serai à vos ordres, seigneur. A votre tour, ayez la complaisance de me dire de quelle considération cette Cressida jouissait dans Troie? N'y a-t-elle point laissé un amant qui déplore son absence?

TROÏLE.

Oh! seigneur, ceux qui font parade de leurs cicatrices méritent qu'on se moque d'eux. Venez-vous, seigneur? Elle aimait, elle était aimée; elle est aimée, elle aime encore; mais l'amour est une tendre proie que brise trop souvent la dent de la fortune.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

Le camp des Grecs. — Devant la tente d'Achille.

Arrivent ACHILLE *et* PATROCLE.

ACHILLE.

Je veux ce soir lui échauffer le sang avec du vin grec, et le lui refroidir demain avec mon cimeterre. Patrocle, fêtons-le d'importance.

PATROCLE.

Voici Thersite.

Arrive THERSITE.

ACHILLE.

Eh bien, essence d'envie, grossière ébauche de la nature, quelles nouvelles nous apportes-tu?

THERSITE.

Portrait de ce que vous semblez, idole des sots, voici une lettre pour vous.

Il lui remet une lettre.

ACHILLE.

D'où vient-elle, fragment?

THERSITE.

Fou complet, de Troie.

PATROCLE.

C'est bien, disgracieux drôle.

THERSITE.

Taisez-vous, jeune homme, je ne gagne rien à écouter vos propos; on vous regarde comme le varlet mâle d'Achille.

PATROCLE.

Le varlet mâle! Qu'entends-tu par là, coquin?

THERSITE.

Je veux dire son mignon. Que toutes les maladies du Midi, les coliques, les hernies, les catarrhes, la pierre, la léthargie, la paralysie, la chassie des yeux, les douleurs de foie et de poumon, les apostumes, la sciatique, les démangeaisons dans la paume de la main, les rhumatismes incurables, les dartres soient à jamais le châtiment de pareilles abominations!

PATROCLE.

Infernal réservoir d'envie, pourquoi me maudis-tu ainsi?

THERSITE.

Est-ce que je vous maudis, vous?

PATROCLE.

Eh bien, non, cuve défoncée; non, fils de prostituée, méconnaissable animal, non.

THERSITE.

Non! Pourquoi donc vous emporter, mauvaise doublure de manchettes, taffetas vert pour un œil malade, gland d'une bourse de prodigue? Oh! pourquoi faut-il que le monde soit empesté de ces mouches d'eau, ces infiniment petits de la nature?

PATROCLE.

Va-t'en, fiel!

THERSITE.

Œuf de chardonneret!

ACHILLE.

Mon cher Patrocle, je suis obligé de renoncer au projet que j'avais formé de combattre demain; voici une lettre de la reine Hécube, dans laquelle est un billet de sa fille, ma bien aimée. Toutes deux m'adjurent de tenir le serment que j'ai fait; je ne le violerai pas. Que les Grecs succombent, que ma gloire s'éclipse, que mon honneur soit ou ne soit pas compromis, c'est de ce côté que mon vœu le plus cher incline, et c'est à lui que j'obéis. — Viens, Thersite, viens, aide à décorer ma tente; cette nuit toute entière doit se passer dans les festins. — Allons, Patrocle.

ACHILLE *et* PATROCLE *s'éloignent.*

THERSITE, *seul.*

Avec trop de sang et trop peu de cervelle, ces deux gaillards pourraient fort bien devenir fous; mais si jamais ils le deviennent par excès de cervelle et par disette de sang, je consens à me faire médecin des fous.—Voici, par exemple, Agamemnon — un assez bon diable, grand amateur de cailles, mais qui n'a pas autant de cervelle dans la tête que de cire dans le tuyau de l'oreille;—et son frère donc, le vivant portrait de Jupiter lors de sa métamorphose en taureau, — statue primitive et type éternel des cocus, utile chausse-pied pendu par une chaîne à la jambe de son frère; à quoi l'esprit lardé de malice, et la malice farcie d'esprit, pourraient-ils le comparer, qu'il ne soit déjà? à un âne? ce ne serait rien, il est âne et bœuf tout ensemble; à un bœuf? ce ne serait rien, il est tout à la fois bœuf et âne. Que je sois chien, mulet, chat, putois, lézard, chat-huant, buse, ou hareng sans laite, peu m'importe; mais être Ménélas! — Je me révolterais plutôt contre la destinée.— Ne me demandez pas ce que je voudrais être si je n'étais pas Thersite; car je consens à être la vermine d'un pauvre, pourvu que je ne sois pas Ménélas. — Que vois-je? des feux follets, ou des flambeaux?

Arrivent HECTOR, TROILE, AJAX, AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, MÉNÉLAS *et* DIOMÈDE, *portant des flambeaux.*

AGAMEMNON.

Nous nous trompons de chemin; nous nous trompons de chemin.

AJAX.

Non; c'est là-bas, où vous voyez de la lumière.

HECTOR.

Je vous donne bien de l'embarras.

AJAX.

Pas le moins du monde.

ULYSSE.

Le voici qui vient lui-même vous guider.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE.

Soyez le bien venu, brave Hector; et vous pareillement, nobles princes.

AGAMEMNON.

Maintenant, vaillant prince de Troie, je vous souhaite le bonsoir. Ajax commande la garde qui doit vous servir d'escorte.

HECTOR.

Mille remerciemens, et bonne nuit au général des Grecs.

MÉNÉLAS.

Bonsoir, seigneur.

HECTOR.

Bonsoir, mon cher Ménélas.

THERSITE, *à part.*

Cher, en effet, car il coûte horriblement.

ACHILLE.

Bonne nuit à ceux qui partent; la bienvenue à ceux qui restent.

AGAMEMNON.

Bonne nuit.

AGAMEMNON *et* MÉNÉLAS *s'éloignent.*

ACHILLE.

Le vieux Nestor reste; restez aussi, Diomède tenez compagnie à Hector une heure ou deux.

DIOMÈDE.

Je ne le puis, seigneur, des affaires importantes

réclament ma présence, et voici justement l'heure. — Bonne nuit, grand Hector.

NESTOR.

Donnez-moi votre main.

ULYSSE, *bas à Troïle.*

Suivez la torche; il se rend à la tente de Calchas; je vous accompagnerai.

TROÏLE

Noble seigneur, vous me faites beaucoup d'honneur.

HECTOR.

Bonne nuit, donc.

DIOMÈDE *s'éloigne*; ULYSSE *et* TROÏLE *le suivent à quelque distance.*

ACHILLE.

Allons, allons, entrons dans ma tente.

ACHILLE, HECTOR, AJAX *et* NESTOR *s'éloignent.*

THERSITE, *seul.*

C'est un perfide coquin que ce Diomède, un scélérat sans foi; je ne me fierais pas plus à lui quand il vous regarde de travers, qu'à un serpent quand il siffle : il fait plus de bruit et de promesses qu'un limier qui croit être sur la piste; mais quand il tiendra sa parole, les astronomes l'annonceront long-temps à l'avance, comme un phénomène; ce sera le présage de quelque grand changement; quand Diomède tiendra parole, le soleil empruntera sa lumière de la lune. J'aime mieux renoncer à voir Hector, que de ne pas me mettre sur sa piste; on dit qu'il entretient une fille troyenne, et fréquente la tente du transfuge Calchas. Je veux le suivre. — Je ne vois partout que paillardise! ils sont tous d'impudens débauchés!

Il s'éloigne.

SCENE II.

Même lieu. — Devant la tente de Calchas.

Arrive DIOMÈDE, *une torche à la main.*

DIOMÈDE.

Holà! êtes-vous levé? parlez.

CALCHAS, *de l'intérieur.*

Qui appelle?

DIOMÈDE.

Diomède. — Il me semble que c'est Calchas. — Où est votre fille?

CALCHAS, *de l'intérieur.*

Elle se rend auprès de vous.

TROILE *et* ULYSSE *paraissent à quelque distance*; *un peu plus loin on voit arriver* THERSITE.

ULYSSE.

Placez-vous de manière que la lumière de la torche ne nous fasse pas découvrir.

Arrive CRESSIDA.

TROÏLE.

Cressida, qui vient au-devant de lui!

DIOMÈDE.

Eh bien! mon charmant trésor?

CRESSIDA.

Bonjour, mon aimable gardien! — Écoutez! un mot à l'oreille.

Elle lui parle bas.

TROÏLE.

Eh quoi! déjà si familiers!

ULYSSE.

Elle vous déchiffre un homme comme un morceau de musique, et le chante à la première vue.

THERSITE, *à part.*

Et tout homme peut la chanter dès qu'il a saisi sa clef; elle est *notée.*

DIOMÈDE.

Vous en souvenez-vous?

CRESSIDA.

Si je m'en souviens? Oui, certes.

DIOMÈDE.

Eh bien! faites-le; et que vos sentimens répondent à vos paroles.

TROÏLE.

De quoi se souvient-elle?

ULYSSE.

Chut!

CRESSIDA.

Grec charmant, cessez de me tenter; ne me faites plus faire des folies.

THERSITE, *à part.*

Des scélératesses.

DIOMÈDE.

Eh bien, donc, —

CRESSIDA.

Écoutez; que je vous dise quelque chose, —

DIOMÈDE.

Bah! bah! billevesées que tout cela! vous manquez à votre parole.

CRESSIDA.

Vraiment, je ne le puis : que voulez-vous que je fasse?

THERSITE, *à part.*

Un tour de ton métier.

DIOMÈDE.

Qu'avez-vous juré de m'accorder?

CRESSIDA.

Je vous en prie, n'exigez pas que je vous tienne parole. Demandez-moi toute autre chose, mon aimable Grec.

DIOMÈDE.

Bonsoir.

TROÏLE.

Contenons-nous!

ULYSSE.

Qu'avez-vous, Troyen?

CRESSIDA.

Diomède, —

DIOMÈDE.

Non, non; bonsoir, je ne veux plus être votre dupe.

TROÏLE.

De plus dignes que toi le sont bien !

CRESSIDA.

Écoutez ! que je vous dise un mot à l'oreille.

TROÏLE.

O supplice ! ô rage !

ULYSSE.

Vous êtes ému, prince; éloignons-nous, je vous prie, de peur que votre mécontentement ne s'exhale par des paroles de colère. Ce lieu est dangereux; la nuit est sombre; je vous en conjure, partons.

TROÏLE.

Regardez, je vous prie.

ULYSSE.

Partons, seigneur; vous courez à votre perte; venez, vous dis-je.

TROÏLE.

Restons, je vous en supplie.

ULYSSE.

La patience va vous abandonner; venez.

TROÏLE.

Restons, je vous prie; je jure par l'enfer et par tous les tourmens de l'enfer, de ne pas articuler un mot.

DIOMÈDE.

Sur ce, bonne nuit.

CRESSIDA.

Mais vous partez fâché !

TROÏLE.

Cela te fait donc de la peine, femme parjure !

ULYSSE.

Eh bien, seigneur, —

TROÏLE.

Par Jupiter, je me contiendrai.

CRESSIDA.

Cher gardien, — cher Grec,—

DIOMÈDE.

Bah ! bah ! adieu ; vous vous jouez de moi.

CRESSIDA.

Je vous assure que non; revenez.

ULYSSE.

Il y a quelque chose qui vous agite, seigneur; voulez-vous que nous partions? vous allez éclater.

TROÏLE.

Elle lui frappe de petits coups sur la joue !

ULYSSE.

Venez, venez.

TROÏLE.

Non, restons. Par Jupiter, je ne dirai pas une parole : il y a entre ma volonté et tous les outrages un rempart de patience. — Restons encore un moment.

THERSITE, *à part.*

Comme le démon de la luxure, avec son gras embonpoint et ses mains potelées, chatouille leur concupicence ! Fais ton œuvre, paillardise, fais ton œuvre.

DIOMÈDE.

C'est convenu: vous n'y manquerez pas?

CRESSIDA.

Je vous le promets; si j'y manque, ne me croyez plus jamais.

DIOMÈDE.

Donnez-moi quelque gage pour garant de votre parole.

CRESSIDA.

Je vais vous en chercher un.

Elle s'éloigne.

ULYSSES.

Vous avez juré d'être patient.

TROILE.

Soyez tranquille, seigneur; je m'abdiquerai moi-même, je n'aurai pas la conscience de ce que je sens; je suis tout patience.

Revient CRESSIDA.

THERSITE, *à part.*

Oh ! oh ! le gage; voyons, voyons.

CRESSIDA.

Tenez, Diomède; gardez cette manchette.

TROÏLE.

O beauté ! où est ta foi ?

ULYSSE.

Seigneur, —

TROÏLE.

Je serai patient; extérieurement, je le serai.

CRESSIDA.

Vous regardez cette manchette : considérez-la bien. — Il m'aimait,— ô fille perfide ! rendez-la-moi.

DIOMÈDE.

De qui la tenez-vous ?

CRESSIDA, *reprenant la manchette.*

Peu importe, maintenant que je l'ai reprise. Je ne vous verrai pas demain soir. Je vous en prie, Diomède, ne venez plus me voir.

THERSITE, *à part.*

Voilà qu'elle aiguise ses désirs; à merveille, pierre à repasser.

DIOMÈDE.

Je veux l'avoir.

CRESSIDA.

Quoi ! ce gage ?

DIOMÈDE.

Oui.

CRESSIDA.

O dieux immortels ! — gage charmant, ton maître est maintenant dans son lit, occupé à penser à toi et à moi; il soupire, prend mon gant et le couvre de tendres baisers, comme ceux que je te donne ici. — Oh ! non, ne me l'arrachez pas; celui qui me le prend doit en même temps me prendre mon cœur.

DIOMÈDE.

Vous m'avez déjà donné votre cœur; ceci doit suivre.

TROÏLE.

J'ai juré de me contenir.

CRESSIDA.

Vous ne l'aurez pas, Diomède; non, décidément. Je vous donnerai autre chose.

DIOMÈDE, *lui prenant la manchette.*

C'est ce gage que je veux. De qui le tenez-vous?

CRESSIDA.

N'importe!

DIOMÈDE.

Allons, dites-moi de qui vous le tenez.

CRESSIDA.

De quelqu'un qui m'aimait mieux que vous; mais maintenant que vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE.

A qui a-t-il appartenu?

CRESSIDA.

Par toutes ces étoiles qui forment le cortége de Diane, et par Diane elle-même, vous ne le saurez pas.

DIOMÈDE.

Demain, je veux l'attacher à mon casque; son maître le verra et n'osera pas y porter la main.

TROÏLE.

Quand tu serais le diable, et que tu le porterais sur tes cornes, je saurais bien l'en arracher.

CRESSIDA.

Allons, c'est fait, la chose est décidée; — mais non, elle ne l'est pas; je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE.

En ce cas, adieu! Vous ne vous jouerez plus de Diomède.

CRESSIDA.

Vous ne partirez pas. — On ne peut pas vous dire un mot que vous ne vous emportiez.

DIOMÈDE.

Je n'aime pas ces enfantillages.

THERSITE, *à part.*

Ni moi non plus, par Pluton. Mais celui qui ne t'aime pas ne m'en plaît que mieux.

DIOMÈDE.

Eh bien! viendrai-je? A quelle heure?

CRESSIDA.

Oui, venez. — O Jupiter! — Venez. — Que je vais souffrir!

DIOMÈDE.

Adieu jusque là.

CRESSIDA.

Bonsoir. Je vous en prie, venez.

DIOMÈDE *s'éloigne.*

CRESSIDA, *continuant.*

Adieu, Troïle! Un de mes yeux se porte encore vers toi; mais l'autre accompagne mon cœur. Oh! que notre sexe est fragile! chétives créatures que nous sommes, l'erreur de nos yeux entraîne celle de notre cœur: ce que l'erreur conduit doit errer: concluons de là qu'une ame que les yeux dirigent est pleine de turpitudes.

Elle s'éloigne.

THERSITE, *à part.*

Elle ne pouvait proclamer plus clairement sa faiblesse, à moins de dire: « Mon ame est une prostituée. »

ULYSSE.

Tout est fini, seigneur.

TROÏLE.

Oui.

ULYSSE.

Pourquoi donc restons-nous ici?

TROÏLE.

Pour récapituler dans mon ame chacune des paroles qui viennent d'être prononcées. Mais si je raconte l'intimité dans laquelle j'ai surpris ce couple, ne mentirai-je point, tout en disant la vérité? et cependant je conserve au fond du cœur une confiance, une espérance vive et obstinée, qui infirme le témoignage de mes oreilles et de mes yeux, comme si ces organes avaient des fonctions décevantes, créées seulement pour calomnier. Était-ce bien Cressida qui était ici?

ULYSSE.

Troyen, je n'ai pas le don d'évoquer les absens.

TROÏLE.

Assurément ce n'était pas elle.

ULYSSE.

Très-certainement c'était elle.

TROÏLE.

Cependant je ne suis pas fou.

ULYSSE.

Ni moi non plus, seigneur; Cressida était ici il n'y a qu'un instant.

TROÏLE.

Qu'on ne le croie pas, pour l'honneur de son sexe! songeons que nous avons eu des mères; ne donnons pas occasion à des censeurs impitoyables, qui n'y sont déjà que trop portés par leur dépravation, à juger de tout le sexe par Cressida. Croyons plutôt que ce n'est pas Cressida que nous avons vue.

ULYSSE.

Prince, qu'a-t-elle donc fait qui puisse faire rejaillir son déshonneur sur nos mères?

TROÏLE.

Rien, à moins que ce ne fût elle qui était là.

THERSITE, *à part.*

Prétend-t-il donc se mentir à lui-même, en dépit du témoignage de ses yeux?

TROÏLE.

Non, ce n'était pas elle; c'était la Cressida de Diomède; si la beauté a une ame, ce n'était pas elle; si l'ame dicte la foi jurée, si la foi jurée est sainte, si la sainteté fait les délices des dieux, s'il est vrai qu'il ne saurait y avoir deux per-

sonnes distinctes dans une seule, ce n'était pas elle. O langage d'un insensé qui plaide le pour et le contre! O double hypothèse, où la raison se révolte sans se perdre, et s'abdique sans folie! C'était et ce n'était pas Cressida. Dans mon ame commence une lutte d'une nature si étrange, qu'une chose inséparable comme la foi mutuellement jurée se divise par un intervalle aussi vaste que celui qui sépare le ciel de la terre. Et toutefois, dans l'orifice de cette brèche immense, il ne serait pas possible de faire entrer un fil de la toile d'Arachné. J'ai la preuve, preuve plus forte que les portes de Pluton, que Cressida est à moi, liée à mon destin par un nœud éternel; hélas! j'ai aussi la preuve, preuve aussi forte que le ciel lui-même, que ce nœud est dénoué, relâché, dissous, et que, par un autre nœud que vient de former sa main, elle s'est unie à Diomède avec les fragmens impurs de sa foi brisée et de ses sermens rompus.

ULYSSE.

Se peut-il que Troïle éprouve la moitié seulement des émotions violentes qu'il exprime?

TROÏLE.

Oui, Grec; et mon courroux éclatera en traits aussi brûlans que le cœur de Mars enflammé par Vénus. Jamais jeune homme n'aima d'un amour plus éternel, d'une ame plus constante. Grec, écoute-moi.—Autant j'aime Cressida, autant j'abhorre son Diomède. Elle vient de moi la manchette qu'il a promis de porter sur son casque; quand ce serait un casque forgé par Vulcain, mon glaive l'entamera. La trombe redoutée des nautonniers, condensée en masse par le soleil puissant, et qui porte l'orage dans ses flancs, ne fait pas dans sa chute entendre à l'oreille de Neptune un fracas plus épouvantable que le sifflement de mon épée tombant sur Diomède.

THERSITE, *à part.*

Il lui fera payer cher sa paillardise.

TROÏLE.

O Cressida! perfide Cressida! perfide, perfide, perfide! comparées à la tienne, les plus noires perfidies sont des actes méritoires.

ULYSSE.

Oh! contenez-vous; les éclats de votre exaspération attirent ici des gens qui nous écoutent.

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE.

Seigneur, voici une heure que je vous cherche. En ce moment Hector s'arme dans Troie; Ajax, commis à votre garde, vous attend pour vous reconduire dans nos murs.

TROÏLE.

Je suis à vous, prince. — (*A Ulysse.*) Courtois seigneur, adieu. — Adieu, beauté parjure! — Diomède, prends garde à toi, et qu'un rempart solide protége ta tête!

ULYSSE.

Je vous reconduirai jusqu'aux portes de la ville.

TROÏLE.

Acceptez les remercimens d'un homme au désespoir.

TROÏLE, ÉNÉE *et* ULYSSE *s'éloignent.*

THERSITE, *seul.*

Je voudrais rencontrer ce scélérat de Diomède! je croasserais comme un corbeau, pour lui présager malheur. Patrocle me donnera tout ce que je voudrai si je lui fais connaître cette donzelle: le perroquet ne ferait pas plus pour une amande que lui pour une fille complaisante. Paillardise, paillardise! Toujours guerre et paillardise, c'est le train du monde : que l'enfer les dévore tous!

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Troie. — Devant le palais de Priam.

Arrivent HECTOR *et* ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Quand mon époux a-t-il poussé l'humeur désobligeante au point de fermer l'oreille à mes avis? Désarmez-vous, désarmez-vous, et ne combattez pas aujourd'hui.

HECTOR.

Vous me forcez à vous déplaire; rentrez; par les dieux immortels, je partirai.

ANDROMAQUE.

Mes songes me présagent des malheurs pour aujourd'hui.

HECTOR.

Assez, vous dis-je.

Arrive CASSANDRE.

CASSANDRE.

Où est mon frère Hector?

ANDROMAQUE.

Le voici, ma sœur, tout armé et ne respirant que le carnage: réunissez-vous à mes supplications pressantes; prions-le à genoux; car j'ai rêvé de meurtres sanglans; et toutes la nuit des spectres de mort et de carnage ont troublé mon sommeil.

CASSANDRE.

O c'est vrai.

HECTOR.

Allons! qu'on dise à mon héraut de sonner de la trompette.

CASSANDRE.

De grâce, mon cher frère, qu'on ne sonne point le signal d'une sortie!

HECTOR.

Laissez-moi, vous dis-je; les dieux ont entendu mon serment.

CASSANDRE.

Les dieux sont sourds aux sermens inconsidérés; c'est pour eux une offrande plus odieuse que les taches dans la chair des victimes.

ANDROMAQUE.

O laissez-vous fléchir! ne croyez pas que ce soit un acte pieux de contrister nos cœurs, pour tenir votre serment; c'est comme si l'on volait pour donner, et qu'on dépouillât l'un pour être généreux envers l'autre.

CASSANDRE.

C'est la pureté de l'intention qui sanctifie le serment; mais tous les sermens ne doivent pas être tenus indistinctement. Désarmez-vous, cher Hector.

HECTOR.

Cessez, vous dis-je. C'est mon honneur qui dispose de mon destin: tous les hommes tiennent à la vie; mais l'honnête homme met l'honneur bien au-dessus de la vie.

Arrive TROILE.

HECTOR, *continuant.*

Eh bien! jeune homme, est-ce que tu te proposes de combattre aujourd'hui?

ANDROMAQUE.

Cassandre, allez chercher mon père; qu'il vienne fléchir mon époux.

CASSANDRE *s'éloigne.*

HECTOR.

Non, jeune Troïle; quitte ton armure, jeune homme. Je me sens aujourd'hui en humeur de combattre: pour toi, laisse tes muscles se fortifier, et ne t'expose pas aux hasards de la guerre. Va, désarme-toi; sois sans inquiétude, brave adolescent; je combattrai aujourd'hui pour toi, pour moi et pour la patrie.

TROÏLE.

Mon frère, vous avez une générosité déplacée, qui sied mieux à un lion qu'à un homme.

HECTOR.

Voyons, Troïle, que me reproches-tu?

TROÏLE.

Quand les Grecs vaincus tombent au sifflement de votre épée, mille fois on vous a vu leur dire de se relever et de vivre.

HECTOR.

Oh! c'est loyauté.

TROÏLE.

C'est folie, Hector.

HECTOR.

Comment cela?

TROÏLE.

Au nom de tous les dieux, laissons la pitié à notre mère; quand nous avons attaché notre armure, que la vengeance guide nos épées, et soyons implacables.

HECTOR.

Fi! c'est de la barbarie.

TROÏLE.

C'est la nécessité de la guerre.

HECTOR.

Troïle, je désire que tu n'ailles pas combattre aujourd'hui.

TROÏLE.

Qui m'en empêchera? ni la destinée, ni l'obéissance, ni Mars lui-même, quand il me ferait, de son glaive, signe de me retirer; ni Priam, ni Hécube à genoux, les yeux gonflés de larmes amères: toi-même, mon frère, quand tu voudrais, ta bonne épée à la main, m'interdire le passage, tu ne m'arrêterais pas, si ce n'est en me donnant la mort.

Revient CASSANDRE *avec* PRIAM.

CASSANDRE.

Retenez-le, Priam; retenez-le avec force: il est votre soutien; si vous le perdez, vous, qui vous appuyez sur lui, et Troie, qui s'appuie sur vous, tout va succomber à la fois.

PRIAM.

Reviens sur tes pas, Hector. Ta femme a rêvé; ta mère a eu des visions; Cassandre prophétise; et moi-même, inspiré tout-à-coup du don divinatoire, je t'annonce que ce jour doit nous porter malheur. Reviens donc sur tes pas.

HECTOR.

Énée est sur le champ de bataille; j'ai donné à plusieurs Grecs ma parole de guerrier de me présenter ce matin devant eux.

PRIAM.

Tu n'iras pas.

HECTOR.

Je ne puis manquer à ma parole: vous me connaissez pour un fils respectueux; ne me forcez donc pas à manquer au respect que je vous dois; mais permettez, vénérable Priam, que, de votre consentement, je suive la ligne de conduite que vous voulez m'interdire.

CASSANDRE.

O Priam, ne lui cédez pas.

ANDROMAQUE.

Ne lui cédez pas, mon père bien aimé.

HECTOR.

Andromaque, vous m'indisposez contre vous. Par l'amour que vous me portez, rentrez.

ANDROMAQUE *s'éloigne.*

TROILE, *montrant Cassandre.*

C'est cette fille insensée, visionnaire, superstitieuse, qui suscite tous ces sinistres presages.

CASSANDRE.

Adieu, cher Hector! je te vois mourir! vois comme tes yeux s'éteignent! vois comme le sang coule à flots de tes nombreuses blessures! entends-les gémissemens des Troyens, les clameurs d'Hécube, les cris déchirans de la malheureuse Andromaque, exhalant son désespoir; vois la destruction, la frénésie, la consternation confondre leurs clameurs et s'écrier toutes ensemble : « Hector! Hector est mort! ô Hector! »

TROILE.

Va-t'en! — Va-t'en!

CASSANDRE.

Adieu! — Mon cher Hector, je prends congé de toi. Tu t'abuses, et Troie partage ton erreur.

Elle s'éloigne.

HECTOR.

Mon père, je vois que ses cris vous ont consterné rentrez et rassurez les habitans; nous allons combattre, et ce soir nous viendrons vous raconter nos exploits.

PRIAM.

Adieu : que les dieux t'environnent et te protégent!

PRIAM *s'éloigne dans une direction*, HECTOR *dans une autre.*

On entend un bruit de fanfares.

TROÏLE, *seul.*

Ils sont aux mains; je les entends! attends-moi, orgueilleux Diomède; ou je perdrai mon bras, ou je regagnerai ma manchette.

Au moment où TROÏLE *s'éloigne d'un côté*, PANDARUS *arrive de l'autre.*

PANDARUS.

Entendez-vous, seigneur? entendez-vous?

TROÏLE.

Qu'y a-t-il?

PANDARUS.

Voici une lettre de la pauvre fille.

TROÏLE, *prenant la lettre.*

Voyons.

PANDARUS.

Une coquine de phthisie, une chienne de phthisie me tourmente; à quoi il faut ajouter le malheureux sort de cette pauvre fille; un inconvénient par ci, un inconvénient par là; si bien que, tout considéré, je serai forcé un de ces jours de vous planter là. Ajoutez que j'ai un rhumatisme dans l'œil et des douleurs dans les os, qui me font souffrir tellement, qu'à moins qu'un homme ne soit maudit, il est impossible de dire ce que c'est. — Que dit-elle dans sa lettre?

TROILE.

Des paroles, rien que des paroles; rien qui parte du cœur. — Quant à ses actes, c'est ailleurs qu'ils s'adressent. — (*Déchirant la lettre.*) Paroles en l'air, je vous jette aux vents; que leur souffle inconstant vous emporte. — Elle continue à payer mon amour de mots et d'illusions; c'est à un autre qu'elle donne des effets.

Ils s'éloignent dans des directions différentes.

SCENE IV.

L'espace qui sépare Troie du camp des Grecs. Des fanfares se font entendre : le champ de bataille est traversé dans tous les sens par des troupes de guerriers.

Arrive THERSITE.

THERSITE, *seul.*

Les voilà maintenant aux prises : je veux aller voir cela. Cet hypocrite et abominable drôle de Diomède a attaché à son casque la manchette de ce jeune fou, de cet amoureux Troyen. Je voudrais bien les voir face à face; je voudrais voir ce Troyen imbécile, qui aime cette prostituée, renvoyer sans manchette à sa perfide et lascive catin ce Grec fourbe et paillard. D'un autre côté, la conduite de ces gueux hypocrites, — ce vieux fromage moisi de Nestor, et ce renard d'Ulysse, ne vaut pas une chiquenaude. — Dans leur rusée politique, ils ont lâché Ajax, ce chien mal léché, contre un dogue qui ne vaut guère mieux, Achille; et ne voilà-t-il pas que le chien d'Ajax, devenu plus fier que le dogue d'Achille, refuse aujourd'hui de s'armer! il en résulte que tout est dans la confusion parmi les Grecs, et qu'avec eux la raison perd ses droits. Silence! voici l'homme à la manchette qui arrive, suivi de son adversaire.

Arrive DIOMÈDE, *suivi de* TROILE.

TROÏLE.

Ne fuis pas; car, fusses-tu par-delà le Styx, je le passerais à la nage pour t'atteindre.

DIOMÈDE.

Tu prends une retraite pour une fuite. Je ne fuis pas; mais j'ai cru devoir m'écarter de la foule. A toi!

THERSITE.

Grec, soutiens ta prostituée! Troyen, combats pour ta catin! — Allons, la manchette! la manchette!

TROÏLE *et* DIOMÈDE *s'éloignent en combattant.*

Arrive HECTOR.

HECTOR.

Qui es-tu, Grec? Es-tu un adversaire digne d'Hector? Es-tu un guerrier noble et vaillant?

THERSITE.

Non, non, je ne suis qu'un drôle, un misérable bouffon, un indigne coquin!

HECTOR.

Je te crois : vis.

Il s'éloigne.

THERSITE.

Je te suis bien obligé de m'avoir cru. Mais que la peste t'étrangle pour la peur que tu m'as faite! Que sont devenus nos deux guerriers paillards? Je pense qu'ils se seront avalés l'un l'autre. Ce miracle me ferait bien rire. Du reste, on peut dire que la luxure se dévore elle-même. Mettons-nous sur leur piste.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

Même lieu.

Arrivent DIOMÈDE *et* UN DOMESTIQUE.

DIOMÈDE.

Va, prends le cheval de Troïle; présente ce beau coursier à ma bien-aimée Cressida; offre mes hommages à cette belle; dis-lui que j'ai châtié l'amoureux Troyen, et suis son défenseur envers et contre tous.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, seigneur.

Il s'éloigne.

Arrive AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

A l'œuvre! à l'œuvre! Le farouche Polydamas a terrassé Memnon; le bâtard Margarélon a fait Dorus prisonnier, et, debout comme un colosse, il brandit sa lance sur les corps meurtris des rois Épistrophe et Cédius. Polyxène est tué; Amphimaque et Thoas sont grièvement blessés; Palamède est cruellement blessé et meurtri; le terrible Sagittaire épouvante nos soldats. Hâtons-nous, Diomède, de voler à leur secours, ou nous périrons tous.

Arrive NESTOR.

NESTOR.

Allez, portez à Achille le corps de Patrocle, et dites au paresseux Ajax de s'armer, s'il ne veut mourir de honte. Il y a sur le champ de bataille un millier d'Hectors : tantôt il combat sur un coursier galate, et tantôt les victimes manquent à son glaive; bientôt il est à pied, et tout fuit ou tombe devant lui, comme les poissons devant la baleine; il reparaît plus loin, et là les Grecs tombent sous le tranchant de son épée, comme l'herbe sous la faux; ici, là, partout, il prend et laisse, et son agilité seconde à tel point sa volonté que tout ce qu'il veut il le fait, et il en fait tant que cela tient du prodige!

Arrive ULYSSE.

ULYSSE.

Courage, courage, princes! Le grand Achille s'arme en pleurant, en maudissant, et en faisant vœu de vengeance. Son sang assoupi s'est réveillé à la vue des blessures de Patrocle, et de ses Myrmidons qui reviennent à lui, mutilés, écharpés, en faisant retentir le nom d'Hector. Ajax a perdu un ami : écumant de colère, il s'est armé; il combat maintenant, appelant Troïle à grands cris; Troïle, qui a fait aujourd'hui dans nos rangs d'incroyables ravages, se jette au plus fort du péril avec une fougue téméraire, et le bonheur qui le suit, déconcertant toutes les mesures de l'habileté, renverse tout devant lui.

Arrive AJAX.

AJAX.

Troïle! lâche Troïle!

Il s'éloigne.

DIOMÈDE.

Oui, par là, par là!

NESTOR.

C'est bien, c'est bien; nous nous rallions.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE.

Où est-il, cet Hector? Viens, viens, égorgeur d'enfans, montre-moi ta face; tu sauras ce que c'est que d'avoir affaire à Achille irrité. Hector! où est Hector? Je ne veux combattre qu'Hector!

Tous s'éloignent.

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrive AJAX.

AJAX.

Troïle! lâche Troïle! montre-toi!

Arrive DIOMÈDE.

DIOMÈDE.

Troïle! Troïle! où est Troïle?

AJAX.

Que lui veux-tu?

DIOMÈDE.

Je veux le châtier.

AJAX.

Si j'étais le généralissime des Grecs, je te cèderais ce haut poste plutôt que le châtiment de Troile. — Troile ! Troile !

Arrive TROILE.

TROÏLE.

Te voilà, Diomède ! te voilà, traître ! — Tourne de mon côté ton visage perfide. Tu m'as pris mon cheval; j'aurai ta vie en retour.

DIOMÈDE.

Ah ! te voilà donc?

AJAX.

C'est moi qui combattrai contre lui. Range-toi, Diomède !

DIOMÈDE.

Il m'appartient ; je ne resterai pas spectateur oisif.

TROÏLE.

Venez tous deux, Grecs perfides; je vous tiendrai tête à tous deux.

Ils s'éloignent en combattant.

Arrive HECTOR.

HECTOR.

C'est toi, Troïle ! Tu combats vaillamment, ô mon plus jeune frère !

Arrive ACHILLE.

ACHILLE.

Enfin, je te vois ! — Ah ! — Défends-toi, Hector !...

HECTOR.

Reprends haleine, si tu veux.

ACHILLE.

Je n'accepte pas ta courtoisie, orgueilleux Troyen. Félicite-toi que le repos ait mis mes armes hors d'état de servir; tu en profites maintenant; mais nous nous reverrons ; jusque là, va, suis ta destinée.

Il s'éloigne.

HECTOR.

Adieu, — tu m'aurais trouvé plus frais et plus dispos, si je m'étais attendu à ta rencontre. — Eh bien! mon frère?

Revient TROILE.

TROÏLE.

Ajax a fait Énée prisonnier; le souffrirons-nous? Non, par la flamme du glorieux flambeau des jours, il ne l'emmènera pas; je serai pris aussi, ou je le délivrerai; — entends-moi, ô destin ! Peu m'importe de périr aujourd'hui.

Il s'éloigne.

Arrive UN GUERRIER *couvert d'une magnifique armure.*

HECTOR.

Arrête, Grec, arrête ! tu es une bonne prise.— Non, tu ne veux pas m'attendre? — Ton armure me plait; quand je devrais la briser et en faire sauter les agrafes, il faut que je l'aie. — Tu ne veux pas rester, drôle? eh bien ! cours, je vais te donner la chasse pour avoir ta dépouille.

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Même lieu.

Arrive ACHILLE ; *des* MYRMIDONS *le suivent.*

ACHILLE.

Faites cercle autour de moi, mes Myrmidons ; écoutez ce que je vais vous dire: — Accompagnez partout mon char ; ne portez pas un seul coup, mais tenez-vous en haleine. Quand j'aurai trouvé le sanguinaire Hector, entourez-le de toutes parts, tournez contre lui la pointe de vos armes, et ne le ménagez pas : suivez-moi, compagnons, et voyez-moi agir. — L'arrêt en est porté. — Il faut que le grand Hector périsse.

Ils s'éloignent.

SCENE VIII.

Même lieu.

Arrivent d'abord MÉNÉLAS *et* PARIS *en combattant; puis* THERSITE.

THERSITE.

Le cocu et le cocufieur sont aux prises; allons, taureau ! allons, dogue ! courage, Pâris ! courage, chapon ! allons, Pâris, allons, le taureau a l'avantage ; — gare aux cornes ! holà !

PARIS *et* MÉNÉLAS *s'éloignent en continuant le combat.*

Arrive MARGARÉLON.

MARGARÉLON.

Tourne-toi, esclave, et combats.

THERSITE.

Qui es-tu?

MARGARÉLON.

Un fils bâtard de Priam.

THERSITE.

Et moi aussi, je suis bâtard ; j'aime les bâtards ;

je suis né bâtard, j'ai reçu une instruction bâtarde ; j'ai un esprit bâtard, une valeur bâtarde; je suis illégitime en tout. Les loups ne se mangent pas entre? eux pourquoi les bâtards se mangeraient-ils? Prends-y garde, ce combat nous porterait malheur! c'est provoquer la colère du ciel, que de combattre pour une catin, quand on est fils d'une catin. Adieu, bâtard.

MARGARELLON.

Que le diable t'emporte, lâche!

Ils s'éloignent.

SCENE IX.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrive HECTOR.

HECTOR.

Cadavre pourri sous des dehors brillans, ta magnifique armure t'a coûté la vie. Maintenant, j'en ai assez fait pour aujourd'hui; je vais reprendre haleine; repose-toi, mon épée, tu t'es suffisamment rassasiée de sang et de mort.

Il ôte son casque, et rejette son bouclier sur son épaule.

Arrivent ACHILLE *et ses* MYRMIDONS.

ACHILLE.

Regarde, Hector, le soleil va se coucher; la sombre nuit s'empresse sur ses pas; le jour et la vie d'Hector vont se clore en même temps.

HECTOR.

Je suis désarmé; Grec, ne profite pas de cet avantage.

ACHILLE.

Frappez, mes amis, frappez! voilà l'homme que je cherche. (*Hector tombe percé de coups.*) Ainsi tombe bientôt Ilion! ainsi s'écroule Troie! voilà ici gisant son espoir, sa force et son appui. — En avant, Myrmidons, et criez tous ensemble: « Achille a tué le redoutable Hector »! (*On entend sonner la retraite.*) Écoutez! les Grecs sonnent la retraite.

UN MYRMIDON.

Les trompettes des Troyens la sonnent pareillement, seigneur.

ACHILLE.

La nuit étend sur la terre ses ailes de dragon, et, telle qu'un arbitre, sépare les deux armées. Mon épée, qui n'est rassasiée qu'à demi, aurait voulu de nouveaux alimens; mais satisfait de ce friand morceau, elle va se reposer. — (*Il remet son épée dans le fourreau.*) Allons, attachez ce cadavre à la queue de mon cheval; je veux traîner ce Troyen sur le champ de bataille.

Ils s'éloignent.

SCENE X.

Même lieu.

Arrivent AGAMEMNON, AJAX, MENELAS, NESTOR, *et* DIOMEDE, *suivis d'une troupe de guerriers grecs.*

On entend des cris confus dans le lointain.

AGAMEMNON.

Écoutez, écoutez! Quels sont ces cris?

NESTOR.

Tambours, faites silence!

DES VOIX, *s'écrient.*

Achille! Achille! Hector est tué! Achille!

DIOMÈDE.

On crie qu'Hector est tué, et tué par Achille.

AJAX.

Si cela est, n'en faisons point parade, Hector le valait bien.

AGAMEMNON.

Marchons à pas lents. — Que quelqu'un aille inviter Achille à venir nous voir dans notre tente. — Si les dieux nous ont fait la grâce de nous accorder sa mort, Troie est à nous, et nos guerres meurtrières ont pris fin.

Ils s'éloignent au pas militaire.

SCENE XI.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent ÉNÉE *et des* TROYENS.

ÉNÉE.

Faisons halte; nous sommes maîtres du champ de bataille. Ne rentrons pas à Troie; passons ici la nuit.

Arrive TROILE.

TROILE.

Hector est tué!

ÉNÉE.

Hector! Les dieux nous en préservent!

TROILE.

Il est mort; et son barbare vainqueur le traîne indignement sur le champ de bataille, attaché à la queue de son cheval. — Faites éclater votre courroux, ô ciel! hâtez votre vengeance! Dieux, asseyez-vous sur vos trônes, et souriez à Troie! montrez-nous votre miséricorde dans la célérité de vos coups, et ne prolongez pas notre agonie.

ÉNÉE.

Seigneur, vous jetez le découragement dans l'armée.

TROILE.

Vous, qui me parlez ainsi, vous ne me compre-

nez pas : je ne parle pas de fuite, de crainte ou de mort, mais je défie tous les dangers dont les dieux ou les hommes peuvent nous accabler. Hector n'est plus ! qui annoncera cette nouvelle à Priam ou à Hécube ? Que celui qui consent à voir prendre sa voix pour la voix de l'orfraie de sinistre augure, que celui-là aille à Troie, et qu'il dise : «Hector est mort ; » ce mot seul changera Priam en marbre, fera de toutes les épouses des Niobé, métamorphosera en fontaines toutes les jeunes filles, en statues tous les jeunes hommes, et plongera Troie dans la consternation. Mais allons, marchons ; Hector est mort, tout est dit. — Arrêtez encore un moment. — Tentes abominables, qui vous élevez orgueilleusement dans nos plaines phrygiennes, dès que l'aurore paraîtra, je vous traverserai ! —Et toi, ô le plus lâche des hommes, nul espace ne pourra séparer nos deux haines ; je m'attacherai à ta poursuite comme une conscience coupable qui évoque autant de spectres que la frénésie évoque de pensées. — Donnez le signal de la marche vers Troie ! — Marchons ; une consolation nous reste : l'espoir de la vengeance voilera nos blessures intérieures.

Énée *et les* Troyens *s'éloignent.*

Arrive PANDARUS, *au moment où Troïle va partir.*

PANDARUS.

Écoutez donc, écoutez donc !

TROÏLE.

Loin d'ici, vil entremetteur ! Que la honte et l'ignominie accompagnent ta vie, et soient éternellement attachées à ton nom !

Troïle, *s'éloigne.*

PANDARUS, *seul.*

Voilà un excellent remède pour mes douleurs rhumatismales ! — O monde ! ô monde ! ô monde ! voilà donc comme on méprise le pauvre agent dont on s'est servi ! O fourbes et intrigans d'amour ! on vous met à l'œuvre, et voilà comme on vous récompense ! Pourquoi vos services sont-ils si recherchés et si mal payés ? On a bien raison de le dire : L'humble abeille bourdonne joyeusement, jusqu'à ce qu'elle ait perdu son miel et son dard ; mais une fois privée de son aiguillon, adieu pour elle miel et bonheur. (*Se tournant vers les spectateurs.*) Complaisans de l'amour, écrivez cela dans vos registres ; s'il en est dans cette enceinte, qu'ils pleurent le malheur de Pandarus ; ou, s'ils ne peuvent pleurer, qu'ils accordent quelque commisération, sinon à moi, du moins à mes rhumatismes. Apprenez, sœurs et frères du métier, que dans deux mois je fais mon testament ; je le ferais maintenant, si je ne craignais d'être sifflé par quelque oie de Manchester. Jusque là, je transpirerai à force, et chercherai mes aises ; puis, à l'époque fixée, je vous léguerai mes douleurs.

Il s'éloigne.

FIN DE TROÏLE ET CRESSIDA.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCENE III.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE FLORENCE.
BERTRAND, comte de Roussillon.
LEFEU, vieux seigneur.
PAROLE, parasite à la suite de Bertrand.
UN INTENDANT, } au service de la comtesse de Roussillon.
UN BOUFFON, }
UN PAGE.
LA COMTESSE DE ROUSSILLON, mère de Bertrand.

PERSONNAGES.

HÉLÈNE, protégée de la Comtesse.
UNE VIEILLE VEUVE de Florence.
DIANE, sa fille.
VIOLENTA, } voisines et amies de la veuve.
MARIANE, }
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS qui ont pris du service avec Bertrand dans la guerre de Florence.
SEIGNEURS DE LA COUR DU ROI, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS ET FLORENTINS.

La scène est partie en France, partie à Florence.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent BERTRAND, LA COMTESSE DE ROUSSILLON, HÉLÈNE *et* LEFEU, *tous en deuil.*

LA COMTESSE.

En me séparant de mon fils, j'enterre un second époux.

BERTRAND.

Et moi, en m'éloignant de vous, madame, je pleure de nouveau la mort de mon père : mais je dois me conformer aux ordres du roi, auquel je suis soumis en ma double qualité de pupille* et de sujet.

LEFEU.

Dans le roi, vous trouverez, vous, madame, un

* Autrefois en Angleterre, la tutelle du fils de haute maison était, de droit, dévolue au roi. (Note du traducteur.)

époux, et vous, seigneur, un père : un homme si universellement bon ne peut manquer de l'être pour vous; vos vertus feraient naître la bienveillance là où elle n'est pas; à plus forte raison sont-elles sûres de la rencontrer là où elle abonde.

LA COMTESSE.

Y a-t-il quelque espoir d'amélioration dans la santé du roi?

LEFEU.

Il a congédié ses médecins, madame : après avoir, sous leur direction, perdu son temps à espérer, il n'a recueilli de leurs soins d'autre avantage que de perdre avec le temps jusqu'à l'espérance.

LA COMTESSE, *montrant Hélène.*

Cette jeune personne avait un père,— oh! *avait!* que de douleurs ce mot réveille!—un père dont la science égalait presque la loyauté ; si elle l'avait égalé, elle eût rendu la nature immortelle, et la mort, faute d'ouvrage, aurait eu congé. Dans l'intérêt de sa majesté, plût à Dieu qu'il fût vivant! la maladie du roi n'existerait plus.

LEFEU.

Comment nommez-vous, madame, l'homme dont vous parlez?

LA COMTESSE.

C'était un homme célèbre à juste titre dans sa profession : il se nommait Gérard de Narbonne.

LEFEU.

C'était effectivement un homme fort habile; dernièrement encore le roi en parlait avec admiration, et le regrettait vivement : il vivrait encore, si la science pouvait garantir du trépas.

BERTRAND.

Quelle est, seigneur, la maladie qui consume les jours du roi?

LEFEU.

Une maladie de langueur.

BERTRAND.

C'est la première fois que je l'apprends.

LEFEU.

Je vous serai obligé de n'en point parler. — Cette jeune personne est donc la fille de Gérard de Narbonne?

LA COMTESSE.

Son unique enfant, seigneur, et c'est à mes soins qu'il l'a léguée. J'espère qu'elle réalisera les promesses de son éducation; elle a un caractère qui embellit encore les qualités les plus belles; car c'est chose déplorable lorsque des qualités aimables accompagnent une ame impure; elles deviennent un piége. En elle, ces dons sont relevés encore par l'absence de tout artifice; elle tient de son père sa rectitude morale; mais elle ne doit qu'à elle seule son caractère bienveillant.

LEFEU.

Vos éloges, madame, font couler ses larmes.

LA COMTESSE.

C'est le meilleur sel dont une jeune fille puisse assaisonner les éloges qu'on lui donne. Jamais le souvenir de son père n'approche de son cœur sans que la tyrannie de sa douleur n'enlève à ses joues les couleurs de la vie. Allons, Hélène, en voilà assez; sans quoi on pourrait croire votre affliction plus affectée que réelle.

HÉLÈNE.

Je n'ai pas seulement un chagrin affecté, j'ai aussi un chagrin réel.

LEFEU.

Une douleur modérée est un tribut que nous devons aux morts, une douleur excessive est l'ennemie des vivans.

LA COMTESSE.

Si les vivans ne s'arment pas contre la douleur, son excès l'aura bientôt rendue mortelle.

BERTRAND.

Madame, je désire votre bénédiction.

LEFEU.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Sois béni, Bertrand! et puisses-tu ressembler à ton père par les qualités de l'ame comme par l'extérieur! Puisse ta vertu rivaliser avec ta naissance, et ta bonté égaler ta noblesse! Aime tout le monde, fie-toi à bien peu; ne fais de mal à personne. Aie le pouvoir de nuire à ton ennemi, sans jamais en faire usage; et garde ton ami aussi soigneusement que ta propre vie : qu'on te reproche de te taire, jamais d'avoir parlé. Ajoute à ces dons tous ceux que le ciel voudra t'accorder, et qu'implorent pour toi mes prières! adieu. — (*A Lefeu.*) Seigneur, c'est un courtisan novice; veuillez l'aider de vos conseils.

LEFEU.

Les meilleurs que me suggéreront mes lumières, il peut les attendre de mon amitié.

LA COMTESSE.

Que le ciel le bénisse! — Adieu, Bertrand.

LA COMTESSE *sort.*

BERTRAND, *à Hélène.*

Puissiez-vous voir se réaliser les vœux que votre pensée aura formés! soyez la consolation de ma mère, votre protectrice, et consacrez-lui tous vos soins.

LEFEU.

Adieu, ma belle enfant; vous devez soutenir la réputation de votre père.

BERTRAND *et* LEFEU *sortent.*

HÉLÈNE, *seule.*

Oh! plût à Dieu que ce fût là mon unique souci! — Je ne pense point à mon père, et les larmes données à sa mémoire par des yeux illustres l'honorent plus que celles que j'ai versées pour lui. Comment était-il? je l'ai oublié; mon imagination ne conserve qu'une seule image, celle de Bertrand. C'est fait de moi; plus de vie pour moi, si Bertrand s'éloigne. Il est tellement au-dessus de moi! Autant vaudrait aimer quelque astre brillant du ciel, et songer à en faire mon époux; je ne puis me mouvoir dans sa sphère; il faut me contenter de réfléchir de loin les obliques rayons de son

éclatante lumière. Mon ambitieux amour trouve en lui-même son supplice : l'humble biche qui aspirerait à l'amour du lion serait condamnée à se consumer sans espoir. C'était un supplice, il est vrai, mais un supplice charmant, que de le voir à toute heure du jour, de m'asseoir auprès de lui, et de graver son front arqué, son œil d'aigle, les boucles de sa chevelure, sur les tablettes de mon cœur, de ce cœur bien fait pour contenir son image charmante. Mais maintenant il est loin de moi, et à mon imagination idolâtre il ne reste plus que son souvenir adoré. Qui vient ici ?

Arrive PAROLE.

HÉLÈNE, *continuant*.

Un homme de sa suite. Je l'aime à cause de lui ; et cependant je le connais pour un menteur fieffé, un sot et un lâche ; mais ces défauts invétérés lui vont si bien, qu'on les héberge, tandis que l'inflexible vertu se morfond en plein air ; aussi voyons-nous souvent la sagesse indigente au service de la sottise opulente.

PAROLE.

Dieu vous garde, belle reine !

HÉLÈNE

Et vous aussi, monarque !

PAROLE.

Monarque ? Non.

HÉLÈNE.

Reine ? Pas davantage.

PAROLE.

Méditez-vous sur la virginité ?

HÉLÈNE.

Il y a du militaire en vous ; j'ai une question à vous faire : l'homme est l'ennemi de la virginité ; comment pouvons-nous la barricader contre ses attaques ?

PAROLE.

Tenez-le à distance.

HÉLÈNE.

Oui ; mais il nous livre sans cesse de nouveaux assauts ; et quelque courage qu'elle mette à se défendre, notre virginité est faible. Enseignez-nous le moyen de faire une belle résistance.

PAROLE.

Il n'y en a pas ; une fois le siége mis devant la place, l'homme fera jouer les mines, et vous fera sauter.

HÉLÈNE.

Dieu préserve notre pauvre virginité des mines et de leur explosion ! — L'art de la guerre n'enseigne-t-il aucun moyen par lequel les jeunes filles puissent faire sauter les hommes ?

PAROLE.

La virginité une fois à terre, l'homme en sautera plus vite en l'air ; si alors vous le jetez bas, vous perdez votre cité par la brèche que vous aurez ouverte vous-même. Dans la république de la nature, il n'est pas d'une bonne politique de conserver la virginité ; c'est une perte de laquelle il résulte un gain réel ; pour produire une vierge, il faut qu'il y ait une virginité de perdue. L'étoffe dont vous fûtes formée est celle dont on fait les vierges ; d'une virginité perdue, il en naît dix autres ; la garder toujours, c'est l'annuler à jamais ; c'est une compagnie trop ennuyeuse, il faut s'en défaire.

HÉLÈNE.

Je veux la défendre quelque temps encore, dussé-je mourir vierge.

PAROLE.

Il n'y a pas grand'chose à dire en sa faveur ; elle est contraire aux lois de la nature. Parler en faveur de la virginité, c'est accuser sa mère, ce qui est infailliblement un manque de respect ; se pendre ou mourir vierge, c'est même chose ; c'est un véritable suicide, pour lequel on mérite d'être enterré sur un grand chemin, loin de toute terre sainte, comme coupable d'attentat à la nature. La virginité se consume et meurt, en se dévorant elle-même. D'ailleurs, la virginité est morose, orgueilleuse, frivole, pleine d'amour-propre, le péché le plus expressément défendu par les canons. Ne la gardez pas ; avec elle vous ne pouvez que perdre ; débarrassez-vous-en ; dans dix ans elle se sera décuplée, ce qui est un intérêt fort honnête, et le principal n'en sera pas moins intact ; défaites-vous-en au plus vite.

HÉLÈNE.

Comment faire, seigneur, pour la perdre à sa guise ?

PAROLE.

Voyons un peu. Tenez, si vous m'en croyez, il faut aimer celui qui ne l'aime pas ; c'est un article qui perd son lustre en magasin ; plus on le garde, plus il perd de sa qualité ; défaites-vous-en pendant qu'il est encore de vente. La virginité ressemble à un vieux courtisan qui porte un costume à l'antique, riche mais passé de mode, comme ces broches et ces cure-dents qu'on ne porte plus aujourd'hui. On aime le vieux vin, et les jeunes filles ; une vieille virginité ressemble à une poire sèche et ridée ; c'est une poire flétrie qui était bonne autrefois : c'est une poire flétrie, vous dis-je ; que voulez-vous en faire ?

HÉLÈNE.

Ma virginité n'en est point là encore ; votre maître y trouvera tout à la fois une mère, une amante, une amie ; alors il sera, — je ne sais ce qu'il sera : — Dieu lui soit en aide ! — La cour est un endroit où l'on apprend bien des choses ; — Et pour ce qui est de lui, c'est un homme, —

PAROLE.

Quel homme est-ce ?

HÉLÈNE.

Un homme à qui je veux du bien. — C'est dommage, —

PAROLE

Qu'est-ce qui est dommage ?

HÉLÈNE.

Que les souhaits n'aient pas un corps, car alors nous autres, nées sous une humble étoile, réduites à ne faire que des vœux, nous pourrions du moins

en faire sentir les effets à ceux que nous aimons, et traduire par des actes des pensées renfermées dans notre sein, et dont ils ne nous savent aucun gré.

Entre UN PAGE.

LE PAGE.

Monsieur Parole, mon maître vous demande.

LE PAGE *sort*.

PAROLE.

Adieu, ma petite Hélène; si je puis me ressouvenir de vous, je penserai à vous quand je serai à la cour.

HÉLÈNE.

Monsieur Parole, vous êtes né sous une étoile charitable.

PAROLE.

Sous la constellation de Mars.

HÉLÈNE.

C'est possible.

PAROLE.

Dans sa prédominance.

HÉLÈNE.

Dans son mouvement rétrogade.

PAROLE.

Pourquoi cela?

HÉLÈNE.

En combattant vous reculez toujours.

PAROLE.

C'est pour prendre mes avantages.

HÉLÈNE.

C'est aussi pour notre avantage, et dans l'intérêt de notre sûreté, que la peur nous fait prendre la fuite. Quoi qu'il en soit, le courage et la peur, mêlés ensemble, constituent en vous une vertu d'excellente qualité, et qui vous fera un long usage.

PAROLE.

Je suis si pressé, qu'il m'est impossible de vous faire une réponse piquante; je reviendrai courtisan parfait, et mon instruction servira à vous former, pourvu que vous compreniez les conseils d'un courtisan, et les avis que je vous donnerai, sans quoi vous mourrez dans votre ingratitude, et votre ignorance vous perdra. Adieu. Quand vous en aurez le temps, dites vos prières; quand vous ne l'aurez pas, souvenez-vous de vos amis; procurez-vous un bon mari, et traitez-le comme il vous traitera : sur ce, adieu.

Il sort.

HÉLÈNE, *seule*.

Souvent c'est en nous-mêmes que résident les ressources que nous attribuons au ciel; le destin nous donne libre carrière; il ne met des entraves à nos projets que lorsque nous y mettons nous-mêmes de la tiédeur. Quelle est la puissance qui me fait aspirer si haut dans mon amour? Pourquoi m'est-il donné de voir, sans pouvoir jamais rassasier ma vue? Quelque distance qui sépare les objets faits l'un pour l'autre, souvent la nature les rapproche et les réunit. Les entreprises extraordinaires sont impossibles à ceux qui mesurent les difficultés matérielles des choses et s'imaginent que ce qui ne s'est pas fait ne se fera pas. Quelle femme a-t-on vue mettre tout en usage pour montrer ce qu'elle vaut, sans que le succès ait couronné son amour? — La maladie du roi, — Peut-être que je m'abuse, mais mon parti est pris, et ma résolution est immuable.

Elle sort.

SCENE II.

Paris. — Un appartement dans le palais du roi.

On joue une fanfare.

Entrent LE ROI, *avec* SA SUITE *et* PLUSIEURS SEIGNEURS. *Il tient des lettres à la main.*

LE ROI.

Les Florentins et les Siennois sont en guerre : les succès et les pertes ont été balancés, et ils continuent la lutte avec courage.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est ce qu'on dit, sire.

LE ROI.

Et c'est croyable. Cette nouvelle nous est confirmée par notre cousin d'Autriche, qui nous avertit que les Florentins se préparent à nous demander de prompts secours; cet ami, qui nous est si cher, anticipe leurs propositions et semble nous conseiller un refus.

PREMIER SEIGNEUR.

L'affection et la sagesse dont il a donné des preuves à votre majesté donnent du poids à ses conseils.

LE ROI.

Il a décidé notre réponse, et la demande de Florence est rejetée avant même que son envoyé soit venu. Quant à ceux de nos gentilshommes qui désirent entrer au service toscan, ils sont libres de se ranger sous l'une ou l'autre bannière.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Cela pourra servir d'école à notre jeune noblesse, qui brûle d'agir et de se signaler.

LE ROI.

Qui vient ici?

Arrivent BERTRAND, LEFEU *et* PAROLE.

PREMIER SEIGNEUR.

Sire, c'est le comte de Roussillon, le jeune Bertrand.

LE ROI.

Jeune homme, vous avez les traits de votre père; la nature prodigue semble vous avoir formé avec une sollicitude toute particulière. Puissiez-vous avoir également hérité des qualités morales de votre père! Soyez le bien venu à Paris.

BERTRAND.

Que votre majesté veuille recevoir mes remercîmens et mes hommages.

LE ROI.

Plût à Dieu que j'eusse aujourd'hui la santé que j'avais lorsque votre père et moi, unis par une étroite amitié, nous fîmes ensemble nos premières armes ! Il prit une part active à toutes les guerres de ce temps-là, et s'était formé à l'école des plus braves capitaines. Il conserva longtemps sa vigueur; mais la vieillesse maudite nous atteignit tous deux, et vint clore notre carrière active. Je me sens rajeunir quand je parle de votre excellent père : dans sa jeunesse, il avait cet esprit caustique que je remarque dans nos jeunes seigneurs d'aujourd'hui; mais leurs plaisanteries retournent à leurs auteurs sans avoir été remarquées de personne, et ils ne cachent pas comme lui leur légèreté sous des qualités honorables. Courtisan accompli, son orgueil ou ses saillies ne portaient aucune empreinte de mépris ou d'amertume; ou si cela lui arrivait, c'était pour répondre aux provocations de ses égaux. Il savait le moment précis où il devait parler, et sa langue obéissait à sa volonté; ses inférieurs n'étaient pas par lui traités comme tels: il abaissait sa hauteur à leur humble niveau. Il les rendait fiers de son humilité, et sa modestie s'inclinait devant leurs éloges maladroits. Voilà l'homme dont l'exemple devrait servir de modèle à notre époque; en s'y confirmant attentivement, on reconnaitrait que nous n'avons fait que rétrograder.

BERTRAND.

Sire, sa mémoire est gravée en caractères plus glorieux dans votre cœur que sur sa tombe, et son épitaphe est moins honorable pour lui que les paroles de votre bouche royale.

LE ROI.

Que ne suis-je encore avec lui ! Il avait coutume de dire, — il me semble encore l'entendre; ses paroles rationnelles n'allaient pas frapper l'oreille d'un vain bruit; elles se gravaient dans l'ame et y fructifiaient. — « Puissé-je cesser de vivre, » — ainsi débutait sa douce et rêveuse parole, à la suite d'un innocent badinage; — « Puissé-je cesser de vivre, quand ma lampe manquera d'huile, plutôt que d'être un objet de risée pour ces jeunes esprits dont l'engouement dédaigne tout ce qui n'est pas nouveau, dont le jugement ne s'étend pas au-delà du cercle de leur toilette, et dont les idées changent plus vite que la forme de leur pourpoint. » — Tels étaient ses vœux : après lui, ce sont aussi les miens. Puisque je ne rapporte plus à la ruche ni miel ni cire, il est temps que je la quitte pour faire place à d'autres travailleurs.

DEUXIEME SEIGNEUR.

Vous êtes aimé, sire; ceux qui sont les moins portés à en convenir seraient les premiers à vous regretter.

LE ROI.

J'occupe une place, je le sais. — Combien de temps y a-t-il, comte, que le médecin de votre père est mort?

BERTRAND.

Sire, environ six mois.

LE ROI.

S'il vivait, j'essaierais de ses conseils. — Prêtez-moi votre bras; — les autres médecins m'ont usé à force de remèdes : — la nature et la maladie sont aux prises, laissons-les décider la question. Soyez le bien venu, comte; mon fils ne m'est pas plus cher que vous.

BERTRAND.

Je remercie votre majesté.

Ils sortent. Bruit de fanfares.

SCENE III.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE, *son* INTENDANT *et* UN BOUFFON.

LA COMTESSE.

Maintenant, je suis prête à vous entendre.

L'INTENDANT.

Madame, puissiez-vous voir dans le récit de ce que j'ai fait le soin que j'ai pris de me conformer à vos désirs; car nous blessons notre modestie, et nous ternissons l'éclat de nos services quand nous les publions nous-mêmes.

LA COMTESSE, *montrant le Bouffon.*

Que fait ici ce maraud ? Va-t'en, drôle; je veux bien ne pas ajouter foi à toutes les plaintes qu'on m'a faites sur ton compte. En cela, je suis trop bonne; car je sais que tu es capable d'avoir commis ces méchans tours, et que le talent ne t'a pas plus manqué pour cela que la volonté.

LE BOUFFON.

Vous n'ignorez pas, madame, que je suis un pauvre diable.

LA COMTESSE.

C'est bon.

LE BOUFFON.

Non, madame, il n'est pas bon pour moi que je sois un pauvre diable, quoique bien des riches soient damnés; mais si votre seigneurie veut me donner la permission de me marier, Isabeau et moi, nous ferons de notre mieux.

LA COMTESSE.

Tu veux donc te réduire à la mendicité?

LE BOUFFON.

Je me borne à mendier votre consentement dans cette affaire.

LA COMTESSE.

Dans quelle affaire?

LE BOUFFON.

Dans l'affaire d'Isabeau et la mienne. Au service, on n'amasse pas des rentes, et je crois que Dieu ne me bénira que lorsque j'aurai procréé des rejetons; car, comme l'on dit les enfans sont une bénédiction.

LA COMTESSE.

Dis-moi pourquoi tu veux te marier?

LE BOUFFON.

Mon pauvre corps l'exige, madame. Je ne puis résister à la chair; et il faut bien suivre, quand c'est le diable qui tire.

LA COMTESSE.

Sont-ce là toutes les raisons de ta seigneurie?

LE BOUFFON.

J'ai encore d'autres raisons telles quelles, des raisons de piété.

LA COMTESSE.

Peut-on les connaître?

LE BOUFFON.

J'ai été jusqu'à ce jour, madame, une créature pécheresse, comme vous et comme tout ce qui est composé de chair et de sang, et le fait est que je me marie par esprit de pénitence.

LA COMTESSE.

Marie-toi, plutôt que d'être vicieux.

LE BOUFFON.

Je n'ai point d'amis, madame, et j'espère m'en procurer à l'aide de ma femme.

LA COMTESSE.

Maraud! ce sont des ennemis que ces amis-là!

LE BOUFFON.

Vous êtes dans l'erreur, madame, ce ont des amis, et de vrais amis encore. Ces gens-là viennent faire pour moi la besogne dont je suis las. Celui qui laboure mon champ épargne mes bœufs et me donne le loisir de rentrer ma récolte; s'il me fait cocu, en revanche, il est mon homme de peine. Celui qui console ma femme soulage ma chair et mon sang; celui qui soulage ma chair et mon sang aime mon sang et ma chair; celui qui aime mon sang et ma chair est mon ami; *ergo*, celui qui courtise ma femme est mon ami. Si les hommes voulaient se résigner à être ce qu'ils sont, il n'y aurait rien à craindre dans le mariage; car le jeune Charbon le puritain, et le vieux Poysam le papiste, quoiqu'ils puissent différer en religion, se ressemblent sous le point de vue conjugal; leurs têtes sont semblables, et ils peuvent entrelacer leurs cornes, comme le pourraient faire les béliers d'un troupeau.

LA COMTESSE.

Tu seras donc toujours obscène et médisant?

LE BOUFFON.

Je suis prophète, madame; et je dis la vérité sans détour.

Une ballade fort touchante
Nous apprend un fait très-certain;
Par nature le cocu chante:
Le mariage est l'œuvre du destin.

LA COMTESSE.

Allons, va-t'en; je ne veux plus te parler.

L'INTENDANT.

Voudriez-vous, madame, lui dire d'appeler Hélène? c'est d'elle que j'ai à vous entretenir.

LA COMTESSE.

L'ami, dis à ma demoiselle de compagnie que je désire lui parler; c'est Hélène que je veux pire.

LE BOUFFON, *chante*.

C'est donc pour cet objet charmant
Que les Grecs ont saccagé Troie!
C'était bien la peine, vraiment!
De Priam elle était la joie;
Immobile, elle soupira,
Puis ces mots elle murmura:
S'il en est, que Dieu me pardonne,
Sur neuf mauvaises une bonne,
Par tous les saints du paradis,
C'est qu'il en est une bonne sur dix.

LA COMTESSE.

Comment! une sur dix! tu altères la chanson, faquin.

LE BOUFFON.

Oui, madame, une bonne femme sur dix; c'est une amélioration que j'ai faite à la chanson. Que le bon Dieu veuille qu'il en soit ainsi pour tout le monde, toute l'année! On ne se plaindrait pas de la dîme des femmes, si j'étais monsieur le curé. Une sur dix, dites-vous? Ah! s'il naissait une bonne femme à l'apparition de chaque comète, à chaque tremblement de terre, la loterie humaine serait bien améliorée: à cette loterie-là un homme a plus de chances de tirer son propre cœur que d'attraper une bonne femme.

LA COMTESSE.

Veux-tu sortir, drôle, et faire ce que je te commande?

LE BOUFFON.

Faut-il que l'homme soit aux ordres de la femme. sans qu'il en arrive malheur! — Quoique la probité ne soit pas puritaine, elle ne fait de mal à personne: elle porte le surplis de l'humanité sur la robe noire d'un cœur gros de chagrin. — Allons, je pars, je vais dire à Hélène de venir ici.

LE BOUFFON *sort*.

LA COMTESSE.

Eh bien! de quoi s'agit-il?

L'INTENDANT.

Je sais, madame, que vous aimez tendrement votre demoiselle de compagnie.

LA COMTESSE.

C'est vrai; son père l'a léguée à mes soins; elle mérite personnellement l'affection que je lui porte; je lui dois plus que je ne lui donne, et je lui donnerai plus qu'elle ne demandera.

L'INTENDANT.

Madame, ce matin je me trouvais plus près d'elle qu'elle ne l'eût désiré; elle était seule, et se parlait à elle-même, sans se douter que ses paroles fussent entendues par d'autres que par elle. J'ai compris à son langage qu'elle aimait votre fils. « La fortune, disait-elle, n'est pas une déesse, puisqu'elle a établi une telle différence entre nos deux positions; l'amour n'est point un dieu, s'il ne déploie sa puissance que lorsque les conditions sont égales; Diane n'est pas la reine des vierges, puisqu'elle laisse sa prêtresse succomber à la première attaque, et ne fait rien pour la délivrer. » Elle débitait tout cela du ton le plus

douloureux dans lequel j'aie jamais entendu une jeune fille s'exprimer; j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en informer sur l'heure; j'ai pensé que quelque malheur pouvant résulter de tout ceci, il importait que vous en fussiez instruite.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes fidèlement acquitté de votre devoir; ne communiquez à personne ce que vous savez; j'avais déjà conçu à cet égard des soupçons, mais si vagues que je ne savais si je devais douter ou croire. Laissez-moi, je vous prie, gardez ce secret au fond de votre ame; je vous remercie de votre loyale sollicitude. Nous reparlerons de cela une autre fois.

L'INTENDANT *sort.*

Entre HÉLÈNE.

LA COMTESSE.

Voilà comme j'étais quand j'étais jeune. La nature a voulu que ce fût là notre partage; c'est une épine inséparable de la rose de notre jeunesse; notre sang est à nous, et ceci fait partie de notre sang. C'est la marque et le sceau d'une nature vraie, que l'énergique passion de l'amour imprimée dans un jeune cœur. Le souvenir de mes beaux jours passés me rappelle les mêmes fautes; — mais alors ce n'étaient pas des fautes à mes yeux. Je le vois bien maintenant; je lis son mal dans ses yeux éteints.

HÉLÈNE.

Que désirez-vous de moi, madame?

LA COMTESSE.

Vous savez, Hélène, que je suis pour vous une mère?

HÉLÈNE.

Vous êtes une honorable maîtresse.

LA COMTESSE.

Non; mais une mère. Pourquoi pas une mère? Quand j'ai prononcé ce mot de mère, il m'a semblé que vous voyiez un serpent. Qu'y a-t-il donc dans ce nom de mère, que vous ne pouvez l'entendre sans tressaillir? Je le répète, je suis votre mère, et je vous mets au nombre des enfans que mes entrailles ont portés : on a vu souvent l'adoption rivaliser de tendresse avec la nature; elle nous donne une tige naturelle née de semences étrangères. Vous ne m'avez jamais coûté de douleurs maternelles; et pourtant je vous témoigne toute la tendresse d'une mère. — Miséricorde divine! jeune fille, est-ce que cela vous glace le sang, que je me dise votre mère? Qu'avez-vous? Pourquoi autour de vos yeux cet arc aux changeantes couleurs, cet arc d'Iris, messagère de larmes? Pourquoi? Parce que je vous appelle ma fille?

HÉLÈNE.

Je ne le suis pas.

LA COMTESSE.

Je vous dis que je suis votre mère.

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi, madame; le comte de Roussillon ne saurait être mon frère; je suis d'une naissance obscure, lui d'une famille illustre; mes parens sont inconnus; tous les siens sont nobles. Il est mon maître, mon seigneur bien aimé : et moi je dois vivre, et veux mourir son humble vassale. Il ne doit pas être mon frère.

LA COMTESSE.

Ni moi votre mère?

HÉLÈNE.

Vous êtes ma mère, madame. Plût à Dieu que vous fussiez réellement ma mère, pourvu que mon seigneur, votre fils, ne fût pas mon frère! — Je ne désire pas le ciel plus ardemment que je ne souhaiterais que vous fussiez notre mère à tous deux, pourvu que je ne fusse pas sa sœur. Est-il absolument nécessaire, si je suis votre fille, qu'il soit mon frère?

LA COMTESSE.

Non, Hélène; vous pouvez être ma belle-fille. Fasse le ciel que ce ne soit pas là votre pensée! Ces noms de fille et de mère vous font donc bien de l'impression? Eh quoi! vous pâlissez encore? Mes craintes ont enfin surpris le secret de votre amour : le mystère de votre penchant pour la solitude s'explique maintenant, et j'ai découvert la source de vos larmes. La chose n'est plus douteuse; vous aimez mon fils; vous ne pourriez sans rougir dissimuler votre passion, et prétendre que vous ne l'aimez pas. Dites-moi donc la vérité, avouez-moi votre amour. — Vos joues le confessent; et vos yeux le voyant se manifester si clairement dans toute votre personne, le proclament aussi dans leur langage; une coupable et infernale obstination enchaîne seule votre langue, dans l'espoir de rendre la vérité douteuse. Parlez, cela est-il? Si cela est, vous avez fait un très-bon choix; si cela n'est pas, jurez-le-moi. Dans tous les cas, je vous en supplie, au nom du ciel et de l'intérêt que je vous porte, dites-moi la vérité.

HÉLÈNE.

Madame, pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils?

HÉLÈNE.

Ne l'aimez-vous pas, madame?

LA COMTESSE.

Point de détours. Mon amour pour lui est fondé sur un lien patent et sacré. Allons, allons, révélez-moi l'état de votre cœur; car votre passion se trahit pleinement.

HÉLÈNE, *se jetant aux genoux de la Comtesse.*

Eh bien! je l'avoue ici à deux genoux, à la face du ciel et devant vous, ce que j'aime plus que vous-même, ce que je préfère à tout, le ciel excepté, c'est votre fils. — Mes parens étaient pauvres, mais honnêtes. — Ainsi est mon amour : n'en soyez pas offensée; car ma tendresse ne saurait lui nuire en rien. Je ne le poursuis pas de présomptueuses avances; je ne le voudrais même

pour époux qu'après l'avoir mérité, et cependant je ne sais pas comment je pourrai le mériter jamais. Je sais que j'aime en vain, que je n'ai point d'espoir; je sais l'inutilité de mes efforts, et toutefois dans ce vase fuyant je continue à verser les eaux de mon amour; pareil à l'Indien, dans ma pieuse erreur, j'adore le soleil qui luit sur son adorateur et ne le connaît pas. Madame, que votre haine ne soit pas le châtiment de mon amour. Ne me punissez pas d'aimer celui que vous aimez; vous-même, dont la vertueuse vieillesse atteste une jeunesse sans reproche, si jamais il vous est arrivé de nourrir de chastes désirs et une tendre flamme, si bien que Diane et Vénus se réunissaient en vous, oh! daignez prendre pitié de la jeune fille qui ne peut s'empêcher d'aimer sans espoir de retour, qui sait qu'elle ne trouvera pas ce qu'elle cherche, énigme vivante qui vit de ce qui la fait mourir.

LA COMTESSE.

Parlez-moi franchement; n'avez-vous pas depuis quelque temps formé le projet d'aller à Paris?

HÉLÈNE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Dans quel but? dites-moi la vérité.

HÉLÈNE.

Je vous la dirai, j'en jure par la grâce du ciel. Vous savez que mon père m'a laissé en mourant certaines recettes d'une efficacité merveilleuse et éprouvée, certains spécifiques souverains, m'ordonnant de conserver avec soin ces ordonnances comme beaucoup plus importantes qu'elles ne le paraissent à la simple lecture. Parmi ces recettes, il en est une infaillible pour la cure des maladies de langueur, telle que celle dont le roi est attaqué sans espoir de guérison.

LA COMTESSE.

Etait-ce pour cela que vous vouliez aller à Paris, Dites-le-moi.

HÉLÈNE.

C'est mon seigneur, c'est votre fils qui m'y a fait penser; sans lui, Paris, la médecine et le roi seraient probablement bien loin de ma pensée.

LA COMTESSE.

Mais, lors même que vous seriez en mesure d'offrir au roi vos services, pensez-vous qu'il les accepterait? Il est d'accord avec ses médecins: ils sont convaincus, lui, que leurs soins sont impuissans, eux, qu'ils ne peuvent rien pour lui. Comment ajouteraient-ils foi à l'habileté d'une jeune fille étrangère à la science, lorsque la faculté, après avoir épuisé tout son savoir, a dû abandonner le mal à lui-même?

HÉLÈNE.

Quelque chose de bien supérieur à la science de mon père, qui pourtant était le plus instruit de sa profession, me dit que la recette qu'il m'a léguée sera bénie, par mon heureuse étoile; et si vous vouliez, madame, me permettre de tenter l'aventure je m'engagerais sur la vie à guérir le roi pour tel jour et à telle heure.

LA COMTESSE.

Le croyez-vous?

HÉLÈNE.

J'en suis sûre, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien! Hélène, je vous permets de partir, je vous fournirai les moyens et la suite nécessaire, et vous recommanderai à ceux des miens qui sont à la cour. Je resterai ici et prierai Dieu qu'il bénisse votre entreprise. Partez demain, et soyez persuadée que tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

Elles sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Paris. — Un appartement dans le palais du roi.

Bruit de fanfares.

Entrent LE ROI, *avec* SA SUITE, *entouré de* JEUNES SEIGNEURS *qui viennent prendre congé avant de partir pour la guerre de Florence;* BERTRAND, PAROLE.

LE ROI.

Adieu, mon jeune seigneur; ne perdez jamais de vue les principes d'un guerrier; — et vous, seigneur, recevez aussi mes adieux. Partagez-vous mon conseil; si chacun de vous se l'approprie tout entier, c'est un don capable de recevoir toute l'extension désirable, et il y en aura assez pour tous deux.

PREMIER SEIGNEUR.

Nous espérons, sire, après avoir appris le métier de la guerre, revenir et vous retrouver en bonne santé.

LE ROI.

Non, non, cela est impossible; et néanmoins mon cœur est entier encore, et le mal qui assiége ma vie ne saurait l'abattre. Adieu, mes jeunes seigneurs; que je meure ou que je vive, montrez-vous de dignes fils de la France. Faites voir à la haute Italie, à ces hommes qui n'ont hérité que de la décadence de la dernière monarchie, que vous êtes venus non pour courtiser la gloire, mais

pour la posséder. Quand les plus braves faibliront, saisissez votre conquête, et que la renommée proclame votre nom. Encore une fois, adieu.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Puisse la santé servir à souhait votre majesté!

LE ROI.

Défiez-vous de ces Italiennes; on dit que lorsqu'elles demandent, nos Français ne peuvent rien leur refuser. Prenez garde d'être captifs avant d'avoir combattu.

TOUS DEUX.

Nos cœurs garderont vos sages avis.

LE ROI.

Adieu. — (*A un de ses gens.*) Aidez-moi.

Le roi se retire sur un lit de repos.

PREMIER SEIGNEUR, *à Bertrand.*

Se peut-il, seigneur, que nous vous laissions derrière nous.

PAROLE.

Ce n'est pas sa faute; l'ardeur, —

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Oh! c'est une superbe campagne!

PAROLE.

Admirable; j'ai vu ces guerres.

BERTRAND.

On me retient ici, et on ne cesse de me corner aux oreilles : « Vous êtes trop jeune; l'année prochaine; c'est trop tôt. »

PAROLE.

Mon cher, si vous en avez une si forte envie, partez bravement sans demander congé.

BERTRAND.

On me laisse ici comme un coursier oisif, qui frappe inutilement de son pied le pavé sonore, jusqu'à ce que tout l'honneur ait été moissonné, et qu'il ne reste plus que des épées de bal*. Par le ciel! il faut que je m'évade.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est une évasion honorable.

PAROLE.

Comte, basardez cette peccadille.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si vous voulez, je serai votre complice; sur ce, adieu.

BERTRAND.

Je ne puis me détacher de vous; et notre séparation est un supplice intolérable.

PREMIER SEIGNEUR.

Adieu, capitaine.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mon cher monsieur Parole, —

PAROLE, *prenant un air de matamore.*

Nobles héros, mon épée et les vôtres sont sœurs. Un mot encore, mes damoiseaux; un mot, bonnes lames. — Vous trouverez dans le régiment des Spiniens, un certain capitaine Spurio qui porte sur la joue gauche une cicatrice, une marque de guerre : c'est cette épée qui la lui a faite : dites-lui que je suis en vie, et notez bien ce qu'il vous dira de moi.

* La coutume était de danser l'épée au côté. (*Note du traducteur.*)

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nous n'y manquerons pas, noble capitaine.

PAROLE.

Favoris de Mars, que ce dieu vous protége!

LES SEIGNEURS *sortent.*

PAROLE, *continant, à Bertrand.*

Quel parti prenez-vous?

BERTRAND.

Je reste; le roi, —

Il s'arrête en voyant le roi se lever.

PAROLE.

Soyez un peu plus courtois avec ces nobles seigneurs; vous vous êtes renfermé dans les limites d'un adieu glacial; soyez plus expressif avec eux, car ce sont les coryphées de l'étiquette; ils marchent, mangent, parlent et se meurent sous l'influence de la règle établie; et quand ce serait le diable qui conduirait la mesure, il faudrait encore les imiter et les suivre. Courez les rejoindre, et prenez congé d'eux plus longuement que vous n'avez fait.

BERTRAND.

C'est ce que je ferai.

PAROLE.

De braves gens, et qui m'ont tout l'air de bien manier l'épée.

BERTRAND *et* PAROLE *sortent.*

Entre LEFEU.

LEFEU, *se prosternant devant le roi.*

Pardon, sire, pour moi et pour le message que j'apporte.

LE ROI.

Je te condamne à te relever.

LEFEU, *se relevant.*

En ce cas, vous voyez debout devant vous un homme qui a acheté son pardon. Je voudrais, sire, que vous vous fussiez mis à genoux devant moi pour me demander pardon, et que, sur mon ordre, vous vous fussiez relevé comme je viens de le faire.

LE ROI.

Je le voudrais aussi ; je voudrais, après vous avoir fendu la tête, m'être ainsi prosterné pour vous en demander excuse.

LEFEU.

Grand merci; mais, sire, venons au fait; voulez-vous être guéri de votre infirmité ?

LE ROI.

Non.

LEFEU.

Ah! vous ne voulez pas de raisins, mon royal renard? oh! vous en voudriez, si vous pouviez y atteindre : j'ai trouvé un médecin capable de donner la vie aux pierres, d'animer un marbre, et de vous faire danser une sarabande le plus gaîment et le plus lestement du monde; son seul contact suffirait pour ressusciter le roi Pépin; que dis-je? pour faire prendre la plume au grand Charlemagne, et lui faire écrire à elle-même une lettre d'amour.

LE ROI.

Qui, elle ?

LEFEU.

Mais le médecin, sire ; il est arrivé ici un docteur femelle; veuillez la voir. J'en jure sur ma foi et mon honneur, si toutefois, après la légèreté de ce début, je puis parler sérieusement, je me suis entretenu avec une personne dont le sexe, l'âge, les paroles, la sagesse et la fermeté, m'ont plongé dans un étonnement tel, que je ne puis l'attribuer uniquement à ma faiblesse. Voulez-vous la voir, — car c'est là l'objet de sa demande, — et savoir l'objet qui l'amène ? cela fait, moquez-vous de moi tout à votre aise.

LE ROI.

Eh bien, mon cher Lefeu, amenez-moi l'objet de votre admiration, afin que je la partage, ou que je vous en guérisse, en m'étonnant de votre étonnement.

LEFEU.

Oh ! je vous convaincrai, et cela avant que la journée soit finie.

Il sort.

LE ROI.

Ce sont là les prologues ordinaires qui précèdent ses riens.

Rentre LEFEU *avec* HÉLÈNE.

LE FEU.

Venez, venez ; voici sa majesté; expliquez-vous devant elle; vous ne m'avez pas l'air d'un conspirateur; des conspirateurs comme vous, sa majesté les redoute peu : je suis l'oncle de Cressida *, et ne crains pas de vous laisser ensemble; adieu.

Il sort.

LE ROI.

Jeune beauté, est-ce à moi que vous avez affaire ?

HÉLÈNE.

Oui, sire. Gérard de Narbonne était mon père, homme habile dans sa profession.

LE ROI.

Je l'ai connu.

HÉLÈNE.

Dès lors, il est inutile que je fasse son éloge; il suffit que vous le connaissiez. Sur son lit de mort, il me légua diverses recettes; il en est une surtout, le fruit le plus précieux de sa longue pratique, et l'enfant chéri de sa longue expérience; il m'ordonna de la conserver soigneusement comme un troisième œil, plus précieux que les deux autres; c'est ce que j'ai fait. Ayant appris que votre majesté est atteinte de la maladie que le remède laissé par mon père est principalement destiné à combattre, je viens, en toute humilité, vous l'offrir ainsi que mes services.

LE ROI.

Je vous rends grâces, jeune fille; mais je ne crois pas à la cure que vous m'annoncez : quand nos docteurs les plus instruits nous abandonnent, quand la faculté a unanimement déclaré que tous les efforts de l'art ne peuvent rien contre un mal sans espoir, je ne dois pas déshonorer mon jugement, ni me laisser égarer par une folle espérance, au point de prostituer à des empiriques le traitement d'une maladie incurable ; je ne dois pas compromettre ma réputation de sagesse en accueillant un secours insensé, alors que dans mon opinion tout secours est inutile.

HÉLÈNE.

Cela étant, la conscience d'avoir fait mon devoir me paiera de mes peines. Je ne vous presse plus d'accepter mes soins, mais je supplie humblement votre royale bienveillance de vouloir bien me faire ramener aux lieux d'où je viens?

LE ROI.

A moins d'être ingrat, je ne puis moins faire pour vous; vous avez eu l'intention de me secourir; recevez de moi les remercîmens qu'adresse un mourant à ceux qui font des vœux pour sa vie ; mais je connais parfaitement mon état, et vous n'y connaissez rien ; je sais le péril où je suis, et vous n'y savez point de remède.

HÉLÈNE.

Puisque vous avez renoncé à tous les remèdes, quel mal y a-t-il à ce que j'essaie ce que je puis faire pour vous? Celui qui accomplit les œuvres les plus grandes, les accomplit souvent par les plus faibles mains : l'Écriture nous montre la sagesse parlant par la voix de l'enfance, alors que les juges sur leur siége n'étaient que des enfans ; on voit de faibles sources donner naissance à de grands fleuves, et on a vu de vastes mers se tarir en présence des puissans incrédules qui niaient les miracles. Souvent l'attente est trompée, quand les probabilités sont les plus grandes, et c'est quand on y compte le moins, quand on désespère, que souvent elle se réalise.

LE ROI.

Je ne dois point vous entendre. Adieu, jeune fille; vos services n'étant point utilisés, c'est à vous-même à vous payer ; des offres non agréées ont pour salaire des remercîmens.

HÉLÈNE.

C'est ainsi que le mérite inspiré voit d'une parole détruire ses projets. Il n'en est pas de celui qui connaît toutes choses comme de nous qui jugeons de tout sur les apparences ; mais il y a présomption à nous, d'attribuer aux hommes ce qui est l'œuvre du ciel. Sire, consentez à la tentative que je veux faire ; mettez, non pas moi, mais le ciel à l'épreuve. Je ne suis pas un imposteur qui annonce un but et qui en a un autre en vue ; mais j'ai la certitude, et vous pouvez m'en croire, que mon art n'est pas impuissant, ni votre maladie incurable.

LE ROI.

En êtes-vous certaine ? Dans quel espace de temps espérez-vous me guérir ?

HÉLÈNE.

Avec l'aide de celui de qui toute aide doit venir, avant que les coursiers du soleil aient fait par-

* Voir dans ce recueil la pièce intitulée *Troile et Cressida*. (*Note du traducteur.*)

courir deux fois à son char enflammé sa course journalière, avant que l'humide Hespérus ait éteint deux fois dans les vapeurs de l'Occident sa lampe somnifère, avant que le sablier du pilote ait compté vingt-quatre fois le cours rapide du Temps, tout ce qu'il y a de maladif en vous se séparera de la partie saine; la santé reprendra son libre cours, et la maladie mourra.

LE ROI.

Quel gage de certitude me donnerez-vous?

HÉLÈNE.

Si je ne réussis pas, taxez-moi d'impudence; traitez-moi de prostituée; que ma honte soit publiée en tous lieux et colportée dans des ballades flétrissantes; que ma réputation de jeune fille soit diffamée; qu'on me mette au rang de ce qu'il y a de plus infâme, et qu'on me fasse mourir au milieu des tortures.

LE ROI.

Je ne sais, mais il me semble que quelque esprit céleste parle par ta bouche, et dans ce faible organe je crois entendre sa voix puissante : ce que dans l'état ordinaire des choses, ma raison jugerait impossible, je le crois possible maintenant. Tu dois tenir à l'existence; car tout ce qui donne du prix à la vie, jeunesse, beauté, sagesse, courage, vertu, tout ce qui fait ici-bas le bonheur, tu le possèdes; hasarder tous ces biens, c'est l'indice d'une habileté consommée ou du plus monstrueux désespoir. Charmant docteur, j'essaierai de tes prescriptions; si je meurs, ce sera ta mort que tu auras toi-même ordonnée.

HÉLÈNE.

Si je dépasse le temps fixé, si je n'accomplis pas ce que j'ai promis, qu'on me fasse mourir sans miséricorde : je l'aurai mérité. Si je ne vous sauve pas, qu'on me donne la mort; mais si je vous sauve, que me promettez-vous?

LE ROI.

Demande toi-même ce que tu voudras.

HÉLÈNE.

Mais me l'accorderez-vous?

LE ROI.

Oui, j'en jure par mon sceptre et par mes espérances de salut.

HÉLÈNE.

Eh bien! parmi les jeunes hommes qui dépendent de vous, vous me donnerez, de votre royale main, le mari que je demanderai : bien entendu que je ne pousserai point l'arrogance jusqu'à faire tomber mon choix sur le sang royal de France; que je ne chercherai pas à perpétuer mon nom obscur en l'alliant à celui d'un membre de votre famille; je me bornerai à demander pour époux un de vos vassaux que je puis choisir et que vous pouvez m'accorder.

LE ROI.

Voici ma main; remplis ta promesse, et ton vœu sera exaucé; fixe toi-même l'époque à ton gré; je me mets entièrement sous ta direction. Je devrais te questionner davantage, quoique, après tout, ce que j'apprendrais de plus ne pût rien ajouter à ma confiance en toi; je devrais te demander d'où tu viens, où tu vas, — mais, sans autres questions, tu es la bien venue, et je t'acueille sans réserve — (*Appelant ses gens.*) Qu'on vienne m'aider, holà! quelqu'un! — Si tu tiens ta promesse, mes actes rivaliseront avec les tiens.

Bruit de fanfares. Ils sortent.

SCÈNE II.

Le Roussillon. — Un appartement dans le palais de la Comtesse.

Entrent LA COMTESSE *et* LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Viens çà, l'ami; je vais mettre à l'épreuve ton savoir-vivre.

LE BOUFFON.

Je ferai voir qu'en moi le vivre est florissant et le savoir des plus maigres. Je sais qu'il ne s'agit que de m'envoyer à la cour.

LA COMTESSE.

A la cour! De quel endroit fais-tu cas, si tu fais fi de celui-là? Rien qu'à la cour!

LE BOUFFON.

En vérité, madame, si Dieu a donné à un homme tant soit peu de savoir-vivre, à la cour il peut le mettre de côté; là, celui qui ne sait pas faire la belle jambe, ôter son chapeau, baiser sa main et ne rien dire, n'a ni jambes, ni main, ni bouche, ni chapeau; et un pareil être, à vrai dire, n'est pas fait pour la cour : mais pour ce qui est de moi, j'ai une réponse toute prête pour toute les occasions.

LA COMTESSE.

Ce doit être une bien belle réponse, que celle qui répond à toutes les questions.

LE BOUFFON.

C'est comme la chaise du barbier qui va à toutes les carrures.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'effectivement ta réponse va à toutes les questions?

LE BOUFFON.

Comme de l'argent dans la main d'un procureur, comme un écu à une courtisane, comme la bague au doigt, comme des crêpes le mardi gras, comme une danse gaillarde le premier mai, comme la cheville au trou, les cornes au cocu, comme une femme acariâtre à un mari bourru, comme les lèvres de la nonne à la bouche du moine, comme le *pouding* à son enveloppe.

LA COMTESSE.

Et tu as une réponse à ce point universelle?

LE BOUFFON.

Depuis le duc jusqu'au constable, elle s'ajuste à toutes les questions.

LA COMTESSE.

Ce doit être une réponse d'une épouvantable

longueur, que celle qui répond à toutes les demandes.

LE BOUFFON.

C'est moins que rien en vérité, si les savans voulaient l'apprécier à sa juste valeur. Je vais vous la dire avec toutes ses dépendances. Demandez-moi si je suis un courtisan; il n'y a pas de mal à apprendre.

LA COMTESSE.

A redevenir jeune, si nous le pouvons. Je vais faire la folle en te questionnant, dans l'espoir que ta réponse me rendra plus sage. Dites-moi, monsieur, êtes-vous un courtisan?

LE BOUFFON.

Oh! mon Dieu, monsieur!* —Voilà une manière bien simple de se tirer d'affaire; — encore, encore une centaine de questions semblables.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis un pauvre diable de vos amis qui vous est sincèrement attaché.

LE BOUFFON.

Oh! mon Dieu, monsieur! — Ferme, ferme; ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE.

Je pense, monsieur, que vous ne pouvez manger d'un mets aussi commun.

LE BOUFFON.

Oh! mon Dieu, monsieur! — Allez, continuez; vous trouverez, je vous assure, à qui parler.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas long-temps, monsieur, que vous avez été fustigé, autant que je puis le croire.

LE BOUFFON.

Oh! mon Dieu, monsieur! — Ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE.

Tu dis: *Oh! mon Dieu! ne m'épargnez pas*, à propos de fustigation; c'est en effet une réponse très-pertinente. Je vois que tu ne figurerais pas mal sous le fouet, si on t'y mettait.

LE BOUFFON.

Jamais ma mauvaise étoile ne m'avait plus mal servi dans mes *Oh! mon Dieu! monsieur!* — Je vois que les choses peuvent servir long-temps, mais pas toujours.

LA COMTESSE.

Je fais là, ma foi, un joli usage de mon temps, de le passer à rire avec un fou.

LE BOUFFON.

Oh! mon Dieu! monsieur! — Parbleu! le voilà encore bien placé.

LA COMTESSE.

En voilà assez. Revenons à ton message. (*Lui donnant une lettre.*) Donne cette lettre à Hélène, et demande-lui une réponse immédiate. Recommande-moi au souvenir de mes connaissances et de mon fils; ce n'est pas une grande, —

LE BOUFFON.

Une grande recommandation pour eux.

* Allusion à une manière de parler alors fort en vogue à la cour. (*Note du traducteur.*)

LA COMTESSE.

Une grande besogne pour toi: tu me comprends?

LE BOUFFON.

Très-fructueusement; je serai là avant que mes jambes y soient.

LA COMTESSE.

Reviens promptement.

Ils sortent dans deux directions opposées.

SCENE III.

Paris. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent BERTRAND, LEFEU *et* PAROLE.

LEFEU.

On dit que le temps des miracles est passé, et nous avons des philosophes qui transforment en événemens ordinaires et familiers les phénomènes surnaturels et incompréhensibles. Voilà ce qui fait que nous nous jouons des prodiges les plus effrayans; nous retranchant dans une science illusoire quand nous devrions nous résigner humblement à une terreur inconnue.

PAROLE.

Parbleu! c'est le prodige le plus étonnant qui ait apparu dans nos temps modernes.

BERTRAND.

C'est vrai.

LEFEU.

Se voir abandonné de tous les gens de l'art, —

PAROLE.

C'est ce que je dis: abandonné de Galien et de Paracelse.

LEFEU.

De tous les hommes les plus éclairés et les plus instruits, —

PAROLE.

C'est vrai; c'est ce que je dis.

LEFEU.

Qui l'avaient condamné comme incurable, —

PAROLE.

C'est cela même; c'est ce que je dis.

LEFEU.

Comme un homme que rien ne pouvait sauver, —

PAROLE.

C'est juste; comme un homme dont —

LEFEU.

La vie était incertaine et la mort assurée.

PAROLE.

C'est cela; vous dites bien; c'est comme cela que je l'aurais dit.

LEFEU.

Je puis dire avec vérité que c'est véritablement une nouveauté dans le monde.

PAROLE.

C'est vrai, et ceux qui voudront en prendre

connaissance la trouveront, — dites-moi donc l'endroit?

LEFEU.

C'est un drame divin joué par un acteur terrestre.

PAROLE.

C'est justement ce que j'aurais dit; c'est cela même.

LEFEU.

Par ma foi, le dauphin n'est pas plus vigoureux; je veux dire sous le rapport, —

PAROLE.

Oh! c'est étrange! très-étrange! voilà tout ce que je puis dire; et celui-là devra être d'un esprit bien pervers, qui ne reconnaîtra pas dans cet événement, —

LEFEU.

L'œuvre du ciel.

PAROLE.

C'est justement ce que je dis.

LEFEU.

Par les mains du plus faible, —

PAROLE.

Et du plus débile ministre a éclaté la puissance la plus grande et la plus transcendante; ce qui, indépendamment de la guérison du roi, est une raison pour que nous soyons —

LEFEU.

Universellement reconnaissans.

Entrent LE ROI *et* SA SUITE, *et* HÉLÈNE.

PAROLE.

C'est ce que je voulais dire; vous avez fort bien dit. Voici le roi.

LEFEU.

Joyeux et ingambe, par ma foi! — Tant qu'il me restera une dent dans la bouche, j'en aimerai mieux les jeunes filles. Comment donc, mais c'est qu'il est capable de danser un galop *!

PAROLE.

Mort du vinaigre! n'est-ce pas Hélène que je vois?

LEFEU.

Pardieu! je pense que c'est elle.

LE ROI, *à un de ses gens.*

Allez, faites venir ici tous les seigneurs qui sont à ma cour. — (*Le domestique sort.* — (*A Hélène.*) Ma libératrice, asseyez-vous auprès de votre malade, et de cette main rajeunie à laquelle vous avez rendu le mouvement et la vie, recevez pour la seconde fois la confirmation de ma promesse. Je suis prêt à vous faire le don que vous aurez choisi, et j'attends que vous le nommiez.

Entrent PLUSIEURS SEIGNEURS.

LE ROI, *continuant.*

Jeune fille, promenez autour de vous vos regards; je puis disposer de tous ces nobles bacheliers; j'ai sur eux les droits d'un souverain et d'un père; faites librement votre choix; vous avez le pouvoir de choisir, ils n'ont pas celui de refuser.

HÉLÈNE.

Que le sort fasse échoir à chacun de vous une belle et vertueuse maîtresse, quand il plaira à l'amour! — à chacun, hormis un seul.

LEFEU.

Je donnerais mon cheval bai tout caparaçonné pour être aussi vert que ces jeunes damoiseaux, et pour n'avoir pas plus de barbe au menton.

LE ROI.

Regardez-les bien; il n'en est pas un qui ne soit de noble race.

HÉLÈNE.

Messieurs, le ciel a, par mes mains, rendu la santé au roi.

TOUS.

Nous le savons, et nous en rendons grâces au ciel.

HÉLÈNE.

Je ne suis qu'une jeune et simple vierge, et c'est là ma plus grande richesse; je répète que je ne suis qu'une simple vierge. — Sous le bon plaisir de votre majesté, j'ai déjà fini; la rougeur est sur mon visage, et semble me dire: « Je rougis de l'obligation où tu es de choisir; mais si l'on te refuse, que la pâleur de la mort reste pour toujours sur ton visage, » je n'y reparaîtrai plus.

LE ROI.

Faites votre choix: quiconque refusera votre amour, perdra le mien.

HÉLÈNE.

Maintenant, ô Diane, je déserte tes autels, et c'est vers l'Amour, vers ce dieu puissant, que s'adressent mes soupirs. — (*A un des seigneurs.*) Seigneur, êtes-vous disposé à écouter ma requête?

PREMIER SEIGNEUR.

Et à vous l'accorder.

HÉLÈNE.

Je vous rends grâce, seigneur; je n'ai plus rien à vous dire.

Pendant le dialogue entre Hélène et les seigneurs de la cour, Lefeu et Parole s'entretiennent à quelque distance; ils voient la pantomime des acteurs, sans entendre leurs paroles.

LEFEU, *à Parole.*

J'aimerais mieux être l'objet de son choix que de jouer ma vie à croix ou pile.

HÉLÈNE, *à un autre seigneur.*

Seigneur, la noblesse qui étincelle dans vos beaux yeux, me fait une réponse menaçante avant même que j'aie parlé. Puisse l'Amour vous faire une fortune vingt fois plus haute que celle de la personne qui forme pour vous ce vœu, et que son humble amour.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je n'aspire à rien de mieux qu'elle, avec votre permission.

* *A coranto*, une courante; on voit que notre galop moderne date de loin. *Nil novi sub sole.* (*Note du traducteur.*)

HÉLÈNE.

Agréez mon vœu ! Puisse l'Amour l'accomplir ; sur ce, je prends congé de vous.

LEFEU, *à Parole.*

Est-ce qu'ils la refusent tous ? S'ils étaient mes fils, je les ferais fouetter ou je les enverrais au Grand-Turc pour en faire des eunuques.

HÉLÈNE, *à un troisième seigneur.*

Ne vous effrayez pas si je prends votre main ; je ne vous ferai jamais intentionnellement aucun mal : que tous vos vœux soient exaucés ! Et si jamais vous vous mariez, puisse le ciel vous accorder mieux que moi !

LE FEU.

Ces jeunes gens sont de glace ; aucun d'eux ne veut d'elle ; assurément ce sont des bâtards des Anglais ; il n'est pas possible qu'ils aient eu des Français pour pères.

HÉLÈNE, *à un quatrième seigneur.*

Vous êtes trop jeune, trop heureux, et trop noble, pour vouloir un fils formé de mon sang.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Beauté charmante, je ne pense pas ainsi.

LEFEU.

Il reste encore une bonne grappe. — Je suis sûr que ton père buvait du vin, — mais si tu n'es pas un âne, je suis un adolescent de quatorze ans ; cela me suffit, je te connais.

HÉLÈNE, *à Bertrand.*

Je n'ose dire que je vous choisis ; mais je voue ma vie à vous servir et me place toute entière sous votre direction et votre pouvoir. — Voilà mon époux.

LE ROI.

Eh bien ! jeune Bertrand, prends-la ; elle est ta femme.

BERTRAND.

Ma femme, mon souverain seigneur ? Je supplie votre majesté de permettre que dans une affaire de cette nature, je m'en rapporte à mes propres yeux.

LE ROI.

Ne sais-tu pas, Bertrand, ce qu'elle a fait pour moi ?

BERTRAND.

Sire, je le sais ; mais j'ignore pourquoi je dois l'épouser.

LE ROI.

Tu sais qu'elle m'a retiré de mon lit de douleur.

BERTRAND.

Mais s'ensuit-il, seigneur, que mon malheur doive payer le prix de votre rétablissement ? Je la connais parfaitement ; elle a été élevée à la charge de mon père. Moi ! j'épouserais la fille d'un pauvre médecin ! — Que plutôt je sois à jamais déshonoré !

LE ROI.

Ce qui en elle excite ton dédain, c'est l'absence de titres ; qu'à cela ne tienne, je puis lui en donner. Choses étrange ! si l'on mêlait ensemble nos sangs divers, il serait impossible de les distinguer par a couleur, le poids ou la chaleur ; comment se fait-il donc qu'une différence si grande les sépare ? S'il est vrai qu'elle soit tout ce qu'il y a au monde de plus vertueux, si ell n'a contre elle que sa qualité de fille d'un pauvre médecin, c'est la vertu que tu dédaignes, pour un vain nom. Mais n'agis point ainsi. Quand la vertu éclate dans un rang obscur, l'action vertueuse ennoblit son auteur. Là où il n'y a que des titres et point de vertu, l'illustration n'est que factice. Le bien et le mal sont bons ou mauvais par eux-mêmes, indépendamment des qualifications qu'on leur donne. Ce n'est pas le nom, mais la qualité d'une chose qui constitue sa valeur. Hélène a en partage, jeunesse, beauté, vertu ; ces biens, elle les a hérités en ligne directe de la nature, et leur possession est honorable : ce qui ne l'est pas, c'est de se glorifier d'être fils de l'honneur, et de ne pas ressembler à son père ; la distinction la plus glorieuse est celle que nous devons à nos actes, et non celle que nos aïeux nous ont transmise. Les titres sont de vains mots prodigués sur les tombes ; c'est un trophée menteur qui décore la première sépulture venue, tandis que souvent la poussière et un indigne oubli recouvrent les cendres les plus vertueuses. Que te dirai-je ? Si cette jeune personne te convient pour femme, je puis créer le reste ; elle t'apporte en dot sa personne et sa vertu ; j'y joindrai les titres et la fortune.

BERTRAND.

Je ne puis l'aimer, et je ne ferai pas d'efforts pour y parvenir.

LE ROI.

Il serait honteux pour toi que cela te coûtât le moindre effort.

HÉLÈNE.

Sire, je suis heureuse de vous voir parfaitement rétabli ; ne parlons plus du reste.

LE ROI.

Mon honneur est compromis ; pour le dégager, je suis dans la nécessité de déployer mon pouvoir. Allons, prends sa main, jeune orgueilleux, indigne d'un tel don ; toi, qui dans tes insultans dédains, repousse mon affection et son mérite ; toi qui ne soupçonnes pas qu'en mettant avec elle ma faveur dans la balance, ton poids sera trouvé bien léger ; toi qui ne veux pas voir qu'il dépend de nous de transplanter tes honneurs là où il nous plaira de les faire croître. Contiens tes mépris ; obéis à notre volonté qui travaille pour ton bien ; n'écoute pas un vain orgueil ; mais, dans l'intérêt de ta fortune, montre sur-le-champ l'obéissance que ton devoir te prescrit et que tu dois à mon autorité ; sinon, je te retire pour jamais ma sollicitude, et t'abandonne aux vertiges et aux erreurs de la jeunesse et de l'ignorance ; ma vengeance et ma haine s'appesantiront justement et sans miséricorde sur ta tête. Parle : j'attends ta réponse.

BERTRAND.

Pardon, mon gracieux souverain ; je soumets à vos yeux mon imagination : quand je considère tous les biens dont vous êtes la source, et quel immense lot d'honneur s'attache où vous l'ordon-

nez, je ne trouve plus rien à reprenddre dans la jeune fille qu'un noble orgueil me faisait dédaigner; le suffrage du roi lui tient lieu de naissance.

LE ROI.

Prends-la par la main, et dis-lui qu'elle est tienne; je te promets de combler l'intervalle entre sa fortune et la tienne, ou d'ajouter considérablement à cette dernière.

BERTRAND.

Je prends sa main.

LE ROI.

Que le bonheur et la faveur du roi sourient à ce contrat: la cérémonie suivra immédiatement le consentement des parties, et aura lieu dès ce soir; la fête sera différée jusqu'à l'arrivée de nos amis absens. Bertrand, si tu l'aimes, ce sera un hommage sacré rendu à ton roi; autrement tu serais coupable.

LE ROI *sort avec* SA SUITE, *suivi de* BERTRAND, *d'*HÉLÈNE *et des* SEIGNEURS.

LEFEU.

Écoutez, monsieur; un mot, s'il vous plaît.

PAROLE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

LEFEU.

Votre seigneur et maître a bien fait de se rétracter.

PAROLE.

Se rétracter! — Mon seigneur et maître?

LEFEU.

Oui, est-ce que je ne parle pas un langage intelligible?

PAROLE.

Un langage bien rude à l'oreille, et qu'on ne peut comprendre sans qu'il s'en suivre une effusion de sang. Mon maître?

LEFEU.

Êtes-vous le camarade et l'égal du comte de Roussillon?

PAROLE.

De quelque comte que ce soit, de tous les comtes, de tout ce qui est homme.

LEFEU.

De tout ce qui est le valet du comte; quant à être l'égal du maître lui-même, c'est autre chose.

PAROLE.

Vous êtes trop vieux, seigneur; qu'il vous suffise de savoir que vous êtes trop vieux.

LEFEU.

Je te dirai, mon bel ami, que j'ai qualité d'homme, c'est à quoi l'âge ne te fera jamais parvenir.

PAROLE.

Ce que j'oserais bien, je n'ose pas le faire.

LEFEU.

Pendant deux repas, je t'ai pris pour un homme tolérablement pourvu de sens: tu débitais assez bien tes voyages; cela pouvait passer; toutefois, aux pavillons dont tu étais pavoisé, je soupçonnais fort que tu devais être un navire de médiocre tonnage. — Je t'ai trouvé à présent; quand je te perdrais, cela me serait égal; c'est tout au plus si tu mérites qu'on se baisse pour te ramasser.

PAROLE.

Si vous n'aviez pas le privilége de l'âge pour vous protéger, —

LEFEU

Ne te plonge pas trop avant dans la colère, de peur de hâter le moment de te mettre à l'épreuve; — et si une fois, — que Dieu ait pitié d'un poltron tel que toi! Adieu donc, porte percée à jour; je n'ai pas besoin de t'ouvrir, je vois à travers toi. Donne-moi la main.

PAROLE.

Seigneur, vous m'outragez d'une manière indigne.

LEFEU.

Oui, de tout mon cœur, et tu le mérites.

PAROLE.

Seigneur, je ne l'ai pas mérité.

LEFEU.

Oh! de tout point, et je n'en rabattrai pas un atome.

PAROLE.

Fort bien, j'en deviendrai plus sage.

LEFEU.

Le plus tôt que tu pourras sera le mieux; car tu as furieusement à tirer en sens contraire. Si jamais on te lie dans ton écharpe, et qu'on te batte par dessus le marché, tu sauras alors ce que c'est que d'allier la fierté à la servitude. J'ai envie de continuer notre connaissance, ou plutôt l'étude que je fais de toi, afin de pouvoir dire dans l'occasion: « Voilà un homme que je connais. »

PAROLE.

Seigneur, vous me vexez d'une manière intolérable.

LEFEU.

Je voudrais t'infliger les peines de l'enfer, et pouvoir continuer éternellement ton supplice; mais ma vigueur passe comme je passe devant toi, aussi vite que l'âge me le permet.

Il sort.

PAROLE, *seul.*

Allons, tu as un fils sur lequel je me laverai de cet affront, hideux et dégoûtant vieillard! — Allons, soyons patient; ces grands seigneurs ont leurs coudées franches. Si jamais une occasion favorable se présente, je le battrai sur ma vie, fût-il deux fois plus grand seigneur qu'il n'est. Je n'aurai pas plus d'égard pour son âge que si c'était, — oh! je le battrai, si jamais je le rencontre.

Rentre LEFEU.

LEFEU.

L'ami, votre seigneur et maître est marié; je vous l'annonce: vous avez une nouvelle maîtresse.

PAROLE.

Je prie instamment votre seigneurie de vouloir bien m'épargner ces insultes. Il est mon bienveil-

lant seigneur; mais je n'ai de maître que celui que je sers là-haut.

LEFEU.

Qui? Dieu?

PAROLE.

Oui, seigneur.

LEFEU.

C'est le diable qui est ton maître. Pourquoi croises-tu tes bras de cette manière? veux-tu faire de tes manches une paire de chausses? Les autres valets en font-ils autant? sur mon honneur, si j'étais de deux heures seulement plus jeune, je te battrais : à mon avis, tu es un objet d'aversion universelle, et chacun devrait te battre! Il me semble que tu as été créé tout exprès pour servir de but aux nazardes.

PAROLE.

Ce traitement est dur et bien peu mérité, seigneur.

LEFEU.

Allons donc; tu as été battu en Italie pour avoir enlevé un pépin d'une grenade; tu es un vagabond et non un voyageur; tu es plus effronté envers les seigneurs et autres personnages honorables que ne t'y autorise l'écusson de ta naissance et de tes qualités. Tu ne mérites pas un seul mot de plus, sans quoi je t'appellerais drôle. Je te laisse.

Il sort.

Entre BERTRAND.

PAROLE.

Bon, bon! c'est cela, — bon, bon! gardons la chose secrète pendant quelque temps.

BERTRAND.

Perdue pour jamais, et condamné à d'éternels soucis.

PAROLE.

Qu'avez-vous, mon cher ami?

BERTRAND.

Quoique je l'aie solennellement acceptée pour femme, en présence du prêtre, je ne partagerai jamais son lit.

PAROLE.

Quoi? qu'y a-t-il, mon cher ami?

BERTRAND.

Oh! mon cher Parole, ils m'ont marié. Je veux partir pour la guerre de Toscane, et jamais mon lit ne la recevra.

PAROLE.

La France est un vrai chenil, elle ne mérite pas d'être foulée par les pieds d'un honnête homme. A la guerre!

BERTRAND.

Voici des lettres de ma mère, j'en ignore encore le contenu.

PAROLE.

Il faudrait le savoir. A la guerre, mon enfant, à la guerre! Il tient son honneur renfermé dans une boîte, celui qui reste chez lui auprès de sa moitié, dépensant dans ses bras la vigueur virile qui devrait lui servir à maîtriser les bonds et la fougue de l'ardent coursier de Mars. Partons pour d'autres climats! La France est une étable, et nous qui y restons de vraies rosses. Allons donc, à la guerre!

BERTRAND.

Oui, j'irai; je la renverrai chez moi; j'informerai ma mère de ma haine pour elle et du motif de ma fuite; j'écrirai au roi ce que je n'ose lui dire : les dons qu'il vient de me faire me défraieront dans ces guerres d'Italie où tant de braves sont allés combattre; la guerre est un état paisible, comparée à un foyer qu'on abhorre, à une femme qu'on déteste.

PAROLE.

Êtes-vous bien sûr que cette fantaisie durera?

BERTRAND.

Venez avec moi dans ma chambre; vous me conseillerez. Je veux la renvoyer sur-le-champ; demain je pars pour l'Italie et l'abandonne à sa douleur solitaire.

PAROLE.

A la bonne heure, voilà des balles qui rebondissent, elles sont dures et font du bruit. Un jeune homme qui se marie est un homme perdu. Partons donc, et abandonnons-la le plus joliment du monde; allons, le roi vous a joué là un vilain tour; mais, chut! c'est comme cela.

Ils sortent.

SCENE IV.

Un autre appartement dans le même palais.

Entrent HÉLÈNE *et* LE BOUFFON.

HÉLÈNE.

Ma mère m'envoie ses complimens affectueux; se porte-t-elle bien?

LE BOUFFON.

Elle ne se porte pas bien, et pourtant elle est en bonne santé; elle est très-gaie, et cependant elle n'est pas bien; mais grâce à Dieu, elle est fort bien, et rien ne lui manque dans ce monde; mais cela n'empêche pas qu'elle n'est pas bien.

HÉLÈNE.

Si elle est bien, quel mal a-t-elle donc qui l'empêche d'être bien?

LE BOUFFON.

En vérité, elle est fort bien, à deux choses près.

HÉLÈNE.

Quelles sont ces deux choses?

LE BOUFFON.

L'une, qu'elle n'est pas dans le ciel, où Dieu veuille qu'elle aille promptement! l'autre, qu'elle est sur la terre, d'où le ciel veuille promptement la retirer!

Entre PAROLE.

PAROLE.

Dieu vous bénisse, heureuse dame !

HÉLÈNE.

Je me flatte, seigneur, que mon bonheur a votre aveu.

PAROLE.

Vous avez mes vœux pour qu'il aille toujours en augmentant, et mes vœux encore pour qu'il dure. — (*Au Bouffon.*) Ah ! te voilà, drôle ! Comment se porte notre vieille dame?

LE BOUFFON.

Pourvu que vous ayez ses rides, et moi son argent, je voudrais qu'elle fût comme vous dites.

PAROLE.

Mais je ne dis rien.

LE BOUFFON.

Vous n'en faites que plus sagement; car souvent la langue d'un homme cause sa ruine. Ne rien dire, ne rien faire, ne rien savoir et ne rien avoir, c'est là une grande partie de votre mérite, qui est à peu près l'équivalent de rien.

PAROLE.

Arrière ! tu es un drôle.

LE BOUFFON.

Vous auriez dû dire que je suis un drôle parlant à un drôle; c'eût été la vérité.

PAROLE.

Allons, tu es un fou spirituel; je t'ai trouvé.

LE BOUFFON.

Est-ce en vous que vous m'avez trouvé ? ou bien, vous a-t-on appris à me trouver? La recherche n'a pas été infructueuse, et vous pouvez trouver qu'en vous le fou abonde, au grand contentement du monde, et au redoublement notoire de son rire.

PAROLE.

Un drôle avisé, ma foi, et bien nourri. — (*A Hélène.*) Madame, mon seigneur part ce soir; une affaire des plus sérieuses l'appelle. Il sait ce qu'il vous doit; il reconnaît les devoirs que l'amour lui impose, mais il est forcé d'en ajourner l'accomplissement. Cette abstinence et ces délais seront rachetés plus tard par d'ineffables délices; le bonheur qui suivra n'en sera que plus doux, et la coupe du plaisir s'emplira jusqu'aux bords.

HÉLÈNE.

Qu'exige-t-il de moi ?

PAROLE.

Que vous preniez immédiatement congé du roi, en donnant cette détermination comme venant de vous et la colorant des prétextes les plus plausibles que vous pourrez trouver.

HÉLÈNE.

Qu'ordonne-t-il encore?

PAROLE.

Qu'après avoir obtenu cela, vous attendiez ses ordres ultérieurs.

HÉLÈNE.

Ses volontés seront exécutées ponctuellement.

PAROLE.

Je vais le lui dire.

HÉLÈNE.

Je vous en prie. — (*Au bouffon.*) Viens, toi !

Ils sortent.

SCENE V.

Un autre appartement dans le même château,

Entrent LE FEU *et* BERTRAND.

LEFEU.

J'espère bien que votre seigneurie ne le prend pas pour un guerrier ?

BERTRAND.

Oui, certes, pour un guerrier vaillant et qui a fait ses preuves.

LEFEU.

Vous le tenez de lui-même?

BERTRAND.

Et d'autres témoignages incontestables.

LEFEU.

Alors mon cadran va mal; j'avais pris ce pinson pour une fauvette.

BERTRAND.

Je vous assure, seigneur, que c'est un homme fort instruit et non moins brave.

LEFEU.

En ce cas, j'ai péché contre ses lumières, et transgressé contre sa valeur; mon état est d'autant plus dangereux, que j'ai beau interroger ma conscience, je n'y trouve pas le moindre repentir. Le voici qui vient; réconciliez-nous, je vous prie, je veux rechercher son amitié.

Entre PAROLE.

PAROLE.

Cela sera exécuté, seigneur.

LEFEU, *à Parole.*

Pourriez-vous me dire quel est son tailleur ?

PAROLE.

Seigneur?

LEFEU.

Oh ! je le connais bien ; oh ! oui, c'est un excellent artiste, un fort bon tailleur.

BERTRAND, *à part, à Parole.*

A-t-elle été trouver le roi ?

PAROLE.

Oui, seigneur.

BERTRAND.

Partira-t-elle ce soir ?

PAROLE.

Comme vous l'aurez décidé.

BERTRAND.

J'ai écrit mes lettres, enfermé mes trésors dans ma cassette, commandé nos chevaux ; et ce soir, à l'heure où je devrais prendre possession de ma fiancée, où je devrais...

LEFEU.

C'est quelque chose qu'un voyageur honnête homme à la fin d'un repas; mais celui qui ment dans les trois tiers de ses récits et qui se sert d'une vérité connue pour faire passer des milliers de riens, celui-là mérite qu'on l'entende une fois et qu'on le batte trois. — Dieu vous garde, capitaine!...

BERTRAND.

Y a-t-il eu quelque chose de désobligeant entre ce seigneur et vous, monsieur?

PAROLE.

Je ne sais pas en quoi j'ai pu tomber dans la disgrâce de ce noble seigneur.

LEFEU.

Vous y êtes tombé en plein avec armes et bagages, et, après vous en être dépêtré, vous fuirez à toutes jambes sans demander votre reste.

BERTRAND.

Il se pourrait que vous vous fussiez mépris sur son compte.

LE FEU.

Et c'est ce qui m'arrivera toujours, dussé-je le surprendre en prières. Adieu, seigneur, et croyez-moi, il ne saurait y avoir d'amande dans cette noix légère; son ame est dans ses habits; ne vous fiez point à lui en matières importantes: j'ai apprivoisé de ces animaux-là, et je connais leur nature. — (*À Parole.*) Adieu, monsieur, j'ai mieux parlé de vous que vous ne l'avez mérité et que vous ne le mériterez jamais; mais nous devons rendre le bien pour le mal.

Il sort.

PAROLE.

C'est une tête peu sensée.

BERTRAND.

C'est ce que je crois.

PAROLE.

Comment!... est-ce que vous ne le connaissez pas?

BERTRAND.

Si fait, je le connais parfaitement; il jouit d'une bonne réputation. —Voici mon tourment.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Seigneur, suivant l'ordre que vous m'en avez donné, j'ai parlé au roi, et obtenu de lui la permission de partir immédiatement; seulement il désire nous entretenir en particulier.

BERTRAND.

J'obéirai à sa volonté. Ne vous étonnez pas, Hélène, de mon procédé qui ne paraît s'accorder ni avec les circonstances, ni avec les devoirs qu'elles m'imposent : je n'étais point préparé à cette union; voilà ce qui cause le désordre et la confusion où vous me voyez. Ceci m'oblige à vous prier de vous mettre immédiatement en route pour retourner chez moi; ne me demandez pas pourquoi j'exige cela de vous, contentez-vous de le deviner; car mes raisons sont meilleures qu'elles ne le semblent et les nécessités qui me dominent sont plus grandes qu'elles ne vous le paraissent à la première vue, vous qui ne les connaissez pas. Voici pour ma mère. (*Il lui remet une lettre.*) Il s'écoulera deux jours avant que je vous voie; ainsi je vous laisse à la direction de votre prudence.

HÉLÈNE.

Seigneur, tout ce que je puis dire, c'est que je suis votre très-obéissante servante.

BERTRAND.

Allons, allons, ne parlons plus de cela.

HÉLÈNE.

Et tant que je vivrai, je m'efforcerai d'acquérir ce qui me manque et ce que mon humble étoile m'a refusé, pour égaler ma haute fortune.

BERTRAND.

Laissons cela, je suis très-pressé; adieu, rendez-vous chez moi.

HÉLÈNE.

Je vous prie de m'excuser, seigneur, si...

BERTRAND.

Eh bien? que voulez-vous dire?

HÉLÈNE.

Je ne mérite pas le trésor que je possède; je n'ose dire qu'il est mien, et cependant il l'est... mais comme un voleur craintif, je voudrais dérober ce qui m'appartient légitimement.

BERTRAND.

Que voulez-vous?

HÉLÈNE.

Quelque chose, — peu de chose, — rien. — Je n'ose vous dire ce que je voudrais, — seigneur, — mais non, — des étrangers, des ennemis se séparent; ils ne s'embrassent pas.

BERTRAND.

Ne perdez pas de temps, je vous prie; à cheval au plus vite!

HÉLÈNE.

Je n'enfreindrai point vos ordres, seigneur.

BERTRAND, *à Parole.*

Où est le reste de mes gens, monsieur? — (*À Hélène.*) Adieu.

HÉLÈNE *sort.*

BERTRAND, *continuant.*

Va dans mon château où je ne remettrai jamais les pieds, tant que je pourrai tenir l'épée ou entendre le tambour. — Partons, et quittons la France!

PAROLE.

Bravo! courage!

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Florence. Appartement dans le palais du duc.

LE DUC DE FLORENCE, DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS; GARDES; FANFARES.

LE DUC.

Ainsi vous voilà instruit de point en point des raisons fondamentales de cette guerre, dont les grands intérêts ont déjà fait verser bien du sang, qui n'a fait qu'augmenter la soif d'en repandre.

PREMIER SEIGNEUR.

La querelle paraît juste, sacrée, de la part de votre altesse; mais de la part des ennemis, elle semble inique et odieuse.

LE DUC.

C'est ce qui augmente mon étonnement, que notre cousin le roi de France puisse, dans une cause aussi juste, fermer son cœur à nos justes prières, et nous refuser du secours.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mon noble prince, je ne puis vous éclairer sur les vrais motifs de notre gouvernement, ni en parler que comme un homme ordinaire, qui n'est pas dans le secret des affaires, et qui arrange l'auguste conseil de rois sur ses imparfaites et aveugles notions : aussi je n'ose pas vous dire ce que j'en pense, d'autant moins que je me suis vu trompé dans mes incertaines conjectures aussi souvent que j'ai tenté d'en faire pour pénétrer le mystère de l'état.

LE DUC.

Au reste, que la France en agisse à son plaisir.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mais je suis sûr du moins que notre jeunesse française, qui se déplait et dépérit dans le repos, va accourir ici en foule tous les jours, pour se guérir de sa langueur.

LE DUC.

Ils seront bien reçus, et tous les honneurs que peut répandre ma puissance iront s'attacher sur eux. Vous connaissez vos postes. Quand les premiers de l'armée tombent, c'est pour votre avantage; leur chute vous élève à leur place. — Demain au champ de bataille.

Ils sortent.

SCENE II.

Roussillon. Chez la Comtesse.

LA COMTESSE, LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Tout est arrivé comme je l'ai désiré, excepté qu'il ne revient point avec elle.

LE BOUFON.

Sur ma foi, je pense que mon jeune maître est un homme fort mélancolique.

LA COMTESSE.

Et sur quel fondement, je te prie?

LE BOUFFON.

Eh, c'est qu'il regardait ses bottes, et puis chantait; qu'il rajustait sa fraise, et puis chantait; qu'il faisait des questions, puis chantait; qu'il se curait les dens, et chantait encore. J'ai connu un homme avec ce tic de mélancolie, qui a vendu une belle terre pour une chanson.

LA COMTESSE.

Voyons ce qu'il écrit, et quand il se propose de revenir.

LE BOUFFON.

Je n'ai plus de goût pour Isabeau depuis que je suis allé à la cour. Nos *vieilles morues* et nos Isabeau de campagne ne ressemblent en rien à vos morues sèches et à vos Isabelles de cour. La cervelle de mon Cupidon est fêlée, et je commence à aimer les femmes, comme un vieillard aime l'argent, sans appétit ni plaisir.

LA COMTESSE, *ouvrant la lettre.*

Qu'avons-nous ici?

LE BOUFFON.

Précisément ce que vous avez là.

Il sort.

LA COMTESSE, *lit la lettre.*

« Je vous envoie une belle-fille : elle a guéri le » roi et m'a perdu. Je l'ai épousée, mais je lui ai » refusé mon lit, et j'ai juré que ce refus serait » éternel. On ne manquera pas de vous informer » que je me suis évadé de France. Apprenez-le donc » de moi, avant de le savoir par le bruit public. » Si le monde est assez vaste, je mettrai toujours » une vaste distance entre elle et moi. Agréez mon » respect.

» Votre fils infortuné, BERTRAND. »

Cela n'est pas bien, téméraire et indisciplinable jeune homme, de fuir ainsi les faveurs d'un si bon roi, d'attirer son indignation sur ta tête, en méprisant une jeune fille trop vertueuse pour être dédaignée, même d'un monarque.

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Oh ! madame, il y a là-bas de tristes nouvelles entre deux officiers et ma jeune maîtresse.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'y a-t-il donc?

LE BOUFFON.

Et cependant il y a aussi quelque chose de consolant dans les nouvelles; oui, de consolant : votre fils ne sera pas tué aussitôt que je le pensais.

LA COMTESSE.

Et pourquoi serait-il tué?

LE BOUFFON.

Non, madame, pas sitôt tué, dans le cas où il se sera sauvé, comme j'entends dire qu'il s'est sauvé. Le danger était de rester auprès de sa femme: c'est la perte des hommes, quoique ce soit le moyen d'avoir des enfans. Les voici qui viennent; ils vous en diront davantage. Pour moi, je sais seulement que votre fils s'est sauvé.

Arrive HÉLÈNE, *accompagnée de* DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME.

Salut, chère comtesse.

HÉLÈNE.

Madame, mon époux est parti, parti pour toujours.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Ne dites pas cela.

LA COMTESSE.

Armez-vous de patience, ma chère Hélène. — Eh! je vous prie, messieurs, parlez. J'ai senti tant de secousses de joie et de douleur, que le premier aspect et le choc imprévu de l'une ou de l'autre ne peuvent plus étonner mon ame, ni me faire descendre à la faiblesse d'une femme. — Où est mon fils, je vous prie?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Madame, il est allé servir dans les guerres du duc de Florence. Nous l'avons rencontré dans le pays d'où nous revenons, et après avoir remis quelques dépêches dont nous sommes chargés pour la cour, nous y retournons.

HÉLÈNE.

Jetez les yeux sur cette lettre, madame. Voici mon congé :

« Quand tu auras obtenu l'anneau que je porte » à mon doigt, et qui n'en sortira jamais, et que » tu me montreras un de tes fils dont j'aurai été » le père, *alors* appelle-moi ton mari. Mais cet » *alors*, je le nomme jamais. »

C'est là une terrible sentence!

LA COMTESSE.

Avez-vous apporté cette lettre, messieurs?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame, et d'après ce qu'elle contient, nous regrettons nos peines.

LA COMTESSE.

Je t'en conjure, chère Hélène, prends courage. Si tu gardes pour toi seule toutes ces douleurs, tu m'en voles la moitié. Il était mon fils; mais j'efface son nom de mon cœur, et toi, tu seras mon unique enfant. — Il est donc allé du côté de Florence?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et pour être guerrier?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Tels sont en effet ses nobles desseins, et je suis persuadé que le duc lui rendra tous les honneurs convenables.

LA COMTESSE.

Y retournez-vous?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame, et avec la plus grande diligence.

HÉLÈNE, *lisant*.

« Jusqu'à ce que je n'y aie plus de femme, la » France ne me sera rien. »

Que cela est amer!

LA COMTESSE.

Y a-t-il cela dans la lettre?

HÉLÈNE.

Oui, madame.

PREMIER GENTILHOMME.

Ce n'est peut-être qu'un écart de sa main, auquel son cœur n'a pas consenti.

LA COMTESSE.

« La France ne lui sera rien tant qu'il y aura » une femme? » Il n'y a qu'elle seule en France qui soit trop bonne pour lui, et elle méritait un prince que vingt jeunes étourdis comme lui suivissent avec respect, et dont ils reconnussent à toute heure l'épouse pour leur souveraine maîtresse. — Quelle suite avait-il avec lui?

PREMIER GENTILHOMME.

Un seul domestique et un gentilhomme que j'ai connu jadis.

LA COMTESSE.

Parole, n'est-ce pas?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame, c'est lui-même.

LA COMTESSE.

C'est une ame corrompue et pleine de scélératesse. Mon fils, séduit par ses conseils, pervertit un caractère né honnête et bon.

PREMIER GENTILHOMME.

En effet, madame, cet homme a beaucoup de méchanceté dont il sait tirer bon parti.

LA COMTESSE.

Soyez les bien venus, messieurs. Je vous prie, quand vous reverrez mon fils, de lui dire que son épée ne peut jamais acquérir autant d'honneur qu'il en perd aujourd'hui. Je vais lui en écrire davantage, et je vous prierai de lui remettre ma lettre.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Nous sommes prêts à vous servir, madame, dans cette occasion et dans toutes les affaires les plus importantes dont il vous plaira de nous charger.

LA COMTESSE.

A condition qu'en échange de vos offres gracieuses, vous recevrez les miennes. Voulez-vous m'accompagner?

Ils sortent.

HÉLÈNE, *seule*.

« Tant que j'y aurai une femme, la France ne » me sera rien! Je n'aurai rien en France, jusqu'à » ce que je n'y aie plus de femme! » Tu n'en auras plus, Roussillon; tu n'en auras plus en France. Reprends-y donc tout ce que tu y possédais. Pauvre comte! Est-ce moi qui te bannis de ta patrie,

et qui expose tes membres délicats aux fureurs de la guerre qui n'épargne personne? Est-ce moi qui t'exile d'une cour agréable, où tu étais l'objet des plus beaux yeux, pour t'exposer en butte aux coups des mousquets enflammés? O toi, messager de la mort, plomb meurtrier, qui voles rapidement sur des ailes de feu, détourne-toi et manque ton but! Perce l'air invulnérable, et qui referme sa blessure en sifflant, et ne touche pas mon cher Bertrand. Quiconque vise à sa vie, c'est moi qui arme et dirige son bras contre lui : quiconque avance le fer levé contre son sein intrépide, c'est moi, malheureuse, qui l'excite à l'assassiner. Et quoique ce ne soit pas ma main qui lui porte le coup mortel, je suis cependant la cause et l'auteur de sa mort. Il aurait mieux valu pour moi que je rencontrasse le lion féroce quand il rugit pressé par la faim. Il aurait mieux valu que toutes les calamités de la nature fussent tombées sur ma tête. Non, reviens dans ta patrie, Roussillon; quitte ces lieux funestes, où l'honneur ne recueille des dangers que des blessures, et où souvent il perd la vie et tout avec elle. Je veux m'éloigner de ta demeure; c'est mon séjour en ces lieux qui t'en exile. Y resterais-je pour t'empêcher d'y revenir? Non, non, quand on respirerait dans ton château l'air délicieux du paradis même, et que j'y serais servie par des anges, je veux le quitter. Puisse la renommée, touchée de pitié, t'annoncer ma fuite et consoler ton cœur par cette nouvelle! O nuit, viens; et toi, jour, hâte-toi de finir! car, à la faveur des ténèbres, je vais fuir de ces lieux comme un coupable.

SCENE III.

La scène est au palais du duc de Florence.

Fanfares.

Arrivent LE DUC DE FLORENCE, BERTRAND, TAMBOURS *et* TROMPETTES, SOLDATS.

LE DUC.

Vous serez le commandant de notre cavalerie, et, remplis des plus hautes espérances dans le succès que promet la fortune de vos armes, nous vous donnons une des premières places dans notre estime et notre confiance.

BERTRAND.

Prince, c'est un fardeau trop pesant pour ma faiblesse; cependant, pour vous prouver mon attachement, je m'efforcerai de le soutenir jusqu'à la dernière extrémité.

LE DUC.

Partez donc, jeune héros, et que la fortune se déclare votre amante et ceigne votre casque fortuné du laurier de la victoire!

BERTRAND.

Ce jour même, ô dieu Mars, je me range sous est drapeaux. Rends-moi seulement égal à mes vœux et à mes pensées, et tu auras en moi un amant de la trompette guerrière et un ennemi de l'amour.

SCENE IV.

La scène est en France, dans le Roussillon, au château de la Comtesse.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

Hélas! et pourquoi avez-vous pris cette lettre de sa main? ne deviez-vous pas vous douter qu'elle allait faire ce qu'elle a fait dès lors qu'elle m'envoyait une lettre. Relisez-la-moi encore.

L'INTENDANT, *lisant la lettre d'Hélène.*

« Je vais en pèlerinage à Saint-Jacques. Un » amour ambitieux m'a rendue criminelle. Pour » expier mes fautes par un saint vœu, je veux » marcher pieds nus sur la terre dure et froide. » Hâtez-vous, hâtez-vous d'écrire, pour que mon » très-cher maître, votre fils, puisse se retirer de » la sanglante carrière des combats. Bénissez son » retour, et qu'il jouisse près de vous des dou» ceurs de la paix, tandis que moi, loin de lui, je » bénirai son nom par les plus ardentes prières. » Dites-lui de me pardonner toutes les peines que » je lui ai causées. C'est moi, sa fatale Junon, qui » l'ai chassé d'une cour où il était chéri, pour ex» poser ses jours au milieu des camps ennemis, » où le danger et la mort marchent sur les pas » des héros. Il est trop bon et trop beau pour » être ma victime et celle de la mort, de la mort » que je vais chercher moi-même pour le laisser » libre. »

LA COMTESSE.

O Dieu, quelle amertume perce dans ses plus douces paroles! Rinaldo, vous n'avez jamais tant manqué de réflexion qu'en la laissant partir ainsi. Si je lui avais parlé, je l'aurais bien détournée de ses projets sur lesquels elle a ainsi prévenu ma connaissance.

L'INTENDANT.

Pardonnez, madame: si je vous eusse donné la lettre cette nuit, on aurait pu courir après Hélène; et cependant elle écrit que toute poursuite serait vaine.

LA COMTESSE.

Quel ange s'intéressera à cet indigne époux? Il ne peut prospérer, à moins que les prières de cette fille vertueuse, que le ciel se plaît à entendre et à exaucer, ne le sauvent des vengeances de la justice suprême. Ecris, oh! écris, Rinaldo, à cet époux si indigne d'une belle épouse. Que chaque mot soit plein de son mérite qu'il pèse, lui, trop légèrement. Fais-lui sentir vivement mon extrême douleur, quoiqu'il y soit bien peu sensible. Dépêche vers lui le courrier le plus prompt et le plus intelligent. Peut-être, quand il apprendra qu'elle

s'en est allée, voudra-t-il revenir; et j'espère qu'aussitôt que cette pauvre infortunée apprendra son retour, elle hâtera aussi le sien dans ces lieux, conduite par le plus pur amour. Non, je ne puis démêler dans mes sentimens lequel des deux, d'elle ou de lui, est le plus cher à mon cœur. Fais partir ce courrier. Mon ame est accablée de douleur, et mon âge n'est que faiblesse. Ma tristesse voudrait des larmes; mais l'excès de la douleur me force de parler.

Ils sortent.

SCENE V.

La scène est auprès des murs de Florence.

LA VEUVE, DIANE, VIOLENTA, MARIANA *et* PLUSIEURS AUTRES CITOYENS.

On entend au loin une musique guerrière.

LA VEUVE.

Hâtez-vous donc, venez; car, s'ils approchent plus près de la ville, nous perdrons tout le coup d'œil.

DIANE.

On dit que le comte français nous a rendu les plus grands et les plus honorables services.

LA VEUVE.

On rapporte qu'il a pris le plus grand capitaine des ennemis, et que de sa propre main il a tué le frère du duc. Nous avons perdu nos peines; ils ont pris un chemin opposé. Ecoutez, vous pouvez en juger au son de leurs trompettes.

MARIANA.

Allons, retournons-nous-en, et contentons-nous du récit qu'on nous en fera. Et vous, Diane, gardez-vous bien de ce comte français. L'honneur d'une fille est sa gloire, il n'y a point d'héritage ni de dot aussi riche que l'innocence.

LA VEUVE.

J'ai raconté à ma voisine combien vous avez été sollicitée par un gentilhomme de sa compagnie.

MARIANA.

Je connais ce pervers; que l'enfer le confonde! Un certain Parole, un infâme agent que le jeune comte emploie dans ces sortes de séductions. Défie-toi d'eux, Diane. Leurs promesses, leurs séductions, leurs sermens, leurs présens et tous ces instrumens de la débauche ne sont point ce qu'on veut les faire croire. Plus d'une jeune fille a été séduite par ces artifices, et le malheur veut que l'exemple de tant de naufrages de la vertu ne saurait persuader celles qui viennent après : elles ne sentent le danger qu'au moment où elles sont prises elles-mêmes dans le piége qui les menaçait. J'espère que je n'ai pas besoin de vous avertir davantage; car je suis persuadée que votre vertu vous conservera dans le bon chemin où vous êtes, quand même il n'y aurait d'autre danger à craindre que la perte de l'innocence.

DIANE.

Vous n'avez rien à craindre pour moi.

Arrive HÉLÈNE, *déguisée en pèlerine.*

LA VEUVE, *à sa fille.*

Je l'espère. — Regarde, voici une pèlerine. Je suis sûre qu'elle vient loger dans ma maison. Ils ont coutume de s'envoyer ici les uns les autres. Je veux la questionner. — Dieu vous garde, belle pèlerine! A quel saint s'adresse votre vœu?

HÉLÈNE.

A saint Jacques le grand. Enseignez-moi, je vous prie, où logent les pèlerins errans.

LA VEUVE.

A l'image Saint-François, ici, du côté du port.

HÉLÈNE.

Est-ce là mon chemin?

On entend au loin une marche guerrière.

LA VEUVE.

Oui, précisément, entendez-vous? Ils viennent de ce côté. Si vous voulez attendre, sainte pèlerine, que les troupes soient passées, je vous conduirai à l'endroit où vous logerez, d'autant mieux que je crois connaître votre hôtesse aussi bien que moi-même.

HÉLÈNE.

Est-ce vous?

LA VEUVE.

Sous votre bon plaisir, belle pèlerine.

HÉLÈNE.

Je vous en remercie, et j'attendrai ici votre loisir.

LA VEUVE.

Vous arrivez, je crois, de France?

HÉLÈNE.

Il est vrai, j'en arrive.

LA VEUVE.

Vous allez voir ici un de vos compatriotes qui a faits de grands exploits.

HÉLÈNE.

Quel est son nom, je vous prie?

LA VEUVE.

Le comte de Roussillon. Le connaissez-vous?

HÉLÈNE.

Seulement par ouï-dire. Je sais qu'il a une grande réputation; mais sa figure, je ne la connais pas.

LA VEUVE.

Quel qu'il soit, il passe ici pour un brave guerrier. Il s'est évadé de France, à ce qu'on dit, parce que le roi l'a marié contre son inclination. Croyez-vous que cela soit vrai?

HÉLÈNE.

Oui, sûrement; c'est la pure vérité; je connais sa femme.

DIANE.

Il y a ici un gentilhomme de la suite du comte qui dit bien du mal d'elle.

HÉLÈNE.

Comment s'appelle-t-il?

DIANE.

Monsieur Parole.

HÉLÈNE.

Oh ! je crois comme lui, qu'en fait de mérite et de réputation, au prix de ceux du comte lui-même, son nom ne peut pas être cité. Quant à son épouse, son mérite est d'une vertu modeste et intacte, contre laquelle je n'ai jamais entendu faire aucun reproche.

LA VEUVE.

Ah! la pauvre dame ! c'est un esclavage bien douloureux que d'être la femme d'un époux qui nous déteste. Ah, oui ! La pauvre infortunée! En quelque lieu qu'elle soit, son cœur doit beaucoup souffrir. — Si cette jeune fille voulait, il ne tiendrait qu'à elle de lui faire un tour bien cruel.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire? Serait-ce que le comte, amoureux de ses charmes, la sollicite au vice ?

LA VEUVE.

Oui, il fait tous ses efforts : il emploie tous les agens qui peuvent corrompre le tendre cœur d'une jeune fille; mais elle est bien armée contre ses séductions, et elle oppose à ses attaques la résistance la plus vertueuse.

Des trompettes et des drapeaux. Bertrand et Parole passent, suivis d'officiers et de soldats.

MARIANA.

Que les dieux la préservent de ce malheur !

LA VEUVE.

Les voilà, ils viennent. Celui-ci est Antonio, le fils aîné du prince, celui-là est Escalus.

HÉLÈNE.

Quel est donc le Français?

DIANE.

Là, celui qui porte ce superbe panache. C'est un très-joli homme. Je voudrais bien qu'il aimât sa femme. S'il était plus honnête, il serait bien plus aimable. N'est-ce pas un beau jeune homme?

HÉLÈNE.

Il me plaît beaucoup.

DIANE.

C'est bien dommage qu'il ne soit pas honnête. Voyez-vous cet homme là-bas, c'est le scélérat qui l'entraîne à la débauche. Si j'étais la femme du comte, je tuerais ce vil corrupteur.

HÉLÈNE.

Où donc est-il ?

DIANE.

Eh, ce fat orné d'écharpes. Pourquoi donc a-t-il l'air si triste?

HÉLÈNE.

Il a peut-être été blessé au combat.

PAROLE.

Perdre notre tambour?

MARIANA.

Il a certainement quelque idée qui le tourmente. Voyez, il nous a reconnues.

LA VEUVE.

Que le bourreau l'étrangle !

BERTRAND *et* PAROLE *sortent.*

MARIANA.

Et pour votre politesse, je vous souhaite les menottes autour du cou.

LA VEUVE.

Les troupes sont passées. Venez, belle pèlerine, je vous conduirai à l'endroit où vous logerez. Nous avons déjà à la maison quatre ou cinq pénitens qui ont fait vœu d'aller à Saint-Jacques.

HÉLÈNE.

Je vous remercie humblement. Je désirerais beaucoup que vous, madame, et votre aimable fille, vous voulussiez bien souper avec moi ce soir. Je me chargerai des frais et des remercîmens; et pour être encore plus reconnaissante, je donnerai à cette jeune personne quelques conseils dignes de son attention.

TOUTES DEUX *ensemble.*

Nous acceptons vos offres bien volontiers.

Elles sortent.

SCÈNE VI.

Arrivent BERTRAND *et* DEUX JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS.

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous en conjure, mon cher comte, mettez-le à cette épreuve; laissez-le aller à l'expédition qu'il propose.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si nous ne découvrons pas qu'il est un lâche, ne m'honorez plus de votre estime.

PREMIER SEIGNEUR.

Sur mon honneur, ce n'est qu'un ballon gonflé de vent.

BERTRAND.

Pensez-vous donc que je me trompe à ce point sur son compte ?

PREMIER SEIGNEUR.

Croyez ce que je vous dis, seigneur, d'après ma propre connaissance et sans aucun motif d'envie ni de malice, et avec la même vérité que si je vous parlais de mon parent. C'est un insigne poltron, un déterminé et éternel menteur, qui manque autant de fois à sa parole qu'il y a d'heures dans le jour, en un mot, un misérable, qui n'a pas une seule bonne qualité pour mériter vos soins et vos bienfaits.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il serait bon cependant que vous le connussiez, de peur que, vous reposant trop sur une valeur qu'il n'a point, il ne puisse quelquefois, dans une affaire importante et de confiance, trahir votre espérance, et vous manquer au milieu du danger.

BERTRAND.

Je voudrais bien connaître quelque moyen de l'éprouver.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il n'y en a pas de meilleur que de lui laisser tenter de regagner son tambour. Vous entendez avec quelle présomption il se vante de le reprendre sur l'ennemi.

PREMIER SEIGNEUR.

Et moi, avec une troupe de Florentins, je veux le surprendre tout-à-coup. J'aurai des soldats qu'il ne distinguera point des troupes ennemies. Nous le lierons, nous lui banderons les yeux; de sorte qu'il s'imaginera qu'on le conduit le camp ennemi, lorsque nous l'amènerons dans votre tente même. Veuillez seulement être présent à son interrogatoire; si, dans l'espoir de sauver sa vie, et par le sentiment de la plus lâche peur, il ne s'offre pas à vous trahir et à révéler tout ce qu'il sait contre vous, et s'il ne l'affirme pas avec serment sur le péril de sa tête, n'ayez jamais, seigneur, la moindre confiance en moi.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Oh! seulement pour le plaisir de rire et de nous amuser, laissez-le aller à la recherche de son tambour. Il se vante d'avoir imaginé un stratagème pour le ravoir. Lorsque nous vous aurons découvert sa lâcheté; que vous aurez vu le fond de son cœur, et à quel vil métal se réduira ce lingot d'or faux dans l'épreuve du creuset, si vous ne lui infligez pas le traitement de John Drum, il est impossible qu'on puisse jamais vous détacher de votre prévention pour lui. Le voici qui vient.

Arrive PAROLE.

PREMIER SEIGNEUR.

Oh! pour nous donner le plaisir de rire, ne l'empêchez pas d'accomplir son dessein. Laissez-le chercher son tambour de toutes les manières qu'il voudra.

BERTRAND, *à Parole*.

Eh bien, comment vous trouvez-vous, monsieur? Ce tambour vous tient donc bien fort au cœur!

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Eh! que diable, qu'il le laisse aller. Au bout du compte, ce n'est qu'un tambour.

PAROLE.

Qu'un tambour, qu'un tambour ainsi perdu! Le beau commandement! tomber sur les ailes de notre armée avec notre propre cavalerie, et enfoncer nos propres bataillons!

DEUXIÈME SEIGNEUR.

On ne doit point blâmer le général qui a commandé : c'est un de ces malheurs de la guerre, que César lui-même n'aurait pu prévenir s'il eût été là notre général.

BERTRAND.

Nous n'avons cependant pas tant à nous plaindre du succès de nos armes. Il est vrai qu'il y a quelque déshonneur à avoir perdu ce tambour; mais enfin il n'y a plus moyen de le ravoir.

PAROLE.

On aurait pu le ravoir.

BERTRAND.

On l'aurait pu! mais on ne le peut pas à présent.

PAROLE.

On pourrait encore le ravoir. S'il n'était pas aussi rare d'attribuer le prix du service à celui qui l'a mérité, je l'aurais, ce tambour, lui ou un autre, ou mon épitaphe.

BERTRAND.

Mais si vous en avez envie, monsieur; si vous croyez avoir quelque bonne ruse qui puisse ramener dans nos mains cet instrument d'honneur, eh bien, soyez assez généreux pour l'entreprendre. Allons, courage; je récompenserai cette tentative comme un exploit glorieux. Si vous réussissez, le duc en parlera et vous paiera ce service tout ce qu'il pourra valoir et d'une manière convenable à sa grandeur.

PAROLE.

Je jure par mon épée que je l'entreprendrai.

BERTRAND.

Mais il ne faut pas à présent vous endormir là-dessus.

PAROLE.

Je veux m'en occuper dès ce soir; je veux méditer mes projets, m'encourager dans la certitude de mon succès, faire mes apprêts homicides pour vaincre ou mourir; et sur le minuit, prêtez l'oreille, et vous entendrez parler de moi.

BERTRAND.

Puis-je hardiment annoncer au prince que vous êtes parti pour ce coup de main?

PAROLE.

Je ne sais pas encore quel sera le succès, seigneur; mais pour le tenter, je vous le jure.

BERTRAND.

Je sais que tu es brave, et je répondrais de la possibilité de ta valeur guerrière. Allons, prospère.

PAROLE.

Je n'aime pas le grand nombre de paroles, moi.

Il sort.

PREMIER SEIGNEUR.

Non, pas plus que le poisson n'aime l'eau. Cet homme n'est-il pas bien singulier, seigneur, de paraître entreprendre avec une si grande confiance, une chose où il sent cependant bien qu'on ne peut réussir? Il se damne à jurer qu'il le fera, et il aimerait mieux être damné que de le faire.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Vous ne le connaissez pas encore, cher comte, comme nous le connaissons. Il est bien vrai qu'il aura le talent de s'insinuer peusla faveur d'un chef, et que pendant quelque temps, il saura échapper à bien des occasions de se découvrir; mais quand vous l'aurez une fois connu, ce sera pour toujours.

BERTRAND.

Quoi! vous pensez qu'il ne fera rien de ce qu'il s'est engagé si sérieusement d'entreprendre?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Rien au monde; et de plus, il s'en reviendra

avec une invention de sa tête, et il vous y coudra deux ou trois mensonges assez vraisemblables. Mais nous avons déjà fatigué le cerf, et vous le verrez tomber cette nuit. En vérité, noble seigneur, il ne mérite pas vos bontés.

PREMIER SEIGNEUR.

Nous vous amuserons un peu du renard, avant que de lui retourner la peau sur les oreilles. Il a déjà été pénétré par le vieux seigneur Lefeu. Quand on lui aura ôté son masque, vous me direz alors quel lâche coquin vous trouverez dans ce Parole, et vous verrez cela pas plus tard que cette nuit même.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il faut que j'aille tendre mes piéges : il y sera pris.

BERTRAND.

Et votre frère va venir avec moi.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si vous le trouvez bon, seigneur, je vais prendre congé de vous.

Il sort.

BERTRAND.

Je veux maintenant vous conduire dans la maison, et vous montrer la jeune fille dont je vous ai déjà parlé.

PREMIER SEIGNEUR.

Mais vous me disiez qu'elle était vertueuse?

BERTRAND.

C'est là son seul défaut; je ne lui ai encore parlé qu'une fois, et je l'ai trouvé extraordinairement froide : je lui ai envoyé, par ce même faquin dont nous suivons la trace, des présens et des lettres qu'elle a renvoyés; et voilà tout ce que j'ai fait jusqu'ici. C'est une céleste créature. Voulez-vous la venir voir avec moi?

PREMIER SEIGNEUR.

Très-volontiers, seigneur?

Ils sortent.

SCENE VII.

La scène est dans la maison de la veuve, à Florence.

HÉLÈNE, LA VEUVE.

HÉLÈNE.

Si vous doutez encore que je sois sa femme, je ne sais plus comment vous donner d'autres preuves, à moins que je ne détruise entièrement mes projets.

LA VEUVE.

Quoique j'aie perdu ma fortune, je n'en suis pas moins bien née, et je ne connais rien à ces sortes d'intrigues-là, et je ne voudrais pas aujourd'hui ternir ma réputation par une action honteuse.

HÉLÈNE.

Je ne voudrais pas non plus vous y exposer. Croyez d'abord que le comte est mon époux, et que tout ce que je vous ai confié sous la loi du secret est vrai dans tous les points. D'après cela, vous voyez que vous ne pouvez faire un crime en me prêtant l'officieux secours que je vous demande.

LA VEUVE.

Je suis obligée de vous croire; car vous m'avez donné des preuves convaincantes que vous jouissez d'une fortune distinguée.

HÉLÈNE.

Acceptez cette bourse d'or, et laissez-moi acheter à ce prix les secours de votre amitié, que je récompenserai et récompenserai encore, si par leur moyen je puis parvenir au succès. Le comte fait la cour à votre fille, il tend des piéges pour surprendre sa beauté, et il se propose de ne pas quitter qu'il n'en ait fait la conquête. Qu'elle consente maintenant à tout ce que nous lui dirons sur la manière dont elle doit se conduire. Le jeune voluptueux dont le sang bouillonne ne lui refusera rien de ce qu'elle lui demandera. Or, vous saurez que le comte porte un anneau qui a passé dans sa maison de père en fils depuis quatre ou cinq générations. Cet anneau est d'un grand prix à ses yeux; mais dans le délire de sa passion, pour acheter l'objet de ses désirs, il ne lui paraîtra pas un trop grand sacrifice, quoiqu'il soit certain qu'il s'en repentira après.

LA VEUVE.

Je vois à présent le but que vous vous proposez.

HÉLÈNE.

Vous voyez donc combien il est honnête et légitime. Je désire seulement que votre fille lui demande cet anneau, avant de faire semblant de se rendre à ses instances; qu'elle lui assigne un rendez-vous; enfin qu'elle me laisse à sa place employer le temps de ce rendez-vous pendant son innocente et chaste absence : et après, pour prix de sa complaisance, j'ajouterai pour sa dot mille écus d'or à ce qui s'est déjà passé entre nous.

LA VEUVE.

J'y consens. Enseignez maintenant à ma fille comment il faut qu'elle se conduise pour que le rendez-vous, l'heure et le lieu, tout s'accorde dans cette innocente supercherie. Toutes les nuits il vient avec des instrumens de toute espèce, et des chansons qu'il a composées pour elle, bien au-dessus de ce qu'elle mérite. Nous avons beau dire et beau faire pour l'écarter de nos fenêtres, il s'obstine à y rester, comme s'il ne pouvait vivre éloigné d'elle.

HÉLÈNE.

Eh bien, dès ce soir il faut tenter notre stratagème. S'il réussit, ce sera une mauvaise intention dans une action honnête et légitime, et une intention vertueuse dans une action licite; ni l'un ni l'autre ne pècheront; et cependant il y aura un crime de commis. Mais allons nous occuper de notre projet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une partie du camp français à Florence.

Arrive UN DES OFFICIERS FRANÇAIS, *sur la scène, suivi de* CINQ *ou* SIX SOLDATS, *qui se mettent en embuscade.*

LE CAPITAINE.

Il ne peut venir par d'autre chemin que par le coin de cette haie. Lorsque vous fondrez sur lui, accompagnez votre assaut du plus formidable langage que vous pourrez imaginer; quand vous ne vous entendriez pas vous-mêmes, il n'importe; car il faut que nous fassions semblant de ne pas entendre le sien; excepté un de nous, que nous produirons comme interprète.

UN SOLDAT.

Cher capitaine, laissez-moi être l'interprète.

LE CAPITAINE.

N'es-tu pas connu de lui? Ne connaît-il pas ta voix?

LE SOLDAT.

Non, mon capitaine, je vous le garantis.

LE CAPITAINE.

Mais quel jargon grossier nous parleras-tu dans tes fonctions d'interprète?

LE SOLDAT.

Comme celui que vous me parlerez.

LE CAPITAINE.

Il faut qu'il nous prenne pour quelque bande d'étrangers à la solde de l'ennemi. N'oublions pas qu'il a une légère teinture de tous les langages des pays circonvoisins : ainsi, il faut que chacun de nous parle un jargon à sa fantaisie, sans savoir ce que nous nous dirons l'un à l'autre. Tout ce que nous devons bien entendre et bien savoir, c'est le projet que nous avons en tête. Croassement de corbeau ou tout autre cri sauvage, sera bon de reste. — Quant à vous, monsieur l'interprète, il faut que vous sachiez bien dissimuler. — Mais ventre à terre! le voici qui vient, pour voler au temps deux heures de paresse et de sommeil, et retourner ensuite débiter, avec les sermens les plus sacrés, les mensonges qu'il forge.

Arrive PAROLE.

PAROLE.

Dix heures! dans trois heures d'ici, il sera assez temps de retourner au quartier. Qu'est-ce que je dirai que j'ai fait? Il faut que ce soit quelque invention plausible, et qui se fasse croire; on commence à me deviner, et les disgrâces ont tout nouvellement frappé à ma porte. Je trouve que ma langue est trop hardie, trop téméraire; mais mon cœur a toujours la crainte du dieu Mars devant les yeux, et il ne soutient pas ce que hasarde ma langue.

LE CAPITAINE, *à part.*

Voilà la première vérité dont ta langue se soit jamais rendue coupable.

PAROLE.

Qui diable m'engageait à entreprendre la reprise de ce tambour, en connaissant l'impossibilité et sachant que je n'en avais nulle envie? — Il faut que je me donne moi-même quelques blessures, et que je dise que je les ai reçues dans l'action; mais de légères blessures ne suffiraient pas pour persuader. Ils me diront : Quoi, vous en êtes échappé à si bon marché? — Et de grandes blessures, je n'ose pas me les faire. Pourquoi? quelle preuve aura-t-on? — Ma langue, il faut que je vous mette dans la bouche d'une harengère, et que j'en achète une de la mule de Bajazet, si votre babil me jette dans les dangers.

LE CAPITAINE, *à part.*

Est-il possible qu'il se connaisse si bien, et qu'il soit ce qu'il est?

PAROLE.

Je voudrais que les lambeaux de mon habit coupés pussent me servir, me suffire, ou le tronçon de mon épée espagnole cassée.

LE CAPITAINE, *à part.*

Ce moyen ne peut pas aller.

PAROLE.

Ou ma barbe grillée; et puis dire : C'est dans la ruse de guerre que j'ai employée.

LE CAPITAINE.

Cela ne vaut pas mieux.

PAROLE.

Ou de noyer mes habits, et puis dire que j'ai été dépouillé.

LE CAPITAINE.

Cela est assez difficile.

PAROLE.

Quand je jurerais que j'ai sauté par une fenêtre de la citadelle.

LE CAPITAINE, *à part.*

A combien de profondeur?

PAROLE, *continuant.*

A trente brasses.

LE CAPITAINE.

Trois des plus grands sermens auraient encore peine à persuader cela.

PAROLE.

Je voudrais avoir quelque tambour des ennemis, et alors je jurerais que c'est le même que j'ai repris.

LE CAPITAINE, *à part.*

Tu vas en entendre retentir un tout-à-l'heure.

Un tambour bat.

PAROLE, *étonné.*

Un tambour des ennemis ?

LE CAPITAINE, *fondant sur lui avec sa troupe, et criant dans un jargon barbare et terrible.*

Throca movousus, cargo, cargo, cargo.

TOUS ENSEMBLE.

Cargo, cargo, villianda par corbo, cargo.

PAROLE.

Oh ! rançon, rançon. — Ne me bandez pas les yeux.

Ils le saisissent et lui bandent les yeux.

L'INTERPRÈTE.

Boskos thromuldo boskos.

PAROLE.

Oui, je sais que vous êtes du régiment de Muskos, et je perdrai la vie, faute de savoir cette langue. S'il est parmi vous quelque Allemand, quelque Danois, quelque Bas-Hollandais, Italien, ou Français, qu'il me parle ; je lui découvrirai des secrets qui feront la perte des Florentins.

L'INTERPRÈTE.

Boskos vauvado... Je t'entends, et puis parler ta langue. *Kerely bouto :* songe à ta religion ; car dix-sept poignards sont pointés contre ton sein.

PAROLE.

Oh !

L'INTERPRÈTE.

Oh ! ta prière, ta prière, ta prière. — *Manche revanca Dulche.*

LE CAPITAINE.

Osegorbi dulchos volivorco. —

L'INTERPRÈTE.

Le général veut bien t'épargner encore, et les yeux ainsi bandés, il te fera conduire, pour recueillir de toi tes secrets ; peut-être pourras-tu donner quelque connaissance importante, qui te vaudra la vie.

PAROLE.

Oh ! laissez-moi vivre, et je vous dévoilerai tous les secrets du camp, leurs forces, leurs desseins ; oui, je vous dirai des choses qui vous étonneront.

L'INTERPRÈTE.

Mais le feras-tu fidèlement ?

PAROLE.

Si je ne le fais pas, que je sois damné !

L'INTERPRÈTE.

Acorda linta. Allons, marche ; on te permet de marcher.

Il sort avec Parole. On entend une courte alarme derrière le théâtre.

LE CAPITAINE, *à l'un d'eux.*

Va annoncer au comte de Roussillon, et à mon frère que nous avons pris le coq de bruyère, et que nous le tiendrons emmuselé, jusqu'à ce que nous ayons de leurs nouvelles.

LE SOLDAT.

Capitaine, j'y vais.

LE CAPITAINE.

— Il nous trahira tous, en nous parlant à nous-mêmes. — Dites-leur cela.

LE SOLDAT.

Je n'y manquerai pas, capitaine.

LE CAPITAINE.

Jusqu'alors je le tiendrai dans les ténèbres et bien enfermé.

Ils sortent.

SCENE II.

La maison de la veuve à Florence.

BERTRAND, DIANE.

BERTRAND.

On m'a dit que votre nom était *Fontibel.*

LA VEUVE.

Non, mon brave seigneur ; c'est *Diane.*

BERTRAND.

Vous portez le nom d'une déesse, et vous méritez encore mieux. Mais, bel ange, l'amour n'a-t-il aucun droit sur votre belle personne ? Si la vive flamme de la jeunesse n'échauffe pas votre cœur, vous n'êtes pas une jeune fille, mais un marbre froid. Quand vous serez morte, vous serez précisément telle que vous êtes à présent ; car vous êtes froide et insensible ; et à présent vous devriez être telle qu'était votre mère, lorsqu'elle engendra un si bel enfant.

DIANE.

Elle ne cessa pas d'être honnête alors.

BERTRAND.

Vous le seriez comme elle.

DIANE.

Non, ma mère ne fit que remplir un devoir, le devoir, seigneur, que vous devez à votre épouse.

BERTRAND.

Ne parlons pas de cela.—Je vous en prie, ne vous obstinez pas à combattre ma résolution décidée : j'ai été uni à elle par contrainte ; mais vous, je vous aime par la douce contrainte de l'amour,

et je vous dévoue pour toujours l'hommage de mes services.

DIANE.

Oui, vous êtes à notre service tant que nous vous plaisons; mais lorsqu'une fois vous avez nos roses, vous nous laissez les épines nues pour nous déchirer, et vous insultez à notre disgrâce.

BERTRAND.

Combien ai-je fait de sermens!...

DIANE.

Ce n'est pas le nombre des sermens qui fait la vérité, la vérité est dans un vœu simple et sincère. Qu'y a-t-il de sacré, qui ne soit pas intéressé et compromis dans nos sermens? Nous ne jurons pas seulement par un objet respectable et saint; nous attestons ce qu'il y a de plus grand et de plus divin. Dites-moi, je vous prie, si je jurais par les attributs suprêmes de Jupiter que je vous aime tendrement, en croiriez-vous mes sermens, si je vous aimais mal? Jurer à quelqu'un qu'on l'aime, est un serment sans foi et sans solidité, lorsqu'on ne jure que pour lui faire un outrage. Ainsi vos sermens ne sont que de vaines paroles et de frivoles protestations, qui ne sont pas marquées d'un sceau inviolable, du moins, suivant mon opinion.

BERTRAND.

Changez, changez d'opinion. Ne soyez pas si saintement cruelle; l'amour est sacré, et jamais ma sincérité ne connut l'artifice et les ruses dont vous accusez les hommes. Ne vous éloignez point de moi, mais cédez au désir de mon cœur languissant, et qu'un mot du vôtre va ranimer. Dites que vous êtes à moi, et que c'est mon amour au commencement, il le sera toujours.

DIANE.

Je vois que les hommes, dans ces sortes d'affaires, forgent des espérances que nous ne pouvons jamais remplir. — Donnez-moi cet anneau.

BERTRAND.

Je vous le prêterai, ma chère; mais il n'est pas en mon pouvoir de le donner sans retour.

DIANE.

Vous ne voulez pas me le donner, seigneur?

BERTRAND.

C'est un gage d'honneur qui appartient à notre famille, et qu'un legs successif m'a transmis de mes ancêtres; ce serait m'exposer à des reproches injurieux dans le monde, que de le perdre.

DIANE.

Mon honneur ressemble à votre anneau; ma chasteté est le joyau de notre famille, qui m'a été transmis par mes ancêtres, et ce serait m'exposer à des reproches injurieux dans le monde, que de le perdre; ainsi, votre propre prudence avertit la mienne d'appeler l'honneur à mon secours, pour me défendre contre vos vaines attaques.

BERTRAND.

Tenez, voilà mon anneau. Que tous les trésors de ma famille, que mon honneur et ma vie soient à vous; je suis désormais soumis à vos ordres.

DIANE.

Quand l'heure de minuit sera venue, frappez à la fenêtre de ma chambre. Je prendrai mes précautions pour que ma mère n'entende rien. — Maintenant, je vous impose une condition sous la foi sacrée de la vérité; c'est, lorsque vous aurez conquis mon lit encore vierge, de n'y rester qu'une heure, et de ne pas me parler. J'en ai les plus fortes raisons; vous les saurez ensuite, lorsque cette bague vous sera rendue; et dans la nuit je mettrai à votre doigt un autre anneau, qui dans la suite des temps puisse attester à l'avenir notre union passée. Adieu, jusqu'à l'heure marquée; n'y manquez pas. Vous avez conquis en moi une épouse, quoique toutes mes esperances de ce côté soient perdues.

BERTRAND.

J'ai conquis en vous un ciel sur la terre.

DIANE, *seule.*

Obtiens donc de longs jours, pour remercier le ciel et moi! car tu pourrais bien finir par là. — Ma mère m'avait instruite de la manière dont il me ferait sa cour, comme si élle eût été dans son cœur; elle dit que tous les hommes font les mêmes sermens; il avait juré de m'épouser quand sa femme serait morte; et moi, je veux aussi céder à son désir, quand je serai ensevelie. Puisque les Français sont si trompeurs, se marie qui voudra; je veux vivre et mourir vierge, et je ne crois pas que ce soit un crime de tromper, sous ce masque, un homme qui voulait frauduleusement me séduire.

SCENE III.

Le théâtre représente le camp des Florentins.

DEUX OFFICIERS FRANÇAIS, *avec* DEUX *ou* TROIS SOLDATS.

PREMIER OFFICIER.

Vous ne lui avez pas donné la lettre de sa mère?

DEUXIÈME OFFICIER.

Je la lui ai remise il y a une heure; il y a dedans quelque chose qui a fait une vive impression sur son ame; car, en la lisant, il s'est chargé tout-à-coup en un autre homme.

PREMIER OFFICIER.

Il s'est attiré un juste blâme en rejetant de ses bras une épouse si vertueuse, une si aimable dame.

DEUXIÈME OFFICIER.

Il a surtout encouru la disgrâce éternelle du roi, dont la volonté était si bien disposée à faire son bonheur. Je vous ferai une confidence; mais vous la tiendrez renfermée dans le secret de votre ame.

PREMIER OFFICIER.

Quand vous l'aurez faite, elle est morte, et mon sein en sera le tombeau.

DEUXIÈME OFFICIER.

Il a débauché ici dans Florence une jeune demoiselle, de la réputation la plus pure ; et cette nuit même il assouvit sa passion sur les ruines de son honneur ; il lui a donné son anneau de famille, et il se croit au comble du bonheur d'avoir réussi dans ce pacte odieux.

PREMIER OFFICIER.

Que Dieu diffère à jamais la révolte de nos sens! Quels pauvres êtres nous sommes, lorsqu'il nous abandonne à nous-mêmes!

DEUXIÈME OFFICIER.

De vrais traîtres à nous-mêmes! Et comme dans le cours ordinaire de toutes les trahisons, nous les voyons toujours se révéler elles-mêmes à force d'indiscrétions, à mesure qu'elles avancent vers leur infâme but; de même lui, qui dans cette action travaille à déshonorer la noblesse de son nom, ne peut se contenir; et dans la joie dont il est rempli, son secret s'épanche de son cœur.

PREMIER OFFICIER.

N'est-ce pas en nous un vice bien détestable, d'être les hérauts de notre propre honte et de nos desseins criminels? — Nous n'aurons donc pas sa compagnie ce soir?

DEUXIÈME OFFICIER.

Non, jusqu'après minuit; car il ne laissera pas échapper son heure.

PREMIER OFFICIER.

Elle s'avance à grands pas. — Je voudrais bien qu'il entendît anatomiser son cher favori, afin qu'il pût voir la juste mesure de son jugement, qui lui a fait placer si près de son cœur ce beau portrait du sien.

DEUXIÈME OFFICIER.

Nous n'irons pas l'importuner, jusqu'à ce qu'il vienne lui-même; car sa présence doit être le châtiment de notre fanfaron.

PREMIER OFFICIER.

En attendant, parlons de cette guerre : qu'en dit-on?

DEUXIÈME OFFICIER.

J'entends dire qu'il y a une ouverture de paix!

PREMIER OFFICIER.

Et même, je vous l'assure, une paix conclue.

DEUXIÈME OFFICIER.

Que va donc faire le comte de Roussillon? Voyagera-t-il plus loin, ou s'il retournera en France?

PREMIER OFFICIER.

Je vois bien, par cette question, que vous n'êtes pas dans sa confidence.

DEUXIÈME OFFICIER.

Dieu m'en préserve, monsieur! car alors j'aurais grande part dans ses actions.

PREMIER OFFICIER.

Sa femme, il y a environ deux mois, a fui de sa maison : son prétexte était d'aller faire un pèlerinage à saint Jacques le grand. Elle a accompli cette religieuse entreprise avec la piété la plus austère : elle y a fait séjour, et la sensibilité naturelle de son ame est devenue la proie de son chagrin : enfin, elle y a rendu les derniers soupirs, et maintenant elle est avec les anges dans le ciel.

DEUXIÈME OFFICIER.

Sur quoi cette nouvelle est-elle appuyée?

PREMIER OFFICIER.

En grande partie sur ses propres lettres, qui garantissent la vérité du récit, jusqu'à l'instant de sa mort; et sa mort, qu'elle ne pouvait pas attester elle-même, est fidèlement confirmée par le curé du lieu.

DEUXIÈME OFFICIER.

Le comte est-il instruit de cet événement?

PREMIER OFFICIER.

Oui, et dans toutes ses particularités, de point en point, jusqu'à la plus parfaite certitude du fait.

DEUXIÈME OFFICIER.

Je suis sincèrement affligé qu'il soit joyeux de cet événement.

PREMIER OFFICIER.

Comme nous nous empressons quelquefois de nous réjouir de nos pertes.

DEUXIÈME OFFICIER.

Et comme nous nous empressons aussi d'autres fois de déplorer notre avantage! L'honneur distingué que sa valeur s'est acquis ici va être accueilli dans sa patrie d'une honte aussi grande.

PREMIER OFFICIER.

La vie de l'homme est une trame tissue de bon et mauvais fil mêlés ensemble : nos vertus seraient trop fières, si nos fautes n'en châtiaient pas l'orgueil, et nos crimes nous porteraient au désespoir, si nous n'en étions consolés par nos vertus.

Arrive UN DOMESTIQUE.

PREMIER OFFICIER.

Eh bien? où est votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Dans la rue il a rencontré le duc dont il a pris solennellement congé : il va partir ce matin même pour la France. Le duc lui a offert des lettres de recommandation pour le roi.

DEUXIÈME OFFICIER.

A peine suffiront-elles auprès du roi irrité, quand la recommandation serait encore plus forte qu'elle ne peut l'être.

Arrive BERTRAND.

LE PREMIER OFFICIER, *répondant à l'autre.*

En effet, elles ne peuvent être trop flatteuses et

trop honorables pour adoucir le ressentiment du roi contre lui. — Voici le comte qui s'avance. — Eh bien, comte, ne sommes-nous pas après minuit?

BERTRAND.

J'ai cette nuit expédié seize affaires, dont chacune avait pour un mois de besogne, à bien travailler pour en hâter le succès : j'ai pris congé du duc, fait mes adieux aux grands de sa cour, enterré une femme, pris mon deuil pour elle, écrit à ma mère que je retourne en France, préparé mes équipages et ma suite ; et entre les intervalles de ces diverses expéditions, j'ai pourvu à d'autres petites affaires : la dernière était la plus importante, mais elle n'est pas encore finie.

DEUXIÈME OFFICIER.

Si elle a quelque difficulté, et que vous partiez d'ici ce matin, il faudra que vous usiez de diligence.

BERTRAND.

Quand je dis que l'affaire n'est pas finie, je veux dire que j'ai quelque peur d'en entendre parler dans la suite. — Mais aurons-nous ce dialogue divertissant entre ce faquin et le soldat? — Allons, faites paraître devant nous ce méchant original qui veut se donner pour un modèle : il m'a trompé, comme un oracle à double sens.

DEUXIÈME OFFICIER.

Qu'on le fasse sortir de sa retraite : le malheureux a passé la nuit dans l'entrave des ceps.

BERTRAND.

Il n'y a pas de mal à cela : ses talons l'ont bien mérité, pour avoir usurpé si long-temps les éperons du brave. Comment se porte-t-il?

PREMIER OFFICIER.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que ce sont les ceps qui le portent : mais pour vous répondre dans le sens que vous entendez, il pleure comme une jeune villageoise qui a répandu son lait : il s'est confessé à Morgan, qu'il croit être un religieux, depuis la première lueur de sa mémoire jusqu'à l'instant fatal où il a été mis aux fers. Et que croyez-vous qu'il a confessé!

BERTRAD.

Rien qui me concerne, j'espère : a-t-il dit quelque chose de moi?

DEUXIÈME OFFICIER.

On a écrit sa confession, et on la lira devant lui. Si vous y êtes intéressé, comme je le crois, il faut que vous ayez la patience de l'entendre.

Arrivent DES SOLDATS, *conduisant* PAROLE *les yeux bandés.*

BERTRAND.

Que la peste le saisisse! Comme il est affublé! — Il ne peut rien dire de moi. Silence, silence.

PREMIER OFFICIER.

Voilà le colin-maillard qui vient. (*Haut.*) *Porto tartarona.*

L'INTERPRÈTE, *à Parole.*

Le général appelle les bourreaux pour vous donner la question. Quels aveux voulez-vous faire pour vous en exempter?

PAROLE.

J'avouerai tout ce que je sais, sans qu'il soit besoin de contrainte. Si vous m'écrasez dans les tortures, je ne pourrai plus rien dire.

L'INTERPRÈTE.

Bosko chimurco.

DEUXIÈME OFFICIER.

Boblibindo chicurmurco.

L'INTERPRÈTE, *à l'officier.*

Vous êtes un bon et compatissant général. (*A Parole.*) Notre général vous ordonne de répondre aux questions que je vais vous faire d'après cet écrit.

PAROLE.

Et j'y répondrai avec vérité, comme il est vrai que j'espère vivre.

L'INTERPRÈTE, *lisant un interrogatoire par écrit.*

« D'abord lui demander quelles sont les forces » de la cavalerie du duc. » — Que répondez-vous à cet article?

PAROLE.

Cinq ou six mille chevaux environ, mais affaiblis et hors de service : les troupes sont toutes dispersées, et les chefs sont de fort pauvres militaires : c'est ce que je certifie sur ma réputation et sur mon espoir de sauver ma vie.

L'INTERPRÈTE.

Coucherai-je par écrit votre réponse?

PAROLE.

Oui; je l'appuierai de tel serment qu'il vous plaira.

BERTRAND.

Oh! cela lui est bien indifférent! — (*A part.*) Quel vil et damnable esclave est ce coquin?

PREMIER OFFICIER, *à Bertrand, avec ironie.*

Vous vous trompez, seigneur. Celui que vous voyez est M. Parole; ce galant et brave militaire (c'était là sa phrase ordinaire), qui portait toute la théorie de la guerre dans le nœud de son écharpe et toute la pratique dans le fourreau de son épée.

DEUXIÈME OFFICIER.

Je ne me fierai plus jamais à un homme parce qu'il aura soin de tenir son épée luisante, ni ne croirai qu'il possède toutes les qualités parce qu'il sera revêtu d'une belle et brillante armure.

L'INTERPRÈTE, *à Parole.*

Allons, la réponse est écrite.

PAROLE.

Oui, cinq ou six mille chevaux environ, comme je l'ai dit. — Je veux dire le nombre juste, ou à peu de chose près. Écrivez-le, car je veux dire la vérité.

PREMIER OFFICIER.

Il approche en effet beaucoup de la vérité dans le fait.

BERTRAND.

Mais dans les circonstances où il la dit, la vérité, je ne choisirai pas mes mots pour l'en remercier.

PAROLE.

De pauvres diables ; je vous prie, écrivez-le.

L'INTERPRÈTE.

Bon, cela est écrit.

PAROLE.

Je vous en remercie bien. La vérité est la vérité. Ce sont de pauvres hères ; cela fait pitié !

L'INTERPRÈTE, *lisant.*

« Lui demander quelle est la force de son infanterie. » — (*A Parole.*) Que dites-vous à cela?

PAROLE.

Sur ma foi, monsieur, comme si je n'avais plus que cette heure à vivre, je dirai la vérité. — Voyons : Spurio, cent cinquante ; Sébastien, autant ; Corambus autant ; Guiltian, Cosmo, Lodovick et Gratii, deux cent cinquante chacun ; ma compagnie, Chitopher, Vaumont, Bentii, chacun deux cent cinquante ; en sorte que toute la troupe, tant sains que malade, ne monte pas, sur ma vie, à une liste de quinze mille hommes : et il y en a la moitié qui n'oseraient pas secouer la neige de leur pourpoint, de crainte de le voir tomber en lambeaux.

BERTRAND.

Que fera-t-on à ce scélérat?

PREMIER OFFICIER, *à Bertrand.*

Rien autre chose que de le remercier. (*A l'interprète.*) Interrogez-le sur mon état, et quel est le crédit dont je jouis dans l'esprit du duc.

L'INTERPRÈTE, *à Parole.*

Allons, cela est écrit. (*Lisant.*) « Vous lui demanderez encore s'il y a dans le camp un capitaine nommé Dumaine, un Français : quelle est sa réputation et l'opinion qu'en a le duc ; quelles sont sa valeur, sa probité et son expérience dans la guerre ; ou s'il ne croit pas qu'il fût possible, avec de bonnes sommes d'or, de le corrompre et de l'engager à la révolte. » — (*A Parole.*) Que répondez-vous à cet article? En avez-vous quelque connaissance ?

PAROLE.

Je vous en conjure, laissez-moi répondre à chaque question de cet article : faites-moi les demandes séparément.

L'INTERPRÈTE.

Connaissez-vous ce capitaine Dumaine ?

PAROLE.

Je le connais : il était apprenti boucher dans Paris d'où il a été chassé ignominieusement pour avoir engrossé une pauvre imbécille de servante du prévôt, une pauvre innocente et muette, qui ne pouvait lui dire *non.*

Dumaine, en colère, lève la main comme pour le frapper.

BERTRAND.

Allons, avec votre permission, contenez vos mains, — quoique je sache bien que sa cervelle soit dévouée à la première tuile qui lui tombera sur la tête.

L'INTERPRÈTE.

Ce capitaine est-il dans le camp du duc de Florence ?

PAROLE.

A ma connaissance, il y est : un vrai vaurien !

PREMIER OFFICIER, *à Bertrand qui le regarde.*

Allons, ne me considérez pas tant ; nous allons aussi entendre parler de votre seigneurie tout-à-l'heure.

L'INTERPRÈTE.

Quel cas en fait le duc?

PAROLE.

Le duc ne le connait que pour un de mes mauvais officiers, et il m'écrivit l'autre jour de le renvoyer de la troupe : je crois que j'ai encore sa lettre dans ma poche.

L'INTERPRÈTE.

Nous allons l'y chercher.

PAROLE.

En conscience, je ne sais pas ; mais ou elle y est, ou elle est enfilée avec les autres lettres du duc, dans ma tente.

L'INTERPRÈTE, *le fouillant.*

La voici : voici un papier du moins : vous le lirai-je ?

PAROLE.

Je ne sais pas si c'est la lettre ou non.

BERTRAND, *à demi-voix.*

Notre interprète fait bien son rôle.

PREMIER OFFICIER.

A merveille.

L'INTERPRÈTE, *lisant.*

« Diane.—Le comte est un fou, et chargé d'or. »

PAROLE.

Ce n'est pas là la lettre du duc, monsieur : c'est un avertissement à une honnête et jolie fille de Florence, nommée Diane, de se défier des séductions d'un certain comte de Roussillon, un jeune et frivole étourdi ; mais, avec tout cela, fort lascif. — Je vous en prie, monsieur, remettez ce papier dans ma poche.

L'INTERPRÈTE.

Non : c'est celui que je lirai le premier, avec votre permission.

PAROLE.

Mes intentions là dedans, je le proteste, étaient des plus honnêtes en faveur de cette jeune fille; car je connais le comte pour un jeune suborneur très-dangereux : c'est un monstre affamé de vierges; il en dévore autant qu'il en trouve.

BERTRAND.

Maudit scélérat! double scélérat!

L'INTERPRÈTE, *lit la note.*

« Un marché bien fait est à demi gagné : son-
» gez-y, et faites bien le vôtre. Quand il prodigue
» les sermens, dites-lui de coucher l'or, et pre-
» nez-le. Dès qu'il porte en compte, il ne paie
» jamais le compte. Jamais il ne paie ses arrière-
» dettes; faites-vous payer d'avance, et dites,
» Diane, qu'un soldat vous a donné cet avis. Les
» hommes sont pour le mariage, les jeunes gens
» pour le plaisir; car comptez bien que le comte
» est étourdi; je le sais, moi, qu'il paiera bien
» d'avance, mais non pas après qu'il aura obtenu.
» Tout à vous, comme il vous le jurait à l'oreille.

» PAROLE. »

BERTRAND.

Je veux qu'il soit fustigé dans les rangs de l'armée, avec cet écrit sur le front.

DEUXIÈME OFFICIER, *avec ironie.*

C'est votre ami dévoué, monsieur, cet orateur polyglotte, ce tout-puissant guerrier!

BERTRAND.

Je pouvais tout endurer auparavant, hors un chat; et maintenant il est un chat pour moi.

L'INTERPRÈTE, *à Parole.*

Je crois lire, monsieur, dans les yeux de notre général, que nous aurions envie de vous pendre.

PAROLE.

La vie, monsieur, à quelque prix que ce soit, non pas que j'aie peur de mourir, mais uniquement parce que mes offenses contre le ciel étant en grand nombre, je voudrais m'en repentir le reste de mes jours. Laissez-moi vivre, monsieur, dans une prison, dans les fers, ou partout ailleurs, pourvu seulement que je vive.

L'INTERPRÈTE.

Nous verrons ce qu'il y aura à faire, si vos aveux sont vrais : ainsi, revenons à ce capitaine Dumaine; vous avez déjà répondu sur l'opinion qu'en avait le duc, sur sa valeur aussi : et sa probité, qu'en dites-vous?

PAROLE.

Il volerait jusqu'à un œuf dans une abbaye : pour les rapts et les enlèvemens, il égale Nessus. Il fait profession de manquer à ses sermens, et pour les rompre, il est plus fort qu'Hercule. Il vous mentira, monsieur, avec une si prodigieuse volubilité, qu'il vous ferait prendre la vérité pour une folle. L'ivrognerie est sa plus grande vertu; car il boira jusqu'à s'enivrer comme un porc; et dans son sommeil, il ne fait guère de mal aux vêtemens et linges qui l'environnent; mais on connaît l'homme, et on le couche sur la paille. Il me reste bien peu de chose à ajouter, monsieur, sur son honnêteté, si ce n'est qu'il a tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir, et rien de ce que doit avoir un honnête homme.

PREMIER OFFICIER.

Je commence à l'aimer pour ce qu'il dit de moi et pour la singularité de son impudence.

BERTRAND.

Pour cette description qu'il fait de votre honnêteté? Que la peste le saisisse pour ce qui me concerne, moi! Il me devient de plus en plus insupportable.

L'INTERPRÈTE, *à Parole.*

Que dites-vous de son expérience dans la guerre?

PAROLE.

En conscience, monsieur, il a battu le tambour devant les acteurs tragiques anglais. Le calomnier, je ne le veux pas. Et je n'en sais pas davantage sur sa science militaire, excepté que dans ce pays-là il a eu l'honneur d'être officier à une manufacture qu'on appelle *Mile-end*, avec l'emploi d'apprendre à doubler les fils de la toile. Je voudrais lui faire tout l'honneur qu'il m'est possible de lui faire ; mais je ne suis pas certain de ce fait.

PREMIER OFFICIER.

Il pousse l'impudence et la scélératesse à un tel excès, que son caractère se rachète par la rareté.

BERTRAND.

Que la peste l'étrangle! C'est un monstre pour moi.

L'INTERPRÈTE, *à Parole.*

Puisque c'est un homme si vil, je n'ai pas besoin de vous demander si l'or pourrait le débaucher.

PAROLE.

Monsieur, pour un quart d'écu il vendra sa part de salut et son droit d'héritage dans le ciel : il en dépouillera tous ses descendans, et l'aliénera à perpétuité sans retour.

L'INTERPRÈTE.

Et son frère, l'autre capitaine Dumaine, quel homme est-ce?

DEUXIÈME OFFICIER.

Pourquoi le questionne-t-il sur mon compte?

L'INTERPRÈTE.

Répondez : quel est son mérite?

PAROLE.

C'est un oiseau de la même couvée. Il n'est pas tout-à-fait aussi grand que l'autre en bonté ; mais il l'est bien plus en malice. Il surpasse son frère en lâcheté ; et cependant son frère passe pour un des poltrons les plus parfaits : dans une retraite, il court mieux que le goujat ; et quand il faut charger, il est sujet à la crampe.

L'INTERPRÈTE.

Si l'on vous fait grâce de la vie, entreprendrez-vous de trahir le duc de Florence ?

PAROLE.

Oui, et son capitaine de cavalerie aussi, le comte de Roussillon.

L'INTERPRÈTE.

Je vais le dire à l'oreille du général, et savoir ses intentions.

PAROLE.

Je ne veux plus entendre de tambours : la malédiction sur tous les tambours ! C'était uniquement pour paraître rendre un service, et pour en imposer à ce jeune débauché de comte que je me suis jeté dans le péril ; et cependant qui aurait jamais soupçonné qu'il y eût une embuscade au lieu où j'ai été pris ?

L'INTERPRÈTE, *revenant à lui, comme avec la réponse du général.*

Il n'y a point de remède, monsieur : il vous faut mourir. Le général dit que vous, qui avez par une si indigne perfidie dévoilé les secrets de votre armée, et fait des portraits si noirs d'officiers qui jouissent de la plus haute estime, vous n'êtes bon à rien d'honnête dans le monde : ainsi il faut vous préparer à mourir. Allons, bourreau, fais sauter sa tête.

PAROLE.

O mon Dieu, monsieur, laissez-moi la vie, ou laissez-moi du moins voir ma mort.

L'INTERPRÈTE.

Vous allez la voir, et faites vos adieux à tous vos amis. (*Il lui ôte son bandeau.*) Tenez, regardez autour de vous : connaissez-vous quelqu'un de ces guerriers ?

BERTRAND.

Bonjour, brave capitaine !

DEUXIÈME OFFICIER.

Dieu vous bénisse, capitaine Parole.

PREMIER OFFICIER.

Dieu soit avec vous, capitaine.

DEUXIÈME OFFICIER.

Capitaine, de quoi me chargez-vous pour le seigneur Lefeu ? Je pars pour la France.

PREMIER OFFICIER.

Digne capitaine, voulez-vous me donner une copie de ce sonnet que vous avez adressé à Diane en faveur du comte de Roussillon ? Si je n'étais pas un vrai poltron, je vous y forcerais. Mais adieu, portez-vous bien.

Ils sortent.

L'INTERPRÈTE.

Vous êtes un homme perdu et défait, capitaine ; il n'y a plus rien en vous qui tienne encore, que votre écharpe.

PAROLE.

Qui pourrait ne pas succomber sous un complot ?

L'INTERPRÈTE.

Si vous pouviez trouver un pays où il n'y eût que des femmes aussi déshonorées que vous, vous pourriez être le père et la souche d'une impudente nation. Adieu ! je pars pour la France aussi ; nous y parlerons de vous.

Il sort.

PAROLE, *resté seul.*

Eh bien ! je suis encore plein de reconnaissance. Si mon cœur était né fier, il se briserait de chagrin à cette aventure. — Je ne veux plus être capitaine ; mais je veux manger et boire, et dormir aussi à mon aise qu'un capitaine. Sans tout cela, ce que je suis encore me fera vivre. Que celui qui se connaît pour un fanfaron tremble à ce dénouement ! car il arrivera toujours que tout menteur fanfaron sera convaincu à la fin d'être un sot. Va te rouiller, mon épée. Raffraîchissez-vous, mes joues, que la rougeur a enflammées ! et vis, mon cher Parole, en sûreté dans ta honte. Puisque tu es bafoué et dupé, prospère par la fraude et la tromperie ; il y a toujours dans le monde une place pour un homme et des ressources pour le faire vivre : je vais les chercher

Il sort.

SCENE IV.

La scène est à Florence dans la maison de la veuve.

Arrivent HÉLÈNE, LA VEUVE *et* DIANE.

HÉLÈNE.

Afin de vous convaincre, madame, que je ne vous ai pas fait d'injure, un des plus grands princes du monde chrétien sera ma caution ; il faut nécessairement qu'avant d'accomplir mes desseins je me prosterne devant son trône. Il fut un temps où je lui rendis un service important, presque aussi cher que sa vie, un service dont la reconnaissance pénétrerait le dur et insensible sein de l'enfer même, et en ferait sortir un cri d'action de grâces. Je suis bien informée que sa majesté est à Marseille, et nous avons un cortége convenable pour nous conduire à cette ville. Il faut que vous sachiez que l'on me croit morte. L'armée étant licenciée, mon mari part pour ses terres ; et, avec le secours du ciel et l'agrément du roi, mon bon maître, nous y serons rendues avant notre hôte.

LA VEUVE.

Aimable dame, jamais vous n'avez eu de ser-

viteur fidèle qui se soit chargé avec plus de zèle et de plaisir de vos intérêts.

HÉLÈNE.

Ni vous, madame, n'avez jamais eu d'ami dont les pensées travaillent avec plus d'ardeur à vous procurer la récompense de votre affection. Ne doutez pas que le ciel ne m'ait conduite chez vous pour assurer la dot de votre fille, comme il l'a destinée à être mon appui et mon moyen pour gagner l'amour de mon époux. Mais que les hommes sont des êtres étranges, de pouvoir goûter de si douces jouissances dans la possession de l'objet qu'ils haïssent, lorsque leur lascive passion, sur la foi d'une fausse idée qui les trompe, redouble l'horreur de la nuit par celle de leur crime. Ainsi la luxure se repaît avec transport de l'objet de ses dégoûts, dans l'idée qu'elle jouit d'un objet désiré, qui pourtant est absent; mais nous reviendrons dans la suite à ces réflexions. — Vous, Diane, il vous faudra souffrir encore pour moi quelques épreuves, sous la direction de mes petites instructions.

DIANE.

Que l'honneur et la mort s'accordent ensemble dans les sacrifices que vous m'imposerez; et, toute entière à vos volontés, je suis prête à souffrir la mort.

HÉLÈNE.

Cependant, je vous prie... Mais bientôt le temps amènera la saison de l'été, où les églantiers auront des roses aussi bien que des épines, et où la joie dédommagera des peines. Il faut que nous partions; notre voiture est prête, et le temps nous invite et nous presse. *Tout est bon, quand la fin est bonne.* La fin est la couronne des entreprises; quel que soit le cours de ce qui précède, c'est la fin qui en décide la gloire et le mérite.

Elles sortent.

SCENE V.

La scène est dans le Roussillon, chez la Comtesse.

LA COMTESSE, LEFEU, LE BOUFFON.

LEFEU.

Non, non; votre fils a été égaré par un impertinent faquin en leste taffetas, dont l'infâme empois vous teindrait de sa couleur toute la molle et flexible jeunesse d'une nation. Sans ceci, votre belle-fille vivrait encore, et votre fils, qui est ici en France, serait bien plus avancé par le roi, sans ce vil insecte bariolé dont je parle.

LA COMTESSE.

Je voudrais bien ne l'avoir jamais connu. Il a été la mort de la plus vertueuse femme dont la création ait fait honneur à la nature. Quand elle aurait été formée de mon sang, et qu'elle m'eût coûté les tendres douleurs d'une mère, jamais ma tendresse pour elle n'eût pu prendre dans mon cœur de plus profondes racines.

LEFEU.

C'était une bonne dame, une digne femme; nous pouvons bien cueillir mille salades, avant d'y retrouver une herbe pareille.

LE BOUFFON.

Oh! oui, monsieur; elle était ce qu'est la douce marjolaine dans une salade, ou plutôt l'*herbe de grâce*.

LEFEU.

Ce ne sont pas là des herbes à salade, faquin; ce sont des aromates pour le nez.

LE BOUFFON.

Je ne suis pas un grand Nabuchodonosor, monsieur; je ne me connais pas beaucoup en herbes.

LEFEU.

Que fais-tu profession d'être? coquin ou fou?

LE BOUFFON.

Fou, monsieur, au service d'une femme et coquin au service d'un homme.

LEFEU.

Que signifie cette distinction?

LE BOUFFON.

Je voudrais escamoter à un homme sa femme, et faire son service.

LEFEU.

Comme cela, vraiment, tu serais un coquin à son service.

LE BOUFFON.

Et je donnerais à sa femme ma marotte, pour faire son service.

LEFEU.

Allons, je souscris à ta thèse, que tu es à la fois un coquin et un fou.

LE BOUFFON.

A votre service.

LEFEU.

Non, non, non.

LE BOUFFON.

Eh bien, monsieur, si je ne vous sers pas, je peux servir un aussi grand prince que vous pouvez l'être.

LEFEU.

Quel est-il? Est-ce un Français?

LE BOUFFON.

Monsieur, il a un nom anglais; mais sa physionomie est plus chaude en France qu'en Angleterre.

LEFEU.

Quel est ce prince?

LE BOUFFON.

Le prince noir, monsieur; autrement, le prince des ténèbres; autrement, le diable.

LEFEU.

Arrête là, voilà ma bourse. Je ne te la donne

pas pour te débaucher du service du maître dont tu parles; va, continue de le servir.

LE BOUFFON.

Je suis un habitant des bois, monsieur, qui ai toujours aimé un grand feu, et le maître dont je parle entretient toujours bon feu. Mais, puisqu'il est le prince du monde, que sa noblesse se tienne à sa cour. J'aime, moi, la maison à porte étroite, que je crois trop petite pour que la pompe des courtisans puisse y passer; quelques personnes qui se baissent et s'humilient le pourront; mais le grand nombre sera trop frileux et trop délicat, et ils préféreront le chemin fleuri qui conduit à la large porte et au grand brasier.

LEFEU.

Va ton chemin; je commence à me lasser de toi, et je t'en préviens d'avance, parce que je ne voudrais pas me brouiller avec toi. Va-t'en, veille à ce qu'on ait bien soin de mes chevaux, sans tour ni fraude.

LE BOUFFON.

Si je leur joue quelques tours, ce ne seront jamais que des tours joués à des rosses; ce qui est leur droit par la loi de la nature.

Il sort.

LEFEU, LA COMTESSE.

LEFEU.

Un rusé coquin, un méchant drôle!

LA COMTESSE.

Ainsi est-il. Feu mon mari s'en divertissait beaucoup. C'est par sa volonté qu'il reste à la maison, et il s'en autorise pour se permettre ses impertinences. Et en effet, il n'a aucune marche réglée, il court où il veut.

LEFEU.

Il me plaît beaucoup; ses bouffonneries ne sont pas hors de saison. — J'en étais à vous dire, que depuis que j'ai appris la mort de cette digne dame, et que votre fils, madame, était sur le point de revenir dans sa patrie, j'ai engagé le roi mon maître à parler en faveur de ma fille; c'est sa majesté qui, de sa grâce, m'en fit la première proposition, lorsque tous les deux étaient encore mineurs. Le roi m'a promis de l'effectuer; et pour éteindre le ressentiment qu'il a conçu contre votre fils, il n'y a pas de meilleur moyen. Comment goûtez-vous, madame, cette proposition?

LA COMTESSE.

Elle me fait le plus grand plaisir, monsieur, et je désire qu'elle s'accomplisse heureusement.

LEFEU.

Sa majesté revient en poste de Marseille, avec un corps aussi vigoureux que lorsqu'elle ne comptait que ses trente ans: le roi sera ici demain, ou je suis trompé par un homme qui m'a rarement induit en erreur dans ces sortes d'avis.

LA COMTESSE.

J'ai bien de la joie d'espérer le revoir encore avant de mourir. J'ai des lettres qui m'annoncent que mon fils sera ici ce soir. Je vous prierai de rester avec moi jusqu'à ce qu'ils se soient rencontrés tous deux.

LEFEU.

Madame, j'étais occupé à songer de quelle manière je pourrais être admis en sa présence.

LA COMTESSE.

Vous n'avez besoin, monsieur, que de faire valoir vos droits honorables.

LEFEU.

Madame, j'en ai fait un usage bien étendu; mais je rends grâces au ciel de ce qu'ils durent encore.

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Oh! madame, là-bas est monseigneur votre fils, avec un morceau de velours sur sa face: s'il y a ou non une cicatrice dessous, le velours le sait; mais c'est un fort beau morceau de velours: sa joue gauche est une joue qui a deux poils et demi; mais sa joue droite est chauve et toute nue.

LA COMTESSE.

Une noble blessure, une blessure noblement gagnée, est une belle livrée d'honneur; il y a apparence que c'en est une pareille.

LE BOUFFON.

Mais c'est une figure qui a l'air d'être grillée.

LEFEU.

Allons au-devant de votre fils, je vous prie. Je languis du désir de m'entretenir avec ce noble et jeune guerrier.

LE BOUFFON.

Ma foi, ils sont une douzaine, en élégans et fins chapeaux, avec de galantes plumes: ils s'inclinent, et font la révérence à tout le monde.

Tous sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe à la cour de France, à Marseille.

HÉLÈNE, LA VEUVE, DIANE *et* DEUX DOMESTIQUES.

HÉLÈNE.

Certainement vous devez être excédées de courir ainsi la poste jour et nuit : nous ne pouvons faire autrement; mais, puisque vous avez déjà sacrifié tant de jours et de nuits et exposé vos membres délicats à tant de fatigues, pour me rendre service, armez-vous de courage. Vos bontés sont si fortement gravées dans mon cœur reconnaissant, que rien ne pourra jamais les en effacer. Dans des temps plus heureux... (*Apercevant un officier de la fauconnerie.*) Ce gentilhomme pourrait peut-être m'obtenir une audience du roi, s'il voulait employer son crédit. — Dieu vous garde, monsieur.

LE GENTILHOMME.

Et vous aussi, madame.

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous ai vu à la cour de France.

LE GENTILHOMME.

J'y ai passé quelque temps.

HÉLÈNE.

J'espère, monsieur, que vous n'êtes pas déchu de la réputation que vous aviez d'être bon et obligeant, et comme j'ai un trop pressant besoin de vos secours pour m'arrêter aux complimens de la politesse, je vous offre tout de suite une occasion d'exercer les vertus de votre ame, et j'en serai à jamais reconnaissante.

LE GENTILHOMME.

Que désirez-vous?

HÉLÈNE.

Que vous ayez la bonté de donner ce petit mémoire au roi, et de vouloir bien m'aider de tout votre crédit pour obtenir la faveur de lui être présentée.

LE GENTILHOMME.

Le roi n'est point ici.

HÉLÈNE.

Il n'est point ici, monsieur?

LE GENTILHOMME.

Non, en vérité. Il est parti d'ici la nuit dernière, et son départ a été plus précipité que de coutume.

LA VEUVE.

Grand Dieu! toutes nos peines sont perdues.

HÉLÈNE.

Tout est bien qui finit bien, quoique le sort nous paraisse si contraire et les moyens si défavorables; (*au gentilhomme*) de grâce, enseignez-moi où il est allé.

LE GENTILHOMME.

Vraiment, suivant ce que j'ai entendu, il est parti pour le Roussillon, où je vais aussi.

HÉLÈNE.

Je vous conjure, monsieur, comme probablement vous verrez le roi avant moi, de recommander ce petit mémoire à sa majesté; j'espère que vous n'en recevrez aucun blâme, et qu'il vous en fera, au contraire, des remercimens. J'arriverai après vous avec toute la diligence qu'il nous sera possible de faire.

LE GENTILHOMME.

Donnez, je ferai cela pour vous obliger.

HÉLÈNE.

Et vous verrez qu'on vous en remerciera sans ce qui pourra en arriver de plus. — Il nous faut remonter à cheval. (*A ses suivans.*) Allez, allez, faites tout préparer.

Elles sortent.

SCENE II.

La scène se passe dans le Roussillon.

LE BOUFFON, PAROLE.

PAROLE.

Mon cher monsieur Lavatch, donnez cette lettre à monseigneur Lefeu. J'ai autrefois, monsieur, été bien mieux connu de vous, quand j'étais revêtu d'habits plus frais et plus beaux; mais aujourd'hui je suis tombé dans le fossé de la fortune, et tout fangeux, j'exhale une forte odeur de sa disgrâce.

LE BOUFFON.

Ma foi, les disgrâces de la fortune doivent être bien sales, si tu sens une odeur aussi forte que tu le dis. Je ne veux plus désormais manger aucun poisson frit au beurre de la fortune. Je te prie, mets-toi au-dessous du vent.

PAROLE.

Oh! vous n'avez pas besoin, monsieur, de vous boucher le nez, je ne parle ici que par métaphore.

LE BOUFFON.

En vérité, monsieur, si vos métaphores sont dégoûtantes, je boucherai mon nez, et je le ferais devant les métaphores de qui que ce soit. — Allons, je t'en prie, éloigne-toi.

PAROLE.

Monsieur, je vous en conjure, prenez-moi ce papier, pour le remettre.

LE BOUFFON.

Pouah! — Éloigne-toi, je te prie; un papier de

la chaise-percée de la fortune, pour donner à un gentilhomme! Tiens, vois, le voici lui-même.

Arrive LEFEU.

LE BOUFFON, *à Lefeu.*

Voici un mignon de la fortune, monsieur, ou du petit chat de la fortune (mais un petit chat qui ne sent pas le musc) qui est tombé dans le sale réservoir de ses disgrâces, d'où, comme il le dit lui-même, il est sorti tout fangeux. Je vous prie, monsieur, de traiter la carpe du mieux que vous pourrez; car il a l'air d'un pauvre misérable bien déchu, d'un drôle ingénieux et d'un faquin délabré. Je compatis à son malheur avec le sourire de consolation, et je l'abandonne à votre grandeur.

PAROLE.

Monseigneur, je suis un homme que la fortune a cruellement égratigné.

LEFEU.

Et que voulez-vous que j'y fasse? il est trop tard aujourd'hui de lui rogner les ongles. Quel est donc le tour de filou que vous avez joué à la fortune, pour qu'elle vous ait si fort égratigné? car c'est par elle-même une fort bonne dame, qui ne souffre pas que les coquins prospèreut longtemps à son service. Tenez, voilà un *quart d'écu* pour vous : que les juges de paix vous réconcilient tous deux, vous et la fortune; j'ai d'autres affaires.

PAROLE.

Je supplie votre grandeur de vouloir bien entendre un seul mot.

LEFEU.

Tu veux encore quelques sous de plus; les voilà, pourvu que tu te taises.

PAROLE.

Mon nom, mon bon seigneur, est *Paroles.*

LEFEU.

Vous demandez donc à dire plus d'un mot. — Maudit soit mon emportement! Donnez-moi la main. Comment va votre tambour?

PAROLE.

O mon cher seigneur, vous êtes celui qui m'avez trouvé le premier.

LEFEU.

Comment, c'est moi, vraiment? Et je suis le premier qui t'ai *perdu.*

PAROLE.

Il ne tient qu'à vous, seigneur, de me faire rentrer un peu en grâce; car c'est vous qui m'en avez chassé.

LEFEU.

Fi! tu devrais être honteux, coquin : veux-tu que je sois à la fois Dieu et diable; que l'un te fasse obtenir des grâces, et que l'autre te les arrache? Voici le roi qui vient; je le reconnais au bruit de ses trompettes. Faquin, informez-vous de moi : j'ai encore hier au soir parlé de vous. Quoique vous soyez un fou et un vaurien, vous aurez de quoi manger. Venez, suivez-moi.

PAROLE.

Je bénis Dieu pour vos bontés.

Il sort.

SCENE III.

Appartement dans le palais de la comtesse.

LE ROI, LA COMTESSE, LEFEU, LES DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS, SUITE.

LE ROI.

Nous avons perdu en elle un bijou précieux, et cette perte nous a rendus plus pauvres que nous ne l'étions; mais votre fils, égaré par sa propre folie, n'a pas eu assez de raison et de bon sens pour sentir toute l'étendue de son mérite.

LA COMTESSE.

C'est une chose faite, mon roi, et je conjure votre majesté de regarder cette révolte comme un écart naturel dans la première ardeur de la jeunesse, lorsque le feu de l'âge, trop impétueux pour la force de la raison, embrase tout et maîtrise l'homme.

LE ROI.

Respectable comtesse, j'ai tout pardonné et tout oublié, quoique ma vengeance fût armée contre lui et n'attendît que le moment de frapper.

LEFEU.

Je dois le dire, si votre majesté veut bien me le permettre. Le jeune comte a cruellement offensé son roi, sa mère et sa femme; mais c'est à lui-même qu'il a fait le plus grand tort; il a perdu une épouse dont la beauté étonnait les yeux les plus familiarisés avec la beauté; dont la douce voix captivait l'oreille de tous ceux qui l'écoutaient, et qui possédait tant de belles vertus, que les cœurs les plus fiers et les plus ennemis de l'esclavage s'enorgueillissaient de la nommer leur maîtresse.

LE ROI.

L'éloge de l'objet qu'on a perdu en rend le souvenir plus cher encore. Eh bien, faites-le revenir; nous sommes réconciliés, et la première entrevue effacera tout le passé. Qu'il ne vienne point me demander grâce, le sujet de sa grande offense n'existe plus, et nous ensevelissons les restes de nos ressentimens dans un abîme plus profond que l'oubli : qu'il vienne comme un étranger, et non comme un criminel, et dites-lui surtout que c'est là notre volonté.

UN SEIGNEUR FRANÇAIS.

Je le lui dirai, mon souverain.

LE ROI, *à Lefeu.*

Que dit-il à la proposition de le marier à votre fille? Lui avez-vous parlé?

LEFEU.

Il dit qu'il est en tout dévoué aux ordres de votre majesté.

LE ROI.

Nous aurons donc une noce. J'ai reçu des lettres qui le couvrent de gloire.

Arrive BERTRAND.

LEFEU.

Il parait satisfait.

LE ROI.

Je ne suis point un jour de saison invariable; car tu peux voir au même instant sur mon front les feux d'un clair sourire rayonner au travers de nuages orageux. Mais à présent ces nuages menaçans se dissipent et font place aux plus brillans rayons : ainsi, approche, le ciel a repris sa sérénité.

BERTRAND.

O mon cher souverain, pardonnez-moi des fautes expiées par un profond repentir.

LE ROI.

Tout est oublié. Ne parlons plus du passé. Saisissons par les cheveux le présent qui fuit; car nous sommes vieux, et sur nos projets les plus prompts, le temps glisse sans bruit et d'un pas insensible, et les efface avant qu'ils soient effectués. Vous vous rappelez les traits de la fille de ce seigneur ?

BERTRAND.

Avec admiration, mon prince. J'avais d'abord jeté mon choix sur elle avant que mon cœur osât le révéler par ma bouche : d'après la vive impression qu'elle avait faite sur mes yeux et sur mon cœur, je ne vis plus les autres femmes qu'avec le télescope dédaigneux du mépris, qui défigura tous les traits des autres beautés, ternit leurs plus belles couleurs, ou me les représenta comme un fard emprunté; il dérangeait les proportions de leur visage, en les allongeant ou les raccourcissant de manière que l'objet me paraissait hideux : de là vint que celle dont tous les hommes chantaient les louanges, et que moi-même j'ai commencé à aimer depuis que je l'ai perdue, choquait mes regards, et semblait dans mon œil une tache, une paille importune, qui le blessait.

LE ROI.

C'est très-bien s'excuser. L'amour dont tu as brûlé pour elle efface une grande partie de tes torts; mais l'amour qui vient trop tard (semblable au pardon de la clémence apporté trop tard au malheureux condamné) devient un reproche amer contre celui qui l'envoie, et lui crie sans cesse : « C'est ce qui est bon, qui est perdu. » Dans nos injustes et téméraires préventions, nous ne faisons aucun cas des objets précieux que nous possédons; nous n'apprenons à en sentir le prix qu'au bord de leur tombeau. Souvent nos ressentimens, cruels à nous-mêmes, détruisent nos amis, et nous allons ensuite verser des pleurs sur leurs cendres. Et, tandis que l'odieuse haine s'assoupit et s'endort, l'amitié se réveille et pleure en voyant le malheur qui est arrivé. Que ces réflexions servent d'éloge funèbre à l'infortunée Hélène, et maintenant oublions-la. Porte les gages de ton amour à la belle Madeleine. Les consentemens les plus importans sont obtenus, et je resterai ici pour voir une seconde noce terminer ton veuvage.

LA COMTESSE.

Que cette seconde union soit plus heureuse que la première! — Ciel, daigne la bénir, ou fais-moi mourir avant qu'ils s'unissent!

LEFEU.

Viens, mon fils, toi en qui doit se confondre le nom de ma famille. Donne-moi quelque gage de tendresse qui brille aux yeux de ma fille et qui l'engage à se rendre ici promptement. (*Bertrand lui donne un anneau.*) Par ma barbe vieillie, et par le reste de mes cheveux blancs et clair-semés sur mon front, Hélène qui est morte était une charmante créature! — Quoi! c'est un anneau semblable à celui-ci que j'ai vu à son doigt la dernière fois qu'elle a pris congé de la cour.

BERTRAND.

Il n'a jamais été à elle.

LE ROI.

Donnez, je vous prie, que je le voie; car mon œil, quand je lui parlais, était souvent attaché sur cet anneau : il était à moi jadis; et lorsque je le donnai à Hélène, je lui commandai que, si jamais elle se trouvait dans des circonstances où elle eût besoin de mes secours, elle se fit reconnaître par cet anneau, et que je l'aiderais sur l'heure. Auriez-vous eu la perfidie de la dépouiller d'un gage de ma reconnaissance et dont la possession était pour elle de la plus grande importance ?

BERTRAND.

Mon auguste souverain, quoiqu'il vous plaise de le croire, cet anneau n'a jamais été le sien.

LA COMTESSE.

Mon fils, sur ma vie, je le lui ai vu porter, et elle y attachait autant de prix qu'à sa vie.

LEFEU.

Je suis certain de le lui avoir vu porter.

BERTRAND.

Vous vous trompez, seigneur; elle ne l'a jamais vu. C'est à Florence qu'il me fut jeté d'une fenêtre, enveloppé dans un papier, où était le nom de celle qui l'avait jeté : c'était une fille de naissance, et elle me crut dès lors engagé avec elle. Mais, quand j'eus consulté mon honneur, et qu'elle fut pleinement informée que je ne pouvais répondre aux vues honorables dont elle m'avait fait l'ouverture, elle cessa ses poursuites, et se rendit avec chagrin à cette nécessité; mais elle ne voulut jamais reprendre l'anneau.

LE ROI.

Plutus même, qui connaît la chimie et l'art de multiplier le grand œuvre, n'a pas des secrets de la nature une connaissance plus parfaite que je n'en ai, moi, de cet anneau. C'était le mien, c'était celui d'Hélène, qui que ce soit qui vous l'ait donné : ainsi, si vous vous connaissez bien vous-même, avouez que c'était le sien, et dites par quelle violence vous l'avez extorqué de ses mains. Elle avait pris tous les saints à témoin qu'elle ne l'ôterait jamais de son doigt que pour vous le

donner à vous-même dans le lit nuptial (où vous n'êtes jamais entré), ou qu'elle nous l'enverrait dans ses plus grands revers.

BERTRAND.

Elle ne l'a jamais vu.

LE ROI.

Comme il est vrai que j'aime l'honneur, tu ne dis pas la vérité, et tu fais naître en moi des alarmes, des soupçons, que je voudrais étouffer... S'il était vrai que tu fusses assez barbare... — Cela ne peut pas être ; — et je... — Cependant je ne sais... — Tu la haïssais mortellement, et elle est morte! et rien, à moins que d'avoir moi-même fermé ses yeux, ne peut m'en convaincre plus que la vue de cet anneau. — Gardes, qu'on le saisisse. (*Les gardes s'emparent de Bertrand.*) Quel que soit l'événement, l'expérience que j'ai du passé justifie assez mes alarmes du reproche de trop de crédulité ; et si je suis coupable de quelque faiblesse, c'est de n'avoir pas assez craint son caractère. Qu'on l'emmène : nous voulons approfondir ce mystère.

BERTRAND.

Si vous prouvez que cet anneau était celui d'Hélène, vous prouverez aussi aisément que je suis entré dans son lit à Florence, où jamais elle n'a mis le pied.

Les gardes emmènent Bertrand.

Arrive UN GENTILHOMME.

LE ROI.

Je suis rempli de soupçons affreux.

LE GENTILHOMME.

Roi généreux, j'ignore si j'ai bien ou mal fait : voici le placet d'une Florentine, qui n'est peut-être qu'à cinq ou six milles d'ici, et qui venait vous le remettre elle-même. Je m'en suis chargé, attendri par les charmes et les grâces touchantes de cette infortunée suppliante, que je sais maintenant être déjà arrivée en ces lieux. On lit dans ses regards inquiets l'importance de sa requête; et d'une voix touchante, elle m'a dit, en peu de mots, que votre majesté y était elle-même intéressée.

LE ROI, *prenant la lettre et lisant.*

« Après mille protestations de m'épouser quand
» sa femme serait morte, je rougis de le dire, il
» m'a séduite. Aujourd'hui le comte de Roussillon
» est veuf, sa foi m'est engagée, et c'est à lui que
» mon honneur a été sacrifié. Il est parti furtive-
» ment de Florence, sans prendre congé de per-
» sonne, et je le suis dans sa patrie pour y de-
» mander justice. Rendez-la-moi, sire, vous le
» pouvez; autrement, un séducteur triomphera,
» et une pauvre fille sera pour jamais malheu-
» reuse. DIANE CAPULET. »

LEFEU.

Je m'achèterai un gendre à la foire, et je paierai les droits : je ne veux point de celui-ci.

LE ROI.

Il faut que les cieux te protégent, Lefeu, pour avoir mis au jour cette découverte. Qu'on cherche cette infortunée : partez sur l'heure, et qu'on ramène ici le comte.

LE GENTILHOMME *sort.*

Les gardes amènent BERTRAND.

LE ROI, *à la comtesse.*

Je tremble, madame, qu'on n'ait cruellement arraché la vie à Hélène.

LA COMTESSE.

Eh bien, justice sur les assassins!

LE ROI, *à Bertrand.*

Je m'étonne, monsieur, que les femmes soient pour vous des objets si affreux, que vous vous hâtiez de les fuir aussitôt que vous leur avez juré les promesses les plus sacrées, et que cependant vous désiriez encore de vous marier. — Quelle est cette femme-là ?

Arrivent LA VEUVE, DIANE.

DIANE.

Je suis, seigneur, une malheureuse Florentine, sortie des anciens Capulets. Ma prière, à ce que j'entends, vous est déjà connue. Vous savez donc aussi combien je suis digne de pitié.

LA VEUVE.

Et moi, sire, je suis sa mère, seigneur, dont l'âge et l'honneur ont tous deux beaucoup souffert des affronts dont nous nous plaignons ici devant vous, et je n'ai plus qu'à mourir déshonorée, si vous ne venez à notre secours.

LE ROI.

Approchez, comte, connaissez-vous ces femmes?

BERTRAND.

Mon prince, je ne puis ni ne veux nier que je les connaisse. Me chargent-elles de quelque reproche?

DIANE.

Pourquoi affectez-vous de ne pas reconnaître votre épouse?

BERTRAND.

Elle ne m'est rien, mon prince.

DIANE.

Si vous vous mariez, vous aliénerez cette main, et cette main est à moi; vous donnerez les promesses les plus sacrées, jurées devant le ciel, et elles sont à moi; en vous donnant à une autre, vous m'aliénerez moi-même (et cependant je suis à moi); car je suis tellement liée, incorporée avec vous par le nœud de vos sermens, qu'on ne saurait vous épouser sans m'épouser aussi; ou tous les deux, ou pas un.

LEFEU, *à Bertrand.*

Votre réputation baisse trop pour prétendre à ma fille : vous n'êtes pas un mari fait pour elle.

BERTRAND.

C'est, mon prince, une créature folle et effron-

tée, avec laquelle j'ai badiné quelquefois. Que votre majesté prenne une plus noble idée de mon honneur, et ne pense jamais que je voulusse m'abaisser si bas.

LE ROI.

Monsieur, vous n'aurez point mon opinion en votre faveur jusqu'à ce que vos actions l'aient méritée. Prouvez-moi que votre honneur est au-dessus de l'opinion que j'en ai.

DIANE.

Bon roi, demandez-lui d'attester avec serment qu'il ne croit pas avoir eu ma virginité.

LE ROI.

Que lui réponds-tu?

BERTRAND.

Qu'elle est une impudente, mon prince; que c'est une misérable prostituée à tout le camp.

DIANE.

Il m'outrage, seigneur. S'il en était ainsi, il m'aurait achetée à vil prix. Ne le croyez pas. Oh! jetez les yeux sur cet anneau dont l'éclat et la richesse n'ont rien de comparable; eh bien, il l'a cependant donné à la prostituée de tout le camp, si j'en suis une.

LA COMTESSE.

Il rougit, et c'est le sien. Ce diamant, depuis six générations, a été légué et porté de père en fils. Il le nie en vain, c'est sa femme; cet anneau vaut mille preuves.

LE ROI.

Vous avez dit, ce me semble, que vous aviez vu ici quelqu'un à la cour, qui pourrait en rendre témoignage.

DIANE.

Cela est vrai, mon prince; mais il me répugne de produire un témoin aussi vil; son nom est Parole...

LEFEU.

J'ai vu l'homme aujourd'hui, si on peut lui donner le titre d'homme.

LE ROI.

Qu'on le cherche et qu'on l'amène ici.

BERTRAND.

Que voulez-vous de lui? Il est déjà noté pour le plus perfide scélérat, par toutes les actions les plus basses, les plus odieuses, et la vérité répugne à sa nature même qui souffre en la disant. Me jugerez-vous sur le témoignage d'un misérable qui dira tout ce qu'on voudra.

LE ROI.

Mais elle a cet anneau qui est le vôtre.

BERTRAND.

Je crois qu'elle l'a; il est certain que j'ai eu du goût pour elle, et que je l'ai recherchée en jeune homme folâtre. Elle connaissait la distance qu'il y avait entre elle et moi. Mais, pour m'attirer plus sûrement dans ses filets, elle piqua mes désirs par ses refus, comme il arrive que tous les obstacles qu'on oppose aux caprices de la passion ne font qu'en accroître l'ardeur. Enfin, ses agaceries secondant ses attraits assez faits pour plaire, elle m'amena au prix qu'elle avait mis à ses faveurs: elle obtint l'anneau; et moi, j'eus ce que tout subalterne aurait pu acheter au prix banal.

DIANE.

Il faut que j'aie de la patience! Vous qui avez déjà chassé loin de vous une si respectable épouse, vous pouvez bien me priver aussi de mes droits sur vous. Je vous prie cependant (car, puisque vous êtes sans vertu, je veux vous renoncer pour mon époux), envoyez chercher votre anneau; je vous le rendrai si vous me rendez le mien.

BERTRAND.

Je ne l'ai pas:

LE ROI.

Comment est votre anneau, je vous prie?

DIANE.

Il ressemble beaucoup à celui que vous portez au doigt.

LE ROI.

Connaissez-vous cet anneau? Cet anneau était autrefois au comte.

DIANE.

Et c'est celui que je lui avais donné, quand il est entré dans mon lit.

LE ROI.

C'est donc une fable que ce qu'il nous a conté, que vous le lui aviez jeté d'une fenêtre?

DIANE

J'ai dit la vérité.

Entre PAROLE.

BERTRAND.

J'avoue, mon prince, que cet anneau était à elle.

LE ROI.

Tu es étrangement ému, une ombre te fait trembler. Est-ce là cet homme dont vous me parliez?

DIANE.

C'est lui, mon prince.

LE ROI, *à Parole.*

Dites-moi, vous, mais dites-moi la vérité, je vous l'ordonne, et n'ayez aucune crainte des disgrâces de votre maître, dont je saurai bien vous défendre si vous êtes sincère et vrai. Que savez-vous de ce qui s'est passé entre lui et cette femme?

PAROLE.

Sous le bon plaisir de votre majesté, mon maître a toujours été un très-honorable chevalier. Il a joué quelquefois, il est vrai, de ces tours que font tous les jeunes seigneurs.

LE ROI.

Allons, allons, au fait. A-t-il aimé cette femme?

PAROLE.

Oui, mon prince, il l'a aimée; mais commen l'a-t-il aimée?

LE ROI.

Comment, je vous prie?

PAROLE.

Il l'a aimée, mon prince, comme un gentilhomme aime une femme.

LE ROI.

Que voulez-vous dire?

PAROLE.

Qu'il l'aimait, mon prince, et qu'il ne l'aimait pas.

LE ROI.

Comme tu es un coquin et n'es pas un coquin, n'est-ce pas? Quel drôle amphibologique est cet homme-ci, avec ses équivoques?

PAROLE.

Je suis un pauvre homme, et aux ordres de votre majesté.

LEFEU.

C'est un fort bon tambour, mon prince, mais un méchant orateur.

DIANE.

Savez-vous qu'il m'a promis le mariage?

PAROLE.

Vraiment, j'en sais plus que je n'en veux dire.

LE ROI.

Tu ne veux donc pas dire tout ce que tu sais?

PAROLE.

Je le dirai, si tel est le plaisir de votre majesté. J'étais leur confident à tous deux, comme je vous l'ai dit; mais, plus que cela, il l'aimait beaucoup plus qu'un chevalier n'aime; car, en vérité, il en était fou, et il parlait de Satan, des limbes, des feux du purgatoire, des furies, et de je ne sais combien de choses; et j'étais si fort en crédit, que je savais quand ils se donnaient des rendez-vous la nuit, et mille autres circonstances, comme, par exemple, des promesses de l'épouser, et des choses qui m'attireraient sa malveillance si je les révélais; c'est pourquoi je ne dirai pas ce que je sais.

LE ROI.

Tu as déjà tout dit, à moins que tu ne puisses ajouter qu'ils sont mariés; mais tu es trop artificieux dans tes dépositions; ainsi, retire-toi. (*A Diane.*) Cet anneau, dites-vous, était le vôtre?

DIANE.

Oui, mon prince.

LE ROI.

Où l'avez-vous acheté? ou bien, qui vous l'a donné?

DIANE.

Il ne m'a point été donné, et je ne l'ai point acheté non plus.

LE ROI.

Qui vous l'a prêté?

DIANE.

Il ne m'a point non plus été prêté.

LE ROI.

Où donc l'avez-vous trouvé?

DIANE.

Je ne l'ai pas trouvé.

LE ROI.

Si vous ne l'avez obtenu par aucun de ces moyens, comment avez-vous pu le donner à Bertrand?

DIANE.

Je ne le lui ai jamais donné.

LEFEU.

Cette femme, mon prince, a la souplesse d'un gant; elle se tourne et se retourne comme on veut.

LE ROI.

L'anneau était à moi, je l'ai donné à sa première femme.

DIANE.

Il a pu être à vous ou à elle, autant que j'en puis savoir.

LE ROI.

Qu'on la fasse sortir de ma présence. Cette femme commence à me déplaire : qu'on la mène aussi en prison avec lui. Si tu ne me dis point d'où tu as cet anneau, tu vas mourir dans une heure.

DIANE.

Je ne vous le dirai jamais.

LE ROI.

Gardes, qu'on l'emmène.

DIANE.

Je vous donnerai une caution, mon prince.

LE ROI.

Je te crois maintenant une prostituée.

DIANE.

Grand Jupiter, si jamais j'ai connu un homme, c'est vous.

LE ROI.

Pourquoi donc accuses-tu Bertrand depuis tout ce temps?

DIANE.

Parce qu'il est coupable, et qu'il n'est pas coupable. Il sait que je ne suis plus vierge, et il en ferait serment. Moi, je ferais serment que je suis vierge, et il ne le sait pas. Grand roi, je ne suis point une prostituée, sur ma vie : je suis vierge, ou ce vieillard est une femme.

Montrant Lefeu.

LE ROI.

Elle abuse de notre patience. En prison tous les deux.

DIANE.

O ma mère! allez chercher ma caution. Attendez un moment, illustre souverain. (*La veuve sort.*) On est allé chercher le joaillier à qui appartient l'anneau, et il sera ma caution; mais pour ce jeune chevalier (*montrant Bertrand*) qui m'a abusée, comme il le sait lui-même, quoique cependant il ne m'ait jamais fait aucun tort, je le renonce ici. Il sait lui-même qu'il a souillé ma couche, et qu'alors même il a fait un enfant à son épouse. Quoiqu'elle soit morte, elle sent remuer son enfant. En deux mots, voilà mon énigme : une femme morte sent remuer son enfant, et voilà le mot de l'énigme qui arrive.

HÉLÈNE *et* LA VEUVE *entrent.*

LE ROI.

N'y a-t-il point quelque enchanteur qui me fascine la vue? Est-ce un objet réel que je vois?

HÉLÈNE.

Non, mon cher souverain, ce n'est que l'ombre

d'une femme que vous voyez, le nom et non pas la personne.

BERTRAND.

Tous les deux, tous les deux : ah! pardon!

HÉLÈNE.

O mon cher époux, lorsque j'étais comme cette jeune fille, vous paraissiez un prodige à mes yeux. Voilà votre anneau, et reconnaissez ici votre lettre. Il y est écrit : « Lorsque vous pourrez avoir un » jour cet anneau que je porte à mon doigt, et » que vous serez enceinte de mes œuvres, etc. » Tout cela est arrivé. Voulez-vous être à moi, maintenant que vous m'appartenez par une double conquête?

BERTRAND.

Si elle peut me prouver cela clairement, je veux, mon prince, l'aimer tendrement, à jamais, à jamais.

HÉLÈNE.

Si je ne vous le démontre pas jusqu'à l'évidence, ou si vous parvenez à me convaincre de fausseté, que le cruel divorce nous sépare à jamais! (*A la comtesse.*) O ma mère, je vous revois encore!

LEFEU.

Les yeux me cuisent; je suis prêt à pleurer. Allons, bon tambour, prête-moi un mouchoir. (*A Parole.*) Bien, je te remercie : va m'attendre à la maison ; je veux que tu serves à mon amusement. Laisse là ces politesses; elles me déplaisent.

LE ROI.

Que de point en point on nous raconte cette histoire, afin que la certitude de sa vérité nous comble de joie. (*A Diane.*) Et vous, si vous êtes une fleur encore fraîche et vierge, vous pouvez vous choisir un époux. Je me charge de votre dot; car j'entrevois déjà que par vos secours honnêtes vous avez fait qu'une femme est devenue femme, en vous conservant toujours vierge. Nous voulons être instruit plus à loisir de cet événement et de toutes ses circonstances dans le détail. Déjà tout s'annonce bien, et, si la fin est aussi heureuse, l'amertume du passé doit la rendre encore plus douce.

ÉPILOGUE PRONONCÉ PAR LE ROI.

Le roi n'est plus qu'un suppliant, à présent que la pièce est jouée. Tout est bien fini, si nous avons mérité que vous nous exprimiez votre satisfaction. Nous reconnaîtrons vos applaudissemens en faisant chaque jour de nouveaux efforts pour vous plaire. Accordez-nous votre indulgente attention, et protégez-nous : que vos mains favorables applaudissent à nos efforts, et recevez le tribut de nos cœurs reconnaissans.

FIN DE TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

PARIS.—IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE III, SCÈNE I.

LA MÉCHANTE MISE A LA RAISON,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

Personnages du Prologue.

UN GRAND SEIGNEUR.
CHRISTOPHE FUTÉ, chaudronnier ivrogne.
L'HÔTESSE d'une taverne, UN PAGE, DES COMÉDIENS, et divers DOMESTIQUES au service du grand seigneur.

Personnages de la Comédie.

BAPTISTA, riche gentilhomme de Padoue.
VINCENTIO, vieux gentilhomme de Pise.
LUCENTIO, fils de Vincentio, amoureux de Bianca.
PETRUCHIO, gentilhomme de Vérone, faisant sa cour à Catharina.

PERSONNAGES.

GRÉMIO, faisant sa cour à Bianca.
HORTENSIO, faisant sa cour à Bianca.
TRANIO, domestique de Lucentio.
BIONDELLO, autre domestique de Lucentio.
GRUMIO, domestique de Petruchio.
CURTIS, autre domestique de Petruchio.
UN VIEUX PÉDAGOGUE employé pour contrefaire Vincentio
CATHARINA, la Méchante, fille de Baptista.
BIANCA, sa sœur.
UNE VEUVE, UN GARÇON TAILLEUR, UN MERCIER, DOMESTIQUES au service de Baptista et de Petruchio.

La scène est tantôt à Padoue, tantôt dans la maison de campagne de Petruchio.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

La scène est sur une bruyère en face d'une taverne.

Arrivent L'HOTESSE *et* FUTÉ.

FUTÉ.

Gare à toi, ou je te donne un coup de peigne.

L'HÔTESSE.

Une paire de menottes, vagabond.

FUTÉ.

Tu es une coureuse; les Fûtés ne sont pas des vagabonds; consulte les vieilles chroniques; nous sommes venus en Angleterre avec Richard le Conquérant: en conséquence, *paucas pallubris* *, après moi la fin du monde; *sessa* **.

L'HÔTESSE.

Tu refuses de payer les verres que tu as cassés?

* Il veut dire *paucas pallabras*, expression espagnole qui signifie, trêve de paroles. (*Note du traducteur.*)

** Pour le mot italien *cessa*, cessez, taisez-vous. (*Note du traducteur.*)

FUTE.

Pas un denier. Va, va, comme dit *Jéronimo**, va te coucher dans ton grabat glacé, et tâche de t'y tenir chaudement.

L'HÔTESSE.

Je sais ce que je vais faire; je vais chercher le constable.

Elle s'éloigne.

FUTE, *seul.*

Ça m'est égal; la loi à la main, je ne le crains pas; je ne bougerai pas d'ici; qu'il vienne, je l'attends.

Il se couche par terre et s'endort. On entend le bruit d'une fanfare.

Arrive UN GRAND SEIGNEUR, *en habit de chasse, accompagné de* CHASSEURS *et de* DOMESTIQUES.

LE GRAND SEIGNEUR.

Chasseur, aie soin de mes chiens; je te recommande surtout *Brisquet;* la pauvre bête est rendue. Attache-le en laisse avec *Nez en-l'air*. As-tu vu comme *Vif-argent* a franchi la haie au moment le plus difficile? Je ne voudrais pas, pour vingt livres sterling, perdre un pareil chien.

PREMIER CHASSEUR.

Je vous assure, monseigneur, que *Clochette* le vaut bien; il a relancé la bête, et c'est lui qui deux fois a retrouvé la piste; je vous certifie que c'est votre meilleur chien.

LE GRAND SEIGNEUR.

Tu ne sais ce que tu dis: si *Écho* était un peu plus agile, je ne le donnerais pas pour une douzaine comme *Clochette*. Mais fais-les manger, et prends-en soin; j'ai l'intention de retourner à la chasse demain.

PREMIER CHASSEUR.

Vos ordres seront exécutés, monseigneur.

LE GRAND SEIGNEUR.

Qu'est-ce que cela? un corps vivant ou un cadavre? Voyez s'il respire encore.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Il respire, monseigneur: si la bière qu'il a bue ne le réchauffait pas, ce serait là un lit bien froid pour dormir d'un sommeil si profond.

LE GRAND SEIGNEUR.

O grossier animal! il est là étendu comme un pourceau! ô mort impitoyable! combien hideuse et révoltante est ton image! — Mes enfans, il me prend l'envie de m'amuser de cet ivrogne. Si je le faisais transporter dans un bon lit, enveloppé dans de beaux draps fins, avec des bagues à tous ses doigts; s'il trouvait à son réveil une table délicieusement servie à côté de son lit, et des domestiques en livrée prêts à exécuter ses ordres; ne croyez-vous pas que ce pauvre diable perdrait la conscience de sa personnalité?

PREMIER CHASSEUR.

Je n'en doute nullement, monseigneur.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Il sera certes bien étonné quand il s'éveillera.

LE GRAND SEIGNEUR.

Il croira que c'est un rêve ou que son imagination l'abuse. Allons, relevez-le, et conduisez habilement cette plaisanterie; transportez-le doucement dans ma plus belle chambre, ornée de mes plus beaux tableaux; parfumez sa tête crasseuse d'eau de senteur, et brûlez des bois odoriférans pour embaumer l'appartement; qu'au moment de son réveil des musiciens fassent entendre les plus doux et les plus célestes accords; dès qu'il ouvrira la bouche pour parler, offrez-lui vos services, et d'une voix humble et respectueuse, dites-lui: «Quels ordres monseigneur veut-il nous donner?» — Que l'un se présente avec un bassin rempli d'eau de rose, et parsemé de fleurs; qu'un autre porte l'aiguière, un troisième un linge damassé, et dites-lui: «Monseigneur veut-il se rafraîchir les mains?» — Que quelqu'un tienne prêts pour lui de superbes vêtemens, et lui demande lequel il veut mettre; qu'un autre lui parle de ses chiens, de son cheval, et de sa femme, que sa maladie plonge dans un profond chagrin; qu'on lui persuade qu'il a été depuis longues années atteint de folie: s'il vous dit qu'il n'est qu'un pauvre diable, répondez qu'il rêve, et qu'il n'est pas moins qu'un puissant seigneur. Faites cela, mes amis, faites-le avec naturel; cela sera le plus divertissant du monde, si l'on y met le sérieux convenable.

PREMIER CHASSEUR.

Monseigneur, vous pouvez compter que nous jouerons notre rôle; et nous nous y prendrons si bien qu'il croira être véritablement ce que nous lui dirons qu'il est.

LE GRAND SEIGNEUR.

Soulevez-le doucement, et mettez-le au lit; et qu'au moment où il s'éveillera, chacun soit prêt à remplir ses fonctions. (*Quelques domestiques emportent Fute; on entend le son d'une trompette. A un de ses gens.*) — Toi, va voir quelle est cette trompette?

LE DOMESTIQUE *s'éloigne.*

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant.*

C'est probablement quelque gentilhomme en voyage qui vient ici se reposer.

Revient LE DOMESTIQUE.

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant.*

Eh bien! qui est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Sous le bon plaisir de mylord, ce sont des comédiens qui viennent offrir leurs services à votre seigneurie.

LE GRAND SEIGNEUR.

Dis-leur de s'approcher.

* Allusion à un ancien drame, intitulé *Hieronymo*, ou la tragédie espagnole, qui paraît avoir servi de texte aux plaisanteries des poëtes contemporains de Shakspeare.

Arrivent DES COMÉDIENS.

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant.*

Mes enfans, vous êtes les bien venus.

PREMIER COMEDIEN.

Nous remercions votre seigneurie.

LE GRAND SEIGNEUR.

Vous proposez-vous de rester avec moi ce soir?

DEUXIEME COMEDIEN.

S'il plait à monseigneur d'accepter nos services.

LE GRAND SEIGNEUR.

De tout mon cœur. — *S'approchant d'un comédien.*) Voilà un gaillard que je me rappelle pour lui avoir vu jouer le rôle du fils d'un fermier: — c'était dans une pièce où vous faisiez la cour à la châtelaine; j'ai oublié votre nom, mais je me rappelle que vous jouiez votre rôle avec talent et naturel.

PREMIER COMEDIEN.

Si je ne me trompe, c'est du rôle de Soto que monseigneur veut parler.

LE GRAND SEIGNEUR.

C'est vrai; — vous étiez excellent dans ce rôle-là. — Allons, vous arrivez dans un bon moment; car j'ai en vue un divertissement dans lequel vous pourrez m'être d'un grand secours; vous jouerez ce soir devant un lord; c'est un homme qui n'a jamais assisté à une représentation théâtrale; aussi j'ai peur que vous ne puissiez vous contenir, et que la bizarrerie de ses manières ne vous fasse éclater de rire; ce serait gravement l'offenser, car il lui suffirait de vous voir sourire pour se fâcher tout de bon.

PREMIER COMÉDIEN.

Ne craignez rien, monseigneur; nous saurons nous contenir, fût-il le personnage le plus comique du monde.

LE GRAND SEIGNEUR, *à un de ses domestiques.*

Toi, conduis-les à l'office, et que chacun d'eux soit bien traité; qu'ils ne manquent de rien de ce que mon château peut fournir.

LE DOMESTIQUE *et* LES COMEDIENS *s'éloignent.*

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant, à un autre domestique.*

Toi, va trouver mon page Barthélemi, et fais-le habiller en dame de la tête aux pieds; cela fait, tu le conduiras dans la chambre de l'ivrogne; là, tu l'appelleras madame, et lui témoigneras le plus grand respect. Dis-lui de ma part que s'il tient à mon affection, il imitera les grandes manières qu'il a observées dans les dames de qualité vis-à-vis de leurs époux: qu'il se comporte ainsi avec l'ivrogne; et d'une voix douce, d'un air respectueux et soumis, qu'il lui dise: « Quels ordres monseigneur a-t-il à donner? en quoi peut votre femme, votre humble épouse, vous témoigner ses respects, et vous manifester son amour? » Puis, avec de tendres embrassemens, des baisers enivrans, cachant sa tête dans le sein de son époux, qu'il verse des pleurs de joie, à la vue du rétablissement de son noble seigneur, qui, pendant deux fois sept années, s'est cru un pauvre et vil mendiant. Si mon page n'est pas doué de la facilité qu'ont les femmes de répandre des larmes à volonté, un oignon y suppléera, et soigneusement enveloppé dans un mouchoir, emplira malgré lui ses yeux de larmes abondantes. Aie soin que tout cela s'exécute aussi promptement que possible; incessamment, je te donnerai de nouvelles instructions.

LE DOMESTIQUE *sort.*

LE GRAND SEIGNEUR, *continuant.*

Je sais que ce jeune damoiseau imitera parfaitement la grâce, la voix, le maintien et le geste d'une dame de qualité; il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne son époux, de voir comment mes gens feront pour ne pas rire en rendant leurs hommages à ce manant. Allons les aider de mes conseils; peut-être ma présence contribuera-t-elle à tenir leur gaieté en respect, et à l'empêcher de passer les bornes.

Ils sortent.

SCENE II.

Une chambre à coucher dans le château du grand seigneur.

On aperçoit FUTÉ, *revêtu d'une superbe robe de chambre; des domestiques l'entourent, les uns tenant à la main de riches vêtemens, d'autres un bassin, une aiguière, et autres objets de toilette. Arrive* LE GRAND SEIGNEUR, *habillé en domestique.*

FUTÉ.

Au nom du ciel, un pot de petite bière!

PREMIER DOMESTIQUE.

Monseigneur veut-il boire un verre de vin d'Espagne?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Sa seigneurie veut-elle goûter de ces confitures?

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Quel habit monseigneur veut-il mettre aujourd'hui?

FUTÉ.

Je suis Christophe Fûté; ne m'appelez ni seigneurie, ni monseigneur: je n'ai de ma vie bu du vin d'Espagne; en fait de confitures, donnez-moi des confitures de bœuf. Ne me demandez jamais quel habit je veux porter; car je n'ai qu'un pourpoint, comme je n'ai qu'un dos; j'ai tout juste autant de bas que de jambes, autant de souliers que de pieds; j'ai quelquefois même plus de pieds que de souliers, ou des souliers tels qu'on voit mes orteils à travers

LE GRAND SEIGNEUR.

Fasse le ciel que cette humeur passe promptement à votre seigneurie! Se peut-il qu'un homme

puissant, de naissance illustre, possesseur de si riches domaines, et jouissant d'une si haute estime, soit imbu d'idées si vulgaires et si basses!

FUTÉ.

Quoi donc! Prétendez-vous faire de moi un fou? Ne suis-je pas Christophe Fûté, fils du vieux Fûté, de Burton-Bruyère; porte-balle de naissance, cartonnier par l'éducation; par transmutation meneur d'ours, et présentement chaudronnier de mon état? Demandez de mes nouvelles à Marianne Hacquet, la grosse cabaretière de Wincot; si elle dit que je ne lui dois pas quatorze pences de bière forte, tenez-moi pour le plus effronté menteur de la chrétienté. Quoi! je ne suis pas timbré; voilà —

PREMIER DOMESTIQUE.

Oh! voilà ce qui fait pleurer madame.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Voilà ce qui attriste vos domestiques.

LE GRAND SEIGNEUR.

Voilà ce qui fait que vos parens fuient votre château, dont les égaremens de votre folie les ont chassés. O noble seigneur, songez à votre naissance; rappelez vos anciennes idées bannies de votre cerveau, et bannissez-en ces viles et abjectes chimères. Voyez comme vos serviteurs attendent vos ordres, prêts à obéir au moindre signe, chacun dans ses attributions. Voulez-vous de la musique? écoutez! (*La musique se fait entendre.*) Apollon touche sa lyre, et vingt rossignols en cage font entendre leurs chants. Voulez-vous dormir? nous vous déposerons sur une couche plus douce et plus moelleuse que le lit voluptueux dressé exprès pour Sémiramis. Voulez-vous vous promener? nous sèmerons de fleurs votre chemin. Voulez-vous monter à cheval? nous allons caparaçonner vos chevaux, et les couvrir de leurs harnais brillans de perles et d'or. Aimez-vous la chasse au faucon? vous avez des faucons dont le vol s'élève plus haut que celui de l'alouette matinale. Ou vous plairait-il de chasser? vos chiens vont frapper l'air de leurs aboiemens sonores, et réveiller l'écho perçant dans ses profondes cavernes.

PREMIER DOMESTIQUE.

Si vous voulez courir le cerf, vos limiers sont aussi légers que le daim qui a repris haleine, et aussi agiles que le chevreuil.

DEUXIEME DOMESTIQUE.

Aimez-vous les tableaux? nous allons à l'instant vous chercher un Adonis couché au bord d'un ruisseau qui murmure, et Cythérée cachée dans les roseaux qui semblent s'agiter voluptueusement sous le souffle de la déesse, comme sous l'haleine du zéphire.

LE GRAND SEIGNEUR.

Nous vous ferons voir la jeune Io au moment où elle fut surprise et séduite; la scène est peinte avec tant de vérité qu'on croirait la voir.

TROISIEME DOMESTIQUE.

Ou Daphné errante à travers un bois épineux; on jurerait qu'on voit le sang couler de ses jambes déchirées; à cette vue, Apollon verse des larmes, tant le pinceau a exprimé naturellement le sang et les pleurs.

LE GRAND SEIGNEUR.

Vous êtes un lord, oui, un lord; et vous avez une lady dont la beauté surpasse tout ce qu'on voit dans ce siècle dégénéré.

PREMIER DOMESTIQUE.

Avant que son beau visage eût été inondé des larmes qu'elle a versées, c'était la plus belle créature de l'univers; et maintenant encore elle n'est inférieure à personne.

FUTÉ.

Suis-je un lord? ai-je véritablement une lady pour femme? est-ce que je rêve? ou est-ce que j'ai rêvé jusqu'à ce moment? je ne dors pas; je vois, j'entends, je parle: je respire de douces odeurs; je touche de moelleux objets; sur ma vie, je suis en effet un lord, et non un chaudronnier, et non Christophe Fûté. — Allons, qu'on m'amène ma femme, et, encore un coup, qu'on me donne un pot de petite bière.

DEUXIEME DOMESTIQUE.

Monseigneur veut-il se laver les mains? (*Des domestiques lui présentent une aiguière, un bassin et une serviette.*) Oh! que nous sommes contens de vous voir rétabli! Fasse le ciel que vous repreniez la conscience de ce que vous êtes! Voilà quinze ans que vous êtes plongé dans un rêve, et quand vous vous éveilliez, votre veille ressemblait à un sommeil.

FUTÉ.

Depuis quinze ans! par ma foi, c'est un joli somme. Et je n'ai pas parlé pendant tout ce temps-là?

PREMIER DOMESTIQUE.

Oh! si fait, monseigneur; mais vos paroles étaient incohérentes. — Quoique vous fussiez couché ici dans ce même appartement, vous souteniez qu'on vous avait battu dehors; vous vous répandiez en reproches contre l'hôtesse du logis, et menaciez de la traduire devant les tribunaux, parce qu'au lieu de bouteilles cachetées elle vous avait apporté des cruches de grès. Parfois vous appeliez Cécile Hacquet.

FUTÉ.

Oui, la servante du cabaret.

PREMIER DOMESTIQUE.

Vous ne connaissez ni cabaret, ni servante, ni tous ces hommes que vous êtes dans l'habitude de nommer, comme Etienne Fûté, le vieux Jean Nap Legras, Pierre Dugazon, Henri Pimpernelle, et une vingtaine d'autres individus semblables qui n'ont jamais existé, et que vous n'avez jamais vus.

FUTÉ.

Allons, Dieu soit loué de mon heureux rétablissement!

TOUS.

Ainsi soit-il!

FUTÉ, *à un domestique.*

Je te remercie; tu n'y perdras rien.

Entre LE PAGE, *en costume de dame de qualité; des domestiques l'accompagnent.*

LE PAGE.

Comment se porte mon noble seigneur?

FUTÉ.

Mais assez bien; car, morbleu! ici la bonne chère ne manque pas. Où est ma femme?

LE PAGE.

La voici, mon noble seigneur. Que désirez-vous d'elle?

FUTÉ.

Vous êtes ma femme, et vous ne m'appelez pas votre mari! — C'est bon pour mes gens de m'appeler seigneur; je suis votre homme.

LE PAGE.

Vous êtes mon mari et seigneur, mon seigneur et mari; je suis votre épouse soumise et obéissante.

FUTÉ.

Je le sais. — Comment faut-il que je l'appelle?

LE GRAND SEIGNEUR.

Madame.

FUTÉ.

Madame Alice, ou madame Jeanne?

LE GRAND SEIGNEUR.

Madame tout court; c'est le nom que les lords donnent à leurs ladies.

FUTÉ.

Madame ma femme, on dit que j'ai dormi et rêvé depuis quinze ans et plus.

LE PAGE.

Oui, et ces quinze années m'en ont paru trente; car je me suis vue exilée de votre lit pendant tout ce temps.

FUTÉ.

C'est beaucoup. — Mes gens, laissez-moi seul avec elle. — Madame, déshabillez-vous, et venez vous coucher.

LE PAGE.

Trois fois noble seigneur, je vous supplie de vouloir bien m'excuser pendant une nuit ou deux, ou du moins jusqu'à ce soir après le coucher du soleil; car vos médecins m'ont expressément recommandé de m'absenter encore de votre lit, sous peine de vous faire retomber dans votre maladie. J'espère que ce motif me servira d'excuse.

FUTÉ.

En l'état actuel des choses, il me sera fort difficile d'attendre. Mais, d'un autre côté, je ne veux pas retomber dans mes rêves; j'attendrai donc, en dépit de la chair.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Les comédiens de votre seigneurie, ayant appris votre rétablissement, sont venus pour jouer devant vous une charmante comédie, de l'avis exprès de vos médecins. Considérant qu'un excès de tristesse a congelé votre sang, et que la folie est fille de la mélancolie, ils pensent que la représentation d'une comédie vous fera du bien; cela vous disposera, disent-ils, à la joie et à la gaîté, qui préviennent mille maux et prolongent la vie.

FUTÉ.

Parbleu, je le veux bien; qu'ils viennent jouer leur pièce. Une comédie, ce sont des farces de Noël, des tours de force, n'est-ce pas?

LE PAGE.

Non, monseigneur, c'est quelque chose de plus agréable.

FUTÉ.

Qu'est-ce donc?

LE PAGE.

C'est une manière d'histoire.

FUTÉ.

Bien, voyons cela. Venez, madame ma femme; asseyez-vous auprès de moi, et après nous la fin du monde: nous ne serons jamais plus jeunes.

Ils prennent place sur des siéges.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Padoue. — Une place publique.

Arrivent LUCENTIO *et* TRANIO.

LUCENTIO.

Tranio, j'avais le plus vif désir de voir la belle Padoue, cette pépinière des arts; — enfin me voilà dans cette fertile Lombardie, ce délicieux jardin de la grande Italie; j'y viens avec la permission d'un père qui m'aime, fort de sa bienveillance et de ton utile compagnie, toi, mon serviteur fidèle, éprouvé. Respirons donc ici, et commençons-y heureusement un cours d'instruction et d'études littéraires. Pise, renommée pour l'opulence de ses citoyens, m'a vu naître, ainsi que mon père, l'illustre Vincentio, le plus riche commerçant du monde, issu de la race des Bentivoglio. Quant au fils de Vincentio, élevé à Florence, pour répondre aux espérances qui se rattachent à lui, il convient qu'au mérite de la fortune il joigne celui des actes vertueux. C'est pourquoi, Tranio, pendant que je vais me consacrer à l'étude, je veux m'appliquer à la vertu et à cette partie de la philosophie

qui traite du bonheur que la vertu procure. Dis-moi ce que tu en penses ; car j'ai quitté Pise et je suis venu à Padoue comme un homme qui quitte une eau peu profonde pour se jeter dans le vaste Océan, et cherche à éteindre sa soif dans la satiété.

TRANIO.

*Mi perdonate**, mon aimable maître; je partage vos sentimens en tout ; je suis heureux de vous voir persévérer dans votre résolution de vous abreuver aux sources délicieuses de la philosophie. Seulement, mon cher maître, tout en admirant la vertu et la discipline morale, ne soyons, je vous prie, ni des stoïques ni des cœurs de marbre. Ne soyons pas tellement plongés dans la morale d'Aristote, qu'Ovide soit totalement proscrit ; faites de la logique avec les gens de votre connaissance, et pratiquez la rhétorique dans vos conversations familières; puisez dans la musique et la poésie une surexcitation d'énergie ; quant aux mathématiques et à la métaphysique, ne vous en occupez qu'autant que le cœur vous en dira : ce qui ne plaît pas ne profite pas. En un mot, seigneur, dans vos études, suivez vos goûts.

LUCENTIO.

Grand merci, Tranio, j'approuve fort ton conseil. — Ah ! Biondello, si tu étais arrivé, nous pourrions déjà prendre toutes nos dispositions, et nous loger de manière à recevoir les amis que nous nous ferons dans Padoue. Mais, un moment: quelle est cette compagnie ?

Arrivent BAPTISTA, CATHARINA, BIANCA, GRÉMIO *et* HORTENSIO.

Lucentio et Tranio se tiennent à l'écart.

BAPTISTA.

Messieurs, il est inutile que vous insistiez davantage; vous connaissez ma résolution inébranlable de n'accorder à personne la main de ma fille cadette avant d'avoir trouvé un mari pour mon aînée : si l'un de vous deux aime Catharina, comme je vous connais et que j'ai de l'affection pour vous, je vous permets de lui faire votre cour à votre gré.

GRÉMIO.

Je ne m'y frotterai pas ; elle est trop rude pour moi. — Et vous, Hortensio, la voulez-vous pour femme ?

CATHARINA, *à Baptista.*

Prétendez-vous, mon père, me jeter à la tête de ces épouseurs?

HORTENSIO.

Épouseurs, mademoiselle ! comment l'entendez-vous ? Il n'y a point ici d'épouseurs pour vous, à moins que vous ne deveniez d'une humeur plus aimable et plus douce.

CATHARINA.

Par ma foi, messire, vous n'avez que faire de tant craindre ; vous avez encore du chemin à faire pour arriver jusqu'à mon cœur ; mais en fussiez-vous aussi près que vous en êtes loin, ne doutez pas que mon premier soin ne fût de vous briser un escabeau sur la tête, de vous barbouiller la figure et de vous traiter comme un sot.

HORTENSIO.

De pareilles diablesses délivrez-nous, Seigneur!

GRÉMIO.

Et moi pareillement, Seigneur!

TRANIO, *à Lucentio.*

Chut ! mon maître ; voilà pour nous une scène divertissante; assurément cette fille est folle, ou étrangement revêche.

LUCENTIO.

Mais dans le silence de l'autre je vois la douceur et la réserve d'une vierge timide. Taisons-nous, Tranio !

TRANIO.

Bien dit, mon maître; bouche close, et regardez de tous vos yeux.

BAPTISTA.

Messieurs, il faut que les effets suivent les paroles. — Bianca, rentre; et que cela ne te fâche pas, ma bonne Bianca ; je ne t'en aimerai pas moins, ma fille.

CATHARINA.

Jolie enfant gâtée, vraiment ! si elle pleure, il vaudrait mieux que ce fût pour quelque chose.

BIANCA.

Ma sœur, réjouissez-vous de mon affliction. — Mon père, je souscris humblement à votre volonté ; j'aurai pour société mes livres et mes instrumens; j'étudierai et m'exercerai seule avec eux.

LUCENTIO, *à part, à Tranio.*

Écoute, Tranio; c'est Minerve qui parle.

HORTENSIO.

Seigneur Baptista, quelle étrange bizarrerie est la vôtre ! je suis sûr que notre affection pour Bianca cause tous ses chagrins.

GRÉMIO.

Voulez-vous donc, seigneur Baptista, la tenir en chartre privée pour complaire à cette furie, et la punir de la méchante langue de sa sœur ?

BAPTISTA.

Messieurs, prenez-en votre parti ; ma résolution est arrêtée. — Rentre, Bianca.

Bianca *s'éloigne.*

BAPTISTA, *continuant.*

Comme je sais que la musique, les instrumens et la poésie font ses délices, je veux avoir chez moi des professeurs capables d'instruire sa jeunesse. — Si vous en connaissez, Hortensio, ou vous, Grémio, envoyez-les-moi ; j'accueillerai toujours avec bienveillance les hommes instruits, et je n'épargnerai rien pour donner à mes enfans une bonne éducation. Sur ce, adieu. Catharina, tu peux rester, car j'ai à m'entretenir avec Bianca.

Il s'éloigne.

CATHARINA.

Il me semble que je peux bien partir aussi; n'est-il pas vrai ? Quoi ! on me prescrira des heu-

* Pardonnez-moi.

res! comme si je ne savais pas ce qu'il faut prendre et laisser! ah!

Elle s'éloigne.

GRÉMIO.

Tu peux aller à tous les diables! tu as de si bonnes qualités que personne ne veut de toi. Notre amour n'est pas si grand, Hortensio, que nous ne puissions parfaitement souffler tous deux dans nos doigts et voir un jour la fin ; nous avons l'un et l'autre manqué notre but. Adieu. — Toutefois pour l'amour que je porte à la charmante Bianca, si je puis trouver quelqu'un en état de lui enseigner les connaissances qui font ses délices, je l'adresserai à son père.

HORTENSIO.

Et moi aussi, seigneur Grémio ; mais un mot, je vous prie. Bien que la nature de nos sentimens mutuels ne nous ait jamais permis les longs entretiens, sachez, toutes réflexions faites, que pour avoir accès auprès de notre belle maîtresse et devenir d'heureux rivaux dans l'amour de Bianca, il est une chose que nous devons faire avant tout.

GREMIO.

Quelle est-elle, je vous prie?

HORTENSIO.

Trouver un mari pour sa sœur.

GRÉMIO.

Un mari! un diable plutôt.

HORTENSIO.

Je dis un mari.

GRÉMIO.

Un diable, vous dis-je : quoique son père soit très-riche, croyez-vous, Hortensio, qu'il y ait au monde un homme assez sot pour épouser une furie?...

HORTENSIO.

Bah! bah! Grémio, bien que ni vous ni moi n'ayons la patience d'endurer son vacarme, croyez, mon cher, qu'il y a de braves gens dans le monde, et il ne s'agit que de les découvrir, qui la prendraient avec tous ses défauts et beaucoup d'argent.

GRÉMIO.

C'est ce que je ne saurais dire ; tout ce que je sais c'est que j'aimerais mieux prendre sa dot sans elle, à la condition d'être fouetté tous les matins sur la grande route.

HORTENSIO.

Effectivement, comme vous dites, parmi des pommes pourries il n'y a pas grand choix. Mais venez, puisque cet obstacle nous rend amis, que notre amitié se maintienne, — jusqu'au moment où en procurant un mari à la sœur aînée de Bianca, nous aurons rendu à cette dernière la liberté d'en choisir un à son tour ; et alors que notre rivalité recommence! — Tant mieux pour qui aura la chance! au plus agile coureur la palme! Qu'en dites-vous, seigneur Grémio?

GRÉMIO.

J'y consens. Je donnerais volontiers le meilleur cheval de Padoue à celui qui consentirait à faire la cour à cette diablesse, à l'épouser, à coucher avec elle, et à en débarrasser la maison. Venez.

GRÉMIO *et* HORTENSIO *s'éloignent.*

TRANIO, *s'avançant.*

Expliquez-moi, seigneur, comment il est possible que l'amour s'empare tout-à-coup d'un cœur avec tant de violence?

LUCENTIO.

Avant de l'avoir éprouvé par moi-même, je n'aurais jamais cru la chose possible ni probable ; mais, vois donc ; pendant que j'étais là à regarder, l'impression de l'amour est venue troubler ma tranquille nonchalance ; et toi, qui es pour moi un confident aussi cher et aussi discret que l'était Anna pour la reine de Carthage *, je t'ouvre mon cœur et je te dis : Tranio, je brûle, je languis ; Tranio, je meurs, si je n'obtiens l'amour de cette jeune et modeste vierge. Conseille-moi, Tranio ; car je sais que tu en es capable. Viens à mon aide, Tranio ; car je sais que tu en as la volonté.

TRANIO.

Mon maître, toutes les remontrances seraient inutiles ; on ne saurait déraciner les affections du cœur. Si l'amour vous a percé de ses traits, vous n'avez plus qu'une ressource : *Redime te captum quam queas minimo* **.

LUCENTIO.

Merci, mon garçon, poursuis ; ce que tu m'as dit me satisfait déjà ; la suite achèvera de me consoler.

TRANIO.

Mon maître, vous étiez tellement occupé à regarder la jeune fille, que peut-être n'avez-vous pas vu le plus important de l'affaire.

LUCENTIO.

Oh! oui, j'ai vu dans ses traits la touchante beauté qui brillait dans la fille d'Agénor alors qu'elle contemplait à ses pieds le puissant Jupiter agenouillé sur le rivage de Crète.

TRANIO.

Est-ce là tout ce que vous avez vu? N'avez-vous pas remarqué comme elle a commencé à chercher noise, et à soulever une tempête à rendre les gens sourds?

LUCENTIO.

Tranio, j'ai vu remuer ses lèvres de corail, et l'air embaumé de sa douce haleine ; tout ce que j'ai vu en elle était céleste et divin.

TRANIO

Maintenant, il est temps de le tirer de son extase. — Réveillez-vous, je vous prie, seigneur. Si vous aimez cette jeune fille, mettez en usage tout votre esprit, toute votre intelligence pour la conquérir. Voici l'état des choses : sa sœur aînée

* *Anna soror*, Anne, sœur de Didon, et confidente de ses amours ; voir l'*Énéide*. (*Note du traducteur.*)

** Citation latine : Rachetez-vous de l'esclavage au moindre prix possible. (*Note du traducteur.*)

est si revêche et si méchante, que, jusqu'à ce que son père se soit débarrassé d'elle, il faut vous résoudre, mon maître, à voir votre amour rester vierge et solitaire ; c'est pourquoi il condamne la cadette à la retraite la plus absolue pour lui épargner les importunités des soupirans.

LUCENTIO.

Ah! Tranio! quel père cruel! Mais n'as-tu pas remarqué qu'il s'occupe de lui procurer des maîtres pour l'instruire?

TRANIO.

Oui, certes; et c'est là-dessus que je base mon plan.

LUCENTIO.

Je le tiens, Tranio.

TRANIO.

Je vois, mon maître, que nous avons tous deux la même idée.

LUCENTIO.

Dis-moi d'abord la tienne.

TRANIO.

Vous serez le professeur, et vous vous chargerez d'instruire la jeune personne; voilà votre projet.

LUCENTIO.

C'est cela même; n'est-il pas exécutable?

TRANIO.

Impossible; qui remplira ici votre rôle? qui se chargera d'être à Padoue le fils de Vincentio, de tenir maison, d'étudier, d'accueillir ses amis, de visiter et de recevoir ses compatriotes?

LUCENTIO.

Bah! sois tranquille; tout est arrangé : nous n'avons paru encore dans aucune maison; nul ne peut reconnaître à nos physionomies lequel de nous deux est le maître, et lequel le valet. Voici donc ce qu'il faudra faire : — Tranio, tu rempliras à ma place le rôle de maître; tu auras maison montée, domestiques et grand train, comme je ferais moi-même. Moi je prendrai un autre rôle: je serai un Florentin, un Napolitain, ou quelque obscur jeune homme de Pise. — Allons, c'est décidé : — Tranio, déshabille-toi sur-le-champ; prends mon manteau et mon chapeau de couleur. Quand Biondello viendra, il sera à tes ordres; mais je veux auparavant lui faire la leçon pour enchaîner sa langue.

TRANIO.

C'est indispensable. (*Ils échangent leurs costumes.*) Bref, seigneur, puisque c'est là votre bon plaisir, et que j'ai pris l'engagement de vous obéir en tout; car votre père, à notre départ, me l'a expressément recommandé : *Rends à mon fils tous les services*, m'a-t-il dit, bien qu'il n'entendît peut-être pas parler de ces services-là; — je consens à être Lucentio, tant je lui porte d'affection.

LUCENTIO.

Sois Lucentio, dans l'intérêt de son amour, et laisse-moi remplir l'humble rôle d'esclave pour conquérir la jeune beauté dont la vue soudaine a mis mon cœur blessé sous un invincible charme.

Arrive BIONDELLO.

LUCENTIO, *continuant.*

Voilà le drôle. — Où as-tu donc été?

BIONDELLO.

Où j'ai été? mais, vous-même, où êtes-vous? mon maître, mon camarade Tranio vous a-t-il pris vos habits? ou lui avez-vous pris les siens? Où avez-vous échangé vos costumes? Parlez, je vous prie; qu'est-il survenu de nouveau?

LUCENTIO.

Approche, drôle; ce n'est pas le moment de plaisanter; songe donc à te conformer aux circonstances. Ton camarade Tranio, pour me sauver la vie, prend mes habits et mon rôle; et moi, pour ma sûreté personnelle, j'ai pris les siens; car depuis que nous sommes débarqués, il m'est survenu une querelle; j'ai tué un homme, et je crains d'être découvert. Je t'ordonne de le servir comme il convient, pendant que je m'éloignerai d'ici pour sauver mes jours! Tu me comprends?

BIONDELLO.

Moi, seigneur? pas le moins du monde.

LUCENTIO.

Que ta bouche ne prononce jamais le nom de Tranio : Tranio est métamorphosé en Lucentio.

BIONDELLO.

Tant mieux pour lui! Je voudrais qu'il m'en arrivât autant!

TRANIO.

Je le voudrais aussi, mon enfant, pourvu qu'à cette condition Lucentio pût obtenir la main de la fille cadette de Baptista. — Ecoute-moi; je te conseille, — non dans mon intérêt, mais dans celui de ton maître, — de te comporter respectueusement avec moi dans toute espèce de compagnie; quand nous sommes seuls, je suis Tranio; mais partout ailleurs, je suis ton maître Lucentio.

LUCENTIO.

Tranio, allons-nous-en; — il ne te reste plus qu'une chose à exécuter : — il faut que tu prennes rang parmi ces soupirans : ne me demande pas pourquoi; qu'il te suffise de savoir que j'ai pour cela des raisons valables et puissantes.

Ils s'éloignent.

PREMIER DOMESTIQUE, *à Fûté, qui dort.*

Monseigneur, vous dormez; vous ne faites pas attention à la pièce.

FUTÉ.

Si fait, par sainte Anne; c'est fort amusant. Y en a-t-il encore?

LE PAGE.

Monseigneur, c'est à peine commencé.

FUTÉ, *bâillant.*

C'est une excellente drôlerie. (A part.) *Je voudrais être à la fin.*

Il se rendort.

SCENE II.

Même ville. — Devant la maison d'Hortensio.

Arrivent PETRUCHIO *et* GRUMIO.

PETRUCHIO.

Vérone, je prends congé de toi pour quelque temps; je viens voir mes amis de Padoue, mais surtout Hortensio, le meilleur et le plus cher de mes amis; si je ne me trompe, voilà sa maison. Allons, Grumio, frappe.

GRUMIO.

Que je frappe, seigneur? qui dois-je frapper? quelqu'un a-t-il offensé votre seigneurie?

PETRUCHIO.

Voyons, drôle, frappe-moi ici, et vivement.

GRUMIO.

Que je vous frappe ici, seigneur? et qui suis-je, seigneur, pour que je doive vous frapper?

PETRUCHIO.

Coquin, frappe-moi à cette porte, te dis-je, et dépêche-toi, ou je frapperai, moi, ta tête de maraud.

GRUMIO.

Mon maître devient querelleur. — Oui, que je vous frappe, n'est-ce pas, pour qu'ensuite ce soit moi qui paie les verres cassés!

PETRUCHIO.

Tu ne veux pas? puisque tu refuses de frapper, je vais te faire chanter, moi.

Il lui tire les oreilles.

GRUMIO, *criant.*

Au secours! au secours! mon maître est fou!

PETRUCHIO.

Maintenant, tu frapperas quand je te l'ordonnerai, coquin! maraud!

Arrive HORTENSIO.

Eh bien! qu'y a-t-il? — Eh! quoi! mon vieil ami Grumio, et mon cher Petruchio! Comment vous portez-vous tous à Vérone?

PETRUCHIO.

Seigneur Hortensio, vous venez fort à propos pour mettre le holà! je puis vous dire :

Con tutto il core bene trovato *,

HORTENSIO.

Alla nostra casa bene venuto,
Molto honorato signor mio Petruchio **.

Allons, Grumio, remets-toi; nous arrangerons cette querelle.

GRUMIO.

Peu importe ce qu'il vous dit en latin; dites-moi si ce n'est pas là un cas légal pour quitter son service? — Voyez-vous, monsieur, — il m'a ordonné de le frapper et vivement encore : de bonne foi, monsieur, était-il convenable qu'un domestique traitât ainsi son maître, un homme mûr qui, autant que je le sache, a passé la trentaine? Plût à Dieu que tout d'abord je lui eusse porté un bon coup; Grumio n'eût pas été aussi maltraité.

PETRUCHIO.

Un stupide drôle! — Mon cher Hortensio, je lui ai ordonné de frapper à la porte, et n'ai pu obtenir à aucun prix qu'il le fît.

GRUMIO.

Frapper à la porte! — O ciel! ne m'avez-vous pas dit en termes positifs : *Drôle, frappe-moi ici; frappe-moi bien; frappe-moi vivement!* et vous osez soutenir maintenant que vous m'avez ordonné de frapper à la porte?

PETRUCHIO.

Drôle, va-t'en, ou tais-toi; je te le conseille.

HORTENSIO.

Apaisez-vous, Petruchio; je suis la caution de Grumio; véritablement, vous jouez l'un et l'autre de malheur! Comment donc, Grumio, votre ancien, fidèle et divertissant serviteur! Mais, dites-moi, mon cher ami, quel bon vent vous amène de Vérone à Padoue?

PETRUCHIO.

Le vent qui disperse les jeunes gens à travers le monde et les envoie chercher fortune loin du pays natal, où l'on acquiert peu d'expérience. Mais en somme, seigneur Hortensio, voici le fait : — Antonio, mon père, est mort, et je me suis jeté dans le tourbillon de la vie pour me marier et prospérer le mieux qu'il me sera possible. J'ai des écus dans ma bourse, des terres chez moi, et je suis venu, comme on dit, pour voir l monde.

HORTENSIO.

Petruchio, voulez-vous que je vous parle sans façon? J'ai une femme laide et méchante à vous proposer; vous ne me remercierez guère de mon offre; et néanmoins je vous promets que la femme en question est riche, très-riche : — mais vous êtes trop mon ami pour que je désire vous la voir épouser.

PETRUCHIO.

Seigneur Hortensio, entre des amis tels que nous, peu de paroles suffisent; si donc vous connaissez une femme assez riche pour être l'épouse de Petruchio, comme la richesse est le refrain de ma chanson conjugale, fût-elle aussi laide que l'était l'amante de Florent, aussi vieille que la sibylle, aussi acariâtre et revêche que la Xanthippe de Socrate, fût-elle pire encore, fût-elle auss orageuse que les flots irrités de l'Adriatique, le tranchant de mon affection n'en sera point émoussé. Je viens à Padoue pour y faire un mariage opulent; que la femme que j'épouserai soit riche, je n'en demande pas davantage.

GRUMIO.

C'est que, voyez-vous, seigneur, il vous dit

* Bien rencontré de tout cœur.

** Soyez le bienvenu dans ma maison, très-honoré seigneur Petruchio.

franchement ce qu'il pense. Pourvu qu'il y ait de l'or en suffisance, vous pouvez le marier à une poupée, à une marionnette, ou à une vieille n'ayant plus dans la bouche une seule dent; eût-elle à elle seule autant d'infirmités que cinquante-deux chevaux, tout lui est égal, pourvu qu'il y ait de l'argent.

HORTENSIO.

Petruchio, puisque je me suis tant avancé, je vais continuer ce que j'ai commencé en plaisantant. Je puis, Petruchio, vous procurer une femme riche, jeune et belle, élevée comme doit l'être une fille de qualité; son seul défaut, et il est grand, c'est qu'elle est intolérablement revêche, acariâtre et volontaire ; cela passe tellement toute mesure, que, ma condition de fortune fût-elle bien inférieure à ce qu'elle est, je ne voudrais pas l'épouser pour une mine d'or.

PETRUCHIO.

Assez, Hortensio ; vous ne connaissez pas la vertu de l'or. Dites-moi le nom de son père, et cela suffit; je prétends l'attaquer, dût-elle gronder aussi haut que le tonnerre quand les nuages crèvent dans un ciel d'automne.

HORTENSIO.

Son père est Baptista Minola, gentilhomme affable et courtois. Elle se nomme Catharina Minola, fameuse dans Padoue pour l'insolence de sa langue.

PETRUCHIO.

Quoique je ne la connaisse pas, je connais son père, qui connaissait beaucoup le mien. Hortensio, je ne dormirai pas que je ne l'aie vu. Pardonnez-moi donc l'impolitesse de vous quitter sitôt à cette première rencontre, à moins que vous ne consentiez à m'accompagner jusqu'à sa demeure.

GRUMIO.

Je vous en prie, seigneur, laissez-le suivre cette humeur tant qu'elle lui dure. Je vous réponds que si la femme dont vous parlez le connaissait comme moi, elle désespérerait de voir ses injures faire impression sur lui. Elle peut lui donner tous les noms qu'elle voudra, cela lui sera parfaitement indifférent. Si jamais il l'entreprend, il lui en dira de belles! Croyez-moi, pour peu qu'elle lui résiste, il lui appliquera sur la figure quelque chose qui lui fera voir trente-six chandelles. Vous ne le connaissez pas, seigneur.

HORTENSIO.

Attendez-moi, Petruchio ; je vais aller avec vous; car Baptista tient sous sa garde mon trésor : il a en son pouvoir le joyau de ma vie, sa fille cadette, la belle Bianca, et il la soustrait à mes regards, ainsi qu'à ceux de plusieurs autres soupirans, mes rivaux en amour. Regardant comme impossible, à cause des défauts dont je vous ai parlé, que Catharina se marie jamais, Baptista a décidé que nul n'aurait accès auprès de Bianca que lorsque Catharina la maudite aurait trouvé un époux.

GRUMIO.

Catharina la maudite! Le joli titre pour une jeune fille!

HORTENSIO.

Il est un service que je prie mon ami Petruchio de me rendre : c'est de me présenter, revêtu d'un costume grave, au vieux Baptista en qualité de professeur de musique, pour instruire Bianca. Grâce à ce stratagème, j'aurai l'occasion et le loisir de lui faire ma cour, et de l'entretenir elle-même sans exciter d'ombrage.

Arrive GRÉMIO ; LUCENTIO *l'accompagne en habit de professeur, portant des livres sous le bras.*

GRUMIO.

En voilà des scélératesses! Voyez comme les jeunes gens s'entendent pour duper les vieillards! Mon maître, mon maître, regardez autour de vous! Qui passe là? ah!

HORTENSIO.

Silence, Grumio ; c'est mon rival. Petruchio, tenons-nous un moment à l'écart.

GRUMIO.

Un gentil jeune homme et un bel amoureux, tout de même!

Ils se mettent à l'écart.

GRÉMIO, *à Lucentio.*

C'est très-bien ; j'ai parcouru la note. — Écoutez-moi, messire : je les veux superbement reliés ; faites en sorte que ce soient tous livres d'amour ; ayez soin de ne pas lui lire autre chose; vous m'entendez? En outre de ce que fera pour vous la libéralité du seigneur Baptista, j'y ajouterai encore de mon côté. Prenez aussi vos papiers, et ayez soin de les faire bien parfumer ; car celle à qui ils sont destinés est plus suave que tous les parfums. De quoi lui parlerez-vous dans votre leçon?

LUCENTIO.

Quel que soit le sujet dont je l'entretienne, soyez sûr que ce sera votre cause, la cause de mon patron, que je plaiderai avec autant de chaleur que vous pourriez le faire vous-même, et peut-être en des termes plus persuasifs que vous, à moins que vous ne soyez un savant.

GRÉMIO.

Oh! quelle belle chose que l'instruction!

GRUMIO.

Oh! quel imbécile que cet oison!

PETRUCHIO.

Silence, drôle!

HORTENSIO.

Grumio, chut! — (*S'avançant vers Grémio.*) Dieu vous garde, seigneur Grémio!

GRÉMIO.

Je vous trouve fort à propos, seigneur Hortensio. Savez-vous où je vais? — Chez Baptista Minola. Je lui ai promis de m'occuper de lui chercher un professeur pour la belle Bianca. Ma bonne étoile m'a fait rencontrer ce jeune homme dont l'instruction et les manières lui conviendront

parfaitement, très-versé dans la poésie et autres livres, — et des bons, je vous le garantis.

HORTENSIO.

C'est fort bien ; moi, de mon côté, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a promis de me procurer un habile musicien pour instruire notre maîtresse. Ainsi je ne serai point en arrière dans ce que je dois à la belle Bianca, si tendrement aimée de moi.

GRÉMIO.

Et de moi, — comme le prouveront mes actes.

GRUMIO, *à part.*

Comme le prouveront ses sacs d'argent.

HORTENSIO.

Grémio, ce n'est pas le moment d'exhaler notre amour en paroles. Écoutez-moi, et si vous êtes raisonnable, je vous donnerai d'assez bonnes nouvelles. Voici un homme que j'ai rencontré, et qui, si nos arrangemens lui plaisent, se charge de faire sa cour à la maudite Catharina, voire même de l'épouser, si sa dot lui convient.

GREMIO.

Ainsi dit, ainsi fait ; à merveille ! — Hortensio, lui avez-vous dit ses défauts ?

PETRUCHIO.

Je sais que c'est une diablesse pour le caractère ; si c'est là tout, messieurs, je n'y vois pas de mal.

GRÉMIO.

En vérité, mon ami ? De quel pays êtes vous ?

PETRUCHIO.

Je suis né à Vérone ; je suis le fils du vieil Antonio. Mon père étant mort, ma fortune vit pour moi, et j'espère voir d'heureux et longs jours.

GREMIO.

Oh ! seigneur, ce serait chose étrange qu'une telle vie avec une telle femme ; mais si le cœur vous en dit, par Dieu, je vous y aiderai de tout mon pouvoir ; mais, sérieusement, est-ce que vous voulez faire la cour à cette tigresse ?

PETRUCHIO.

Demandez-moi si je veux vivre.

GRUMIO, *à part.*

S'il lui fera la cour ? oui, de par tous les diables !

PETRUCHIO.

Pourquoi suis-je venu ici, sinon pour cela ? Pensez-vous que mes oreilles s'épouvantent d'un peu de bruit ? N'ai-je point, dans ma vie, entendu les lions rugir ? n'ai-je point entendu la mer, soulevée par les vents, faire éclater son courroux comme un sanglier en fureur ? n'ai-je pas entendu le canon mugir sur les champs de bataille, et l'artillerie du ciel tonner dans les nuages ? n'ai-je point, au milieu des combats, entendu le clairon sonore, les coursiers hennissans, la trompette éclatante ? Et vous venez me parler de la langue d'une femme, qui ne fait pas à l'oreille la moitié autant de bruit qu'une châtaigne qui éclate dans le feu d'un fermier ! Bah ! bah ! gardez pour des enfans vos épouvantails !

GRUMIO, *à part.*

Car il n'en craint aucun.

GREMIO.

Hortensio, écoutez ! quelque chose me dit que cet honnête homme est arrivé on ne peut plus heureusement pour lui et pour nous.

HORTENSIO.

Je lui ai promis que nous contribuerions de notre bourse, et que nous défraierions ses dépenses pendant le temps qu'il emploiera à faire sa cour.

GRÉMIO.

J'y consens, pourvu qu'il réussisse dans son entreprise.

GRUMIO, *à part.*

Je voudrais être aussi sûr d'un bon dîner.

Arrivent TRANIO *richement vêtu et* BIONDELLO.

TRANIO.

Messieurs, Dieu vous garde ! Excusez la liberté que je prends, et veuillez me dire, je vous prie, le plus court chemin pour se rendre à la demeure du seigneur Baptista Minola.

GRÉMIO, *bas à Tranio.*

Celui qui a deux jolies filles ? est-ce lui que vous demandez ?

TRANIO.

Lui-même. — Biondello ?

GRÉMIO.

Écoutez-moi, seigneur ; vous ne voulez pas parler sans doute de celle qui —

TRANIO.

De l'une et de l'autre, peut-être ; que vous importe ?

PETRUCHIO.

Pourvu que ce ne soit pas de celle qui querelle et gronde, entendez-vous ?

TRANIO.

Je n'aime pas les grondeuses, seigneur. — Biondello, partons.

LUCENTIO, *à part.*

Bien commencé, Tranio.

HORTENSIO.

Seigneur, un mot avant que vous partiez. — Prétendez-vous à la main de la jeune fille dont vous parlez, oui ou non ?

TRANIO.

Et quand cela serait, quel mal y aurait-il ?

GRÉMIO.

Aucun, pourvu que sans plus de paroles, vous vous éloigniez au plus vite.

TRANIO.

Pourquoi, seigneur, la rue ne serait-elle pas aussi libre pour moi que pour vous ?

GRÉMIO.

Mais la jeune fille en question ne l'est pas.

TRANIO.

Par quelle raison, je vous prie ?

GREMIO.

Par la raison, si vous voulez le savoir, qu'elle est la bien-aimée du seigneur Grémio.

HORTENSIO.

Qu'elle est l'idole chérie du seigneur Hortensio.

TRANIO.

Doucement, mes gentilshommes; si vous êtes gens d'honneur, écoutez-moi avec patience, comme vous le devez. Baptista est un noble gentilhomme à qui mon père n'est pas totalement inconnu; sa fille fût-elle plus belle encore qu'elle n'est, elle peut avoir encore de nouveaux soupirans, et moi dans le nombre. La fille de la belle Léda en eut mille; la belle Bianca peut donc en avoir un de plus, et elle l'aura; Lucentio se mettra sur les rangs, quand Pâris lui-même viendrait se présenter, avec l'espoir de triompher seul.

GRÉMIO.

Quoi donc! voilà un homme qui nous fermera la bouche à tous!

LUCENTIO.

Seigneur, lâchez-lui la bride; vous verrez qu'il ira pas bien loin.

PETRUCHIO.

Hortensio, pourquoi toutes ces paroles?

HORTENSIO.

Seigneur, permettez-moi de vous faire une question. Avez-vous jamais vu la fille de Baptista?

TRANIO.

Non, seigneur. Mais j'ai entendu dire qu'il en a deux, l'une fameuse pour sa langue intolérable, l'autre pour sa modestie et sa beauté.

PETRUCHIO.

Seigneur, la première est pour moi; n'en parlons pas.

GRÉMIO.

Oui, laissons au grand Hercule cette tâche plus rude que les douze travaux d'Alcide.

PETRUCHIO.

Au fait, seigneur, voici ce qu'il en est. La jeune fille dont vous recherchez la main est tenue par son père inaccessible à tous les soupirans; il ne veut la promettre en mariage à personne avant que sa sœur aînée ne soit mariée; elle sera libre alors, mais pas avant.

TRANIO.

S'il en est ainsi, seigneur; si vous êtes l'homme qui doit venir en aide à tous, et à moi comme aux autres; si vous rompez la glace, et que vous meniez à bonne fin cet exploit; si vous triomphez de l'aînée, et que vous nous ouvriez accès jusqu'à la cadette, celui qui aura le bonheur de l'obtenir ne sera pas assez mal né pour se montrer ingrat envers vous.

HORTENSIO.

Vous dites vrai, seigneur, et votre réflexion est juste; et puisque vous vous mettez sur les rangs, vous devez comme nous payer les services de cet honnête homme, à qui nous avons tous de grandes obligations.

TRANIO.

Seigneur, je ne me ferai point prier; en foi de quoi, si vous le voulez, nous passerons ensemble cet après-dîner, et boirons mainte rasade à la santé de notre maîtresse; nous imiterons les avocats qui, après avoir plaidé avec chaleur les uns contre les autres, mangent et boivent amicalement ensemble.

GRUMIO *et* BIONDELLO.

Oh! l'excellente proposition! camarades, partons.

HORTENSIO.

La proposition est bonne effectivement; ainsi soit fait, Petruchio; je serai votre *ben venuto**.

Il s'éloigne.

* Votre bien-venu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Baptista.

Entrent CATHARINA *et* BIANCA.

BIANCA.

Ma bonne sœur, ne me faites pas, ne vous faites pas à vous-même l'injure de me traiter en prisonnière et en esclave; ma fierté s'en indigne; quant à ces vains ornemens, lâchez-moi les mains, et moi-même je vais les arracher; je vais me dépouiller de tous mes vêtemens, jusqu'à ma jupe... Je ferai tout ce que vous me commanderez, tant je connais mes devoirs envers mon aînée.

CATHARINA.

Entre tous tes adorateurs, dis-moi celui que tu préfères; surtout ne mens pas.

BIANCA.

Croyez-moi, ma sœur, parmi tous les hommes vivans, je n'ai point encore vu un visage qui me plaise plus que les autres.

CATHARINA.

Mignonne, tu mens; n'est-ce pas Hortensio?

BIANCA.

Si vous l'aimez, ma sœur, je vous jure que je parlerai pour vous, et que, si la chose dépend de moi, vous l'aurez.

CATHARINA.

Oh! je vois que tu préfères les richesses; tu veux épuiser Grémio, pour avoir de belles parures.

BIANCA.

Est-ce donc à cause de lui que vous êtes jalouse de moi? Mais vous voulez plaisanter; et je

vois bien maintenant que tout ce que vous m'avez dit n'a été que pour rire. Je vous en prie, ma bonne Catharina, lâchez-moi les mains.

CATHARINA.

Si ce n'était que du badinage, tiens, en voilà encore.

Elle la frappe.

Entre BAPTISTA.

Eh bien! qu'est-ce à dire, mademoiselle? d'où vous vient tant d'insolence? — Bianca, éloigne-toi; — la pauvre enfant, elle pleure; — va prendre ton aiguille; n'aie plus affaire à elle. — Fi! créature diabolique, pourquoi la maltraiter, elle qui ne t'a jamais fait de mal? Quand lui est-il arrivé de te dire un seul mot désobligeant?

CATHARINA.

Son silence est pour moi une insulte, et je m'en vengerai.

Elle s'élance vers Bianca.

BAPTISTA, *la retenant.*

Eh quoi! sous mes yeux! — Bianca, rentre dans ta chambre.

BIANCA *sort.*

CATHARINA.

Vous ne pouvez pas me souffrir; je le vois bien maintenant; elle est votre trésor; vous la marierez, et moi je danserai pieds nus à ses noces; et grâce à la prédilection que vous lui portez, il me faudra mourir vieille fille. Ne me parlez pas; je veux aller m'enfermer dans ma chambre et pleurer, jusqu'à ce que je trouve l'occasion de me venger.

Elle sort.

BAPTISTA, *seul.*

Jamais père fut-il plus à plaindre que moi? Mais qui vient?

Entrent GRÉMIO, *avec* LUCENTIO *vêtu d'une manière commune;* PETRUCHIO, *avec* HORTENSIO, *déguisé en musicien; et* TRANIO, *avec* BIONDELLO, *portant un luth et des livres.*

GRÉMIO.

Bonjour, voisin Baptista.

BAPTISTA.

Bonjour, voisin Grémio; Dieu vous garde, messieurs!

PÉTRUCHIO.

Et vous aussi, seigneur! Dites-moi, n'avez-vous pas une fille belle et vertueuse, nommée Catharina?

BAPTISTA.

Seigneur, j'ai une fille nommée Catharina.

GRÉMIO, *à Petruchio.*

Vous débutez trop brusquement; mettez-y plus de façon.

PETRUCHIO.

Vous me faites tort, seigneur Grémio; laissez-moi faire. — (*A Baptista.*) Seigneur, je suis de Vérone: ayant entendu parler de la beauté de votre fille aînée, de son esprit, de son affabilité, de sa modestie, de ses rares qualités, de la douceur de ses manières, — j'ai pris la liberté de venir chez vous sans façon, pour voir de mes propres yeux ce que j'avais tant de fois entendu raconter; et pour me servir d'introduction auprès de vous (*montrant Hortensio*), je vous présente un homme à moi, versé dans l'étude de la musique et des mathématiques, afin de perfectionner votre fille dans ces connaissances, qui, je le sais, ne lui sont pas étrangères. Acceptez ses services; ce serait me faire affront que de les refuser; son nom est Lucio, et il est né à Mantoue.

BAPTISTA.

Vous êtes le bien venu, seigneur; et lui aussi, à votre considération : mais quant à ma fille Catharina, — j'ai la certitude qu'elle ne saurait vous convenir, et c'est ce qui m'afflige.

PETRUCHIO.

Je vois que vous ne voulez pas vous séparer d'elle, ou que ma personne ne vous convient pas.

BAPTISTA.

Ne vous méprenez pas; je parle comme je pense. De quelle famille êtes-vous, seigneur? Quel est votre nom?

PETRUCHIO.

Je me nomme Petruchio; je suis le fils d'Antonio, homme bien connu dans toute l'Italie.

BAPTISTA.

Je l'ai beaucoup connu; et à sa considération, soyez chez moi le bien venu.

GRÉMIO, *s'avançant.*

Pardonnez, Petruchio, si je vous interromps; nous, qui avons aussi des demandes à faire, permettez que nous prenions la parole à notre tour. Faites-nous place; diantre! ce n'est pas l'assurance qui nous manque!

PETRUCHIO.

Permettez, seigneur Grémio; je serais bien aise d'achever.

GRÉMIO.

Je n'en doute pas, seigneur; mais vous courez risque de nuire au succès de votre requête. — (*A Baptista.*) Voisin, je ne doute pas que le don qu'on vient de vous faire ne vous soit très-agréable. Désirant vous donner la même preuve d'affection, moi, qui vous ai plus d'obligation que personne, (*montrant Lucentio*) je vous présente avec le plus grand plaisir ce jeune savant qui a long-temps étudié à Reims; il est aussi versé dans le grec, le latin, et autres langues, que son confrère l'est dans la musique et les mathématiques: il se nomme Cambio; veuillez accepter ses services.

BAPTISTA.

Mille remercîmens, seigneur Gremio; soyez le bien venu, Cambio. — (*A Tranio.*) Mais, seigneur, votre visage m'est inconnu; pardonnez-moi la li-

berté que je prends de vous demander le motif de votre présence chez moi?

TRANIO.

C'est moi, seigneur, qui ai besoin qu'on me pardonne la liberté que j'ai prise, moi qui, étranger dans cette ville, me suis mis sur les rangs pour obtenir la main de votre fille, la belle et vertueuse Bianca. Je n'ignore pas votre résolution relativement à l'établissement de votre fille aînée. Tout ce que je vous demande, c'est que, lorsque vous connaîtrez ma famille, on me fasse le même accueil qu'aux autres prétendans, qu'on me mette sur le même pied qu'eux, et qu'on me donne libre accès à la maison : voulant aussi pour ma part, concourir à l'éducation de vos filles, je vous offre ce simple instrument, et cette petite collection de livres grecs et latins ; ils auront un grand prix, si vous daignez les accepter.

BAPTISTA.

Votre nom est Lucentio? De quel pays êtes-vous, je vous prie ?

TRANIO.

De Pise, seigneur ; je suis fils de Vincentio.

BAPTISTA.

C'est un des habitans les plus considérables de Pise ; je le connais beaucoup de réputation : vous êtes le bien venu, seigneur.— (*A Hortensio.*) Vous, prenez ce luth, — (*à Lucentio*) et vous, ces livres ; vous allez dans l'instant voir vos élèves. Holà! quelqu'un!

Entre UN DOMESTIQUE.

BAPTISTA, *continuant.*

Conduisez ces messieurs auprès de mes filles; dites-leur à toutes deux que ce sont leurs professeurs, et recommandez-leur d'avoir pour eux tous les égards convenables.

LE DOMESTIQUE *sort avec* HORTENSIO, LUCENTIO *et* BIONDELLO.

BAPTISTA, *continuant.*

Nous allons faire un tour dans le jardin ; ensuite nous dînerons : vous êtes les bien venus ; je vous prie de vous considérer comme tels.

PETRUCHIO.

Seigneur Baptista, je suis un peu pressé, et je ne puis venir tous les jours faire ma cour. Vous avez connu mon père ; c'est encore lui que vous voyez en moi, seul héritier de toutes ses propriétés, qui ont plutôt gagné que décliné entre mes mains. Si donc j'obtiens l'amour de votre fille, quelle dot lui assignerez-vous en me la donnant pour femme ?

BAPTISTA.

Après ma mort, la moitié de mes biens, et vingt mille écus comptant.

PETRUCHIO.

Et en retour de cette dot, si elle me survit, je lui assure son douaire sur toutes mes terres et propriétés quelconques. Rédigeons donc les articles du contrat, afin que les conventions soient arrêtées de part et d'autre.

BAPTISTA.

Oui, quand le point principal sera obtenu, c'est-à-dire l'amour de ma fille; car c'est là l'important.

PETRUCHIO.

Bah! c'est la moindre des choses: c'est que, voyez-vous, beau-père, je suis aussi péremptoire qu'elle est hautaine; quand deux feux violens se rencontrent, ils consument l'objet qui alimente leur furie ; bien qu'un peu de vent allume un grand feu, un ouragan disperse l'incendie et l'éteint : voilà ce que je serai pour elle ; et il faudra bien qu'elle me cède; car je suis peu traitable de ma nature, et je ne fais pas ma cour en enfant.

BAPTISTA.

Présentez-lui vos hommages ; et puissiez-vous réussir! mais préparez-vous à entendre plus d'une parole fâcheuse.

PETRUCHIO.

Je suis à l'épreuve, comme les montagnes que le souffle des vents ne saurait ébranler.

Rentre HORTENSIO, *la tête toute en sang.*

BAPTISTA.

Eh bien! mon ami, pourquoi vous vois-je si pâle ?

HORTENSIO.

Si je suis pâle, c'est de peur, croyez-moi.

BAPTISTA.

Eh bien! croyez-vous que ma fille fera une bonne musicienne?

HORTENSIO.

Je crois qu'elle fera plutôt un soldat ; elle est plus faite pour manier une épée qu'un luth.

BAPTISTA.

Vous n'avez donc pas pu la rompre à cet instrument?

HORTENSIO.

Non, certes ; c'est elle au contraire qui a rompu l'instrument sur moi; je lui disais qu'elle se trompait de touche, et j'appuyais sur sa main pour lui enseigner le doigté, lorsque avec un mouvement d'impatience tout-à-fait diabolique : « C'est des touches, dit-elle, que vous appelez cela? Eh bien, je vais vous en donner des touches.» Disant ces mots, elle m'a frappé de son luth sur la tête, si bien que ma tête a passé à travers l'instrument. Dans cet état, tel qu'un homme au pilori, je suis resté muet et confus, pendant qu'elle me prodiguait les noms de ménétrier manqué, de râcleur de boyaux, et vingt autres épithètes insolentes, comme si elle avait appris son rôle pour mieux m'injurier.

PETRUCHIO.

Vive Dieu! c'est une intrépide pucelle! je l'en aime dix fois davantage : je suis impatient d'entrer en pourparler avec elle.

BAPTISTA, *à Hortensio.*

Venez avec moi, et consolez-vous ; donnez vos

soins à ma fille cadette; elle a des dispositions, et elle est reconnaissante des services qu'on lui rend. — Seigneur Petruchio, venez-vous avec nous, ou voulez-vous que je vous envoie ma fille Catharina?

PETRUCHIO.

Envoyez-la, je vous prie; je l'attendrai ici. —

BAPTISTA, GRÉMIO, TRANIO et HORTENSIO *sortent.*

PETRUCHIO, *seul.*

Quand elle viendra, je vais lui faire rondement ma cour. Si elle m'injurie, je lui dirai tout uniment que son chant est plus suave que celui du rossignol : si son front se rembrunit, je lui dirai qu'il est aussi brillant que la rose du matin baignée des pleurs de l'aurore; si elle reste muette et s'obstine à ne pas dire une parole, je vanterai sa volubilité, et les traits vainqueurs de son éloquence; si elle m'ordonne de décamper, je la remercierai comme si elle m'ordonnait de rester une semaine auprès d'elle; si elle refuse de m'épouser, je lui demanderai le jour où on publiera les bans et où nous serons mariés. — Mais elle vient; parle, maintenant, Petruchio.

Entre CATHARINA.

PETRUCHIO, *continuant.*

Bonjour, Cateau; car c'est votre nom, à ce que j'ai entendu dire.

CATHARINA.

Si vous l'avez entendu, alors vous avez l'oreille un peu dure; ceux qui parlent de moi me nomment Catharina.

PETRUCHIO.

Vous êtes dans l'erreur; on vous appelle Cateau tout court, la bonne Cateau, et parfois Cateau la maudite; mais enfin, Cateau, la plus jolie Cateau de la chrétienté, Cateau mon incomparable, ma consolation, apprenez ceci : Ayant entendu parler par toute la ville de votre douceur, célébrer vos vertus et votre beauté, bien moins cependant qu'elles ne le méritent, je me suis senti porté à vous rechercher pour femme.

CATHARINA.

Porté! ah! vraiment! que le sentiment qui vous a porté ici vous emporte! J'ai vu au premier coup d'œil que vous étiez un meuble déplacé.

PETRUCHIO.

Quel meuble?

CATHARINA.

Un escabeau.

PETRUCHIO.

Eh bien, soit! asseyez-vous sur moi.

CATHARINA.

Les ânes sont faits pour porter, et vous aussi.

PETRUCHIO.

Les femmes sont faites pour porter, et vous pareillement.

CATHARINA.

Ce ne sera pas vous, du moins, si c'est de moi que vous voulez parler.

PETRUCHIO.

Hélas! pauvre Cateau! je ne vous fatiguerai pas; car, vous sachant jeune et légère, —

CATHARINA.

Trop légère pour qu'un oiseau tel que vous puisse m'attraper, et néanmoins aussi lourde que mon poids le comporte.

PETRUCHIO.

Allons, allons, jeune abeille, vous êtes trop en colère.

CATHARINA.

Si je suis une abeille, gare à mon aiguillon.

PETRUCHIO.

J'en serai quitte pour l'arracher.

CATHARINA.

Pour cela, il faudrait savoir où il est.

PETRUCHIO.

Qui ne sait où la guêpe porte son aiguillon? à sa queue.

CATHARINA.

A sa langue.

PETRUCHIO.

La langue de qui?

CATHARINA.

La vôtre, si vous parlez d'aiguillon; sur ce, adieu.

Elle fait quelques pas pour s'éloigner.

PETRUCHIO.

Revenez, Catharina; je suis gentilhomme.

CATHARINA.

Je vais en faire l'épreuve.

Elle lui donne un soufflet.

PETRACHIO.

Si vous y revenez, prenez garde à vous!

CATHARINA.

Vous y perdriez votre blason. Si vous frappez une femme, vous n'êtes pas gentilhomme; et si vous n'êtes pas gentilhomme, vous n'avez pas de blason.

PETRUCHIO.

Oh! Catharina, vous êtes versée dans l'art héraldique; veuillez me mettre dans votre manuel de généalogie.

CATHARINA.

Quel est votre cimier? une crête de coq.

PETRUCHIO.

Je le veux bien, pourvu que Catharina soit ma poule.

CATHARINA.

Je ne veux point de vous pour mon coq; votre chant ressemble trop au croassement d'un corbeau.

PETRUCHIO.

Allons, venez, Catharina; montrez un peu moins d'aigreur.

CATHARINA.

C'est mon usage quand je suis en présence d'un sauvageon.

PETRUCHIO.

Il n'y a pas de sauvageon ici; laissez donc là votre aigreur.

CATHARINA.

Il y en a, il y en a.

PETRUCHIO.

Montrez-le-moi.

CATHARINA.

Je le ferais si j'avais un miroir.

PETRUCHIO.

Vous voulez dire que vous me feriez voir mon visage.

CATHARINA.

Pas mal deviné, pour un si jeune homme.

PETRUCHIO.

Par saint George, je suis trop jeune pour vous.

CATHARINA.

Et pourtant, vous êtes déjà flétri.

PETRUCHIO.

Ce sont les soucis.

CATHARINA.

C'est de quoi je me soucie fort peu.

PETRUCHIO.

Écoutez-moi, Catharina; ne vous en allez point ainsi.

CATHARINA.

Laissez-moi partir; je vous fâcherai si je reste.

PETRUCHIO.

Pas le moins du monde; je vous trouve on ne peut plus aimable. On me disait que vous étiez brusque, taciturne et morose; je vois maintenant que c'étaient des mensonges; car vous êtes charmante, gaie, polie au suprême degré; votre parole est lente, mais douce comme les fleurs du printemps; vous ne savez ni montrer de l'humeur, ni regarder de travers, ni mordre vos lèvres, comme font les jeunes filles en colère; vous ne prenez point plaisir à contredire dans la conversation, et vous avez avec vos soupirans des manières bienveillantes et affables. Qui sont ceux qui disent que Catharina est boiteuse? ô les méchantes langues! Catharina est droite, effilée comme la tige du noisetier; ses cheveux ont le brun de la noisette; et l'amande qu'elle renferme est moins douce que son caractère. Oh! que je vous voie marcher! vous ne boitez pas le moins du monde.

CATHERINA.

Allez, sot, donner vos ordres à vos gens.

PETRUCHIO.

Jamais Diane fut-elle plus ravissante sous l'ombrage des forêts que Catharina dans cette chambre avec la majesté de son port? Oh! sois Diane, et que Diane soit Catharina; qu'alors Catharina soit chaste, et Diane amoureuse!

CATHARINA.

Où avez-vous étudié tous ces beaux discours?

PETRUCHIO.

Je les improvise; c'est le produit naturel de mon esprit.

CATHARINA.

Il faut qu'il soit bien sot pour donner de tels produits.

PETRUCHIO.

Est-ce que je ne suis pas plein de sens?

CATHARINA.

Oui; tenez-vous chaudement.

PETRUCHIO.

Dans votre lit, charmante Catharina; c'est bien mon intention. C'est pourquoi, laissant là tout cet inutile bavardage, je vais vous parler tout uniment. — Votre père consent à ce que vous soyez ma femme; votre dot est réglée, et que vous le veuillez ou non, je vous épouserai. Croyez-moi, Catharina, je suis l'époux qu'il vous faut; car, par ce soleil à la lumière duquel je vois votre beauté, cette beauté dont mon cœur est charmé, vous ne devez épouser personne autre que moi. Je suis né, Catharina, pour vous mettre à la raison, pour apprivoiser votre naturel sauvage, et vous rendre douce comme un mouton. Voici votre père; surtout point de refus; je veux Catharina pour femme, et je l'aurai.

Arrivent BAPTISTA, GREMIO *et* TRANIO.

BAPTISTA.

Eh bien! seigneur Petruchio; où en êtes-vous avec ma fille?

PETRUCHIO.

Les choses sont au mieux, seigneur; il était impossible que je ne réussisse pas.

BAPTISTA.

Eh bien! qu'en dis-tu, Catharina, ma fille? toujours l'humeur chagrine?

CATHARINA.

Vous m'appelez votre fille: le beau témoignage d'amour paternel que vous me donnez en cherchant à me marier à un homme à moitié fou, à un vaurien d'écervelé, qui n'a que des juremens à la bouche, et qui croit avoir tout dit quand il a juré!

PETRUCHIO.

Beau-père, voici le fait: — Vous et tous ceux qui parlent d'elle, vous ne lui avez pas rendu justice. Si elle est bourrue, c'est pure politique chez elle; loin d'être insolente, elle est modeste comme une colombe; elle n'est point violente, mais calme comme le matin. C'est pour la patience une seconde Grisel, et une Lucrèce pour la chasteté. Pour conclure, nous sommes en si bons termes, que nous avons fixé dimanche pour le jour de nos noces.

CATHARINA.

Je te verrai plutôt pendre dimanche.

GREMIO.

L'entendez-vous, Petruchio? elle dit qu'elle vous verra plutôt pendre dimanche.

TRANIO.

Est-ce là tout le succès que vous avez obtenu? Allons, nous avons perdu la partie.

PETRUCHIO.

Un peu de patience, messieurs; je la choisis pour moi: si elle et moi nous nous convenons, que vous importe à vous? nous sommes convenus en tête à tête qu'elle continuerait à se montrer bourrue en compagnie. Oh! vous ne sauriez croire

combien elle m'aime! Oh! c'est bien la fille la plus tendre! il fallait la voir se pendre à mon cou, me couvrir de baisers, et me jurer avec mille sermens qu'en un clin d'œil elle s'était éprise de moi! Oh! vous n'êtes que des écoliers novices! quand un homme et une femme sont en tête-à-tête, c'est merveille de voir comme le plus chétif goujat vient à bout d'apprivoiser la plus infernale mégère. — Donnez moi votre main, Catharina; je vais aller à Venise faire les emplettes nécessaires pour le jour nuptial. — Beau-père, préparez le repas de noce et invitez les convives; je suis sûr que ce jour-là Catharina se fera belle.

BAPTISTA.

Je ne sais que dire; mais donnez-moi vos mains, mes enfans. Dieu vous accorde bonheur et joie, Petruchio! c'est une affaire conclue.

GRÉMIO *et* TRANIO.

Ainsi-soit-il! nous servirons de témoins.

PETRUCHIO.

Adieu, beau-père; adieu, ma femme; adieu, messieurs. Je pars pour Venise; dimanche sera bientôt venu. —Nous aurons des bagues, des parures, toutes sortes de belles choses; embrassez-moi, Catharina. (*Il l'embrasse.*) Nous serons mariés dimanche.

PETRUCHIO *et* CATHARINA *sortent dans deux directions opposées.*

GREMIO.

Vit-on jamais un mariage si promptement bâclé?

BAPTISTA.

Ma foi, messieurs, je fais ici le rôle d'un marchand, et je m'embarque follement dans une entreprise désespérée.

TRANIO.

C'est une marchandise qui vous embarrassait; elle vous rapportera des bénéfices ou périra sur les flots.

BAPTISTA.

J'aurai suffisamment gagné si l'affaire se conclut.

GRÉMIO.

Il faut avouer qu'il fait là un joli marché. Maintenant, Baptista, occupons-nous de votre fille cadette; — voici enfin le jour que nous avons depuis si long-temps attendu; je suis votre voisin, et j'ai été le premier à me mettre sur les rangs.

TRANIO.

Et moi aussi, j'aime Bianca plus que des paroles ne peuvent l'exprimer, que la pensée ne peut le concevoir.

GRÉMIO.

Jeune damoiseau! vous ne sauriez aimer aussi tendrement que moi.

TRANIO.

Barbe grise! votre amour est à la glace.

GRÉMIO.

Le vôtre est une soupe au lait. Arrière, jeune fou! c'est la vieillesse qui nourrit.

TRANIO.

Aux yeux des belles, c'est la jeunesse qui fleurit.

BAPTISTA.

Apaisez-vous, messieurs; je vais vous mettre d'accord; c'est par des effets qu'il faut gagner le prix. Celui de vous deux qui peut assurer à ma fille le plus riche douaire obtiendra l'amour de Bianca. — Dites, seigneur Grémio, quels avantages pouvez-vous lui assurer?

GREMIO.

D'abord, vous savez que ma maison de ville est abondamment pourvue de vaisselle d'or et d'argent, de bassins et d'aiguières pour laver ses mains délicates; toutes mes tentures sont des tapisseries de Tyr; j'ai logé mes écus dans des coffres d'ivoire; des caisses de cyprès renferment de précieuses étoffes, des courtes-pointes, de riches vêtemens, de magnifiques draperies, du linge fin, des coussins de Turquie brodés de perles, des points de Venise, des draps brochés d'or, sans compter force ustensiles d'étain et de cuivre, et tout ce qui est nécessaire au service d'une maison bien tenue. Ensuite, à ma ferme, j'ai cent vaches à lait et cent vingt bœufs gras dans mes étables, et tout le reste en proportion. Pour moi, je suis âgé, je l'avoue; et si je meurs demain, tous ces biens sont à elle, pourvu qu'elle consente à être à moi pendant le peu de temps qui me reste à vivre.

TRANIO.

Dans tout cela il n'y a de bon que le dernier article. — Seigneur, veuillez m'écouter. Je suis fils unique et le seul héritier de mon père; si j'obtiens votre fille en mariage, je lui laisserai après moi, dans l'enceinte de l'opulente ville de Pise, trois ou quatre maisons aussi bonnes que celle que possède dans Padoue le seigneur Gremio; sans compter un revenu annuel de deux mille ducats en bonne terre qui constitueront son douaire. —Eh bien! seigneur Grémio, êtes-vous content?

GREMIO.

Un revenu en terre de deux mille ducats par an! tout ce que je possède en biens-fonds ne s'élève pas à cette somme. N'importe! elle aura tout, et en outre un navire qui est maintenant à l'ancre dans le port de Marseille. — Eh bien! est-ce que mon navire vous fait de la peine?

TRANIO.

Grémio, on sait que mon père n'a pas moins de trois gros navires, sans compter deux galions et douze bonnes galères : je les assure à la femme que j'épouserai, et deux fois autant, s'il est nécessaire, pour couvrir votre dernière offre, quelle qu'elle puisse être.

GREMIO.

J'ai tout offert; je n'ai pas davantage; et je ne puis lui donner que ce que j'ai; — si je vous conviens, elle m'aura avec tout ce qui m'appartient.

TRANIO.

En ce cas la jeune fille est à moi; je réclame l'exécution de votre promesse; j'ai dépassé les offres de Grémio.

BAPTISTA.

Je dois l'avouer; vos offres l'emportent sur les siennes. Que votre père les confirme par un acte en règle, et ma fille est à vous; dans le cas contraire, veuillez m'excuser. Si vcus veniez à mourir avant lui, que deviendrait le douaire de ma fille?

TRANIO.

Vous plaisantez: il est vieux, je suis jeune.

GRÉMIO.

Les jeunes hommes ne peuvent-ils pas mourir aussi bien que les vieux?

BAPTISTA.

Enfin, messieurs, voici ma décision. — Vous savez que dimanche prochain ma fille Catharina se marie; eh bien! le dimanche suivant (*à Tranio*) vous épouserez Bianca, si votre père s'engage pour vous; sinon, elle sera la femme du seigneur Grémio. Sur ce, je prends congé de vous et vous fais mes remercimens.

Il sort.

GRÉMIO.

Adieu, cher voisin. — (*A Tranio.*) Maintenant, je ne vous crains pas. Jeune écervelé, votre père serait bien fou de vous abandonner tout, pour être dans sa vieillesse sous votre dépendance... Bah! bah! un vieux renard italien n'est pas aussi nigaud, mon enfant.

Il sort.

TRANIO.

Que la peste tombe sur ta carcasse usée, vieillard matois! Heureusement que je lui ai riposté par une carte de dix *. Je suis très-résolu à servir efficacement mon maître. Je ne vois pas pourquoi le faux Lucentio ne se fabriquerait pas un prétendu père appelé Vincentio. Chose étrange! ce sont habituellement les pères qui font leurs enfans, mais dans l'affaire que j'ai entreprise, si mon adresse ne me fait pas faute, le fils doit engendrer son père.

Il sort.

* Dans les jeux peu compliqués de nos pères, le dix étant la carte la plus haute, emportait tout. (*Note du traducteur.*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Un appartement dans la maison de Baptista.

Entrent LUCENTIO, HORTENSIO *et* BIANCA.

LUCENTIO.

Musicien, en voilà assez; vous vous donnez trop de libertés, messire: avez-vous donc oublié sitôt le traitement avec lequel vous avez été accueilli par Catharina, la sœur de cette jeune beauté?

HORTENSIO.

Mauvais pédant, la femme que voici est la patrone de la céleste harmonie: souffrez donc que j'use de mes prérogatives; quand nous aurons passé une heure ou deux à faire de la musique, vous pourrez en consacrer autant à votre leçon.

LUCENTIO.

Ignorant fieffé! qui n'avez pas même assez lu pour connaitre l'objet et le but de la musique! N'est-elle pas destinée à rafraichir l'esprit de l'homme, à la suite de ses études ou de ses travaux habituels? Laissez-moi donc donner ma leçon de philosophie, et quand je ferai une pause, servez-nous votre harmonie?

HORTENSIO.

Savez-vous que je ne suis pas homme à endurer vos bravades?

BIANCA.

Allons, messieurs, vous me faites tous deux injure, de vous disputer une prééminence qui dépend de mon choix; je ne suis point un écolier sur les bancs; je ne suis pas astreinte à des heures fixes, à des tâches déterminées; mais je prends mes leçons quand il me plait. Pour couper court à toute querelle, asseyons-nous ici. — (*A Hortensio.*) Prenez votre instrument, et jouez-nous quelque chose; avant que vous ayez accordé votre luth, sa leçon sera finie.

HORTENSIO.

Vous cesserez votre leçon avec lui dès que je serai d'accord?

LUCENTIO.

Jamais! — Accordez votre instrument.

BIANCA.

A quel endroit en sommes-nous restés?

LUCENTIO.

Ici, madame: —

Il lit :

Hic ibat Simois; hic est Sigeia tellus:
Hic steterat Priami regia celsa senis*.

BIANCA.

Faites la construction.

LUCENTIO.

Hac ibat, comme je vous l'ai déjà dit; — *Simoïs*, je suis Lucentio; *hic est*, fils de Vincentio de Pise; *Sigeia tellus*, caché sous ce déguisement pour obtenir votre amour; — *hic steterat*, le Lucentio qui vous fait ostensiblement sa cour; — *Priami*, est mon valet Tranio; — *regia*, qui a pris

* Là coulait le *Simois*; voici la terre de Sigée: ici s'élevait le vaste palais du vieux Priam. (*Note du traducteur.*)

mon nom et mon rôle; — *celsa senis*, afin de duper le vieux Pantalon *.

HORTENSIO, *se rapprochant.*

Madame, mon instrument est d'accord.

BIANCA.

Voyons, jouez! (*Hortensio joue.*) Oh! fi! quels sons discordans!

LUCENTIO.

Ami, crachez dans le trou, et accordez de nouveau votre luth.

HORTENSIO *s'éloigne.*

BIANCA.

Voyons si à mon tour je ferai la construction : *Hac ibat Simoïs*, je ne vous connais pas; — *hic est Sigeia tellus*, je ne me fie pas à vous; *hic steterat Priami*, prenez garde qu'il ne nous entende ; — *regia*, ne présumez pas trop ; — *celsa senis*, ne désespérez pas.

HORTENSIO, *revenant sur ses pas.*

Maintenant, madame, il est d'accord.

LUCENTIO.

Sauf la basse.

HORTENSIO.

La basse est bien; c'est la bassesse qui détonne. (*A part.*) Comme il est entreprenant et hardi, notre pédant! sur ma vie, le drôle conte fleurettes à ma bien-aimée. — *Pédascule*, je te surveillerai de plus près encore.

BIANCA.

Un jour peut-être vous croirai-je; maintenant je doute que vous soyez sincère.

LUCENTIO, *s'apercevant qu'Hortensio les écoute.*

N'en doutez pas; OEacides était Ajax, ainsi appelé de son grand-père.

BIANCA.

Je dois croire mon maître; sans quoi je vous promets que j'argumenterais encore sur ce point douteux; mais n'en parlons plus. — (*A Hortensio.*) Maintenant, Licio, à vous. — Messieurs, si j'ai ainsi badiné avec vous, veuillez ne pas le prendre en mauvaise part.

HORTENSIO, *à Lucentio.*

Vous pouvez aller faire un tour, et nous laisser seuls un moment; pour mes leçons, je n'ai point de musique à trois parties.

LUCENTIO.

Vous êtes bien bref, messire. (*A part.*) Il faut que je reste et que je surveille; car, ou je me trompe fort, ou notre musicien devient amoureux.

HORTENSIO.

Madame, avant que vous ne touchiez l'instrument pour apprendre l'ordre de mon doigté, il faut que je commence par les premiers élémens de l'art. Je veux vous enseigner la gamme par une méthode plus courte, plus agréable, plus énergique et plus efficace que celles de mes confrères : je l'ai transcrite sur ce papier; la voici.

Il lui remet un papier.

BIANCA.

Mais il y a long-temps que j'ai passé la gamme.

HORTENSIO.

Lisez toujours la gamme d'Hortensio.

BIANCA, *lit.*

Je suis la gamme en doux accords féconde ;
Sans moi nulle harmonie au monde.
A. ré. D'Hortensio je vous peindrai l'amour ;
B. mi. Pour votre époux prenez-le dans ce jour :
C. fa, ut. Bianca, c'est vous seule qu'il aime;
D. sol, re. Chaque jour, les yeux noyés de pleurs,
Deux notes seulement expriment ses douleurs :
E. la, mi. Doux objet de ma tendresse extrême,
Prenez pitié de ma flamme, ou je meurs.

Vous appelez cela une gamme? bah! elle ne me plait pas; je préfère l'ancienne méthode; je ne suis pas assez fantasque pour changer les vieilles règles contre les inventions nouvelles.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle, votre père vous prie de quitter vos livres et d'aider à préparer là-haut la chambre de votre sœur; vous savez que c'est demain le jour de ses noces.

BIANCA.

Adieu, mes chers maîtres; il faut que je vous quitte.

BIANCA *et* LE DOMESTIQUE *sortent.*

LUCENTIO.

Dès lors je n'ai plus de motif pour rester.

Il sort.

HORTENSIO.

Mais moi, j'ai des motifs pour surveiller de près ce pédant; je ne sais, mais il a tout-à-fait la mine d'un amoureux. Mais, Bianca, si tu te ravales au point de laisser tomber tes regards sur le premier venu, te prenne qui voudra! Si je te trouve inconstante, Hortensio en sera quitte avec toi pour changer.

Il sort.

SCENE II.

[illegible]

Arrivent BAPTISTA, GREMIO, TRANIO, CATHARINA, BIANCA, LUCENTIO *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

BAPTISTA, *à Tranio.*

Seigneur Lucentio, voici le jour fixé pour le mariage de Catharina et de Petruchio, et néanmoins je n'ai point encore de nouvelles de mon gendre. Que dira-t-on? quel scandale cela fera, quand le prêtre, pour accomplir les rites de la cérémonie sainte, attendra vainement l'arrivée de

* Personnage burlesque de l'ancienne comédie italienne. (*Note du traducteur.*)

l'époux! Que dit Lucentio de cet affront qui nous est fait?

CATHARINA.

C'est pour moi seule qu'est l'affront. On m'oblige, contre l'inclination de mon cœur, à donner ma main à un écervelé, à un fantasque, qui, après avoir fait sa cour à la hâte, prend son temps pour épouser. Je vous avais bien dit que c'était un frénétique, un fou, cachant l'amertume de ses sarcasmes sous une apparence de bonhomie. Pour se donner une réputation d'originalité, il demandera mille femmes en mariage, fixera le jour de la cérémonie, invitera ses amis, fera publier les bans, et tout cela sans avoir la moindre intention d'épouser. Ainsi, chacun montrera au doigt la malheureuse Catharina, et dira : « Voilà la femme de ce fou de Petruchio, quand il lui plaira de venir l'épouser! »

TRANIO.

Patience, ma bonne Catharina, et vous aussi, Baptista. Sur ma vie, Petruchio n'a que des intentions honorables, quel que soit le motif qui l'empêche de tenir sa parole : malgré sa brusquerie, je le connais pour un homme sensé; bien qu'il aime à rire, il n'en est pas moins honnête homme.

CATHARINA.

Plût à Dieu que Catharina ne l'eût jamais vu!

Elle s'éloigne en sanglotant, suivie de Bianca *et des* Domestiques.

BAPTISTA.

Va, ma fille, je ne puis maintenant blâmer tes larmes; car une pareille insulte est faite pour exaspérer une sainte, à plus forte raison une fille emportée et violente telle que toi.

Arrive BIONDELLO.

BIONDELLO.

Mon maître! mon maître! des nouvelles! de vieilles nouvelles! des nouvelles telles que vous n'en avez jamais entendu!

BAPTISTA.

De vieilles nouvelles! qu'entends-tu par là?

BIONDELLO.

N'est-ce pas une nouvelle que d'apprendre l'arrivée de Petruchio?

BAPTISTA.

Est-il arrivé?

BIONDELLO.

Non, seigneur.

BAPTISTA.

Que dis-tu donc?

BIONDELLO.

Il arrive.

BAPTISTA.

Quand sera-t-il ici?

BIONDELLO.

Quand il sera à la place où je suis maintenant, et qu'il vous verra comme je vous vois.

BAPTISTA.

Voyons, débite-nous tes nouvelles.

BIONDELLO.

Vous saurez que Petruchio arrive avec un chapeau neuf et un vieux justaucorps, une paire de vieilles culottes retournées pour la troisième fois, une paire de bottes ayant autrefois servi d'étui aux chandelles, l'une bouclée, l'autre lacée; une vieille épée rouillée tirée de l'arsenal de la ville, dont la garde est cassée et qui n'a point de fourreau; deux aiguillettes rompues; un cheval déhanché, accoutré d'une vieille selle rongée des vers, avec des étriers dépareillés; notez que ledit cheval est éreinté, affligé de la morve, d'un lampas, du farcin, d'écorchures, d'épervins, rayé de jaunisses, avec des avives incurables, atteint de vertigos, ayant des vers dans l'estomac, l'échine rompue, les épaules déboîtées, une solbature dans les jambes de devant; avec une bride à moitié rompue, et une têtière en peau de mouton, qui à force d'être tendue pour empêcher la bête de tomber, s'est fréquemment brisée, et a été rejointe par des nœuds; une sangle en six morceaux, et une croupière de velours pour femme, portant ses initiales proprement tracées avec des clous et rapiécée çà et là avec de la ficelle.

BAPTISTA.

Qui vient avec lui?

BIONDELLO.

Oh! seigneur, c'est son laquais, tout-à-fait caparaçonné comme le cheval, avec un bas de fil à une jambe, et une guêtre de casimir à l'autre, jarreté de ruban rouge et bleu; sur sa tête un vieux chapeau portant les *Quarante Fantaisies** en guise de plumet; enfin un vrai monstre en fait de costume, ne ressemblant en rien au valet d'un chrétien ou au laquais d'un gentilhomme.

TRANIO.

Il faut qu'il soit possédé de quelque humeur bizarre pour s'être ainsi accoutré; ce n'est pas qu'il ne lui arrive parfois de se vêtir fort mesquinement.

BAPTISTA.

Je suis bien aise qu'il soit venu, de quelque façon qu'il vienne.

BIONDELLO.

Mais, seigneur, il ne vient pas.

BAPTISTA.

N'as-tu pas dit qu'il venait?

BIONDELLO.

Qui? que Petruchio venait?

BAPTISTA.

Oui; que Petruchio venait.

BIONDELLO.

Non, seigneur, j'ai dit que son cheval venait, le portant sur son dos.

BAPTISTA.

Mais, c'est la même chose.

BIONDELLO.

Pas du tout; par saint Jacques, je vous parie un sou qu'un homme et un cheval font plus qu'un, et néanmoins ne font pas deux.

* C'est le titre de quelque ballade alors en vogue, et que l'auteur veut ridiculiser. (*Note du traducteur.*)

Arrivent PETRUCHIO *et* GRÉMIO.

PETRUCHIO.

Eh bien! où sont ces braves gens? qui est au logis?

BAPTISTA.

Vous êtes le bien venu, seigneur.

PETRUCHIO.

Et pourtant je ne suis pas venu aussi bien que je l'aurais voulu.

BAPTISTA.

Vous n'êtes cependant ni boiteux ni difforme.

TRANIO.

Seulement vous n'êtes pas aussi bien paré que je l'aurais souhaité.

PETRUCHIO.

Il valait mieux que je vinsse comme cela. Mais où est Catharina? Où est ma belle fiancée? — Comment se porte mon beau-père? Mes amis, je vous trouve la mine bien sombre; pourquoi toute la compagnie tourne-t-elle les yeux sur moi comme si elle voyait quelque monument merveilleux, quelque comète ou quelque étrange prodige?

BAPTISTA.

Ah çà, seigneur, vous savez que c'est aujourd'hui le jour de vos noces; d'abord nous étions tristes, pensant que vous ne viendriez pas; maintenant nous sommes plus tristes encore, en vous voyant venir ainsi en si pauvre équipage. Fi donc! ôtez-moi ces vêtemens indignes de votre position, et qui attristeraient notre fête solennelle.

TRANIO.

Et dites-nous quels motifs graves vous ont si long-temps retenu loin de votre femme, et vous ont fait venir ici si peu semblable à vous-même?

PETRUCHIO.

C'est un récit qui serait ennuyeux à faire et peu agréable à entendre : qu'il vous suffise de savoir que je viens remplir ma promesse; si j'ai été obligé, sous quelques rapports, de manquer à mes engagemens, en temps plus opportun, je vous donnerai à cet égard des explications satisfaisantes. Mais où est Catharina? elle se fait longtemps attendre : la matinée s'écoule; nous devrions déjà être à l'église.

TRANIO.

Ne paraissez pas devant votre fiancée dans ce costume inconvenant; allez dans ma chambre; mettez-y des vêtemens à moi.

PETRUCHIO.

Je m'en garderai bien; j'irai la voir tel que je suis.

BAPTISTA.

Mais je ne pense pas que vous vouliez vous marier dans cet accoutrement.

PETRUCHIO.

Si fait, morbleu. Laissez donc là d'inutiles discours. C'est moi qu'elle épouse, et non mes vêtemens. Si je pouvais réparer ce qu'elle usera de moi, aussi facilement que je puis échanger ce chétif accoutrement contre un meilleur, Catharina s'en trouverait bien, et moi mieux encore. Mais que je suis sot de bavarder avec vous, quand je devrais aller dire un bon jour à ma fiancée, et sceller ce titre d'un tendre baiser.

PETRUCHIO, GREMIO *et* BIONDELLO *s'éloignent.*

TRANIO.

Il faut que ce costume délabré se combine dans sa tête avec quelque projet : faisons en sorte, si la chose est possible, de l'engager à en mettre un meilleur pour se rendre à l'église.

BAPTISTA.

Je vais le suivre, et voir ce que tout cela deviendra.

Il s'éloigne.

TRANIO, *à Lucentio.*

Mais, seigneur, à son amour il convient d'ajouter le consentement de son père. Pour l'obtenir, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre seigneurie, je vais me procurer un homme, — le premier venu, peu importe qui; nous le dresserons à son rôle; — il sera Vincentio de Pise, et ici, à Padoue, il se portera garant de sommes plus considérables encore que celles que j'ai promises. De cette manière vous obtiendrez sans difficulté l'objet de vos désirs, et vous épouserez Bianca de l'aveu de son père.

LUCENTIO.

N'était que le professeur, mon collègue, surveille Bianca d'un peu trop près, je pense qu'il nous conviendrait de faire un mariage clandestin; la chose une fois conclue, dût le monde entier me dire *non*, en dépit du monde entier, je garderais mon bien.

TRANIO.

Nous verrons peu à peu à en venir là, et nous ne laisserons échapper aucun avantage dans cette affaire. Nous triompherons du vieux barbon Grémio, de la vigilance paternelle de Minola, du beau musicien, l'amoureux Licio; et tout cela dans l'intérêt de mon maître Lucentio.

Arrive GRÉMIO.

TRANIO, *continuant.*

Seigneur Grémio, venez-vous de l'église?

GRÉMIO.

D'aussi bon cœur qu'il m'est jamais arrivé de revenir de l'école.

TRANIO.

Le marié et la mariée retournent-ils au logis?

GRÉMIO.

Le marié, dites-vous? Dites plutôt le démon? la mariée ne tardera pas à s'en convaincre.

TRANIO.

Est-il donc plus méchant qu'elle? ce n'est pas possible.

GRÉMIO.

C'est un diable, vous dis-je, un vrai diable.

TRANIO.

Eh bien! elle, c'est une diablesse, une vraie diablesse.

GRÉMIO.

Allons donc, elle est un agneau, une colombe, une bonne pâte, auprès de lui. Je vais vous conter ce qui s'est passé, seigneur Lucentio. Quand le prêtre lui a demandé s'il consentait à prendre Catharina pour femme : « *Oui, sacredieu,* » s'est-il écrié d'une voix de tonnerre, qui a fait tomber le livre des mains du prêtre étonné. Au moment où il se baissait pour le ramasser, ce furieux lui a porté un tel coup de poing, que livre et prêtre ont roulé par terre. « *Maintenant, les ramasse qui voudra,* » a-t-il ajouté.

TRANIO.

Quand le prêtre s'est relevé, qu'a dit la jeune fille ?

GRÉMIO.

Elle tremblait de tous ses membres, pendant que lui il frappait du pied et jurait comme si le prêtre avait eu l'intention de se moquer de lui. Après l'accomplissement des autres cérémonies, il a demandé la coupe de vin* : — « *A votre santé !* » s'est-il écrié, comme s'il eût été à bord d'un navire, buvant avec les matelots, après une tempête. — Cela dit, après avoir sablé sa rasade, il a jeté ce qui restait au fond de la coupe à la face du sacristain, par le singulier motif que la barbe du pauvre diable était clairsemée et mal fournie, et demandait à être arrosée. Cela fait, il a sans façon passé sa main autour du cou de la mariée, et lui a donné sur la bouche un baiser si bruyant**, que toute l'église en a retenti. Moi, voyant cela, j'en ai pris la fuite de honte; et vous allez bientôt voir arriver toute la compagnie. Jamais on n'a vu un mariage si extravagant. Ecoutez, écoutez! J'entends déjà les musiciens.

La musique se fait entendre.

Arrivent PETRUCHIO, CATHARINA, BIANCA, BAPTISTA, HORTENSIO, GRUMIO, *et plusieurs assistans.*

PETRUCHIO.

Mes amis, messieurs, je vous remercie de vos peines. Je sais que vous vous proposez de dîner aujourd'hui avec moi, et que vous avez fait pour cela de grands préparatifs ; mais malheureusement mes affaires m'appellent loin d'ici, et je viens prendre congé de vous.

BAPTISTA.

Eh quoi ! vous voulez nous quitter ce soir?

PETRUCHIO.

Je dois partir aujourd'hui avant que le soir soit venu ; si vous connaissiez mes motifs, vous m'engageriez plutôt à partir qu'à rester. Recevez tous mes remercîmens, mesdames et messieurs, qui m'avez vu engager ma foi à la plus patiente, la plus douce et la plus vertueuse des femmes. Dînez avec mon beau-père, buvez à ma santé; car il faut que je parte. Veuillez donc recevoir mes adieux.

TRANIO.

Ayez l'obligeance de rester jusque après le dîner.

PETRUCHIO.

C'est impossible.

GRÉMIO.

Je vous en supplie.

PETRUCHIO.

Impossible.

CATHARINA.

Je vous en conjure.

PETRUCHIO.

J'en suis bien aise.

CATHARINA.

Êtes-vous bien aise de rester?

PETRUCHIO.

Je suis bien aise que vous me demandiez de rester; et néanmoins, tout ce que vous pourrez me dire ne me fera pas rester.

CATHARINA.

Si vous m'aimez, vous resterez.

PETRUCHIO.

Grumio, mes chevaux.

GRUMIO.

Seigneur, ils sont prêts ; les chevaux ont mangé l'avoine.

CATHARINA.

Comme il vous plaira. Moi, je ne pars pas aujourd'hui, ni demain, ni jusqu'à ce qu'il me convienne de partir. La route est libre; voici votre chemin : allez, trottez pendant que vos bottes sont fraîches. Mais moi, je partirai quand il me plaira. — Je vois que vous ferez un mari passablement brutal, puisque vous le prenez déjà sur ce ton.

PETRUCHIO.

Catharina, calme-toi ; ne te fâche pas, je t'en prie.

CATHARINA.

Je veux me fâcher. Qu'avez-vous donc qui vous presse tant ? — Soyez tranquille, mon père. Il ne partira que lorsque je le voudrai bien.

GRÉMIO.

Allons, voilà que la partie commence à s'engager.

CATHARINA

Messieurs, allez prendre place au repas de noces. Je vois bien qu'une femme qui n'a pas le courage de résister est une sotte.

PETRUCHIO.

Ces messieurs feront ce que tu demandes, Catharina. — Obéissez à la mariée, vous qui avez formé son cortége; allez, faites bonne chère; livrez-vous à la joie ; buvez largement à sa virginité; divertissez-vous, — ou allez au diable; mais quant à ma belle Catharina, il faut qu'elle parte avec

* L'usage de présenter une coupe de vin aux deux époux et aux assistans faisait alors partie de la cérémonie nuptiale. (*Note du traducteur.*)

** C'est là aussi une coutume fort ancienne, comme le prouve l'extrait suivant d'une liturgie du temps : « L'époux et l'épouse se lèveront en même temps, l'époux recevra du prêtre le baiser de paix qu'il rendra ensuite à l'épouse [illegible] que nul autre que lui puisse en faire autant ». *Manuale sacrum*. Paris, 1533. 4me tom. fol. 69. (*Note du traducteur.*)

moi. (*A Catharina.*) Il est inutile d'ouvrir de grands yeux, de frapper du pied, de prendre un air effaré, de te mettre en colère; je veux rester maître de ce qui m'appartient; Catharina est mon bien, ma propriété; elle est ma maison, mon mobilier, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout. Elle est là devant nous; malheur à qui osera la toucher du bout du doigt; quiconque mettra le moindre obstacle à mon retour à Padoue, m'en répondra devant la loi. — Grumio, mets l'épée à la main; nous sommes au milieu d'une bande de voleurs; défends ta maîtresse, si tu as du cœur.—Ne crains rien, ma mignonne; nul n'osera te toucher, Catharina; je te protégerai contre un million d'ennemis.

PETRUCHIO, CATHARINA *et* GRUMIO *s'éloignent.*

BAPTISTA.

Qu'il parte ce couple pacifique.

GREMIO.

S'ils étaient restés plus long-temps, je serais mort de rire.

TRANIO.

Entre tous les mariages extravagans, celui-là est sans pareil.

LUCENTIO.

Mademoiselle, que pensez-vous de votre sœur?

BIANCA.

C'est une folle qui s'est unie à un fou.

GRÉMIO.

Je vous en donne ma parole, Petruchio est Catheriné.

BAPTISTA.

Voisins et amis, si le marié et la mariée manquent au banquet, vous savez que la bonne chère ne manquera pas. — Lucentio, vous occuperez la place du mari, et Bianca prendra la place de sa sœur.

TRANIO.

L'aimable Bianca s'essaiera donc au rôle de fiancée?

BAPTISTA.

Oui, Lucentio. — Allons, messieurs, partons.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Une salle dans la maison de campagne de Petruchio.

Entre GRUMIO.

GRUMIO.

Au diable les rosses éreintées, les maîtres écervelés et les mauvais chemins! Jamais homme fut-il aussi moulu, aussi crotté, aussi fatigué que moi? on m'envoie en avant pour faire du feu, et ils ne tarderont pas à arriver pour se chauffer. Ma foi, si je n'étais un petit vase prompt à échauffer, mes lèvres gèleraient contre mes dents, ma langue contre mon palais, et mon cœur dans mon sein, avant que je pusse approcher du feu pour me dégeler.— Mais je me chaufferai en soufflant le feu; car, par le temps qu'il fait, un plus robuste que moi s'enrhumerait. Hola! ho! Curtis!

Entre CURTIS.

CURTIS.

Qui appelle d'une voix transie?

GRUMIO.

Un monceau de glace. Si tu en doutes, tu peux glisser de mes épaules à mes talons aussi vite que tu le ferais de ma tête à mon cou.

CURTIS.

Mon maître et sa femme viennent-ils, Grumio?

GRUMIO.

Oh! oui, Curtis, oui. Du feu, donc! du feu, et pas d'eau dessus.

CURTÉS.

Est-elle aussi méchante qu'on le dit?

GRUMIO.

Elle l'était, Curtis, avant la gelée actuelle; mais tu sais que l'hiver dompte hommes, femmes et bêtes. Il a dompté mon ancien maître, ma nouvelle maîtresse et moi-même, camarade Curtis.

CURTIS.

Au diable, archifou! je ne suis point une bête.

GRUMIO.

Ah çà! veux-tu nous faire du feu, ou faudra-t-il que je me plaigne à ma maîtresse qui ne tardera pas à réchauffer ta paresse en te faisant sentir le poids de sa main?

CURTIS.

Je t'en prie, mon cher Grumio, dis-moi comment va le monde?

GRUMIO.

Assez froidement dans tout autre emploi que le tien. Procure-nous donc du feu, Curtis; fais ton devoir; car mon maître et ma maîtresse sont presque morts de froid.

CURTIS.

Il y a du feu préparé; ainsi, Grumio, dis-moi des nouvelles.

GRUMIO.

Et lon, lan, la, autant de nouvelles que tu en voudras.

CURTIS.

Allons, je sais que tu aimes à plaisanter.

GRUMIO.

Je t'assure que je sens un froid qui n'est pas des plus plaisans. Fais-nous donc du feu. Où est le cuisinier? le souper est-il prêt, la maison décorée, les joncs éparpillés*, les toiles d'araignée balayées? Les domestiques sont-ils en livrée neuve et en bas blancs, et chaque officier a-t-il son habit de noces? Les verres sont-ils rincés et les servantes rappropriées? Les tapis sont-ils déployés**, et tout est-il en ordre?

CURTIS.

Tout est prêt; ainsi dis-moi des nouvelles.

GRUMIO.

D'abord, je te dirai que mon cheval est éreinté, et que mon maître et ma maîtresse sont tombés.

CURTIS.

Comment?

GRUMIO.

De leurs selles dans la boue. Oh! c'est toute une histoire.

CURTIS.

Conte-nous ça, mon cher Grumio.

GRUMIO.

Approche ton oreille.

CURTIS.

La voilà!

GRUMIO, *lui donnant une tape sur l'oreille.*

Tiens!

CURTIS.

C'est ce qu'on appelle sentir une histoire; ce n'est pas l'entendre.

GRUMIO.

Cela s'appelle exciter la sensibilité de son auditeur : j'ai frappé à la porte de ton oreille pour la prier de vouloir bien entendre; maintenant je commence. En premier lieu, nous avons descendu une colline épouvantable, mon maître en croupe derrière ma maîtresse.

CURTIS.

Tous deux sur le même cheval?

GRUMIO.

Qu'est-ce que cela te fait, à toi?

CURTIS.

Cela fait beaucoup au cheval.

GRUMIO.

Alors, conte toi-même l'histoire. — Si tu ne m'avais pas interrompu, je t'aurais dit comme quoi le cheval est tombé, et elle sous le cheval, et dans quel bourbier; je t'aurais dit comme quoi il l'a laissée avec le cheval sur elle; comme quoi il m'a battu, parce que le cheval avait fait un faux pas; comme quoi elle a marché à travers la boue pour m'arracher de ses mains; comme quoi il jurait; comme quoi elle le suppliait, elle qui n'avait jamais supplié personne; comme quoi je criais; comme quoi les chevaux se sont enfuis; comme quoi la bride du sien s'est rompue; comme quoi j'ai perdu ma croupière, avec mille autres incidens mémorables, qui maintenant resteront ensevelis dans les ténèbres de l'oubli, pendant que toi tu descendras dans ta fosse avec toute ton ignorance.

CURTIS.

A ce compte, il est plus diable qu'elle.

GRUMIO.

Oui, et c'est ce que toi et le plus huppé d'entre vous, vous saurez par expérience quand il sera au logis. Mais à quoi bon ces bavardages? — appelle Nathaniel, Joseph, Nicolas, Philippe, Walter, Soupe-au-lait et les autres : que leurs têtes soient proprement coiffées, leurs habits bleus brossés, et qu'ils mettent des jarretières de différentes couleurs; qu'ils saluent en ployant le genou gauche, et qu'ils ne s'avisent pas de toucher un poil de la queue du cheval de mon maître avant d'avoir baisé leur main. Sont-ils tous prêts?

CURTIS.

Tous.

GRUMIO.

Appelle-les.

CURTIS, *appelant.*

Holà! vous autres! il faut que vous alliez au-devant de mon maître pour faire un salut à ma maîtresse.

GRUMIO.

Elle peut faire elle-même son salut sans l'aide de personne.

CURTIS.

Qui en doute?

GRUMIO.

Toi-même, qui invites les gens à aller lui faire un salut.

CURTIS.

Je les invite à lui faire honneur.

GRUMIO.

Elle a assez d'honneur; elle n'a pas besoin qu'on lui en fasse.

Entrent plusieurs DOMESTIQUES.

NATHANIEL.

Sois le bien venu, Grumio.

PHILIPPE.

Comment va, Grumio?

JOSEPH.

Te voilà, Grumio?

NICOLAS.

Bonjour, camarade Grumio!

NATHANIEL.

Comment va, mon vieux?

GRUMIO.

Sois le bien venu, toi. — Comment va, toi? — Te voilà, toi? — Bonjour, camarade. — Voilà, assez de bonjours. A présent, mes braves camarades, tout est-il prêt? tout est-il en ordre?

NATHANIEL.

Tout est prêt : à quelle distance est notre maître?

GRUMIO.

A deux pas; il est probable qu'en ce moment

* Avant que les tapis fussent en usage on semait de joncs le plancher des appartemens. (*Note du traducteur.*)

** Du temps de notre auteur, on couvrait les tables de tapis. (*Note du traducteur.*)

il met pied à terre; ainsi, ne soyez pas : — Miséricorde! silence! — j'entends mon maître.

Entrent PETRUCHIO *et* CATHARINA.

PETRUCHIO.

Où sont ces drôles? quoi! personne à la porte pour me tenir l'étrier, et pour emmener mon cheval? Où est Nathaniel, Grégoire, Philippe? —

TOUS LES DOMESTIQUES.

Voilà, voilà, seigneur, voilà!

PETRUCHIO.

Voilà, seigneur! voilà, seigneur! voilà! voilà! Lourdauds que vous êtes! laquais mal appris, quoi! nulle attention! nulle prévenance! nulle marque de respect! où est le stupide drôle que j'avais envoyé en avant?

GRUMIO.

Le voici, seigneur, tout aussi stupide qu'avant.

PETRUCHIO.

Rustre que tu es, grossier animal, ne t'avais-je pas ordonné de venir à ma rencontre dans le parc, et d'amener ces coquins avec toi?

GRUMIO.

Seigneur, l'habit de Nathaniel n'était pas complètement terminé; les souliers de Gabriel étaient décousus au talon; il n'y avait point d'encre pour noircir le chapeau de Pierre, et la dague de Walter était encore chez le fourbisseur, qui devait y mettre un fourreau. Il n'y avait de prêts et d'habillés qu'Adam, Ralph et Grégoire; les autres étaient déguenillés et faits comme des mendians : mais tels qu'ils sont, les voilà qui ont venus au-devant de vous.

PETRUCHIO.

Coquins, allez me chercher le souper.

QUELQUES-UNS DES DOMESTIQUES *sortent.*

PETRUCHIO, *chante :*

Oh! qui me rendra mes beaux jours?

Où sont ces, — Assieds-toi, Catharina, et sois la bien venue. Ouf, ouf, ouf, ouf!

Des DOMESTIQUES *apportent le souper.*

PETRUCHIO, *continuant.*

Eh bien! aurez-vous bientôt fait? — Allons; ma bonne Catharina, égaie-toi. Tirez-moi mes bottes, marauds.

Il chante :

C'était un moine, un moine gris
Qui poursuivait alors sa route.

Hors d'ici, misérable! tu m'arraches le pied! Tiens, (*il le frappe*) et apprends à mieux tirer l'autre botte. — Egaie-toi, Catharina. — Holà! qu'on m'apporte de l'eau! — Où est mon épagneul Troïle? — Toi, pars, et va dire à mon cousin Ferdinand de venir ici.

UN DOMESTIQUE *sort.*

PETRUCHIO, *continuant.*

Catharina, c'est quelqu'un que je veux que tu embrasses, et avec qui il faut que tu fasses connaissance. — Où sont mes pantoufles? — Me donnera-t-on de l'eau? (*On lui présente un bassin.*) Viens, Catharina, lave-toi les mains, et sois la bien venue, là, sans façon! (*Le domestique laisse tomber l'aiguière.*) Maudit mauraud, tu la laisses tomber!

Il le frappe.

CATHARINA.

Un peu de patience, je vous prie; il ne l'a pas fait exprès.

PETRUCHIO.

C'est un scélérat, un stupide animal, un gros lourdaud. Viens, Catharina, assieds-toi. Je sais que tu as faim. Veux-tu dire le bénédicité, ma chère Catharina, ou faut-il que je le dise, moi? Qu'est-ce que cela? du mouton?

PREMIER DOMESTIQUE.

Oui, seigneur.

PETRUCHIO.

Qui l'a apporté?

PREMIER DOMESTIQUE.

Moi.

PETRUCHIO.

Il est brûlé; il en est de même de toutes les autres viandes : maudite canaille! où est le coquin de cuisinier? Comment, misérables, avez-vous l'audace d'apporter cela de la cuisine, et de me le servir à moi qui ne l'aime pas? Tenez, remportez cela, assiettes, verres et tout. (*Il jette par terre les mets, les assiettes, etc.*) Drôles stupides, valetaille ignorante! vous murmurez, je crois, entre vos dents? tout-à-l'heure je vais être à vous.

CATHARINA.

Je vous en prie, mon ami, ne vous emportez point ainsi. Le souper était bien si vous aviez voulu vous en contenter.

PETRUCHIO.

Je te dis, Catharina, qu'il était brûlé et desséché; et il m'est expressément interdit de toucher à de tels mets; car ils engendrent l'irritation et la colère; et comme nous sommes naturellement assez colériques, il vaut mieux que nous jeûnions tous deux, que de manger des viandes ainsi desséchées par la cuisson. Prends patience; demain on fera mieux les choses; pour ce soir nous jeûnerons de compagnie. — Viens, je vais te conduire à ta chambre nuptiale.

PETRUCHIO, CATHARINA *et* CURTIS *sortent.*

NATHANIEL, *s'avançant.*

Pierre, as-tu jamais rien vu de semblable?

PIERRE.

Il la bat avec ses propres armes.

Arrive CURTIS.

GRUMIO.

Où est-il?

CURTIS.

Dans la chambre de madame, occupé à lui faire un long sermon sur la continence. Il la morigène, il jure, il tempête, si bien que la pauvre malheureuse ne sait où elle en est, et reste muette, interdite, comme une personne qu'on réveille en sursaut au milieu d'un rêve. Sauvons-nous, sauvons-nous! car le voilà qui vient.

Ils sortent.

Arrive PETRUCHIO.

Ainsi j'ai commencé mon règne en politique habile, et j'espère arriver heureusement à mon but : mon faucon a maintenant l'appétit aiguisé par le jeûne; jusqu'à ce qu'il soit complètement dressé, il faut lui ménager les morceaux, sans quoi il ne daignerait plus arrêter ses yeux sur le leurre. J'ai encore un autre moyen d'apprivoiser mon oiseau sauvage, de lui apprendre à venir à moi, et à reconnaître la voix de son maître : c'est de le surveiller de près comme on surveille un milan qui résiste, mord, et refuse d'obéir; elle n'a rien mangé et ne mangera rien aujourd'hui; elle n'a point dormi la nuit dernière, et ne dormira pas celle-ci; de même que pour le repos, je trouverai à redire à la manière dont le lit est fait; et alors je ferai voler d'un côté l'oreiller, de l'autre le traversin, ici la couverture, là les draps; au milieu de ce remue-ménage, je prétendrai que ce que j'en fais, c'est par intérêt pour elle: la conclusion de tout ceci sera qu'elle veillera toute la nuit; s'il lui arrive par hasard de fermer l'œil, je gronderai, je crierai, je ferai vacarme pour la tenir éveillée. Voilà comme on tue une femme par excès de tendresse; voilà comment je dompterai son humeur opiniâtre et revêche. Que celui qui sait un meilleur moyen de mettre une méchante à la raison, que celui-là m'apprenne sa recette. — C'est charité que de le faire connaître.

Il sort.

SCENE II.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Arrivent TRANIO *et* HORTENSIO.

TRANIO.

Serait-il possible, ami Licio, que Bianca en aimât un autre que Lucentio? je puis vous assurer qu'elle me traite on ne peut plus favorablement.

HORTENSIO.

Seigneur, pour savoir ce que vous devez penser sur ce que je vous ai dit, tenez-vous à l'écart et observez la manière dont il lui donne sa leçon.

Ils se tiennent à l'écart.

Arrivent BIANCA *et* LUCENTIO.

LUCENTIO.

Eh bien! mademoiselle, profitez-vous dans vos lectures?

BIANCA.

Et vous, mon maître, que lisez-vous? répondez d'abord à cette question.

LUCENTIO.

Je lis ce que je professe, l'art d'aimer.

BIANCA.

Puissiez-vous, messire, vous montrer maître dans votre art!

LUCENTIO.

Je me montrerai tel, ma douce amie, tant que vous serez la maîtresse de mon cœur.

HORTENSIO.

Ma foi, ils vont vite en besogne. Qu'en dites-vous, maintenant, vous qui juriez que votre maîtresse Bianca n'aimait rien au monde à l'égal de Lucentio?

TRANIO.

O malheureux amour! ô sexe volage! je vous avoue, Licio, que cela me surprend beaucoup.

HORTENSIO.

Cessez de vous abuser plus long-temps. Je ne suis pas Licio, ni un musicien comme j'en ai l'air: je dédaigne de garder plus long-temps ce déguisement pour une femme qui laisse là un gentilhomme pour se faire un dieu d'un pareil manant. Sachez, seigneur, que je me nomme Hortensio.

TRANIO.

Seigneur Hortensio, j'ai souvent entendu parler de votre extrême affection pour Bianca; et puisque mes yeux ont été témoins de sa légèreté, je veux, si vous le permettez, imiter votre exemple, et abjurer pour jamais Bianca et son amour.

HORTENSIO.

Voyez comme ils se prodiguent les baisers et les caresses! — Seigneur Lucentio, voici ma main; je fais le serment irrévocable de ne plus lui adresser mes hommages ; abandonnez-la pareillement comme indigne de tous les témoignages d'affection que je lui ai follement prodiguées.

TRANIO.

Je fais ici le même serment dans toute la sincérité de mon cœur; je jure de ne jamais l'épouser, quand elle m'en prierait! voyez avec quelle impudeur elle lui fait des avances!

HORTENSIO.

Plut à Dieu que tout le monde, hormis lui, la délaissât! Pour moi, afin de mieux tenir mon serment, j'épouserai, avant trois jours, une riche veuve qui m'aime depuis aussi long-temps que j'ai moi-même aimé cette fille ingrate et dédaigneuse. Adieu donc, seigneur Lucentio. — Désormais dans la femme, ce sera la tendresse et non la beauté extérieure qui gagnera mon cœur. Sur ce, je vous quitte, fermement résolu d'exécuter ce que je vous ai dit.

HORTENSIO *s'éloigne.* — LUCENTIO *et* BIANCA *s'avancent.*

TRANIO.

Mademoiselle Bianca, que le ciel vous donne toute la félicité qui est le partage des amans heureux! Ah! je vous ai prise à l'improviste, ma charmante; et nous avons, Hortensio et moi, complètement renoncé à vous.

BIANCA.

Tranio, vous plaisantez; mais est-il vrai que vous ayez tous deux renoncé à moi?

TRANIO.

Oui, mademoiselle.

LUCENTIO.

Nous voilà donc débarrassés d'Hortensio?

TRANIO.

Il va se rabattre sur une riche veuve; lui faire sa cour et l'épouser sera pour lui l'affaire d'un jour.

BIANCA.

Grand bien lui fasse!

TRANIO.

Oui, et il la mettra à la raison.

BIANCA.

Il l'a dit, Tranio?

TRANIO.

Il est allé pour cela à l'école où l'on apprend à dompter les méchantes femmes.

BIANCA.

Est-ce qu'il y a une école de ce genre?

TRANIO.

Oui, mademoiselle, et c'est Petruchio qui en est le maître; il enseigne je ne sais combien d'excellens moyens de réduire une mégère et de clore son babil.

Accourt BIONDELLO.

BIONDELLO.

Mon maître, mon maître, j'ai tant fait le guet que je suis éreinté; mais à la fin j'ai vu un vénérable personnage qui descendait la colline, et qui fera notre affaire.

TRANIO.

Qu'est-il, Biondello?

BIONDELLO.

Ce doit être un marchand ou un pédagogue, j'ignore lequel; mais la gravité de son costume, de sa démarche et de son maintien le rend tout-à-fait propre à jouer un rôle de père.

LUCENTIO.

Et qu'en ferons-nous, Tranio?

TRANIO.

S'il est crédule et ajoute foi à ce que je lui dirai, il se chargera avec empressement du rôle de Vincentio, et s'engagera auprès de Baptista Minola comme s'il était Vincentio lui-même. Faites rentrer mademoiselle, et laissez-moi seul.

LUCENTIO *et* BIANCA *s'éloignent.*

Arrive UN PÉDAGOGUE.

LE PÉDAGOGUE.

Dieu vous garde, seigneur!

TRANIO.

Et vous pareillement, seigneur! vous êtes le bien venu. Allez-vous plus loin, ou êtes-vous au terme de votre voyage?

LE PÉDAGOGUE.

Je suis au terme, pour une semaine ou deux; après quoi, je continuerai mon voyage jusqu'à Rome, puis jusqu'à Tripoli, si Dieu me prête vie.

TRANIO.

De quel pays, je vous prie?

LE PÉDAGOGUE.

De Mantoue.

TRANIO.

De Mantoue, seigneur? — A Dieu ne plaise! Et vous faites assez peu de cas de votre vie pour venir à Padoue?

LE PÉDAGOGUE.

Quel danger ma vie court-elle donc, seigneur? car cela est sérieux.

TRANIO.

Il y a peine de mort contre tout habitant de Mantoue qui vient à Padoue. En ignorez-vous le motif? A Venise on a mis l'embargo sur vos navires; et notre duc, croyant avoir à se plaindre du vôtre, a fait publier et proclamer partout cette décision. Il faut que vous soyez nouvellement arrivé; sans cela, vous auriez entendu faire cette proclamation.

LE PÉDAGOGUE.

Hélas! seigneur, cela est bien fâcheux pour moi; car je suis porteur de lettres de change de Florence, que je dois présenter ici.

TRANIO.

Eh bien! pour vous obliger, voilà ce que je puis faire pour vous, et voilà la marche que je vous conseille de suivre; — mais, permettez-mo d'abord de vous demander si vous avez jamais été à Pise?

LE PÉDAGOGUE.

Oui, seigneur, j'ai souvent été à Pise, cette ville renommée pour l'opulence de ses citoyens.

TRANIO.

Connaîtriez-vous, parmi eux, un nommé Vincentio?

LE PÉDAGOGUE.

Je ne le connais pas; mais j'en ai entendu parler comme d'un négociant extrêmement riche.

TRANIO.

Il est mon père, seigneur, et je vous dirai même qu'il vous ressemble un peu.

BIONDELLO, *à part.*

Comme une pomme à une huître.

TRANIO.

Pour vous sauver la vie dans cette circonstance critique, voilà le service que je puis vous rendre; et je vous avoue que votre ressemblance avec Vincentio est pour vous une circonstance précieuse. Vous prendrez son nom, vous serez un autre lui-même, et en cette qualité vous serez logé chez moi. — Songez à jouer convenablement

votre rôle ; vous me comprenez, seigneur ; — vous resterez chez moi jusqu'à ce que vous ayez terminé vos affaires dans cette ville. Si cette offre peut vous être agréable, acceptez-la.

LE PÉDAGOGUE.

Oh ! bien volontiers, seigneur ; et je vous regarderai toujours comme le protecteur de ma vie et de ma liberté.

TRANIO.

Venez donc avec moi pour mettre la chose à exécution. Je vous dirai en passant, que mon père est attendu ici d'un jour à l'autre, pour assurer par contrat un douaire à la fille de Baptista, ma future épouse. Je vous mettrai au fait de toutes ces circonstances ; venez avec moi, seigneur, pour vous habiller comme il convient que vous le soyez.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Un appartement dans la maison de campagne de Petruchio.

Entrent CATHARINA *et* GRUMIO.

GRUMIO.

Non, non, vraiment, je n'oserais pas, sur ma vie !...

CATHARINA.

C'est une nouvelle preuve de sa cruauté, de sa méchanceté à mon égard. Eh quoi ! m'a-t-il donc épousée pour me faire mourir de faim ? Les mendians qui se présentent à la porte de mon père obtiennent en la demandant une aumône quelconque, ou ils trouvent ailleurs la charité qu'on leur a refusée ; mais moi, — qui n'ai jamais su ce que c'était que de demander, — qui n'ai jamais eu besoin de demander, — on me refuse la nourriture et le sommeil ; on me tient éveillée par d'effroyables juremens ; on me nourrit de querelles et d'outrages, et ce qui me dépite plus encore que ces privations, c'est qu'il a l'air de n'agir ainsi à mon égard que par amour pour moi : on dirait à l'entendre que la nourriture et le sommeil me rendraient malade ou me donneraient une mort immédiate. — Va, je te prie, me chercher quelque chose à manger ; peu m'importe quoi, pourvu que ce soit un aliment sain.

GRUMIO.

Que vous semblerait d'un pied de bœuf ?

CATHARINA.

C'est excellent ; va m'en chercher, je te prie.

GRUMIO.

Je crains que ce ne soit un mets trop irritant. — Et que diriez-vous d'un boudin gras, bien grillé ?

CATHARINA.

Je l'aime beaucoup ; mon cher Grumio, apporte-m'en.

GRUMIO.

Je ne sais, mais je crains que ce ne soit encore trop irritant. Comment trouveriez-vous une tranche de bœuf avec de la moutarde ?

CATHARINA.

C'est un plat que j'aime.

GRUMIO.

Oui, mais la moutarde est trop échauffante.

CATHARINA.

Eh bien ! donne-moi le bœuf et laisse la moutarde.

GRUMIO.

C'est ce que je ne ferai pas ; je vous donnerai la moutarde, sans quoi vous n'aurez pas de bœuf.

CATHARINA.

Donne-moi l'un ou l'autre, ou tous les deux, ou ce que tu voudras.

GRUMIO.

En ce cas vous aurez la moutarde sans le bœuf.

CATHARINA.

Va-t'en, misérable qui te moques de moi (*elle le frappe*) et qui me donnes le nom des mets pour toute nourriture. Sois maudit, ainsi que tes pareils qui insultent à ma misère ! Retire-toi, te dis-je !

Entre PETRUCHIO, *portant un plat de viande, et* HORTENSIO.

PETRUCHIO.

Comment se porte ma Catharina ? Eh quoi ! mon amour, je te trouve l'air tout abattu.

HORTENSIO.

Madame, comment vous trouvez-vous ?

CATHARINA.

Aussi froidement que possible.

PETRUCHIO.

Reprends ta bonne humeur ; montre-moi un visage gai. Tiens, ma chère, tu vois l'empressement que je mets à te préparer moi-même ton repas et à te l'apporter. (*Il pose le plat sur la table.*) Sans doute, ma chère Catharina, cette attention mérite un remercîment. Quoi ! pas un mot ? Allons, je vois que tu n'aimes pas cela, et que j'ai perdu mes peines. — Qu'on emporte ce plat !

CATHARINA.

Permettez qu'il reste, je vous prie.

PETRUCHIO.

Le plus petit service mérite des remercîmens ; il faut que j'obtienne les vôtres avant que vous touchiez à ce mets.

CATHARINA.

Je vous remercie, seigneur.

HORTENSIO.

Fi donc ! seigneur Petruchio, c'est mal à vous. — Allons, madame, je vous tiendrai compagnie.

PETRUCHIO, *bas à Hortensio.*

Mangez tout, Hortensio, si vous avez de l'amitié pour moi. — (*A Catharina.*) Je souhaite que cela te fasse du bien ; mange vite, Catharina. — Maintenant, mon amour, nous allons retourner chez ton père, et nous nous y livrerons à la joie. Là, nous aurons vêtemens de soie, bonnets, bagues

d'or, fraises, manchettes, vertugadins, écharpes, éventails, double parure, bracelets d'ambre, colliers, et toutes sortes de belles choses. Tu as dîné, n'est-ce pas? Le tailleur attend pour orner ta personne de ses riches trésors.

Entre UN GARÇON TAILLEUR *.

PETRUCHIO, *continuant.*

Venez, tailleur. Voyons ces beaux atours : déployez la robe.

Entre UN MERCIER.

PETRUCHIO, *continuant.*

Que demandez-vous, messire?

LE MERCIER.

Voilà le bonnet que votre seigneurie a commandé.

PETRUCHIO.

Parbleu! voilà un bonnet qui a été fait sur la forme d'une écuelle; un vrai plat de velours! Fi donc! détestable! abominable! c'est une vraie coque de limaçon, une coquille de noix, un joujou, un hochet, un colifichet, un bonnet d'enfant! qu'on l'emporte, et qu'on m'en donne un plus grand.

CATHARINA.

Je n'en veux pas de plus grand; celui-ci est à la mode; c'est comme cela que les dames de qualité les portent.

PETRUCHIO.

Quand tu seras gentille tu en auras un aussi; mais pas avant.

HORTENSIO.

Ce ne sera pas de sitôt.

CATHARINA.

J'espère, seigneur, qu'il me sera permis de parler; il faut absolument que je parle; je ne suis point un enfant au maillot; j'ai dit ma pensée à des gens qui valaient mieux que vous; et si vous ne voulez pas l'entendre, bouchez-vous les oreilles. Il faut que ma langue exhale la colère de mon cœur, ou, à force de se contraindre, mon cœur se brisera. Plutôt que d'en venir là, je parlerai librement, et je dirai tout ce qu'il me plaira de dire.

PETRUCHIO.

Ma foi, tu as raison : c'est un pitoyable bonnet, c'est une croûte de pâté, une babiole, un gâteau de soie; je suis bien aise que tu ne l'aimes pas; je t'en aime davantage.

CATHARINA.

Aimez-moi ou ne m'aimez pas, ce bonnet me convient; j'aurai celui-là, ou je n'en aurai point du tout.

PETRUCHIO.

Ta robe, maintenant. — Montrez-nous-la, tailleur. Merci de ma vie! quelle horrible mascarade! qu'est-ce que cela? une manche? c'est comme une couleuvrine : comment donc! elle est taillée du bas en haut comme une tourte aux pommes; elle est découpée, tailladée comme une braisière de barbier*. De par tous les diables, tailleur, quel nom donnez-vous à cela?

HORTENSIO, *à part.*

Je vois qu'elle court grand risque de n'avoir ni bonnet ni robe.

LE GARÇON TAILLEUR.

Vous m'avez dit de la faire comme il faut et selon la mode.

PETRUCHIO.

C'est vrai; mais si vous vous le rappelez, je ne vous ai pas dit de la gâter selon la mode. Décampez vite et retournez chez vous; car vous n'aurez pas ma pratique : je ne veux pas de votre robe; faites-en ce qu'il vous plaira.

CATHARINA.

Je n'ai jamais vu de robe mieux faite, plus élégante, plus jolie, plus ravissante. Je vois que vous voulez m'habiller en marionnette.

PETRUCHIO.

Tu as bien raison; il veut t'habiller en marionnette.

LE GARÇON TAILLEUR.

Elle dit que c'est vous qui voulez l'habiller en marionnette.

PETRUCHIO.

O monstrueuse insolence! tu mens, bout de fil, dé à coudre, aune, trois quarts, demi-aune, quart, clou, insecte, grillon! — Je me laisserais braver chez moi par un écheveau de fil! va-t'en, guenille, rognure, atome, ou je vais te mesurer avec ta demi-aune de manière à te faire souvenir toute ta vie d'avoir parlé. Je te dis, moi, que tu as gâté cette robe.

LE GARÇON TAILLEUR.

Votre seigneurie est dans l'erreur; la robe a été faite de tout point conformément aux ordres que mon maître a reçus; c'est Grumio qui a donné les ordres.

GRUMIO.

Je n'ai point donné d'ordres; j'ai donné l'étoffe.

LE GARÇON TAILLEUR.

Mais de quelle manière avez-vous dit que la robe devait être faite?

GRUMIO.

Parbleu, avec une aiguille et du fil.

LE GARÇON TAILLEUR.

Mais n'avez-vous pas demandé qu'on la taillât?

GRUMIO.

Vous avez toisé bien des gens.

LE GARÇON TAILLEUR.

Oui.

GRUMIO.

Ne me toisez pas. Vous avez rabattu les cou-

* Du temps de notre poète, les robes des dames étaient habituellement faites par des tailleurs. (*Note du traducteur.*)

* Il y a dans le texte *encensoir*; c'était probablement des braisières qui servaient non seulement à parfumer la boutique, mais encore à sécher le linge. (*Note du traducteur.*)

tures à bien du monde; ne me rabattez pas les miennes; je ne veux ni qu'on me toise ni qu'on me rabatte les coutures. Écoute : j'ai dit à ton maître de tailler la robe, mais je ne lui ai pas dit de la couper en morceaux; *ergo*, vous mentez.

LE GARÇON TAILLEUR.

En preuve de ce que je dis, voici le mémoire de la façon.

PETRUCHIO.

Lisez-le.

GRUMIO.

Le mémoire en a menti par la gorge, s'il soutient que j'ai dit cela.

LE GARÇON TAILLEUR, *lisant.*

Primo, une robe à large taille.

GRUMIO.

Mon maître, si jamais j'ai dit une robe à large taille, que je sois cousu dans la doublure, et qu'on me batte avec un peloton de fil brun jusqu'à ce que mort s'ensuive : j'ai dit une robe.

PETRUCHIO.

Continuez.

LE GARÇON TAILLEUR.

Avec un petit collet rond.

GRUMIO.

Je conviens du collet.

LE GARÇON TAILLEUR.

Avec des manches amples.

GRUMIO.

J'avoue les deux manches.

LE GARÇON TAILLEUR.

Lesdites manches tailladées.

PETRUCHIO.

Oui, voilà la scélératesse.

GRUMIO.

Il y a erreur dans le mémoire, seigneur; il y a erreur dans le mémoire. J'ai demandé que les manches fussent d'abord taillées, puis cousues; et je te le soutiendrai en face, quand ton petit doigt serait armé d'un dé.

LE GARÇON TAILLEUR.

Ce que je dis est vrai; si je te tenais autre part, je te le ferais sentir.

GRUMIO.

Je suis ton homme; prends le mémoire, donne-moi ta demi-aune, et ne m'épargne pas.

HORTENSIO.

Diantre! Grumio, la partie ne serait pas égale.

PETRUCHIO.

En un mot, cette robe n'est pas pour moi.

GRUMIO.

Vous avez raison, seigneur; elle est pour ma maîtresse.

PETRUCHIO.

Portez-la à votre maître, et qu'il en fasse l'usage qu'il lui plaira.

GRUMIO.

Misérable! garde-t'en bien. Ton maître faire usage de la robe de ma maîtresse!

PETRUCHIO.

Que veux-tu dire?

GRUMIO.

Il y a là quelque chose de plus grave que vous ne le pensez! Son maître faire usage de la robe de ma maîtresse! Fi donc! fi donc!

PETRUCHIO, *bas à Hortensio.*

Hortensio, ayez soin que le tailleur soit payé. (*Haut.*) Allez, emportez-la; partez, et ne répliquez pas.

HORTENSIO, *bas au garçon tailleur.*

Tailleur, je vous paierai demain votre robe. Ne prenez point en mauvaise part ses paroles un peu vives. Allez, vous dis-je; mes complimens à votre maître.

LE GARÇON TAILLEUR *part.*

PETRUCHIO.

Allons, viens, ma Catharina; nous allons trouver ton père sous ces simples et honnêtes vêtemens; car c'est l'esprit qui est la véritable parure du corps; de même que le soleil perce les nuages les plus sombres, de même l'honneur éclate sous l'habillement le plus humble. Est-ce que, par basard, le geai est plus précieux que l'alouette, parce que son plumage est plus beau? ou la vipère vaut-elle mieux que l'anguille, parce les couleurs de sa peau plaisent à la vue? Non, non, ma chère Catharina; cet humble équipage ne t'ôte rien de ton prix. Si c'est une honte à tes yeux, mets-la sur mon compte. Allons, sois gaie; nous allons partir pour nous livrer à la joie chez ton père. — Va, appelle mes gens, et partons sur-le-champ. Dis qu'on amène nos chevaux au bout de la longue ruelle; c'est là que nous monterons à cheval; nous irons jusque là en nous promenant. — Voyons! je pense qu'il est maintenant sept heures; nous pourrons encore arriver à temps pour dîner.

CATHARINA.

Je puis vous assurer, seigneur, qu'il est presque deux heures, et nous n'arriverons là-bas qu'à l'heure du souper.

PETRUCHIO.

Il sera sept heures avant que je monte à cheval; dans ce que je dis, ce que je fais, ou me propose de faire, tu me contraries toujours. — Messieurs, laissez-nous seuls; je ne partirai pas aujourd'hui, et quand je partirai, il sera l'heure qu'il me plaira.

HORTENSIO.

Voilà un galant qui prétend commander au soleil.

Ils sortent.

SCENE IV.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Arrivent TRANIO *et* LE PÉDAGOGUE, *sous le costume de Vincentio.*

TRANIO.

Seigneur, voici la maison; voulez-vous que j'appelle?

LE PÉDAGOGUE.

Pourquoi non? Si je ne me trompe, le seigneur Baptista peut se rappeler m'avoir vu il y a près de vingt ans à Gênes, où nous logions à l'hôtel du Pégase.

TRANIO.

C'est bien; dans tous les cas, mettez dans votre maintien toute l'austérité qui convient à un père.

Arrive BIONDELLO.

LE PÉDAGOGUE.

Je vous réponds de moi; mais, seigneur, voilà votre valet qui vient, il serait bon de lui faire la leçon.

TRANIO.

Soyez sans inquiétude sur son compte. — Ah çà, Biondello, songe à bien faire ton devoir, je te le conseille; figure-toi que c'est le vrai Vincentio.

BIONDELLO.

Bah! soyez tranquille.

TRANIO.

Mais as-tu rempli le message dont tu étais chargé pour Baptista?

BIONDELLO.

Je lui ai dit que votre père était à Venise, et que d'un jour à l'autre vous l'attendiez à Padoue.

TRANIO.

Tu es un brave garçon; tiens, voilà pour boire. Je vois venir Baptista. — Prenez votre maintien, seigneur.

Arrivent BAPTISTA *et* LUCENTIO.

TRANIO, *continuant.*

Seigneur Baptista, je vous rencontre à propos. — (*Au Pédagogue.*) Mon père, voilà le gentilhomme dont je vous ai parlé. Je vous en conjure, montrez-vous bon père à mon égard; donnez-moi Bianca pour mon patrimoine.

LE PÉDAGOGUE.

Doucement, mon fils. — (*A Baptista.*) Seigneur, permettez: étant venu à Padoue pour faire le recouvrement de quelques dettes, mon fils Lucentio m'a communiqué la nouvelle importante de l'amour qui existe entre votre fille et lui; or, vu les bons rapports qui m'ont été faits de vous, dans l'intérêt de l'amour qu'il ressent pour votre fille, et de celui qu'elle lui porte, désirant ne pas le faire trop long-temps attendre, dans ma sollicitude paternelle, je donne mon consentement à son mariage. Si vous pensez comme moi, seigneur, il sera pris les arrangemens nécessaires, et je ne demande pas mieux que de voir conclure cette union; car je n'y regarderai pas de si près avec vous, seigneur Baptista, dont il m'a été rendu un compte si favorable.

BAPTISTA.

Pardonnez-moi, seigneur, ce que j'ai à vous dire: — Votre franchise et votre laconisme me plaisent infiniment. Il est très-vrai que votre fils Lucentio aime ma fille, et qu'il en est aimé, ou bien il faut que tous deux dissimulent étrangement leurs affections. Pourvu donc que vous promettiez de vous conduire en père à l'égard de votre fils, et d'assurer à ma fille un douaire suffisant, l'affaire est conclue, et tout est terminé. Je consentirai volontiers à ce que votre fils soit l'époux de ma fille.

TRANIO.

Je vous rends grâce, seigneur. Où jugez-vous convenable que nous soyons fiancés, et qu'on dresse le contrat qui doit stipuler les engagemens des parties?

BAPTISTA.

Je désire que ce ne soit pas chez moi, Lucentio. Vous savez que les murs ont des oreilles; j'ai un grand nombre de domestiques. D'ailleurs, le vieux Grémio est toujours aux aguets, et nous pourrions être interrompus.

TRANIO.

Eh bien! ce sera chez moi, s'il vous plaît, seigneur. — C'est là que loge mon père; c'est là que ce soir nous terminerons cette affaire entre nous et commodément. Envoyez chercher votre fille par la personne qui est avec vous; mon valet ira tout-à-l'heure chercher le notaire. Le pis de tout cela, c'est qu'ainsi pris à l'improviste, je vous ferai probablement faire assez maigre chère.

BAPTISTA.

Tant mieux. — (*A Lucentio.*) Cambio, allez à la maison, et dites à Bianca de se tenir prête; vous pourrez lui dire ce qui est survenu; apprenez-lui que le père de Lucentio est à Padoue, et qu'il est probable qu'elle sera la femme de Lucentio.

LUCENTIO.

Je prie de grand cœur le ciel que cela soit.

TRANIO.

Laissez là le ciel, et partez. — Seigneur Baptista, vous montrerai-je le chemin? soyez le bien venu. Il est probable qu'un seul plat composera tout votre dîner: venez toujours; à Pise, nous ferons mieux les choses.

BAPTISTA.

Je vous suis.

TRANIO, LE PÉDAGOGUE *et* BAPTISTA *s'éloignent.*

BIONDELLO.

Cambio, —

LUCENTIO.

Que dis-tu, Biondello?

BIONDELLO.

Vous avez vu mon maître cligner de l'œil et rire en vous regardant.

LUCENTIO.

Eh bien, Biondello, qu'a-t-il voulu dire?

BIONDELLO.

Ma foi, rien; mais il m'a laissé ici après les autres pour expliquer le sens et la moralité de ses signes et de ses gestes.

LUCENTIO.

Explique-les, je te prie.

BIONDELLO.

Voici. Baptista est en lieu sûr, occupé à causer avec le père matois d'un fils rusé.

LUCENTIO.

Après?

BIONDELLO.

La fille doit être amenée par vous au souper.

LUCENTIO.

Ensuite?

BIONDELLO.

Le vieux prêtre de l'église de Saint-Luc est à toute heure à votre service.

LUCENTIO.

Et le but de tout cela?

BIONDELLO.

Je ne le saurais dire; je sais seulement qu'ils sont occupés à fabriquer un faux contrat : assurez-vous de la jeune personne, *cum privilegio ad imprimendum solum**; allez à l'église; — ayez un prêtre, un bedeau et le nombre suffisant d'honnêtes témoins. Si ce n'est pas là ce que vous demandez, je n'ai plus rien à ajouter ; et je vous conseille de dire adieu à Bianca pour jamais et par-delà.

Il va pour s'éloigner.

LUCENTIO, *le rappelant.*

Écoute, Biondello.

BIONDELLO.

Je ne puis rester plus long-temps. J'ai connu une fille mariée dans une après-midi, comme elle allait au jardin cueillir du persil pour farcir un lapin; vous pourriez bien en faire autant; adieu donc. Mon maître m'a ordonné d'aller à Saint-Luc, dire au prêtre de se tenir prêt à venir dès que vous arriveriez avec votre *appendix***.

Il s'éloigne.

LUCENTIO.

Je le veux bien, pourvu qu'elle y consente : elle en sera charmée; pourquoi donc élèverais-je un doute? Arrive ce qui pourra, je vais lui en parler hardiment. Il y aura bien du malheur, si Cambio revient sans elle.

Il s'éloigne.

SCENE V.

Une grande route.

Arrivent PETRUCHIO, CATHARINA *et* HORTENSIO.

PETRUCHIO.

Allons, au nom du ciel; nous retournons chez notre père. Grand Dieu! comme la lune est belle et brillante.

CATHARINA.

La lune? dites donc le soleil; la lune ne luit pas maintenant.

PETRUCHIO.

Je dis que c'est la lune qui jette un éclat si vif.

CATHARINA.

Je sais que c'est le soleil qui brille maintenant.

PETRUCHIO.

Par le fils de ma mère, et c'est moi que je veux dire, ce sera la lune, ou les étoiles, ou ce que je voudrai, avant que je continue ma route vers la demeure de notre père; — Allez et tournez la bride à nos chevaux. Eh quoi! serai-je donc toujours contrarié, toujours, toujours?

HORTENSIO, *à Catharina.*

Dites comme lui, ou nous n'arriverons jamais.

CATHARINA.

Continuons, je vous prie, puisque nous avons tant fait qûe de venir jusqu'ici; et que ce soit la lune, ou le soleil, ou ce qu'il vous plaira; et s'il vous convient de l'appeler une chandelle, ce sera une chandelle pour moi.

PETRUCHIO.

Je dis que c'est la lune.

CATHARINA.

Je le sais.

PETRUCHIO.

Non, tu mens, c'est le bienfaisant soleil.

CATHARINA.

Eh bien! Dieu soit béni, c'est le bienfaisant soleil : mais ce n'est pas le soleil si vous dites que ce n'est pas lui, et la lune change au gré de votre volonté; ce que vous voulez que ce soit, ce l'est en effet et le sera pour Catharina.

HORTENSIO.

Allez, Petruchio; le champ de bataille est à vous.

PETRUCHIO.

En avant, en avant! voilà comme la boule doit rouler, sans rencontrer d'obstacle. — Mais doucement : qui vient ici?

Arrive VINCENTIO, *en habit de voyage.*

PETRUCHIO, *continuant, à Vincentio.*

Bonjour, ma charmante demoiselle : où allez-vous? — (*A Catharina.*) Dis-moi, Catharina, franchement, as-tu jamais vu une demoiselle qui eût le teint plus frais? comme le blanc et le rose l'emportent tour à tour sur ses joues! Quelle étoile brille au ciel d'une beauté plus éclatante, que ses yeux charmans sur son céleste visage? Aimable et belle demoiselle, encore une fois, je vous souhaite le bonjour. Ma chère Catharina, embrasse-la en considération de sa beauté.

HORTENSIO.

Il va devenir furieux en voyant qu'on le prend pour une femme.

CATHARINA.

Rose virginale, bouton odorant et frais, où allez-

* Avec privilége exclusif : c'était la formule mise sur les livres dont l'impression était autorisée. (*Note du traducteur.*)

** C'est-à-dire avec sa fiancée, considérée comme un appendix, une addition à son être. (*Note du traducteur.*)

vous? où demeurez-vous? Heureux le père et la mère d'une aussi belle enfant! plus heureux l'homme à qui sa bonne étoile la destine pour compagne!

PETRUCHIO.

Qu'as-tu donc, Catharina? J'espère que tu n'es pas folle. C'est un vieillard ridé, fané, flétri que tu vois, et non une jeune fille comme tu le dis.

CATHARINA.

Pardon, mon père; l'éclat du soleil a tellement ébloui ma vue, que tout ce que je regarde me semble vert; maintenant je vois que vous êtes un vieillard vénérable. Veuillez me pardonner ma méprise.

PETRUCHIO.

Pardonnez-lui, vieillard; dites-nous de quel côté se portent vos pas. Si c'est dans la même direction que nous, nous serons charmés d'avoir votre compagnie.

VINCENTIO.

Digne seigneur, — et vous, madame, qui aimez à rire, et dont le premier abord m'a étrangement surpris, — mon nom est Vincentio; je demeure à Pise; je vais à Padoue voir un fils que je n'ai pas vu depuis long-temps.

PETRUCHIO.

Quel est son nom?

VINCENTIO.

Lucentio, seigneur.

PETRUCHIO.

La rencontre est heureuse; elle le sera plus encore pour votre fils; la loi, non moins que votre âge, m'autorise à vous appeler mon père bien aimé. Au moment où nous parlons, votre fils a épousé la sœur de ma femme que vous voyez: n'en témoignez ni surprise ni douleur. Elle jouit d'une bonne réputation; sa dot est opulente et sa famille honorable; d'ailleurs, ses qualités sont telles, qu'il n'y a pas de gentilhomme qui ne fût fier de l'avoir pour épouse. Permettez que je vous embrasse, vénérable Vincentio; et poursuivons notre voyage pour aller voir votre digne fils, que votre arrivée va transporter de joie.

VINCENTIO.

Mais ce que vous me dites est-il vrai, ou n'est-ce qu'une plaisanterie de voyageur?

HORTENSIO.

Je vous affirme, mon père, que c'est la vérité pure.

PETRUCHIO.

Venez avec nous, afin de vous en assurer par vous-même; car je vois que la plaisanterie par laquelle nous avons débuté vous a rendu défiant.

PETRUCHIO, CATHARINA *et* VINCENTIO *s'éloignent.*

HORTENSIO, *seul.*

Fort bien, Petruchio, cela m'encourage; allons trouver ma veuve; pour peu qu'elle soit revêche, tu m'as appris à être plus méchant qu'elle.

Il s'éloigne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Padoue. — Devant la maison de Lucentio.

Arrivent d'un côté BIONDELLO, LUCENTIO *et* BIANCA; GRÉMIO *se promène de l'autre côté.*

BIONDELLO.

Sans bruit et promptement, seigneur; car le prêtre attend.

LUCENTIO.

Je vole, Biondello: mais on pourrait avoir besoin de toi à la maison; ainsi, quitte-nous.

BIONDELLO.

Il faut que je voie l'église se fermer sur vous; puis je reviens trouver mon maître le plus vite possible.

LUCENTIO, BIANCA *et* BIONDELLO *s'éloignent.*

GRÉMIO, *seul.*

Je m'étonne que Cambio soit si long-temps à venir.

Arrivent PETRUCHIO, CATHARINA, VINCENTIO *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PETRUCHIO.

Monsieur, voici la porte; c'est ici la maison de Lucentio; celle de mon beau-père est un peu plus loin, vers la place du marché; je vais m'y rendre, et vous laisse ici, seigneur.

VINCENTIO.

Vous ne refuserez pas de vous rafraîchir avant de partir; je crois pouvoir vous promettre ici un cordial accueil, et il est probable que nous trouverons bonne chère.

Il frappe.

GRÉMIO.

Le gens de la maison sont fort occupés; vous feriez bien de frapper plus fort.

Vincentio frappe de nouveau.

LE PÉDAGOGUE *met la tête à la fenêtre.*

LE PÉDAGOGUE.

Quel est celui qui frappe comme s'il voulait enfoncer la porte?

VINCENTIO.

Le seigneur Lucentio est-il à la maison, messire?

LE PÉDAGOGUE.

Il est à la maison; mais on ne peut lui parler.

VINCENTIO.

Quoi! pas même la personne qui lui apporterait de cent à deux cents guinées pour ses menus-plaisirs.

LE PÉDAGOGUE.

Gardez vos cent guinées pour vous; il n'en aura pas besoin tant que je vivrai.

PETRUCHIO.

Je vous le disais bien, que votre fils était aimé à Padoue. — Vous entendez, seigneur? — (*Au Pédagogue.*) Pour abréger d'inutiles discours, veuillez dire, je vous prie, au seigneur Lucentio que son père arrive de Pise, et l'attend ici à la porte pour lui parler.

LE PÉDAGOGUE.

Vous mentez; son père est arrivé de Pise, et c'est lui qui vous parle en ce moment à cette fenêtre.

VINCENTIO.

Êtes-vous son père?

LE PÉDAGOGUE.

Oui, si du moins je dois en croire sa mère.

PETRUCHIO, *se retournant vers Vincentio.*

Qu'est-ce que cela veut dire, seigneur? c'est l'acte d'un malhonnête homme de prendre le nom d'un autre.

LE PÉDAGOGUE.

Arrêtez ce coquin : il est probable que sous mon nom il se propose de faire quelque dupe dans cette ville.

Arrive BIONDELLO.

BIONDELLO.

Je les ai laissés tous les deux à l'église; Dieu veuille les conduire à bon port! — Mais que vois-je? mon vieux maître Vincentio? nous voilà perdus, anéantis.

VINCENTIO, *apercevant Biondello.*

Viens ici, gibier de potence.

BIONDELLO.

Ce sera si cela me plaît, messire.

VINCENTIO.

Approche, maraud : eh quoi! est-ce que tu ne me reconnais pas?

BIONDELLO.

Vous reconnaître, messire? je ne puis vous reconnaître, car je ne vous ai jamais vu.

VINCENTIO.

Eh quoi! fieffé scélérat, tu n'as jamais vu le père de ton maître, Vincentio?

BIONDELLO.

Qui? mon vieux et respectable maître? si, vraiment, messire; tenez, le voilà qui regarde à la fenêtre.

VINCENTIO, *le battant.*

En vérité?

BIONDELLO.

Au secours! au secours! au secours! voici un furieux qui veut m'assassiner.

Il se sauve.

LE PÉDAGOGUE.

Au secours, mon fils! au secours, seigneur Baptista!

Il quitte la fenêtre.

PETRUCHIO.

Tenons-nous à l'écart, Catharina, et voyons ce que tout cela deviendra.

Ils se retirent à l'écart.

Arrivent LE PÉDAGOGUE, BAPTISTA, TRANIO, *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

TRANIO.

Qui êtes-vous, messire, vous qui voulez battre mes gens?

VINCENTIO.

Qui je suis? et qui êtes-vous, vous-mêmes? — O dieux immortels! ô coquin endimanché! un pourpoint de soie! des culottes de velours! un manteau écarlate! un chapeau en pointe! Je suis ruiné! je suis ruiné! pendant que j'économise à la maison, mon fils dépense tout à l'université!

TRANIO.

Eh bien! qu'y a-t-il?

BAPTISTA.

Est-ce que cet homme est fou?

TRANIO.

Messire, votre extérieur indique un vieillard respectable et sensé; mais vos paroles sont d'un fou. Que vous importe que je porte des perles et de l'or? Grâce à mon père, j'ai les moyens de soutenir ce luxe.

VINCENTIO.

Ton père! ô scélérat! ton père est tisserand à Bergame.

TRANIO.

Vous vous trompez, messire, vous vous trompez. Quel est son nom, je vous prie?

VINCENTIO.

Son nom? comme si je ne connaissais pas son nom! je l'ai élevé depuis l'âge de trois ans; — il se nomme Tranio.

LE PÉDAGOGUE.

Va-t'en, va-t'en, imbécile! ce jeune homme se nomme Lucentio; il est mon fils unique et l'héritier de tous mes biens, à moi, qui suis le seigneur Vincentio.

VINCENTIO.

Lucentio! oh! il aura assassiné son maître! —

Qu'on l'arrête, je vous l'enjoins au nom du duc! — O mon fils! mon fils! — Dis-moi, scélérat, où est mon fils Lucentio?

TRANIO.

Appelez un exempt! (*Quelqu'un arrive avec un exempt.*) Conduisez ce drôle en prison. — (*A Baptista.*) Mon beau-père, je vous charge de le faire comparaître en justice.

VINCENTIO.

Me conduire en prison!

GRÉMIO.

Exempt, arrêtez! il n'ira pas en prison.

BAPTISTA.

Ne vous en mêlez pas, seigneur Grémio; je dis qu'il ira en prison.

GRÉMIO.

Prenez garde, seigneur Baptista, que vous ne soyez dupe dans cette affaire; je suis prêt à jurer que voici le véritable Vincentio.

LE PÉDAGOGUE.

Jurez, si vous l'osez.

GRÉMIO.

Non, je n'ose pas.

TRANIO.

Autant vaudrait dire que je ne suis pas Lucentio.

GRÉMIO.

Je sais que vous êtes le seigneur Lucentio.

BAPTISTA.

Qu'on emmène ce radoteur! qu'on le conduise en prison!

VINCENTIO.

Voilà donc comme on insulte et maltraite les étrangers! — O infâme scélérat!

Revient BIONDELLO, *avec* LUCENTIO *et* BIANCA.

BIONDELLO.

Oh! nous sommes perdus! — Le voici! reniez-le, désavouez-le, ou c'est fait de nous.

LUCENTIO, *s'agenouillant devant Vincentio.*

Pardon, mon père!

VINCENTIO, *l'embrassant.*

Mon cher fils est-il vivant?

BIONDELLO, TRANIO *et* LE PÉDAGOGUE *s'enfuient.*

BIANCA, *s'agenouillant.*

Pardon, mon père!

BAPTISTA.

En quoi l'as-tu offensé? Où est Lucentio?

LUCENTIO.

C'est moi qui suis Lucentio, fils véritable du vrai Vincentio; moi qui me suis donné votre fille pour légitime épouse, pendant que des personnages supposés abusaient vos yeux.

GRÉMIO.

Voilà une intrigue montée pour nous duper tous!

VINCENTIO.

Où est ce damné scélérat de Tranio, qui m'a osé braver en face avec tant d'insolence?

BAPTISTA.

Quoi donc! ce n'est pas là Cambio?

BIANCA.

Cambio est métamorphosé en Lucentio.

LUCENTIO.

L'amour a opéré ces miracles. Ma tendresse pour Bianca m'a fait changer de condition avec Tranio que j'ai chargé de jouer mon rôle dans Padoue; enfin mes vœux sont exaucés, et je suis arrivé sans accident au port de ma félicité. — Ce que Tranio a fait, c'est moi qui l'y ai forcé. Veuillez donc, mon père, lui pardonner pour l'amour de moi.

VINCENTIO.

Je lui casserai le nez, à ce coquin qui a voulu m'envoyer en prison.

BAPTISTA, *à Lucentio.*

Dites-moi, seigneur, est-ce que vous avez épousé ma fille sans me demander mon consentement?

VINCENTIO.

Tranquillisez-vous, Baptista; nous vous satisferons. Mais je veux rentrer pour me venger du fripon.

Il entre chez Lucentio.

BAPTISTA.

Et moi, pour éclaircir à fond cette friponnerie.

Il entre.

LUCENTIO.

Ne soyez point si pâle, Bianca; votre père ne sera pas fâché.

LUCENTIO *et* BIANCA *entrent.*

GRÉMIO.

Tout est flambé pour moi; mais je vais entrer comme les autres. — J'ai tout perdu, hormis ma place au repas de noces.

Il entre.

PETRUCHIO *et* CATHARINA *s'avancent.*

CATHARINA.

Mon ami, suivons-les pour voir la fin de toute cette intrigue.

PETRUCHIO.

Oui, Catharina; mais d'abord embrasse-moi.

CATHARINA.

Quoi! au milieu de la rue!

PETRUCHIO.

Quoi donc! est-ce que tu rougis de moi?

CATHARINA.

Non, mon ami, à Dieu ne plaise! — c'est d'embrasser que je rougis.

PETRUCHIO.

En ce cas, retournons chez nous. — (*A un valet.*) Allons, toi, partons.

CATHARINA.

Allons, je vais vous embrasser ; je vous en prie, mon ami, restons.

PETRUCHIO.

N'est-ce pas que cela fait du bien? — Viens, ma chère Catharina ; mieux vaut tard que jamais, car jamais il n'est trop tard.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Une salle dans la maison de Lucentio. La table est mise.

Entrent BAPTISTA, VINCENTIO, GRÉMIO, LE PÉDAGOGUE, LUCENTIO, BIANCA, PETRUCHIO, CATHARINA, HORTENSIO *et* UNE VEUVE; TRANIO, BIONDELLO, GRUMIO *et* AUTRES DOMESTIQUES *servent à table.*

LUCENTIO.

Enfin, après de si longues dissonances, nous sommes d'accord. Quand la guerre meurtrière a cessé, on peut sourire aux périls auxquels on a échappé. — Ma belle Bianca, accueille avec amour mon père comme j'accueille le tien. — Mon frère Petruchio, — ma sœur Catharina, — et vous, Hortensio, avec votre aimable veuve, — livrez-vous à la joie des festins, et soyez les bien venus chez moi. Ce dessert est destiné à clore la bonne chère que nous avons faite: veuillez tous vous asseoir, car nous sommes ici pour jaser tout autant que pour manger.

Tous prennent place à table.

PETRUCHIO.

Ne songeons plus qu'à jaser, à manger et à nous réjouir !

BAPTISTA.

C'est Padoue qui nous procure cette joie, mon fils Petruchio.

PETRUCHIO.

Padoue ne contient rien que d'aimable.

HORTENSIO.

Je voudrais pour nous deux qu'il en fût ainsi.

PETRUCHIO.

Je crois qu'Hortensio redoute sa veuve.

LA VEUVE.

Vous me trouvez donc bien redoutable?

PETRUCHIO.

Vous avez de l'esprit; cependant vous ne me comprenez pas : je dis qu'Hortensio n'est pas très-rassuré sur votre compte.

LA VEUVE.

Celui qui a des vertiges croit que le monde tourne.

PETRUCHIO.

Rondement répondu.

CATHARINA.

Madame, que voulez-vous dire par là?

LA VEUVE.

Je conçois, d'après lui, —

PETRUCHIO.

Concevoir d'après moi ! — Comment Hortensio s'accommode-t-il de cela?

HORTENSIO.

Ma veuve dit qu'elle conçoit son langage.

PETRUCHIO.

Fort bien rectifié. Chère veuve, embrassez-le pour la peine.

CATHARINA.

« Celui qui a des vertiges croit que tout le monde tourne. » Expliquez-moi, je vous prie, ce que vous entendez par là?

LA VEUVE.

Votre mari, affligé qu'il est d'une femme intraitable, mesure les chagrins de mon mari par les siens : vous savez maintenant ma pensée.

CATHARINA.

Une pauvre pensée.

LA VEUVE.

C'est vous qui en avez fait les frais.

CATHARINA.

Je suis donc bien peu de chose à vos yeux ?

PETRUCHIO.

Courage, Catharina !

HORTENSIO.

Courage, ma veuve !

PETRUCHIO.

Je parie cent marcs que Catharina lui fait échec et mat.

HORTENSIO.

C'est moi qui me charge de ce soin.

PETRUCHIO.

Voilà parler en brave ! — Je bois à vous.

Il boit à Hortensio.

BAPTISTA.

Grémio, comment trouvez-vous cette escarmouche?

GRÉMIO.

Ils sont gens à se tenir tête, cornes contre cornes.

BIANCA.

Gardez les cornes pour vous, et ne prêtez pas vos qualités aux autres.

VINCENTIO.

Ah! ah! ah! la belle fiancée, cela vous a donc réveillée ?

BIANCA.

Oui ; mais cela ne m'a pas effrayée ; aussi je vais me rendormir.

PETRUCHIO.

Certainement, non ; puisque vous avez com-

mencé, je veux diriger un ou deux traits contre vous.

BIANCA.

Suis-je l'oiseau que vous visez? Je vais changer de buisson; poursuivez-moi l'arc en main; — je vous donne à tous le bonsoir.

BIANCA, CATHARINA *et* LA VEUVE *se retirent.*

PETRUCHIO.

Elle n'a pas attendu ma réponse. — Voilà, seigneur Tranio, l'oiseau que vous visiez et que vous n'avez pu atteindre. Je bois à tous les tireurs, à ceux qui ont touché et à ceux qui ont manqué.

TRANIO.

Seigneur, Lucentio m'a lancé contre le gibier; j'ai été le limier qui chasse, non pour son compte, mais pour celui de son maître.

PETRUCHIO.

La comparaison est leste et bonne; c'est dommage qu'elle sent le chenil.

TRANIO.

Vous avez bien fait, seigneur, de chasser pour votre propre compte! on dit que votre cerf vous met aux abois.

BAPTISTA.

Oh! oh! Petruchio, Tranio tire sur vous.

LUCENTIO.

Je te remercie de ce trait, mon cher Tranio.

HORTENSIO.

Avouez, avouez qu'il a frappé juste.

PETRUCHIO.

Il m'a tant soit peu écorché, j'en conviens. Il y a dix à parier contre un que le trait, après m'avoir effleuré, vous a tous deux percés de part en part.

BAPTISTA.

Je suis fâché de le dire, mon gendre Petruchio, mais je crois que de toutes les femmes, vous avez la plus difficile à conduire.

PETRUCHIO.

Je prétends que non; et pour preuve, que chacun de nous envoie chercher sa femme; celui dont la femme sera la plus obéissante, et viendra ici à la première invitation de son mari gagnera le pari.

HORTENSIO.

J'y consens; que parions-nous?

LUCENTIO.

Vingt écus.

PETRUCHIO.

Vingt écus! je parierai cela pour mon faucon ou mon chien; mais vingt fois autant pour ma femme.

LUCENTIO.

Eh bien! cent écus!

HORTENSIO.

D'accord.

PETRUCHIO.

J'accepte.

HORTENSIO.

Qui commencera?

LUCENTIO.

Moi! — Biondello, va dire à ta maîtresse de venir.

BIONDELLO.

J'y vais.

Il sort.

BAPTISTA.

Mon gendre, je suis de moitié avec vous; je gage que Bianca viendra.

LUCENTIO.

Je ne veux point de partenaire; je veux courir seul la chance.

Rentre BIONDELLO.

LUCENTIO, *continuant.*

Eh bien, quelles nouvelles?

BIONDELLO.

Seigneur, ma maîtresse vous fait dire qu'elle est occupée et qu'elle ne peut venir.

PETRUCHIO.

Comment! elle est occupée? et elle ne peut venir?... Est-ce là sa réponse?

GREMIO.

Oui; et c'est une réponse polie: priez Dieu, seigneur, que votre femme ne vous en envoie pas une pire.

PETRUCHIO.

J'en espère une meilleure.

HORTENSIO.

Biondello, va prier ma femme de venir me trouver à l'instant.

BIONDELLO *sort.*

PETRUCHIO.

Oh! oh! la prier! elle ne peut manquer de venir.

HORTENSIO.

J'ai bien peur, seigneur, que, quoi que vous fassiez, les prières n'obtiennent rien de votre femme.

Rentre BIONDELLO.

HORTENSIO, *continuant.*

Eh bien! où est ma femme?

BIONDELLO.

Elle dit que vous voulez plaisanter; elle ne veut pas venir; elle demande que vous alliez la trouver.

PETRUCHIO.

De mieux en mieux; elle ne veut pas venir! oh! c'est infâme! c'est intolérable! cela ne se peut endurer. — Grumio, va trouver ta maîtresse;

dis-lui que je lui ordonne de venir me trouver.

Grumio sort.

HORTENSIO.

Je sais d'avance sa réponse.

PETRUCHIO.

Quelle est-elle?

HORTENSIO.

Qu'elle ne veut pas venir.

PETRUCHIO.

Ce sera tant pis pour moi, et voilà tout.

Entre CATHARINA.

BAPTISTA.

Par Notre-Dame, voilà Catharina!

CATHARINA.

Quelle est votre volonté, seigneur, que vous m'envoyez chercher?

PETRUCHIO.

Où est ta sœur, ainsi que la femme d'Hortensio?

CATHARINA.

Elles causent dans le parloir, auprès du feu.

PETRUCHIO.

Amène-les ici; si elles refusent de venir, envoie-les à leurs maris àgrands coups d'étrivières. Va, te dis-je, et amène-les à l'instant.

Catharina sort.

LUCENTIO.

En voilà une merveille, comme il n'y en eut jamais!

HORTENSIO.

Oui, certes; que peut présager un pareil prodige?

PETRUCHIO.

Il présage la paix du ménage, l'amour, une vie tranquille, une autorité respectée, et une légitime suprématie; en un mot, une vie douce et heureuse.

BAPTISTA.

Que le bonheur soit votre partage, mon cher Petruchio! Vous avez gagné le pari, et à la somme qu'ils ont perdue j'ajoute vingt mille écus; c'est une nouvelle dot pour une fille nouvelle; car elle est changée comme elle ne l'a jamais été.

PETRUCHIO.

Je veux gagner doublement ma gageure; je veux vous faire voir de nouveaux témoignages de son obéissance, de sa vertu nouvelle et de sa soumission.

Rentrent CATHARINA, BIANCA *et* LA VEUVE.

PETRUCHIO, *continuant.*

Voyez-la revenir et ramener vos rebelles moitiés vaincues par son éloquence de femme. — Catharina, ce bonnet ne te va pas; ôte-moi ce chiffon, et jette-le sous tes pieds.

Catharina arrache son bonnet, et le jette à terre.

LA VEUVE.

Grand Dieu! puissé-je n'avoir jamais un motif de chagrin, jusqu'à ce que j'aie été amenée à un tel excès de sottise!

BIANCA.

Fi donc! comment qualifier une aussi sotte obéissance?

LUCENTIO.

Sotte, tant que vous voudrez. Plût à Dieu que la vôtre le fût autant; la sagesse de votre obéissance, ma belle Bianca, m'a coûté ce soir cent écus.

BIANCA.

Vous n'en avez été que plus fou de compter ainsi sur mon obéissance.

PETRUCHIO.

Catharina, je vous charge de dire à ces femmes volontaires quels sont leurs devoirs envers leurs maris et seigneurs.

LA VEUVE.

Allons, vous vous moquez; nous n'avons pas besoin de sermons.

PETRUCHIO.

Fais ce que je te dis, et commence par elle.

LA VEUVE.

Elle n'en fera rien.

PETRUCHIO.

Elle le fera; — commence par elle.

CATHARINA.

Fi donc! Eclaircis ce front morose et menaçant; et que tes yeux ne lancent pas de dédaigneux regards qui aillent blesser ton époux, ton roi, ton maître. Ces manières flétrissent ta beauté comme la gelée l'herbe des prairies; elles détruisent ta réputation comme l'ouragan abat les tendres bourgeons; elles ne sont ni convenables ni aimables. Une femme en colère est comme une onde troublée, fangeuse, déplaisante, épaisse et qui a perdu toute sa limpide beauté; tant qu'elle est en cet état, nul, quelque altéré qu'il soit, ne daignera l'approcher de ses lèvres et en boire une seule goutte. Ton époux est ton seigneur, ta vie, ton gardien, ton chef, ton souverain: il s'occupe de toi et de tes besoins; il se livre à de pénibles travaux sur terre et sur mer; il s'expose la nuit aux tempêtes, le jour aux rigueurs du froid, pendant que chez toi tu dors chaudement, tranquille et sans crainte. Il n'exige de toi pour tout tribut que ton amour, un visage riant, une obéissance vraie; paiement bien faible d'une dette si grande, La soumission que le sujet doit au prince, la femme la doit à son mari; et quand elle est volontaire, acariâtre, morose, revêche, qu'elle n'obéit point à ses ordres légitimes, qu'est-elle autre chose qu'une créature rebelle, coupable de tra-

hison envers son maître qui l'aime? Quelle honte que les femmes soient assez insensées pour déclarer la guerre, quand leur devoir est de demander la paix à genoux; et pour aspirer au commandement, à la domination, au pouvoir, quand elles sont nées pour servir, aimer et obéir. La nature, en nous donnant une constitution frêle et délicate, inhabile aux fatigues et aux agitations du monde, a voulu que nos mœurs et nos sentimens répondissent à la nature de notre organisation physique. Allez, allez, vers de terre impuissans et rebelles, mon caractère a été aussi impérieux que le vôtre, mon cœur aussi ambitieux; peut-être ai-je eu plus de motifs que vous de rendre parole pour parole, menace pour menace! Mais j'ai reconnu que nos lances ne sont que de chétifs brins de paille, que notre force est faible, et notre faiblesse sans égale; et que nous sommes en effet le moins ce que nous paraissons être le plus. Rabattez donc votre fierté; car elle ne vous servirait de rien, et placez vos mains sous les pieds de vos maris. Pour prouver au mien mon obéissance, qu'il parle, et pour peu qu'il le désire, ma main est prête.

PETRUCHIO.

Voilà, j'espère, une bonne fille! — Viens, embrasse-moi, Catharina.

LUCENTIO.

Va, poursuis, mon cher, tu réussiras.

VINCENTIO.

Cela fait du bien de voir des enfans dociles.

LUCENTIO.

Mais cela fait du mal de voir des épouses volontaires.

PETRUCHIO.

Viens, Catharina; nous allons nous mettre au lit. — Nous sommes trois nouveaux mariés; mais votre lot à tous deux est décidé : c'est moi qui ai gagné la gageure. (*A Lucentio.*) Quoique vous ayez touché le blanc *, en ma qualité de vainqueur, je vous donne le bonsoir.

PETRUCHIO *et* CATHARINA *sortent.*

HORTENSIO.

Va toujours, va; tu as mis à la raison une fière diablesse.

LUCENTIO.

Il est bien étonnant, permettez-moi de le dire, qu'elle se soit ainsi laissé dompter.

Ils sortent.

* Allusion au nom de Bianca, *Blanche* (*Note du traducteur.*

FIN DE LA MÉCHANTE MISE A LA RAISON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCÈNE I.

PÉRICLÈS,

PRINCE DE TYR,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

ANTIOCHUS, roi de Syrie.
PÉRICLÈS, prince de Tyr *.
HÉLICANUS, ESCANES, seigneurs de Tyr.
SIMONIDE, roi de Pentapolis.
CLÉON, gouverneur de Tharse.
LYSIMAQUE, gouverneur de Mitylène.
CÉRIMON, seigneur d'Éphèse.
THALIARD, seigneur d'Antioche.
PHILÉMON, domestique de Cérimon.
LÉONIN, domestique de Dionysa.
UN MAJORDOME.

PERSONNAGES.

LE MAITRE et LA MAITRESSE d'une maison de prostitution.
LAFLÈCHE, leur domestique.
GOWER **, remplissant le rôle du chœur antique.
LA FILLE D'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de Cléon.
THAISA, fille de Simonide.
MARINA, fille de Périclès et de Thaisa,
LYCORIDA, nourrice de Marina.
DIANE.
SEIGNEURS, DAMES, CHEVALIERS, BOURGEOIS, MATELOTS, PIRATES, PÊCHEURS, MESSAGERS, etc.

La scène se passe tour à tour à bord d'un vaisseau; à Pentapolis, ville de la Grèce; à Antioche, capitale de la Syrie; à Tyr, ville de Phénicie; à Tharse, capitale de la Cilicie; à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, et à Éphèse, capitale de l'Ionie.

ACTE PREMIER.

Antioche. — Devant le palais d'Antiochus.

Arrive GOWER.

Pour vous chanter une légende d'autrefois, Gower renait de ses cendres; il a repris les infirmités de l'homme pour égayer vos oreilles et plaire à vos yeux. Cette histoire a été chantée au milieu des festins, au coin du feu, et dans les fêtes solennelles; les grands seigneurs et les dames

* Il va sans dire que le Périclès dont il est ici question est un personnage fictif, et n'a rien de commun avec le célèbre orateur de la démocratie athénienne. (*Note du traducteur.*)

** *Gower* est le nom d'un poëte antérieur à Shakspeare. Notre auteur, non content de lui prendre la fable de *Périclès*, lui a, sans façon, donné un rôle dans la pièce. (*Note du traducteur.*)

de qualité l'ont lue pour charmer leurs loisirs. Elle a pour but de faire aimer la gloire; et *quò antiquiùs eò meliùs* *. Vous, nés dans nos temps modernes, où l'esprit a plus de maturité, si vous accueillez mes chants et daignez prendre plaisir à écouter la voix d'un vieillard, je regretterai de ne plus être de ce monde, afin de consumer pour vous le flambeau de ma vie. Cette ville que vous voyez, c'est Antioche, la plus belle cité de la Syrie, bâtie par Antiochus le Grand pour en faire le siége de sa résidence habituelle.—Je vous dis ce que disent mes auteurs —Ce roi prit une compagne, qui mourut, lui laissant une fille charmante, belle, ravissante, pleine d'une grâce toute céleste: son père lui-même en fut épris, et eut avec elle un commerce incestueux. Père coupable, d'oser provoquer au crime sa propre enfant! Cette union funeste une fois établie, ils s'y accoutumèrent et n'y virent plus rien de criminel. Les charmes de cette beauté coupable attirèrent auprès d'elle un grand nombre de princes qui sollicitèrent l'honneur de partager sa couche et de goûter avec elle les plaisirs de l'hymen. Pour y mettre obstacle, pour écarter les prétendans et la tenir paisible, le roi promulgua une loi en vertu de laquelle quiconque la demanderait pour femme et ne résoudrait pas l'énigme qui lui serait proposée, serait condamné à perdre la vie. C'est ainsi que plusieurs moururent pour elle, comme le prouvent ces têtes hideuses que vous voyez. (*Il montre des têtes de mort fixées à la porte du palais.*) Quant à ce qui va suivre, je laisse vos yeux en juger; c'est le meilleur témoignage que je puisse invoquer.

Il s'éloigne.

SCENE PREMIERE.

Antioche. — Un appartement du palais.

Entrent ANTIOCHUS, PÉRICLÈS *et leur* SUITE.

ANTIOCHUS.

Jeune prince de Tyr, vous avez compris, j'espère, dans toute leur étendue, les périls de la tâche que vous allez entreprendre?

PÉRICLÈS.

Je les ai compris, Antiochus, et d'une ame enhardie par l'espoir d'obtenir l'approbation de votre fille, je ne mets point la mort au nombre des chances de cette entreprise.

On entend de la musique.

ANTIOCHUS.

Qu'on amène ma fille en robe de fiancée; ma fille digne des embrassemens de Jupiter lui-même. La nature lui donna ce douaire de beauté. Depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa naissance, le conseil des planètes s'assembla pour fixer sur elle leurs plus célestes perfections.

Entre LA FILLE D'ANTIOCHUS.

PÉRICLÈS.

La voilà qui s'avance, parée comme le printemps; les Grâces l'entourent comme leur reine, et sa pensée commande à toutes les vertus qui peuvent immortaliser l'homme. Son visage est un livre où est écrit son éloge: on n'y lit que les plus doux plaisirs; la douleur en est effacée, et jamais la colère morose n'accompagna sa douceur. O dieux qui m'avez fait homme, et m'avez donné mon amour; qui avez allumé dans mon cœur le désir de goûter au fruit de cet arbre céleste, ou de mourir dans cette entreprise, aidez-moi, aidez l'homme humblement soumis à vos lois à posséder cette immense félicité.

ANTIOCHUS.

Prince Périclès, —

PÉRICLÈS.

Qui aspire à l'honneur d'être le gendre du grand Antiochus.

ANTIOCHUS.

Tu vois devant toi cette belle Hespéride au fruit d'or, mais qu'il est dangereux de toucher; car il est gardé par des dragons aussi terribles que la mort. Son visage, pareil au firmament, déploie à ta vue d'éblouissantes beautés qu'il te faut conquérir; si tu n'y réussis pas, ton corps tout entier devra expier la téméraire audace de tes yeux. (*Montrant les têtes de mort.*) Ceux dont tu vois les têtes étaient autrefois des princes illustres, attirés comme toi par la renommée, et rendus téméraires par le désir. Leurs langues muettes et leurs pâles visages te disent que sans autre abri que le dais étoilé des cieux, ils sont ici gisans, martyrs de l'amour, et tués sous les drapeaux de Cupidon; ces têtes de mort t'avertissent de renoncer à ton projet et de ne point te jeter dans les filets irrésistibles de la mort.

PÉRICLÈS.

Antiochus, je te remercie de m'apprendre à connaître ma mortalité fragile, et de me préparer, par la vue de ces objets terribles, à la destinée qui m'attend comme eux: la pensée de la mort est un miroir qui nous montre que la vie n'est qu'un souffle, que c'est s'abuser que de s'y fier. Je suis donc prêt à faire mon testament, et pareil à un malade qui a connu les plaisirs du monde et n'a fait qu'entrevoir le ciel, mais qui, se sentant dépérir, cesse de se rattacher avidement comme autrefois aux joies de la terre; comme le doit faire un prince, je vous lègue, à vous et à tous les gens de bien, la paix et le bonheur; je lègue mes richesses à la terre d'où elles sont sorties; mais (*à la fille d'Antiochus*) c'est à vous que je lègue la flamme de mon amour sans tache. Ainsi préparé à vivre ou à mourir, dédaigneux de tout conseil, quelque rude que puisse être le coup qui viendra me frapper, Antiochus, je l'attends.

ANTIOCHUS.

Lis donc l'énigme; si tu ne parviens pas à l'ex-

* Plus la chose est ancienne, mieux elle vaut

pliquer, la loi te condamne à mourir comme ceux qui sont là, sous tes yeux.

LA FILLE D'ANTIOCHUS.

En tout, sauf en ceci, puisses-tu prospérer! en tout, sauf en ceci, je te souhaite du bonheur!

PÉRICLÈS.

Champion intrépide, j'entre dans la lice, et ne prends conseil que de ma gratitude et de mon courage.

Il lit l'énigme suivante :

Je ne suis pas une vipère ;
Pourtant je me nourris de la chair de ma mère.
Je cherchais un epoux : et le destin ami
Me l'a fait trouver dans un père.
Il est tout à la fois père, fils et mari.
Moi, je suis mère, épouse et fille tout ensemble ;
Comprenez-vous ceci ? dites ; que vous en semble ?

O divines puissances qui donnez au ciel d'innombrables yeux pour voir les actions des hommes, que ne les couvrez-vous plutôt d'un voile, si c'est la vérité ce que je viens de lire, ce qui couvre mon front d'une subite pâleur. (*Il prend la main de la princesse.*) Beauté fragile et brillante, je t'aimais ; je t'aimerais encore, si cette précieuse cassette n'était remplie d'impuretés : écoute, — maintenant, ma pensée se révolte ; car celui-là n'est pas un homme parfait qui sachant que le crime est au-dedans, néanmoins en touche la porte. Tu es une belle lyre dont tes sens sont les cordes; touchée par une main légitime, il s'en exhalerait une si suave harmonie, que le ciel descendrait avec tous les dieux pour l'entendre ; mais, touchée prématurément, elle ne rend que des sons discordans au bruit desquels l'enfer vient danser sa ronde. Beauté charmante, tu ne me tentes pas.

ANTIOCHUS.

Prince Périclès, ne la touche pas; il y va de ta vie ; car c'est là un article de nos lois aussi dangereux à enfreindre que les autres. Le temps qui t'a été accordé est expiré; explique maintenant l'énigme, ou ta sentence va être prononcée.

PÉRICLÈS.

Grand roi, bien peu aiment à s'entendre reprocher les actes qu'ils se plaisent à commettre ; si je parlais, je vous offenserais trop gravement. Quiconque a un registre fidèle de toutes les actions des rois, fera mieux pour sa sûreté de le tenir fermé qu'ouvert ; car le vice divulgué ressemble au vent vagabond, qui pour se répandre souffle de la poussière dans les yeux des voyageurs; et néanmoins, après tout, il a perdu sa peine ; le vent cesse, et les yeux endoloris recommencent à y voir. Ce serait leur faire du mal que d'intercepter l'air. La taupe aveugle soulève vers le ciel ses monticules pour se plaindre de l'oppression de la terre par l'homme; et la pauvre et chétive créature paie cet acte de sa vie. Les rois sont les dieux de la terre : en matière de vices, ils n'ont de loi que leur volonté; si Jupiter fait mal, qui osera le dire? Il suffit que vous le sachiez, et il faut le cacher sous un voile, car le mal connu devient pire. Nous aimons tous les flancs qui nous ont portés; permettez donc que ma langue montre pour ma tête quelque affection.

ANTIOCHUS, *à part.*

O ciel! que je voudrais l'avoir, ta tête! Il a trouvé le sens de l'énigme; mais parlons-lui. — Jeune prince de Tyr, bien que, en cas d'interprétation erronée, la teneur stricte de notre édit nous autorise à trancher immédiatement tes jours, néanmoins, l'espérance, fruit d'un arbre aussi beau que toi, nous induit à en agir autrement. Je t'accorde un délai de quarante jours ; si au bout de ce terme tu expliques l'énigme, cette indulgence est pour toi un garant que nous nous estimerons heureux d'avoir un gendre tel que toi; et jusque là, tu seras traité comme l'exigent notre rang et ton mérite.

ANTIOCHUS *sort avec sa fille et sa suite.*

PÉRICLÈS.

Comme le crime s'efforce de se cacher sous le voile de la courtoisie, quand l'action commise est comme un hypocrite qui n'a de vertueux que l'extérieur! S'il était vrai que j'ai faussement interprété l'énigme, alors il serait certain que tu n'as pas été assez criminel pour souiller ton ame d'un odieux inceste; et cependant il n'est que trop vrai: par ton union dénaturée avec ta propre fille, union permise à un époux, interdite à un père, tu es père et fils tout ensemble. Elle, de son côté, se nourrit de la chair de sa mère en souillant le lit paternel ; tous deux ressemblent aux serpens qui, nourris des fleurs les plus douces, ne produisent que des poisons. Antioche, adieu! la prudence me le dit, des hommes que des actions plus noires que la nuit ne font pas rougir, n'épargneront rien pour empêcher qu'elles ne soient divulguées. Un crime, je le sais, en amène un autre; le meurtre touche de près à la concupiscence, comme la flamme à la fumée. Le poison et la trahison sont la main droite et la main gauche du crime; ils lui servent de bouclier pour écarter les traits de la honte. De peur donc que tu ne tranches mes jours pour assurer ta réputation, je vais me dérober par la fuite au danger que je redoute.

Il sort.

Rentre ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

Il a trouvé le sens de l'énigme; pour cela, il faut que j'aie sa tête. Je ne prétends pas qu'il vive pour publier mon infamie, pour apprendre au monde le crime abominable d'Antiochus. Il faut donc que ce prince périsse sur-le-champ; car je ne puis assurer que par sa chute la position élevée de mon honneur. — Holà! quelqu'un!

THALIARD.

Est-ce que votre majesté appelle ?

ANTIOCHUS.

Thaliard, tu es dans mon intimité; je puis con-

fier mes secrets à ta discrétion, et je récompenserai par des honneurs ta fidélité. — Thaliard, voici du poison, et voilà de l'or ; je hais le prince de Tyr, et il faut que tu l'immoles ; ne me demande pas pourquoi : il suffit que je te l'ordonne. Dis, le feras-tu ?

THALIARD.

Seigneur, je le ferai.

Entre UN MESSAGER.

ANTIOCHUS.

Assez, de peur qu'en parlant ton ardeur ne se refroidisse.

LE MESSAGER.

Seigneur, le prince Périclès a pris la fuite.

Il sort.

ANTIOCHUS.

Il y va de ta vie ; cours après lui ; et, de même qu'une flèche décochée par un archer habile frappe le but qu'il a visé, ne reviens que pour me dire : Le prince Périclès est mort.

THALIARD.

Seigneur, si je puis le tenir à portée de mon glaive, il ne m'échappera pas. Sur quoi, je prends congé de votre majesté.

Il sort.

ANTIOCHUS.

Thaliard, adieu ! Jusqu'à ce que Périclès soit mort, mon cœur ne peut prêter aucun secours à ma tête.

Il sort.

SCENE II.

Tyr. — Un appartement du palais.

Entrent PÉRICLÈS, HÉLICANUS, *et* AUTRES SEIGNEURS.

PERICLÈS.

Que nul ne m'interrompe. — Pourquoi ce changement dans la nature de mes pensées ? La tristesse aux yeux ternes, cette compagne affligée, est si fréquemment mon partage, que ni le jour radieux, ni la paisible nuit, cette tombe où devrait s'ensevelir la douleur, ne peuvent m'offrir une heure de repos. Ici le plaisir sollicite mes regards, et mes regards le fuient. Le péril que je craignais est à Antioche, et il semble que le bras d'Antiochus est trop court pour m'atteindre ici ; et néanmoins, tout l'art du plaisir est impuissant à m'égayer, et la distance qui me sépare de mon ennemi ne me rassure pas. Il en est toujours ainsi. L'agitation de l'ame, qui a pris naissance dans la crainte et l'incertitude, s'alimente plus tard par l'inquiétude, et après avoir redouté d'abord ce qui pourrait éventuellement arriver, on finit par veiller tout de bon à ce que rien n'arrive. Il en est ainsi de moi : — le grand Antiochus, contre lequel je suis trop faible pour lutter, car il est tout-puissant et peut traduire sa volonté en actes, redoutera mon indiscrétion, lors même que je garderai le silence. Il ne me servirait de rien de lui dire que je l'honore, s'il soupçonne que je puis le déshonorer ; s'il craint des révélations qui le feraient rougir, il en interceptera la source. Il couvrira le pays de troupes ennemies, et fera des démonstrations belliqueuses si colossales, que l'étonnement paralysera tout le courage de l'état. Nos guerriers seront vaincus avant d'avoir résisté, et des sujets innocens seront punis. C'est la sollicitude que je leur porte qui m'émeut, et non l'intérêt de ma sûreté ; car je ressemble à ces arbres dont le vaste feuillage abrite et protége les plantes qui croissent alentour ; c'est ce qui fait que mon corps souffre, que mon ame languit, et que je punis moi-même d'avance celui qu'il cherche à punir.

PREMIER SEIGNEUR.

Que la joie et le bonheur accompagnent votre personne sacrée !

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Et maintiennent votre ame heureuse et paisible jusqu'à votre retour !

HELICANUS.

Silence, messieurs, et laissez parler l'expérience. Ils trompent le roi ceux qui le flattent ; car la flatterie est le soufflet qui fait flamber le crime ; l'objet flatté n'est qu'une étincelle que ce souffle transforme en un foyer vaste et brûlant. Au contraire, le blâme respectueux et soumis est nécessaire aux rois, qui sont hommes et conséquemment faillibles. Quand l'adulation vous parle de paix, elle vous flatte et fait la guerre à votre vie. Prince, pardonnez-moi, ou frappez-moi, comme il vous plaira : je ne puis être mis beaucoup plus bas, car je suis à genoux.

PÉRICLÈS.

Qu'on nous laisse seuls, lui et moi ! Allez vous informer des navires qui sont en partance dans notre port, et revenez me le dire.

LES SEIGNEURS *sortent.*

PÉRICLÈS, *continuant.*

Hélicanus, tu as fait impression sur moi ; que vois-tu dans mes traits ?

HÉLICANUS.

De la colère, mon redouté seigneur.

PÉRICLÈS.

Si le déplaisir d'un prince est si redoutable, pourquoi ton langage a-t-il l'audace de faire monter la colère à mon front ?

HÉLICANUS.

Comment les plantes osent-elles regarder le ciel, d'où leur vient l'aliment de leur vie ?

PÉRICLÈS.

Sais-tu que je puis t'ôter la vie ?

HÉLICANUS, *s'agenouillant.*

J'ai moi-même aiguisé la hache ; vous n'avez plus qu'à frapper.

PÉRICLÈS.

Lève-toi, je te prie, lève-toi ; assieds-toi ; tu

n'es point un flatteur; je t'en remercie, et aux dieux ne plaise que les rois empêchent la vérité de parvenir à leurs oreilles! Digne conseiller d'un prince, digne serviteur, qui par ta sagesse fais de ton roi ton serviteur, que veux-tu que je fasse?

HÉLICANUS.

Que vous supportiez avec patience les chagrins que vous assumez.

PÉRICLÈS.

Hélicanus, tu parles en médecin; tu m'administres une potion que toi-même tu n'aurais pas le courage de prendre. Écoute-moi donc: Tu sais que je me suis rendu à Antioche; je voulais y conquérir, au péril de ma vie, une ravissante beauté, pour en avoir des héritiers qui font la force du prince et la joie des sujets. Son visage offrit à mes yeux des charmes sans pareils; le reste, je te le dis tout bas, était hideux comme l'inceste. Je pénétrai cet horrible secret; le père coupable, au lieu de me frapper, me flatta. Mais tu sais qu'il faut se défier du baiser des tyrans. Saisi de crainte, je m'enfuis à la faveur des ombres de la nuit qui me protégèrent. Arrivé ici, je me mis à réfléchir à ce qui s'était passé, à ce qui suivrait. Je le connaissais pour un tyran; or, les craintes des tyrans, au lieu de diminuer, s'accroissent plus vite que leurs années. S'il craint, comme il le fait sans doute, que je fasse connaître de combien de princes généreux il a versé le sang pour conserver intact son lit incestueux, afin de se délivrer de cette inquiétude, il couvrira notre territoire de combattans, en alléguant contre moi des torts imaginaires. Pour expier mon offense, si toutefois c'en est une, il faudra que mes sujets soient livrés à tous les maux de la guerre, qui n'épargne pas les innocens. Ma sollicitude pour eux, y compris toi-même qui m'en fais des reproches, —

HÉLICANUS.

Hélas, seigneur!

PÉRICLÈS.

A exilé le sommeil de mes yeux, le sang de mes veines, a mis dans mon ame la tristesse et mille inquiétudes. Je cherche les moyens de conjurer l'orage avant qu'il éclate sur mon peuple, et dans l'impuissance où je suis de le protéger, l'humanité me fait un devoir de le plaindre.

HÉLICANUS.

Eh bien! seigneur, puisque vous m'avez permis de parler, je vous dirai franchement ma pensée. Vous redoutez Antiochus, et je crois que vous avez raison de craindre un tyran qui, soit par une guerre ouverte, soit par une trahison cachée, veut avoir votre vie. Seigneur, voyagez pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ait oublié son ressentiment, ou que les destinées aient tranché le fil de ses jours. Pendant votre absence, que le gouvernement soit confié par vous à quelqu'un; si c'est à moi, le jour ne nous dispense pas la lumière plus fidèlement que je ne remplirai mes fonctions.

PÉRICLÈS.

Je ne mets point en doute ta fidélité; mais si dans mon absence il attaquait mon peuple, —

HÉLICANUS.

Notre sang confondu abreuverait la terre de qui nous tenons notre être et notre naissance.

PÉRICLÈS.

Je m'éloignerai de Tyr et me rendrai à Tharse, où j'attendrai que tu m'écrives pour régler mes mouvemens ultérieurs. La sollicitude que j'avais et que j'ai encore pour le bonheur de mes sujets, je t'en fais dépositaire, toi, dont la sagesse a la force de porter ce fardeau. Je ne te demande pas de serment; ta parole me suffit; qui ne craint pas de violer l'une ne respectera pas l'autre. Pour nous, chacun dans notre sphère, soyons sincères et loyaux, et restons, tant que nous vivrons, toi, le modèle des sujets, moi, l'exemple des princes.

Ils sortent.

SCENE III.

Tyr. — Une antichambre du palais.

Entre THALIARD.

THALIARD.

Je suis à Tyr; et c'est ici la cour; c'est ici que je dois tuer Périclès; sinon, je suis sûr d'être pendu à mon retour: c'est une position périlleuse. Je vois qu'il était habile et sage celui qui ayant reçu l'ordre de demander au roi ce qu'il voudrait, demanda qu'on ne lui confiât aucun de ses secrets. Il avait bien raison; car lorsqu'un roi ordonne à un homme de se conduire en scélérat, il est tenu d'obéir, en vertu de son serment. — Chut! voici des seigneurs tyriens qui approchent.

Arrivent HÉLICANUS, ESCANÈS, *et* AUTRES SEIGNEURS.

HÉLICANUS.

Il est inutile, messieurs, que vous me questionniez davantage sur le départ de votre roi. La commission qu'il m'a laissée, et qui est scellée de son sceau, est suffisamment explicite; il est parti pour voyager.

THALIARD, *à part.*

Quoi! le roi est parti?

HÉLICANUS.

Si vous désirez que j'entre dans plus de détails, comme il a voulu partir à votre insu, je vous les donnerai. Pendant qu'il était à Antioche...

THALIARD, *à part.*

Que dit-il d'Antioche?

HÉLICANUS.

Le roi Antiochus, pour des motifs que j'ignore, conçut contre lui du mécontentement; Périclès le pensa du moins, et ne sachant s'il avait commis quelque erreur ou quelque faute, pour montrer le

repentir qu'il en éprouvait, il résolut de se punir lui-même; il s'est donc embarqué et a confié son destin à la mer, sur laquelle l'homme est continuellement entre la vie et la mort.

THALIARD, *à part*.

Allons, je vois maintenant que je ne serai pas pendu, lors même que je le voudrais; puisque le voilà parti, le roi sera charmé qu'il n'ait quitté la terre que pour périr sur l'Océan. — Mais présentons-nous. — Paix aux seigneurs tyriens!

HELICANUS.

Seigneur Thaliard, envoyé d'Antiochus, soyez le bien venu.

THALIARD.

C'est de sa part que je viens, porteur d'un message pour le prince Périclès; mais ayant appris, depuis mon débarquement, que votre roi est parti, pour voyager on ne sait dans quel pays, mon message doit retourner à celui d'où il est venu.

HÉLICANUS.

Nous n'avons aucun motif pour désirer le connaître, puisqu'il est destiné à notre maître et non à nous; néanmoins, avant votre départ, il est une chose que nous désirons obtenir de vous; c'est qu'en notre qualité d'amis d'Antiochus, nous prenions place au même banquet.

Ils sortent.

SCENE IV.

Tharse. — Un appartement dans le palais du gouverneur.

Entrent CLÉON, DIONYSA *et* LEUR SUITE.

CLÉON.

Ma Dionysa, arrêtons-nous ici un moment, et en racontant les infortunes des autres, essayons d'oublier nos propres maux.

DIONYSA.

Ce serait souffler le feu dans l'espoir de l'éteindre; celui qui enlève de la terre d'une colline pour diminuer sa hauteur, détruit une montagne pour en élever une autre encore plus haute. O mon malheureux époux, il en est ainsi de nos afflictions. Ici nous les sentons et les voyons à travers le voile de nos larmes; mais elles ressemblent aux arbres, qui ne paraissent jamais plus hauts que lorsqu'on a gravi leur cime.

CLÉON.

O Dionysa, quel est celui qui, ayant besoin d'alimens, taira ce besoin, qui cachera sa faim jusqu'au moment où il tombera d'inanition? Que nos yeux pleurent, que nos douleurs s'exhalent avec bruit dans les airs; que nos poumons rassemblent tout ce qu'ils ont de souffle pour les proclamer plus haut, afin que si le ciel dort pendant que ses créatures sont dans le besoin, sa miséricorde s'éveille pour les secourir. Entretenons-nous donc des maux que nous avons endurés depuis plusieurs années, et si je manque d'haleine, que vos larmes viennent à mon aide.

DIONYSA.

Je ferai de mon mieux, seigneur.

CLÉON.

Dans Tharse, dans cette ville où je commande, régnait naguère l'abondance; ses rues regorgeaient de richesses; elle levait jusqu'au ciel l'orgueil de ses tours; les étrangers ne pouvaient la voir sans l'admirer; ses cavaliers et ses dames, élégamment parés, se miraient l'un dans l'autre; les tables, magnifiquement servies, flattaient les yeux plus encore que le goût; la pauvreté était un objet de mépris, et si grand était l'orgueil, que le mot charité faisait mal à prononcer.

DIONYSA.

Oh! il n'est que trop vrai.

CLÉON.

Mais voyez le changement qu'a effectué le ciel! Ces estomacs dédaigneux dont autrefois la terre, la mer et l'air, ne pouvaient satisfaire les caprices, tout en prodiguant leurs innombrables créatures, semblables à ces maisons qui se détériorent faute d'usage, se meurent aujourd'hui faute d'exercice. Ces hommes qui, il y a deux étés, avaient besoin de toutes les ressources de l'art pour réveiller leur appétit blasé, demandent aujourd'hui du pain, et s'estimeraient heureux d'en avoir. Ces mères qui pour leurs enfans ne trouvaient rien de trop beau et de trop rare, sont prêtes maintenant à manger ces chères créatures dont elles raffolaient. Les dents de la faim sont tellement aiguisées, que le mari et la femme tirent au sort à qui des deux mourra le premier pour prolonger la vie de l'autre; un grand seigneur gémit d'un côté, une grande dame pleure de l'autre; beaucoup succombent, mais à ceux qui les voient mourir il reste à peine assez de force pour leur donner la sépulture. Cela n'est-il pas vrai?

DIONYSA.

Nos joues amaigries et nos yeux caves l'attestent.

CLÉON.

O que les villes qui jouissent de l'abondance et boivent à longs traits à la coupe de la prospérité, entendent nos sanglots et nous aident de leur superflu! Le malheur de Tharse peut être un jour leur partage.

Arrive UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Où est le gouverneur?

CLÉON.

Le voici : dites vite les calamités que vous venez nous annoncer; car nous sommes trop loin de toute consolation pour pouvoir en attendre aucune.

LE SEIGNEUR.

On vient de signaler sur la côte voisine plusieurs vaisseaux de haut bord qui se dirigent vers cette ville.

CLÉON.

Je m'y attendais; une douleur ne vient jamais seule; une autre toujours lui succède; c'est ce qui nous arrive. Une nation voisine, prenant avantage de nos calamités, a équipé et armé ces vaisseaux pour abattre des gens déjà à terre, et vaincre un infortuné tel que moi, dont la défaite ne peut rapporter aucune gloire à son vainqueur.

LE SEIGNEUR.

Nous n'avons rien à craindre de semblable; car, à en juger par le pavillon blanc qu'ils ont arboré, ils n'ont que des intentions pacifiques, et viennent à nous en amis, non en ennemis.

CLÉON.

Vous parlez comme un homme qui ignore que les apparences les plus loyales cachent les intentions les plus coupables. Mais quelles que soient leurs intentions, que nous importe? Notre position est telle qu'elle ne saurait empirer. Allez dire à leur général que je l'attends ici pour savoir pourquoi il vient, d'où il vient, et ce qu'il demande.

LE SEIGNEUR.

J'y vais, seigneur.

CLÉON.

La paix est la bien venue, si c'est la paix qu'il nous apporte; si c'est la guerre, nous sommes incapables de résister.

Arrivent PÉRICLÈS *et* SA SUITE.

PÉRICLÈS.

Seigneur gouverneur, car on nous dit que vous l'êtes, que nos vaisseaux et le nombre de nos hommes ne soient pas comme un fanal allumé dont la flamme vient tout-à-coup frapper les regards. Le bruit de vos calamités est arrivé jusqu'à Tyr, et nous avons vu la désolation de vos rues; nous ne venons pas ajouter à vos infortunes de nouvelles douleurs; nous venons alléger leur poids; vous croyez peut-être que ces vaisseaux, pareils au cheval de Troie, portent dans leurs flancs des armes et des soldats prêts à vomir sur vous les fléaux de la guerre; ils sont chargés de blé pour faire le pain dont vous avez un besoin si pressant, et donner la vie à une population affamée et mourante.

TOUS.

Que tous les dieux de la Grèce vous protégent! Oh! nous prierons pour vous.

PÉRICLÈS.

Levez-vous, je vous prie, levez-vous; nous ne vous demandons pas des hommages, mais votre affection, et un abri pour nous, nos vaisseaux et nos hommes.

CLÉON.

Quiconque vous les refusera ou payera vos bienfaits d'ingratitude, fût-ce nos femmes, nos enfans, ou nous-mêmes, que la malédiction du ciel et des hommes les punisse! Jusque là, ce qui, je l'espère, n'arrivera jamais, soyez les bien venus dans notre ville et auprès de nous.

PÉRICLÈS.

Nous acceptons votre accueil et nous resterons ici quelque temps, jusqu'à ce que la destinée, qui nous est hostile, veuille bien nous sourire!

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Arrive GOWER.

GOWER.

Vous venez de voir un roi puissant coupable d'inceste avec sa propre fille; vous allez voir un prince bienveillant et bon se montrer redoutable par ses actes et ses paroles. Attendez patiemment, comme le doivent faire des hommes, que les temps d'épreuve soient passés pour lui. Je vais vous faire voir des personnes qui faisant tête au malheur, perdent un fétu et gagnent une montagne. Le bon prince qui a toutes mes sympathies est encore à Tharse, où tout ce qu'il dit est réputé parole d'Évangile; où, pour rappeler la mémoire de ses bienfaits, on lui élève une statue glorieuse: mais des nouvelles d'une nature contraire arrivent sous vos yeux; qu'ai-je besoin de parler?

Jeu muet.

Arrive d'un côté Périclès, s'entretenant avec Cléon; leur suite les accompagne; de l'autre arrive un messager, qui remet une lettre à Périclès; ce dernier montre la lettre à Cléon, puis donne au messager une récompense. Périclès, Cléon et leur suite s'éloignent.

GOWER, *continuant.*

Le vertueux Hélicanus est resté à Tyr, non pour se conduire en frelon et manger le miel que les autres ont produit; au contraire, il fait tous ses efforts pour réprimer le mal et encourager le bien. Selon le désir que lui en a exprimé son prince, il lui mande tout ce qui est advenu à Tyr; l'arrivée de Thaliard avec de coupables projets et l'intention cachée de lui donner la mort; il ajoute qu'il y aurait danger pour lui à s'arrêter plus long-temps à Tharse. A la réception de ces nouvelles, le prince se remet en mer, où il est rare qu'on goûte un repos paisible; car voilà le vent qui commence à souffler; en haut le tonnerre, en bas les flots, font un tel remue-ménage, que le vaisseau où le prince avait cru trouver un sûr abri, fait naufrage et se brise en

morceaux; Périclès, après avoir tout perdu, est ballotté par les vagues de rivage en rivage; tout a péri, corps et biens; nul autre que lui n'a échappé; enfin la fortune, fatiguée de mal faire, le jette sur la côte pour lui donner un moment de répit. Vous le voyez qui s'avance; ne demandez pas à Gower de vous raconter la suite; ce que je vous ai dit n'est déjà que trop long.

Il se retire.

SCENE PREMIERE.

Les bords de la mer, aux environs de Pentapolis

Arrive PÉRICLÈS *mouillé*.

PÉRICLÈS.

Apaisez votre courroux, astres irrités. Vents, pluie, tonnerre, rappelez-vous que l'homme, ce fils de la terre, est d'une substance qui ne saurait vous résister; je vous obéis donc en vertu des lois de ma nature. Hélas! la mer m'a lancé sur les rocs, m'a ballotté de rivage en rivage, et ne m'a laissé de vie tout juste que ce qu'il m'en faut pour envisager ma mort prochaine; qu'il suffise à la grandeur de votre puissance d'avoir dépouillé un prince de tous les dons de la fortune; après l'avoir rejeté de votre tombe liquide, laissez-le mourir ici en paix; c'est tout ce qu'il vous demande.

Arrivent TROIS PÊCHEURS.

PREMIER PÊCHEUR.

Holà, sardine!

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Holà! viens, et apporte les filets.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh bien, culottes rapiécées, viendras-tu?

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Maître, que me voulez-vous?

PREMIER PÊCHEUR.

Tâche de te remuer! viens, ou j'irai te relever du péché de paresse.

TROISIÈME PÊCHEUR.

Maître, je vous dirai que je pensais à ces pauvres gens que tout-à-l'heure les vagues ont emportés loin de nous.

PREMIER PÊCHEUR.

Les malheureux! je crois encore entendre les cris déchirans qu'ils jetaient, en nous demandant de les secourir, quand nous pouvions à peine nous secourir nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR.

Maître, ne vous l'avais-je pas dit, quand j'ai vu les marsouins* bondir et agiter les flots autour de notre barque? On assure qu'ils sont moitié chair moitié poisson; le diable les emporte! ils ne viennent jamais que je ne m'attende à être saucé. Maître, je m'étonne que les poissons vivent dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR.

Comme les hommes sur terre; les grands mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avides qu'à la baleine qui fait grand bruit, grand fracas, chasse devant elle tout le peuple des poissons, et finit par les dévorer tous d'une bouchée. J'ai vu sur terre de ces baleines-là, qui ne cessaient de tenir la gueule ouverte jusqu'à ce qu'ils eussent avalé la paroisse toute entière, avec l'église, le clocher, les cloches et tout.

PÉRICLÈS, *à part*.

Excellente moralité!

TROISIÈME PÊCHEUR.

Maître, si j'avais été le sacristain, j'aurais été ce jour-là dans le beffroi.

PREMIER PÊCHEUR.

Pourquoi cela?

TROISIÈME PÊCHEUR.

Parce que la baleine m'aurait avalé aussi; quand je me serais trouvé dans son ventre, j'aurais fait carillonner les cloches, et je n'aurais cessé que lorsque cloches, clocher, église, paroisse, auraient été vomies. Mais si le bon roi Simonide était de mon avis, —

PÉRICLÈS, *à part*.

Simonide?

TROISIÈME PÊCHEUR.

Nous purgerions le pays de ces frelons qui dérobent aux abeilles leur miel.

PÉRICLÈS, *à part*.

Comme ces pêcheurs trouvent dans la gent poissonneuse un texte pour parler des infirmités de la race humaine! Comme le liquide empire leur fournit des points de comparaison pour louer ou censurer les hommes! — (*S'approchant des pêcheurs.*) Paix à vos travaux, honnêtes pêcheurs!

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Honnêtes! qu'est-ce que cela, mon brave homme? si c'est un jour qui vous convient, effacez-le du calendrier, et nul ne s'apercevra de son absence.

PÉRICLÈS.

Vous le voyez, l'Océan a jeté sur vos côtes, —

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Quel ivrogne que l'Océan, de vous jeter ainsi à la traverse des gens!

PÉRICLÈS.

Un homme, infortuné jouet des flots et des vents, vous conjure d'avoir compassion de lui; il mendie vos secours, lui qui n'implora jamais la pitié de personne.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh quoi, l'ami, vous ne savez pas mendier? Nous avons en Grèce des gens qui gagnent plus à mendier que nous à travailler.

* Le capitaine Cook, dans son second voyage dans la mer du sud, mentionne la présence des marsouins autour d'un navire comme le présage certain d'un grain violent. (*Note du traducteur.*)

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Savez-vous pêcher du poisson ?

PÉRICLÈS.

Je ne m'y suis jamais exercé.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

En ce cas, vous êtes sûr de mourir de faim; il n'y a rien à faire en ce monde, si l'on ne sait pêcher en eau trouble.

PÉRICLÈS.

Ce que j'étais, je l'ai oublié; mais ce que je suis, le besoin me l'apprend. Je suis transi de froid; mes veines sont glacées; et il ne me reste de vie que ce qu'il m'en faut pour que ma voix puisse vous demander du secours. Si vous me le refusez, quand je serai mort, car c'est un homme que vous voyez en moi, veuillez me donner la sépulture.

PREMIER PÊCHEUR.

Quand vous serez mort, dites-vous ? les dieux vous en préservent! J'ai ici un large vêtement; tenez, mettez-le; il vous tiendra chaud. Comment donc, mais vous êtes fort joli garçon! Allons, venez chez moi; nous aurons de la viande pour les jours de fête, du poisson pour les jours de jeûne, sans compter les poudings et les crêpes; et vous serez le bien venu.

PÉRICLÈS.

Je vous remercie, seigneur.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Dites donc, l'ami, vous disiez tout-à-l'heure que vous ne saviez pas mendier.

PÉRICLÈS.

Demander n'est pas mendier.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Demander? allons, je me ferai demandeur, et de cette manière j'éviterai le fouet.

PÉRICLÈS.

On fouette donc les mendians, chez vous ?

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Oh! pas du tout, mon ami, pas du tout; car si tous nos mendians étaient fouettés, je ne voudrais pas d'autre emploi que celui de fustigateur. Mais je vais retirer le filet.

DEUX PÊCHEURS *sortent.*

PÉRICLÈS, *à part.*

Combien cette innocente gaieté sied bien à leur profession!

PREMIER PÊCHEUR.

Dites-moi, seigneur! savez-vous où vous êtes ?

PÉRICLÈS.

Pas trop.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh bien! je vais vous le dire : ce pays s'appelle Pentapolis; nous vivons sous le gouvernement du bon roi Simonide.

PÉRICLÈS.

Le bon roi Simonide, dites-vous?

PREMIER PÊCHEUR.

Oui, seigneur; et il mérite ce nom par la nature pacifique de son règne et l'excellence de son gouvernement.

PÉRICLÈS.

C'est un heureux roi que celui qui obtient de ses sujets le nom de bon à cause de son gouvernement. A quelle distance sa cour est-elle de ce rivage?

PREMIER PÊCHEUR.

A une demi-journée de chemin, seigneur; je vous dirai qu'il a une fille charmante, dont demain est le jour de naissance; et il est arrivé de toutes les parties du monde des princes et des chevaliers qui doivent, dans un tournoi, rompre des lances en son honneur.

PÉRICLÈS.

Si ma puissance égalait mon désir, je demanderais à me mettre sur les rangs.

PREMIER PÊCHEUR.

Oh! seigneur, il faut que les choses soient ce qu'elles peuvent être; et quand on ne peut obtenir une chose, par exemple, le secret de sa femme, on doit s'ingénier pour se la procurer.

Reviennent LES DEUX PÊCHEURS, *tirant un filet.*

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Maître, à notre aide, à notre aide! nous avons un poisson pris dans notre filet, comme un pauvre homme sous les griffes de la loi; nous avons peine à l'aveindre. Enfin, le voilà; parbleu, c'est une armure rouillée.

PÉRICLÈS.

Une armure, mes amis? permettez, je vous prie, que je la voie. Je te rends grâces, ô Fortune, qui, après toutes mes traverses, me présentes un moyen de réparer les injures de la destinée : je te rends grâce comme si cette armure avait fait partie de mon héritage, comme si mon père, à son lit de mort, me l'avait léguée en me disant: « Garde-la, mon Périclès; elle s'est interposée entre la mort et moi. Garde-la, parce qu'elle m'a protégé; en semblable péril, dont veuillent les dieux te préserver, elle pourra te défendre. » Je te rends grâces, comme si elle ne m'avait pas quitté tant j'y étais attaché, jusqu'au moment où la vague orageuse, qui n'épargne personne, me l'avait arrachée dans sa fureur, pour me la rendre ensuite dans son calme. Je te rends grâces; maintenant je me console de mon naufrage, puisque je retrouve le don légué par mon père.

PREMIER PÊCHEUR.

Que voulez-vous dire, seigneur?

PÉRICLÈS.

Je vous prie, mes amis, de me laisser prendre cette armure, qui doit avoir appartenu à un roi, si j'en juge par cette marque; ce roi m'aimait tendrement, et, pour l'amour de lui, je désire la garder; je vous demanderai aussi de vouloir bien me conduire à la cour de votre souverain, où, revêtu de cette armure, je paraîtrai en homme de qualité. Si jamais ma mauvaise fortune s'améliore, je récompenserai vos services; jusque là, je reste votre débiteur.

PREMIER PÊCHEUR.

Quoi! vous voulez rompre une lance en l'honneur de la princesse?

PÉRICLÈS.

Je montrerai ce que je sais faire les armes à la main.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh bien! prenez cette armure; et puisse-t-elle vous porter bonheur!

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Fort bien; mais écoutez-moi, l'ami; c'est nous qui vous avons fait ce vêtement avec la couture grossière des eaux : il doit nous en revenir quelques petits profits. J'espère, seigneur, que si vous réussissez, vous vous souviendrez de qui vous le tenez.

PÉRICLÈS.

Je n'y manquerai pas, croyez-moi. Maintenant, grâce à vous, je suis vêtu d'acier; et, en dépit des outrages de la mer, cette armure semble avoir été faite pour moi; couvert de ce don précieux, je monterai un coursier dont la délicieuse allure charmera les yeux des spectateurs. — Ami, il ne me manque plus qu'une chose, un manteau.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Nous vous en procurerons; je vous donnerai mon meilleur vêtement pour vous en faire un; et c'est moi qui vous conduirai à la cour.

PÉRICLÈS.

Que l'honneur donc soit le but auquel je vise; ce jour me verra réussir, ou cumuler malheur sur malheur.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Pentapolis. — Une galerie ou plateforme conduisant à la lice; à côté un pavillon destiné à recevoir le roi, la princesse, les seigneurs, etc.

Arrivent SIMONIDE *et* SA SUITE, THAISA, PLUSIEURS SEIGNEURS.

SIMONIDE.

Les chevaliers sont-ils prêts à commencer le carrousel?

PREMIER SEIGNEUR.

Ils sont prêts, seigneur, et n'attendent plus que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDE.

Dites-leur que nous sommes prêts, et que ma fille, dont ce tournoi est destiné à célébrer la naissance, est assise auprès de moi, beauté incomparable que la nature a créée pour l'offrir aux regards émerveillés des hommes.

UN SEIGNEUR *part.*

THAÏSA.

Il vous plaît, mon père, de me louer d'autant plus que je le mérite moins.

SIMONIDE.

Cela doit être, car les princes sont un modèle que le ciel fait à son image : de même que des joyaux perdent leur éclat quand on n'en fait pas usage, les princes perdent leur renom dès qu'ils ne commandent pas le respect. Maintenant, ma fille, il y va de ton honneur de m'expliquer le sens des emblèmes de tous ces chevaliers.

THAÏSA.

Dans l'intérêt de mon honneur, je vais vous obéir.

Arrive un chevalier; il traverse la scène; son écuyer présente son écu à la princesse.

SIMONIDE.

Quel est le premier qui s'offre à nous?

THAÏSA.

Un chevalier de Sparte, mon illustre père. L'emblème qu'il porte sur son écu est une noire Éthiopienne qui étend la main vers le soleil, avec cette devise : *Lux tua vita mihi**.

SIMONIDE.

Il doit bien t'aimer celui qui ne vit que par toi.

Un second chevalier passe.

SIMONIDE, *continuant.*

Quel est le second qui se présente?

THAÏSA.

Un prince de Macédoine; son écu porte pour emblème un chevalier armé, dompté par une dame, avec cette devise espagnole : *Piu per dulçura que per fuerça***.

Un troisième chevalier passe.

SIMONIDE.

Et quel est le troisième?

THAÏSA.

Le troisième est un chevalier d'Antioche; son emblème est une branche de laurier, et sa devise : *Me pompæ provexit opex****.

Un quatrième chevalier passe.

SIMONIDE.

Quel est le quatrième emblème?

THAÏSA.

Une torche allumée et renversée, avec cette devise : *Quod me alit, me extinguit*****.

SIMONIDE.

Cela montre que la beauté, usant de sa pu sance, peut à son gré enflammer ou tuer.

Un cinquième chevalier passe.

THAÏSA.

Le cinquième représente une main entourée de nuages et tenant de l'or éprouvé sur la pierre de touche, avec cette devise: *Sic spectanda fides******.

Un sixième chevalier passe.

* Ta lumière est ma vie.

** Plus par douceur que par force.

*** Le travail m'a conduit à la gloire.

**** Ce qui m'alimente, m'éteint.

***** Ainsi doit être éprouvée la foi.

SIMONIDE.

Quel est le sixième et dernier emblème, que le chevalier a lui-même présenté avec une si gracieuse courtoisie ?

THAISA.

Il paraît étranger; son emblème est une branche flétrie, qui n'a de verdure qu'au sommet, avec cette devise : *In hâc spe vivo**.

SIMONIDE.

L'emblème est juste; à en juger par son air de détresse, il espère sans doute, avec ton aide, faire refleurir sa fortune.

PREMIER SEIGNEUR.

Il fera bien de mieux valoir que ses dehors ne l'annoncent; car ils ne parlent pas en sa faveur; son extérieur grossier semble indiquer qu'il a plus souvent manié le fouet que la lance.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

C'est assurément un étranger; car il vient à un brillant tournoi, étrangement équipé.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Il a laissé exprès rouiller son armure jusqu'aujourd'hui, pour la nettoyer dans la poussière de la lice.

SIMONIDE.

C'est sottise que de juger d'un homme par son extérieur. Mais les chevaliers arrivent ; passons dans la galerie.

Ils s'éloignent. De bruyantes acclamations s'élèvent ; on entend crier : *Le piteux chevalier.*

SCENE III.

Même lieu. — Une salle d'apparat. Un banquet préparé.

Entrent SIMONIDE *et* SA SUITE, THAISA, DES SEIGNEURS *et* DES CHEVALIERS.

SIMONIDE.

Chevaliers, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes les bienvenus. Placer dans le volume de vos hauts faits, comme dans la page du titre, vos mérites guerriers, ce serait plus que vous n'attendez de moi, plus qu'il ne serait convenable, puisque c'est par les faits que le vrai mérite se recommande. Préparez-vous à la joie; car la joie convient à une fête. Vous êtes mes hôtes.

THAISA, *à Périclès.*

Mais vous, vous êtes tout à la fois mon chevalier et mon hôte; permettez que je vous présente la palme du vainqueur et vous couronne roi de cet heureux jour.

PÉRICLÈS.

Je le dois à la fortune, madame, plus qu'à mon mérite.

SIMONIDE.

Appelez-le comme vous voudrez, le triomphe est à vous, et j'espère que personne ici ne vous l'envie. En formant les artistes, l'art a voulu que les uns fissent bien et que d'autres excellassent, et vous êtes son élève favori. Venez, reine de la fête,— car vous l'êtes, ma fille,— prenez ici votre place. (*A son majordome.*) Vous, placez chacun selon son rang.

LES CHEVALIERS.

Le bienveillant Simonide nous honore beaucoup.

SIMONIDE.

Votre présence réjouit nos jours; nous aimons la gloire; car qui hait la gloire, hait les dieux.

LE MAJORDOME, *à Périclès.*

Seigneur, voici votre place.

PERICLES.

Une autre serait plus convenable.

PREMIER CHEVALIER.

Point de cérémonie, seigneur; nous sommes des gens bien nés; jamais ni dans nos cœurs, ni extérieurement, nous n'avons porté envie aux grands ou méprisé les petits.

PÉRICLÈS.

Vous êtes des chevaliers on ne peut plus courtois.

SIMONIDE.

Asseyez-vous, seigneur, asseyez-vous.

PÉRICLÈS, *après une pause.*

Par Jupiter, ce roi de nos pensées, je ne puis manger, tant je suis occupé d'elle.

THAÏSA.

Par Junon, la reine de l'hyménée, tous les mets que je mange me semblent sans saveur; tant il absorbe à lui seul toutes mes pensées ! certes, c'est un vaillant chevalier.

SIMONIDE.

Ce n'est qu'un gentilhomme campagnard : il n'a pas fait plus que les autres chevaliers; il a rompu une ou deux lances ; n'en parlons plus.

THAISA.

A mes yeux, il est aux autres hommes ce qu'est le diamant au verre.

PÉRICLÈS, *à part.*

Ce roi est le portrait de mon père : c'est ainsi que je l'ai vu, environné de gloire; des princes étaient rangés comme des étoiles autour de son trône, et lui, semblable au soleil, recevait leurs hommages. Tous ceux qui le voyaient, pareils à des astres inférieurs, abaissaient leur couronne devant sa suprématie, tandis que moi, son fils, je ressemble au ver phosphorique, dont l'éclat luit dans les ténèbres, jamais en plein jour. Je vois bien que le temps est le maître absolu des hommes; il est tout à la fois leur créateur et leur tombe, et il leur donne ce qu'il lui plaît, non ce qu'ils demandent.

SIMONIDE.

Eh bien, chevaliers, êtes-vous joyeux?

PREMIER CHEVALIER.

Qui pourrait être autrement dans ce royal banquet?

SIMONIDE.

Que ceux d'entre vous qui aiment boivent à la dame de leurs pensées; moi, avec cette coupe remplie jusqu'aux bords, je bois à votre santé.

LES CHEVALIERS.

Nous remercions votre majesté.

* Je vis dans cet espoir.

SIMONIDE.

Attendez un instant. (*Montrant Périclès.*) Il me semble que ce chevalier est bien triste; on dirait que les magnificences de notre cour n'ont rien qui soit digne de lui. Ne le remarques-tu pas, Thaïsa?

THAÏSA.

Qu'est-ce que cela me fait, mon père?

SIMONIDE.

Écoute, ma fille; en ces sortes d'occasions, les princes doivent ressembler aux dieux du ciel, qui se montrent prodigues envers ceux qui viennent les honorer: les princes qui n'agissent point ainsi ressemblent aux moucherons; ils font beaucoup de bruit par leur bourdonnement; quand on les a tués, ce n'est rien. Afin donc d'ajouter encore au charme de la rêverie dans laquelle ce chevalier est plongé, dis-lui que nous buvons à sa santé cette coupe de vin.

THAÏSA.

Hélas! mon père, il n'est pas convenable que je sois si hardie avec un chevalier étranger; il pourrait s'offenser de cette liberté; car les hommes regardent les prévenances des femmes comme des témoignages d'impudeur.

SIMONIDE.

Comment donc! fais ce que je te dis, ou tu me fâcheras.

THAÏSA, *à part.*

Par les dieux, il ne pouvait me faire plus de plaisir.

SIMONIDE.

Dis-lui aussi que nous désirerions savoir quel est son pays, son nom et sa famille.

THAÏSA, *à Périclès.*

Seigneur, le roi mon père a bu à votre santé.

PÉRICLÈS.

Je lui rends grâces.

THAÏSA.

Il vous souhaite santé et longs jours.

PÉRICLÈS.

Je le remercie ainsi que vous, et bois à lui de grand cœur.

THAÏSA.

Il désirerait aussi savoir de vous quel est votre pays, votre nom et votre famille.

PÉRICLÈS.

Je suis Tyrien; mon nom est Périclès; j'ai reçu une éducation scientifique et guerrière. Parti en quête d'aventures, la mer impitoyable m'a enlevé mes compagnons et mes vaisseaux, et après mon naufrage, m'a jeté sur cette côte.

THAÏSA, *à Simonide.*

Il remercie votre majesté: son nom est Périclès; il est Tyrien; après avoir perdu sur mer ses vaisseaux et ses compagnons, il a été jeté sur ce rivage.

SIMONIDE.

Par les dieux, je plains ses malheurs, et je veux l'arracher à sa tristesse. Venez, messieurs; nous perdons le temps en discours inutiles; d'autres plaisirs nous réclament. Il sied bien à un guerrier de danser sous son armure; vous danserez donc tels que vous êtes; ne me dites pas, pour vous excuser, que cette bruyante musique est trop rude pour les oreilles des dames; elles aiment leurs chevaliers sous les armes aussi bien qu'au lit. (*Les chevaliers et les dames dansent.*) Allons, voilà qui est bien; l'exécution justifie la demande. (*A Périclès.*) Venez, seigneur, voilà une dame qui a besoin aussi de se mettre en haleine; j'ai souvent entendu dire que les chevaliers tyriens excellent à faire sautiller les dames et sont d'habiles danseurs.

PÉRICLÈS.

Ceux qui s'y exercent, seigneur.

SIMONIDE.

Vous voudriez, n'est-ce pas, que votre aimable courtoisie essuyât un refus? (*La danse continue quelque temps.*) — Maintenant, quittez les mains de vos danseuses: recevez tous mes remercîmens, messieurs; tous s'en sont bien acquittés, mais vous (*à Périclès*), mieux que personne. — Pages, des flambeaux; conduisez les chevaliers dans leurs chambres: — (*A Périclès.*) J'ai donné ordre que la vôtre fût voisine de la nôtre.

PÉRICLÈS.

Je suis aux ordres de votre majesté.

SIMONIDE.

Princes, il est trop tard pour conter fleurettes; car je sais que c'est là le but auquel vous tendez: que chacun aille donc se reposer; demain, chacun fera ses préparatifs de départ.

Ils sortent.

SCENE IV.

Tyr — Un appartement dans le palais du gouverneur.

Entrent HÉLICANUS *et* ESCANÈS.

HÉLICANUS.

Non, non, mon cher Escanès; apprenez qu'Antiochus était coupable d'inceste: les dieux tout-puissans avaient résolu de ne plus ajourner la vengeance qu'ils tenaient en réserve pour punir son crime abominable; au moment où, dans tout l'orgueil de sa gloire, il était assis avec sa fille, dans un char d'une valeur inestimable, un feu partit du ciel, et réduisit leurs corps en lambeaux; leurs cadavres hideux exhalaient une telle puanteur, que ceux qui les adoraient avant leur chute croiraient souiller leurs mains en leur donnant la sépulture.

ESCANÈS.

Cette mort est étrange!

HÉLICANUS.

Elle n'est que juste; bien que ce roi fût grand, sa grandeur n'a pu le défendre contre les carreaux du ciel, et le crime a eu sa récompense.

ESCANÈS.

C'est très-vrai.

Entrent TROIS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Voyez; nul autre que lui n'est admis à le voir en audience particulière*.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nous ne devons pas souffrir plus long-temps sans nous plaindre.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Et maudit soit celui qui ne nous secondera pas.

PREMIER SEIGNEUR.

Suivez-moi donc. — Seigneur Hélicanus, un mot.

HÉLICANUS.

A moi? soyez le bien venu. Bonjour, messieurs.

PREMIER SEIGNEUR.

Sachez que nos douleurs sont au comble et débordent enfin.

HÉLICANUS.

Vos douleurs! pourquoi? Ne faites point injure à un prince qui vous est cher.

PREMIER SEIGNEUR.

Ne vous faites point injure à vous-même, noble Hélicanus. Si le prince est vivant, qu'il nous soit permis de lui présenter nos hommages, ou que nous sachions du moins quels lieux ont le bonheur de le posséder. S'il est encore de ce monde, nous irons à sa recherche; s'il repose dans sa tombe, nous l'y trouverons: il faut prendre un parti; vivant, qu'il nous gouverne; mort, laissez-nous le pleurer et lui choisir un successeur.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Ce qu'il y a de plus probable, à notre avis, c'est qu'il est mort: or, sachant que ce royaume sans chef, comme une maison sans toiture, ne peut manquer de tomber bientôt en ruine, permettez-nous, seigneur, vous qui connaissez le mieux l'art de gouverner, de vous reconnaître pour notre souverain.

TOUS.

Vive le noble Hélicanus!

HÉLICANUS.

Restez fidèles à l'honneur, gardez vos suffrages; si vous aimez le prince Périclès, n'allez pas plus loin. Si je me rendais à vos vœux, pour le bonheur d'un moment, je me plongerais dans une mer d'anxiétés sans fin. Je vous supplie d'attendre encore un an avant d'élire un roi en l'absence de Périclès. Ce temps expiré, s'il n'est pas de retour, ma vieillesse acceptera avec résignation le fardeau que vous voulez lui imposer. Mais si je ne puis obtenir de vous ce témoignage d'attachement, allez en vrais gentilshommes, en nobles sujets, à la recherche de votre roi, et employez à cette recherche toute votre courageuse ardeur. Si vous le retrouvez et le ramenez ici, vous serez les diamans de sa couronne.

* Cette accusation de partialité n'a pas de suite, et dans le reste du dialogue il n'en est plus question. C'est sans doute une interpolation des acteurs du temps. (*Note du traducteur.*)

PREMIER SEIGNEUR.

Il n'y a que les insensés qui refusent de se rendre aux conseils de la sagesse; puisque le seigneur Hélicanus nous l'ordonne, nous allons commencer nos voyages et nos recherches.

HÉLICANUS.

Ainsi vous m'aimez, je vous aime, donnez-moi la main; quand les appuis d'un état sont unis comme nous le sommes, un royaume est éternel.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Pentapolis. — Un appartement du palais.

Entre SIMONIDE, *lisant une lettre;* LES CHEVALIERS *l'abordent.*

PREMIER CHEVALIER.

Salut au roi Simonide.

SIMONIDE.

Chevaliers, ma fille me charge de vous dire que d'ici à un an elle ne veut point entrer dans la vie conjugale. Ses raisons ne sont connues que d'elle seule, et je n'ai pu obtenir d'elle qu'elle me les communiquât.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Ne pourrions-nous, seigneur, être admis auprès d'elle?

SIMONIDE.

Nullement; la chose est impossible; elle ne quitte pas sa chambre. Pendant un an encore, elle portera la livrée de Diane; elle l'a juré par les yeux de Cynthie; elle tiendra son serment; son honneur virginal y est engagé*.

TROISIÈME CHEVALIER.

Nous prenons congé de vous, bien qu'à regret.

Ils sortent.

SIMONIDE, *seul.*

Nous en voilà débarrassés. — Revenons maintenant à la lettre de ma fille: elle me dit qu'elle veut avoir le chevalier étranger pour époux, sinon qu'elle ne veut plus revoir ni la nuit ni le jour. C'est bien, ma fille; ton choix s'accorde avec le mien; j'en suis charmé; — pourtant je la trouve bien absolue dans cette affaire; elle ne paraît guère s'inquiéter de savoir si j'approuve ou non la chose. Allons, son choix me convient, et je veux que le mariage se conclue sans délai. — Doucement, le voici! — Dissimulons.

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS.

Que la fortune comble de ses dons le roi Simonide.

* Il eût été à désirer que Simonide, qui nous est représenté comme un homme irréprochable, eût trouvé un autre expédient qu'un mensonge pour se débarrasser des prétendans à la main de sa fille. (*Note du traducteur.*)

SIMONIDE.

Je vous en souhaite autant, seigneur. Je vous remercie de votre charmante musique de la nuit dernière; jamais, je le proteste, mes oreilles n'ont entendu de plus délicieuse harmonie.

PÉRICLÈS.

Votre majesté veut bien me donner ces louanges ; je ne les mérite pas.

SIMONIDE.

Seigneur, en musique vous êtes passé maître.

PÉRICLÈS.

Je ne suis que le dernier des écoliers, seigneur.

SIMONIDE.

Permettez-moi de vous faire une question : Que pensez-vous de ma fille?

PÉRICLÈS.

Je la considère comme une très-vertueuse princesse.

SIMONIDE.

N'est-elle pas belle aussi, dites-moi ?

PÉRICLÈS.

Comme un beau jour d'été, merveilleusement belle.

SIMONIDE.

Ma fille, seigneur, fait grand cas de vous, si grand cas, qu'il faut absolument que vous soyez son maître, et qu'elle veut être votre écolière.

PÉRICLÈS.

Je suis indigne d'être son maître.

SIMONIDE.

Elle ne pense point ainsi ; lisez sa lettre.

PÉRICLÈS, *à part, après l'avoir parcourue.*

Elle écrit qu'elle aime le chevalier tyrien ; c'est un stratagème du roi pour m'ôter la vie. — (*A Simonide.*) Ne cherchez point, seigneur, à abuser un étranger malheureux, qui n'a jamais aspiré si haut, que d'oser aimer votre fille, et s'est borné en toutes choses à l'honorer.

SIMONIDE.

Tu as ensorcelé ma fille, et tu es un misérable.

PÉRICLÈS.

Il n'en est rien, seigneur ; une telle offense n'est jamais entrée dans ma pensée, et je n'ai jamais rien fait pour m'attirer son amour ou votre déplaisir.

SIMONIDE.

Traître, tu mens!

PÉRICLÈS.

Traître!

SIMONIDE.

Oui, traître!

PÉRICLÈS.

A quiconque, à l'exception du roi, m'appelle traître, je réponds qu'il en a menti par la gorge!

SIMONIDE, *à part.*

Par les dieux, j'applaudis son courage.

PÉRICLÈS.

Mes actions sont aussi nobles que mes pensées, qui n'ont jamais trahi en moi une basse origine. Je suis venu à votre cour, attiré par la gloire, et non pour me mettre en rébellion contre vous. Quiconque a de moi une opinion différente, ce glaive lui prouvera qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDE.

Non! —Voici ma fille; elle pourra l'attester.

Entre THAISA.

PÉRICLÈS.

S'il est vrai que vous soyez aussi vertueuse que belle, dites à votre père si ma bouche a jamais auprès de vous prononcé une parole d'amour.

THAISA.

Et quand cela serait, seigneur, qui s'offense de ce qui me comblerait de joie?

SIMONIDE.

Oh! oh! mademoiselle, vous êtes bien péremptoire. — (*A part.*) J'en suis enchanté. (*Haut.*) Va, je te dompterai, je te mettrai à la raison. — Eh quoi! sans mon consentement, tu donnes ton amour et tes affections à un étranger, (*à part*) qui, jusqu'à preuve du contraire, peut être tout aussi noble que moi. — Écoutez-moi, mademoiselle, soumettez votre volonté à la mienne ; — et vous, seigneur, écoutez-moi. — Laissez-vous diriger par moi, — ou je fais de vous — le mari et la femme. Allons, appprochez; joignez vos mains et vos lèvres. (*Ils s'embrassent.*) C'est en vous unissant que je déconcerte vos projets, et pour mieux vous punir, — que Dieu vous donne bonheur et joie! Eh bien, êtes-vous contens tous deux?

THAISA, *à Périclès.*

Oui, si vous m'aimez, seigneur.

PÉRICLÈS.

Comme ma vie aime le sang qui l'alimente.

SIMONIDE.

Allons, êtes-vous d'accord?

TOUS DEUX.

Oui, avec la permission de votre majesté.

SIMONIDE.

J'en suis si charmé, que je veux vous voir mariés; puis, sans perdre de temps, vous irez au lit*.

Ils sortent.

* Un commentateur observe avec raison que cet oubli de toutes les convenances est intolérable, et qu'il est impossible de ne pas désirer que les chevaliers eussent fustigé Simonide, et [illegible] l'eût mis à la porte. (*Note du traducteur*.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER.

Maintenant le sommeil a mis fin à la fête; dans tout le palais on n'entend plus d'autre bruit que celui des ronflemens rendus plus bruyans encore par les estomacs chargés, à la suite de ces noces magnifiques. Le chat, avec ses yeux semblables à deux charbons ardens, fait le guet auprès du trou de la souris, et les grillons chantent à la porte du four. L'hymen a conduit la fiancée à sa couche nuptiale, où par la perte de la virginité un enfant est formé. — Soyez attentif, et que votre imagination remplisse l'intervalle écoulé. Ce que le jeu muet aura d'obscur, je vous l'expliquerai de vive voix.

Jeu muet.

Arrivent Périclès et Simonide, accompagnés de leur suite. un messager les aborde, s'agenouille, et remet une lettre à Périclès. Périclès la montre à Simonide : les seigneurs se prosternent devant le premier. Puis arrivent Thaisa enceinte et Lycorida. Simonide montre la lettre à sa fille, qui témoigne sa joie. Elle et Périclès prennent congé de Simonide et s'éloignent ; puis Simonide et les seigneurs de sa suite en font autant.

GOWER.

D'actives recherches sont faites aux quatre coins du monde pour retrouver Périclès ; on y met toute la diligence qu'on peut obtenir à force de chevaux, de navires et d'argent. Enfin la retraite de Périclès est connue ; et on apporte à la cour de Simonide des lettres de Tyr dont voici la teneur : Antiochus et sa fille sont morts; les Tyriens ont voulu placer la couronne sur la tête d'Hélicanus; mais il s'y est refusé ; il s'est hâté d'apaiser la rébellion, et a déclaré aux révoltés que, si dans deux fois six lunes Périclès n'est pas revenu dans sa patrie, il se conformera à leur volonté et acceptera la couronne. Ces nouvelles arrivées à Pentapolis y ont excité la joie la plus vive ; chacun bat des mains et s'écrie : *Notre héritier présomptif est un roi! qui l'aurait soupçonné? qui aurait pu s'en douter?* Bref, il faut qu'il parte pour Tyr ; sa femme, qui est enceinte, exprime le désir de l'accompagner. Qui oserait contrarier ce désir? Je passe sous silence les pleurs et les regrets mutuels. Elle emmène avec elle Lycorida, sa nourrice ; et les voilà en mer. Leur navire s'élance sur les vagues de Neptune; déjà la moitié de la distance est franchie ; mais de nouveau la fortune se montre inconstante ; le nord irrité déchaine une telle tempête, que, pareil à l'oiseau aquatique qui plonge pour chercher sa nourriture, le malheureux navire monte et descend au gré des vagues. La princesse pousse des cris, et, juste ciel! la terreur la fait accoucher. Ce qui eut lieu ensuite pendant cette effroyable tempête, vous allez le voir se passer sous vos yeux ; je ne raconte plus rien ; l'action vous fera connaître le reste beaucoup mieux que je ne vous le dirais. Figurez-vous que ce théâtre est un vaisseau sur le tillac duquel le prince, jouet des flots, paraît et prend la parole.

Il se retire.

SCENE PREMIERE.

Un navire en pleine mer.

PÉRICLÈS *paraît sur le tillac.*

PÉRICLÈS.

O dieu de ce vaste abîme, apaise ces vagues énormes qui montent jusqu'au ciel et descendent jusqu'aux enfers; toi qui commandes aux vents, ordonne qu'ils quittent l'océan, et impose-leur des chaînes d'airain ! oh! cesse ton assourdissant fracas, redoutable tonnerre ; éteins tes flammes rapides et sulfureuses! — O Lycorida, comment va ma femme ? — O tempête, veux-tu donc épuiser toute ta fureur? — Le sifflet du capitaine n'est plus entendu ; c'est comme un imperceptible chuchottement aux oreilles de la Mort. — Lycorida ! — Lucine, ô déité tutélaire qui présides aux mystères de la maternité, qui la nuit prêtes l'oreille aux cris de la mère en travail, transporte ta divinité à bord de ce navire battu des flots; abrége les douleurs de ma femme! — Eh bien ! Lycorida ! —

Arrive LYCORIDA, *portant un enfant dans ses bras.*

LYCORIDA, *présentant l'enfant à Périclès.*

Voilà une créature trop jeune pour un tel lieu; si elle avait la raison, elle mourrait de frayeur, comme il est probable que cela m'arrivera bientôt. Prenez dans vos bras cette portion de votre femme morte.

PÉRICLÈS.

Morte ! que dis-tu, Lycorida ?

LYCORIDA.

Calmez-vous, seigneur ; n'ajoutez point aux désordres de la tempête. Voilà tout ce qui vous reste de vivant de votre femme, — une petite fille ; à cause d'elle, soyez homme, et maîtrisez-vous.

PÉRICLÈS.

O dieux ! pourquoi nous faites-vous aimer vos

dons précieux, pour nous les ravir ensuite? Nous autres hommes, nous ne reprenons pas ce que nous avons donné, et en cela nous vous offrons l'exemple d'une conduite honorable.

LYCORIDA.

Résignez-vous, seigneur, en considération du dépôt qui vous est confié.

PÉRICLÈS, *considérant l'enfant.*

Puisse ta vie être paisible! car jamais enfant n'eut une naissance plus orageuse. Que ton caractère soit pacifique et doux; car jamais fille ou fils de prince ne fut plus rudement accueilli à son entrée dans la vie. Que la suite soit heureuse! Le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel se sont réunis pour te faire la nativité la plus bruyante qu'un enfant ait jamais eue: dès ton début dans la vie, tu as fait une perte douloureuse* dont ton voyage et tout ce que tu trouveras ici-bas ne t'indemniseront pas. — Que les dieux propices jettent sur toi un bienveillant regard!

Arrivent DEUX MATELOTS.

PREMIER MATELOT.

Comment va le courage, seigneur? Dieu vous garde!

PÉRICLÈS.

Le courage ne me manque pas; je ne crains pas la tempête : ce qu'elle pouvait faire de pire pour moi, elle l'a déjà fait. Mais dans l'intérêt de ce pauvre enfant, de ce frêle et novice navigateur, je voudrais qu'elle se calmât.

PREMIER MATELOT, *à un de ses camarades.*

Relâche les boulines, entends-tu? maintenant la tempête peut souffler.

DEUXIÈME MATELOT.

Que nous ayons de l'espace; et quand les vagues devraient aller toucher la lune, je ne m'en inquiéterais pas.

PREMIER MATELOT.

Seigneur, il faut que la reine soit jetée à la mer; la vague est houleuse, le vent est fort, et ils ne se calmeront que lorsqu'il n'y aura plus de mort à bord du navire.

PÉRICLÈS.

C'est une de vos superstitions.

PREMIER MATELOT.

Pardonnez-nous, seigneur; c'est une observation qui a été faite en mer, et c'est sérieusement que nous parlons. Prenez votre parti sans délai; il faut absolument qu'elle soit jetée à la mer.

PÉRICLÈS.

Faites comme vous le jugerez convenable. — Malheureuse reine!

LYCORIDA.

La voilà ici étendue, seigneur.

PÉRICLÈS.

La crise de tes douleurs maternelles a été terrible, ma bien-aimée; sans lumière, sans feu; tous les élémens étaient réunis contre toi; il ne me sera pas permis de t'ensevelir pieusement; il faut que sur-le-champ, à peine enfermée dans ton cercueil, je te quitte au milieu des flots; là au lieu du marbre d'une tombe, au lieu de lampes sépulcrales, la baleine soufflante, et l'onde mugissante pèseront sur ta dépouille entourée de coquillages. Lycorida, dis à Nestor de m'apporter des aromates, de l'encre, du papier, ma cassette et mes joyaux; dis à Nicandre de m'apporter le coffre garni de satin; dépose l'enfant sur l'oreiller; va, tandis que je ferai à la reine mes pieux adieux : dépêche-toi.

LYCORIDA *s'éloigne.*

DEUXIÈME MATELOT.

Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse toute calfatée et goudronnée.

PÉRICLÈS.

Marin, je te remercie. Dis-moi, quelle côte est celle-ci?

DEUXIÈME MATELOT.

Nous sommes à la hauteur de Tharse.

PÉRICLÈS.

Gouvernons sur ce point, au lieu de continuer notre voyage vers Tyr. Quand pourrons-nous y arriver?

DEUXIÈME MATELOT.

A la pointe du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS.

Mets le cap vers Tharse; là j'irai voir Cléon; car l'enfant ne pourrait soutenir la route jusqu'à Tyr : c'est là que je le laisserai entre des mains attentives. Va, marin; je vais dans l'instant t'apporter le corps.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Éphèse. — Un appartement dans la maison de Cérimon.

Arrivent CÉRIMON, UN DOMESTIQUE *et* QUELQUES PERSONNES *qui viennent d'échapper à un naufrage.*

CÉRIMON.

Holà, Philémon!

Entre PHILÉMON.

PHILÉMON.

Est-ce que mon maître m'appelle?

CÉRIMON.

Fais du feu et donne à manger à ces pauvres gens; la nuit a été orageuse et bruyante.

LE DOMESTIQUE.

J'ai passé bien des nuits sur mer; mais je n'en ai jamais enduré de pareille.

CÉRIMON.

Votre maître sera mort avant votre retour; tous les secours seraient impuissans à le rappeler à la

* La mort de sa mère. (*Note du traducteur.*)

vie. (*A Philémon.*) Donne ceci au pharmacien. (*Il lui remet un papier.*) Tu me diras quel résultat cela aura produit.

PHILÉMON, LE DOMESTIQUE *et* LES NAUFRAGÉS *sortent.*

Arrivent DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS.

Bonjour, seigneur.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Bonjour à votre seigneurie.

CÉRIMON.

Messieurs, qui vous a fait lever si matin?

PREMIER BOURGEOIS.

Seigneur, nos maisons situées sur le bord de la mer ont ressenti les effets du tremblement de terre; on eût dit que la charpente allait se briser, et tout l'édifice s'écrouler; la surprise et la terreur m'ont fait quitter la maison.

TROISIÈME BOURGEOIS.

C'est pour cela que nous vous importunons de si bonne heure; ce n'est pas par zèle matinal.

CÉRIMON.

Vous avez bien raison.

PREMIER BOURGEOIS.

Mais je m'étonne que, riche comme vous l'êtes, vous ayez secoué de si bonne heure les doux pavots du sommeil; il est étrange qu'on se crée ainsi des fatigues quand on n'y est pas obligé.

CÉRIMON.

J'ai toujours considéré la vertu et l'intelligence comme des dons plus précieux que la noblesse et l'opulence; d'insoucians héritiers peuvent ternir et gaspiller ces dernières, en faisant de l'homme un dieu. On sait que j'ai toujours fait une étude spéciale de la chimie; je me suis initié à ses secrets, et tant par la lecture que par la pratique, j'ai acquis une connaissance familière des vertus salutaires contenues dans les végétaux, les métaux et les minéraux, et je puis parler des réactions et des cures que produit la nature; je trouve dans cette étude un contentement plus vrai, des jouissances plus vives, que si j'étais dévoré de la soif des honneurs ou occupé à lier mes trésors dans des sacs de soie, pour plaire aux insensés et pour travailler dans l'intérêt de la mort.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Votre bienfaisance s'est répandue dans Éphèse, où des centaines d'individus sauvés par vous se disent vos créatures. Votre science, votre obligeance personnelle, votre bourse toujours ouverte, vous ont fait une réputation que jamais le temps ne détruira.

Arrivent DEUX DOMESTIQUES, *portant un coffre.*

UN DOMESTIQUE.

Bien; soulevez.

CÉRIMON.

Qu'est-ce que cela?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, il n'y a qu'un instant, la mer a rejeté ce coffre sur la côte; il doit provenir de quelque naufrage.

CÉRIMON.

Déposez-le à terre; nous allons l'examiner.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Seigneur, c'est un cercueil.

CÉRIMON.

Quoi qu'il puisse être, il est singulièrement lourd. Qu'on l'ouvre sur-le-champ; si l'estomac de la mer est trop chargé d'or, la fortune a bien fait de la faire dégorger en notre faveur.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est vrai, seigneur.

CÉRIMON.

Comme il est soigneusement calfaté et goudronné! Vous dites donc que la mer l'a jeté sur le rivage?

LE DOMESTIQUE.

Je n'ai jamais vu de vague aussi énorme que celle qui l'a lancé sur la côte.

CÉRIMON.

Allons, qu'on l'ouvre! Doucement! il s'en exhale une odeur délicieuse.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Un parfum délicat.

CÉRIMON.

Jamais rien de si doux n'a frappé mon odorat; allons, enlevez-moi cela. — Dieux tout-puissans! que vois-je? un cadavre!

PREMIER BOURGEOIS.

Voilà qui est étrange!

CÉRIMON.

Enveloppé dans une riche étoffe, embaumé précieusement avec des sacs tout pleins d'aromates! J'aperçois une inscription! Apollon, permets que j'en déchiffre les caractères!

Il lit.

« Si jamais ce cercueil arrive à terre, je fais
» savoir, par le présent, que moi, le roi Périclès,
» la mort m'a privé de cette reine, digne de tous
» les trésors du monde. Elle était fille d'un roi.
» Quiconque la trouvera est prié de lui donner la
» sépulture; outre les trésors ci-joints, qui le
» paieront de sa peine, puissent les dieux récom-
» penser sa charité! »

Si tu vis, ô Périclès! comme ton cœur doit être brisé de douleur! — Cela a dû se passer cette nuit.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Très-probablement, seigneur.

CÉRIMON.

Cette nuit, sans nul doute; car, voyez, quel air de fraîcheur! — Comment ont-ils pu avoir le cœur de la jeter à la mer? Allumez ici du feu; apportez toutes les boîtes qui sont dans mon cabinet. La mort peut usurper sur le domaine de la nature pendant un grand nombre d'heures, et néanmoins le feu de la vie ranimer les esprits engourdis. J'ai entendu parler d'un Égyptien qui était mort depuis neuf heures, et que des moyens convenablement appliqués ont rappelé à la vie.

Entre UN DOMESTIQUE, *apportant des boîtes, du linge et du feu.*

CÉRIMON, *continuant.*

C'est bien, c'est bien; le feu et le linge; — qu'on fasse entendre, je vous prie, la musique rude et triste que nous avons. Redonnez-moi la fiole. — (*A un domestique.*) Bouge donc, imbécile. La musique, te dis-je. — Donnez-lui de l'air, je vous prie. — Messieurs, cette reine vivra : la nature s'éveille, la chaleur se répand sur tout son être; sa léthargie n'a pas duré cinq heures. Voyez-la renaître; voyez s'épanouir en elle la fleur de la vie!

PREMIER BOURGEOIS.

Par vous, seigneur, le ciel ajoute à notre étonnement et vous assure une gloire impérissable.

CÉRIMON.

Elle vit; voyez, ses paupières, enveloppe de ces célestes joyaux qu'a perdus Périclès, commencent à entr'ouvrir leurs franges d'or brillant; des diamans de la plus belle eau apparaissent pour doubler la richesse du monde. O vis! et fais-nous pleurer au récit de ton destin, belle et inestimable créature.

Elle remue.

THAÏSA.

O Diane chérie, où suis-je? où est mon époux? Quel monde est celui-ci?

DEUXIEME BOURGEOIS.

Cela n'est-il pas étrange?

PREMIER BOURGEOIS.

Tout-à-fait extraordinaire.

CÉRIMON.

Silence, mes amis; aidez-moi; portons-la dans la pièce voisine. Maintenant les plus grandes précautions sont nécessaires; car une rechute serait mortelle. Allons, venez, et qu'Esculape nous soit en aide!

Ils sortent, emportant Thaïsa.

SCENE III.

Tharse. — Un appartement dans le palais de Cleon.

Entrent PÉRICLÈS, CLÉON, DIONYSA, LYCORIDA *et* MARINA.

PÉRICLÈS.

Très-honoré Cléon, il faut que je parte; mon année est expirée, et Tyr ne jouit que d'une paix précaire. Vous et votre digne compagne, recevez mes sincères remercîmens! Que les dieux vous donnent le reste!

CLÉON.

Vos malheurs, qui vous portent au cœur une blessure mortelle, ont fait une vive et douloureuse impression sur nous.

DIONYSA.

O votre charmante épouse! plût aux dieux que les destins cruels l'eussent amenée ici pour charmer mes regards!

PÉRICLÈS.

Il faut nous résigner à la volonté des dieux. Quand je rugirais et entrerais en fureur, comme la mer dans le sein de laquelle elle est gisante, je ne changerais rien à ce qui est. Je charge votre obligeance de veiller sur ma fille Marina, que j'ai ainsi nommée parce qu'elle est née sur mer; je confie à vos soins son enfance, vous suppliant de lui donner une éducation digne d'une princesse, afin que ses qualités égalent sa naissance.

CLÉON.

Soyez tranquille, seigneur; vous qui avez nourri mon peuple de votre blé, bienfait pour lequel il vous adresse encore ses bénédictions, notre tendresse vous chérira dans cette enfant. Si j'étais assez vil pour oublier ce devoir, ce peuple secouru par vous se chargerait de me le rappeler; mais si j'ai besoin pour cela d'aiguillon, que les dieux me punissent, moi et les miens, jusqu'à la dernière génération.

PÉRICLÈS.

Je vous crois; votre honneur et votre vertu me sont une garantie suffisante sans vos sermens. Madame, jusqu'à ce qu'elle soit mariée, j'en jure par la brillante Diane, que nous honorons tous, les ciseaux n'approcheront pas de ma chevelure. Sur quoi, je prends congé. Je m'estimerai heureux des soins que vous voudrez bien donner à l'éducation de mon enfant.

DIONYSA.

J'en ai un moi-même, qui ne me sera pas plus cher que le vôtre, seigneur.

PÉRICLÈS.

Madame, recevez mes remercîmens et mes vœux.

CLÉON.

Nous vous conduirons jusqu'au bord de la mer; puis nous vous livrerons au décevant Neptune et aux plus doux vents du ciel.

PÉRICLÈS.

J'accepte votre offre. Venez, madame. — Oh! point de larmes, Lycorida, point de larmes; reporte toute ton attention sur ta petite maîtresse, dont ta destinée dépendra plus tard. Venez, seigneur.

Ils sortent.

SCENE IV.

Éphèse. — Un appartement dans la maison de Cérimon.

Entrent CÉRIMON *et* THAISA.

CÉRIMON.

Madame, cette lettre se trouvait dans votre cer-

cueil, avec quelques joyaux qui sont à votre disposition. Connaissez-vous cette écriture ?

THAÏSA.

C'est celle de mon époux. Je me rappelle fort bien mon embarquement, à la veille d'accoucher; quant à savoir si j'ai été délivrée là ou ailleurs, par les dieux, je ne saurais le dire. Mais puisque je ne dois plus espérer de revoir mon époux', le roi Périclès, je veux prendre l'habit de vestale et renoncer pour toujours à la joie.

CÉRIMON.

Madame, si telle est votre intention, tout près d'ici est le temple de Diane, où vous pourrez résider jusqu'à la fin de vos jours. En outre, si vous le souhaitez, ma nièce vous y tiendra compagnie.

THAÏSA.

Pour toute récompense, je n'ai que des remercîmens à vous offrir; quoique le don soit petit, ma bonne volonté est grande.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Arrive GOWER.

GOWER.

Figurez-vous Périclès à Tyr, accueilli aussi bien qu'il peut le désirer. Nous avons laissé à Ephèse son épouse inconsolable, qui s'est consacrée au culte de Diane. Maintenant reportez votre pensée vers Marina, que notre drame rapide va retrouver à Tharse, élevée par Cléon; dans la connaissance de la musique et des lettres, l'éducation lui a donné tous les talens qui la rendent l'objet de l'admiration générale. Mais, hélas! le monstre de l'envie, qui poursuit de sa haine toute gloire méritée, cherche à faire périr Marina sous le poignard de la trahison. Notre Cléon a une fille de cette espèce; elle est grande et prête à soutenir la lutte conjugale: cette fille se nomme Philotène. On assure dans notre histoire, qu'elle ne quittait jamais Marina, soit qu'elle travaillât la soie de ses doigts longs, minces, et blancs comme le lait; soit que son aiguille acérée piquât la fine toile plus belle encore au sortir de ses mains; soit que sa voix s'unît aux accords de son luth, et fît taire le chant plaintif de l'oiseau des nuits; soit que sa plume brillante et fidèle célébrât les louanges de Diane, sa divinité tutélaire. Philotène s'efforce de rivaliser en talens avec la perfection de Marina; c'est comme si le corbeau voulait rivaliser avec la colombe de Paphos pour la blancheur du plumage. Tous les éloges s'adressent à Marina et lui sont décernés non comme un don, mais comme une dette. Elle éclipse tellement toutes les grâces de Philotène, que l'épouse de Cléon, dévorée d'envie, cherche un assassin qui la délivre de Marina, afin que sa mort laisse sa fille sans égale. Ce qui vient favoriser encore son infâme projet, c'est que Lycorida, notre nourrice, est morte; et l'instrument de la colère de Dionysa est près de frapper le coup fatal. Je vous laisse assister aux événemens non encore accomplis; seulement je fais marcher le temps ailé au pas boiteux de ma parole; ce que je ne puis faire qu'autant que votre pensée m'accompagne. — Dionysa s'avance avec Léonin le meurtrier.

Il se retire.

SCENE PREMIERE.

Le rivage de la mer aux environs de Tharse.

Arrivent DIONYSA *et* LÉONIN.

DIONYSA.

Rappelle-toi ton serment: tu as juré de le faire; ce n'est qu'un coup à frapper, et personne n'en saura jamais rien. Tu ne saurais rien faire dans le monde qui te prenne moins de temps et qui te procure plus de profit. Que la froide conscience ne donne pas à ton cœur des scrupules; ne te laisse pas attendrir par la pitié, quand tu vois une femme même s'en dépouiller; et mets dans ta résolution le courage d'un soldat.

LÉONIN.

Je le ferai; mais c'est une belle et bonne créature.

DIONYSA.

Raison de plus pour que les dieux la possèdent. La voilà qui s'approche en pleurant, affligée qu'elle est de la mort de sa vieille nourrice. Es-tu décidé?

LÉONIN.

Je le suis.

Arrive MARINA, *portant une corbeille de fleurs.*

MARINA, *se croyant seule.*

Non, non, je veux dépouiller la terre de ses fleurs pour en semer le gazon de ta tombe; les bluets, les soucis, les violettes y seront suspendus

en guirlandes tant que durera l'été. Malheureuse que je suis! née dans une tempête, j'ai coûté la vie à ma mère : ce monde n'est pour moi qu'une tempête permanente qui m'emporte loin de tout ce que j'aime.

DIONYSA.

Eh bien, Marina! Pourquoi êtes-vous seule? Comment se fait-il que ma fille n'est pas avec vous? Ne vous consumez pas de douleur; vous avez en moi une nourrice. Mon Dieu! comme ce chagrin inutile a changé votre visage! Venez, venez; donnez-moi votre guirlande de fleurs; le vent de la mer la flétrirait! Allez avec Léonin faire un tour de promenade sur le rivage; l'air y est vif, piquant, et stimule l'appétit : venez! — Léonin, donnez-lui le bras, et promenez-vous avec elle.

MARINA.

Oh! non, je vous prie; je ne veux pas vous priver de votre serviteur.

DIONYSA.

Allez, allez; j'ai pour votre père et pour vous plus que l'affection d'une étrangère; nous l'attendons d'un jour à l'autre. Quand il viendra et trouvera ainsi défigurée la merveille que nous lui vantions, il regrettera d'avoir fait, pour venir, un si long voyage. Il nous reprochera, à mon mari et à moi, de n'avoir pas pris soin de vous. Promenez-vous un peu, je vous prie, et reprenez votre gaîté. Conservez en bon état ce teint charmant qui attire les regards des jeunes hommes et des vieillards. Ne vous inquiétez pas de moi; je puis retourner seule à la maison.

MARINA.

Je le veux bien, mais je n'en ai pas la moindre envie.

DIONYSA.

Allez; je sais que cela vous fera du bien. Léonin, vous vous promènerez au moins une heure: n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

LÉONIN.

Je vous le promets, madame.

DIONYSA.

Je vous quitte pour quelques instans, ma chère enfant; marchez doucement; ne vous échauffez pas. Oh! il faut que je prenne soin de vous.

MARINA.

Je vous remercie, madame. —

DIONYSA *s'éloigne.*

MARINA, *continuant.*

Est-ce le vent du sud qui souffle?

LÉONIN.

C'est le vent du sud-est.

MARINA.

Quand je suis née, c'était le vent du nord.

LÉONIN.

Vraiment?

MARINA.

Mon père, c'est ma nourrice qui me l'a dit, n'avait pas la moindre peur. *Mes amis!* criait-il aux matelots, et en même temps, ses mains royales maniaient les cordages; il tenait un mât embrassé pendant qu'une mer furieuse se ruait sur le tillac et enlevait un mousse de la hune: *Ah! ah!* s'écria quelqu'un, *tu t'en vas;* et chacun de courir en chancelant de l'avant à l'arrière; le contre-maître sifflait, le capitaine appelait et triplait la confusion.

LÉONIN.

Quand cela se passait-il?

MARINA.

Quand je suis née. Jamais le vent ni la mer n'eurent plus de violence.

LÉONIN.

Allons, dépêchez-vous de dire vos prières.

MARINA.

Que voulez-vous dire?

LÉONIN.

Si vous voulez quelques instans pour prier, je vous les accorde; priez, mais dépêchez-vous; car les dieux ont l'ouïe bonne, et je dois expédier ma besogne promptement.

MARINA.

Voulez-vous donc me tuer?

LÉONIN.

Oui, pour obéir à ma maîtresse.

MARINA.

Pourquoi en voudrait-elle à mes jours? Autant que je puis me le rappeler, je ne lui ai jamais fait de mal; je n'ai jamais dit un mot offensant, jamais nui à aucune créature vivante. Oh! croyez-moi, je n'ai jamais tué une souris, ni fait du mal à une mouche; il m'est arrivé de marcher sur un ver sans le vouloir; mais j'en ai pleuré. Qu'ai-je fait? en quoi ma mort peut-elle lui profiter? en quoi ma vie peut-elle la menacer?

LÉONIN.

Je suis chargé d'exécuter la chose, non de la raisonner.

MARINA.

J'espère bien que rien au monde ne vous la fera faire. Votre air parle en votre faveur, et je vois dans vos yeux que vous avez un bon cœur. Je vous ai vu dernièrement attraper un coup en séparant deux hommes qui se battaient : en cela vous avez bien agi; agissez de même maintenant; votre maîtresse en veut à ma vie : interposez-vous entre nous, et sauvez-moi; car je suis la plus faible.

LÉONIN.

Je l'ai juré, et je tiendrai mon serment.

Pendant que Marina se débat, surviennent des pirates.

PREMIER PIRATE.

Arrête, misérable!

LEONIN *s'enfuit.*

DEUXIÈME PIRATE.

Une prise! une prise!

TROISIÈME PIRATE.

Part à moi, mes amis, part à moi! embarquons-la sur-le-champ.

LES PIRATES *s'éloignent avec Marina.*

SCENE II.

Même lieu.

Revient LÉONIN.

LÉONIN.

Ces brigands sont au service du célèbre pirate Valdès : ils se sont emparés de Marina. Qu'elle parte : il n'y a plus d'espoir qu'elle revienne jamais. Je jurerai qu'elle est morte et que je l'ai jetée à la mer. — Mais j'attendrai ; peut-être ils se contenteront d'en jouir, et ne l'embarqueront pas. Si elle reste, celle qu'ils auront violée sera tuée par moi.

Il s'éloigne.

SCENE III.

Mitylène. — Une salle dans une maison de prostitution.

Entrent LE MAITRE, LA MAITRESSE *et* LAFLECHE.

LE MAÎTRE.

Laflèche!

LAFLÈCHE.

Monsieur ?

LE MAÎTRE.

Parcours le marché; cherche avec soin. Mitylène est plein de galans. Le manque de femmes nous a fait depuis peu perdre beaucoup d'argent.

LA MAÎTRESSE.

Nous n'avons jamais été aussi à court. Nous n'en avons que trois, et elles ne peuvent faire que ce qu'elles peuvent; obligées d'être continuellement en action, elles ne sont plus bonnes à grand'chose.

LE MAÎTRE.

Ayons-en donc de nouvelles à quelque prix que ce soit. Il faut de la conscience dans tous les états si on veut prospérer.

LA MAÎTRESSE.

Tu dis vrai : ce n'est pas en élevant de malheureux bâtards comme les onze que j'ai élevés,—

LA FLÈCHE.

Oui, vous les avez élevés, puis vous les avez ramenés à terre. Mais voyons, faut-il que j'aille au marché ?

LA MAÎTRESSE.

Il n'y a pas moyen de faire autrement; les malheureuses que nous avons sont une si pitoyable marchandise, qu'il suffirait d'un vent un peu fort pour les faire tomber en morceaux.

LE MAÎTRE.

Tu as raison; elles sont trop mal saines, en conscience. Le pauvre diable de Transylvanien qui couchait avec la petite vient de mourir.

LAFLÈCHE.

Oui; elle l'a promptement expédié; elle en a fait un excellent rôti pour les vers. — Mais je vais parcourir le marché.

LE MAÎTRE.

Si j'avais trois ou quatre mille sequins pour vivre tranquille, je planterais là le métier.

LA MAÎTRESSE.

Pourquoi, je te prie, planter là le métier ? est-ce une chose dont nous aurons à rougir quand nous serons vieux ?

LE MAÎTRE.

Oh ! la réputation ne nous vient pas aussi vite que la marchandise; et la marchandise ne peut être mise en balance avec le danger. Si donc dans notre jeunesse il nous arrive de trouver sous notre main une jolie petite fortune, nous ferons bien de tenir notre porte fermée. D'ailleurs, les mauvais termes dans lesquels nous sommes avec les dieux, sont une raison pour que nous renoncions au métier.

LA MAÎTRESSE.

Allons donc; les autres pèchent tout aussi bien que nous.

LE MAÎTRE.

Tout aussi bien que nous? dis donc, mieux que nous; nous sommes les pires d'entre les pécheurs. Notre métier n'est point une profession; ce n'est pas un état. — Mais voici venir Laflèche.

Entrent DES PIRATES *et* LAFLÈCHE, *entraînant avec eux Marina.*

LAFLÈCHE, *à Marina.*

Allons, venez. — (*Aux pirates.*) Messieurs, vous dites qu'elle est vierge ?

PREMIER PIRATE.

Oh ! nous n'en doutons pas.

LAFLÈCHE, *à son maître.*

Maître, j'ai proposé un bon prix pour cette pièce. Si vous la trouvez de votre goût, c'est bien ; sinon, j'ai perdu mes arrhes.

LE MAÎTRE.

Laflèche, a-t-elle quelques qualités?

LAFLÈCHE.

Elle a une figure avenante, s'exprime bien, et a d'excellens vêtemens : ces qualités-là suffisent pour qu'elle ne soit pas refusée.

LE MAÎTRE.

Quel est son prix, Laflèche?

LAFLÈCHE.

On me demande trois mille écus; pas un liard de moins.

LE MAÎTRE.

Bien ! Suivez-moi, messieurs ; je vais vous compter votre argent. Ma femme, recevez-la chez nous ; mettez-la au courant de ce qu'elle aura à faire, afin qu'elle ne soit pas novice dans ses fonctions.

LE MAÎTRE *et* LES PIRATES *sortent.*

LA MAÎTRESSE.

Laflèche, va faire connaître son signalement, la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, son

âge, sa virginité non douteuse, et tu t'écrieras: *Celui qui donnera le plus, l'aura le premier.* Cette virginité-là se paierait cher, si les hommes étaient ce qu'ils ont été. Va faire ce que je te dis.

LAFLÈCHE.

Je vais l'exécuter sur-le-champ.

Il sort.

MARINA.

Hélas! pourquoi Léonin a-t-il été si lent à frapper? Que ne m'a-t-il tuée sur-le-champ sans me parler? Pourquoi ces pirates, trop peu barbares, ne m'ont-ils pas jetée à la mer pour aller rejoindre ma mère?

LA MAÎTRESSE.

De quoi vous désolez-vous, ma jolie enfant?

MARINA.

De ce que je suis jolie.

LA MAÎTRESSE.

Allons, les dieux ne vous ont pas mal partagée!

MARINA.

Je ne les accuse pas.

LA MAÎTRESSE.

Vous êtes tombée dans mes mains, où vous êtes sûre de vivre.

MARINA.

Pourquoi faut-il que j'aie échappé aux mains où j'étais sûre de vivre!

LA MAÎTRESSE.

Vous vivrez au sein des plaisirs.

MARINA.

Non.

LA MAÎTRESSE.

Oui, vous dis-je, et vous aurez des gens comme il faut dans tous les genres. Oh! vous aurez du bon temps; vous essaierez de tous les tempéramens. Quoi! vous vous bouchez les oreilles?

MARINA.

Êtes-vous femme?

LA MAÎTRESSE.

Que voulez-vous que je soie, si je ne suis pas femme?

MARINA.

Soyez honnête femme, ou ne le soyez point du tout.

LA MAÎTRESSE.

Allez donc, petite sotte, je vois que j'aurai à faire avec vous; venez, vous êtes une jeune folle; il faudra bien que vous vous soumettiez.

MARINA.

Que les dieux me protégent!

LA MAÎTRESSE.

S'il plait aux dieux, vous aurez des hommes qui vous protégeront, qui vous consoleront, qui vous nourriront, qui vous dégourdiront. — Voilà Laflèche de retour.

Entre LAFLÈCHE.

LA MAÎTRESSE.

Eh bien, l'as-tu annoncée dans le marché?

LAFLÈCHE.

J'ai donné jusqu'au nombre de ses cheveux; ma voix a tracé son portrait.

LA MAÎTRESSE.

Eh bien, dis-moi, comment as-tu trouvé les chalands disposés, surtout les jeunes?

LAFLÈCHE.

Ils m'écoutaient tous comme ils auraient écouté le testament de leur père. Il y avait un Espagnol à qui l'eau venait à la bouche, si bien qu'après avoir entendu sa description, il s'est allé mettre au lit.

LA MAÎTRESSE.

Nous le verrons paraître demain avec son meilleur habit.

LAFLÈCHE.

Dès ce soir. A propos, maîtresse, vous connaissez ce chevalier français qui se balance sur les hanches? après avoir entendu mon annonce, il a voulu faire un entrechat; mais une douleur l'a saisi, et il a juré qu'il la verrait demain.

LA MAÎTRESSE.

Je sais qu'il va nous suivre comme son ombre, et semer l'argent comme du sable.

LAFLÈCHE.

S'il arrivait à Mitylène des voyageurs de toutes les nations, cette jeune vierge est une enseigne qui les attirerait tous chez nous.

LA MAÎTRESSE, *à Marina.*

Approchez un peu: vous allez avoir les plus belles chances; ce sont de véritables fortunes. Écoutez-moi bien; vous devez avoir l'air de faire avec répugnance ce que vous ferez le plus volontiers; de mépriser l'argent, dans les occasions qui vous présentent les gains les plus considérables. Il faut paraître déplorer la vie que vous menez, afin d'exciter la compassion de vos adorateurs. Cette compassion les conduit à avoir bonne opinion de vous, et cette bonne opinion se traduit en profits positifs.

MARINA.

Je ne vous comprends pas.

LAFLÈCHE.

Oh! menez-la chez vous, maîtresse, menez-la chez vous; un peu d'exercice lui ôtera bientôt cette timidité-là.

LA MAÎTRESSE.

Tu as raison, c'est cela même; la jeune fiancée commence par faire en rougissant et en tremblant ce qu'elle fera ensuite sans scrupule.

LAFLÈCHE.

Il en est qui se font prier, et d'autres non; au surplus, maîtresse, c'est moi qui ai fait le marché pour l'acquisition de ce morceau, —

LA MAÎTRESSE.

Et tu en veux ta part?

LAFLÈCHE.

Certainement.

LA MAÎTRESSE.

C'est trop juste. (*A Marina.*) Venez, jeunesse, j'aime la tournure de vos vêtemens.

LAFLÈCHE.

Elle pourra les garder encore.

LA MAITRESSE.

Laflèche, va répandre cette nouvelle; annonce l'acquisition que nous avons faite ; plus les chalands seront nombreux, plus tu y trouveras ton compte. Quand la nature a formé ce friand morceau, elle a eu pour toi de bonnes intentions; va donc dire quelle merveille nous possédons, et tu recueilleras ce que tes rapports auront semé.

LAFLÈCHE.

Maîtresse, je vous donne ma parole, que le tonnerre n'éveille pas plus tôt l'anguille * que mes discours ne stimuleront les libertins; j'en amènerai quelques uns ce soir.

LA MAÎTRESSE, *à Marina.*

Venez, suivez-moi.

MARINA.

S'il y a du feu qui brûle, des poignards acérés, des eaux profondes, je garderai ma virginité intacte. Diane, viens en aide à mon projet.

LA MAÎTRESSE.

Qu'est-ce que cela nous fait, Diane? Allons, voulez-vous venir avec nous?

Ils sortent.

SCENE IV.

Tharse. — Un appartement dans la maison de Cléon.

Entrent CLÉON *et* DIONYSA.

DIONYSA.

Est-ce que vous êtes fou? Pouvez-vous défaire ce qui est fait?

CLÉON.

O Dionysa! le soleil ni la lune n'ont jamais lui sur un meurtre aussi abominable.

DIONYSA.

Je crois que vous êtes retombé dans l'enfance.

CLÉON.

Quand je posséderais le monde entier, je le donnerais pour que cela n'eût pas eu lieu. Une jeune fille, moins noble encore par sa naissance que par ses vertus, une princesse digne de la première couronne de l'univers! Et ce misérable Léonin que tu as empoisonné! Si tu avais bu à la même coupe que lui, c'eût été un acte de courtoisie digne de ton effroyable forfait. Que répondras-tu quand le noble Périclès te redemandera son enfant?

DIONYSA.

Je répondrai qu'elle est morte. Mes soins ne pouvaient commander à la destinée, ni la préserver à jamais de la mort; je dirai qu'elle est morte pendant la nuit; qui peut me contredire? A moins que, dans votre simplicité impie, votre vertueuse indignation ne crie à haute voix que sa mort est le résultat d'un crime.

CLÉON.

Oh! laisse-moi; de tous les forfaits commis sous le ciel, les dieux n'en ont point vu de plus affreux.

DIONYSA.

Libre à vous de croire que les passereaux s'enfuiront d'ici et iront révéler tout à Périclès. Je rougis quand je songe à la noblesse de votre naissance et à la bassesse de vos sentimens.

CLÉON.

Il faudrait avoir dévié du sentier de l'honneur pour approuver un tel acte, même sans y avoir préalablement consenti.

DIONYSA.

Eh bien, soit! Cependant, nul, hormis vous, ne sait comment elle est morte, et Léonin parti, nul ne peut le savoir. Elle méprisait ma fille, et s'interposait entre elle et sa fortune. Nul ne daignait jeter les yeux sur elle; tous les regards se portaient sur Marina; notre fille n'était qu'un objet de dédain, indigne d'être regardé; cela me perçait le cœur. Vous trouvez ma conduite dénaturée parce que vous n'aimez pas votre fille; mais moi, je me félicite de ce que j'ai fait, comme d'un important service rendu à notre unique enfant.

CLÉON.

Le ciel te le pardonne!

DIONYSA.

Quant à Périclès, que pourrait-il dire? Nous avons suivi en pleurant son convoi; nous portons encore son deuil; son monument funéraire élevé à nos frais est presque achevé; et une épitaphe en lettres d'or fait l'éloge de ses qualités et témoigne de notre sollicitude.

CLÉON.

Tu ressembles aux harpies, qui à un visage d'ange joignent des serres d'aigle.

DIONYSA.

Vous ressemblez à ces insensés qui se plaignent aux dieux de ce que l'hiver tue les mouches; toutefois, je sais que vous vous laisserez guider par moi.

Ils sortent.

Les environs de Tharse. — On aperçoit le monument funéraire de Marina.

Arrive GOWER.

GOWER.

C'est ainsi que nous abrégeons le temps, et rendons courte la route la plus longue; nous naviguons dans des coquilles de noix; nous n'avons pour avoir qu'à désirer; et pour complaire à votre imagination, nous voyageons de rivage en rivage, d'une région à l'autre; avec votre permission, nous pouvons sans crime parler la même langue dans tous les pays où nous plaçons la scène de notre drame. Écoutez-moi, je vous prie, moi, qui viens dans les entr'actes vous expliquer la

* Le tonnerre ne produit, dit-on, aucune impression sur les poissons, à l'exception de l'anguille, que ce bruit fait sortir de la vase où elle se tient, et qui est alors plus facile à prendre. (*Note du traducteur.*

marche de notre histoire. Périclès, accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de chevaliers, franchit de nouveau les mers inconstantes pour revoir sa fille, l'unique joie de son cœur. Il confie le gouvernement au vieil Escanès, à qui Hélicanus a déjà conféré de grands honneurs et de hautes dignités; notez qu'Hélicanus accompagne Périclès. Des vaisseaux bons voiliers et un vent favorable ont amené le roi à Tharse. Donnez-lui la pensée pour pilote, votre pensée suivra plus facilement sa traversée; il vient pour ramener sa fille à Tyr, sa fille qui est partie avant lui. Voyez-les un moment se mouvoir comme des atomes et des ombres; je mettrai vos oreilles d'accord avec vos yeux.

Jeu muet.

Arrivent d'un côté Périclès et sa suite; de l'autre, Cleon et Dionysa. Cleon montre à Périclès la tombe de Marina; à cette vue, Périclès témoigne la plus vive douleur, revêt un cilice, et s'éloigne dans une affliction profonde. Cleon et Dionysa se retirent.

GOWER.

Combien l'hypocrisie peut en imposer à la crédulité! Cette douleur empruntée passe pour douleur véritable; et Périclès, accablé d'affliction, quitte Tharse en soupirant et les yeux baignés de larmes, et se rembarque. Il jure de ne jamais laver sa figure, ni couper ses cheveux, revêt un cilice, et met à la voile. Il essuie une tempête qui brise son vaisseau, mais à laquelle il échappe. Permettez, maintenant, que je vous lise l'épitaphe de Marina, composée par la coupable Dionysa.

Il lit l'inscription mise sur le tombeau de Marina.

« Ci-gît la plus belle, la plus douce, la meilleure
» des jeunes filles, moissonnée dans son printemps.
» Celle que la mort a immolée était Tyrienne et
» fille de roi; elle se nommait Marina: à sa nais-
» sance, Thétis, fière de lui donner le jour, enva-
» hit une partie de la terre; la terre, craignant
» d'être submergée, a fait présent au ciel de la
» fille de Thétis, qui, dans sa fureur, s'attaque et
» a juré de s'attaquer sans cesse aux rochers du ri-
» vage. »

Nul masque ne convient si bien au crime que la douce et délicate flatterie. Que Périclès croie sa fille morte, et s'abandonne à la direction de la fortune, pendant que notre drame va nous montrer les tortures de sa fille dans l'asile infâme qu'elle habite. Patience donc, et figurez-vous tous que vous êtes à Mitylène.

Il s'éloigne.

SCENE V.

Mitylène. — Une rue devant la maison de prostitution.

DEUX BOURGEOIS *en sortent.*

PREMIER BOURGEOIS.

Avez-vous jamais rien entendu de pareil?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Non, et je vous promets que je ne remettrai plus les pieds dans une maison de ce genre, une fois qu'elle en sera partie.

PREMIER BOURGEOIS.

Mais entendre en pareil lieu prêcher la religion et la vertu! l'auriez-vous jamais pu croire?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Non, non; venez; plus de maison de prostitution. Voulez-vous que nous allions entendre chanter les vestales?

PREMIER BOURGEOIS.

Maintenant, je suis prêt à faire tout ce qui est vertueux; mais j'ai quitté pour toujours la voie de la paillardise.

Ils s'éloignent.

SCENE VI.

Même ville. — Une chambre dans la maison de prostitution.

Entrent LE MAITRE, LA MAITRESSE *et* LAFLÈCHE.

LE MAÎTRE.

Ma foi, je voudrais, pour le double de ce qu'elle vaut, qu'elle n'eût jamais mis le pied dans la maison.

LA MAÎTRESSE.

Fi la bégueule! elle serait capable de geler le dieu Priape lui-même et de perdre toute une génération. Il faut la faire violer, ou nous en débarrasser; au lieu de remplir ses fonctions avec les pratiques, et d'accomplir les devoirs de notre profession, mademoiselle se rebiffe; elle vous allègue ses raisons, raisons péremptoires; elle prie, elle s'agenouille; elle ferait un puritain du diable s'il lui marchandait un baiser.

LAFLÈCHE.

Il faut absolument que je la viole; sans quoi elle nous fera perdre tous nos cavaliers, et fera des prêtres de tous nos sacripans.

LE MAÎTRE.

Que le diable l'emporte avec sa bégueulerie!

LA MAÎTRESSE.

Voilà le seigneur Lysimaque déguisé.

LAFLÈCHE.

Nous aurions l'épée et la robe, si la coquine voulait accueillir les chalands.

Entre LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

Eh bien! comment vont les virginités?

LA MAÎTRESSE.

Que les dieux bénissent votre seigneurie!

LAFLÈCHE.

Je suis charmé de voir votre seigneurie en bonne santé.

LYSIMAQUE.

Vous avez raison. Vous devez désirer que vos pratiques se portent bien et soient solides sur leurs jambes. (*A la maîtresse.*) Eh bien, comment va, iniquité salutaire? avez-vous quelque chose dont un honnête homme puisse s'approcher sans craindre le chirurgien?

LA MAÎTRESSE.

Nous en avons bien une, seigneur, si elle le voulait.— Mais Mitylène n'a jamais vu sa pareille.

LYSIMAQUE.

Vous voulez dire si elle consentait à commettre le péché de paillardise.

LA MAÎTRESSE.

Votre seigneurie sait ce que parler veut dire.

LYSIMAQUE.

Fort bien; faites-la venir, faites-la venir.

LAFLÈCHE.

Pour la fraîcheur, pour la beauté du teint, vous allez voir une rose, seigneur; et ce serait effectivement une rose, si elle n'avait, —

LYSIMAQUE.

Quoi donc, je vous prie?

LAFLÈCHE.

Oh! seigneur, je sais être modeste.

LYSIMAQUE.

Cela relève la renommée d'un mauvais lieu et lui donne une réputation de chasteté.

Entre MARINA.

LA MAÎTRESSE.

Voilà la fleur sur sa tige; — elle n'a pas encore été cueillie, je puis vous l'assurer. N'est-ce pas une belle créature?

LYSIMAQUE.

On s'en accommoderait après un long voyage en mer. Tenez, (*lui donnant de l'argent*) voilà pour vous; — laissez-nous.

LA MAÎTRESSE.

Que votre seigneurie veuille bien m'excuser; un mot seulement, et j'ai fini.

LYSIMAQUE.

Faites, je vous prie.

LA MAÎTRESSE, *à Marina, qu'elle a prise à part.*

Je vous ferai d'abord remarquer que c'est là un homme honorable.

MARINA.

Je désire le trouver tel, afin de bien le remarquer.

LA MAÎTRESSE.

Ensuite, c'est le gouverneur du pays, et un homme envers qui j'ai des obligations à remplir.

MARINA.

S'il gouverne le pays, vous avez effectivement des obligations à remplir envers lui; mais jusqu'à quel point ces obligations sont d'une nature honorable, c'est ce que j'ignore.

LA MAÎTRESSE.

Sans plus de façons virginales, répondez-moi: votre intention est-elle de le traiter avec bonté? il garnira d'or votre tablier.

MARINA.

Ce qu'il daignera faire pour moi, je l'accepterai avec reconnaissance.

LYSIMAQUE.

Avez-vous fini?

LA MAÎTRESSE.

Seigneur, elle n'est pas encore façonnée; vous aurez quelque peine à la dresser à votre usage. Allons, nous allons vous laisser seul avec elle.

LE MAÎTRE, LA MAÎTRESSE *et* LAFLÈCHE *sortent.*

LYSIMAQUE.

Allez. — (*A Marina.*) Ma belle enfant, combien y a-t-il de temps que vous êtes dans cette profession?

MARINA.

Quelle profession, seigneur?

LYSIMAQUE.

Je ne saurais la nommer sans vous offenser.

MARINA.

Ma profession ne saurait m'offenser; veuillez la nommer.

LYSIMAQUE.

Depuis combien de temps êtes-vous dans votre état actuel?

MARINA.

Je ne me rappelle pas en avoir jamais eu d'autre.

LYSIMAQUE.

Avez-vous donc débuté si jeune? Faisiez-vous le métier à cinq ou six ans?

MARINA.

Je l'ai fait plus tôt, s'il est vrai que je le fasse maintenant.

LYSIMAQUE.

La maison que vous habitez indique que vous êtes une créature mercenaire.

MARINA.

Vous connaissez cette maison pour telle, et vous y venez! on m'a dit que vous jouissez d'une réputation honorable, et que vous êtes le gouverneur de ce pays.

LYSIMAQUE.

Est-ce que votre maîtresse vous a fait connaître qui je suis?

MARINA.

Qui est ma maîtresse?

LYSIMAQUE.

Mais, votre revendeuse; celle qui plante l'infamie et sème l'iniquité. Oh! je vois que vous avez entendu parler de mon rang, et vous attendez de ma part des attentions plus graves que d'un autre. Mais je vous proteste, ma belle enfant, que j'ai laissé mon rang à la porte, et que je viens ici en ami; allons, conduisez-moi dans quelque chambre particulière. Venez, venez.

MARINA.

Si vous êtes homme d'honneur, faites-le voir maintenant. Justifiez la haute opinion qu'on a de vous.

LYSIMAQUE.

Qu'est-ce que j'entends? qu'est-ce que j'entends? — Continuez à faire de la sagesse.

MARINA.

Je suis innocente et pure, quoique la fortune ennemie m'ait placée dans cet antre fétide, où l'on tient marché de corruption. — Oh! puissent les dieux me délivrer de ce lieu infâme, dussent-ils faire de moi le plus chétif des oiseaux qui volent dans l'air libre et pur!

LYSIMAQUE.

Je n'aurais jamais cru que vous pussiez si bien parler; je ne me le serais jamais imaginé. Si j'avais apporté ici une âme corrompue, vos paroles l'auraient changée. Tenez, voici de l'or pour vous; persévérez dans la voie droite où vous marchez, et puissent les dieux vous donner la force nécessaire.

MARINA.

Que les dieux vous protégent!

LYSIMAQUE.

Pour ce qui est de moi, croyez bien que je ne suis pas venu ici avec de mauvaises intentions; car il n'est pas jusqu'aux portes et aux fenêtres de cette maison qui, à mes yeux, ne sentent l'infamie; adieu. Vous êtes un modèle de vertu, et je ne doute pas que vous n'ayez reçu une éducation distinguée.— Tenez, voilà encore de l'or pour vous. — Qu'il soit maudit, qu'il meure de la mort des infâmes, celui qui vous ravira votre vertu. Si vous entendez parler de moi, ce sera pour votre bien.

Au moment où Lysimaque remet sa bourse dans sa poche, Lafleche entre.

Arrive LAFLÈCHE.

LAFLÈCHE.

Que votre seigneurie veuille bien ne pas m'oublier.

LYSIMAQUE.

Va-t'en, entremetteur infâme! Sans cette jeune fille qui la soutient, cette maison s'écroulerait sur vous et vous ensevelirait tous. Va-t'en!

Il sort.

LAFLÈCHE.

Qu'est-ce que cela? Il nous faut prendre une autre marche. Si je souffre que votre chasteté revêche, qui ne vaut pas un déjeuner dans le pays le moins cher qu'il y ait sous le ciel, ruine toute une maison, que je sois châtré comme un épagneul. Venez.

MARINA.

Où voulez-vous me conduire?

LAFLÈCHE.

Je veux avoir votre virginité, ou nous la ferons prendre par le bourreau. Venez; nous ne souffrirons plus que des gens comme il faut soient ainsi éconduits. Venez, vous dis-je.

Rentre LA MAITRESSE.

LA MAÎTRESSE

Eh bien! qu'y a-t-il?

LAFLÈCHE.

De pire en pire, maîtresse; elle a tenu un langage de sainteté au seigneur Lysimaque.

LA MAÎTRESSE.

Quelle abomination!

LAFLÈCHE.

Elle déshonore notre profession à la face des dieux.

LA MAÎTRESSE.

Qu'elle soit pendue pour l'éternité!

LAFLÈCHE.

Ce seigneur ne demandait pas mieux que de se conduire avec elle en galant homme; elle l'a renvoyé froid comme une boule de neige, et disant ses prières, qui mieux est.

LA MAÎTRESSE.

Laflèche, emmène-la; fais d'elle ce que tu voudras: brise le verre de sa virginité, et rends le reste malléable.

LAFLÈCHE.

Son terrain fût-il plus incultivable encore qu'il ne l'est, elle sera labourée.

MARINA.

Ecoutez, écoutez, ô dieux!

LA MAÎTRESSE.

Elle conjure, c'est une sorcière; emmène-la. Plût aux dieux qu'elle n'eût jamais mis les pieds chez nous, la misérable! Elle est née pour consommer notre ruine. Ah! tu ne veux pas subir la loi commune de la femme! Va, va, plat de chasteté, servi avec des baies et du romarin.

Elle sort.

LAFLÈCHE.

Allons, mademoiselle, venez avec moi.

MARINA.

Que voulez-vous de moi?

LAFLÈCHE.

Vous prendre le joyau que vous mettez à si haut prix.

MARINA.

D'abord dites-moi une chose.

LAFLÈCHE.

Voyons, quelle est-elle?

MARINA.

Que souhaiteriez-vous à votre ennemi?

LAFLÈCHE.

Je lui souhaiterais d'être mon maître, ou plutôt ma maîtresse.

MARINA.

Ils ne sont pas aussi méprisables que toi, car ils sont tes supérieurs. Le plus souffrant des damnés ne changerait pas sa place contre la tienne: tu sers d'entremetteur aux êtres les plus infâmes; ton oreille est obligée d'entendre les injures de ce qu'il y a de plus vil au monde: tu vis, tu respires dans une atmosphère empestée.

LAFLÈCHE.

Que voulez-vous que je fasse? Que j'aille à la guerre, où, après sept années de service, on a une jambe de moins et pas assez d'argent pour s'en acheter une de bois?

MARINA.

Fais toute autre chose que ce que tu fais. Vide les égouts, enleve les immondices, sois valet du bourreau ; ces métiers valent encore mieux que le tien ; car un singe, s'il pouvait parler, se croirait déshonoré dé le prendre. Oh! si les dieux pouvaient me délivrer de ce lieu! Tiens, tiens, voilà de l'or! si ton maître veut tirer de moi quelque profit, annonce que je sais chanter, broder, coudre, danser, sans compter beaucoup d'autres talens dont il est inutile que je me vante. Je m'offre à en donner des leçons : je ne doute pas que cette cité populeuse ne me présente beaucoup d'écolières.

LAFLÈCHE.

Mais pouvez-vous enseigner toutes les choses que vous venez de dire ?

MARINA.

Si je ne le puis pas, ramène-moi à la maison et prostitue-moi au dernier des valets qui la fréquentent.

LAFLÈCHE.

Allons, je vais voir ce que je puis faire pour vous; si je puis vous placer, je le ferai.

MARINA.

Mais que ce soit chez d'honnêtes femmes!

LAFLÈCHE.

A vrai dire, ce n'est guère parmi elles que sont mes connaissances. Mais puisque mon maître et ma maîtresse vous ont achetée, vous ne pouvez quitter la maison que de leur consentement. Je vais donc leur communiquer votre projet, et je suis certain de les trouver traitables. Venez, je ferai pour vous ce que je pourrai; venez!

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Arrive GOWER.

GOWER.

C'est ainsi, suivant notre histoire, que Marina parvient à s'échapper d'une maison infâme, et qu'elle est reçue dans une maison honnête. Elle chante comme une immortelle et danse comme une déesse, en s'accompagnant de sa voix ravissante ; elle ferme la bouche aux plus savans clercs; son aiguille reproduit la nature, le bouton naissant, l'oiseau, la branche, la baie rougissante; ses roses rivalisent avec la rose naturelle; sous ses doigts la laine et la soie imitent la cerise vermeille ; elle ne manque pas d'élèves de noble race qui la récompensent généreusement; tout ce qu'elle gagne, elle le donne à la misérable dont elle a fui la demeure. Quittons-la un moment et reportons nos pensées vers son père. Nous l'avons laissé en mer. Poussé par les vents, il est arrivé aux lieux que sa fille habite ; supposez-le à l'ancre sur cette côte; la ville, ce jour-là, célèbre la fête annuelle du dieu Neptune. Du rivage, Lysimaque a aperçu le navire tyrien avec son noir pavillon et son riche armement; il se hâte d'aller le rejoindre dans sa chaloupe. Appelez de nouveau à votre aide les yeux de votre imagination; supposez que c'est ici le vaste navire de Périclès: c'est là que va se passer l'action, du moins, tout ce qu'il sera possible de vous représenter. Veuillez vous asseoir et prêter l'oreille.

Il s'éloigne.

SCENE PREMIERE.

La scène est devant Mitylène, à bord du vaisseau de Périclès. Sur le tillac est une tente fermée par un rideau ; Périclès y est couché sur un lit de repos. Une chaloupe est amarrée au navire tyrien.

Arrivent DEUX MATELOTS, *l'un appartenant au vaisseau tyrien, l'autre à la chaloupe;* HÉLICANUS *s'avance vers eux.*

LE MATELOT TYRIEN, *au matelot de Mitylène.*

Où est le seigneur Hélicanus? il pourra vous répondre. Ah! le voici. — (*A Hélicanus.*) Seigneur, il est arrivé de Mitylène une chaloupe dans laquelle est le gouverneur Lysimaque, qui demande à venir à bord. Quelle est votre volonté ?

HÉLICANUS.

Que la sienne soit faite! Appelez du monde sur le pont.

LE MATELOT TYRIEN.

Holà! messieurs, monseigneur vous demande.

Arrivent DEUX TYRIENS.

HÉLICANUS.

Messieurs, des personnages importans vont monter à bord; veuillez leur faire un accueil distingué.

LES TYRIENS *et les* DEUX MATELOTS *descendent dans la chaloupe.*

Arrivent de la chaloupe à bord LYSIMAQUE *et* PLUSIEURS SEIGNEURS, *les* DEUX TYRIENS *et les* DEUX MATELOTS.

LE MATELOT TYRIEN, *à Lysimaque.*

Seigneur, voilà l'homme qui peut répondre à toutes vos demandes.

LYSIMAQUE.

Salut, vieillard vénérable! Que les dieux vous conservent!

HÉLICANUS.

Et vous, seigneur, qu'ils vous donnent une vie plus longue que la mienne, et une mort comme je la voudrais!

LYSIMAQUE.

Vos souhaits pour moi sont empreints de bienveillance. Étant sur le rivage, où j'assistais aux cérémonies de la fête de Neptune, j'ai vu arriver ce magnifique navire, et je suis venu vers vous pour savoir d'où vous venez.

HÉLICANUS.

D'abord, seigneur, veuillez me dire quelle place vous occupez.

LYSIMAQUE.

Celle de gouverneur du pays qui est devant vous.

HÉLICANUS.

Seigneur, notre vaisseau vient de Tyr; nous avons à bord le roi, qui depuis trois mois n'a parlé à personne, et n'a pris de nourriture que ce qu'il en fallait pour prolonger ses souffrances.

LYSIMAQUE.

Quel est le motif de cette étrange conduite?

HÉLICANUS.

Seigneur, ce serait trop long à raconter; qu'il vous suffise de savoir que tout cela provient principalement de la perte d'une épouse et d'une fille bien aimées.

LYSIMAQUE.

Ne pourrions-nous le voir?

HÉLICANUS.

Vous le pouvez, seigneur; mais cela ne vous servira de rien; il ne parle à personne.

LYSIMAQUE.

Néanmoins, veuillez obtempérer à mon désir.

HÉLICANUS.

Voyez-le, seigneur. (*Il écarte le rideau; on aperçoit Périclès.*) Cet homme était beau et bien fait, jusqu'à la nuit fatale qui l'a réduit à l'état où vous le voyez.

LYSIMAQUE, *à Périclès.*

Seigneur, sire, salut! Les dieux vous conservent! Salut, royale majesté!

HÉLICANUS.

C'est inutile; il ne vous parlera pas.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, nous avons à Mitylène une jeune fille qui, j'en ai l'assurance, le ferait parler.

LYSIMAQUE.

C'est une bonne idée. Il n'est pas douteux que son chant harmonieux et ses autres moyens d'attraction pourraient le captiver et arriver jusqu'à son oreille. En ce moment, aussi heureuse que belle, elle est avec ses compagnes dans la forêt ombreuse qui borde ce côté de l'île.

Il parle à l'oreille de l'un des seigneurs de sa suite. Le seigneur descend dans la chaloupe de Lysimaque.

HÉLICANUS.

Tout sera inutile; néanmoins, nous ne voulons rien omettre de ce qui pourrait être efficace. Mais puisque vous avez poussé si loin l'obligeance, souffrez que nous en usions encore; permettez-nous de nous procurer des provisions en échange de notre or; non que nous en manquions; mais l'ancienneté des nôtres nous fait éprouver le besoin d'en avoir de fraîches.

LYSIMAQUE.

Seigneur, si nous étions capables de vous refuser cet acte de courtoisie, nous mériterions que Dieu affligeât notre province d'autant de sauterelles que nos arbres ont de feuilles. — Quoiqu'il en soit, permettez-moi de vous demander de nouveau de me faire connaître les motifs de la douleur du roi.

HÉLICANUS.

Asseyez-vous, seigneur, je vais vous faire ce récit. — Mais voyez, j'en suis empêché.

Arrivent de la chaloupe sur le tillac MARINA *et* UNE JEUNE FILLE.

LYSIMAQUE.

Voici la jeune personne que j'ai envoyé chercher. — Salut, jeune beauté! — N'est-elle pas charmante?

HÉLICANUS.

Elle est fort belle!

LYSIMAQUE.

Elle est telle, que si j'avais la certitude qu'elle est de bonne maison et de noble race, je ne voudrais pas d'autre épouse, et croirais avoir fait un excellent choix. — Jeune beauté, il s'agit ici d'opérer la guérison d'un roi, et pour cela, les plus brillantes récompenses vous attendent. Si par les moyens qui sont en votre pouvoir, vous réussissez à obtenir de lui une réponse sur un sujet quelconque, pour reconnaître vos soins, il vous sera donné tout ce que vous demanderez.

MARINA.

Seigneur, je ferai mon possible pour le guérir, mais à la condition qu'il n'y aura que ma compagne et moi qui aurons la permission de l'approcher.

LYSIMAQUE.

Allons, laissons-la; et puissent les dieux lui accorder de réussir!

Marina chante.

LYSIMAQUE, *continuant.*

Fait-il attention à votre chant?

MARINA.

Non; il ne nous regarde même pas.

LYSIMAQUE.

Voyez; elle va lui parler.

MARINA, *à Périclès.*

Salut, seigneur! Sire, prêtez l'oreille. —

PERICLÈS, *se soulevant à demi.*

Hein! — Ah?

MARINA.

Je suis une jeune fille, seigneur, qui n'ai jamais appelé les regards de personne; mais les regards se sont fixés sur moi comme sur une comète. Celle qui vous parle, seigneur, a enduré une souffrance qui pourrait égaler la vôtre, si elles étaient mises dans la balance. Bien que la fortune inconstante m'ait maltraitée, je suis issue d'ancêtres qui étaient les égaux des rois les plus puissans. Mais le temps a moissonné ma famille, et, mettant le comble à mes malheurs, m'a plongée dans la servitude. — (*A part.*) Je m'arrête; toutefois je sens ma joue brûlante d'une émotion inconnue, et quelque chose me dit tout bas : *Ne t'en vas pas avant qu'il ait parlé.*

PERICLÈS, *sortant comme d'un rêve, et repoussant Marina.*

Fortune, — ancêtres, — famille, — égaler la mienne! — N'est-ce pas cela? — Que disais-tu?

MARINA.

Je disais, seigneur, que si ma naissance vous était connue, vous ne me repousseriez pas.

PERICLÈS.

Je le crois; je t'en prie, tourne encore tes yeux vers moi. Tu ressembles à quelque chose qui, — De quel pays es-tu? de celui-ci?

MARINA.

D'aucun. Et pourtant je suis née mortelle, et ne suis pas autre que je ne parais.

PERICLÈS.

Je suis gros de douleur; laissez-moi mettre au jour des sanglots et des larmes. Ma femme ressemblait à cette jeune fille, et ma fille lui ressemblerait aujourd'hui. Voilà bien le front carré de la reine, sa stature, sa taille droite comme un roseau, sa voix argentine, ses yeux, brillans joyaux richement incrustés, sa démarche majestueuse comme celle de Junon! C'est bien elle; l'oreille dévore avidement ses paroles; plus elle parle, plus on est affamé de l'entendre. — Où demeures-tu?

MARINA.

Dans une maison où je suis étrangère; d'ici vous pouvez l'apercevoir.

PERICLÈS.

Où as-tu été élevée et comment as-tu acquis ces talens dont tu relèves encore le charme?

MARINA.

Si je disais mon histoire, elle ressemblerait à ces contes auxquels on ne croit pas, même en les racontant.

PÉRICLÈS.

Parle, je te prie; le mensonge ne peut venir de toi, car tu as l'air modeste comme la Justice, et tu sembles un palais où la Vérité règne, une couronne au front. Je te croirai; j'ajouterai foi à ta relation, même dans ce qu'elle aura d'incroyable, car tu ressembles à quelqu'un qui m'était bien cher. Quelle est ta famille? Ne m'as-tu pas dit, au moment où, après t'avoir aperçue, je te repoussais, que tu étais issue d'honorables ancêtres?

MARINA.

Effectivement, je l'ai dit.

PÉRICLÈS.

Dis-moi à quelle famille tu appartiens. Il me semble t'avoir entendue dire que tu avais été ballottée de malheurs en malheurs, et que tu croyais tes douleurs égales aux miennes, si on les mettait en regard?

MARINA.

J'ai dit en effet quelque chose de semblable, et n'ai dit que ce que je pensais.

PERICLÈS.

Conte-moi ton histoire; si elle contient la millième partie de mes souffrances, c'est toi qui es un homme, et moi, j'ai souffert comme une jeune fille; toutefois tu ressembles à la Patience, contemplant les tombes des rois, et désarmant par son sourire le Désespoir. Quels étaient tes parens? comment les as-tu perdus? Dis-moi ton nom, vierge secourable. Parle, je t'en conjure; viens t'asseoir près de moi.

MARINA.

Seigneur, mon nom est Marina.

PERICLÈS.

Oh! on se fait de moi un jouet; quelqu'un t'a envoyée ici pour faire rire le monde à mes dépens.

MARINA.

Calmez-vous, seigneur, ou je ne dirai plus rien.

PERICLÈS.

Oui, je serai calme; si tu savais quel tressaillement cela me donne, de t'entendre dire que tu t'appelles Marina!

MARINA.

Le nom de Marina m'a été donné par un homme qui avait quelque puissance, par mon père, par un roi.

PERICLÈS.

Eh quoi! tu es fille de roi, et ton nom est Marina?

MARINA.

Vous avez dit que vous me croiriez; mais pour ne pas vous agiter, j'en resterai là.

PERICLÈS.

Es-tu de chair et de sang? ton pouls bat-il? n'es-tu pas une fée? un vain simulacre? — n'importe; parle. Où es-tu née? et pourquoi t'a-t-on nommée Marina?

MARINA.

On m'a nommée Marina parce que je suis née sur l'Océan.

PERICLÈS.

Sur l'Océan? Quelle était ta mère?

MARINA.

Ma mère était la fille d'un roi, qui est morte au moment même où je suis née, ainsi que ma nourrice Lycorida me l'a souvent raconté en pleurant.

PÉRICLÈS.

Oh ! arrête un moment ! — (*A part.*) Voilà le rêve le plus extraordinaire dont le sommeil ait jamais bercé l'ame d'un insensé ; c'est impossible. Ma fille est enterrée. — Bien : où as-tu été élevée ? Je veux entendre ton histoire jusqu'au bout, et ne plus t'interrompre.

MARINA.

Vous hésitez à me croire : je ferais mieux de me taire.

PÉRICLÈS.

Je croirai jusqu'à la dernière syllabe de ce que tu me diras. Cependant, permets : — Comment es-tu venue dans ce pays ? où as-tu été élevée ?

MARINA.

Le roi mon père m'avait laissée à Tharse ; là le cruel Cléon et sa femme voulurent me faire assassiner ; ils chargèrent de cet attentat un meurtrier qui déjà avait tiré son poignard pour me frapper, quand des pirates parurent, me délivrèrent, et me conduisirent à Mitylène. Mais, seigneur, que voulez-vous de moi ? pourquoi pleurez-vous ? vous croyez peut-être que je mens ; non, en vérité ; je suis la fille du roi Périclès, si le roi Périclès vit encore.

PÉRICLÈS.

Holà ! Hélicanus !

HÉLICANUS.

Est-ce que mon gracieux seigneur appelle ?

PÉRICLÈS.

Tu es un conseiller vertueux, grave, et en général fort sage : dis-moi, si tu le peux, ce qu'est ou ce que peut être cette jeune fille qui m'a fait ainsi pleurer.

HÉLICANUS.

Je l'ignore ; mais nous avons ici le gouverneur de Mitylène qui en parle avec beaucoup d'éloges.

LYSIMAQUE.

Elle ne veut jamais dire quelle est sa famille ; quand on le lui demande, elle garde le silence et pleure.

PÉRICLÈS.

O vénérable Hélicanus, frappe-moi, fais-moi une profonde blessure ; inflige-moi quelque douleur actuelle, si tu ne veux que ce torrent de félicité ne surmonte les rêves de ma nature mortelle et ne me submerge sous un océan de délices. — Oh ! approche, toi qui viens de donner la vie à celui de qui tu as reçu la tienne ; toi qui es née sur mer, qu'on a ensevelie à Tharse, et que je retrouve sur mer encore ! — Oh ! Hélicanus, prosterne-toi, rends grâces aux dieux d'une voix aussi éclatante que celle avec laquelle le tonnerre nous menace. Voilà Marina. — (*A Marina.*) Quel était le nom de ta mère ? je ne te demande plus que cela, car la vérité ne saurait être trop confirmée, bien que je ne mette aucun doute à ta véracité.

MARINA.

D'abord, seigneur, dites-moi ce que vous êtes.

PÉRICLÈS.

Je suis le prince Périclès ; mais dis-moi maintenant, — car dans tout le reste ton récit est conforme à la vérité, — dis-moi le nom de ma femme, de la reine, jetée au sein des flots, et tu seras l'héritière de mon royaume, et tu rendras la vie à ton père Périclès.

MARINA.

Ne me faut-il donc, pour être votre fille, que vous dire que ma mère se nommait Thaïsa ? Thaïsa était ma mère ; elle est morte en me donnant le jour.

PÉRICLÈS.

Sois bénie ; relève-toi ; tu es ma fille. Qu'on me donne de nouveaux vêtemens ; c'est ma fille, Hélicanus ; elle n'est pas morte à Tharse, comme elle aurait dû l'être, sous les coups du barbare Cléon ; elle te contera tout ; alors tu te prosterneras, et tu reconnaîtras en elle la fille de ton roi. — Quel est cet homme ?

HÉLICANUS.

C'est le gouverneur de Mitylène, qui apprenant la mélancolie où vous êtes plongé, est venu pour vous voir.

PÉRICLÈS.

Je vous embrasse, seigneur. — Donnez-moi mes vêtemens : ma vue se trouble ! O ciel, bénissez ma fille ! Mais écoutez ! Quelle est cette musique ? — Dis à Hélicanus, ma chère Marina, dis-lui de point en point, car il semble encore en douter, combien il est certain que tu es ma fille. — Mais quelle est cette musique ?

HÉLICANUS.

Seigneur, je n'entends rien.

PÉRICLÈS.

Rien ?... C'est l'harmonie des sphères. Écoute, Marina.

LYSIMAQUE.

Il ne faut pas le contrarier ; flattez sa manie.

PÉRICLÈS.

Quels délicieux accords ! N'entendez-vous pas ?

LYSIMAQUE.

De la musique ? Seigneur, j'entends, —

PÉRICLÈS.

Une musique céleste ; elle chatouille délicieusement mon oreille. Un doux sommeil appesantit mes paupières ; qu'on me laisse dormir.

LYSIMAQUE.

Un oreiller pour soutenir sa tête.

On ferme le rideau qui forme l'entrée de la tente de Périclès.

LYSIMAQUE, *continuant.*

Éloignons-nous tous. — Mes amis, si l'événement répond à mon attente, je me souviendrai de vous.

LYSIMAQUE, HÉLICANUS, MARINA *et sa* COMPAGNE *s'éloignent.*

SCÈNE II.

Même lieu.

PÉRICLÈS *est endormi sur le tillac;* DIANE *lui apparaît comme dans une vision.*

DIANE.

Mon temple est à Éphèse; hâte-toi de t'y rendre, et offre un sacrifice sur mes autels. Là, en présence du peuple et de toutes mes vestales réunies, raconte comment tu as perdu ta femme sur mer; raconte dans un langage pathétique et vrai tes malheurs et ceux de ta fille. Exécute mes ordres, ou tu vivras malheureux; obéis, et, j'en atteste mon arc d'argent, tu seras heureux. Éveille-toi, et dis ce que tu as rêvé.

DIANE *disparaît.*

PÉRICLÈS.

Céleste Diane, déesse au disque argenté, je t'obéirai! — Hélicanus!

HÉLICANUS.

Seigneur!

PÉRICLÈS.

Je voulais aller à Tharse pour punir l'inhospitalier Cléon, mais avant, d'autres devoirs me réclament; que notre proue soit tournée vers Éphèse; tu sauras bientôt pourquoi. *A Lysimaque.* Voulez-vous nous permettre, seigneur, de nous reposer sur vos rivages, et d'y acheter les provisions dont nous aurons besoin?

LYSIMAQUE.

De tout mon cœur, seigneur; quand vous serez débarqué, j'ai moi-même une demande à vous faire.

PÉRICLÈS.

Je vous l'accorderai, dussiez-vous me demander la main de ma fille; car il paraît que vous vous êtes noblement conduit avec elle.

LYSIMAQUE.

Seigneur, prêtez-moi votre bras.

PÉRICLÈS.

Viens, Marina.

Ils s'éloignent.

Devant le temple de Diane à Éphèse.

Arrive GOWER.

GOWER.

Maintenant notre sablier est presque écoulé; encore un peu, et tout sera fini. Je vous demande pour dernière grâce,—et cette indulgence me soulagera,—de vouloir bien vous représenter les fêtes, les spectacles, la musique, les acclamations, par lesquels le gouverneur a dû accueillir le roi à Mitylène. Il a si bien fait que la main de la belle Marina lui a été promise; mais son hymen n'aura lieu qu'après que le roi aura offert à Diane son sacrifice. Il part donc pour Éphèse; vous êtes priés de franchir l'intervalle dans votre imagination; la voile s'enfle, le vaisseau vole; tout se passe heureusement. Vous voyez le temple d'Éphèse, notre roi et toute sa société. S'il y est arrivé sitôt, c'est grâce à votre indulgence.

Il se retire.

SCÈNE III.

L'intérieur du temple de Diane à Éphèse.

Thaïsa, en sa qualité de grande prêtresse, est debout, à côté de l'autel; de chaque côté sont rangées les vestales, Cérimon est présent, ainsi qu'un grand nombre d'autres habitans d'Éphèse.

Entrent PÉRICLÈS *et* SA SUITE; LYSIMAQUE, HÉLICANUS, MARINA *et* UNE JEUNE FILLE, *sa compagne.*

PÉRICLÈS.

Salut, Diane! Accomplis ta volonté juste. Je déclare ici que je suis le roi de Tyr; obligé de fuir loin de mon pays, j'ai épousé à Pentapolis la belle Thaïsa. Elle est morte en mer, en donnant le jour à une fille que j'ai nommée Marina, et qui, ô déesse, porte ta blanche livrée. Je l'avais confiée à Tharse aux soins de Cléon; lorsqu'elle eut quatorze ans, il voulut la faire périr; mais son heureuse étoile la mena à Mitylène; le hasard m'ayant conduit près de cette ville, le bonheur a voulu qu'elle vînt à bord de mon navire, où elle s'est fait reconnaître pour ma fille.

THAISA.

Bonté divine! — vous êtes, vous êtes, — ô Périclès!

Elle s'évanouit.

PÉRICLÈS.

Que veut dire cette femme? Elle se meurt! du secours, messieurs!

CÉRIMON, *s'avançant.*

Noble seigneur, si vous avez dit la vérité devant l'autel de Diane, voilà votre femme.

PÉRICLÈS.

Non, vénérable vieillard; je l'ai jetée à la mer de mes propres mains.

CÉRIMON.

Non loin de cette côte, je le sais.

PÉRICLÈS.

C'est certain.

CÉRIMON.

Occupez-vous d'elle, — ce n'est qu'un excès de joie. De bonne heure par une matinée orageuse, cette femme a été jetée par les flots sur ce rivage. J'ai ouvert le cercueil où elle était renfermée, et où j'ai trouvé de riches joyaux. Je l'ai rappelée à la vie, et placée ici dans le temple de Diane.

PÉRICLÈS.

Ces joyaux, puis-je les voir?

CÉRIMON.

Seigneur, on vous les présentera chez moi, où je vous invite à vous rendre. Voyez; voilà que Thaïsa a repris ses sens.

THAISA.

Oh! que je le voie! si ce n'est pas lui, le caractère saint dont je suis revêtue imposera silence à mes sens, en dépit du témoignage de mes yeux. O seigneur, n'êtes-vous pas Périclès? Vous avez sa voix; vous êtes son image. N'avez-vous pas

parlé d'une tempête, d'une naissance, d'une mort?

PÉRICLÈS.

C'est la voix de ma Thaïsa qui n'est plus.

THAÏSA.

Je suis Thaïsa qu'on a crue morte, et qu'on a jetée à la mer.

PÉRICLÈS.

Immortelle Diane!

THAISA.

A présent je vous remets mieux. — Le jour où, les larmes aux yeux, nous quittâmes Pentapolis, le roi mon père vous remit cette bague.

Elle lui montre une bague.

PÉRICLÈS.

Assez, assez, grands dieux! vos faveurs actuelles me font trouver légères mes misères passées. Faites qu'en touchant ses lèvres je me fonde de plaisir et qu'on ne me voie plus. — (*A Thaïsa.*) Oh! viens, que je t'ensevelisse une seconde fois dans mes bras.

MARINA.

Je sens mon cœur bondir, prêt à s'élancer dans le sein de ma mère.

Elle tombe à genoux devant Thaisa.

PÉRICLÈS, *à Thaïsa.*

Regarde cette jeune fille agenouillée! c'est la chair de ta chair, l'enfant que tu m'as donnée sur mer, et que pour cette raison j'ai nommée Marina.

THAÏSA.

Je te bénis, ma fille!

HELICANUS.

Reine, je vous salue.

THAÏSA.

Je ne vous connais pas.

PÉRICLÈS.

Vous m'avez entendu dire que lorsque je quittai Tyr, je confiai le gouvernement à un sage vieillard. Vous rappelez-vous son nom? je vous l'ai souvent nommé.

THAÏSA.

C'était Hélicanus.

PÉRICLÈS.

Nouvelle confirmation. Embrassez-le, ma chère Thaïsa; c'est lui-même. Maintenant je brûle d'apprendre comment on vous a trouvée, comment on a pu vous rendre à la vie, et qui je dois, après les dieux, remercier de cet éclatant miracle.

THAÏSA.

C'est le seigneur Cérimon; lui, par qui les dieux ont fait éclater leur pouvoir, pourra tout vous conter dans le plus grand détail.

PÉRICLÈS.

Les dieux n'ont pas de ministre mortel plus semblable à un dieu que vous, vénérable vieillard. Dites-moi comment cette reine morte a pu revivre.

CERIMON.

Je le ferai, seigneur; mais veuillez auparavant me suivre chez moi, où je vous ferai voir les joyaux trouvés avec votre épouse; je vous dirai aussi comment elle a été placée dans ce temple; je n'omettrai aucun détail nécessaire.

PÉRICLÈS.

Diane, divinité pure, je te bénis de ta vision, et je t'offrirai mes oblations nocturnes. Thaïsa, (*montrant Lysimaque*) ce prince est l'honorable fiancé de votre fille, et sera son époux à Pentapolis. Maintenant, cette chevelure inculte qui me donne un air si sauvage, je la ferai tailler, ma bien aimée Marina, et cette barbe, dont pendant quatorze ans le rasoir n'a point approché, je l'ornerai pour le jour de tes noces.

THAISA

Le seigneur Cérimon a reçu la nouvelle authentique de la mort de mon père.

PERICLES.

Que le ciel le place au rang des astres! C'est dans ce royaume néanmoins, ma bien aimée, que nous célébrerons leur hymen et que nous passerons le reste de nos jours : notre fils et notre fille règneront à Tyr. Seigneur Cérimon, je suis impatient d'entendre votre récit. — Passez devant, seigneur.

Ils sortent.

Arrive GOWER.

GOWER.

Dans Antiochus et sa fille vous avez vu le crime incestueux recevoir son juste châtiment. Dans Périclès, sa femme et sa fille, bien qu'assaillis par les plus douloureux revers de fortune, vous avez vu la vertu sauvée des coups de la destruction, conduite par la main du ciel, et couronnée à la fin de bonheur et de joie. Dans Hélicanus vous avez distingué la loyauté sincère et fidèle; dans Cérimon, le mérite de la science uni à celui de la vertu bienfaisante. Quant au coupable Cléon et à sa femme, à peine le bruit de son crime infâme et le nom respecté de Périclès se sont-ils répandus, que la fureur des citoyens a éclaté, si bien qu'il a été brûlé dans son palais avec tous les siens. Ainsi, les dieux ont voulu le punir d'un meurtre qu'il n'avait pas commis en effet, mais qu'il avait voulu commettre. Sur quoi, vous remerciant de votre indulgence, nous vous souhaitons bien de la joie! notre pièce est finie.

GOWER *se retire.*

FIN DE PÉRICLÈS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais



CONTE D'HIVER,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

LÉONTE, roi de Sicile.
MAMILLIUS, son fils.
CAMILLE, ANTIGONE, CLÉOMÈNE, DION, seigneurs siciliens.
UN AUTRE SEIGNEUR SICILIEN.
ROGER, bourgeois sicilien.
UN DOMESTIQUE, au service du jeune prince Mamillius.
OFFICIERS d'une cour de justice.
POLIXÈNE, roi de Bohême.
FLORIZEL, son fils.
ARCHIDAMUS, seigneur bohémien.
UN MARIN.
UN GEOLIER.
UN VIEUX BERGER, réputé père de Perdita.
UN BOUFFON, son fils.
UN DOMESTIQUE du vieux berger.
AUTOLYCUS, vagabond.
LE TEMPS, faisant le rôle du chœur antique.
HERMIONE, femme de Léonte.
PERDITA, fille de Léonte et d'Hermione.
PAULINE, femme d'Antigone.
ÉMILIE, DEUX AUTRES DAMES, attachées au service de la reine.
MOPSA, DORCA, bergères.
SEIGNEURS, DAMES, DOMESTIQUES, SATYRES, BERGERS, BERGÈRES, GARDES, etc.

La scène est tantôt en Sicile, tantôt en Bohême.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Sicile.—Une antichambre dans le palais de Léonte.

Entrent CAMILLE *et* ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS.

S'il vous arrive jamais, Camille, de visiter la Bohême dans des circonstances semblables à celles qui m'ont amené ici, vous verrez, comme je vous l'ai dit, qu'il y a une grande différence entre notre Bohême et votre Sicile.

CAMILLE.

Je pensa que, l'été prochain, le roi de Sicile

se propose de rendre au roi de Bohême la visite qu'il lui doit à juste titre.

ARCHIDAMUS.

L'accueil que nous vous ferons sera loin de répondre à notre affection, car...

CAMILLE.

Je vous prie...

ARCHIDAMUS.

En vérité, je ne vous dis que ce dont j'ai la certitude : nous ne pouvons avec la même magnificence... d'une manière aussi splendide... Je ne sais comment m'exprimer... Nous vous donnerons des boissons soporifiques, afin que votre intelligence endormie ne s'aperçoive pas de notre insuffisance, et que si elle nous refuse des éloges, du moins elle ne nous accuse pas.

CAMILLE.

Vous payez beaucoup trop cher ce que nous vous donnons de notre propre volonté.

ARCHIDAMUS.

Croyez-moi, je vous parle le langage que mon intelligence me fournit, et que ma sincérité me met à la bouche.

CAMILLE.

Le roi de Sicile ne saurait témoigner trop d'amitié au roi de Bohême. Ils ont été élevés ensemble ; et l'affection qui a pris racine entre eux ne saurait manquer aujourd'hui de pousser des jets. Depuis que les nécessités de leur dignité royale les ont obligés à vivre loin l'un de l'autre, ils ont eu ensemble de fréquens entretiens, sinon personnellement, du moins par leurs plénipotentiaires, par un affectueux échange de cadeaux, de lettres, d'ambassades ; en sorte qu'absens, ils semblaient être ensemble ; ils se donnaient la main comme à travers un abîme, et s'embrassaient des deux points opposés de l'horizon. Que le ciel maintienne leur affection !

ARCHIDAMUS.

Je pense que rien au monde ne saurait l'altérer; c'est une œuvre dans laquelle la perversité même échouerait. Vous êtes heureux de posséder un jeune prince tel que Mamillius. Je n'ai jamais vu de gentilhomme de plus grande espérance.

CAMILLE.

Je suis tout-à-fait de votre avis ! c'est un enfant distingué, qui fait la consolation des sujets, et rajeunit les vieillards ; ceux qui avant sa naissance marchaient sur des béquilles, souhaitent de vivre pour le voir devenir homme.

ARCHIDAMUS.

Croyez-vous que sans cela ils seraient bien aises de mourir ?

CAMILLE.

Oui, s'ils n'avaient pas d'autre désir de vivre.

ARCHIDAMUS.

Si le roi n'avait pas de fils, ils désireraient vivre avec des béquilles jusqu'à ce qu'il en eût un.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même pays. — Une salle du palais.

Entrent LÉONTE ET SA SUITE, POLIXÈNE, HERMIONE, MAMILLIUS *et* CAMILLE.

POLIXÈNE.

Le berger a vu changer neuf fois l'astre humide des nuits depuis que nous avons laissé notre trône vacant ; nos remercîmens, mon cousin, prendraient un espace de temps tout aussi long, et cependant nous n'en partirions pas moins chargé d'une dette éternelle. Ainsi, comme un zéro, qui, par la place qu'il occupe, augmente la valeur des autres chiffres, avec l'unique remercîment que je vous adresse, je multiplie mille fois ceux qui l'ont précédé.

LÉONTE.

Suspendez un instant vos remercîmens, et ne vous acquittez qu'en partant.

POLIXÈNE.

Seigneur, c'est demain que je pars. Je suis inquiet de ce qui peut advenir ou se préparer pendant mon absence. Je crains qu'il ne soufle sur mes états un vent malfaisant qui me fasse dire : Je l'avais bien prévu ! En outre, mon séjour s'est assez prolongé pour fatiguer votre majesté.

LÉONTE.

Nous sommes robuste, mon cousin ; vous n'êtes pas de force à nous fatiguer.

POLIXÈNE.

Je ne puis rester plus long-temps.

LÉONTE.

Encore une quinzaine.

POLIXÈNE.

Il faut absolument que je parte demain.

LÉONTE.

Eh bien, partageons la différence ; restez une huitaine ; il ne faut pas me contredire.

POLIXÈNE.

N'insistez pas, je vous en conjure. Personne au monde ne pourrait aussi bien que vous réussir à me persuader ; et si ma présence vous était absolument nécessaire, quelque fondé que pût être mon refus, je me rendrais à vos instances. Mes affaires me rappellent dans ma patrie ; me retenir ce serait me nuire par un excès d'amitié ; mon séjour est pour vous une occasion de dépense et d'embarras ; pour vous épargner l'un et l'autre, permettez, mon cousin, que je prenne congé de vous.

LÉONTE.

Vous ne dites rien, Hermione. Parlez.

HERMIONE.

Je comptais, seigneur, garder le silence jusqu'à ce que vous l'eussiez amené à faire le serment de ne pas rester. Vous n'y mettez pas assez de chaleur. Dites-lui que la Bohême est tranquille ; hier encore nous en avons reçu des nouvelles satisfai-

santes; dites-lui cela : vous aurez réfuté son meilleur argument.

LÉONTE.

Bien parlé, Hermione.

HERMIONE.

S'il nous disait qu'il brûle de revoir son fils, ce serait une raison puissante; qu'il le dise donc, et qu'il parte; qu'il le jure, et il ne restera pas plus long-temps; et nous le chasserons d'ici avec nos quenouilles. (*A Polixène.*) Cependant, veuillez nous accorder une semaine encore votre royale présence. Quand vous recevrez mon époux en Bohème, je vous permets de l'y retenir un mois au-delà du jour fixé pour son départ : —et néanmoins, Léonte, mon amour pour vous n'est pas d'une minute en arrière de celui de toute autre femme pour son époux. — (*A Polixène.*) Vous resterez, n'est-ce pas ?

POLIXÈNE.

Non, madame.

HERMIONE

Allons, vous resterez.

POLIXÈNE.

Vraiment, je ne puis.

HERMIONE.

Vraiment! vous me résistez en vain. Quand vous jureriez par toutes les étoiles du firmament, je ne vous dirais pas moins : Seigneur, vous ne partirez pas; le vraiment d'une reine a bien autant de puissance que celui d'un roi. Eh bien! persistez-vous encore à partir? Obligez-moi à vous retenir, non comme mon hôte, mais comme mon prisonnier; il en résultera qu'à votre départ vous me paierez rançon; cela vous épargnera les remercîmens. Qu'en dites-vous? voulez-vous être mon prisonnier, ou mon hôte ? Par votre redoutable vraiment, vous serez l'un ou l'autre.

POLIXÈNE.

En ce cas, je serai donc votre hôte, madame; me dire votre prisonnier, ce serait vous offenser, ce qui m'est moins facile qu'à vous de m'en punir.

HERMIONE.

Je ne serai donc pas votre geôlière, mais votre affectueuse hôtesse. Venez, j'ai à vous questionner sur les bons tours de mon époux et les vôtres, quand vous étiez jeunes; vous étiez alors de jolis espiègles.

POLIXÈNE.

Nous étions, belle reine, de jeunes étourdis qui ne voyaient d'autre avenir qu'un lendemain semblable au jour de la veille et une éternelle adolescence.

HERMIONE.

Mon époux n'était-il pas le plus mauvais sujet des deux?

POLIXÈNE.

Nous étions comme deux agneaux jumeaux folâtrant au soleil et bêlant l'un après l'autre; nous passions de l'innocence à l'innocence; nous ne connaissions pas le mal et ne le soupçonnions pas dans autrui. Si nous avions continué à vivre de cette manière, si un sang plus chaud n'avait jamais exalté nos esprits, nous aurions pu répondre hardiment au ciel : *non coupable**, le péché originel excepté.

HERMIONE.

Je dois en conclure que depuis vous avez fait bien du chemin.

POLIXÈNE.

O reine, digne objet de mes respects, nous avons depuis rencontré des tentations; car dans ces jours de notre adolescence, ma femme était une petite fille, et vous-même vous ne vous étiez pas encore offerte aux regards de mon jeune camarade.

HERMIONE.

Grâce au ciel, vous ne pouvez rien en conclure, à moins de dire que votre femme et moi nous sommes de mauvais anges. N'importe, continuez; nous prenons la responsabilité des offenses que nous vous avons fait commettre, pourvu que vous ayez péché avec nous pour la première fois, et que vous n'ayez continué de pécher qu'avec nous seules, sans jamais faire de faux pas avec d'autres.

LÉONTE.

Se rend-il enfin ?

HERMIONE.

Il restera, seigneur.

LÉONTE.

Je le lui avais inutilement demandé. Ma chère Hermione, vous n'avez jamais parlé plus à propos.

HERMIONE.

Jamais ?

LÉONTE.

Jamais! une seule fois exceptée.

HERMIONE.

Eh quoi! est-il donc vrai que j'aie parlé une fois à propos? Quand cela m'était-il donc déjà arrivé? Dites-le-moi, je vous prie; bourrez-moi d'éloges, et que j'en sois engraissée comme un chapon. Le silence gardé sur une bonne action en étouffe dans leur germe des milliers qu'elle aurait fait éclore. Les louanges sont notre salaire; avec un doux baiser vous nous ferez parcourir vingt lieues; avec l'éperon, pas un arpent. Mais revenons au fait; ma dernière bonne action a été d'obtenir qu'il restât : quelle a été la première ? Ou je me trompe fort, ou elle doit avoir une sœur aînée; puisse-t-elle mériter l'approbation du ciel! Vous dites donc qu'il m'est déjà arrivé de parler à propos ? dites-moi à quelle occasion... voyons, je brûle de le savoir.

LÉONTE.

C'est quand il fallut trois mois longs et ennuyeux pour vous faire consentir à mettre votre main blanche dans la mienne, et à m'engager votre foi en me disant : *Je suis à vous pour toujours.*

* Allusion aux formes de la justice criminelle en Angleterre. Le président pose à l'accusé cette question : *Êtes-vous coupable ou non coupable ?* à quoi l'accusé ayant répondu *non coupable*, on passe à l'audition des témoins. (*Note du traducteur.*)

HERMIONE.

Ce fut effectivement une action méritoire ; ainsi, vous le voyez, j'ai deux fois parlé à propos. La première, j'ai acquis un royal époux ; la seconde, j'ai obtenu la prolongation de la société d'un ami.

Elle présente la main à Polixène.

LÉONTE, *à part.*

Trop ardent, trop ardent ; l'union des cœurs poussée si loin doit amener l'union des personnes. Un frisson me saisit, mon cœur palpite; mais ce n'est pas de joie, non, ce n'est pas de joie. Il est possible que cet accueil soit honorable et sincère ; cette liberté peut être le résultat d'un naturel sensible, affectueux, expansif, et n'avoir rien que de convenable ; c'est possible: mais se presser la main, se froisser les doigts comme ils font maintenant, échanger des sourires d'intelligence comme devant un miroir, et puis pousser de profonds soupirs comme le cerf à l'agonie... oh! c'est là un accueil qui n'accommode ni mon cœur ni mon front. — Mamillius, es-tu mon fils?

MAMILLIUS.

Oui, mon père.

LÉONTE.

En vérité? (*Observant Polixène et Hermione.*) Ils jouent encore des doigts. (*A Mamillius.*) Eh bien! petit folâtre, es-tu mon enfant?

MAMILLIUS.

Si vous le voulez bien, mon père.

LÉONTE.

Il te manque une tête et des cornes comme j'en ai pour être fait à mon image ; et cependant ils disent que nous nous ressemblons comme des œufs : ce sont des propos de femmes, et il faut bien qu'elles disent quelque chose. Mais quand ces propos-là seraient aussi faux que du drap noir faux teint, que le vent, que les flots; aussi faux que peut désirer les dés celui qui ne met point de distinction entre le bien d'autrui et le sien : il n'en est pas moins vrai que cet enfant me ressemble.— Viens, mon petit page ; fixe sur moi tes yeux bleus, petit fripon! mon ange! mon mignon! se peut-il que ta mère, — serait-il possible?.... Imagination! tu ébranles notre raison jusqu'en ses fondemens, tu rends possible ce qu'on jugerait impossible, tu communiques avec les songes; comment cela se peut-il? Tu coagis avec l'idéal et tu ne ressembles à rien ; dès lors il est très-possible que tu coagisses avec quelque chose de réel ; c'est ce que tu fais, et cela sans notre participation ; je le sens au trouble de mon cerveau, au durcissement de mon frònt.

POLIXÈNE.

Qu'a donc le roi de Sicile?

HERMIONE.

Il paraît quelque peu agité.

POLIXÈNE.

Qu'avez-vous, seigneur? comment vous trouvez-vous, mon frère bien-aimé?

HERMIONE.

On dirait que quelque chose vous préoccupe fortement; êtes-vous fâché, seigneur?

LÉONTE.

Non, en vérité.—Comme la nature parfois trahit sa sensibilité folle et nous expose à la risée des cœurs plus robustement conformés! En contemplant les traits de mon fils, il m'a semblé que j'étais rajeuni de vingt-trois ans ; je me voyais en jaquette, dans mon fourreau de velours vert, avec ma dague emmuselée de peur qu'elle ne mordit son maître et ne lui devînt funeste, comme les ornemens le sont presque toujours; je croyais ressembler trait pour trait à ce jeune bourgeon, à ce gentilhomme en herbe. (*A Mamillius.*) Mon petit ami, empocheras-tu une insulte?

MAMILLIUS.

Non, mon père, je me battrai.

LÉONTE.

Tu te battras?... grand bien te fasse! (*A Polixène.*) Mon cousin, êtes-vous aussi fou de votre jeune prince que nous semblons l'être du nôtre!

POLIXÈNE.

Quand je suis chez moi, seigneur, il est tout mon exercice, tout mon amusement, toutes mes occupations; maintenant mon ami dévoué, le moment d'après mon ennemi, mon flatteur, mon guerrier, mon homme d'état, mon tout. Il rend une journée de juillet aussi courte qu'une journée de décembre, et les distractions que me donnent ses enfantillages, guérissent les idées noires qui épaissiraient mon sang.

LÉONTE.

Ce petit bonhomme me rend le même service : nous allons tous deux faire un tour de promenade et vous laisser marcher d'un pas plus grave. Hermione, si vous m'aimez, montrez-le dans l'accueil que vous ferez à notre frère; que pour lui tout ce qu'il y a de plus cher en Sicile soit réputé bon marché. Après vous et mon jeune promeneur, mon cœur n'a rien de plus cher que lui.

HERMIONE.

Quand vous voudrez nous rejoindre, vous nous retrouverez dans le jardin; faudra-t-il vous y attendre ?

LÉONTE.

Prenez la direction qu'il vous plaira ; partout où vous serez sous la voûte du ciel, je suis sûr de vous trouver. (*A part, en continuant d'observer Polixène et Hermione.*) Je pêche maintenant, bien que tu n'aperçoives pas ma ligne. Va, va; comme elle rapproche son visage du sien! comme elle déploie toute la liberté d'une femme avec un mari indulgent!

HERMIONE, POLIXÈNE *et leur* SUITE *sortent.*

LÉONTE, *continuant.*

Déjà disparus? Je suis embourbé, j'en ai par-dessus les oreilles. (*A Mamillius.*) Joue, mon enfant, joue; ta mère joue, et moi aussi je joue une partie fâcheuse, dont le résultat doit me couvrir de honte jusqu'au tombeau! la dérision et le mé-

puis sonneront mon glas mortuaire !... Joue, mon enfant, joue : il y a eu, ou je me trompe fort, des maris trompés avant moi ; et au moment où je te parle, plus d'un époux donne le bras à sa femme sans se douter qu'elle a failli en son absence, et qu'un complaisant voisin a été pêcher dans ses eaux. Il est une chose qui me console, c'est que d'autres hommes ont des portes, et que ces portes sont ouvertes contre leur volonté. Si tous ceux qui ont des femmes déloyales se livraient au désespoir, il y aurait le dixième du genre humain qui se pendrait. Il n'y a pas de remède à la chose : c'est une planète libertine ; partout où elle domine elle exerce une influence prédominante; sa puissance s'étend de l'ouest à l'est, du sud au nord, Il n'y a point de barricade qui puisse défendre le cœur d'une femme; il laissera entrer et sortir l'ennemi avec armes et bagages : c'est une maladie dont des milliers d'entre nous sont atteints sans s'en douter.

MAMILLIUS.

Mon père, on dit que je vous ressemble.

LÉONTE.

C'est toujours une consolation. — Eh quoi! vous êtes là, Camille?

CAMILLE.

Oui, monseigneur.

LÉONTE.

Va jouer, Mamillius. Tu es un brave garçon.

Mamillius sort.

LÉONTE, *continuant.*

Camille, ce grand personnage va prolonger ici son séjour.

CAMILLE.

Vous avez eu grand'peine à faire tenir son ancre ; vous aviez beau la jeter, elle ne voulait pas mordre.

LÉONTE.

L'as-tu remarqué?

CAMILLE.

Il n'a pas voulu se rendre à vos instances; il avait, disait-il, des affaires urgentes.

LÉONTE.

Tu t'en es donc aperçu? Je les entends déjà chuchoter à mes oreilles : « Le roi de Sicile est un et cætera. » Il s'écoulera du temps avant que je l'entende pour la dernière fois. — Comment se fait-il, Camille, qu'il ait consenti à rester?

CAMILLE.

Il s'est rendu à la demande de notre vertueuse reine.

LÉONTE.

De la reine, soit; vertueuse, cela devrait être; cela est, et cela n'est pas. Crois-tu que d'autres que toi s'en soient aperçus? car ton intelligence est comme une pompe; elle aspire à elle beaucoup plus que les intelligences vulgaires. — N'est-ce pas, cela n'a dû être remarqué que par les natures privilégiées, par les esprits d'une haute portée. Les esprits subalternes n'ont rien compris à cette affaire.

CAMILLE.

Quelle affaire, seigneur? j'ai compris que le roi de Bohême reste ici quelque temps encore.

LÉONTE.

Comment?

CAMILLE.

Qu'il reste ici quelque temps encore.

LÉONTE.

Oui, mais pourquoi?

CAMILLE.

Pour complaire à votre majesté et à notre très-gracieuse reine.

LÉONTE.

Pour complaire à votre reine? — Complaire? — Cela suffit. Camille, je t'ai confié mes pensées les plus intimes, mes affaires les plus secrètes. J'ai mis à nu mon ame devant toi, comme devant mon confesseur; et je te quittais comme un pénitent converti; mais je me suis trompé sur ton intégrité, ou plutôt sur ce que je regardais comme tel.

CAMILLE.

A Dieu ne plaise, seigneur.

LÉONTE.

J'ai eu tort de compter sur toi; tu n'es pas loyal; ou si tu penches vers la loyauté, tu es un lâche qui manque à la probité et ne suit pas le droit chemin. De deux choses l'une, tu es ou un serviteur investi de toute ma confiance, et négligent d'y répondre, ou un insensé qui voit que l'on m'abuse, qu'on me dérobe ce que j'ai de plus précieux, et prends le tout en plaisanterie.

CAMILLE.

Mon gracieux seigneur, je puis être insensé, négligent, sot et peureux; nul homme ici-bas, dans la multitude infinie des affaires de ce monde, n'est totalement exempt de négligence, de sottise et de peur. Seigneur, si jamais il m'est arrivé de mettre dans vos affaires une négligence volontaire, c'était pure sottise à moi. Si j'ai joué exprès le rôle de sot, c'était imprudence de ma part, et faute d'avoir suffisamment réfléchi aux conséquences. Si j'ai craint de faire une chose nécessaire, quand le succès m'en paraissait douteux, c'est une crainte qui peut affecter les plus sages : ce sont là, seigneur, des faiblesses permises, dont la loyauté n'est jamais totalement exempte. Mais que votre majesté s'explique plus clairement avec moi : faites-moi connaître ma faute sous ses traits véritables; si je la nie, c'est que je n'en suis point coupable.

LÉONTE.

N'as-tu pas vu, Camille — mais, sans nul doute, tu l'as vu, sinon le cristal de tes yeux est plus épais que la corne d'un cocu, — n'as-tu pas entendu dire — car dans une chose aussi visible, il est impossible que les langues restent muettes — ou, n'as-tu pas pensé — car tout homme à qui la faculté de penser a été accordée a dû faire cette réflexion — que ma femme est infidèle? Si tu l'a-

voues,— et tu le dois, à moins de déclarer impudemment que tu n'as ni yeux, ni oreilles, ni intelligence, alors dis que ma femme est une prostituée, qu'elle mérite un nom aussi infâme que la fille qui se livre avant d'avoir engagé sa foi : dis-le, et prouve-le.

CAMILLE.

Je ne pourrais entendre ainsi calomnier ma reine, sans en tirer immédiatement vengeance; certes, vous n'avez jamais rien dit de moins séant que ce que vous venez de dire; quand ce serait vrai, le répéter serait un crime non moins graud.

LÉONTE.

N'est-ce donc rien que de se parler tout bas? d'appuyer joue contre joue? N'est-ce rien quand les visages se touchent, quand les lèvres se baisent intérieurement, quand le rire est interrompu par un soupir, — signe infaillible d'une vertu profanée, — quand le pied marche sur le pied, quand on se retire à l'écart pour se parler, qu'on accuse la lenteur de l'horloge, qu'on désire que les heures soient des minutes, que midi soit minuit, que tous les yeux soient aveuglés et malades, hormis les leurs, qui voudraient pécher à l'insu de tout le monde. N'est-ce donc rien que cela? Alors, le monde, et tout ce qu'il contient, ne sont rien; ce firmament qui s'étend sur nos têtes n'est rien; le roi de Bohème n'est rien, ma femme n'est rien, et tous ces riens n'ont rien, si cela n'est rien.

CAMILLE.

Monseigneur, guérissez-vous de cette fatale pensée et sans délai; car elle est on ne peut plus dangereuse.

LÉONTE.

Soit; mais elle est vraie.

CAMILLE.

Non, non, monseigneur.

LÉONTE.

Elle l'est; tu mens, tu mens; je te dis que tu mens, Camille, et je te hais. Tu es un sot, un misérable sans intelligence, ou tu n'es qu'un temporiseur sceptique, voyant du même œil le bien et le mal, et également enclin à tous deux. Si le sang de ma femme était aussi corrompu que sa conduite, elle ne vivrait pas la durée d'un sablier.

CAMILLE.

Qui donc est son corrupteur?

LÉONTE.

Celui qui la porte sans cesse pendue à son cou comme une médaille, le roi de Bohème, qui, si j'avais autour de moi de loyaux serviteurs, ayant des yeux pour veiller sur mon honneur, comme ils veillent à leurs profits et à leurs avantages personnels, ils feraient ce qui empêcherait qu'il y en eût davantage de fait; et toi, son échanson, toi, que j'ai tiré de l'obscurité pour t'élever à une position honorable, toi, qui peux voir aussi distinctement que le ciel voit la terre, et la terre le ciel, combien je suis outragé, tu pourrais assaisonner une coupe qui fermerait pour jamais les yeux de mon ennemi, et cette potion serait pour moi un cordial salutaire.

CAMILLE.

Je le puis, seigneur, et cela non avec une potion violente, mais avec un poison lent dont les fatals effets ne se trahiraient pas. Mais je ne puis croire à un tel crime dans mon auguste maîtresse, si souverainement vertueuse. Mon attachement pour vous. —

LÉONTE.

Mets en doute ce que je te dis, et sois damné. Penses-tu que j'aie le caractère assez bilieux, l'esprit assez troublé pour me tourmenter ainsi moi-même? pour salir la blancheur de ma couche, dont la pureté donne à l'époux un doux sommeil, et qui, une fois souillée, est pleine d'aiguillons, d'épines, d'orties et de queues de scorpions? Voudrais-je flétrir la naissance de mon fils, que je crois de moi, et que j'aime comme tel, si je n'avais pour cela des raisons suffisantes? Voudrais-je le faire? L'homme peut-il porter jusque là la folie?

CAMILLE.

Je dois vous croire, seigneur. Je vous crois; et je vous débarrasserai du roi de Bohème, pourvu que vous me promettiez, quand il ne sera plus, de reprendre la reine, et de la traiter comme auparavant; je vous fais cette demande dans votre propre intérêt et pour fermer la bouche à la médisance dans les cours et les états des rois vos alliés.

LÉONTE.

La conduite que tu me conseilles est précisément celle que je me proposais de suivre : je ne veux imprimer aucune tache à son honneur, aucune.

CAMILLE.

Allez donc, seigneur; montrez au roi de Bohème ainsi qu'à la reine le visage serein de l'amitié au milieu d'un banquet. Je suis son échanson; s'il reçoit de ma main un breuvage salutaire, rayez-moi de la liste de vos serviteurs.

LÉONTE.

C'est assez; fais cela, et la moitié de mon cœur est à toi; ne le fais pas, et tu auras porté ton propre arrêt.

CAMILLE.

Je le ferai, seigneur.

LÉONTE.

Je leur montrerai un visage ami, ainsi que tu me l'as conseillé.

Il sort.

CAMILLE.

O malheureuse reine! — Mais moi, dans quelle position me trouvé-je? Il faut que j'empoisonne le vertueux Polixène; pourquoi? pour obéir à un maître qui, en guerre contre lui-même, voudrait que tout ce qui lui appartient fût comme lui. — En faisant cette action, j'avance ma fortune. Quand l'histoire me présenterait l'exemple de milliers d'hommes qui ont porté la main sur l'oint du Seigneur, et n'en ont pas moins prospéré, je ne le ferais pas : mais puisqu'il n'en est aucun de consigné ni sur l'airain, ni sur la pierre, ni sur

le parchemin, que la scélératesse elle-même s'y refuse. Il faut que je quitte la cour; que je fasse ce qu'on me demande ou ne le fasse pas, ma ruine est certaine. Heureuse étoile, luis sur moi! Voici le roi de Bohème.

Entre POLIXÈNE.

POLIXÈNE.

Voilà qui est étrange. Il me semble qu'ici ma faveur commence à décliner. Ne pas me parler? — Bonjour, Camille.

CAMILLE.

Sire, salut!

POLIXÈNE.

Quoi de nouveau à la cour?

CAMILLE.

Rien d'extraordinaire, seigneur.

POLIXÈNE.

Le roi a une singulière mine; on dirait qu'il a perdu une province ou une région qui lui est aussi chère que lui-même. Tout-à-l'heure je l'ai abordé avec les complimens d'usage, mais il a détourné les yeux, le mouvement de sa lèvre a exprimé le dédain, et il s'est éloigné, me laissant réfléchir à ce que peut présager ce changement dans ses manières.

CAMILLE.

Je n'ose point le savoir, seigneur.

POLIXÈNE.

Comment, tu n'oses point! Tu le sais, et tu n'oses me le confier. Il doit en être ainsi, car, toi, ce que tu sais, tu le sais certainement, et tu ne peux pas dire que tu n'oses pas le savoir. Mon cher Camille, l'altération de tes traits est un miroir qui me montre le changement effectué en moi; car pour que ma position soit ainsi changée, il faut qu'il se soit fait en moi quelque altération.

CAMILLE.

Il y a un mal dont quelqu'un de vous est atteint; mais je ne puis nommer ce mal; et c'est vous qui l'avez communiqué, tout bien portant que vous êtes.

POLIXÈNE.

Eh quoi! c'est de moi qu'on l'a gagné? est-ce que j'aurais par hasard le regard homicide du basilic? J'ai regardé des milliers d'individus qui ne s'en sont pas plus mal portés pour cela; mais mon regard n'a encore tué personne. Camille, s'il est vrai que tu es homme d'honneur, instruit, expérimenté, qualités non moins recommandables que la noblesse que nos ancêtres nous ont transmise, je t'en conjure, si tu sais quelque chose qu'il m'importe de savoir, que j'en sois instruit, ne me le laisse pas ignorer.

CAMILLE.

Je ne puis répondre.

POLIXÈNE.

Un mal que j'ai communiqué, quoique je sois bien portant? Il faut que tu me répondes. Écoute-moi, Camille, je t'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré aux yeux de l'honneur, et la demande que je te fais a ce caractère, déclare-moi quel malheur tu redoutes pour moi, s'il est proche ou éloigné, et comment je puis le conjurer, s'il est possible de le faire, sinon, comment je dois le supporter.

CAMILLE.

Je vais vous le dire, seigneur, puisque j'en suis sommé au nom de l'honneur, et par un homme que je crois homme d'honneur. Écoutez donc mon conseil, que vous devez suivre avec autant de célérité que j'en mettrai à l'articuler; sinon, vous et moi sommes perdus.

POLIXÈNE.

Poursuis, mon cher Camille.

CAMILLE.

Je suis chargé par *lui* de vous tuer.

POLIXÈNE.

Par qui, Camille?

CAMILLE.

Par le roi.

POLIXÈNE.

Pourquoi?

CAMILLE.

Il pense, il fait plus, il jure avec autant d'assurance que s'il l'avait vu ou s'il vous avait servi d'agent en cette circonstance, que vous avez eu avec la reine des rapports criminels.

POLIXÈNE.

Ah! si cela est vrai, que le meilleur de mon sang se change en gelée infecte; que mon nom soit accolé au nom de celui qui a trahi le Juste *; que ma réputation la plus pure exhale une odeur fétide qui, partout où j'arrive, frappe les odorats les plus insensibles; qu'on redoute mon approche, qu'on la fuie à l'égal de la peste la plus contagieuse dont il ait jamais été parlé ou dont l'histoire fasse mention!

CAMILLE.

C'est en vain que, pour le détromper, vous jureriez par tous les astres du ciel et par toutes leurs influences; autant vaudrait défendre à la mer d'obéir à la lune, que d'essayer, par des sermens et des conseils, d'ébranler l'édifice de sa folie appuyée sur la base de sa croyance, et qui durera autant que lui.

POLIXÈNE.

Comment cette idée lui est-elle venue?

CAMILLE.

Je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'au lieu de rechercher l'origine du mal, le plus sûr est de s'en garantir. Si donc vous avez confiance en ma loyauté, et vous en avez pour garant ma personne que je vous livre en otage, partons dès ce soir; je parlerai en secret aux gens de votre suite; je leur ferai quitter la ville par différentes portes et par groupes de deux et de trois individus. Quant à moi, je mets à votre service toute ma destinée, irréparablement compromise par la révélation que je viens de vous faire. Point d'hésitation; par l'honneur des auteurs de vos jours, je vous ai dit la vérité : si vous en cherchez d'autres preuves, je n'oserai pas attendre l'issue de vos investigations;

* Judas Iscariote. (*Note du traducteur.*)

et votre position sera aussi périlleuse que celle de l'homme condamné de la bouche même du roi, et dont l'exécution est ordonnée.

POLIXENE.

Je te crois; j'ai lu les sentimens de son cœur dans les traits de son visage. Donne-moi ta main, sois mon guide; et ta place sera à côté de la mienne; mes vaisseaux sont prêts, et depuis deux jours mes gens attendent mon départ.—Cette jalousie est bien étrange; plus elle est extraordinaire, plus elle doit être grande; et plus il est puissant, plus les effets de sa colère doivent être violens. Comme il se croit déshonoré par un homme qui s'est toujours dit son ami, sa vengeance n'en sera que plus terrible. La crainte s'empare de moi; qu'une prompte fuite assure mon salut; et puisse-t-il ne rien arriver à la reine, innocent objet de ses soupçons! Viens, Camille, je te respecterai comme un père si tu me tires de ce danger sain et sauf. Fuyons!

CAMILLE.

C'est à mon autorité que sont confiées les clefs de toutes les portes de la ville; que votre majesté ne perde pas de temps: allons, seigneur, partons.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent HERMIONE, MAMILLIUS, *et* LES DAMES DE LA SUITE DE LA REINE.

HERMIONE.

Prenez l'enfant, il me fatigue; je n'y puis plus tenir.

PREMIÈRE DAME, *à Mamillius.*

Venez, mon gracieux seigneur; voulez-vous jouer avec moi?

MAMILLIUS.

Non, je ne veux plus de vous.

PREMIÈRE DAME.

Pourquoi, mon doux seigneur?

MAMILLIUS.

Vous m'embrassez trop fort, et vous me parlez comme si j'étais encore un enfant. (*A une autre dame.*) Je vous aime mieux, vous.

DEUXIÈME DAME.

Et pourquoi, monseigneur?

MAMILLIUS.

Ce n'est pas parce que vous avez les sourcils noirs; cependant on dit que ce sont les sourcils noirs qui vont le mieux aux dames, pourvu qu'ils ne soient pas trop touffus, mais qu'ils forment comme un demi-cercle, un croissant tracé à la plume.

DEUXIÈME DAME.

Qui vous a appris cela?

MAMILLIUS.

Le visage des femmes. Dites-moi, je vous prie, de quelle couleur sont vos sourcils?

PREMIÈRE DAME.

Bleus, monseigneur.

MAMILLIUS.

Non, c'est pour vous moquer de moi; j'ai quelquefois vu le nez des dames bleu, jamais leurs sourcils.

DEUXIÈME DAME.

Ecoutez: votre mère prend de l'embonpoint; un de ces jours nous offrirons nos services à un beau prince nouveau-né, et alors vous serez charmé de jouer avec nous si nous voulons de vous.

PREMIÈRE DAME.

Sa taille, depuis peu, s'est singulièrement élargie; fasse le ciel qu'elle ait une heureuse délivrance!

HERMIONE.

Quel sujet occupe donc votre sagesse? Allons; monsieur, venez; maintenant je suis à vous; Voyons, prenez place au milieu de nous, et contez-nous une histoire.

MAMILLIUS.

Faut-il qu'elle soit gaie ou triste?

HERMIONE.

Aussi gaie que tu voudras.

MAMILLIUS.

En hiver une histoire triste est plus de saison. Je sais une histoire de revenans.

HERMIONE.

Contez-nous-la, monsieur. Asseyez-vous, et faites de votre mieux pour m'effrayer avec vos lutins; c'est à quoi vous excellez.

MAMILLIUS.

Il y avait une fois un homme...

HERMIONE.

Allons, asseyez-vous; maintenant, poursuivez.

MAMILLIUS.

Qui habitait auprès d'un cimetière... Je vais vous conter cela bien bas; les grillons eux-mêmes ne m'entendront pas.

HERMIONE.

Approchez-vous donc, et contez-le-moi à l'oreille.

Entrent LÉONTE *et* SA SUITE, ANTIGONE *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

LÉONTE.

Combien mon indignation était fondée! combien

justes mes conjectures!.. Oh! plût à Dieu que je me fusse trompé! Que je suis malheureux d'avoir si bien deviné! Il peut y avoir une araignée dans la coupe, et cependant un homme peut y boire sans y prendre aucun venin, car son imagination n'est pas infectée; mais si quelqu'un présente à ses yeux le venin abhorré et lui fait connaître ce qu'il a bu, et sa gorge et son front font de violens efforts pour le rejeter. J'ai bu, et j'ai vu l'araignée; Camille leur a servi d'agent et de complice! Il y a un complot contre ma vie et ma couronne; tout ce que je soupçonnais s'est réalisé; l'hypocrite scélérat dont j'employais le ministère était déjà employé par lui. Il a découvert mon projet, et moi, je suis leur dupe et leur jouet. Comment les portes se sont-elles si facilement ouvertes pour eux?

PREMIER SEIGNEUR.

Par l'influence de son autorité, qui fréquemment s'est fait obéir ainsi par vos ordres.

LÉONTE.

Je ne le sais que trop. (*A la reine.*) Donnez-moi l'enfant; je suis aise que vous ne l'ayez pas nourri; bien qu'il ait quelques traits de moi, néanmoins vous lui avez trop communiqué de votre sang.

HERMIONE.

Que voulez-vous dire? Est-ce un badinage?

LÉONTE.

Emmenez cet enfant; je ne veux pas qu'il approche d'elle; qu'on l'emmène, et qu'elle joue avec celui qu'elle porte dans ses flancs; car c'est Polixène qui l'a mise dans cet état de grossesse.

HERMIONE.

Et moi, je dis que non! et je suis certaine que vous me croyez, bien que vous affectiez le contraire.

LÉONTE.

Regardez-la bien, messieurs, observez-la bien; vous serez tentés de dire : *Elle est belle;* mais la justice vous forcera d'ajouter : *C'est dommage qu'elle ne soit pas honnête et vertueuse.* Louez-la seulement pour sa beauté extérieure, qui, à mon avis, mérite les plus grands éloges; et sur-le-champ viennent les haussemens d'épaules, les *hum!* et les *ha!* ces petits glaives à l'usage de la calomnie, je me trompe, de la pitié; car la calomnie s'attache à flétrir la vertu. Quand vous avez dit qu'elle est belle, avant que vous ayez eu le temps d'ajouter qu'elle est honnête, voici venir les haussemens d'épaules, les *hum!* les *ha!* Je le déclare, moi, qui ai plus de motifs que personne de le déplorer, elle est adultère.

HERMIONE.

Si un scélérat le disait, le plus consommé scélérat du monde, sa scélératesse en serait doublée. Vous vous méprenez, seigneur.

LÉONTE.

Vous vous êtes méprise, madame, en prenant Polixène pour Léonte. O toi, créature, je ne veux pas t'appeler du nom qui te convient, de peur que la grossièreté barbare, s'autorisant de mon exemple, n'applique le même langage à tous les rangs indistinctement, et n'efface toute distinction entre le prince et le mendiant. J'ai dit qu'elle est une adultère; j'ai dit avec qui; j'ajoute qu'elle est coupable de haute trahison. Camille est son complice; il sait ce qui devrait la faire rougir, lors même qu'elle n'aurait de confident de sa honte que son vil galant; il sait qu'elle a profané le lit nuptial, et qu'elle peut aller de pair avec ces femmes auxquelles le vulgaire prodigue les épithètes les plus énergiques. En outre, elle est complice de leur évasion récente.

HERMIONE.

Non! sur ma vie! je ne suis coupable d'aucun des forfaits qu'on m'impute. Quand vous serez mieux informé, combien vous regretterez de m'avoir ainsi diffamée! Mon doux seigneur, je ne sais même si alors l'aveu de votre erreur sera une réparation suffisante du mal que vous me faites maintenant.

LÉONTE.

Non, non; si je me trompe dans l'opinion sur laquelle je me fonde, la terre n'a pas assez de surface pour soutenir la toupie d'un écolier. Qu'on la mène en prison : quiconque parlera pour elle sera coupable à mes yeux.

HERMIONE.

Nous sommes sous l'influence de quelque planète ennemie; il faut me résigner jusqu'à ce que le ciel daigne jeter sur moi un regard plus propice. Messieurs, je n'ai pas le don des larmes comme la plupart de celles de mon sexe; l'absence de cette vaine rosée tarira peut-être votre pitié; mais (*mettant la main sur son cœur*) j'ai là une vertueuse douleur qui me brûle et que des larmes ne sauraient éteindre; je vous en conjure, messieurs, que votre bienveillance tempère le jugement que vous porterez sur moi... Sur ce, que la volonté du roi soit faite.

LÉONTE, *aux gardes.*

M'avez-vous entendu?

HERMIONE.

Quels sont ceux qui viennent avec moi? Je supplie votre majesté de permettre que mes femmes m'accompagnent; car, vous le savez, mon état l'exige. Folles que vous êtes, ne pleurez pas, vous n'en avez point sujet. Quand vous apprendrez que votre maîtresse a mérité la prison, alors sur mon passage fondez en larmes... Adieu, seigneur : je n'ai jamais souhaité vous voir triste; maintenant, je le désire. Mes femmes, suivez-moi, on vous le permet.

LÉONTE.

Allez; exécutez vos ordres; qu'on s'éloigne.

LA REINE *et* SES FEMMES *sortent avec les* GARDES.

PREMIER SEIGNEUR.

J'en conjure votre majesté, veuillez rappeler la reine.

ANTIGONE.

Faites attention à ce que vous faites, seigneur; de peur que votre justice ne soit que de la violence, ce qui ferait trois grandes victimes, vous-même, la mère et votre fils.

PREMIER SEIGNEUR.

Quant à elle, seigneur, j'en offre ma vie pour garant, et je supplie votre majesté de vouloir bien l'accepter, j'affirme que la reine est pure aux regards du ciel et aux vôtres, pure de ce dont vous l'accusez.

ANTIGONE.

Si l'événement prouve qu'il en est autrement, je m'installe à demeure dans le logement de ma femme; je ne la laisse plus sortir sans moi; je ne serai satisfait qu'autant que je la verrai et la sentirai près de moi; car si la reine est parjure, toutes les femmes, depuis la première jusqu'à la dernière, sont parjures.

LÉONTE.

Taisez-vous.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, —

ANTIGONE.

C'est dans votre intérêt, non dans le nôtre, que nous parlons. Vous êtes induit en erreur par un instigateur qui sera damné pour ce fait. Si je connaissais le scélérat, j'en aurais bientôt fait justice. Si l'honneur de la reine a souffert la moindre atteinte,—j'ai trois filles; l'aînée a onze ans, la seconde neuf, la troisième cinq; si cette accusation se trouve fondée, je les en punirai; sur mon honneur, je les mutilerai toutes; elles ne verront pas l'âge de quatorze ans pour donner le jour à une postérité bâtarde; elles sont cohéritières; je me châtrerais moi-même plutôt que de souffrir qu'elles missent au monde d'autres enfans que des enfans légitimes.

LÉONTE.

En voilà assez. Vous apportez à l'appréciation de cette affaire un sens aussi inerte que l'odorat d'un mort; mais moi je la sens, je la vois comme vous sentez ma main qui vous touche.

Il appuie sa main sur le bras d'Antigone.

ANTIGONE.

S'il en est ainsi, nous n'avons pas besoin de tombeau pour ensevelir la vertu, il n'y en a pas un atome sur toute la surface de cette terre corrompue pour en corriger l'infection.

LÉONTE.

Est-ce que je suis indigne de créance?

ANTIGONE.

Plût à Dieu que ce fût vous, et non moi, qui en cette occasion fût indigne de créance. J'aimerais bien mieux voir justifier son honneur que vos soupçons, quelque blâme qu'il pût en rejaillir sur vous.

LÉONTE.

Qui m'oblige à vous consulter là-dessus? Suivons plutôt notre impulsion forcée. Notre prérogative n'a pas besoin de vos conseils; c'est par pure bienveillance que je vous en ai parlé; si dans votre stupidité réelle ou feinte, vous ne pouvez ou ne voulez pas accepter pour vrai ce qui nous semble tel, sachez que nous nous passerons désormais de vos avis; cette affaire ne concerne que nous; nous seuls avons quelque chose à y gagner ou à y perdre.

ANTIGONE.

Je souhaiterais, seigneur, que vous vous fussiez borné à former en silence votre jugement, sans en parler à personne.

LÉONTE.

Comment cela eût-il été possible? ou votre jeune âge vous rend bien ignorant, ou il faut que vous soyez né stupide. La fuite de Camille est venue prouver encore leur intimité, qui est évidente à l'intelligence la plus grossière; il n'y manque que la preuve oculaire; toutes les autres circonstances concourent à confirmer la chose; voilà ce qui m'a poussé à en agir ainsi. Cependant, pour plus grande confirmation, car en matière aussi importante, une erreur serait déplorable, j'ai dépêché à la ville sacrée de Delphes, au temple d'Apollon, Cléomène et Dion, dont vous connaissez la capacité et les lumières. Ils me rapporteront la réponse de l'oracle, et le conseil du dieu une fois connu, je suspendrai ou continuerai mes poursuites. Ai-je bien fait?

PREMIER SEIGNEUR.

On ne peut mieux, seigneur.

LÉONTE.

Bien que je sois convaincu et n'aie pas besoin d'en savoir plus que je n'en sais, cependant l'oracle servira à tranquilliser d'autres esprits dont la crédulité ignorante refuse d'accueillir la vérité. Nous avons donc jugé à propos d'ordonner que la reine fût séquestrée de notre personne, et emprisonnée, de peur qu'elle ne fût tentée d'imiter la trahison des deux coupables qui ont pris la fuite. Venez, suivez-nous; il faut que nous informions le public de cette affaire, qui va tous nous mettre en émoi.

ANTIGONE, *à part.*

Qui ferait rire bien du monde, selon moi, si la vérité était connue.

Ils sortent.

SCENE II.

Même pays. — Le greffe d'une prison.

Entrent PAULINE *et* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PAULINE.

Faites venir le concierge de la prison; faites-lui savoir qui je suis.

UN DOMESTIQUE *sort.*

PAULINE, *continuant.*

Vertueuse reine! pour qui nulle cour en Europe n'est trop brillante, que fais-tu en prison?

Rentre LE DOMESTIQUE, *accompagné* DU GEOLIER.

PAULINE, *continuant.*

Messire, vous me connaissez, n'est-ce pas?

LE GEÔLIER.

Je vous connais pour une vertueuse dame, que j'honore infiniment.

PAULINE.

En ce cas, veuillez me conduire auprès de la reine.

LE GEÔLIER.

Je ne le puis, madame. J'ai des ordres contraires on ne peut plus formels.

PAULINE.

Eh bien, à la bonne heure! interdire à des visiteurs de qualité tout accès auprès d'une reine vertueuse et loyale! Est-il permis, dites-moi, de voir l'une de ses femmes, peu importe laquelle? Par exemple, Emilie?

LE GEÔLIER.

Si vous voulez bien, madame, faire retirer vos domestiques, je vous amènerai Émilie.

PAULINE.

Faites-la venir, je vous prie. — (*A ses domestiques.*) Retirez-vous.

LES DOMESTIQUES *sortent.*

LE GEÔLIER.

Il faudra, en outre, madame, que je sois présent à votre entretien.

PAULINE.

Eh bien! soit.

LE GEÔLIER *sort.*

PAULINE, *continuant.*

Que d'embarras pour flétrir ce qui est pur!

Rentre LE GEOLIER, *accompagné* D'EMILIE.

PAULINE.

Chère demoiselle, comment se trouve notre gracieuse reine?

ÉMILIE.

Aussi bien que peut l'être un personnage aussi auguste et aussi malheureux; par suite des secousses qu'elle a subies et des chagrins les plus cuisans qu'une faible femme ait jamais eus à supporter, elle est accouchée un peu avant son terme.

PAULINE.

D'un fils?

ÉMILIE.

D'une fille, d'un enfant fort et bien portant, et qui vivra très-probablement; la reine trouve dans son enfant une grande consolation, et elle lui dit : « Pauvre prisonnière, je suis aussi innocente que toi. »

PAULINE.

J'en ferai serment! Maudites soient les funestes idées que le roi s'est mises en tête! Il faut qu'on le lui dise, et on le lui dira : ce devoir sied surtout à une femme, et je veux le remplir; si je mêle du miel à mes paroles, que ma langue soit paralysée, et ne puisse jamais plus servir d'organe à ma colère. — Écoutez, Émilie. Présentez à la reine mes humbles respects; si elle ne craint pas de me confier son enfant, j'irai le montrer au roi, et je plaiderai hautement sa cause devant lui. Qui sait s'il ne se laissera pas attendrir à la vue de cet enfant; souvent le silence de la naïve innocence persuade là où la parole échoue.]

ÉMILIE.

Madame, vos intentions sont évidemment si honorables et si bienveillantes, qu'un heureux succès ne peut manquer de couronner votre démarche; nulle au monde n'est plus digne que vous d'une telle mission. Veuillez passer dans la pièce voisine; je vais informer la reine de votre offre généreuse; elle-même aujourd'hui ruminait ce projet; mais elle n'osait en proposer l'exécution à aucune personne honorable, dans la crainte d'essuyer un refus.

PAULINE.

Dites-lui, Émilie, que j'emploierai pour elle les ressources oratoires que le ciel m'a données; si ma parole est aussi éloquente que mon ame est résolue, je ne doute pas du succès.

EMILIE.

Que le ciel vous récompense! Je vais trouver la reine; veuillez passer dans une pièce plus rapprochée.

LE GEÔLIER.

Madame, s'il plaît à la reine de vous envoyer l'enfant, je ne sais si je dois le laisser passer, n'ayant point d'ordre à cet égard.

PAULINE.

Ne craignez rien, mon ami; l'enfant était prisonnier dans le ventre de sa mère; la loi et la nature veulent qu'il soit libre et affranchi. Il n'a point encouru la colère du roi; il n'est point complice du crime de la reine, si toutefois cette dernière est coupable.

LE GEÔLIER.

Je le crois.

PAULINE.

Soyez donc sans crainte; sur mon honneur, je vous réponds qu'il n'en résultera aucun danger pour vous.

Ils sortent.

SCENE III.

Même pays. — Un appartement du palais.

Entrent LEONTE *et* SA SUITE, ANTIGONE, PLUSIEURS SEIGNEURS *et* QUELQUES DOMESTIQUES.

LEONTE.

Point de repos ni le jour ni la nuit; c'est faiblesse que de s'affecter ainsi; ce serait pure faiblesse, si les auteurs de ma honte n'étaient vivans. L'un des coupables, c'est elle, l'épouse adultère; — car le monarque impudique est hors de la portée de mon bras, hors des atteintes de ma colère, à l'épreuve de mes complots; mais elle, je la tiens à ma discrétion. Si je la faisais périr,

si je la livrais aux flammes du bûcher, je retrouverais une moitié de mon repos. — Holà, quelqu'un!

UN DOMESTIQUE, *s'avançant.*

Seigneur.

LÉONTE.

Comment se porte mon fils?

LE DOMESTIQUE.

Il a bien reposé cette nuit; on pense que son indisposition est terminée.

LÉONTE.

Généreux enfant! le déshonneur de sa mère l'a profondément affecté; on l'a vu aussitôt décliner et languir; il a voulu s'en punir lui-même; la gaîté, l'appétit, le sommeil, l'ont quitté à l'instant, et il est tombé dans un marasme complet. — Laissez-moi seul. — Allez voir comment il se porte.

LE DOMESTIQUE *sort.*

LÉONTE, *continuant.*

Allons, allons, ne pensons point au séducteur! de ce côté mes pensées de vengeance se refoulent sur moi; il est trop puissant par lui-même, par ses partisans, par ses alliances. — Qu'il vive, jusqu'à ce que vienne une occasion favorable; pour le moment, contentons-nous d'assouvir sur elle ma vengeance. Camille et Polixène se rient de moi; ils s'amusent de ma douleur; ils ne riraient pas, si je pouvais les atteindre; elle ne rira pas, elle qui est en mon pouvoir.

Entre PAULINE *portant un enfant.*

PREMIER SEIGNEUR.

Vous ne pouvez entrer.

PAULINE.

Ah! secondez-moi plutôt, nobles seigneurs. Craignez-vous donc plus sa passion tyrannique que vous ne tremblez pour les jours de la reine, ame innocente et vertueuse, plus pure qu'il n'est jaloux?

ANTIGONE.

C'est assez!

UN DOMESTIQUE.

Madame, il n'a pas dormi cette nuit; il a donné l'ordre de ne laisser approcher personne.

PAULINE.

Pas tant de chaleur, messire; je viens lui apporter le sommeil. Ce sont des gens comme vous qui errez comme des ombres autour de lui, et poussez un profond soupir à chacun de ses vains gémissemens; — c'est vous qui entretenez la cause de ses insomnies; je viens avec des paroles aussi salutaires que vraies et loyales; je viens, dis-je, le guérir de cette humeur malfaisante qui l'empêche de dormir.

LÉONTE.

Quel est ce bruit que j'entends?

PAULINE.

Il n'y a pas de bruit, seigneur, mais une conférence nécessaire, dans laquelle il est question de votre majesté.

LÉONTE.

Comment? — Qu'on fasse sortir cette audacieuse. Antigone, je t'avais ordonné de ne point la laisser approcher de moi; je savais qu'elle en ferait la tentative.

ANTIGONE.

Je lui ai défendu, seigneur, de se présenter à vous, sous peine d'encourir votre déplaisir et le mien.

LÉONTE.

N'as-tu point d'autorité sur elle?

PAULINE.

Il en a pour m'interdire tout ce qui est mal; mais ici, à moins qu'il ne fasse comme vous, et ne m'emprisonne pour ma conduite honorable, je ne lui obéirai pas.

ANTIGONE.

Vous l'entendez? Lorsqu'elle veut prendre les rênes, je la laisse galoper à son gré; mais jamais elle ne fait de faux pas.

PAULINE.

Mon souverain seigneur, je viens, — et je vous conjure de m'écouter, moi, votre loyale sujette, votre médecin, votre obéissant conseiller, qui, tout en soulageant vos maux, fait moins de parade de son zèle que ceux qui semblent le plus vos conseillers; je viens, dis-je, de la part de la vertueuse reine.

LÉONTE.

La vertueuse reine!

PAULINE.

Oui, vertueuse, seigneur; je dis vertueuse reine, et si j'étais homme, quand je ne serais que le dernier des serviteurs qui vous entourent, je soutiendrais, les armes à la main, qu'elle est vertueuse

LÉONTE.

Qu'on la chasse d'ici.

PAULINE.

Que celui qui ne fait point cas de ses yeux, mette le premier la main sur moi; je sortirai de mon propre mouvement; mais auparavant, je remplirai mon message. — La vertueuse reine, car elle est vertueuse, vous a donné une fille; la voici! elle la recommande à votre bénédiction.

Elle dépose l'enfant aux pieds du roi.

LÉONTE.

Va-t'en, sorcière mâle; qu'elle parte! qu'on mette à la porte cette rusée intrigante!

PAULINE.

Non, il n'en est rien; mon ignorance de ce métier-là est aussi grande que la vôtre quand vous me donnez un pareil nom; je ne suis pas moins honnête que vous n'êtes insensé, ce qui, au train dont va le monde, suffit amplement, je vous jure, pour être réputée honnête.

LÉONTE.

Traîtres! quoi, vous ne voulez pas la chasser? Rendez-lui cet enfant bâtard. — (*A Antigone.*) Imbécile, qui te laisses dominer par ta femme, — ramasse cette bâtarde; ramasse-la, te dis-je, et donne-la à ton effrontée.

PAULINE, *à Antigone.*

Que tes mains soient à jamais déshonorées, si tu ramasses la princesse, sous la dénomination mensongère qu'il lui a donnée.

LÉONTE.

Il craint sa femme.

PAULINE.

Je voudrais qu'il en fût de même de vous; alors, sans nul doute, vous ne méconnaîtriez pas vos enfans.

LÉONTE.

Une race de traîtres!

ANTIGONE.

Je ne le suis pas, j'en jure par la lumière du jour.

PAULINE.

Ni moi, ni aucun des individus ici présens, hormis un seul, et c'est lui-même; car il livre au glaive tranchant de la calomnie son propre honneur, celui de sa femme, de son fils, sa plus chère espérance, de cette enfant au berceau; il ne veut pas, et en cette occasion il est malheureux qu'on ne puisse l'y forcer, il ne veut pas déraciner une opinion fausse et aussi viciée que le chêne et la pierre sont sains et robustes.

LÉONTE.

Une coureuse dont la langue est intarissable, qui depuis peu a battu son mari, et maintenant s'attaque à moi! — Ce marmot n'est point de moi, il est de Polixène. Qu'on l'emporte, et qu'on le livre aux flammes en même temps que sa mère.

PAULINE.

C'est votre enfant, et je pourrais vous dire, suivant le vieil adage, qu'il a le malheur de vous ressembler. — Regardez, messieurs, c'est en diminutif le portrait du père: voilà bien ses yeux, son nez, sa lèvre, le froncement de ses sourcils; voilà son front, voilà les fossettes charmantes de ses joues et de son menton; voilà son sourire, la forme de sa main, de ses ongles, de ses doigts: — O bienfaisante nature, qui as formé cette enfant si semblable à son père, si tu présides aussi à la formation de son esprit, bannis-en avec soin la jalousie, de peur qu'à son exemple, elle ne soupçonne ses enfans de ne pas être de son mari.

LÉONTE.

Vile sorcière! — Et toi, idiot, qui ne peux pas arrêter sa langue, tu mériterais d'être pendu.

ANTIGONE.

Si l'on pendait tous les maris qui ne peuvent accomplir une pareille tâche, c'est à peine s'il vous resterait un sujet.

LÉONTE.

Encore une fois, fais-la sortir d'ici.

PAULINE.

Un époux indigne et dénaturé ne ferait pas davantage.

LÉONTE.

Je te ferai brûler vive.

PAULINE.

Cela m'est égal. L'hérétique ne sera pas celle qu'on brûlera, mais celui qui allumera le bûcher. Je ne vous appellerai pas tyran; mais le cruel traitement infligé à la reine, sans pouvoir alléguer contre elle d'autre grief que les chimères de votre imagination malade, ressemble beaucoup à de la tyrannie, et doit vous rendre un objet de honte et de scandale aux yeux du monde.

LÉONTE, *à Antigone.*

Je te somme, au nom de ton serment d'obéissance, de la chasser de mon appartement. Si j'étais un tyran, où serait sa vie? elle n'oserait pas m'appeler tyran, si elle me croyait tel. Qu'on l'emmène!

PAULINE.

Point de violence, je vous prie; je vais sortir. Veillez sur votre enfant, monseigneur; il est à vous: que le ciel lui envoie un protecteur plus sûr que vous! — Pourquoi porter vos mains sur ma personne? — Vous qui montrez tant d'indulgence pour son égarement, nul de vous ne lui fera jamais aucun bien. Allez, allez! — Adieu, je pars.

Elle sort.

LÉONTE.

C'est toi, traître, qui as poussé ta femme à me faire cette scène! — Mon enfant! qu'on l'ôte de mes yeux! — Toi, qui montres pour lui tant de tendresse, emporte-le et fais-le à l'instant consumer par les flammes, toi-même, et nul autre que toi. Emporte-le sur-le-champ; viens m'apprendre dans une heure que mon ordre est exécuté; fais-le certifier par de valables témoignages; sinon, je te ferai mettre à mort avec tous les tiens. Si tu refuses et préfères subir les coups de ma colère, dis-le, et de mes propres mains je vais briser la cervelle de cet enfant bâtard. Va le livrer au feu, car c'est toi qui as fait agir ta femme.

ANTIGONE.

Sire, je n'y suis pour rien; ces seigneurs, mes nobles collègues, peuvent l'attester.

PREMIER SEIGNEUR.

Nous l'attestons. Sire, il n'est point coupable de la démarche de sa femme.

LÉONTE.

Vous êtes tous des imposteurs.

PREMIER SEIGNEUR.

Que votre majesté veuille nous accorder plus de confiance. Nous vous avons toujours fidèlement servi; veuillez nous rendre cette justice... nous vous demandons à genoux, comme récompense de nos loyaux services, tant passés que futurs, de vouloir bien changer votre résolution; elle est trop horrible, trop sanguinaire, pour n'avoir pas de funestes conséquences. Vous nous voyez tous à vos pieds...

LÉONTE.

Je suis une plume, jouet de tous les vents qui soufflent! Vivrai-je pour voir cet enfant du crime s'agenouiller devant moi et m'appeler son père? mieux vaut le brûler maintenant que le maudire alors! mais soit, il vivra. — Non, il ne vivra pas. (*A Antigone.*) Approche. Toi qui, de concert avec ta fine mouche, ta sage femme, as interposé tes

soins officieux pour sauver la vie de cette bâtarde, —car c'est une bâtarde, aussi vrai que cette barbe est grise, — qu'es-tu disposé à risquer pour sauver les jours de ce marmot?

ANTIGONE.

Je suis disposé à entreprendre toute tâche qui ne sera pas au-dessus de mes forces, et que l'honneur pourra m'imposer; en tout cas, je suis prêt à sauver cette pauvre innocente au prix du peu de sang qui me reste; je ferai tout ce qui sera possible.

LÉONTE.

Ce que j'ai à te demander est possible : jure sur cette épée d'exécuter ce que je vais te prescrire.

Il lui présente la garde de son épée.

ANTIGONE.

Sire, je le jure.

LÉONTE.

Songe à tenir ton serment, entends-tu? car la moindre omission sera l'arrêt non seulement de ta mort, mais encore de celle de ta femme à la langue effrénée, et à laquelle je pardonne pour cette fois. Je t'enjoins, au nom de l'obéissance que tu me dois, d'emmener cette fille bâtarde, de la transporter sur quelque plage lointaine et déserte, située hors de mes domaines, et là, de l'abandonner sans pitié à sa destinée et à la faveur du climat. Comme un hasard étrange nous l'a amenée, je t'ordonne, au nom de la justice, sous peine de voir damner ton ame et livrer ton corps aux tortures, de l'exposer à la merci du hasard, arbitre de sa vie ou de sa mort. Enlève-la!

ANTIGONE.

Je jure de le faire, bien qu'une mort immédiate m'eût semblé plus clémente. — Viens, pauvre enfant! puisse un génie bienfaisant te donner pour nourrices les vautours et les corbeaux! les loups et les ours, dit-on, dépouillant leur férocité, ont rempli parfois ce secourable office. — Sire, soyez heureux plus que ne le mérite un pareil acte! — Et que la bénédiction du ciel te protége contre tant de cruauté, pauvre créature condamnée à périr!

Il sort avec l'enfant.

LÉONTE.

Non, je ne veux pas élever l'enfant d'un autre.

UN DOMESTIQUE.

Sire, il y a une heure qu'on a reçu des nouvelles des députés envoyés pour consulter l'oracle. Cléomène et Dion, arrivés de Delphes, sont tous deux débarqués, et sont en route pour se rendre à la cour.

PREMIER SEIGNEUR.

Sire, ils ont accompli leur mission avec une extrême promptitude.

LÉONTE.

Ils ont été absens vingt-trois jours; c'est une grande célérité; cela semble indiquer que le grand Apollon veut que la vérité soit manifestée sans délai. Préparez-vous, messieurs; convoquez une cour de justice, où nous ferons comparaître notre épouse déloyale. Elle a été publiquement accusée; il faut qu'elle soit jugée publiquement, et avec toutes les formes requises. Tant qu'elle vivra, mon cœur sera pour moi un poids accablant. Laissez-moi, et songez à exécuter mes ordres.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Une rue dans une ville de Sicile.

Arrivent CLÉOMÈNE *et* DION.

CLÉOMÈNE.

Le climat est pur, l'air est doux, l'île fertile; le temple surpasse de beaucoup les récits qu'on en fait.

DION.

Moi, je citerai, car c'est là surtout ce qui m'a frappé, les célestes vêtemens, je ne puis autrement les appeler, et l'air vénérable de ceux qui les portaient. Et le sacrifice! comme au moment de l'offrande la cérémonie avait un caractère solennel et céleste!

CLÉOMÈNE.

Mais ce qui a surtout surpris mes sens, ce qui m'a comme anéanti, c'est la voix de l'oracle, dont l'éclat soudain ressemblait au tonnerre de Jupiter.

DION.

Si le résultat de notre voyage est aussi avantageux à la reine — et fasse le ciel qu'il le soit! — qu'il a été pour nous intéressant, agréable et rapide, notre temps aura été utilement employé.

CLÉOMÈNE.

Veuille le grand Apollon ordonner tout pour le mieux! Ces proclamations dans lesquelles Hermione est si violemment accusée ne me présagent rien de bon.

DION.

Cette violence même doit amener une prompte issue de l'affaire. Quand la teneur de l'oracle

d'Apollon, revêue du sceau du grand prêtre, sera connue, il en résultera quelquerévélation extraordinaire. — Allons, — des chevaux de rechange; — et puisse le résultat définitif être heureux

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même pays. — Une cour de justice.

LÉONTE, LES SEIGNEURS *et* LES OFFICIERS DE LA COUR *sont assis sur leurs siéges.*

LÉONTE.

Nous le disons avec douleur, c'est à notre grand regret que cette procédure a lieu. L'accusée est la fille d'u roi, notre épouse, et une épouse que nous n'avons que trop aimée. — Qu'on ne nous accuse pas de tyrannie : car nous procédons avec toutes les formes de la publicité; la justice aura son cours, soit qu'elle prononce la condamnation ou l'acquittement de l'accusée. — Amenez la prisonnière.

UN OFFICIER DE LA COUR.

C'est le bon plaisir de sa majesté que la reine comparaisse en personne devant la cour. — Silence!

HERMIONE *est amenée, conduite par des gardes;* PAULINE *et ses femmes l'accompagnent.*

LÉONTE.

Lisez l'acte d'accusation.

L'OFFICIER, *lisant.*

« Hermione, femme de l'illustre Léonte, roi de » Sicile, vous êtes ici accusée de haute trahison, » pour avoir commis le crime d'adultère avec » Polixène, roi de Bohème, et pour avoir, de com» plicité avec Camille, conspiré contre la vie de » notre souverain seigneur le roi, votre royal » époux. Des circonstances ayant fait découvrir » en partie ce complot, vous, Hermione, contrai» rement à la fidélité et au devoir d'une loyale » sujette, vous les avez, autant qu'il était en » vous, aidés à se mettre en sûreté et à s'enfuir » pendant la nuit. »

HERMIONE.

Tout ce que j'ai à dire consistant à nier les faits de l'accusation et n'ayant d'autre témoignage à produire en ma faveur que celui qui émane de moi, il ne me servira de rien de dire que je ne suis pas coupable. Ma vertu étant qualifiée d'imposture, tout ce que je dirai sera réputé faux. Néanmoins, — si, comme je le crois, les actions humaines apparaissent sans voile aux regards de la divinité, — je ne doute pas que l'innocence ne fasse rougir une accusation mensongère et trembler la tyrannie. — Seigneur, vous savez mieux que personne, bien que vous sembliez l'ignorer, que ma vie passée a été aussi vertueuse, aussi chaste, aussi fidèle qu'elle est maintenant malheureuse; et cependant mon malheur surpasse tout ce qu'on pourrait inventer de plus déchirant pour émouvoir le spectateur. Moi, épouse d'un roi, partageant son trône, fille d'un puissant monarque, mère d'un prince, espoir de l'état, — me voilà condamnée à plaider pour ma vie et mon honneur, en présence de qui veut m'entendre! Pour ce qui est de ma vie, j'en fais le cas qu'on fait d'un état de souffrance qu'on désire voir abréger. Pour mon honneur, il doit se refléter sur les miens, et c'est lui seul que je dois défendre. J'en appelle à votre conscience, seigneur : je vous adjure de dire si, avant l'arrivée de Polixène à votre cour, je n'étais pas dans votre estime, si je ne méritais pas d'y être. Depuis son arrivée, qu'ai-je fait qui justifie ma présence en ce lieu? Si, d'intention ou de fait, j'ai le moins du monde franchi la limite de l'honneur, que les cœurs de tous ceux qui m'entourent s'endurcissent pour moi! que les plus proches d'entre les miens crient *opprobre* sur ma tombe!

LÉONTE.

Je n'ai jamais entendu dire que ceux qui avaient eu l'audace du crime en manquassent pour le nier.

HERMIONE.

C'est vrai; mais cette vérité ne m'est pas applicable.

LÉONTE.

Vous ne voulez pas avouer?

HERMIONE.

En ce qui me concerne, je ne puis rien avouer de ce qui m'est reproché. Quant à Polixène, mon co-accusé, j'avoue que je lui portais l'affection qu'il pouvait honorablement me demander. Ce sentiment était tel qu'une femme de mon rang pouvait l'accorder. En cela, j'obéissais à vos ordres; ne m'y point conformer, c'eût été désobéissance à votre égard, et ingratitude envers un homme qui était votre ami d'enfance, et dont l'affection pour vous datait de l'époque où elle avait pu s'exprimer par la parole. Quant à la conspiration dont on m'accuse, j'ignore de quoi il est question, bien que ce soit un des griefs sur lesquels je suis appelée à répondre. Tout ce que je puis dire, c'est que Camille était un honnête homme. Quant au motif qui lui a fait quitter la cour, si les dieux n'en savent pas plus que moi, ils l'ignoreront entièrement.

LÉONTE.

Vous étiez instruite de son départ, de même que vous savez fort bien ce que vous vous étiez chargée de faire en son absence.

HERMIONE.

Seigneur, vous tenez un langage que je ne comprends pas. Ma vie est à la merci de vos rêves, et vous pouvez la prendre.

LÉONTE.

Mes rêves, ce sont vos actions; vous avez eu de Polixène un enfant bâtard, — et je l'ai rêvé : — de même que vous avez dépouillé toute honte, — ainsi font vos semblables, — de même vous avez

abjuré toute sincérité ; mais vos dénégations ne vous serviront de rien. Ton enfant a été proscrit, n'ayant point de père qui le reconnût ; ce qui est plus ton crime que le sien ; et toi, tu sentiras le poids de notre justice, dont le moindre châtiment sera la mort.

HERMIONE.

Seigneur, épargnez-moi vos menaces ; cette mort dont vous voulez me faire un épouvantail, je l'implore ; la vie n'est plus un bien pour moi. Ce qui en faisait l'orgueil et le charme, votre affection, je l'ai perdue, je le sens, je le vois ; mais j'ignore comment j'ai pu la perdre. Ma seconde joie, mon fils, le premier fruit de mes entrailles, on m'interdit sa présence, comme si ma société était contagieuse. Ma troisième consolation, ma fille, née sous une funeste étoile, on l'arrache de mes bras, sa bouche innocente humide encore du lait maternel, et on la dévoue au supplice ! Moi-même, on me proclame partout une vile prostituée. Une haine grossière me refuse ce qu'on ne refusa jamais à aucune femme, les délais nécessaires après ma délivrance. — Enfin on me traîne en ce lieu, en plein air, avant que les forces me soient revenues. Dites-moi maintenant, monseigneur, quels motifs j'ai pour aimer la vie, et pourquoi je craindrais de mourir ? — Poursuivez donc. Cependant, écoutez-moi encore : ne vous méprenez pas sur mon compte. — Quant à la vie, je n'en fais aucun cas ; mais pour mon honneur, que je voudrais mettre à l'abri de toute atteinte, si l'on me condamne sur des conjectures, sans autre preuve que vos jaloux soupçons, je vous le dis, ce ne sera pas de la justice, mais de la cruauté. Je vous prends tous à témoin que je m'en rapporte à l'oracle ; qu'Apollon soit mon juge !

PREMIER SEIGNEUR.

Votre demande est juste. Ainsi, qu'on produise, au nom du dieu, l'oracle d'Apollon.

PLUSIEURS OFFICIERS DE LA COUR *s'éloignent.*

HERMIONE.

L'empereur de Russie était mon père. Oh ! que n'est-il vivant, pour être témoin du jugement de sa fille ! oh ! que ne peut-il voir la profondeur de ma misère, pour avoir pitié de sa fille, non pour la venger.

Reviennent LES OFFICIERS, *suivis de* CLÉOMÈNE *et de* DION.

UN OFFICIER DE LA COUR.

Cléomène, et vous, Dion, jurez sur ce glaive de justice que vous avez été tous deux à Delphes ; que vous en avez rapporté cet oracle, délivré par les mains du grand prêtre d'Apollon et scellé de son sceau ; et que, depuis ce temps, vous n'avez point eu l'audace de briser le sceau sacré et de lire les secrets qu'il couvre.

CLÉOMÈNE *et* DION.

Nous le jurons !

LÉONTE.

Brisez le sceau, et lisez.

L'OFFICIER, *lisant.*

« Hermione est chaste, Polixène irréprochable,
» Camille un sujet loyal, Léonte un tyran jaloux ;
» sa fille innocente est légitime, et le roi vivra sans
» héritier, si l'enfant qui a été exposé et perdu
» n'est pas retrouvé. »

LES SEIGNEURS.

Béni soit le grand Apollon !

HERMIONE.

Qu'il soit béni !

LÉONTE, *à l'officier.*

Avez-vous exactement lu ?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, j'ai lu ce qui est consigné sur ce papier.

LÉONTE.

Il n'y a pas un mot de vérité dans l'oracle : le jugement va continuer ; tout cela est fausseté pure.

Arrive à la hâte UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur le roi, le roi !

LÉONTE.

De quoi s'agit-il ?

LE DOMESTIQUE.

Sire, vous me haïrez quand je vous l'aurai dit : le prince votre fils, profondément affecté du procès de la reine, est parti.

LÉONTE.

Comment ! parti ?

LE DOMESTIQUE.

Il est mort !

LÉONTE.

Apollon est courroucé, et le ciel lui-même châtie mon injustice. (*Hermione s'évanouit.*) — Qu'a-t-elle donc ?

PAULINE.

Cette nouvelle est mortelle pour la reine. — Regardez, et voyez l'ouvrage de la mort.

LÉONTE.

Qu'on l'emporte ; son cœur est trop plein ; elle reprendra ses sens. — J'ai trop ajouté foi à mes soupçons. — Prodiguez-lui, je vous en conjure, tous les soins qui pourront la rappeler à la vie.

PAULINE *et* LES FEMMES DE LA REINE *l'emportent.*

LÉONTE, *continuant.*

Apollon, pardonne-moi la sacrilége profanation de ton oracle ! — Je veux me réconcilier avec Polixène, rendre ma tendresse à la reine, rappeler le vertueux Camille, que je proclame publiquement un homme loyal et généreux. Poussé par ma jalousie à des pensées de sang et de vengeance, je jetai les yeux sur Camille pour empoisonner Polixène ; ce qui aurait eu lieu, si Camille, dans sa vertueuse prudence, n'avait mis des retards à l'exécution de ma volonté impatiente. Son obéis-

sance devait être amplement récompensée; la mort devait punir sa désobéissance: lui, plein d'humanité et d'honneur, il a révélé mon projet à mon hôte royal, il a volontairement renoncé à la haute position qu'il occupait ici, et, sans autre richesse que sa vertu, il s'est livré au hasard certain d'une destinée incertaine et précaire. — Combien mon ombre fait ressortir sa lumière! combien le contraste de sa vertu ajoute encore à l'horreur de mon crime!

Revient PAULINE.

PAULINE.

Malédiction! oh! coupez mon lacet, ou mon cœur, en se brisant, va le rompre

PREMIER SEIGNEUR.

D'où vient ce transport, madame?

PAULINE.

Tyran, quels tourmens ingénieux tiens-tu en réserve pour moi? La roue, les tortures, le bûcher, l'écorcheur, le plomb fondu, l'huile bouillante, sont-ils prêts? Quel supplice ancien ou nouveau m'as-tu préparé, moi dont chaque parole doit provoquer les plus cruels châtimens de ta fureur? Ta tyrannie agissant de concert avec ta jalousie, folles chimères, imaginations puériles, qu'on ne pardonnerait pas à un enfant de neuf ans, — oh! songe au mal qu'elles ont fait, et alors deviens insensé; qu'une folie furieuse s'empare de toi; car toutes tes sottises passées ne sont rien auprès de celle-là. C'était peu que d'avoir lâchement trahi Polixène, de t'être montré stupide, inconstant, d'une ingratitude monstrueuse; c'était peu que d'avoir tenté de faire du vertueux Camille l'assassin d'un roi; c'étaient là des fautes légères auprès des forfaits monstrueux qui les ont suivies. Je compte pour peu de chose, ou pour rien, d'avoir jeté aux oiseaux de proie ta fille au berceau, bien qu'un damné n'eût pu le faire sans verser des larmes au milieu des flammes de l'enfer. Je ne t'impute même pas directement la mort du jeune prince qui, victime de ses sentimens d'honneur, trop élevés dans un âge si tendre, n'a pu survivre à la douleur de voir un père insensé et brutal diffamer sa vertueuse mère. Tous ces malheurs, je ne t'en rends point responsable, mais quant au dernier de tous, ô vous qui m'écoutez, quand je vous l'aurai dit, criez tous : Malheur ! malheur ! — La reine, la plus douce, la plus aimable des femmes, la reine est morte; et la vengeance du ciel n'est point descendue encore

PREMIER SEIGNEUR.

Les puissances célestes nous en préservent!

PAULINE.

Elle est morte, vous dis-je. Je le jure, et si vous ne voulez en croire ni mes paroles ni mes sermens, allez et voyez. Si vous pouvez rendre à ses lèvres leur incarnat, à ses yeux leur éclat, rappeler la chaleur dans ses membres, le souffle dans sa poitrine, je vous servirai comme je servirais les dieux. — Mais, ô tyran, ne te repens point de ces forfaits; car toutes tes douleurs ne pourraient en soulever le poids, il ne te reste plus d'autre ressource que le désespoir. Quand tu resterais mille ans nu, dans le jeûne, et agenouillé sur une montagne stérile, au milieu des orages d'un hiver éternel, les dieux ne daigneraient pas détourner vers toi leurs regards.

LÉONTE.

Poursuis, poursuis; tu ne saurais m'en trop dire; je mérite de tous les plus sanglans reproches.

PREMIER SEIGNEUR, *à Pauline.*

N'en dites pas davantage; quelques malheurs qui soient survenus, vous avez poussé trop loin la hardiesse de votre langage.

PAULINE.

J'en suis fâchée maintenant; tous les torts que je puis avoir, quand je viendrai à les connaître, je m'en repentirai. Hélas! je me suis trop livrée à l'aveugle entraînement de mon sexe : je vois qu'il est blessé au cœur. — Quand le mal est fait et qu'il est sans remède, l'affliction est inutile. Ne vous affectez pas de ce que je vous ai dit, je vous en conjure; punissez-moi plutôt de vous avoir rappelé ce que vous devez oublier. Mon digne prince, mon royal souverain, pardonnez à une femme insensée : l'attachement que je portais à la reine, — Encore? insensée que je suis! je ne veux plus vous parler ni d'elle, ni de vos enfans; je ne vous rappellerai pas mon époux, qui est perdu aussi : appelez la résignation à votre aide, et je ne dirai plus rien.

LÉONTE.

Tu as bien fait de me dire la vérité, je la préfère de beaucoup à ta pitié. Conduis-moi, je te prie, auprès des corps inanimés de ma femme et de mon fils. Ils seront déposés dans le même tombeau; je veux qu'on y lise les causes de leur mort, pour perpétuer ma honte. Chaque jour j'irai visiter la chapelle où ils reposeront, et les larmes que j'y verserai seront mon unique plaisir. Je continuerai à remplir ce devoir aussi long-temps que les forces de la nature me le permettront. Viens, conduis-moi vers ces objets douloureux.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

La Bohême. — Une contrée déserte au bord de la mer.

Arrivent ANTIGONE, *portant l'enfant, et* UN MARIN.

ANTIGONE.

Ainsi vous êtes sûr que notre vaisseau a touché les déserts de la Bohême?

LE MARIN.

Oui, seigneur; et je crains que nous n'ayons pris terre dans un mauvais moment. Le ciel a mauvaise mine et nous menace d'un orage. Je crois en conscience que les dieux voient avec co-

lère la mission dont nous sommes chargés, et nous regardent d'un œil irrité.

ANTIGONE.

Que leur volonté sacrée soit faite! Retournez à bord ; veillez à votre navire ; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

LE MARIN.

Dépêchez-vous et ne pénétrez pas trop avant dans les terres; il est probable que nous allons avoir une tempête; d'ailleurs cet endroit est renommé pour les bêtes féroces qui en font leur repaire.

ANTIGONE.

Allez, je vous suis à l'instant.

LE MARIN.

Je suis bien aise de me voir ainsi débarrassé de ma part dans une pareille expédition.

Ils s'éloignent.

ANTIGONE.

Viens, pauvre enfant! — J'ai ouï dire, sans le croire, que les ames des morts reviennent : si cela est possible, ta mère m'est apparue la nuit dernière; car jamais rêve ne ressembla plus à la réalité. J'ai vu s'approcher de moi une femme, la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; je n'ai jamais vu un vase de douleur si plein et si gracieux. Vêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, comme la sainteté même, elle s'est approchée de la cabine où j'étais couché; sa bouche s'est ouverte comme pour parler; un torrent de larmes a coulé de ses yeux : après avoir ainsi soulagé sa douleur, elle m'a dit ces paroles : « Mon cher Antigone, puisque, malgré toi, et pour accomplir ton serment, le destin t'a chargé d'exposer mon pauvre enfant, — il est en Bohème de lointaines solitudes; va en pleurant y déposer ma fille, et abandonne-la au milieu de ses cris. Comme elle est réputée perdue pour toujours, appelle-la, je te prie, du nom de Perdita : en punition de ce cruel office dont ton maître t'a chargé, tu ne reverras plus Pauline, ton épouse! » — A ces mots, elle a poussé un cri perçant, et s'est évanouie dans l'air. Effrayé, je suis resté quelque temps avant de me remettre de mon émotion : il me semblait que c'était une réalité, et non un songe. Les songes ne sont que de vaines illusions ; toutefois je veux, avec une foi superstitieuse, me laisser guider par celui-ci. Je crois qu'Hermione a été mise à mort, et que c'est la volonté d'Apollon que cet enfant, engendré par le roi Polixène, soit déposé, pour y vivre ou y mourir, sur les terres de son père véritable. — Jeune plante, puisses-tu croître et fleurir! (*Il dépose l'enfant à terre et un paquet à côté de lui.*) Reste ici : voici de quoi te faire reconnaître un jour; et voici de l'or, qui pourra, si la fortune le permet, servir à t'élever convenablement, et plus tard t'appartenir. — La tempête commence. — Pauvre infortunée, qui, pour expier la faute de ta mère, es ainsi abandonnée, exposée à tout ce qui peut survenir! — Je ne puis pleurer; mais mon cœur saigne; et je maudis le serment fatal qui me force à remplir un pareil ministère. — Adieu! le ciel devient de plus en plus menaçant; sans doute ton sommeil sera rudement bercé : je n'ai jamais vu le jour aussi sombre. Quel cri sauvage viens-je d'entendre? — Heureux si je puis regagner mon navire! — On me donne la chasse; je suis perdu!

Il s'enfuit poursuivi par un ours.

Arrive UN VIEUX BERGER.

LE BERGER.

Je voudrais qu'il n'y eût point d'âge intermédiaire entre l'âge de dix ans et celui de vingt-trois : car, dans l'intervalle, on ne voit que filles rendues enceintes, qu'insultes à la vieillesse, que vols, que batailles. — Quel est ce bruit que j'entends? — Tout autre que ces têtes folles de dix-neuf et vingt-deux ans chasserait-il par un temps comme celui-ci? Ils ont fait enfuir deux de mes meilleurs moutons; je crains bien que le loup ne les ait trouvés plutôt que leur maître : si j'ai quelque chance de les rencontrer, c'est au bord de la mer, où ils broutent du lierre. Puissé-je être assez heureux pour cela! — Oh! oh! qu'est-ce que cela? (*Il ramasse l'enfant.*) Merci de moi, un enfant! un très-bel enfant, ma foi! Est-ce un garçon ou une fille? Une jolie petite fille! Quelque faux pas sans doute; sans être sorcier, je devine qu'il y a là-dessous quelque femme de chambre; c'est de la besogne d'antichambre, faite sur l'escalier ou entre deux portes. Ceux qui l'ont faite avaient plus chaud que la pauvre petite en ce moment. Je veux la recueillir par pitié; cependant j'attendrai que mon fils vienne; je viens à l'instant d'entendre sa voix. Holà! ho!

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Ho! ho!

LE BERGER.

Je ne te croyais pas si près. Si tu veux voir une chose dont tu parleras encore quand tu seras mort et enterré, viens ici. Qu'as-tu donc?

LE BOUFFON.

Oh! j'ai vu deux spectacles si étranges, l'un sur mer, l'autre sur terre! — Mais on ne peut appeler cela une mer, car elle est confondue avec le firmament; entre les deux, vous ne pourriez passer la pointe d'une aiguille.

LE BERGER.

Qu'est-ce que c'est donc, mon garçon ?

LE BOUFFON.

J'aurais voulu que vous vissiez comme elle gronde, comme elle mugit, comme elle se rue sur le rivage! mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit! Oh! quels cris lamentables poussaient les pauvres gens! tantôt on les voyait, tantôt on ne les voyait

plus: tantôt le navire allait donner de son mât de perroquet contre la lune; tantôt il disparaissait sous la mousse et l'écume, comme un bouchon dans une cuve de bière! Et puis, ce qui se passait sur la terre! — Voir l'ours déchirer l'épaule du pauvre diable; l'entendre m'appeler à son secours, me dire qu'il était noble et se nommait Antigone; — mais pour en finir avec le navire, — voir comme la mer l'a avalé; et les pauvres gens qui hurlaient, et la mer qui se moquait d'eux; — et le pauvre gentilhomme qui hurlait de son côté, et l'ours qui se moquait de lui, les uns et les autres rugissant plus haut que la mer et l'orage!

LE BERGER.

Bonté divine, quand donc as-tu vu cela, mon enfant?

LE BOUFFON.

A l'instant même; je n'ai pas cligné des yeux deux fois depuis que je l'ai vu; les naufragés ne sont pas encore refroidis sous l'eau, et l'ours n'a pas encore à moitié diné de la chair du gentilhomme; il est encore à la besogne en ce moment.

LE BERGER.

Que n'étais-je là pour secourir ce pauvre homme!

LE BOUFFON.

Il est fâcheux que vous ne vous soyez pas trouvé près du navire pour l'aider à se tenir sur l'eau. (*A part.*) Là, je vous assure que votre charité n'aurait pas eu pied.

LE BERGER.

Ce sont de grands malheurs! de grands malheurs! Mais regarde ici, mon garçon. Rends grâce au ciel. Tu as rencontré des mourans, moi un nouveau né. Voici qui vaut la peine d'être vu; regarde, des langes dignes de l'enfant d'un grand seigneur. (*Lui remettant le paquet.*) Vois ce qu'il y a là-dedans; ouvre. Voyons; les fées m'ont prédit que je serais riche : c'est quelque enfant qu'elles auront changé au berceau. Ouvre ce paquet; qu'y a-t-il dedans?

LE BOUFFON.

Vous êtes un heureux vieillard; si les péchés de votre jeunesse vous sont pardonnés, vous prospérerez sur vos vieux jours. De l'or! de l'or!

LE BERGER.

C'est de l'or des fées, mon fils; je t'en réponds. Prends-le, et garde-le soigneusement; retournons chez nous par le plus court chemin. Nous avons du bonheur, mon garçon, et, pour continuer à en avoir, il ne faut que garder le secret. — Laissons là nos brebis perdues. — Viens; allons vite à la maison.

LE BOUFFON.

Retournez chez nous avec votre trouvaille; moi, je vais voir si l'ours a quitté le gentilhomme et combien il en a mangé; ils ne sont méchans que lorsqu'ils ont faim : s'il en reste encore, je l'enterrerai.

LE BERGER.

C'est une bonne action; si aux vestiges tu peux reconnaître qui il est, tu viendras me chercher pour le voir.

LE BOUFFON.

Oui, sans doute, et vous m'aiderez à le mettre en terre.

LE BERGER.

Voici un heureux jour, mon fils, et nous en tirerons bon parti.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Arrive LE TEMPS, *faisant fonction de chœur.*

LE TEMPS.

Moi qui plais à quelques-uns et qui éprouve tout le monde, qui suis la joie des bons et la terreur des méchans, qui crée et détruis l'erreur, je prends maintenant sur moi, en ma qualité de Temps, de déployer mes ailes. Ne m'imputez pas à crime, si dans mon vol rapide je franchis un laps de seize années, et laisse dans l'oubli ce vaste intervalle; car j'ai le pouvoir de renverser les lois établies; je puis en un instant faire surgir ou abolir une coutume. Laissez-moi être ce que j'étais avant que l'ordre ancien et les modernes usages fussent en vigueur. J'ai assisté comme témoin aux siècles qui les ont vus naître; j'en fais autant pour les choses nouvelles maintenant existantes; je ternirai l'éclat du présent, et lui donnerai le vernis antique de cette histoire. Avec votre permission, je retourne mon sablier, et fais parcourir aux événemens un long espace, comme si vous aviez dormi dans l'intervalle. Léonte a renoncé à sa folle jalousie; dans sa douleur, il s'est condamné à la solitude. Figurez-vous, gracieux spectateurs, que je suis maintenant dans la fertile Bohême, et rappelez-vous que j'ai fait mention d'un fils du roi de ce pays; vous saurez que ce fils se nomme Florizel; bientôt je vous parlerai aussi de Perdita, qui est devenue d'une beauté sans égale. Je ne veux pas vous instruire d'avance de sa destinée; à mesure que les événemens se produiront, vous les connaîtrez. — La fille d'un berger et tout ce qui se rapporte à elle, voilà le sujet que le Temps va présenter à votre attention. Permettez-le-moi, s'il vous est parfois arrivé d'employer plus mal votre temps; dans le

cas contraire, le Temps lui-même vous le déclare, il désire sincèrement que cela ne vous arrive jamais.

Il se retire.

SCENE PREMIERE.

La Boheme.—Un appartement dans le palais de Polixene.

Entrent POLIXÈNE *et* CAMILLE.

POLIXÈNE.

Je t'en supplie, mon cher Camille, ne m'importune pas davantage; ce m'est une grande douleur que de te refuser quelque chose; ce serait la mort que de t'accorder ce que tu me demandes.

CAMILLE.

Voilà quinze ans* que je n'ai vu mon pays natal : quoique la plus grande partie de ma vie se soit passée à l'étranger, c'est dans ma patrie que je voudrais mourir. En outre, le monarque repentant, mon maître, me demande; je puis adoucir ses chagrins; du moins, je le crois; c'est un motif de plus pour que je parte.

POLIXÈNE.

Si tu m'aimes, Camille, n'efface pas tous tes services passés en me quittant maintenant; si tu m'es nécessaire, ton mérite en est cause. Mieux eût valu pour moi ne pas te posséder que de te perdre ainsi : après avoir établi un courant d'affaires que toi seul peux mener à fin, il faut que tu restes pour les diriger, ou tu détruiras par ton départ les services que tu m'as rendus; j'en ai peut-être tenu trop peu de compte; mais je veux désormais m'appliquer à les reconnaître, et fortifier encore les liens d'affection qui nous unissent. Ne me parle plus de cette fatale contrée, la Sicile; son nom seul m'afflige en me rappelant ce roi repentant, comme tu l'appelles, cet ami réconcilié avec moi; la perte de son inestimable épouse et de ses enfans est une plaie qui saigne encore dans mon cœur.—Mais dis-moi, quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? Il n'est pas moins douloureux pour un roi d'avoir des enfans indignes de lui, que de les perdre lorsqu'il a éprouvé leurs vertus.

CAMILLE.

Seigneur, il y a trois jours que je n'ai vu le prince : quelles occupations fortunées l'absorbent, c'est ce que j'ignore; mais je remarque depuis peu qu'on le voit rarement à la cour, et qu'il est moins assidu aux exercices de son rang.

POLIXÈNE.

Je m'en suis aperçu également, Camille; et cela m'inquiète au point que j'ai donné des ordres pour qu'on surveillât ses mouvemens; par ce moyen, j'ai appris qu'il passe presque tout son temps dans la maison d'un berger grossier, qui n'avait rien autrefois, et qui maintenant est devenu riche sans que ses voisins puissent s'expliquer l'origine de sa fortune.

CAMILLE.

J'ai entendu parler de cet homme : il a, dit-on, une fille d'un rare mérite, et dont la réputation s'étend bien au-delà de la sphère naturellement assignée à son humble condition.

POLIXÈNE.

On me l'a également rapporté; mais je crains l'appât qui attire là mon fils. Tu m'y accompagneras; sans nous faire connaître, nous aurons un entretien avec le berger; nous n'aurons pas de peine, je pense, à tirer de sa simplicité le secret de l'assiduité de mon fils dans sa maison. Je t'en prie, sois de moitié avec moi dans cette affaire, et ne pense plus à la Sicile.

CAMILLE.

Je m'empresse d'obéir à vos ordres.

POLIXÈNE.

Mon bien-aimé Camille! — Allons nous déguiser.

Ils sortent.

SCENE II.

Même pays. — Une grande route près de la cabane du berger.

Arrive AUTOLYCUS *en chantant.*

AUTOLYCUS.

Quand dans nos prés brille la renoncule,
Et la jeune fille au vallon,
Aux rameaux la sève circule;
Du doux printemps c'est la saison.

Quand sur la haie en fleur sèchent draps et chemise,—
De ces oiseaux entendez-vous les chants? —
A cet aspect mon appétit s'aiguise;
Car un quartaut de bière a des charmes touchans.

Quand du pinçon, de l'alouette,
Le chant joyeux résonne au loin,
Au pré je conduis ma grisette;
Le pied lui glisse dans le foin.

J'ai servi le prince Florizel; et dans mon temps, j'ai porte du velours.

Il chante :

Dois-je me désoler pour cela, ma voisine?
Pour moi la lune brille, et brillera demain.
C'est lorsque au hasard je chemine,
Que je vais le mieux mon chemin.

Sur son dos portant sa sacoche,
Voyez passer le chaudronnier.
Je puis faire aussi mon métier,
Sans craindre qu'on me le reproche.

Je fais le commerce des draps de lit; quand le milan fait son nid, il y a diminution dans le linge. Mon père m'a baptisé du nom d'Autolycus; né sous la planète de Mercure, j'ai reçu ici-bas la mission d'escamoteur de bagatelles. Le jeu et les femmes m'ont donné l'équipement que voilà; mon

* D'après ce qui précède, il devrait dire seize ans. (*Note du traducteur.*)

revenu est dans la filouterie; le gibet et les vols de grand chemin sont au-dessus de ma capacité ; j'ai peur des coups et de la potence. Il n'y faut pas penser. — Une prise! une prise!

Arrive LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Voyons : onze moutons donnent vingt-huit livres de laine, qui produisent une livre sterling et quelques schellings. — Combien quinze cents moutons donnent-ils de laine?

AUTOLYCUS, *à part.*

Si le piége résiste, la bécasse est à moi.

LE BOUFFON.

Je ne puis faire ce compte-là sans jetons. — Voyons, que faut-il que j'achète pour la fête de nos toisons? *Il tire de sa poche un papier, et lit.*) *Trois livres de sucre, cinq livres de raisins de Corinthe, du riz.* — Qu'est-ce que ma sœur fera du riz? Mais mon père l'a chargée de régler en maîtresse absolue tout ce qui concerne la fête. Elle a préparé vingt-quatre bouquets pour les tondeurs, tous chanteurs à trois parties, et qui s'en acquittent bien : la plupart ténors et basses-tailles; mais il y a parmi eux un puritain qui chante des psaumes sur la cornemuse. — Il me faut du *safran* pour colorer les gâteaux aux poires; du *maïs*, — des *dattes*, — point. Cela n'est pas sur ma note. — *Sept muscades, une ou deux racines de gingembre;* mais cela, je puis le demander. — *Quatre livres de prunes, et autant de raisins secs.*

AUTOLYCUS, *se traînant à terre et poussant un profond gémissement.*

Oh! pourquoi suis-je né?

LE BOUFFON.

Merci de moi!

AUTOLYCUS.

Oh! secourez-moi, secourez-moi!... enlevez-moi ces haillons; et puis la mort! la mort!

LE BOUFFON.

Hélas! mon pauvre camarade, au lieu de t'enlever tes guenilles, tu aurais besoin qu'on t'en donnât d'autres encore pour te couvrir.

AUTOLYCUS.

Ah! messire, leur odeur fétide est pour moi un supplice plus grand que les coups violens que j'ai reçus par millions.

LE BOUFFON.

Pauvre malheureux! ce n'est pas une petite affaire qu'un million de coups.

AUTOLYCUS.

Messire, j'ai été volé et battu; on m'a pris mon argent et mes habits, et on m'a mis ces abominables guenilles.

LE BOUFFON.

Est-ce un cavalier ou un piéton qui a fait cela?

AUTOLYCUS.

Un piéton, messire, un piéton.

LE BOUFFON.

Ce doit être un piéton, à en juger par l'équipement qu'il t'a laissé : si c'est là un vêtement de cavalier, il faut qu'il ait vu bien du service ; donne-moi ta main que je t'aide à te relever... voyons, donne-moi ta main.

Il l'aide à se relever.

AUTOLYCUS.

Oh! messire, doucement... oh!

LE BOUFFON.

Le pauvre homme!

AUTOLYCUS.

Doucement, messire, doucement; je crains, messire, que mon épaule ne soit disloquée.

LE BOUFFON.

Eh bien! peux-tu te tenir debout?

AUTOLYCUS.

Doucement, messire... (*il fouille dans la poche du Bouffon*) doucement, messire, doucement; vous m'avez rendu un charitable office.

LE BOUFFON.

As-tu besoin d'argent? j'ai un peu d'argent à ton service.

AUTOLYCUS.

Non, messire, non; non, je vous en conjure. J'ai un mien parent à trois quarts de milles d'ici; c'est chez lui que j'allais : j'y trouverai de l'argent et tout ce qu'il me faudra Ne m'offrez point d'argent, je vous prie; cela me perce le cœur.

LE BOUFFON.

Quelle espèce d'homme est celui qui t'a volé?

AUTOLYCUS.

C'est un drôle qui va dans les campagnes avec un trou-madame. Je l'ai connu autrefois pour un domestique du prince; on l'a chassé de la cour, je ne sais pour laquelle de ses vertus.

LE BOUFFON.

Tu veux dire de ses vices; on ne chasse pas les vertus de la cour; au contraire, on les y choie pour les engager à s'y fixer; mais elles n'y font jamais qu'un séjour passager.

AUTOLYCUS.

C'est vices que j'ai voulu dire. Je connais parfaitement cet homme-là; il a été depuis conducteur de singes, ensuite porteur d'exploits, huissier, puis il a composé un spectacle de marionnettes pour jouer l'*Enfant prodigue*; après quoi il s'est marié à la femme d'un chaudronnier, à un mille de l'endroit où sont ma terre et mon bien; enfin, après avoir fait un grand nombre de métiers malhonnêtes, il s'est arrêté à celui de vagabond; quelques-uns l'appellent Autolycus.

LE BOUFFON.

Le misérable! c'est un filou; il hante les fêtes, les foires et les combats d'ours.

AUTOLYCUS.

C'est vrai, messire : c'est lui, c'est le scélérat qui m'a mis dans ces haillons.

LE BOUFFON.

Il n'y a pas de plus lâche coquin dans toute la

Bohème; si tu lui avais montré les dents et craché au visage, il se serait enfui.

AUTOLYCUS.

Je vous avouerai, messire, que je n'aime pas à me battre; de ce côté-là, je manque de cœur, et il le savait bien, je vous le certifie.

LE BOUFFON.

Comment vous trouvez-vous maintenant?

AUTOLYCUS.

Beaucoup mieux que je n'étais; je puis me tenir debout et marcher : je vais même prendre congé de vous et cheminer tout doucement vers la demeure de mon parent.

LE BOUFFON.

Voulez-vous que je vous y conduise?

AUTOLYCUS.

Non, mon aimable et obligeant messire.

LE BOUFFON.

Adieu donc; car il faut que j'aille acheter des épices pour la fête de nos toisons.

Il s'éloigne.

AUTOLYCUS.

Que la prospérité vous accompagne.—Ta bourse n'est pas assez garnie maintenant pour acheter tes épices; j'irai te rejoindre à la fête des toisons. Si je ne fais pas suivre cette aubaine de plusieurs autres et si je ne tonds pas les tondeurs, je veux qu'on m'efface des rôles, et que mon nom soit inscrit sur les registres de la vertu.

Il chante.

Du sentier suivons le détour ;
En marchant, gaîment le temps passe.
Un cœur joyeux va tout le jour,
Un cœur chagrin se lasse.

Il s'éloigne.

SCENE III.

Même pays. — La cabane du berger.

Entrent FLORIZEL *et* PERDITA.

FLORIZEL.

Ces vêtemens inaccoutumés donnent à vos charmes une nouvelle vie; vous n'êtes point une bergère, vous êtes Flore ramenant avec elle le printemps. Cette fête des toisons ressemble à une réunion de demi-dieux, et vous en êtes la reine.

PERDITA.

Mon gracieux seigneur, il me siérait mal de vous reprocher ce que votre conduite a d'extraordinaire : vous, sur qui le pays a les yeux fixés, vous avez daigné voiler votre grandeur sous l'habit d'un berger ; et moi, pauvre fille obscure, vous m'avez parée comme une déesse. Si nos fêtes n'avaient leurs folies, que la coutume fait pardonner, je rougirais de vous voir vêtu de la sorte et de me voir ainsi parée.

FLORIZEL.

Je bénis le moment où mon bon faucon a pris son vol à travers le champ de votre père.

PERDITA.

Veuille le ciel que vous ayez sujet de bénir ce moment! pour moi, la distance qui nous sépare me remplit de crainte. En ce moment même je tremble à la pensée que le hasard pourrait amener ici votre père, comme il vous y a conduit vous-même. O fatalité! de quel œil verrait-il son noble ouvrage sous une reliure aussi vulgaire *? que dirait-il? Et comment pourrais-je, sous cette magnificence empruntée, soutenir son regard sévère?

FLORIZEL.

Ne songez qu'à la joie. Les dieux eux-mêmes, abaissant leur divinité sous le joug de l'amour, ont parfois emprunté la forme d'animaux. On a vu Jupiter se faire taureau et mugir, le verdâtre Neptune se faire bélier et braire, et le brillant dieu du jour, Apollon, dépouillé de ses rayons, se transformer comme moi en humble berger. Jamais leurs métamorphoses n'ont eu lieu pour un objet si rare, ni dans des intentions aussi pures, puisque mes désirs ne vont point au-delà des limites de l'honneur, et que ma passion n'est pas plus brûlante que ma foi.

PERDITA.

Mais, seigneur, votre résolution ne saurait prévaloir contre un obstacle qu'elle rencontrera nécessairement, la puissance du roi; et alors il y aura nécessité ou que votre résolution change, ou que je cesse de vivre.

FLORIZEL.

Ma bien-aimée Perdita, n'assombrissez pas la joie de la fête par ces tristes pensées. Je serai à vous, ma belle Perdita, ou je ne serai plus à mon père; car je ne puis être ni à moi ni à personne, si je ne suis pas à vous. Voilà ma résolution irrévocable, dût la destinée dire : « Non. » Soyez gaie, mon aimable amie; que le premier objet venu chasse ces pensées de votre cœur. Vos hôtes vont venir ; que votre front s'éclaircisse comme si c'était le jour de la célébration nuptiale, ce jour qui, nous l'avons juré, doit luire un jour pour nous.

PERDITA.

O fortune, sois-nous propice!

Entrent LE BERGER, POLIXÈNE *et* CAMILLE *déguisés,* LE BOUFFON, MOPSA, DORCAS *et* PLUSIEURS VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

FLORIZEL.

Voyez, vos hôtes approchent : préparez-vous à leur faire un joyeux accueil, et que la gaîté colore nos visages.

LE BERGER.

Fi donc, ma fille! quand ma femme vivait, ce jour-là elle cumulait les fonctions de pannetier,

* A propos de ce passage, le docteur Johnson déplore que Shakspeare ait mis dans la bouche d'une simple paysanne une métaphore de ce genre. Il oublie que cette paysanne est réputée la fille d'un paysan enrichi, et qu'elle est représentée comme bien supérieure à sa condition. (*Note du traducteur.*)

de sommelier et de cuisinier; elle était tout à la fois maîtresse et servante : elle recevait tout le monde, servait tout le monde; chantait sa chanson, dansait sa contredanse; tantôt au bout de la table, tantôt au milieu; sur l'épaule de celui-ci, puis de celui-là; la face animée par le mouvement qu'elle se donnait; et pour se rafraîchir le sang, elle buvait à la santé d'un chacun. Mais toi, tu te tiens sur la réserve comme si tu étais le saint qu'on fête, tandis que tu es l'hôtesse de l'assemblée. Fais accueil, je te prie, à ces amis inconnus; ce sera le moyen de nous rendre meilleurs amis encore quand nous nous connaîtrons. Allons, que ta rougeur disparaisse; et montre-toi ce que tu es, l'ordonnatrice de la fête. Allons, fais-nous complimens sur notre bienvenue à la fête de tes toisons; cela portera bonheur à tes troupeaux.

PERDITA, *à Polixène.*

Salut, seigneur. La volonté de mon père est que je fasse les honneurs de ce jour. — (*A Camille.*) Soyez le bienvenu, seigneur. — Dorcas, donnemoi ces fleurs. — Honorés seigneurs, voilà pour vous du romarin et de la rue : ces fleurs gardent tout l'hiver leur éclat et leur parfum : à vous deux grâce et long souvenir. Soyez les bien venus à notre fête!

POLIXÈNE.

Belle bergère, vous avez raison d'offrir à notre vieillesse les fleurs de l'hiver.

PERDITA.

Seigneur, à cette époque avancée de l'année,— alors que l'été n'est pas encore expiré, et que l'hiver tremblant n'est pas né encore, — les plus belles fleurs de la saison sont les œillets et les giroflées rayées, que quelques-uns nomment fleurs bâtardes. Nos rustiques jardins en sont dépourvus, et je ne me soucie pas d'en avoir des rejetons.

POLIXÈNE.

Pourquoi, vierge charmante, les dédaignez-vous?

PERDITA.

Parce que dans la production de leurs bigarrures l'art se joint à la souveraine créatrice, la nature.

POLIXÈNE.

Quand cela serait, la nature ne peut être perfectionnée que par des moyens qu'elle-même a créés; en sorte que l'art, qui, dites-vous, ajoute à la nature, n'est lui-même que le produit d'un art supérieur que la nature a fait. Ainsi vous voyez, jeune beauté, que nous marions une tendre tige avec un tronc sauvage, et faisons produire à l'arbre le plus vil de nobles rejetons. C'est un art qui corrige la nature, ou plutôt qui la modifie : mais cet art lui-même, c'est encore la nature.

PERDITA.

Il est vrai.

POLIXÈNE.

Enrichissez donc votre jardin de giroflées, et ne les qualifiez pas de fleurs bâtardes.

PERDITA.

Je n'en planterai jamais une seule tige; pas plus que je ne voudrais, si je portais du fard, que ce jeune homme me trouvât belle et qu'il ne voulût m'épouser que pour cela. — Voilà des fleurs pour vous; la chaude lavande, la menthe, la savorée, la marjolaine, le souci qui se couche avec le soleil, et avec lui se lève humide de pleurs : ce sont des pleurs du milieu de l'été, et je pense qu'on les offre aux hommes de moyen âge. Vous êtes les très-bien venus.

CAMILLE.

Si j'étais un de vos moutons, je cesserais de paître, et vivrais du plaisir de vous regarder.

PERDITA.

Hélas! vous deviendriez si maigre, que la bise de janvier vous traverserait de part en part. — (*A Florizel.*) Vous, le plus beau de mes amis, je voudrais avoir à vous offrir quelques fleurs du printemps, qui pussent convenir à votre âge. — (*Aux jeunes villageois.*) Et à vous aussi; — (*aux villageoises*) ainsi qu'à vous, qui portez encore à vos branches virginales votre fleur printanière. — O Proserpine, que n'ai-je maintenant les fleurs que, dans ton effroi, tu laissas tomber du char de Pluton; les narcisses qui viennent avant que l'hirondelle ose se montrer, et rendent les zéphirs de mars épris de leur beauté; les sombres violettes aux parfums plus suaves que les yeux de Junon, ou l'haleine de Cythérée; les pâles primeroses, qui meurent vierges, avant d'avoir vu le brillant Phébus dans sa force, malheur fréquent aux jeunes filles; les superbes jonquilles et l'impériale; les lis de toute espèce, y compris la fleur de lis! voilà les fleurs que je voudrais avoir pour en composer vos guirlandes et pour vous en couvrir tout entier, mon doux ami.

FLORIZEL.

Eh quoi! comme un corps prêt à porter en terre?

PERDITA.

Non, mais comme un lit de fleurs destiné au sommeil et aux ébats de l'amour; non comme un corps inanimé, mais comme un corps vivant, et qui, s'il doit être enseveli, ne le sera que dans mes bras. Allons, prenez vos fleurs; il me semble que je fais ici le rôle que j'ai vu faire dans les pastorales de la Pentecôte : il faut que cette robe ait singulièrement changé mon humeur.

FLORIZEL.

Ce que vous faites surpasse toujours ce que vous avez fait. Quand vous parlez, ma douce amie, je voudrais vous entendre parler toujours; quand vous chantez, je voudrais vous voir tout faire en chantant, acheter et vendre, donner l'aumône, prier, régler vos affaires. Quand vous dansez, je me prends à désirer que vous soyez une vague de la mer, sans cesse balancée par le même mouvement. La manière dont vous faites toutes choses donne à chacun de vos actes une grâce particulière, je ne sais quoi de royal, et les revêt comme d'une couronne.

PERDITA.

O Florizel, vos louanges sont trop fortes : si

votre jeunesse, dont la sincérité se trahit à votre rougeur, n'indiquait en vous un berger candide et pur, j'aurais raison de craindre, mon cher Doriclès, que vous ne me fissiez la cour avec de mauvaises intentions.

FLORIZEL.

Vous n'avez pas plus à le craindre que je n'y songe moi-même. — Mais venez ; notre danse, je vous prie. Votre main, ma chère Perdita ; ainsi s'appareillent deux tourterelles qui ne veulent plus se quitter.

PERDITA.

Je vous en réponds.

POLIXÈNE.

Voilà la plus jolie villageoise qui jamais ait foulé la verte pelouse ; son air et ses actes ont quelque chose de plus élevé que sa condition, je ne sais quoi de trop noble pour cette cabane.

CAMILLE.

Il lui dit quelque chose qui fait monter l'incarnat sur ses joues : en vérité, c'est la crème des jeunes filles.

LE BOUFFON.

Allons, la musique, jouez.

DORCAS.

C'est Mopsa qui doit être votre maîtresse ; mangez de l'ail pour corriger ses baisers.

MOPSA.

Cela vient à propos.

LE BOUFFON.

Pas un mot, pas un mot ; nous sommes tous responsables de notre conduite. — Allons, jouez !

Danse de Bergers et de Bergères.

POLIXÈNE, *au vieux berger.*

Bon berger, dites-moi, je vous prie, quel est ce villageois qui danse avec votre fille ?

LE BERGER.

Son nom est Doriclès ; il se vante de posséder de riches pâturages ; je ne le tiens que de lui ; mais je le crois. Il a l'air sincère : il dit qu'il aime ma fille ; je le crois aussi. A le voir debout occupé à contempler ma fille, et lisant, pour ainsi dire, dans ses yeux, on dirait la lune se mirant dans l'eau. A vous parler franchement, je pense qu'ils s'aiment également, et qu'il n'y a pas entre leurs deux tendresses la différence d'un demi-baiser.

POLIXÈNE.

Elle danse avec grâce.

LE BERGER.

C'est ainsi qu'elle fait toute chose ; ce n'est pas à moi de le dire, je devrais me taire. N'importe ; si le jeune Doriclès fixe son choix sur elle, elle lui apportera une dot à laquelle il ne s'attend pas.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Ah ! maître, si vous entendiez le colporteur qui est à la porte, vous ne voudriez plus danser à l'avenir au son du chalumeau et du tambourin ; la cornemuse elle-même ne pourrait vous émouvoir : il chante toute sorte d'airs, plus vite que vous ne compteriez de l'argent ; il les débite comme s'il avait mangé des ballades, et que toutes les oreilles fussent ouvertes pour l'entendre.

LE BOUFFON.

Il ne pouvait venir plus à propos. Qu'il entre, je n'aime rien tant qu'une ballade bien triste sur un air joyeux, ou gaie sur un air lamentable.

LE DOMESTIQUE.

Il a des chansons pour les hommes et pour les femmes ; il en a de toutes les tailles. Il n'y a pas de marchand de gants qui accommode mieux ses pratiques. Il a pour les jeunes filles des chansons d'amour on ne peut plus jolies et sans indécence, ce qui est rare. Il faut entendre ses refrains, ses *flons flons*, ses *lon*, *lan*, *la*, ses *trémoussez-vous, fillettes!* Et au moment même qu'un vaurien choisirait pour entendre malice et glisser quelque gros mot, il vous fait répondre à la fille : *Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!* Elle s'en débarrasse et vous renvoie mon homme par un *laissez-moi, monsieur, laissez-moi!*

POLIXÈNE.

C'est un habile homme.

LE BOUFFON.

Sur ma parole, tu parles là d'un gaillard admirable ! A-t-il quelques marchandises autres que des lacets ?

LE DOMESTIQUE.

Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des points d'Angleterre, des points superbes, plus que tous les avocats du monde n'en pourraient traiter, quand ils viendraient par centaines ; des passemens, des galons, des cambrais, des linons. Il vous met tous ces articles en chansons, comme si c'étaient autant de dieux et de déesses. Vous diriez qu'une chemise est un ange, tant il en élève jusqu'aux cieux les manches et le jabot.

LE BOUFFON.

Fais-le venir, je te prie, et qu'il arrive en chantant.

PERDITA.

Qu'on l'avertisse de ne point mêler à ses chansons des paroles trop libres.

LE BOUFFON.

Ma sœur, il y a de ces colporteurs qui ont plus de mérite que vous ne pourriez croire.

PERDITA.

Ou que je n'ai envie de m'en enquérir.

Entre AUTOLYCUS, *chantant.*

AUTOLYCUS.

Je vends du linon blanc et beau,
Du crêpe noir comme un corbeau ;
Gants parfumés comme les roses
Dans nos jardins fraîches écloses ;
Masques, pour cacher à nos yeux
Plus d'un visage gracieux ;

Beaux bracelets et colliers d'ambre ;
Parfums pour embaumer la chambre ;
Jolis rubans, belles croix d'or,
Dont l'amant pare son trésor,
Épingles et fines aiguilles
Pour habiller les jeunes filles.
Beaux jouvenceaux, achetez-moi ;
Voyez vos belles en émoi.

LE BOUFFON.

Si je n'étais pas amoureux de Mopsa, tu n'aurais pas un sou de moi ; mais ensorcelé comme je le suis, j'achèterai quelques rubans et quelques paires de gants.

MOPSA.

On me les avait promis pour la veille de la fête; mais ils viennent encore à temps.

DORCAS.

Il vous a promis plus que cela, ou bien il y a des gens qui mentent.

MOPSA.

Il vous a donné tout ce qu'il vous a promis, peut-être même davantage, et ce que vous rougiriez de lui rendre.

LE BOUFFON.

N'y a-t-il donc plus de retenue parmi les jeunes filles? retourneront-elles leurs jupes par dessus leur visage? Ne pouvez-vous attendre pour nous dire ces beaux secrets l'heure de traire les vaches, d'aller au four, ou de vous mettre au lit? faut-il donc bavarder ainsi devant tous nos hôtes? Il est fort heureux qu'ils soient occupés à causer tout bas. Dépêchez-vous de donner carrière à vos langues, et puis, plus un mot.

MOPSA.

J'ai fini. Voyons, vous m'avez promis un collier et une paire de gants parfumés.

LE BOUFFON.

Ne vous ai-je pas dit comment j'ai été filouté sur la grande route, et dépouillé de tout mon argent?

AUTOLYCUS.

Effectivement, il y a des filous dans la campagne; il convient de prendre ses précautions.

LE BOUFFON.

Ne crains rien, mon ami; tu ne perdras rien ici.

AUTOLYCUS.

Je l'espère bien, messire, car j'ai dans ma balle plus d'un objet précieux.

LE BOUFFON.

Qu'est-ce que cela? des ballades?

MOPSA.

Achetez-en, je vous prie. J'aime une ballade imprimée; car alors on est sûr que c'est la vérité.

AUTOLYCUS.

En voici une sur un air plaintif. On y voit comme quoi la femme d'un usurier accoucha de vingt sacs d'argent à la fois, et comme quoi elle voulait à toute force manger des têtes de couleuvres et des crapauds sur le gril.

MOPSA.

Croyez-vous que ce soit vrai?

AUTOLYCUS.

Très-vrai; cela est arrivé il y a tout au plus un mois.

DORCAS.

Dieu me préserve d'épouser un usurier!

AUTOLYCUS.

On y a joint le nom de la sage-femme, une certaine madame Caquet, ainsi que le nom de cinq ou six honnêtes matrones qui étaient présentes. Croyez-vous que je sois homme à colporter des mensonges?

MOPSA, *au Bouffon.*

Je vous en prie, achetez-la.

LE BOUFFON.

Allons, mettez-la de côté ; voyons encore d'autres ballades ; nous ferons après les autres emplettes.

AUTOLYCUS.

Voici une autre ballade : il y est question d'un poisson qui a paru sur la côte, le vendredi, quatre-vingtième jour d'avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau, et qui a chanté cette ballade contre les jeunes filles qui font les cruelles ; on pense que c'était une femme métamorphosée en poisson pour avoir refusé de changer de chair avec un homme dont elle était aimée. La ballade est touchante et vraie.

DORCAS.

Cela est vrai aussi, le croyez-vous?

AUTOLYCUS.

Il y a la signature de cinq magistrats, et des témoignages plus que ma balle ne pourrait en contenir.

LE BOUFFON.

Mettez-la aussi de côté ; passons à une autre.

AUTOLYCUS.

Voici une ballade gaie; mais elle est fort jolie.

MOPSA.

Ayons-en quelques-unes de gaies.

AUTOLYCUS.

Elle est on ne peut plus joviale, et se chante sur l'air : *Deux filles aimaient un garçon.* Il n'y a pas de fille dans la province qui ne la chante ; on me la demande continuellement, je vous assure.

MOPSA.

Dorcas et moi nous pouvons la chanter ; si vous voulez faire votre partie, vous allez entendre : elle est à trois voix.

DORCAS.

Il y a un mois qu'on nous a donné l'air.

AUTOLYCUS.

Je puis chanter ma partie; vous savez que c'est mon métier : commençons.

CHANT.

AUTOLYCUS.

Je pars.

DORCAS.

Où vas-tu donc

MOPSA.

Où portes-tu tes pas?

AUTOLYCUS.

Non, non, vous ne le saurez pas.

MOPSA.

Tu m'as juré de me tout dire ;

Tes secrets n'en sont point pour moi.

DORCAS.

Voyons, veux-tu m'y conduire?
J'y veux aller avec toi.

MOPSA.

Que vas-tu visiter? dis-le moi, je te prie!
La metairie ou le moulin?

AUTOLYCUS.

Le moulin ni la metairie.

DORCAS.

De ta part ce serait vilain.

MOPSA.

Tu me jurais éternelle tendresse.

DORCAS.

Je devais être ta maîtresse.

MOPSA.

Où vas-tu donc?

DORCAS.

Où portes-tu tes pas?

AUTOLYCUS.

Non, non, vous ne le saurez pas.

LE BOUFFON.

Nous chanterons plus tard cette chanson entre nous; mon père est en conversation sérieuse avec ces messieurs; ne les dérangeons pas. Allons, l'ami, prends ta balle, et suis-moi.—Jeunes filles, je vous ferai à toutes deux des emplettes : colporteur, nous voulons avoir le premier choix. — Suivez-moi, jeunes filles.

AUTOLYCUS, *à part.*

Je t'assure que tu paieras pour elles.

Il chante.

Que voulez-vous, ma belle?
Voulez-vous du lacet,
Ou bien de la dentelle
Pour en orner votre bonnet?
Vous qui faites ma joie,
Voulez-vous de la soie?
De quelque ornement séducteur
Voulez-vous parer votre tête?
Venez trouver le colporteur :
Avec de l'argent tout s'achète.

LE BOUFFON, AUTOLYCUS, DORCAS *et* MOPSA *sortent.*

Arrive UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Maître, il y a trois charretiers, trois bergers, trois bouviers et trois gardeurs de pourceaux, qui se sont couverts de poil de la tête aux pieds; ils se donnent le nom de satyres, et ils ont une danse que les filles disent n'être qu'une galimafrée de gambades, parce qu'elles n'en font point partie; mais elles-mêmes sont d'avis qu'elle plaira beaucoup, si toutefois elle ne semble pas trop brusque aux personnes qui ne connaissent que des danses lentes et réservées.

LE BERGER.

Laisse-nous; nous n'en voulons point; nous n'avons déjà eu que trop d'enfantillages saugrenus. — (*A Polixène.*) Je sais, seigneur, que cela vous fatigue.

POLIXÈNE.

La fatigue est pour ceux qui contribuent à notre amusement; laissez-nous voir, je vous prie, ces quatre trios de bergers.

LE DOMESTIQUE.

L'un des trios, s'il faut les en croire, a dansé devant le roi, et le moins mauvais des trois saute à douze pieds et demi de distance.

LE BERGER.

Cesse ton babil; puisque ces messieurs y consentent, fais-les venir; mais qu'ils se dépêchent.

LE DOMESTIQUE.

Ils attendent à la porte, seigneur.

Il sort.

Rentre LE DOMESTIQUE, *suivi de* DOUZE VILLAGEOIS, *déguisés en Satyres; ils exécutent une danse, puis ils sortent.*

POLIXÈNE, *au berger.*

Bon vieillard, vous en saurez davantage plus tard. — (*A part.*) Les choses ne sont-elles pas déjà allées trop loin? Il est temps de les séparer. Il est ingénu et laisse éclater ses sentimens.— (***Haut, à Florizel.***) Eh bien! beau berger, votre cœur est plein de quelque sentiment qui vous empêche de prendre part à la fête. Pour moi, quand j'étais jeune, et faisais ma cour comme vous en ce moment, je comblais ma belle de présens. J'aurais vidé la balle du colporteur de tous ses soyeux trésors, et les aurais versés aux pieds de ma maîtresse; vous l'avez laissé partir sans lui rien acheter. Si votre belle était d'humeur à mal interpréter les choses, et à prendre cela pour un manque d'amour ou de générosité, vous seriez embarrassé de lui répondre, si du moins vous teniez à ne pas vous brouiller ensemble.

FLORIZEL.

Digne vieillard, je sais qu'elle ne fait aucun cas de pareilles futilités; les dons qu'elle attend de moi sont soigneusement enfermés dans mon cœur, dont je lui ai déjà fait don, mais que je ne lui ai pas encore livré. — (***A Perdita.***) Oh! permettez que j'exhale ma vie devant ce vieillard, qui, je le vois, a aimé dans son temps. Donnez-moi votre main, cette main aussi douce que le duvet de la colombe, [illegible] qu'elle, ou que les dents d'un Africain, ou que la neige deux fois vannée au souffle des aquilons.

POLIXÈNE.

Eh bien! après? — Comme ce jeune berger semble polir avec complaisance dans sa main cette main déjà si blanche! — Je vous ai interrompus. — Mais revenons à votre protestation. Que j'entende l'expression de vos sentimens.

FLORIZEL.

Écoutez; je vous en prends à témoin.

POLIXÈNE.

Et mon voisin aussi?

FLORIZEL.

Lui aussi, et d'autres encore, et tous les hommes, la terre, le ciel et l'univers entier, je vous atteste tous, — que si j'avais au front la couronne d'un puissant monarque, et que j'en fusse digne; — si j'étais le plus beau jeune homme que les yeux aient jamais contemplé; si j'avais plus de force et de science que jamais homme n'en eut en partage, — tous ces dons ne seraient rien pour moi sans son amour; je les lui consacrerais tous; je les dévouerais à son service, ou les condamnerais au néant.

POLIXÈNE.

Voilà une bien riche offrande.

CAMILLE.

Et qui témoigne d'une affection bien vraie.

LE BERGER.

Mais vous, ma fille, lui en dites-vous autant?

PERDITA.

Je ne saurais dire si bien, ni mieux penser. Je juge par mes sentimens de la pureté des siens.

LE BERGER.

Donnez-vous la main; c'est une affaire conclue. — Amis inconnus, je vous en prends à témoin, je lui donne ma fille, avec une fortune égale à la sienne.

FLORIZEL.

Il faudra alors que cette dot consiste dans la vertu de votre fille: après la mort de quelqu'un que je ne nommerai pas, j'aurai plus de richesses que vous ne pourriez l'imaginer, assez pour exciter votre surprise. Mais, voyons, fiancez-nous en présence de ces témoins.

LE BERGER.

Allons, votre main; — et vous, ma fille, la vôtre.

POLIXÈNE.

Doucement, berger; un moment, je vous prie: avez-vous encore votre père?

FLORIZEL.

Oui, sans doute; mais qu'importe?

POLIXÈNE.

A-t-il connaissance de ceci?

FLORIZEL.

Il ne le sait ni ne le saura jamais.

POLIXÈNE.

Il me semble qu'un père n'est pas déplacé au banquet de noces de son fils. Encore une question, je vous prie. Votre père n'est-il pas incapable de s'occuper d'affaires raisonnables? Son intelligence n'est-elle pas altérée par l'âge et les infirmités? Peut-il parler, entendre, distinguer un homme d'un homme, administrer ses biens? N'est-il pas confiné au lit et retombé dans l'enfance?

FLORIZEL.

Non, seigneur. Il a plus de santé et de force qu'on n'en a communément à son âge.

POLIXÈNE.

Par ma barbe blanche, votre conduite à son égard n'est pas d'un fils respectueux. Il est juste que le fils choisisse lui-même sa femme; mais il est juste que le père, qui met tout son bonheur à avoir une postérité digne de lui, soit consulté dans une affaire de cette nature.

FLORIZEL.

J'accorde tout cela; mais, mon vénérable seigneur, pour des raisons qu'il n'est pas besoin que vous sachiez, je n'instruirai pas mon père de cette affaire.

POLIXÈNE.

Donnez-lui-en connaissance.

FLORIZEL.

Je n'en ferai rien.

POLIXÈNE.

Je vous en prie.

FLORIZEL.

Non; cela ne se peut.

LE BERGER.

Faites-le-lui savoir, mon gendre: quand il connaîtra votre choix, il n'aura aucun sujet d'être fâché.

FLORIZEL.

Allons, allons, il n'en saura rien. — Soyez témoins de notre union.

POLIXÈNE, *se découvrant.*

De votre divorce, mon jeune messire, que je n'ose appeler mon fils. Tu es trop vil pour que je t'avoue, toi l'héritier d'un sceptre, qui t'abaisses à prendre ici la houlette! — (*Au Berger.*) Pour toi, vieux scélérat, je suis fâché de ne pouvoir, en te faisant pendre, abréger tes jours que d'une semaine. (*A Perdita.*) Et toi, jeune et rusée ensorceleuse, qui devais nécessairement savoir à quel royal étourdi tu avais affaire, —

LE BERGER.

O mon Dieu!

POLIXÈNE.

Je ferai déchirer ta beauté par des ronces, et la rendrai plus humble encore que ta condition. — (*A Florizel.*) Pour toi, jeune insensé, si jamais j'apprends que tu soupires de ne plus voir cette fille, — (et ma volonté est que tu ne la revoies jamais), — je te déshérite de ma succession, et je ne reconnaîtrai pas plus en toi mon sang et ma race que dans tout autre descendant de Deucalion. Souviens-toi de mes paroles, et suis-moi à la cour. — (*Au Berger.*) Toi, villageois grossier, bien que tu aies encouru tout mon déplaisir, je veux bien pour cette fois t'en épargner le redoutable châtiment. — Et toi, jeune enchanteresse, digne objet des vœux d'un pâtre, et même de ce jeune homme, s'il n'y allait pas de notre honneur, — si jamais il t'arrive de lui ouvrir la porte de cette agreste demeure, ou d'étreindre sa personne dans tes embrassemens, je te destine une mort aussi cruelle que tu es faible et délicate.

Il sort.

PERDITA.

Perdue sans ressource! je n'ai pas été trop ef-

frayée; une ou deux fois j'ai été sur le point de lui répondre et de lui dire hardiment que le même soleil qui luit sur son palais luit aussi sur notre cabane. — (*A Florizel.*) Seigneur, veuillez nous quitter. Je vous ai dit ce qu'il adviendrait de tout cela; je vous conjure de songer à vos intérêts et à votre position : c'était un rêve; je suis éveillée, et ne veux pas le pousser plus loin. J'irai traire mes brebis et pleurer.

CAMILLE.

Eh bien! bon vieillard, parlez avant de mourir.

LE BERGER.

Je ne puis ni parler ni penser; c'est à peine si j'ose entrevoir la réalité. — (*A Florizel.*) O seigneur, vous avez perdu un homme de soixante-trois ans, qui croyait descendre en paix dans la tombe, mourir sur le lit où son père est mort, et reposer auprès de sa cendre honorée; mais maintenant le bourreau roulera autour de moi mon linceul, et me déposera en un lieu où nul prêtre ne jettera de la poussière sur ma dépouille. — (*A Perdita.*) Fille perverse et maudite, tu savais que ce jeune homme était ton prince, et tu avais l'audace de lui donner ta foi et d'accepter la sienne. — Je suis perdu, je suis perdu! Si je pouvais mourir maintenant, tous mes vœux seraient comblés.

Il sort.

FLORIZEL, *à Perdita.*

Pourquoi me regardez-vous ainsi? je suis affligé, non effrayé; mes projets sont ajournés, ils ne sont point changés. Ce que j'étais, je le suis; plus on veut me ramener en arrière, plus je vais en avant, on ne me conduit point en lesse malgré moi.

CAMILLE.

Mon gracieux seigneur, vous connaissez le caractère de votre père : en ce moment, il ne souffrirait aucune représentation, et je ne pense pas que vous vous proposiez de lui en faire; je ne crois même pas qu'il puisse soutenir votre vue. Ne vous offrez donc point en sa présence avant que sa colère soit calmée.

FLORIZEL.

Je n'en ai pas l'intention. Vous êtes Camille, je pense ?

CAMILLE.

Lui-même, monseigneur.

PERDITA.

Combien de fois vous ai-je dit que les choses finiraient ainsi, et que mes grandeurs ne dureraient que jusqu'au moment où elles seraient connues ?

FLORIZEL.

Elles ne peuvent finir que par la violation de mes engagemens; et si jamais cela arrive, que la nature écrase les flancs de la terre et détruise les germes qu'elle contient! — Levez les yeux. Que mon père me déshérite; mon héritage est votre affection.

CAMILLE.

Ecoutez les conseils...

FLORIZEL.

J'écouterai ceux de mon amour; si la raison veut s'y soumettre, j'écouterai la raison; sinon, ma passion appelant à son aide le délire l'accueillera avec joie.

CAMILLE.

C'est du désespoir, seigneur.

FLORIZEL.

C'est possible; mais il est conforme à mon vœu, et je suis forcé de le croire vertu. Camille, ni la Bohême, ni tous les honneurs qu'on y peut recueillir, ni tout ce que le soleil voit, ni tout ce que la terre enferme dans ses entrailles, ni tout ce que cache la mer profonde dans ses abîmes inconnus, ne me feront enfreindre le serment que j'ai fait à ma bien-aimée. Ainsi, je vous en conjure, vous qui avez toujours été le vertueux ami de mon père, quand ses yeux me chercheront en vain, — car mon intention est de ne plus le revoir, — que vos sages conseils tempèrent la violence de sa douleur. Je vais désormais être aux prises avec la fortune. Je vous confie, et vous pouvez le lui redire, que je vais m'embarquer sur les flots avec celle qu'il m'est défendu de posséder sur le rivage; par un heureux hasard, ici tout près, m'attend un vaisseau que j'avais destiné à un autre usage. Quant à la direction que je dois prendre, il n'est nécessaire ni pour vous ni pour moi que je vous le dise.

CAMILLE.

Seigneur, je souhaiterais que vous fussiez plus accessible aux conseils, ou plus fort contre l'adversité.

FLORIZEL, *à Perdita, en la prenant à part.*

Écoutez, Perdita. (*A Camille.*) Je suis à vous dans un instant.

CAMILLE.

Il est inébranlablement résolu à s'enfuir. Je serais heureux si je pouvais faire servir son départ à mes vues, le mettre à l'abri de tout danger, lui témoigner honorablement mon affection; et moi-même revoir ma chère Sicile, et ce malheureux roi, mon maître, qu'il me tarde tant de presser dans mes bras.

FLORIZEL.

Mon cher Camille, des affaires si pressantes me réclament, que je suis obligé de vous quitter sans cérémonie.

Il fait quelques pas pour s'en aller.

CAMILLE.

Je pense, seigneur, que vous n'ignorez pas les faibles services que mon affection pour votre père m'a porté à lui rendre.

FLORIZEL.

Vous vous êtes noblement conduit; quand la bouche de mon père fait votre éloge, c'est outre

lui la plus délicieuse musique; et la plus chère de ses sollicitudes est de vous récompenser autant qu'il vous estime.

CAMILLE.

Eh bien! seigneur, puisqu'il vous plaît de croire que j'aime le roi, et, avec lui, ce qui lui tient de plus près, c'est-à-dire votre gracieuse personne, suivez mon conseil, si toutefois le projet que vous avez mûri et arrêté peut subir quelques modifications. Sur mon honneur, je vous indiquerai un lieu où vous recevrez un accueil convenable à votre dignité; vous pourrez y posséder votre maîtresse, car je vois que rien désormais ne peut vous séparer, si ce n'est votre mort, dont le ciel vous préserve! vous pourrez l'épouser; pendant votre absence, je m'emploierai auprès du roi votre père, de manière à calmer son ressentiment et à vous réconcilier avec lui.

FLORIZEL.

Comment, Camille, un pareil miracle pourrat-il se faire? Dites-le-moi, et je verrai en vous plus qu'un homme, et vous aurez à jamais ma confiance.

CAMILLE.

Avez-vous fixé le lieu où vous désirez vous rendre?

FLORIZEL.

Pas encore; un accident inattendu ayant nécessité notre aventureux pèlerinage, c'est au hasard aussi que nous confions notre destinée, et nous nous abandonnerons au souffle des vents.

CAMILLE.

Écoutez-moi donc; — si votre projet est irrévocable, si vous persistez à fuir, — faites voile pour la Sicile; là, présentez-vous à Léonte avec votre belle princesse, car elle le sera, je le vois; elle sera vêtue comme il convient à la compagne de votre couche. Il me semble déjà voir Léonte vous ouvrant ses bras et vous accueillant les larmes aux yeux, demandant au fils pardon de ses torts envers le père, baisant les mains de la jeune princesse et se partageant entre sa cruauté passée et son affection présente, refoulant la première au fond des enfers, et cultivant la seconde pour la faire croître plus vite que la pensée ou le temps.

FLORIZEL.

Digne Camille, quel prétexte lui donnerai-je pour justifier ma visite?

CAMILLE.

Vous direz que vous venez de la part de votre père pour le complimenter et le consoler. Je vous mettrai par écrit la conduite que vous devrez tenir avec lui et les choses que vous lui direz, comme les tenant de votre père, et qui ne sont connues que de nous trois; je vous indiquerai jour par jour ce que vous devrez dire, en sorte qu'il croira que vous êtes dépositaire de tous les secrets de votre père, et l'organe de ses sentimens les plus intimes.

FLORIZEL.

Je vous suis obligé; il y a de la sagesse dans ce que vous me conseillez.

CAMILLE.

Cela vaut infiniment mieux que de vous élancer sur les flots, vers des rivages inconnus et des misères certaines; ne pouvoir vous rattacher à aucune espérance, abandonner l'une pour saisir l'autre; n'avoir rien de plus assuré que vos ancres, qui ne peuvent rien faire de mieux pour vous que de vous retenir là où il vous est insupportable de rester. Et puis, vous le savez, la prospérité est le lien véritable de l'amour; l'affliction flétrit son teint délicat et altère ses sentimens.

PERDITA.

L'une de ces choses est vraie; je pense que l'affliction détruit la beauté; mais elle ne peut rien sur les sentimens.

CAMILLE.

Vraiment? On trouverait difficilement une fille comparable à vous.

FLORIZEL.

Mon cher Camille, son éducation est aussi brillante que sa naissance est humble.

CAMILLE.

Je ne puis pas dire que c'est dommage qu'elle manque d'instruction; car elle paraît capable d'en apprendre à ceux qui enseignent.

PERDITA.

Seigneur, pardonnez-moi; je vous remercie par ma rougeur.

FLORIZEL.

Ma charmante Perdita! — Mais dans quelle situation épineuse nous nous trouvons! — Camille, sauveur de mon père et maintenant le mien, — providence de notre maison, — que ferons-nous? Je n'ai point le train et l'équipement qui conviennent au fils du roi de Bohème, et nous ne paraîtrons en Sicile, —

CAMILLE.

Monseigneur, tranquillisez-vous à cet égard. Vous n'ignorez pas sans doute que toute ma fortune est dans ce pays-là; j'aurai soin de vous fournir les moyens de soutenir votre dignité, comme si vous étiez mon représentant. Par exemple, seigneur, afin de vous donner la certitude que rien ne vous manquera, — un mot, je vous prie.

Ils s'entretiennent à part

Entre AUTOLYCUS

AUTOLYCUS

Ah! ah! quelle imbécile que la probité! et la loyauté, sa sœur, quelle sotte demoiselle! J'ai vendu toute ma pacotille; pierres fausses, rubans, miroirs, boules de parfums, broches, calepins, ballades, couteaux, lacets, gants, cordons de souliers, bracelets, bagues de corne, tout est parti; il ne reste plus rien dans ma malle: c'était à qui achèterait le premier; on eût dit que mes colifichets étaient bénits, et devaient procurer à l'acheteur la bénédiction du ciel. Par ce moyen j'ai vu quelles étaient les bourses les mieux garnies, et j'ai mis à profit cette observation.

Mon bouffon, à qui il ne manque que bien peu de chose pour être un homme raisonnable, s'était tellement épris des chansons de jeunes filles, qu'il n'a pas voulu bouger qu'il n'ait eu l'air et les paroles; cela n'a pas manqué d'attirer autour de moi le reste du troupeau, si bien que le sens de l'ouïe absorbait tous les autres; vous auriez pincé une jeune fille qu'elle ne l'eût pas senti : c'était l'affaire de rien que d'escamoter une bourse dans un gousset; j'aurais pu subtiliser les clefs pendues à des chaînes; on n'avait d'oreilles, de sentiment que pour la chanson de votre serviteur, et sa sotte insignifiance excitait l'admiration. J'ai profité de ce moment de léthargie pour escamoter et couper le plus grand nombre des bourses de la fête; et si le vieux bonhomme n'était pas venu en grondant contre sa fille et le fils du roi, et n'avait pas mis mes oisons en fuite, je n'aurais pas laissé une bourse en vie dans toute l'armée.

CAMILLE, FLORIZEL *et* PERDITA *s'avancent.*

CAMILLE.

Mes lettres, qui arriveront en même temps que vous, dissiperont ce doute.

FLORIZEL.

Et celles que vous obtiendrez du roi Léonte,—

CAMILLE.

Satisferont votre père.

PERDITA.

Puissiez-vous réussir! tout ce que vous dites promet les plus heureux résultats.

CAMILLE, *apercevant Autolycus.*

Quel est cet homme? servons-nous de lui; n'omettons rien de ce qui peut nous venir en aide.

AUTOLYCUS, *à part.*

S'ils ont entendu ce que j'ai dit, gare à la potence!

CAMILLE.

Eh bien! mon brave homme, pourquoi trembles-tu ainsi? Ne crains rien; on ne veut pas te faire de mal.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre diable, seigneur.

CAMILLE.

Continue à l'être; personne ne veut t'enlever ce privilége-là; toutefois il faut que nous fassions un échange avec l'extérieur de ta pauvreté; déshabille-toi donc sur-le-champ; tu dois penser qu'il y a pour nous nécessité d'en agir ainsi; change donc de vêtemens avec ce monsieur. Quoique le troc ne soit pas à son avantage, tu peux compter qu'il y aura encore pour toi quelque chose par dessus le marché.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre diable, seigneur. (*A part.*) Je vous connais parfaitement.

CAMILLE.

Dépêche-toi, je te prie. Ce monsieur est déjà à moitié déshabillé.

AUTOLYCUS.

Est-ce sérieusement, seigneur? — (*A part.*) Je vois où vous voulez en venir!

CAMILLE.

Allons, dépêche-toi.

AUTOLYCUS.

Je gagne effectivement au change; mais je ne puis en conscience l'accepter.

CAMILLE.

Déshabille-toi, déshabille-toi. (*Florizel et Autolycus changent de vêtemens. — A Perdita.*) Heureuse amante, — que ma prophétie s'accomplisse pour vous! Retirez-vous sous quelque abri : prenez le chapeau de votre bien-aimé, et enfoncez-le sur vos yeux. Quittez les vêtemens de votre sexe, et déguisez-vous de manière à gagner le navire sans être reconnue, car je crains pour vous les regards.

PERDITA.

Je vois que la pièce est arrangée de façon qu'il faut absolument que j'y joue un rôle.

CAMILLE.

C'est indispensable. — (*A Florizel.*) Avez-vous fini?

FLORIZEL.

Si je venais maintenant à rencontrer mon père, il ne m'appellerait pas son fils.

CAMILLE.

Allons, vous n'aurez pas de chapeau. — Venez, madame. — (*A Autolycus.*) Adieu, mon ami.

AUTOLYCUS.

Adieu, seigneur.

FLORIZEL.

O Perdita, qu'allions-nous oublier tous deux? un mot, je vous prie.

Il la prend à part, et s'entretient tout bas avec elle.

CAMILLE, *à part.*

La première chose que je vais faire maintenant sera d'instruire le roi de leur évasion et du lieu où ils se proposent d'aller. J'espère l'engager à les y suivre; de cette manière, nous reverrons tous deux la Sicile, bonheur que mes vœux appellent avec toute la violence d'un désir de femme.

FLORIZEL.

Que la fortune nous soit en aide! Ainsi, Camille, nous allons gagner le rivage.

CAMILLE.

Le plus vite sera le mieux.

FLORIZEL, PERDITA *et* CAMILLE *sortent.*

AUTOLYCUS, *seul.*

Je vois de quoi il est question. Il faut qu'un coupeur de bourse ait l'oreille fine, l'œil bon, la main légère; il faut aussi un bon nez pour flairer la besogne aux autres sens. Je vois que par le temps qui court, c'est l'homme injuste qui prospère. Quel échange avantageux, même sans un sou de retour! et quelle bonne somme on m'a donnée par dessus le marché! Assurément, les dieux sont de connivence avec nous cette année, et nous pouvons tout faire d'inspiration. Le prince lui-même s'occupe d'une œuvre d'iniquité, fuyant loin de son père et traînant après lui sa maîtresse : si je pensais ne pas faire un acte de loyauté en instruisant le roi de cette affaire, j'irais l'en informer. Je suis d'avis qu'il y a plus de coquinerie à n'en rien

dire, et en cela je suis conséquent avec ma profession.

Entrent LE BOUFFON *et* LE BERGER.

AUTOLYCUS, *continuant.*

Rangeons-nous, rangeons-nous;— voilà un surcroît de besogne pour une cervelle active : il n'y a pas de ruelle, de boutique, d'église, de cour de justice, d'exécution, qui ne fournissent à un homme intelligent l'occasion d'exercer son industrie.

LE BOUFFON.

Vous voyez; vous voilà dans une jolie position! Il n'y a pas d'autre moyen que de dire au roi que c'est un enfant trouvé, et qu'elle n'est ni de votre chair ni de votre sang. Votre chair et votre sang n'ont point offensé le roi; donc, votre chair et votre sang ne doivent pas être punis par lui. Montrez les objets qu'on a trouvés avec elle, les papiers secrets qui l'accompagnaient. Cela fait, si vous m'en croyez, vous enverrez promener la loi.

LE BERGER.

Je dirai tout au roi, sans rien omettre; je lui dirai aussi les escapades de son fils, qui assurément se conduit fort mal envers le roi et envers moi, de s'amuser ainsi à faire de moi un beau-frère du roi.

LE BOUFFON.

Beau-frère, dites-vous? C'est effectivement le moins que vous auriez pu être; et alors notre sang serait devenu plus cher de je ne sais combien l'once.

AUTOLYCUS, *à part.*

C'est sagement raisonné, drôle!

LE BERGER.

Allons donc trouver le roi; il y a dans ce papier de quoi lui faire gratter sa barbe.

AUTOLYCUS, *à part.*

Je ne sais pas jusqu'à quel point cette plainte peut être un obstacle à la fuite de mon maître.

LE BOUFFON.

Fasse le ciel qu'il soit à son palais!

AUTOLYCUS, *à part.*

Quoique je ne sois pas honnête homme de mon naturel, il m'arrive quelquefois de l'être par hasard. — Mettons dans ma poche cette barbe de colporteur. — (*Il ôte sa barbe, et s'avance.*) Eh bien! villageois, où allez-vous?

LE BERGER.

Au palais, avec la permission de votre seigneurie.

AUTOLYCUS.

Vous y avez des affaires? quelles sont-elles? avec qui? Dites-moi ce que contient ce paquet, le lieu de votre demeure, vos noms, votre âge, votre avoir, votre famille, enfin tout ce qu'il est nécessaire que je sache.

LE BOUFFON.

Nous ne sommes que de bonnes gens, tout simples et tout unis, seigneur.

AUTOLYCUS.

Vous mentez; vous êtes grossiers et velus. Pas de mensonge; cela ne convient qu'aux marchands, qui nous paient souvent de mensonges, nous autres gens de guerre. Il est vrai qu'au lieu de l'acier d'une dague, nous leur donnons en retour de la monnaie de bon aloi. Ainsi ils nous vendent le mensonge; ils ne nous le donnent pas.

LE BOUFFON.

Votre seigneurie allait nous en donner un, si elle ne s'était pas reprise.

LE BERGER.

Avec votre permission, seigneur, êtes-vous de la cour?

AUTOLYCUS.

Avec ou sans ma permission, je suis de la cour. Ne vois-tu pas un air de cour dans les plis de mon manteau? N'ai-je pas la démarche d'un homme de la cour? Un parfum de cour ne s'exhale-t-il pas de toute ma personne? Ne sens-tu pas le mépris d'un courtisan se refléter sur ta bassesse? Penses-tu, parce que je cherche à tirer de toi le secret de tes affaires, que je ne suis pas un homme de cour? Je suis courtisan de pied en cap; je puis à la cour avancer ou entraver tes affaires à mon gré. C'est pourquoi je t'ordonne de me les faire connaître.

LE BERGER.

Seigneur, j'ai à parler au roi.

AUTOLYCUS.

Quel avocat as-tu auprès de lui?

LE BOUFFON, *au berger.*

Avocat est le mot qu'on emploie à la cour pour faisan. Répondez que vous n'en avez pas.

LE BERGER.

Je n'en ai point, seigneur. Je n'ai ni faisan, ni coq, ni poule.

AUTOLYCUS.

Que nous sommes heureux de ne pas être des ignorans! Et cependant la nature aurait pu me faire de la même étoffe que ces pauvres gens; aussi, je ne veux pas faire le fier avec eux.

LE BOUFFON.

Ce doit être un homme de cour puissant.

LE BERGER.

Ses vêtemens sont riches, mais il ne les porte pas avec grâce.

LE BOUFFON.

On dirait qu'il met sa grandeur à paraître original. Ce doit être un grand homme, croyez-moi. La preuve, c'est qu'il se cure les dents.

AUTOLYCUS.

Eh bien! ce paquet? Que contient-il? pourquoi ce coffre?

LE BERGER.

Seigneur, il y a dans ce paquet et ce coffre des secrets que le roi seul doit connaître, et qu'il connaîtra avant qu'il soit une heure, si je puis parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS.

Vieillard, tu as perdu tes peines.

LE BERGER.

Pourquoi, seigneur?

AUTOLYCUS.

Le roi n'est point au palais; il s'est rendu à

bord d'un vaisseau nouvellement lancé, pour chasser la mélancolie et prendre l'air: car, si tu es capable de choses sérieuses, tu dois savoir que le roi est profondément affligé.

LE BERGER.

On dit, seigneur, que c'est à propos de son fils, qui a voulu épouser la fille d'un berger.

AUTOLYCUS.

Si ce berger n'est pas déjà pris, qu'il s'enfuie au plus vite! les malédictions qui seront son partage, les tortures qu'il aura à endurer, seront de nature à briser la vigueur d'un homme, le cœur d'un monstre.

LE BOUFFON.

Croyez-vous, seigneur?

AUTOLYCUS.

Ce n'est pas lui seul qui aura à souffrir tout ce que l'imagination peut inventer de plus cruel, la vengeance de plus amer; ses parens, fût-ce au cinquantième degré, seront tous livrés au bourreau; c'est grand dommage, mais c'est nécessaire. Un vieux gardeur de moutons vouloir que sa fille soit dans les grandeurs! Il en est qui disent qu'il sera lapidé; mais moi, je prétends que cette mort est trop douce pour lui. Faire de notre trône une bergerie! c'est trop peu de mille morts; la plus cruelle ne l'est pas assez pour un tel crime.

LE BOUFFON.

Avec la permission de votre seigneurie, pourriez-vous me dire si le bonhomme a un fils?

AUTOLYCUS.

Il a un fils qui sera écorché vif; puis on le frottera de miel et on le placera sur un nid de guêpes où il restera jusqu'à ce qu'il soit aux trois quarts mort. Alors on le ranimera avec de l'eau-de-vie ou toute autre liqueur forte; puis, tout saignant, par le jour le plus chaud qu'annonce l'almanach, on le placera contre un mur de brique, exposé aux rayons d'un soleil du midi, jusqu'à ce qu'il meure sous la piqûre des mouches. Mais pourquoi parler de ces scélérats, de ces traîtres, dont les souffrances ne doivent exciter que notre rire, tant leur crime est capital? Dites-moi, car vous me paraissez de bonnes gens sans malice, quelle affaire avez-vous auprès du roi? Comme mon rang me donne quelque considération, j'offre de vous conduire à bord du navire où il se trouve, de vous présenter à lui, et de lui parler en votre faveur; et si, après le roi, quelqu'un peut assurer le succès de votre démarche, c'est moi.

LE BOUFFON, *à son père.*

Il paraît jouir d'un grand crédit; approchez-vous de lui; donnez-lui de l'or. Quoique les hommes puissans soient des ours intraitables, ce sont des ours qu'on mène par le nez avec de l'or. Faites toucher le dedans de votre bourse au dehors de sa main, et ne vous inquiétez plus de rien... N'oubliez pas qu'il s'agit d'être lapidé et écorché vif.

LE BERGER.

Puisqu'il vous plaît, seigneur, de vous charger de notre affaire, veuillez prendre cet or que j'ai sur moi; je vous en donnerai encore autant, et vous laisse ce jeune homme comme otage jusqu'à ce que je vous l'aie apporté.

AUTOLYCUS.

Quand j'aurai fait ce que j'ai promis?

LE BERGER.

Oui, seigneur.

AUTOLYCUS.

Fort bien! donnez-moi toujours la première moitié. — (*Au bouffon.*) Êtes-vous compromis dans cette affaire?

LE BOUFFON.

Jusqu'à un certain point, seigneur; mais, bien que mon cas soit lamentable, j'espère ne pas être écorché vif.

AUTOLYCUS.

Oh! c'est là le sort réservé au fils du berger... Oui, oui, on en fera un exemple.

LE BOUFFON, *à son père.*

Allons, tranquillisez-vous; allons trouver le roi, et montrons-lui nos figures étrangères. Il faut qu'il sache qu'elle n'est pas plus votre fille qu'elle n'est ma sœur; sans quoi nous sommes perdus. — (*A Autolycus.*) Seigneur, quand l'affaire sera terminée, je vous donnerai autant que ce vieillard; et, comme il l'a dit, jusqu'à ce que cette somme vous ait été remise, je resterai auprès de vous comme otage.

AUTOLYCUS.

Je m'en rapporte à vous. Prenez les devans et dirigez-vous du côté du rivage; je vais jeter un coup d'œil par-dessus la haie; puis je vous suis.

LE BOUFFON.

Nous sommes bien heureux d'avoir rencontr cet homme, on ne peut plus heureux.

LE BERGER.

Marchons devant comme il nous l'ordonne; c'est la Providence qui l'envoie pour nous être utile.

LE BERGER *et* LE BOUFFON *sortent.*

AUTOLYCUS, *seul.*

Quand même je voudrais être honnête homme, je vois bien que la destinée ne le permettrait pas; elle jette au-devant de moi les bonnes fortunes. En ce moment elle me gratifie d'une double occasion : de l'or, et le moyen d'être utile au prince mon maître. Et qui sait si cela ne pourra pas servir à mon avancement? Je vais conduire auprès de lui ces deux taupes, ces deux aveugles. S'il juge à propos de les remettre à terre, s'il pense que la plainte qu'ils ont à faire au roi ne le concerne en rien, qu'il me traite, s'il veut, de coquin pour avoir fait l'officieux hors de propos; je suis fait à ce titre-là et à la honte qui s'y attache. En tout cas, je vais les lui présenter; il est possible que l'affaire soit importante.

Il sort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

La Sicile. — Un appartement dans le palais de Léonte.

Entrent LÉONTE *et sa suite*, CLÉOMÈNE, DION, PAULINE.

CLÉOMÈNE.

Sire, vous avez assez fait; vous avez rempli tous les devoirs d'une religieuse douleur; vous n'avez point commis de fautes que vous n'ayez expiées; votre pénitence a surpassé vos offenses. Imitez du moins l'exemple que vous donne le ciel; il vous a pardonné vos fautes; pardonnez-vous-les.

LÉONTE.

Tant que je garderai son souvenir et celui de ses vertus, je ne saurais oublier ni mes torts envers elle, ni le mal que je me suis fait à moi-même en me privant d'un héritier de ma couronne et en causant la mort de la plus adorable compagne sur laquelle un homme ait jamais fondé son espoir.

PAULINE.

Il est vrai, seigneur; si vous épousiez l'une après l'autre toutes les femmes, et si, pour en composer une parfaite, vous réunissiez les perfections de toutes les autres, vous ne trouveriez point encore l'égale de celle que vous avez tuée.

LÉONTE.

Je le crois. Tuée! que j'ai tuée! Je l'ai tuée en effet; mais c'est me porter un coup bien cruel que de me le dire; ce reproche est aussi amer dans votre bouche qu'il l'est dans ma pensée : je vous en prie, ne me l'adressez que rarement.

CLÉOMÈNE.

Ne le lui adressez jamais, madame; vous auriez pu dire mille choses plus à propos et plus conformes à votre bonté naturelle.

PAULINE.

Vous êtes de ceux qui voudraient le voir se remarier.

DION.

Si vous ne partagez point à cet égard notre avis, vous êtes sans entrailles pour l'état; vous ne rendez pas justice à la mémoire de sa royale épouse; vous ne considérez point les dangers que le défaut de lignée dans sa majesté peut attirer sur son royaume et sur ses sujets inquiets. Quoi de plus pieux que de se réjouir de la félicité dont jouit la reine dans un monde meilleur? Quoi de plus propre à consolider le trône, à assurer le bien-être du présent et le salut de l'avenir, que de bénir la couche nuptiale de sa majesté, en lui donnant une compagne charmante?

PAULINE.

Il n'en est point qui soit capable de soutenir la comparaison avec celle qui n'est plus. D'ailleurs les dieux veulent que leurs desseins impénétrables soient accomplis. Le divin Apollon n'a-t-il pas dit, et son oracle ne porte-t-il pas expressément que le roi Léonte n'aura pas d'héritier jusqu'à ce que l'enfant perdu soit retrouvé, ce qui, aux yeux de la raison humaine, n'est pas moins impossible que de voir mon Antigone sortir de la tombe et revenir auprès de moi, lui qui, j'en ai la certitude, a péri avec l'enfant. Vous demandez que le roi agisse en contradiction avec les décrets du ciel et s'oppose à ses volontés. — (*A Léonte.*) Ne vous affligez pas de n'avoir pas de postérité; la couronne trouvera toujours un héritier. Le grand Alexandre légua la sienne au plus digne; c'était le moyen d'avoir pour successeur le plus capable et le plus vertueux.

LÉONTE.

Chère Pauline, — vous qui, je le sais, avez en honneur la mémoire d'Hermione, — oh! que n'ai-je toujours suivi vos conseils! — en ce moment je contemplerais encore les yeux de ma compagne chérie, je déroberais encore un doux trésor sur ses lèvres, —

PAULINE.

Et ce larcin les laisserait plus riches encore.

LÉONTE.

Vous dites vrai; il n'est plus d'épouse comme elle : ainsi plus de mariage. En me voyant m'unir à une compagne moins digne et la mieux traiter qu'elle, son ame sainte reprendrait possession de son corps, et sur ce théâtre où nous paraissons nous autres coupables, elle me dirait avec amertume : « Pourquoi donc avoir moins fait pour moi? »

PAULINE.

Elle aurait raison d'agir ainsi, si elle en avait le pouvoir.

LÉONTE.

Elle l'aurait, et m'exciterait à poignarder ma nouvelle épouse.

PAULINE.

J'en ferais autant : si j'étais son ombre sur la terre, je vous dirais de considérer les yeux de votre nouvelle compagne, et de me dire quels sont ceux de ses attraits impuissans qui vous l'ont fait choisir. Puis, jetant un cri perçant dont vos oreilles seraient déchirées, je vous dirais ces mots : « Souviens-toi de moi! »

LÉONTE.

Ses yeux étaient des étoiles, de véritables étoiles, et tous les autres ne sont que des charbons éteints! — Ne craignez pas que je prenne une nouvelle épouse; je n'en ferai rien, Pauline.

PAULINE.

Voulez-vous jurer de ne jamais vous marier, si ce n'est de mon consentement?

LÉONTE.

Jamais, Pauline ; je le jure par le salut de mon ame !

PAULINE.

Messieurs, soyez témoin de son serment.

CLÉOMÈNE.

Vous allez trop loin.

PAULINE.

A moins que ses yeux ne rencontrent une femme qui ressemble complètement à Hermione et qui soit son vivant portrait.

CLÉOMÈNE.

Madame, —

PAULINE.

J'ai fini. Cependant si le roi veut se marier, — si vous le voulez absolument, sire, confiez-moi le soin de vous choisir une épouse ; elle ne sera pas aussi jeune que l'était la première; mais elle sera telle, que si l'ombre de votre première épouse revenait à la lumière, elle se réjouirait de la voir dans vos bras.

LÉONTE.

Ma fidèle Pauline, je ne me marierai pas que vous ne me l'ayez ordonné.

PAULINE.

Cela n'aura lieu que lorsque votre première épouse revivra ; jusque là, jamais.

Arrive UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Un homme qui se dit le prince Florizel, fils de Polixène, accompagné d'une princesse, — la plus belle que j'aie encore vue, — demande à paraître en présence de votre majesté.

LÉONTE.

Que me veut-il ? Il ne vient pas dans un appareil conforme à la grande dignité de son père; son arrivée imprévue et soudaine m'annonce que ce n'est pas une visite naturelle et régulière, mais accidentelle et forcée. Comment est sa suite ?

L'OFFICIER.

Peu nombreuse, et de chétive apparence.

LÉONTE.

Vous dites que la princesse est avec lui?

L'OFFICIER.

Oui, sire ; c'est bien le morceau d'argile le plus incomparable que le soleil ait jamais éclairé.

PAULINE.

O Hermione, de même que le présent se fait valoir aux dépens du passé, de même ta tombe doit céder le pas à ce qui brille aujourd'hui. — Seigneur, il fut un temps où vous-même vous disiez et vous écriviez, — mais ce que vous avez écrit alors est maintenant plus froid que la froide dépouille de l'objet de vos éloges, — vous disiez qu'*elle n'avait jamais été et ne serait jamais égalée*. — C'est ainsi que vos vers vantaient autrefois sa beauté ; il faut que votre admiration ait bien rétrogradé pour dire que vous en avez vu une plus accomplie.

L'OFFICIER.

Veuillez m'excuser, madame ; avec votre permission, j'ai presque oublié l'une; l'autre, quand vous l'aurez vue, obtiendra aussi vos éloges. Si elle voulait fonder une secte, elle éteindrait la ferveur de toutes les autres, et ferait des prosélytes de tous ceux à qui dirait de la suivre.

PAULINE.

Quoi donc? même des femmes ?

L'OFFICIER.

Les femmes l'aimeront, parce que c'est une femme supérieure à tous les hommes ; les hommes, parce qu'elle est la plus parfaite de toutes les femmes.

LÉONTE.

Allez, Cléomène, et, accompagné de quelques amis de distinction, amenez-les recevoir nos embrassemens.

CLÉOMÈNE, PLUSIEURS SEIGNEURS *et* L'OFFICIER *sortent.*

LÉONTE, *continuant.*

Cette visite inattendue me semble bien étrange.

PAULINE.

Si notre jeune prince, la perle des enfans, vivait maintenant, il aurait dignement soutenu le parallèle avec celui-ci ; il n'y avait pas entre leurs âges un mois de différence.

LÉONTE.

Assez, je vous prie ; vous savez que je ne puis en entendre parler sans que la douleur de sa mort ne se renouvelle pour moi. Sans doute, quand je verrai ce jeune homme, vos paroles éveilleront en moi des pensées capables de m'ôter la raison· — Ils viennent.

Rentre CLÉOMÈNE, *suivi de* FLORIZEL, *de* PERDITA *et* DES SEIGNEURS.

LÉONTE, *continuant.*

Prince, votre mère a fidèlement gardé la foi conjugale; car, en vous concevant, elle a mis sur vous l'empreinte du roi votre père. Si je n'avais que vingt-un ans, l'image de votre père est tellement gravée dans vos traits, vous avez si bien son air, que je vous appellerais mon frère, comme j'avais coutume de l'appeler; et que, dans mon illusion, je vous parlerais de ce que nous avons fait autrefois ensemble. Soyez mille fois le bien venu, ainsi que cette belle princesse, ou plutôt cette déesse ! — Hélas ! j'ai perdu deux enfans qui auraient pu briller ainsi entre le ciel et la terre, et commander l'admiration comme vous le faites, couple charmant. Ce fut alors aussi que je perdis, par ma faute, la société de votre père, que je désire revoir une fois encore, tout courbé que je suis sous le poids du malheur.

FLORIZEL.

Par son ordre, je suis venu en Sicile, et je vous apporte de sa part les félicitations et les vœux qu'un roi peut offrir à un roi, un frère à son frère;

et si les infirmités, qui sont le partage de la vieillesse, n'avaient mis obstacle à sa volonté, il aurait lui-même franchi, pour vous voir, les terres et les mers qui séparent son trône du vôtre; car il vous aime, c'est lui qui m'a chargé de vous le dire, plus que tous les sceptres du monde et que tous ceux qui les portent.

LÉONTE.

O mon frère! le meilleur des hommes! mes torts envers toi se représentent à ma mémoire, et tes attentions bienveillantes accusent ma négligence! — Soyez ici le bien venu comme le printemps l'est sur la terre. A-t-il donc aussi exposé cette jeune merveille aux périls ou tout au moins à la rudesse du redoutable Neptune, pour venir voir un homme qui ne vaut pas les fatigues qu'elle s'est imposée, encore moins les périls auxquels elle a exposé sa personne?

FLORIZEL.

Seigneur, elle vient de la Libye.

LÉONTE.

Où le belliqueux Smalus, ce prince illustre et respecté, se fait tout à la fois chérir et craindre?

FLORIZEL.

Oui, seigneur; nous avons quitté ce prince, dont les larmes, en prenant congé d'elle, ont bien prouvé qu'elle était sa fille. De là, favorisés par un bon vent du sud, nous sommes venus ici, pour exécuter l'ordre que m'avait donné mon père, de visiter votre majesté; j'ai congédié sur vos rivages de Sicile une grande partie des gens de ma suite; ils retournent en Bohême, pour annoncer au roi mon succès en Libye, ainsi que mon heureuse arrivée et celle de ma femme dans ces lieux où nous sommes.

LÉONTE.

Que les dieux propices épurent notre air de toute infection, pendant votre séjour parmi nous! Vous avez pour père un homme vertueux et accompli; j'ai tramé contre sa personne, toute sacrée qu'elle est, de coupables projets, dont le ciel irrité m'a puni en me laissant sans postérité, tandis que lui, qui a bien mérité du ciel, il a le bonheur de posséder en vous un fils digne d'un si vertueux père. Que je serais heureux si je pouvais maintenant contempler un fils et une fille tels que vous!

Entre UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Sire, ce que je vais dire ne mériterait aucune créance, si la preuve n'en était pas si proche. Le roi de Bohême en personne m'envoie vous présenter ses salutations, et vous prier de faire arrêter son fils, qui, foulant aux pieds sa dignité et son devoir, et renonçant à ses hautes destinées, s'est enfui du palais de son père avec la fille d'un berger.

LÉONTE.

Où est le roi de Bohême? parlez!

LE SEIGNEUR.

Il est dans cette ville. Je le quitte à l'instant. Je vous parle sous l'impression du sentiment de surprise qu'excite en moi l'étrangeté de mon message. Pendant qu'il se dirigeait en toute hâte vers votre cour, à la poursuite sans doute de ce couple charmant, il a rencontré en chemin le père et le frère de cette prétendue princesse, qui tous deux avaient quitté leur pays avec ce jeune prince.

FLORIZEL.

Camille m'a trahi, lui dont la foi et la loyauté avaient jusqu'alors résisté à toutes les épreuves.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison de l'accuser; il est avec le roi votre père.

LÉONTE.

Qui? Camille?

LE SEIGNEUR.

Camille, seigneur; je lui ai parlé. Il est maintenant occupé à interroger ces pauvres gens. Je n'ai jamais vu deux malheureux aussi tremblans; ils s'agenouillent, baisent la terre, accompagnent de sermens chacune de leurs paroles; le roi de Bohême se bouche les oreilles, et menace de leur infliger mille morts en une seule.

PERDITA.

O mon pauvre père! le ciel nous a suscité des traîtres; il ne veut pas que notre hymen soit célébré.

LÉONTE.

Êtes-vous mariés?

FLORIZEL.

Sire, nous ne le sommes pas, et tout annonce que nous ne le serons jamais, je le vois bien; avant que cet événement s'accomplisse, les étoiles toucheront les vallées: les dés sont contre nous.

LÉONTE.

Seigneur, est-elle fille de roi?

FLORIZEL.

Elle le sera quand elle sera ma femme.

LÉONTE.

Si j'en juge par l'ardeur que met votre père à vous poursuivre, cette époque se fera long-temps attendre. Je suis fâché, extrêmement fâché que vous ayez encouru le déplaisir de celui auquel le devoir vous lie; je regrette aussi que l'objet de votre choix soit moins bien partagée en qualité et en naissance qu'elle ne l'est en beauté, car alors vous pourriez la posséder sans obstacle.

FLORIZEL, *à Perdita.*

Levez les yeux, ma bien-aimée; quand la fortune, revêtant la forme d'un ennemi visible, se réunirait à mon père pour nous poursuivre, elle serait impuissante à changer nos cœurs. — (*A Léonte.*) Seigneur, rappelez-vous l'époque où vous aviez mon âge, et où vous aimiez comme moi: devenez mon avocat; à votre demande, mon père accordera les grâces les plus importantes, comme choses de peu de valeur.

LÉONTE.

Si je le croyais ainsi disposé, je lui demanderais votre inestimable fiancée, dont il ne paraît pas faire grand cas.

PAULINE.

Sire, il y a trop de jeunesse dans vos yeux:

un mois avant que la reine votre épouse ne mourût, elle méritait plus ces regards passionnés que celle que vous contemplez en ce moment.

LEONTE.

Je songeais à elle en regardant cette jeune beauté. — (*A Florizel.*) Mais je n'ai point encore répondu à votre demande. Je vais trouver votre père; puisque vos desirs sont contenus par la barrière de l'honneur, je serai leur appui et le vôtre. J'y vais de ce pas; suivez-moi donc, et voyez-moi faire; venez, cher prince.

Ils sortent.

SCENE II.

Même pays. — Devant le palais.

Arrivent AUTOLYCUS *et* UN BOURGEOIS.

AUTOLYCUS.

Dites-moi, seigneur, étiez-vous présent à cette relation?

LE BOURGEOIS.

J'étais présent à l'ouverture du paquet, et j'ai entendu le vieux berger raconter la manière dont il l'avait trouvé; sur quoi, après quelques momens de surprise, on nous a tous fait sortir de l'appartement; je crois encore avoir entendu dire au berger qu'il avait trouvé l'enfant.

AUTOLYCUS.

Je serais bien aise de savoir l'issue de tout cela.

LE BOURGEOIS.

Je vous ai raconté la chose en gros et à bâtons rompus; — mais ce qui m'a surtout frappé, c'est le changement qui s'est opéré dans le roi et dans Camille; à force de se regarder l'un l'autre, on eût dit que leurs yeux allaient sortir de leurs orbites; il y avait des paroles dans leur silence, un langage dans leurs gestes; ils semblaient avoir reçu la nouvelle d'un monde sauvé ou d'un monde détruit. Un remarquable étonnement se peignait en eux; mais le spectateur le plus intelligent qui n'aurait pu juger que par ses yeux, n'aurait pu dire si c'était joie ou douleur; seulement, il était évident que ce devait être l'une ou l'autre portée au dernier excès.

Arrive UN AUTRE BOURGEOIS.

LE PREMIER BOURGEOIS, *continuant.*

Voici quelqu'un qui, peut-être, en saura davantage. — Roger, quelles nouvelles?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Réjouissances et feux de joie. L'oracle est accompli; la fille du roi est retrouvée; tant de merveilles se sont révélées depuis une heure, que les faiseurs de ballades ne pourront les célébrer toutes.

Arrive UN TROISIÈME BOURGEOIS.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS, *continuant.*

Voici l'intendant de la dame Pauline; il pourra vous en dire davantage. — Eh bien, seigneur, où en sont les choses? cette nouvelle qu'on dit vraie ressemble tellement à un vieux conte, que sa vérité est fortement mise en doute. Est-il vrai que le roi ait retrouvé son héritière?

TROISIÈME BOURGEOIS.

C'est on ne peut plus vrai; si jamais vérité fut prouvée, c'est celle-là. Toutes les preuves concordent tellement, que ce que vous entendez, vous jureriez que vous le voyez. Le manteau de la reine Hermione; le collier autour du cou de l'enfant; les lettres d'Antigone trouvées avec elle, et dont on a reconnu l'écriture : — la majesté de sa personne, sa ressemblance avec sa mère; — le caractère de noblesse que la nature a mis en elle, et qui est bien supérieur à sa condition première, beaucoup d'autres circonstances encore prouvent avec certitude qu'elle est la fille du roi. Avez-vous assisté à l'entrevue des deux rois?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Non.

TROISIÈME BOURGEOIS.

En ce cas, vous avez perdu un spectacle digne d'être vu, et que des paroles ne sauraient peindre. Vous auriez vu une joie couronner l'autre; en sorte qu'on eût dit que la douleur pleurait de prendre congé d'eux; car leur joie nageait dans les larmes. On les voyait lever les yeux et les mains vers le ciel; et l'émotion altérait leurs traits à tel point, qu'on les reconnaissait non à leur physionomie, mais à leurs vêtemens. Notre roi, ivre de joie d'avoir retrouvé sa fille, comme si cette joie était devenue une douleur, s'écrie : « O ta mère! ta mère! » Puis, il demande pardon au roi de Bohême; puis il embrasse son gendre; puis il retourne à sa fille, la presse dans ses bras d'une énergique étreinte; et puis il remercie le vieux berger qui, reste immobile comme un aqueduc rouillé qui a vu s'écouler plus d'un règne. Je n'ai jamais ouï parler de pareille entrevue; un récit ne saurait en donner une idée, et la description est impuissante à la reproduire.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Qu'est devenu, je vous prie, Antigone, qui a emporté l'enfant loin d'ici?

TROISIÈME BOURGEOIS.

C'est encore une de ces histoires incroyables qui se feraient écouter quand toute foi serait éteinte et toutes les oreilles incrédules. Il a été mis en pièces par un ours; c'est ce que certifie le fils du berger, qui a, pour appuyer son témoignage, non seulement sa qualité d'idiot, ce qui est déjà beaucoup, mais encore un mouchoir et des bagues d'Antigone, que Pauline a reconnus.

PREMIER BOURGEOIS.

Que sont devenus son navire et ses compagnons?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Ils ont été submergés au milieu des flots, à la vue du berger, au moment même où leur maître a péri; en sorte que lorsque l'enfant a été trouvé, tous ceux qui avaient coopéré à son exposition étaient morts. Mais, dans le cœur de Pauline, quel noble combat entre la joie et la douleur! on la voit tour à tour pleurer la mort de son mari, et rendre grâce au ciel de l'accomplissement de l'oracle. Elle soulève de terre la princesse et la serre avec force dans ses bras, comme si elle craignait de la perdre encore.

PREMIER BOURGEOIS.

La grandeur de ce drame méritait d'avoir des rois et des princes pour spectateurs; car il avait des princes et des rois pour acteurs.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Un des momens les plus touchans, celui qui a surtout tiré des larmes de mes yeux, c'est lorsque, au récit de la mort de la reine avouée par le roi dans toutes ses circonstances, et sincèrement déplorée par lui, sa fille, qui écoutait avec une attention profonde, après avoir donné successivement divers signes de douleur, a fini par pousser un *hélas,* et par répandre ou plutôt par saigner des larmes; car en cet instant, j'en suis sûr, son cœur a pleuré du sang. Alors le spectateur le plus insensible a changé de couleur; les uns perdaient connaissance; tous donnaient des signes d'affliction; si le monde entier avait assisté à cette scène, la douleur eût été universelle.

PREMIER BOURGEOIS.

Sont-ils retournés à la cour?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Non; la princesse ayant entendu parler de la statue de sa mère, qui est en la possession de Pauline; — ce travail a demandé plusieurs années, et vient d'être terminé par cet admirable maître d'Italie, Jules Romain, qui, s'il possédait lui-même l'éternité et avait la puissance d'animer son œuvre, suppléerait à la nature, tant il l'imite avec perfection : il a fait la statue d'Hermione si ressemblante, qu'on est tenté de lui adresser la parole et d'attendre sa réponse. — C'est là que, dans l'empressement de leur affection, ils se sont rendus, et ils se proposent d'y souper.

PREMIER BOURGEOIS.

Je soupçonnais qu'il y avait là pour elle quelque objet important; car, depuis la mort d'Hermione, elle n'a jamais manqué de se rendre, deux ou trois fois par jour, à cette demeure solitaire. Voulez-vous que nous y allions, pour nous associer à la joie commune?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Quel est celui qui, pouvant y être admis, ne s'empresserait de s'y rendre? Chaque coup d'œil fait découvrir dans ce chef-d'œuvre de nouvelles beautés. Notre absence nous prive de connaissances précieuses; allons-y.

LES BOURGEOIS *s'éloignent.*

AUTOLYCUS, *seul.*

Maintenant, si je n'avais pas contre moi la tache de mon ancienne conduite, les faveurs pleuvraient sur ma tête. C'est moi qui ai conduit auprès du prince le vieillard et son fils; je lui ai dit que je les avais entendus parler d'un paquet et de je ne sais quoi encore; mais, absorbé par son amour pour celle qu'il croyait la fille d'un berger, et qui commençait déjà à éprouver le mal de mer, lui-même ne se trouvant guère mieux, et le mauvais temps continuant, les choses en sont restées là, et ce mystère, pour le moment, n'a pas été découvert. Mais cela m'est égal; car, si j'avais amené la révélation de ce secret, cet acte aurait été déplacé parmi mes autres méfaits.

Arrivent LE BERGER *et* LE BOUFFON.

AUTOLYCUS, *continuant.*

Voilà ceux à qui j'ai fait du bien sans le vouloir; les voilà déjà dans tout l'éclat de leur bonne fortune.

LE BERGER.

Viens, mon garçon; j'ai passé l'âge d'avoir des enfans; mais tes fils et tes filles naîtront tous gentilshommes et grandes dames.

LE BOUFFON, *à Autolycus.*

Je vous rencontre à propos : vous avez refusé de vous battre avec moi parce que je n'étais pas né gentilhomme. Voyez-vous ces habits? Dites que vous ne les voyez pas, et que vous persistez à ne pas me croire né gentilhomme. Voyons, donnez-moi un démenti, et essayez à présent si je suis ou ne suis pas gentilhomme né.

AUTOLYCUS.

Je sais, seigneur, que vous êtes maintenant gentilhomme né.

LE BOUFFON.

Et voilà quatre grandes heures que je le suis.

LE BERGER.

Et moi aussi, mon garçon.

LE BOUFFON.

C'est vrai; — mais j'ai été gentilhomme né avant mon père : car le fils du roi m'a pris par la main, et m'a appelé son frère; et puis les deux rois ont appelé mon père leur frère; et puis le prince, mon frère, et la princesse, ma sœur, ont appelé mon père leur père; et nous avons pleuré, et ce sont les premières larmes de gentilhomme que nous ayons jamais versées.

LE BERGER.

J'espère bien que ce ne sont pas les dernières que nous verserons.

LE BOUFFON.

Oui certes; ou ce serait jouer de malheur, dans la position fortunée où nous sommes.

AUTOLYCUS.

Je vous supplie humblement, seigneur, de vouloir bien me pardonner les torts que j'ai pu avoir

envers votre seigneurie, et de donner un bon témoignage de moi au prince mon maître.

LE BERGER.

Accorde-lui sa demande, mon fils ; car nous devons être gentils, maintenant que nous sommes gentilshommes.

LE BOUFFON.

Tu amenderas ta vie ?

AUTOLYCUS.

Oui, avec la permission de votre seigneurie.

LE BOUFFON.

Donne-moi ta main. Je jurerai au prince que tu es aussi honnête homme qu'on en puisse trouver en Bohême.

LE BERGER.

Tu pourras le dire ; mais non le jurer.

LE BOUFFON.

Ne pas le jurer, maintenant que je suis gentilhomme ! que des paysans et des rustres le disent; moi, je le jurerai.

LE BERGER.

Et si c'est faux, mon fils ?

LE BOUFFON.

Quand ce serait faux mille fois, un vrai gentilhomme peut le jurer dans l'intérêt de son ami. — (*A Autolycus.*) Va, je jurerai au prince que tu es un brave et que tu ne t'enivres jamais ; je sais fort bien que tu n'es pas brave et que tu t'enivres ; mais cela ne m'empêchera pas de le jurer ; et je voudrais que tu fusses brave.

AUTOLYCUS.

Je ferai mon possible pour cela, seigneur.

LE BOUFFON.

Oui, fais ton possible ; si je ne m'étonne pas que tu oses t'enivrer, n'étant pas brave, ne me crois jamais. — Écoute ! les rois et les princes nos parens vont voir en ce moment la statue de la reine. Viens, suis-nous ; nous serons pour toi des maîtres bienveillans.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même pays. — Une salle dans la maison de Pauline.

Arrivent LÉONTE *et sa suite;* POLIXÈNE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLE, PAULINE *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

LEONTE.

O prudente et vertueuse Pauline, quelles puissantes consolations j'ai reçues de vous !

PAULINE.

Mon souverain seigneur, si je n'ai pas toujours réussi, mes intentions ont toujours été bonnes : vous avez amplement payé tous mes services; mais la visite qu'avec votre frère couronné et ces jeunes époux, héritiers de votre sceptre, vous avez daigné faire à mon humble demeure, c'est là un surcroît de faveur que ma vie ne sera jamais assez longue pour reconnaître.

LÉONTE.

O Pauline, l'honneur que nous vous faisons est un embarras pour vous ; mais nous sommes venus pour voir la statue de la reine ; nous avons parcouru votre galerie, et les curiosités qu'elle renferme nous ont fait un vif plaisir; mais nous n'avons point vu ce que ma fille est venue voir, la statue de sa mère.

PAULINE.

De même que vivante elle était sans égale, de même son image inanimée surpasse, j'en ai l'assurance, tout ce que vous avez jamais vu, tout ce que la main de l'homme a jamais exécuté. Voilà pourquoi je la garde dans un lieu retiré et solitaire. Mais nous y voici, préparez-vous à voir la vie aussi naturellement imitée que le sommeil paisible imite la mort ; regardez, et avouez que c'est un bel ouvrage. (*Elle écarte un rideau et découvre une statue.*) Votre silence me plaît ; il n'atteste que mieux votre surprise ; cependant parlez. — (*A Léonte.*) Vous, d'abord, sire, ne lui trouvez-vous pas quelque ressemblance ?

LÉONTE.

Voilà bien son attitude ! Accable-moi de reproches, marbre chéri, afin que je puisse dire, en effet, que tu es Hermione ; ou plutôt, en te taisant, tu n'en es que mieux Hermione ; car elle était aussi timide que l'enfance et la grâce. — Cependant, Pauline, Hermione avait moins de rides ; il me semble qu'elle n'avait pas l'air aussi âgé.

POLIXÈNE.

A beaucoup près.

PAULINE.

L'art du statuaire n'en est que plus parfait ; il l'a fait vieillir de seize ans, et l'a représentée comme elle serait maintenant, si elle vivait.

LÉONTE.

Comme elle aurait pu vivre en me rendant aussi heureux que sa vue maintenant me perce l'ame. Oh ! elle avait ce maintien, cet air majestueux, (plein de vie alors, et non comme maintenant, insensible et glacé), quand pour la première fois je lui adressai mes hommages ! Je rougis ; il me semble que j'entends ce marbre me reprocher d'être plus marbre que lui. — O royal chef-d'œuvre, il y a dans ta majesté un magique pouvoir qui évoque le souvenir de mes forfaits, qui rend ta fille immobile d'admiration, et fait d'elle une statue comme toi.

PERDITA.

Laissez-moi faire, et ne m'accusez pas de superstition, si je m'agenouille et implore sa bénédiction. — Ma mère, reine adorée, qui avez cessé de vivre quand ma vie commençait à peine, donnez-moi votre main; que je la baise.

PAULINE.

Oh ! arrêtez ! la statue vient d'être posée ; les couleurs n'ont pas encore séché *.

CAMILLE, *à Léonte.*

Seigneur, votre affliction a été trop vive ; le

* Chez les anciens, et même au moyen âge, on avait coutume de peindre les statues. (*Note du traducteur.*)

souffle de seize hivers n'a pu l'emporter; seize étés ne l'ont point tarie. Il est bien peu de bonheurs qui aient eu une si longue durée; il n'y a pas de douleur qui ne se soit éteinte plus tôt.

POLIXÈNE, *à Léonte.*

Mon frère bien-aimé, que celui qui fut la cause première de tout ceci ait le pouvoir de vous ôter une partie de votre douleur, en la partageant avec vous.

PAULINE.

Seigneur, si j'avais pu prévoir que la vue de ma pauvre statue, car elle m'appartient, ferait sur vous une impression si vive, je ne vous l'aurais pas montrée.

LÉONTE.

Ne tirez pas le rideau.

PAULINE.

Je ne veux plus que vous la regardiez; vous iriez peut-être vous imaginer qu'elle se meut.

LÉONTE.

Eh bien! qu'elle se meuve! Je voudrais être mort, n'était qu'il me semble que déjà, — Quel est celui qui l'a faite? — (*A Polixène.*) Voyez, seigneur; ne dirait-on pas qu'elle respire, et que ces veines contiennent du sang véritable?

POLIXÈNE.

C'est un chef-d'œuvre : on croit voir sur ses lèvres la chaleur de la vie.

LÉONTE.

Bien que son œil soit fixe, on dirait qu'il remue, tant l'art a poussé loin l'illusion.

PAULINE.

Je vais tirer le rideau; mon seigneur est transporté à tel point, que bientôt il croira que cette statue est vivante.

LÉONTE.

O chère Pauline, faites-le-moi croire pendant vingt ans de suite; aucune sensation rationnelle de la vie ne saurait égaler le bonheur de ce délire. Laissez-moi la contempler encore.

PAULINE.

Je suis fâchée, seigneur, de vous avoir ému à ce point; mais je pourrais vous affliger davantage encore.

LÉONTE.

Faites-le, Pauline; car cette affliction m'est aussi douce que le cordial le plus salutaire. — Il me semble qu'elle respire : quel habile ciseau a jamais taillé jusqu'au souffle? Que personne ne se rie de moi, je veux l'embrasser.

PAULINE.

Arrêtez, seigneur. Le vermillon de ses lèvres est humide encore; en l'embrassant, vous le gâteriez et vous souilleriez vos lèvres de l'huile de la peinture. Tirerai-je le rideau?

LÉONTE.

Non, pas d'ici à vingt ans.

PERDITA.

Je pourrais rester tout ce temps à la contempler.

PAULINE.

Ou restez-en là et quittez immédiatement la chapelle, ou préparez-vous à un redoublement de surprise. Si vous pouvez soutenir cette vue, la statue va se mouvoir; elle va descendre de son piédestal et vous prendre par la main; mais alors vous croirez, et c'est une accusation contre laquelle je proteste, que j'ai recours au ministère des esprits infernaux.

LÉONTE.

Je consens à voir tout ce que vous pouvez faire, à entendre tout ce que vous pouvez dire; car il vous est aussi facile de lui donner la parole que le mouvement.

PAULINE.

Il est nécessaire que vous appeliez votre foi à votre aide. Demeurez donc tous immobiles; ou s'il en est qui regardent ce que je vais faire comme une œuvre illicite, que ceux-là se retirent.

LÉONTE.

Continuez; personne ne bougera.

PAULINE.

Musique, éveillez-la; jouez! (*La musique se fait entendre.*) Il est temps; descendez, cessez d'être de marbre, approchez; frappez d'étonnement tous ceux qui vous regardent; venez, léguez à la mort votre muette immobilité; car la vie vous arrache à son pouvoir. — Vous le voyez, elle se meut.

Hermione descend de son piédestal.

PAULINE, *continuant.*

Ne tressaillez point; ses actions seront aussi innocentes que le charme que j'emploie est légitime. Ne l'évitez point que vous ne la voyiez mourir de nouveau; ce serait la tuer une seconde fois. Faites plus; présentez-lui votre main : quand elle était jeune, vous lui faisiez la cour; à présent qu'elle est âgée, c'est elle qui sollicite votre amour.

LÉONTE, *embrassant Hermione.*

Oh! je sens la chaleur de la vie!... Si c'est là l'œuvre de la magie, la magie est un acte aussi légitime que celui de manger.

POLIXÈNE.

Elle l'embrasse.

CAMILLE.

Elle se suspend à son cou; si elle appartient à la vie, qu'elle parle donc aussi.

POLIXÈNE.

Oui; et qu'elle nous dise où elle a vécu, et comment elle s'est échappée des régions de la mort.

PAULINE.

Si vous n'appreniez que par ouï-dire qu'elle est vivante, vous traiteriez ce récit de conte fabuleux; mais il est évident qu'elle vit, bien qu'elle ne parle pas encore. Attendez un peu. — (*A Perdita.*) Veuillez intervenir, belle princesse; prosternez-vous et implorez la bénédiction de votre mère. — (*A Hermione.*) Tournez les yeux de ce côté, madame; votre Perdita est retrouvée.

Elle lui présente Perdita, qui s'agenouille devant Hermione.

HERMIONE.

Dieux, abaissez sur nous vos regards; épanchez l'urne sainte de vos grâces sur la tête de ma fille! —

Dis-moi, mon enfant, où a-t-on sauvé tes jours? où as-tu vécu? comment t'es-tu retrouvée à la cour de ton père? car tu sauras que, moi, — ayant appris de Pauline que l'oracle donnait l'espoir que tu vivais encore, — je me suis conservée pour en attendre l'accomplissement.

PAULINE.

Vous aurez le temps d'apprendre tout cela; il serait à craindre que, par la même occasion, on ne troublât votre bonheur en vous demandant un semblable récit. — Allez ensemble, vous tous que la fortune favorise; faites partager à tous votre allégresse. Moi, tourterelle vieillie, je vais me réfugier sur quelque rameau flétri, et là, pleurer jusqu'à la mort l'époux que je ne dois plus revoir.

LÉONTE.

Oh! calmez vos regrets, Pauline : vous vous êtes engagée à prendre un époux de ma main, comme moi une femme de la vôtre; c'est une convention faite entre nous et appuyée de nos sermens. Vous m'avez fait retrouver mon épouse; par quels moyens, c'est ce que j'ignore; car je l'ai vue dans le cercueil et l'ai crue morte, et j'ai fait vainement bien des prières sur sa tombe. — Je ne chercherai pas bien loin pour vous trouver un époux honorable. — Approchez, Camille, et prenez sa main; son mérite et sa vertu sont connus de tous, et attestés par deux rois. — Quittons ce lieu. — (*A Hermione.*) Eh bien! regardez mon frère. — Pardonnez-moi tous deux d'avoir interposé mes injustes soupçons entre vos regards innocens. (*Montrant Florizel.*) Voilà votre gendre, le fils du roi; le ciel a voulu qu'il engageât sa foi à votre fille. — Chère Pauline, conduisez-nous dans un lieu où nous puissions à loisir nous questionner mutuellement, et savoir le rôle que chacun de nous a joué dans le long intervalle qui s'est écoulé depuis notre séparation. Hâtez-vous de nous conduire.

Ils sortent.

FIN DE CONTE D'HIVER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



CYMBÉLINE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

CYMBÉLINE, roi de la Grande-Bretagne.
CLOTEN, fils de la reine, d'un premier lit.
LÉONATUS POSTHUMUS, marié a Imogène contre la volonté du roi.
BÉLARIUS, seigneur breton, exilé par Cymbéline et déguisé sous le nom de Morgan.
GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, fils de Cymbéline, déguisés sous les noms de Polydore et Cadwal, et crus fils de Bélarius.
PHILARIO, JACHIMO, seigneurs italiens, amis de Posthumus.
UN FRANÇAIS, ami de Philario.
CAIUS LUCIUS, ambassadeur de Rome.

PERSONNAGES.

UN CAPITAINE ROMAIN.
DEUX CAPITAINES BRETONS.
PISANIO, attaché au service de Posthumus
CORNÉLIUS, chimiste.
DEUX BOURGEOIS.
DEUX GEOLIERS.
LA REINE, femme de Cymbéline.
IMOGÈNE, fille de Cymbéline, d'un premier lit.
HÉLÈNE, suivante d'Imogène.
SEIGNEURS, DAMES, SÉNATEURS ROMAINS, TRIBUNS, APPARITIONS, UN DEVIN, UN HOLLANDAIS, UN ESPAGNOL, MUSICIENS, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, DOMESTIQUES, etc.

La scène est tantôt en Bretagne, tantôt en Italie

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Bretagne.—Un jardin derrière le palais de Cymbéline.

Arrivent DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous ne rencontrez personne qui n'ait l'air chagrin : nos physionomies ne sont pas plus sincères que le visage de nos courtisans ; elles se modèlent sur celle du roi.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mais qu'y a-t-il donc?

PREMIER BOURGEOIS.

Sa fille, l'héritière de sa couronne, qu'il se pro-

posait d'unir au fils unique de sa femme, veuve qu'il a depuis peu épousée, s'est donnée à un chevalier pauvre mais plein de mérite; elle est mariée; son époux est banni, elle-même retenue captive; tout à l'extérieur n'est que tristesse; pour le roi, je le crois sincèrement affligé.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Le roi seul?

PREMIER BOURGEOIS.

J'en dirai autant de celui qui perd la main de la princesse, ainsi que de la reine, qui appelait de tous ses vœux cette union; mais il n'est pas un courtisan qui, tout en composant son visage* sur celui du roi, ne soit charmé au fond du cœur de ce qu'il affecte de blâmer.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et pourquoi?

PREMIER BOURGEOIS.

Celui qui a perdu la princesse est un homme dont les mauvaises qualités surpassent tout le mal qu'on en pourrait dire; et celui qui la possède, je veux dire qui l'a épousée, hélas! et que pour ce fait on a banni, est un cavalier si parfait, qu'on aurait beau chercher dans le monde entier pour trouver son pareil, il lui manquerait toujours quelque chose pour soutenir avec lui la comparaison. Je ne crois pas qu'on trouve nulle part une aussi belle ame réunie à tant de beauté extérieure.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Vous faites de lui un grand éloge.

PREMIER BOURGEOIS.

Mon éloge reste encore bien en deçà de son mérite; je le réduis plutôt que je ne donne la mesure exacte de ce qu'il vaut.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Quel est son nom, sa naissance?

PREMIER BOURGEOIS.

Je ne puis remonter jusqu'à sa première origine. Son père se nommait Sicilius; il s'unit à Cassibélan contre les Romains; mais il ne dut ses titres qu'à Tenantius, qu'il servit avec gloire et un succès admiré; ce qui lui valut le surnom de Léonatus. Il eut, outre le chevalier dont nous parlons, deux autres fils qui, dans les guerres de ce temps, moururent l'épée à la main; leur vieux père, inconsolable de se voir sans postérité, en conçut une douleur si violente, qu'il en mourut, et sa noble épouse, enceinte du troisième fils dont nous parlons, expira en lui donnant le jour. Le roi prit l'enfant sous sa protection, l'appela Posthumus, l'éleva et l'attacha au service de sa personne, lui fit donner toute l'instruction que son âge lui permettait de recevoir; saisie aussitôt que présentée, il aspirait la science comme nous aspirons l'air; et lorsqu'il n'était encore qu'en son printemps, il donnait déjà des moissons. Il vécut à la cour loué et chéri, ce qui est chose rare. Les jeunes gens voyaient en lui un exemple, les hommes mûrs un modèle, les vieillards un enfant qui guidait leur raison affaiblie; quant à sa maîtresse, pour laquelle il est maintenant banni, — son mérite à elle-même dit assez haut l'estime qu'elle faisait de lui et de ses vertus, — par le choix qu'elle a fait de lui, on peut juger de ce qu'il vaut.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ce que vous m'en dites suffit pour lui concilier mon respect; mais dites-moi, je vous prie : la princesse est-elle le seul enfant du roi?

PREMIER BOURGEOIS.

Son seul enfant. Toutefois, si ce détail peut vous intéresser, je vous dirai que le roi avait deux fils qui ont été dérobés, l'un à l'âge de trois ans, et l'autre au berceau; jusqu'à ce jour, on n'a pu découvrir ce qu'ils sont devenus.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Combien y a-t-il de cela?

PREMIER BOURGEOIS.

Une vingtaine d'années.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Se peut-il qu'on ait ainsi enlevé les enfans d'un roi! Il faut qu'ils aient été bien négligemment gardés, et qu'on ait conduit les recherches avec beaucoup de lenteur, pour qu'il n'ait pas été possible de se mettre sur leurs traces.

PREMIER BOURGEOIS.

Quelque étrange que cela soit, quelque ridicule que puisse être une pareille négligence, la chose n'en est pas moins vraie.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je vous crois.

PREMIER BOURGEOIS

Taisons-nous : je vois venir le chevalier, la reine et la princesse.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent LA REINE, POSTHUMUS *et* IMOGÈNE.

LA REINE.

Non, croyez-moi, ma fille, vous ne trouverez point en moi la malveillance qu'on a coutume de reprocher aux belles-mères; vous êtes ma prisonnière; mais votre geôlier vous remettra les clefs de votre prison. — Pour vous, Posthumus, aussitôt que j'aurai pu apaiser le courroux du roi, je serai votre avocat auprès de lui; maintenant, le feu de la colère le dévore, et vous ferez bien de vous conformer à son arrêt avec la résignation que vous puiserez dans votre prudence.

POSTHUMUS.

Si votre majesté le trouve bon, je partirai aujourd'hui même.

* *Although they wear their faces to the bent*
Of the king's looks.

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

RACINE (*Britannicus*).

(*Note du traducteur*)

LA REINE.

Vous connaissez le péril. — Je vais faire un tour dans le jardin, sensible que je suis aux angoisses de deux cœurs qu'on sépare ; et cependant le roi a défendu de vous laisser ensemble.

Elle s'éloigne.

IMOGÈNE.

O hypocrite courtoisie ! femme cruelle ! comme elle caresse au moment même où elle poignarde ! — Mon époux bien-aimé, la colère de mon père m'inspire bien quelque effroi; mais, tout en conservant pour lui le respect filial, je ne crains rien de ce que peut m'infliger sa fureur. Il faut que tu partes; moi seule, je dois affronter ici, à toute heure, son regard courroucé. Une seule chose m'aidera à supporter la vie : c'est la pensée qu'il existe dans le monde un trésor que mes yeux pourront revoir un jour.

POSTHUMUS.

Ma souveraine ! ma bien-aimée ! Oh ! cesse de pleurer, si tu ne veux exciter en moi plus d'émotion qu'il ne sied à un homme d'en témoigner. Je resterai l'époux le plus loyal qui jamais ait engagé sa foi. Je fixerai ma résidence à Rome, chez un nommé Philario, un ami de mon père, que je ne connais que par correspondance. Adresse-moi là tes lettres, mon amour, et mes yeux en boiront les caractères, quand ils seraient tracés avec du fiel.

Revient LA REINE.

LA REINE.

Soyez bref, je vous prie : si le roi venait, j'encourrais au plus haut point son déplaisir. — (*A part.*) Je vais diriger de ce côté sa promenade. Je ne lui fais jamais de mal qu'il ne me le paie en nouveaux témoignages d'affection ; il achète à haut prix mes offenses.

Elle s'éloigne.

POSTHUMUS.

Quand nos adieux se prolongeraient pendant tout le temps qui nous reste à vivre, la douleur de la séparation ne ferait que s'accroître. Adieu !

IMOGÈNE.

Non, reste encore un moment. Quand tu ne me quitterais que pour faire un tour de promenade, cet adieu serait encore trop court. Regarde, mon bien-aimé; ce diamant me vient de ma mère ; prends-le, mon amour; garde-le jusqu'à ce que tu épouses une autre femme, quand Imogène sera morte.

POSTHUMUS.

Quoi ! une autre femme ? — Dieux propices, accordez-moi seulement celle qui est à moi, et si j'en cherche une autre, que la mort s'interpose entre elle et mes embrassemens ! — (*Mettant l'anneau à son doigt.*) Toi, reste là tant que la chaleur vitale ne m'aura point abandonné. — Et toi, ô la plus charmante, ô la plus belle des femmes, de même qu'en t'échangeant contre mon humble personne tu as infiniment perdu au troc, de même dans l'échange de simples bagatelles, je gagne encore sur toi. Porte ceci pour l'amour de moi ; c'est un lien d'amour ; laisse-moi m'en servir pour enchaîner ma belle prisonnière.

Il lui attache un bracelet.

IMOGÈNE.

O dieux ! quand nous reverrons-nous ?

POSTHUMUS.

Hélas !... le roi !

Arrivent CYMBÉLINE *et* PLUSIEURS SEIGNEURS

CYMBÉLINE.

O le plus vil des hommes, retire-toi ; cesse de t'offrir à mes regards. Si après cet ordre tu souilles encore ma cour de ton indigne présence, tu mourras ! Va-t'en ! ta vue est pour moi un poison.

POSTHUMUS.

Que les dieux vous protègent et bénissent les gens de bien que je laisse à votre cour !

Il s'éloigne.

IMOGÈNE.

La mort n'a point d'angoisse plus douloureuse que celle-ci.

CYMBÉLINE.

O créature déloyale, toi qui devrais rajeunir ma vieillesse, tu accumules les années sur ma tête.

IMOGÈNE.

Je vous en conjure, seigneur, épargnez-vous des emportemens qui pourraient vous faire du mal; votre colère ne produit sur moi aucune impression ; une sensation supérieure fait taire dans mon cœur toutes les angoisses, toutes les craintes.

CYMBÉLINE.

As-tu donc renoncé à tout pardon, à toute obéissance ?

IMOGÈNE.

Pour moi plus d'espoir, conséquemment plus de pardon !

CYMBÉLINE.

Tu pouvais épouser le fils unique de la reine.

IMOGÈNE.

Je suis heureuse de n'en avoir rien fait. J'ai choisi l'aigle et refusé le milan.

CYMBÉLINE.

Tu as fait choix d'un mortel indigent et misérable; tu voulais faire asseoir l'ignominie sur mon trône.

IMOGÈNE.

Dites plutôt que j'en ai relevé l'éclat.

CYMBÉLINE.

O ame vile !

IMOGÈNE.

Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus : vous l'avez fait élever avec moi; c'est un homme dont toute femme serait fière. Peu s'en faut qu'il ne m'ait payée trop cher de tout le prix que je lui coûte !

CYMBÉLINE.

Quoi donc ! as-tu perdu la raison ?

IMOGÈNE.

Presque, seigneur. Que le ciel me la rende ! —

Que ne suis-je la fille d'un berger, et mon Léonatus le fils du berger voisin !

Revient LA REINE.

CYMBÉLINE.

Insensée ! — (*A la reine.*) Je les ai trouvés encore ensemble : vous n'avez pas agi conformément à mes ordres. Emmenez-la et l'enfermez.

LA REINE.

Veuillez vous calmer. — (*A Imogène.*) Paix, ma chère fille, paix ! — (*A Cymbéline.*) Veuillez, seigneur, nous laisser ensemble, et demandez à votre raison les consolations qu'elle pourra vous suggérer.

CYMBÉLINE.

Qu'elle décline et s'affaiblisse d'une goutte de sang par jour ; et que, devenue vieille, elle meure de sa folie !

Il s'éloigne.

Arrive PISANIO.

LA REINE.

Fi donc ! — Vous devez obéir. Voici votre domestique ! — Eh bien ! l'ami, quelles nouvelles?...

PISANIO.

Monseigneur votre fils a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE.

Ah ! j'espère qu'il n'y a point de mal ?

PISANIO.

Il aurait pu y en avoir ; heureusement que mon maître était sans colère : pour lui c'était plutôt un jeu qu'un combat. Des personnes qui se trouvaient là les ont séparés.

LA REINE.

J'en suis bien aise.

IMOGÈNE.

Votre fils est le champion de mon père ; il soutient sa cause. — Tirer l'épée contre un proscrit! — O le vaillant chevalier ! — Je voudrais les voir tous deux en Afrique, et moi, derrière eux, avec une aiguille, pour piquer le premier qui reculerait. — Pourquoi as-tu quitté ton maître ?

PISANIO.

Par son ordre. Il n'a pas voulu me permettre de l'accompagner jusqu'au port; il m'a laissé dans cet écrit le détail du service que j'aurais à remplir quand il vous plairait de m'employer.

LA REINE.

Cet homme vous a toujours fidèlement servie ; j'ai la certitude qu'il continuera.

PISANIO.

Je remercie humblement votre majesté.

LA REINE, *à Imogène.*

Faisons, je vous prie, un tour de promenade.

IMOGÈNE, *à Pisanio.*

Dans une demi-heure, reviens me parler ; il faut que tu voies embarquer mon mari ; pour le moment, laisse-moi !

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une place publique.

Arrivent CLOTEN *et* DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, je vous conseille de changer de linge; la chaleur de l'action vous a mis tout en sueur ; vous voilà fumant comme la victime d'un sacrifice. L'air qui sort de votre poitrine est remplacé par d'autre; or, l'atmosphère n'en a pas d'aussi pur que celui que vous exhalez.

CLOTEN.

Si mon linge était ensanglanté, alors pour en changer, — L'ai-je blessé?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Non, certes ; tu n'as mis à l'épreuve que sa patience.

PREMIER SEIGNEUR.

Blessé ? s'il ne l'est pas, il faut qu'il ait une solide charpente ; il faut qu'il ait un corps de fer.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Son fer était en face d'un créancier; il a battu en retraite.

CLOTEN.

Le misérable n'a pas osé me tenir tête.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Non ; il s'est enfui en courant droit sur toi.

PREMIER SEIGNEUR.

Vous tenir tête ! vous avez des terres en suffisance ; mais il a encore ajouté à vos possessions : il vous a cédé du terrain.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Autant de pouces de terre que tu as d'océans.

CLOTEN.

Je voudrais qu'on ne nous eût pas séparés.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

On aurait dû attendre que tu eusses pris, sur la poussière, la mesure d'un sot.

CLOTEN.

Se peut-il qu'elle aime un pareil drôle, et ne veuille pas de moi ?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Si c'est un péché que de faire un bon choix, elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, je vous ai toujours dit que son esprit n'égalait pas sa beauté. C'est une belle personne; mais je n'ai jamais vu beaucoup briller les lumières de son esprit.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Elle ne luit pas sur les sots, dans la crainte que le reflet ne l'incommode.

CLOTEN.

Allons, je vais rentrer dans mon appartement; je suis fâché qu'il n'y ait pas eu de mal.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Je n'en suis pas fâché, à moins qu'il ne fût

resté un âne sur le carreau, ce qui n'est pas un grand mal.

CLOTEN.

Venez-vous avec moi?

PREMIER SEIGNEUR.

Je suis aux ordres de votre seigneurie.

CLOTEN.

Oui, venez; allons ensemble.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Fort bien, monseigneur.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent IMOGÈNE *et* PISANIO.

IMOGÈNE.

Je désire que tu te rendes au port, et que là tu interroges tous les navires. S'il m'écrivait et que sa lettre ne me parvînt pas, ce serait pour moi un malheur aussi grand que le serait pour un condamné la perte de ses lettres de grâce. Quelles ont été ses dernières paroles?

PISANIO.

Imogène! Imogène!

IMOGÈNE.

Et alors agitait-il son mouchoir?

PISANIO.

Et il le baisait, madame.

IMOGÈNE.

Tissu insensible, que j'envie ton bonheur! — Et ce fut là tout?

PISANIO.

Non, madame : car aussi long-temps que mes yeux ont pu le distinguer, mes oreilles l'entendre, il est resté sur le tillac, tenant à la main un gant, un chapeau, ou un mouchoir qu'il agitait, pour me peindre ce qu'il éprouvait et m'exprimer combien son ame était lente à se détacher du rivage, malgré la vitesse de son navire.

IMOGÈNE.

Tu aurais dû continuer à fixer les yeux sur lui jusqu'à ce qu'il ne te parût pas plus grand qu'un oiseau.

PISANIO.

C'est ce que j'ai fait, madame.

IMOGÈNE.

J'aurais brisé les fibres de mes yeux à force de regarder, jusqu'à ce que dans l'éloignement il ne m'eût paru pas plus gros que la pointe d'une aiguille; je l'aurais suivi des yeux jusqu'à ce que, n'offrant plus au regard qu'un atome imperceptible, il se fût évanoui dans l'air; alors, détournant la vue, je me serais prise à pleurer. — Mais, mon cher Pisanio, quand recevrons-nous de ses nouvelles?

PISANIO.

Soyez persuadée, madame, que ce sera par la première occasion.

IMOGÈNE.

Quand je l'ai quitté, j'avais encore une infinité de jolies choses à lui dire. Avant que j'aie pu lui dire comment je penserai à lui à certaines heures, quelles seraient les pensées qui m'occuperaient; avant que j'aie eu le temps de lui faire jurer que les dames d'Italie ne lui feraient jamais trahir mon amour et son honneur, ou de lui recommander d'unir ses prières aux miennes à six heures du matin, à midi et à minuit, car alors je suis dans les cieux pour lui; avant que j'aie pu lui donner le baiser que je lui destinais entre deux mots charmans; tout-à-coup est survenu mon père, et, pareil au vent cruel du nord, son souffle a glacé dans leur germe nos boutons près d'éclore.

Entre UNE DAME.

LA DAME.

La reine, madame, désire la compagnie de votre altesse.

IMOGÈNE.

Exécute promptement les ordres que je t'ai donnés. — Je vais trouver la reine.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Rome. — Un appartement dans la maison de Philario.

Entrent PHILARIO, JACHIMO, UN FRANÇAIS, UN HOLLANDAIS *et* UN ESPAGNOL.

JACHIMO.

Croyez-moi, seigneur; je l'ai vu en Bretagne: il donnait alors des espérances; il promettait d'avoir un jour le mérite qu'on lui a reconnu depuis. Mais je pouvais alors le regarder sans admiration, quand il aurait eu auprès de lui le catalogue de ses qualités, et que j'aurais été chargé de le vérifier article par article.

PHILARIO.

Vous parlez d'une époque où il n'était pas encore pourvu, comme il l'est aujourd'hui, de toutes les qualités extérieures et intérieures.

LE FRANÇAIS.

Je l'ai vu en France; nous en avions beaucoup là capables de fixer le soleil d'un œil aussi ferme que lui.

JACHIMO.

Son mariage avec la fille du roi, en le faisant valoir par les qualités de sa femme plutôt que par les siennes, a donné de lui une idée fausse.

LE FRANÇAIS.

Et puis son bannissement, —

JACHIMO.

Et les suffrages de ceux qui, pour plaire à sa femme, déplorent leur fatal divorce, tout cela contribue à lui donner de l'importance, ne fût-ce que pour justifier la princesse, dont, sans cela, le jugement prêterait trop au blâme, d'avoir été prendre pour époux un homme sans fortune et sans titre. Mais comment se fait-il qu'il vienne demeurer

chez vous? Comment avez-vous fait sa connaissance?

PHILARIO.

Son père et moi nous avons fait la guerre ensemble, et je lui ai dû plusieurs fois la vie. —

Entre POSTHUMUS.

PHILARIO, *continuant*.

Le voici, notre Breton; faites-lui l'accueil que doivent des hommes aussi éclairés que vous à un étranger de sa qualité. — Je vous engage tous à faire plus ample connaissance avec ce cavalier, que je vous recommande comme l'un de mes nobles amis. Quant à son mérite, je laisse au temps à vous le dévoiler; car je ne veux pas faire son éloge en sa présence.

LE FRANÇAIS, *à Posthumus*.

Seigneur, nous nous sommes connus à Orléans.

POSTHUMUS.

Je vous y ai été redevable d'une foule d'actes de courtoisie dont je vous témoigne et vous témoignerai toujours ma reconnaissance.

LE FRANÇAIS.

Seigneur, vous exagérez beaucoup le prix d'un faible service. Je me suis estimé heureux de vous réconcilier avec mon compatriote. Il eût été déplorable que dans l'acharnement mortel que vous y mettiez tous deux, on vous eût laissés combattre pour une cause aussi légère et aussi futile.

POSTHUMUS.

Permettez, seigneur: j'étais alors un jeune voyageur; j'évitais plutôt de me conduire par l'opinion des autres que je n'étais porté à me laisser guider par leur expérience; mais maintenant que mon jugement est plus rassis, si toutefois je puis le dire sans présomption, il me semble que l'objet de la querelle n'était pas tout-à-fait futile.

LE FRANÇAIS.

La chose ne méritait pas qu'on la remît au jugement du glaive, surtout entre deux hommes qui ne pouvaient en venir aux mains sans qu'il en résultât la mort de l'un des combattans, ou même de tous deux.

JACHIMO.

Pouvons-nous, sans impolitesse, vous demander le sujet de ce différend?

LE FRANÇAIS.

Sans difficulté; du moins, je le crois. La querelle a été publique, et peut, sans nul doute, être racontée. C'était à peu près la même thèse qui fut agitée hier soir entre nous, lorsque chacun fit l'éloge des dames de son pays. Ce cavalier soutenait, en appuyant son dire des protestations les plus énergiques, que sa dame était plus belle, plus vertueuse, plus sage, plus chaste, plus constante et moins sujette à faillir qu'aucune de nos dames de France les plus accomplies.

JACHIMO.

Cette dame ne vit sans doute plus aujourd'hui, ou ce cavalier a changé d'opinion depuis ce temps.

POSTHUMUS.

Elle conserve encore sa vertu, et moi mon opinion.

JACHIMO.

Il ne faut pas la mettre si fort au-dessus de nos dames d'Italie.

POSTHUMUS.

Poussé à bout, comme je l'étais alors en France, je n'ai point fait d'exception; et toutefois j'en parle comme d'une personne que je révère, non comme d'une beauté que je possède.

JACHIMO.

Qu'elle soit aussi belle, et bien entendu aussi vertueuse qu'aucune de nos Italiennes, c'est ce qui n'est point donné à une femme de Bretagne. Si elle l'emportait autant sur certaines femmes que j'ai vues, que ce diamant à votre doigt éclipse par son éclat un grand nombre de ceux que j'ai eu occasion de voir, je la croirais supérieure à beaucoup d'autres; mais je n'ai point vu le plus beau diamant, ni vous la dame la plus parfaite qu'il y ait au monde.

POSTHUMUS.

Je l'ai louée comme je l'estimais; j'en fais autant pour ce diamant.

JACHIMO.

A combien l'estimez-vous?

POSTHUMUS.

A plus que le monde ne possède.

JACHIMO.

Ou votre incomparable maîtresse est morte, ou un joyau futile l'emporte sur elle.

POSTHUMUS.

Vous vous trompez. L'un peut être vendu ou donné, s'il est au monde quelqu'un d'assez riche pour l'acheter, ou d'un mérite assez grand pour justifier un pareil don: l'autre n'est pas un objet qui se vende; c'est un présent des dieux.

JACHIMO.

Que les dieux vous ont donné?

POSTHUMUS.

Et qu'avec leur secours, je conserverai.

JACHIMO.

Vous avez droit de vous en dire le possesseur, c'est un titre que vous pouvez vous donner; mais, vous le savez, des oiseaux étrangers viennent parfois s'abattre sur l'étang du voisin; on peut aussi dérober votre bague: si bien que de vos deux joyaux sans pareils, l'un est fragile et l'autre sujet à bien des chances. Un adroit filou et un courtisan accompli dans ce genre se feraient fort de vous enlever l'un et l'autre.

POSTHUMUS.

Votre Italie n'a pas de courtisan assez accompli pour triompher de l'honneur de ma maîtresse, si c'est là ce que vous entendez par fragile. Je ne doute pas que vous n'ayez bien des filous, et pourtant je ne crains pas pour ma bague.

PHILARIO.

Restons-en là, messieurs.

POSTHUMUS.

Seigneur, très-volontiers. Ce digne seigneur, et

je l'en remercie, ne me traite point en étranger : nous voilà tout d'abord sur un pied de familiarité.

JACHIMO.

Avec cinq fois autant de conversation que nous venons d'en avoir, je me chargerais de réduire votre belle maîtresse et de l'amener à merci, si j'avais seulement accès auprès d'elle et l'occasion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS.

Non, non.

JACHIMO.

J'offre de gager la moitié de ma fortune contre votre diamant, et, dans mon opinion, c'est porter beaucoup trop haut la valeur de ce bijou. Mais c'est bien moins contre la réputation de votre dame que contre votre confiance présomptueuse que mon pari est dirigé : et pour qu'il n'ait rien d'offensant pour vous, j'offre de tenter l'épreuve contre quelque dame que ce puisse être.

POSTHUMUS.

Un excès d'assurance vous égare, et je ne doute pas que cette épreuve n'ait pour vous le résultat que vous méritez.

JACHIMO.

Lequel ?

POSTHUMUS.

Un échec, bien que votre tentative, comme vous l'appelez, mérite quelque chose de plus, un châtiment.

PHILARIO.

Messieurs, en voilà assez. Cette discussion est venue à l'improviste : qu'elle meure comme elle est née, et veuillez, je vous prie, faire plus ample connaissance.

JACHIMO.

Je voudrais qu'on me mît en demeure de soutenir mon dire, quand ma fortune et celle de mon voisin y seraient engagées.

POSTHUMUS.

Sur quelle dame tenteriez-vous l'épreuve ?

JACHIMO.

Sur la vôtre, dont la fidélité est selon vous si assurée. Je parie dix mille ducats contre votre bague, que pourvu que je sois introduit à la cour où habite votre dame, sans avoir eu avec elle plus de deux entretiens, je lui ravirai cette vertu que vous croyez si réservée.

POSTHUMUS.

Je parierai de l'or contre votre or : je tiens à ma bague autant qu'à mon doigt; elle en est inséparable.

JACHIMO.

Vous aimez, et cela vous rend prudent : quand vous auriez acheté un million de drachmes de la chair de femme, vous ne l'empêcheriez pas de se corrompre; mais je vois que vous avez des scrupules qui vous font craindre l'événement.

POSTHUMUS.

Vous dites tout cela pour plaisanter; j'espère qu'au fond vous avez des pensées moins frivoles.

JACHIMO.

Je suis maître de mes paroles, et ce que j'ai dit, je suis prêt à le soutenir; je le jure.

POSTHUMUS.

Vous le voulez ? — Je laisserai mon diamant en gage jusqu'à votre retour. — Que l'acte de la gageure soit dressé. La vertu de ma maîtresse excède l'indignité de votre pensée outrageante : je tiens contre vous le pari; voici ma bague.

PHILARIO.

Ce pari n'aura pas lieu.

JACHIMO.

Par les dieux, il est conclu. — Si je ne vous apporte pas la preuve irréfragable que j'ai obtenu les plus intimes faveurs de votre maîtresse, mes dix mille ducats vous appartiendront, votre diamant aussi. Oui, si je reviens après avoir laissé intact cet honneur qui vous inspire tant de confiance, elle, votre joyau, cet autre joyau et mon or, tout est à vous, pourvu que j'aie de vous une lettre d'introduction qui me donne un libre accès auprès d'elle.

POSTHUMUS.

J'accepte ces conditions; qu'elles soient consignées par écrit. — Seulement, je fais mes réserves. Si vous triomphez d'elle et que vous m'en donniez la preuve directe, je ne suis plus votre ennemi; elle ne mérite pas de nous occuper. Si au contraire elle reste fidèle et chaste, et que vous ne puissiez m'administrer la preuve du contraire, vous aurez à me rendre raison l'épée à la main de vos soupçons outrageans et de l'attaque que vous dirigez contre sa chasteté.

JACHIMO.

Votre main; ça va. Nous ferons rédiger ces conditions par un conseil légal; après quoi, je pars sur-le-champ pour la Bretagne, de peur que la gageure ne s'enrhume et ne meure d'inanition. Je vais chercher mon or et faire dresser l'acte.

POSTHUMUS.

C'est convenu.

POSTHUMUS *et* JACHIMO *sortent.*

LE FRANÇAIS.

Croyez-vous que le pari tiendra?

PHILARIO.

Le seigneur Jachimo n'en voudra pas démordre. Suivons-les, je vous prie.

Ils sortent.

SCENE VI.

La Bretagne. — Un appartement dans le palais de Cymbeline.

Arrivent LA REINE, *ses* DAMES *et* CORNÉLIUS.

LA REINE.

Pendant que la rosée est encore sur la terre, allez cueillir ces fleurs : hâtez-vous : quelle est celle de vous qui en a la liste ?

UNE DAME.

Moi, madame.

LA REINE.

Allez.

LES DAMES *sortent*.

LA REINE, *continuant*.

Eh bien, docteur, avez-vous apporté ces drogues?

CORNÉLIUS.

Oui, madame, les voici. (*Il lui remet une petite boîte.*) J'espère que votre majesté ne s'offensera pas d'une question que ma conscience me fait un devoir de vous adresser; permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'avez commandé ces mélanges empoisonnés, destinés à donner une mort lente, mais certaine?

LA REINE.

Je m'étonne, docteur, que vous me fassiez une pareille question. Ne suis-je pas depuis longtemps votre élève? ne m'avez-vous pas enseigné à composer des parfums, à distiller, à faire des conserves dont le roi m'a souvent fait compliment? Après avoir poussé si loin mes connaissances, à moins que vous ne me supposiez des intentions diaboliques, n'est-il pas convenable que j'applique mon instruction à d'autres expériences? J'essaierai la force de ces mélanges, non sur des créatures humaines, mais sur de vils animaux. Par là, je m'assurerai de leur énergie; j'opposerai des antidotes à leur activité, et je connaîtrai leurs vertus et leurs effets.

CORNÉLIUS.

Votre majesté, par ces pratiques, s'endurcira le cœur; d'ailleurs vous ne pourrez voir ces effets sans dégoût et sans danger.

LA REINE.

Oh! soyez tranquille. —

Arrive PISANIO.

LA REINE, *à part, continuant.*

Voici ce scélérat patelin, je veux faire sur lui mon premier essai : il prend le parti de son maître; c'est un ennemi de mon fils. — Eh bien, Pisanio? — Docteur, pour le moment je puis me dispenser de vos services. Veuillez sortir.

CORNÉLIUS, *à part.*

Vous m'êtes suspecte, madame; mais vous ne ferez pas de mal.

LA REINE, *à Pisanio.*

Écoute; un mot.

Elle s'entretient avec lui à voix basse.

CORNÉLIUS, *à part.*

Je n'aime pas cette femme. Elle croit tenir des poisons lents d'une merveilleuse efficacité. Je la connais et ne veux pas confier à des mains aussi perverses des ingrédiens d'une nature si funeste. Ceux que je lui ai donnés plongeront les sens dans une léthargie passagère : il est probable qu'elle les éprouvera d'abord sur des chats et des chiens; ensuite elle montera plus haut; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente que donnent ces substances; elles ne font que plonger les sens dans un assoupissement momentané, pour leur donner ensuite plus d'activité et de fraîcheur. Je la trompe avec ces poisons prétendus, et en la trompant ainsi j'agis en honnête homme.

LA REINE.

Docteur, je n'ai plus besoin de vous; vous attendrez pour revenir que je vous fasse appeler.

CORNÉLIUS.

Je prends humblement congé de votre majesté.

Il sort.

LA REINE.

Tu dis qu'elle pleure encore. Ne crois-tu pas que le temps séchera ses larmes, et que la raison prendra chez elle la place de la folie? Travaille à obtenir ce résultat. Quand tu viendras m'annoncer qu'elle aime mon fils, je te dirai à l'instant que tu es aussi grand que ton maître, plus grand même; car sa fortune n'a plus qu'un souffle de vie, et sa renommée est à l'agonie. Il ne peut ni revenir ici, ni rester où il est. Pour lui, changer de lieu, c'est changer de misère, et chaque jour avance sa ruine. Qu'aurais-tu à espérer en t'appuyant sur un support près de crouler, qui ne peut être relevé, sur un homme qui n'a point d'amis capables de l'étayer? (*Elle laisse tomber une boîte; Pisanio la ramasse.*) Tu ne connais pas ce que tu viens de ramasser; mais prends-le pour ta peine; c'est un médicament de ma composition, qui a cinq fois sauvé les jours du roi. Je ne connais rien au monde de plus salutaire. — Garde-le, je te prie, comme un gage des récompenses ultérieures que je te destine. Éclaire ta maîtresse sur sa situation; qu'elle croie que c'est de ton propre mouvement que tu lui parles; songe quel changement va s'effectuer dans ta position : tu conserveras ta maîtresse, et de plus, tu auras mon fils qui ne t'oubliera pas. Je m'emploierai auprès du roi pour te procurer, dans quelque carrière que ce soit, tout l'avancement que tu pourras désirer; et moi-même, moi qui t'aurai mis à même de mériter ces faveurs, je récompenserai magnifiquement tes services. Appelle mes femmes; pense à ce que je t'ai dit.

PISANIO *sort.*

LA REINE, *seule, continuant.*

Un rusé coquin dont rien ne saurait ébranler la fidélité. Il est l'agent de son maître, chargé de le rappeler sans cesse au souvenir de sa maîtresse et de la maintenir fidèle à son époux. Je lui ai fait là un don qui, s'il en fait usage, la mettra tout-à-fait à court de plénipotentiaires d'amour; et plus tard, à moins que son obstination ne fléchisse, elle en éprouvera elle-même l'efficacité.

Entre PISANIO, *suivi des* DAMES *de la reine.*

LA REINE, *continuant.*

C'est bien, c'est bien; vous vous en êtes acquittées à merveille : portez dans mon cabinet ces

violettes et ces primevères. — Adieu, Pisanio, pense à ce que je t'ai dit.

La Reine et ses Dames *sortent.*

PISANIO.

J'y penserai; mais, avant de trahir les intérêts de mon excellent maître, je m'étranglerai de mes propres mains; voilà tout ce que je ferai pour toi.

Il sort.

SCENE VII.

Un autre appartement dans le même palais.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE.

Un père cruel, une perfide marâtre, un sot aspirant à la main d'une femme mariée dont l'époux est proscrit. — O cet époux! ma suprême douleur! Que de tourmens j'éprouve à cause de lui! Heureuse si j'avais été dérobée dans mon enfance, comme mes deux frères! Plus est élevée la sphère de nos désirs, plus nous sommes misérables. Heureux, quelque humble que soit leur destinée, ceux qui voient accomplir leurs modestes désirs, cette condition essentielle du bonheur. — Quel est cet inconnu?

Entrent PISANIO *et* JACHIMO.

PISANIO.

Madame, c'est un noble chevalier de Rome; il vous apporte des lettres de mon maître.

JACHIMO.

Vous changez de couleur, madame? Le noble Léonatus est en bonne santé. Il salue affectueusement votre altesse.

Il lui présente une lettre.

IMOGÈNE.

Je vous remercie, seigneur; soyez le bien venu.

JACHIMO, *à part.*

Sa beauté extérieure est incomparable; si elle possède une ame aussi merveilleusement belle, elle est le véritable phénix d'Arabie, et j'ai perdu ma gageure. N'importe; payons d'audace, armons-nous d'intrépidité de pied en cap! ou bien faisons comme le Parthe, combattons en fuyant; peut-être ferais-je mieux de fuir sur-le-champ.

IMOGÈNE, *lisant.*

« C'est un homme de la plus haute distinction,
» à qui j'ai des obligations infinies. Traite-le en
» conséquence, si tu fais cas de ton fidèle
» Léonatus. »

Je ne lis tout haut que ces lignes; le reste pénètre jusqu'au vif mon cœur reconnaissant. — Noble seigneur, vous êtes le bien venu, plus que je ne saurais vous l'exprimer, et je ferai mon possible pour vous le prouver.

JACHIMO.

Je vous rends grâce, charmante princesse. — Eh quoi! les hommes sont-ils insensés? La nature leur a donné des yeux pour contempler la voûte azurée et le magnifique spectacle de la terre et des mers; des yeux qui peuvent distinguer entre les globes enflammés qui roulent sur nos têtes, et les cailloux du rivage; et avec des organes si précieux ils ne peuvent distinguer entre la beauté et la laideur?

IMOGÈNE.

D'où naît donc votre étonnement?

JACHIMO.

Ce ne saurait être la faute des yeux; car des singes eux-mêmes ayant à choisir entre deux femelles, l'une belle et l'autre laide, feraient des avances à la première et la grimace à la seconde. Ce n'est pas non plus faute de jugement; car il n'est pas d'idiot qui, placé dans cette alternative, ne fît un choix éclairé. Il ne faut pas non plus en accuser les appétits des sens. Car la laideur et l'impudicité mises en présence d'une perfection si achevée, loin d'allécher le désir, ne soulèveraient que le dégoût.

IMOGÈNE.

Que voulez-vous dire?

JACHIMO.

C'est le résultat de la satiété. Le désir que rien ne saurait satisfaire, pareil au tonneau qui se vide à mesure qu'on l'emplit, après avoir dévoré l'agneau, implore des alimens grossiers.

IMOGÈNE.

Quelle fantaisie vous prend? Êtes-vous indisposé?

JACHIMO.

Je vous rends grâces, madame, je suis bien. (*A Pisanio.*) Je vous serai obligé d'aller rejoindre mon domestique à l'endroit où je l'ai laissé. Il est timide et borné.

PISANIO.

Seigneur, j'allais sortir pour lui faire accueil.

Pisanio *sort.*

IMOGÈNE.

La santé de mon époux est-elle bonne? Comment se porte-t-il?

JACHIMO.

Bien, madame.

IMOGÈNE.

Son humeur est-elle enjouée? J'espère que oui.

JACHIMO.

Il est excessivement gai; il n'y a pas à Rome d'étranger aussi jovial, aussi folâtre; on ne l'appelle que le joyeux Breton.

IMOGÈNE.

Quand il était ici, il était enclin à la tristesse, souvent même sans savoir pourquoi.

JACHIMO.

Je ne l'ai jamais vu triste. Parmi les personnes de sa société, il y a un Français, un cavalier dis-

tingué, qui, à ce qu'il paraît, est très-amoureux d'une jeune Française. Quand notre jovial Breton lui voit pousser de profonds soupirs, il rit aux éclats, et s'écrie : « Comment s'empêcher de rire » quand on voit un homme, — qui sait par l'his- » toire, par ce qu'il a entendu dire, et par son » expérience personnelle, ce qu'est la femme, ce » qu'il lui est impossible de ne pas être, — passer » ses jours à soupirer après un esclavage cer- » tain ! »

IMOGÈNE.

Est-ce que mon époux tiendrait un pareil langage ?

JACHIMO.

Oui, madame; et en même temps il rit jusqu'aux larmes; rien de plus amusant que de l'entendre se moquer du Français; mais le ciel m'est témoin qu'il y a des hommes qui ont bien des reproches à se faire.

IMOGÈNE.

Ce n'est pas lui, j'espère.

JACHIMO

Ce n'est pas lui. Néanmoins il pourrait faire un plus digne usage des dons qu'il a reçus du ciel. Pour lui, c'est déjà très-grave; mais en ce qui vous concerne, — vous que je regarde comme lui appartenant, — je ne puis m'empêcher de mêler à mon admiration un sentiment de pitié.

IMOGÈNE.

Pour qui cette pitié, seigneur ?

JACHIMO.

Je plains sincèrement deux personnes.

IMOGÈNE.

En suis-je une, seigneur? Vous me regardez; quel malheur voyez-vous en moi qui mérite votre pitié ?

JACHIMO.

O aveuglement déplorable ! fuir la lumière du soleil, et se délecter à l'ombre d'un cachot infect !

IMOGÈNE.

Veuillez, seigneur, répondre plus clairement à ma question. Pourquoi me plaignez-vous ?

JACHIMO.

Parce que d'autres que vous, — j'allais ajouter, — obtiennent les caresses de votre, — mais c'est aux dieux d'en tirer vengeance, ce n'est pas à moi d'en parler.

IMOGÈNE.

Vous paraissez savoir quelque chose qui me concerne. L'appréhension d'un malheur fait souvent plus de mal que la certitude ; car, ou il est irréparable, ou, s'il est connu à temps, on peut encore y apporter remède. Veuillez donc, je vous prie, me découvrir le secret qui semble près de vous échapper, et que vous vous efforcez de retenir.

JACHIMO.

Si, pouvant imprimer voluptueusement mes lèvres sur cette joue, sur cette main dont le moindre contact suffit pour arracher à un homme le serment d'aimer toujours; si, possédant cet objet enchanteur qui captive irrésistiblement mes regards, j'allais, mortel réprouvé, souiller ma bouche sur des lèvres aussi fréquemment foulées que les degrés qui conduisent au Capitole ; unir ma main à des mains rendues calleuses par le travail et le parjure de chaque jour ; puiser mon bonheur dans des yeux ternes et pâles comme la lumière enfumée que donne un suif impur, je mériterais que tous les fléaux de l'enfer vinssent punir une telle trahison.

IMOGÈNE.

Je crains que mon époux n'ait oublié la Bretagne.

JACHIMO.

Il s'est oublié lui-même. Moi qui vous donne ces renseignemens, ce n'est pas de moi-même que je révèle la bassesse de son parjure; ce sont vos grâces qui, avec toute la puissance de la magie, m'arrachent cette révélation.

IMOGÈNE.

Je n'en veux point entendre davantage.

JACHIMO.

O femme adorée ! votre cause touche mon cœur d'une pitié qui va jusqu'à la douleur; une princesse aussi belle, qui, unie au sort d'un monarque, doublerait la grandeur du plus grand roi du monde, se voir assimilée à des femmes impures, payées avec l'or même sorti de vos coffres ; à des créatures malsaines qui pour de l'or affrontent toutes les infirmités les plus hideuses dont puisse être affligée la nature ; à des malheureuses capables d'empoisonner jusqu'au poison même ! Vengez-vous, ou celle qui vous porta dans ses flancs n'était pas une reine, et vous dégénérez de votre illustre origine.

IMOGÈNE.

Me venger ! comment le puis-je? si ce que vous me dites est vrai, — car j'ai un cœur qui ne doit pas s'en rapporter trop vite au témoignage de mes oreilles, — si c'est la vérité, comment dois-je m'en venger ?

JACHIMO.

Quoi ! vous voudriez conserver la chasteté de Diane dans votre couche glacée, tandis que lui, il promène librement ses impudiques désirs, et vous outrage aux dépens de votre bourse ! Vengez-vous; je me mets à votre disposition ; je suis plus digne de vous que le déserteur de votre couche ; et vous aurez en moi un amant dévoué, discret et sûr.

IMOGÈNE.

Holà, Pisanio !

JACHIMO.

Laissez-moi sceller par un baiser l'offre de mon dévouement.

IMOGÈNE.

Arrière ! — Je m'en veux de t'avoir écouté si long-temps. — Si tes intentions avaient été honorables, tu m'aurais fait ces communications dans des vues vertueuses, et non dans le but étrange et vil que tu te proposes. Tu calomnies un homme qui est aussi étranger aux faits dont tu l'accuses que tu l'es à l'honneur, et tu cherches à séduire

une femme qui te méprise à l'égal du démon. — Holà, Pisanio! — Le roi mon père sera instruit de ton audace; s'il approuve qu'un étranger grossier prenne sa cour pour une maison de prostitution, et y explique ses obscènes désirs; dès lors il a une cour dont il se soucie peu, et une fille qu'il ne respecte pas. — Holà, Pisanio!

JACHIMO.

O fortuné Léonatus! je puis le dire, la confiance que tu as en ta femme est méritée, et ta rare vertu mérite la sienne! — Vivez long-temps heureuse, vous l'épouse de l'homme le plus honorable qui ait jamais fait l'orgueil d'un pays, vous dont l'amour rendrait fière le plus grand des mortels, accordez-moi mon pardon. Je vous ai tenu ce langage pour m'assurer si votre foi était profondément enracinée. Et maintenant je vais recommencer le portrait de votre époux, et vous le représenter sous ses couleurs véritables. C'est le cavalier le plus accompli; le charme de ses qualités lui attache tous ceux qui le connaissent, et lui concilie tous les cœurs.

IMOGÈNE.

Vous lui faites réparation.

JACHIMO.

Il semble un dieu descendu parmi les hommes. Je ne sais quel lustre répandu sur toute sa personne le fait paraître plus qu'un mortel. Ne soyez point offensée, auguste princesse, si j'ai voulu connaître l'accueil que vous feriez à un rapport mensonger. Cette circonstance n'a servi qu'à faire briller par une nouvelle épreuve votre jugement éclairé dans le choix d'un époux si accompli, que vous saviez incapable de faillir. L'affection que j'ai pour lui m'a porté à m'assurer si votre bon grain contenait de l'ivraie; mais les dieux vous ont faite différente de toutes les autres femmes, ils vous ont donné une pureté sans mélange; veuillez me pardonner.

IMOGÈNE.

Tout est réparé, seigneur; disposez de mon pouvoir dans cette cour.

JACHIMO.

Recevez mes humbles remerciemens. J'avais presque oublié de demander à votre altesse un léger service, qui ne laisse pas néanmoins d'avoir quelque importance, car il concerne votre époux; quelques amis et moi nous y sommes pareillement intéressés.

IMOGÈNE.

De quoi s'agit-il, je vous prie?

JACHIMO.

Nous sommes une douzaine de Romains qui, avec votre époux, la meilleure plume de notre aile, avons mis en commun une somme d'argent destinée à l'achat d'un présent pour l'empereur; je me suis chargé de la commission, et j'ai fait cette emplette en France. C'est de la vaisselle plate d'un travail exquis; ce sont des joyaux du plus beau travail. Ces objets sont d'une grande valeur; étranger dans ce pays, j'aurais désiré les mettre en sûreté : vous plairait-il de vous en charger?

IMOGÈNE.

Volontiers; et je vous certifie sur l'honneur qu'ils seront en sûreté. Puisque mon époux y est intéressé, je les garderai dans ma chambre.

JACHIMO.

Ils sont renfermés dans un coffre sous la garde de mes gens; je prendrai la liberté de vous les envoyer pour cette nuit seulement. Je dois me rembarquer demain.

IMOGÈNE.

Oh! non, non.

JACHIMO.

Il le faut; veuillez m'excuser, je manquerais à ma parole en différant mon retour. De la France, où j'étais, j'ai traversé les mers tout exprès pour voir votre altesse, selon la promesse que j'en avais faite.

IMOGÈNE.

Je vous remercie des peines que vous avez prises; mais vous ne partirez pas demain, n'est-ce pas?

JACHIMO.

Oh! il le faut, madame; si donc votre intention est d'écrire à votre époux, veuillez le faire cette nuit. J'ai déjà dépassé le terme convenu, et il importe que notre cadeau soit présenté à temps.

IMOGÈNE.

J'écrirai. Envoyez-moi votre coffre, il ne courra aucun risque, et vous sera fidèlement rendu : vous êtes le bien venu.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour devant le palais de Cymbeline.

Arrivent CLOTEN *et* DEUX SEIGNEURS.

CLOTEN.

Vit-on jamais homme jouer de malheur à ce point? Au moment où je touchais le but, voir ma boule chassée! J'avais parié sur le coup mille livres sterling; et puis ne voilà-t-il pas un faquin qui vient m'entreprendre pour avoir juré; comme si je lui empruntais mes juremens, et qu'il ne me fût pas permis de les débiter à mon gré!

PREMIER SEIGNEUR.

Il a été bien avancé; vous lui avez fendu la tête avec votre boule.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

S'il n'eût pas eu plus de cervelle que son agresseur, il l'aurait perdue toute.

CLOTEN.

Quand il plaît à un homme de qualité de jurer les personnes présentes n'ont pas le droit de venir interrompre ses juremens.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Non, monseigneur ; — (*à part*) ni de les écouter.

CLOTEN.

L'insolent! moi, lui donner satisfaction? A la bonne heure, s'il était de mon rang!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Il serait au rang des imbécilles.

CLOTEN.

Il n'y a rien au monde qui me vexe plus que cela ! je voudrais pour beaucoup être moins noble que je ne suis; ils n'osent pas se battre avec moi, à cause de la reine ma mère ; il n'y a pas de si vil coquin qui ne soit le maître de se battre tout son soûl ; et moi, j'en suis réduit à me promener de long en large, comme un coq qui ne peut trouver son pair.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Tu es tout à la fois un coq et un chapon ; mais tu n'as du coq que la voix et la crète.

CLOTEN.

Qu'en dites-vous ?

PREMIER SEIGNEUR.

Il ne convient pas que votre seigneurie se commette avec le premier venu qu'il vous aura plu d'insulter.

CLOTEN.

Je le sais; mais il m'est, certes, bien permis d'insulter mes inférieurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Oui; et cela n'est permis qu'à votre seigneurie.

CLOTEN.

C'est ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR.

Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé ce soir à la cour?

CLOTEN.

Un étranger! Et je n'en sais rien!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Il est lui-même un personnage fort étrange, et il sait rien.

PREMIER SEIGNEUR.

Il est arrivé un Italien; on le dit un des amis de Léonatus.

CLOTEN.

Léonatus? un faquin proscrit! Son ami, quel qu'il soit, en est un autre. Qui vous a appris l'arrivée de cet étranger?

PREMIER SEIGNEUR.

L'un des pages de votre seigneurie.

CLOTEN.

Convient-il que j'aille le voir? Ne sera-ce pas déroger?

PREMIER SEIGNEUR.

Vous ne pouvez déroger, monseigneur.

CLOTEN.

Pas facilement, je crois.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Tu es un sot reconnu, et tu peux sans déroger faire des sottises.

CLOTEN.

Venez; je veux aller voir cet Italien : ce que j'ai perdu aujourd'hui aux boules, je veux le lui regagner cette nuit. Allons, venez.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je vais suivre votre seigneurie.

CLOTEN *et* LE PREMIER SEIGNEUR *s'éloignent.*

DEUXIÈME SEIGNEUR, *seul.*

Comment une furie aussi matoise que sa mère a-t-elle pu mettre au monde un pareil âne! Une femme qui fait tout ployer devant la supériorité de son intelligence, avoir pour fils un idiot qui ne peut comprendre qu'en ôtant deux de vingt il reste dix-huit! Hélas! malheureuse princesse, divine Imogène, que ne dois-tu pas souffrir entre un père gouverné par ta marâtre, une mère tramant chaque jour de nouveaux complots, et un soupirant plus odieux pour toi que l'abominable exil de ton époux bien-aimé, que l'horrible divorce qu'on voudrait t'imposer! Puisse le ciel raffermir les remparts de ton honneur, et conserver inébranlable le temple de ta belle ame! puisses-tu vivre assez pour posséder un jour et ton époux banni et ce vaste royaume!

Il s'éloigne.

SCENE II.

Une chambre à coucher ; dans un coin est un coffre.

IMOGÈNE *est occupée à lire dans son lit; entre* HÉLÈNE, *l'une de ses femmes.*

IMOGÈNE.

Qui est là? Est-ce toi, Hélène ?

HÉLÈNE.

C'est moi, madame.

IMOGÈNE.

Quelle heure est-il ?

HÉLÈNE.

Il est près de minuit, madame.

IMOGÈNE.

J'ai donc lu pendant trois heures : mes yeux sont fatigués. — Plie le feuillet à la page où j'en suis restée; et puis va te coucher : n'emporte pas le flambeau; laisse-le brûler; si tu peux te lever à quatre heures, éveille-moi, je te prie. Le sommeil me gagne entièrement.

HÉLÈNE *sort.*

IMOGÈNE, *continuant.*

Dieux, je me recommande à votre protection. Défendez-moi, je vous en conjure, des mauvais génies et des piéges de la nuit.

Elle s'endort ; Jachimo sort du coffre.

JACHIMO.

Le grillon chante, et l'homme fatigué répare ses forces par le sommeil. C'est à cette heure que Tarquin foula le parquet d'un pas furtif avant d'éveiller la chaste beauté qu'il déshonora. — Cythérée, que tu es belle ainsi couchée ! Lis brillant de fraîcheur, plus blanc que le lin qui te cache! Oh! si je pouvais la toucher ! rien qu'un baiser, un seul! qu'ils doivent être doux sur ces lèvres vermeilles ! — Cette chambre est parfumée de son haleine: la flamme de ce flambeau se penche vers elle, au-dessous de ses paupières, comme si elle cherchait à entrevoir les deux astres d'azur que leur voile recouvre. — Mais j'oublie le dessein qui m'amène. Il faut que je remarque ce que contient cette chambre, que j'en prenne note par écrit. — (*Il tire un calepin, et prend des notes.*) Ici des tableaux; notons-en le sujet. — Là une fenêtre. — Les ornemens de ce lit ; — le dessin de cette tapisserie, — l'histoire qu'elle représente. — Ah ! si je puis remarquer sur son corps quelque signe particulier, cela enrichira singulièrement mon inventaire: ce sera un témoignage bien supérieur à la désignation de tous les meubles du monde.— O sommeil, image de la mort, appesantis ses sens; qu'elle reste insensible comme le monument funéraire dans une chapelle ! — (*Détachant le bracelet d'Imogène.*) Viens, viens; — aussi facile à détacher que le nœud gordien était difficile! — Il est à moi. Voilà qui sera pour son époux au désespoir un témoignage aussi irrécusable que celui de la conscience. Sur le sein gauche elle a un signe composé de cinq taches, pareilles aux gouttes de pourpre dans le calice d'une primevère. Voilà une preuve plus convaincante que la justice ne pourrait jamais en obtenir : quand il verra que j'ai connaissance de ce signe caché, il ne pourra s'empêcher de croire que j'ai forcé la serrure et ravi le trésor de son honneur. En voilà assez. — Que me servirait de continuer cet inventaire? pourquoi noter par écrit ce qui est à jamais gravé dans ma mémoire? (*Prenant le livre.*) Elle lisait l'histoire de Térée : le feuillet est plié à l'endroit où Philomèle se rendit. — J'en ai assez : rentrons dans mon coffre, et fermons-en le ressort. Hâtez-vous, hâtez-vous, dragons de la nuit* ! — Que l'aurore ne tarde pas à ouvrir les yeux de l'alouette. Je tremble ; quoique ce soit là un ange du ciel, l'enfer est ici. (*On entend l'horloge sonner.*) Une, deux, trois. — Il est temps ! il est temps !

Il rentre dans le coffre.

SCENE III.

Une antichambre voisine de l'appartement d'Imogène.

Entrent CLOTEN *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Votre seigneurie, quand elle perd au jeu, est l'homme le plus patient, le plus froid qui ait jamais retourné un as.

CLOTEN.

Il n'y a rien qui me refroidisse comme de perdre.

PREMIER SEIGNEUR.

Mais tout le monde n'est pas aussi noblement patient que votre seigneurie; ce n'est que lorsque vous gagnez que vous êtes ardent et emporté.

CLOTEN.

Le gain donne du courage; si je pouvais obtenir cette petite sotte d'Imogène, je serais assez riche. Le matin approche, n'est-ce pas ?

PREMIER SEIGNEUR.

Il fait jour, monseigneur.

CLOTEN.

Je voudrais bien voir venir ces musiciens; on me conseille de lui donner de la musique tous les matins; on prétend que cela pourra l'attendrir.

Entrent DES MUSICIENS.

CLOTEN, *continuant.*

Allons, mettez vos instrumens d'accord ; si vous pouvez par vos mélodies faire impression sur elle, tant mieux ! Nous essaierons aussi des paroles. Donnez-nous d'abord un excellent morceau d'harmonie ; après, vous nous donnerez un joli air accompagné d'éloquentes et admirables paroles; — et puis, nous la laisserons à ses réflexions.

Les musiciens chantent en s'accompagnant de leurs instrumens.

CHANT.

L'alouette, aux portes des cieux,
Élève sa voix matinale ;
Et, sur la rive orientale,
Le soleil monte radieux.

Sur la terre, en perles liquides,
L'Aurore a répandu ses pleurs ;
Phébus au calice des fleurs
Abreuve ses coursiers rapides.

La marguerite, au bouton d'or,
Ouvre ses yeux à la lumière ;
Tout se réveille sur la terre ;
Réveillez-vous, mon cher trésor.

CLOTEN.

Partez maintenant; si cela fait impression, je vous paierai votre musique plus cher; si elle ne produit aucun effet, c'est de sa part... un défaut d'oreille auquel tous les instrumens du monde et la voix même des eunuques ne sauraient remédier.

LES MUSICIENS *sortent.*

Entrent CYMBÉLINE *et* LA REINE.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Voici le roi.

CLOTEN.

Je suis bien aise d'être resté debout si tard ; cela fait que je suis levé de grand matin. Le

* On représentait la nuit dans un char traîné par des dragons, emblème de la vigilance. (*Note du traducteur.*)

roi ne peut qu'approuver, en père, l'hommage que je viens rendre à sa fille. — Salut à votre majesté et à ma gracieuse mère.

CYMBÉLINE.

Attendez-vous ici à la porte de notre fille inflexible? Ne va-t-elle pas se montrer?

CLOTEN.

J'ai attaqué son cœur avec de la musique; mais elle ne témoigne en rien qu'elle y ait fait attention.

CYMBÉLINE.

L'exil de son amant est trop récent; elle ne l'a point encore oublié: au bout de quelque temps, son souvenir sera effacé, et alors elle est à vous.

LA REINE.

Vous avez beaucoup d'obligation au roi, qui ne laisse échapper aucune occasion de vous faire valoir auprès de sa fille. Faites-lui une cour régulière; sachez mettre à profit les occasions favorables; que vos empressemens augmentent en raison de ses refus; que les devoirs que vous lui rendez paraissent une inspiration de votre cœur; obéissez-lui en toute chose, excepté lorsqu'elle vous ordonne de renoncer à elle; alors seulement montrez-vous sourd à ses volontés.

CLOTEN.

Comment, sourd! je ne suis pas sourd, moi.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Sire, il est arrivé des ambassadeurs de Rome; parmi eux est Caïus Lucius.

CYMBÉLINE.

C'est un digne Romain, bien qu'il vienne maintenant m'apporter des paroles de colère; mais ce n'est pas lui que j'en accuse. Nous devons le recevoir avec tous les honneurs dus à celui qui l'envoie, et lui témoigner à lui-même notre reconnaissance des bons offices qu'il nous a rendus. — (*A Cloten.*) Mon cher fils, quand vous aurez salué votre bien aimée, venez nous rejoindre; nous aurons besoin de vous pour recevoir ce Romain. — Venez, madame!

CYMBÉLINE, LA REINE, LES SEIGNEURS *et* LE MESSAGER *sortent.*

CLOTEN, *seul.*

Si elle est levée, je lui parlerai; sinon, qu'elle continue son sommeil et ses rêves. — Avec votre permission, hola! (*Il frappe.*) — Je sais que ses femmes sont avec elle. Si je gagnais l'une d'elles à prix d'or!... L'or ouvre toutes les portes; il corrompt jusqu'à la fidélité des nymphes de Diane, et leur fait livrer le cerf au hardi braconnier; c'est l'or qui fait périr l'honnête homme et sauve le fripon; il lui arrive même quelquefois de faire pendre fripon et honnête homme. Que ne peut-il pas faire et défaire? il faut que je prenne une de ses femmes pour avocat; car je n'entends pas encore bien la cause moi-même. — Avec votre permission!

Il frappe.

Entre UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Quel est celui qui frappe?

CLOTEN.

Un homme de qualité.

LA SUIVANTE.

Rien que cela?

CLOTEN.

Et le fils d'une noble dame.

LA SUIVANTE.

C'est plus que ne pourraient justement s'en vanter beaucoup d'autres qui paient leur tailleur aussi chér que vous payez le vôtre. Que désire votre seigneurie?

CLOTEN.

La personne de votre maîtresse. Est-elle prête?

LA SUIVANTE.

Oui, à garder la chambre.

CLOTEN.

Voilà de l'or pour vous... Vendez-moi vos éloges...

LA SUIVANTE.

Que je vous vende mes éloges? vous voulez que je vous loue, et que je dise le bien que je pense de vous? — Voici la princesse.

Entre IMOGÈNE.

CLOTEN.

Bonjour, ma charmante sœur! Votre belle main, s'il vous plaît!

IMOGÈNE.

Bonjour, seigneur. Vous vous donnez beaucoup trop de peine pour ne recueillir que des chagrins; tout le remercîment que je puis vous offrir, c'est de vous dire que je suis à court de remercîmens, et que je n'en ai point à votre service.

CLOTEN.

Néanmoins, je vous jure que je vous aime.

IMOGÈNE.

Si vous vous borniez à le dire, l'effet produit sur moi serait le même; si vous persistez à me le jurer, je vous dirai, pour vous payer de vos peines, que cela m'est parfaitement indifférent.

CLOTEN.

Ce n'est pas là une réponse.

IMOGÈNE.

Si je ne craignais de vous voir conclure de mon silence que j'accueille vos hommages, je ne parlerais pas. Laissez-moi en paix, je vous prie; je suis très-résolue à ne payer tous vos empressemens que d'un refus discourtois. Un homme de votre pénétration devrait se le tenir pour dit, et se retirer.

CLOTEN.

Ce serait un crime que de vous abandonner à votre folie; je n'en ferai rien.

IMOGÈNE.

La folie est un mal que n'ont point à redouter les imbéciles.

CLOTEN.

Est-ce que vous m'appelez imbécile ?

IMOGÈNE.

Je le fais parce que je suis folle : si vous voulez vous résigner, je ne serai plus folle ; cela nous guérira tous deux. Je regrette infiniment, seigneur, que vous m'ayez fait oublier les bienséances de mon sexe, en m'obligeant à vous parler sur ce ton. Retenez bien, une fois pour toutes, ce que je vais vous dire : moi, qui connais mon cœur, je vous déclare, en toute sincérité, que je ne me soucie pas de vous : je vous avouerai même, à ma honte, que je pousse le défaut de charité au point de vous haïr ; j'aurais souhaité que vous l'eussiez senti vous-même sans m'obliger à vous le dire.

CLOTEN.

Vous manquez à l'obéissance que vous devez à votre père ; car l'engagement que vous prétendez avoir contracté avec un misérable nourri d'aumônes, de plats refroidis et des restes de la cour, cet engagement n'en est point un. Il peut être permis aux gens de bas étage — et quoi de plus bas que lui ? — d'unir leur misère, de donner le jour à des malheureux, sans consulter d'autres volontés que la leur ; mais vous, votre naissance royale vous interdit cette liberté ; il ne vous est pas permis de souiller l'éclat de la couronne en la commettant avec un obscur vassal, un malheureux fait pour porter la livrée, un laquais des plus ordinaires.

IMOGÈNE.

Profane drôle, quand tu serais le fils de Jupiter, sans plus de qualités que tu n'en as, tu ne serais pas digne d'être le laquais de mon époux. Tu te croirais trop honoré, tu te regarderais comme récompensé au-delà de ton mérite, au point même d'exciter l'envie et dans son royaume de provoquer la haine, s'il daignait t'accorder l'emploi de valet de bourreau.

CLOTEN.

Que les vapeurs empestées du midi l'étouffent !

IMOGÈNE.

Ce qui peut lui arriver de pis, c'est que son nom soit prononcé par toi. La moindre de ses nippes, pourvu seulement qu'elle ait touché son corps, est plus précieuse à mes yeux que tous les cheveux de ta tête, quand chacun d'eux serait un Cloten. — Eh bien, Pisanio !

Entre PISANIO.

CLOTEN.

La moindre de ses nippes ?... Que toutes les furies...

IMOGÈNE, *à Pisanio.*

Va sur-le-champ trouver de ma part ma suivante Dorothée.

CLOTEN.

La moindre de ses nippes ?

IMOGÈNE.

Je suis obsédée par un sot qui m'effraie et m'irrite. — Va dire à Dorothée de chercher un bracelet qui par malheur s'est détaché de mon bras ; il me vient de ton maître. Malheureuse que je suis ! je ne voudrais pas l'avoir perdu pour le revenu du premier monarque de l'Europe. Je crois l'avoir vu ce matin ; je suis certaine qu'il était hier soir à mon bras ; je l'ai baisé, et j'espère qu'il n'est pas allé dire à mon époux que je baise un autre objet que lui.

PISANIO.

Il n'est pas perdu.

IMOGÈNE.

Je l'espère ; va, et cherche-le.

Pisanio *sort.*

CLOTEN.

Vous m'avez dit des injures. — La moindre de ses nippes ?

IMOGÈNE.

Oui, je l'ai dit. Si vous voulez pour ce fait m'intenter une action en justice, appelez des témoins.

CLOTEN.

Je le dirai à votre père.

IMOGÈNE.

Et à votre mère aussi. Elle est ma belle-mère, et son opinion, je l'espère, ne me sera pas favorable. Seigneur, je vous laisse dévorer votre colère.

Elle sort.

CLOTEN.

Je me vengerai. — La moindre de ses nippes ? — Fort bien.

Il sort.

SCÈNE IV.

Rome. — Un appartement dans la maison de Philario.

Entrent POSTHUMUS *et* PHILARIO.

POSTHUMUS.

Ne craignez rien, seigneur. Je voudrais être aussi certain du bon vouloir du roi que je le suis de l'honneur d'Imogène.

PHILARIO.

Quels moyens avez-vous de vous le concilier ?

POSTHUMUS.

Aucun. Je n'attends rien que du temps. Il me faut grelotter au milieu des rigueurs de l'hiver, en attendant qu'un plus chaud soleil vienne à luire. C'est pour votre amitié une reconnaissance bien stérile que ces espérances mêlées de craintes ; si elles ne se réalisent pas, je cours grand risque de mourir votre débiteur.

PHILARIO.

Je suis plus que payé par le charme de votre amitié vertueuse et de votre société. Maintenant votre roi doit avoir reçu le message du grand Auguste ; Caïus Lucius remplira de point en point

sa mission. Cymbéline paiera le tribut avec les arrérages, ou il doit s'attendre à voir bientôt nos Romains, dont le souvenir est frais encore dans la douleur des Bretons.

POSTHUMUS.

Sans être homme d'état, et sans qu'il y ait apparence que je le serai jamais, je crois que tout ceci amènera une guerre, et qu'avant d'apprendre qu'aucun tribut ait été payé, vous apprendrez le débarquement des légions des Gaules dans notre belliqueuse Bretagne. Mes compatriotes sont mieux disciplinés qu'ils ne l'étaient à l'époque où Jules-César, tout en souriant de leur inexpérience, trouvait que leur courage n'était pas à mépriser. Maintenant qu'ils joignent la discipline à la bravoure, ils montreront à ceux qui les mettront à l'épreuve qu'ils ont su mettre le temps à profit.

Entre JACHIMO.

PHILARIO.

Ah ! voilà Jachimo !

POSTHUMUS.

Il faut que sur terre vous ayez eu pour chevaux de poste les cerfs les plus agiles, et que sur l'Océan les vents aient soufflé dans vos voiles de tous les points de l'horizon, pour accélérer la marche de votre navire.

PHILARIO.

Je vous salue, seigneur.

POSTHUMUS.

Je pense que la réponse brève que vous avez reçue vous a fait hâter votre retour ?

JACHIMO.

Votre dame est l'une des plus belles que j'aie jamais vues.

POSTHUMUS.

Et en même temps la plus vertueuse de toutes; sans quoi autant vaudrait que sa beauté se mît aux fenêtres pour allécher les cœurs parjures et se parjurer avec eux.

JACHIMO.

Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS.

Leur teneur est favorable, j'espère.

JACHIMO.

C'est probable.

POSTHUMUS.

Caïus Lucius était-il à la cour de Bretagne pendant que vous y étiez ?

JACHIMO.

On l'attendait; mais il n'était pas encore arrivé.

POSTHUMUS, *après avoir lu la lettre.*

Jusque-là, tout est bien. (*Lui montrant sa bague.*) Ce diamant est-il aussi brillant qu'autrefois? ou ne le trouvez-vous point trop terne pour le porter ?

JACHIMO.

Si je l'ai perdu, je dois en payer la valeur en or. Je ferais un voyage deux fois plus long pour passer encore une nuit aussi délicieuse et aussi courte que celle qui a été mon partage en Bretagne. J'ai gagné la bague.

POSTHUMUS.

Le diamant en est trop dur.

JACHIMO.

Pas du tout; votre femme est si tendre !

POSTHUMUS.

Seigneur, ne faites point de votre échec un badinage ; vous savez, j'espère, que nous ne pouvons plus rester amis.

JACHIMO.

Nous le devons, mon cher, si vous observez nos conventions. Si je revenais sans avoir connu votre épouse, j'avoue qu'entre nous les choses devraient aller plus loin. Mais je déclare avoir triomphé de son honneur et gagné votre bague, sans que de votre part ni de la sienne j'aie encouru le moindre reproche; car je n'ai agi que du consentement de tous deux.

POSTHUMUS.

Si vous pouvez me prouver qu'elle vous a reçu dans sa couche, prenez ma bague, et voilà ma main ; sinon, après l'opinion injurieuse que vous avez conçue de sa vertu sans tache, il faut que j'aie votre épée, ou vous la mienne, ou que toutes deux, restées sans maître, appartiennent au premier qui les trouvera.

JACHIMO.

Seigneur, j'ai à vous donner des preuves tellement irrécusables, que force vous sera d'y ajouter foi; je les confirmerai, s'il le faut, par serment. Mais vous m'en épargnerez la peine, quand vous aurez reconnu vous-même que cela est inutile.

POSTHUMUS.

Continuez.

JACHIMO.

Parlons d'abord de sa chambre à coucher, où je vous avouerai que je n'ai pas dormi ; mais où j'ai obtenu quelque chose qui m'a pleinement indemnisé de ma veille. Elle est tendue d'une tapisserie soie et argent, représentant la fière Cléopâtre lors de son entrevue avec son Romain, sur le Cydnus, que l'orgueil et les innombrables nefs qui le couvrent ont fait gonfler et franchir ses rives; c'est un chef-d'œuvre de magnificence où l'art le dispute à la matière. Je ne pouvais me lasser d'admirer la perfection de ce travail merveilleux, qu'on eût pris pour une réalité vivante. —

POSTHUMUS.

C'est vrai ; mais vous avez pu en entendre parler ici, soit par moi, soit par d'autres.

JACHIMO.

Je vous donnerai d'autres détails si vous le désirez.

POSTHUMUS.

Vous le devez; votre honneur l'exige.

JACHIMO.

La cheminée est au midi; l'ornement qui la couronne représente la chaste Diane au bain. Je n'ai jamais vu de figure plus parlante ; c'est une nature muette que le sculpteur a faite ; on peut

même dire qu'il l'a surpassée, au mouvement et à la respiration près.

POSTHUMUS.

C'est encore une chose que vous avez pu apprendre par des ouï-dire; car c'est un morceau renommé.

JACHIMO.

Le plafond est décoré de chérubins d'or en relief. J'oubliais les chenets: ce sont deux cupidons d'argent, au regard malin, se tenant sur un pied, et gracieusement inclinés sur leur base.

POSTHUMUS.

Et vous avez, dites-vous, triomphé de sa vertu? Je vous accorde que vous ayez vu tout cela, et je vous fais compliment de votre mémoire; mais la description de ce que contient sa chambre ne prouve pas que vous ayez gagné la gageure.

JACHIMO, *tirant de son sein le bracelet.*

Eh bien! pâlissez, si vous le pouvez. Permettez que je vous montre ce bijou : voyez. — Maintenant, je le serre. Donnez-moi votre diamant; je veux les garder tous deux.

POSTHUMUS.

O ciel! laissez-moi l'examiner encore! Est-ce bien celui que je lui ai laissé?

JACHIMO.

C'est le même, et je lui en sais bon gré; elle l'a détaché de son bras. Je la vois encore : la grâce de son action surpassait la valeur du présent, et y ajoutait un nouveau prix. Elle me le donna, et me dit : *Il me fut cher autrefois!*

POSTHUMUS.

Elle l'aura peut-être détaché pour me l'envoyer.

JACHIMO.

Elle vous l'écrit, n'est-ce pas?

POSTHUMUS.

Oh! non, non; il n'est que trop vrai. (*Lui donnant sa bague.*) Prenez aussi cet anneau; c'est un basilic dont la vue me donne la mort. — L'honneur ne se trouve point où est la beauté, la vérité où est la vraisemblance, l'amour sincère où se présente un rival. Les femmes ne sont pas plus fidèles à leurs sermens qu'à leur vertu, qui n'est qu'un mensonge. O perfidie qui dépasse toute mesure!

PHILARIO.

Calmez-vous, seigneur, et reprenez votre bague; elle n'est point encore gagnée. Elle peut avoir perdu ce bracelet; ou une de ses femmes, gagnée par lui, peut le lui avoir dérobé.

POSTHUMUS.

C'est vrai; oui, je crois que c'est ainsi qu'il se l'est procuré. — Rendez-moi ma bague. — Donnez-moi une preuve plus convaincante. Indiquez-moi quelque signe particulier que vous avez remarqué sur sa personne. Ce bracelet a été dérobé.

JACHIMO.

Par Jupiter! il n'a quitté son bras que pour venir dans mes mains.

POSTHUMUS.

Vous l'entendez! il jure, il jure par Jupiter. Il dit vrai. — Allons, gardez la bague. — Rien n'est plus vrai. J'ai la certitude qu'elle ne l'a pas perdu. Ses suivantes sont toutes fidèles et pleines d'honneur: elles, consentir à lui dérober son bracelet! pour un étranger! — Non, elle s'est livrée à lui. Voilà le gage de son déshonneur; — c'est à ce prix qu'elle a acheté le nom de prostituée. — Tiens, prends ton salaire, et que tous les démons d'enfer se partagent entre elle et toi!

PHILARIO.

Modérez-vous, seigneur! cette preuve ne suffit pas pour convaincre un homme bien persuadé de, —

POSTHUMUS.

Ne m'en parlez jamais; elle s'est donnée à lui.

JACHIMO.

S'il vous faut d'autres témoignages, en voici: au-dessous de son sein, bien digne d'être pressé par une amoureuse main, est un signe tout fier de la place charmante qu'il occupe; sur ma vie, mes lèvres l'ont baisé, et il a réveillé mes désirs assoupis. Vous vous rappelez sans doute cette tache?

POSTHUMUS.

Oui, et elle en confirme une autre, fatale, immense, que l'enfer, fût-elle seule, ne pourrait contenir.

JACHIMO.

Voulez-vous en entendre davantage?

POSTHUMUS.

Épargne-moi ton arithmétique; ne compte pas ses parjures! un seul, c'est pour moi un million.

JACHIMO.

Je jure, —

POSTHUMUS.

Ne jure pas. Si tu jures que tu n'as pas fait ce que tu dis, tu mens; et je te tuerai si tu nies m'avoir déshonoré.

JACHIMO.

Je ne nie rien.

POSTHUMUS.

Oh! que n'est-elle ici, pour que je la mette en pièces! Je veux aller en Bretagne et la tuer en présence de la cour, sous les yeux de son père. — Cela ne se passera point ainsi.

PHILARIO.

Il est tout-à-fait hors de lui-même! — Vous avez gagné : suivons-le, et tâchons de détourner les effets de la fureur qui le possède.

JACHIMO.

De tout mon cœur.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Même ville. — Un autre appartement dans la maison de Philario.

Entre POSTHUMUS.

POSTHUMUS.

Les hommes ne peuvent-ils donc être repré-

duits sans que les femmes y soient de moitié? Nous sommes tous bâtards; et l'homme vénéré que je nommais mon père était je ne sais où lorsque je fus conçu. Quelque faux monnayeur m'a fabriqué à sa place. Et cependant ma mère semblait être la Diane de son temps; de même que ma femme passe pour la merveille du sien. — O vengeance! vengeance! Combien de fois elle a modéré mes plaisirs légitimes, et m'a prié de m'abstenir, avec une pudeur si charmante, que c'eût été assez pour échauffer le vieux Saturne; et moi, je la croyais aussi chaste que la neige sur laquelle le soleil n'a point encore brillé. — Et voilà, ô malédiction! que ce basané de Jachimo, dans l'espace d'une heure, — n'est-il pas vrai, — ou en moins de temps encore, — dès la première entrevue, — peut-être il n'a pas dit un mot, et, tel qu'un sanglier de Germanie, largement repu de glands, il s'est élancé sur sa proie. Il n'a rencontré d'autre obstacle que ceux qu'il s'attendait à trouver. Oh! si je pouvais découvrir en moi ce que je tiens de la femme! Car l'homme n'a point un mouvement vicieux qui, je l'affirme, ne lui vienne de la femme. C'est d'elle qu'il tient le mensonge, l'adulation, la fraude, l'impudicité, les pensées obscènes : tout cela lui vient d'elle, d'elle seule, aussi bien que la vengeance, l'ambition, la convoitise, les caprices, la médisance, l'inconstance; tous les défauts qu'on pourrait nommer, et que l'enfer connaît, tous ou la plupart proviennent de la femme; que dis-je? ils en proviennent tous. Car elle porte l'inconstance jusque dans le vice; elle change un vice qui date d'une minute contre un autre plus nouveau encore. Je veux écrire contre les femmes, les détester, les maudire. — Mais la plus forte preuve de haine que je puisse leur donner, c'est de souhaiter que toutes leurs volontés soient faites. Les démons eux-mêmes ne sauraient leur trouver un supplice plus grand.

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

La Bretagne. — Une salle d'apparat dans le palais de Cymbéline.

Entrent d'un côté CYMBÉLINE, LA REINE, CLOTEN, *et* PLUSIEURS SEIGNEURS BRETONS; *de l'autre,* CAIUS LUCIUS *et* SA SUITE.

CYMBÉLINE.

Parlez, maintenant; que nous veut César-Auguste?

LUCIUS.

Quand Jules César, dont tout retrace encore la mémoire aux yeux des hommes, et qui vivra éternellement dans leur souvenir, vint dans cette île, et en fit la conquête, Cassibélan, ton oncle, illustré par les éloges de César non moins que par ses hauts faits, s'engagea, pour lui et ses successeurs, à payer à Rome un tribut annuel de trois mille livres; ce tribut, dans les derniers temps, n'a pas été acquitté.

LA REINE.

Et, pour ajouter à ton étonnement, il ne le sera jamais.

CLOTEN.

Nous verrons bien des Césars avant qu'il revienne un autre Jules. La Bretagne forme un monde à part, et nous ne voulons pas payer le droit de respirer notre air natal.

LA REINE.

La même occasion qui servit les Romains pour nous imposer des lois, nous l'avons aujourd'hui pour nous en affranchir. — Sire, rappelez-vous les rois vos ancêtres, et la bravoure naturelle aux peuples de votre île, cette forteresse de Neptune, bordée et défendue par des rocs inaccessibles et des mers mugissantes, entourée de sables qui n'endurent point les vaisseaux de vos ennemis, mais les engloutissent jusqu'à la pointe des mâts. Il est vrai que César fit ici une sorte de conquête; mais ce n'est point ici qu'il prononça ses orgueilleuses paroles : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Il essuya ici le premier échec qu'il ait jamais éprouvé; il fut battu deux fois et repoussé de nos côtes; et ses flottes, chétifs jouets de nos mers terribles, se brisèrent comme des coquilles d'œufs contre nos rochers : pour célébrer cette victoire, dans laquelle l'illustre Cassibélan s'était vu sur le point — ô inconstance de la fortune! — de s'emparer de l'épée de César, la ville de Lud resplendit de feux de joie, et le cœur des Bretons s'enfla d'un généreux courage.

CLOTEN.

Allons, il n'y a plus ici de tribut à payer; notre royaume est plus puissant qu'il ne l'était à cette époque; et, comme je le disais, il n'y a plus de César comme celui-là; d'autres peuvent avoir son nez aquilin, mais il n'en est point qui aient son bras fort.

CYMBÉLINE.

Mon fils, laissez achever votre mère.

CLOTEN.

Il en est beaucoup parmi nous qui ont le poignet aussi robuste que Cassibélan; je ne dis pas que je suis du nombre; mais j'ai un poignet. — Pourquoi un tribut? Pourquoi paierions-nous tribut? Si César peut nous cacher le soleil avec une couverture, ou mettre la lune dans sa poche,

nous lui paierons tribut pour obtenir la jouissance de la lumière; sinon, seigneur Lucius, qu'il ne soit plus question de tribut, je vous prie.

CYMBÉLINE.

Sachez qu'avant que les Romains eussent extorqué de nous le tribut injurieux, nous étions libres. L'ambition de César, tellement vaste qu'elle embrassait l'univers tout entier, nous imposa ce joug; il convient à un peuple belliqueux tel que nous de le secouer. Voici donc ce que nous répondrons à César : Nous avons eu pour maître ce Mulmutius qui fonda nos lois; ces lois, que l'épée de César n'a que trop mutilées, nous emploierons notre pouvoir à les remettre en vigueur; dût Rome en témoigner son mécontentement, nous mettrons notre gloire à restaurer l'œuvre de Mulmutius, le premier Breton qui ceignit son front d'une couronne d'or et prit le nom de roi.

LUCIUS.

Je regrette, Cymbéline, d'avoir à déclarer César Auguste ton ennemi, César, qui commande à un plus grand nombre de rois que tu n'as d'officiers au service de ta maison. Entends-moi donc : — au nom de César, je t'annonce la guerre et la ruine. Attends-toi à une attaque acharnée, irrésistible. — Après ce défi, permets-moi de te remercier, en mon nom, de ton accueil.

CYMBÉLINE.

Tu es le bien venu, Caïus; ton César m'a fait chevalier; j'ai passé sous ses ordres une grande partie de ma jeunesse; je lui dois la gloire que j'ai acquise; il veut aujourd'hui me la ravir; il est de mon devoir de la défendre à outrance. Je sais que les Pannoniens et les Dalmates ont pris les armes pour défendre leurs libertés; il faudrait que les Bretons fussent bien insensibles pour que cet exemple fût perdu pour eux. Tels ne les trouvera pas César.

LUCIUS.

C'est aux effets à le prouver.

CLOTEN.

Vous êtes le bien venu auprès du roi. Passez gaîment avec nous un jour ou deux encore. Si ensuite vous venez nous rendre visite dans d'autres intentions, vous nous trouverez sur les limites de la ceinture d'eau salée qui entoure notre île, Si vous nous chassez de cette position, le pays vous appartiendra. Si vous succombez dans cette entreprise, nos corbeaux en feront meilleure chère à vos dépens; et voilà tout.

LUCIUS.

Oui, seigneur.

CYMBÉLINE.

Je connais les volontés de ton maître, je t'ai fait connaître les miennes, il ne me reste plus qu'à te prouver que tu es le bien venu.

Ils sortent.

SCENE II.

Un appartement dans le même palais.

Entre PISANIO.

PISANIO.

Quoi! d'adultère? Pourquoi ne me nomme-t-il pas le monstre qui l'accuse? — Léonatus! ô mon maître! de quelle étrange calomnie on a empoisonné ton oreille? Quel Italien perfide, à la langue envenimée comme son poignard, abusa de ta crédulité? — Elle déloyale? non : elle porte la peine de sa fidélité; elle subit, avec le courage d'une déesse plutôt que d'une mortelle, des assauts auxquels succomberait toute autre vertu. — O mon maître! votre ame, comparée à la sienne, lui est maintenant aussi inférieure que l'était votre condition. — Et il faut que je l'assassine? vous me l'ordonnez, au nom de l'affection, de la fidélité que je vous ai jurée. — Moi, la tuer? — moi, répandre son sang? Plutôt que de vous rendre un tel service, puissé-je ne vous en rendre jamais! Qu'y a-t-il donc dans mes traits qui puisse faire croire que je manque à ce point d'humanité? (*Lisant la lettre de Posthumus.*) « Fais ce que » je t'ordonne; quand elle aura lu la lettre que je » lui écris, ses ordres formels t'en fourniront l'occasion. » — O papier infernal! aussi noir que l'encre qui te couvre! feuille insensible! complice d'un pareil forfait, comment conserves-tu encore ta blancheur virginale? Ah! elle vient. Je n'entends rien au métier de meurtrier qu'on m'impose.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE.

Eh bien! Pisanio?

PISANIO.

Madame, voici une lettre de mon maître.

IMOGÈNE.

De qui? de ton maître? de mon époux? de Léonatus? Oh! il serait savant, l'astronome qui connaîtrait les étoiles comme je connais son écriture. Il dévoilerait l'avenir *. — O dieux! faites que cette lettre contienne l'expression de son amour, la nouvelle qu'il est en bonne santé, content, — cependant, non; que notre séparation l'afflige, — Il est des chagrins salutaires; celui-là est du nombre; il entretient et fortifie l'amour; — content! tout, hormis cela. — Cire chérie, permets. — Soyez bénies, abeilles qui formez ces sceaux du secret! Les amans et les conspirateurs ne font pas les mêmes vœux. (*Montrant le cachet.*) Toi, tu conduis les coupables en prison; mais tu scelles aussi les tablettes de l'amour. — De bonnes nouvelles, grands dieux!

Elle lit:

« La justice et le courroux de ton père, s'il ve-

* Shakspeare confond ici l'astronome avec l'astrologue; de son temps, pour la masse du public c'était même chose. (*Note du traducteur.*)

» nait à me surprendre dans ses états, seraient » moins cruels que toi, créature bien-aimée, si » tu refusais de venir me ranimer de tes regards. » Apprends que je suis en Cambrie, au havre de » Milford. Tu feras, en cette circonstance, ce que » te conseillera ton amour. Reçois les vœux que » forme pour ton bonheur celui qui, resté fidèle » à son serment, voit chaque jour augmenter son » amour.

» LÉONATUS POSTHUMUS. »

O que n'ai-je des chevaux ailés! — Entends-tu, Pisanio? il est au havre de Milford. Lis, et dis-moi quelle est la distance d'ici là. Si pour une affaire de peu d'importance on met une semaine à la parcourir, ne pourrai-je, moi, y voler en un jour? — Allons, fidèle Pisanio, qui aspires comme moi à voir ton maître; qui aspires, — mais doucement, — non comme moi, — mais avec une impatience moins vive que la mienne, qui dépasse toutes les proportions; dis-moi, Pisanio, et parle vite, car le conseiller de l'amour doit presser les mots jusqu'au point d'intercepter le passage de l'ouïe; dis-moi, combien y a-t-il d'ici à ce bienheureux Milford? Et pour le dire en passant, qu'a donc fait le pays de Galles pour que ce havre fortuné soit son heureux partage? Mais d'abord, dis-moi comment nous pourrons partir d'ici et comment nous ferons pour excuser mon absence pendant l'intervalle qui s'écoulera entre mon départ et mon retour. — Mais avant tout, songeons à partir. Pourquoi préparer l'excuse avant l'acte qui la nécessite? Nous en parlerons plus tard. Dis-moi, je te prie, combien de vingtaines de milles nous pouvons parcourir dans l'espace d'une heure.

PISANIO.

Une vingtaine de milles, madame, dans l'intervalle d'un soleil à l'autre, c'est assez pour vous; c'est même trop peut-être.

IMOGÈNE.

Comment donc? mais un homme qui marcherait à son supplice ne pourrait aller plus lentement. J'ai entendu parler de courses de chevaux, à propos desquelles on faisait des paris, et où les chevaux couraient plus vite que ne s'écoule le sable de nos horloges. — Mais parlons sérieusement. — Va dire à ma suivante qu'elle feigne une indisposition, et témoigne l'intention de retourner chez son père; procure-moi sur-le-champ des habits de voyage communs et grossiers comme en porterait la femme d'un paysan.

PISANIO.

Madame, veuillez y réfléchir.

IMOGÈNE.

Pisanio, je ne regarde ni à droite, ni à gauche, ni en arrière; je vois uniquement devant moi; tout le reste pour moi est couvert d'un épais brouillard. Hâte-toi, je te prie; fais ce que je t'ordonne; il n'y a plus rien à dire. Il n'y a de praticable pour moi que le chemin de Milford.

Ils sortent.

SCENE III.

Le pays de Galles. — Une contrée montagneuse avec une caverne.

Arrivent: BÉLARIUS, GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS.

BÉLARIUS.

Voilà un beau jour! il n'est pas fait pour qu'on le passe à la maison, quand on a un plafond aussi bas que le nôtre! Baissez-vous, mes enfans; cette porte vous apprend à adorer le ciel, et vous oblige chaque matin à vous incliner saintement devant lui. Les portes des rois ont des voûtes si élevées, que des géans peuvent y passer en gardant leurs turbans impies, sans saluer le soleil. — Salut, beau ciel! Nous n'habitons qu'un rocher, et pourtant nous te traitons plus poliment que ne font de fastueux mortels!

GUIDÉRIUS.

Salut, ô ciel!

ARVIRAGUS.

Ciel, je te salue!

BÉLARIUS.

Maintenant, à nos exercices de montagnards! Gravissez ces hauteurs; vos jambes sont jeunes; moi, je foulerai la plaine. Quand vous serez là-haut, et que je ne vous paraîtrai pas plus gros qu'un corbeau, remarquez que c'est la place que nous occupons qui nous rapetisse ou nous grandit; et alors rappelez-vous ce que je vous ai dit des cours, des princes, et des intrigues des camps, où les services ne sont des services qu'autant qu'ils sont réputés tels. En observant ainsi, nous mettons à profit tout ce qui s'offre à nos regards; et c'est souvent une consolation pour nous de voir que l'humble insecte vit dans une sécurité plus grande que l'aigle aux vastes ailes. Oh! il y a dans cette vie plus de dignité qu'à venir humblement recevoir des ordres, plus de véritable opulence qu'à solliciter la tutelle d'enfans pour lesquels on ne fait rien *, plus de fierté indépendante qu'à se pavaner sous la soie qu'on n'a point payée. On a beau prendre le pas sur le marchand aux dépens duquel on brille, la dette n'en reste pas moins inscrite sur ses livres. Il n'est point de vie comparable à la nôtre.

GUIDÉRIUS.

Vous parlez par expérience; mais nous, oiseaux novices, dans notre vol timide, nous n'avons pas perdu de vue encore le nid paternel, et nous ignorons quel air on respire ailleurs. Peut-être cette vie est-elle la plus heureuse, si le bonheur est dans la sécurité; elle peut vous être douce à vous qui en avez connu une plus dure; elle convient à votre nature engourdie par l'âge; mais, pour nous, c'est une cellule d'ignorance, c'est un voyage

* Allusion à l'empressement que mettaient les seigneurs de la cour à solliciter la tutelle des orphelins de grande maison, pour lesquels ensuite ils ne faisaient rien, et dont ils négligeaient complètement l'éducation. (*Note du traducteur*)

fait sans quitter son lit, c'est la prison d'un débiteur à qui il est interdit d'en franchir les limites.

ARVIRAGUS.

De quoi pourrons-nous parler, quand nous serons vieux comme vous, quand nous entendrons le vent et la pluie assiéger le brumeux décembre? Comment ferons-nous dans notre froide caverne pour charmer, en devisant ensemble, les heures glacées de l'hiver? Nous n'avons rien vu; nous sommes de véritables brutes. Subtils comme le renard, intrépides comme le loup pour saisir notre proie, notre valeur consiste à poursuivre ce qui fuit; et, pareils à l'oiseau emprisonné dans sa cage, nous chantons notre esclavage avec l'accent de la liberté.

BÉLARIUS.

Comme vous parlez! Ah! si vous connaissiez par ce lespratiques usuraires de la ville; les intrigues de la cour aussi difficile à quitter qu'il l'est de s'y maintenir; hauteur dont on ne peut atteindre le sommet sans tomber, terrain si glissant que la crainte de choir fait autant de mal que la chute elle-même! Vous parlerai-je de la guerre, métier pénible où l'homme recherche les dangers au nom de l'honneur et de la gloire; l'infortuné meurt à cette recherche; et souvent, loin que ses hauts faits soient inscrits sur sa tombe, c'est la calomnie qui se charge d'écrire son épitaphe; fréquemment il est puni de ses services, et, ce qu'il y a de pis, il faut qu'il s'incline devant la censure. — O mes enfans, cette histoire est la mienne. Les glaives des Romains ont laissé sur mon corps des marques nombreuses; il fut un temps où j'étais compté parmi les plus illustres... Cymbéline m'aimait; et quand on parlait d'un guerrier, c'est mon nom qu'on citait d'abord. J'étais alors comme un arbre dont les branches ploient sous le poids de leurs fruits; mais, par une nuit fatale, un orage ou un acte de brigandage, comme il plaira de l'appeler, joncha la terre de mes fruits, abattit jusqu'à mes feuilles, et me laissa nu, exposé aux injures de l'air.

GUIDÉRIUS.

O instabilité de la faveur!

BÉLARIUS.

Tout mon crime, comme je vous l'ai dit, consistait dans la déposition de deux scélérats qui jurèrent à Cymbéline que j'étais ligué avec les Romains; leurs faux sermens prévalurent sur mon honneur sans tache, et je fus exilé. Depuis vingt ans, ces rochers et ces montagnes ont été pour moi l'univers; j'y ai vécu vertueux et libre, et le ciel y a reçu de moi plus de pieux hommages que dans tout le cours de ma vie antérieure. — Mais ce n'est pas là un entretien convenable pour des chasseurs. Partez pour la montagne; celui qui abattra le premier gibier, sera le roi du festin; les deux autres le serviront, et nous ne craindrons pas les poisons qu'on redoute chez les grands de la terre. Je vous rejoindrai dans la vallée.

GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS *s'éloignent.*

BÉLARIUS, *continuant.*

Combien il est difficile d'étouffer les étincelles de la nature! Ces jeunes gens sont loin de se douter qu'ils sont les fils du roi, et Cymbéline ne soupçonne pas qu'ils sont vivans. — Ils se croient mes fils. Bien qu'obscurément élevés dans cette caverne, où ils ne peuvent se tenir qu'inclinés, leurs pensées touchent fièrement aux voûtes des palais, et dans les actions les plus simples, la nature leur donne je ne sais quoi de royal qui dépasse de bien loin les manières des autres hommes. Ce Polydore, — le fils aîné de Cymbéline, l'héritier du trône de Bretagne, que son père nommait Guidérius, — Dieux! lorsque, assis sur mon escabeau, je raconte mes belliqueux exploits, à ce récit, ses esprits s'enflamment; et quand j'ajoute : « Ce fut ainsi que tomba mon ennemi; ce fut ainsi que je lui mis le pied sur la gorge; » son noble sang colore son visage, la sueur coule de son front, ses muscles se gonflent, et il prend la posture que je décris. Son jeune frère, Cadwal, autrefois Arviragus, reproduit mes paroles par sa pantomine expressive avec la même fidélité, et laisse voir toute l'impression qu'elles font sur lui. — Écoutons! Ils ont fait lever le gibier! — O Cymbéline! le ciel et ma conscience savent que tu m'as injustement banni; pour m'en venger, je t'ai dérobé tes enfans, lorsqu'ils avaient l'un deux ans, l'autre trois; j'ai voulu te priver d'héritiers, comme tu m'avais dépouillé de mes biens. Euriphile fut leur nourrice; ils la prirent pour leur mère; et chaque jour encore ils vont honorer sa tombe. Moi-même, Bélarius, connu sous le nom de Morgan, ils me croient leur père véritable. — Le gibier est levé.

Il s'éloigne.

SCENE IV.

Une forêt aux environs de Milford.

Arrivent PISANIO *et* IMOGÈNE.

IMOGÈNE.

Quand nous sommes descendus de cheval, tu m'as dit que nous n'étions plus qu'à deux pas de Milford. — Jamais ma mère, à ma naissance, ne fut plus impatiente de me voir que je ne le suis d'arriver. — Pisanio, où est Posthumus? Pourquoi me regardes-tu avec des yeux égarés? Pourquoi ce soupir qui s'échappe du fond de ta poitrine? Ton visage est le portrait vivant de la perplexité portée au-delà de toute expression. Prends un air moins effrayant, ou je crains que ma raison ne s'égare. Qu'as-tu donc? Pourquoi me présentes-tu ce papier avec cet air sinistre? Si ce sont de bonnes nouvelles, que ton sourire me l'annonce; si elles sont mauvaises, il suffit que tu gardes la physionomie que tu as en ce moment. — L'écriture de mon mari! L'Italie, cette patrie

des poisons, 'aura fait tomber dans ses piéges, et il est sans doute réduit à quelque extrémité fâcheuse. — Parle, Pisanio; tu peux par tes paroles m'adoucir quelque affreuse nouvelle, dont la lecture me causerait la mort.

PISANIO.

Lisez, et vous verrez en moi un malheureux en butte à toutes les rigueurs de la fortune.

IMOGÈNE, *lisant.*

« Ta maîtresse, Pisanio, a souillé le lit conju- » gal; j'en ai des témoignages qui font saigner » mon cœur; je ne parle pas d'après de vaines » conjectures, mais d'après des preuves aussi » fortes que ma douleur, aussi certaines que la ven- » geance que j'attends. Ce soin te regarde, Pisanio, » si tu n'as point abjuré ta foi, comme elle a violé » la sienne. — Ote-lui la vie de tes propres mains; » je t'en fournirai l'occasion à Milford, où je lui » écris de se rendre. Là, si tu crains de frapper, » si tu ne me donnes pas la certitude que tu as » exécuté mes ordres, tu es complice de son dés- » honneur, et tu es à mes yeux aussi coupable » qu'elle. »

Après cette lecture, Imogène reste immobile et comme anéantie.

PISANIO.

Qu'ai-je besoin de tirer mon épée? Cette lecture lui a donné le coup mortel. — Ou plutôt c'est la calomnie, dont le tranchant est plus effilé que celui de l'épée; dont la langue a plus de venin que tous les serpens du Nil; dont a parole impure vole sur les ailes des vents, et va porter l'imposture dans tous les coins de l'univers; rois, reines, hommes d'état, vierges, épouses, cette vipère n'épargne rien; elle pénètre jusque dans les secrets de la tombe. — Comment vous trouvez-vous, madame?

IMOGÈNE.

Moi, infidèle! qu'est-ce qu'être infidèle? Est-ce employer le temps du repos à penser à lui? passer les heures à pleurer? Et si par hasard la nature fatiguée succombe au sommeil, l'interrompre par un rêve effrayant dont il est l'objet, et me réveiller en sursaut, est-ce là lui être infidèle?

PISANIO.

O ma vertueuse maîtresse!

IMOGÈNE.

Moi, infidèle? J'en appelle à ta conscience! — Jachimo, tu l'as accusé d'infidélité; tes traits alors m'ont paru ceux d'un scélérat; maintenant ils me semblent moins hideux. — Quelque Italienne coquette, quelque beauté fardée l'aura pris dans ses filets; moi, je ne suis plus qu'un vêtement usé, un ajustement passé de mode; et comme je suis d'une étoffe trop riche pour être accrochée au mur parmi les rebuts de la garde-robe, on veut me découdre, et me couper en morceaux! — Oh! les sermens des hommes ne sont que des piéges tendus aux femmes! Après ta perfidie, ô mon époux, la sincérité passera pour hypocrisie; on ne la croira pas naturelle, mais empruntée pour offrir un appât à la crédulité des femmes.

PISANIO.

Madame, écoutez-moi.

IMOGÈNE.

Après la trahison d'Enée, les hommes de son temps les plus loyaux ont été réputés perfides comme lui; les pleurs hypocrites de Sinon ont empêché de croire à bien des larmes sincères, et refoulé la sympathie pour des malheurs véritables. C'est ainsi, Posthumus, que ton crime mêlera un levain impur aux réputations les plus irréprochables; les plus vertueux et les plus dignes seront réputés parjures et traîtres. — Allons, Pisanio, fais ton devoir: exécute les ordres de ton maître; quand tu le verras, atteste-lui mon obéissance. Vois, je tire moi-même ton épée. (*Elle tire du fourreau l'épée de Pisanio.*) Prends-la, et frappe mon cœur, cet innocent asile de mon amour; ne crains rien, il n'y reste plus que de la douleur; ton maître; qui en faisait toute la richesse, ton maître n'y est plus. Exécute ses ordres; frappe: tu serais peut-être vaillant dans une cause plus juste; mais, en ce moment, tu sembles manquer de courage.

PISANIO, *jetant loin de lui l'épée qu'Imogène lui présente.*

Arrière, vil instrument! tu ne souilleras pas ma main.

IMOGÈNE.

Il faut que je meure; et si je ne meurs pas de ta main, tu désobéis aux ordres de ton maître: le ciel a porté contre le suicide une défense qui désarme ma main. Tiens, voilà mon cœur. — Enlevons encore cet obstacle; attends, attends, je ne veux opposer à ton épée aucun obstacle; je veux qu'elle entre aussi facilement que dans le fourreau. —(*Tirant divers papiers de son sein.*) Que vois-je ici? les lettres du loyal Léonatus; elles ne sont plus aujourd'hui que des mensonges. Loin de moi, loin de moi, parjures séducteurs de ma foi! Vous ne reposerez plus sur mon cœur! Et voilà comme des ames simples peuvent se laisser abuser par de perfides séducteurs: et ces victimes de la trahison en souffrent cruellement; mais plus poignant encore est le supplice du traître. Et toi, Posthumus, qui m'as fait désobéir au roi mon père, qui m'as fait repousser les hommages des princes, mes égaux, tu éprouveras plus tard que ton action n'est pas un acte ordinaire, mais un forfait inouï; et je ne puis songer sans douleur aux tortures que te donnera mon souvenir, quand la satiété aura succédé à la passion, qui maintenant te domine. — Hâte-toi, je te prie. L'agneau supplie le boucher de lui donner le coup mortel. Où est ton épée? Tu es bien lent à exécuter l'ordre de ton maître, alors que mon vœu est conforme au sien.

PISANIO.

O ma digne maîtresse, depuis que j'ai reçu cet ordre, je n'ai pas eu un instant de sommeil.

IMOGÈNE.

Exécute-le donc, et va dormir ensuite.

PISANIO.

Puissé-je plutôt me réveiller aveugle !

IMOGÈNE.

Pourquoi donc t'en es-tu chargé ? Pourquoi m'as-tu fait faire tout ce chemin sous un faux prétexte ? Pourquoi nous avoir imposé à tous deux cette fatigue ? Pourquoi avoir choisi le lieu, le moment propice? Pourquoi avoir par mon absence jeté la perturbation à la cour où je ne veux plus revenir? N'as-tu donc été si loin que pour détendre ton arc quand le cerf est devant toi, et que tu n'as plus qu'à frapper ?

PISANIO.

Je n'ai voulu que gagner du temps, afin d'éluder cet odieux ministère. J'ai songé à un expédient ; ma bonne maîtresse, écoutez-moi avec patience.

IMOGÈNE.

Parle, jusqu'à ce que ta langue soit fatiguée. Parle. On m'a dit que j'étais une prostituée ; après ce mensonge infâme qui a résonné à mon oreille, nulle blessure plus cruelle ne saurait m'être infligée, et nul baume ne saurait guérir celle-là ! Mais, parle.

PISANIO.

Eh bien, madame, j'ai pensé que vous ne retourneriez plus à la cour.

IMOGÈNE.

C'est probable, puisque tu m'as amenée ici pour me tuer.

PISANIO.

Non, assurément ! mais si mon intelligence répondait à l'honnêteté de mes intentions, mon projet aurait une heureuse issue ; on a trompé la crédulité de mon maître ; il est impossible qu'il en soit autrement. Quelque scélérat, d'une habileté consommée, vous a porté à tous deux ce coup abominable.

IMOGÈNE.

C'est l'ouvrage de quelque courtisane romaine.

PISANIO.

Non, sur ma vie. J'écrirai que vous êtes morte, et lui en enverrai quelque sanglant indice ; car il m'en a donné l'ordre. Vous ne reparaîtrez plus à la cour, et cette circonstance viendra à l'appui de mon rapport.

IMOGÈNE.

Mais, mon ami, que deviendrai-je pendant ce temps-là ? Où me cacher? où vivre? Comment supporter la vie quand je serai morte pour mon époux ?

PISANIO.

Si vous retournez à la cour,—

IMOGÈNE.

Plus de cour, plus de père ; je ne veux plus avoir affaire à cet homme nul et grossier, à ce prince imbécile, ce Cloten, dont je redoute l'amour importun à l'égal d'un siége.

PISANIO.

Si vous ne retournez pas à la cour, dès lors, vous ne pouvez plus rester en Bretagne.

IMOGÈNE.

Où faut-il que j'habite? Le soleil ne luit-il que sur la Bretagne ? N'est-ce qu'en Bretagne qu'a lieu la succession des jours et des nuits? Notre Bretagne fait partie du livre de l'univers ; mais on dirait qu'elle n'y est point comprise ; c'est un nid de cygnes sur un vaste étang ; crois-moi, hors de la Bretagne, il existe encore des vivans.

PISANIO.

Je suis charmé que vous songiez à vivre ailleurs. L'ambassadeur romain, Lucius, arrive demain au havre de Milford. Maintenant, si vous êtes disposée à prendre une résolution conforme à la rigueur de votre fortune, et à déguiser votre condition, que vous ne sauriez révéler sans danger, une perspective favorable s'ouvrira devant vous ; vous pourrez vous rendre à proximité de la résidence de Posthumus ; là, sans voir ses actes, il vous sera facile d'être instruite d'heure en heure du moindre de ses mouvemens.

IMOGÈNE.

Oh ! donne-moi les moyens de faire ce que tu dis là ; quand il y aurait péril pour ma pudeur, si ce péril n'est pas mortel, je suis prête à tout hasarder.

PISANIO.

Voilà de quoi il s'agit. Il vous faut oublier que vous êtes femme ; échanger le commandement contre l'obéissance ; la timidité et la délicatesse, apanage de la femme, ou plutôt son essence, contre l'effronterie railleuse, prompte à la repartie, vive et mutine comme la belotte ; vous devez faire plus, il vous faut sacrifier le précieux trésor de votre visage, et l'exposer — ô nécessité cruelle, mais inévitable ! — à l'avide contact des baisers de ce soleil qui les prodigue à tout le monde ; il vous faut renoncer aux grâces étudiées de ces élégans atours, dans lesquels vous rendez Junon même jalouse.

IMOGÈNE.

Dépêche-toi, je vois où tu veux en venir, et déjà peu s'en faut que je ne sois homme.

PISANIO.

Commencez seulement par le paraître. Dans cette prévision, j'ai apporté dans ma valise un costume d'homme complet ; le vêtement, la coiffure et le reste. Si vous voulez, dans ce travestissement, et en imitant de votre mieux les dehors d'un adolescent de votre âge, vous présenter devant le noble Lucius, lui demander d'entrer à son service, et lui dire les talens que vous possédez, et que vous lui aurez bientôt fait connaître, s'il a l'oreille sensible à la musique, je ne doute pas qu'il ne vous accueille avec joie ; car il est homme d'honneur et vertueux. Quant à vos moyens de subsistance, comptez sur moi pour y pourvoir abondamment. J'aurai soin que rien ne vous manque, ni actuellement, ni pour l'avenir.

IMOGÈNE.

Tu es l'unique appui que les dieux daignent m'accorder. Eloigne-toi, je te prie ; il y aurait encore bien des choses à considérer ; mais nous met-

trons à profit les chances que le temps nous amènera : je me sens la force de tenter cette entreprise, et je soutiendrai cette épreuve avec le courage d'un prince. Séparons-nous, je t'en conjure.

PISANIO.

Allons, madame, il faut que je vous quitte sans retard, de peur qu'on ne remarque mon absence, et qu'on ne me soupçonne de vous avoir accompagnée dans votre évasion. Ma noble maîtresse, voici une boîte que je tiens de la reine ; elle renferme une substance précieuse. Si vous êtes malade en mer, ou que sur terre vous ressentiez quelque défaillance, une drachme de ceci suffira pour vous guérir. — Veuillez vous retirer sous quelque ombrage, et revêtir le costume de votre nouveau sexe. — Puissent les dieux vous servir de guide et tout ordonner pour le mieux !

IMOGÈNE.

Ainsi soit-il ! je te remercie.

Ils s'éloignent dans deux directions différentes.

SCENE V.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE *et* SA SUITE, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS, *et* PLUSIEURS SEIGNEURS BRETONS.

CYMBÉLINE.

Ici je vous quitte et vous fais mes adieux.

LUCIUS.

Je vous rends grâces, grand roi : l'empereur m'a écrit. Il faut que je parte, et je regrette vivement d'avoir à vous proclamer l'ennemi de mon maître.

CYMBÉLINE.

Seigneurs, mes sujets ne veulent point se soumettre à son joug ; et il ne serait pas digne d'un roi de montrer moins de fierté qu'eux.

LUCIUS.

Veuillez, sire, m'accorder un sauf-conduit jusqu'au havre de Milford. — (*A la reine.*) — Madame, — (*à Cloten et aux seigneurs*) et vous, seigneurs, que le ciel vous comble de ses grâces.

CYMBÉLINE, *aux seigneurs.*

Seigneurs, c'est vous que je charge de ce soin; qu'on lui rende tous les honneurs qui lui sont dus. — Sur ce, noble Lucius, recevez mes adieux.

LUCIUS, *à Cloten.*

Votre main, seigneur.

CLOTEN.

Recevez-la en ami ; mais à l'avenir ce sera la main d'un ennemi.

LUCIUS.

Seigneur, c'est à l'événement à nommer le vainqueur. Adieu.

CYMBÉLINE.

Seigneurs, ne quittez le noble Lucius que lorsque vous aurez traversé la Séverne. — (*A Lucius.*) Soyez heureux !

LUCIUS *et* LES SEIGNEURS *sortent.*

LA REINE.

Il s'en va de mauvaise humeur; mais ce nous est un honneur de lui en avoir donné sujet.

CLOTEN.

Tant mieux ! le vœu de vos vaillans Bretons est exaucé.

CYMBÉLINE.

Lucius a déjà mandé à l'empereur où en sont les choses parmi nous. Il convient donc que nous tenions prêts nos chars et nos cavaliers : les forces qu'il a déjà dans la Gaule seront bientôt réunies et dirigées contre la Bretagne.

LA REINE.

Il ne faut point s'endormir, mais agir avec promptitude et vigueur.

CYMBÉLINE.

Je m'attendais à ce qui m'arrive, et déjà mes mesures sont prises. Mais, madame, où est notre fille? Elle n'a point paru devant l'ambassadeur romain, et ne nous a point aujourd'hui présenté ses devoirs. Je la crois d'un caractère plus mutin que respectueux; je l'ai remarqué. — (*A un de ses serviteurs.*) Qu'on aille la chercher; nous y avons mis trop d'indulgence.

UN SERVITEUR *sort.*

LA REINE.

Seigneur, depuis l'exil de Posthumus elle vit extrêmement retirée; le temps seul pourra la guérir. Je supplie votre majesté de ne point lui tenir un langage sévère; elle est si sensible au reproche, que pour elle les paroles sont des coups, et le moindre coup est la mort.

Rentre LE SERVITEUR.

CYMBÉLINE.

Où est-elle ? Quelles raisons donne-t-elle de son manque d'égards ?

LE SERVITEUR.

Sire, ses appartemens sont fermés ; on a beau frapper, personne ne répond.

LA REINE.

Seigneur, lors de la dernière visite que je lui ai faite, elle m'a priée de l'excuser auprès de vous si elle se renfermait dans une retraite que l'état de sa santé lui rendait nécessaire, et si elle s'abstenait de vous rendre ses devoirs de chaque jour; voilà ce qu'elle m'a chargée de vous dire : mais les affaires importantes survenues à la cour me l'avaient fait oublier.

CYMBÉLINE.

Ses portes sont fermées? On ne l'a pas vue depuis peu ? Veuille le ciel que mes funestes pressentimens ne se réalisent pas !

Il sort.

LA REINE.

Mon fils, suivez le roi.

CLOTEN.

Voilà deux jours que je n'ai pas vu son vieux serviteur Pisanio.

LA REINE.

Allez voir ce qu'il en est.

CLOTEN *sort.*

LA REINE, *continuant.*

Ce Pisanio, si dévoué à Posthumus, je lui ai donné un spécifique; il l'aura sans doute avalé comme une substance précieuse; fasse le ciel que ce soit là la cause de son absence! Mais elle, où est-elle allée? Peut-être le désespoir l'a saisie, ou l'amour lui aura donné des ailes, et elle aura fui vers son cher Posthumus. Elle s'est livrée à la mort ou au déshonneur, et dans l'un ou l'autre cas mon but est atteint. Elle morte, c'est moi qui dispose de la couronne de Bretagne.

Rentre CLOTEN.

LA REINE, *continuant.*

Eh bien, mon fils?

CLOTEN.

Elle s'est enfuie, cela est certain. Rentrez et apaisez le roi. Il est en fureur; nul n'ose l'approcher.

LA REINE.

Tant mieux : puisse cette nuit avancer sa fin!

Elle sort.

CLOTEN, *seul.*

Je l'aime et je la hais. Elle est belle et fille de roi. Elle possède toutes les perfections d'une femme de la cour à un plus haut degré que tout le reste de son sexe. Elle réunit à elle seule ce que chacune d'elles a de mieux, et il résulte de ce mélange un tout complet qui les surpasse toutes; c'est pour cela que je l'aime. Mais ses dédains pour moi, et les faveurs qu'elle prodigue à ce vil Posthumus, font à son jugement une tache qui, à mes yeux, ternit tous ses mérites. Cela me détermine à la haïr; je ferai plus, je veux me venger d'elle; car s'il arrive que des imbéciles... —

Entre PISANIO.

CLOTEN, *continuant.*

Qui est là? Ah! drôle, tu décampes? Approche. Te voilà, entremetteur? Scélérat, où est ta maitresse? Réponds sur-le-champ, ou je t'envoie à l'instant aux enfers.

PISANIO.

O monseigneur!

CLOTEN.

Où est ta maitresse? Par Jupiter, je ne te le demanderai pas trois fois. Misérable, il faut que je tire ce secret de ton cœur, ou je te l'arrache pour l'y chercher. Est-elle avec ce Posthumus, surchargé de bassesse, sans une drachme de mérite?

PISANIO.

Hélas! monseigneur, comment serait-elle avec lui? Quand a-t-elle disparu? Il est à Rome.

CLOTEN.

Où est-elle, maraud? Approche encore; point de tergiversations : dis-moi positivement ce qu'elle est devenue.

PISANIO.

O mon digne seigneur!

CLOTEN.

Indigne coquin! dis-moi sur-le-champ, sans une parole de plus, où est ta maitresse.—Laisse-moi là ton noble seigneur. — Parle, ou ton silence va devenir à l'instant ta condamnation et ta mort.

PISANIO.

Eh bien, seigneur, cet écrit contient tout ce que je sais au sujet de sa fuite.

Il lui présente une lettre.

CLOTEN.

Voyons; — je la poursuivrai jusque sur les marches du trône d'Auguste.

PISANIO, *à part.*

Il fallait me résoudre à ceci, ou périr. Elle est déjà loin; ce que cet écrit lui apprendra, pourra lui faire faire à lui bien du chemin, mais sans danger pour elle.

CLOTEN, *lisant.*

Hum!

PISANIO, *à part.*

J'écrirai à mon maitre qu'elle est morte. O Imogène! puisses-tu voyager sans accident, et revenir un jour!

CLOTEN.

Dis-moi, cette lettre contient-elle la vérité?

PISANIO.

Je le crois, seigneur.

CLOTEN.

C'est l'écriture de Posthumus; je la reconnais. — (*A Pisanio.*) Si tu voulais ne pas être un scélérat, mais me servir fidèlement; exécuter avec zèle les ordres que j'aurais occasion de te donner, — c'est-à-dire accomplir sur-le-champ et franchement toutes les scélératesses que je te prescrirais, — je te regarderais comme un honnête homme, et je ne refuserais ni mes largesses à ta fortune, ni mon appui à ton avancement.

PISANIO.

Fort bien, monseigneur.

CLOTEN.

Veux-tu me servir? Si tu es patiemment, et avec tant de constance, resté fidèle à l'indigne destinée de ce misérable Posthumus, je ne doute pas que la reconnaissance ne t'attache avec zèle à ma fortune.

PISANIO.

Volontiers, seigneur.

CLOTEN.

Donne-moi ta main, voici ma bourse; as-tu en ta possession quelques vêtemens de ton ancien maitre?

PISANIO.

J'ai à mon logement, seigneur, le vêtement qu'il

portait au moment où il a pris congé de ma dame et maîtresse.

CLOTEN.

Le premier service que tu me rendras sera de m'aller chercher ce vêtement; que ce soit ton premier service; va.

PISANIO.

J'y vais, seigneur.

Il sort.

CLOTEN, *seul.*

J'irai te rejoindre au havre de Milford. — Il y a une chose que j'ai oublié de lui demander; je m'en souviendrai tout-à-l'heure. — C'est là, vil Posthumus, que je veux te tuer. — Je voudrais que ce vêtement fût venu. Elle m'a dit un jour — et c'est une amertume qui, maintenant encore, me soulève le cœur, — qu'elle faisait plus de cas de la moindre nippe de Posthumus que de ma noble personne, avec toutes les qualités qui la parent. Sous le vêtement de Posthumus, je veux la violer. Je commencerai par le tuer sous ses yeux; elle sera témoin de ma valeur, qui fera le désespoir de ses mépris. Quand je l'aurai étendu raide mort, que j'aurai insulté à son cadavre, rassasié ma passion sur elle, ce que j'exécuterai, par un raffinement de vengeance, dans les vêtemens mêmes qu'elle prisait tant, je la ferai marcher de force devant moi et la ramènerai à la cour. Elle s'est fait une joie de me mépriser; je me ferai une joie de me venger d'elle.

Rentre PISANIO, *avec un vêtement.*

CLOTEN, *continuant.*

Est-ce là le vêtement en question?

PISANIO.

Oui, mon noble seigneur.

CLOTEN.

Combien de temps y a-t-il qu'elle est partie pour le havre de Milford?

PISANIO.

C'est à peine si elle y est arrivée à présent.

CLOTEN.

Porte ces habits dans ma chambre; c'est la seconde chose que je te commande; la troisième, c'est de garder le secret sur mon projet. Sers-moi avec zèle, et ta fortune est faite. — C'est à Milford qu'est maintenant ma vengeance! Que n'ai-je des ailes pour l'y aller rejoindre! Viens, et sois-moi fidèle.

Il sort.

PISANIO, *seul.*

Tu me demandes de me déshonorer; car t'être fidèle, ce serait être parjure, ce que je ne serai jamais, au plus loyal de tous les hommes. Va, cours à Milford, pour n'y pas trouver celle que tu poursuis. Répandez-vous sur elle, bénédictions du ciel! que mille obstacles entravent l'impatience de cet insensé! qu'il ne recueille que des peines pour tout salaire!

Il sort.

SCENE VI.

Devant la caverne de Bélarius.

Arrive IMOGÈNE, *en habit d'homme.*

IMOGÈNE.

C'est une pénible existence, je le vois bien, que celle d'un homme. Je suis harassée : voilà deux nuits que je n'ai eu d'autre lit que la terre; je succomberais si ma résolution ne me soutenait. — Milford, quand Pisanio te montrait à moi du sommet de la montagne, tu étais à deux pas. O Jupiter! toujours le malheureux voit fuir devant lui l'asile que sa misère implore! Deux mendians m'ont dit qu'en suivant cette route je ne pouvais manquer d'arriver à Milford. Peut-on supposer le mensonge dans des malheureux qui savent que le ciel les accable d'afflictions pour les punir ou les éprouver? Oui, sans doute; et pourquoi s'en étonner, quand c'est à peine si les riches eux-mêmes disent la vérité? Mentir dans l'abondance est plus coupable que de mentir par besoin; et l'imposture est plus condamnable dans les rois que dans les mendians. — Mon époux bien-aimé, et toi aussi, tu es du nombre des imposteurs. Maintenant que je pense à toi, ma faim est partie : tout-à-l'heure encore j'étais près de tomber de faiblesse. — Mais quelle est cette caverne? ce sentier y conduit; c'est quelque sauvage tanière. Peut-être ferais-je bien de ne pas appeler; je n'ose appeler; mais la faim, avant d'abattre totalement la nature, lui donne du courage. L'abondance et la paix font les lâches; la vaillance fut toujours fille du besoin. — Holà! qui est ici? Si c'est une créature humaine, qu'elle parle; si c'est une créature sauvage, qu'elle prenne ma vie, ou me la rende. — Holà! — Point de réponse? entrons donc. En tout cas, tirons mon épée; pour peu que mon ennemi en ait aussi peur que moi, il n'osera pas en soutenir la vue. Accordez-moi de tels ennemis, ciel propice!

Elle entre dans la caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS.

BÉLARIUS.

C'est vous, Polydore, qui vous êtes montré le plus habile chasseur; c'est vous qui serez le roi du festin. Cadwal et moi nous serons vos cuisiniers et nous vous servirons: c'est notre convention. La sueur du travail s'arrêterait bientôt, s'il n'avait point un but. Venez; l'appétit nous rendra succulent notre grossier repas. La lassitude dort sur des cailloux; l'oisiveté fébrile trouve dur le duvet de son oreiller. — Allons, paix à notre asile, cette chétive demeure qui se garde elle-même!

GUIDÉRIUS.

Je suis rendu de fatigue.



ARVIRAGUS.

J'ai le corps harassé; mais j'ai l'appétit en bon état.

GUIDÉRIUS.

Il y a de la viande froide dans la caverne; nous allons prendre cet à-compte, en attendant que notre gibier soit cuit.

BÉLARIUS, *regardant dans la caverne.*

Arrêtez, n'entrez pas. Si je ne le voyais manger nos provisions, je le prendrais pour un sylphe.

GUIDÉRIUS.

Qu'y a-t-il, mon père?

BÉLARIUS.

Par Jupiter, c'est un ange, ou une merveille terrestre! — Voyez cette divinité qui s'avance sous les traits d'un adolescent!

IMOGÈNE *sort de la caverne et s'avance.*

IMOGÈNE.

Bonnes gens, ne me faites pas de mal. Avant d'entrer ici, j'ai appelé, et je comptais demander ou acheter ce que j'ai pris; je vous assure que je n'ai rien dérobé; et je ne l'aurais pas fait quand j'aurais trouvé le sol couvert d'or. Voilà de l'argent pour ce que j'ai mangé. Je l'aurais laissé sur la table après avoir terminé mon repas, et j'aurais quitté ce lieu en priant pour l'hôte qui m'avait nourri.

GUIDÉRIUS.

De l'argent, jeune homme?

ARVIRAGUS.

Que plutôt tout l'or et tout l'argent de la terre soient transformés en fange; car c'est là le cas qu'on doit en faire, à moins d'adorer des dieux de fange.

IMOGÈNE.

Vous êtes fâchés, je le vois. Si vous voulez me tuer pour ma faute, sachez que je serais mort, si je ne l'avais pas commise.

BÉLARIUS.

Où allez-vous?

IMOGÈNE.

Au havre de Milford, seigneur.

BÉLARIUS.

Quel est votre nom?

IMOGÈNE.

Fidèle. Un de mes parens, qui part pour l'Italie, doit s'embarquer à Milford: j'étais en route pour le rejoindre, lorsque, tombant presque de faiblesse, je me suis rendu coupable de cette faute.

BÉLARIUS.

Beau jeune homme, ne nous prenez pas pour des gens grossiers, et ne jugez pas de notre bienveillance par l'aspect sauvage de notre demeure; soyez le bienvenu; il est presque nuit; vous ferez meilleure chère avant votre départ; faites-nous l'amitié de rester et de partager notre repas. — Mes enfans, faites-lui bon accueil.

GUIDÉRIUS.

Jeune homme, si vous étiez femme, je réclamerais avec instance la faveur de vous servir. — Franchement, ce que je dis, je le ferais.

ARVIRAGUS.

Je suis bien aise qu'il soit homme, je veux l'aimer comme mon frère. — (*A Imogène.*) Oui, recevez de moi l'accueil que je lui ferais après une longue absence; soyez le bien venu! Ouvrez votre cœur à la joie; vous êtes avec des amis.

IMOGÈNE, *à part.*

Des amis! Ah! si c'étaient mes frères! Plût au ciel qu'ils le fussent! ils seraient les fils de mon père; on eût attaché moins de prix à ma personne; et nos conditions, Posthumus, eussent été plus égales.

BÉLARIUS.

Quelque chagrin l'oppresse.

GUIDÉRIUS.

Que je voudrais l'en délivrer!

ARVIRAGUS.

Et moi aussi, quel qu'il fût, quelque sacrifice quelque danger qu'il dût m'en coûter! dieux!

BÉLARIUS.

Mes enfans, un mot.

Il les prend à l'écart et leur parle bas à l'oreille.

IMOGÈNE.

Des grands qui n'auraient pour palais que cette caverne, qui se serviraient eux-mêmes, et renonçant à la vaine renommée que dispense une multitude inconstante, posséderaient la vertu dont ils porteraient dans leur conscience l'assuré témoignage, ne surpasseraient point ces deux frères. Pardonnez-moi, ô dieux! puisque Léonatus est parjure, je changerais volontiers de sexe, pour vivre ici avec eux.

Bélarius et ses fils se rapprochent d'Imogène.

BÉLARIUS.

C'est donc entendu. Allons accommoder notre chasse. — (*A Imogène.*) Beau jeune homme, entrez: à jeun, la conversation est pénible; quand nous aurons soupé, nous pourrons sans impolitesse vous demander votre histoire, ou du moins, ce qu'il vous plaira de nous en dire.

GUIDÉRIUS.

Entrez, je vous prie.

ARVIRAGUS.

Votre rencontre est un bonheur pour nous; moins doux est au hibou le retour de la nuit, à l'alouette le lever de l'aurore.

IMOGÈNE.

Je vous rends grâces, seigneur.

ARVIRAGUS.

Veuillez entrer, je vous prie.

Ils entrent dans la caverne.

SCENE VII.

Rome.

Arrivent DEUX SÉNATEURS *et* LES TRIBUNS.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici la teneur de l'édit de l'empereur : Attendu que les milices plébéiennes sont en ce moment occupées contre les Pannoniens et les Dalmates, et que les légions stationnées dans les Gaules sont trop faibles pour soutenir la guerre contre les Bretons révoltés, il ordonne que les patriciens soient enrôlés pour cette expédition. Il crée Lucius proconsul, et c'est vous, tribuns, qu'il charge de faire ces levées. Vive César!

UN TRIBUN.

Est-ce Lucius qui commande l'armée ?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Oui.

LE TRIBUN.

Ses troupes sont maintenant dans les Gaules ?

PREMIER SÉNATEUR.

Les légions dont je vous ai parlé, et que les levées nouvelles doivent renforcer. Les termes de votre commission fixent le nombre d'hommes et l'époque où ils doivent être mis en marche.

LE TRIBUN.

Nous ferons notre devoir.

Ils s'éloignent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Une forêt dans le voisinage de la caverne.

Arrive CLOTEN.

CLOTEN.

Me voici près de l'endroit où ils doivent se rejoindre, si je dois en croire les renseignemens de Pisanio. Comme les habits de Posthumus me vont bien! Pourquoi sa maîtresse, faite par le même ouvrier qui a fait son tailleur, ne m'irait-elle pas aussi? d'autant plus, — pardon de l'expression, — que les femmes ne sont bonnes que par boutades. Il faut que je me mette à l'œuvre. Je puis le dire à part moi, — car il n'y a pas de vanité à un homme à conférer avec son miroir, je veux dire seul dans sa chambre, — les proportions de mon corps sont aussi bien dessinées que les siennes; je suis aussi jeune que lui, plus fort; je ne lui suis pas inférieur en fortune; je me trouve dans une position plus favorable; je le surpasse en naissance; je le vaux bien en toute circonstance, et dans les combats singuliers je vaux mieux que lui; et cependant cette petite entêtée s'obstine à l'aimer malgré moi. Ce que c'est que de nous autres mortels! Posthumus, ta tête, maintenant sur tes épaules, sera abattue dans une heure, ta maîtresse violée, tes habits mis en pièces sous ses yeux; cela fait, je la forcerai à me suivre vers son père, qui se fâchera peut-être un peu de ce traitement cavalier; mais ma mère, qui sait tenir en bride sa mauvaise humeur, saura tourner le tout à ma louange. — Mon cheval est solidement attaché. Sors du fourreau, mon épée, il y a du sang à verser. Fortune, amène-les sous ma main! d'après les indications de Pisanio, ce doit être ici le lieu de leur rendez-vous, et le drôle n'oserait me tromper.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Devant la caverne.

On voit sortir de la caverne BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS *et* IMOGÈNE.

BÉLARIUS, *à Imogène.*

Vous êtes indisposé; restez dans la caverne; nous viendrons vous rejoindre après la chasse.

ARVIRAGUS.

Mon frère, restez ici. Ne sommes-nous pas frères?...

IMOGÈNE.

Tous les hommes devraient l'être; mais l'argile et l'argile diffèrent en dignité, quoique toutes deux formées de la même poussière. Je ne me sens pas bien.

GUIDÉRIUS, *à son père et à son frère.*

Allez chasser, vous autres; je resterai avec lui.

IMOGÈNE.

Je ne suis pas assez mal pour cela; et pourtant je ne suis pas bien; mais je ne suis pas de ces gens efféminés qui se croient morts avant d'être malades; veuillez donc me laisser seul. Livrez-vous à vos occupations journalières: interrompre une habitude, c'est déranger toute l'existence. Je souffre; mais votre présence ne me guérirait pas : la société n'est pas un soulagement pour l'homme insociable : mon état n'est pas très-dangereux, puisque je puis en raisonner ainsi; vous pouvez

me laisser seul ici en toute confiance; je ne ferai tort qu'à moi-même, et vous ne perdrez pas grand' chose en m'y laissant mourir.

GUIDÉRIUS.

Je vous aime, je le confesse; mon affection pour vous est égale à celle que je porte à mon père.

BÉLARIUS.

Comment donc? comment donc?

ARVIRAGUS.

Si mon frère est coupable de parler ainsi, je m'associe à sa faute. Je ne sais pourquoi j'aime ce jeune homme; je vous ai entendu dire que la raison n'entre pour rien dans les raisons de l'amour; si le cercueil était à la porte et qu'on me demandât qui doit mourir, je répondrais : « Mon père, et non ce jeune homme! »

BÉLARIUS, *à part*.

O noble élan! Ils ne démentent pas leur nature; ils justifient leur haute naissance. Le lâche donne le jour à des lâches; l'homme vil a des fils qui lui ressemblent : il y a dans la nature la fleur et le son, des objets d'admiration et de mépris! Je ne suis pas leur père; mais qui peut donc être cet inconnu? par quel prodige l'aiment-ils plus que moi? — (*Haut.*) Il est neuf heures du matin.

ARVIRAGUS.

Adieu, mon frère.

IMOGÈNE.

Je vous souhaite une chasse agréable.

ARVIRAGUS.

Et moi, je vous souhaite la santé. — Préparons-nous, mon père.

Ils s'éloignent à quelques pas et préparent leurs armes.

IMOGÈNE.

Ce sont de bienveillantes créatures. Dieux, que de mensonges j'ai entendus! Nos courtisans disent que hors de la cour tout est sauvage. Comme l'expérience me prouve le contraire! Les vastes mers produisent des monstres; l'humble rivière fournit à nos tables des poissons exquis. Je me sens défaillir; le cœur est près de me manquer. — Pisanio, je veux maintenant essayer de ton spécifique.

GUIDÉRIUS.

Je n'ai rien pu tirer de lui; il m'a dit qu'il était d'une famille honorable, mais tombé dans le malheur; victime de la déloyauté, mais honnête et loyal.

ARVIRAGUS.

Il m'a fait la même réponse, ajoutant que plus tard j'en saurais davantage.

BÉLARIUS.

En campagne, en campagne. — (*A Imogène.*) Nous allons vous quitter pour le moment; rentrez, et reposez-vous.

ARVIRAGUS.

Notre absence ne sera pas longue.

BÉLARIUS.

Ne soyez pas malade, je vous en prie; car vous devez être notre ménagère.

IMOGÈNE.

Malade ou bien portant, je vous suis dévoué.

BÉLARIUS.

Et vous le serez toujours.

IMOGÈNE *rentre dans la caverne.*

BÉLARIUS, *continuant.*

Ce jeune homme, bien que dans le malheur, paraît issu d'honorables ancêtres.

ARVIRAGUS.

Comme il chante! quelle voix céleste!

GUIDÉRIUS.

Avec quelle délicatesse il apprêtait nos mets! il découpait nos racines et en formait des chiffres élégans; et nos breuvages préparés par sa main eussent rendu la santé à Junon malade.

ARVIRAGUS.

Que le sourire sur sa bouche s'allie noblement au soupir! comme si le soupir naissait du regret de ne pas être son doux sourire, et que le sourire se moquât du soupir, en le voyant s'envoler d'un temple si divin pour se mêler aux vents dont se rient les matelots.

GUIDÉRIUS.

Je remarque que la douleur et la patience croissent dans son ame, et y mêlent leurs racines.

ARVIRAGUS.

Puisse la patience grandir et se dégager de la douleur qui l'entrave.

BÉLARIUS.

Il est grand jour. Allons, partons.— Qui est là?

Arrive CLOTEN.

CLOTEN.

Je ne puis trouver ces fuyards; ce scélérat s'est joué de moi. — Je tombe de fatigue.

BÉLARIUS.

Ces fuyards? serait-ce de vous qu'il parle? Je crois le reconnaître; c'est Cloten, le fils de la reine. Je redoute quelque piége. Voilà bien des années que je ne l'ai vu; et néanmoins je le reconnais.— Nous sommes réputés hors la loi. — Partons.

GUIDÉRIUS.

Il est seul : vous et mon frère, assurez-vous si personne ne vient; éloignez-vous, je vous prie; laissez-moi seul avec lui.

BÉLARIUS *et* ARVIRAGUS *s'éloignent.*

CLOTEN.

Doucement! Qui êtes-vous, vous qui fuyez ainsi devant moi? quelques brigands des montagnes? j'en ai entendu parler. Esclave, qui es-tu?

GUIDÉRIUS.

Je n'ai jamais fait acte de servilité d'une manière plus patente qu'en répondant à un esclave sans le frapper.

CLOTEN.

Tu es un brigand, un malfaiteur, un scélérat.— Rends-toi, voleur.

GUIDÉRIUS.

A qui? à toi? Qui es-tu? N'ai-je pas un bras aussi fort que le tien, un cœur aussi courageux? Tes paroles sont plus arrogantes, je l'avoue; car je ne porte pas ma dague dans ma bouche. Dis-moi qui tu es, et pourquoi je dois me rendre à toi.

CLOTEN.

Vil scélérat, ne me reconnais-tu pas à mes vêtemens?

GUIDÉRIUS.

Non, drôle, pas plus que je ne connais ton tailleur, qui est en même temps ton grand-père; car il a fait ces vêtemens qui te font ce que tu es.

CLOTEN.

Méprisable valet, ce n'est pas mon tailleur qui les a faits.

GUIDÉRIUS.

Arrière donc, et va remercier l'homme de qui tu les tiens. Tu m'as l'air d'un pauvre sot; je me ferais scrupule de te battre.

CLOTEN.

Insolent brigand, apprends mon nom, et tremble.

GUIDÉRIUS.

Quel est ton nom?

CLOTEN.

Cloten, scélérat.

GUIDÉRIUS.

Si tu es Cloten, double scélérat, ton nom ne me fait pas trembler, pas plus que si tu étais un crapaud, une vipère, ou une araignée.

CLOTEN.

Pour ajouter à ton effroi et à ta confusion, sache que je suis fils de la reine.

GUIDÉRIUS.

J'en suis fâché; car tu ne me sembles pas à la hauteur de ta naissance.

CLOTEN.

Tu n'es pas effrayé?

GUIDÉRIUS.

Je ne crains que ceux que je respecte, les sages; quant aux insensés, je m'en ris et ne les crains pas.

CLOTEN.

Meurs donc : quand je t'aurai tué de ma propre main, je me mettrai à la poursuite de ceux qui viennent de s'enfuir; et j'attacherai vos têtes aux portes de la cité de Lud*. Rends-toi, grossier montagnard.

Ils s'éloignent en combattant.

Arrivent BÉLARIUS *et* ARVIRAGUS.

BÉLARIUS.

Je n'ai trouvé personne dans les alentours.

ARVIRAGUS.

Personne au monde. Vous vous serez trompé sur son compte.

BÉLARIUS.

Je ne saurais dire. Il y a bien long-temps que je ne l'ai vu; mais le temps n'a point altéré ses traits; j'ai reconnu sa parole précipitée et les saccades de sa voix. J'ai la certitude que c'est Cloten.

ARVIRAGUS.

Voici l'endroit où nous les avons laissés. Je souhaite que mon frère s'en tire heureusement; vous dites qu'il est si féroce.

BÉLARIUS.

Avant d'être arrivé à l'âge d'homme, les plus affreux dangers ne l'effrayaient pas; car la crainte est souvent un effet du jugement. Mais voici votre frère.

Revient GUIDÉRIUS, *tenant la tête de Cloten.*

GUIDÉRIUS.

Ce Cloten était un imbécile, une bourse vide; il n'y avait pas un sou dedans. Hercule lui-même en lui brisant le crâne n'eût pu répandre sa cervelle; car il n'en avait pas. Et néanmoins si je ne l'avais pas tué, l'imbécile eût porté ma tête comme je porte la sienne.

BÉLARIUS.

Qu'avez-vous fait?

GUIDÉRIUS.

Je le sais à merveille : j'ai tranché la tête d'un certain Cloten se disant fils de la reine, qui me traitait de brigand, de montagnard, et jurait qu'à lui tout seul il s'emparerait de nous, ferait sauter nos têtes de la place que, grâces aux dieux, elles occupent encore, et irait les suspendre aux portes de Lud.

BÉLARIUS.

Nous sommes tous perdus.

GUIDÉRIUS.

Mon père, qu'avons-nous à perdre de plus que la vie qu'il menaçait de nous ôter? La loi nous refuse sa protection; pourquoi donc y mettrions-nous tant de scrupules? Pourquoi laisserions-nous, par respect pour la loi, un insolent nous menacer et se constituer juge et bourreau? Qui avez-vous rencontré aux alentours?

BÉLARIUS.

Pas une ame; mais il y a tout lieu de croire qu'il n'est pas venu ici sans escorte. Bien que son humeur mobile changeât continuellement, passant du mauvais au pire, il est impossible, à moins d'être complètement fou, qu'il soit venu seul dans cette forêt. Il se peut que le bruit se soit répandu à la cour qu'il y avait ici des proscrits qui habitaient des cavernes, vivaient de leur chasse, et qui pourraient plus tard former un parti redoutable. Entendant cela, son impatience aura brusquement éclaté, car c'est dans son caractère, et il aura juré de nous aller chercher et de nous ramener prisonniers; mais il n'est pas probable qe'il ait offert de venir seul, ni qu'on le lui ait permis. Je crains donc avec raison que cet événement n'ait pour nous des suites funestes, et ne soit que l'avant-coureur de périls plus grands.

ARVIRAGUS.

Que les décrets des dieux s'accomplissent! quoi qu'il en soit, mon frère a bien fait.

BÉLARIUS.

Je n'avais pas l'intention de chasser aujourd'hui; la maladie du jeune Fidèle m'a fait trouver le chemin long.

* C'est l'ancien nom de la ville de Londres. (*Note du traducteur.*)

GUIDÉRIUS.

Avec le même glaive qu'il brandissait au-dessus de ma tête, je lui ai coupé la sienne. Je vais la jeter dans le torrent qui coule derrière notre rocher; qu'elle aille se rendre à la mer, et dise aux poissons qu'elle est la tête de Cloten, le fils de la reine; je n'en demande pas davantage.

Il s'éloigne.

BÉLARIUS.

Je crains que sa mort ne soit vengée. Plût au ciel, Polydore, que la chose fût encore à faire! Et pourtant, je l'avoue, la valeur te sied bien.

ARVIRAGUS.

Je voudrais l'avoir fait, dût la vengeance retomber sur moi seul! — Polydore, j'ai pour toi l'affection d'un frère; mais je t'envie cet exploit! c'est un vol que tu m'as fait. Je voudrais que nous eussions à tenir tête à toutes les vengeances auxquelles il est humainement possible de faire face.

BÉLARIUS.

Allons, la chose est faite; — nous ne chasserons plus aujourd'hui; ne nous exposons pas à d'inutiles dangers. Retournez à notre rocher; Fidèle et vous, occupez-vous de notre cuisine. Moi, j'attends ici le retour de Polydore, et dans un moment, nous irons vous rejoindre à table.

ARVIRAGUS.

Pauvre Fidèle! nous l'avons laissé malade; je vais le revoir avec plaisir. Pour rendre à ses joues leurs belles couleurs, je verserais le sang d'une multitude de Cloten, et je croirais faire en cela un acte charitable.

Il s'éloigne.

BÉLARIUS, *seul.*

O déesse! ô divine nature! comme tu as imprimé ton cachet sur ces deux fils de roi! ils sont aussi doux que le zéphir dont le souffle murmure au pied de la violette sans même agiter sa tête odorante; mais quand leur sang royal est échauffé, ils sont aussi terribles que l'ouragan qui courbe la cime du pin de la montagne et l'incline sur la vallée. Chose merveilleuse! un invisible instinct leur apprend la royauté qu'ils ignorent, l'honneur dont ils n'ont point eu de leçons, la politesse qu'ils n'ont point vue dans autrui, la valeur qui croît en eux sans culture, et néanmoins donne une abondante récolte, comme si elle avait été semée. Cependant la présence de Cloten en ces lieux nous présage, et sa mort doit nécessairement attirer sur nous quelque chose de funeste.

Revient GUIDÉRIUS.

GUIDÉRIUS.

Où est mon frère? je viens de jeter dans le torrent la tête stupide de Cloten, et l'ai envoyée en ambassade à sa mère; j'ai retenu son corps en otage comme garant de son retour.

On entend les sons graves et l'harmonie plaintive d'un instrument.

BÉLARIUS.

Qu'entends-je? mon instrument! Polydore, écoutez! Mais à quelle occasion Cadwal le fait-il résonner? Écoutons.

GUIDÉRIUS.

Est-il dans la caverne?

BÉLARIUS.

Il vient de s'y rendre tout-à-l'heure.

GUIDÉRIUS.

Quelle est son idée? Depuis la mort de ma mère bien aimée cet instrument ne s'est point fait entendre. Quel événement douloureux a donc pu provoquer ces sons graves et solennels? il n'appartient qu'aux insensés ou aux enfans de gémir sans motif et de pleurer sans cause. Cadwal a-t-il perdu la raison?

Revient ARVIRAGUS, *portant dans ses bras Imogène qu'il croit morte.*

BÉLARIUS.

Le voici qui vient, portant dans ses bras le douloureux sujet des accords plaintifs que nous lui reprochions.

ARVIRAGUS.

Il est mort, l'oiseau dont nous faisions nos délices. Je voudrais avoir passé tout-à-coup de seize ans à soixante, avoir échangé l'agilité du jeune homme contre le bâton du vieillard, et qu'un tel spectacle m'eût été épargné.

GUIDÉRIUS.

O lis charmant! que tu es beau, ainsi penché dans les bras de mon frère! Mais combien tu l'étais plus encore lorsque tu croissais sur ta tige.

BÉLARIUS.

O affliction! qui jamais pourra sonder tes profondeurs? qui pourra dire quels parages sillonne de préférence ta lourde carène? — (*Regardant Imogène.*) Aimable adolescent, les dieux savent quel homme tu aurais pu faire un jour; mais moi, je sais, ô jeune homme accompli, que c'est le chagrin qui t'a donné la mort! — En quel état l'avez-vous trouvé?

ARVIRAGUS.

Raide, comme vous le voyez. Ce sourire était encore sur ses lèvres: à voir ses traits rians, on eût dit non que le trait de la mort l'avait frappé, mais qu'une mouche avait chatouillé son sommeil. Sa joue droite reposait sur un coussin.

GUIDÉRIUS.

Où?

ARVIRAGUS.

Par terre, ses bras ainsi entrelacés. J'ai cru qu'il dormait, et j'ai ôté de mes pieds ma lourde chaussure, de peur que le bruit de mes pas ne l'éveillât.

GUIDÉRIUS.

Il n'est qu'endormi; ou s'il est mort en effet, sa tombe sera un lit de repos où les fées viendront le visiter, et dont les vers n'oseront approcher.

ARVIRAGUS.

Fidèle! chaque année, tant que durera l'été, tant que je vivrai en ces lieux, j'embaumerai ta tombe

des fleurs les plus belles; j'y sèmerai la primevère pâle comme ton visage, la campanule azurée comme tes veines, la feuille de l'églantine au parfum moins doux que ton haleine : à mon défaut, le rouge-gorge, faisant honte à l'égoïsme de ces riches héritiers qui refusent à leur père les honneurs d'un monument funéraire, viendrait t'apporter ce tribut; et quand la saison des fleurs est passée, son bec charitable te ferait un abri de mousse pour protéger ton corps contre les rigueurs de l'hiver.

GUIDERIUS.

Mon frère, en voilà assez ; ces plaintes de jeune fille conviennent mal à un sujet si grave. Donnons-lui la sépulture, et que l'admiration ne nous fasse pas différer l'acquittement d'une dette. — Donnons-lui une tombe.

ARVIRAGUS.

Où le déposerons nous?

GUIDÉRIUS.

A côté d'Euriphile, notre mère chérie.

ARVIRAGUS.

Je le veux bien, Polydore: bien que nos voix soient maintenant plus mâles, chantons sur son tombeau comme nous avons chanté sur celui de notre mère; que l'air et les paroles soient les mêmes, en substituant seulement le nom de Fidèle à celui d'Euriphile.

GUIDERIUS.

Cadwal, je ne puis chanter: je pleurerai, et me bornerai à répéter avec toi les paroles; car les chants d'une douleur qui détonne sont chose aussi choquante que des prêtres qui mentent dans un temple imposteur.

ARVIRAGUS.

Nous nous bornerons donc à réciter les paroles.

BÉLARIUS.

Les grandes douleurs, je le vois, guérissent les moindres; voilà Cloten tout-à-fait oublié. Mes enfans, il était fils d'une reine; et, bien qu'il soit venu à nous en ennemi, rappelez-vous qu'il en a été puni. Bien que la mort confonde grands et petits dans une commune poussière, néanmoins la subordination, cet ange tutélaire du monde, établit une distinction entre le vulgaire et l'homme puissant. Notre ennemi était un prince; comme ennemi, vous lui avez ôté la vie; comme prince, qu'il ait une sépulture digne de son rang.

GUIDÉRIUS.

Allez, je vous prie, le chercher. Le corps de Thersite vaut celui d'Ajax quand toux deux ont cessé de vivre.

ARVIRAGUS, *à son père.*

Pendant que vous irez le chercher, nous dirons notre chant funèbre. — Mon frère, commence.

BÉLARIUS *s'éloigne.*

GUIDÉRIUS.

Cadwal, il faut que nous placions sa tête du côté de l'Orient ; mon père a des raisons pour cela.

ARVIRAGUS.

C'est vrai.

GUIDÉRIUS.

Viens donc ; aide-moi à le placer.

ARVIRAGUS.

A présent, commence.

Ils chantent ce qui suit :

CHANT FUNÈBRE.

GUIDÉRIUS.

Des aquilons ne crains plus la colère,
Ne crains plus du soleil la brûlante chaleur ;
Ta journée est finie, ainsi que ton labeur,
Et tu vas toucher ton salaire.
La mort règne sur tous ; et ramoneurs et rois,
Égaux devant ses yeux, sont sujets à ses lois.

ARVIRAGUS.

La mort de tes besoins vient de briser la chaîne,
Elle t'a mise à l'abri des tyrans;
Ne crains plus le courroux des grands :
Pour toi le roseau vaut le chêne.
Pouvoir, talent, science, ont un commun niveau
Dans l'égalité du tombeau.

GUIDÉRIUS.

De l'éclair ne crains plus la flamme.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus les foudres du ciel.

GUIDÉRIUS.

Ta coupe n'aura plus de nectar ni de fiel.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus désormais la calomnie infâme.

TOUS DEUX.

Le trépas qui tranche nos jours
Coupe la trame des amours.

GUIDÉRIUS.

Que nul esprit mauvais n'approche ton asile,
Que personne sur toi ne jette un malin sort.

ARVIRAGUS.

Que nul exorciseur * dans les bras de la mort
Ne trouble ton sommeil tranquille.

TOUS DEUX.

Repose en paix : dors, et sur ton cercueil,
Que l'honneur plane avec orgueil !

Revient BELARIUS, *apportant le corps de Cloten.*

GUIDÉRIUS.

Notre chant funèbre est terminé; maintenant, étendez ce corps par terre.

BÉLARIUS.

Voici quelques fleurs ; vers minuit nous en apporterons d'autres : les herbes humectées par la froide rosée de la nuit sont celles qui conviennent le mieux pour semer sur les tombeaux. — Couvrez-en la figure. — Jeunes fleurs, vous voilà flétries, comme le seront bientôt celles que nous jetons sur vous. — Maintenant, retirons-nous à l'écart pour nous agenouiller. La terre qui les a donnés

* Dans la langue de Shakspeare, exorciseur signifie non celui qui chasse les esprits, mais celui qui les évoque. (*Note du traducteur.*)

les a repris. Ici-bas leurs plaisirs sont passés, aussi bien que leurs peines.

BÉLARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS *s'éloignent.*

IMOGÈNE, *se réveillant.*

Oui, mon ami, au havre de Milford ; quel est le chemin qui y conduit ? — Je vous remercie. — Est-ce là-bas, à côté de ce buisson ? — Combien y a-t-il encore d'ici là ? — Bonté du ciel ! se peut-il qu'il y ait encore six milles ? — Ma foi je vais m'étendre par terre et dormir. (*Posant sa main sur le cadavre de Cloten.*) Mais doucement, pas de camarade de lit. — (*Apercevant le cadavre.*) Dieux et déesses ! ces fleurs sont comme les plaisirs du monde ; ce corps sanglant, c'est l'anxiété qui les accompagne. — J'espère que ce n'est qu'un rêve. Il me semblait, dans mon sommeil, que j'étais, dans une caverne, la ménagère et la cuisinière de trois honnêtes gens. Mais cela n'est pas ; ce n'était qu'une illusion, le produit des vapeurs du cerveau. Nos yeux sont parfois aveuglés comme notre jugement. Je tremble encore de peur. Oh ! s'il reste encore au ciel une goutte de pitié, pas plus gros que l'œil d'un roitelet, dieux redoutables, je vous en demande une portion ! mon rêve est encore là ; maintenant que je suis éveillée, il est là hors moi comme il était au dedans de moi ; je ne le vois pas seulement des yeux de l'imagination, je le touche. — Un homme sans tête ! — Les vêtemens de Posthumus ! — Je reconnais la forme de sa jambe ; voilà sa main, son pied léger comme ceux de Mercure, sa cuisse maritale, ses muscles d'Hercule ; mais son visage de Jupiter, — où est-il ? Le meurtre s'attaquant au ciel même ! — Eh quoi ! sa tête n'est pas là. — Pisanio, que toutes les malédictions qu'Hécube, dans sa rage, envoyait aux Grecs, en y ajoutant les miennes, retombent sur toi ! C'est toi qui, ligué avec ce Cloten sans foi, as égorgé mon époux. — Que désormais l'art de lire et d'écrire soient réputés trahison ! — Infernal Pisanio, — avec tes lettres supposées, — infernal Pisanio, — tu as abattu le grand hunier de ce majestueux navire. — O Posthumus, hélas ! où est ta tête ? où est-elle ? Hélas ! où est-elle ? Pisanio aurait pu te percer le cœur en te laissant la tête. — Qui a commis ce forfait ? Pisanio ? C'est lui et Cloten. La scélératesse et la cupidité ont consommé ce malheur. Oh ! je n'en saurais douter, le spécifique qu'il m'a donné, et qui devait, disait-il, m'être salutaire, ne l'ai-je pas trouvé meurtrier pour les sens ? C'est là une preuve irrécusable ; c'est l'ouvrage de Pisanio et de Cloten ! Oh ! laisse-moi colorer de ton sang mes joues pâles, afin d'offrir l'un et l'autre un spectacle plus horrible à ceux que le hasard pourrait amener en ce lieu. O mon époux ! mon époux !

Arrivent LUCIUS, UN CAPITAINE ROMAIN, *plusieurs* OFFICIERS *et* UN AUGURE.

LE CAPITAINE.

Les légions cantonnées dans les Gaules ont traversé la mer, conformément à vos ordres ; elles vous attendent avec votre flotte au havre de Milford, et sont prêtes à agir.

LUCIUS.

Que mande-t-on de Rome ?

LE CAPITAINE.

Le sénat a fait une levée parmi les alliés et la noblesse d'Italie ; ces courageux volontaires, qui rendront d'utiles services, sont commandés par le vaillant Jachimo, frère du prince de Sienne.

LUCIUS.

Quand les attendez-vous ?

LE CAPITAINE.

Au premier bon vent.

LUCIUS.

Cette ardeur nous promet d'heureux résultats. Ordonnez que toutes nos troupes soient passées en revue ; veillez à ce que les capitaines se chargent de ce soin. — (*A l'Augure.*) Eh bien ! augure, que vous présagent vos songes, relativement à l'issue de cette guerre ?

L'AUGURE.

Je me suis préparé par le jeûne et la prière à connaître la volonté des dieux ; la nuit dernière, ils m'ont envoyé une vision. J'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romaine, voler de l'orageux midi vers cette partie de l'occident, et là se perdre à mes yeux dans des flots de lumière. Si mes péchés n'aveuglent pas ma science divinatoire, ceci nous présage la victoire de l'armée romaine.

LUCIUS.

Fais souvent de tels rêves, et qu'ils se réalisent toujours. — Doucement ! oh ! oh ! quel est ce cadavre sans tête ? Ces ruines ont dû appartenir à un majestueux édifice. — Eh quoi ? un page ! — ou mort ou endormi sur ce corps sanglant. — Je crois plutôt qu'il est mort : coucher avec un mort, dormir sur un cadavre, c'est une chose que la nature abhorre. — Voyons les traits de ce jeune homme.

LE CAPITAINE.

Il est vivant, seigneur.

LUCIUS.

En ce cas, il nous donnera des renseignemens sur ce cadavre. — Jeune homme, instruis-moi de ton sort, car il semble de nature à mériter notre curiosité. Quel est ce corps dont tu t'es fait un oreiller sanglant ? Quel est celui qui a défiguré ce noble ouvrage de la nature ? Quelle est ta part dans cet affreux désastre ? Comment est-il survenu ? Quelle est la victime ainsi sacrifiée ? Qui es-tu ?

IMOGÈNE.

Je ne suis rien ; ou, si je suis quelque chose, mieux vaudrait pour moi que je ne fusse rien. Celui-ci était mon maître, un digne et valeureux

Breton massacré ici par des montagnards. — Hélas! il n'est plus de pareils maîtres. J'aurais beau errer de l'orient à l'occident, offrir mes services, essayer de plusieurs maîtres, en rencontrer de bons, les servir fidèlement, je n'en retrouverai jamais un comme lui.

LUCIUS.

Bon jeune homme, tes plaintes ne me touchent pas moins que la vue de ton maître sanglant. Dis-moi son nom, mon ami.

IMOGÈNE.

Richard Du Champ. (*A part.*) Je fais un mensonge innocent, dont il ne peut résulter aucun mal; j'espère que les dieux me le pardonneront. (*A Lucius.*) Que dites-vous, seigneur?

LUCIUS.

Tu te nommes?

IMOGÈNE.

Fidèle.

LUCIUS.

Tu justifies ton nom; il est d'accord avec ta conduite. Veux-tu essayer de t'attacher à moi? Je ne vaux pas, sans doute, ton ancien maître; mais je t'aimerai autant que lui. Des lettres de l'empereur, qui me seraient remises par un consul, seraient pour toi une recommandation moins grande que ton mérite. Viens avec moi.

IMOGÈNE.

Je vous suivrai, seigneur; mais auparavant, permettez qu'avec la permission des dieux je mette mon malheureux maître à l'abri des mouches; je veux creuser sa fosse avec mes ongles; quand j'aurai recouvert sa tombe de feuilles et de plantes, que j'y aurai dit deux fois un siècle de prières, après avoir exhalé bien des soupirs et bien des larmes, je me lèverai; et, quittant son service, je m'attacherai au vôtre, si vous voulez de moi.

LUCIUS.

Oui, bon jeune homme; et je serai pour toi moins un maître qu'un père. — Mes amis, cet enfant nous enseigne notre devoir; cherchons le gazon le plus fleuri, et creusons-y une tombe avec nos piques et nos lances. Venez; prenez le corps dans vos bras. — Mon enfant, tu peux le confier à nos soins; il recevra la sépulture telle que peuvent la donner des soldats; console-toi, essuie tes larmes; il est des chutes qui servent de point de départ pour monter plus haut.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Un appartement dans le palais de Cymbéline.

Entrent CYMBÉLINE, PLUSIEURS SEIGNEURS *et* PISANIO.

CYMBÉLINE.

Retournez auprès d'elle, et revenez m'apprendre comment elle se trouve. Une fièvre causée par l'absence de son fils, un délire qui met sa vie en danger. — Ciel, de combien de malheurs tu m'accables à la fois! Imogène, si nécessaire à mon bonheur, est disparue; la reine est au lit, dans un état désespéré; et au moment où je suis menacé d'une guerre redoutable, son fils, qui me serait à présent si utile, son fils, est absent. Je succombe à tous ces coups répétés. — (*A Pisanio.*) Quant à toi, misérable, qui dois avoir eu connaissance du départ de ma fille, et qui feins de l'avoir ignoré, je t'arracherai cet aveu par les plus cruelles tortures.

PISANIO.

Sire, ma vie est à vous, je la mets humblement à votre merci. Pour ce qui est de ma maîtresse, j'ignore où elle est, quand elle est partie, et quand elle se propose de revenir. Je supplie votre majesté de me considérer comme un loyal serviteur.

PREMIER SEIGNEUR.

Sire, le jour où on a remarqué son absence, cet homme était ici. J'ose répondre qu'il dit la vérité, et s'acquittera fidèlement de tous les devoirs que l'obéissance lui impose. Quant à Cloten, — les perquisitions les plus actives sont faites, et je ne doute pas qu'on ne parvienne à le retrouver.

CYMBÉLINE.

Les circonstances sont graves. — (*A Pisanio.*) Pour toi, je veux bien t'épargner pour le moment; mais mes soupçons restent.

PREMIER SEIGNEUR.

Que votre majesté me permette de lui annoncer que les légions romaines rassemblées des diverses parties de la Gaule sont débarquées sur nos côtes avec un renfort de Romains envoyé par le sénat.

CYMBÉLINE.

Que n'ai-je maintenant les conseils de mon fils et de la reine! je me perds dans ce dédale d'affaires.

PREMIER SEIGNEUR.

Vous avez les moyens de faire face à ces dangers, et à de plus grands encore; il ne s'agit que de mettre en mouvement vos troupes, qui ne demandent qu'à marcher.

CYMBÉLINE.

Je vous remercie. Sortons, et tenons tête au sort qui vient nous assaillir. Nous ne craignons pas les périls dont l'Italie nous menace; c'est ce qui se passe ici qui nous afflige. — Partons.

Ils sortent, à l'exception de Pisanio.

PISANIO, *seul.*

Je n'ai point reçu de lettres de mon maître depuis que je lui ai écrit qu'Imogène était tuée. C'est étrange. Point de nouvelles de ma maîtresse, qui m'avait promis de m'en donner souvent. J'ignore aussi ce qu'est devenu Cloten; sur tous ces points ma perplexité est extrême. Continuons à laisser agir le ciel. La loyauté m'impose le mensonge, je trompe par devoir. Ou je périrai dans cette guerre, ou je ferai voir que j'aime mon pays, et le roi lui-même remarquera ma valeur. Quant aux autres mystères, que le temps se charge de les éclaircir. La fortune a souvent ramené au port plus d'un navire sans pilote.

Il sort.

SCENE IV.

Devant la caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS.

GUIDÉRIUS.

Le bruit nous entoure.

BÉLARIUS.

Éloignons-nous-en.

ARVIRAGUS.

Mon père, quel charme pour nous peut avoir la vie, s'il faut ainsi la soustraire aux événemens et lui interdire toute action?

GUIDÉRIUS.

Quel est d'ailleurs notre espoir en nous cachant ainsi? Ou les Romains nous tueront comme Bretons, ou, s'ils nous ouvrent leurs rangs, après s'être servis de nous comme de barbares et de révoltés, ils nous tueront.

BÉLARIUS.

Mes fils, rapprochons-nous du sommet de la montagne, afin de vous mettre en sûreté. Quant à nous rendre sous les drapeaux du roi, il n'y faut point penser: la mort de Cloten est trop récente; comme on ne nous connait pas, et que nous ne sommes point inscrits sur le rôle des troupes, nous serons obligés de dire où nous avons vécu, et il est à craindre qu'on ne parvienne à nous arracher l'aveu de ce que nous avons fait, ce qui serait pour nous un arrêt de mort au milieu des tortures.

GUIDÉRIUS.

Ces craintes, mon père, dans un pareil moment, sont peu dignes de vous et peu concluantes pour nous.

ARVIRAGUS.

Au moment où les Bretons sont si rapprochés des Romains qu'ils entendent les hennissemens de leurs chevaux, où ils voient les feux de leur camp, où leurs yeux et leurs oreilles sont si activement occupés, il n'est pas probable qu'ils aillent perdre le temps à nous examiner et à s'enquérir d'où nous venons.

BÉLARIUS.

Oh! trop d'individus me connaissent à l'armée: bien que Cloten fût très-jeune quand je l'ai connu pour la première fois, vous avez vu qu'un grand nombre d'années ne l'avaient point effacé de mon souvenir. D'ailleurs, le roi n'a mérité ni mes services ni les vôtres; il est l'auteur de mon exil, qui vous a privés d'éducation et vous condamne à cette vie dure, sans espoir d'obtenir les faveurs que promettait votre berceau, exposés aux ardeurs dévorantes de l'été et aux âpres frimas de l'hiver.

GUIDÉRIUS.

Plutôt que de continuer à vivre ainsi, mieux vaut cesser de vivre. Mon père, allons rejoindre l'armée; mon frère et moi, nous ne sommes pas connus; quant à vous, on vous a oublié, l'âge vous a changés et vous n'avez point à craindre d'éveiller les soupçons.

ARVIRAGUS.

Par ce soleil qui nous luit, je vais au camp. N'est-il pas honteux que je n'aie jamais vu mourir un homme? c'est à peine si j'ai vu couler le sang, à moins que ce ne soit celui des lièvres timides, des chèvres lascives et du gibier. Jamais je n'ai monté un cheval; je me trompe: j'en ai monté un, un seul qui avait en moi un cavalier sans étriers ni éperons. Je rougis de regarder le soleil, de jouir de ses rayons bienfaisans, en restant si long-temps misérable, ignoré.

GUIDÉRIUS.

Par le ciel, je veux aussi y aller. Si vous voulez me bénir, mon père, et m'accorder votre consentement, je prendrai un peu plus de soin de mes jours; si vous me refusez, que l'épée des Romains se charge de me punir!

ARVIRAGUS.

J'en dis autant; qu'ainsi soit!

BÉLARIUS.

Puisque vous faites si peu de cas de votre vie, je ne vois pas pourquoi je mettrais tant de prix à ma débile existence: je suis des vôtres, mes enfans. Si vous mourez en combattant pour la défense de votre patrie, votre lit de mort sera aussi le mien. Marchez, je vous suis. — (*A part.*) Le temps leur dure; leur sang est impatient de couler, et de montrer à tous qu'ils sont nés princes.

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Une plaine qui sépare le camp des Bretons de celui des Romains.

Arrive POSTHUMUS, *un mouchoir sanglant à la main.*

POSTHUMUS.

Oui, mouchoir sanglant, je te conserverai; car c'est moi qui ai voulu que tu fusses teint de cette couleur. Si tous les époux imitaient mon exemple, combien, pour une légère déviation, égorgeraient des épouses plus vertueuses qu'eux! — O Pisanio! un fidèle serviteur n'exécute pas tous les ordres qu'il reçoit; il ne doit obéir qu'à ceux qui sont justes. — Dieux, si vous aviez tiré vengeance de mes fautes, je n'aurais pas vécu pour commettre celle-là. Vous auriez laissé vivre et se repentir la noble Imogène, et vous n'auriez frappé que moi, malheureux, bien plus digne qu'elle de

votre courroux. Il en est que vous enlevez de ce monde, pour de légères transgressions; en cela vous leur donnez une preuve d'amour, et leur sauvez de nouvelles chutes. Il en est d'autres à qui vous permettez de commettre de nouvelles fautes plus graves que les premières, pour leur en inspirer ensuite le repentir, et assurer la conversion du pécheur. Mais vous avez rappelé à vous Imogène; que vos décrets s'accomplissent; faites-moi la grâce de m'y soumettre! Je suis venu ici avec la noblesse d'Italie pour combattre contre la patrie d'Imogène. C'est assez, ô Bretagne, que j'aie égorgé ta souveraine; je ne te ferai point d'autres plaies. Écoute donc, ciel bienfaisant, quel est maintenant mon projet. Je vais dépouiller ce costume italien et me vêtir en villageois breton. Ainsi, je vais combattre contre ceux avec lesquels je suis venu; je vais mourir pour toi, ô Imogène, pour toi dont le souvenir fait une mort de chaque souffle de ma vie; et c'est ainsi que, soldat ignoré, sans exciter pitié ni haine, je vais affronter les périls. Je ferai voir aux hommes plus de valeur que n'en promettront mes humbles vêtemens. Dieux, mettez en moi la force des Léonatus! Contrairement à ce qui se voit dans le monde, je veux que chez moi l'intérieur surpasse l'extérieur.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent d'un côté LUCIUS, JACHIMO *et l'armée romaine ; de l'autre l'armée bretonne, à la suite de laquelle parait* LÉONATUS POSTHUMUS, *sous le costume de simple soldat. On entend une musique guerrière; après quelques marches et contremarches, les deux armées s'éloignent; puis reviennent,* JACHIMO *et* POSTHUMUS, *combattant l'un contre l'autre.* POSTHUMUS *désarme* JACHIMO, *et le laisse.*

JACHIMO.

Le crime qui pèse sur ma conscience m'enlève toute ma vigueur. J'ai calomnié une femme, la princesse de ce pays, et il semble que, pour la venger, l'air de cette île m'énerve et m'affaiblit. Comment expliquer autrement que ce manant, ce rebut de la nature, ait pu me vaincre dans mon propre métier? Les honneurs et les titres guerriers, quand on les porte comme je fais les miens, ne sont plus que des titres d'infamie. Si votre noblesse, ô Bretons, surpasse autant ce rustre que lui-même il l'emporte sur nos nobles, il faut en conclure que nous sommes à peine des hommes, et que vous êtes des dieux.

Il s'éloigne.

La bataille continue ; les Bretons fuient ; CYMBÉLINE *est pris; puis arrivent à son secours* BELARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS.

BELARIUS.

Arrêtez! arrêtez! nous avons l'avantage du terrain; le défilé est gardé; notre déroute ne provient que de nos lâches terreurs.

GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS.

Faisons halte et combattons!

Arrive POSTHUMUS, *qui seconde les Bretons; ils délivrent* CYMBÉLINE *et s'éloignent; puis arrivent* LUCIUS, JACHIMO *et* IMOGÈNE.

LUCIUS, *à Imogène.*

Fuis, jeune homme, quitte le champ de bataille, et sauve-toi; les amis tuent les amis, et le désordre est si grand, qu'on dirait que la guerre a un bandeau sur les yeux.

JACHIMO.

Il leur est survenu des troupes fraîches.

LUCIUS.

La journée a pris une étrange tournure : si des renforts ne nous arrivent pas promptement, il ne nous reste plus qu'à fuir.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent POSTHUMUS *et un* SEIGNEUR BRETON.

LE SEIGNEUR.

Venez-vous de l'endroit où l'on a fait halte?

POSTHUMUS.

Oui; il paraît que vous, vous venez de l'endroit où l'on fuyait?

LE SEIGNEUR.

Oui.

POSTHUMUS.

Je ne vous en blâme pas, seigneur : car tout était perdu si le ciel n'avait combattu pour nous. Les deux ailes étaient enfoncées, l'armée rompue, les Bretons avaient tourné le dos; tous fuyaient à travers un étroit défilé; l'ennemi, fier de sa victoire, joignant l'insulte au carnage, ne pouvait suffire au nombre des victimes : les uns étaient blessés mortellement; d'autres n'avaient que de légères atteintes; d'autres tombaient uniquement de peur; si bien que le défilé était encombré de morts, tous frappés par derrière, et de lâches cherchant à prolonger leur honte avec leur vie.

LE SEIGNEUR.

Où était ce défilé ?

POSTHUMUS.

Tout près du champ de bataille, creux et protégé par un parapet de gazon, avantage qu'a mis à profit un vieux guerrier, qui, par le service signalé qu'il a rendu à son pays, a bien mérité le long âge qu'atteste sa barbe blanche. Suivi de deux jeunes hommes plus faits en apparence pour les jeux du village que pour prendre part à un carnage pareil, avec des visages plus frais que ceux que nos dames cachent sous le masque ou voilent par modestie, il se fraie un passage à tra-

vers le défilé, en criant aux fuyards : « Ce sont les cerfs, et non les hommes de Bretagne, qui meurent en fuyant. L'enfer attend les lâches qui tournent le dos ! Arrêtez, ou vous trouverez en nous des Romains qui vous donneront, comme à de vils animaux, cette mort que fuit votre stupide frayeur. Vous êtes sauvés si vous voulez seulement vous retourner et regarder l'ennemi en face. Arrêtez ! arrêtez ! » Ces trois hommes, qui en valaient trois mille par le courage, non moins que par l'action (car trois combattans de front valent une armée, quand il n'y a qu'eux qui combattent), avec ce seul mot *arrêtez ! arrêtez !* secondés par l'avantage du lieu, et plus encore par le charme entraînant de leur noble intrépidité, capable de transformer les quenouilles en lances, ils ramènent la rougeur sur ces pâles visages : ceux-ci sont ranimés par un sentiment de honte ; à ceux-là le courage revient. Ceux que l'exemple seul avait rendus lâches (ô l'exemple de la lâcheté est à la guerre un crime irrémissible dans les premiers qui le donnent !) commencent à mesurer le chemin que la peur leur a fait parcourir, et à se retourner comme des lions sur les piques des chasseurs. Alors les vainqueurs s'arrêtent ; puis ils reculent, et bientôt leur retraite devient une déroute complète. Ceux qui avaient fondu sur nous comme des aigles s'enfuient à tire d'aile, comme des passereaux ; ils repassent en esclaves sur le terrain qu'ils avaient parcouru en vainqueurs. Alors nos lâches, comme des rebuts de provisions à la fin d'un long voyage, nous deviennent fort utiles ; ayant une fois trouvé le défaut de la cuirasse, c'est plaisir de voir les grands coups qu'ils portent ! Les uns blessent ceux qui sont déjà morts ; les autres achèvent les mourans ; d'autres tuent leurs amis entraînés dans le premier flot des fugitifs. Tout-à-l'heure dix d'entre eux fuyaient devant un seul homme ; maintenant chacun des dix en tue vingt. Ceux qui auraient mieux aimé mourir que de résister sont devenus des foudres de guerre.

LE SEIGNEUR.

Voilà un étrange résultat ! Un défilé ! un vieillard et deux enfans !

POSTHUMUS.

Ne vous émerveillez pas tant. Je vois que vous êtes plus propre à vous étonner des exploits des autres qu'à en faire. Voulez-vous que, par manière de plaisanterie, nous rimions la chose ? Que vous en semble ? Tenez, voici déjà deux vers :

Deux enfans, un vieillard, un défilé, ma foi,
Ont sauvé les Bretons, mis Rome en désarroi.

LE SEIGNEUR.

Ne vous fâchez pas, seigneur.

POSTHUMUS.

Et pourquoi me fâcher ? Donnez-moi pour ami
L'homme qui fuit devant un ennemi.
Rompre avec lui sera chose peu nécessaire ;
Car s'il fait pour l'amitié
Ce que la peur lui fait faire,
Il aura, Dieu merci, bientôt levé le pied.

Vous m'avez mis en veine poétique.

LE SEIGNEUR.

Vous vous fâchez, je vous quitte.

POSTHUMUS.

Le voilà qui fuit encore ! — Et c'est là un noble ! — O illustre bassesse ! un homme qui est sur le champ de bataille, et qui m'en demande des nouvelles, à moi ! Aujourd'hui combien auraient volontiers donné leurs honneurs pour conserver leur vie ! Combien se sont enfuis dans ce but, et n'en sont pas moins morts ! Et moi, on dirait que ma douleur est un charme qui me rend invulnérable. J'ai cherché la mort, là où je l'entendais gémir, et n'ai pu la trouver ; aux lieux où elle frappait, et ses coups ne m'ont pas atteint ! s'il est vrai que ce soit un monstre hideux, il est étrange qu'elle se cache dans les coupes de la joie, dans les lits de duvet, dans les paroles carressante ; et qu'elle ait à ses ordres des ministres plus nombreux que nous, qui tirons son glaive sur les champs de bataille. — N'importe, je la trouverai. Maintenant, je ne suis plus Breton, je redeviens Romain, et me range du parti que j'avais d'abord adopté. Je ne veux plus combattre ; je me laisserai tuer par le premier goujat qui me tombera sur l'épaule. Les Romains ont fait ici un affreux carnage ; les représailles des Bretons ne seront pas moins terribles. Pour moi, ma rançon est la mort. Je viens ici pour mourir, n'importe dans quels rangs ; je ne veux plus conserver une importune vie : il faut que de manière ou d'autre, je la perde pour Imogène.

Arrivent DEUX OFFICIERS BRETONS, *et* PLUSIEURS SOLDATS.

PREMIER OFFICIER.

Que le grand Jupiter soit loué ! Lucius est pris. On croit que ce vieillard et ses deux fils étaient des divinités.

DEUXIÈME OFFICIER.

Il y en avait un quatrième en habit de villageois, qui les a vaillamment secondés.

PREMIER OFFICIER.

C'est ce qu'on dit ; mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. — Halte ! Qui est là ?

POSTHUMUS.

Un Romain, qui ne traînerait pas ici en ce moment, s'il avait trouvé des braves pour le seconder.

DEUXIÈME OFFICIER.

Qu'on le saisisse ! Comment donc ! pas un guerrier de Rome n'y retournera pour lui dire à quels corbeaux ses enfans ont servi de pâture. Il vante ses services comme s'il était quelque grand personnage. Qu'on le mène devant le roi.

Arrivent CYMBÉLINE *et sa suite,* BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, *et des prisonniers romains. Les deux officiers présentent* POSTHUMUS *à* CYMBÉLINE, *qui le confie à la garde d'un geôlier ; après quoi, tous s'éloignent.*

SCENE IV.

Une prison.

Arrivent POSTHUMUS *et* DEUX GEOLIERS.

PREMIER GEÔLIER.

A présent, on ne vous volera pas; vous êtes cadenassé; broutez maintenant et prenez votre pâture, si vous en trouvez.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Ainsi que de l'appétit.

Les Geôliers *sortent.*

POSTHUMUS.

Sois la bien venue, ô captivité! car, si je ne me trompe, tu es la voie qui doit me conduire à l'affranchissement. Toutefois mon sort est plus heureux que celui du malade qui, souffrant de la goutte, aime mieux gémir éternellement que d'être guéri par cet infaillible médecin, la Mort, qui a la clef de mes fers. Ma conscience! tu es enchaînée plus que ne le sont mes jambes et mes bras. Dieux bons, donnez-moi le repentir qui doit briser ces entraves, et m'affranchir à jamais. Suffit-il que je sois fâché de ce qui est fait? C'est ainsi que les enfans apaisent leur père temporel. Dois-je me repentir? je ne puis mieux le faire que dans cette captivité plus volontaire que forcée. Grands dieux, pour acquitter ma dette envers vous, prenez-moi tout entier. Je sais que vous êtes plus clémens que les chétifs humains, qui acceptent de leur débiteur un tiers, un sixième, un dixième, et les laissent prospérer de nouveau en leur faisant remise du reste. Ce n'est pas ce que je demande; en échange de la vie précieuse d'Imogène, prenez la mienne; bien qu'elle ne soit pas d'un si haut prix, c'est une vie cependant dont vous avez frappé l'empreinte; dans le commerce journalier, on ne pèse pas toutes les pièces de monnaie; bien qu'elles soient légères, il suffit, pour qu'on les prenne, que l'empreinte ne soit pas effacée. Vous ne refuserez pas la mienne, car elle est frappée à votre image. Ainsi, dieux puissans, si vous daignez accepter ma vie en paiement, prenez-la, et brisez mes terrestres entraves. O Imogène! je veux te parler tout bas.

Il s'endort.

Une musique grave et solennelle se fait entendre, Posthumus a une vision. Sicilius Léonatus, son père, lui apparaît sous la forme d'un vieux guerrier. Il donne la main à une personne âgée, sa femme, et mère de Posthumus. Après lui viennent les deux Léonatus, frères de Posthumus, laissant voir sur leur poitrine les blessures dont ils sont morts à la guerre. Ils font cercle autour de Posthumus endormi.

SICILIUS.

Cesse, maître du tonnerre, de faire éclater ton courroux sur les faibles mortels. Cherche querelle au dieu Mars, réprimande Junon, qui compte tes adultères et s'en venge. Quel mal avait fait mon pauvre enfant, dont je n'ai jamais vu les traits? Je suis mort pendant qu'il était encore dans le sein maternel, attendant pour en sortir l'ordre de la nature. S'il est vrai, comme on le dit, que tu sois le père de l'orphelin, tu aurais dû être le sien, tu aurais dû le défendre des fléaux qui affligent la terre.

LA MÈRE.

Lucine ne me prêta point son aide, et je mourus dans les douleurs de l'enfantement. O pitié! Posthumus, arraché de mes entrailles, jeta les premiers cris de la vie parmi ses ennemis.

SICILIUS.

La nature, le formant sur le modèle de ses ancêtres, l'avait créé si parfait, que ce digne héritier de Sicilius a mérité les louanges de l'univers.

PREMIER FRÈRE.

Lorsqu'il est devenu homme, qui, dans toute la Bretagne, aurait pu lui être comparé ou rivaliser avec lui aux yeux d'Imogène, si bon juge de son mérite?

LA MÈRE.

Pourquoi faut-il qu'après avoir contracté un mariage illusoire, il se soit vu exilé, déchu du rang des Léonatus et violemment séparé de sa bien-aimée, la charmante Imogène?

SICILIUS.

Jupiter, pourquoi as-tu permis que Jachimo, ce lâche Italien, empoisonnât son cœur et son esprit d'une jalousie sans fondement, et qu'il devînt la dupe de sa scélératesse?

DEUXIÈME FRÈRE.

C'est pour cela que nos parens et nous, qui sommes morts courageusement pour défendre notre patrie et soutenir loyalement les droits de Tenantius; c'est pour cela que nous avons quitté nos paisibles demeures.

PREMIER FRÈRE.

Posthumus a montré la même bravoure au service de Cymbéline. Pourquoi donc, Jupiter, monarque des dieux, as-tu ainsi ajourné la récompense due à ses mérites? Pourquoi ne lui as-tu donné que des peines et des douleurs en partage?

SICILIUS.

Ouvre tes fenêtres de cristal; regarde-nous; cesse d'exercer tes redoutables vengeances sur une race vaillante.

LA MÈRE.

Jupiter, puisque mon fils est vertueux, mets un terme à ses infortunes.

SICILIUS.

Du haut de ton palais de marbre, abaisse sur nous tes regards; viens à notre aide, ou nous allons, ombres désolées, invoquer par nos cris le conseil des dieux contre ta divinité.

DEUXIÈME FRÈRE.

Viens à notre aide, ô Jupiter, ou nous allons en appeler à un autre tribunal, et nous soustraire à ta juridiction.

Au milieu de la foudre et des éclairs, Jupiter descend porté sur son aigle, il lance un foudre. Les ombres tombent à genoux.

JUPITER.

Silence, chétifs esprits des régions inférieures! que vos plaintes cessent d'offenser notre oreille! — Vains fantômes, comment osez-vous accuser le dieu dont le tonnerre, vous le savez, foudroie, du haut des cieux, les rivages rebelles? Chétives ombres de l'Élysée, partez; retournez goûter le repos sur vos lits de fleurs dont la fraicheur est éternelle : ne prenez point souci de ce qui advient aux mortels; ce soin vous est étranger; vous savez qu'il ne regarde que nous. J'afflige celui que j'aime le plus, je diffère mes bienfaits pour les rendre plus doux. Rassurez-vous, notre puissance relèvera votre fils abattu; son bonheur se prépare, ses épreuves lui profiteront. Notre étoile a présidé à sa naissance, et notre temple a vu célébrer son hymen. — Levez-vous et disparaissez! — Il sera l'époux d'Imogène, et son bonheur s'accroîtra de tout ce qu'il a souffert. Déposez sur sa poitrine ces tablettes où il nous a plu de renfermer toute sa destinée ; après quoi, partez. Ne m'importunez plus de l'expression de votre impatience, si vous ne voulez soulever la mienne. — Aigle, remonte vers mon palais de cristal.

JUPITER *remonte dans les cieux.*

SICILIUS.

Il est arrivé au bruit du tonnerre; son haleine céleste exhalait une odeur sulfureuse; son aigle divin s'abaissait vers nous comme s'il eût voulu nous enlever dans ses serres; une lumière plus pure et plus radieuse que celle qui éclaire nos fortunés bocages accompagnait son ascension; son royal oiseau caressait du bec son immortel plumage, comme lorsque le dieu est satisfait.

TOUS.

Nous te rendons grâces, Jupiter!

SICILIUS.

Les portes du ciel se referment, il est entré dans son palais radieux. — Partons, et pour mériter sa bienveillance, exécutons ses ordres sacrés.

Il dépose les tablettes sur la poitrine de Posthumus, et la vision s'évanouit.

POSTHUMUS, *s'éveillant.*

Sommeil, tu as été pour moi un véritable aïeul; tu m'as donné un père; tu m'as créé une mère et deux frères. Mais, ô vain prestige, tout est parti; à peine formés ils ont disparu, et voilà que je suis éveillé. — Les malheureux qui attendent leur bonheur de la faveur des grands, rêvent comme j'ai fait, s'éveillent, et ne trouvent rien. — Mais, que dis-je? beaucoup, sans songer à la fortune, sans la mériter, sont comblés de ses faveurs; c'est ce qui m'arrive; ce songe fortuné me vient sans que je sache pourquoi. Quelles divinités hantent ce lieu? un livre! comme il est beau! qu'il n'en soit pas de lui comme de ce monde futile; que le vêtement ne soit pas plus précieux que ce qu'il recouvre; qu'il ne ressemble pas à nos courtisans; qu'il tienne ce qu'il promet.

Il prend les tablettes et lit:

« Quand un lionceau à lui-même inconnu trouvera sans la chercher une tendre et aérienne créature, et sera pressé dans ses bras; quand des rameaux détachés d'un cèdre majestueux, après être restés morts pendant un grand nombre d'années, revivront pour se réunir au tronc paternel et refleurir, ce jour-là, Posthumus verra finir ses malheurs, la Bretagne sera heureuse et fleurira dans la paix et l'abondance. »

C'est un rêve, ou bien ce sont de ces paroles insensées que la bouche d'un fou articule sans que sa pensée y ait la moindre part; c'est l'une de ces deux choses, ou ce n'est rien : ce sont des mots ou vides de sens ou inexplicables à la raison, et en cela, ils ressemblent aux actes de ma vie; je veux donc les conserver, ne fût-ce que par sympathie.

Rentrent LES GEOLIERS.

UN GEÔLIER.

Eh bien, l'ami, êtes-vous prêt à mourir?

POSTHUMUS.

Le rôti est plutôt trop cuit que pas assez; il est prêt depuis long-temps.

LE GEÔLIER.

Il s'agit d'être pendu; si vous êtes prêt à cela, vous êtes cuit à point.

POSTHUMUS.

De sorte que si je repais agréablement la vue des spectateurs, j'aurai payé mon écot.

LE GEÔLIER.

La somme est un peu forte pour vous; mais ce qu'il y a de bon, c'est que c'est le dernier paiement qui vous sera demandé; vous n'aurez plus à payer à la taverne de ces écots qui, s'ils procurent de la joie, attristent souvent le départ; vous y venez affamé, vous en sortez ivre; vous êtes fâché d'avoir trop payé et trop bu; votre bourse et votre cerveau sont vides : le cerveau est d'autant plus lourd qu'il est plus léger; la bourse d'autant plus légère qu'elle est à sec. Oh! vous allez maintenant être délivré de toutes ces contradictions: quelle chose utile qu'une corde! elle additionne d'énormes sommes en un clin d'œil, c'est le plus habile des comptables; elle vous donne décharge du passé, du présent et de l'avenir. — Votre cou, mon cher, servira de plume, de registre et d'appoint, et votre quittance est au bout.

POSTHUMUS.

Je suis plus joyeux de mourir que tu ne l'es de vivre.

LE GEÔLIER.

Vous avez raison, celui qui dort ne sent pas le mal de dents. Mais un homme qui va faire le somme que vous allez faire, et qui a le bourreau pour le conduire au lit, changerait volontiers de rôle avec son valet de chambre; car, voyez-vous,

mon cher, après la mort on ne sait trop où l'on va.

POSTHUMUS.

Moi, je le sais.

LE GEÔLIER.

Votre mort a donc des yeux? je ne l'ai jamais vue représenter comme cela. Il faut ou que vous vous laissiez diriger par des gens qui prétendent savoir; ou que vous preniez sur vous de connaître ce que vous ignorez très-certainement; ou que vous sautiez à vos risques et périls par-dessus les réflexions et les doutes; du reste, quelle que soit l'issue de votre voyage, je pense bien que vous ne reviendrez jamais m'en dire des nouvelles.

POSTHUMUS.

Je te dis que pour se guider dans la route que je vais prendre tout le monde a des yeux, hormis ceux qui les ferment et ne veulent pas s'en servir.

LE GEÔLIER.

La plaisanterie est bonne! Prétendre qu'un homme fasse usage de ses yeux dans un voyage où l'on n'y voit goutte! je pense que la pendaison mène droit à l'aveuglement.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Otez-lui ses fers; menez votre prisonnier devant le roi.

POSTHUMUS.

Tu apportes de bonnes nouvelles; on m'appelle pour me rendre la liberté.

LE GEÔLIER.

Si cela est, je consens à être pendu.

POSTHUMUS.

Tu seras plus libre alors que ne l'est un geôlier; point de fers pour les morts.

POSTHUMUS ET LE MESSAGER *sortent.*

LE GEÔLIER.

A moins qu'un homme n'épouse une potence, et n'engendre de petits gibets, je n'ai jamais vu personne plus amoureux de la corde. Tout Romain qu'il est, en conscience, j'en ai vu de plus scélérats que lui qui tenaient à la vie. Il y en a bien aussi même parmi les Romains qui meurent contre leur gré. J'en ferais autant si j'étais Romain. Je voudrais que nous fussions tous d'accord et vertueux. Oh! ce serait la ruine des geôliers et des gibets! je parle contre mes intérêts, mais j'y trouverais aussi mon compte.

Ils sortent.

SCENE V.

La tente de Cymbeline.

Entrent CYMBÉLINE *et* SA SUITE, BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, PLUSIEURS SEIGNEURS *et* OFFICIERS BRETONS.

CYMBÉLINE.

Tenez-vous à mes côtés, vous que les dieux ont faits les sauveurs de mon trône. Combien je regrette l'absence de l'humble soldat qui a si vaillamment combattu, dont les chétifs vêtemens faisaient honte aux armures dorées, dont la poitrine nue devançait les boucliers impénétrables. Il sera heureux celui qui pourra le découvrir, si son bonheur peut dépendre de mes bienfaits.

BÉLARIUS.

Une valeur si brillante dans un personnage si obscur; de si éclatans exploits dans un homme dont l'extérieur n'annonçait que l'indigence et la misère, cela ne s'est jamais vu.

CYMBÉLINE.

N'a-t-on de lui aucune nouvelle?

PISANIO.

On l'a cherché parmi les morts et les vivans; mais on n'a pu trouver sa trace.

CYMBÉLINE.

A mon grand regret, je suis son débiteur; j'ajouterai sa récompense à la vôtre (*à Bélarius, Guidérius et Arviragus*), vous, l'ame, le cœur et la tête de la Bretagne, vous, par qui elle vit, j'aime à le reconnaître. Il est temps maintenant de vous demander qui vous êtes. — Dites-le-moi.

BÉLARIUS.

Sire, nous sommes nés en Cambrie, de nobles parens; il n'y aurait en nous ni vérité ni modestie à en dire davantage, à moins que je n'ajoute que nous sommes gens d'honneur.

CYMBÉLINE.

Fléchissez le genou. (*Ils s'agenouillent; Cymbéline les arme chevaliers et leur donne l'accolade.*) Levez-vous, chevaliers; vous accompagnerez notre personne dans les combats, et nous vous conférerons des dignités conformes à votre rang.

Entrent CORNÉLIUS *et* LES DAMES DE LA REINE.

CYMBÉLINE, *continuant.*

Voilà des visages qui annoncent quelque événement. Pourquoi cette tristesse dont vous saluez notre victoire? On vous prendrait pour des Romains, et non pour des personnages de la cour de Bretagne.

CORNÉLIUS.

Salut, grand roi; dussé-je aigrir votre bonheur, je vous annonce que la reine est morte.

CYMBÉLINE.

Ce lugubre message sied à un médecin moins qu'à tout autre. La médecine peut prolonger la vie, ce qui n'empêche pas que la mort n'emporte le médecin à son tour. Comment a-t-elle fini?

CORNÉLIUS.

Elle est morte comme elle avait vécu, au milieu d'un affreux délire. Cruelle aux autres pendant sa vie, sa cruauté en mourant s'est tournée contre elle-même. Elle a fait des aveux que je vais vous répéter, si votre majesté le permet. Voilà ses femmes; elles peuvent me dementir si je me

trompe, elles qui, tout en pleurs, ont assisté à ses derniers momens.

CYMBÉLINE.

Parlez, je vous prie.

CORNÉLIUS.

D'abord elle a déclaré qu'elle ne vous avait jamais aimé; qu'elle n'avait recherché dans vous que le haut rang que vous lui donniez; qu'elle avait épousé votre royauté, mais abhorrait votre personne.

CYMBÉLINE.

C'est ce que seule elle pouvait savoir; et si elle ne l'avait dit à son lit de mort, je l'aurais entendu de sa bouche sans y croire. Continuez.

CORNÉLIUS.

Elle a avoué que votre fille, pour qui elle feignait une affection si sincère, était un scorpion à ses yeux; si sa fuite n'avait prévenu ses desseins, elle l'aurait fait périr par le poison.

CYMBÉLINE.

O monstre, sous des formes si belles! qui peut sonder le cœur d'une femme? — Est-ce tout?

CORNÉLIUS.

Il me reste à vous apprendre des choses plus affreuses encore. Elle a avoué qu'elle avait préparé pour vous une composition mortelle qui, une fois prise, devait miner votre vie et vous faire mourir lentement. Pendant ce temps, elle voulait, à force de veilles, de pleurs, de soins, de caresses, vous abuser par un semblant de tendresse et vous subjuguer; et, après vous avoir amené au point où elle vous désirait, vous faire adopter son fils pour l'héritier de la couronne. L'inexplicable disparition de ce dernier ayant fait échouer son projet, l'a jetée dans une effroyable fureur; en haine du ciel et des hommes, elle a révélé ses desseins, et, regrettant de n'avoir pu consommer ses crimes projetés, elle est morte dans les horreurs du désespoir.

CYMBÉLINE, *aux dames.*

Vous, ses femmes, avez-vous entendu de sa bouche tous ces aveux?

UNE DAME.

Oui, sire; nous l'affirmons à votre majesté.

CYMBÉLINE.

Je n'accuse point mes yeux, car elle était belle; ni mes oreilles, qui ont entendu ses propos flatteurs; ni mon cœur, qui la croyait ce qu'elle semblait être; j'aurais été coupable de me défier d'elle. Toi seule, ô ma fille, pourrais me reprocher mon erreur, dont tu as si cruellement ressenti les effets. Veuille le ciel tout réparer!

Entrent LUCIUS, JACHIMO, L'AUGURE, *et autres prisonniers accompagnés par des gardes;* POSTHUMUS *et* IMOGÈNE *les suivent.*

CYMBÉLINE, *continuant.*

Caius, ce n'est plus pour réclamer de nous le tribut que tu viens maintenant. Les Bretons l'ont aboli; il est vrai que leur victoire leur a coûté plus d'un brave; les familles de ces nobles victimes me demandent d'apaiser leurs mânes par le sacrifice des prisonniers, et je le leur ai accordé Prépare-toi donc à mourir!

LUCIUS.

Songez, seigneur, à la fortune de la guerre; vous devez votre victoire au hasard; si elle se fût rangée de notre côté, on ne nous verrait pas, après que l'ardeur du combat s'est refroidie, menacer du glaive nos prisonniers. Mais puisque c'est la volonté des dieux, puisqu'on ne veut accepter de nous d'autre rançon que notre vie, qu'on la prenne; il suffit; un Romain saura mourir en Romain; Auguste vit; il avisera. En ce qui me concerne, je n'ai point autre chose à vous dire; mais j'ai une demande à vous faire. (*Montrant Imogène.*) Mon page est né Breton; que sa rançon soit acceptée. Jamais maître n'eut un serviteur plus affectionné, plus dévoué, plus diligent, plus attentif, plus fidèle, plus empressé, plus prévenant. Que son mérite vienne à l'appui de ma demande; votre majesté, j'en ai l'assurance, ne me refusera pas. Il n'a fait aucun mal aux Bretons, bien qu'il fût au service d'un Romain. Sauvez-le, seigneur, et immolez le reste.

CYMBÉLINE, *les yeux fixés sur Imogène.*

Je l'ai vu quelque part; ses traits me sont familiers. — Jeune homme, ta physionomie te concilie mes bonnes grâces, et je te prends à mon service. — Je ne sais quel instinct m'attire vers toi; n'importe, vis, jeune homme, vis; ce n'est pas à ton maître que tu en as l'obligation; demande à Cymbéline la grâce qu'il te plaira, n'importe laquelle; pourvu qu'elle soit digne de toi et de ma générosité, je te l'accorderai, fût-ce la vie du plus illustre de ces prisonniers.

IMOGÈNE.

Je remercie humblement votre majesté.

LUCIUS.

Je ne te prie pas de demander ma vie, mon enfant, et toutefois je sais que c'est là ce que tu vas faire.

IMOGÈNE, *détournant tout-à-coup les yeux avec effroi.*

Non, non; hélas! d'autres soins m'occupent. J'aperçois ici un objet plus affreux pour moi que la mort; que votre vie, seigneur, se tire d'affaire.

LUCIUS.

Cet enfant me dédaigne; il m'abandonne et ne voit plus en moi qu'un objet de mépris: courte est la joie de ceux qui comptent sur votre foi, jeunes filles et jeunes hommes. — Pourquoi ce trouble qui se peint dans ses traits?

CYMBÉLINE.

Qu'as-tu, mon enfant? je t'aime de plus en plus; cherche ce qu'il te conviendrait davantage de me demander. Connais-tu celui que tu regardes? veux-tu que je lui laisse la vie? est-il ton parent, ton ami?

IMOGÈNE.

Il est Romain; il m'est aussi étranger que je le suis à votre majesté, et plus encore, puisque je suis votre sujet.

CYMBÉLINE.

Pourquoi donc le regardes-tu ainsi ?

IMOGÈNE.

Sire, je vous le dirai en particulier, s'il vous plaît de m'entendre.

CYMBÉLINE.

De tout mon cœur, et je te promets toute mon attention. Quel est ton nom?

IMOGÈNE.

Fidèle, sire.

CYMBÉLINE.

Tu es mon enfant, mon page ; je veux être ton maître, viens avec moi, parle en toute liberté.

Cymbéline et Imogène s'entretiennent à part.

BÉLARIUS.

N'est-ce pas là notre jeune homme? serait-il ressuscité ?

ARVIRAGUS.

Deux grains de sable ne se ressemblent pas davantage, c'est bien là ce charmant adolescent au visage de rose que nous avons vu mourir, et qui s'appelait Fidèle. — (*A son frère.*) Qu'en dis-tu ?

GUIDÉRIUS.

C'est le même ; il était mort, et le voilà vivant.

BÉLARIUS.

Silence ! attendons la suite. Il ne nous regarde pas ; nous verrons : ces ressemblances-là se rencontrent. Si c'était lui, je suis sûr qu'il nous aurait parlé.

GUIDÉRIUS.

Mais nous l'avons vu mort.

BÉLARIUS.

Silence ! attendons la suite.

PISANIO, *à part.*

C'est ma maîtresse. Puisqu'elle est vivante, peu m'importe ce qui arrivera.

Cymbéline et Imogène se rapprochent.

CYMBÉLINE.

Viens, place-toi à ma droite ; fais ta demande à haute voix. — (*A Jachimo.*) Seigneur, avancez. Répondez à ce jeune homme et parlez sans détour, ou, j'en jure par ma couronne et par mon honneur, qui en est le plus beau fleuron, d'affreuses tortures vous arracheront la vérité en la séparant du mensonge. — (*A Imogène.*) Parle-lui maintenant.

IMOGÈNE.

Je demanderai à ce cavalier de me dire de qui il tient cette bague.

POSTHUMUS, *à part.*

Que lui importe?

CYMBÉLINE.

Dites d'où vous vient ce diamant que vous portez au doigt.

JACHIMO.

C'est un secret que les tourmens ne m'arracheront pas, et qui, si je le révèle, vous mettra vous-même à la torture.

CYMBÉLINE.

Comment ! moi ?

JACHIMO.

Je suis aise qu'on me force à révéler un secret qui m'oppresse. C'est par une infâme scélératesse que je me suis procuré cet anneau ; il appartenait à Léonatus, que vous avez banni ; et ce qui doit ajouter encore à mon supplice et au vôtre, jamais la terre ne vit de mortel plus parfait. Voulez-vous que je continue, seigneur?

CYMBÉLINE.

Faites-moi ce récit dans tous ses détails.

JACHIMO.

Cette incomparable merveille, votre fille, — dont le souvenir fait saigner mon cœur et défaillir mon ame perfide sous le poids de la honte, — permettez, — je ne puis me soutenir.

CYMBÉLINE.

Ma fille ! Que vas-tu m'apprendre d'elle ? Remets-toi. Prolonge tes jours jusqu'au terme que leur assignera la nature, plutôt que de mourir avant que je sois instruit du reste. Rappelle tes forces, et parle.

JACHIMO.

Un jour, — maudite soit l'horloge qui sonna cette heure fatale ! — c'était à Rome, — maudite soit la maison qui nous rassembla ! — nous étions à table, — que tous nos mets n'étaient-ils empoisonnés, ceux du moins que je portais à ma bouche ! — le vertueux Posthumus, — que vous dirai-je? il était trop pur pour la société d'hommes pervers tels que nous; il tenait le premier rang entre les plus parfaits. Assis avec nous, il nous écoutait avec tristesse faire l'éloge de nos maîtresses d'Italie ; nous exaltions leur beauté, que toutes les ressources du langage étaient impuissantes à exprimer; leurs formes exquises, qui laissaient bien loin derrière elles les statues de Vénus et de Minerve à la taille majestueuse ; leur grâce surnaturelle, leurs qualités réunissant tout ce qui peut séduire le cœur d'un homme ; enfin cet irrésistible attrait, cet éclat de beauté qui charme et subjugue les yeux.

CYMBÉLINE.

Je suis sur des charbons ardens ; venez au fait.

JACHIMO.

Je n'y viendrai que trop tôt, à moins que vous ne soyez impatient de souffrir.—Posthumus, donc, en homme justement fier de posséder le cœur de la fille d'un roi, prit alors la parole, et avec tout le calme de la vérité, sans vouloir ravaler en rien celles que nous vantions, il se mit à faire le portrait de la femme qu'il aimait. Comparées aux paroles dont il fit usage et à l'expression qu'il leur donna, les nôtres n'étaient que les ridicules vanteries d'une sotte jactance.

CYMBÉLINE.

Eh bien ! au fait.

JACHIMO.

La chasteté de votre fille ! — C'est ici que commence ce que j'avais à dire ! il parla d'elle comme si, comparée à son Imogène, Diane avait des songes lascifs et qu'il n'y eût de pureté véritable qu'en elle. A ce propos, moi, misérable, je fis l'incrédule,

et pariai avec lui une somme d'or contre cet anneau, qu'il portait alors à son doigt, que j'obtiendrais place dans le lit nuptial d'Imogène, et gagnerais cet anneau par son adultère et le mien. Lui, en loyal chevalier, non moins persuadé de sa vertu que je le suis moi-même aujourd'hui, il n'hésita pas à parier cette bague; il l'eût pariée en toute sécurité quand c'eût été un diamant détaché des roues de Phébus, quand elle eût égalé en valeur le char lui-même de ce dieu. Je partis aussitôt pour la Bretagne afin d'exécuter mon projet. Vous devez vous souvenir, seigneur, de m'avoir vu alors à votre cour, où je ne tardai pas à apprendre l'immense distance qui sépare l'amour de la perfidie. Ayant ainsi perdu tout espoir, mais voulant gagner mon pari, mon cerveau italien conçut un stratagème qui ne se fût point présenté à la simplicité bretonne, et qui, tout infâme qu'il était, servait à point mon projet. Bref, mon plan réussit, et je retournai à Rome avec des preuves apparentes assez fortes pour jeter le désespoir au noble cœur de Posthumus; je lui fis croire au déshonneur de son épouse, en lui donnant le détail circonstancié de ce que contenait la chambre d'Imogène, des tapisseries, des tableaux; je produisis son bracelet, sans lui dire par quelle supercherie je me l'étais procuré; je lui signalai même certains signes particuliers sur sa personne, si bien qu'il ne put douter que je n'eusse triomphé de la chasteté de sa femme, comme je m'y étais engagé par mon pari. Alors, — je crois le voir encore, —

POSTHUMUS, *s'avançant.*

Oui, tu le vois, démon d'Italie! — Ah! qu'ai-je fait, insensé trop crédule, lâche meurtrier, vil brigand? j'ai mérité tous les noms infligés à tous les scélérats présens, passés et futurs. — Oh! donnez-moi un lacet, un poignard, du poison, un juge équitable! O roi! appelle tes bourreaux les plus exercés aux tortures! Je surpasse en scélératesse les créatures les plus abhorrées. Je suis Posthumus; c'est moi qui ai tué ta fille. — Misérable que je suis, je mens; j'ai fait commettre le crime par un scélérat moins abominable que moi. — Elle était le temple de la vertu; que dis-je? elle était la vertu même. Crachez sur moi, jetez moi des pierres et de la fange; lâchez contre moi tous les chiens de la ville; que tout scélérat soit appelé Léonatus Posthumus, et que tous les forfaits pâlissent devant le mien! O Imogène! ma souveraine, ma vie, ma femme! O Imogène! Imogène! Imogène!

IMOGÈNE, *s'élançant vers lui.*

Calmez-vous, seigneur; écoutez, écoutez, —

POSTHUMUS.

Veut-on faire de tout ceci un jeu? page moqueur, voilà pour toi.

Il la frappe; elle tombe.

PISANIO, *se précipitant vers Imogène.*

O seigneur, secourez ma maîtresse et la vôtre! — O seigneur Posthumus! c'est maintenant seulement que vous avez tué Imogène. — Du secours! du secours! O ma vertueuse maîtresse!

CYMBÉLINE.

Est-ce que le monde tourne?

POSTHUMUS.

Ai-je perdu la raison?

PISANIO.

Reprenez vos sens, ô ma maîtresse!

CYMBÉLINE.

Si c'est elle, les dieux veulent que je meure de joie.

PISANIO.

Comment vous trouvez-vous, madame?

IMOGÈNE, *revenant à elle.*

Ote-toi de ma vue; tu m'as donné du poison; homme dangereux, va-t'en! ne respire plus l'air que respirent les princes.

CYMBÉLINE.

La voix d'Imogène!

PISANIO.

Madame, que les dieux lancent sur moi la foudre, si dans la boîte que je vous ai donnée je n'ai pas cru vous faire un cadeau précieux; je la tenais de la reine.

CYMBÉLINE.

Nouvelle révélation!

IMOGÈNE.

Ce qu'elle contenait m'a empoisonné.

CORNÉLIUS.

O dieux! — Parmi les aveux de la reine, il en est un que j'ai oublié, et qui va justifier cet homme. « Si Pisanio, a-t-elle dit, a donné à sa maîtresse la substance que je lui avais remise comme un spécifique salutaire, il l'a traitée comme on traite les rats dont on veut se défaire. »

CYMBÉLINE.

Que voulez-vous dire, Cornélius?

CORNÉLIUS.

Sire, la reine me priait souvent de composer pour elle des poisons, sous prétexte de s'instruire, en en faisant l'expérience sur de vils animaux, tels que des chiens et des chats. Craignant qu'elle n'eût des desseins d'une nature plus dangereuse, j'ai composé pour elle une substance qui, étant prise, suspendait pour quelque temps les facultés de la vie; mais bientôt les fonctions vitales se rétablissaient, et la nature reprenait son cours. — (*A Imogène.*) Avez-vous pris de cette substance?

IMOGÈNE.

C'est très-probable; car j'ai été comme mort.

BÉLARIUS, *à ses fils.*

Mes enfans, voilà d'où provenait notre erreur?

GUIDÉRIUS.

Sans nul doute, c'est Fidèle.

IMOGÈNE, *à Posthumus.*

Pourquoi as-tu rejeté ta femme loin de toi? suppose que tu es sur la cime d'un rocher, et rejette-moi encore!

POSTHUMUS.

Reste, ma chère ame, reste ainsi suspendue, comme le fruit à la branche, jusqu'à ce que l'arbre meure!

CYMBÉLINE.

Eh quoi! mon sang, ma fille, suis-je donc ici

un spectateur indifférent? n'as-tu donc rien à me dire?

IMOGÈNE, *s'agenouillant.*

Bénissez-moi, mon père!

BÉLARIUS, *à ses fils.*

Je ne vous blâme pas de vous être épris de ce bel enfant; il y avait des motifs pour cela.

CYMBÉLINE, *à sa fille.*

Que les larmes dont je t'arrose soient pour toi une eau lustrale et sainte! Imogène, ta mère est morte.

IMOGÈNE.

J'en suis fâchée, mon père.

CYMBÉLINE.

Oh! c'était une femme perverse; et elle est cause de la manière étrange dont nous nous revoyons aujourd'hui. Mais son fils a disparu nous ne savons comment, ni en quel lieu il peut être.

PISANIO.

Maintenant que la crainte a fui loin de moi, je dirai la vérité. Après la disparition de ma maîtresse, le seigneur Cloten vint à moi, l'épée nue, la bouche écumante, et jurant qu'il me tuerait à l'instant si je ne lui déclarais pas la route qu'elle avait prise. J'avais alors, par hasard, dans ma poche, une lettre où Posthumus, sous un faux prétexte, engageait Imogène à venir le rejoindre dans les montagnes voisines de Milford. Il la lut, et dans sa frénésie, après avoir revêtu les habits de mon maître, qu'il me força de lui remettre, il partit dans l'infâme dessein d'attenter à l'honneur de ma maîtresse. Quant à ce qu'il est devenu depuis, je l'ignore.

GUIDÉRIUS.

C'est à moi d'achever son histoire. Je l'ai tué.

CYMBÉLINE.

Ah! nous en préservent les dieux! je ne voudrais pas, par un arrêt plein de rigueur, récompenser tes services. Je t'en conjure, vaillant jeune homme, rétracte ce que tu viens de dire.

GUIDÉRIUS.

Je l'ai dit, et je l'ai fait.

CYMBÉLINE.

Il était prince.

GUIDÉRIUS.

C'était un prince fort incivil. Il m'a provoqué dans un langage qui m'aurait fait provoquer la mer, si elle eût pu mugir ainsi contre moi. Je lui ai coupé la tête, et je suis charmé qu'il ne soit pas ici en ce moment pour dire de moi ce que je dis de lui.

CYMBÉLINE.

Je m'en afflige pour toi; tu as toi-même prononcé ta condamnation, et devras subir l'arrêt porté par la loi. Tu mourras.

IMOGÈNE.

J'ai pris ce cadavre sans tête pour celui de mon mari.

CYMBÉLINE.

Enchaînez le coupable, et qu'on l'emmène hors de ma présence.

BÉLARIUS.

Arrêtez, sire; ce jeune homme vaut mieux que celui qu'il a tué; il est d'aussi bonne race que vous-même, et il a plus mérité de vous que toute une légion de Cloten. — (*Aux gardes.*) Laissez ses bras en liberté; ils ne sont pas faits pour porter des chaînes.

CYMBÉLINE.

Quoi donc, vieux guerrier, veux-tu annuler tes services dont tu n'as pas encore reçu le prix, et t'exposer à ma colère? Comment serait-il d'aussi bonne race que moi?

ARVIRAGUS.

En cela, il a été trop loin.

CYMBÉLINE *à Guidérius.*

Et tu n'en mourras pas moins.

BÉLARIUS.

Nous mourrons tous les trois; mais je prouverai qu'il en est deux parmi nous qui justifient (*montrant Guidérius*) ce que j'ai dit de lui. — Mes fils, il est nécessaire que je fasse une révélation, périlleuse pour moi peut-être, mais qui pourra vous être favorable.

ARVIRAGUS.

Nous partagerons vos dangers.

GUIDÉRIUS.

Et il partagera notre bonne fortune.

BÉLARIUS.

Je vais donc parler. — Permettez. — Grand roi, vous aviez un sujet nommé Bélarius.

CYMBÉLINE.

Qu'a-t-il à faire ici? c'est un traître que j'ai banni.

BÉLARIUS.

Eh bien! c'est le vieillard que vous voyez devant vous. C'est un banni en effet; j'ignore en quoi il est un traître.

CYMBÉLINE.

Qu'on l'emmène; le monde entier ne le sauvera pas.

BÉLARIUS.

Modérez-vous; commencez par me payer l'entretien de vos fils; et dès que je l'aurai reçu, que le tout soit confisqué.

CYMBÉLINE.

L'entretien de mes fils?

BÉLARIUS.

Pardonnez à la brusquerie de mon langage: vous me voyez à vos genoux; avant de me relever, permettez que j'appelle vos faveurs sur mes enfans; après quoi n'épargnez pas leur vieux père. Puissant roi, ces deux jeunes guerriers qui m'appellent leur père, et croient être mes fils, ne m'appartiennent pas. Sire, ils ont été engendrés par vous, et formés de votre sang.

CYMBÉLINE.

Quoi! ils sont issus de moi?

BÉLARIUS.

Comme vous l'êtes de votre père. Moi, le vieux Morgan, je suis ce Bélarius que vous avez autrefois banni. Votre imagination seule a fait mon offense, mon châtiment, et toute ma trahison; mes souffrances ont été tout mon crime. Ces aimables princes,— car ils le sont en effet,— je les ai élevés depuis vingt ans. Par mon instigation, leur nourrice, Euriphile, que j'ai épousée ensuite pour ce vol, déroba ces enfans quelque temps après mon bannissement. J'avais reçu d'avance le châtiment de ce que je fis alors; puni de ma fidélité, je me rendis coupable de trahison. Plus la perte de vos enfans devait vous être sensible, plus j'atteignais le but qui me les avait fait dérober. Mais, sire, reprenez vos fils; en vous les rendant, je me prive de ce que j'avais de plus cher au monde! Que les bénédictions du ciel descendent sur leur tête comme une rosée, car ils sont dignes de briller au rang des astres qui émaillent le ciel.

CYMBÉLINE.

Tu pleures en me parlant; le service que vous m'avez rendu tous trois est plus merveilleux encore que ton récit. J'avais perdu mes enfans; si ce sont eux que je vois, je ne saurais souhaiter deux fils plus accomplis.

BÉLARIUS.

Permettez, sire. — Celui-ci, que je nommais Polydore, est le véritable Guidérius. Cet autre, mon Cadwal, c'est votre Arviragus, le plus jeune de vos fils; il était enveloppé dans un riche manteau, tissu des mains de la reine sa mère, et qu'il m'est facile de vous produire en preuve de ce que j'avance.

CYMBÉLINE.

Guidérius avait au cou un signe remarquable; c'était une étoile couleur de sang.

BÉLARIUS, *montrant Guidérius.*

C'est celui-ci. Il porte toujours ce cachet de la nature, qui a sans doute voulu en le lui donnant qu'il servît aujourd'hui à le faire reconnaître.

CYMBÉLINE.

Eh quoi! le ciel me donne-t-il trois enfans à la fois? jamais mère ne ressentit plus de joie après sa délivrance. — Jeunes astres, si étrangement écartés de votre orbite, rentrez-y maintenant pour y régner en paix! — O Imogène, tu perds à cela un royaume.

IMOGÈNE.

Non, mon père; j'en ai retrouvé deux. — O mes frères bien-aimés, nous voilà donc réunis? Vous voyez bien que c'est moi qui disais vrai; vous m'appeliez votre frère quand je n'étais que votre sœur; je vous nommais mes frères quand vous l'étiez en effet.

CYMBÉLINE.

Vous étiez-vous déjà vus?

ARVIRAGUS.

Oui, seigneur.

GUIDÉRIUS.

Et à la première vue nous nous sommes aimés, et nous avons continué de nous aimer jusqu'au moment où nous l'avons crue morte.

CORNÉLIUS.

Après qu'elle eut avalé la substance donnée par la reine.

CYMBÉLINE.

C'était la nature qui parlait en vous! Quand donc entendrai-je tous ces détails? Ce rapide abrégé se subdivise en branches distinctes susceptibles de riches développemens. Où étais-tu, ma fille? comment as-tu vécu? quand t'es-tu attachée au service de ce Romain, notre prisonnier? comment t'es-tu séparée de tes frères? comment vous êtes-vous rencontrés pour la première fois? pourquoi t'es-tu enfuie de la cour? et dans quel lieu t'es-tu rendue? j'ai besoin de savoir tout cela, comme aussi (*à Bélarius, Guidérius et Arviragus*) les motifs qui vous ont à tous trois fait prendre part à la bataille, et beaucoup d'autres détails que je voudrais connaître de point en point; mais ce n'est ni le moment ni le lieu convenables pour procéder à de longs interrogatoires. Voyez; Posthumus presse dans ses bras son Imogène, qui darde les innocens éclairs de ses yeux sur lui, sur ses frères, sur moi, sur son maître, caressant chacun de nous d'un regard joyeux, que par un doux échange chacun de nous lui renvoie. Quittons ce lieu, et allons emplir le temple de la fumée de nos sacrifices. — (*A Bélarius.*) Tu es mon frère, et je veux te considérer toujours comme tel.

IMOGÈNE, *à Bélarius.*

Vous êtes aussi mon père; c'est à vos bienfaisans secours que je dois d'avoir vu ce moment fortuné.

CYMBÉLINE.

Tout le monde est transporté de joie, à l'exception des captifs; qu'ils soient joyeux aussi; je veux qu'ils se ressentent de notre bonheur.

IMOGÈNE, *à Lucius.*

Mon excellent maître, je veux vous servir encore.

LUCIUS.

Soyez heureuse.

CYMBÉLINE.

L'humble soldat qui a si courageusement combattu figurerait bien ici, et sa présence serait chère à la reconnaissance d'un roi.

POSTHUMUS.

C'est moi, sire, qui suis ce soldat; c'est moi qui sous la livrée de l'indigence accompagnais ces trois braves; cette livrée convenait au projet que j'exécutais alors. — N'est-ce pas, Jachimo, que ce soldat, c'était moi? Je t'ai vu à mes pieds, et j'aurais pu t'ôter la vie.

JACHIMO, *s'agenouillant.*

Je suis encore à vos pieds; mais maintenant, ce n'est plus la force de votre bras, c'est le repentir

qui me fait fléchir le genou. Prenez, je vous en conjure, cette vie que je vous dois à tant de titres; mais reprenez d'abord votre bague et ce bracelet de la princesse la plus fidèle qui ait jamais tengagé sa foi.

POSTHUMUS.

Ne te prosterne point devant moi; le pouvoir que j'ai sur toi, j'en use pour te laisser la vie; tout le ressentiment que j'ai contre toi consiste à te pardonner.—Vis et agis mieux avec les autres.

CYMBÉLINE.

Noble arrêt. Notre gendre nous enseigne notre devoir; le pardon est le mot d'ordre pour tous.

ARVIRAGUS, *à Posthumus.*

Seigneur, vous nous avez secondés et secourus, comme si vous vous étiez proposé d'être notre frère; nous sommes charmés que vous le soyez.

POSTHUMUS.

Prince, je suis à vos ordres. — (*A Lucius.*) Noble Romain, appelez votre augure. Dans mon sommeil, le grand Jupiter, assis sur son aigle, m'est apparu avec les ombres de quelques membres de ma famille; en me réveillant, j'ai trouvé sur ma poitrine cet écrit, dont le sens est tellement obscur que je ne puis l'expliquer; que votre augure montre ici sa science dans l'art d'interpréter les songes.

LUCIUS, *appelant.*

Philarmonus!

L'AUGURE, *s'avançant.*

Me voici, seigneur.

Il lit:

« Quand un lionceau à lui-même inconnu trou-
» vera sans la chercher une tendre et aérienne
» créature et sera pressé dans ses bras; quand des
» rameaux détachés d'un cèdre majestueux, après
» être restés morts pendant un grand nombre
» d'années, revivront pour se réunir au tronc
» paternel et refleurir, ce jour-là, Posthumus
» verra finir ses malheurs, la Bretagne sera heu-
» reuse, et fleurira dans la paix et l'abondance. »

Léonatus, tu es le lionceau, comme l'indique ton nom *Léonatus,* né du lion. La tendre et aérienne créature (*à Cymbéline*), c'est votre vertueuse fille, *mollis aër,* air tendre, dont les Romains ont fait *mulier,* femme. — (*A Posthumus.*) Tout-à-l'heure encore, justifiant la lettre de l'oracle, à votre insu, sans que vous la cherchiez, elle vous a pressé dans ses bras de l'air le plus tendre.

CYMBÉLINE.

Ceci ne manque pas de vraisemblance.

L'AUGURE.

Royal Cymbéline, ce cèdre altier, c'est vous; ces rameaux détachés, ce sont vos deux fils, qui, dérobés par Bélarius, crus morts pendant un grand nombre d'années, revivent aujourd'hui et se réunissent au cèdre majestueux dont les rejetons promettent à la Bretagne la paix et l'abondance.

CYMBÉLINE.

Eh bien! commençons par la paix. — Caïus Lucius, tout vainqueurs que nous sommes, nous nous soumettons à César et à l'empire romain, promettant de payer notre tribut accoutumé; nous ne l'avions interrompu que par les conseils de notre coupable épouse. Mais la justice du ciel a sur elle et sur les siens appesanti son bras vengeur.

L'AUGURE.

Que la main des puissances célestes donne à cette paix l'accord et l'harmonie! La vision que j'ai fait connaître à Lucius, avant le choc de cette bataille dont le champ fume encore, est maintenant pleinement accomplie; car j'avais vu l'aigle romaine prenant son vol altier du midi à l'occident, décroître à mes yeux dans le lointain et se perdre dans les rayons du soleil; ce qui présageait que notre aigle puissant, l'impérial César, renouvellerait son alliance avec le radieux Cymbéline, qui resplendit ici dans l'occident.

CYMBÉLINE.

Rendons grâces aux dieux, et que de leurs sacrés autels la fumée de nos sacrifices monte en ondoyant jusqu'à eux! Annonçons cette paix à tous nos sujets. Allons, que l'enseigne romaine et l'étendard breton flottent réunis. Traversons ainsi la cité de Lud, et allons au temple du grand Jupiter ratifier notre paix; qu'elle soit scellée par des fêtes. — Partons. Jamais guerre si récente, alors que le sang rougit encore les mains des guerriers, ne se termina par une telle paix.

Ils sortent.

FIN DE CYMBÉLINE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE IV, SCENE I

COMME IL VOUS PLAIRA,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par William Shakspeare.

PERSONNAGES.

LE DUC légitime, exilé.
FRÉDÉRIC, frère du Duc, et usurpateur de son duché.
AMIENS, JACQUES, } seigneurs qui ont suivi le Duc dans son exil.
LE BEAU, seigneur attaché à la cour de Fréderic.
OLIVIER, JACQUES, ORLANDO, } fils de sire Roland-des-Bois.
ADAM, DENIS, } domestiques d'Olivier.
PIERRE-DE-TOUCHE, bouffon.

PERSONNAGES.

OLIVIER SERMON, curé de village.
CORIN, SYLVIUS, } bergers.
GUILLAUME, villageois, amoureux d'Audrey.
UN PERSONNAGE représentant l'Hymen.
ROSALINDE, fille du Duc exilé.
CÉLIE, fille de Fréderic.
PHÉBÉ, bergère.
AUDREY, jeune paysanne.
SEIGNEURS DE LA SUITE DES DEUX DUCS, PAGES, CHASSEURS, DOMESTIQUES, etc.

La scène se passe d'abord dans le voisinage de la maison d'Olivier ; puis, tantôt à la cour de l'usurpateur, tantôt dans la forêt des Ardennes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Un jardin près de la maison d'Olivier.

Arrivent ORLANDO *et* ADAM.

ORLANDO.

Autant que je me le rappelle, Adam, voilà comment les choses ont été réglées. Il ne m'a légué par son testament qu'une chétive somme de mille écus; et, comme tu dis, il a chargé mon frère, sous peine de sa malédiction, de m'élever d'une manière convenable; et voilà la cause de mes chagrins. Il fait suivre à mon frère Jacques l'enseignement des écoles, où l'on dit qu'il fait des progrès merveilleux. Quant à moi, il me fait mener ici une existence rustique; ou, pour mieux dire, il me laisse à l'étable comme une bête brute.

Est-ce me donner l'éducation qui convient à ma naissance que de me traiter comme il traite ses bœufs? Ses chevaux sont mieux élevés que moi; car, outre qu'on les nourrit bien, on les dresse au manége, et, dans ce but, des écuyers sont engagés à grands frais. Mais moi, son frère, je n'acquiers sous sa tutelle que de la croissance, avantage pour lequel je ne lui ai pas plus d'obligation que les animaux qui se vautrent sur ses fumiers. En retour de ce rien qu'il me prodigue avec tant de libéralité, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu que la nature m'a donné. Il me fait manger avec ses valets, me dénie les droits d'un frère, et autant que cela dépend de lui, étouffe ma noblesse sous la grossièreté de mon éducation. Adam, voilà ce qui m'afflige; et la fierté de mon père, que je crois porter au-dedans de moi, commence à se révolter contre cette servitude; je suis résolu à ne plus l'endurer; et cependant je ne connais aucun expédient raisonnable pour m'y soustraire.

Arrive OLIVIER.

ADAM.

Voici votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO.

Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me rudoyer.

OLIVIER.

Eh bien! messire, que faites-vous ici?

ORLANDO.

Rien; on m'apprend à ne rien faire.

OLIVIER.

Que défaites-vous donc?

ORLANDO.

Je vous aide à défaire, par l'oisiveté, l'ouvrage de Dieu, votre chétif et indigne frère.

OLIVIER.

Messire, plutôt que de ne rien faire essayez de faire le mal.

ORLANDO.

Irai-je garder vos pourceaux et manger des glands avec eux? Ai-je dépensé follement ma portion de patrimoine, pour en être réduit à une telle pénurie?

OLIVIER.

Savez-vous où vous êtes, messire?

ORLANDO.

Oh! parfaitement; je suis dans votre jardin.

OLIVIER.

Savez-vous devant qui vous êtes, messire?

ORLANDO.

Oui; beaucoup mieux que celui devant lequel je me trouve ne sait qui je suis. Je sais que vous êtes mon frère aîné, et les liens du sang vous font un devoir de voir en moi un frère. La coutume des nations vous accorde par courtoisie la supériorité sur moi, parce que vous êtes le premier né; mais quand il y aurait vingt frères entre nous, nous n'en sommes pas moins du même sang; je tiens autant de mon père que vous pouvez en tenir; j'avoue, cependant, qu'étant venu au monde avant moi, cette circonstance vous donne droit à un degré supérieur de respect.

OLIVIER, *levant la main pour le frapper.*

Comment donc, jeune drôle!

ORLANDO, *le prenant à la gorge.*

Allons, allons, mon frère aîné, vous êtes trop jeune pour cela.

OLIVIER.

Tu portes la main sur moi, vilain *!

ORLANDO.

Je ne suis pas un vilain: je suis le plus jeune des fils de sire Roland-des-Bois; il était mon père, et celui-là est un triple vilain, qui dit qu'un tel père a pu engendrer des vilains. Si tu n'étais pas mon frère, cette main ne lâcherait pas ta gorge que l'autre ne t'eût arraché la langue pour avoir osé parler ainsi; tu t'es calomnié toi-même.

ADAM.

Messires, modérez-vous; par égard pour la mémoire de votre père, soyez d'accord.

OLIVIER.

Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO.

Je te lâcherai quand il me plaira: il faut que tu m'entendes. Mon père t'a chargé, par son testament, de me donner une bonne éducation; tu m'as élevé comme un rustre, cherchant à éteindre, à étouffer en moi toutes les nobles qualités: le génie de mon père a grandi en moi, et je ne veux plus endurer un pareil traitement; accorde-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou donne-moi la chétive portion que mon père m'a laissée par son testament; avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER.

Et que prétends-tu faire? Mendier, sans doute, quand cet argent sera dépensé. Allons, messire, rentrez, je ne veux plus être importuné de votre présence: vous aurez une partie de ce que vous demandez. Laissez-moi, je vous prie.

ORLANDO.

Je vous laisse; je ne veux point pousser les choses au-delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER, *à Adam.*

Rentre avec lui, toi, vieux chien.

ADAM.

Vieux chien? c'est donc là ma récompense! Il est très-vrai que j'ai perdu mes dents à votre service. — Mon vieux maître, — Dieu veuille avoir son ame, — ne m'aurait pas dit un pareil mot.

ORLANDO *et* ADAM *s'éloignent.*

OLIVIER, *seul.*

Ah! c'est comme cela? Tu le prends sur ce ton avec moi? Je corrigerai ta vivacité; et par-dessus le marché tu n'auras pas les mille écus. Holà, Denis.

* Le mot *vilain* est pris ici dans le sens de serf, de roturier. (*Note du traducteur.*)

Arrive DENIS.

DENIS.

Vous m'appelez, seigneur?

OLIVIER.

Charles, le lutteur du duc, ne s'est-il pas présenté pour me parler?

DENIS.

Il est à la porte, et demande à vous voir.

OLIVIER.

Fais-le venir.

DENIS *s'éloigne.*

OLIVIER, *continuant.*

C'est un excellent moyen; c'est demain que la lutte aura lieu.

Arrive CHARLES.

CHARLES.

Bonjour, seigneur.

OLIVIER.

C'est vous, monsieur Charles! Quelles nouvelles de fraîche date à la nouvelle cour?

CHARLES.

Il n'y a que de vieilles nouvelles à la cour, à savoir que l'ancien duc est banni par son jeune frère, le nouveau duc, et qu'il a été volontairement suivi dans son exil par trois ou quatre seigneurs qui lui sont attachés, et dont les biens et les revenus ont enrichi le nouveau duc, ce qui fait qu'il n'a pas demandé mieux que de les voir partir.

OLIVIER.

Pourriez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père?

CHARLES

Oh! non; car la fille du nouveau duc, sa cousine, l'aime si tendrement, — ayant été élevées ensemble depuis le berceau, — qu'elle l'aurait suivie dans son exil, ou serait morte de douleur après son départ. Elle est à la cour auprès de son oncle, qui la chérit comme sa propre fille, et jamais on n'a vu deux femmes s'aimer comme elles s'aiment.

OLIVIER.

Où doit résider l'ancien duc?

CHARLES.

On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, accompagné d'une troupe de joyeux compagnons, et que là, ils vivent comme le vieux Robin-des-Bois d'Angleterre. On dit que chaque jour de jeunes gentilshommes viennent se réunir à lui, et qu'ils laissent couler le temps, exempts de tout souci, comme on faisait dans l'âge d'or.

OLIVIER.

Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau duc?

CHARLES.

Oui, seigneur; et c'est à ce sujet que je viens vous parler. On m'a donné secrètement à entendre que votre jeune frère Orlando est dans l'intention de se mesurer contre moi. Demain, seigneur, je lutte pour soutenir ma réputation, et bien heureux sera celui qui sortira de mes mains sans quelque membre rompu. Votre frère est jeune et délicat; et, par égard pour vous, je ne voudrais pas lui faire de mal; mais je ne pourrai m'en dispenser, dans l'intérêt de mon honneur, s'il entre en lice avec moi. Mû par l'intérêt que je vous porte, je suis venu vous en avertir, afin que vous le détourniez de sa résolution, ou preniez d'avance votre parti sur l'échec infaillible qui l'attend; car il l'aura cherché lui-même, et bien malgré moi.

OLIVIER.

Charles, je vous remercie de la preuve d'affection que vous me donnez, et je compte vous en témoigner ma reconnaissance. Je savais l'intention de mon frère; j'ai cherché sous main à l'en dissuader, mais sa résolution est inébranlable. Charles, je vous dirai entre nous que c'est le jeune drôle le plus opiniâtre de France; plein d'ambition, envieux émule des qualités d'autrui, tramant de lâches complots contre moi qui suis son frère; c'est pourquoi je l'abandonne à votre discrétion. J'aime autant que vous lui brisiez le cou qu'un doigt; et, faites-y bien attention, si vous ne lui infligez qu'une correction légère, ou s'il n'obtient pas sur vous un triomphe complet, il emploiera contre vous le poison, vous fera tomber dans quelque piége perfide, et ne vous quittera pas qu'il ne vous ait ôté la vie par un moyen indirect quelconque. Car, je vous l'assure, et je vous le dis les larmes aux yeux, il n'y a pas dans le monde entier de jeune scélérat qui lui soit comparable. Je ne vous en parle qu'avec l'indulgence d'un frère, mais si je vous le dépeignais tel qu'il est, je ne pourrais vous cacher ma rougeur et mes larmes, et vous pâliriez d'étonnement et d'effroi.

CHARLES.

Je suis fort aise d'être venu vous voir: s'il se présente demain, je lui donnerai son compte; si jamais après cela il marche sans béquilles, je veux ne plus disputer désormais le prix de la lutte. Sur ce, que Dieu vous garde!

Il s'éloigne.

OLIVIER, *seul.*

Adieu, Charles. — Je vais maintenant stimuler notre jeune athlète; j'espère que je vais en être débarrassé. Sur mon ame, je ne sais pourquoi, mais je ne hais rien tant que lui. Cependant il est bon, instruit sans avoir jamais fréquenté les écoles, plein de nobles sentimens et adoré de tout le monde; tellement aimé, et surtout de mes gens qui le connaissent mieux que personne, qu'on ne fait pas de moi tout le cas qu'on devrait: mais cela ne durera pas; le lutteur y mettra bon ordre. Il ne me reste plus qu'à exciter notre jeune homme à entrer en lice, et j'y vais de ce pas.

Il s'éloigne.

SCENE II.

Une pelouse devant le palais du Duc.

Arrivent ROSALINDE *et* CÉLIE.

CÉLIE.

Je t'en prie, Rosalinde, ma bonne cousine, sois plus gaie.

ROSALINDE.

Ma chère Célie, je montre plus de gaieté que je n'en ai, et tu veux que j'en montre encore davantage? A moins que tu ne m'apprennes à oublier un père exilé, n'espère pas que je me livre à aucune joie extraordinaire.

CÉLIE.

Je vois par là que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime; si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses restée avec moi, mon amitié m'aurait fait trouver un père dans le tien; tu en ferais autant si ton affection était de la même trempe que la mienne.

ROSALINDE.

Eh bien! j'oublierai ma position pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE.

Tu le sais, mon père n'a d'autre enfant que moi, et il n'est pas probable qu'il en ait jamais d'autre; à sa mort, tu seras véritablement son héritière; car ce qu'il a pris à ton père par force, je te le rendrai par affection; sur mon honneur, je le ferai; et si jamais je viole ce serment, puissé-je devenir un monstre! Ainsi, ma charmante Rose, ma Rose bien aimée, sois gaie.

ROSALINDE.

Désormais je veux l'être, et m'occuper à chercher des amusemens? Voyons : si nous devenions amoureuses? que t'en semble?

CÉLIE.

Si tu m'en crois, fais de l'amour un amusement, mais n'aime sérieusement aucun homme; et même ne t'engage pas si avant dans ce jeu-là, que tu n'en puisses sortir avec ton innocence intacte et l'honneur sauf.

ROSALINDE.

Eh bien! à quoi nous amuserons-nous?

CÉLIE.

Moquons-nous de la Fortune, cette bonne femme assise à son rouet, afin de l'engager à répartir désormais ses dons avec équité.

ROSALINDE.

Je voudrais que cela fût en notre pouvoir ; car ses bienfaits sont on ne peut plus mal placés, et la généreuse aveugle commet d'étranges méprises dans les lots qu'elle assigne aux femmes.

CÉLIE.

C'est vrai; à celles à qui elle donne la beauté, il est rare qu'elle accorde la vertu; et celles qu'elle fait vertueuses, elle les fait presque toujours singulièrement laides.

ROSALINDE.

Tu confonds les attributions de la Fortune avec celles de la Nature : la Fortune préside aux avantages de ce monde; elle ne peut rien sur la conformation physique.

Arrive PIERRE-DE-TOUCHE.

CÉLIE.

Non? Quand la Nature a formé une belle créature, la Fortune ne peut-elle pas la faire tomber dans le feu? — Quoique la Nature nous ait donné assez d'esprit pour railler la Fortune, n'a-t-elle pas envoyé cet imbécile (*montrant Pierre-de-Touche*) pour couper court à nos raisonnemens?

ROSALINDE.

En effet, la Fortune est bien rigoureuse envers la Nature quand elle se sert de la sottise des uns pour supplanter l'esprit des autres.

CÉLIE.

Peut-être n'est-ce pas l'ouvrage de la Fortune, mais bien de la Nature, qui, jugeant notre intelligence trop obtuse pour nous entretenir de deux divinités aussi puissantes, nous envoie ce bouffon pour l'aiguiser; car la stupidité d'un sot sert à l'esprit de pierre à aiguiser. (*A Pierre de-Touche.*) Eh bien, phénix d'intelligence, où vas-tu?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE.

Tu es le messager qu'il m'envoie?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Non, sur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE.

De qui as-tu appris ce serment-là, nigaud?

PIERRE-DE-TOUCHE.

D'un certain chevalier qui jurait par son honneur que les crêpes étaient bonnes, et que la moutarde ne valait rien; or, je vous l'assure, les crêpes ne valaient rien, et la moutarde était bonne; et néanmoins le chevalier ne se parjurait pas.

CÉLIE.

Comment, dans ton immense amas d'intelligence, trouveras-tu les moyens de nous prouver cela?

ROSALINDE.

Voyons, démusèle ta sagesse.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Avancez-vous toutes deux; caressez-vous le menton, et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIE.

Par nos barbes, si nous en avions, tu en es un.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Par ma coquinerie, si j'en avais, dans ce cas-là j'en serais un. Mais quand vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne vous parjurez point; pas plus que le chevalier en question jurant par sa barbe,

car il n'en avait pas; ou s'il en avait, il l'avait répudiée avant d'avoir vu lesdites crêpes ou ladite moutarde.

CÉLIE.

Dis-moi, je te prie, de qui tu veux parler.

PIERRE DE TOUCHE.

De quelqu'un que le vieux Frédéric, votre père, aime beaucoup.

CÉLIE.

L'amitié de mon père suffit pour qu'il ait droit au respect! Ne parle plus de lui; un de ces jours, tu te feras fustiger pour ta médisance.

PIERRE DE TOUCHE.

Quel dommage que les fous ne puissent pas reprendre sagement les sages qui agissent follement!

CÉLIE.

Sur ma parole, tu dis vrai; car depuis qu'on impose silence au peu d'esprit qu'ont les fous, le peu de folie qu'ont les sages fait beaucoup d'étalage. Voici venir monsieur le Beau.

Arrive LE BEAU.

ROSALINDE.

La bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE.

Qu'il va nous dégorger comme font les pigeons quand ils donnent la nourriture à leurs petits.

ROSALINDE.

En ce cas, nous allons être bourrées de nouvelles.

CÉLIE.

Tant mieux; nous n'en serons que meilleures à vendre. Bonjour, monsieur le Beau; qu'y a-t-il de nouveau?

LE BEAU.

Belles princesses, vous avez perdu un grand amusement.

CÉLIE.

Un amusement? de quelle couleur?

LE BEAU.

De quelle couleur, madame? que voulez-vous que je réponde?

ROSALINDE.

Ce que ton esprit et le hasard t'inspireront.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Ou ce qu'il plaira au destin.

CÉLIE.

Bien dit; tu n'y vas pas de main morte.

LE BEAU.

Vous me rendez tout interdit, mesdames. Je voulais vous parler d'une magnifique lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE.

Contez-nous comment elle s'est passée.

LE BEAU.

Je vous en conterai le commencement, et si cela vous amuse, vous en pourrez voir la fin; car le plus beau est encore à faire; et pour l'exécuter, vous allez les voir arriver ici tout à l'heure.

CÉLIE.

Voyons donc le commencement qui est déjà mort et enterré.

LE BEAU.

On a vu arriver un vieillard et ses trois fils, —

CÉLIE.

Cela débute comme un vieux conte.

LE BEAU.

Trois beaux jeunes gens, robustes et bien bâtis.

ROSALINDE.

Portant à leur cou un écriteau avec ces mots: *Par ces présentes, on fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra,* —

LE BEAU.

L'aîné des trois a lutté avec Charles, le lutteur du duc, qui en un instant l'a renversé et lui a brisé trois côtes, si bien qu'on a peu d'espoir de le sauver. Il a traité de la même manière le second, puis le troisième. Ils sont là-bas gisans. Le malheureux vieillard, leur père, fait entendre auprès d'eux de si déchirantes lamentations, que tous les assistans unissent leurs larmes à sa douleur.

ROSALINDE.

Hélas!

PIERRE-DE-TOUCHE.

Mais quel est donc, monsieur, l'amusement que ces dames ont perdu?

LE BEAU.

Celui dont je viens de parler.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Comme on apprend chaque jour! c'est la première fois que j'entends dire que des côtes brisées sont un amusement pour des dames.

CÉLIE.

Et moi aussi, je te le promets.

ROSALINDE.

En est-il d'autres qui soient curieux de voir ainsi déranger l'harmonie de leurs côtes, qui se trouvent flattés d'avoir les côtes brisées? — Assisterons-nous à cette lutte, ma cousine?

LE BEAU.

Vous ne pourrez faire autrement si vous restez ici: car c'est ici l'emplacement désigné pour la lutte, et les athlètes vont venir.

CÉLIE.

Les voilà qui viennent! Restons, et soyons spectatrices.

Bruit de fanfares.

Arrivent FRÉDÉRIC, *accompagné de* PLUSIEURS SEIGNEURS *et des* OFFICIERS DE SA SUITE; ORLANDO, CHARLES.

FRÉDÉRIC.

Avancez; puisque ce jeune homme ne veut rien écouter, qu'il soit téméraire à ses risques et périls!

ROSALINDE.

Est-ce là l'homme en question?

LE BEAU.

Oui, madame.

CÉLIE.

Hélas ! il est trop jeune ; et toutefois il a un grand air d'assurance.

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous voilà, ma fille ? et vous aussi, ma nièce ? Venez-vous pour assister à la lutte ?

ROSALINDE.

Oui, monseigneur, si vous nous le permettez.

FRÉDÉRIC.

Vous n'y prendrez pas grand plaisir, je vous en avertis ; il y a une trop grande inégalité entre les athlètes. Par pitié pour la jeunesse de celui qui porte le défi, je voudrais le dissuader d'entrer en lice ; mais il résiste à toutes les représentations qu'on lui fait ; parlez-lui, mesdames ; essayez si vous pourrez le persuader.

CÉLIE.

Faites-le venir, mon cher monsieur le Beau.

FRÉDÉRIC.

Faites, je me tiendrai à l'écart.

Il s'éloigne à quelque distance.

LE BEAU.

Monsieur l'athléte, les princesses vous demandent.

ORLANDO.

Je vais me rendre à leurs ordres avec tout le respect que je leur dois.

ROSALINDE.

Jeune homme, avez-vous défié le lutteur Charles ?

ORLANDO.

Non, belle princesse ; il a porté un défi général. Je viens, comme les autres, pour essayer contre lui la force de ma jeunesse.

CÉLIE.

Jeune homme, votre audace est trop grande pour votre âge ; vous avez vu de cruels témoignages de la force de cet homme : si vous pouviez vous voir de vos propres yeux et vous juger avec vos propres lumières, la crainte du danger que vous allez courir vous détournerait d'une entreprise au-dessus de vos forces. Nous vous prions, dans votre intérêt, de prendre soin de votre vie, et de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE.

Rendez-vous à nos vœux, jeune homme ; votre réputation n'en souffrira pas ; nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte soit discontinuée.

ORLANDO.

Je vous en conjure, ne me jugez pas défavorablement ; ce serait me punir, et je me reconnais hautement coupable de refuser quelque chose à des dames aussi belles, aussi accomplies. Mais que dans cette épreuve vos yeux et vos souhaits m'accompagnent ! Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul qu'aucun mérite n'a jamais distingué ; si je suis tué, il n'y aura de mort qu'un homme qui ne demande pas mieux que de mourir. Je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer ; je n'infligerai aucun dommage au monde, car je n'y possède rien ; je ne fais qu'y remplir une place qui sera beaucoup mieux occupée quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE.

Je voudrais que le peu de force que j'ai pût s'ajouter à la vôtre !

CÉLIE.

Et j'y joindrais volontiers la mienne.

ROSALINDE.

Adieu. Fasse le ciel que je me trompe dans mes prévisions à votre égard !

CÉLIE.

Que les souhaits de votre cœur s'accomplissent !

CHARLES.

Voyons ; où est ce jeune brave si désireux de sommeiller dans le sein de la terre, sa mère ?

ORLANDO.

Le voilà prêt ; mais ses prétentions sont plus modestes que les vôtres.

FRÉDÉRIC.

Vous cesserez après la première chute.

CHARLES.

Votre altesse peut se tranquilliser ; après avoir vainement essayé de le dissuader de la première, vous n'aurez pas besoin de lui en demander une seconde.

ORLANDO.

Vous comptez vous moquer de moi après la lutte, mais vous n'auriez pas dû le faire d'avance. Allons, venez !

CÉLIE.

Je voudrais être invisible ! j'irais saisir par la jambe ce robuste drôle.

Charles et Orlando luttent.

ROSALINDE.

O excellent jeune homme !

CÉLIE.

Si je portais le tonnerre dans mes yeux, je sais bien celui des deux que je foudroyerais.

Charles est renversé ; des acclamations retentissent.

FRÉDÉRIC.

Assez ! assez !

ORLANDO.

Je supplie votre altesse de permettre que je continue ; je ne suis pas encore bien en haleine.

FRÉDÉRIC.

Comment vous trouvez-vous, Charles ?

LE BEAU.

Il ne peut pas parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC.

Qu'on l'emporte !

On emporte Charles.

FRÉDÉRIC, *continuant.*

Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO.

Orlando, monseigneur, le plus jeune des fils de sire Roland-des-Bois.

FRÉDÉRIC.

Je regrette que tu ne sois pas le fils d'un autre homme : ton père jouissait de l'estime du monde, mais il a été mon ennemi. L'exploit que tu viens d'accomplir m'aurait plu davantage si tu appartenais à une autre famille. Mais adieu; tu es un vaillant jeune homme; je suis fâché que tu ne m'aies pas dit le nom d'un autre père.

FRÉDÉRIC *sort avec sa suite et* LE BEAU.

CÉLIE.

Si j'étais à la place de mon père, ma cousine, crois-tu que j'agirais comme il vient de faire?

ORLANDO.

Je suis fier d'être le fils de sire Roland-des-Bois, son plus jeune fils,— et je ne changerais pas ce titre contre celui d'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE.

Mon père aimait sire Roland comme son ame, et tout le monde avait pour lui les sentimens de mon père. Si j'avais su plus tôt que ce jeune homme était son fils, j'aurais appuyé mes instances de mes larmes, plutôt que de le laisser s'exposer ainsi.

CÉLIE.

Ma bonne cousine, allons le remercier et l'encourager. La sombre et jalouse humeur de mon père m'a été on ne peut plus pénible. — (*A Orlando.*) Seigneur, vous avez mérité notre approbation; vous avez surpassé notre attente; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour, votre maîtresse sera heureuse.

ROSALINDE, *détachant de son cou une chaîne d'or qu'elle lui donne.*

Noble cavalier, portez ceci pour l'amour de moi, d'une jeune fille brouillée avec la fortune, et qui donnerait davantage si elle avait davantage. Partons-nous, ma cousine?

CÉLIE.

Oui. — Adieu, beau cavalier.

ORLANDO.

Ne puis-je dire, je vous remercie? Mes facultés supérieures sont terrassées; et la portion de mon être qui est encore debout n'est qu'une borne immobile, qu'un bloc insensible.

ROSALINDE.

Il nous rappelle : ma fierté est tombée avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il nous veut. Nous avez-vous appelées, seigneur? — Seigneur, vous avez bien lutté, et ce ne sont pas vos ennemis seuls que vous avez vaincus.

CÉLIE.

Viens-tu, ma cousine?

ROSALINDE.

J'y vais. (*A Orlando.*) Adieu.

ROSALINDE *et* CÉLIE *s'éloignent.*

ORLANDO, *seul.*

Quelle émotion appesantit ainsi ma langue! je ne puis lui parler; et cependant elle paraissait vouloir lier conversation.

Revient LE BEAU.

ORLANDO, *continuant.*

O malheureux Orlando! tu es vaincu : ou Charles, ou quelque être plus faible t'a dompté.

LE BEAU.

Mon ami, je vous conseille, dans votre intérêt, de quitter ces lieux. Bien que vous ayez mérité les éloges, les sincères applaudissemens et l'affection de tous, néanmoins, telle est en ce moment la disposition d'esprit du duc, qu'il donne une interprétation coupable à tout ce que vous avez fait. Le duc a l'humeur bizarre; ce qu'il est, enfin; il vous est plus loisible de le concevoir, qu'à moi de l'exprimer.

ORLANDO.

Je vous remercie, seigneur; mais, dites-moi, je vous prie, des deux dames qui assistaient à la lutte, laquelle est la fille du duc?

LE BEAU.

Aucune des deux n'est sa fille, si nous en jugeons par les manières; mais, en réalité, c'est la plus petite qui est sa fille. L'autre est la fille du duc exilé; son oncle l'usurpateur la retient ici pour tenir compagnie à sa fille. L'affection qui les enchaîne est plus forte que les liens naturels qui unissent deux sœurs. Mais je vous dirai que depuis peu le duc a pris de l'ombrage contre sa charmante nièce, par l'unique motif que tout le monde fait l'éloge de ses vertus, et la plaint en considération de son excellent père; j'ai la certitude que sa colère contre elle ne tardera pas à éclater brusquement. — Adieu, mon ami. Plus tard, dans des circonstances plus heureuses, je serais charmé de faire avec vous plus ample connaissance et d'obtenir votre amitié.

ORLANDO.

Je vous suis on ne peut plus obligé : adieu!

LE BEAU *s'éloigne.*

ORLANDO, *seul, continuant.*

Il faut maintenant que je passe de la fumée dans l'étouffoir; que je quitte un tyran pour aller en retrouver un autre dans mon frère. — Mais, ô céleste Rosalinde!

Il s'éloigne.

SCENE III.

Un appartement du palais.

Entrent CÉLIE *et* ROSALINDE.

CÉLIE.

Ma cousine! — Rosalinde! — Que Cupidon me pardonne! — Quoi! pas une parole?

ROSALINDE.

Pas une à jeter aux chiens *.

* Dans une des lettres de Mme de Sévigné, [illegible] la mort de Turenne, on trouve : *Jetez-vous [illegible] aux chiens?* (Note du traducteur.)

CÉLIE.

Non, tes paroles sont trop précieuses pour être jetées aux chiens; jette-m'en quelques-unes à moi. — Mais, franchement, tout cela est-il pour ton père?

ROSALINDE.

Non; il y en a une partie pour la fille de mon père. O que de ronces et d'épines dans ce monde de peines et de labeurs!

CÉLIE.

Cousine, ce ne sont que des chardons jetés sur toi en riant dans un jour de folie; si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, nos jupons en seront criblés.

ROSALINDE.

S'ils ne tenaient qu'à ma robe, je pourrais les secouer; mais c'est dans mon cœur que leurs dards sont enfoncés.

CÉLIE.

Arrache-les.

ROSALINDE.

Je n'en ai pas la force.

CÉLIE.

Allons, allons, lutte contre tes affections.

ROSALINDE.

Un meilleur lutteur que moi les possède.

CÉLIE.

Oh! que le ciel te protége! un jour viendra où tu voudras essayer de lutter, même au risque d'une chute. — Mais laissons ces plaisanteries, et parlons sérieusement. Est-il possible que tu te sois subitement éprise d'une si forte passion pour le plus jeune des fils de sire Roland-des-Bois?

ROSALINDE.

Le duc mon père aimait tendrement le sien.

CÉLIE.

S'ensuit-il que tu doives aimer tendrement son fils? A ce compte, je devrais le haïr, car mon père haïssait fortement le sien; pourtant je ne hais pas Orlando.

ROSALINDE.

Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE.

Pourquoi le haïrais-je? N'a-t-il pas acquis des titres à notre estime?

ROSALINDE.

Permets que je l'aime pour cette raison; et toi, aime-le parce que je l'aime. — Voici le duc qui vient.

CÉLIE.

Avec des yeux pleins de courroux.

Entre FRÉDÉRIC, *accompagné de* PLUSIEURS SEIGNEURS.

FRÉDÉRIC, *à Rosalinde*.

Mademoiselle, dépêchez-vous de partir et de quitter ma cour.

ROSALINDE.

Moi, mon oncle?

FRÉDÉRIC.

Oui, ma nièce. Si dans dix jours vous vous trouvez dans un rayon de vingt milles de notre cour, vous mourrez.

ROSALINDE.

Je supplie votre altesse de permettre que j'emporte avec moi la connaissance de ma faute. Si je me connais bien, si j'ai la conscience de mes désirs, si, comme je le crois, je ne rêve ni ne délire, j'ose vous affirmer, mon oncle, qu'il n'y a jamais eu dans mon cœur le germe d'une pensée qui vous fût offensante.

FRÉDÉRIC.

Ainsi parlent tous les traîtres; si leur justification consistait en paroles, ils seraient aussi innocens que la vertu même. — Qu'il te suffise de savoir que je me méfie de toi.

ROSALINDE.

Cette défiance ne saurait constituer pour moi le crime de trahison. Veuillez me dire où en sont les preuves.

FRÉDÉRIC.

Tu es la fille de ton père; cela suffit.

ROSALINDE.

Je l'étais déjà quand vous l'avez dépouillé de son duché; je l'étais quand votre altesse l'a banni. La trahison, seigneur, ne se transmet pas avec le sang, ou si elle se transmet, que m'importe? Mon père ne fut jamais un traître. Veuillez donc, monseigneur, ne pas vous méprendre sur mon compte, et parce que je suis pauvre et malheureuse, ne m'accusez pas de trahison.

CÉLIE.

Mon bien-aimé souverain, daignez m'entendre.

FRÉDÉRIC.

Oui, Célie, c'est à cause de toi que je l'ai retenue ici; sans cela, elle aurait suivi son père dans l'exil.

CÉLIE.

Je n'ai pas demandé qu'elle restât; ce fut votre volonté, en même temps que vous obéissiez à un sentiment de compassion. J'étais trop jeune alors pour apprécier dignement ma cousine; mais je l'apprécie maintenant. Si elle est coupable de trahison, je le suis aussi; nous avons partagé le même lit, nous nous levions en même temps. Instruction, jeux, repas, nous avions tout en commun; et, comme les cygnes de Junon, partout où nous allions, nous étions ensemble et inséparables.

FRÉDÉRIC.

Elle est trop artificieuse pour toi: il n'est pas jusqu'à sa douceur, son silence, sa patience, qui ne parlent en sa faveur au peuple qui la plaint. Tu es sa dupe; elle te vole ta renommée, et tu brilleras davantage, ta réputation de vertu augmentera quand elle sera partie. Ne réplique donc point. Ferme et irrévocable est l'arrêt que j'ai prononcé contre elle: elle est bannie.

CÉLIE.

Prononcez donc le même arrêt contre moi, mon seigneur; je ne puis vivre hors de sa société.

FRÉDÉRIC.

Tu es une insensée! — Vous, ma nièce, faites vos préparatifs. Si vous restez ici au-delà du terme que je vous ai fixé, je le jure sur mon honneur, et j'en prends l'engagement solennel, vous mourrez.

FRÉDÉRIC *et* LES SEIGNEURS *sortent*.

CÉLIE.

O ma pauvre Rosalinde! où iras-tu? Veux-tu que nous changions de père? Je te donnerai le mien. Je t'en prie, ne sois pas plus affligée que moi.

ROSALINDE.

J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE.

Non, ma cousine; console-toi, je t'en prie. Ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi, sa fille?

ROSALINDE.

Il ne t'a point bannie.

CÉLIE.

Non? tu ne le crois pas? C'est que tu ne m'aimes pas assez, Rosalinde, pour savoir que toi et moi nous ne formons qu'une. Quoi! on nous séparerait! nous nous quitterions, ma chère enfant! Non; que mon père cherche une autre héritière. Trouvons donc les moyens de nous enfuir; voyons où nous irons, et ce que nous emporterons avec nous. Et ne songe point à supporter seule ce changement de fortune, à souffrir seule et à me laisser en dehors de tes chagrins; j'en jure par le ciel, en cette extrémité douloureuse, dis ce que tu voudras, j'irai partout avec toi.

ROSALINDE.

Eh bien! où irons-nous?

CÉLIE.

Rejoindre mon oncle.

ROSALINDE.

Hélas! quels dangers n'y aura-t-il pas pour des jeunes filles comme nous à voyager si loin? La beauté tente les voleurs encore plus que l'or.

CÉLIE.

Je revêtirai un costume grossier et vulgaire, et barbouillerai mon visage de terre jaune. Tu en feras autant de ton côté; de cette manière nous passerons inaperçues, et ne provoquerons les attaques de personne.

ROSALINDE.

Comme je suis d'une taille plus qu'ordinaire, ne vaut-il pas mieux que je m'habille en homme de pied en cap? J'aurai un coutelas sur la cuisse, une lance au poing, et en dépit des terreurs pusillanimes logées dans mon cœur de femme, je me donnerai des airs de rodomont; je ferai comme beaucoup d'hommes, qui cachent leur poltronnerie sous un masque de bravoure.

CÉLIE.

Quel nom te donnerai-je lorsque tu seras homme?

ROSALINDE.

Le nom du page de Jupiter, pas moins que cela. Songe donc, s'il te plait, à m'appeler Ganymède! Mais toi, quel nom prendras-tu?

CÉLIE.

Un nom qui ait du rapport avec ma situation: plus de Célie; je suis Aliéna.

ROSALINDE.

Ma cousine, si nous tâchions d'entraîner dans notre fuite le bouffon de ton père? Ne nous serait-il pas fort utile dans notre voyage?

CÉLIE.

Il irait au bout du monde avec moi. Laisse-moi seule lui en parler. Allons réunir notre or et nos bijoux; cherchons quel sera pour nous enfuir le moment le plus propice, et concertons les moyens de nous mettre à l'abri de la poursuite qui aura lieu quand ma fuite sera connue. Marchons pleines de joie, non à l'exil, mais à la liberté.

Elles sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

La forêt des Ardennes.

Arrivent LE DUC LÉGITIME, AMIENS *et* D'AUTRES SEIGNEURS, *en habits de chasse.*

LE DUC.

Dites-moi, mes frères, mes compagnons d'exil, l'habitude ne nous a-t-elle pas rendu cette vie plus douce que celle qu'on mène au sein d'une pompe vaine? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de périls que ces palais fréquentés des courtisans jaloux? Ici nous n'avons à subir que la peine infligée á notre premier père, la différence des saisons; que la griffe glaciale et la voix grondeuse des aquilons; lorsqu'ils soufflent sur moi leur piquante froidure, tout en grelottant de froid, je souris et je dis: Il n'y a pas ici de flatteurs; voilà des conseillers qui me font sentir ce que je suis. Doux sont les fruits de l'adversité; elle ressemble au crapaud hideux et venimeux, mais dont la tête renferme un précieux joyau *. Ici, loin d'un public importun, nous trouvons un langage dans les arbres, des livres dans les ruisseaux murmurans, des sermons dans les pierres, du bien en toute chose.

* C'était une superstition populaire de l'époque. (*Note du traducteur.*)

AMIENS.

Je ne voudrais pas changer d'existence. Heureuse est votre altesse de pouvoir traduire les rigueurs de la fortune en style si coulant et si doux.

LE DUC.

Voyons, irons-nous tuer quelque gibier? Et toutefois, je ne puis voir sans douleur ces pauvres créatures, citoyens primitifs de ce désert, percés de nos flèches barbées sur leur propre territoire.

PREMIER SEIGNEUR.

Aussi, monseigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jacques. Il prétend que sous ce rapport vous êtes un plus grand usurpateur que votre frère qui vous a banni. Aujourd'hui, le seigneur Amiens et moi nous sommes arrivés à pas de loup derrière lui, au moment où il était couché sous un chêne, dont les racines antiques se projettent sur les rives du ruisseau qui murmure le long de ce bois. Là est arrivé souffrant un pauvre cerf égaré, que le trait d'un chasseur avait blessé; le malheureux animal poussait de tels gémissemens, et le cuir de ses flancs en était tellement tendu, qu'on eût dit qu'il allait se briser sous l'effort; c'était pitié que de voir les grosses larmes qui coulaient sur sa face. Les yeux de Jacques l'observaient attentivement, penché sur l'extrême bord du ruisseau rapide qu'il grossissait de ses pleurs.

LE DUC.

Mais qu'a dit Jacques? N'a-t-il pas trouvé dans ce spectacle l'occasion de réflexions morales?

PREMIER SEIGNEUR.

Oh! oui, il en a fait mille applications diverses. D'abord en voyant les pleurs de l'animal tomber dans le ruisseau: *Pauvre cerf*, a-t-il dit, *tu fais ce que font les gens du monde dans leurs testamens: tu donnes à qui avait déjà trop*. Le voyant seul, abandonné de ses compagnons veloutés: *C'est juste*, a-t-dit; *c'est ainsi que le malheur disperse et dissout les sociétés*. En ce moment, une troupe de cerfs insoucians et bien repus est venue en bondissant, et a continué sa route sans s'occuper du pauvre blessé. *Oui*, a dit Jacques, *fuyez, gras et opulens citoyens de ces lieux. Ainsi va le monde. Pourquoi accorderiez-vous un regard à ce malheureux ruiné et perdu sans ressource?* C'est ainsi que sa satire perce de ses traits mordans la campagne, la ville, la cour, et jusqu'à la vie que nous menons ici; il jure que nous sommes des usurpateurs, des tyrans, et tout ce qu'il y a de pire au monde, d'effrayer ainsi les animaux et de les tuer chez eux et sur leur terre natale.

LE DUC.

Et vous l'avez laissé plongé dans ces méditations?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Oui, monseigneur, nous l'avons laissé les larmes aux yeux et faisant des commentaires sur le cerf sanglotant.

LE DUC.

Montrez moi l'endroit. J'aime à causer avec lui quand il est dans ces accès de mélancolie, car alors sa conversation est riche et abondante.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je vais vous y conduire à l'instant.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Un appartement du palais.

Arrivent FRÉDÉRIC *et* SA SUITE, *ainsi que* PLUSIEURS SEIGNEURS.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible que personne ne les ait vues? Cela ne se peut: quelques scélérats de ma cour sont d'intelligence avec elles, et les ont secondées dans ce complot.

PREMIER SEIGNEUR.

Je n'ai pas appris que personne l'ait aperçue. Les femmes de service auprès d'elle l'ont vue le soir au lit; mais le lendemain matin de bonne heure, leur maîtresse était absente et le lit privé de son trésor.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Monseigneur, le misérable bouffon dont votre altesse avait l'habitude de rire, a disparu également. Hespérie, la dame d'honneur de la princesse, avoue qu'elle a secrètement entendu votre fille et sa cousine vanter les qualités et les grâces du lutteur qui a dernièrement vaincu le robuste Charles; et elle est persuadée que de quelque côté qu'elles se soient dirigées, ce jeune homme est avec elles.

FRÉDÉRIC.

Envoyez chez son frère: amenez-moi ce galant. S'il est absent, amenez-moi son frère; je l'obligerai bien à le trouver. Exécutez cet ordre sur-le-champ, et que l'on continue les démarches et les perquisitions pour retrouver les fugitives.

Ils sortent.

SCENE III.

Devant la maison d'Olivier.

Arrivent d'un côté ORLANDO, *de l'autre* ADAM.

ORLANDO.

Qui est là?

ADAM.

Quoi! c'est vous, mon jeune maître? O mon cher maître, ô mon doux maître! ô vivant portrait du vieux sire Roland-des-Bois! Que faites-vous ici? Pourquoi êtes-vous vertueux? pourquoi tout

le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous aimable, fort et vaillant? pourquoi avez-vous eu l'imprudence de triompher du nerveux lutteur du duc capricieux? Votre gloire vous a trop tôt devancé dans cette maison. Ne savez-vous pas, mon maître, que certains hommes n'ont pas de plus dangereux ennemis que leurs qualités mêmes? Il en est ainsi de vous, mon cher maître; vos vertus sont des armes saintes qu'on tourne contre vous. Oh! qu'est-ce donc qu'un monde où le beau et le bon sont la perte de celui qui les possède?

ORLANDO.

Qu'y a-t-il donc?

ADAM.

O infortuné jeune homme, ne franchissez point ce seuil; sous ce toit habite l'ennemi de votre mérite: votre frère, — non, ce n'est point un frère, — mais enfin le fils, — il ne l'est point; je ne veux pas l'appeler le fils, — de celui que j'allais appeler son père. Il a entendu les louanges qu'on vous décernait, et il se propose de mettre le feu cette nuit au logement que vous habitez, et de vous y faire périr dans les flammes; s'il échoue dans ce projet, il mettra tout en œuvre pour vous donner la mort. Je l'ai entendu ruminant ses complots. Il n'est point de sûreté pour vous en ce lieu; cette maison n'est qu'une boucherie; abhorrez-la, craignez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO.

Mais, mon cher Adam, où veux-tu donc que j'aille?

ADAM.

Partout, hormis dans cette demeure.

ORLANDO.

Veux-tu que je mendie mon pain? ou que, l'épée au poing, j'aille, en voleur de grand chemin, rançonner les passans? C'est là mon unique ressource; et pourtant, quoi qu'il arrive, je ne veux point y recourir. Je préfère subir la haine d'un frère sanguinaire et dénaturé.

ADAM.

Il n'en sera point ainsi. J'ai cinq cents écus, humble trésor que j'ai économisé au service de votre père, et que je tenais en réserve comme une dernière ressource, quand l'âge aurait affaibli ma vigueur et que ma vieillesse serait mise au rebut. Prenez-les; que celui qui nourrit les corbeaux, qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, soit le support de mes vieux ans! Voici la somme; je vous la donne toute. Permettez-moi de vous servir. Quoique je paraisse vieux, je n'en suis pas moins fort et robuste; car dans ma jeunesse je n'ai jamais échauffé et vicié mon sang par des liqueurs fortes; jamais, d'un front sans pudeur, je ne convoitai des plaisirs énervans et funestes à ma constitution. Aussi mon vieil âge ressemble à un hiver salubre. Il est glacé, mais sain. Laissez-moi vous accompagner. Je vous rendrai des services aussi utiles que pourrait le faire un homme plus jeune.

ORLANDO.

O bon vieillard! combien tu m'offres une image fidèle de ces serviteurs constans d'autrefois, qui servaient par devoir, et non en vue d'un salaire! Tu n'es pas de notre époque, où le travail n'a d'autre mobile que le gain, et cesse dès qu'il est obtenu. Il n'en est pas ainsi de toi. Mais, pauvre vieillard, tu cultives un arbre mort qui, loin de récompenser par des fruits tes soins et ta culture, ne saurait même te produire des fleurs. N'importe, viens; nous partirons ensemble; et avant que nous ayons dépensé les économies de ta jeunesse, le sort nous fera peut-être rencontrer quelque humble bonheur.

ADAM.

Marchez, mon maître, et je vous suivrai jusqu'au dernier soupir en fidèle et loyal serviteur. Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à ce moment, où je touche à ma quatre-vingtième année, j'ai vécu ici; mais je ne veux plus y vivre. A dix-sept ans, beaucoup vont chercher fortune; à quatre-vingts, c'est s'y prendre un peu tard. Mais la fortune ne saurait mieux me récompenser qu'en me faisant mourir honnête homme et quitte envers mon maître.

Ils s'éloignent.

SCENE IV.

La forêt des Ardennes.

Arrivent ROSALINDE *en habit d'homme;* CÉLIE *habillée en bergère, et* PIERRE-DE-TOUCHE.

ROSALINDE.

O ciel! mon courage est épuisé!

PIERRE-DE-TOUCHE.

Peu m'importerait mon courage, si mes jambes pouvaient encore aller.

ROSALINDE.

Je ne sais qui me tient que je ne déshonore mon costume masculin, et ne pleure comme une femme. Mais il faut que je soutienne le sexe le plus faible; les haut-de-chausses doivent au cotillon l'exemple du courage; courage donc, ma chère Aliéna.

CELIE.

Tu diras que je suis une voyageuse bien insupportable; mais je ne puis aller plus loin.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Pour ma part, j'aime mieux avoir à vous supporter qu'à vous porter; et toutefois je ne porterais pas un bien riche fardeau; car, si je ne me trompe, vous n'avez pas un sou dans votre bourse.

ROSALINDE.

Nous voilà donc dans la forêt des Ardennes.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Oui, me voilà dans les Ardennes. Ce n'en est que plus sot à moi; quand j'étais chez nous, j'étais mieux qu'ici. Mais un voyageur doit se contenter de tout.

ROSALINDE.

Oui, mon bon Pierre-de-Touche. — Mais qui

vient ici? un jeune homme et un vieillard en conversation sérieuse.

Arrivent CORIN *et* SYLVIUS.

CORIN.

C'est le moyen d'augmenter encore ses mépris.

SYLVIUS.

O Corin, si tu savais combien je l'aime!

CORIN.

Je m'en doute; car j'ai autrefois aimé.

SYLVIUS.

Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais t'en faire une idée, — quand tu aurais été dans ta jeunesse l'amant le plus tendre qui ait jamais, la nuit, soupiré sur son oreiller. J'ai la certitude que personne n'a jamais aimé comme moi; mais s'il est vrai que ton amour ait ressemblé au mien, dis-moi à combien d'actions ridicules tu as été entraîné par ta passion.

CORIN.

A des milliers dont je ne me souviens plus.

SYLVIUS.

En ce cas, tu n'as jamais aimé aussi chaleureusement que moi. Si tu ne te rappelles pas la moindre des folies que t'a fait commettre l'amour, tu n'as point aimé. Si tu ne t'es jamais assis, comme je fais maintenant, fatiguant ton auditeur des louanges de ta maîtresse, tu n'as point aimé. Ou si tu n'as pas brusquement quitté la compagnie, comme la passion me fait quitter la tienne, tu n'as point aimé. O Phébé, Phébé, Phébé!

Il s'éloigne.

ROSALINDE.

Hélas! pauvre berger, pendant que tu sondais ta blessure, j'ai malheureusement senti se rouvrir la mienne.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Et moi, la mienne. Je me souviens que lorsque j'étais amoureux, il m'arriva un jour de briser ma dague sur une pierre, en lui disant: « Voilà pour t'apprendre à rendre la nuit des visites à Jeanne Sourire. » Je me rappelle aussi que je baisais son battoir, et les pis de vache que ses jolies mains gercées avaient touchés. Je me rappelle encore d'avoir fait ma cour avec des cosses de pois; je pris deux cosses, et les lui présentai, en lui disant, les larmes aux yeux: « Portez ceci pour l'amour de moi. » Nous autres amans sincères, nous tombons dans d'étranges bizarreries. Mais s'il est vrai que tout est mortel dans la nature, on peut dire aussi que tout ce qui aime dans la nature est mortellement atteint de folie.

ROSALINDE.

Tu parles plus sensément que tu ne crois.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Je ne saurai jamais si j'ai ou n'ai pas de l'esprit, jusqu'à ce que je me sois heurté le menton contre lui.

ROSALINDE.

O ciel! la passion de ce berger ressemble beaucoup à la mienne.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Et à la mienne aussi; mais cela commence à s'user chez moi.

CÉLIE.

De grâce, que l'un de vous demande à cet homme s'il voudrait, pour de l'or, nous donner quelque chose à manger; je succombe de besoin.

PIERRE-DE-TOUCHE, *appelant.*

Holà! imbécile!

ROSALINDE.

Tais-toi, fou; il n'est pas de ta famille.

CORIN.

Qui appelle?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Des gens qui valent mieux que toi.

CORIN.

Autrement, il faudrait qu'ils fussent bien misérables.

ROSALINDE.

Berger, je t'en conjure, si l'on peut gratuitement, ou à prix d'or, obtenir quelques alimens, conduis-nous en un lieu où nous puissions prendre du repos et de la nourriture. Voici une jeune fille harassée de fatigue et qui tombe de besoin.

CORIN.

Mon beau cavalier, je la plains, et je souhaiterais pour elle, beaucoup plus que pour moi, que ma position me permît de la secourir. Mais je ne suis que le berger d'un autre, et je ne tonds pas les brebis que je fais paître. Mon maître a l'ame dure, et se soucie peu de s'ouvrir le chemin du ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages sont maintenant en vente; et comme il est absent, il n'y a rien dans notre bergerie que je puisse vous offrir. Mais venez voir ce qui s'y trouve, et, en tant que cela dépendra de moi, vous serez bien reçus.

ROSALINDE.

Quel est celui qui doit acheter son troupeau et ses pâturages?

CORIN.

Le jeune homme que vous avez vu tout à l'heure; mais, dans ce moment, cet achat est le moindre de ses soucis.

ROSALINDE.

Si la chose peut se faire sans blesser l'honnêteté, achète, je te prie, cabane, pâturage et troupeau; nous te donnerons l'argent pour en payer le prix.

CÉLIE.

Et nous augmenterons tes gages. J'aime ce lieu, et j'y vivrai volontiers.

CORIN.

Sans nul doute, ce bien est à vendre. Suivez-moi. Si, sur ce qu'on vous en dira, le sol, les profits, et ce genre de vie vous conviennent, j'achèterai aussitôt le tout avec votre or, et je serai votre berger fidèle.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Même lieu.

Arrivent AMIENS, JACQUES, *et* D'AUTRES SEIGNEURS.

AMIENS *chante.*

O vous qui couchés sous l'ombrage
Dans la solitude des bois,
Aimez à joindre votre voix
Aux chants des hôtes du bocage ;
Venez dans nos heureux climats ;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre!)
Vous n'aurez d'ennemis à craindre
Que la tempête et les frimas.

JACQUES.

Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS.

Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES.

Tant mieux. Continuez, je vous prie, continuez. J'aspire la mélancolie d'une chanson, comme une belette le contenu d'un œuf. Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS.

Ma voix est enrouée ; je sais que je ne saurais vous plaire.

JACQUES.

Je ne vous demande pas de me plaire, mais de chanter. Allons, donnez-nous une autre stance. N'appelez-vous pas cela des stances?

AMIENS.

Donnez-leur le nom que vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES.

Peu m'importe leur nom; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter?

AMIENS.

Ce sera plutôt pour vous satisfaire que pour mon plaisir.

JACQUES.

Allons, si jamais je remercie quelqu'un, ce sera vous. Ce qu'on nomme dans le monde compliment ressemble beaucoup à la rencontre de deux singes. Quand un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ai donné un sou, et qu'il m'adresse ses remercimens serviles. Allons, chantez; et vous autres qui ne chantez pas, retenez votre langue.

AMIENS.

Eh bien! je vais finir ma chanson. Messieurs, pendant ce temps, mettez le couvert; le duc doit venir se rafraîchir sous cet arbre; — il a cherché toute la journée après vous.

JACQUES.

Et moi, j'ai toute la journée évité sa présence. Il aime trop la discussion pour moi. Je pense à autant de choses que lui; mais j'en rends grâce au ciel, et ne m'en fais pas un mérite. Allons, chantez.

AMIENS *chante.*

Vous dont l'ambition et sa pesante chaîne,
N'ont jamais troublé le sommeil,
Vous qui ne demandez qu'une place au soleil,
Qu'une vie et frugale et saine,
Venez dans nos heureux climats ;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre!)
Vous n'aurez d'ennemis à craindre
Que la tempête et les frimas.

JACQUES.

Je vais vous donner sur le même air un couplet que j'ai fait en dépit de Minerve.

AMIENS.

Et je le chanterai.

JACQUES.

Le voici.

Il chante.

Dans quelque coin de ce royaume,
S'il est un homme assez borné
Pour laisser là ses biens, son repos fortuné,
Et courir follement après un vain fantôme,
En ce lieu, qu'il vienne aujourd'hui ;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre!)
Il n'aura parmi nous d'autre malheur à craindre
Que de trouver d'aussi grands fous que lui.

Adieu; je vais dormir si je puis; si je ne puis pas, je veux me déchaîner contre les premiers nés de l'Égypte.

AMIENS.

Moi, je vais chercher le duc; son banquet est prêt.

Ils s'éloignent dans des directions différentes.

SCENE VI.

Même lieu.

Arrivent ORLANDO *et* ADAM.

ADAM.

Mon cher maître, je ne saurais aller plus loin. Oh! je meurs de besoin; laissez-moi m'étendre ici et prendre la mesure de ma tombe. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO.

Comment donc, Adam, tu n'as pas plus de courage que cela! soutiens-toi encore un peu, remets-toi; reprends un peu courage. Si cette affreuse forêt renferme quelque animal sauvage, je lui servirai de proie, ou je te l'apporterai pour nourriture; ton imagination est plus abattue que tes forces physiques. Pour l'amour de moi, reprends courage; tiens encore un moment la mort à distance. Je suis à toi dans un instant, et alors, si je ne t'apporte pas quelque chose à manger, je te permets de mourir; mais si tu meurs avant mon retour, tu rends toutes mes peines inutiles.

A la bonne heure, tu renais à l'espoir! je reviens à l'instant. — Cependant, je ne veux pas te laisser ici exposé à l'air froid; viens, je vais te déposer sous quelque abri, et tu ne mourras point faute d'un repas, s'il y a dans ce désert quelque créature vivante. Du courage, Adam!

Ils s'éloignent.

SCENE VII.

Même lieu. — Une table est servie sous les arbres.

Arrivent LE DUC LÉGITIME, *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

LE DUC.

Je le crois métamorphosé en bête; car en lui je ne trouve plus rien de l'homme.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, il y a tout au plus une heure qu'il est parti d'ici; il était extrêmement gai, occupé à écouter une chanson.

LE DUC.

Si lui, qui n'est qu'un composé de dissonances, il devient amateur de musique, nous ne tarderons pas à voir déranger l'harmonie des sphères. — Allez le chercher; dites-lui que je désire lui parler.

Arrive JACQUES.

PREMIER SEIGNEUR.

Il m'en évite la peine en venant lui-même.

LE DUC.

Eh bien, monsieur, quelle vie menez-vous donc, que vos pauvres amis en sont réduits à implorer comme une grâce votre compagnie? Mais, vraiment, je vous trouve un air tout joyeux.

JACQUES.

Un fou! un fou! j'ai rencontré un fou dans la forêt; un fou en costume bigarré, — O misérable monde! — comme il est vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou; étendu par terre, il se réchauffait au soleil, et raillait la fortune en bons termes, en fort bons termes, et cependant c'était un fou. « Bonjour, fou, lui ai-je dit. — Non, seigneur, m'a-t-il dit, ne m'appelez fou que lorsque j'aurai fait fortune. » Puis il a tiré un cadran de sa poche, et après l'avoir regardé d'un œil hébété, il a dit très-pertinemment: « Il est dix heures, nous pouvons voir par là comment va le monde; il n'y a qu'une heure qu'il était neuf heures; dans une heure, il en sera onze; c'est ainsi que d'heure en heure nous mûrissons, mûrissons; puis, d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, et voilà notre histoire. » Quand j'ai entendu notre fou philosopher ainsi sur le temps, je me suis demandé comment il pouvait y avoir des fous aussi contemplatifs, et mes poumons à force de rire ont fait entendre un bruit semblable au chant du coq; et j'ai ri, sans interruption, pendant une heure à son cadran. — O noble fou! digne fou! l'habit bigarré est le seul qui soit de mise.

LE DUC.

Qui est donc ce fou?

JACQUES.

O le digne fou! — C'est un fou qui a fréquenté la cour; il dit que lorsque les dames sont jeunes et belles, elles ont le don de le savoir. Dans son cerveau, — aussi sec que le dernier biscuit sur la fin d'un voyage, — il y a d'étranges cases farcies d'observations qu'il débite par bribes. — O que ne suis-je un fou! j'ambitionne l'habit bigarré.

LE DUC.

Tu en auras un.

JACQUES.

C'est la seule chose que je demande, pourvu que vous arrachiez de votre cerveau l'idée que je suis sage, idée qui y est follement enracinée; il faut que j'aie mes coudées franches, que je sois libre comme l'air, libre de souffler où bon me semble, car c'est le privilége des fous; et ceux-là devront rire le plus, que ma folie aura blessés au vif. Et pourquoi cela, seigneur? le *pourquoi* est simple, et aussi uni que le chemin qui conduit à l'église de la paroisse. Celui qu'un fou a piqué d'un trait adroit, quelque douleur cuisante qu'il en éprouve, agit fort sottement s'il ne fait pas semblant de n'en rien ressentir; autrement le fou analyse en courant et d'un coup d'œil la folie de l'homme sage. Donnez-moi l'habit bigarré; laissez-moi libre de dire ce que je pense, et je vous réponds de purger radicalement le corps de ce monde de ses impuretés, pourvu qu'on veuille prendre avec soumission ma médecine.

LE DUC.

Fi donc! je vais te dire ce que tu ferais.

JACQUES.

Et que ferais-je, s'il vous plait, sinon d'excellentes choses?

LE DUC.

Tu pècherais de la manière la plus funeste et la plus infâme, tout en gourmandant le péché; car, dans ton temps, tu as été un libertin aussi sensuel que la volupté brutale; et tous les maux impurs, toutes les plaies hideuses qu'une jeunesse licencieuse t'a procurées, tu les inoculerais au monde.

JACQUES.

Quel est celui qui, censurant l'orgueil en général, peut-être accusé d'avoir en vue tel individu en particulier? Ce fleuve ne coule-t-il pas immense comme la mer, jusqu'à ce que l'emploi des moyens véritables le refoule? Quelle est la femme de la ville que je nomme, quand je dis que les femmes de la ville portent sur leurs indignes épaules la fortune d'un prince? quelle est celle qui peut prétendre que je l'ai désignée, alors que sa voisine est en tout semblable à elle? Quel est l'homme dans l'emploi le plus vil qui ne se fasse pas à lui-

même l'application de mes paroles, lorsque, pensant que j'ai voulu le désigner, il me répond que sa toilette ne m'a rien coûté? Là! justement! voyons en quoi il peut avoir à se plaindre de mes paroles; si elles lui sont applicables, il s'est blessé lui-même; dans le cas contraire, ma satire s'envole comme une oie sauvage, sans être réclamée de personne. — Mais qui vient ici ?

Arrive ORLANDO, *l'épée à la main.*

ORLANDO.

Arrêtez, et ne mangez plus.

JACQUES.

Mais je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO.

Tu ne commenceras pas, jusqu'à ce que le besoin qui me presse ait été satisfait.

JACQUES.

De quelle espèce est donc ce coq-là ?

LE DUC.

Est-ce le besoin, jeune homme, qui te donne cette audace? ou es-tu à tel point dénué de tout savoir-vivre, que tu foules grossièrement aux pieds les règles de la civilité?

ORLANDO.

Vous avez deviné juste; l'aiguillon de la faim m'a fait oublier la politesse. Toutefois je suis né parmi des hommes civilisés, et je connais le savoir-vivre. Mais laissez cela, vous dis-je : il meurt celui qui portera la main sur ce fruit avant que mes besoins n'aient été satisfaits.

JACQUES.

Si vous ne voulez point entendre raison, alors il faut que je meure.

LE DUC.

Que prétendez-vous? Vous obtiendrez de nous par la douceur ce que nous refuserions à la force.

ORLANDO.

Je meurs de faim; donnez-moi à manger.

LE DUC.

Asseyez-vous et mangez; vous êtes le bien venu à notre table.

ORLANDO.

Quoi! vous me parlez avec cette douceur? Je vous prie de me pardonner. J'ai cru qu'ici tout était sauvage; c'est ce qui m'a fait prendre ce ton impérieux. Mais, qui que vous soyez, qui, dans ce désert inaccessible, sous ce mélancolique ombrage, laissez nonchalamment couler les heures fugitives; si jamais vous avez connu des jours meilleurs; si vous avez habité des lieux où les tintemens de la cloche appellent l'homme à la prière; s'il vous est arrivé de vous asseoir à la table d'un homme de bien; si jamais une larme a mouillé vos paupières; si, malheureux vous-mêmes, vous avez appris à plaindre le malheur; que la douceur soit auprès de vous mes seules armes; dans cet espoir, je remets en rougissant mon épée dans le fourreau.

LE DUC.

Il est vrai, nous avons connu de meilleurs jours; les tintemens de la cloche nous ont appelés à la prière; nous nous sommes assis à la table des gens de bien; les pleurs d'une sainte pitié ont mouillé nos paupières; asseyez-vous donc dans des sentimens pacifiques, et disposez librement de tout ce qui peut ici convenir à vos besoins.

ORLANDO.

En ce cas, veuillez différer de quelques instans votre repas, pendant que, semblable à la biche, j'irai quérir mon faon pour lui donner à manger. Il y a près d'ici un pauvre vieillard qui, par affection pour moi, m'a suivi dans une marche longue et fatigante. Jusqu'à ce qu'il ait réparé ses forces, affaibli qu'il est par deux causes débilitantes, la vieillesse et la faim, je ne veux rien prendre.

LE DUC.

Allez le chercher; nous ne toucherons à rien jusqu'à votre retour.

ORLANDO.

Je vous rends grâces! soyez bénis pour vos secours obligeans!

Il s'éloigne.

LE DUC, *à Jacques.*

Tu vois que nous ne sommes pas les seuls malheureux; sur ce vaste théâtre de l'univers, il se joue des drames plus tristes encore que celui dans lequel nous figurons.

JACQUES.

Le monde entier est un théâtre, dont nous tous, hommes et femmes, nous sommes les acteurs. Nous avons nos entrées en scène et nos sorties; et dans le cours de sa vie, un homme joue à lui seul plusieurs rôles. Le drame de son existence se divise en sept actes; d'abord l'enfant au berceau qui vagit et bave dans les bras de sa nourrice; puis l'écolier larmoyant, avec sa sacoche et sa face vermeille, se traînant à l'école à pas d'escargot; puis l'amant aux soupirs de flamme, chantant la ballade plaintive qu'il a composée pour les beaux yeux de sa maîtresse; puis le soldat, la bouche pleine de juremens étranges, portant moustache comme un léopard, jaloux sur le point d'honneur, violent et prompt à s'emporter, allant chercher cette bulle d'air qu'on nomme la gloire, jusque sous la gueule du canon; puis le magistrat à la large panse, bien garnie d'excellent chapon, l'œil sévère, la barbe méthodiquement taillée, débitant de sages sentences et des maximes surannées; et c'est ainsi qu'il joue son rôle; le sixième âge nous offre un maigre vieillard en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et des poches sur les côtés. Les chausses de sa jeunesse sont démesurément trop larges pour ses cuisses amaigries; et sa voix mâle changée en fausset enfantin fait entendre un sifflement aigu; la dernière scène, celle qui vient clore cette étrange histoire, est une seconde enfance de l'homme, un état d'oubli profond où les dents, les yeux, le goût, tout lui fait défaut à la fois.

Revient ORLANDO *avec* ADAM.

LE DUC, *continuant.*

Soyez le bien venu; déposez votre vénérable fardeau, et qu'il mange.

ORLANDO.

Je vous remercie pour lui.

ADAM.

Vous faites bien, car c'est à peine si j'ai la force de vous remercier pour moi-même.

LE DUC.

Soyez le bien venu; mangez; je ne veux pas vous déranger en vous questionnant sur vos aventures. Qu'on nous donne de la musique. — Veuillez chanter, mon cousin.

AMIENS *chante.*

PREMIER COUPLET.

Hiver, nous bravons tes rigueurs;
Aquilons, contre nous déchaînez vos fureurs;
Votre souffle nous est moins rude
Que celui de l'ingratitude.
Heureux hôtes de ces cantons,
Chantons, menons joyeuse vie:
L'amitié n'est qu'un mot, l'amour une folie!
Chantons, camarades, chantons.

DEUXIÈME COUPLET.

Ciel inclément, ta glace et tes frimas
Nous sont moins douloureux que des amis ingrats;
Du froid par qui des flots la surface est durcie
Les traits sont moins cuisans que l'amitié trahie.
Heureux hôtes de ces cantons,
Chantons, menons joyeuse vie:
L'amitié n'est qu'un mot, l'amour une folie!
Chantons, camarades, chantons.

LE DUC, *qui pendant qu'Amiens chantait s'est entretenu à voix basse avec Orlando.*

Si vous êtes effectivement le fils du digne sire Roland, comme vous venez de me le dire et comme tout me l'annonce, car vous êtes son portrait et sa vivante image, soyez mille fois le bien venu en ces lieux. Allons dans ma grotte, où vous me raconterez votre histoire. — (*A Adam.*) Tu es le bien venu comme ton maître. — (*A un seigneur.*) Prêtez-lui votre bras pour le soutenir. — (*A Orlando.*) Donnez-moi votre main, et venez me faire le récit de toutes vos aventures.

Ils s'éloignent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

Un appartement du palais.

Entrent LE DUC FRÉDÉRIC, *et* SA SUITE; OLIVIER *et* PLUSIEURS SEIGNEURS.

FRÉDÉRIC.

Vous ne l'avez pas revu depuis? Messire, messire, cela n'est pas possible. Si la clémence ne dominait pas chez moi, je ne chercherais pas, vous présent, d'autre objet de ma vengeance; mais, songez-y bien, en quelque lieu que soit votre frère, il faut que vous le trouviez; cherchez-le aux flambeaux; amenez-le-moi, mort ou vif, d'ici à un an, ou résolvez-vous à ne plus habiter sur notre territoire. Je saisis vos terres et toutes vos propriétés de quelque valeur, jusqu'à ce que vous vous soyez justifié, par la bouche de votre frère, du délit dont je vous soupçonne.

OLIVIER.

Oh! si votre altesse pouvait lire dans le fond de mon cœur! je n'ai jamais aimé mon frère.

FRÉDÉRIC.

Tu n'en es que plus scélérat. — Qu'on le jette à la porte; et que mes officiers que cela concerne, mettent le séquestre sur sa maison et sur ses terres. Qu'on y procède sans délai, et qu'on le fasse sortir.

Ils sortent.

SCENE II.

La forêt.

Arrive ORLANDO, *un papier à la main.*

ORLANDO.

Soyez gravés sur ces arbres, ô mes vers, en témoignage de mon amour; et toi, reine de la nuit, à la triple couronne *, du haut de ta pâle sphère, abaisse tes chastes regards sur le nom de ta chasseresse qui règne sur ma vie. O Rosalinde! ces arbres seront mes tablettes, et je veux graver mes pensées sur leur écorce, afin que tous les yeux ouverts dans cette forêt rencontrent partout des témoignages de tes perfections. Cours, Orlando, cours graver sur chaque arbre le nom de ta bien-aimée, la belle, la chaste, l'ineffable Rosalinde.

Il s'éloigne.

* Phebé au ciel, Diane sur la terre, Hecate aux enfers. (*Note du traducteur.*)

Arrivent CORIN *et* PIERRE-DE-TOUCHE.

CORIN.

Comment trouvez-vous la vie de berger, messire Pierre-de-touche?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Franchement, berger, considérée en elle-même, c'est une vie assez convenable ; mais considérée comme vie de berger, c'est une pauvre vie. Comme vie solitaire, elle est assez de mon goût ; mais comme vie retirée elle ne me convient pas. L'existence des champs me plaît assez; mais vivre loin de la cour est fort ennuyeux. Comme vie sobre et frugale, elle est assez mon fait; mais le peu d'aisance dont on y jouit m'est tout-à-fait antipathique. As-tu de la philosophie, berger?

CORIN.

Toute ma philosophie consiste à savoir que plus on est malade, moins bien on se trouve ; que celui qui n'a ni argent, ni ressources, ni contentement, est privé de trois amis fort utiles ; que la pluie a la propriété de mouiller, et le feu de brûler; que les bons pâturages font les moutons gras; que la cause principale de la nuit, c'est l'absence du soleil ; et que celui à qui la nature et l'art n'ont point donné d'esprit, a peu à se féliciter de son éducation, ou est né de parens stupides.

PIERRE-DE-TOUCHE.

C'est une philosophie naturelle que celle-là. As-tu jamais été à la cour, berger?

CORIN.

Non, vraiment.

PIERRE-DE-TOUCHE.

En ce cas, tu es damné.

CORIN.

J'espère que non.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Tu es damné, te dis-je, damné et rôti tout d'un côté, comme un œuf mal cuit.

CORIN.

Pour n'avoir pas été à la cour? vos raisons?

PIERRE-DE-TOUCHE.

N'ayant jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les belles manières ; n'ayant jamais vu les belles manières, tu es mal élevé ; le mal est un péché, et le péché mène à la damnation. Berger, ta position est critique.

CORIN.

Pas le moins du monde, Pierre-de-touche. Les belles façons de la cour sont ridicules à la campagne, de même que les manières de la campagne feraient rire à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se salue à la cour que par un baisement de mains; ce serait là une politesse fort sale, si les courtisans étaient des bergers.

PIERRE-DE-TOUCHE.

La preuve, vite, la preuve!

CORIN.

Nous touchons à tout moment nos brebis; et vous savez que leur toison est grasse.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Est-ce que les mains de nos courtisans ne transpirent pas? et la graisse d'un mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur d'un homme? Mauvaise, mauvaise raison. Voyons, produis-en une meilleure.

CORIN.

D'ailleurs, nous avons les mains rudes.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Vos lèvres n'en sentiront que mieux le contact. Mauvais, mauvais! Allons, une preuve plus sensée.

CORIN.

Elles sont souvent salies par le goudron que nous employons pour traiter nos brebis. Voudriez-vous nous voir baiser du goudron? Les mains des courtisans sont parfumées de civette.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Mortel ignorant, tu es comme un morceau de chair morte et corrompue comparée à de la viande saine et fraiche. Ah! vraiment! apprends à l'école du sage, et réfléchis. La civette est une substance plus vile que le goudron, elle n'est que l'excrément d'un chat. Une meilleure raison, berger.

CORIN.

Vous êtes un courtisan trop subtil pour moi. J'en resterai là.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Tu veux donc être damné? Dieu te soit en aide, mortel borné! Dieu veuille t'ouvrir l'intelligence! Tu es bien novice.

CORIN.

Messire, je ne suis qu'un simple journalier. Je gagne la nourriture que je mange et les vêtemens que je porte ; je ne hais personne, ne porte envie à personne : je me réjouis du bonheur d'autrui et me résigne à mon malheur, et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître et mes agneaux téter.

PIERRE-DE-TOUCHE.

C'est encore là un péché de ton ignorance. Accoupler les brebis et les béliers, et fonder tes moyens d'existence sur la copulation du bétail; servir d'entremetteur au mouton, et livrer une pauvre brebis d'un an à un vieux bélier cornu et cocu, c'est agir en dehors de toutes les convenances. Si tu n'es pas damné pour cela, il faut que le diable ne veuille pas de berger chez lui ; autrement je ne vois pas comment tu feras pour échapper.

CORIN.

Voici le jeune Ganymède, le frère de ma nouvelle maitresse.

Arrive ROSALINDE, *lisant un papier.*

ROSALINDE.

Du couchant aux rives de l'Inde,
Nul joyau comme Rosalinde ;
Partout illustrant ses destins,
La renommée aux bords lointains
Porte le nom de Rosalinde.
Le plus admirable tableau,

Qu'est-il auprès de Rosalinde?
Nul visage au monde n'est beau,
Hormis celui de Rosalinde.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Je vous rimerai comme cela, si vous voulez, pendant huit années de suite, les heures des repas et du sommeil exceptées. C'est exactement la mesure que marque par son pas le cheval d'une laitière allant au marché.

ROSALINDE.

Sot, tais-toi.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Laissez-moi essayer.

Si du couchant aux bords de l'Inde
Un jeune cerf est amoureux,
Il lui faut une Rosalinde.
La chatte appelle de ses vœux
Le matou qu'ont charmé ses yeux;
C'est ainsi que fait Rosalinde.
L'hiver, chaudement affublé,
Chacun porte un manteau doublé;
Doublez la frêle Rosalinde.
Le moissonneur moissonnera,
Et puis ses gerbes il lira,
Et sur son char les chargera :
Qu'il y charge aussi Rosalinde.
Noix douce, amère écorce aura;
Cette noix-là, c'est Rosalinde.
Qui la rose cueillir voudra,
A l'épine se piquera,
A l'épine de Rosalinde.

Ce sont des vers de la plus mauvaise allure; pourquoi vous salir de pareille marchandise?

ROSALINDE.

Tais-toi, imbécile, je les ai trouvés sur un arbre.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Ma foi, voilà un arbre qui donne de bien mauvais fruit.

ROSALINDE.

Je veux l'enter sur toi; après quoi je l'enterai sur un néflier; alors ce sera le fruit le plus précoce du pays, car tu seras pourri avant d'être à moitié mûr; c'est là une propriété particulière de la nèfle.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Vous avez dit; si c'est sagement ou non, que la forêt en décide.

Arrive CÉLIE, *lisant un papier.*

ROSALINDE.

Chut! voici ma sœur qui vient lisant un papier. Tiens-toi à l'écart.

CÉLIE, *lisant.*

« Pourquoi ce désert serait-il muet? parce qu'il » est inhabité? Non. Je suspendrai à chaque arbre » des langues qui parleront un langage civilisé. » Elles diront combien courte est la vie de » l'homme; [illegible] atteint le terme » de son pèlerinage; que l'espace d'une palme » embrasse toute sa durée. Je parlerai aussi des » sermens violés et de l'amitié trahie; mais sur » les branches les plus belles, et au bout de chaque phrase, j'écrirai le nom de Rosalinde, afin » que tous ceux qui savent lire, sachent que le » ciel a voulu réunir en elle la quintessence de » toutes les perfections des anges. Le ciel, en » conséquence, a chargé la nature de rassembler » dans un seul corps toutes les beautés perfec» tionnées encore. La nature aussitôt lui donna » le visage d'Hélène, mais non son cœur, la ma» jesté de Cléopâtre, l'agilité d'Atalante et la mo» destie de la triste Lucrèce. C'est ainsi que, par » ordre du conseil des dieux, Rosalinde fut for» mée de la réunion de plusieurs parties : elle re» çut en partage les traits d'élite d'un grand nom» bre de visages, d'yeux et de cœurs. Le ciel » voulut qu'elle possédât ces dons, et que je vé» cusse et mourusse son esclave. »

ROSALINDE.

O ciel miséricordieux! — De quelle insipide homélie d'amour tu viens d'ennuyer tes auditeurs, sans avoir la précaution de leur dire : « Ayez patience, bonnes gens! »

CÉLIE.

Amis, que faites-vous là? retirez-vous. — Berger, veuillez, je vous prie, vous éloigner. — Toi, va-t'en avec lui.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Viens, berger; faisons une honorable retraite; non pas avec armes et bagage, mais bien sans tambour ni trompette.

CÉLIE.

As-tu entendu ces vers?

ROSALINDE.

Oh oui! je les ai entendus tous, et au-delà; car quelques-uns avaient un plus grand nombre de pieds que les vers n'en comportent.

CÉLIE.

C'est égal, les vers pouvaient se tenir sur leurs pieds.

ROSALINDE.

Oui, mais les pieds étaient boiteux, et ne pouvaient se soutenir sans les vers; c'étaient des vers boiteux.

CÉLIE.

As-tu pu voir sans étonnement comme ton nom est affiché et gravé sur ces arbres?

ROSALINDE.

Sur neuf jours, il y en avait sept que j'étais revenue de ma surprise quand tu es arrivée. Vois ce que j'ai trouvé sur un palmier *. (*Elle lui montre le papier qu'elle tient à la main.*) On n'a jamais tant rimé sur moi depuis le temps de Pythagore, époque où j'étais un rat irlandais, ce dont je me souviens à peine.

CÉLIE.

Devines-tu qui a fait cela?

* Voici un palmier aussi surpris de se trouver dans les Ardennes que la lionne dont il sera parlé plus tard. (*Note du traducteur.*)

ROSALINDE.

Est-ce un homme?

CÉLIE.

Un homme ayant à son cou une chaîne que tu portais autrefois. Tu changes de couleur?

ROSALINDE.

Je t'en prie, dis-moi qui.

CÉLIE.

O mon Dieu, mon Dieu! Il est difficile que des amis se rencontrent; mais des montagnes peuvent être déplacées par des tremblemens de terre, et se rencontrer.

ROSALINDE.

Mais encore, qui est-ce?

CÉLIE.

Est-il possible?

ROSALINDE.

Je t'en supplie avec la plus véhémente insistance, dis-moi qui c'est?

CÉLIE.

O merveilleux! merveilleux, superlativement merveilleux et encore merveilleux! merveilleux au-dessus de toute expression!

ROSALINDE.

Par les roses de mon teint! crois-tu donc, parce que je suis habillée en homme, que mes sentimens soient en pourpoint et en haut-de-chausses? Une minute encore de retard, serait un voyage de découverte à la mer du Sud? Je t'en supplie, dis-moi qui c'est; dépêche-toi et parle vite. Je voudrais que tu fusses bègue, afin que le nom de cet homme sortît de ta bouche, comme le vin sort d'une bouteille dont le gouleau est étroit; trop à la fois, ou rien du tout. Je t'en prie, tire le bouchon de ta parole et que je boive les sons de ta voix.

CÉLIE.

En ce cas, tu pourrais avaler un homme.

ROSALINDE.

Est-ce une créature ouvrage de Dieu? quelle espèce d'homme est-ce? sa tête est-elle digne d'un chapeau, et son menton d'une barbe?

CÉLIE.

Non; il n'a que fort peu de barbe.

ROSALINDE.

Eh bien! Dieu lui en donnera davantage, s'il est reconnaissant envers lui. J'attendrai patiemment la croissance de sa barbe, pourvu que tu ne tardes pas à me faire connaître son menton.

CÉLIE.

C'est le jeune Orlando, qui dans le même moment a donné le croc en jambes au lutteur de mon père et à ton cœur.

ROSALINDE.

Trêve de plaisanterie; parle sérieusement et sans détour.

CÉLIE.

Sur ma parole, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE.

Orlando?

CÉLIE.

Orlando.

ROSALINDE.

Hélas! que vais-je devenir maintenant avec mon pourpoint et mon haut-de-chausses? — Que faisait-il quand tu l'as vu? que t'a-t-il dit? quelle mine avait-il? dans quel costume était-il? que fait-il ici? a-t-il demandé de mes nouvelles? où reste-t-il? comment t'a-t-il quittée? et quand dois-tu le revoir? réponds-moi un mot.

CÉLIE.

Il faut pour cela que tu me prêtes la bouche de Gargantua : la mienne ne pourrait suffire à un mot de cette longueur : quand je ne devrais répondre à tes questions que par *oui* et par *non*, ce serait pire qu'un catéchisme.

ROSALINDE.

Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et en habit d'homme? A-t-il aussi bonne mine que le jour de la lutte?

CÉLIE.

Il serait aussi facile de compter les atomes que de répondre aux questions d'une amante.— Mais je vais te donner une idée de la manière dont je l'ai rencontré; savoures-en à loisir tout le charme. Je l'ai trouvé sous un arbre comme un gland abattu.

ROSALINDE.

C'est véritablement l'arbre de Jupiter, puisqu'il en tombe de pareils fruits.

CÉLIE.

Veuillez m'écouter, madame.

ROSALINDE.

Poursuis.

CÉLIE.

Il était étendu tout de son long, comme un chevalier blessé.

ROSALINDE.

C'est là un beau spectacle, tout douloureux qu'il puisse être.

CÉLIE.

Retiens ta langue, et serre-lui la bride; elle piaffe de la manière la plus extravagante. Il était habillé en chasseur.

ROSALINDE.

O funeste présage! il vient pour percer mon cœur.

CÉLIE.

Ma chanson n'a pas besoin de refrain; tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE.

Ne sais-tu pas que je suis femme? Quand je pense, il faut que je parle. Continue, ma chère.

CÉLIE.

Tu me fais perdre le fil de mon récit. — Chut! n'est-ce pas lui qui revient?

ROSALINDE.

C'est lui; mettons-nous à l'écart, et observons-le.

Célie et Rosalinde se retirent à l'écart.

Arrivent ORLANDO *et* JACQUES.

JACQUES.

Je vous remercie de votre compagnie; mais, ranchement, j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO.

Et moi aussi; mais, pour la forme, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES.

Que Dieu soit avec vous; et ne nous voyons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO.

Je désire que nous devenions de jour en jour plus étrangers l'un à l'autre.

JACQUES.

Je vous en prie, ne gâtez plus les arbres en écrivant sur leur écorce des vers de votre façon.

ORLANDO.

Je vous en prie, ne gâtez plus mes vers en les lisant d'aussi mauvaise grâce.

JACQUES.

Rosalinde est le nom de votre maîtresse?

ORLANDO.

Précisément.

JACQUES.

Son nom ne me plaît pas.

ORLANDO.

On n'avait nulle intention de vous plaire quand on l'a baptisée.

JACQUES.

Quelle est sa taille?

ORLANDO.

Elle est à la taille de mon cœur.

JACQUES.

Vous abondez en jolies réponses. N'avez-vous pas connu des femmes d'orfèvre, et ne leur avez-vous pas soutiré des bagues?

ORLANDO.

Il n'en est rien; vous me questionnez en style de tapisserie*, je vous réponds sur le même ton.

JACQUES.

Vous avez l'esprit alerte; on l'a fait, je pense, avec les talons d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir à côté de moi? nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde, et contre notre mauvaise fortune.

ORLANDO.

Je ne veux censurer ame qui vive, si ce n'est moi-même, dont je connais les nombreux défauts.

JACQUES.

Le pire de tous vos défauts, c'est d'être amoureux.

ORLANDO.

Je ne changerais pas ce défaut-là contre la meilleure de vos qualités; je suis las de votre société.

JACQUES.

Sur ma parole, je cherchais un fou lorsque je vous ai trouvé.

ORLANDO.

Il est noyé dans le ruisseau; regardez dans l'eau, et vous le verrez.

* Ceci fait allusion aux devises qui sortaient de la bouche des personnages représentés sur les tapisseries. (*Note du traducteur.*)

JACQUES.

J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO.

Que je prends pour celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES.

Je ne reste pas plus long-temps avec vous. Adieu, monsieur *l'Amour*.

ORLANDO.

Votre départ me charme. Adieu, monsieur *la Mélancolie*.

JACQUES *s'éloigne*.

S'avancent CÉLIE *et* ROSALINDE.

ROSALINDE.

Je vais lui parler du ton d'un laquais impudent, et, sous cet habit, jouer avec lui le rôle d'un vaurien. — (*A Orlando.*) Dites donc, chasseur!

ORLANDO.

Eh bien! que me voulez-vous?

ROSALINDE.

Quelle heure est-il, je vous prie?

ORLANDO.

Vous auriez dû plutôt me demander à quelle portion du jour nous sommes; il n'y a pas d'horloge dans cette forêt.

ROSALINDE.

Il faut alors qu'il n'y ait pas non plus dans cette forêt de véritable amant; car un soupir par minute, et un gémissement toutes les heures, indiqueraient tout aussi bien qu'une horloge la marche paresseuse du temps.

ORLANDO.

Pourquoi pas la marche rapide du temps? l'expression n'aurait-elle pas été plus juste?

ROSALINDE.

Nullement, seigneur. Le Temps ne marche point du même pas avec tout le monde. Je puis vous dire avec qui le Temps va l'amble, avec qui il va au trot, avec qui il galope, et avec qui il reste immobile.

ORLANDO.

Avec qui va-t-il au trot?

ROSALINDE.

Il va au trot, mais un trot excessivement dur, avec la jeune fille, entre le contrat de son mariage et le jour de la célébration. N'y eût-il qu'une huitaine d'intervalle, le pas du Temps est si dur, qu'il semble que ce soit un intervalle de sept années.

ORLANDO.

Avec qui le Temps va-t-il l'amble?

ROSALINDE.

Avec un prêtre qui ne sait pas le latin, et un richard qui n'a pas la goutte. L'un dort comme un bienheureux, parce qu'il n'étudie point; et l'autre mène joyeuse vie, parce qu'il ne ressent aucune infirmité. La science ne fait pas maigrir le premier; le second ne connaît pas le triste et douloureux fardeau de l'indigence. Ce sont là les gens avec qui le Temps va l'amble.

ORLANDO.

Avec qui galoppe-t-il?

ROSALINDE.

Avec le voleur que l'on conduit au gibet; quelque lente que soit sa marche, il croit toujours arriver trop tôt.

ORLANDO.

Avec qui reste-t-il immobile?

ROSALINDE.

Avec les gens de loi, pendant les vacances; car ils passent cet intervalle à dormir, et ne s'aperçoivent pas de la marche du temps.

ORLANDO.

Où demeurez-vous, beau jeune homme?

ROSALINDE.

Avec cette bergère, qui est ma sœur; ici, sur la lisière de la forêt, comme une frange sur le bord d'une robe.

ORLANDO.

Êtes-vous né dans ce pays?

ROSALINDE.

Comme ce lapin que vous voyez, qui demeure où habitent ses amours.

ORLANDO.

Votre accent a une pureté que vous n'avez pu acquérir dans cette solitude.

ROSALINDE.

Plusieurs personnes me l'ont déjà dit; mais j'ai appris à parler d'un vieil oncle dévot, qui, dans sa jeunesse, avait vécu dans le monde, et qui se connaissait en galanterie, car il avait été amoureux. Je l'ai souvent entendu moraliser contre l'amour; et je remercie Dieu de ne pas être femme, et de ne pas être atteint de tous les défauts qu'il reprochait au sexe en général.

ORLANDO.

Pouvez-vous vous rappeler quelques-uns des principaux défauts qu'il imputait aux femmes?

ROSALINDE.

Il n'y en avait pas de principal, ils se ressemblaient tous comme des liards; chaque défaut à son tour paraissait monstrueux, jusqu'au moment où le défaut suivant venait rivaliser avec lui.

ORLANDO.

Citez-m'en quelques-uns, je vous prie.

ROSALINDE.

Non, je ne veux faire usage de mon remède que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui hante la forêt, et qui s'amuse à gâter nos jeunes arbres en gravant sur leur écorce le nom de Rosalinde; il met des odes sur l'aubépine et des élégies sur les ronces, et toutes déifient le nom de Rosalinde : si je pouvais rencontrer ce rêveur, je lui donnerais quelques bons avis; car il paraît attaqué de la fièvre de l'amour.

ORLANDO.

Je suis cet homme que l'amour enlace de ses nœuds; dites-moi, je vous prie, votre remède.

ROSALINDE.

Je n'aperçois en vous aucun des symptômes que m'a signalés mon oncle : des yeux cernés et enfoncés, que vous n'avez pas; une humeur taciturne, que vous n'avez pas; une barbe négligée, que vous n'avez pas; — mais cela je vous le pardonne, car, franchement, vous n'avez tout juste de barbe que ce que doit en avoir un frère cadet. — Et puis votre pourpoint devrait être débraillé, votre bonnet non attaché, vos manches déboutonnées, vos souliers sans cordons, et tout dans votre personne devrait annoncer l'abandon et la désolation. Mais vous n'êtes point ainsi; vous êtes plutôt recherché dans votre toilette; et si vous êtes amoureux de quelqu'un, ce ne peut être que de vous.

ORLANDO.

Beau jeune homme, je désirerais vous convaincre que j'aime.

ROSALINDE.

M'en convaincre, moi! autant vaudrait essayer de le faire croire à celle que vous aimez, et qui, j'en ai l'assurance, est plus disposée à vous croire qu'à vous en faire l'aveu : c'est là l'un des points sur lesquels les femmes mentent à leur conscience. Mais, sérieusement, est-ce vous qui avez gravé sur les arbres ces vers dans lesquels Rosalinde est exaltée si haut?

ORLANDO.

Jeune homme, je vous le jure par la blanche main de Rosalinde, oui, c'est moi; oui, je suis cet infortuné.

ROSALINDE.

Mais êtes-vous aussi amoureux que vos rimes le disent?

ORLANDO.

Ni rime ni raison ne sauraient exprimer combien je le suis.

ROSALINDE.

L'amour n'est qu'un délire; et, sur ma parole, il mérite, tout autant que la folie furieuse, qu'on emploie à son égard la chambre noire et le fouet: la raison pour laquelle cette correction et ce remède ne sont point appliqués à l'amour, c'est que la maladie est tellement répandue, que les correcteurs eux-mêmes sont amoureux. Cependant je me fais fort de guérir ce mal par des conseils.

ORLANDO.

Avez-vous guéri des amans de cette manière?

ROSALINDE.

J'en ai guéri un, et voici comment. Je lui recommandai de se figurer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et en cette qualité de me faire chaque jour sa cour; sur quoi, en jeune fille capricieuse, j'étais tour à tour chagrine, minaudière, capricieuse, langoureuse, aimante, fière, fantasque, bizarre, indifférente, changeante, mêlant le sourire aux larmes, affectant un peu toutes les passions, et n'en ressentant effectivement aucune; car ainsi sont faits, pour la plupart, les jeunes hommes et les jeunes filles. On me voyait tantôt l'adorer, tantôt le haïr; tantôt lui faire accueil, tantôt le renier; parfois pleurer de tendresse pour lui, le moment d'après le repousser avec mépris. Je fis si bien, que je changeai sa folie amoureuse en une folie véritable, et l'obligeai à renoncer au monde et à s'enfermer dans une retraite monastique.

C'est ainsi que je l'ai guéri, et c'est ainsi que je m'engage à guérir votre cœur radicalement, à le rendre aussi sain qu'un cœur de mouton, au point qu'il n'y restera pas la plus petite tache d'amour.

ORLANDO.

Je ne veux pas être guéri, jeune homme.

ROSALINDE.

Je m'engage à vous guérir, si vous voulez m'appeler Rosalinde, et venir chaque jour dans ma cabane me faire votre cour.

ORLANDO.

Par la sincérité de mon amour, je le veux bien. Dites-moi où est votre cabane?

ROSALINDE.

Venez avec moi, et je vous la ferai voir. Chemin faisant, vous me direz dans quelle partie de la forêt vous habitez. Voulez-vous venir?

ORLANDO.

De tout mon cœur, aimable jeune homme.

ROSALINDE.

Non, non; il faut que vous m'appeliez Rosalinde. — (*A Célie.*) Allons, ma sœur, veux-tu venir?

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE *et* AUDREY; JACQUES *les observe à quelque distance.*

PIERRE-DE-TOUCHE.

Viens vite, ma chère Audrey; je vais chercher tes chèvres, Audrey! Eh bien! Audrey! suis-je toujours l'homme qu'il te faut? ma physionomie simple te convient-elle?

AUDREY.

Votre physionomie! Dieu vous bénisse! quelle physionomie!

PIERRE-DE-TOUCHE.

Je suis ici, avec toi et tes chèvres, au milieu des fagots, comme le plus capricieux des poètes, Ovide, était au milieu des Goths.

JACQUES, *à part.*

O science aussi déplacée que le serait Jupiter dans une chaumière!

PIERRE-DE-TOUCHE.

Quand un homme voit que ses vers ne sont pas compris, que son esprit n'est pas secondé par cet enfant précoce qu'on nomme l'intelligence, c'est pour lui un coup plus mortel qu'un gros mémoire pour une maigre chère. — Franchement, je regrette que les dieux ne t'aient pas faite poétique.

AUDREY.

Je ne sais pas ce que c'est que poétique. Ce mot veut-il dire honnête en actions et en paroles? Exprime-t-il la sincérité?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Non, certes; car la poésie ne vit que de fictions, et les amans sont adonnés à la poésie; et ce qu'ils jurent comme poètes, on peut dire que comme amans ils ne le pensent pas.

AUDREY.

Et vous regrettez que les dieux ne m'aient pas faite poétique?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Oui, vraiment; car tu me jures que tu es honnête : or, si tu étais poète, je pourrais espérer que tu ne dis pas la vérité.

AUDREY.

Voudriez-vous donc que je ne fusse pas honnête?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Certainement, à moins qu'en même temps tu ne fusses laide; car l'honnêteté unie à la beauté, c'est du sucre accommodé avec une sauce au miel.

JACQUES, *à part.*

O fou enfoncé dans la matière!

AUDREY.

Je ne suis pas jolie : aussi je prie les dieux de me rendre honnête.

PIERRE-DE-TOUCHE.

En vérité, c'est un meurtre de donner de l'honnêteté à un laideron; c'est servir un excellent mets dans un plat malpropre.

AUDREY.

Je ne suis pas un laideron, quoique je ne sois pas belle, ce dont je remercie le ciel.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Que les dieux soient loués pour ton manque de beauté! le reste pourra venir ensuite. Mais, à tout événement, je veux me marier avec toi; dans ce but, j'ai vu messire Olivier Sermon, vicaire du village voisin, qui m'a promis de venir me trouver dans cet endroit de la forêt, et de nous unir.

JACQUES, *à part.*

Je serais curieux d'assister à cette entrevue.

AUDREY.

Eh bien! que les dieux nous accordent bonheur et joie!

PIERRE-DE-TOUCHE.

Ainsi soit-il! Un homme moins résolu que moi pourrait reculer devant l'exécution de ce projet; car nous n'avons ici d'autre temple que la forêt, d'autres assistans que des bêtes à cornes. Mais qu'importe? courage! si les cornes sont odieuses, elles sont nécessaires. On dit qu'il y a des hommes riches qui ne connaissent pas la limite de leur fortune; de même il y a des maris qui ont de bonnes et belles cornes dont ils ne connaissent pas la fin. Bah! c'est le douaire de leur femme; c'est un bien qui ne vient pas du mari. Des cornes? oui, des cornes. — N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient? — Non, non, le plus noble cerf en a d'aussi grandes que le cerf le plus chétif. Les plus heureux sont-ils donc les célibataires? Non; de même qu'une ville ceinte de murailles est plus importante qu'un village, de même le front d'un homme marié est plus respectabl que le front nu d'un célibataire; et de même qu'il vaut mieux savoir l'escrime que de l'ignorer, de même il vaut mieux porter des cornes que de n'en point avoir.

Arrive OLIVIER SERMON.

PIERRE-DE-TOUCHE, *continuant.*

Voici messire Olivier! Messire Olivier Sermon, vous êtes le bien venu. Voulez-vous nous expédier ici, sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle?

OLIVIER SERMON.

N'y a-t-il ici personne pour présenter l'épouse?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Je ne l'accepterai de la main d'aucun homme.

OLIVIER SERMON.

Il faut que quelqu'un la présente, sans quoi le mariage n'est pas légal.

JACQUES, *se montrant et s'avançant.*

Procédez à la cérémonie; c'est moi qui présenterai l'épouse.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Bonjour, monsieur je ne sais qui? comment vous portez-vous, seigneur? vous êtes le très-bien venu. Bien obligé de votre compagnie, la dernière fois que nous nous sommes vus. Je suis on ne peut plus aise de vous voir. — Je m'occupe ici de conclure une bagatelle, seigneur. — Veuillez vous couvrir, seigneur.

JACQUES.

Eh bien! bigarré, tu veux donc te marier?

PIERRE-DE-TOUCHE.

De même que le bœuf a son joug, le cheval sa bride et le faucon ses grelots, de même un homme a ses envies; et puisque les pigeons s'entre-baisent, il est naturel que deux époux veuillent s'entre-becqueter.

JACQUES.

Un homme tel que toi, qui a du savoir-vivre, voudrait-il se marier sous un buisson, comme un pauvre? Allez tous deux à l'église, et recourez au ministère d'un prêtre véritable qui pourra vous dire ce que c'est que le mariage. Tout ce que ce drôle pourra faire sera de vous unir comme on joint les panneaux d'une boiserie; l'un de vous deux ne tardera pas à se déjeter comme du bois vert.

PIERRE-DE-TOUCHE, *à part.*

Mieux vaudrait peut-être me faire marier par celui-ci que par un autre; car il est probable qu'il ne me mariera pas bien; et n'étant pas bien marié, j'aurai plus tard une bonne excuse pour planter là ma femme.

JACQUES.

Viens avec moi, et laisse-toi guider par mes conseils.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Viens, ma chère Audrey; il faut ou nous marier ou nous résoudre à vivre en concubinage. — Adieu, messire Olivier.

Je ne vous dirai pas, Olivier, mon ami :
Avec moi restez aujourd'hui;
Ne me laissez pas en arrière.
Non, non, je vous dis, au contraire :
Allez au diable, Olivier, mon ami;
Car de vous nous n'avons que faire.

JACQUES, PIERRE-DE-TOUCHE *et* AUDREY *s'éloignent.*

OLIVIER SERMON, *seul.*

N'importe! il n'est pas au pouvoir de ces fantasques drôles de m'ôter ma profession.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV.

Même lieu. — Devant une cabane.

Arrivent ROSALINDE *et* CÉLIE.

ROSALINDE.

Ne me parle plus, je veux pleurer.

CÉLIE.

Pleure, si tu veux; mais aie le bon sens de considérer que les larmes ne vont point à un homme.

ROSALINDE.

Mais n'ai-je pas raison de pleurer?

CÉLIE.

D'aussi bonnes raisons qu'on peut en désirer; pleure donc.

ROSALINDE.

Il n'est pas jusqu'à ses cheveux qui ne soient d'un couleur fausse et trompeuse.

CÉLIE.

Un peu plus bruns que ceux de Judas*; ses baisers sont des baisers de Judas.

ROSALINDE.

Au fait, ses cheveux sont d'une bonne couleur.

CÉLIE.

Couleur châtain, c'est ce qu'il y a de mieux pour des cheveux.

ROSALINDE.

Ses baisers sont aussi pleins de sainteté que le contact du pain bénit.

CÉLIE.

Il a les lèvres de Diane; une nonne consacrée au culte de l'Hiver ne donnerait pas des baisers plus innocens; ils ont toute la glace de la chasteté.

ROSALINDE.

Il avait juré de venir ce matin; pourquoi ne vient-il pas?

CÉLIE.

Non, certainement; il n'y a en lui aucune sincérité.

ROSALINDE.

Tu penses?

CÉLIE.

Oui; je ne le crois pas capable de filouter une bourse ou de voler un cheval; mais pour ce qui est de sa sincérité en amour, je le crois aussi

* Les peintres du moyen âge donnaient à Judas des cheveux roux. (*Note du traducteur.*)

creux qu'un gobelet vide, ou qu'une noix mangée des vers.

ROSALINDE.

Il n'est pas sincère en amour ?

CÉLIE.

Il peut l'être lorsqu'il est amoureux; mais je ne pense pas qu'il le soit.

ROSALINDE.

Tu l'as entendu jurer positivement qu'il l'était.

CÉLIE.

Il *était*, et il *est*, sont deux choses bien différentes; d'ailleurs la parole d'un amant ne mérite pas plus de créance que celle d'un cabaretier; les comptes de l'un et de l'autre sont faux. Il est ici dans la forêt, à la suite du duc ton père.

ROSALINDE.

Hier, j'ai rencontré le duc, et j'ai beaucoup causé avec lui : il m'a demandé qui étaient mes parens; je lui ai dit que j'étais d'aussi bonne maison que lui; il s'est mis à rire et m'a quittée. Mais pourquoi parlons-nous de famille et de père quand il y a au monde un Orlando?

CÉLIE.

Oh! c'est un beau cavalier! il écrit de beaux vers, dit de belles paroles, fait de beaux sermens, et les brise bravement en traversant de part en part le cœur de sa maîtresse; semblable à un jouteur étourdi qui ne pique son cheval que d'un côté et rompt maladroitement sa lance. Mais tout cheval est beau quand la jeunesse le monte et que la folie le guide. — Qui vient ici?

Arrive CORIN.

CORIN.

Maîtresse, et vous, mon maître, vous m'avez souvent questionné au sujet de ce berger qui se plaignait de l'amour, et que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière et dédaigneuse bergère sa maîtresse.

CÉLIE.

Eh bien! qu'as-tu à nous dire de lui?

CORIN.

Si vous voulez voir jouer une vraie comédie, entre l'amour sincère au teint pâle et l'orgueilleux dédain au visage animé, suivez-moi près d'ici, et je vous conduirai à un endroit où vous pourrez jouir de ce spectacle.

ROSALINDE.

Oh! allons-y : la vue des amans alimente l'amour. — Conduis-nous à ce spectacle, et je te promets de jouer un rôle important dans la pièce.

Ils s'éloignent.

SCENE V.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent SYLVIUS *et* PHÉBÉ.

SYLVIUS.

Charmante Phébé, je vous en conjure, ne m'accablez pas de vos dédains; dites que vous ne m'aimez pas, mais ne me le dites pas avec amertume. Le bourreau, familiarisé avec la vue de la mort, et dont ce spectacle a endurci le cœur, ne laisse tomber la hache sur le cou de la victime agenouillée qu'après lui avoir demandé pardon. Voudriez-vous être plus impitoyable que l'homme qui fait métier de verser le sang ?

ROSALINDE, CÉLIE *et* CORIN *arrivent, et se tiennent à quelque distance.*

PHÉBÉ.

Je ne veux pas être ton bourreau; je te fuis, car je ne voudrais pas te faire du mal. Tu me dis que j'ai des yeux qui donnent la mort : comme cela est probable, que les yeux, — c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus fragile et de plus délicat, les yeux, — qui ferment timidement leurs paupières pour éviter le contact d'un atome, soient des tyrans, des bourreaux, des assassins! Vois, je te lance des regards courroucés : si mes yeux ont la puissance de blesser, qu'ils te tuent maintenant; fais semblant de te trouver mal, tombe par terre; sinon, cesse de mentir en disant que mes yeux assassinent. Montre-moi les blessures qu'ils t'ont faites. Fais-toi avec une épingle une égratignure, et il en reste une cicatrice. Appuie ta main sur la pointe d'un roseau, et pendant quelques instans elle conserve l'impression de ce contact; mais les regards que je viens de te lancer ne t'ont point blessé, et je suis sûre que les yeux n'ont point la force de faire le moindre mal.

SYLVIUS.

O chère Phébé! si jamais, et cela peut arriver d'un moment à l'autre, si jamais la vue d'un beau visage subjugue votre cœur, vous connaîtrez alors les invisibles blessures que font les flèches acérées de l'amour.

PHÉBÉ.

En attendant, ne m'approche pas; et quand arrivera ce moment, accable-moi de tes railleries; sois pour moi sans pitié. Jusque là, je n'en aurai point pour toi.

ROSALINDE, *s'avançant.*

Et pourquoi, je vous prie? De quelle mère avez-vous reçu le jour, pour insulter ainsi à un malheureux et triompher de son infortune? Quand vous auriez plus de beauté (et je ne vous en vois que tout juste ce qu'il vous en faut la nuit pour aller au lit sans chandelle), serait-ce une raison pour

être orgueilleuse et impitoyable? Qu'est-ce que cela signifie? pourquoi me regardez-vous? Je ne vois en vous rien de plus que dans les œuvres les plus communes de la nature. — Merci de ma vie! je pense qu'elle a aussi envie de me fasciner. Non, non, mon orgueilleuse demoiselle, ne l'espérez pas. Ce ne sont pas vos sourcils d'ébène, votre soyeuse et noire chevelure, vos yeux de jais, qui pourraient me ranger parmi vos adorateurs. — (*A Sylvius.*) Et vous, sot berger, pourquoi la poursuivez-vous de vos soupirs comme le brumeux vent du sud qui souffle la pluie et le brouillard? Vous êtes mille fois mieux comme homme qu'elle comme femme. Ce sont des insensés tels que vous qui peuplent le monde de laids enfans; ce n'est pas son miroir qui la flatte, c'est vous. Elle se mire dans vous, et s'y voit plus belle qu'elle n'est véritablement. — Mais, mademoiselle, apprenez à vous connaître; tombez à genoux, et, dans la prière et le jeûne, remerciez le ciel de vous avoir accordé l'amour d'un honnête homme; car, je vous le dis amicalement et entre nous, puisqu'un chaland se présente, profitez de l'occasion; vous n'êtes pas une marchandise de facile défaite. Demandez pardon à cet homme; aimez-le; acceptez son offre : la laideur insultante paraît plus laide encore. — Ainsi, berger, prenez-la pour votre épouse. — Adieu.

PHÉBÉ.

Charmant jeune homme, grondez-moi pendant toute une année. J'aime mieux entendre vos reproches que les complimens de cet homme.

ROSALINDE.

Il s'est épris de sa laideur, et la voilà qui s'amourache de ma colère. — (*A Sylvius.*) S'il en est ainsi, toutes les fois qu'elle te prodiguera ses dédains, je la régalerai de paroles amères. — (*A Phébé.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi?

PHÉBÉ.

Ce n'est pas que je vous veuille du mal.

ROSALINDE.

Je vous en prie, ne devenez pas amoureuse de moi; car je suis plus faux que les sermens faits dans l'ivresse. D'ailleurs je ne vous aime pas; si vous voulez savoir où je demeure, c'est ici près, au bois d'oliviers. — Viens-tu, ma sœur? — Berger, serrez-la de près. — Viens, ma sœur. — Bergère, regardez-le d'un œil plus favorable, et ne soyez point fière : quand les regards du monde entier seraient fixés sur vous, vous n'abuseriez les yeux de personne autant que les siens. — Allons rejoindre notre troupeau.

ROSALINDE, CÉLIE *et* CORIN *s'éloignent.*

PHÉBÉ.

Cher berger, je reconnais maintenant la vérité de cet adage que je t'ai souvent entendu répéter : *On aime à la première vue**.

* Ces mots sont pris dans le *Héro et Léandre* de Marlowe. (*Note du traducteur.*)

SYLVIUS.

Charmante Phébé, —

PHÉBÉ.

Ah! que dis-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

Charmante Phébé, aie pitié de moi.

PHÉBÉ.

Je te plains, aimable Sylvius.

SYLVIUS.

On doit secourir ceux que l'on plaint : si tu as pitié de mes amoureux tourmens, en m'accordant ton amour, tu mets fin tout à la fois et à ta compassion et à ma douleur.

PHÉBÉ.

Tu as mon amour; cela n'est-il pas bien de ma part?

SYLVIUS.

Je voudrais vous avoir.

PHÉBÉ.

Ce serait de la convoitise. Sylvius, il fut un temps où je te haïssais, et je ne t'aime point encore; mais puisque tu parles si bien le langage de l'amour, je veux bien endurer ta société, qu'autrefois je ne pouvais souffrir; je veux aussi te donner de l'occupation. Mais n'attends de moi d'autre récompense que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS.

Si saint et si parfait est mon amour, et je suis dans une si grande disette de faveurs, que je regarderai comme une moisson abondante de glaner quelques épis brisés oubliés par le moissonneur. Laisse de temps à autre tomber sur moi un sourire, et ce sera l'aliment dont je vivrai.

PHÉBÉ.

Connais-tu le jeune homme qui me parlait tout-à-l'heure?

SYLVIUS.

Je le connais peu; mais je l'ai souvent rencontré. C'est lui qui a acheté la cabane et les pâturages que possédait le vieux Charlot.

PHÉBÉ.

Parce que je te questionne sur son compte, ne va pas croire que je l'aime. Ce n'est qu'un jeune impertinent. — Il parle bien cependant; mais que me font ses paroles? Pourtant les paroles sont agréables quand celui qui les prononce plaît à ceux qui les entendent. C'est un joli jeune homme; — rien de bien extraordinaire; — mais il est fier, j'en suis sûre; et néanmoins sa fierté lui sied bien. Il fera un bel homme. Ce qu'il a de mieux, c'est son teint; ses yeux guérissaient plus vite que sa langue ne blessait. Il n'est pas d'une haute taille; cependant il est grand pour son âge; sa jambe est assez médiocre; pourtant elle n'est pas mal; l'incarnat de sa lèvre était d'un rouge plus vif que celui qui colorait ses joues; il tenait le milieu entre le rouge simple et le damas mélangé. Sylvius, il y a des femmes qui, si elles l'avaient détaillé comme je l'ai fait, auraient été bien près de devenir amoureuses de lui : quant à

moi, je ne l'aime ni ne le hais; et toutefois, j'ai plutôt sujet de le haïr que de l'aimer. De quel droit, me grondait-il? Il a dit que mes yeux et mes cheveux étaient noirs; et maintenant, je me rappelle qu'il m'a parlé avec mépris. Je m'étonne que je ne lui aie pas répondu. Mais c'est égal; oublier n'est pas tenir quitte. Je vais lui écrire une lettre mordante, et tu la lui porteras; veux-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ.

Je vais l'écrire sur-le-champ; le sujet est dans ma tête et dans mon cœur. Je serai amère et brève; viens avec moi, Sylvius.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent ROSALINDE, CÉLIE *et* JACQUES.

JACQUES.

Je t'en prie, joli jeune homme, permets-moi de faire avec toi plus ample connaissance.

ROSALINDE.

On dit que vous êtes mélancolique.

JACQUES.

Je le suis, il est vrai, j'aime mieux la mélancolie que le rire.

ROSALINDE.

Ceux qui portent l'un et l'autre à l'extrême sont d'abominables gens, et s'exposent, plus qu'un homme ivre, à la censure de tout homme bien élevé.

JACQUES.

Il est bon d'être sérieux et de ne rien dire.

ROSALINDE.

En ce cas, il est bon d'être un soliveau.

JACQUES.

Je n'ai ni la mélancolie envieuse du savant, ni la mélancolie fantasque du musicien, ni la mélancolie orgueilleuse du courtisan, ni la mélancolie ambitieuse du guerrier, ni la mélancolie calculée de l'homme de loi, ni la mélancolie minaudière d'une petite maîtresse, ni la mélancolie des amans, qui est un composé de toutes les autres. J'ai une mélancolie à moi, formée d'un grand nombre d'ingrédiens extraits d'innombrables objets; et, de fait, le souvenir de mes voyages fournit d'intarissables alimens à mes méditations, et me plonge dans une délicieuse tristesse.

ROSALINDE.

Vous êtes donc un voyageur? En ce cas, vous avez, sur ma parole, grandement raison d'être triste. Je crains bien que vous n'ayez vendu vos terres pour visiter celles des autres; à ce compte, avoir beaucoup vu et ne plus rien posséder, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES.

J'ai acquis de l'expérience.

ROSALINDE.

Et votre expérience vous rend triste. J'aime mieux une folie qui m'égaie qu'une expérience qui m'attriste, surtout s'il faut voyager pour se la procurer.

Arrive ORLANDO.

ORLANDO.

Je vous salue, aimable Rosalinde; que toujours le bonheur accompagne vos pas.

JACQUES.

Puisque vous parlez en vers blancs *, je me retire, et que Dieu soit avec vous!

Il se retire.

ROSALINDE, *à Jacques, qui s'éloigne.*

Adieu, monsieur le voyageur; si vous m'en croyez, parlez en grasseyant, portez des vêtemens bizarres, dépréciez votre pays natal, maudissez le sort qui vous y a fait naître, et grondez presque le Créateur de vous avoir donné la physionomie que vous avez; sinon, je croirai difficilement que vous ayez été à bord d'une gondole **. — Eh bien! Orlando! où avez-vous été tout ce temps? Vous, amoureux? S'il vous arrive encore de me jouer un pareil tour, ne reparaissez plus devant moi.

ORLANDO.

Ma belle Rosalinde, je suis en retard d'une heure tout au plus.

ROSALINDE.

En amour, manquer d'une heure à sa parole! Celui qui partagera une heure en mille parties, et qui, dans un rendez-vous d'amour, sera en retard seulement d'une portion de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon lui a frappé sur l'épaule; moi, je garantis que son cœur n'est pas entamé le moins du monde.

* Dans ce que vient de dire Orlando, il y a effectivement un vers de dix et un vers de douze syllabes, non rimes. (*Note du traducteur.*)

** C'est-à-dire que vous soyez allé à Venise, rendez-vous des voyageurs fashionables de l'époque. (*Note du traducteur.*)

ORLANDO.

Pardonnez-moi, chère Rosalinde.

ROSALINDE.

Si vous êtes sujet à de tels retards, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant avoir pour amant un escargot.

ORLANDO.

Un escargot?

ROSALINDE.

Oui, un escargot: car, bien qu'il marche lentement, il porte sa maison sur sa tête, et c'est un meilleur douaire, je pense, que vous n'en pourriez assigner à votre femme : en outre, il apporte avec lui sa destinée.

ORLANDO.

Quoi donc?

ROSALINDE.

Mais, ses cornes, dont vous êtes charmés d'avoir l'obligation à vos épouses : mais lui, sa destinée arrive toute armée; ce qui prévient toute médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO.

La vertu ne fait point porter des cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE.

Et je suis votre Rosalinde.

CÉLIE.

Il lui plaît de t'appeler ainsi; mais il y a une Rosalinde de meilleure qualité que toi.

ROSALINDE.

Allons, faites-moi la cour; car maintenant je suis dans mon humeur des dimanches et très-disposée à consentir. — Que me diriez-vous, à présent, si j'étais votre Rosalinde pour tout de bon?

ORLANDO.

Je vous donnerais un baiser avant de parler.

ROSALINDE.

Vous feriez mieux de commencer par causer; et quand vous ne sauriez plus quoi dire, vous pourriez avoir recours aux baisers. Il y a de très-bons orateurs, qui, lorsqu'ils restent court, prennent le parti de cracher; quant aux amans, lorsqu'ils n'ont plus rien à dire, l'expédient le plus propre, c'est d'embrasser.

ORLANDO.

Et si l'on éprouve un refus?

ROSALINDE.

Alors les supplications commencent; et voilà un sujet de conversation tout trouvé.

ORLANDO.

Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse adorée?

ROSALINDE.

Vous, tout le premier, si j'étais votre maîtresse, ou il faudrait alors que j'eusse moins de vertu que d'esprit. Ne suis-je pas votre Rosalinde?

ORLANDO.

Je suis heureux de vous donner ce nom, parce que j'éprouve le besoin de parler d'elle.

ROSALINDE.

Eh bien! Rosalinde vous dit en personne qu'elle ne veut pas de vous.

ORLANDO.

Et moi, je lui réponds en personne, qu'il ne me reste plus qu'à mourir.

ROSALINDE.

Non, croyez-moi, mourez plutôt par procureur. Ce pauvre monde a tantôt mille ans, et durant tout cet intervalle, il n'est pas un seul homme qui soit physiquement mort d'amour. Troïle a eu le crâne brisé par une massue grecque; et cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu pour mourir d'amour, et il peut passer pour le modèle des amans. Léandre aurait vécu bien des années encore, quand même Héro se serait faite religieuse; mais malheureusement, par une chaude nuit d'été, le pauvre jeune homme voulut se baigner dans l'Hellespont; il fut saisi d'une crampe, et se noya; les chroniqueurs du temps ont attribué sa mort à Héro de Sestos. C'est un mensonge: de tout temps il y a eu des hommes qui sont morts, et les vers les ont mangés; mais jamais aucun d'eux n'est mort d'amour.

ORLANDO.

Je serais désolé que ce fût là le sentiment de la véritable Rosalinde; car, je le déclare, sa rigueur me tuerait.

ROSALINDE.

J'en jure par cette main, sa rigueur ne tuerait pas une mouche. Mais voyons, je veux être maintenant pour vous une Rosalinde plus bienveillante. Demandez-moi ce que vous voudrez; je vous l'accorderai.

ORLANDO.

Eh bien! aimez-moi, Rosalinde.

ROSALINDE.

Ma foi, je le veux bien, les vendredis, samedis et toute la semaine.

ORLANDO.

Voulez-vous de moi?

ROSALINDE.

Oui, et de vingt autres comme vous.

ORLANDO.

Que dites-vous?

ROSALINDE.

N'êtes-vous pas bon?

ORLANDO.

Je l'espère.

ROSALINDE.

Eh bien! quand une chose est bonne, on n'en saurait trop avoir. — Viens, ma sœur; tu nous serviras de prêtre et tu nous marieras. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dis-tu, ma sœur?

ORLANDO.

Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE.

Je ne sais pas les paroles qu'il faut dire.

ROSALINDE.

Il faut que tu commences ainsi : — *Consentez-vous, Orlando,* —

CÉLIE.

J'y suis. — *Prenant leurs mains dans les sien-*

nes.) Consentez-vous, Orlando, à prendre pour femme cette Rosalinde?

ORLANDO.

J'y consens.

ROSALINDE.

Oui, mais quand?

ORLANDO.

A l'instant même, aussitôt qu'elle nous aura mariés.

ROSALINDE.

Alors, il faut que vous disiez à Rosalinde : *Je te prends pour mon épouse.*

ORLANDO.

Rosalinde, je te prends pour mon épouse.

ROSALINDE.

Je pourrais vous demander à voir votre procuration; mais n'importe. — Je te prends, Orlando, pour mon époux. Voilà une fiancée qui devance le prêtre; et il est certain que la pensée d'une femme devance toujours ses actes.

ORLANDO.

Il en est de même de toutes les pensées; elles ont des ailes.

ROSALINDE.

Dites-moi, maintenant, combien de temps la garderez-vous, après en avoir pris possession?

ORLANDO.

A jamais, et un jour par-delà.

ROSALINDE.

Dites *un jour*, et laissez votre *à jamais* de côté. Non, non, Orlando. Les hommes sont en avril quand ils font leur cour, en décembre lorsqu'ils épousent. Les filles sont en mai pendant le temps qu'elles sont filles; mais l'atmosphère change lorsqu'elles sont devenues femmes. Je serai plus jaloux qu'un pigeon de Barbarie ne l'est pour sa colombe; plus criard qu'un perroquet à l'approche de la pluie; plus fantasque qu'un singe, plus capricieux que sa femelle. Je pleurerai sans motif, comme une statue de Diane, dans le bassin d'une fontaine *, et cela quand vous serez le plus disposé à la gaîté; je rirai comme une hiène **, quand vous aurez envie de dormir.

ORLANDO.

Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela?

ROSALINDE.

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO.

Mais elle est sage?

ROSALINDE.

Sans cela elle n'aurait pas l'esprit de faire ce que je viens de dire; les plus sages sont les plus diablesses. Fermez la porte sur l'esprit d'une femme, il sortira par la fenêtre; fermez la fenêtre, il sortira par le trou de la serrure; fermez-lui cette issue, il s'échappera avec la fumée, par la cheminée.

* Dans beaucoup de jardins, il y avait des fontaines où l'eau coulait par les yeux d'une statue, qui habituellement était celle de Diane. (*Note du traducteur.*)

** C'était l'opinion commune que le cri de l'hiène ressemblait à un rire bruyant. (*Note du traducteur.*)

ORLANDO.

Un homme qui aurait une femme de ce calibre pourrait lui dire : *Où diable allez-vous donc, avec votre esprit?*

ROSALINDE.

Vous pourriez réserver cette question pour le moment où vous surprendriez votre femme entrant dans le lit de votre voisin.

ORLANDO.

Et quelle excuse trouverait-elle alors dans sa cervelle?

ROSALINDE.

Elle en serait quitte pour vous dire qu'elle venait vous y chercher. Elle aura toujours une réponse prête, à moins que vous la trouviez sans langue. La femme qui n'a pas le talent de rejeter ses fautes sur son mari ne doit pas nourrir elle-même ses enfans, de peur d'en faire des crétins.

ORLANDO.

Pendant deux heures, Rosalinde, il faut que je vous quitte.

ROSALINDE.

Hélas! cher amour, je ne saurais rester deux heures sans vous.

ORLANDO.

Je dois me trouver au dîner du duc; à deux heures, je vous reverrai.

ROSALINDE.

Allez, partez. — Je savais comment vous tourneriez; mes amis m'en avaient prévenue, et je m'en doutais. — Votre langue flatteuse m'a séduite; — ce n'est qu'une femme de plus d'abandonnée; voilà tout. — Vienne la mort, maintenant! — A deux heures, dites-vous?

ORLANDO.

Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE.

Sur ma parole, et Dieu m'est témoin que je parle sérieusement, par tous ces jolis sermens qui n'ont rien de dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou venez une minute après l'heure, je vous regarde comme le parjure le plus insigne, l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous nommez Rosalinde, qu'il soit possible de trouver dans toute la bande des infidèles; ainsi, craignez mes reproches et tenez votre promesse.

ORLANDO.

Aussi religieusement que si vous étiez véritablement ma Rosalinde. Ainsi, adieu.

ROSALINDE.

Fort bien; ces sortes de délits sont soumis à la judidiction du Temps; le Temps vous jugera. Adieu.

ORLANDO *s'éloigne.*

CÉLIE.

Tu as joliment habillé notre sexe dans ton babil amoureux : tu mériterais qu'on relevât ton pourpoint et tes chausses par-dessus ta tête, et qu'on fît voir à tout le monde le dommage que l'oiseau a fait à son propre nid.

ROSALINDE.

O cousine, cousine, cousine, ma bonne petite cousine, si tu savais à quelle profondeur je suis plongée dans l'amour! mais elle ne saurait être sondée : mon affection est sans fond comme la baie de Portugal.

CÉLIE.

Dis plutôt qu'elle n'a point de fond, la passion s'en écoule aussitôt que versée.

ROSALINDE.

Qu'il soit juge de la profondeur de mon amour, ce bâtard de Vénus engendré par la mélancolie, conçu par la douleur chagrine et né de la folie délirante, ce petit vaurien d'aveugle qui abuse tous les yeux parce qu'il a perdu les siens. — Je te le dis, Aliéna, je ne puis vivre loin de la vue d'Orlando; je vais chercher un ombrage et soupirer jusqu'à son retour.

CÉLIE.

Et moi, je vais dormir.

Elles s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent JACQUES *et plusieurs* SEIGNEURS *en habits de chasseurs.*

JACQUES.

Quel est celui qui a tué le cerf?

PREMIER CHASSEUR.

Moi, seigneur.

JACQUES.

Présentons-le au duc, comme un général romain victorieux. Et nous ne ferions pas mal de lui mettre sur la tête les cornes de l'animal, en guise de palmes triomphales. — Chasseurs, ne connaissez-vous point quelque chanson qui puisse servir à cette occasion?

DEUXIÈME CHASSEUR.

Oui, seigneur.

JACQUES.

Chantez-la; peu importe l'air, pourvu qu'il soit suffisamment bruyant.

Les deux chasseurs chantent [illegible]

PREMIER CHASSEUR.

Que donnerons-nous au chasseur
Dont le bras a tué la bête?

DEUXIÈME CHASSEUR.

De sa peau qu'on lui fasse honneur
Et mettons-lui ses cornes sur la tête.

PREMIER CHASSEUR.

Ce panache, crois-moi, bien d'autres l'ont porté.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Chez les époux il est héréditaire.

PREMIER CHASSEUR.

Il orna le front de ton père.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Et ton aïeul en a tâté.

TOUT LE CHOEUR DES CHASSEURS.

Vivent, vivent, vivent les cornes
Et des maris et des licornes.

Ils s'éloignent en chantant.

SCÈNE III.

La forêt.

Arrivent ROSALINDE *et* CÉLIE.

ROSALINDE.

Qu'en dis-tu maintenant? n'est-il pas deux heures passées? et point d'Orlando!

CÉLIE.

J'ai la certitude que, plein de son chaste amour, et la tête troublée, il a pris son arc et ses flèches, et est allé — se coucher. — Mais qui vient ici?

Arrive SYLVIUS.

SYLVIUS, *à Rosalinde.*

Je vous apporte un message, beau jeune homme; ma charmante Phébé m'a chargé de vous remettre ceci. (*Il lui remet une lettre.*) Je ne connais pas le contenu de ce billet; mais, autant que j'ai pu en juger par l'air de mécontentement qu'elle avait en l'écrivant, sa teneur doit être empreinte de colère; veuillez m'excuser, je ne suis dans cette affaire qu'un messager fort innocent.

ROSALINDE.

La patience elle-même, en lisant ceci, ne pourrait s'empêcher de tressaillir et de s'emporter : qui endurera ceci pourra tout endurer. Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque d'usage; elle m'appelle orgueilleux, et déclare qu'elle ne pourrait m'aimer quand les hommes seraient aussi rares que le phénix. Parbleu! son amour n'est pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écrit-elle? — Allons, berger, je vois que cette lettre est de votre invention.

SYLVIUS.

Non, je vous l'assure; j'ignore ce qu'elle contient : Phébé l'a écrite.

ROSALINDE.

Allons, allons, vous êtes un fou: un excès d'amour vous a fait perdre la tête. J'ai vu sa main; elle a une main de cuir, une main couleur de grès; j'ai vraiment cru qu'elle avait mis ses vieux gants, mais c'étaient ses mains; elle a la main d'une femme de ménage. Mais n'importe; je dis qu'elle n'est pas l'auteur de cette lettre; c'est le style et l'écriture d'un homme.

SYLVIUS.

Elle est certainement d'elle.

ROSALINDE.

Comment donc! mais c'est un style de matamore, un vrai style de cartel. Elle me défie comme un Turc défierait un chrétien. La douce imagination d'une femme n'aurait pu produire des pensées aussi gigantesquement brutales, des expressions africaines plus noires encore dans leurs effets que dans leur physionomie. — Voulez-vous que je vous la lise, cette lettre?

SYLVIUS.

Je vous serai obligée, car je ne l'ai point entendue encore; mais je n'ai eu que trop de preuves de la cruauté de Phebé.

ROSALINDE.

Elle me *Phébéise*. Remarquez le style dont m'écrit ce tyran femelle. (*Elle lit.*)

« Es-tu donc un dieu sous la figure d'un ber-
» ger, toi qui as brûlé ainsi le cœur d'une jeune
» fille? »

Avez-vous jamais vu une femme railler ainsi?

SYLVIUS.

Vous appelez cela railler?

ROSALINE, *lisant*.

« Pourquoi, te dépouillant de ta divinité, fais-
» tu la guerre au cœur d'une femme? »

Y eut-il jamais raillerie plus sanglante? —

« Quand c'étaient des yeux d'hommes qui me
» faisaient la cour, ils n'ont jamais produit le
» moindre effet sur moi. »

Elle me prend sans doute pour un animal. —

« Si tes yeux brillans, alors qu'ils n'expriment
» que le dédain, ont le pouvoir d'inspirer aux
» miens tant d'amour, quelle serait donc leur
» puissance s'ils étaient bienveillans et doux?
» Pendant que tu me grondais, je t'adorais; que
» n'obtiendrais-tu pas si tu me priais d'amour?
» Celui qui te remettra ce tendre message est loin
» de soupçonner ma passion pour toi; ne lui
» fais pas connaître tes sentimens, soit que ton
» jeune cœur accueille l'offre sincère que je te
» fais de ma personne et de tout ce que je pos-
» sède, soit que tu repousses mon amour; et,
» dans ce cas, je ne chercherai plus qu'à mou-
» rir. »

SYLVIUS.

Appelez-vous cela des duretés?

CELIE.

Hélas! pauvre berger!

ROSALINDE.

Est-ce que tu le plains? Non, il ne mérite point de pitié. — (*Au berger.*) Peux-tu bien aimer une pareille femme? — Eh quoi! faire de toi un instrument! te duper d'une manière aussi indigne! c'est intolérable! — Eh bien, va la trouver (car je vois que l'amour a fait de toi un serpent apprivoisé); dis-lui de ma part — que, si elle m'aime, je lui ordonne de t'aimer; si elle refuse, qu'elle soit bien persuadée que je ne lui accorderai jamais mon amour, à moins que tu n'intercèdes pour elle. — Si tu aimes véritablement, va, et ne réplique pas, car je vois s'avancer quelqu'un de ce côté.

SYLVIUS *s'éloigne.*

Arrive OLIVIER, *un mouchoir ensanglanté à la main.*

OLIVIER.

Salut, jeunes beautés; pourriez-vous m'enseigner dans quel endroit de cette forêt est située une cabane de bergers entourée d'oliviers?

CÉLIE.

C'est au couchant, au bas de la vallée que vous voyez: pour y arriver, suivez le cours de ce ruisseau murmurant, en laissant à votre gauche le taillis d'osier qui le borde; mais à cette heure la cabane se garde elle-même, il ne s'y trouve personne.

OLIVIER.

Si les yeux peuvent se guider par des indications verbales, je pense vous reconnaître sur la description qu'on m'a faite de vous; vos vêtemens et votre âge y répondent. « Le jeune homme est
» blond, d'une beauté féminine; on le prendrait
» pour la sœur aînée; mais la jeune fille est
» moins grande et plus brune que son frère. »
N'êtes-vous pas les propriétaires de la cabane que je vous priais de m'indiquer?

CÉLIE.

Puisqu'on nous le demande, il n'y a pas de vanité à en convenir.

OLIVIER.

Orlando vous envoie ses complimens à tous deux; et à ce jeune homme, qu'il nomme sa Rosalinde, il envoie ce mouchoir ensanglanté. Est-ce bien vous?

ROSALINDE.

C'est moi. Que signifie ceci?

OLIVIER.

Je vais vous le dire à ma honte, si vous me permettez de vous apprendre qui je suis, comment, pourquoi, en quel lieu ce mouchoir a été ensanglanté.

CÉLIE.

Dites-nous-le, je vous prie.

OLIVIER.

Lorsque le jeune Orlando vous quitta, il vous promit de revenir dans deux heures; il traversait la forêt, ruminant l'aliment de sa pensée tout à la fois douce et amère, quand tout-à-coup, ayant tourné la tête, un effrayant spectacle vint frapper ses regards. Sous un chêne que la vieillesse avait couvert de mousse, et qui levait bien haut dans les airs sa tête chauve et vénérable, dormait, couché sur le dos, un malheureux, les vêtemens en lambeaux et la chevelure longue et en désordre. Autour de son cou, un serpent couleur vert et or avait roulé ses anneaux, et avançait sa tête menaçante de la bouche du dormeur; à la vue d'Orlando, il déroula rapidement ses nœuds et se

glissa en replis sinueux sous un buisson à l'ombre duquel une lionne, les mamelles vides, était blottie la tête contre terre, pareille à un chat aux aguets, et attendant le moment où l'homme endormi ferait un mouvement; car c'est un caractère distinctif de ce roi des animaux de ne jamais faire sa proie de ce qui a une apparence de mort. A sa vue, Orlando s'approcha de l'homme, et vit que c'était son frère, son frère aîné.

CÉLIE.

Oh! je lui ai entendu parler de ce frère; il le représentait comme le parent le plus dénaturé qui ait jamais vécu parmi les hommes.

OLIVIER.

Et il avait bien raison; et je le sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE.

Mais revenons à Orlando. Laissa-t-il son frère devenir la proie de cette lionne affamée, à la mamelle tarie?

OLIVIER.

Deux fois il fut sur le point de le faire; il tourna le dos pour s'éloigner. Mais l'humanité l'emportant sur la vengeance et la nature triomphant de son juste ressentiment lui firent livrer combat à la lionne, qui tomba bientôt devant lui; au bruit de cette lutte je sortis de mon périlleux sommeil.

CÉLIE.

Êtes-vous son frère?

ROSALINDE.

Est-ce vous qu'il a délivré?

CÉLIE.

Est-ce vous qui avez tant de fois conspiré sa mort?

OLIVIER.

C'était moi; mais ce n'est plus moi. Je ne rougis pas de dire ce que j'ai été depuis que mon cœur est changé, et que je m'en trouve si heureux.

ROSALINDE.

Mais ce mouchoir sanglant, —

OLIVIER.

Tout-à-l'heure. Lorsque nous eûmes, au récit de nos aventures, mêlé nos larmes de tendresse, et que je lui eus appris par quels événemens je me trouvais dans ces lieux déserts, il me conduisit au noble duc, qui me donna des habits et des rafraîchissemens, et, pour le reste, me confia aux soins de la tendresse fraternelle. Mon frère aussitôt me conduisit dans sa grotte, où il se déshabilla. C'est alors que nous vîmes que sur le bras la lionne lui avait enlevé un lambeau de chair et fait une blessure dont depuis ce moment le sang avait coulé. Il perdit connaissance en prononçant d'une voix faible et mourante le nom de Rosalinde. Bref, je le rappelai à l'usage de ses sens; je bandai sa blessure. Au bout de quelque temps, se sentant mieux, il m'a envoyé auprès de vous, étranger que je suis en ces lieux, pour l'excuser auprès de vous d'avoir manqué à sa promesse, et pour remettre ce mouchoir teint de sang au jeune berger qu'en plaisantant il appelle Rosalinde.

Rosalinde s'évanouit.

CÉLIE, *soutenant sa cousine.*

Qu'as-tu donc, Ganymède? mon cher Ganymède!

OLIVIER.

Beaucoup de personnes s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIE.

Il a plus que cela ici. — Ma cousine, — Ganymède!

OLIVIER.

Voyez, il reprend connaissance.

ROSALINDE, *ouvrant les yeux.*

Je voudrais être dans notre cabane.

CÉLIE.

Nous allons t'y conduire. — (*A Olivier.*) Veuillez, je vous prie, lui prendre le bras.

OLIVIER.

Remettez-vous, jeune homme. — Vous, un homme? — vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE.

C'est vrai, je l'avoue. J'espère que voilà un évanouissement bien joué; dites à votre frère, je vous prie, combien j'ai habilement simulé l'émotion. — Ah! ah!

OLIVIER.

Ce n'était pas simulé, votre pâleur témoigne de la réalité de votre émotion.

ROSALINDE.

Ce n'est qu'une feinte, je vous assure.

OLIVIER.

Eh bien! remettez-vous, et simulez le courage d'un homme.

ROSALINDE.

C'est ce que je fais. Mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CÉLIE.

Viens, tu pâlis de plus en plus. Allons chez nous. (*A Olivier.*) Ayez la bonté de nous accompagner.

OLIVIER.

Volontiers; car il faut, Rosalinde, que j'aille rapporter à mon frère l'assurance que vous l'excusez.

ROSALINDE.

J'ai quelque chose en tête; dans tous les cas, veuillez lui faire part de la comédie que j'ai jouée. — Voulez-vous venir?

Ils s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE *et* AUDREY.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Nous trouverons le moment, Audrey; patience, ma chère Audrey.

AUDREY.

Ma foi, ce prêtre-là suffisait, quoiqu'en ait pu dire ce vieux messire.

PIERRE-DE-TOUCHE.

C'est un misérable, Audrey, que cet Olivier Sermon, un vrai misérable. Mais, Audrey, il y a ici dans la forêt un jeune homme qui a des prétentions sur toi.

AUDREY.

Je sais qui c'est; il n'a aucun droit sur moi.

Arrive GUILLAUME.

PIERRE-DE-TOUCHE.

C'est pain bénit pour moi * que de voir un nigaud. Par ma foi, nous autres qui avons de l'esprit, nous aurons un jour de grands comptes à rendre. Nous allons rire; il n'y a pas moyen d'y tenir.

GUILLAUME.

Bonjour, Audrey.

AUDREY.

Bonjour, Guillaume.

GUILLAUME.

Bonjour aussi à vous, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Bonjour, mon ami. Couvre ta tête, couvre ta tête; allons, couvre-toi, je te prie. Quel âge as-tu, l'ami?

GUILLAUME.

Vingt-cinq ans, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE.

C'est un âge mûr. Ne te nommes-tu pas Guillaume?

GUILLAUME.

Guillaume, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE.

C'est un beau nom. Tu es né dans cette forêt?

* Il y a dans le texte : « C'est boire et manger pour moi. » (*Note du traducteur.*)

GUILLAUME.

Oui, messire, et j'en remercie Dieu.

PIERRE-DE-TOUCHE.

J'en remercie Dieu, voilà une bonne réponse. Es-tu riche?

GUILLAUME.

Ma foi, messire, comme ci, comme ça.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Comme ci, comme ça, est bon, très-bon, excellent; — et cependant, non, ce n'est pas excellent; ce n'est que comme ci, comme ça. Es-tu intelligent?

GUILLAUME.

J'ai l'esprit passablement avisé.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Tu réponds à merveille. Je me rappelle le proverbe : « Le fou se croit sage, et le sage sait que sa sagesse n'est que folie. » Certain philosophe païen, lorsqu'il avait envie de manger une grappe, ouvrait la bouche et y mettait du raisin, voulant faire entendre par là que les grappes étaient faites pour être mangées et la bouche pour s'ouvrir. Tu aimes cette jeune fille?

GUILLAUME.

Je l'aime, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Donne-moi ta main. Es-tu savant?

GUILLAUME.

Non, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Eh bien! apprends ceci de moi. Avoir, c'est avoir; car c'est une figure de rhétorique, que lorsqu'on verse un liquide d'une coupe dans un verre, en remplissant l'un on vide l'autre : car tous les auteurs sont d'avis qu'*ipse* est celui qui, — or, tu n'es pas *ipse ;* car je suis celui qui, —

GUILLAUME.

Lequel, messire?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Celui qui doit épouser cette femme. C'est pourquoi, imbécile, abandonne, — c'est-à-dire, en langue vulgaire, quitte — la société, — c'est-à-dire, en termes de paysan, la compagnie, — de cette jeune personne, — ou, en langage commun, cette femme. — Le tout réuni signifie : Abandonne la société de cette jeune personne, sinon, imbécile, tu péris, ou, pour te mieux faire comprendre, tu meurs, c'est-à-dire je te tue, je te fais déguerpir de ce monde, je métamorphose ta vie en mort; j'emploie contre toi le poison, la bastonnade ou le poignard; je conspire contre toi; je trame

sourdement ta ruine; je te tue de cent cinquante manières différentes c'est pourquoi tremble et pars.

AUDREY.

Va-t'en, mon bon Guillaume.

GUILLAUME.

Dieu vous conserve en joie, messire!

Il s'éloigne.

Arrive CORIN.

CORIN.

Notre maître et notre maîtresse vous cherchent; venez vite, venez vite.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Suis-moi, Audrey, suis-moi. — J'y vais, j'y vais.

Ils s'éloignent.

SCENE II.

Même lieu.

Arrivent ORLANDO *et* OLIVIER.

ORLANDO.

Est-il possible que, la connaissant à peine, tu sois épris d'elle à ce point, que la voir, l'aimer, le lui dire et obtenir son cœur, ait été l'affaire d'un moment? Persistes-tu à la vouloir pour femme?

OLIVIER.

N'examine point la folie de ma passion, l'indigente condition de celle que j'aime, le peu de temps qu'a duré notre connaissance, la promptitude de ma déclaration et la soudaineté de son consentement; mais dis avec moi que j'aime Aliéna; dis avec elle qu'elle m'aime; donne ton consentement à notre union. Tu y trouveras ton avantage; car la maison de mon père et toute la fortune qu'a laissée le vieux sire Roland, je veux te les céder, et rester ici pour y vivre et y mourir berger.

Arrive ROSALINDE.

ORLANDO.

Tu as mon consentement; que tes noces se fassent demain : j'y inviterai le duc et tous les fortunés compagnons de son exil. Va prévenir Aliéna afin qu'elle se prépare, car, vois-tu, voici ma Rosalinde qui vient.

ROSALINDE, *à Olivier.*

Dieu vous garde, mon frère!

OLIVIER.

Et vous pareillement, ma charmante sœur*.

* Olivier, qui la prend pour un homme, conforme néanmoins son langage au rôle qu'elle assume, et lui parle comme à la prétendue de son frere. (*Note du traducteur.*)

ROSALINDE.

O mon cher Orlando, combien je suis désolée de vous voir porter votre cœur en écharpe!

ORLANDO.

C'est mon bras.

ROSALINDE.

J'avais cru votre cœur blessé par les griffes de la lionne.

ORLANDO.

Il est blessé, mais par les yeux d'une femme.

ROSALINDE.

Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai joué l'évanouissement quand il m'a montré votre mouchoir?

ORLANDO.

Oui, et il m'a appris des nouvelles plus surprenantes encore.

ROSALINDE.

Je sais ce que vous voulez dire. — Il est très-vrai que, si l'on en excepte le combat subit de deux béliers, et la rodomontade de César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, il ne s'est jamais rien vu de si soudain; car votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt rencontrés qu'ils se sont regardés; ils ne se sont pas plus tôt regardés qu'ils se sont aimés; ils ne se sont pas plus tôt aimés qu'ils ont soupiré; ils n'ont pas plus tôt soupiré qu'ils se sont interrogés l'un l'autre pour en connaître la cause; dès qu'ils en ont connu la cause, ils ont cherché le remède : c'est ainsi que graduellement ils ont établi, pour arriver jusqu'au mariage, des degrés qu'ils monteront incontinent, si l'on ne veut qu'ils soient incontinens avant le mariage. Ils sont dans une véritable rage d'amour; ils veulent à toute force être unis; il n'y a pas de bâtons qui puissent les séparer.

ORLANDO.

Ils seront mariés demain; et j'inviterai le duc à leur noces. Mais ô combien il est pénible de ne contempler le bonheur que par les yeux d'autrui! Demain, plus j'estimerai mon frère heureux de posséder l'objet de ses désirs, plus je sentirai mon cœur contristé.

ROSALINDE.

Pourquoi donc demain ne puis-je vous tenir lieu de Rosalinde?

ORLANDO.

Je ne puis plus me contenter de vivre par la pensée.

ROSALINDE.

En ce cas, je ne veux plus vous fatiguer d'un babil inutile. Sachez donc, et c'est sérieusement que je vous parle maintenant, sachez que je vous connais pour un homme de mérite; je ne dis pas cela pour vous donner une haute opinion de mon mérite, par l'appréciation que je fais du vôtre. Si je cherche à me concilier votre estime, ce n'est pas en vue d'en retirer pour moi un avantage quelconque, mais uniquement pour obtenir de vous que vous consentiez à faire ce qui est dans votre intérêt. Veuillez donc croire, s'il vous plait, que je puis faire d'étranges choses. J'ai, depuis

l'âge de trois ans, vécu avec un magicien profond dans son art, sans que sa science eût rien de coupable. Si vous aimez Rosalinde aussi sincèrement que vos démonstrations le proclament, vous l'épouserez en même temps que votre frère épousera Aliéna. Je sais à quelles épreuves de la fortune elle est livrée; et il n'est pas impossible, si vous n'y trouvez aucun inconvénient, que je la fasse paraître demain devant vous, en personne et sans aucun danger*.

ORLANDO.

Parlez-vous sérieusement?

ROSALINDE.

Oui, sur ma vie, à laquelle je tiens beaucoup, bien que je me donne pour magicien : mettez donc vos plus beaux habits; réunissez vos amis; car si vous voulez être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, pour peu que cela vous convienne.

Arrivent SYLVIUS *et* PHÉBÉ.

ROSALINDE, *continuant.*

Tenez, voici une bergère qui est amoureuse de moi, et un berger qui est amoureux d'elle.

PHÉBÉ.

Jeune homme, c'est bien mal à vous d'avoir montré la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE.

Cela m'est fort égal. Je m'applique à paraître dédaigneux et dur à votre égard. Un berger fidèle vous suit; jetez les yeux sur lui, aimez-le; il vous adore.

PHÉBÉ.

Bon berger, dites à ce jeune homme ce que c'est qu'aimer.

SYLVIUS.

C'est être tout soupirs et tout larmes; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS.

C'est être tout fidélité et dévouement; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS.

C'est être tout imagination, tout passion, tout désir, tout adoration, soumission et respect, tout humilité, tout patience et impatience, tout pureté, résignation, obéissance; — et voilà ce que je suis pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

PHÉBÉ, *à Rosalinde.*

Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

SYLVIUS, *à Phébé.*

Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ORLANDO, *à Rosalinde.*

Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ROSALINDE.

A qui dites-vous : *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?*

ORLANDO.

A celle qui n'est pas ici et qui ne nous entend pas.

ROSALINDE.

Plus de cela, je vous prie; cela ressemble aux loups d'Irlande hurlant contre la lune. — (*A Sylvius.*) Je vous rendrai service, si je puis. — (*A Phébé.*) Je vous aimerais si je pouvais. — Demain, réunissons-nous tous. — (*A Phébé.*) Je vous épouserai, s'il m'arrive jamais d'épouser une femme, et demain je me marie. — (*A Orlando.*) Je vous satisferai si jamais homme fut satisfait par moi, et vous serez marié demain. — (*A Sylvius.*) Je vous contenterai si ce qui vous plaît vous contente, et vous serez marié demain. — (*A Orlando.*) Si vous aimez Rosalinde, soyez exact à venir. — (*A Sylvius.*) Si vous aimez Phébé, venez; — aussi vrai que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. — Sur ce, adieu; vous avez entendu mes ordres.

SYLVIUS.

Je ne manquerai pas de m'y trouver si je vis.

PHÉBÉ.

Ni moi.

ORLANDO.

Ni moi.

Ils s'éloignent.

SCENE III.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE *et* AUDREY.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Demain est le joyeux jour, Audrey; demain nous serons mariés.

AUDREY.

Je le souhaite de tout mon cœur; il n'y a rien

* C'est-à-dire sans aucun des dangers qui accompagnent l'évocation des esprits. (Note du traducteur.)

de contraire à l'honnêteté, je pense, qu'une femme désire s'établir. Voici deux pages du duc exilé.

Arrivent DEUX PAGES.

PREMIER PAGE.

Je suis charmé de vous voir, mon honnête gentilhomme.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Et moi de même, en vérité; allons, asseyez-vous, asseyez-vous, et chantez-nous une chanson.

DEUXIÈME PAGE.

Nous sommes à vos ordres, asseyez-vous au milieu.

PREMIER PAGE.

Commencerons-nous tout uniment, sans tousser, ni cracher, ni dire que nous sommes enroués, préludes ordinaires d'une voix détestable?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Oui, oui, et tous deux sur le même ton, comme deux bohémiennes sur le même cheval.

LES DEUX PAGES, *chantent.*

I.

Le doux printemps est de retour ;
Voyez l'amant et la bergère
Se promener, causant d'amour,
Sur la tendre et verte fougère.
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante
Vive la saison des amours!

II.

Le Zéphire a leurs sens troublés
Porte le parfum de la rose ;
Dans le sillon, entre les blés,
Le couple charmant se repose.
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours!

III.

Ces amans se disent tout bas :
« L'amour est doux, rien ne l'égale.
La vie est une fleur, hélas!
Dont le parfum trop tôt s'exhale. »
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante;
Vive la saison des amours!

IV.

Goûtez les rapides bonheurs
Que du ciel la bonté vous donne!
L'amour passe comme les fleurs
Dont il compose sa couronne.
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours!

PIERRE-DE-TOUCHE.

En vérité, messieurs, quoique les paroles ne signifient pas grand' chose, vous n'en avez pas moins chanté faux.

PREMIER PAGE.

Vous vous trompez; nous avons observé la mesure, nous n'avons pas perdu la mesure.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Je ne sais si vous avez perdu la mesure; mais je sais que le temps passé à entendre de semblables balivernes est du temps perdu. Dieu soit avec vous! et puisse-t-il vous corriger la voix! Viens, Audrey.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent LE DUC, LUCIUS, JACQUES, ORLANDO, OLIVIER *et* CÉLIE.

LE DUC.

Croyez-vous, Orlando, que ce jeune homme vienne à bout de faire tout ce qu'il a promis?

ORLANDO.

Tantôt je le crois, tantôt je ne le crois plus, comme ceux qui craignent tout en espérant encore, et savent qu'ils ont raison de craindre.

Arrivent ROSALINDE, SYLVIUS *et* PHÉBÉ.

ROSALINDE.

Encore un peu de patience, et arrêtons les termes de notre convention. — (*Au duc.*) Vous dites que, si je vous rends votre Rosalinde, vous la donnerez pour femme à Orlando que voici?

LE DUC.

Je la lui donnerai, eussé-je des royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE, *à Orlando.*

Et vous dites que, si je l'amène, vous l'épouserez?

ORLANDO.

Oui, je le ferai, quand je règnerais sur tous les empires de la terre.

ROSALINDE, *à Phébé.*

Vous dites que vous m'épouserez, si j'y consens?

PHÉBÉ.

Oui, certes, quand je devrais mourir une heure après.

ROSALINDE.

Mais si vous refusez de m'épouser, vous promettez de donner votre main à ce berger fidèle?

PHÉBÉ.

C'est convenu.

ROSALINDE, *à Sylvius.*

Vous promettez de prendre Phébé pour femme, si elle y consent?

SYLVIUS.

Oui, quand je devrais épouser la mort en même temps qu'elle.

ROSALINDE.

J'ai promis d'arranger tout cela. — Duc, songez à tenir votre promesse en donnant la main de votre fille à ce jeune seigneur. — Songez, Orlando, à tenir la vôtre en acceptant sa fille pour épouse. — Tenez aussi, Phébé, la promesse que vous m'avez faite de m'épouser, ou, sur votre refus, d'épouser ce berger. — Vous, Sylvius, songez, ainsi que vous l'avez promis, à l'épouser si elle ne veut pas de moi. — Maintenant, je vous quitte pour aller préparer la solution de tous ces problèmes.

ROSALINDE *et* CÉLIE *s'éloignent.*

LE DUC.

Il me semble reconnaître dans ce jeune berger une ressemblance frappante avec ma fille.

ORLANDO.

Seigneur, la première fois que je l'ai vu, je l'ai pris pour un frère de votre fille. Mais, seigneur, ce jeune homme est né dans ces bois. Il a été instruit dans les élémens d'un grand nombre de sciences abstruses, par son oncle, qui, dit-il, est un grand magicien, obscurément caché dans l'enceinte de cette forêt.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE *et* AUDREY.

JACQUES.

Il faut que nous soyons menacés d'un second déluge, pour que tous ces couples viennent se réfugier dans l'arche! voici encore une paire d'animaux étranges, que dans toutes les langues on appelle des fous.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Salut et compliment à tous.

JACQUES, *au duc.*

Seigneur, faites-lui accueil. C'est là le gentilhomme bigarré * que j'ai si souvent rencontré dans la forêt. Il prétend avoir été à la cour.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Si quelqu'un en doute, qu'il me mette en demeure de le prouver. J'ai dansé une sarabande; j'ai cajolé les dames; j'ai été politique avec mon ami, caressant avec mon ennemi; j'ai ruiné trois tailleurs; j'ai eu quatre querelles, et j'ai failli en vider une l'épée à la main.

JACQUES.

Et comment l'affaire a-t-elle été arrangée?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Nous nous sommes rendus sur le terrain; là, nous avons trouvé que la querelle appartenait à la septième catégorie.

JACQUES.

Qu'est-ce que la septième catégorie? — (*Au duc.*) Seigneur, comment trouvez-vous ce gaillard-là?

* Les bouffons portaient un costume multicolore, à peu près comme nos arlequins; c'était, avec la marotte, le signe distinctif de leur profession. (*Note du traducteur.*)

LE DUC.

Il me plaît infiniment.

PIERRE-DE-TOUCHE.

Bien obligé, seigneur; je vous en dirai autant. Je suis venu ici, seigneur, avec mes autres compagnons d'hyménée, pour jurer et me parjurer, pour subir les liens que le mariage impose et que la passion brise. — (*Montrant Phébé.*) Vous voyez ici, seigneur, une pauvre vierge passablement laide, mais qui est à moi: c'est une fantaisie qui m'a passé par la tête, de prendre ce dont personne ne voulait: la vertu, toute riche qu'elle est, se loge, comme un mendiant, dans une chétive cabane, de même que la perle dans une huître immonde.

LE DUC.

Par ma foi, c'est un esprit sententieux et vif.

JACQUES.

Mais revenons à la septième catégorie: comment as-tu trouvé que la querelle appartenait à la septième catégorie?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Par un démenti porté au septième degré. — Tenez-vous mieux, Audrey. — Voici comment, seigneur. La coupe de la barbe de certain courtisan me déplaisait. Il m'envoya dire que si je trouvais sa barbe mal taillée, lui, il la trouvait bien. Ceci s'appelle la *réplique courtoise.* Si je lui faisais dire qu'elle n'était pas bien taillée, il me répondait qu'elle lui plaisait ainsi; ceci s'appelle l'*injure modeste.* Si je prétendais encore qu'elle était mal taillée, il se moquait de mon opinion; ceci s'appelle la *réplique brutale.* Si je continuais à soutenir qu'elle n'était pas bien taillée, il me répondait que cela n'était pas vrai; ceci s'appelle la *riposte vaillante.* Si j'insistais encore, il disait que j'en ai menti; ceci s'appelle la *riposte querelleuse;* et ainsi de suite, jusqu'au démenti conditionnel et au démenti direct.

JACQUES.

Et combien de fois as-tu dit que sa barbe n'était pas bien taillée?

PIERRE-DE-TOUCHE.

Je n'osai pas aller au-delà du *démenti conditionnel,* et il n'osa pas me donner le *démenti direct;* si bien que nous mesurâmes nos épées et nous nous séparâmes.

JACQUES.

Pourrais-tu maintenant me nommer dans leur ordre respectif les divers degrés du démenti?

PIERRE-DE-TOUCHE.

O seigneur, nous avons pour cela des règles écrites; il y a un code pour les querelles comme il y a un livre pour enseigner la civilité. Je vais vous nommer les degrés: premier degré, la réplique courtoise; second, l'injure modeste; troisième, la réplique brutale; quatrième, la riposte vaillante; cinquième, la riposte querelleuse; sixième, le démenti conditionnel; septième, le démenti direct. Vous pouvez les éluder tous, à l'exception du démenti direct; vous pouvez même éluder celui-là au moyen d'un *si.* J'ai vu sept

magistrats ne pouvoir pacifier une querelle; mais quand les parties étaient mises en présence, il suffisait que l'une d'elles recourût à l'expédient d'un *si*, comme par exemple : *Si vous avez dit ceci, moi j'ai dit cela;* aussitôt les adversaires se donnaient une poignée de main, et partaient réconciliés comme des frères. Le *si* est le véritable pacificateur. Il y a dans le *si* une vertu étonnante.

JACQUES

N'est-ce pas là un curieux drôle, monseigneur? il a tout autant d'esprit qu'un autre, et pourtant c'est un fou.

LE DUC.

Sa folie est un prétexte derrière lequel son esprit s'abrite pour décocher ses traits.

Arrive L'HYMEN, *suivi de* ROSALINDE *vêtue en et de* CÉLIE.

Une musique douce se fait entendre.

L'HYMEN *chante*.

Tout le ciel est dans l'allégresse,
Et sourit aux faibles humains,
Lorsque la paix et la tendresse
Unissent leurs cœurs et leurs mains.
Duc illustre, reçois ta fille fortunée,
Que l'Hymen ramène du ciel;
Au sort de ce vaillant mortel
Unis sa jeune destinée.

ROSALINDE, *au Duc*.

Je me donne à vous (car je vous appartiens. *A Orlando.*) Je me donne à vous; car je vous appartiens.

LE DUC.

Si ce que je vois n'est pas une illusion, tu es ma fille.

ORLANDO.

Si ce que je vois n'est pas une illusion, vous êtes ma Rosalinde.

PHÉBÉ.

Si ce que je vois est bien réel, dès lors, — adieu, mon amour.

ROSALINDE, *au Duc*.

Je ne veux d'autre père que vous. — (*A Orlando*) Je ne veux d'autre mari que vous. — (*A Phébé.*) Je ne veux épouser d'autre femme que vous.

L'HYMEN.

Silence! que cette confusion cesse! c'est à moi de dénouer le fil de ces étranges événemens. Voilà huit mains qui doivent s'unir par les liens de l'hyménée, s'il faut ajouter foi à la vérité. — (*A Orlando et à Rosalinde.*) Vous deux, vous resterez inséparables — (*A Olivier et à Célie.*) Vous, vos deux cœurs n'en forment qu'un. — (*A Phébé.*) Toi, il faut que tu acceptes son amour, ou que tu prennes une femme pour époux. — (*A Pierre-de-Touche et à Audrey.*) Vous deux, vous devez être unis ensemble, comme l'hiver et le mauvais temps. Pendant que nous chanterons l'hymne du mariage, rassasiez-vous de questions, afin que la raison diminue votre étonnement du hasard qui nous rassemble, et de l'issue de tous ces événemens.

CHANT.

De l'auguste Junon l'Hymen est la couronne;
De la table et du lit douce communauté,
C'est lui qui peuple la cité;
Il mérite l'encens que notre amour lui donne;
Gloire, hommage, immortel honneur,
A l'Hymen, source du bonheur!

LE DUC, *à Célie.*

O ma chère nièce, sois la bien-venue; tu ne m'es pas moins chère que ma fille.

PHÉBÉ, *à Sylvius.*

Je ne rétracterai pas ma parole; ta fidélité te concilie mon amour.

Arrive JACQUES-DES-BOIS.

JACQUES-DES BOIS.

Permettez-moi de vous dire un mot ou deux. Je suis le second fils du vieux sire Roland, et voici les nouvelles que j'apporte à cette brillante assemblée. Le duc Frédéric ayant appris que chaque jour d'importans personnages se rendaient à cette forêt, a rassemblé des forces considérables dont il a pris le commandement, dans le but de s'emparer de la personne de son frère, et de le faire périr par l'épée. Déjà il touchait à la lisière de cette forêt sauvage; mais là il a rencontré un pieux vieillard; après s'être entretenu quelque temps avec lui, non seulement il a abandonné son entreprise, mais il a renoncé au monde, léguant sa couronne au frère qu'il avait banni, et réintégrant dans tous leurs biens les compagnons de son exil. J'offre ma vie pour garant de la vérité de ce que je viens de dire.

LE DUC.

Soyez le bien venu, jeune homme; vous venez offrir à vos deux frères un beau présent de noces : à l'un ses biens confisqués, à l'autre un vaste territoire, un puissant duché. Commençons d'abord par terminer dans cette forêt ce que nous avons si bien commencé; après quoi, chacun de ceux qui ont passé avec nous les nuits pénibles et les jours douloureux de l'exil, partageront, chacun dans la mesure de son mérite, la prospérité qui nous est rendue. En attendant, oublions les avantages inespérés qui nous surviennent, et livrons-nous à nos agrestes divertissemens. — Jouez, musiciens; et vous, jeunes époux et jeunes fiancées, bondissez en cadence aux joyeux sons de la musique.

JACQUES, *à Jacques-des-Bois.*

Un mot, je vous prie, seigneur. Si je vous ai bien compris, le duc a embrassé la vie religieuse et renoncé aux pompes de la cour?

JACQUES-DES-BOIS.

Oui, seigneur.

JACQUES.

Je veux aller le trouver ; dans la société de ces convertis il y a beaucoup à apprendre. — (*Au Duc.*) Vous, seigneur, je vous laisse à vos anciennes dignités, que vous ont méritées votre patience et vos vertus. — (*A Orlando.*) Vous, à un amour dont votre fidélité vous a rendu digne. — (*A Olivier.*) Vous, à vos biens, à votre amour et à vos alliés illustres. — (*A Sylvius.*) Vous, à un bonheur bien et dûment acquis par tant de soupirs. — (*A Pierre-de-Touche.*) Et toi aux querelles d'un mauvais ménage ; car dans ton voyage amoureux, tu n'as que pour deux mois de vivres. — Je vous laisse tous à vos plaisirs ; pour moi, il me faut d'autres amusemens que la danse.

LE DUC.

Restez, Jacques, restez.

JACQUES.

Ces plaisirs-là ne sont pas de mon goût. — J'irai attendre vos ordres dans votre grotte abandonnée.

Il s'éloigne.

LE DUC.

Poursuivez, poursuivez. Nous allons procéder à la célébration de tous ces hyménées, et nous espérons bien que la joie en fera les frais.

On danse.

ÉPILOGUE.

ROSALINDE, *s'avançant vers les spectateurs.*

Il n'est pas habituel que l'épilogue soit joué par une femme ; mais la chose n'est pas plus inconvenante que de voir un homme jouer le prologue. Si le proverbe dit avec raison : ***A bon vin point d'enseigne,*** il n'est pas moins vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Toutefois, à d'excellent vin on donne une belle enseigne ; et une bonne pièce, lorsqu'elle a un bon épilogue, n'en est que meilleure. Dans quelle position suis-je donc, moi qui ne suis qu'un pitoyable épilogue, et qui n'ai pas le talent nécessaire pour obtenir votre suffrage en faveur d'une bonne pièce? Je ne suis pas vêtue en mendiante ; il ne me siérait donc pas de mendier. Il ne me reste qu'à vous supplier, et je commencerai par les dames. Je vous en conjure, mesdames, par l'amour que vous portez aux hommes, trouvez de votre goût dans notre pièce ce qui pourra leur en plaire. Et vous, messieurs, je vous en supplie, au nom de l'amour que vous portez aux dames, et je vois à vos sourires que nul de vous ne les déteste, faites en sorte que notre pièce plaise à ces dames et à vous. Si j'étais femme *, j'embrasserais tous ceux d'entre vous dont la barbe me plairait, dont le teint me conviendrait, et dont l'haleine ne me repousserait pas ; et je suis sûre que tous ceux qui ont la barbe belle, la figure agréable et l'haleine douce, pour reconnaître mon offre amicale, n'hésiteront pas, quand j'aurai fait ma révérence, à me souhaiter le bonsoir.

* Du temps de Shakspeare, les rôles de femmes étaient joués par des hommes ou par de jeunes garçons. (*Note du traducteur.*)

FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME